This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

~~Vet. Fr. II C. 122~~

ZAHAROFF
FUND
Vet. Fr. II B. 1554

Sir James Graham Bart.

Digitized by Google

Digitized by Google

B 3 — 19.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

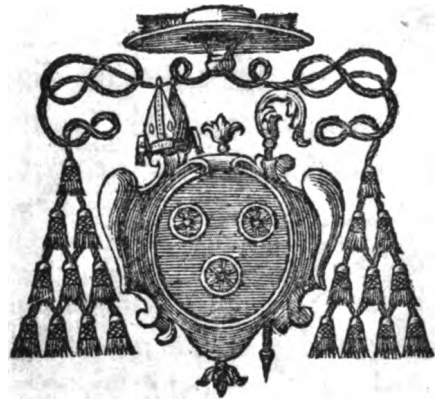
DE MESSIRE

JACQUES-BENIGNE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX,

CONSEILLER DU ROY EN SES CONSEILS, & Ordinaire en ſon Conſeil d'Etat, Précepteur de Monſeigneur LE DAUPHIN, *&c.*

TOME SEPTIÉME.



A PARIS,

Chez { JEAN-BAPTISTE COIGNARD, Imprimeur du Roi.
ANTOINE BOUDET, Libraire-Imprimeur, rue S. Jacques.

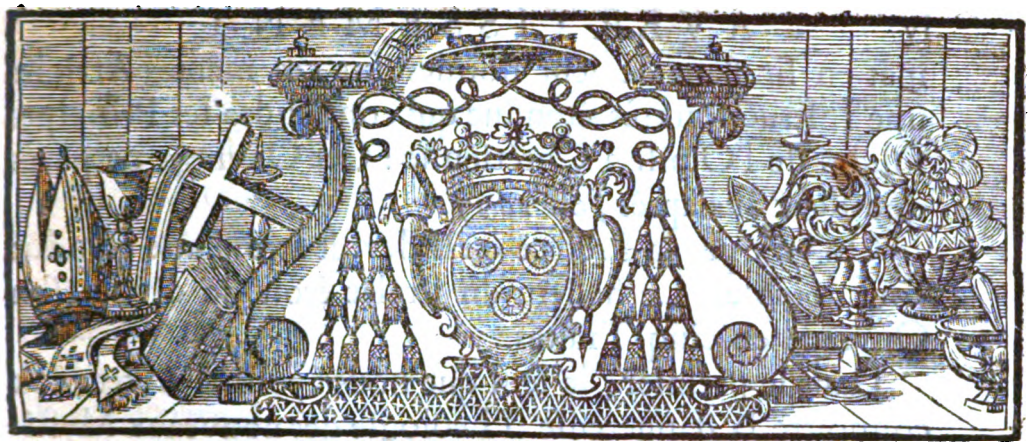
M. DCC. XLVIII.

AVEC PRIVILE'GE DE SA MAJESTE'.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 MAY 1972
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

APRE'S avoir exposé dans l'Avertissement du Tome VI. une Histoire abrégée du Quiétisme, nous allons donner dans celui-ci un extrait succinct des Ouvrages que M. Bossuet a composés sur cette affaire.

Les Conférences tenues à Issy étant terminées, les Prélats qui y avoient assisté, publiérent des Ordonnances pour instruire les Fidéles de leur Diocèse des Articles dont on y étoit convenu. M. de Meaux publia la sienne le 16 Avril 1695. Ce Prélat commence par y rapporter sommairement les mesures qu'on avoit prises à Rome pour couper racine à la Secte de Molinos : il donne ensuite un précis des démarches qu'on avoit commencé de faire en France pour arrêter les progrès du Quiétisme qui avoit voulu s'y introduire ; & après avoir proposé aux Fidéles de son Diocèse les Articles convenus à Issy, comme un corps de Doctrine capable de les précautionner contre la Théologie des nouveaux Mystiques, il pro-

Digitized by Google

met en finiſſant de leur donner ſur ces mêmes Articles une Inſtruction très-étendue qui contiendra les Principes ſolides de l'Oraiſon Chrétienne : Cet Ouvrage ne parut que deux ans après, en 1697.

On voit par la Préface qu'il devoit être d'une étendue conſidérable. Le deſſein du Prélat étoit de diviſer ſon Ouvrage en cinq Traités.

Dans le premier, le ſeul que nous ayons, l'Auteur fait connoître la dangereuſe Théologie des nouveaux Myſtiques, & en quoi elle a été cenſurée. Dans le ſecond, il devoit expoſer les principes ordinaires de la véritable Oraiſon Chrétienne, & développer dans le troiſiéme ce que l'on doit penſer des Oraiſons particulieres dont Dieu favoriſe quelquefois ſes Serviteurs ; ſon deſſein étoit de traiter dans le quatriéme ce qui regarde les épreuves par leſquelles Dieu fait paſſer certaines Ames privilégiées, & comment ces Ames doivent ſe conduire dans ces épreuves ; enfin, il promettoit d'expliquer dans le cinquiéme les ſentimens des ſaints Docteurs ſur ces différens points, & de démêler les vrais ſens des expreſſions dont les nouveaux Myſtiques ont abuſé.

Nous n'avons, comme on vient de le dire, que le premier de ces Traités, dans lequel, ſelon que le titre l'annonce, le Prélat nous montre le vrai & le faux des divers états d'Oraiſon. Le faux, ou plûtôt l'abus du vrai, pour les condamner dans les Novateurs ; & le vrai pour en conſerver la croyance & la pratique. Ce Traité eſt diviſé en dix Livres. Dans le premier, M. de Meaux expoſe l'erreur fondamentale des nouveaux Quiétiſtes qui conſiſte dans un Acte continu & univerſel, c'eſt-à-dire, que, ſelon eux, lorſqu'on s'eſt une fois donné à Dieu, l'Acte en ſubſiſte toujours, s'il n'eſt révoqué ; & qu'il n'eſt nul-

Digitized by Google

lement néceſſaire de le réitérer. Selon cette Doctrine nouvelle, un parfait contemplatif ſupprime beaucoup d'Actes qui ſont néanmoins eſſentiels à la piété, & expreſſément commandés de Dieu; par exemple, les Actes de Foi explicite contenus dans le Symbole des Apôtres; toutes les Demandes, & même celles de l'Oraiſon Dominicale; les Réflexions, les Actions de graces, & les autres Actes de cette nature, qu'on trouve commandés dans l'Ecriture, & dans les meilleurs Ouvrages de piété, & pratiqués par tous les Saints : agir autrement, c'eſt être intéreſſé, mercenaire, & peu digne de la ſublime perfection. Tel eſt le précis des erreurs des nouveaux Quiétiſtes, & ce ſont ces erreurs que M. de Meaux ſuit pied-à-pied dans ſon Ouvrage, il les développe, & les réfute avec ſa ſolidité ordinaire.

En vain les Quiétiſtes lui oppoſent que Dieu ayant tout réglé par ſes Décrets, a donné un ordre immuable à toutes choſes, & qu'en lui faiſant des demandes, ce ſeroit s'expoſer à vouloir autre choſe que ce que Dieu veut de toute éternité, M. Boſſuet réſout cette difficulté dans le IVe Livre, où il examine & diſcute à fond en quoi conſiſte la conformité d'un Chrétien à la volonté de Dieu. Il ne veut pas que nous ſoyons aſſez téméraires pour entreprendre d'examiner ſi Dieu ne veut ou ne veut pas, en conſéquence de ſes Décrets éternels, nous accorder toutes ſes graces; nous devons nous humilier en préſence du myſtère redoutable de ſes Décrets, & nous attacher à faire ce qu'il nous a commandé.

La néceſſité de la Priere, de l'Action de grace, & des Actes réfléchis qui doivent accompagner l'Oraiſon, fait la matiere du Ve Livre; les erreurs des nouveaux Myſtiques y ſont détaillées & combattues. M. Boſſuet prouve dans le VIe combien ces orgueilleuſes nouveautés ſont

Digitized by Google

contraires à la Tradition conſtante de l'Egliſe. Les Prieres de cette Mere des Fidéles ont trois objets principaux: la rémiſſion des péchés, la grace de n'en plus commettre, & l'augmentation de la juſtice; & ces trois fins particulieres, dit M. de Meaux, ſe terminent à la grande fin à laquelle toutes les autres ſont ſubordonnées, qui eſt l'accompliſſement des promeſſes dans la vie future; cette Doctrine eſt prouvée par les Peres, les Conciles, les Théologiens; & l'on fait voir que les anciens Myſtiques ont tous penſé de même; ce qui eſt démontré par un grand nombre de paſſages des Inſtitutions de Caſſien, & par la pratique des anciens Solitaires de la Thébaïde.

Il s'agit dans le VIIe Livre de l'Oraiſon que l'on appelle Paſſive, & à laquelle on donne encore bien d'autres noms; on la nomme l'Oraiſon de repos & de quiétude, de ſimple préſence, de ſimple regard, ou *de ſimple remiſe*, c'eſt-à-dire, d'abandon à Dieu, comme parle ſaint François de Sales. Dans le langage myſtique on la définit, une ſuſpenſion, une ligature totale des facultés intellectuelles par laquelle l'ame eſt hors d'état de faire des efforts pour produire aucun Acte. M. Boſſuet reconnoît cet état pour la durée de l'Oraiſon ſeulement; mais il demande que dehors cette Oraiſon l'ame reprenne l'exercice de tous les Actes du Chrétien; & il fait voir la néceſſité de la Priere & des Demandes par la Doctrine des ſaints Myſtiques modernes.

Il emploie le VIIIe & le IXe Livre à répondre aux Paſſages que le Quiétiſme emprunte de la Doctrine de ſaint François de Sales pour étayer ſes Dogmes. Il juſtifie ce ſaint Evêque, & donne à ſes expreſſions des éclairciſſemens & des tempéramens d'autant plus néceſſaires, qu'elles paroiſſent quelquefois dictées plûtôt par la piété & la ferveur, que par la juſteſſe & l'exactitude: il éclair-

Digitized by Google

cit de même, & modifie quelques propoſitions extraites des écrits de la Mere de Chantal, d'Angéle de Foligny, de ſainte Catherine de Gènes, & de la Mere Marie de l'Incarnation, que quelques-uns ont appellé la Thérèſe de nos jours.

Enfin, dans le Xe Livre M. Boſſuet démontre que les nouveaux Quiétiſtes renouvellent les erreurs des Béguards condamnées au Concile de Vienne ; il eſt vrai qu'ils n'adoptent point dans les termes les Propoſitions avancées par ces Illuminés ; mais il fait voir qu'en ſuivant leurs principes, la Doctrine eſt preſque la même. Il parle enſuite de la Cenſure de Molinos, & promet de rapporter à la fin de ſon Ouvrage, par forme de mémoire, les Actes de la condamnation de cet Hérétique. M. de Meaux les publia en effet lorſqu'il fit imprimer ſon Inſtruction : nous n'avons pas cru devoir les mettre dans cette Collection, parce que nous ne parlons ici que des Ouvrages de M. Boſſuet.

Pour donner des principes certains ſur la Doctrine des Quiétiſtes, pour connoître leurs erreurs, & en même tems diſcerner les vérités avec leſquelles ces nouveaux Docteurs ont tâché de les impliquer, M. de Meaux rapporte & explique les 34. Articles délibérés & ſignés à Iſſy.

Cet Ouvrage eſt terminé par une eſpéce d'errata, dans lequel M. de Meaux réforme quelques fautes qui lui étoient échappées dans ſon Xe Livre. Comme cet écrit, curieux en lui-même, nous a paru néceſſaire pour l'intelligence de certains endroits de ce même Livre, nous le donnons tel que M. Boſſuet l'a fait imprimer ſous le titre d'additions & de corrections.

Auſſi-tôt que ce grand Ouvrage fut achevé, M. Boſſuet en envoya un exemplaire au Pape, avec une lettre datée du 17 Mars 1697. à laquelle le Pape répondit par un Bref

Digitized by Google

du 6 Mai ſuivant. On peut voir l'une & l'autre, pag. 10. & ſuiv. du tom. VI. de cette Collection.

Quelques mois avant que M. de Meaux eût publié ſon Inſtruction, M. de Fénelon, Archevêque de Cambrai, fit paroître, (en 1697.) ſon Livre intitulé, *Explication des Maximes des Saints ſur la vie intérieure :* cet Ouvrage fut regardé comme une eſpéce d'Apologie des ſentimens les plus ſpirituels des nouveaux Myſtiques ; & il alluma dans l'Egliſe de France une nouvelle guerre qui eut de longues ſuites, & qui fit enfanter de part & d'autre un grand nombre d'Ecrits.

M. de Cambrai prévit la diviſion, & parut vouloir aller au-devant en publiant une longue Inſtruction Paſtorale pour éclaircir la Doctrine de ſon Livre, & ſe concilier les eſprits. Mais au lieu de l'effet qu'il en attendoit, il augmenta le ſoulévement, & en donnant de nouvelles priſes ſur lui, il accrut les forces de ſes Adverſaires.

Il parut d'abord de la part de M. Boſſuet un Recueil intitulé, *Divers Ecrits* ou *Mémoires concernant le Livre de l'Explication des Maximes*. L'Avertiſſement qui précéde ce Recueil, eſt lui-même un Ouvrage très-ſolide contre les ſentimens qu'on reprochoit à M. de Cambrai. M. de Meaux y réduit toute la matiere du Livre de ce Prélat à quatre Queſtions principales. Il demande, 1°. S'il eſt permis de ſe livrer au déſeſpoir & de faire le ſacrifice de ſon ſalut éternel. 2°. S'il eſt permis en général, & s'il eſt même poſſible, non-ſeulement d'avoir un amour d'où l'on détache le motif du ſalut, & le déſir de ſa propre béatitude ; mais encore ſi l'on peut regarder cet amour comme le ſeul parfait & le ſeul qui ſoit pur. 3°. S'il eſt permis d'établir un certain état où l'on ſoit preſque toujours guidé par inſtinct en éloignant tous les Actes qu'on appelle de propre induſtrie & de propre effort. 4°. S'il faut admettre un état

Digitized by Google

état de contemplation d'où les attributs absolus & relatifs, d'où les Personnes divines, d'où J. C. même présent par la foi se trouvent exclus.

Voilà les quatre Erreurs principales que M. de Meaux relève dans le Livre des Maximes, & qu'il réfute avec force.

Après cet Avertissement suivent les *Divers Ecrits* qui forment cinq Lettres ou Mémoires. Dans le premier M. de Meaux donne un Abbrégé des principales difficultés qu'il avoit trouvées dans le Livre des *Maximes*, & il fait voir la nécessité où étoient les Evêques d'élever leurs voix dans cette occasion. A la fin de ce Mémoire, dans un article séparé, M. Bossuet se plaint de ce que M. de Cambrai n'avoit daigné lui faire aucune réponse, quoiqu'on l'en eût fait prier par M. l'Archevêque de Paris, qui s'étoit chargé de lui faire tenir ce premier Ecrit.

Dans le second, M. Bossuet répond à trois Lettres que M. de Cambrai avoit répandues dans le Public : la premiere étoit adressée à un Ami ; la seconde à une Religieuse qu'il conduisoit ; la troisiéme n'étoit pas de lui, mais de l'Abbé de Chanterac, son grand Vicaire, & son Député à Rome, où l'affaire du Livre des *Maximes* étoit portée. Cette troisiéme Lettre étoit une espéce de tocsin par lequel on s'efforçoit de persuader que la vraie Doctrine sur l'Oraison étoit en péril, qu'on détruisoit l'amour pur & désintéressé, & qu'on vouloit accoutumer les ames à ne chercher Dieu que par intérêt. M. de Meaux détruit solidement toutes ces difficultés.

Le troisiéme écrit est employé à expliquer différens Passages de saint François de Sales, que M. de Cambrai citoit pour justifier sa Doctrine. Dans le quatriéme M. Bossuet donne la véritable intelligence des Passages de l'Ecriture que M. de Fénelon alléguoit en sa faveur. Cet

Digitized by Google

Ecrit eſt diviſé en deux parties : dans la premiere on démontre que le motif de la récompenſe eſt établi par l'Ecriture & par une Tradition conſtante ; & dans la ſeconde, que les Paſſages de l'Ecriture allégués pour le ſentiment contraire ſont un abus manifeſte de la parole de Dieu.

Enfin, dans le cinquiéme Ecrit M. de Meaux donne des Principes pour l'intelligence des Peres, des Scholaſtiques, & des Spirituels, & il s'en ſert pour prouver que la diſtinction des différens états des Juſtes, qui fait le fondement du Livre de M. de Cambrai, quoique ſpécieuſe d'abord, contenoit cependant une illuſion manifeſte.

Ce fut dans le tems que l'on achevoit l'impreſſion de ce cinquiéme Ecrit, que parut l'Inſtruction Paſtorale de M. de Cambrai. M. Boſſuet la lut, & ayant trouvé que cette Piéce, qui paroiſſoit d'abord ne devoir être qu'une Explication du Livre des *Maximes*, n'étoit appuyée que ſur des Principes qui avoient eux-mêmes beſoin d'explication, il entreprit d'y répondre par un Ouvrage aſſez conſidérable qu'il intitula : *Préface ſur l'Inſtruction Paſtorale de M. de Cambrai.*

Deux queſtions principales ſont le partage de cette Préface ; dans la premiere partie, il s'agit de ſçavoir ſi l'Explication propoſée dans l'Inſtruction Paſtorale juſtifie le Livre des *Maximes*. Dans la ſeconde, ſi l'Inſtruction Paſtorale elle-même eſt exempte d'erreurs.

M. de Meaux décide la premiere Queſtion en comparant enſemble les deux Ouvrages. L'amour d'intérêt eſt l'objet de l'autre : dans le Livre des *Maximes*, l'Auteur, en ôtant tout intérêt du cœur de ceux qu'il nomme Parfaits, a paru leur enlever auſſi l'eſpérance, ou du moins en ſupprimer les motifs ; cette Doctrine avoit ſoulevé d'abord tout le monde ; elle devoit donc être expliquée dans l'Inſtruction Paſtorale d'une façon à tranquilliſer les

Digitized by Google

eſprits. Mais M. Boſſuet après avoir démontré, même par les principes de ce dernier Ouvrage, que ce dépouillement de tout intérêt détruit totalement l'Eſpérance chrétienne, fait voir que la plûpart des principes du Quiétiſme, répandus dans le Livre des *Maximes*, ſe retrouvent dans l'Inſtruction Paſtorale en termes encore plus précis. Cette démonſtration décide la ſeconde Queſtion que M. de Meaux examine encore avec bien plus de ſoin dans la ſeconde partie de ſa Préface, où il traite des Erreurs particulieres de l'Inſtruction Paſtorale. En terminant cette ſeconde partie, il prouve que tous les éclairciſſemens que l'Auteur a prétendu donner pour appuyer ſes ſentimens, ne partent que d'une Théologie audacieuſe, ſans principes, ſans autorité, ſans utilité, qui d'abord ébloüit par des paroles ſpécieuſes, mais qui examinée à fond, met dans un péril évident la ſimplicité de la Foi.

M. de Cambrai, dans l'Avertiſſement qui ſert de Préface à ſon Livre des Maximes des Saints, avoit déclaré qu'il ne prétendoit qu'expliquer la Doctrine contenue dans les trente-quatre Articles qu'il avoit ſignés avec MM. de Paris, de Meaux & de Chartres; mais cette explication étant contraire à la Doctrine même des Articles, lorſque cette affaire fut portée à Rome, M. de Meaux repréſenta fortement aux Prélats qu'ils ne pouvoient ſe diſpenſer de déſavouer publiquement le Livre des *Maximes*. Ce parti paroiſſoit indiſpenſable; MM. de Paris & de Chartres ne jugerent pas cependant à propos de le prendre d'abord. Liés d'amitié depuis long-tems avec M. de Fénelon, il leur paroiſſoit dur de s'élever ſi promptement contre lui, ils appréhendoient d'ailleurs de s'embarquer dans une affaire dont la diſcuſſion ne pouvoit guère manquer d'être longue & pénible.

Enfin ils eſpéroient qu'en temporiſant, & en uſant de

Digitized by Google

tous les ménagemens qu'ils croyoient devoir à un ami, d'ailleurs si respectable, ils pourroient le ramener à la vérité, qu'il ne combattoit point avec dessein de l'attaquer. Ils lui firent donc proposer d'accepter des Conférences dans lesquelles on auroit pu en peu de tems terminer à l'amiable toutes les difficultés; mais M. de Fénelon refusa cette proposition, & prit le parti d'attendre le jugement du S. Siége: il écrivit à ce sujet une lettre très-longue à M. le Duc de Beauvilliers, dans laquelle il joignit à l'élégance & à la pureté de la diction, les dispositions d'un cœur docile & prêt à se soumettre à la décision de ses Supérieurs.

On crut trouver de l'artifice dans cet Ecrit; & l'on entreprit de le dévoiler, & de faire voir la fausseté des raisons qui y étoient contenues. C'est le but d'une lettre qu'on intitula, *Réponse à la Lettre de M. de Cambrai.* On la trouvera après cet Avertissement. Quoique l'Auteur y parle de M. de Meaux en tierce personne, on sçait qu'elle est de lui. Le Prélat y traite de l'Oraison, & sans se répéter il donne un nouveau tour aux argumens qu'il a proposés dans ses autres Ouvrages contre la nouvelle Spiritualité.

On croyoit que cette lettre feroit impression sur M. de Cambrai, & qu'enfin il se détermineroit à accepter les Conférences qu'on lui proposoit depuis long-tems; lorsqu'on fut certain que toutes ces démarches étoient inutiles, les Evêques se déterminerent à donner leur Déclaration, elle fut signée à Paris le 6. Août 1697. Les Prélats y désavouent hautement la doctrine que M. de Fénelon avoit paru leur imputer dans son Avertissement sur le Livre des Maximes des Saints.

Cette Déclaration qui étoit l'Ouvrage de M. Bossuet, ne parut point suffisante à ce Prélat pour donner une idée complette de la Doctrine de M. de Cambrai, il en composa une autre qu'il intitula *Summa Doctrinæ*, &c.

Digitized by Google

M. de Meaux y expoſe les dangereuſes conſéquences qui ſuivent naturellement des principes établis dans le livre de M. de Fénelon, & qui, ſelon lui, tendent tous au pur Fanatiſme & au renouvellement des erreurs de Molinos ; il y explique les ſentimens de la ſaine Théologie ſur la charité, & il prouve tout ce qu'il avance par l'Ecriture, les Peres & les Théologiens.

M. de Fénelon qui prétendoit qu'on l'avoit mal entendu, écrivit à M. de Meaux pour s'expliquer & répondre en même tems à la Déclaration des Evêques & au *Summa Doctrinæ* : cette réponſe conſiſte en quatre lettres adreſſées à M. Boſſuet à qui il ſe plaint de la conduite que l'on tenoit à ſon égard.

M. de Meaux fit à ces quatre lettres une ample réplique, où il fait voir à M. de Fénelon que ſes nouveaux Ecrits le mettoient en contradiction avec lui-même, ſans l'excuſer ſur les erreurs qu'on lui reprochoit : à l'égard des procédés, M. Boſſuet juſtifie la conduite qu'il a tenue dans toute cette affaire, & démontre qu'il n'eſt jamais ſorti de la bienſéance, qu'il n'a jamais manqué aux égards qu'il devoit à ſa perſonne ; que du reſte il lui étoit impoſſible de ne pas s'élever avec vigueur contre un dogme naiſſant, qui devenoit d'autant plus dangereux qu'il étoit propoſé avec plus d'art & de ménagemens.

M. de Fénelon n'adreſſa pas à M. de Meaux ſeulement ſes explications & ſes plaintes, les autres Evêques qui avoient ſigné la Déclaration, reçurent auſſi de ſes lettres, & M. de Chartres en eut pluſieurs. Il parut contre la premiere de celles-ci un Ecrit intitulé, *Réponſe d'un Théologien*, &c. Comme on aſſûre que cet Ecrit eſt de M. Boſſuet, nous avons cru devoir le placer après cet Avertiſſement. L'Auteur répond aux reproches que faiſoit M. de Fénelon, qu'on avoit altéré ſon texte : il lui prouve enſuite que

Digitized by Google

le ſens qu'il donne à un paſſage du Concile de Trente pour autoriſer ſa Doctrine, n'eſt pas ſoutenable, & enfin que les explications qu'il a prétendu donner de ſa Doctrine dans ſa lettre à M. de Chartres, le mettent en contradiction avec lui-même. Et afin de convaincre toute l'Egliſe de l'injuſtice des plaintes que M. de Cambrai ne ceſſoit de faire, contre la maniere dont ſon illuſtre adverſaire s'étoit conduit à ſon égard dans cette diſpute, il fit ſuivre de près la *Relation ſur le Quiétiſme*, où il donne un détail exact & circonſtancié de tout ce qui s'étoit paſſé entre M. de Cambrai & lui, depuis le commencement de cette affaire, juſqu'au tems qu'elle avoit été portée à Rome.

M. de Cambrai répondit & M. de Meaux répliqua par un Ouvrage intitulé, *Remarques ſur la réponſe à la relation* du Quiétiſme. M. Boſſuet ſuit la réponſe pied à pied, & il détruit chaque article avec toute la force & la ſolidité qu'on remarque dans ſes autres Ecrits.

Tels ſont les Ouvrages contenus dans le VIe. Volume, je vais rendre compte de ceux qui compoſent le VIIe.

Ce Volume commence par trois traités Latins, ſçavoir, *Myſtici in tuto*, *Schola in tuto*, & *Quietiſmus redivivus*. Voici ce qui donna lieu à ces Ecrits. Un anonyme dans une lettre donnée ſous le nom d'un Théologien de Louvain à un Docteur de Sorbonne, venoit d'accuſer publiquement M. de Meaux de regarder tous les Myſtiques en général comme des viſionnaires, uniquement guidés par la chaleur de leur imagination: il ajoûtoit à ce reproche, que la Doctrine de ce Prélat renverſoit les ſentimens des Théologiens de l'Ecole ſur la Charité, & ſur l'Amour pur & déſintéreſſé, & qu'il n'épargnoit ni démarches, ni ſubtilités pour établir ſa maniere de penſer ſur les ruines de la véritable Spiritualité & de la Théologie myſtique. Plus ces reproches étoient graves, plus M. Boſſuet s'applique

Digitized by Google

à en démontrer le peu de fondement, & à prouver l'équité de ſes démarches & la vérité de ſes ſentimens.

Il fit donc voir dans le I. Traité que ce qu'il avoit dit depuis le commencement de la diſpute, n'attaquoit que les nouveaux Myſtiques, qui loin de marcher ſur les traces des véritables Spirituels, les contrediſoient manifeſtement, & abuſoient de quelques-unes de leurs expreſſions pour donner un libre cours à leurs erreurs. C'eſt ce qu'il prouve par ſainte Thérèſe, S. Jean de la Croix, S. François de Sales, Gerſon & autres qu'on avoit allégués en faveur de la nouvelle Doctrine.

A l'égard des ſentimens de l'Ecole que l'on prétendoit être contraires à la Doctrine de M. de Meaux, on voit dans le *Schola in tuto* que tous les Théologiens, en commençant par les ſaints Docteurs de l'Egliſe, étoient oppoſés à M. de Cambrai : M. Boſſuet cite à ce ſujet des Paſſages formels de S. Auguſtin, de S. Thomas, de Scot, de S. Bonaventure, de S. Bernard, &c. qui tous parlent comme M. de Meaux ſur l'Eſpérance & la Charité ; aucun d'eux n'exclut de l'Amour pur le motif de la récompenſe, & ils penſent comme lui, que, quoique Moyſe, David, & S. Paul déſiraſſent ardemment la Béatitude, ils avoient néanmoins un Amour pur & déſintéreſſé.

Dans le IIIe. Traité intitulé *Quietiſmus redivivus*. M. Boſſuet entreprend de prouver que les nouveaux Myſtiques veulent faire revivre la Doctrine de Molinos ſi ſolemnellement condamnée ; pour le montrer, il fait l'extrait de pluſieurs endroits du livre de Molinos, avec leſquels il met en paralléle diverſes propoſitions tirées des Ouvrages de Madame Guyon, qui toutes n'annoncent qu'un même dogme que le Livre des Maximes des Saints ſemble autoriſer, & qui loin d'être rétracté dans l'Inſtruction Paſtorale de M. de Cambrai, y prend encore de nouvelles couleurs.

Digitized by Google

Ce dernier traité eſt ſuivi d'un Ecrit aſſez court qui a pour titre: *Quæſtiuncula de Actibus à Charitate imperatis*. M. Boſſuet y expoſe ſommairement les erreurs contenues dans les Ecrits de M. de Cambrai ſur les actions faites par le motif de la Charité.

Ces Ecrits furent principalement compoſés pour être diſtribués à Rome aux Conſulteurs qui étoient chargés de faire leur rapport ſur l'Ouvrage de M. de Cambrai. C'eſt pour cela qu'ils ſont tous en Latin.

M. de Fénelon qui de ſon côté écrivoit auſſi pour ſe défendre, fit paroître coup ſur coup pluſieurs Ecrits dans ce même tems. M. Boſſuet répondit à chacun en particulier. On avoit publié cinq *préjugés déciſifs pour M. de Cambrai.*

M. de Meaux les réfuta ſuccinctement, & reprocha à ſon adverſaire que ſon Ecrit n'étoit qu'une répétition de ce qu'il avoit déja dit, & une pure pétition de principe.

A ces *préjugés* ſuccéderent de la part de M. de Cambrai, *les principales propoſitions du Livre des Maximes des SS. juſtifiées par des expreſſions plus fortes des Saints Auteurs*, & deux Lettres à M. de Meaux ſur la Cenſure des Propoſitions de ſon Livre par les Docteurs de Paris.

M. Boſſuet répondit au premier Ecrit par un Ouvrage qu'il intitula, *Paſſages éclaircis*. Ce Prélat réduit toute la queſtion à quelques propoſitions ſur le ſacrifice du ſalut, ſur la charité & ſur ſes motifs, &c. & il remarque que quoiqu'il ait déja traité cette matiere à fond dans différens Ouvrages, il eſt cependant important de la remettre encore une fois ſous les yeux du Lecteur.

Il rapporte alors les paſſages allégués par M. de Cambrai pour juſtifier ſon ſyſtême, & il donne à chacun les explications néceſſaires pour être bien entendus; c'eſt ainſi qu'il interprête les expreſſions d'Angéle de Foligni, de S. François de Sales & de quelques autres; & en avouant

que

Digitized by Google

que quelques-uns de ces passages sont excessifs, il fait observer qu'on n'y voit cependant point de sacrifice absolu de son salut, ni l'acquiescement simple à sa juste condamnation, ni les autres expressions usitées dans le nouveau système. M. de Meaux suit M. de Fénelon dans la citation qu'il fait des passages des Mystiques, & à chaque article il joint des remarques qui lévent toute difficulté.

A l'égard des Lettres écrites par M. de Cambrai sur la censure de son Livre par les Docteurs de Paris, M. Bossuet y répond, en assurant qu'il n'a eu aucune part à cette censure, & que mal-à-propos M. de Cambrai veut la mettre sur son compte. Au reste M. de Meaux fait voir qu'il n'est pas étonnant que la Faculté de Paris se soit déterminée d'elle-même à censurer un Ouvrage, que l'on faisoit passer à Rome pour en être approuvé, lors même que le Saint Siége en méditoit la condamnation, & que d'ailleurs il étoit du devoir des Docteurs de s'élever contre une nouvelle Spiritualité, qui répandoit par-tout ses illusions.

La condamnation de Rome, dont M. Bossuet parloit, étoit en effet si prête à éclater, qu'elle parut presque en même tems que ces derniers Ecrits du Prélat. Innocent XII. par sa Bulle du 12 Mars 1699. condamna le Livre des *Maximes des Saints*, & M. de Cambrai fut le premier qui publia cette constitution par un Mandement du 9 Avril 1699. Celui de M. de Meaux parut le 16 du mois d'Août de la même année.

Voilà tous les Ouvrages que M. Bossuet a composés sur les Mystiques modernes; nous avons cru devoir y joindre un petit Ecrit sur la maniere de faire l'Oraison, composé par le même Prélat en faveur des Religieuses de la Visitation de Meaux; on y trouvera en abbrégé l'exercice de la véritable Spiritualité. Cet Ecrit se trouvoit déja imprimé

à la fin du Livre intitulé : *Inſtructions Spirituelles en forme de Dialogues ſur les divers états d'Oraiſons, ſuivant la doctrine de M. Boſſuet, Evêque de Meaux, par un Pere de la Compagnie de Jeſus.* (le P. Cauſſade) à Perpignan, 1741. *in* 8°.

Il nous reſte à parler de l'Ouvrage de M. Boſſuet ſur la Politique, & de ſon Traité ſur la Comédie.

M. de Meaux qui étoit chargé de l'éducation d'un grand Prince & d'un Prince Chrétien, a cru devoir puiſer dans les ſources les plus pures la régle & le modéle d'un bon Gouvernement ; cette Politique n'eſt point un Ouvrage ordinaire, fondé ſur des conjectures ou des raiſonnemens humains, elle eſt tirée des propres paroles de l'Ecriture, c'eſt l'Eſprit Saint qu'on y entend.

Cet Ouvrage eſt diviſé en dix Livres. L'Auteur traite dans le premier des Principes de la Société Civile. Il s'agit dans le II. de l'Autorité. M. Boſſuet fait voir que l'Autorité Royale & héréditaire eſt la plus avantageuſe pour un bon Gouvernement ; il ne condamne pas les autres formes de Gouvernement, mais il s'arrête à l'Autorité Royale, parce qu'il avoit compoſé cet Ouvrage pour l'inſtruction d'un Prince deſtiné à la Monarchie. Il explique enſuite les caractères de l'Autorité Royale, qu'il fait conſiſter à être ſacrée, abſolue, ſoumiſe à la raiſon, ce qu'il explique dans les Livres III. IV. & V.

Dans le VI. il montre par l'Ecriture quels ſont les devoirs des Sujets envers leur Prince, & dans le VII. les devoirs particuliers de la Royauté ; il traite dans le VIII. des vertus que le Prince doit avoir, ſur-tout la Religion & la Juſtice. Il s'agit dans le IX. des ſecours néceſſaires à la Royauté, tels ſont les armes, les richeſſes, les conſeils : ces deux derniers articles font une partie du dernier Livre qu'il finit en parlant des inconvéniens qui accompagnent la Royauté.

Digitized by Google

M. de Meaux ne fit d'abord que les ſix premiers Livres, qui renferment ce qu'il y a de plus eſſentiel pour l'inſtruction d'un Prince. Les quatre derniers qui n'étoient qu'ébauchés ſont reſtés long-tems dans cet état, mais l'ouvrage ayant été mis entre les mains de M. le Duc de Bourgogne, ce Prince engagea l'illuſtre Auteur à travailler à ces quatre derniers Livres. M. Boſſuet obéit; mais occupé de pluſieurs affaires importantes, il ne put leur donner le dégré de perfection que l'on admire dans les ſix premiers, ni y ajoûter une récapitulation, comme il a fait à la plûpart de ſes autres Ouvrages: on voit cependant que c'étoit ſon deſſein, par quelques mots que l'on trouve écrits de ſa main à la fin de la Copie originale de cette Politique, où il y avoit en titre, *Abbrégé & Concluſion de ce Diſcours.* On a tâché d'y ſuppléer en mettant un paſſage de S. Auguſtin de la Cité de Dieu qui ſembloit véritablement être fait pour ſervir de concluſion à cet Ouvrage, & l'on peut dire que c'eſt d'après M. de Meaux que l'on a cité ce Paſſage; car ſur l'original il y avoit en écrit de la même main ces mots en abbrégé, *S. Auguſtin de la Cité de Dieu.*

M. l'Abbé Boſſuet (depuis Evêque de Troyes) s'étant déterminé à donner au Public les Œuvres poſthumes de M. ſon Oncle, commença par faire imprimer ce Traité qu'il dédia à M. le Dauphin fils de Louis XIV. pour qui il avoit été compoſé. Il fit imprimer au commencement de cet Ouvrage la Lettre que M. de Meaux écrivit en 1679. au Pape Innocent XI. dans laquelle il lui rend compte de la méthode dont il s'étoit ſervi pour élever & inſtruire le grand Prince que le Roi avoit confié à ſes ſoins. On la trouvera au Volume ſuivant à la fin de l'Hiſtoire Univerſelle.

Nous terminons ce Volume par les Maximes & les Réflexions de M. de Meaux ſur la Comédie; on ſent d'abord

Digitized by Google

que ces Réflexions faites par un Evêque, & par un Evêque tel que M. de Meaux, ne doivent point être à l'avantage de la Comédie. Ce Prélat compoſa cet Ouvrage en 1694. à l'occaſion d'un Ecrit imprimé en la même année, dans lequel le Pere Caffaro, Théatin, avoit employé les autorités, le raiſonnement, & ce qu'il appelloit l'expérience pour autoriſer la Comédie : cet Ecrit ſcandaliſa bien du monde ; le Théatin le déſavoua la même année dans une Lettre qu'il adreſſa à M. de Harlai, Archevêque de Paris ; cependant comme ce petit Livre avoit fait du bruit, M. Boſſuet voulut remédier au ſcandale en réfutant l'Auteur.

On avoit avancé d'abord que le Théâtre étoit aujourd'hui très-épuré, & qu'il n'y a rien que l'oreille la plus chaſte ne puiſſe entendre. M. de Meaux accorde que le Théâtre eſt épuré, c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt pas ſi ouvertement diſſolu qu'il l'étoit dans les premiers tems ; mais cette prétendue pureté ne conſiſte pour l'ordinaire que dans le choix des termes & dans des tours étudiés qui diſent moins ouvertement, mais ſouvent avec plus de danger ce que des oreilles chrétiennes ne devroient jamais entendre : d'ailleurs dans ce qu'on appelle préciſément Comédie, la vertu & la piété y ſont le plus ſouvent tournées en ridicule, la corruption y eſt quelquefois condamnée, mais d'une façon qui l'excuſe preſque toujours : on en plaiſante, on en rit, & ſi la pudeur y eſt quelquefois ménagée, ce n'eſt qu'en couvrant les obſcénités d'une mince écorce, d'une gaze légère qui fait d'autant plus de déſordre, qu'elle préſente le crime avec des apparences plus trompeuſes & plus ſéduiſantes.

Dans la Tragédie, l'amour eſt preſque toujours le nœud de l'intrigue ; en vain le Panégyriſte du Théâtre dira-t-il que l'amour y eſt repréſenté comme une foibleſſe : on le

Digitized by Google

peint trop ſouvent comme une noble foibleſſe, qui ſemble devoir faire une partie des vertus des Héros. D'ailleurs quel danger ne court-on point de la part même des perſonnages qui repréſentent ſur le Théâtre, remplis par devoir, & comme étourdis du rolle qu'ils jouent, ne communiquent-ils pas leur ivreſſe à tous les Spectateurs, & ne ſçait-on pas tous les jours par les hiſtoires ſcandaleuſes, les périls évidens auſquels s'expoſent ces femmes ſans pudeur, & ſelon l'expreſſion du Prophéte, ces Sirènes enchantereſſes qui font leur ſéjour dans le Temple de la volupté, & auſquelles les applaudiſſemens des Spectateurs renvoient le poiſon mortel qu'elles leur diſtribuent par les graces criminelles de leurs déclamations.

L'Apologiſte de la Comédie avoit avancé au ſujet des périls auſquels on s'y expoſe, que par-tout dans le monde il y avoit des dangers, les Aſſemblées même dans l'Egliſe ont les leurs; M. de Meaux convient des périls qui environnent ceux qui vivent dans le monde, mais il obſerve que ceux qu'on court aux Spectacles ſont bien plus dangereux; d'ailleurs, s'il eſt des dangers réels dans les Aſſemblées même auſquelles notre devoir nous appelle, pourquoi veut-on les multiplier en allant dans des endroits où l'on peut & où l'on doit ſe diſpenſer de ſe trouver?

M. de Meaux répond enſuite à l'objection tirée de la tolérance des Loix à l'égard des Spectacles, il fait obſerver que les Loix Civiles ne ſont pas tenues de réprimer tous les maux: leur objet principal eſt d'arrêter ceux qui ſont contraires à la Société, & quelquefois de tolérer de certains maux pour en empêcher de plus conſidérables qui pourroient troubler l'ordre & l'harmonie.

M. Boſſuet prouve enſuite par les plus grands Philoſophes, tels que Platon & Ariſtote, que la Tragédie & la Comédie ſont nuiſibles à la pureté des mœurs: ſi les

Digitized by Google

Payens ont été juſqu'à ce point de délicateſſe ; la pureté de l'Evangile permettra-t-elle à un Chrétien d'être moins réſervé ?

A l'égard du ſilence de l'Ecriture ſur les Spectacles, M. de Meaux prouve qu'on n'en peut tirer aucun avantage, les Spectacles n'étoient point connus du Peuple de Dieu ; chez les Juifs, l'auguſte pompe de leurs Fêtes, de leurs Sacrifices, de leurs Cérémonies leur en tenoit lieu, & ils trouvoient leur amuſement dans leurs devoirs.

M. Boſſuet répond enſuite très-ſolidement à des objections tirées de S. Thomas, de S. Antonin, &c.

Il s'appuie des autorités des Peres tant Grecs que Latins ; & il finit par obſerver, que pour apporter quelque reméde à la manie du Peuple pour les Spectacles, on avoit travaillé à rendre honnêtes & ſupportables ces dangereux amuſemens, mais qu'on n'avoit pas tardé à reconnoître que le plaiſant & le facétieux touche de trop près au licencieux, pour pouvoir en être entiérement ſéparé. Il n'oſe pas condamner abſolument ces Repréſentations innocentes qui ſe font dans les Colléges pour former le ſtyle & l'action des jeunes Etudians, ou du moins pour leur donner à la fin de l'année quelque honnête relâchement : cependant il avoue que ces Piéces mêmes ſont ſujettes à certains abus, & que le meilleur eſt qu'elles ſoient très-rares. Si ſous les yeux & la diſcipline de Maîtres ſages & remplis de piété, on a tant de peine à régler le Théâtre, que peut-on attendre de la licence d'une Troupe de Comédiens qui ne connoiſſent d'autre régle que leur profit & le plaiſir des Spectateurs ?

Digitized by Google

RÉPONSE DE M. DE MEAUX

Aux difficultés de Madame de Maiſonfort *.

MADAME DE MAISONFORT.

Décrivant l'état de ſon Oraiſon, elle dit :

IL me paroît que ce qui eſt plus conforme à ma diſpoſition, eſt un ſimple retour de mon cœur vers Dieu. Je trouve que ce ſimple retour me convient, non-ſeulement pour l'Oraiſon, mais dans le cours de la journée, pour revenir à Dieu, & que les Oraiſons jaculatoires ne me ſeroient pas ſi convenables, & que la ſimple attente du recueillement, (pour ainſi dire), m'y prépare mieux que ne ſeroient les efforts : j'entens par cette attente, une certaine tranquillité dans laquelle je tâche de me mettre, & une certaine ſorte d'attention à Dieu, qui eſt quelquefois bien ſéche, & preſque imperceptible ; mais cela diſpoſe, je crois, mieux au recueillement, ſi Dieu le veut donner, que ne ſeroient certains efforts.

M. DE MEAUX.

IL faut d'abord ſuppoſer que le ſimple retour à Dieu contient un Acte de Foi fort ſimple & fort nud, avec toute ſon obſcurité, & toute ſa certitude, & qu'il contient auſſi un acte d'amour d'une pareille ſimplicité. Les Oraiſons qu'on appelle jaculatoires, ſont des affections expreſſes qui pourroient ſortir de ce fond de foi & d'amour, mais l'ame qui a ce fond, peut ſe paſſer de ces affections, & juſques-là, je ſuis d'accord avec vous.

La difficulté commence, lorſqu'après avoir dit l'état où vous êtes durant le cours de la journée, vous réduiſez toute votre action à une ſimple attente du recueillement, de ſorte que de journée à journée il ne reſte aucun lieu pour les actes expreſſément commandés de Dieu.

Le recueillement qui revient à la ſimple préſence, ne contient ni eſpérance, ni déſir, ni demande, ni action de grace, qui, bien aſſûrément, ne compatit pas avec l'Evangile.

La ſimple attente eſt très-diſtinguée de l'excitation que l'on ſe fait à ſoi-même : Or, de croire qu'on en vienne dans cette vie à un état où l'on n'ait jamais beſoin de cette excitation, David nous eſt un bon témoin du contraire, puiſqu'il en revient ſi ſouvent à dire : Elevez-vous, ma langue : Mon ame, bénis le Seigneur : J'ai dit, J'obſerverai mes voies, pour ne point pécher par la parole, &c.

Il y a de doux efforts que la Foi & l'amour inſpirent, & rendent fort naturels.

Les Spirituels nous enſeignent que s'il y a quelques ames qui ſoient tellement mues de Dieu qu'elles n'aient aucun beſoin de faire effort, ce ſont des ames uniques &

* Madame de Maiſonfort, parente & amie de Madame Guyon, avoit aſſez bien ſaiſi les principes des nouveaux Quiétiſtes ; elle voulut en répandre la Doctrine à ſaint Cyr, où elle étoit Supérieure : Madame de Maintenon pria M. de Meaux de venir à ſaint Cyr pour faire des Conférences à ce ſujet. Elles firent impreſſion ſur Madame de Maiſonfort : cependant elle ne ſe rendit pas d'abord, elle écrivit pluſieurs Lettres à M. Boſſuet pour lui propoſer des difficultés, qu'elle le prioit de réſoudre en écrivant ſa réponſe à côté ſur des marges aſſez amples qu'elle laiſſoit exprès. Cela formoit un Ecrit à deux colomnes, tel qu'on le voit ici imprimé.

Digitized by Google

privilégiées, comme ſeroit la ſainte Vierge, ou quelqu'autre qui en ait approché.

Il faut même prendre garde de ne point faire une régle d'exclurre du tems ſpécial de l'Oraiſon, l'eſpérance, la demande & l'action de grace. Dieu peut à certains momens ſuſpendre ces actes, ils peuvent à certains momens ne pas venir; mais il n'y a nul moment où l'on doive les exclurre, parce qu'ils ſont naturellement unis à la Foi & à l'amour. Cela ſe peut par abſtraction, & non par excluſion.

MADAME DE MAISONFORT.

Dans une ſeconde Lettre, elle dit :

Vous me faites remarquer qu'il faut prendre garde de ne ſe pas faire une régle d'exclurre du tems ſpécial de l'Oraiſon, l'eſpérance, la demande & l'action de grace. Je n'en ai pas douté, mais je voudrois ſçavoir, s'il ſuffit d'être diſpoſé à faire ces actes, quand Dieu y excitera, comme il paroît dans tant d'endroits de Saint François de Sales. Je demande encore une fois, ſi dans l'Oraiſon cela peut ſuffire? Vous en êtes, ce me ſemble convenu; mais, comme vous avez dit ailleurs, que quand Dieu retire ſon opération, il faut s'exciter: je voudrois ſçavoir ſi vous avez prétendu parler du tems de l'Oraiſon, & ſi de ſe contenter de ramener ſon eſprit à Dieu, comme parle Saint François de Sales, c'eſt s'exciter ſuffiſamment.

J'ai lû quelque part que la quiétude eſt un tiſſu d'actes très-ſimples, & preſque imperceptibles. Ceux d'eſpérance, d'action de grace, de demande, quoiqu'ils ne ſoient pas, ce me ſemble, ſi aiſés à y diſtinguer que ceux d'amour & de Foi, n'y ſont-ils pas compris? Mais outre l'Oraiſon, Dieu preſcrit d'autres exercices, dites-vous, Monſieur, & on n'en peut douter; mais dans ces ſortes d'exercices, on porte ſon même attrait, & par conſéquent, je crois que le mieux que puiſſent faire les ames attirées à cette ſorte de ſimplicité, c'eſt de tâcher de demeurer dans le recueillement & la préſence de Dieu.

Pour les examens que les réglemens de Communauté marquent, on m'a dit que je pouvois ſuivre cela, quand j'y aurois de la facilité, & de ne me point gêner, & auſſi ne me ſuis-je point gênée ſur cet article; je tâche dans ce tems-là de me recueillir: Si le ſouvenir de mes fautes ſe préſentoit, je les verrois; mais je

M. DE MEAUX.

Je tiendrois une Oraiſon fort ſuſpecte; où des actes ſi précieux ne viendroient jamais; ils viennent en deux façons, ou par une eſpéce de ſaint emportement dont on n'eſt pas maître, ou par une douce inclination & impulſion qui veut être aidée par un ſimple & doux effort du libre arbitre coopérant. On peut & on doit auſſi s'y exciter, quand Dieu laiſſe l'ame à elle-même.

C'eſt une maniere de s'exciter, que de ramener doucement ſon eſprit à Dieu. Quand Dieu retire ſon opération un long tems, je crois que c'eſt le cas de ſe recueillir, & s'exciter, comme les autres Fidéles, mais avec douceur, & ſur-tout ſans anxiété ni inquiétude; car c'eſt la ruine de l'Oraiſon. Il n'y a d'actes qu'on puiſſe exclurre ſans crainte, que les inquiets, & les turbulens qui tourmentent l'ame.

Cela peut être, & n'être pas, l'amour ne peut être long-tems ſans eſpérance, ni l'eſpérance ſans déſir, ni le déſir ſans demande & ſans action de grace: ni ces actes ne peuvent revenir ſouvent, ſans que ſouvent on les apperçoive, comme on apperçoit la Foi & l'amour dont le recueillement eſt inſéparable.

Le mal eſt d'exclurre ces actes comme peu convenables à l'état; mais quand on y demeure diſpoſé, ils viennent infailliblement à la maniere qui a été dite, & c'eſt une erreur de croire qu'ils ſoient moins aiſés que les autres, puiſqu'ils viennent du même fond.

J'approuve de ne ſe point gêner, & d'éloigner tout effort inquiet; mais je tiendrois votre état ſuſpect, ſi jamais vos fautes ne vous revenoient, ou ſi elles ne revenoient pas aſſez ordinairement.

J'en dis autant du regret qui peut n'être pas ſenſible, mais qui ne peut pas toujours ne l'être pas, ſur-tout quand on

dit,

Digitized by Google

MADAME DE MAISONFORT.

je ne fais point d'efforts pour les rechercher. Le ſouvenir de mes fautes, & le regret de les avoir faites, vient indépendamment de ces tems marqués pour l'examen.

Dans une troiſiéme Lettre elle dit :

M. l'Evêque du Bellay paroît goûter les idées d'abandon & de déſintéreſſement qui ſemblent aller un peu plus loin. Il cite avec éloge ce que ſaint François de Sales dit dans le quatriéme Chapitre du neuviéme Livre de l'Amour de Dieu.

M. DE MEAUX.

dit, Pardonnez-nous nos fautes, l'attachement aux tems précis n'eſt pas abſolument néceſſaire, & il faut marcher dans une ſainte liberté.

Je ne ſçai pas ce qu'a dit M. du Bellay ; mais je crois ſçavoir que ſaint François de Sales ne parle jamais d'indifférence dans le choix du Paradis & de l'enfer. Il dit bien que ſi, par impoſſible, il y avoit plus du plaiſir de Dieu dans l'enfer, le juſte le préféreroit ; ce qui eſt certain ; mais comme cela n'eſt pas, & ne peut être, c'eſt préciſément pour cela qu'il n'y a point d'indifférence, ne pouvant jamais y en avoir entre le poſſible & l'impoſſible, entre ce que Dieu veut effectivement, & ce que non-ſeulement il ne veut pas, mais encore qu'il ne peut pas vouloir.

M. du Bellay dit encore que quand ſaint Philippe de Néri aſſiſtoit certaines perſonnes à la mort, il leur diſoit : Abandonnez-vous à Dieu ſans réſerve, ſoit à ſalut, ſoit à damnation ; il n'y a rien à craindre en s'abandonnant ainſi.

Je ne ſçaurois approuver cette alternative, ni que l'homme puiſſe conſentir à ſa damnation : c'eſt une choſe qui n'a d'exemple, ni dans l'Ecriture, ni dans aucun Saint. J'entens bien qu'on abandonne ſon ſalut à Dieu ; parce qu'on ne peut remettre en meilleures mains ce qu'on déſire le plus, & ce que lui-même nous commande de déſirer.

M. du Bellay cite encore dans le même endroit que ſainte Catherine de Sienne conſentit d'être en enfer, pourvû que ce fût ſans perdre la grace ; & il ajoûte que pluſieurs autres Saints ont eu la même penſée, qui ſemble, dit-il, fondée ſur ce ſouhait de Moyſe, d'être effacé du Livre de vie, pourvû que Dieu pardonnât à ſon peuple ; & ſur celui de ſaint Paul, d'être anathême pour ſes freres.

Le ſouhait ou conſentement de ſainte Catherine de Sienne, eſt le même que celui de Moyſe, ou de ſaint Paul, qui procéde toujours par impoſſible, & ainſi ne préſuppoſe aucun ſouhait réel, ni aucune indifférence dans le fond : car on ne peut dire que Moyſe & S. Paul aient ſacrifié à Dieu une choſe indifférente ; au contraire, tout le mérite de cette action ne peut être que de lui avoir ſacrifié ce qu'on déſire le plus, & encore de le lui avoir ſacrifié ſous une condition impoſſible de ſoi. Or, en cela il n'y a rien moins qu'indifférence, puiſque l'impoſſible ne peut pas même être l'objet de la volonté, & qu'il ne peut y avoir d'indifférence entre le poſſible & l'impoſſible, c'eſt-à-dire, entre ce qu'on ſçait que Dieu veut, & ce qu'on ſçait qu'il veut ſi peu, qu'il ne peut pas même le vouloir, ainſi qu'il a été dit.

Le Pere ſaint Jure dit que la charité n'eſt touchée ni des menaces, ni des promeſſes ; mais des ſeuls intérêts de Dieu, qu'une perſonne qui aime Dieu purement, ne le ſert point pour la récompenſe conſidérée par rapport à ſon intérêt, mais ſeulement pour l'amour de Dieu, que ſi elle devoit être anéantie à ſa mort, elle ne l'aimeroit pas moins : que celui qui aime ainſi n'obſerve point les Commandemens de Dieu par la crainte des

Ces expreſſions doivent être entendues avec un grain de ſel, c'eſt-à-dire, en expliquant que la charité ou l'amour pur n'eſt pas touché des promeſſes, en tant qu'elles tournent à notre avantage, mais en tant qu'elles opérent la gloire de Dieu, & l'accompliſſement parfait de ſa volonté, comme il eſt ici remarqué. Il y faut encore ajoûter que la gloire de Dieu eſt la fin naturelle de ces déſirs, de ſorte que le déſir du ſalut, naturellement & de ſoi,

Digitized by Google

MADAME DE MAISONFORT.

châtimens éternels, & ne craint point l'enfer pour ſa conſidération propre, mais pour celle de Dieu.

M. DE MEAUX.

eſt un acte de pur amour. Saint Jean nous dit bien que la parfaite charité chaſſe la crainte; mais il ne dit pas de même, qu'elle chaſſe l'eſpérance, ni le déſir qui en eſt le fruit naturel.

Sainte Thérèſe fait expreſſément cette ſuppoſition; qu'on aimeroit Dieu à ce moment, quand même on devroit être anéanti dans le ſuivant; mais cela ne conclut point à l'indifférence entre le poſſible & l'impoſſible, pour les raiſons qui ont été dites.

De tout cela ne peut-on pas conclurre que quoique le bonheur éternel ne puiſſe être réellement ſéparé de l'amour de Dieu, que dans nos motifs, on peut néanmoins ſéparer ces deux choſes, qu'on peut aimer Dieu purement pour lui-même, quand même cet amour ne devroit jamais nous rendre heureux, & que ſi Dieu devoit nous anéantir à la mort, ou nous faire ſouffrir un ſupplice éternel, ſans perdre ſon amour, on ne l'en ſerviroit pas moins; que ce qu'on veut à l'égard du ſalut, c'eſt l'accompliſſement de la volonté de Dieu, & la perpétuité de ſon amour: qu'enfin on ne peut point vouloir ſon ſalut comme ſon propre bonheur, & à cet égard y être indifférent, mais qu'on le veut, comme une choſe que Dieu veut, & autant que le ſalut eſt la perpétuité de l'amour divin: & c'eſt préciſément ce que dit le Pere S. Jure dans l'endroit cité.

Par-là on voit que je ne nie point les abſtractions marquées dans cet écrit; mais ce qui fait que je ne les crois pas néceſſaires pour la perfection, c'eſt que pluſieurs Saints n'y ont jamais ſongé. Les véritables motifs eſſentiels à la perfection, c'eſt d'y regarder le réel, comme Dieu l'a établi, & non pas ce qu'on imagine ſans fondement. Ainſi, ces expreſſions ne ſont tout au plus que des manieres d'exprimer que l'amour qu'on a pour Dieu, eſt à toute épreuve: j'ajoûte qu'il eſt dangereux de les rendre communes; car elles ne ſont ſérieuſes que dans les Pauls, dans les Moyſes, dans les plus parfaits, & après de grandes épreuves.

Saint François de Sales reprenoit ſes filles, quand elles parloient du mérite, leur diſant, que ſi nous pouvions ſervir Dieu ſans mériter, nous devrions choiſir de le ſervir ainſi.

Cette propoſition eſt de même que ſeroit celle-ci: Si nous pouvions ſervir Dieu ſans lui plaire, il le faudroit faire, car mériter & plaire à Dieu, eſt préciſément la même choſe. Il faut donc entendre ſainement ces ſortes de ſuppoſitions, & n'en conclurre jamais qu'on doit être indifférent à mériter, ou à voir Dieu, non plus qu'à lui plaire. Qui dit charité, dit amitié des deux côtés, & un amour réciproque pour lequel, ſi on étoit indifférent, on ceſſeroit d'aimer Dieu.

Il eſt dit dans la vie de M. Ollier, que la pureté de ſon amour fut telle, que dans une épreuve où il ſe trouva, il s'offrit de bon cœur à endurer les peines de l'enfer pour toute l'éternité, ſi Dieu devoit trouver ſa gloire à les lui faire ſouffrir.

On trouve la même choſe à-peu-près dans la vie de ſaint François de Sales, mais il y a deux obſervations à faire dans tous ces exemples. L'une, de les entendre ſainement; l'autre, de ſe bien garder de rendre ces ſuppoſitions auſſi vulgaires qu'on fait; parce que bien certainement c'eſt ſe mettre au hazard de les rendre illuſoires, préſomptueuſes, & une pâture de l'amour-propre, par une vaine idée de perfection. Saint Pierre a été repris, pour avoir cru ſon amour, quoique fervent, à l'épreuve de la mort. Quelle diſtance entre un martyre paſſager, & un ſupplice éternel.

Je vous prie de me marquer en quoi conſiſte le véritable abandon, & comment on doit entendre les expreſſions ſuivantes: Se perdre en Dieu, ſe perdre ſoi-

Se perdre en Dieu, c'eſt s'oublier ſoi-même, pour n'avoir le cœur occupé que de lui, & s'abſorber tellement dans l'infinité de ſa perfection par une ferme foi, qu'on

Digitized by Google

MADAME DE MAISONFORT.

même, s'abandonner non-seulement à la miséricorde de Dieu, mais à sa justice; & celle-ci de notre Seigneur: Celui qui perd son ame, la recouvrera pour la vie éternelle.

M. DE MEAUX.

ne puisse ni rien penser, ni rien faire qui soit digne de lui. On peut s'abandonner à sa justice, comme à sa miséricorde, en considérant une justice qui est en effet une miséricorde, qui frappe en cette vie pour épargner en l'autre; mais qu'on puisse s'abandonner jamais à la justice de Dieu pour la porter en toute rigueur, c'est ce qui ne se trouve nulle part, parce que cette justice à toute rigueur enferme la damnation & toutes ses suites, jusqu'à l'éternelle privation de l'amour de Dieu, qui entraîne l'esprit de blasphême & de désespoir, en un mot la haine de Dieu, ce qui fait horreur, & c'est ce qui me fait dire que ceux qui parlent ainsi, ne s'entendent pas eux-mêmes.

Perdre son ame, selon le précepte de Jesus-Christ, c'est dans toute son étendue, renoncer entiérement à soi-même, & à toute propre satisfaction, pour uniquement contenter Dieu.

Quand on conclut de ce passage & de l'abnégation de soi-même, qu'il faut exterminer en son intérieur tous les actes qu'on y apperçoit, qui est en effet se déterminer à ne point agir du tout, on outre la matière jusqu'à l'absurdité & à l'hérésie.

Quelque petit mot d'éclaircissement sur ce dénuement dont parle saint François de Sales, & cette perte même des vertus & du désir des vertus, *fin du IX. Livre de l'Amour de Dieu.*

Saint François de Sales dit que dans l'état de perfection, on perd les vertus, en tant qu'on y cherchoit à se contenter soi-même, & qu'en même tems on les reprend comme contentant Dieu, ce qui est très-juste. Il n'est pas permis de songer à exterminer en soi-même ses bonnes œuvres ou ses actes, tant qu'on les apperçoit: car les appercevoir n'est pas mauvais, mais peut être très-excellent, pourvû que ce soit pour en rendre graces à Dieu, & confesser son nom, comme ont fait les Apôtres & les Prophètes en cent & cent endroits: Alors c'est une erreur de dire qu'on soit propriétaire de ces actes: Etre propriétaire, c'est les faire de soi-même, comme de soi-même, contre la parole de saint Paul, & se les attribuer plutôt qu'à Dieu.

Dans une quatriéme Lettre, elle rapporte plusieurs passages de saint François de Sales, qui semblent prouver la suppression des actes, & elle demande ensuite, si pour faire des actes intérieurs, on ne doit pas attendre qu'un certain mouvement de grace nous y porte, principalement dans l'état passif. Elle fait plusieurs demandes sur les réflexions, & sur d'autres points de la nouvelle spiritualité.

Il seroit trop long de rapporter ici les réponses de M. de Meaux à différentes questions; mais il ne faut pas supprimer la suivante.

Remarquez avec attention que tout Chrétien qui fait bien, en tout & partout, est mû de Dieu, en sorte que Dieu commence tout, opère tout, achéve tout en lui: Je dis tout ce qu'il fait de bien, & en même tems l'homme ainsi mû de la grace, commence, continue, achéve tout ce qu'il fait de bonnes œuvres; il est excité, & il s'excite lui-même; il est poussé, & il se pousse lui-même; & il est mû de Dieu, & il se meut lui-même, & c'est en tout cela que consiste ce que saint Augustin appelle l'effort du libre-arbitre. Dans cet état, qui est l'état commun du Chrétien, il n'est pas permis, pour agir, d'attendre que Dieu agisse en nous, & nous pousse; mais il faut autant agir, autant nous exciter, autant nous mouvoir si nous devions agir seuls, avec néanmoins une ferme foi que c'est Dieu qui commence, continue, achéve en nous toutes nos bonnes œuvres. Qu'y a-t-il donc de plus, direz-vous, dans l'état passif? Il y a de plus que la maniere d'agir naturelle est entiérement changée, c'est-à-dire, qu'au lieu que dans la voie commune, on met toutes ses facultés, & tous ses efforts en usage; dans l'état passif, on est entraîné comme par une force majeure, & que

la maniere d'agir naturelle eſt totalement abſorbée, ce qui fait qu'il n'y a plus ni diſcours, ni propre induſtrie, ni propre excitation, ni propre effort.

M. de Meaux finit la quatriéme Lettre en ces termes. Toute la Doctrine contenue dans ces réponſes, ſe réduit à ces chefs.

1. Il faut croire comme une vérité révélée de Dieu, qu'on doit expreſſément & diſtinctement pratiquer toutes les vertus, & en particulier ces trois, la Foi, l'Eſpérance, la Charité, parce que Dieu les a commandées, & leur exercice.

2. Il faut croire avec la même certitude qu'il a pareillement commandé les Actes qu'elles inſpirent, qui ſont la demande & l'action de grace, comme des Actes où conſiſte la perfection de l'ame en cette vie, & la vraie adoration qu'elle doit à Dieu.

3. Pour s'exciter à faire ces Actes, il ſuffit de connoître que Dieu les a commandés, & il n'eſt pas permis pour cela de demeurer dans l'attente d'une impulſion & opération extraordinaire, ce qui ſeroit tenter Dieu, & ne ſe pas contenter de ſon commandement exprès.

4. Il faut croire pourtant qu'on ne pratique aucun Acte de vertu ſans une grace qui nous prévienne, qui nous ſoutienne, & qui nous faſſe agir.

5. Cette grace n'eſt pas celle qui met les hommes dans l'état paſſif, puiſqu'elle eſt commune à tous les Saints, qui pourtant ne ſont pas tous paſſifs.

6. L'état qu'on nomme paſſif conſiſte dans la ſuſpenſion du diſcours, des réflexions & des Actes qu'on nomme de propre effort, & de propre induſtrie, non pour exclurre la grace, puiſque ce ſeroit l'erreur de Pélage, mais pour exclurre les voies & manieres d'agir ordinaires.

7. C'eſt une erreur de croire que cet état paſſif ſoit perpétuel, ſi ce n'eſt peut-être dans la ſainte Vierge, ou dans quelque ame d'élite qui approche en quelque façon d'une perfection ſi éminente.

8. De-là il s'enſuit que l'état paſſif ne regarde que certains momens, & entre autres ceux de l'Oraiſon actuelle, & non tout le cours de la vie.

9. C'eſt pareillement une erreur de croire qu'il y ait un Acte qui contienne tellement tous les autres qui ſont expreſſément commandés de Dieu, qui exempte de les produire diſtinctement dans les tems convenables; ainſi on doit toujours être dans cette diſpoſition.

10. Il ſe peut donc faire qu'on ſoit en certains momens dans l'impuiſſance de faire de certains Actes commandés de Dieu, mais cela ne peut pas s'étendre à un long tems.

11. L'obligation de faire des Actes eſt douce, auſſi-bien que la pratique, parce que c'eſt l'amour qui l'impoſe, l'amour qui commande cet exercice, l'amour qui l'inſpire & le dirige.

12. Il ne faut point gêner, ſur la pratique de ces Actes, les ames qu'on voit ſincérement diſpoſées à les faire; au contraire, on doit préſumer qu'elles ſont dans le tems ce qu'il faut, ſur-tout quand on les voit perſévérer dans la vertu; car au lieu de gêner les ames de bonne volonté, il faut au contraire leur dilater le cœur, ſoit qu'elles ſoient dans les voies communes, ou dans les voies extraordinaires, ce qui en ſoi eſt indifférent, & tout conſiſte à être dans l'ordre de Dieu.

Digitized by Google

RÉPONSE
A LA LETTRE
DE M. DE CAMBRAI.

VOus voulez, Monſieur, que je réponde à une Lettre de M. l'Archevêque de Cambrai à un ami, ou plûtôt ſous le nom d'un ami, à tout le Public : il vaudroit peut-être mieux attendre ce que diront les Prélats, que cet Archevêque a lui-même appellés en témoignage, & dont il dit dans ſon Livre, auſſi-bien que dans ſa Lettre au Pape, qu'il n'a voulu qu'expliquer plus amplement la Doctrine. Cette déclaration les force à parler pour la décharge de leur conſcience, & le ſilence que leur impoſe depuis ſi long-tems, ou la diſcrétion, ou la charité, ou quelqu'autre raiſon que ce ſoit, ne ſera pas éternelle ; mais en attendant, dites-vous, cette Lettre prévient les eſprits en ſa faveur ; il y paroît ſi ſoumis, ſi obéiſſant, qu'on ne peut pas croire qu'un homme ſi humble ait tort : il réduit d'ailleurs la queſtion à deux points, ſur leſquels on ne voit pas qu'on puiſſe lui faire de procès. C'eſt pour l'Oraiſon qui eſt en péril qu'il eſt perſécuté ; c'eſt pour le parfait amour. *On a*, pourſuit-il, *accoutumé les Chrétiens à ne chercher Dieu que pour leur béatitude, & par intérêt pour eux-mêmes :* voilà donc déja de grands maux, ſi on l'en croit, on voit l'Oraiſon, l'ame de la Religion, non-ſeulement attaquée, mais encore en péril, & une pratique baſſe & intéreſſée à laquelle les Chrétiens s'accoutument : *On défend le parfait amour*, ajoûte-t-il, *même aux ames les plus avancées :* qui le pourroit croire dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, & qui n'auroit de l'admiration pour un Prélat perſécuté pour cette cauſe ? Pendant qu'il attend le jugement du Pape avec tant d'indifférence & de patience, il veut bien, pour ſe conſoler, que le monde ſçache qu'il a ſacrifié toutes choſes, & il écrit à un ami qui a bien ſçu répandre dans toute la Cour, comme dans toute la Ville, en quatre ou cinq jours, & faire paſſer aux Provinces une Lettre ſi concertée & ſi éloquente.

Pour commencer par l'obéiſſance, qui ſans doute eſt le bel endroit de cette Lettre, elle y eſt bien circonſtanciée ; l'Auteur *demande ſeulement au Pape qu'il ait la bonté de marquer préciſément les endroits qu'il condamne.* On élude d'abord les condamnations en général, quoique ſouvent pratiquées très-utilement dans l'Egliſe, pour donner comme un premier cours aux erreurs ; mais l'Auteur paſſe plus avant, il faut que le Pape marque *préciſément les endroits & les ſens ſur leſquels portent les condamnations.* Ainſi, ce n'eſt pas aſſez d'extraire des Propoſitions, & de les noter par la cenſure, il faut prévoir tous les ſens qu'un eſprit ſubtil peut donner, *afin*, dit-il, *que la ſouſcription ſoit ſans reſtriction, & que je ne coure jamais riſque de défendre, ni d'excuſer, ni tolérer un ſens condamné.* De ſorte que ſi la cenſure ne tombe ſur quelque ſens que l'Auteur voudra bien abandonner, dès maintenant ſon obéiſſance ſe prépare des défaites ; le Pape à ſon tour ſera ſoumis aux reſtrictions de l'Auteur, & l'on verra renaître les rafinemens qui ont fatigué les ſiécles paſſés & le nôtre : voilà comme on tourne l'obéiſſance : voilà ce qu'on répand de tous côtés avec une affectation ſurprenante ; *avec ces diſpoſitions, je ſuis en paix*, dit l'Auteur, & il ſçaura toujours par où échapper au fond. *L'Oraiſon*, dit-on, *eſt en péril :* Quelle Oraiſon, & de quel côté ? Eſt-ce l'Oraiſon diſcurſive ou la méditation ? Si cette Oraiſon eſt en péril, c'eſt du côté des Quiétiſtes, qui la raviliſſent. Quelle Oraiſon donc, encore un coup,

eſt en péril ? Eſt-ce l'Oraiſon de ſimple préſence, de contemplation, de quiétude ; ou peut-être les Oraiſons extraordinaires, & même paſſives, qui ſont attaquées par les Prélats, dont les cenſures ont proſcrit le Quiétiſme ? Mais on trouvera au contraire cette Oraiſon à couvert dans les trente-quatre Articles des mêmes Prélats, & on leur a conſacré un Article exprès, qui eſt le vingt-un. Le vingt-quatriéme établit auſſi la contemplation, & lui propoſe les objets qui lui conviennent. Ces Articles ſont imprimés dans le Livre de M. de Meaux ſur l'Oraiſon, & ce ſeroit une calomnie d'imputer à ces Prélats qu'ils mettent l'Oraiſon en péril, puiſqu'ils prennent tant de ſoin de la conſerver dans tous ſes états, dans toutes ſes ſaintes diverſités.

L'Oraiſon, dites-vous, *eſt en péril*, mais qui la met en péril ? Eſt-ce M. notre Archevêque, qui, dans la cenſure qu'il a publiée contre les Myſtiques de nos jours, étant Evêque de Châlons, s'oppoſe également à ces deux excès, ou d'abuſer de ces Oraiſons extraordinaires, ou de les mépriſer, & qui parle ſi dignement de l'onction qui nous les inſpire, & de l'eſprit qui ſouffle où il veut. M. l'Evêque de Chartres prend les mêmes précautions, & tout reſpire l'intérieur & la piété dans les Ordonnances de ces deux Prélats.

Il faut louer M. de Meaux du ſoin qu'il a pris de recueillir ces beaux monumens de notre ſiécle, qui ſeront ſi chers à la poſtérité ; mais le peut-on accuſer lui-même de mettre l'Oraiſon en péril, après qu'il a expliqué les plus beaux effets de la contemplation dans le Livre cinquiéme ; qu'il a tiré dans le Livre ſeptiéme, des Spirituels les plus approuvés, les principes de l'Oraiſon qu'on nomme paſſive, & enfin qu'il a rapporté ſi exactement les maximes & les pratiques de ſaint François de Sales, & de la mere de Chantal, avec celles de ſainte Thérèſe & des autres Saints. L'Oraiſon ne ſera point en péril quand on propoſera ces grands exemples, & c'eſt un étrange deſſein de lui forger des perſécuteurs pour s'en faire le martyr.

On a, dit-on, *accoutumé les Chrétiens à ne rechercher Dieu que par intérêt, & pour leur béatitude*, mais qui les y a accoutumés ? Ce n'eſt pas du moins M. de Meaux, qui s'eſt attaché à montrer par l'Ecriture, par les ſaints Docteurs, & ſur-tout par ſaint Auguſtin, que l'amour qu'on avoit pour Dieu, comme objet béatifiant, préſuppoſoit néceſſairement l'amour qu'on avoit pour lui, à raiſon de la perfection & de la bonté de ſon excellente nature, ſans quoi la charité même deſtituée de ſon objet principal, &, comme parle l'Ecole, ſpécifique & eſſentiel, ne ſubſiſteroit plus.

On défend, ajoûte l'Auteur, *aux ames les plus avancées de ſervir Dieu par le pur motif par lequel on avoit juſqu'ici ſouhaité que les Pécheurs revinſſent de leur égaremens*, c'eſt-à-dire, la bonté de Dieu infiniment aimable qui le défend. En vérité il eſt bien étrange de ſe vouloir donner le mérite de ſouffrir pour la défenſe du pur motif de l'amour, en lui imaginant des ennemis ; on veut encore, & on voudra toûjours que le pécheur revienne de ſon égarement par le motif de la bonté de Dieu, parfaite en elle-même, mais l'on ne croit point déroger à la pureté de ce motif d'y ajoûter avec David : *Louez le Seigneur, parce qu'il eſt bon, parce que ſa miſéricorde eſt éternelle.* Nous voyons tous les jours que les Confeſſeurs ſe ſervent ſi utilement, pour nous exciter à la pure & parfaite contrition, de la longue patience de Dieu, qui nous a pardonné tant de péchés. Si ce motif dégradoit la pureté de l'amour, Jeſus-Chriſt ne l'auroit pas propoſé à celle à qui il remettoit beaucoup de péchés, parce qu'elle avoit beaucoup aimé. Quand le Concile de Trente a défini que les Juſtes qui ſe devoient animer eux-mêmes, principalement par le motif de glorifier Dieu, pouvoient & devoient ajoûter la vûe de la récompenſe éternelle pour s'animer davantage, & il a défini en même tems que le motif de la récompenſe, bien éloigné d'affoiblir la charité, au contraire la rendoit plus parfaite, & cela non-ſeulement dans les Juſtes du commun, mais encore dans les plus parfaits, dont le Concile allégue l'exemple, comme dans David, qui diſoit : *J'ai incliné mon cœur à vos juſtifications à cauſe de la récompenſe*, & dans Moyſe, dont ſaint Paul a dit, *qu'il regardoit à la récompenſe.*

Digitized by Google

Il faut donc conclurre de-là, que le motif de la récompenſe eſt né pour animer ceux qui ſe propoſent, pour leur fin derniere, la gloire de Dieu, & que ces motifs, loin de s'affoiblir ou de s'exclurre l'un l'autre, ſont ſubordonnés l'un à l'autre.

Ainſi, quand l'Ecole dit, comme elle fait communément, que la charité eſt l'amour de Dieu, comme excellent en lui-même, ſans rapport à nous, viſiblement il faut entendre, & tous auſſi l'entendent ſans exception, que l'on peut bien ſéparer ce rapport à nous d'avec l'objet ſpécificatif de la charité, mais non pas l'exclurre pour cela, ni ſéparer les bienfaits divins du rang des motifs preſſans, quoique féconds & ſubſidiaires de la charité. De telle ſorte que la diſtinction de cet objet ſpécificatif d'avec les autres motifs, eſt bonne, eſt ſpéculative, mais cette ſéparation ne ſe fait que par la penſée, pendant que réellement, & dans la pratique on s'aide de tout; & celui-là eſt le plus parfait, qui abſolument aime le plus, par quelque motif que ce ſoit.

Quand donc on accuſe dans la Lettre les Prélats pour qui l'on fait des prieres, de défendre de ſervir Dieu par les purs motifs de ſa bonté infinie, on veut ſe faire pitié à ſoi-même, & en faire aux autres, en ſe donnant gratuitement de grands adverſaires, & au lieu de prier pour eux, comme s'ils étoient dans l'erreur, il auroit été plus ſincère de leur faire juſtice, en avoüant que par la grace de Dieu ils ne mettent en péril ni l'Oraiſon, ni l'amour parfait, ni les motifs qui nous y portent.

Et pour montrer à M. de Cambrai que c'eſt en vain qu'il prétend ſe faire valoir envers le Public, comme le défenſeur particulier de l'amour déſintéreſſé, on lui accorde ſans peine avec le commun de l'Ecole, ce qu'il demande dans ſa Lettre, que *la charité eſt un amour de Dieu pour lui-même, indépendamment de la béatitude qu'on trouve en lui.* On lui accorde, dis-je, ſans difficulté cette définition de la charité, mais à deux conditions; l'une, que cette définition eſt celle de la charité qui ſe trouve dans tous les Juſtes, & par conſéquent n'appartient pas à un état particulier qui conſtitue la perfection du Chriſtianiſme; & l'autre, que l'indépendance qu'on attribue à la charité, tant de la béatitude que des autres bienfaits de Dieu, loin de les exclurre, fait au contraire dans la pratique un des motifs les plus preſſans, quoique ſecond & moins principal de cette Reine des vertus.

On oſe bien défier M. de Cambrai de montrer un ſeul Auteur, ou parmi les Scolaſtiques, ou parmi les Myſtiques, qui rejette ces deux conditions, & même qui ne les établiſſe pas expreſſément.

Ainſi, quand il réduit dans ſa Lettre la queſtion à deux points, dont l'un eſt cette indépendance de la charité, il donne le change aux Théologiens, & il demande, comme une merveille, ce qu'on lui a accordé, ce que perſonne ne lui a jamais diſputé, & ce qui ne fait rien du tout à la queſtion, comme on vient de voir.

Ceux qui font tant de belles Thèſes pour l'amour ſans rapport à nous, ſe donnent un ſoin inutile d'amuſer le monde, & de rendre de bons offices aux Prélats, que cette Doctrine, comme on voit, ne ſoulage pas.

Il ne réuſſit pas mieux dans la ſeconde choſe, qu'il demande pareillement qu'on lui accorde, qui eſt dans la vie des ames les plus parfaites, *c'eſt la charité qui prévient toutes les autres vertus, qui les anime, & qui en commande les actes pour les rapporter à ſa fin, en ſorte que le juſte de cet état exerce alors d'ordinaire l'eſpérance, & toutes les vertus avec tout le déſintéreſſement de la charité même, qui en commande l'exercice;* tout cela, dis-je, ne ſert de rien; puiſque c'eſt là non-ſeulement un parfait galimathias, & une Doctrine abſolument inintelligible, mais encore une erreur manifeſte.

C'eſt une Doctrine inintelligible, puiſque admettre une eſpérance qui ſoit exercée avec tout le déſintéreſſement de la charité, c'eſt en admettre une, ſelon l'Auteur même, qui, comme la charité, ſoit indépendante de ſa béatitude, & cela eſt une eſpérance qui n'eſpère rien, & une contradiction dans les termes; mais ce qui eſt inintelligible par cet endroit-là en ſoi-même, eſt une erreur manifeſte pour deux raiſons; l'une que c'eſt ôter l'eſpérance, contre la parole expreſſe de S. Paul: *Maintenant ces trois*

choſes demeurent, la Foi, l'Eſpérance & la Charité : Manent tria hæc. L'autre, que c'eſt mettre une eſpérance qui n'exiſte point, contre la définition expreſſe du Concile de Trente.

Il ne ſert de rien de dire que la Charité prévient l'Eſpérance, & la commande, puiſqu'il doit demeurer toujours pour certain, ſelon la foi, qu'elle ne la peut commander que pour s'exciter elle-même, & pour l'ordinaire, en exécution du commandement divin, qui de ſa nature doit ſervir à la Charité, conformément à cette parole : *La fin du commandement, c'eſt la Charité : Finis præcepti Charitas.*

C'eſt auſſi très-vainement que l'Auteur ſuppoſe que cette prévention de la Charité ne convient qu'à ſon prétendu amour pur, qui conſtitue le cinquiéme état poſé dans ſon Livre, c'eſt-à-dire, l'état des Parfaits, puiſqu'on la trouve dès le quatriéme, où l'on préſuppoſe que l'ame aime Dieu pour lui & pour ſoi ; mais en ſorte qu'elle aime principalement la gloire de Dieu, & qu'elle n'y cherche ſon bonheur propre que comme un moyen qu'elle rapporte & qu'elle ſubordonne à la fin derniere, qui eſt la gloire du Créateur. Ce qui eſt voulu comme fin, eſt voulu par prévention devant les moyens : or eſt-il, qu'en cet état, qui eſt le quatriéme, & celui de la juſtice commune, la gloire de Dieu, qui eſt l'objet de la charité, eſt voulue comme fin, & la béatitude uniquement comme un moyen qui lui eſt ſubordonné ; donc cette prévention de la charité, dont on veut faire dans la Lettre l'état des Parfaits, c'eſt-à-dire, le cinquiéme état du Livre, ſe trouve établie dès le quatriéme ; & ainſi ce cinquiéme état n'eſt plus qu'un fantôme, ou ſi on le veut conſerver, il ne lui reſte plus que l'excluſion du motif de la béatitude en tous ſens, & même comme moyen, ce qui emporte la ſuppreſſion de l'Eſpérance.

La raiſon en eſt convaincante, puiſque la définition de l'état parfait, qu'on fait conſiſter dans la charité, en tant qu'elle prévient l'exercice de l'Eſpérance, eſt épuiſée dès l'état de la juſtice commune, & ce qu'on veut mettre au-delà, ne ſera jamais autre choſe que l'excluſion du motif de la béatitude, par conſéquent une ſuppreſſion de l'Eſpérance chrétienne. Il ne faut donc pas toujours, ſans diſcrétion, vanter l'amour pur, ni croire qu'on gagne tout en le nommant.

L'Auteur demeure d'accord en ſa Lettre qu'on abuſe du pur amour, & qu'il y en a qui renverſent l'Evangile ſous un ſi beau nom. Le pur amour, dont il s'eſt rendu le défenſeur particulier, ne peut être d'un autre genre, puiſqu'il détruit avec l'Eſpérance un des fondemens de l'Evangile, pour ne point encore parler des autres inconvéniens auſſi eſſentiels.

Sans y entrer, & en attendant ce qu'en diront nos Prélats, je remarquerai ici que c'eſt un abus à l'Auteur de réduire, comme il a fait dans ſa Lettre, toute la diſpute à l'amour de Dieu en ſoi-même, indépendamment de la béatitude, & à la prétention de la Charité à l'état parfait ; quoi donc tout eſt compris dans ces deux points ? Le ſacrifice abſolu du ſalut, l'acquieſcement à la juſte réprobation avec l'avis de ſon Directeur, l'Eſpérance dans une même ame avec un invincible déſeſpoir, dans ce déſeſpoir l'union avec J. C. notre modéle, ſes troubles involontaires, & vingt autres choſes de cette nature ne ſont plus rien : A Dieu ne plaiſe, ni que l'Auteur ſoit plus innocent, ſous prétexte qu'il s'abſout lui-même de tous ces chefs capitaux.

Concluons que c'eſt inutilement qu'il s'étale au Public lui-même comme un homme perſécuté pour la juſtice ; ni l'Oraiſon n'eſt en péril, ni l'amour déſintéreſſé n'eſt attaqué de perſonne, ni l'on n'en défend la pratique, ni on n'accoutume les ames à ne chercher Dieu que par intérêt, ni on ne cenſure aucune opinion de l'Ecole, comme on voudroit le faire accroire aux ignorans. Il ne faut pas attendrir le monde, en déplorant des maux qui ne ſont pas : on voit en quoi l'Auteur eſt à plaindre : on ſçait trop de qui & de quoi il eſt le martyr : ſon obéiſſance ſera louée, quand elle ceſſera de menacer l'Egliſe de reſtrictions ſur le jugement qu'elle attend : il eût fallu la prévenir, il eſt tems encore, c'eſt ce qu'il faut demander à Dieu avec larmes, & s'affliger ſans meſure, de voir un homme de ce rang & de ce mérite, réduit à défendre ſeul une cauſe ſi déplorée, & ne ſe faire valoir que par tant de fauſſes ſuppoſitions.

REPONSE

Digitized by Google

RÉPONSE D'UN THÉOLOGIEN, *A LA PREMIERE LETTRE de M. l'Archev. de Cambrai à M. l'Evêque de Chartres.*

MONSEIGNEUR,

JE ne ſçai ſi vous êtes informé de l'étonnement du Public ſur vos Lettres à M. l'Evêque de Chartres; principalement ſur la premiere : ſi je révélois tous les ſujets de cette ſurpriſe, je compoſerois un Volume plûtôt qu'une Lettre ; mais après qu'on a beaucoup écrit ſur une matiére, il faut ſe réduire à ce qui emporte le plus clairement la déciſion, & je le mets dans ces trois Chefs, dont je ferai trois Queſtions, que je prens la liberté de vous adreſſer à vous-même. La premiere ſi vous avez bien prouvé les altérations de votre texte, que vous reprochez à ce Prélat. La ſeconde, ſi le ſens nouveau que vous donnez au Concile de Trente eſt ſoutenable. La troiſiéme, ſi votre premiere Explication adreſſée au même Prélat, étoit la vraie Explication de votre penſée, ou un ſimple Argument *ad hominem*, une ſimple complaiſance pour M. de Chartres, comme vous le dites à préſent, ſans en avoir jamais donné la moindre marque. Ces trois queſtions feront connoître beaucoup de choſes eſſentielles, non-ſeulement ſur le fond de votre Doctrine, mais encore ſur la maniere dont vous procédez dans cette affaire ; & c'eſt à moi à les propoſer d'une maniere ſenſible.

PREMIERE QUESTION.

Sur l'altération du Texte, imputée à M. l'Evêque de Chartres.

I. Altération imputée à M. de Chartres.

LE premier ſujet de vos plaintes regarde l'altération de votre Texte imputée à M. de Chartres : *En voici*, dites-vous, *un exemple des plus ſenſibles :* s'il eſt ſenſible, on pourra juger des autres par celui-ci. Vous dites qu'on vous impoſe, quand on vous fait dire, *Qu'il faut que les ames d'un certain état ne ſe ſervent plus dans leurs tentations du reméde de la mortification intérieure & extérieure, ni des actes de crainte, ni de toutes les pratiques de l'amour par leſquelles elles ſe ſont ſanctifiées.* Vous trouvez tout le contraire dans l'endroit qu'on cite des Maximes des Saints, où vous parlez de cette ſorte : *Il eſt capital de ſuppoſer d'abord que les tentations d'une ame ne ſont que tentations communes, dont le reméde eſt la mortification intérieure & extérieure avec tous les actes de crainte, & toutes les pratiques de l'amour intéreſſé.* Par-là vous prouvez très-bien en effet, que *les tentations communes*, & des états ordinaires, ſont guéries par ces remédes ; mais vous oubliez ce qui ſuit immédiatement après : *Il faut être ferme pour n'admettre rien au-delà, ſans une entiere conviction que ces remédes ſont abſolument inutiles.* Ce ſont les paroles que M. de Chartres vous objecte ; &

I. Lettre à M. de Chartres, p. 9.
Lettre Paſt. de M. de Chartres, p. 106.
Max. p. 144.
Max. p. 143 & 145.

ainſi manifeſtement ce Prélat a trouvé l'état, où vous dites, non pas ſeulement, *que les ames ne ſe ſervent plus dans leurs tentations de la mortification intérieure & extérieure, ni des actes de crainte, ni de toutes les pratiques de l'amour intéreſſé :* mais encore où l'on eſt *entiérement convaincu, que ces remédes leur ſont abſolument inutiles.* De cette ſorte l'altération eſt toute entiere de votre côté, puiſque c'eſt vous ſeul qui ſupprimez dans votre Texte ces paroles que M. de Chartres tourne contre vous.

Quelque outrées que ſoient vos paroles, vous ne manquez jamais d'excuſes : mais celle-ci eſt bien légère : *Il eſt vrai ſeulement*, dites-vous, *que je remarque dans la page ſuivante, le cas ſingulier de l'extrémité des épreuves, où il arrive que ces remédes ſont abſolument inutiles pour appaiſer la tentation ;* mais c'eſt vous encore ici qui altérez votre Texte. Vous vous faites dire ſeulement que ces remédes ſont inutiles *à la tentation, comme s'il s'agiſſoit ſeulement d'un genre particulier de* tentation, *où les ames ne doivent plus ſe ſervir de ces remédes.* Mais outre que c'eſt toujours une erreur pernicieuſe à la piété, de reconnoître une tentation quelle qu'elle ſoit, & en quelque état que ce ſoit, où la mortification intérieure & extérieure ſoient abſolument inutiles. La ſuite de votre diſcours fait voir l'inutilité de ces remédes à la tentation de cet état indéfiniment, puiſque vous ajoûtez auſſi-tôt après, qu'il ne faut pour appaiſer *la tentation*, que le ſeul exercice du pur amour, qui eſt l'exercice de l'état.

Lettre à M. de Chartres, p. 10, 11.

Ibid. II. Lettre p. 11.

Max. p. 145.

Max. p. 147.

Auſſi eſt-ce en parlant des ames de cet état, que vous dites indéfiniment : *Qu'elles ne ſont miſes en paix au milieu de leurs tentations par aucuns des remédes ordinaires, qui ſont les motifs d'un amour intéreſſé, du moins pendant qu'elles ſont dans la grace du pur amour.* Ainſi vous parlez toujours indéfiniment des tentations de l'état. Vous continuez : *Il n'y a que la fidéle coopération à la grace de ce pur amour qui calme leurs tentations :* encore infiniment ; *& c'eſt par-là*, ajoûtez-vous, *qu'on peut diſtinguer leurs épreuves des épreuves communes.* Il s'agit donc de l'état auquel appartiennent ces épreuves extraordinaires. Et vous concluez en cette ſorte : *Les Ames qui ne ſont pas dans cet état*, à qui appartiennent ces épreuves, *tomberont infailliblement dans des excès terribles, ſi on veut contre leur beſoin, les tenir dans des actes ſimples du pur amour, & celles qui ont le véritable attrait du pur amour, ne ſeront jamais miſes en paix par les pratiques ordinaires de l'amour intéreſſé.* Voilà donc toujours deux états marqués ; dans l'un deſquels les actes ſimples du pur amour ne font que du mal ; & dans l'autre auſſi, les pratiques ordinaires de l'amour intéreſſé, parmi leſquelles vous comprenez la mortification intérieure & extérieure, ſont inutiles.

C'eſt auſſi ſans fondement que vous diſtinguez un genre particulier de tentation, où la mortification intérieure & extérieure ſoient *abſolument inutiles.* C'eſt de la plus forte de toutes les tentations, & de laquelle le Démon même, dont les Apôtres n'avoient pû venir à bout, étoit la figure, que Jeſus-Chriſt a parlé, quand il a dit que ce Démon *ne peut être chaſſé que par l'Oraiſon & par le jeûne :* Mais qu'il y ait des tentations où le jeûne, ſous lequel Jeſus-Chriſt a compris la mortification extérieure, & l'Oraiſon ſous laquelle l'intérieure eſt renfermée, *ſuſſent abſolument inutiles*, c'eſt ce que ce Maître Céleſte ne nous a jamais enſeigné, & il n'y a que de faux Myſtiques qui ſoient *entiérement convaincus* de cette inutilité. Au lieu donc de reprocher à M. de Chartres qu'il altéroit votre Texte, en y trouvant des tentations, où la mortification intérieure & extérieure fuſſent *abſolument inutiles*, vous lui deviez avouer le tort que vous avez eu de l'établir.

Matt. XVII. 20.

Que vous ſert, en effet, d'avoir reconnu la néceſſité de la mortification intérieure & extérieure dans *les tentations communes que vous appellez des Commençans ;* Puiſque vous ne parlez ainſi que pour en venir aux états, où par une *entiére conviction* on les croit abſolument inutiles ? Vous ne laiſſez donc *qu'aux Commençans la mortification intérieure & extérieure, non plus que les pratiques de l'amour intéreſſé.* Il eſt réſervé aux Ames éminentes de repouſſer d'une autre maniere les tentations de leur état, qui enferme celle du déſeſpoir ; & ce moyen de les repouſſer, c'eſt d'y ſuccomber en *acquieſçant*, comme vous le dites ailleurs, *à ſa juſte condamnation de la part de Dieu : ce qui d'ordinaire ſert à la mettre en paix, & à calmer la tentation qui n'eſt de-*

Max. p. 75.

Ibid. p. 144.

Max. p. 91.

Digitized by Google

ſtinée qu'à cet effet, où vous mettez *la purification de l'amour*. Voilà, MONSEIGNEUR, tout le corps de votre Doctrine ſur les tentations de l'état parfait. Et M. de Chartres, en vous faiſant dire que vous en avez exclus la mortification intérieure, & le reſte, loin d'altérer votre Texte, comme vous l'en accuſez, non-ſeulement n'a fait que tranſcrire vos propres paroles, mais encore n'a fait que ſuivre tout l'enchaînement de vos principes.

Telles ſont ces altérations, dont vous nous aviez promis *un exemple des plus ſenſibles*. Il vous échappe des mains, & ce qui devoit être le plus clair pour votre deſſein, ſe tourne en preuve contre vous.

II. Autre altération imputée à M. de Chartres.

Vous ne vous plaignez pas avec moins de force d'une autre altération de M. de Chartres : & vous l'accuſez d'avoir deux fois ajoûté à votre Texte le terme de *ſurnaturel* qui n'y étoit pas, & *qu'on n'en ſçauroit tirer*. C'eſt un fait qui ne demande qu'une ſimple lecture, & je ne prétens auſſi que conférer vos paroles avec celles de M. de Chartres que vous y avez inſérées. Vous parlez ainſi à ce Prélat. *Pour me rendre ridicule à moi-même, vous rapportez cette propoſition de mon Livre* : Cet amour d'Eſpérance eſt nommé tel, parce que le motif d'intérêt propre y eſt encore dominant. *Après quoi vous dites* : Changez cette propoſition, ſelon le ſens de l'amour naturel il faut l'exprimer ainſi. Cet amour (ſurnaturel) d'Eſpérance eſt nommé tel, parce que le principe intérieur de l'amour naturel de la béatitude pour vous-même y eſt encore dominant. *Vous ajoûtez* : & à la place de celle-ci : Dieu jaloux veut purifier l'amour, en ne lui faiſant voir nulle eſpérance pour ſon intérêt propre même éternel : il faudroit dire : Dieu jaloux veut purifier l'amour, en ne lui faiſant voir aulle eſpérance (ſurnaturelle) pour ſon affection naturelle de béatitude, même éternelle. M. de Cambray pourroit-il porter la honte de telles propoſitions ? Après avoir rapporté ces paroles de M. de Chartres, vous vous élevez contre lui en cette ſorte. *Non*, MONSEIGNEUR, *je ne mérite point de porter cette honte : retranchez ce que vous ajoûtez, ſans le pouvoir tirer de mon Texte, & toutes ces contradictions ridicules s'évanoüiront*. Vous ajoûtez au terme d'amour d'Eſpérance, le *terme* de ſurnaturel. Vous ajoûtez à celui d'Eſpérance *celui* de ſurnaturelle ; *en ajoûtant ainſi dans un Texte ſans ſe gêner, il n'y a rien dont on ne vienne facilement à bout*. Voilà votre plainte dans toute ſon étendue, & du moins vous ne direz pas qu'on l'ait affoiblie. Sans entrer dans le fond de la matiere, ici où il ne s'agit que de l'altération de votre Texte, elle conſiſte à y ajoûter à votre amour du troiſiéme dégré que vous nommez l'amour d'eſpérance, le terme de ſurnaturel, qui non-ſeulement n'y eſt pas, mais encore *n'en peut être tiré*, ſelon vous. Mais, MONSEIGNEUR, vous ne ſongez pas que c'eſt vous-même qui ajoûtez ce terme. C'eſt vous, dis-je, qui citant, dans votre Inſtruction Paſtorale, le paſſage où vous vous plaignez que M. de Chartres ajoûte le terme de ſurnaturel, l'y avez vous-même ajoûté. Reconnoiſſez vos paroles : *La Foi nous enſeigne*, dites-vous, *que l'Eſpérance eſt une vertu ſurnaturelle*. Quand donc on a ajoûté le terme de ſurnaturel à celui de l'Eſpérance, on n'a fait que développer ce qu'il contient néceſſairement ſelon vous-même. Pourſuivons : *L'amour de Dieu*, continuez-vous, *qu'on nomme l'Eſpérance, eſt un amour véritablement ſurnaturel* : & un peu après, j'ai deux divers dégrés *avec des définitions différentes de l'amour naturel de pure concupiſcence, & de celui de l'Eſpérance Chrétienne qui eſt ſurnaturelle*. De cette ſorte que l'amour que vous appellez ſurnaturel, c'eſt manifeſtement l'amour d'Eſpérance : amour dont vous faites un dégré à part, diſtingué de celui du ſecond dégré, que vous appellez *l'amour naturel de pure concupiſcence*. C'eſt encore un coup de cet amour d'Eſpérance & du troiſiéme dégré ; c'eſt, dis-je, de cet amour que vous avez dit en termes formels deux & trois fois, qu'il étoit ſurnaturel : Etrange combat de vous-même avec vous-même ! c'eſt vous qui appellez cet amour d'Eſpérance *ſurnaturel*. C'eſt vous-même qui reprochez à M. de Chartres de lui donner le même nom : Qu'eſt-ce qui vous fait ainſi méconnoître & déſavoüer vos propres diſcours ? eſt-ce oubli ? eſt-ce le plaiſir de vous plaindre, ou le déſir d'abattre un Adverſaire, ou le peu de ſuite de votre ſyſtéme. Quoi qu'il en ſoit, vous inſultez à M. de Chartres, comme s'il avoit un tort

I. Lettr. p. 53. *Lettre Paſt. de M. de Chartres*, p. 31, 32. *Max.* p. 5.

Max. p. 73.

Max. pag. 5.

Inſtr. Paſtor. pag. 5.

Ibid. pag. 6.

II. Lettr. p. 56.

extrême : vous l'accuſez d'ajoûter *ſans ſe gêner*, ce qu'il lui plaît à votre Texte ; & de donner par ce moyen *une affectation naturelle* pour motif aux vertus ſurnaturelles. Enfin, vous lui demandez : *Permettriez-vous à un autre d'ajoûter à ce que vous avez écrit, pour vous faire dire les impiétés & les extravagances que vous avez le plus en horreur ?* On ne peut pas faire à un Prélat des reproches plus amers. Il ſe trouve cependant que ce qu'il avance eſt pris de vous-même. L'impiété & l'extravagance qui vous ſont horreur, ſont contenues dans vos propres paroles. Et ſi c'eſt vous faire dire une impiété, que de vous faire appeller *ſurnaturelle*, l'Eſpérance dont vous parlez dans vos Maximes, la piété ſera donc de l'appeller naturelle : ce qui eſt contraire à toute ſorte de langage Théologique ; &, comme on a vû, au vôtre même.

On pourroit avec la même facilité faire encore retomber ſur vous les autres altérations dont vous accuſez M. de Chartres. Mais nous avons à traiter des matieres plus importantes, & il me ſuffit qu'on puiſſe juger par les deux exemples d'altération, que vous croyez les plus manifeſtes, de la foibleſſe de tous les autres.

DEUXIE'ME QUESTION.

Sur le Concile de Trente.

I. On rapporte le Décret dont il s'agit. *Seſſ. VI. c. 2.*

ON ne ſçait, MONSEIGNEUR, où vous avez pris l'explication de ce Décret du Concile de Trente. *Il eſt conſtant que c'eſt contredire la Foi Orthodoxe, que de ſoutenir que les Juſtes péchent dans toutes leurs œuvres, ſi outre le déſir principal que Dieu ſoit glorifié, ils enviſagent la récompenſe éternelle pour exciter leur pareſſe, & pour s'encourager à courir dans la carriere, puiſqu'il eſt écrit :* J'ai incliné mon cœur à accomplir vos juſtices, à cauſe de la récompenſe, & que l'Apôtre dit de Moyſe, qu'il regardoit à la récompenſe.

Max. p. 19. Pour prendre une premiere notion du deſſein de tout le Décret, il faut ſuppoſer avec vous-même, comme avec tous les Théologiens, qu'il eſt dreſſé contre Luther & les Proteſtans qui nioient la bonté & l'honnêteté de l'acte d'Eſpérance, en tant qu'il avoit en vûe la récompenſe éternelle.

Il y a deux parties dans ce Décret, dont l'une eſt la condamnation de l'erreur des Proteſtans, & l'autre en enferme la réfutation par deux exemples tirés de l'Ecriture, celui de David & celui de Moyſe.

II. Explication nouvelle réfutée. *Lettr. Paſt. de M. de Ch. pag. 44, 45, 46.* Monſieur de Chartres vous preſſe vivement par ces deux parties du Décret, & vous tâchez de les éluder d'une maniere qui n'a point d'exemple, en répondant de cette ſorte : *Il m'a paru que le Concile ne vouloit point parler de l'Eſpérance, vertu Théologale commandée, puiſqu'il ſe contentoit de dire, de la choſe dont il parloit, qu'elle n'étoit pas un péché, & qu'il vouloit parler ſeulement de la mercénarité jointe dans l'ame imparfaite avec cette vertu ſurnaturelle.*

Permettez qu'on vous demande, MONSEIGNEUR, où vous avez pris cette explication ? Eſt-ce dans les termes du Concile ? On voit bien que non, puiſqu'il n'y eſt fait nulle mention de cette *imparfaite mercénarité*, que vous dites qu'il a eu en vûe. Que ſi vous dites qu'elle y doit être ſous-entendue, contre la ſuite des paroles ; on vous fera avec reſpect une autre demande, ſi parmi tant d'Auteurs qui ont cité ce Décret, vous en pouvez trouver un ſeul qui ait indiqué ce ſens. Non-ſeulement vous n'en rapportez aucun qui vous favoriſe : mais il n'y en a aucun qui ait traité de cette matiere, qui ne vous ſoit contraire ouvertement.

Tout ce qu'il y a de Controverſiſtes, & pour parler plus généralement, tout ce qu'il y a de Théologiens, en traitant de la bonté & l'honnêteté de l'Acte d'Eſpérance Chrétienne, demandent contre les Proteſtans, ſi c'eſt péché que de ſervir Dieu dans la vûe de l'éternelle récompenſe, & ils répondent unanimement que le contraire eſt expreſſément défini par le Concile de Trente.

Tom. III. l. de Juſtific. V. cap. VIII. Le Cardinal Bellarmin en examinant cette Queſtion, après avoir propoſé le ſentiment de Calvin, dit que le Concile de Trente a décidé le contraire ; *Contrariam*

Digitized by Google

Doctrinam tradit Concilium Tridentinum : C'eſt-à-dire, comme il l'explique, qu'il a décidé qu'on doit agir, *premiérement pour la gloire de Dieu, & ſecondement auſſi en vûe de la récompenſe de la félicité éternelle :* qui eſt l'abrégé des paroles du Décret dont il s'agit.

Eſtius, en propoſant la même Queſtion : S'il eſt permis de ſervir Dieu en vûe de la récompenſe éternelle, conclut à l'affirmative ; & la prouve par l'autorité du Concile de Trente, *Seſſ. 6. Chap.* 11. *& Can.* 31. *Diſt. I. III. p.* 3.

Vous citez ſouvent Sylvius, & vous paroiſſez déférer à ſes ſentimens. Vous y trouverez la même concluſion, en y ajoûtant qu'elle eſt de foi par la parole de Dieu écrite & non écrite, & en particulier par la déciſion expreſſe du Concile de Trente au Chapitre en queſtion, & au Canon 31. 2. 2. *quæſt.* 27. *III. p.* 176.

Tout cela ſe dit par ces Auteurs, en vûe d'établir la bonté & l'honnêteté de l'Acte de l'Eſpérance, vertu théologale, où l'on déſire la récompenſe éternelle.

Suarez, dans le Traité de cette Vertu, demande, *Si c'eſt un Acte honnête de l'Eſpérance, que d'agir en vûe de la récompenſe éternelle ? Utrum operari intuitu æternæ retributionis ſit actus Spei honeſtus ?* & il répond en cette ſorte : *Lutherani damnant actum illum tanquam omninò malum : primò quia non licet illam Spem ponere in operibus & meritis. Secundò, quia quod non procedit ex puro amore, ordinat Deum ad nos, quod eſt inordinatum. Nihilominùs dico : operari propter retributionem æternam, per ſe bonum eſt & honeſtum ;* c'eſt-à-dire, *Les Luthériens condamnent cet Acte comme tout-à-fait mauvais ; premiérement, parce qu'il n'eſt pas permis de mettre cette Eſpérance dans les œuvres & dans les mérites ; & ſecondement, parce que ce qui ne procéde pas du pur amour, rapporte Dieu à nous ;* ordinat Deum ad nos ; *ce qui eſt déſordonné.* Voilà donc les Luthériens fondés ſur le pur amour, auſſi mal-à-propos que les Quiétiſtes, quoique par un autre tour : & voici la réſolution de Suarez ſur cette difficulté : *Je dis néanmoins qu'il eſt bon & honnête de ſoi d'agir pour la récompenſe éternelle :* à quoi il ajoûte, *que cette Propoſition,* où il s'agit, comme on voit, de l'Acte de l'Eſpérance Chrétienne, *eſt de Foi ;* à cauſe qu'elle *eſt définie dans le Concile de Trente, Seſſ. 6. Chap.* 11. *& Can.* 31. *De ſpe. Diſp. I. Sect. 5. n.* 1.

En un mot, ſans perdre le tems à nommer les Théologiens l'un après l'autre, on met en fait qu'il n'y en a point depuis le Concile de Trente, qui bien éloigné de votre interprétation n'ait ſuivi poſitivement le contraire, que les paroles de ce ſaint Concile préſentent ſeule à l'eſprit.

Après cela on s'étonne des paroles de votre Lettre. *Suppoſons que je me ſois trompé dans cette explication du Concile, & que je l'aie mal citée ; c'eſt un fait qui n'importe rien au Dogme :* Quoi, MONSEIGNEUR ? une Explication que vous donnez ſeul, où vous avez contre vous tous les Docteurs, où vous n'en ſçauriez citer un ſeul pour vous, n'importe rien au Dogme : une Explication d'un Decret de Foi contraire à l'intention de toute l'Egliſe ſera un fait différent : où en eſt la Foi, ſi on laiſſe paſſer cette maxime ? *I. Lettr. à Mr de Chartres, pag.* 43.

Mais vous apportez une raiſon : *c'eſt,* dites-vous, *que ſi le Concile avoit parlé de l'Eſpérance, vertu théologale, il ne ſe ſeroit pas contenté de dire qu'elle n'étoit pas un péché :* donc concluez-vous, il vouloit parler d'une autre choſe, & de l'imparfaite *mercénarité.* Quoi, dans une affaire de Dogme, où vous ajoûtez au Concile un terme qui n'y fut jamais ; pour toute preuve, & au préjudice du conſentement exprès & unanime de tous les Docteurs, vous alléguez un raiſonnement pris dans votre eſprit ? Eſt-ce ainſi que vous traitez la Théologie ? Mais encore, combien eſt foible ce raiſonnement ? Le Concile dit ſeulement que l'action dont il parle *n'eſt pas un péché* ; donc il ne parle pas de l'Eſpérance, vertu théologale. Mais ſi c'eſt de cette Eſpérance que parlent les Proteſtans, contre leſquels vous convenez que le Décret eſt dreſſé ; S'ils ont oſé aſſûrer que cet Acte de l'Eſpérance étoit illicite, indigne d'un Chrétien, & par conſéquent un péché ; le Concile ne pourra-t-il pas condamner la contradictoire, & décider que c'eſt une erreur contraire à la Foi orthodoxe, de dire qu'un tel Acte ſoit péché ? Où prenez-vous, MONSEIGNEUR, ces nouveaux principes, & quelle régle nous donnez-vous pour expliquer les Conciles ? *I. Lett. p.* 43. *Max. p.* 19.

C'eſt un fait conſtant que Luther ne reconnoît la vraie vertu de l'Eſpérance que dans l'Acte, où en adhérant aux promeſſes de la rémiſſion des péchés, on ſe les applique en particulier par la croyance certaine qu'ils ſont remis à chacun de nous, & que c'eſt là ce qui conſtitue notre juſtification. Pour l'Acte où l'on regarde le repos & la récompenſe éternelle, Luther & les Luthériens ſoutiennent qu'en les pratiquant on eſt de ceux dont ſaint Paul a dit : *Omnes quæruns quæ ſua ſunt* : on cherche ſon intérêt, & non pas celui de Jeſus-Chriſt ; telle eſt la Doctrine de Luther, comme Suarez l'a poſée en très-peu de mots. N'eſt-il pas permis au Concile d'oppoſer la contradictoire à un dogme ſi pervers ?

Mais, quoi qu'il vous plaiſe de ſuppoſer, encore êtes-vous bien loin de votre compte. Il n'eſt pas vrai que le Concile ſe ſoit contenté de dire que l'Eſpérance de la récompenſe n'eſt pas un péché : il la met au rang des déſirs les plus vertueux, quand il l'attribue à des Ames auſſi parfaites que celle de David & de Moyſe, dont l'un a dit : *Qu'il a incliné ſon cœur à garder les Commandemens divins, à cauſe de la récompenſe* ; *Heb. XI. 26.* & ſaint Paul a dit de l'autre, *Qu'il y regardoit*, dans l'Acte éminent, où il préféra l'opprobre de Jeſus-Chriſt à tous les tréſors de l'Egypte, & à toutes les grandeurs du monde. *Aſpiciebat enim in remunerationem.*

III. Argument de M. de Chartres, combien invincible.

Il faut avouer que M. de Chartres vous preſſe ici d'une maniere bien vive : voici vos paroles qu'il produit : *Parler ainſi*, dites-vous, *c'eſt parler ſans s'éloigner en rien de la Doctrine du ſaint Concile de Trente, qui a déclaré contre les Proteſtans, que l'amour de la préférence, dans lequel le motif de la gloire de Dieu eſt le motif principal auquel celui de notre propre intérêt eſt ſubordonné, n'eſt point un péché.* Sur ces paroles expreſſes de votre Livre des Maximes, où vous parlez du *propre intérêt* comme de la choſe dont le Concile a défini contre les Proteſtans, que ce n'eſt pas un péché : ce docte Prélat a formé ce raiſonnement : *Joignons*, dit-il, *préſentement les paroles du Concile de Trente à la définition de l'amour mélangé, & de préférence donnée par le Livre, & mettons la preuve dans la forme de l'Ecole. Le motif moins principal, qui eſt l'intérêt propre, rapporté & ſubordonné à la gloire de Dieu, eſt la même choſe que la récompenſe éternelle, que le ſaint Concile de Trente ſubordonne au déſir principal de la gloire de Dieu (dans le paſſage cité :) or, eſt-il que ce ſecond motif de la récompenſe éternelle, dans le ſens du Concile de Trente, eſt un motif ſurnaturel qui excite la pareſſe des Juſtes, & les encourage à marcher dans la carriere, tel qu'il étoit dans Moyſe & dans David ; donc le motif de l'intérêt propre dans le Livre de l'Explication des Maximes, eſt un motif d'intérêt ſurnaturel, & non une affection naturelle, laquelle n'eſt plus, ſelon l'Auteur, dans les Parfaits, comme Moyſe & David.* *Lettr. Paſt. pag. 45. Max. p. 19. Lettr. Paſtor. pag. 46.*

Voilà contre vous, MONSEIGNEUR, la plus claire & la plus complette Démonſtration que l'on pût faire. Il s'agiſſoit de montrer que l'intérêt propre, ſelon votre Livre, étoit quelque choſe de ſurnaturel, & non pas votre affection naturelle. On vous preſſe par la citation du Décret que vous rapportez du ſaint Concile de Trente ; ce Décret parle de l'Acte où l'on déſire la récompenſe, qui ſans doute eſt ſurnaturelle ; mais ce Décret par vous-même regarde l'intérêt propre ; donc, ſelon vous, l'intérêt propre eſt ſurnaturel. Il n'y a rien de plus évident, ni de plus démonſtratif, ce qui paroît par l'embarras manifeſte où vous tombez dans votre Réponſe.

Pour me faire juſtice, dites-vous, *il faut ſuivre ma penſée ſur le ſens du Concile. Ma penſée a été, que le Concile ſe ſervoit de l'exemple de Moyſe & de David pour prouver qu'on peut, ſans pécher, mêler quelques Actes d'affection naturelle pour la béatitude, avec les déſirs ſurnaturels de l'Eſpérance.* Ce ſont vos paroles, & je ne ſçai comment vous avez pû vous réſoudre à les avancer. Car à qui en vouloit le ſaint Concile ? Les Proteſtans, contre qui vous avouez que ce Chapitre eſt compoſé, ont-ils jamais dit un mot contre votre déſir naturel ? Vous ne ſçauriez nommer, je ne dirai pas un ſeul Proteſtant, mais un ſeul Auteur qu'on ait repris d'avoir erré contre ce déſir. Ce n'étoit point ce déſir naturel ; mais l'eſpérance elle-même que les Proteſtans trouvoient illicite & déſordonnée, comme cherchant ſon propre avantage. C'eſt donc cette erreur contre l'Eſpérance, que le Concile a voulu bannir d'entre les Fidéles ; *I. Lettre, pag. 44, 45.*

Digitized by Google

& il n'y a rien de plus vain que de tourner toute l'autorité d'un Concile œcuménique, & toutes les forces de l'Eglise contre un fantôme.

En effet, pesez, MONSEIGNEUR, les paroles du Concile; ce qu'il a voulu soutenir contre Luther & les Protestans, c'est *qu'il est permis d'agir en vûe de la félicité éternelle, d'exciter par-là sa paresse, de s'encourager à courir à la récompense* qu'on doit recevoir à la fin de la course, *dans le dessein principal de glorifier Dieu:* or tout cela c'est l'effet de l'Espérance Chrétienne & surnaturelle; on ne trouve point là de place pour les désirs naturels, dont vous voulez faire l'objet du Concile. La récompense que saint Paul fait regarder à Moyse, est celle que cet Apôtre a fondée non sur un désir naturel, mais uniquement sur la Foi. C'est le seul objet de saint Paul, depuis le premier verset de ce Chapitre jusqu'au dernier. C'est pour cela que dès le commencement, *il a défini la Foi, le soutien des choses qu'on doit espérer: Sperandarum substantia rerum:* pour montrer que l'Espérance dont il parloit, & qu'il fait voir dans Moyse, étoit l'Espérance Chrétienne. La récompense qui inclinoit le cœur de David à l'accomplissement des préceptes, étoit celle que Dieu avoit révélée, celle qui lui faisoit dire: *Dieu est mon partage;* & ailleurs: *Les Justes m'attendent jusqu'à ce que vous me rendiez ma récompense.* Vous avez de beaux tours d'esprit, mais vous ne persuaderez à personne que tout un Concile œcuménique se soit mis en peine de soutenir Moyse & David par vos désirs naturels, ou que ce fût là alors la question de l'Eglise, & qu'on n'y eût rien de meilleur à faire qu'à définir votre système.

Heb. XI. 26.

Ibid. v. 1.

Mais la maniere dont vous coulez cette grossiere défaite, & ce détour manifeste du sens du Concile, est encore plus dangereuse que la chose même. Il n'y a rien là, dites-vous, contre la Foi: ou pour répéter vos propres paroles: *C'est un fait qui n'importe rien au Dogme.* Il n'appartient point à la Foi ni au Dogme Catholique, de donner à un Décret d'un Concile œcuménique, un sens que personne n'y trouve que vous; disons plus, un sens où tous les Théologiens vous sont directement opposés, un sens qui élude le dessein exprès du Décret contre les Protestans, un sens qui élude encore l'interprétation que donne ce même Concile aux deux passages exprès de l'Ecriture; un sens qui réduit à rien & la décision, & la preuve du Concile même.

IV. Conséquences pernicieuses de cette maniere d'interpréter les Conciles. *I. Lettre, pag. 43.*

Vous voudriez peut-être vous sauver par l'opinion téméraire & erronée de ceux qui ne prennent pour article de Foi dans le Concile que ce qui est prononcé sous anathéme dans les Canons. Mais quand vous ajoûteriez cette erreur aux autres, vous ne vous tireriez pas encore d'affaire avec le Concile, & vous y trouveriez toujours votre condamnation, puisqu'à la fin des Décrets, & avant que d'en venir aux Canons de la Session sixiéme dont il s'agit, il a décidé, *Que ceux qui ne tiendront pas fortement, & comme Catholique, fidélement toute la Doctrine précédente sur la justification, ne seront jamais justifiés.* Et quand on n'y liroit pas ce Décret équivalent à un Anathéme, vous auriez toujours contre vous l'Anathéme exprès du Canon 31. couché en ces termes. *Si quis dixerit justificatum peccare, dum intuitu æternæ mercedis benè operatur, anathema sit. Si quelqu'un dit que le Fidéle justifié péche dans les bonnes œuvres qu'il fait en vûe de la récompense éternelle, qu'il soit anathéme.* Vous éludez cet anathéme, vous trouvez en faveur d'un désir naturel ce que le Concile entend manifestement de l'Espérance Chrétienne; & vous voulez établir qu'il n'y a rien contre la Foi dans ce détour.

Sess. VI. cap. 16.

On dira peut-être que cet endroit n'est pas essentiel à votre système, & que vous pouvez le retrancher sans entamer le reste. Mais M. de Chartres ne vous laissera pas en repos pour cela, & il en reviendra sans cesse à vous dire, comme il a fait, pensez-y bien, MONSEIGNEUR, car enfin, continuera-t-il, *Ce que vous avez appellé notre propre intérêt subordonné & rapporté à la gloire de Dieu, est* (selon vous) *la même chose que le saint Concile de Trente subordonne au désir principal de la gloire de Dieu:* c'est de quoi vous êtes convenu. *Or est-il*, poursuit ce Prélat, *que ce second motif du Concile est surnaturel. Car c'est celui qui excite la paresse des Justes, & les encourage à marcher dans la carriere;* c'est celui dont étoit poussé Moyse un si grand Législateur, & David un si grand Prophéte. Donc, selon vous, *notre intérêt propre* est surnaturel.

V. Conclusion; que tout le nouveau système est détruit par-là, & que toute la Théologie y est renversée. *Lettre Past. pag. 46.*

Digitized by Google

Inſt. Paſt. de M. de Camb. pag. 9, &c.

Cependant vous nous avez donné pour régle dans votre Inſtruction Paſtorale, *que vous ne vous êtes jamais ſervi* (dans votre Livre des Maximes) *du terme d'intérêt, en y ajoûtant celui de propre, que pour juſtifier le ſeul amour naturel de nous-mêmes* : c'eſt là votre unique dénouement ; c'eſt tout le fondement de votre ſyſtéme, mais par vous-même il eſt faux, la vérité nous force à le dire, & ne croyez pas pour cela qu'on vous manque de reſpect. C'eſt un faux, c'eſt un *nego* de l'Ecole. Donc la régle que vous nous donnez pour tout dénouement eſt fauſſe, & vous ne pouvez vous ſauver de l'autorité du Concile qu'en la démentant.

Cependant il eſt douloureux à toute l'Egliſe de voir un Prélat de votre importance, ſi prêt à tout ſacrifier à un nouveau ſyſtéme ; s'il ne faut pour le ſauver que donner un ſens inoüi à un Concile œcuménique, c'eſt-à-dire, en d'autres termes, que de ſe jouer de ſes paroles, vous n'héſitez pas à le faire ; l'Ecriture ne ſera pas plus inviolable pour vous, vous ferez penſer à David & à ſaint Paul ſur Moyſe, ce qui vous accommodera, ſans fondement & ſans témoignage, vous forcerez tout pour en venir à votre point ; vous ſauverez une erreur par une autre ; & vous ferez paſſer imperceptiblement des nouveautés ſous couleur d'un *fait* innocent, & qui ne fait rien *au Dogme*. Vous avez les expreſſions les plus ſpécieuſes, & les plus adroites inſinuations pour faire couler ce qu'il vous plaît dans les oreilles crédules : vous hazardez tout ſur cette confiance, & ſur le fond inépuiſable d'explications dont vous vous ſentez plein. Faut-il ſe taire ſur cela, ou bien avertir les Peuples d'y prendre garde ?

TROISIE'ME QUESTION.

Sur la premiere explication envoyée à M. de Chartres.

I. On remet le Fait.

REMETTONS le fait en peu de mots. Preſſé par M. de Chartres ſur l'Eſpérance Chrétienne que vous ôtiez aux Parfaits dans vos Maximes, ſous le nom *d'intérêt propre*, vous lui envoyâtes une ample Explication, où ſans ſonger à votre clef d'*amour naturel*, ni à celle de *motif* pris pour *principe intérieur*, où vous mettez maintenant votre confiance, vous tâchiez de ſauver l'Eſpérance ſelon les notions communes que tout le monde avoit priſes d'abord dans votre Livre : vous faiſiez donc voir que vous entendiez, comme les autres, ces deux termes ſur leſquels tout le Livre roule : ce qu'ayant changé depuis par de nouvelles explications qui n'avoient plus rien de commun avec celle-là, deux vérités ſe ſont découvertes ; l'une que votre premiere Défenſe vous a paru inſoutenable, puiſque vous étiez contraint de l'abandonner : & l'autre, que vos ſecondes Défenſes d'amour naturel & de principe intérieur n'étoient pas du premier deſſein de votre Livre, puiſque votre Explication aux preſſans Argumens de M. de Chartres n'en diſoit mot.

II. Démonſtration de M. de Chartres dans ſa Lettre Paſtorale ; Aveu du premier principe de cette démonſtration.

Lettre Paſt. de M. de Ch. pag. 66, 67, 68, 69, *Inſtr. Paſt. de M. de Camb.* pag. 9, 12, 93, 100, 101, 103. *Ibid.* pag. 10, 11.

La Démonſtration de M. de Chartres conſiſte principalement dans les Oppoſitions que ce Prélat a montrées entre cette premiere Explication & celles qui ont commencé à paroître après dans votre Inſtruction Paſtorale. Il ne faut point ici perdre le tems à prouver cette Oppoſition. Votre Inſtruction Paſtorale fait rouler, comme on vient de voir, tout le dénouement de votre Livre des Maximes ſur deux choſes, qu'il faut toujours avoir devant les yeux ; Premiérement, ſur l'*intérêt propre* que vous prétendez avoir pris pour *un amour naturel de nous-mêmes* : Et ſecondement, ſur le terme *de motif*, que vous dites avoir entendu non comme l'objet ou la fin qui nous détermine à vouloir, mais *comme le principe* (intérieur) *d'amour par lequel on agit, & la paſſion qui remue le cœur* ; tout cela ne ſe trouve point dans votre premiere Explication adreſſée à M. de Chartres ; vous en convenez, & c'eſt auſſi ce qui paroît par la ſeule lecture ; par conſéquent de votre aveu propre, vous avez manifeſtement varié ſur le fond de votre Livre, & vos ſecondes Explications ont démenti les premieres.

Cet aveu eſt évident par votre premiere Lettre en réponſe à la Lettre Paſtorale de M.

M. de Chartres ; puiſque pour ſauver la variation manifeſte de vos Ecrits dans le dénouement eſſentiel de votre ſyſtême, votre ſeul expédient eſt de convenir, que dans cette premiere Explication, ce n'eſt pas votre véritable ſentiment que vous avez expoſé à ce Prélat. *Que vous vous êtes accommodé à ſa penſée, & à ſon langage : & que vous avez procédé avec lui par cette ſorte d'Argumens que l'Ecole appelle, ad hominem.* Voilà toute votre Réponſe, & il s'agit maintenant d'examiner ſi cela eſt ainſi que vous prétendez dans votre Lettre. *I. Lettr. de M. de Camb. en rép.* p. 55, 56, 59, 67, 76.

III. Sur le double ſens du Livre des Maximes, ſelon la nouvelle Lettre à M. de Chartres.

Pour amener vos Lecteurs à votre penſée, vous propoſez un ſyſtême étrange de votre Livre des Maximes : vous ſuppoſez, *que ſans avoir jamais voulu donner un double ſens à ce Livre, il ne laiſſe pas d'être vrai qu'il a été pris en deux ſens différens :* non point par des ignorans, ou par des perſonnes indiſpoſées contre vous, mais par vos meilleurs amis & vos défenſeurs : car vous ajoûtez ces paroles : *Divers habiles Théologiens que je conſultai*, dites-vous, *depuis le grand éclat contre mon Livre, me preſſerent beaucoup de me borner à la premiere Explication*, qui étoit celle où l'*intérêt propre* ſe prend pour le ſalut éternel & pour l'objet de l'Eſpérance chrétienne, *& ils m'aſſûroient tous qu'ils ſoutiendroient ſans peine le texte du Livre dans le même ſens, ſans recourir à l'autre*, qui étoit celui de l'*intérêt propre*, pris pour l'amour naturel. Bien plus : *dans la ſuite*, pourſuivez-vous, *il me revint de Rome que divers ſçavans Théologiens y penſoient préciſément la même choſe*, c'eſt-à-dire, qu'ils ſoutenoient le Texte du Livre au ſens de l'*intérêt propre* pris pour le ſalut, *mais vous êtes*, dites-vous, *demeuré ferme au ſens de l'amour naturel*, qui, ſelon vous, *étoit le vôtre ;* voilà déja une étrange idée : un Livre qui a un double ſens, non point en un endroit ſeulement, mais *dans tout ſon Texte*, que d'habiles Théologiens veulent ſoutenir dans un ſens qui étoit contraire à l'intention de l'Auteur qu'ils avoient deſſein de favoriſer : Que de ſçavans défenſeurs du même Auteur à Rome étoient de même ſentiment, perſuadés par conſéquent qu'ils entendoient mieux l'Auteur que l'Auteur ne s'entendoit lui-même. Un pareil ſyſtême eſt unique dans le monde, & vous n'en ſçauriez rapporter d'exemple. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que vous-même vous ſoutenez ces deux ſens, & que tout fidéle que vous vous faſſiez au ſens de l'amour naturel, qui dès le commencement, à ce que vous prétendez, étoit le vôtre ; vous faites de ſi grands efforts dans toute une longue Explication à mettre le ſens contraire dans l'eſprit de M. de Chartres. *I. Lettre*, p. 55. *Ibid.* p. 631

Voici la raiſon que vous en rendez, & il la faut rapporter dans vos propres termes. *Je ne voyois*, dites-vous, *nul inconvénient de dire qu'un Livre pût être catholique en deux divers ſens. Quand un Livre*, pourſuivez-vous, *eſt ſuſceptible de deux ſens, dont l'un eſt catholique & l'autre hérétique, on a ſujet de craindre que le bon ne ſerve à déguiſer le mauvais. Mais quand il ne s'agit tout au plus que d'une équivoque, dont les deux ſens ſont catholiques, elle n'a rien de dangereux ni de ſuſpect. Je ne trouvois donc nul inconvénient à tâcher de vous montrer, pour finir vos allarmes, que dans le ſens même que vous donniez aux termes d'intérêt propre & déſintéreſſé, mon Livre pouvoit être expliqué d'une maniere correcte.* *I. Lettre*, p. 56.

Vous croyiez donc alors, c'eſt-à-dire, depuis très-peu, & dans vos dernieres Réponſes à M. de Chartres, que votre Livre pouvoit s'expliquer d'une *maniere correcte*, ſans le dénouement d'amour naturel. Mais vous oubliez ce que vous aviez écrit un an auparavant à M. de Meaux, qu'en prenant *l'intérêt propre pour le ſalut*, qui eſt le ſens que vous propoſez à M. de Chartres, & ſans l'amour naturel, *vous ne pouviez qu'extravaguer de page en page, & de ligne en ligne.* Mais maintenant ce qui emportoit tant d'extravagances eſt le même ſens que vous donnez depuis, comme correct, à M. de Chartres. *I. Lettr.* p. 46.

Non-ſeulement vous dites à M. de Meaux, *que ce ſens eſt de page en page & de ligne en ligne plein d'extravagance ;* mais vous ajoûtez que pour ſoutenir ce ſens, *il faudroit à tous momens ſoutenir que l'on eſpère ſans eſpérer, qu'on déſire pleinement ſa béatitude dans un renoncement abſolu à ſa béatitude ; ce qui*, ajoûtez-vous, *n'eſt pas un ſyſtême, mais un ſonge monſtrueux & une extravagance impie.* Ainſi ce que vous mas- *Ibid.*

quiez à M. de Meaux, non-ſeulement comme inſenſé, extravagant, monſtrueux; mais encore impie, tout d'un coup eſt devenu correct & catholique, quand vous avez écrit à M. de Chartres.

Il vaudroit bien mieux ne pas tant écrire, & parler plus conſéquemment. Mais quand on ſe ſent enveloppé de mille ſortes de difficultés inſupportables, & que pour parer à tant de coups, on ne ſonge qu'à multiplier ſes Ecrits, en ſe couvrant d'un côté, on s'expoſe de l'autre, & l'on ne peut rien dire de ſuivi.

Quoi qu'il en ſoit, & laiſſant à part les réflexions quoique juſtes ſur vos embarras inévitables, vous trompez votre Lecteur, en lui diſant que votre Livre étoit ſuſceptible de deux ſens corrects; puiſqu'il y a un de ces ſens, & c'eſt celui que vous donnez à M. de Chartres, qui, ſelon vous-même, eſt plein d'extravagance & d'impiété.

Mais ajoûtons, qu'outre ces deux ſens que vous avouez, il faut de néceſſité en reconnoître un troiſiéme, qui eſt le mauvais, dont les Prélats vous ont accuſé. Leur Déclaration, pour ne point parler de leurs autres Ecrits, montre que ſous le nom d'*intérêt propre* vous excluez l'Eſpérance & le déſir du ſalut, & ſans entrer dans le fond, ſi vous leur donniez une réponſe certaine, votre défenſe pourroit avoir de la vraiſemblance. Mais il eſt conſtant que vous n'avez rien de fixe à leur oppoſer : le ſens de vos Défenſeurs n'eſt pas le vôtre. Celui de vos amis de Rome eſt différent de celui que vous ſoutenez en France & à Rome même. Celui qui eſt correct & catholique, en écrivant à M. de Chartres, étoit impie & monſtrueux, en écrivant à M. de Meaux. Ainſi vous vous défendez douteuſement, tout irréſolu & ſans principes. Votre incertitude fait tomber votre réponſe, & il n'y a plus qu'un ſeul ſens dans votre Livre, qui eſt le mauvais qu'on y trouve naturellement, & qui enferme l'excluſion & le ſacrifice de l'Eſpérance.

Dès-là, notre diſpute eſt vuidée par votre propre aveu, & ce n'eſt plus que par abondance de droit que j'entrerai dans le reſte; mais il faut pourtant vous montrer dans le détail, & par vous-même en pluſieurs manieres l'inconvénient où vous vous jettez par votre prétendu Argument *ad hominem*.

IV. Sur l'argument *ad hominem*. *I. Lettre*, p. 76.

Cet inconvénient eſt ſenſible par la définition que vous faites de cet Argument. *Ceſſez*, dites-vous à M. de Chartres, *de m'objecter la contrariété qui eſt entre ma Lettre imprimée dans votre Ouvrage, & mon Explication ſuivante : ces deux piéces doivent être évidemment contradictoires dans le langage :* parce que telle eſt la nature *d'un Argument* ad hominem, *où un Auteur quitte ſon propre langage, & où il emprunte celui d'un autre homme, pour tâcher de le perſuader à ſa mode, & en ſuivant ſes prévenſions, ce qui*, dites-vous, *ne doit pas être conforme à l'autre Explication, où l'Auteur parle naturellement dans l'uſage contraire, qui eſt le vrai ſens de ſes propres paroles.*

Mais, Monſeigneur, vous diſſimulez que lorſqu'on parle d'une maniere ſi *évidemment contradictoire* à ſoi-même, la premiere choſe à quoi l'on penſe, c'eſt à prendre ſes précautions, & qu'on croiroit viſiblement amuſer le monde, ſi l'on finiſſoit ſon diſcours ſans exprimer une fois du moins ſa propre penſée; au lieu, Monſeigneur, par malheur pour vous, que dans toute une explication ſi longue & ſi étendue, où durant quinze grandes pages vous parlez ce langage étranger, vous ne dites pas un ſeul mot qui explique le ſeul ſentiment que vous prétendez avoir dans l'eſprit.

Oſeroit-on, Monſeigneur, vous demander ſi vous avez relu avec attention cette Réponſe, que vous nous donnez pour un Argument *ad hominem*. Si vous l'avez relue, je ne comprens pas ce qui vous a empêché de remarquer non-ſeulement qu'il n'y a pas un ſeul mot qui marque que vous argumentiez par les Principes de M. de Chartres; mais encore que depuis le commencement juſqu'à la fin vous écrivez comme un homme qui parle naturellement, & qui exprime ſes propres penſées. On trouve à toutes les pages de votre Explication; *Je crois que l'Acte de charité*, &c. *Je crois que l'Acte d'Eſpérance*, &c. *je dis : je croi : je ſuppoſe :* vous parlez toujours en votre nom, & il n'y a rien qu'on reſſente moins dans tout votre diſcours qu'un air & un langage étranger. Vous commencez par ces mots : *Je dois, mon très-cher Prélat, être plus prêt que le moindre de tous les Fidéles, à rendre compte de ma foi à tout*

Prem. rép. de M. de Camb. après la Lettr. Paſt. de M. de Ch. pag. 2, 4, *&c.*

Pag. 1.

Digitized by Google

l'Egliſe, & ſur-tout à vous, qui êtes mon Confrere, mon bon & ancien Ami. Eſt-ce parlà que l'on commence un langage *de complaiſance & d'accommodement qui* doit être contradictoire avec ſon propre langage ? Vous continuez : *Pour mes ſentimens, les voici tels qu'ils ſont dans mon cœur, & que je crois les avoir mis dans mon Livre.* Avez-vous mis dans votre Livre les ſentimens de M. de Chartres ? on ne trouve dans cet écrit aucune diſtinction de ce que vous dites de vous-même, & de ce que vous prétendez avoir emprunté. Ce ſtyle eſt uniforme & perpétuel dans toute votre Explication, tout y eſt emprunté & feint, ou rien ne l'eſt : en parlant du *bonum mihi* : (ce qui m'eſt bon & avantageux) *voilà*, dites-vous, *ce que j'appelle des Actes intéreſſés* ; & vous mettez ces Actes parmi ceux *de vraie Eſpérance*, par conſéquent, ſelon vous, très-ſurnaturels. Le Public croira-t-il que vous expliquez les ſentimens de M. de Chartres, quand il voit que vous ne ceſſez de répéter que vous expliquez les vôtres ? il faudroit réimprimer tout votre diſcours, pour marquer ici les endroits où l'on voit que vous ne parlez que votre langage naturel : mais en voici un qu'on ne ſçauroit oublier : *Voilà donc*, dites-vous, *préciſément, mon très-cher Prélat, ce que j'ai penſé, en faiſant mon Livre, ſur les Actes que j'ai nommé intéreſſés* : qui ſont rapportés un peu après, parmi les Actes de vraie Eſpérance. Ce que vous penſiez en faiſant votre Livre, eſt-ce, Monſeigneur, ce que penſoit ou penſeroit M. de Chartres, ou penſiez-vous dès-lors à lui faire un Argument *ad hominem* ? oh qu'il en coûte, quand on veut défendre l'Erreur, & ſoutenir une fauſſe excuſe ! votre embarras eſt extrême ſur cette premiere Explication que M. de Chartres a imprimée. Vous ne pouvez la reconnoître ſans vous condamner vous-même, comme un homme qui nie l'Eſpérance : vous ne pouvez la rejetter, parce que vous l'avez donnée à M. de Chartres avec tous les témoignages que vous y pouviez attacher de votre croyance. Vous n'oſez abſolument ni l'approuver, ni la renoncer ; & ne ſçachant quel nom lui donner, vous lui appliquez à la fin celui d'Argument *ad hominem* que perſonne ne connoît en cette forme, ou comme vous l'appellez Argument d'accommodement & de complaiſance, qui ne ſe trouve que chez vous.

Prem. rép. de M. de Camb. après la Lettre Paſt. de M. de Ch. p. 1.

Ibid. p. 4.

Ibid. pag. 8.

V. Embarras viſible dans la réponſe à M. de Chartres.

Qui veut voir votre embarras ſur cette Objection, n'a qu'à lire votre Réponſe : *J'avoue*, dites-vous, *qu'il regne par-tout dans cette Lettre* (dans celle où eſt contenue votre premiere Explication à M. de Chartres :) *un grand défaut de précaution ; & ſi c'eſt une faute, que de n'en avoir pris aucune en écrivant une ſimple Lettre à un Ami intime ; j'avoue que j'ai parlé improprement, & avec la négligence d'un homme qui ne craint pas de n'être pas bien entendu : mais il vous eſt moins permis qu'à un autre de me faire un crime de ces excès de confiance.* On ne comprend rien dans ce Diſcours.

I. Lett. p. 63. n. 8.

Souvenez-vous, Monſeigneur, que vous étiez ſi vivement preſſé par M. de Chartres, que vos plus ſolides Réponſes n'étoient pas trop fortes. Il étoit donc tems, ou jamais, de déployer vos meilleures armes, & ſi vous vouliez être entendu, vous deviez découvrir alors vos plus intimes penſées. Qui vous empêchoit de le faire ? *Vous écriviez*, dites-vous, *une ſimple Lettre à un ami intime* : appellez-vous *une ſimple Lettre*, une explication ſi fonciere & ſi ample de vos ſentimens, & la raiſon que vous vouliez rendre de votre foi ? eſt-ce à cauſe que vous y parliez *à un intime ami*, que vous lui cachiez le fond de votre ſecret ? vous appellez *négligence & défaut de précaution* une ſuppreſſion ſi délibérée & ſi continuelle de votre deſſein : *Vous ne craignez pas*, dites-vous, *de n'être pas entendu.* Mais par où vouliez-vous qu'on vous entendit avec le grand ſoin que vous preniez de taire votre véritable & eſſentiel dénouement, & un choix d'expreſſions les plus ſignificatives & les plus préciſes, pour exprimer que vous diſiez votre ſentiment. Vous avez de belles paroles : tout le monde les reconnoît ; mais l'embarras qui eſt dans le fond ne ſe peut couvrir, & on voit que vous ne ſçavez où poſer le pied : car s'il faut dire ici encore un mot de la négligence des Lettres, où vous mettez votre refuge, vous ſçavez que les ſaints Docteurs, les Baſiles, les Jérômes, les Auguſtins, les Bernards, n'ont rien écrit plus exactement que les Lettres où ils traitoient de la Doctrine. Il s'agiſſoit dans celle-ci de mettre en repos la conſcience de trois Evêques, qui appellés en

Digitized by Google

témoignage par vous-même, se croyoient obligés à déclarer à toute l'Eglise leur sentiment sur votre Livre ; un de ceux qui vous pressoit le plus vivement, & qui étoit le plus occupé du besoin où vous étiez d'éclaircir, s'il étoit possible, la Doctrine de ce Livre, étoit M. l'Evêque de Chartres, à qui vous faisiez alors profession d'ouvrir le plus à fond votre cœur ; aussi a-t-on déja vû que vous commencez cette Lettre si négligée, selon vous, par l'obligation où vous étiez *de rendre compte de votre foi à toute l'Eglise, & sur-tout à vous*, disiez-vous à M. de Chartres, *qui êtes mon Confrere, mon bon & ancien Ami.* Après un tel préambule, on ne croiroit pas que vous dussiez vous sauver par la négligence de votre Réponse : au contraire vous prépariez les esprits à toute sorte de précision & d'exactitude.

Prem. rép. &c. à la fin de la Lettr. Past. de M. de Chart.

Je ne sçai pas au reste pourquoi vous voulez que M. de Chartres fût celui à qui il fût *moins permis qu'à un autre de vous faire un crime de l'excès de votre confiance*, c'est-à-dire, de vous reprocher vos variations. Sans doute, Monseigneur, vous ne direz pas que votre Explication dût être un mystère confié sous le secret à M. de Chartres, vous qui la citez le premier dans une Réponse imprimée contre la Déclaration des trois Evêques : mais si sous prétexte d'amitié & de confiance vous cachez vos sentimens à un intime Ami ; si vous lui donnez une Réponse, qu'ensuite vous détruisiez par une autre formellement & contradictoirement opposée, & que par-là vous cherchiez de la protection à un Livre qu'on ne peut défendre que par de tels changemens, des Evêques, parce qu'ils sont vos anciens Amis, n'oseront s'en plaindre : où prenez-vous, Monseigneur, ces nouvelles régles de morale ?

I. Lett. en rép. pag. 63, 64.

VI.

Sur le terme de motif.

Par exemple, vous avez dit, pour le terme de motif, *que vous vous accommodiez* (dans le Livre des Maximes) *à l'usage de notre langue, où il veut d'ordinaire dire la fin derniere, ou du moins la principale qui fait agir.* Vous n'aviez point d'autre idée, & vous veniez de dire positivement, que dans tout votre Livre des Maximes *on doit toujours de bonne foi réduire le terme de motif au même sens.* C'est donc en toutes manieres un fait constant, que du tems que vous envoyiez votre Explication à M. de Chartres, vous ne connoissiez, dans ce Livre des Maximes, le sens de motif que pour signifier la fin qu'on se propose au dehors. Vous dites maintenant le contraire dans votre Lettre en Réponse à la Lettre Pastorale de M. de Chartres, & vous voulez qu'on devine, sans en dire mot, que dans votre premiere Explication à ce Prélat, *Vous parliez dans un esprit de complaisance & d'accommodement* : donnez-nous donc quelque régle pour deviner vos desseins, puisque vous ne daignez pas nous les expliquer.

Prem. rép. après la Lett. Past. de M. de Ch. pag. 13, 14, 15. Ibid. p. 13. Lettr. ou rép. p. 66.

Vous *croyez peut-être que le Lecteur perdra patience* dans le détail où il faut entrer pour vous convaincre, & vous brouillez tant de choses, que vous croyez qu'on ne voudra pas se donner la peine de les démêler : mais pourvû qu'on gagne sur soi de lire trois pages, on verra en particulier toute votre *adresse.*

Ibid. p. 66.

J'assûrois, dites-vous, *qu'en distinguant l'objet formel & le motif, mon intention n'avoit point été de contredire le langage des Théologiens, mais que j'avois voulu seulement m'accommoder à l'usage familier de notre langue pour le terme de motif.* Il est vrai, vous dites ces mots : mais vous ajoûtez en même tems, que cet usage de notre langue étoit de prendre le motif pour la fin qu'on se propose au dehors, & c'est en cela que vous prétendiez que cet usage de la Langue Françoise étoit différent de celui des Théologiens qui prenoient motif pour objet formel. Ainsi toute la difficulté rouloit sur la différence entre prendre motif pour objet formel avec l'Ecole, ou le prendre pour la fin au dehors, selon l'usage que vous prétendiez dans notre langage, & vous ne songiez pas encore alors à le prendre pour principe intérieur ni pour amour naturel.

Ibid.

2. Lettre, p. 66.

Vous remarquez dans votre Lettre en Réponse à M. de Chartres, ces paroles de l'Explication au même Prélat : *On dit tous les jours le motif d'un Courtisan est l'ambition* ; & vous concluez à présent que *dans le vrai langage de votre Livre expliqué dans la Lettre même, où l'on vous reproche la variation, motif* n'est point *l'objet* extérieur, mais seulement *l'affection intérieure.* Il est vrai, vous le dites à présent, mais vous ne le *disiez pas alors*, & vous le laissiez à deviner.

Digitized by Google

Vous direz que votre exemple du Courtiſan, *qui a pour motif ſon ambition*, le prouvoit aſſez. Mais voici votre Texte entier, dont vous ſupprimez la moitié. *On dit tous les jours, Le motif d'un Courtiſan eſt l'ambition; le motif d'un homme vain eſt la loüange, &c.* Mettez que cet exemple du Courtiſan & de l'ambition ſoit ambigu : l'exemple de la loüange détermine, puiſque jamais on n'a dit qu'elle pût être autre choſe que l'objet extérieur d'une ame vaine, & qu'elle ne pouvoit pas être ſon *affection intérieure*. En tout cas vous vous expliquez très-clairement dans la ſuite, puiſque vous y rejettez le mot de *fin*, à cauſe que *notre langue ne s'en accommode guère : c'eſt pourquoi*, continuez-vous, *je l'ai joint au terme de motif.* Pour ôter juſqu'au moindre doute de votre penſée, vous ajoûtez que le terme de motif, *pour ſignifier la fin, eſt le plus naturel & le plus uſité.* Ainſi vous vous déterminez à ce ſens-là, *& j'en ai cru*, dites-vous, *l'uſage innocent de mon Livre.* Conſtamment donc, c'étoit *la fin* que vous entendiez par *motif*, & vous ne permettiez pas qu'on prît ce terme *autrement* qu'en ce même ſens.

Prem. rép. à M. de Ch. après la Lettre Paſt. pag. 14.

Ibid.

Ibid. pag. 13.

C'eſt ce que vous avez changé depuis : le motif eſt devenu dans tous vos Ecrits ſuivans, *le principe intérieur qui nous fait agir, & la paſſion qui nous remue.* Vous avez donc manifeſtement altéré votre ſyſtême : la variation eſt démontrée. Radouciſſez vos termes tant qu'il vous plaira : appellez-la négligence, complaiſance, accommodement, langage emprunté pour diſſiper les allarmes & les ombrages d'un ami : à travers ces belles paroles, & la fineſſe de vos tours, & à travers toutes vos délicates couvertures, tout le monde perce le fond, excepté ceux, qui tout-à-fait engagés dans le parti, déterminément ne veulent pas voir.

I. Lett. en rép. p. 63, 66.

VII.

Il nous faut encore un moment pour examiner votre derniere reſſource. C'eſt qu'en parlant à M. de Chartres de l'*intérêt propre*, *bonum mihi*; ou du ſalut, vous avez pris cinq ou ſix fois *la précaution de dire qu'on l'appelleroit, ſi l'on veut, mon intérêt. Si on le veut*, pourſuivez-vous, *marque clairement que ce n'eſt pas moi qui le veut : & que je ſors de mon vrai langage pour m'accommoder à celui d'autrui qui le veut. J'ajoûte*, pourſuivez-vous, *que je n'ai garde de diſputer ſur les termes. Ce n'eſt donc que pour éviter une diſpute ſur les termes que j'entre ſur ce langage emprunté & contraire au mien.* Mais pour diſſiper ces fauſſes lueurs, il ne faut que vous entendre vous-même. *Je n'aurois eu garde de donner ainſi mon Explication au Public comme le vrai ſens de mon Livre : du moins ſi je l'euſſe donnée, j'aurois marqué bien plus expreſſément qu'encore qu'elle fût vraie en elle-même, elle n'étoit pourtant pas celle que j'avois eu dans l'eſprit en écrivant mon Livre; j'aurois fait là-deſſus dans les formes toutes les proteſtations les plus fortes pour ne déroger pas au vrai langage de mon Livre en le réduiſant au vôtre.* A vous entendre, Monſeigneur, on diroit que ces précautions & proteſtations *dans les formes* demandoient un long diſcours. Mais il ne falloit que trois mots. Ces argumens, où l'on procéde par les principes des autres, &, comme on dit, *ad hominem*, ont leur formule réglée. Elle conſiſte à marquer une fois du moins ce qu'on emprunte de l'Adverſaire, & ce qu'on penſe ſoi-même. Qu'y avoit-il de plus court & de plus aiſé que d'ajoûter à votre diſcours ces quatre lignes : *J'ai entendu par* intérêt propre *un amour naturel de nous-mêmes : mais quand j'entendrois comme vous par ce mot, mon ſalut & mon propre bien, ce qui n'eſt pas, je ne laiſſerois pas de pouvoir, ſelon vos principes, juſtifier mon ſyſtême.* Si vous vous croyez obligé, pour déclarer la ſincérité de vos intentions, de prendre cette précaution avec le Public; pourquoi la négliger dans une Lettre ſi grave à un ami intime, à qui vous écriviez avec le même ſérieux & le même eſprit que ſi c'étoit à l'Egliſe pour lui rendre raiſon de votre Foi?

Derniere reſſource des réponſes à M. de Chartres.

I. Lett. en rép. pag. 64.

Prem. réponſe impr. par M. de Char. après ſa Lettre Paſt.

I. Lett. en rép. pag. 67.

Vous avez encore recours à la négligence d'une Lettre écrite à la hâte à un intime ami. *J'ai mis dans cet eſprit*, dites-vous, *toutes ces précautions rigoureuſes, & j'ai parlé votre langage, comme s'il eût été effectivement le mien propre.* Quel moyen donc reſtoit-il à M. de Chartres, dans un langage ſi ſemblable, d'imaginer de la différence dans les ſentimens? de ſi foibles excuſes ne répondent pas à l'importance de la matiere : il n'étoit pas ici queſtion de parler *à la hâte* : Et ſi la facilité de votre génie devoit produire une prompte Réponſe, il ne s'enſuit pas qu'elle dût être *négligée* ſous prétexte que vous la donniez en forme de Lettre, puiſqu'on traite en cette maniere

Ibid.

les affaires les plus ſérieuſes. Ainſi vos raiſons ſont vaines, & vous n'en aviez aucune d'épargner à un Ami ſi intime, à un ſi grave Théologien trois ou quatre lignes. D'autant plus que vous en vouliez venir à la fin, à la proteſtation qui l'a étonné, où vous prenez *à témoin celui qui ſonde les cœurs, comme ſi j'allois*, dites-vous, *paroître devant lui, que votre Explication contient tous ce que vous avez prétendu : que ce ſont là les ſentimens que vous portez dans le cœur, & le ſyſtême que vous croyez avoir donné à votre Lettre.* Vous ne diſiez point dans cette ſérieuſe proteſtation que vous parliez *à la hâte & avec négligence*, vous paroiſſiez faire ſérieuſement tout l'effort de votre eſprit : vous développiez toutes les diſtinctions & tous les tours. Vous parliez encore moins de *complaiſance, d'accommodemens, de langage emprunté, d'argument ad hominem.* C'étoient les ſentimens de votre cœur que vous portiez ſous les yeux de Dieu, dans le cœur d'un ſaint Evêque, d'un ſi grave Théologien, & d'un Ami ſi intime, qui attendoit de votre cordialité, non point une Doctrine étrangère, mais la vôtre, pour régler ſur cette connoiſſance les ſentimens qu'il prendroit avec ſes Confreres & les vôtres ſur votre Livre.

Lett. Paſtor. p. 69, 79, 80. Explic. p. 12, 14, 15. I. Lettre, p. 68.

IX.
Que l'explication à M. de Chartres parle ſans reſtriction. *Sup. num. 8.*

Au ſurplus, Monſeigneur, ne croyez pas que nous prenions pour reſtriction du terme *d'intérêt propre*, ces clauſes de l'Explication à M. de Chartres que vous nous donnez pour preuve que vous parliez *ad hominem : bonum mihi*, ſera, ſi l'on veut, mon *interêt propre ;* & les autres de même nature que nous avons déja remarquées. Vous voudriez qu'on crût, qu'en mettant ces clauſes vous aviez en vûe votre dénouement d'*intérêt propre*, pris pour *amour naturel.* Mais vous expliquez trop formellement un autre ſens. En effet, vous laiſſez en doute ſi l'Eſpérance peut être fondée ſur l'*intérêt propre* ; parce que vous diſtinguez l'Eſpérance ſimple ou commune qui ne s'éléve point au-deſſus de ſon *bonum mihi*, de ſon *intérêt*, *de ſon motif propre*, d'avec l'Eſpérance commandée par la charité, qui la rapporte à ſon objet propre qui eſt la gloire de Dieu ; vous dites donc, je l'avoue de cette Eſpérance commandée, qu'à raiſon de ſon motif, on peut en un ſens la nommer *notre intérêt propre*, en tant qu'elle enferme le *bonum mihi* comme ſon objet ſpécifique, & vous laiſſez ce langage libre. Ainſi les deux ſens dont vous voulez parler dans votre Explication à M. de Chartres ſignifient la même Eſpérance, ſuivant qu'elle eſt commandée ou non commandée. Vous n'aviez donc point dans l'eſprit d'autre *intérêt propre* que le motif de l'Eſpérance que vous nommez ſimple, commune & non commandée, & votre reſtriction ne porte que ſur celui-là, ſans qu'il y ait le moindre veſtige de *l'intérêt propre* pris pour l'amour naturel.

Prem. rép. de M. de Camb. imprimée dans la Lett. Paſt. de M. de Ch. p. 2, 8, 11, 12, 13.

X.
Concluſion, & réflexion ſur les proteſtations ſous les yeux de Dieu.

Au reſte, pour revenir à vos ſolemnelles proteſtations ſous les yeux de Dieu, qui ont tant étonné M. de Chartres : le ſujet de ſon étonnement, eſt qu'il a vû ce que vous diſiez que vous aviez toujours eu devant les yeux les mêmes choſes que vous avez tant de fois changées, vous les expliquez en cette ſorte : *Je n'ai jamais*, dites-vous, *voulu faire entendre par-là, que le langage en queſtion fût le vrai langage que j'avois voulu parler dans mon Livre ; mais ſeulement que la Doctrine en queſtion étoit toute la Doctrine à laquelle je bornois le ſyſtême de mon Ouvrage.* C'étoit pourtant du langage de votre Livre qu'il s'agiſſoit directement ; c'étoit bien aſſûrément par le langage qu'il falloit juger du vrai ſens, de la vraie Explication de ce Livre. Quand donc vous réduiſez la proteſtation que vous n'avez point changée, au langage & non au fond, la reſtriction mentale eſt trop violente : c'eſt une foible défaite que croire avoir ſatisfait en répondant, je l'entens ainſi, *Si l'on veut en un ſens, en un certain ſens, &c.* Ces clauſes vagues peuvent bien montrer un homme qui craint, qui héſite, qui n'eſt jamais aſſûré, qui *ſe prépare des évaſions*, qui en tout cas a pluſieurs ſens dans l'eſprit ou bons ou mauvais : mais elles ne ſeront jamais une ſérieuſe explication de ſes ſentimens ſous les yeux de Dieu ; car en diſant que notre ſalut eſt notre intérêt *en un certain ſens*, ou l'on a ce ſens dans l'eſprit, & on ne peut le diſſimuler ſans artifice à un Ami qui s'attend à l'apprendre à un grave Théologien, à un Evêque avec qui on traite un point de la Foi : ou l'on ne l'a point : & il eſt terrible d'aſſûrer ſous les yeux de Dieu qu'on l'a toujours eu.

I. Lett. en rép. p. 68.

Digitized by Google

Après des preuves ſi démonſtratives contre votre prétendu Argument *ad hominem*, il eſt bon d'écouter encore vos merveilleuſes vraiſemblances. Car vous en avez toujours pour prouver qu'il eſt impoſſible que vous ayez penſé ce que vous penſez, ou que vous ayez fait les choſes où l'on vous ſurprend. Voici donc vos raiſonnemens : Ce ſeroit *un changement trop groſſier*, ce ſeroit *une variation trop prompte* : quand *on veut tromper, donne-t-on en ſi peu de tems à un même homme deux Ecrits formellement contradictoires depuis le commencement juſqu'à la fin ? ſi c'eſt une variation, c'en eſt une la plus ingénuement déclarée, la moins déguiſée qui fut jamais.* Quoi, Monſeigneur, il eſt impoſſible qu'un homme, pouſſé à bout par démonſtration, change de réponſe : ou cherche de nouveaux détours pour éblouïr les eſprits, & de nouveaux artifices pour *couvrir* ſa marche ? Sur de ſi légers fondemens on ne croira pas ce qu'on voit de ſes deux yeux : ce qu'on tient de ſes deux mains ? ces raiſonnemens, Monſeigneur, ne ſont plus de ſaiſon, & permettez-moi de le dire, *les ingénuités*, que vous vantez tant, ſont trop *connues*. *I. Lett.* p. 56, 57, 58.

Vous direz tant qu'il vous plaira, qu'on n'y va pas ſi groſſiérement quand on veut tromper. Pour tomber dans ces terribles inconvéniens, il ſuffit d'être trompé & vouloir enſuite ſe défendre. Il n'y a que la vérité qui ſe ſoutienne uniformément, & qui ne ſoit jamais contraire à elle-même : l'erreur ſe contredit malgré elle, & les eſprits les plus ſuivis ſont entraînés par l'eſprit d'erreur à des contradictions, & à des variations inévitables : on ne ſe ſouvient plus à la fin de ce qu'on a dit au commencement, on eſt tout occupé du ſoin de ſe défendre, on dit le oui & le non, ſans s'en appercevoir que long-tems après, & cette incertitude a paru dans toutes vos Réponſes ſur l'Argument *ad hominem*.

Si l'on en peut encore douter après les preuves qu'on vient de voir, il n'y a qu'à lire une Lettre que vous avez écrite depuis. Après avoir vû les fortes Réponſes de M. de Chartres à votre Explication qu'il a imprimée, vous vous engageâtes à le ſatisfaire ſur le même pied & ſans y rien changer. C'eſt ce qui paroît dans cette Lettre rapportée par ce Prélat, où vous aſſûrez *que l'explication ſimple & naturelle du Texte de votre Livre ſelon vos véritables ſentimens ſont contenus dans votre Lettre à M. de Chartres* ; c'eſt-à-dire, dans l'Explication qu'il a imprimée à la fin de ſa Lettre Paſtorale : ce n'étoit donc pas une complaiſance qui l'avoit produite ; ni un Argument *ad hominem*, comme maintenant vous vous aviſez de le dire : c'étoit votre propre ſens : & tout ce que vous y avez ajoûté depuis, ſoit dans votre Inſtruction Paſtorale ou dans vos autres Explications, eſt étranger à votre ſyſtême, ſelon que vous l'expoſiez à ce Prélat. *Lettre Paſt. de M. de Ch.* pag. 72, 73. *Ibid.* p. 73.

Peſez, Monſeigneur, les paroles de cette Lettre, elle eſt écrite après votre Explication à M. de Chartres, & ſur les objections qu'il faiſoit contre : vous les trouvez *naturelles, fortes, pouſſées auſſi loin qu'elles peuvent l'être, ſoigneuſement ramaſſées de tous les endroits de votre Livre qui peuvent les fortifier, démêlées avec préciſion & fortement écrites. Je doute fort*, ajoûtez-vous, *qu'on puiſſe mieux embraſſer mon ſyſtême pour le renverſer* ; pour répondre à de ſi fortes objections, vous n'aviez qu'à dire que M. de Chartres ne vous avoit point entendu, & que ſans agir par vos principes vous ne faiſiez qu'un Argument *ad hominem*. Loin de parler ainſi, vous ſuppoſez que M. de Chartres approuve *votre ſyſtême*. Il n'y auroit rien de fort merveilleux, ſi vous n'aviez fait que raiſonner ſelon ſes principes. Vous ajoûtez ces paroles : *L'explication ſimple & naturelle du Texte de mon Livre ſelon mes véritables ſentimens, eſt contenue dans ma Lettre à M. de Chartres.* C'eſt celle dont nous parlons, où vous voulez dire maintenant que vous avez parlé un autre langage que le vôtre : mais alors & ſi peu de tems après cette Explication, vous dites qu'elle contient votre ſens naturel ſelon vos véritables ſentimens. Loin de vous plaindre que ce Prélat vous ait mal entendu, & qu'il ait pris pour votre Doctrine ce que vous ne lui diſiez que par complaiſance & *ad hominem* : vous promettez de ſatisfaire à ſes objections *ſans ſortir du ſyſtême de votre Lettre.* Vous ne prétendiez donc point en donner une autre Explication, mais vous en tenir à celle-là, comme étant, non *Lett. de M. de Camb. rapportée par M. de Ch. dans ſa Lettre Paſt.* p. 72, 73. *Ibid.* *Ibid.*

Digitized by Google

Lett. de M. de Camb. rapportée par M. de Ch. dans ſa Lettre Paſt. p. 72, 73.

pour étrangère, mais la vôtre propre. C'eſt à celle-là que vous *vouliez faire quadrer ſans mauvaiſe ſubtilité le Texte de votre Livre, que vous deviez pour cela faire examiner par vingt célébres Théologiens.* Vous ne ſongiez donc point encore que votre propre Explication dût être contradictoire avec celle que vous donniez à M. de Chartres, & vous ne parliez ſeulement pas de l'Argument *ad hominem* que vous voulez maintenant y trouver.

Que dirai-je davantage ? cette Explication que vous promettiez dans peu à M. de Chartres, & où vous deviez parler ſelon votre ſens, vint en effet : mais ſans qu'il y eût nulle mention que la premiere fût empruntée, étrangère, ou *ad hominem* : vous vouliez tout faire paſſer, comme étant d'un ſeul & même deſſein : cela étoit impoſſible, & c'eſt pourquoi il a fallu enfin avouer que c'étoit là deux Explications *contradictoires*. Cependant vous n'avez point voulu avoir changé ; car le moyen d'avouer un changement dans une Doctrine que vous nous donnez pour ſi ſuivie & ſi uniforme ? que faire donc ? il a fallu en faire, l'une étrangère, & l'autre la vôtre propre. Comment cela, ſi toutes les deux ſont également énoncées comme vôtres ? c'eſt l'embarras dont vous ne ſortirez jamais, & Dieu que vous prenez à témoin *de votre parfaite uniformité* avec vous-même, ſera témoin ſeulement que vous vous ſervez *de ſon ſaint nom* pour autoriſer une explication que vous avez déſavouée depuis.

I. Lettr. p. 57.

Lorſque vous dites après cela dans votre premiere Lettre en Réponſe à M. de Chartres, *que quand vous le vîtes, vous lui déclarâtes, ſans héſitation ni ambiguité, que vous n'aviez point entendu par* intérêt propre *le ſalut, en compoſant votre Livre* : permettez-moi de le dire, avec tout le reſpect que je vous dois, votre mémoire vous trompe ; M. de Chartres que j'ai conſulté là-deſſus, ne ſe ſouvient pas d'avoir rien oüi de ſemblable ; dans le doute où l'on pourroit être entre vous deux, il conſent que vos propres Ecrits décident. Si vous aviez dans l'eſprit, autant que vous l'aſſûrez, l'*intérêt propre* comme choſe différente du ſalut, vous en auriez dit quelque mot dans une auſſi ample Explication que celle que vous lui donnâtes. Vous en euſſiez fait du moins quelque mention dans une Lettre qui la ſuivit écrite ſur ce ſujet, où, comme on a vû, vous ſongiez à toute autre choſe ſans attaquer votre foi ; vous voulez bien qu'on en croie vos propres Ecrits, plûtôt que vous qui les combattez, & qui après tout ne cherchez qu'à vous excuſer.

Ibid.

Vous alléguez dans la même Lettre le témoignage de vos Amis en aſſez grand nombre, & d'une ſi délicate probité, à qui vous avez toujours parlé *d'une maniere uniforme* : il eſt étrange que vous ayez dit ſi ſouvent de vive voix ce que vous ne vous êtes point aviſé d'écrire au tems que vous avez donné cette premiere Lettre à M. de Chartres qu'il a fait imprimer à la fin de ſon Ouvrage, quoiqu'il n'y eût rien de plus eſſentiel à votre deſſein ; & enfin, que dans un Livre qui devoit être ſi net, vous ſoyez réduit à prouver votre ſentiment par témoins.

Sans écouter ces vains prétextes, la variation eſt de plus en plus démontrée : vingt Docteurs que vous deviez conſulter, ſelon les termes de votre Lettre qu'on vient de voir, auront reconnu avec vous *qu'à s'en tenir dans les termes de votre premiere Explication*, votre Livre étoit inſoutenable, puiſqu'il a fallu renoncer à cette Explication, & introduire l'amour naturel, dont auparavant vous n'aviez fait nulle mention dans vos Ecrits, M. de Chartres l'a prouvé invinciblement, & vous demeurez ſans réplique.

Prem. rép. pag. 74.

Voici encore un autre terrible inconvénient : le ſacrifice abſolu de l'*intérêt propre*, ſi l'on entend le ſalut par cet intérêt, *eſt une Doctrine erronée, ſcandaleuſe, impie & blaſphématoire*, comme vous le dites dans votre Inſtruction Paſtorale, & que M. de Chartres l'a montré par vos paroles : vous ne trouvez de ſolution à ce preſſant Argument, que de prendre l'*intérêt propre* pour un amour naturel, ſans quoi vous avouez à M. de Meaux que tout votre Livre de ligne en ligne & de page en page, eſt impie & monſtrueux. Vous êtes donc au milieu d'écueils inévitables, & vous vous êtes précipité dans une ſuite d'erreurs, d'où vous ne vous laiſſez aucune iſſuë.

Inſtr. Paſt. de M. de Camb. p. 49, 50, &c. *Lettre Paſt. de M. de Chartres*, pag. 55.

Je

Je ne veux plus remarquer qu'une seule variation, mais bien claire, dont M. l'Evêque de Chartres vous a convaincu, c'est dans ce passage vraîment décisif, comme l'appelle ce Prélat, de votre Livre des Maximes où vous dites, *qu'il faut laisser les ames imparfaites dans l'exercice de l'amour mélangé de l'intérêt propre, & qu'il faut même révérer ces motifs qui sont répandus dans tous les Livres de l'Ecriture sainte, &c.* M. de Chartres vous demande *si l'affection naturelle à laquelle vous avez recours, peut être l'objet de toutes les prieres de l'Eglise, & si des motifs purement naturels servent à réprimer les passions, à affermir toutes les vertus, & à se détacher de tout ce qui est renfermé dans la vie présente? Ce seroit*, dit-il, *une Doctrine Pélagienne, & il n'y a que les affections surnaturelles de la Grace qui puissent opérer en nous de telles merveilles.*

Max. p. 33.

Lett. Pastor. pag. 54.

Dans la suite vous faites dire à l'Article faux qu'il faut ôter à un Parfait *avec la crainte des esclaves, le désir de la céleste Patrie & tous les motifs intéressés de l'espérance.* Ce que vous condamnez vous-même en disant que *parler ainsi, c'est tourner en mépris le fondement de la Justice chrétienne, je veux dire, la crainte qui est le commencement de la Sagesse, & l'Espérance par laquelle nous sommes sauvés.*

Par ces dernieres paroles M. de Chartres revient à la charge, & conclut: *Qu'il n'y a rien de plus surnaturel, que le fondement de la Justice chrétienne & l'Espérance en laquelle nous sommes sauvés.*

Aussi l'aviez-vous pensé ainsi naturellement, & M. de Chartres vous remet devant les yeux, sur ce sujet, non-seulement votre premiere Explication, que vous appellez maintenant une Réponse *ad hominem*, mais encore une autre Réponse à laquelle vous ne donnez point ce caractère, & où vous dites néanmoins, *J'ai voulu parler alors des motifs de l'Espérance.* Vous ajoûtiez: *Ces motifs ou objets de l'Espérance, sont par eux-mêmes très-parfaits... pour les ames parfaites, ces motifs les touchent plus que jamais, & ils leur font faire des Actes d'Espérance commandée par la Charité, qui ne sont point intéressés.*

Lett. Past. de M. de Chart. pag. 55.

Voilà, MONSEIGNEUR, ce que vous disiez dans vos Réponses manuscrites, mais depuis tout a changé; car vous avez vû, comme M. de Chartres l'a bien remarqué, *que ses Réponses conformes au Livre en emportoient la condamnation* & qu'il s'ensuivoit que votre Livre retranchoit aux Parfaits l'Espérance surnaturelle. Ainsi les motifs surnaturels de l'Espérance dont l'Ecriture sainte & toutes les Prieres de l'Eglise étoient remplies, sont devenus tout-à-coup dans votre Instruction Pastorale des Actes d'une affection naturelle.

Il étoit dur de répondre, comme vous avez fait, à M. de Meaux que ces Actes naturels étoient dans les Ecritures, parce que les objets de la Foi qui les excitent s'y trouvent, & M. de Chartres a montré que cette Réponse *est insoutenable*, puisqu'encore que les objets qui excitent, selon vous, cette affection naturelle, soient dans l'Ecriture, l'affection n'y est pas; & c'est ce qui fait dire au même Prélat, que c'est vouloir ne se rendre sur rien, que de donner de telles Réponses.

Ibid. p. 56.

Vous lui donnez maintenant un sujet nouveau de vous faire le même reproche en répondant à ses Argumens avec un si grand embarras, & qu'on reconnoît aisément; on n'a qu'à lire, pour le remarquer, la Lettre dont il s'agit entre nous dans cet Ecrit, *Vous n'avez*, dites-vous, *jamais entendu par les motifs intéressés de l'Espérance, le motif spécifique de l'Espérance chrétienne*; de quels motifs parliez-vous donc quand vous disiez au commencement à M. de Chartres; *J'ai voulu parler alors des motifs de l'Espérance?* Quand on nomme ainsi l'Espérance absolument parmi les Chrétiens, s'est-on jamais avisé d'entendre autre chose que l'Espérance chrétienne? Dans quel embarras de discours se faut-il jetter pour répondre à un raisonnement si simple? *Je n'ai*, dites-vous, *voulu parler en cet endroit que du mélange qui se fait dans les ames imparfaites de la propriété avec les affections surnaturelles pour les dons de Dieu:* C'est donc de la propriété que vous vouliez remplir toute l'Ecriture; Mais que direz-vous à M. de Chartres, dont vous réfutez ces paroles; *Ces objets sont dans l'Ecriture, mais l'affection n'y est pas?* Quelle réponse à cette objection? la voici: *Ai-je dit*, répondez-vous, *que l'affection y est, qui est-ce qui n'entend pas qu'une affection ou volonté imparfaite n'est pas dans un Livre?* Mais pourquoi n'y seroit-elle pas comme y sont les choses dont ce Livre parle, & dont aussi vous voulez qu'il soit rempli? *Ce que j'ai voulu dire est clair*, continuez-vous: sans doute, il n'y a qu'à dire que tout est clair, quoiqu'on n'y entende rien.

I. Lett. à M. de Ch. p. 51.

Lett. Pastor. pag. 55.

I. Lett. à M. de Ch. p. 51.

Ibid.

Lett. Past. de M. de Chart. pag. 55, 56.

I. Lett. Ibid.

Digitized by Google

I. Lett. p. 52.

Mais je vous prie, MONSEIGNEUR, qu'y a-t-il de clair dans les paroles suivantes de la même premiere Lettre à M. de Chartres : *Il ne s'agit que d'une équivoque : les objets sont représentés dans l'Ecriture, & c'est ce qu'il faut révérer, il faut révérer aussi ces états d'amour mélangé ; & enfin pour retrancher toutes les disputes de mots, je consens qu'on dise, si vous le voulez, que les motifs sont les objets ; mais en ce cas il faudra que vous reconnoissiez de bonne foi que le motif de l'intérêt propre est l'objet en tant qu'excitant l'amour naturel* ; pourquoi faut-il que M. de Chartres reconnoisse ce nouveau tour que vous gliſſez pour ſortir enfin de votre variation qu'il avoit démontrée dans ſa Lettre Paſtorale ? pourquoi voulez-vous qu'il avoue que le motif d'*intérêt propre* eſt l'objet, en tant qu'excitant l'amour naturel ? S'il s'en tient à votre premiere Explication & au Texte de votre Livre, ces motifs étant répandus dans l'Ecriture, &c. étant par eux-mêmes, ſelon vous, très-parfaits, & faiſant faire aux Parfaits des Actes d'Eſpérance, qui ne ſont pas intéreſſés, ce ne ſont point des objets excitant l'amour naturel, dont vous n'avez pas dit un ſeul mot dans votre premiere Explication, & qui n'eſt plus dans les Parfaits ; s'il s'en tient à votre Inſtruction Paſtorale, ces motifs ne ſont point des objets, mais *un principe intérieur d'amour naturel* ; il n'eſt point libre de dire tantôt l'un & tantôt l'autre, la Doctrine de la perfection n'eſt point un jeu. Et on s'étonnera toujours que dans une matiere ſi grave, après que vous avez paru dans les derniers tems vous arrêter inviolablement à ſoutenir que le motif d'*intérêt propre* étoit un principe intérieur d'affection naturelle ; vous reveniez aujourd'hui à ſoutenir *qu'il vous eſt indifférent* de dire l'un ou l'autre ; car voici vos paroles : *Or il m'eſt très-indifférent*, dites-vous, *que ce motif ſoit l'objet en tant qu'excitant l'amour naturel mercenaire & propriétaire, ou bien qu'il ſoit ce principe d'amour naturel qui cherche l'objet.* Ce ſera donc de ces vaines & creuſes révélations que vous aurez rempli toute l'Ecriture, toute la Tradition, toutes les Prieres de l'Egliſe ; il n'y a qu'à tourner l'eſprit vers toute autre choſe que celle dont il faudroit parler, ou oublier d'où l'on eſt parti, le fondement de la Piété, & l'Eſpérance par laquelle nous ſommes ſauvés, deviendra une affection naturelle, & pourvû que vous diſiez, *toute ſubtilité à part*, le monde croira que les noms, les imaginations que vous mettez à la place de vos premieres & naturelles penſées n'ont rien que d'uni. C'eſt ce qui s'appelle ſe jouer de ſon eſprit auſſi bien que de ſes paroles & de la crédulité des hommes : vous avez encore un autre moyen d'éluder les difficultés, c'eſt de les paſſer ſous ſilence quand vous n'y pouvez trouver de Réponſe ; ainſi quand M. de Chartres vous a reproché que vous connoiſſiez (*a*) une Priere qui fait déſirer, malgré l'Oraiſon Dominicale, la tentation du déſeſpoir, & le délaiſſement du Pere céleſte ; quand il a rapporté un (*b*) Extrait qu'on lui a donné comme de vous, & qui enſeigne la perte de tous les dons de Dieu & de toute reſſource intérieure dans ce réel ſacrifice de tout ſoi-même : on s'attendoit à un déſaveu de cette mauvaiſe Doctrine, & on n'a rien vû de ſemblable, vous avez paſſé tout cela ſous ſilence.

Pag. 6. de la Lettre Paſtor. de M. de Ch.

Lettre Paſtor. de M. de Ch. Pag. 7.

La ſuite de cet Extrait n'eſt pas meilleure, puiſqu'on y apprend *à ſe laiſſer aller dans l'abyſme où l'amour-propre que Dieu précipite, ſe prend dans ſon déſeſpoir à toutes les ombres de graces*, &c. Ce déſeſpoir ne vous effraie pas, vous vous taiſez à la ſouſtraction générale

(*a*) O Sauveur ! boirez qui voudra votre Calice d'amertume ; pour moi je le veux boire juſqu'à la lie la plus amere ; je ſuis prêt à ſouffrir la douleur, l'ignominie, la dériſion, l'inſulte des hommes au dehors, & au-dedans la tentation du déſeſpoir, & le délaiſſement du Pere Céleſte.... je manquerois à l'attrait de votre amour, ſi je reculois.

(*b*) On ne trouve Dieu ſeul purement que dans la perte de tous ſes dons, & dans ce réel ſacrifice de tout ſoi-même, après avoir perdu toute reſſource intérieure ; la jalouſie infinie de Dieu nous pouſſe juſques-là, & notre amour-propre le met, pour ainſi dire, dans cette néceſſité, parce que nous ne nous perdons totalement en Dieu, que quand tout le reſte nous manque.

Manuſcrits de M. de Cambrai.

C'eſt comme un homme qui tombe dans un abyſme, il n'achéve de s'y laiſſer aller, qu'après que tous les appuis du bord lui échappent des mains.

L'amour-propre que Dieu précipite, ſe prend dans ſon déſeſpoir à toutes les ombres de grace, comme un homme qui ſe noie ſe prend à toutes les ronces qu'il trouve en tombant dans l'eau, il faut donc bien comprendre la néceſſité de cette ſouſtraction qui ſe fait peu-à-peu en nous de tous les dons divins, il n'y a pas un ſeul don, quelqu'éminent qu'il ſoit, qui, après avoir été un moyen d'avancement, ne devienne d'ordinaire pour la ſuite un piége, & un obſtacle par les retours de propriété qui ſaliſſent l'ame.

De-là vient que Dieu ôte ce qu'il avoit donné, mais il ne l'ôte pas pour en priver toujours : il l'ôte pour le mieux donner, & pour le rendre ſans l'impureté de cette appropriation maligne que nous en faiſons, ſans nous en appercevoir. La perte du don ſert à ôter la propriété, & la propriété étant ôtée, le don eſt rendu au centuple.

Digitized by Google

de ce que Dieu donne, ou, comme on disoit plus haut, *de tous les dons divins*, dans l'espérance que *cette perte du don servira à en ôter la propriété, & que le don sera bientôt après rendu au centuple avec une pureté qui ne sera plus sujette à cette appropriation.* Cette maxime, On ne trouve Dieu seul purement que dans la perte de tous ses dons, & dans ce réel sacrifice de tout soi-même, après avoir perdu toute ressource intérieure, nous apprend ce que c'est que l'amour pur de votre Livre, & le sacrifice de purification qui y conduit : votre silence nous a fait penser que vous ne pouviez desavouer ces Ecrits, & nous y avons reconnu les magnifiques expressions dont vous couvrez votre sacrifice absolu avec le désespoir, & les autres maux qui l'accompagnent.

Lettre Pastor. de M. de Chart. p. 7. & 8. aussi ibid. p. 110.

Nous avons tout sujet de craindre que ces Ecrits que M. de Chartres a trouvés dans son Diocèse, ne se soient fort multipliés ailleurs, & ne fassent estimer & désirer une telle perfection aux cœurs aveugles & trop crédules. Désavouez-les donc aujourd'hui, MONSEIGNEUR, ou les rétractez pour en arrêter les progrès ; car on les donne comme venant de vous.

D'autres que moi vous entreprendront peut-être sur votre seconde Lettre : d'autres attaqueront les foibles Réponses que vous faites à M. de Chartres sur votre amour naturel ; je me contente de remarquer seulement ici que vous l'avez absolument exclus des Parfaits dans votre Instruction Pastorale, p. 89. *Pour l'intérêt propre ; ces Ames ne se contentent point de n'y songer pas en certains momens par une simple abstraction, elles ne le peuvent jamais souffrir, elles croient que le mélange de cet* intérêt propre *altéreroit leur simplicité.* M. de Chartres vous a aussi cité les pages de votre Livre, où vous excluez absolument l'*intérêt propre* de l'état des Parfaits, qui dans votre Livre est le motif de l'Espérance ; ce Prélat vous a fait voir, par vos propres Ecrits, que cet amour naturel que vous excluez si absolument dans votre Instruction Pastorale, est, selon vous, une affection naturelle, vertueuse, réglée par une soumission surnaturelle & de grace : & si l'on y joint le sens de votre Livre, par une résignation méritoire, qui suppose par conséquent un rapport actuel par la Charité ; ainsi les affections naturelles, vertueuses, & rapportées actuellement à Dieu, ne sont plus de votre prétendu état de perfection, ces nouveaux Parfaits *n'en peuvent jamais souffrir, pas même en certains momens, & par une simple abstraction, ils croient ce mélange capable d'altérer leur simplicité ;* voilà donc l'homme prétendu Parfait irréconciliable, selon vous, non-seulement avec l'amour-propre vicieux, mais avec toutes les affections vertueuses de la nature ; le voilà tout-à-fait passé dans l'ordre surnaturel, comme M. de Chartres vous l'avoit reproché, si votre nouvelle Théologie est reçue. Et tout ce que vous dites aujourd'hui pour sauver la nouvelle idée de perfection que nous avoit donnée votre Instruction Pastorale, ne peut justifier le nouveau système que vous avez substitué à celui de votre Livre. On ne vous répétera pas ici ce que M. de Chartres vous a objecté sur les réflexions de l'état des Parfaits ; souvenez-vous de cette maxime que vous avez avancée, *les Actes discursifs & réfléchis ne sont plus de cet état* : on ne vous dit rien aussi de la séparation que vous avez établie entre la partie supérieure & inférieure, n'oubliez pas que vous avez dit que le trouble de l'inférieure est entiérement aveugle & involontaire dans cette séparation. Quelles conséquences ne tireront pas les Quiétistes de cette maxime ? D'autres vous pousseront sur le fond de la matiere de l'amour pur que vous expliquez dans un sens si différent de votre Livre ; pour moi je me borne, MONSEIGNEUR, aux remarques que je viens de faire, & je me contente d'en tirer cette conséquence, que M. de Chartres vous a convaincu de quatre choses ; la premiere, d'avoir altéré votre système dans les points sur quoi tout rouloit, c'est ce qu'on vient de montrer par une preuve abrégée tirée de vous-même, c'est-à-dire, par votre propre Explication poussée par M. de Chartres jusqu'à la plus grande évidence ; la seconde, qui suit de votre même Explication, d'avoir rejetté par votre Livre l'Espérance chrétienne sous le nom d'*intérêt propre*, puisque vous avez été contraint d'abandonner le seul dénouement que vous nous aviez donné pour la sauver. La troisiéme chose dont M. de Chartres vous a convaincu, c'est d'avoir mis, à la place de votre premier dénouement sur l'*intérêt propre*, un sens qui ne se peut soutenir dans le système de votre Livre, sans attribuer au Concile de Trente une Doctrine inouie, & directement opposée aux intentions de ce Concile, & au sentiment unanime de tous les Docteurs. Enfin, la quatriéme chose que M. de Chartres a prouvée, est encore étrange ; & c'est, MONSEIGNEUR,

Lettre Pastorale de M. de Chartres, pag. 83.

Digitized by Google

que pour ſauver votre ſyſtême, vous hazardiez tout, & que vous ne le ſouteniez que par les reſtrictions mentales les plus odieuſes, & que vous faſſiez une proteſtation ſous les yeux de Dieu, d'avoir toujours penſé ce qu'à la fin vous changez aux yeux de toute la terre ſans le vouloir avouer.

TABLE DES TRAITÉS

Contenus dans ce Volume.

AVertiſſement de l'Editeur, *pag.* iij.
Réponſe de M. Boſſuet à la Lettre de Madame de Maiſonfort, xxiij.
Réponſe à la Lettre de M. de Cambrai, xxxiij.
Réponſe d'un Théologien, xxxiij.
Admonitio de tribus Tractatibus, &c. 1.
Myſtici in tuto, 3.
Schola in tuto, 48.
Quietiſmus redivivus, Admonitio prævia, 124.
Quietiſmus redivivus, 132.
Indiculus locorum qui in hoc opere pertractantur, 151.
Quæſtiuncula de Actibus à Caritate imperatis, 174.
Réponſe aux Préjugés déciſifs pour M. l'Archevêque de Cambrai, 179.
Avertiſſement ſur les ſignatures des Docteurs, & ſur les dernieres Lettres de M. l'Archevêque de Cambrai à l'Auteur, 191.
Les Paſſages éclaircis, ou Réponſe au Livre intitulé : *Les principales Propoſitions du Livre des Maximes des Saints, juſtifiées par des expreſſions plus fortes des ſaints Auteurs*, 199.
Mandement de M. l'Evêque de Meaux, pour la publication de la Conſtitution de N. S. Pere le Pape Innocent XII. du 12. de Mars 1699. portant condamnation & défenſe du Livre intitulé : *Explication des Maximes des Saints, ſur la vie intérieure*, &c. 237.
Maniere courte & facile pour faire l'Oraiſon en Foi, & de ſimple préſence de Dieu. 244.
Politique tirée des propres paroles de l'Ecriture Sainte, 251.
Maximes & réflexions ſur la Comédie. 609.

DE NOVA

Digitized by Google

DE NOVA

QUÆSTIONE

TRACTATUS TRES.

I. MYSTICI IN TUTO.
II. SCHOLA IN TUTO.
III. QUIETISMUS REDIVIVUS.

ADMONITIO.

OMNES quidem quotquot hodiernæ controverſiæ rationem intelligunt, facilè ſentiunt, Librum de Doctrinâ decretiſque Sanctorum, à nemine defendi poſſe. Sed quidam, ut juſtam legitimamque cenſuram, ſive prohibeant, ſive remorentur, duo tentant: primùm, quæſtiones quæſtionibus, vera falſis, certa dubiis involvunt, ut omnium oculos à vero ſtatu quæſtionis avertant: deinde innumerabilibus ſcriptis quâcumque diffuſis, Myſticorum ac Scholæ auctoritatem obtendunt. Hujus rei gratiâ demonſtrandum ſuſcipimus ſingulatìm, & pios Myſticos, &

Digitized by Google

Scholam in tuto à nobis esse: ab adversariis verò nedum in tuto sint, palàm oppugnari & subrui. Quibus, & ad veram quæstionem animos revocamus, & pessimæ Doctrinæ (Episcopos enim & Theologos candidè loqui oportet), omnem speciem probabilitatis ademptam credimus. Subjungimus tertium tractatum de Quietismo redivivo; quo speramus futurum, benè aspirante Deo, ut renascentis mali capita penitùs recidantur.

Digitized by Google

Omnium linguis loquitur, quia in unitate est omnium gentium. Augustin.

MYSTICI IN TUTO:

SIVE

De S. Thereſiâ, de B. Joannè à Cruce, aliiſque piis Myſticis vindicandis.

MYSTICI IN TUTO.

QUIDAM viri boni piique vereri mihi videntur, ne ſub nomine illuſtriſſimi Cameracenſis Archiepiſcopi, S. Thereſia, B. Joannes à Cruce, aliique bonæ notæ Myſtici vapulent: quos equidem miror, non vereri potiùs ne illi ſuccumbant, ſi ejus Præſulis, quod abſit, prævaleat auctoritas: cùm hic illos directâ fronte veluti collato pede impugnet; nec tantùm loci locis, ſententiæ ſententiis, ſed etiam doctrina doctrinæ tota toti adverſetur. Præſul autem illis duplicem infert contumeliam: primum quòd eos palàm oppugnat; alterum, quòd in ſuas partes invitos trahit: quæ duo erunt capita hujus ſcriptionis. Rem autem conficio non ratiociniis, ſed verbis utrinque prolatis atque collatis; nullâ elegantiæ, ſed tantùm preſpicuitatis, habitâ ratione, quo credibilior noſtra futura eſt Oratio, ſpretis in locorum verſione verborum ornamentis. Ac ne tempus promiſſis teram, en pauciſſimis rem totam.

Digitized by Google

MYSTICI IN TUTO, PARS I.

PARS PRIMA.

Mystici palàm oppugnati à Domino Cameracensi.

ARTICULUS PRIMUS.

De suspensis animi facultatibus, sive potentiis per impedimenta divina.

CAPUT PRIMUM.

S. Theresiæ Oratio quietis & unionis, suspensio intellectus.

1. CUM hîc vel maximè agatur de Oratione quietis, cui apud S. Theresiam Orationem unionis esse conjunctam neminem fugit, en Sanctæ Virginis verba de suspensis in eo genere Orationis animi facultatibus sive potentiis.

Vie de sainte Thérèse, c. 4. 2. In vitâ suâ, cap. 4. disertis verbis ait: *in eâ oratione non posse agere intellectum*: quod revocat unicè *ad discurrendi actus*. Ibidem cap. 9. in eo statu inquit *non posse se discurrere per intellectum*: alioqui absurdissimum esset, in contemplatione per intellectum nihil agi posse.

Ibid. c. 2. 3. Cap. deinde undecimo ostendere aggreditur quid sit illa Oratio, proposito celebri exemplo irrigandi horti quatuor modis; sive adhibitis brachiis ad hauriendam aquam ex puteo, sive rotæ ope, sive per leves aquæ ductus; quibus omnibus inest propria industria & labor; postremò per pluviam: *Hæc usque*, inquit, *ad alias Orationes pervenire possumus nostro labore, posito auxilio Dei, sine quo perspicuum est, ne bonam quidem cogitationem ullam inesse posse nobis.* Hæc illa; ut cùm posteà totam rem refert ad Dei auxilium, intelligamus loqui de auxilio quodam extraordinario, sine quo hæc Oratio fieri nullo modo possit.

Chem. de perf. c. 25. 4. Itaque in vîâ perfectionis sic habet cap. 25. *Possumus*, inquit, *aliquid ex nobismetipsis cum divino auxilio in his duabus Orationibus mentali & vocali: sed in contemplatione*, quæ est ipsissima Oratio quietis aut unionis, *nihil omninò possumus: Dominus hîc agit solus: ejus unius est opus; & quia istud opus supra naturam est, naturæ in eâ nulla pars est.*

5. Rursùs in vitâ suâ, cap. 12. de unione quietis, de quâ tot & tanta Mystici docuêre, & quam Sancta ideò vocat *Theologiam mysticam*: *Hîc*, inquit, *intellectus cessat, quia Deus hunc suspendit: quod*, inquit, *nemo per seipsum tentare debet, neque conari ut intellectum suspendat: sed cùm Deus suspendit illum, ejusque functiones tenet, sistit; tunc plura sine discursu ac ratiocinio intelligit.* En suspensionem intellectûs quoàd actum discurrendi, eamque attributam non contemplandi habitui, sed peculiari cuidam operationi divinæ: agit autem procul dubio de Oratione habituali & certæ regulæ subditâ. Antequam verò ulteriùs pergamus, admonemus nos hîc sequi accuratissimam habitam versionem viri

Vie, c. 12.

Digitized by Google

illustrissimi Andillii, cujus nota probitas & eruditio: huic ergo inhæremus, eò quòd non satis calleamus nobilissimam linguam Hispanicam, quâ sancta Virgo præstat.

CAP. II. *Eam suspensionem non esse perpetuam, & esse supernaturalem: quo sensu.*

6. Ibidem cap. 14. ait: *Intellectum non aliter agere, quàm certis intervallis, tamque sublimem esse eam Orationem, ut neque precibus, neque laboribus, neque pœnitentiis comparari possit: oportet ut eam det Deus*: diversissimis scilicet viis ac alias Orationes: unde Sancta Virgo passim & in omnibus paginis *supernaturalem* appellat, non quòd aliæ Orationes non sint supernaturales, ex principio gratiæ supernaturalis ortæ & ad supernaturale objectum elevatæ; sed quòd supra hanc supernaturalitatem omnem ista oratio habeat, ut sit *supernaturalis* secundùm istam agendi rationem, sublato scilicet discursu quem in reliquis actionibus, adeoque in vulgari Oratione adhibere solemus. Quanta autem hîc interveniat rerum & quàm subita mutatio, facilè intelligi potest ex iis quæ discursum comitari & consequi solent: hæc autem omnia subtrahuntur. Hæc illa. Jam de *supernaturalis* appellatione, cùm eâ omnia plena sint apud Theresiam, hîc indicamus tantùm ex vitâ, cap. 39. ex viâ perfectionis, cap. 25, 31, &c. aliis innumerabilibus locis prætermissis. *Ibid. c. 14.* *Vie, c. 39.* *Chem. de perfect. c. 25, 31.*

CAP. III. *Item de suspensione per intervalla tantùm, & de Oratione vocali, aliisque suspensionibus.*

7. In eâdem Oratione quæ est quietudinis, ex cap. 15. *utendum aliquibus precationibus vocalibus, si fieri potest.* Ubi clarè supponit non id semper fieri posse: tum in eâ Oratione *Deum omnia agere, eamque esse velut somnum trium facultatum* sive *potentiarum*, quæ tamen non sunt *penitùs consopitæ*: ea enim fiunt certis gradibus, *& tamen facultates ibi sunt incapaces applicandi se alteri rei quàm Deo*, ibid. cap. 16. *sunt agendi incapaces*, cap. 18. privatìm, *ligata est memoria*, cap. 17. *omnis sensus amittitur*, ibidem. *Sed tempus, ubi anima cujuscumque rei imaginandæ est incapax, est brevissimum: neque hinc aliter quàm sensim sine sensu revocatur. Sat tamen longo tempore anima remanet stupida velut jumentum: interdùm potentiæ ita suspensæ remanent, ut quid agant, nesciant*, ibid. Hæc autem Oratio à Sancta recensetur inter eas quæ multis communes sunt, & certæ cuidam regulæ subsint. *Vie, c. 15.*

CAP. IV. *De eodem: ac de obice amovendo.*

8. Sancta iterùm inculcat cap. 20. *Transformationem illam, quæ facultates privat omnibus functionibus, esse brevissimam: esse tamen alias diuturniores impotentias:* quas inter experimento comprobari, spiritum spirare ubi vult: neque animam intelligere quidquam, nisi id, in illis nullam suam *esse partem*, ibid. *Vie, c. 20.*

9. *Interea*, inquit, *fit in animâ quædam abstractio sive separatio*, (*Gallicè*, détachement) *ad quam nihil confert, quoniam Domino placet animam subitò elevare*, ibid. cap. 21. & cap. 24. *cùm Orationem cœpisset à repræsentatione cujusdam Mysterii Passionis Christi, tùm verò si Dominus elevaret mentem ad sublimius ali-* *Vie, c. 21. & 24.*

Digitized by Google

quid, nihil se obsistere, ac Deo duci sese permittere. Quo loco ostendit excellentissimis illis operationibus, quamquam illæ per sese elici non possunt, interdùm tamen obicem aliquem poni posse : quâ de re infrà agemus.

MYSTICI IN TUTO, PARS I.

CAP. V. *De orandi impotentiâ, & gratiis communibus.*

Vie, c. 27. 10. Hæc quidem sufficerent ; & tamen mirifica Virgo id addit aliquandò contingere, *cùm est in solitudine, ut se esse comperiat in impotentiâ cujusvis efformandæ cogitationis de Deo, aut faciendæ Orationis*, cap. 27. quo loco ostendit hanc impotentiam spectare ad Orationis statum & habitum.

Vie, c. 38. 11. Subdit hæc posteà : *Deus imprimit menti quamdam sui reverentiam longè diversam ab eâ quam per sese anima habere posset*, ibid. cap. 38. intellige per sese cum gratiis communibus & ordinariis, ut ex antecedentibus constat, n. 3, 4.

CAP VI. *De interveniente extasi, & cursu Orationis consueto & habituali.*

12. Sanè in oratione Sanctæ Virginis intervenire solebat raptus sive extasis ; quâ de re infrà agimus : interìm hîc loquitur de Oratione ordinatâ, &, ut aiunt, *regulatâ*, consuetâ scilicet & habituali, in quâ anima monitis, experimentis, documentis & aliorum & suis adjuvari potest ad repellendum obicem ; ut patet ex viâ perfectionis, cap. 25 & 31. & ex antecedentibus.

Chem. de perf. c. 25. & 31. 13. Quam in rem legendum est istud, in ipsis primæ relationis initiis : *Hæc est ratio, hoc genus meæ Orationis, eo tempore quo scribo : rarissimè mihi contingit ut possim discurrere per intellectum ;* (inter orandum scilicet, quâ de re hîc agitur :) *quia statim atque incipio meipsam recolligere, ingredior in quietudinem & raptum ; atque ideò non possum uti sensibus.* Quid sit autem ille raptus, alibì exequemur : hîc tantùm id volumus, Orationem quietis Sanctæ Virgini & aliis plerisque familiarem, in suspensione discursûs, atque ex eo sensitivarum facultatum collocari.

CAP. VII. *De rapidis motibus, eorumque momentis.*

14. Quàm sit super naturalis ea Oratio, sensu supràdicto (n. 6.) docent rapidi motus, ejusque momenta brevissima, de quibus Sancta Virgo ait : *Orationem unionis vix durare per spatium dicendi* Ave Maria : vitæ cap. 4. item cap. 18. *ea suspensio omnium facultatum sive potentiarum, meâ quidem sententiâ, non durat diù, multùmque esse, si ad dimidiam horam protenditur.* Quo loco sua experimenta tradit : nobis verò sufficit eos actus esse rapidos & celeres : quod Sanctus quoque Augustinus, Gregorius, Bernardus, Thomas, aliique semper inculcant. Argumento autem sunt divinæ extraordinariæ operationis illa momenta brevissima ; de quibus etiam vide suprà (cap. 2, 3 & 4. n. 6, 7, 8.)

Vie, c. 4. & 18.

CAP. VIII. *B. Joannis à Cruce conformis sententia.*

15. Beatus Joannes à Cruce is est, qui de contemplatione sive Oratione passivâ, hoc est, quietis sive simplicis intuitûs, quem *amatorium* seu mavis *amorosum* vocat, accuratissimè scripsit. Ait autem imprimìs, eam vel certissimam notam transeundi à statu meditationis ad contemplationem, *cùm quis*

Digitized by Google

animadvertit se non posse meditari, neque operari per imaginationem: quâ voce excluditur, secundùm stylum auctoris, ipsa operatio discursiva; quæ ex decretis Scholæ Peripateticæ, quam post S. Thomam sequitur, fieri non potest nisi per conversionem ad phantasmata: quâ de re videndum in 1. p. q. 84. art. 7. & q. 85. a. 1.

16. Id autem exponens subdit: *Quamdiù potest quis discurrere per meditationem, non debet eam omittere.* Rursùs ibid. cap. 14. deserendam meditationem, *cùm quis non potest discurrere*, eò quòd anima jam receperit *emolumentum omne quod capere poterat meditatione & discursu: cujus rei signum est, non posse discurrere neque meditari, ut solebat.* *Mont. Carm. l. 2. c. 13.* *Ibid. c. 14.*

17. Quid sit autem illud *non posse discurrere* sive *meditari*, in Libro obscuræ noctis luculentiùs exponit his verbis: *non esse deserendam meditationem, nisi cùm eâ jam uti quis non potest, & tunc tantùm cùm Dominus id impedit*: quo loco docet *tunc non debere animam esse sollicitam quòd amittat potentiarum operationes*, quia tunc dat locum sublimiori operationi ex contemplatione ortæ, quæ contemplatio, *nihil sit aliud quàm infusio Dei secreta, pacifica, & amorosa.* *Obs. nuit. l. 1. c. 10.*

18. Quale autem sit illud divinum impedimentum, ex Philosopho & Dionysio exponit his verbis, eam scilicet fieri non subtractione tantùm, sed ex eo quòd *ingenti supernaturali luce vincitur vis naturalis intellectiva, privaturque ratione intelligendi ordinariâ & vulgari*: quæ est ipse discursus sive meditatio, ex antecedentibus. *Ibid. c. 5.*

19. Hæc autem operatio tam sublimis est & extraordinaria, ut *anima sibi videatur ferri seu gradi extra se, totumque illud velut incantamenti loco habeat, vel stuporis cujusdam: subitque admiratio earum rerum quas videt & audit, adeò apparent alienæ ac velut ex longinquo venientes; adeoque hæc operatio abstrahit animam ab ordinariis sensibus, totâque communi agendi ratione.* *Ibid. l. 2. c. 9.*

20. Quocircà anima *in illo statu actuali non potest hos actus facere, nisi speciali & particulari impulsu Spiritûs sancti: quo fit, ut illi actus divini sint, quatenùs anima ad hanc singularitatem movetur.* Clarè ergò, animam non communi justis, sed speciali motione agi: quâ sine hos singulares ac divinos actus elicere non possit: *adeò ut, quantumcumque sibi anima ipsa vim faciat ut oret pro aliquo, non id tamen fiat*, deficiente scilicet *eâ motione quâ Deus singulari modo movet anima facultates.* *Vive flamme, Cant. 1. n. 1.* *Mont. du Carm. l. 3. c. 1.*

21. Ex his efficitur vera impotentia in animabus ad eam Orationem actis, neque obest, quòd illa impotentia *ad habitûs gustûsque defectum referatur*: simul enim intervenit illud impedimentum quod vidimus ex parte ipsius Dei; intervenit etiam illa operatio quam *Deus passivè infundit, ita ut nec illam impedire, nec etiam acquirere anima illa possit*: adeò absoluta est hæc via à communibus gratiis: unde etiam passim extraordinaria ac supernaturalis dicitur, eo sensu quem diximus, n. 6. & seq. *Ibid. l. 2. c. 16.* *Carm. l. 2. ch. 16. & 32.*

22. Cæterùm impedimenta illa, illas impotentias, ad contemplationis actualis tempus duntaxat revocandas, docet vir Beatus ipsissimis verbis, toto Libro passim, maximè verò ubi ait, meditationem ablegandam quidem *toto illo tempore quo Deus largitur hunc simplicem ac generalem & amatorium intuitum; cæterùm extra illud tempus adhiberi oportere bonas meditationes, eo modo quo anima intellexerit magis esse profícuas.* Hæc ille. Quibus omnibus duo constabilita re- *Ibid. c. 32.*

Digitized by Google

manent : primum, dari impedimentum illud divinum, quo anima à vulgari agendi ratione, hoc est, à discursivâ operatione, prohibetur; alterum, ut impedimentum illud ad tempus contemplandi pertineat tantùm : quæ si quis nostri instar auctoris ad gratias communes revocare nititur, eum in luce meridianâ cæcutire certum est. Hæc exscribo ex versione accuratissimâ P. Cypriani Carmelitæ discalceati anni 1652. cui versio latina apprimè congruit.

CAP. IX. *Testimonium Nicolai à Jesu Mariâ, Lectoris in Theologiâ in Collegio Salamanticensi.*

23. Is est Joannis à Cruce eruditus interpres, qui allegato beati viri eo loco quem vidimus de discurrendi impotentiâ, quo signo à meditatione ad contemplationem transeamus (c. sup. n. 15, 16, 17.) ita præclarum auctorem exponit : *Altera elevatio mentis sive contemplatio supernaturalis ita vocitata, quia est supra omnem humanum agendi modum; cùm non possit acquiri proprio conatu ac diligentiâ sive industriâ, etiam cum communibus auxiliis gratiæ, sed à Deo solo detur & infundatur purâ ejus misericordiâ : hinc fit, ut Sancti Patres ad eam comparandam minimè homines adhortentur.*

Phrases myst. II. part. c. 3. §. 1. p. 119, 120.

24. Hæc igitur prima pars est Doctrinæ Beati viri Joannis à Cruce : secunda verò pars de brevibus momentis adstruitur auctoritate Cassiani, Gregorii magni, S. Thomæ aliorumque Doctorum : quæ doctrina rursùs duabus partibus constat : quarum altera est, ut non nisi tempore Orationis hæc impotentia valeat; altera, ut paucis momentis duret : *non omni tempore*, inquit, *nec diù.*

Ibid. ch. 3. §. 8. p. 143, 144.

Ibid. 145, 146.

25. Jam quo sensu illa impotentia supernaturalis habeatur, idem auctor eo constare docet : quòd auferatur ab animâ *connaturalis ac discursiva operatio* : cessent etiam opus *proprii laboris, industriæ, & conatûs* : cessent denique *propriæ operationes, hoc est, illæ quæ exercentur proprio labore, industriâ, acquisitione, discursu, & modo connaturali.* Quæ omnia cum S. Theresiâ ac Beato illo Viro mirificè concinunt, atque in horum Beatorum proferendis locis idem auctor totus est.

Ibid. ch. 2. §. 1. p. 107.

Ibid. ch. 4. §. 6. p. 167.

Ibid. ch. 17. p. 250.

CAP. X. *De impedimentis divinis per modum purgationis aut perfectissimæ contemplationis : egregia Doctrina B. Joannis à Cruce.*

26. Incredibile dictu est, à mysticæ sententiæ professore tot Mysticorum, quorum defensor videri velit, testimoniis experimentisque fultam, non modò contemni sententiam, verùm etiam temerariam, imò etiam fanaticam appellari. Hæc autem confirmantur ex præclarâ Doctrinâ Joannis à Cruce asserentis, talia impedimenta, impotentiasque divinas *evenire animabus, aut per viam purgationis & pœnæ, aut per viam perfectissimæ contemplationis* : quo loco duobus verbis Vir Beatus ingentia arcana reseravit. Hæc nos alibì exposuimus; nunc verò id intelligi volumus, parem esse in utroque statu impotentiam; quanta autem in purgationum ac pœnarum, hoc est, probationum, statu reperiatur, hæc verba demonstrant : *In eo purgationis statu anima tam exigua est potentiæ, ac illius qui in tenebricoso carcere catenis ferreis ligatus manus & pedes, neque se commovere potest, neque perspicere aut sentire ullam opem, neque ab alto, neque ab imo.* En animus quàm arctè constrictus, quantoque impedimento

Obs. nuit. liv. 1. ch. 10.

Inst. sur les Etats d'Orais. liv. 9. n. 39.

Obs. nuit. liv. 2. ch. 7. p. 283.

Digitized by Google

pedimento tentus. Neque ita multo pòst : *maximo verò dolore afficitur, quòd ligatis potentiis atque affectibus non possit ut anteà erigere mentem atque affectum in Deum*, (modo sensibili ac discursivo) *nec precari Deum*, (eo modo quo solebat) *nec interesse divinis magnâ cum animi attentione* : (eo attentionis genere quam sensus ac discursus exprimit, ut patet ex antecedentibus.) Vide quàm à vero absint, qui negant in Oratione passivâ seu quietis ac simplicis intuitûs, impedimenta divina quibus ligentur facultates, affectus, discursivi actus, & eam Orationem tam extraordinariam ad gratiam communem omnibus Justis, contra mysticæ Theologiæ decreta, imò etiam contra sua, ut mox videbimus, revocandam putent.

Ibid. ch. 8. p. 285.

CAP. XI. *De S. Francisco Salesio, ac venerabili Matre Joannâ Fremyottâ Dominâ de Chantal.*

27. S. Franciscus Salesius de divinis impedimentis agit, occasione venerabilis Matris Joannæ Fremyottæ, quæ in hanc Orationem tracta erat : quâ de re cùm copiosè egerimus, hîc pauca dicemus. Primùm annotamus locos tam beati Antistitis quàm venerabilis viduæ, in quibus illæ impotentiæ memorantur Verùm antè omnia observamus, cùm de suis *impotentiis* tam sæpè quereretur à Sancto Episcopo nusquam esse reprehensam, tamquam sua exaggeraret incommoda aut scrupulos : imò verò rem simpliciter ac propriè intellectam, ut patet ex Epistolis : ipsa quoque pari simplicitate ac proprietate verborum, suas *impotentias* ingenuè ac sine fuco fatebatur, iisque medebatur *Deo mente conjunctâ, sine actibus*, inquit, *nam nullum facere possum.*

Instr. des Etats d'Orais. liv. 9. n. 26. Liv. 4. ep. 13. Liv. 5. ep. 1. Liv. 7. epit. 23. Ecrit de la M. de Chant. vie, II. part. ch. 24.

28. Actus autem illos quos elicere non poterat fusè exposuimus, docuimusque fuisse vel maximè actus *discursivos quos propriâ industriâ* vocabat, *item meditationis actus quos anima hujus statûs nullo modo potest elicere.* Non tamen semper erat suspensa ab illis actibus, sed tantùm *Orationis tempore*, ut ibidem sæpè ostendimus. Cæterùm ita agebatur, ut Deus persæpè vim operationemque remitteret, piamque feminam sibi relinqueret ; quo liquet non id ex habitu provenisse, sed ex singulari divinâ operatione per momenta, per intervalla, per actus singulos, sive se exerente, sive reprimente, ut explicavimus. Quòd ergò D. Cameracensis S. Franciscum Salesium ejusque spiritualem filiam in ore assiduè habet, laudo : quòd eorum spernit & sententiam & usum & experientiam, tantus divinorum ac mysticorum experimentorum assertor ipse viderit.

Inst. sur les Etats d'Orais. liv. 9. n. 29, 30. Ecrit de la M. de Chant. dem. 4. III. p. ch. 3, 4. Vie de Chant. II. part. c. 7. Ibid. 30, 31, 32, 33.

CAP. XII. *De P. Balthazare Alvare & P. Ludovico à Ponte.*

29. Duos hîc è Societate Jesu egregios proferimus testes, Balthazarem Alvarem Suaresii editorem, & Ludovicum à Ponte ejusdem Balthazaris vitæ scriptorem, summos Theologos ac spirituales viros, à D. Cameracensi sæpè cum laude appellatos. Hanc vitam ex versione Gallicanâ referam.

30. Itaque Ludovicus à Ponte incipit à duplici genere *Orationis mentalis, quarum altera procedit per viam ordinariam ; altera per viam magis extraordinariam paucis communicatam.* Prima autem *maximè pendet à nostrâ industriâ, promovente gratiâ, sine quâ nihil boni cogitare possumus.* En ab ipso principio duplicem gratiam, communem alteram, alteram extraordinariam communi-

Vie du Pere Balthaz. Alv. ch. 2. p. 11.

Digitized by Google

catam paucis, nec ab industriâ nostrâ, sed ex vocatione speciali ita pendentem, ut à communi gratiâ vulgares operationes pendent; quod ipse P. Alvares prodit in eâ relatione quam infrà memorabimus.

Inf. n. 32. Ibid. p. 20. Max. des Saints, p. 23, 24.

31. P. autem Alvares, *sexdecim totos annos exegit in oratione vulgari per tres vias, purgativam, illuminativam & unitivam.* Ergò via unitiva quæ est perfectissimi amoris, ad vulgarem tamen Orationem pertinet; ad meditationem scilicet, non ad contemplationem: contra id quod dicit Præsul, qui vitam unitivam ad suum quintum gradum, qui puri est amoris, revocat.

Vie du Pere Balt. pag. 22. ch. 5. p. 30, 31, 32.

32. Certè P. Alvares anteaquàm ad extraordinarium Orationis genus vocaretur, exercebat apostolicum illud, *Sine intermissione orate*, eâque Oratione donatus erat; quin etiam exercebat purum amorem erga Christum in se consideratum. Ergò hæc dona antecedebant *Orationem illam quietis, unionis, ac perfecta tranquillaque contemplationis ad quam post sexdecim annos laboris evectus est:* quo tempore a Præposito Generali jussus edidit relationem de suâ Oratione vitæ ejus infertam: adeò hæc extraordinaria, & singulari studio inquirenda habebatur. Eâ relatione memorat illum sexdecim annorum laborem, *quibus exactis cùm nihil tale cogitaret, cor suum totum immutatum dilatatumque comperit, immisso animi deliquio illi beatorum simillimo;* quod fuit initium viæ interioris extraordinariæ, quam, inquit, *experiri cœpit à Deo donatam*, non nisi singulari dono, cùm & antecedentem à Deo quoque esse constaret, sed per dona communia.

Ibid. c. 13.

33. *Hæc igitur Oratio*, inquit, *eâ in re sita erat, ut coram Deo constituerer per præsentiam quandam interiorem, & etiam corporaliter mihi datam, in quâ permanerem per modum habitûs fixi* sive permanentis: quod planè est extraordinarium; neque hîc quidquam commemorat de separatione motivorum proprii commodi, in quo nunc auctor noster quintum suum gradum, id est, perfectionis statum collocat.

Ibid. c. 14.

34. Ad eum statum evectus arcanas voces plerumque audiebat, *quibus & ad mundi contemptum & ad amorem latum incitabatur, & reprehendebatur si ab eo Orationis genere deflecteret*: & quæ sanè sunt extraordinaria.

35. Sed extraordinarium hujus statûs *in cessatione discursûs*, & ille maximè, & vitæ ejus scriptor reponebat: *per præsentiam Dei singulari dono datam, seclusâ propriâ industriâ, suspensis* sanè, *sed per certa tantùm intervalla potentiis*, quæ ipsissima est *Oratio quietis & recollectionis sive silentii*, in quâ teste Dionysio animus *patitur divina*, ad quæ ex suâ industriâ nihil confert.

36. Hîc autem quatuor observatu digna. Primum, quòd inter hujus Orationis fructus numquam commemorat separationem illam à proprio commodo. Alterum, eam Orationem in cessatione discursûs constitutam. Tertium, cessationem illam non ex habitu, sed ex singulari divinâ operatione profluere, & inter ea dona constitui, quæ non nisi *gratiâ, privilegio, vocatione speciali, quæ non sit omnium*, nec *propriâ industriâ & communibus gratiis acquiri & comparari possit.* Quartum, ibi animam pati divina, quod etiam S. Ignatio parenti suo contigisse narrat, ejusque rei gratiâ à summo Pontifice necessario impetratum, ut à Breviarii precibus immunis esset, propter extraordinariam illam vim quâ victus ac subactus, ad Orationes vocales prosilire vetaretur.

Ibid. c. 15, c. 40.

37. Solebat autem P. Alvares dicere, cùm Deus *discursum auferret*, tunc

Digitized by Google

ſignum eſſe datum, *Deum velle eſſe Dominum*, ſingulari illâ & ſupra diſcurſum omnem operatione quam vidimus: quod ſignum à B. quoque viro Joanne à Cruce datum legimus.

38. Nec minùs obſervatu dignum P. Ludovici de Ponte pronuntiatum illud, non eſſe mirandum ſi tunc animæ contingant *extaſes*, *ſcientia infuſa*, aliaque extraordinaria: quod & ipſe de ſe P. Alvares in ſuâ relatione memorabat, viſioneſque imaginarias & intellectuales, volatuſque mentis, ut conſueta referebat.

39. Denique ante omnia obſervatu digniſſimum iſtud à P. Alvare ſingulari quodam edito ſermone memoratum adverſùs Illuminatos, ubi eorum *reprehendit errores, quòd negarent ſine Oratione mentali poſſe quemquam eſſe perfectum, neque ad id ſufficere Orationem vocalem*: non autem perfectos eſſe volebat ſine amore puro, ergò in amore puro Orationem quæ ad perfectionem duceret minimè collocabat; quo vel uno à D. Cameracenſi in immenſum diſtat. *Ibid. c. 33.*

CAP. XIII. *De Gerſone, & Jacobo Alvare Paz, aliiſque recenſentibus Orationem quietis inter gratias gratis datas.*

40. Gerſonis quidem Orationem quietis ſive contemplationem ad gratias gratis datas diſertè referentis locum ſæpè adduximus ex doctiſſimo libello, cui titulus: *Elucidatio Scholaſtica Theologiæ myſticæ.* Jacobi autem Alvaris Paz hæc verba ſunt: *Orationem ſimplicis intuitûs deſiderare poſſumus, ſed conatu & induſtriâ noſtrâ habere non poſſumus; eſt enim donum verè ſupernaturale, ſicut raptus & extaſis & alia ejuſmodi:* quo loco non indicat eam Orationem eſſe extaſim aut raptum propriè dictum, ſed tantùm ejus donum tam ſingulare his donis eſſe ſimillimum. Concinunt Myſtici omnes, Ruſbrokius, Taulerus, inter recentiores ipſe Thomas à Jeſu; quibus omnibus hæc Oratio infuſa & ſupernaturalis eſt illo ſtricto & ſingulari ſenſu, quem ſæpè diximus, hoc eſt, extraordinaria, & à communibus gratiis abſoluta. *Conſi. 7. Tom. 3. de perf. lib. 3. app. 2. c. 9. pag. 1291.*

CAP. XIV. *Primum Corollarium: quòd falſum ſit, in eâ Oratione perfectionem collocandam, & quòd ſine eâ comparari non poſſit ex S. Saleſio ac S. Thereſiâ.*

41. S. Franciſci Saleſii Doctrinam & verba retulimus, & ille quidem jam Epiſcopus apoſtolicâ caritate præditus, ad ſummum perfectionis gradum pervenerat, licèt Orationem methodicam ac meditativam ſive diſcurſivam necdum prætergreſſus eſſet, ac ſuperiorem gradum nequidem cognoſceret, & præclarè ſecum agi putaret, cùm ſolatiis atque affectibus inhærebat. Denique clarâ voce teſtabatur ſæpè *eos qui pervim & ipſo rationis apice* divinæ ſe voluntati conjungerent, antecellere *aliis qui illâ quietudine* & extraordinariis motibus traherentur: atqui abſurdum eſſet perfectiores eſſe poſſe qui minùs caſto puroque amore tenerentur; ergò illa quietudo non eſt in puro perfectoque amore ſtatuenda. *Inſtr. ſur les Etats d'Oraiſ. liv. 9. n. 11, 12. S. Fr. de Sales, v. 2. ep. 21. Liv. 7. ep. 21. Entret. 2.*

42. Idem ſentiebat S. Thereſia, cùm diceret; *non pendere perfectionem ab illis gratiis extraordinariis, cùm multa ſancta anima numquam eas acceperint, multa acceperint quæ ſancta non fuerunt; imò verò qui laboribus acquiſivêre virtutes, meritis eſſe potiores;* quod apprimè cum B. Saleſio congruit. *Chaſt. de l'ame. 6. dem. ch. 9. p. 798.*

Digitized by Google

MYSTICI IN TUTO, PARS I.

43. Rursùs eadem ſancta Virgo memorabat *ſibi notos eſſe, quos Deus ejuſmodi gratiis dignaretur, quibus carere mallent, ſi in id ſuâ poteſtate relinqueretur;* quòd profectò non dicerent de puro amore, quo carere velle eſt impium: longo ergò diſcrimine hæc habebant.

Ibid. Chemin de la perf. ch. 3, 17.

44. Item aſſerit ad ſummam perfectionem perveniſſe quamdam quæ nedum Orationes extraordinarias aſſecuta eſſet, ex Oratione vocali numquam exceſſiſſet: quod ex P. Balthazaris Alvaris ore mox accepimus (n. 39.) Sic pro indubitato manet apud ſanctos, Orationes extraordinarias de quibus diximus, in puro amore, quæ ipſa perfectio eſt, non poſſe conſtituì.

CAP. XV. *Alterum Corollarium: quòd juſtificationis gratia ab his Orationis donis ſeparetur: B. Thereſiæ & P. Joannis à Jeſu teſtimonium.*

Chaſt. 6. dem. ch. 9. Ibidem, c. 4. pag. 822.

45. Quin S. Thereſia ultrà progreditur, clariſque verbis aſſerit, non modò meriti magnitudinem ab his Orationibus non procedere, ut ſtatim diximus, verùm etiam non eſſe certum hujus ſtatûs animas à *peccato mortali quod neſciant eſſe puras:* adeò illæ gratiæ ab amore non modò perfecto, verùm etiam juſtificante diſtant.

Init. tom. 2. Theol. myſt. cap. 3. p. 15, 16.

Quem in locum ſanctæ Matris, Joannes à Jeſu Maria ſummus Theologus, ſummuſque Myſticus, & in contemplativo ordine Carmelitarum diſcalceatorum ad ſummum honorem evectus, hæc habet: *divinam* quidem *contemplationem ſine ſupernaturali dono Dei nemini concedi: cæterùm contingere nonnullis in peccato mortali jacentibus, B. Mater Thereſia credidit; quod rationi conſentaneum eſt.*

Ibid.

47. Tum objectionem ſolvit. *Poſſet*, inquit, *ita excipi, ut Spiritûs ſancti dono contemplationis actu, qui jacebat in culpâ juſtus fiat*; quam tamen interpretationem rejicit, *eò quòd non ſubſit efficax ratio ad omninò aſſerendum contemplationis actum ad gratiam gratis facientem pertinere: poſitâ S. Thomæ Doctrinâ, 2. 2. q. 171. art. 4. & omnium Theologorum, in prophetiâ ſublimem contemplationem exerceri.* Ex quo collegit: *certius & ad mentem S. Thereſiæ accommodatius, inſigni contemplationis dono peccatorem aliquantò emolliri, tametſi ad ſtatum gratiæ minimè reſurgat.* Non ergò ſtatu ille puro amore conſtat qui ad minimum juſtificans eſt, cùm in eo etiam perfectio collocetur.

Ibid.

48. Addit nonnullis videri hæc dona iiſque majora, *abſque gratiâ gratum faciente conſtare poſſe, quemadmodum & cætera dona quæ gratiæ gratis datæ à Theologis nuncupantur:* atqui nemo exiſtimare potuit purum ac perfectum amorem ad eas gratias referendum: non ergò in eo contemplationis ſtatum ac Theologiæ myſticæ ſummam reponebant.

Ibid.

49. Pergit: *Excepto illo eventu ſuperiùs deſcripto, ſi de modo conſueto ſermo fiat, ii tantùm quos miſericors Deus ad gratiæ ſtatum evehat, illâ* contemplatione *potiuntur.*

50. En contemplationis donum inter gratias gratis datas recenſitum, ut ſuprà ex Gerſone aliiſque retulimus, n. 40.

Schola de Orat. contempl. dubit. 7. eod. t. p. 597.

51. Idem auctor inter effecta myſticæ contemplationis *animi ſuſpenſionem* notat: ut prorsùs in hæc duo Myſticos conſentire conſtet, *ſuſpenſionem* illam *animi* admitti oportere, donumque eſſe extraordinarium nec à communibus gratiis pendens, & à puro amore longè diſtans: quod erat probandum.

Digitized by Google

CAP. XVI. *His directè opposita D. Cameracensis verba; deque Philosophiâ Schola, in quam culpam conjicit.*

52. Jam D. Cameracensis verba videamus. Primùm illud: *In his statibus nullam aliam inspirationem admitti, nisi eam quæ communis est omnibus Justis.* Sanè addit *validiorem esse ac specialiorem* in Perfectis *puro amore gaudentibus*, sed interim ejusdem esse generis, & tantùm gradu differre: quo illas animi suspensiones excludit. Eodem pertinet locus de admittendâ tantùm *inspiratione & attractu communi omnibus Justis*: quod assiduè inculcat. *Max. des Saints, p. 67, &c.* *Ibid. p. 150.*

53. Hinc ad eum statum quem passivum vocant, nihil aliud requirit, *quàm ut sit pacatus & ab omni commodo absolutus*; quod procul abest ab eo quòd facultates animæ suspendantur, & ad impotentiam redigantur. *Max. des Saints. p. 204. 210.*

54. Quo etiam cogitur à tribus illis notis transeundi ad contemplationem, eximere impotentiam, quam suprà ex B. Joanne de Cruce, assentiente Nicolao à Jesu & Balthazare Alvare expressimùs, n. 15, 16, 17, 18. & seq. 23, 37. *Ibid. 171.*

55. Quod autem spirituales agnoverint *quemdam animæ fundum operantem sine ullo distincto potentiarum actu, id asserit provenire ex Philosophiâ Schola quam Mystici penitùs imbuerint*: cæterùm *incidi difficultatem omnem, si semel supponamus animæ potentias non esse distinctas.* Sic Scholæ consulit, cujus in sinum refundit spiritualium errata. Sed fruſtrà est. Primùm enim non tota Schola distinguit animæ potentias; tum ea distinctio ad rem de quâ agimus planè indifferens est, cùm id tantùm agant viri spirituales, ut discurrendi operatio divinis impedimentis suspendatur, quam ad rem opinio de potentiis distinctis nihil facit. Postremò ille fundus animæ nihil aliud illis est, quàm subtilis quædam operatio intellectûs ac voluntatis, quæ quia ab ordinario consuetoque usu longissimè abest, ideò ab interiore & latentiore fundo profecta videatur, sive re distinctæ sint facultates, seu ratione ac virtualiter tantùm: ut profectò luce sit clarius, non nisi ad involvendam Spiritualium sententiam Scholæ opiniones adduci potuisse. *Ibid. p. 201.*

CAP. XVII. *Nota temeritatis inusta piis sanctisque Mysticis, S. Theresiæ, &c.*

56. Neque eo contentus auctor ad hæc extrema prosilit. *Si in viis interioribus aliquid agnoscamus extra puri amoris habitualis limites*, hoc est, si præterea inspirationes illas ac facultatum animæ suspensiones admittamus, quas omnes sancti spirituales uno ore docuerunt, *nihil magis temerarium aut periculosum futurum*: quod etiam alibi urget. *Max. des Saints, Avertiss. p. 24.* *Pag. 203.*

57. Sic novus iste piorum Mysticorum assertor, non modò eorum abjicit decretum certissimum, de suspensis ac ligatis divino impedimento in statu & Oratione passivâ animæ facultatibus, verùm etiam illis gravissimam temeritatis notam inurit.

CAP. XVIII. *Iisdem sanctis Mysticis imputatur Fanatismus.*

58. Nec veretur idem auctor mihi passim imputare Fanatismum, quòd illa impedimenta divina ac facultatum animæ suspensiones agnoverim; quod *Resp. ad Summa. p. 72. Réponse à la*

Digitized by Google

cùm ego ſenſerim, ſanctæ Thereſiæ omniumque Myſticorum clarâ & irrefragabili auctoritate ductus, non ego ſed illi Fanatiſmi arguuntur.

Mystici in tuto, Pars I.

39. At fortè auctor in eo vim facit, quòd ego conceſſerim illam Orationem, eique conjuncta impedimenta divina, in venerabili Matre Joannâ Fremyottâ, Mariâque Roſſettâ fuiſſe penè continua. Quid tum poſteà? quid facit ad Fanatiſmum, quòd raro aut ſæpiùs hæc intermiſſa fuerint? ſi ſuſpendi animæ facultates ad Fanatiſmum pertinet; profectò Thereſia, Joannes à Cruce, Balthazarus Alvares, aliique omnes ejus ſuſpenſionis aſſertores à Fanatiſmo excuſari non poſſe conſtat.

Déclar. des Ev. p. 103, 109, *&c.* *Ibid.*

60. Quamquam nec ego aſſerui continuitatem illam, quantam auctor indicat. Etſi enim religioſiſſimæ viduæ oratio penè continua fuiſſe fertur, non propterea neceſſe eſt extra ipſum Orationis argumentum illa impedimenta divina valuiſſe; nec ipſa Oratio etſi penè continua, eodem ſemper impetu viget: quin etiam annotavi inter ipſos vividiſſimos contemplationis actus, alios diſcurſivos ac plenè deliberatos intermiſceri ſolitos; multos etiam ſcriptis aperto diſcurſu conſignatos fuiſſe. Idem de Mariâ Roſſettâ dixi clariſſimis verbis, quæ quidem commemorare oportebat mea dicta recitantem, cùm ex iis tota vis pendeat.

Inſt. ſur les Etats d'Oraiſ. liv. 8. *n.* 32, 34. 35. *Ibid.* 36. *pag.* 321.

61. Quare certiſſimum eſt, nullam fuiſſe vel leviſſimam cauſam cur Fanatiſmi accuſarer: & ſanctiſſimos Myſticos, ipſam imprimis Thereſiam ac Joannem à Cruce, quorum operâ vel maximè uti velle ſe profitetur Præſul, ipſius judicio, ut temerariæ, ut periculoſiſſimæ Doctrinæ auctores, eſſe rejectos, neque tantùm ut ſuſpectos, ſed etiam ut apertè Fanaticos.

Max. des Saints, Avertiſſ. pag. 24. *pag.* 205. *Reſp. ad Summa, p.* 72. *Rép. à la Déclar. p.* 109.

Cap. XIX. *Quid ad hæc repoſuerit auctor.*

62. Hæc quidem auctori objecimus in Declaratione noſtrâ, & auctores appellavimus quibus facultatum ſuſpenſio niteretur, Gerſonem, Thereſiam, Joannem à Jeſu, Jacobum Alvarem Paz, Franciſcum Saleſium, atque his nunc addidimus Joannem à Cruce ac Balthazarum Alvarem. Hæc quidem refert auctor; quid autem reſpondeat, operæ pretium erit intelligere. Talis autem reſponſio eſt: *Facile probatu eſſet, auctores quos citant non favere eorum ſententiæ;* quo dicto, tamquam confectâ re, tranſit ad aliud. Fidem hominum! facilè probabis ſcilicet illos auctores & alios Myſticos, in Oratione quietis, divina illa diſcurſûs impedimenta neſciſſe, neque eam Orationem revocaſſe ad gratias gratis datas, quæ non modò nihil faciant ad juſtificantem gratiam, verùm etiam cum peccato mortali ſtare poſſint? Facilè, inquam, probabis, eam Orationem quæ cum peccato mortali ſtare poſſit, in puro amore conſiſtere, purumque illum amorem cum eo peccato poſſe conjungi: hæc, inquam, facilè probabis, cui nihil non aſſerere, nihil non probare in promtu eſt? Miſerum eſt, cùm ad hæc nec hiſcere valeas, tam contemptim tamen tamque confidenter objecta tranſilire.

Declar. 3. *Epiſc.*

Rép. à la Déclar. p. 107, 108, 139, *&c.*

Cap. XX. *Alia Reſponſiones.*

63. *Atenim*, ſic objicit, *Prælati ſemper confundunt contemplationem & paſſivitatem:* quid ad nos quâ hæc verborum ſubtilitate ſecernas? Certum, certum, inquam, illud eſt, contemplationem ſine illâ tuâ quam vocas *paſſivi-*

Rép. à la Déclar. p. 108.

Digitized by Google

tate esse non posse, cùm tibi contemplatio non nisi in puro amore sit, in quo *passivitatem* reponis. Hoc nobis sufficit, cùm luce clariùs dederimus eam Orationem in puro amore reponi non posse, quæ etiam cum peccato mortali constet.

MYSTICI IN TUTO, PARS I.

64. Pergit tamen : *Prælati in articulo Issiacensi XIII. admittunt eam quam admisi passivitatem*, cùm agnoscant *actus in corde conceptos & formatos cum omni suavitate Spiritûs sancti.* Sanè, quis enim hos actus nesciat ? sed hos actus esse passivos, tu solus asseris ; neque in eo Prælatos habes assentientes. Quæ nostra quæstio est. *Ibid.*

65. Adeò autem absumus ab eo, ut in articulo XIII. passivitatem illam explicare velimus, ut è contrà passivitatem omnem ad articulum XXI. referamus, ibique tantùm ejus mentio incipiat. Qui autem dixerit *passivum* hoc esse *tranquillum*, te primum, te solum esse comperimus, alium præter te neminem. *Max. des Saints, pag. 204, 210.*

66. Quod addis, *eorum*, trium scilicet Prælatorum, *passivitatem* quæ non eorum est, sed auctorum omnium spiritualium ut vidimus, tibi esse *suspectam* : idipsum est quod miramur, tantam esse confidentiam, ut ipsam Theresiam, ipsum Joannem à Cruce, aliosque tot ac tantos Mysticos, quos à nostrâ sententiâ separare nullâ arte potuisti, nec ipse tentasti, pro suspectis, pro temerariis, pro Fanaticis habere sis ausus ; adeò nihil non audes, nihil non verborum fuco probare te posse confidis. Miram eloquentiam, sed planè noxiam ! *Rép. à la Déclar. p. 108, 109.*

CAP. XXI. *D. Cameracensis sibi ipsi contrarius.*

67. Quid quòd D. Cameracensis hanc ipsam, quam fanaticam vocat, impotentiam adstruit ? An non enim agnoscit in certis statibus quoad Orationem vocalem *veram impotentiam* ? Unde illam, nisi ex suspensis divinâ potentiâ etiam interioribus animæ facultatibus ? non enim Deus, credo, linguam, sed illas facultates impeditas tenet : quænam autem illa est in articulo x. toties decantata *invincibilitas & ratiocinandi incapacitas*, nisi impotentia quædam ? unde verò orta, nisi ex eo quòd anima videre non possit id quod *Deus ipse subtrahit, suffuratur, occulit* ? Tuo ergò te gladio jugulas, & ut me Fanatismi arguas, non modò Theresiam & alios, sed etiam teipsum (pudet, ah ! pudet) facis Fanaticum. *Max. des Saints, p. 157.* *Ibid. p. 87, 89, 90.*

CAP. XXII. *D. Cameracensis responsio circa tres notas transitûs ad contemplationem.*

68. Sanè D. Cameracensis vult à se memoratas tres illas celeberrimas transitûs ad contemplationem à B. Joanne à Cruce præclarè constitutas notas : *nempe*, inquit, objiciunt *à me prætermissam impotentiæ notam.* Certè id objicimus. Ostende verò quid de eâ dixeris. *Dixi enim solùm*, inquit, ex discursivâ Oratione *animam non trahere succum, neque quidquam aliud agere, quàm ut sese distrahat ac languore conficiat.* Certè id solùm dixisti. Dic sodes, an Joannes à Cruce aliique Mystici id solùm dixerint, non veram impotentiam agnoverint, suspensis scilicet animi divinâ quâdam operatione ac per impedimenta divina facultatibus ? Verbis eorum tenêris : negare non potes. *Rép. à la Déclar. p. 138, 139.* *Ibid.*

Digitized by Google

Fatearis ergò neceſſe eſt à te unam Myſticorum prætermiſſam notam, atque eorum, quam extollere velle videaris, ſpretam auctoritatem.

MYSTICI IN TUTO, PARS I.

CAP. XXIII. *Grande illius notæ ſuppreſſæ incommodum malè à D. Cameracenſi propulſatum.*

Rép. à la Déclar. p. 139. 69. *D. Meldenſis*, inquit, *id contendit pertinere ad inflandas animas.* Sanè. Id enim pertinet ad infarciendam præcipitis ſuperbiæ amentiam, ſi quoties animam ad contemplationem admoveris, ſimul illi declares in eo eſſe neceſſarium amorem puriſſimum ac perfectiſſimum: atqui hoc declaras, qui contemplationem in puro amore collocatam doces. Reſpondet D. Cameracenſis: *Idipſum damnare eſt B. Joannem à Cruce, S. Thereſiam, Balthazarem Alvarem, & Franciſcum Saleſium.* Certè ſi illi tecum reponerent contemplationis Orationem in amore puriſſimo, non tantùm juſtificante, verùm etiam perficiente: ſed quàm longè ab eo errore abſint, ſatis conſtitit.

Ibid. 40.

70. Neque tantùm animas ad contemplationem traducendas in hunc gurgitem conjicis, ſed ipſos etiam directores, quibus ſubtrahis certiſſimam & clariſſimam impotentiæ notam; quâ tamen ſublatâ audent declarare animabus, ipſas eſſe puriſſimo amore perfectas, quo diſcurſum omnem abjicere teneantur.

Ibid. p. 140. 71. Reponit: *An non anima ad contemplationem à meditatione traduci poteſt, niſi id ei declaraveris?* Speras ergò id à te poſſe præſtari, ut anima omnem diſcurſum te auctore abjiciat, neque id tamen perſentiſcat? callidum directorem qui hæc ſe perficere poſſe crediderit!

Ibid. 72. Atenim: *cùm anima cuipiam ſua mutantur exercitia, non propterea eidem indicatur eam eſſe amore perfectam, ſicut nec diacono cùm ad ſacerdotium promovetur.* Nec cogitas mutato exercitio, meditatione ſublatâ, diſcurſu interdicto ſimul indicari puriſſimum amorem ſine quo iſta ex te eſſe non poſſunt: neque ullum eſt ſimile ſignum; ſignum, inquam, facti in promovendis ad ordines. Hæc ergò mittamus, & à te fateamur neglectas illas notas à Spiritualibus traditas.

CAP. XXIV. *D. Cameracenſis objectiones, ſive argumenta quinque.*

Max. des Saints, p. 207. 73. Præſulis reſponſa vidimus; nunc ne quid probationi noſtræ deſit, objecta audiamus. Sunt autem hujuſmodi. Primum, *B. Thereſiam ſeptimâ in manſione aſſerere animas ejus ſtatûs nullum experiri amplius raptum, qui contra ordinem naturæ ſuſpendat intellectûs voluntatiſque facultates.*

Ibid. 74. Alterum: *his ſuſpenſionibus everti ſyſtema puræ fidei piorum omnium Myſticorum, ac imprimis B. Joannis à Cruce.*

Ibid. p. 64, 65. 75. Tertium: hanc fidei obſcuritatem nullum admittere lumen extraordinarium, nullam extraordinariam aut miraculoſam inſpirationem, teſte eodem B. Joanne à Cruce.

Ibid. 76. Quartum: *ſecundùm eumdem auctorem ab hujus ſtatu animabus extaſes, viſiones, revelationes, communicationes interiores voluntariè recipi minimè oportere*, cùm eodem auctore teſte, in fide nudiſſimâ atque obſcuriſſimâ mens maneat.

Ibid. 207. 77. Quintum: admittere illas facultatum ſuſpenſiones nihil aliud eſſe, quàm

Digitized by Google

quàm *contemplationem passivam, quæ ex se libera est & meritoria, cum gratiis gratis datis confundere; repugnantibus Sanctis, qui dicunt nunquam his gratiis voluntariè occupandam mentem.* Hæc sunt igitur D. Cameracensis argumenta quinque, ad quæ resolvenda nunc ordine procedimus.

CAP. XXV. *Responsio ad primum ex S. Theresiâ sumptum.*

78. Ad primum quod sumptum ex sanctâ Theresiâ negante in mansione septimâ ullum esse actum suspendentem facultates, dicendum & rem esse falsam, & locum ab auctore esse corruptum. Et quidem satis constitit septem totis primi hujus opusculi capitibus, & centum eximiæ virginis locis de suspensis facultatibus in actione quietis, quam ipsa contemplationis appellat. Ergò si in mansione septimâ jam nulla suspensio est, ne sancta ista sibi, quod nefas est credere, in re experimenti adversari videatur, vel dicendum raptum alio sensu dici ac auctor intelligat, vel hunc locum qui nobis objicitur non ad Orationem quietis, sed ad aliud Orationis genus pertinere.

79. Ut autem sanctæ Virginis mentem ex ipsâ teneamus, in illâ septimâ mansione id habemus, cap. 1. Hunc statum incipere à visione intellectuali sanctissimæ Trinitatis, quæ planè cœlestis & extraordinaria est. Quo etiam loco loquitur de operatione quâdam, quam *apertionem fenestræ* hoc est, introductionem cujusdam intimæ lucis nominat: hanc autem *fenestram ab animâ aperiri posse, negat, aut à quoquam nisi à Christo.* Quæ nisi de gratiâ extraordinariâ intelligantur, nihil sancta diceret. *Chast. 7. dem. cb. 1. p. 809.* *Ibid.*

80. Capite verò secundo apparet *sanctissima Jesu Christi humanitas, multaque interveniunt divinæ operationes, aliæ raptim, aliæ firmiores ac magis durabiles.* Quo etiam loco amittit anima *motum omnem quem potentiæ & imaginatio indere consueverant.* Quin etiam intellectûs *operatio non perturbat animum; quia omnipotens qui creavit illum, ejus suspendit actionem, hincque intueri tantùm id quod intùs agitur quasi per rimulam quamdam*, hoc est, actione intimâ, tenui & exili vixque sensibili: *tum verò potentiæ*, quatenùs magis afficiuntur sensibus, *manent non extinctæ quidem, sed operatione nullâ*, sensibili scilicet, *& quasi attonitæ rerum magnitudine.* *Ibid. ch. 2. p. 811, 813.* *Ibid. p. 814, 815.* *Ibid. 819.*

81. Cap. deinde quarto sic ait: *Dominus animas interdùm sinit ad suum naturalem reverti statum*, à quo proinde eas abstraxerat. Denique, *Deus solus potest hanc indulgere gratiam, & quicumque noster conatus esset inutilis*, intellige conatum ex communibus gratiis, (ut sup. n. 3. 6. 23.) alioqui nihil dicit. En quot operationes extraordinarias, quot rerum miracula inducat in eam mansionem, à quâ omnia extraordinaria arcere voluisse fingitur. *Chap. 4. p. 821.* *Ibid. 817.*

82. Quid ergò dicendum ad eum Sanctæ locum, quem auctor objecit (sup. n. 72.) omninò respondendum hunc locum ab eodem auctore esse truncatum. Sic enim refert à B. Theresiâ assertum: *Septimæ mansionis animas nullam experiri amplius raptum, qui suspendat intellectûs voluntatisque facultates*: atqui sancta illa Virgo non scripsit absolutè nullum, sed *ferè nullum*: neque etiam id scripsit de omni genere aut omni effectu raptûs, cùm disertis verbis dicat: *Ego autem id intelligo quoad exteriores effectus.* Quod posteà exponit *de extasi aut volatu mentis: quæ*, inquit, *in septimâ mansione rara sunt, nec fere* *Ibid. ch. 3. pag. 819.*

Digitized by Google

contingunt in publico. En quid beata Virgo ab eâ manſione arceat; raptum *in publico*, raptum *quoad exteriores effectus*, idque non abſolutè, ſed *ferè*: ac ne quidem ait hos raptus nullos eſſe, *ſed raros*: neque ut auctor fingit, raptus generatim *ad infirmitatem animi* pertinere, ſed *raptus illos* quales vidimus, quibus beata Virgo toties laboraſſe ſe memorat: raptus denique ubi anima ita ſibi excidit tota, ut *nullus uſus ſenſuum relinquatur*; quod in ejuſmodi Oratione eſt infrequens, cùm ferè unus diſcurſus intercludi ſoleat.

Max. des Saints, pag. 207, 208.

7. dem. pag. 819, 820.

Ibid. 809.

83. Sic igitur auctor B. Thereſiæ locum nobis objicit, ſed mutilum, reſectis integris ſententiis, iiſque quæ ad rem vel maximè faciant.

CAP. XXVI. *Ad alia objecta reſpondetur.*

84. Ex his ad ſecundum argumentum ex B. Joanne à Cruce promptum facilè reſponderi poteſt. Sciendum autem eſt Orationem quietis, quæ diſcurſum impedimento divino ſuſpendit & excludit, ut ex eodem beato viro ſuprà demonſtravimus, (n. 15. & ſeq.) etſi eo nomine ſit extraordinaria, ut ibidem eſt dictum, tamen ejuſmodi eſſe, ut longis diuturniſque voluntariis diſpoſitionibus & experimentis præparetur; quibus id anima vel maximè doceatur, ne ſupernaturali gratiæ obicem ponat; unde ea gratia ſupernaturalis licèt, ut B. Thereſiam, Joannem à Cruce, Balthaſarum Alvarem, alioſque omnes vitæ ſpiritualis auctores communi conſenſu docere vidimus, tamen non eodem modo extraordinaria eſt, atque extaſes, aliaque quibus ſenſus omnis penitùs intercluſus abſorbetur ac mergitur: unde eam prædicti ſancti viri non ad miraculum revocare conſuevêre.

85. Diligenter autem attendendum in Oratione quietis, ſecundùm illos beatos auctores nihil premi, niſi diſcurſum qui chriſtianis actibus non eſt eſſentialis, cùm teſte Prophetâ & Apoſtolo, juſtus fide vivat, quæ non eſt diſcurſiva, ut paſſim Theologi docent: unde hîc Chriſtiano nihil extraordinariè adimitur, niſi ille diſcurſus qui chriſtianæ vitæ, ut chriſtiana eſt, non eſt neceſſarius, cæteris integris & conſueto modo currentibus: quare meritò aſſerit nullum hùc aliud advehi lumen, præter illud nudæ ac ſimplicis fidei quæ diſcurſiva non eſt, adeòque nihil de ſuo amittit ſublato diſcurſu, imò verò vel maximè ad ſuam redigitur nuditatem, ſanctamque obſcuritatem; nihil ex diſcurſûs luce mutuantem.

Liv. 2. c. 28. p. 135, &c. Vive flamme, Cant. 2. n. 2. p. 513, 514.

86. Joannes autem à Cruce ab Oratione quietis, ſive à contemplatione, adeò non excludit gratias extraordinarias, ut etiam in eum ſtatum paſſim admittat interiores voces, nonniſi ab extraordinariâ inſpiratione profectas: admittat etiam pennati Seraphini ſagittam & plagas, quas quidem quantumvis extraordinarias, non tamen reponit miraculorum loco, eò quòd non ſubitis & omninò improviſis motibus & impreſſionibus evenire, ſed totius ſtatûs ſerie adduci & præparari videantur.

87. Itaque raptus ferè excludit illos tantùm, qui & omnes ſenſus hauriant, nec aliis inter ſe certo ordine connexis operationibus, ſed divino tantùm impetu aut inſtinctu, nullâ vel non ita conſpicuâ præparatione & connexione conſtant; quæ nos alibi indicavimus; aliis tractatibus fuſiùs exponenda recepimus.

Inſt. ſur les Etats d'Oraiſ. liv. 7. n. 6, &c. liv. 10. n. 23, &c.

Et per hæc patet ſolutio ad cætera objecta (n. 73. & ſeq.) quâ de re etiam

Digitized by Google

videndus est Balthazar Alvares locis allegatis. n. 34. 38. quæ cum B. Theresiâ ac B. Joanne à Cruce mirum in modum concinunt.

CAP. XXVII. *De amore illo qui ab Oratione passivâ inseparabilis videatur, quæstiuncula.*

88. Quæres, quid igitur causæ sit cur Orationem quietis ac simplicis intuitûs sive passivam vitæ spiritualis magistri in quâdam amoris vi reponere videantur? In promptu responsio est. Amor quodam sensu ipsâ passione constat, alio sensu, actione, imò etiam voluntatis electione verâ. Sunt qui ament volentes, illecebris amoris liberè consentiant, seque ultrò ac totâ voluntate amori ipsi tradant: tum amor activus est. Sunt etiam qui ament inviti, nolentes, repugnantes, nec amori consentientes. Hi non amant secundo sensu sed primo, amoris passione non actione, ad amorem attracti potiùs quàm amantes. Id etiam in divinis habet locum. Verus amor, vera caritas virtus est & virtutum perfectissima, quæ etiam à Theologis vera dilectio vocatur, verâ ac deliberatâ electione constans; undè etiam dilectionis nomen passim apud Theologos. Est autem alius amor seu potiùs attractus ad amorem impulsu divino inflammante, instigante, ad amandum illiciente aut etiam quodam modo pertrahente. Hæc vis impropriè amor dicitur; meliùs illecebra amatoria diceretur: viget autem in Oratione passivâ. Cùm verò ei pronò animo ac voluntate consentiunt, fit ipsa dilectio illa justificans atque perficiens: quare hæc sola non prior illa justificat; aliud est enim illici, impelli, trahi quodammodò ad amorem, aliud consentire, eligere ac verè diligere. Quæ nos à spiritualis vitæ magistris tradita hîc obiter annotamus; tractatu verò habito, seu continuato de statibus Orationis copiosiùs exequemur. Nunc ista sufficiant.

CAP. XXVIII. *De Fanatismo. Auctoris insignis error.*

89. Ideò Fanatismi me auctor accersit, quòd *Orationem passivam* admiserim eam, *quâ positâ animæ reputantur extraordinario instinctu actæ & impulsæ, ita ut libero arbitrio careant, & prorsùs inhabiles fiant ad quoscumque discursivos; etiam dominicæ Orationis actus edendos*, cùm Deus *manu supremâ agat, animamque immedicabiliter ponat extra Pastorum directionem omnem, ac liberi arbitrii actum indefinitè auferat.* Quâ in re & mihi errorem imponit, & ipse vehementer errat.

Rép. ad Sum. p. 72. Rép. à la Déclar. p. 109.

90. Ac mihi quidem splendidè imponit. Primùm, quòd mihi imputat ea quæ à S. Theresiâ, à B. Joanne à Cruce, Balthazare Alvare & aliis, de verbo ad verbum exscripseram. Deinde quòd & mihi & illis falsa imputet. Nulli enim diximus auferri *indefinitè* liberum arbitrium, sed tantùm ad effectum suspendendi discursûs, idque tempore Orationis tantùm, ut expressè docuimus libro VII. & X. de statibus Orationis, neque eò usque ut omnis directionis adjuvantis opera subtrahatur; id enim toto opere agit B. Theresia, id Joannes à Cruce, ut eas animas regant, atque optimæ directioni subjiciant. De Oratione autem dominicâ, usque adeò absumus ab eo, ut cuiquam subtrahatur, ut etiam *passivissimis*, si ita loqui fas est, animabus relinqui liberam pro certo statuamus toto libro III. de statibus Orationis, libro quoque

Instruct. sur les Etats d'Or. l. 7. n. 6. l. 10. n. 23.

Digitized by Google

x. inter xxxiv. articulos viii. & lib. viii. passim ac præsertim n. 36. quare quodcumque hîc mihi ac Spiritualibus aliis imputatur, mera & aperta calumnia est in me; &, quod gravius, in Sanctos.

MYSTICI IN TUTO, PARS I.

91. De libero sanè arbitrio quod à me indefinitè sublatum insimulat, hæc disertè dixi : *Ea actio, quam passivam vocant, non est suppressio cujuscumque actionis etiam liberæ, sed tantùm ejus actûs qui discursivus dicitur, ubi procedit ratio ab unâ re ad aliam, in quâ re usque adeò certum est non tolli liberum arbitrium, ut etiam Angeli qui non sunt discursivi, procul dubio sint liberi.* Quæ doctrina inculcatur libro x. his verbis : *Non ergò hæc suspensio est actuum liberi arbitrii, sed eorum tantùm actuum qui discursivi sunt sive proprii conatûs & industriæ : qui actus suspenduntur* non indefinitè, ut calumniatur auctor, *sed momentis à Deo dispositis*, id est potissimùm Orationis tempore; quod toto libro fusum.

Instruct. sur les Etats d'Or. l. 3. n. 1. & l. 8. n. 36. & l. 10. n. 5.

92. Cùm autem mihi, nec mihi sed Sanctis sub meo nomine tantos errores imponat, ipse vel maximè errat, cùm in raptibus, extasibus, impulsibus, & instinctibus extraordinariis, manuque supremâ factis, qui negari non possunt, & in sanctis Prophetis procul dubio reperiuntur, Fanatismum reponat; quod certè hæreticum & impium est.

Rés. ad Summa, pag. 72. Rép. à la Déclar. p. 109.

CAP. XXIX. *Quòd auctor à sanctis Spiritualibus toto systemate discrepet.*

93. Jam ergò sanctorum Mysticorum à D. Cameracensi aperta discrepantia est. Primùm, quòd ab illis omnibus sanctis uno ore agnita divinæ impedimenta tollat : deinde quòd sanctorum doctrinam temerariam, periculosissimam, suspectam, fanaticamque decernat : denique quòd *passivitatem* reponat in purissimâ caritate, hoc est, in ipsâ christianæ perfectionis arce, contra quod omnes Sancti docuerunt, ut suprà vidimus primo & secundo corollario, cap. 14. & 15. n. 41. &c. 45. &c.

94. Hæc autem & ista per se singularis inauditæque temeritatis sunt, & tollunt certissimas à magistris traditas ad Orationem extraordinariam transeundi notas, & animas ad eam dirigendas in gravissimum superbiæ periculum agunt præcipites, uti suprà memoratum est n. 67. 69.

95. Quòd autem Orationem extraordinariam Sanctis quoque inaccessam & speciali vocatione indigentem in ipsâ caritatis perfectione constituit, contra omnium Spiritualium sensum, ut vidimus, christianæ perfectioni derogat, & habet omnia incommoda in nostrâ Declaratione copiosè recensita, responsis auctoris alibi, Deo juvante, perspicuè refellendis.

Déclar. p. 16, 17.

96. Vides, candide Lector, quid illis eveniat qui se cæteris præstare velint; nempe existimavit auctor se ad summum mysticæ scientiæ devenisse, unum *se esse scilicet à quo* vel maximè *Spirituales viri intelligi* se sentiant, unum se omnium qui *accuratiùs quàm eorum pars maxima hæc arcana tradiderit.* Itaque suo præfisus ingenio, (quod lugentes, nec nisi necessariò dicimus) dum systema Mysticorum componit ad arbitrium, non Joannem à Cruce, licet sæpè laudatum, non alios à se toties appellatos sequitur, sed eos, ipsumque adeò sanctum Franciscum Salesium, sanctamque Theresiam supergressus, aliam eamque pessimam & inauditam init regendarum animarum viam : & qui Mysticis favere fingitur, eos vel maximè impugnat, nec ali-

Max. des Saints. Avertiss. p. 28.

Digitized by Google

quot verbis atque sententiis, sed toto, ut vidimus, systemate, totâ doctrinæ, totâ instituendæ interioris vitæ ratione. Quod erat demonstrandum.

APPENDIX

Ad primum articulum ex Dissertatione D. Cameracensis.

97. EGo cùm animum ad hanc scriptionem appuli, nondum noveram *dissertationem illam D. Cameracensis de veris oppositionibus inter Doctrinam Episcopi Meldensis & suam*, quam edidit post responsionem ad declarationem nostram. Hujus dissertationis punctum secundum est *de Oratione passivâ*. Quo loco diligentissimè quærendum est : quid novi D. Cameracensis afferat. Quale autem illud sit, sequentia demonstrabunt. Pag. 32.

CAP. XXX. *In suâ Dissertatione D. Cameracensis nullum affert suæ sententiæ auctorem.*

98. Quod *ad passivitatem* attinet, D. Cameracensis duo peccasse convincitur : Primum, quòd suspensiones facultatum ab omnibus mysticis agnitas primus & solus è medio sustulerit : alterum, quòd *passivitatem* primus & solus in puro ac perfecto amore reposuerit : primus, inquam, & solus nullo hujus rei adducto auctore : quod etiam illis verbis constitit in responsione ad declarationem positis : *facile probatu esset auctores quos citant non favere eorum sententiæ.* Quod quidem si facile probatu esset, non id prætermitteret diligentissimus sui tuendi artifex, cùm in eo tota sit constituta difficultas : prætermisit autem ; neque nostros auctores exponendos suscipit, nec quemquam pro se laudat, ut etiam suprà demonstratum à nobis est (n. 62.) At nunc in eumdem impingit lapidem ; *Credo*, inquit, *à me id posse demonstrari ex Joanne à Cruce, & aliis quos Meldensis citat.* Demonstra ergò vel semel : saltem conare ; ut vel unum tuæ sententiæ defensorem adducas : quamdiù enim hæc jactaveris, numquam præstiteris, nihil est. Rép. à la Decl. p. 108. Diss. p. 47.

99. Sanè confitetur sanctos Mysticos posterioris ætatis, *quamdam impotentiam* agnovisse, *sed quæ ad literam accipienda non sit.* Quidni ? quid enim necesse est vim facere Sanctis ut eos à nativo sensu abstrahas ? quo auctore hæc aggrederis ? quem adducis vitæ spiritualis auctorem qui tecum sentiat ? imò, quem appellare potes qui non tibi clarè adversetur ? Ego verò, qui ab hâc sententiâ discesserit, qui non hæc divina impedimenta docuerit, novi neminem. Audi virum præstantissimum ac sanctitatis odore florentem Olerium ; *Status tuus manifesta impotentia est, in quâ Deus te tenet.* Rursùs : *Reddit tuas facultates naturales inutiles & impotentes ad illi serviendum.* Rursùs : *transire te oportet per aridităes, per languores, per impotentias.* In aliâ epistolâ : *Tum amandi desiderium* (quatenùs sensibile est, & in sensus se exerit) *impeditur sive sistitur superiore potentiâ ac præsentiâ sponsi silentium imponentis interioribus facultatibus.* Iterùm : *O si sponsus sineret agere sponsam, quid non tunc loqueretur ?* nempe suspendit amatoria quæ à discursu pendent, quæ ad sensus vergunt : *Ut anima agnoscat, nihil se esse per se quàm ariditatem, quàm impotentiam, quàm languorem ac cecitatem, quæ in eâ restat his subtractis auxiliis.* En hæc impedimenta divina piis vitæ spiritualis magistris quàm sint Ibid. p. 17. Ep. 118. Ep. 123. Ep. 157.

familiaria, quæ tu tamquam noxia ad litteram sumi vetas.

MYSTICI IN TUTOL. PARS I.

100. Audis carceres, catenas ferreas; audis divino numine, divinâ vi ligatas, suspensas, impeditas, quoad certos vulgatos actus, animæ facultates; quædam esse, quæ per certa momenta præstare non possint, eo sensu quo sine gratiâ nihil possumus: audis subtractiones, impossibilitates ab Alto immissas, & quid non? nempe ut experiantur illud Davidicum: *Domine, in voluntate tuâ præstitisti decori meo virtutem;* cùm nempe dixisset *in abundantiâ suâ: Non movebor in æternum:* at illud evenit: *Avertisti faciem tuam à me, & factus sum conturbatus.* Cui concinit illud: *Avertente te faciem turbabuntur: auferes spiritum eorum & deficient, & in pulverem suum*, in impotentiam suam, in nihilum suum *revertentur*: & illud: *Flabit Spiritus tuus, & fluent aqua*: quas, illo cœlesti flatu per intervalla subtracto, nullâ vi expresseris. Subtrahit enim Deus per certa momenta quæ vult, ut discant illud dominicum: *Sine me nihil potestis facere.* Hinc illa impedimenta divina ab omnibus omninò Spiritualibus posita: at tu, novus vitæ spiritualis Magister, Theresiâ aliisque præstantior, ad litteram hæc sumi vetas.

Ps. XXIX. 8.

101. Quidni autem tanti viri, si tanta sunt horum impedimentorum incommoda, si tanta pericula quanta tu jactas, quidni sua dicta ipsi temperârunt? cur Theresia hæc dixit quæ Librum aperienti nunc succurrunt: *in tam excelso statu anima discurrere, nec si vellet, posset.* Quo quid expressius excogitari potuit? cur alii paria millies repetebant, nec animas sibi ab Alto commissas, ac suam impotentiam nimis deplorantes comprimendas putârunt: nempe, ut tu illis doctior, nova hæc temperamenta primus solusque reperires?

6. dem. c. 7. p. 784.

Diss. ibid.

102. *At per illam*, inquit, *Mysticorum impotentiam, intelligendum est gratiæ illecebram tunc esse tam validam, ut anima à se id impetrare non possit, ab eâ se abstrahat.* Hoc est, vix potest; ægrè potest. Nempe id Theresia, id Franciscus Salesius, id Joannes à Cruce, & alii vitæ interioris principes sentiebant: *vix* illud ignorabant: veram impotentiam, vera impedimenta divina, propriissimis verbis ad animarum laqueum exprimebant.

Ibid. p. 47.

103. Quod autem iterùm recurrit auctor ad Scholæ præjudicia, falsamque Philosophiam; suprà luculentissimè confutatum est, (n. 55.) confutata ea, quæ ex me ipso mihi, ipsi objicit de continuitate actuum, deque libero arbitrio indefinitè sublato, & aliis ejusmodi (n. 59, 60, 89, 90, 91.) confutata denique, quæ ex B. Theresiâ & Joannis à Cruce regulis prompsit: n. 71, 83 & seq.

Ibid. p. 33.

104. Nec minùs vana sunt, quæ profusissimè expohit de liberi arbitrii usu sublato: non *indefinitè*, ut falsò exprobrat, sed ad certos actus non semper necessarios, sed ad certa momenta: (ex n. 90, 91.) quo loco, ut vidimus, non me, sed auctores maximos, quos tantùm exscripsi, audacissimus censor carpere aggreditur.

Ibid. p. 34.

105. Me verò propriè reprehendit, eò quòd attulerim exemplum Angelorum, ut ostenderem sine discursu liberum arbitrium stare posse: *Nempe*, inquit, *si D. Meldensis dixisset, Angelos sine discursu fuisse liberos ad merendum, rectè: sed, Angelos in præsenti esse ad merendum liberos, sine restrictione dictum, Lutheranismum sapit, ac liberum à coactione tantùm admittit, sublatâ indifferentiâ.*

Digitized by Google

106. Equidem putabam, etiam novitios Theologos facilè intellecturos quæstionis statum, prout in Schola passim instituitur. Quærit nempè S. Thomas, & post eum Theologi omnes: *utrùm in Angelis sit libetum arbitrium*: non quidem utrùm sit eo quo sunt statu: sed utrùm sit per naturam. Quia verò non quæsivit utrùm olim fuerit, Luthero favebit? en aucupia verborum, & Scholæ terminos à tanto Magistro nequidem intellectos. 1. p. q. 59. art. 4.

107. Pergit: *Quæ* (Meldensis) *de extasibus Propheticisque inspirationibus dixit, non minùs me movent: supponit enim Sanctos in illis omnibus statibus carere libertate.* Pace Præsulis dixerim: non id suppono. Vide enim quid eo loci quæram: nempe quæro cum Schola, utrùm Deus possit imponere libero arbitrio quamcumque voluerit necessitatem: quis autem eâ de re dubitat? adduxi in exemplum extases & raptus: quo loco ad intentum meum sufficit, ut interdum, non semper, adimatur liberi arbitrii usus: quod negari non potest. Diff. p. 34. Inst. sur les Etats d'Oraiſ. liv. 7. n. 3.

108. An enim credendum est Paulum, cùm adeò extra se raperetur, ut ne quidem sciret utrùm in corpore esset nec-ne; toto liberi arbitrii usu gavisum esse? quid Jeremias, cùm vastitatem populi clamitare tæderet, ac diceret: *Non recordabor ejus, neque loquar ultrà in nomine illius*? an non interea sentiebat incumbentem sibi vim illam propheticam planè ineluctabilem? quid cùm diceret: *Factus sum quasi vir ebrius, & quasi homo madidus à vino, à facie Domini, & à facie verborum sanctorum ejus*: an erat suî compos, agebatque quod vellet? quid Ezechiel, cùm ad eum diceret Dominus: *Ecce circumdedi te vinculis, & non te converteres à latere tuo in latus aliud*? an lecto sic affixus per quadraginta dies, innato in corpus suum vigebat imperio? quid Sanctus Job? an quæcumque protulit proprio dixit arbitrio, & non alienâ vi tenebatur vinctus; nec per certa momenta eximios illos spei ac pietatis actus explicare sinebatur, ut cùm posteà prosilirent, diviniores essent? II. Cor. XII. 1, 2. Jér. XX. 8, 9. Ib. XXIII. 9. Ezech. IV. 8.

109. Neque profectò necesse erat, tot paginis, tanto studio probare usum meritorium liberi arbitrii non esse semper ab extasi raptúve alienum: quis enim id ignorat? aut cui non notum somnium Salomonis liberâ Sapientiæ electione celeberrimum? Cæterùm sufficiebat, interdùm abrumpi liberi arbitrii usum, multosque inesse actus non magis ad illud pertinentes, quàm motus primò primos: quod à nemine negari posse, aut umquam negatum esse constat: sed hæc in meo de Statibus Orationum Libro necdum tractanda susceperam: certa, concessa, omnibus nota referebam. Diff. p. 34, 35, 36, 37, 38, 39.

110. Quare, quod hujus rei Præsul à me traditionem primorum sæculorum exposcit, inanis opera est, dari enim extases, raptus, mentis excessus, quibus ipsa sibi excidat, nec suî sit compos, Dei revelatione certum: quousque pertineat ille raptus excessusque, res facti, res experimenti est, vacantque omnia, quæ operosissimè totis sex paginis argumentatur auctor. Pag. 39, &c.

111. *Nempe*, inquit, *Meldensis confitetur nullum in Basilio, nullum in Augustino, in aliis patribus passiva Orationis ab ipsis frequentata, apparere vestigium.* Enimverò fateor, quod magno argumento esse volui, errare vehementer illos, qui in eâ perfectionem christianæ vitæ collocant: at non Ibid.

Mystior in tuto, Pars I.

propterea legem imponebam Deo, ne quamcumque vellet passionis divinæ partem impertiret suis : quod facti, inquam, experimentique est, non traditionis, non dogmatis.

Art. 21. d'Issy.

112. Illud verò Præsuli perpendendum erat, quod in articulo Issiacensi XXI. ipso subscribente, seque ultro submittente, conscriptum : *Orationem quietis, aliasque extraordinarias atque passivas, Sancto Francisco Salesio, aliisque Spiritualibus ab Ecclesiâ receptis, approbatas, esse admittendas.* Quam autem Orationem quietis sive passivam Franciscus Salesius, Theresia, Joannes à Cruce, aliique approbarunt, nisi eam quam illa mystica impotentia faceret ? aut qui sunt alii Mystici qui de eâ Oratione tractârint ? nulli profectò. Eorum ergò Orationem ipse auctor approbavit, quam nunc, si Deo placet, temerariam, periculosam, fanaticam vocat.

113. Nec minùs hîc notatu dignus XXII. Issiacensis articulus : *Absque his Orationibus extraordinariis* (passivis scilicet) *inter Sanctos recenseri, & ad perfectionis apicem devenire quit potest.* Nempe alludebamus ad Franciscum Salesium, ad Theresiam, ad alios id perspicuè sentientes : non autem perfectio cuiquam contingere potest sine amore puro. Non ergo puto amore passiva Oratio constat.

Max. des Saints, 205, 210.

114. Neque enim aut illi perfecti sine quâdam Oratione sunt : aut eorum Oratio in alio quàm in puro amore reponi potest, nec potest purus amor non esse *passivus*, si passivum esse nihil est aliud quàm esse tranquillum & proprii emolumenti vacuum, ut auctor asserit : ergò ex eodem auctore non potest quis esse perfectus sine Oratione passivâ & extraordinariâ, quod evertit XXII. articulum ab auctore suscriptum.

115. In hæc se pessima, sibique ipsis adversa conjiciunt, qui se summos auctores regendæ vitæ spiritualis esse volunt : nos autem humiles & infimi in tuto gradimur, qui pedissequi, non duces esse volumus ; neque quidquam aliud quàm Sanctorum dicta exscribimus.

ARTICULUS II.

De Actibus conatûs proprii.

Caput Primum.

Sanctorum Spiritualium doctrinæ recolitur.

116. Antequam de actibus conatûs sive laboris, industriæque propriæ, auctoris mentem exponamus, recolenda paucis ea quam retulimus, Spiritualium concors sententia de suspensis animi facultatibus. Primam eâ de re audivimus magnam Theresiam (n. 34, &c.) & alios toto priore articulo passim, præsertim verò (n. 15, 16, 23, 24, 25, 28, 34, &c.) actus autem illos proprii laboris & conatûs, non alios esse quàm discursivos, ex iisdem Spiritualibus tot testimoniis probavimus, ut ea repetere supervacanei laboris sit. Hoc ergò posito, si D. Cameracensem ab ejusmodi actibus abhorrere evincimus, profectò constabit, & à viris

viris mysticis, quos tractandos & explicandos suscepit, abhorrere. Rem autem ita conficimus.

CAP. II. *Auctoris loci de conatu proprio.*

117. Sanè eam in rem multos referre possumus locos : verùm hic unus sufficit ex appendice Responsionis Bruxellis excusæ, adversùs Librum, cui titulus *Summa Doctrinæ, &c.* in quâ appendice hæc legimus : *In responsione ad declarationem abundè probatur, actus propriæ industriæ, propriique conatûs, esse evidenter in libelli textu actus naturales, anxios, & sollicitos, quibus anima gratiam anteire satagit. Undè constat, illos à Perfectis ut imperfectionem amputari posse, juxta nostrum articulum Issiacensem XII. qui propriam industriam dicit expressissimè eam proprietatem, quæ, si sanctis auctoribus ac D. Bernardo credas, nullatenùs est supernaturalis, imò imperfectio merè naturalis habenda est. Quod est proprium sive ex proprietate fluit, hoc tantùm reputandum est fieri ex nobis tamquam ex nobis. Proprium ita nuncupatur, ut quod à naturâ nobis insitum est, opponatur ei quod est in supernaturali ordine Dei donum. Hos naturales actus resecare non est sui curam abjicere, & ingenio fanatico uti.* Hactenùs D. Cameracensis. Quid ille argumentis probaverit de actibus naturalibus, qui nihil sint aliud quàm proprii conatûs actus, alio loco viderimus : quid autem docuerit, & pronuntiaverit, hoc est.

Resp. ad Summa, appendix, 73, 74.

CAP. III. *In hoc loco aperta hæresis, & Sanctis imputatur, & ab auctore defenditur.*

118. In his verbis elucet manifesta hæresis, in eo nempè quòd dicitur : *proprii conatûs actus esse naturales : proprium ita nuncupari, ut quod à naturâ nobis insitum est, opponatur ei quod est in supernaturali ordine Dei donum* : Atqui in meditatione discursivâ viget ille proprius conatus, illa propria industria, ille proprius labor : ea meditatio ejusmodi actibus conatibusque constat, ex S. Theresiâ & aliis : Ergò illa meditatio ex naturæ est viribus, non cœleste donum, nullaque est divina operatio, nisi ea quæ discursum excludit. Hoc autem est apertè Hæreticum : nec minùs ab auctore assertum, quàm ex ipso, veris Spiritualibus, sanctæque Theresiæ tribuendum : ergò & ipse tuetur hæresim, & sanctis spiritualis vitæ magistris imputari cogit.

119. Nec minùs hæresim sapit illud : *id quod sit ex nobis tanquam ex nobis* : ad imperfectionem naturalem tantùm, non etiam manifestè ad peccatum ac vitiosum actum pertinere : cùm illud *cogitare ex nobis quasi ex nobis*, tamquam à primâ & principe causâ, ab ipso Paulo rejectum sit ut vitium : sitque Augustino aliisque Pelagianismi radix.

II. Cor. III. 5.

CAP. IV. *De proprio : varii sensus : vis liberi arbitrii.*

120. In hunc impingit scopulum, dum proprii ideam eam informat, quæ gratiæ supernaturali sit opposita ; nec intelligit, quàm diversis sensibus proprium appelletur. Primùm enim habet quævis anima per liberum arbitrium, teste Tertulliano, *suum & emancipatum à Deo bonum, sitque proprietas jam boni in homine* ex potestate arbitrii, *quæ efficeret bonum ut proprium* : ut homo institutione quidem, *sed etiam ex voluntate inveniretur bonus quasi proprietate naturæ.*

Tert. 2. advo. Marc. 7.

Digitized by Google

MYSTICI IN TUTO, PARS I.

121. Procul ergò abeat illud, ut proprium negemus id omne quod supernaturale sit. Procul, ut amputari posse credamus quæ insunt *nobis ex nobis*, quo posito omnem liberi arbitrii usum amputemus. An etiam oblivisci nos oportet Augustini toties inculcantis solemne illud : *Consentire vel dissentire propriæ voluntatis est* ? ut ipsum proprium inesse libero arbitrio, etiam ex Augustino constet.

Strom. 7. 122. Neque illud *ex nobis* rejici debuit : cùm præclarè Clemens Alexandrinus dixerit : *Liberum arbitrium ex se se moveri :* undè etiam ipsum in græcâ *Strom. 6.* linguâ liberi arbitrii nomen exurgit : & ut ait idem Clemens : *Vult Deus nos ex nobismetipsis salvos fieri : natura animæ est à seipsâ impelli : incitari, ἐφικτὸν* : unde etiam illud à totâ Philosophiâ celebratum : ex hoc definiri liberum arbitrium, quòd sit causa sui ; non tamen prima causa, ut S. Thomas limitat. Non ergò rejiciendum illud quod nobis sit ex nobis, sed quod sit ex nobis, *tanquam ex nobis* : quod causam primam, nec ad aliam superiorem causam referendam sonat (sup. n. 118.)

Rép. à la Déclar. p. 93. 123. Frustrà ergò auctor ludit passim de illo Augustini loco à nobis toties *De lib. art. 2. cap. 5.* allegato : *Non adjuvat Deus nisi sponte conantem*, ex propriâ scilicet *voluntate*, in cujus potestate sit consentire vel dissentire, ut mox vidimus.

124. Quorsùm ergò illud proprium, ad imperfectionem, eamque naturalem revotatum, cùm ei notioni repugnet Tertullianus, Clemens, alii, ipse *I. Cor.* IV. etiam Augustinus, ipse etiam Paulus, dum *propriam mercedem, propria dona,* 8. VII. 7. *propria in corpore gesta* (hoc est, propria merita,) *sivè bona, sivè mala* commemo- *II. Cor.* V. rat : ipse etiam Dominus, dum unicuique tribuit *secundùm propriam virtutem.* 10. Quæ sanè proprietas, & per se à naturâ est, nec abest à Perfectis, nec supernaturalibus donis opponitur, sed eorum subjectum & fundamentum est, cùm *Matt.* XXV. naturam supponat gratia, non tollat. 15.

125. An ergò putas, inquiet, hæc ignorari à nobis ? neutiquam : sed puto equidem, vanis tuis mystificationibus abreptum : (patere enim simplices ac liberas voces :) nec in promptu habere Theologiam etiam vulgatissimam, aut veros Mysticos cogitare. Id etiam sequentia demonstrabunt.

CAP. V. *Sancti Bernardi locus : D. Cameracensis manifestus auctor.*

App. p. 74. 126. Quippe ad Sanctum Bernardum provocas. Equidem fateor, ne ab ipso quidem uno eodemque modo accipi proprietatem : quam autem hîc memorat *Epist. 11. ad Guig. n. 3, 5. de dilig. Deo, cap. 12, &c.* auctor, ea est in quâ *mercenarius propriâ trahi cupiditate convincitur :* relicto bono communi quo dilatamur, animus *constringitur, coarctatur : in proprietate, atque ideò in singularitate* versatur ; unde extat angulus *ubi sine dubio, sordes, rubigo :* inest illa cupiditas à quâ secundùm Jacobum quisque tentatur, *Jac. 1. 14. abstractus & illectus* : inest, inquam, cupiditas, in quâ *aliud diligitur plusquam Deus* : in quâ ipse *mercenarius habet legem, sed quam sibi fecerit ;* quem, *Epist. ad Guig. n. 4.* inquit Bernardus, *dixerim fecisse suam legem, quando communi & æternæ legi propriam prætulit voluntatem.* Hæc illa *proprietas*, hæc impuritas est, quam auctor *Max. des Saints, p. 136.* mixtionis sive imperfectionis tantùm non autem inordinationis appellat : qui manifestus est error ; cùm sit apertè erroneum, si innocuum, ac tantùm imperfectum reputes id in quo *sordes, rubigo, propria cupiditas, tentans, abstrahens, illiciens, lex propria* in quâ *aliud plusquam Deus ita diligitur*, ut communi legi propria voluntas præferatur.

Digitized by Google

CAP. VI. *Proprietas ſanctorum Spiritualium malè exploſa.*

127. Falſo ergò prætextu à D. Cameracenſi ſanctorum Spiritualium excluſa proprietas, ſive proprius conatus, induſtria & labor. Duos enim prætextus vidimus: alterum, ex eo quòd proprium ſupernaturali opponatur: alterum, ex auctoritate Bernardi: atquì uterque prætextus manifeſtum errorem continet ex dictis. Si enim in quocumque actu, ac vel maximè in actu, virtute eâque chriſtianâ prædito, illa eſt liberi arbitrii agnoſcenda proprietas, ex quâ ratio meriti exiſtit: quantò magis in actu diſcurſivo ipſâ reflexione magis oculato, atque ab ipſâ rationali animi parte profecto & imperato, nec tamen eò minùs edito, gratiæ operantis atque animum ipſum in ſeſe reflectentis influxu? quem actum diſcurſivum ſcilicet, omninò tollere à vitâ Perfectorum, purum putumque Fanatiſmum ſapit. *Sup. cap. 2. & 5.*

CAP. VII. *Auctoris effugia: inſpiratio communis verbo tantùm aghita: gratia actualis D. Cameracenſi quid ſit.*

128. Ut igitur auctor ab eo ſe Fanatiſmo purget, hæc ſubdit: *Ego verò*, inquit, tantùm abeſt ut *inſtinctum & raptum* animæ *adſtruxerim*, *inſuper habitâ ratione & prudentiâ; imò paſſim ſtatui, indeſinenter incedendum viâ puræ fidei penitùs nudæ & obſcuræ, in quâ tantùm affulget lumen cuivis Chriſtiano commune*: quo nihil videtur à Fanatiſmo magis alienum, cùm ipſe Fanatiſmus nonniſi extraordinariâ impreſſione conſtare poſſit. Facilè autem probat auctor à ſe ablegatam à Perfectorum ſtatu *inſpirationem extraordinariam & miraculoſam*: nec aliam admiſſam gratiam, niſi illam ordinariam communem omnibus juſtis. Ergò procul à Fanatiſmi *impetu & inſtinctu* abeſt. Hæc ille. *Ead. app. p. 75.* *Ibid. p. 75, 77, 78.*

129. Sed profectò non omnia ſua bonâ fide, ut oportebat, expoſuit: tacuit enim *gratiam actualem* eam eſſe, *quâ voluntas beneplaciti nobis innoteſcat*. *Inſtr. Paſt. pag. 8.*

130. Quis autem ex Theologis id umquam ſomniavit? quis gratiæ actuali id tribuit, ut ea nobis *voluntatem beneplaciti*, quæ rerum eventus ordinet, det cognitam? nempe ejus ſententiæ nullum auctorem appellat, nullum appellare poteſt. Quò ergò nova doctrina? niſi ut ſub gratiæ actualis nomine, involvat inſpirationem illam extraordinariam, Perfectis revelantem id quod Deus ſingulatim de ipſis decreverit, & ab ipſis fieri velit, eòque impellentem: qui merus Fanatiſmus eſt.

131. Hinc in libro de Doctrinâ Sanctorum, *pro regulâ poſuerat legem ſcriptam, & gratiam actualem*: cùm gratia actualis nemini Theologorum, ſit regula, ſed vis ad regulam incitans. Præſul autem primus & ſolus, nullo Theologorum auctore, *vult eſſe regulam, quòd per eam voluntas beneplaciti nobis innoteſcat*. *Max. des Saints, p. 65, 66.* *Inſtr. Paſt. pag. 8.*

132. Id autem in Libro de Doctrinâ Sanctorum ſubobſcurè indicaverat, dicens *eſſe quandam voluntatem Dei, quæ ſe nobis oſtendat per inſpirationem & attractum gratiæ quæ eſt in omnibus Juſtis.* Sed nondùm referare auſus illud arcanum *gratiæ actualis*, *quâ voluntas beneplaciti ſingulis innoteſcat*: quæ doctrina, poſt quædam obſcura tentamenta præmiſſa, in Inſtructione Paſtorali tandem erupit, ut vidimus, ſup. n. 128. P. 150.

Digitized by Google

MYSTICI IN TUTO, PARS I.

133. Quousque autem illa *gratiæ actualis* se vis protendat, auctor tradiderat in his verbis : *Perfecta anima, puerorum instar, se possideri, instrui, ac moveri sinunt in omni occasione per gratiam actualem quæ illis spiritum Dei communicat.* Confusè tunc dictum *de spiritu Dei* : nunc autem in instructione Pastorali palàm revelatum ; eò quòd, cum notitiâ voluntatis beneplaciti, sive singularium eventuum per gratiam actualem inditâ, simul exerat se spiritus, quo in omni occasione, perfectæ animæ ea quæ ad eventus singulos sint agenda discernant.

Max. des Saints, p. 216, 217.

134. Jam gratiam actualem etsi eam ordinariam & communem omnibus Justis millies nomines, nullâ tamen arte perficies ut reverâ non sit extraordinaria : quippe quæ *quocumque casu*, voluntatem beneplaciti perfectis animabus ostendat. Ergò voce tenus inspirationem communem admittis ; reverâ introducis extraordinariam commmunis gratiæ nomine involutam, palliatam, ut in nostrâ Præfatione gallicâ adversùs Instructionem Pastoralem adstruximus.

Préf. n. 61.

135. Ex his igitur liquet, introductâ inspiratione particulari ad singulos casus, & simul sublatos actus proprii conatûs atque industriæ (ex n. 116.) & ipsum Fanatismum sub gratiæ actualis nomine latenter invectum ; imò verò palàm, si rem ipsam, si vim ipsam verborum attenderis.

CAP. VIII. *De Deo præveniendo.*

136. Actus autem proprii conatûs ac proprii laboris hi sunt, quibus vigeat illud Davidicum : *Præoccupemus faciem ejus :* &, *Oratio mea præveniet te.* Deum enim prævenimus, cùm ultrò vigilamus ; ultrò nobis attendimus : neque id expectamus, ut Deus palàm nos incitet afflatu singulari, gratiâ scilicet actuali præeunte, quâ nobis *quocumque casu* innotescit quid Deus de nobis decernat aç velit : hanc autem verissimam prævenientiæ gratiæ rationem auctor infringit, dum universim negat Deum *præoccupari*, *præveniri*, contra Scripturæ expressam auctoritatem ; neque *quidquam ex sese, & ex suâ industriâ ac proprio conatu expectari posse, absque latentis Semipelagianismi notâ*, quarum sententiarum nunc virus ostensum est (cap. 3, 4, 6. n. 117, 119, 126, & seq.)

Pag. 97. Ibid.

137. Quod ergò fingit auctor novum hæresis genus imputari sibi nempe quòd à Semipelagianis gratiam prævenìri docentibus abhorreat, ludit, satìs enim novit, nos probè intelligere, Dei latente gratiâ omnes christianos actus præveniri. Illud quærimus, num expectare otiosi illam gratiam debeamus, & an præveniri nos oporteat præeunte gratiâ actuali, eâ quæ singulis casibus Dei beneplacitum atque eventuum arcana, & quid in unoquoque casu agendum nobis sit, ostendat. Hæc ergò sunt quæ improbemus, hæc sunt quæ pessimum otium, pessimam gratiæ expectationem, pessimum Fanatismum inferant.

Rép. à la Déclar. pag. 91, 92.

138. Quærit operosissimè auctor subtilissimus, quid S. Augustinum voluisse arbitremur, cùm diceret : *Non adjuvat gratia nisi spontè conantem* ? an non enim, inquit, etiam spontè conantes, Deus prævenit ? quis enim id Theologorum ignorat ? Illud vult Augustinus, non esse, ut spontè conemur, expectandam gratiæ palàm se exerentis opem ; non esse reprehendendum,

Rép. à la Déclar. pag. 93, 94.

De pecc. mer. 2. cap. 5.

Rép. à la Déclar. p. 65.

Digitized by Google

aliquid expectari ex se, ex proprio conatu, ex propriâ industriâ; non esse voces illas proprii conatûs, propriæque industriæ ad Semipelagianos ablegandas; non fuisse rejiciendam universim *justitiæ proprietatem* libero arbitrio & propriis conatibus necessariò conjunctam, ut diximus, (cap. 3, 4, 6.) hæc nos, Augustinum secuti, in novo systemate erroris arguimus.

139. Ne ergo se Præsul torqueat his quæstionibus: quid in me reprehendunt? palàm enim dicimus: te reprehendimus in propriis conatibus naturalibus extinguendis ita laborantem, ut omnes pariter nostros proprios conatus extinguas. Cùm enim à naturalibus conatibus supernaturales internosci non possint, sublatis universim conatibus, laboribus, industriâ propriâ, universos liberi arbitrii conatus in ruinam trahis: ad gratiam actualem divini beneplaciti arcana referantem nos remittis: his manifestè Fanatismum foves.

140. Sic soles, dolens dico, sic soles, sic à Perfectis excludi jubes æternæ beatitudinis, ac promissorum quoque amorem naturalem, quo sub titulo demonstravi necessariò deveniri ad extinguendum etiam supernaturalem, qui à naturali discerni nullâ industriâ possit: sic etiam in auferendo conatu naturali laboras, ut eo sublato nullum deinde conatum proprium superesse constet: ac nihil Perfectis suppetere præter instinctum fanaticum.

Préf. n. 121, 122.

Vid. inter Gallica scripta Præf. à n. 58, 59, usque ad 63.

CAP. IX. *De actibus reflexis ad instinctum fanaticum ablegatis.*

141. De reflexis actibus hæc habet: *Anima perfecta, cùm sint per se se indifferentes ad actus directos aut reflexos, hos edunt cùm vel præceptum ad id urget, vel gratia attractus impellit*: præcepti autem casus urgens ad reflexos actus vic ac ne vix quidem invenitur: ergò expectandus ille quem vidimus, gratiæ actualis beneplacitum divinum indicantis motus: nulla prudentiæ ratio adhibenda, sive ad gratiarum actiones, sivè ad lectiones pias, sive ad cautiones vitæ humanæ tot inter pericula necessaria, sive quod est maximum, ad virtutum ultrò & propriâ sollicitudine incitanda studia. In his, quæ vel potissimam faciunt vitæ christianæ partem, non regimur ratione vel prudentiâ, sed instinctu & impetu: quod ad Fanatismum ducit.

Max. des Saints, p. 117, 118.

CAP. X. *De præcepti casu.*

142. Quòd autem præcepti casum hîc & alibi auctor excipit, nihil est: *Hic*, inquit, *mirari mihi liceat, quod Antistes perspicacissimus & eruditissimus, in libello carpendo sibi ipsi adeò indulserit, ut hæc proferat vocibus absolutis, & sine ullâ restrictione, aut temperamento*: vanaque est exceptio de præcepti casu, qui in præceptis affirmativis rarissimus est, ac vix unquam ad certa momenta revocandus: quo fit, ut animæ in aliis quibusque momentis non se ratione aut prudentiâ (christianâ) sed impetu rapi velint ac putent. Hæc ille sibi à me objecta memorat: mea verba recognosco in Summâ doctrinæ. Verùm non advertit gravis monitor vocem illam meam, *ad certa momenta*, semel atque iterùm inculcatam. Quis enim, si res ad momenta redigatur, quis certa momenta assignaverit; quis dies certos, quis horas queis sub pœnâ peccati, fidem, spem, caritatem, pœnitendi precandique, ac res divinas considerandi actus exerceas? Si ad exteriora veniamus quis præscripserit quâ horâ præcisè

Max. des Saints, p. 99, 117.

Ead. app. p. 173, 80, 81.

Summa Doct. n. 15.

Mystici in tuto, Pars I.

in diebus festis sacræ Missæ assistas? hæc ergò omnia instinctui permittes: ut omittam consilii res, connubium, cœlibatum, totum directionis ordinem, eleemosynas absque gravi illâ necessitate faciendas; quibus si addideris reflexos actus suprà memoratos, cautiones, lectiones, gratiarum actiones, reliqua ejusmodi innumerabilia, vides impulsibus particularibus nihil esse subtractum.

Ead. app. pag. 80, 81.

143. Pergit: *Si hanc propositionem in Casuista cujusvis operibus legeret* (Meldensis Episcopus) *continuò hanc ut laxiorem & evangelio infensam censurâ gravissimâ protereret:* posteà: *Tantus Præsul apprimè novit quid in hâc materiâ Summus Pontifex Innocentius XI. severissimè condemnaverit.* Novi equidem: novi & Alexandri VIII. de præcepto amandi frequentando diligentissimum sanctissimumque decretum: his obsecutus præceptorum affirmantium certissimam legem in meo quoque catechismo tradidi: non propterea certa momenta plerumque indicari posse, aut ego, aut quisquam hominum credidimus. *Magistrum revereor*, inquit, *& fileo:* me enim voluit hoc etiam nomine compellatum: at ego gratiis actis id unum supplico, ne mihi falsa imputentur: neve, quòd neque ego, neque ipse certa illa momenta præceptis affirmativis assignare possimus, ideò puro manifestoque Fanatismo singula momenta, instinctibus, impulsibusque particularibus, insuper habitâ prudentiæ christianæ ratione, relinquamus: quod unum egisse me, prolatæ objectionis verba testantur.

Ibid.

Sup. n. 131.

ARTICULUS III.

De Contemplatione: ibi quoque Fanatismus.

Caput Primum.

De transitu ad purum amorem.

144. Transitum ab amore mixto ad purum amorem quo constat contemplatio, aperto Fanatismo tribui, ex his verbis patet: *Id quod in directione essentiale est, hoc est, ut nihil aliud facias quàm gratiæ sequi singula vestigia: iisque te finibus coërceas, ut sinas agere Deum, neque umquam de puro amore verba facias, nisi ei, cujus jam unctio cor aperuerit illi verbo quod adeò durum est animabus adhuc sibi adhærescentibus, quodque eas in scandalum perturbationemque conjiceret.* Ergò purus amor is est, quem docere sit vetitum: non hîc valet illud: *Quomodò audient sine prædicante?* Dei instinctui soli permittenda res: alioquì turbæ, scandala ineluctabilia orientur: quod quid aliud quàm Fanatismus est, ut etiam alibi demonstratum?

Max. des Saints, p. 35.

Decl. p. 16. *Préf. n.* 60.

Cap. II. *Vitilitigationes auctoris: malè allegati Patres.*

145. Ad hæc tergiversatur auctor, neque quidquam aliud: id enim ait intelligendum *de quâdam œconomiâ, de quodam arcano usitato Sanctis circa probationes extremas & sublime puri amoris exercitium:* cujus rei Gregorium Nazianze-

Rép. à la Déclar. p. 112. *Inst. Pas. p.* 44, 51.

Digitized by Google

num, Joannem Chrysostomum, Cassianum, alios in Institutione Pastorali appellatos testes adducit. Quid nostrâ? Id sufficit: non oportere de his verba fieri ad quemquam: totum relinquendum Deo: finendum ut agat prout ipse voluerit: expectandum attractum gratiæ actualis, illius scilicet antea explicatæ: atqui hæc ipsissima sunt, quæ nos mero instinctui ac Fanatismo tribuimus.

Orat. 1. p. 24, edit. Morel. Préf. sect. 13. n. 146.

146. Quamquam nec loci Patrum allegati, ad illud arcanum quidquam faciunt: nempe ait Gregorius Nazianzenus de illo Pauli anathemate, *ausum aliquid esse Paulum, & se quoque audere*: ergò illud arcanum est: quæ illa consecutio? rem maximam, rem arduam Gregorii Nazianzeni verba indicant; non profectò arcanam, quam toti plebi explicabat, idque tribus locis alibi à me citatis, quibus tota Sancti Patris interpretatio longè à D. Cameracensis mente diversa memoratur.

147. Quid autem Chrysostomi locus ex homiliâ 16. ad Romanos ab auctore allegatus? nempe istud: *quæ Homeliâ præcedente dixisset, magna & supra naturæ captum: quæ jam dicturus esset, majora, & longè magis exsuperantia omnem dicendi facultatem.* Ergò nova, arcana, inaudita, occultanda, licèt in ipsâ urbe regiâ tantæ multitudini prædicata: ita commentatur auctor, sed Joanne Chrysostomo palàm reclamante.

Chrys. Hom. 16. in Ep. ad Rom. init.

148. Atenim Cassianus ab auctore memoratus arcanas eremi traditiones refert; sanè refert: *at de puro amore & contemplatione continuâ*: sic quidem affirmat auctor; sed falsò: agitur de quibusdam ritibus ac methodis exercendæ sive assequendæ Orationis continuæ, quantùm in hâc vitâ fas est, deque ejus rei gratiâ frequentando Psalmo LXXIX. *Deus, in adjutorium*, cui connectantur variæ & quodammodo perpetes cogitationes; de his, inquam, agitur tantùm. Lege, lector diligens, relatam à Præsule collationem, nihil aliud reperies. De Gersone autem, ab eo supponit auctor vitam mysticam in puro amore collocatam; quod falsum esse constitit, (art. 1. n. 40.) omninò quicumque Theologiam mysticam occultandam putant, ii procul absunt ab eâ reponendâ in puro amore qui supra tecta prædicandus. Quare quidquid respondet auctor, mera vitilitigatio est; quâ contemptâ merus nobis ad ineundum puri amoris exercitium Fanatismus relinquitur.

Rép. à la Déclar. p. 113.

Col. 11. cap. 8, 9, 10.

Rép. à la Déclar. ibid.

CAP. III. *De contemplatione Christi ac Personarum Attributorumque divinorum.*

149. Primùm, supponenda de contemplatione Christi sententia falsorum spiritualium, à nobis alibi in institutione scilicet super Orationis statibus explicata, quorum hæc summa est: *unionem personalem cum Christo homine in imperfectis statibus celebratam, cùm ad ipsum Deum anima pervenerit, omittendam: in summo perfectionis gradu quo anima resluit in Deum, totam eam esse immersam ac perditam in Deo, ita ut amittat etiam omnem visum Dei à se perceptum; & quamvis distinctam cognitionem, quantumcumque exigua sit*: quo attributa omnia, personæ divinæ, adeoque ipse Christus excluditur. Huc accedit illud: *animam, abjectâ per totos decem ac viginti annos omni cogitatione de Christi statibus, omnem eorum virtutem in se reperire, etiamsi per totam viam omni visu distincto Christi careat*, nec de eo loquatur aut cogitet: itaque tunc non aliter de Christo

Inst. sur les Etats, &c. liv. 2. n. 2, 3, &c.

Digitized by Google

cogitatur quàm eo quod sub Dei ipsius aspectu (confuso illo & vago) *comprehendatur Christus, neque mediis* (hoc est Christo ipso mediatore) *utendum, cùm ad finem perventum est*: quo etiam necesse sit vigere *fidem unam quæ nullam perfectionum & attributorum distinctionem admittat*: Hæc igitur est novorum Spiritualium doctrina: ita Molinosus, ita Malavallus, ita vel maximè falsa Prophetis illa, quæ apud nos dux Quietismi fuit. His autem quas excusationes auctor, quæ fulcimenta quæsiverit, nunc ostendere necesse est.

CAP. IV. *Præsulis sententia & cavillationes.*

Max. des Saints, p. 186.

150. D. Cameracensis hæc verba sunt: *Contemplatio pura & directa, negativa est in eo quòd non sese occupet voluntariè ullâ sensibili ideâ, imagine ullâ distinctâ & nominabili; sed supra omne sensibile & distinctum solâ ideâ purè intellectuali & abstractâ Entis illimitati.* En igitur quo *voluntariè* contemplatio pura directaque occupetur.

151. Hic auctor duo facit; primùm ut definiat contemplationem puram & directam esse negativam: deindè, ut doceat quâ ex re præcisè negativa intelligatur; ut profectò constet contemplationem, quæ non eo modo negativa sit, impuram, hoc est, mixtam atque compositam, indirectamque haberi.

Rép. à la Déclar. pag. 74, 75.

152. Hic auctor cavillatur in hunc modum: *nullibi à me dictum contemplationem, cùm pura directaque est, non se voluntariè occupare imagine sensibili, ideâque ullâ distinctâ.* Contrà tu dixisti *contemplationem puram & directam esse negativam*, quod universim dictum nemo non videt.

Rép. à la Déclar. 75.

153. Instas: *Non id dicere potui, cùm dixerim, contemplationem puram & directam admittere omnia objecta, quæ pura fides offerre potest*, citasque locum ex lib. de Doctrinâ Sanctorum qui est p. 188. rectè at non erat omittendum id quod eo loci addis illa objecta admitti, *quæ Deus ipse offert, & quibus anima non occupatur nisi impressione gratiæ*: utique singularis, quæ nisi hîc intelligatur nihil est, cùm ubique sit necessarius gratiæ communis influxus. Ita omnia tibi apprimè constant, valetque illud tuum, non occupari animam *voluntariè* quidem, *nisi Ente illimitato, non ullâ ideâ distinctâ*: & tamen occupari aliis quoque *objectis atque ideis distinctis*; sed si Deus offerat, eoque animam adigat *illâ impressione gratiæ* actualis quàm vidimus: quâ quippe beneplaciti voluntas nobis innotescat (sup. art. 2. cap. 7. n. 27 & seq.)

Max. des Saints, 188.

Ibid. 189.

Ibid. 186.

Ibid. 188.

Rép. à la Déclar. p. 77.

154. Falsum ergò illud quod dicis: *Contemplatio pura & directa quandoque negativa est, quandoque non est*: contrà enim definisti *universim, contemplationem puram & directam negativam esse*: tùm etiam præcisè in quo negativa sit. Ergò contemplatio pura directaque est illa, quæ *voluntariè* Ente tantùm abstractissimo occupetur: nec cæteris objectis ideisque distinctis, *nisi offerente Deo, & ex impressione gratiæ* singularis.

Rép. à la Déclar. p. 82.

155. At negas à te assertam *impressionem illam gratiæ singularis; negas exclusam propriam electionem*: Quid igitur significat illud, contemplationem *voluntariè* quidem nonnisi illimitatâ & abstractissimâ entis ratione occupari, cæteris vero objectis nonnisi *impressione gratiæ & offerente Deo*? quid est illud, inquam, offerente Deo? an non Deus offert illam quoque abstractissimam rationem entis? an non illi intervenit gratiæ communis impressio? an non intervenit omnibus actibus, & inter contemplandum & extra contemplationem?

Digitized by Google

nem ? Si non ergò hîc aliud postulas, si non impressionem gratiæ singularis intendis, planè vacat illa gratiæ impressio, quam hîc singulatim requiris, & actui animæ *se se voluntariè* occupantis opponis.

156. *At enim*, inquit, *non excluſi propriam electionem*: eâ voce scilicet, fateor: at verò excluſisti conatum proprium, laborem proprium, propriam induſtriam: at induxisti gratiam actualem, omnia singulatim omnique casu ostendentem, quæ Deus velit beneplacito suo: at his duobus dogmatibus induxisti Fanatismum, quem hîc quoque ad contemplationis objecta seligenda pertinere constet. *Rép. à la Déclar. p. 82.*

157. Fruſtrà objicit, à Meldensi quoque admitti *contemplationem quæ se Ente illimitato & abſtractiſſimis rationibus aliquando occupet.* Quis enim eam negaverit aut ignoraverit ? absit autem ut dixerim, illo quidem objecto *voluntariè* animum occupari, aliis verò Deo imprimente, instigante, ac movente singulares affectus: tamquam animus per se generalibus tantùm & indistinctis rationibus occupetur: divinis verò attributis, divinis Personis, ipso Christo adhæresçat, non sponte & ipsâ consiliante prudentiâ: non purè: sed si impellatur, si impressione & impetu agatur: quo fit, ut Christus tantaque illa objecta ipsa contemplatione non satis, per se se digna videantur. Id ergò bonus Deus avertat à nobis, quod puri Quietismi est ut vidimus. *Rép. à la Déclar. pag. 77, & seq.*

CAP. V. *De Christo subtracto perfectis animabus, auctoris effugia.*

158. Jam quòd perfectis animabus nempè contemplatricibus subtrahatur Christus. Hæc verba auctoris probant: *Animæ contemplatrices privantur visu distincto, sensibili & reflexo Christi.* Hic auctor conqueritur de suppressis his vocibus, *sensibili & reflexo*, cur *autem eas voces*, inquit, *Prælati omiserunt, ac tantùm retulerunt visu Christi distincto privatas animas* ? cur ? quia nempè hæc auctor ipse separat. Subdit enim: *Animæ non sunt privatæ in perpetuum visu simplici & distincto* Christi: ergò privantur eo, eo, inquam, *visu simplici & distincto* licèt non in perpetuum. Rursùs: *Initio ferventis contemplationis, non repræsentatur Deus nisi ratione confusâ: anima se recolligens tanquam absorpta gustu sensibili non potest occupari distinctis visibus*, quales sunt attributorum, divinarum personarum, ipsiusque Christi: procul ergo est ab illius statûs conditione Christus distinctè visus. *Idem*, inquit, *evenit in extremis probationibus.* Tùm: *His duobus exceptis casibus, anima vel excelsissima potest occupari Christo præsente per fidem.* Ergò in illis casibus *Christo præsente per fidem* anima occupari non potest. Christus autem *præsens per fidem*, is ipse est Christus, quem tenemur juxta Paulum habere *inhabitantem*, cujus *inhabitationis fides* Christi est medium: quæ tamen abesse fingitur. Denique *inter contemplationis intervalla, ubi cessat pura contemplatio, anima adhuc Christo* (per fidem præsente) *occupari potest.* Ergò extra illa intervalla, cùm viget pura contemplatio, occupari non potest. Hæc sunt, quæ Quietismum foveant, apertè introducant. *Max. des Saints, p. 194. Max. des Saints, p. 194. Ibid. Ibid. p. 195. Eph. III. 17. Max. des Saints, ibid.*

159. Neque audiendum illud: *Non*, inquit, *adhibui particulas excluſivas*: sed tamen verbis illis inest exclusio: *Cessante contemplatione purâ, anima adhuc* *Rép. à la Déclar. p. 89.*

Christo per fidem occupari potest : claraque est consecutio : ergo in contemplatione purâ occupari non potest.

MYSTICI IN TUTO, PARS I.

160. Pergit : *Atqui addidi*, inquit, *animas in altissimo contemplationis gradu constitutas eas esse quæ Christo vel maximè occupentur.* Extra hos duos casus scilicet, & adhuc inter ipsa intervalla, purâ contemplatione cessante, nec aliter aut alio modo : neque ad aliud valet illud *adhuc* quò refugit auctor, nisi ut intelligatur, verè his duobus casibus subtrahi Christum : & etiam extra illos duos casus, etsi tamen à contemplatione purâ, non ab intervallis puræ Orationis posse subduci : quæ auctorem nedum excusent, magis magisque gravant, ut vidimus.

Rép. à la Déclar. p. 89. *Max. des Saints, p. 196.* *Ibid.*

CAP. VI. *De duobus casibus quibus Christus subtrahatur : auctoris labor & ludibria.*

161. Quantùm in his difficultatibus resolvendis laboret auctor, hæc Instructionis pastoralis responsa docent : *Hæ Christi subtractiones sive privationes*, inquit, *non sunt reales, sed apparentes* : in his licèt nec fides inveniatur illa quæ Christum *præsentem reddat* : *sunt transitoriæ* : quæ duos integros status, nempè initia contemplandi & probationes extremas, & prætereà contemplationis puræ directæque tempus implent : *diuturna non sunt & Christus mox redibit* : ergò aberat, à mente & cogitatione discesserat : *probationes per se sunt breves : saltem illud extremum* : quis enim legem Deo fixit, ne quantùm voluerit & quamdiù voluerit probet animas ? Quis Theresiam quindecim, imò ut ipsa memorat, duos & viginti ferè annos inter ariditates detinuit, nisi Deus ? *sunt intervalla quædam in illis probationibus* : sed horum intercapedinem quis mensus est ? ut & illud omittam, *variis causis effici ut sint prolixissimæ* : sed esto probationes sint breves : an D. Cameracensi excidit, *transitum ad contemplationem ordinariè esse longum* : quo spatio anima de Christo cogitare non possit ? an tantùm Archiepiscopum à Christo per fidem præsente discedentibus has excusationes quærere oportebat ? dolendum sanè, dolendum, nec piæ lacrymæ hîc cessaverint.

Instr. Past. pag. 32. *Ibid. p. 33.* *Max. 75 & 79.* *Instr. Past.* Errata *sur la page 33. Lett. 19. n. 2.* *Inst. Past. ibid.* *Max. p. 175.*

162. At enim accusari non debuit tam *horrendi erroris*, de Christo à contemplatione secluso, nisi *prolatis ejus expressissimis verbis* ? quid si de re tantâ tamque perspicuâ ambiguè scripsit, cùm perspicuè deberet ac posset ? quid si apertè suffragari non ausus, tamen occultis molitionibus tam noxio Quietistarum errori colorem, fucumque quæsivit ? non erat scrutanda veneni sedes ? non erant persecandi sinus ? sed nunc hæc vacant, cùm auctorem apertis verbis, totâque doctrinæ serie deprehensum teneamus, ac nihil nisi ludibria respondentem : quæ nos & in Præfatione nostrâ gallicanâ fusè persecuti sumus ; & in articulo Issiacensi XXIV. anteà proscripsimus.

Rép. à la Déclar. p. 81. *Perf. n. 51. & seq. 195. & seq. Avert. n. 6. art. d'Issy 24.*

CAP. VII. *S. Theresia, & B. Joannis à Cruce clara sententia.*

163. Nunc deprehenso auctoris errore, quàm ex adverso stet contra sanctam Theresiam, norunt omnes : pauca ergò delibare juvat, tamquàm ex favo dulcissimo. Sancta Theresia initio à Christi humanitate sese abstrahe-

Digitized by Google

bat, *cujus insaniæ, non sine gravissimo dolore recordetur, tamquàm prodito Christo per ignorantiam.* Subdit: *Fieri-ne potest subiisse in mentem, ut vel unius horæ spatio, tu mihi, Christe, ad veram pietatem obstaculo fuisse videaris?* ecce nec per horam unam sustinet mente abesse à Christo, nedum per spatia duplicis integri statûs, aut quocumque tempore viget pura contemplatio: ac promde deplorat *tantam cæcitatem*: ab eâque avertit eum ad quem scribit, *allato Pauli aliorumque Sanctorum contemplatorum exemplo, qui Christi nomen numquàm non in ore habebant.* *Vie, ch. 23. pag. 126.* *Ibid. 127.* *Ibid. 128.* *Ibid. 129.*

164. Sanè confitetur, *cùm Deus suspendit omnes animæ facultates in variis Orationis generibus, tunc amitti Christi ut hominis præsentiam*, eam quam intellectu complectimur: nec tamen Christum tunc omittimus, *cùm toti ad amandum eum animum convertamus.* Addit, *qui mentem abstrahant ab intuendâ humanitate, gradi per aëra nullo fulcimento, quamquàm Deo pleni sibi videantur.* Ex quo etiam infert, animam *ordinariè indigere eo sustentaculo præsertim in pœnis, in laboribus, in persecutionibus, in ariditatibus*: hoc est profectò in probationibus: quo vel maximè tempore Præsul à Christo nos avocat. *Ibid.*

165. Alio loco hæc habet: *Mihi quidam persuadere voluerunt, utilius esse animæ perfectiori, ut occupetur divinitate tantùm secluſis corporalibus, sed numquàm in eam persuasionem adducar: quippè quæ experta sim, hâc viâ dæmonem mè voluisse deceptam: à quâ viâ proindè caveri oporteat, neque credi cuiquam talia suadenti:* adeò ab eorum auctoritate abhorrebat: neque cunctatur modestissima virgo hanc viam *periculosissimam* pronuntiare, quippe quâ dæmon utatur, *ad extinguendum sacræ Eucharistiæ gustum.* *Ibid. 130. 6. dem. ch. 7. pag. 783.*

166. Notandum autem illud, interdùm suspendi sacratissimæ humanitatis intuitum: sic tamen, ut in eam priùs & assiduè visam, ac penitùs animo comprehensam, voluntas toto amore inardescat, ut dictum est.

167. Hanc secutus vir beatus Joannes à Cruce, sic docet: *Quòd studeamus oblivisci figuras, numquàm intelligitur de Christo ejusque humanitate: quamquàm enim interdùm in sublimi contemplationis arce, & in simplici divinitatis intuitu, hujus humanitatis anima non recordetur; nulla tamen adhibenda cura est ut eà omittatur, eò quòd ejus visus ac meditatio amatoria ad omne bonum auxilio sit, per eamque facilius ascendamus ad sublimissimum unionis gradum: cùm aliæ quidem corporales formæ impedimento sint: sed non ille qui seipsum fecit hominem, quia ipse est veritas, ostium, via & dux ad bonum.* *Mont. Carm. liv. 3. ch. 1. p. 155.*

168. Dicent à beato viro id tantùm caveri, *ne curam adhibeamus ad Christum incarnatum omittendum.* Verùm advertenda causa ejus consilii, quòd nempè Christus incarnatus ad omne opus bonum, & ad ipsam excelsissimam unionem adjuvet: quo fit, ut nusquàm impedimento esse possit.

169. Quare, cùm formarum recordationem aufert: *Deum incarnatum excipit, cujus recordatio semper adjuvet ad finem consequendum; quippe cùm hic via sit, dux & fons omnis boni.* Qui autem semper adjuvat, nusquàm officit, nusquàm obstaculo est. *Ibid. ch. 14. p. 172.*

170. De reliquis nulla est difficultas, cùm certum sit contemplatione Christi alias duas personas divinas, atque adeò omnia divina attributa introduci: *ut sapientiam & divina judicia, ac prædestinationis, præscientiæque altissima arcana*: quemadmodùm idem vir beatus docet, & sic in animam *Vive flamme, Cant. 2. pag. 512.*

Digitized by Google

maximâ licet abſtractione ſuſpenſam per Chriſti myſteria perfectiones Dei, perſonæque divinæ aſſiduè reducuntur : nec à mente diſcendunt.

MYSTICI IN TUTO, PARS I.

CAP. VIII. *Concluſio & recapitulatio hujus primæ partis.*

Expl. du Cant. p. 482.

171. Videt ergò lector diligens, de tribus vel graviſſimis articulis, quibus ferè tota vitæ ſpiritualis ratio continetur : quàm D. Cameracenſis ſanctæ Thereſiæ, B. Joanni à Cruce, cæteris probis Myſticis adverſâ fronte concurrat, qui favere ſe velle profitebatur : adeòque abeſſe, ut damnato libello Præſulis aliquid illis metuendum veniat ; ut contrà probato, illi ſanctiſſimi auctores non niſi improbari poſſint.

172. Nunc juvat quæ dicta ſunt repetere paucis : primò quidem articulo hæc vidimus : in Oratione quietis, ſuſpendi, ligari, impediri per certa momenta divinâ operatione animæ facultates : eam Orationem ideò ſupernaturalem dici, quòd ſupra communem diſcurrendi viam à Deo elevetur per illud auxilium, quod ſit extraordinarium ac ſupra communes gratias : non ergò operationem hanc ab ejus gratiæ quæ ſit communis omnibus Juſtis inſpiratione pendere.

173. Quòd auctor in viis ſpiritualibus agnoſcat *impotentias*, ſed impropriè dictas, manifeſtam eſſe cavillationem quæ vim verborum eludat, cùm etiam B. Joannes à Cruce de illâ impotentiâ meditandi & diſcurrendi loquens, quæ ſit nota tranſitûs ad contemplationem clarè dicat : *Tunc animam nec ſi velit meditari poſſe* : quo nihil eſt ſignificantius ad veram impotentiam deſignandam : atque hâc etiam voce uſam eſſe S. Thereſiam, alibì obſervavimus.

Vive flamme, Cant. 3. 3. v. 6. p. 536. 6. dem. ch. 7. pag. 786.

174. Neque omittendum, me nihil aliud quàm Sanctorum verba exſcribentem, Fanatiſmi accuſatum : quæ accuſatio redundet in eos, quorum exprimo diſertas planaſque ſententias.

175. Secundo articulo, auctoris contra omnium ſpiritualium doctrinam excludentis actus proprii laboris, proprii conatûs, propriæ induſtriæ, & ſub gratiæ actualis nomine, omnia ad inſpirationem extraordinariam revocantis, purum putumque Fanatiſmum oſtendimus.

176. Tertio articulo, de ſubtracto Chriſto, ac divinis attributis, diviniſque perſonis à purâ contemplatione Quietiſticum errorem, S. Thereſiæ ac Joanni à Cruce penitùs repugnantem, deprehendi : quæ hâc primâ parte demonſtranda ſuſceperam.

Digitized by Google

PARS SECUNDA.

In quâ ſolvuntur Spiritualium auctoritates à D. Camèracenſi objectæ.

CAPUT PRIMUM.

Primus locus ex S. Thereſiâ.

177. JAM expendamus locos, quibus auctor approbat ſuam ſententiam: Primus iſte ex S. Thereſiæ ſextâ manſione, *Animæ hujus ſtatûs vellent, ut videret Deus, ſeſe non ei famulari ſpe mercedis*: quem locum ſic urget Præſul: *An vult ſancta dicere vel illas animas Deo oſtendere à ſe rejici ſpem? abſit ab ea talis impietas. Ergò hìc ſpectatur merces tanquàm objectum affectûs naturalis & mercenarii.* *Inſt. Paſt. pag. 73. II. Lettre à M. de Paris, pag. 40.*

178. Ego verò quæro primùm, utrùm hujus affectûs naturalis, ſancta virgo Thereſia ullam unquàm fecerit mentionem? ſi quam, locos proferat: nullum autem protulit, ac ne tentavit quidem. Si nullam, ergò illam interpretatur ex libitu ſuo, non ex illius dictis. *Chaſt. de l'amo, 6. dem. ch. 9. p. 799.*

179. Quæro iterùm, an B. Thereſia ita nolit *famulari Deo ſpe mercedis*; ut eam ipſa ſpes ne quidem *cohortetur ad currendum ſtadium*? Hoc ſi voluit, palàm adverſatur Conſilio Tridentino definienti valere ſpem, *ut juſti ſuam ipſorum ſocordiam excitando, & ſeſe ad currendum in ſtudio cohortando, cùm hoc imprimis ut glorificetur Deus, mercedem quoquè intuentur æternam*: cujus rei exemplum Moyſen & Davidem præbent Tridentini Patres. Ergò S. Thereſia his potior, nec doctrinâ Concilii, nec horum exemplo uteretur, quod nemo dixerit. *Seſſ. VI. cap. 11.*

180. In promptu ergò eſt beatæ Virginis ſenſus: *Non vult ſe famulari Deo ſpe mercedis*, tanquàm ſolo vel præcipuo motivo, certum: tamquam & illa ſpes nullum ſit motivum cohortans & invitans, falſum & hæreticum.

181. Nihil igitur ad rem facit *affectus naturalis*, niſi ad infringendam S. Thereſiæ ſententiam: illa enim, non affectum tantùm naturalem, de quo nec unquàm cogitavit, ſupernæ felicitatis excludit; ſed ipſam ſpem ſupernaturalem mercedis æternæ, ut quidem eſſet finis ultimus, aut motivum primarium ac præcipuum: quod eſt ab omnibus Theologis traditum.

182. Quod ergò Sancta ſubdit: *has animas non cogitare de gloriâ aſſequendâ*, tanquàm de motivo, *quo magis incitentur*, Tridentino Conſilio, & Sanctorum exemplis eſſet contrarium, niſi eo modo ſumptum, quo diximus.

183. Nec aliter intelligendus hùc collatus Bernardi locus: *Purus amor de ſpe vires non ſumit*: non ſumit præcipuas, vel maximas; fateor: non ſumit ullas; falſum & hæreticum. *Inſt. Paſt. 74. Serm. 85. in Cant. n. 5.*

CAP. II. *De affectu naturali.*

184. De affectu naturali, quo uno se auctor nunc expedit, sæpè diximus: hîc autem quærimus tantùm, an hujus affectûs Concilium Tridentinum loco allegato mentionem faciat? nullam autem facit, sed vim spei explicans in eo reponit illam, *ut nos excitet; cohortetur mercedis intuitu, cum hoc ut imprimis glorificetur Deus*: ergò vacant reliqua, nec affectûs naturalis ullam rationem habere nos oportet.

Sess. VI. *cap.* 11.

185. Jam, quòd auctor *commodi proprii* nomine affectum illum *naturalem* semper & ubique à se intellectum profitetur, manifestè falsum. Agnoscit enim *commodum proprium æternum*, quod abdicari vult *absque ullâ spe*: commodum autem æternum, præter salutem æternam, nullum est. Idem efficit illa vox: *Fit sacrificium absolutum commodi proprii in æternum*: illud enim quod abjicitur respectu æternitatis nonnisi æternum est. Non ergò hîc intelligitur affectus naturalis, qui non potest esse nisi temporarius.

Inst. Past. p. 9, 10, 18. *Max. des Saints, p.* 75. *Ibid. p.* 90.

186. Sanè homini justo nihil est æternum, nisi vel Dei possessio, vel de Deo possesso gaudium & delectatio. Atquì neutrum eorum est ex affectu naturali: neutrum eorum aut in patriâ exscindendum, aut in viâ contemnendum. Non ergò commodum proprium æternum, affectus naturalis est, aut aliud quidquam quàm ipsa beata æternitas, cujus studium exerceri, non infringi oportet.

CAP. III. *Quòd ille affectus naturalis ex ipso auctore sit inutilis.*

187. D. Cameracensis hæc sunt in responsione ad summam doctrinæ: *Fatetur D. Episcopus Meldensis Scholas communiter tradere, caritatem spectare Deum in se ipso amore absoluto ac libero ab omni respectu ad nos*: Subdit: *eam definitionem si semel admiseris, uno Issiacensi art.* 13. *indiget systema meum.* Duo ergò sunt capita quibus illud continetur: nempè definitione Caritatis, & Issiacensi articulo illo 13.

Resp. ad Summa Doct. *p.* 3. *Ibid. p.* 8.

188. Atquì affectus naturalis ad ea duo est inutilis. Non enim amamus Deum, *sine ullo respectu ad nos*, affectu naturali. Non etiam est naturalis caritas illa quæ *benigna est, quæ patiens, quæ omnia credit, sperat, sustinet*, de quâ agit Paulus: de quâ unâ tractatur Issiacensi art. 13. atquì ad hæc duo capita, *totum systema* revocatur: non *ullâ aliâ re indiget*: non ergò indiget illo amore naturali, isque ad explicandam Theresiam perperàm adducitur.

I. Cor. XIII. 4.

CAP. IV. *Secundus locus S. Theresiæ.*

189. Ex eâdem mansione 6. secundus affertur is beatæ Virginis locus: *Anima non se incitat spe adipiscendæ gloriæ: verùm id unum cogitat, ut suo amori satisfaciat, cujus natura est, ut semper operetur mille modis. Si posset anima, mille inventa quæreret, ut se ipso amore consumeret; si id necessarium ad majorem Dei gloriam, ut æternùm in nihilo remaneret, ex animo consentiret.*

S. dem. c. 19, *pag.* 7. 799.

Digitized by Google

CAP. V. *De suppositionibus impossibilibus : auctoris manifesta calumnia.*

190. Hic locus pertinet ad suppositiones illas impossibiles de quibus cùm multa tradiderimus, sanctæque Theresiæ locos latè pertractaverimus, nunc ad hæc capita summam doctrinæ nostræ referemus.

191. Primùm, hæ suppositiones nihil nobis adversantur, quas annotatis ad marginem locis & ultrò recepimus, & Sanctorum auctoritatibus asseruimus. Quare miror ità nobiscum agi, tanquàm eas improbemus.

Inst. des Etats d'Or. l. 9. n. 3. l. 10. n. 19. art. 33. d'Issy, ib. Rép. à la Déclar. p. 149.

192. Secundò, has etsi velleitates diximus, non tamen eis meritum detraximus, quas magnis animabus, Moysi, Paulo, cæteris, à Sanctis attributas esse, monuimus.

193. Tertiò, malè imputatur nobis à D. Cameracensi, Paulo & Moysi, aliisque piis animabus per illas suppositiones impossibiles attributas *pias ineptias, pios excessus, pia deliria, inanes argutias, quodque est gravissimum, inordinatos affectus.* Ego autem ut pios excessus, nec tamen extra fines debitos, non denegaverim Sanctis cum Paulo *mente excedentibus*, & in *excessu suo* cum sancto Davide multa dicentibus ; *ita inanes argutias, ineptias*, deliria, inordinatos affectus, etiam Paulo & Moysi à me fuisse imputatos, dolens dico, aperta calumnia est, pessimo exemplo ab Antistite illata Antistiti : vel ergò proferat locum, vel inficietur indignam in fratrem contumeliam. Notat quidem ad latus paginam meam 443. ut ostendat hæc à me inter absurda reputari ; sed falsò : lege lector, nihil invenies præter *pios excessus* quos sibi ipse Paulus, ipse David attribuunt. Quòd si cuiquam Sanctorum attribuere videor *amatorias amentias* : id primùm nec meo nomine, nec pravo sensu dictum, cùm etiam ejusmodi *amentias* sponsæ ipsi, atque animis sancto amore percitis, non Bernardus, non alii, optimo sensu imputare vereantur.

Resp. ad Summa, pag. 19, 26, 49, &c. Rép. à la Déclar. p. 149. II. Cor. v. 11. Ps. CXV. 11. Rép. à la Déclar. p. 149. Inst. sur les Etats d'Oraiſ. n. 1. Rép. à la Déclar. p. 149, 151.

194. Quartò, numquàm dissensi ab auctore asserente *velleitates* de re impossibili, ut gravissimo peccato, ità etiam maximo merito imputari posse. Quis enim hoc ab Augustino, imò ab omnibus Theologis non didicit, peccare gravissimè prava cupientem, si per impossibile impunita essent ? quod quidem ad bonum ut ad malum valere, absit ut negaverim.

195. Quintò, *velleitatis* nomen adhibui, ut docerem ejusmodi voluntatem etiam abdicandæ salutis, (quoad quosdam effectus si possibile esset) cùm ea voluntas absoluta & perfecta non sit, facilè conjungi posse cum absolutâ & perfectâ voluntate volendi salutem : quin ipsum illud *vellem pro Deo salutem, quoad quosdam affectus abdicare*, est revera velle salutem ipsam quam te nolle non posse fatearis. Quarè si quis diceret : Vellem propter Deum non esse beatus si id velle possem, aut si Deo placeret, illo ipso actu clamat se beatum esse velle, & nolle non posse ; adeò nullus actus à beatitudinis voto est vacuus.

196. Igitur, quod sexto loco dixerim, in eo actu, *Vellem pro gloriâ Dei carere optatâ beatitudine, si fieri posset :* inest duplex meritum : & illud optandæ salutis, & illud anteponendæ divinæ voluntatis, si talis esse posset.

197. Denique non idem valet : si quis ita diceret, *Vellem delectari quo-*

Digitized by Google

cumque peccato, si impunitum esse posset. In eo enim actu meritum omninò esset malum : cujus rei ratio est, quòd duo bona merita inter se compati possint, non possint autem componi & compati in eodem actu meritum bonum & malum : ac per has propositiones septem patet responsio ad omnia objecta quæ oriri possunt ex suppositionibus impossibilibus.

Instr. Past. pag. 74. Chast. 7. dem. ch. 3. p. 816, 817.

CAP. VI. *Tertius sanctæ Theresiæ locus : hujus vis auctori ignorata.*

198. In Instructione Pastorali tertius locus is est sanctæ Theresiæ ex mansione 7. *In hoc perfectissimo gradu inducitur tanta oblivio sui, ut anima, utrùm sit an non sit, vix sciat : non enim cogitat de cœlesti patria : ac si certò teneret statim egressam ex corpore, in cœlum transituram, non eâ felicitate moveretur, quia tunc non cogitat de gloriâ Sanctorum aut de pari gloriâ consequendâ; sed tantùm ut Deo serviat.* Hæc illa, quæ nos in statibus Orationis facilè solvimus.

Inst. sur les Etats d'Orais. liv. 9. n. 5. Instr. Past. pag. 75.

199. Ipse sensit auctor hujusmodi locos non esse ad summum urgendos : sed pessimas interpretationes adduxit duas ; primam secundùm S. Theresiam, *non incitari animas affectu naturali, ac mercenario sui ad formalem beatitudinem.* Quâ de re præmonuimus, numquàm beatam Virginem cogitasse : (n. 177. 178.) numquàm, inquam, de affectu naturali beatitudinis formalis exsuperando cogitavit, sed ipsum christianæ spei supernaturalem affectum prætergressa, non affectum ex omnium Theologorum sensu subjunxit ac subordinavit Dei caritati : quare Præsul Theresiam invitam ad suum affectum naturalem trahit, & à se ipsâ facit esse degenerem.

Ibid.

200. Altera solutio non pluris valet : *nempè quòd caritas ordinariè præveniat spem ejusque actus imperet, non autem à spe se præveniri sinat.* Quæ perfectio omnibus vitæ christianæ professoribus à Paulo proponitur his verbis, *omnia vestra ex caritate fiant : & sivè manducatis, sivè bibitis, sivè aliud facitis, omnia in gloriam Dei facite.*

I. Cor. XVI. 14. Ibid. X. 31. Col. III. 17.

201. Sanè hæc pertinere ad præceptum & ad perfectionem illam Evangelicæ legis omnibus imperatam exactiores Theologi tradunt : sed quia Perfecti nostri, non ità de christianâ perfectione sentiunt, & Pauli sententias ad consilium revocant ; non negabunt certè illud consilium proponi omnibus Christianis : nec esse quemquam qui ab illo abhorreat, imò qui non ad id se invitari sentiat. Non ergò pertinet ad purum illum amorem, qui D. Cameracensi, *Sanctis quoque inaccessus, nec iis proponendus esse videatur : ad quem scilicet, nec lumen interius habeant, nec gratia illecebram : quo proindè conturbentur, scandalizentur*, expaveant.

Max. des Saints, p. 34, 35.

202. Quare illud, sivè præceptum sivè consilium, omnibus communiter propositum eò pertinet, ut omnes nostri actus à caritate imperentur : quod autem subdit auctor ita imperari, *ut anima Deum diligeret, etiamsi nullam ab eo speraret beatitudinem* : id omni actui caritatis intrinsecum esse, pars multò maxima Theologorum tradit, neque expectavit S. Theresia septimam mansionem ut Deum illo amore diligeret. Altiùs ergò vestigandus sanctæ Virginis sensus.

Ibid. p. 75.

CAP. VII.

Digitized by Google

CAP. VII. *Verus ſenſus S. Thereſiæ ex ipſâ ſtabilitus.*

203. Is autem ſenſus hic eſt : ut ſpe gloriæ non quidem moveretur tanquàm fine ultimo, ac motivo præcipuo caritatis ; moveretur tamen ut moveri ſolent piæ animæ per illas ſecundarias objectivas rationes à Theologis memoratas quæ ad amandum alliciant.

204. Neque id voluit ſancta Thereſia, ut gloriâ cœleſti non abſolutè moveretur ; quod Concilio Tridentino repugnare vidimus : ſed ut non moveretur *tùm* : per certa momenta : alternantibus vicibus : etſi enim eâ motivâ virtute ſemper movent, non tamen ſemper actu de illis cogitatur ; nec tamen diù à cogitatione abſunt : ac ſubindè recurrunt : undè ſancta Thereſia ſubdit de illis animabus : *rursùs autem redeunt ad deſiderium Dei perfectè potiundi : cui tamen poſteà renuntiant* (quoad dilationem, non quoad rem ipſam) *ſatiſque contentæ, quòd Deum comitem habeant, ei offerunt vitam ſuam prolongatam, ut certiſſimum ac laborioſiſſimum argumentum antepoſitæ divinæ commodi rationis ſuis rationibus & commodis :* qui ſenſus, nec intelligi poteſt, ſine Dei poſſidendi abſoluto deſiderio : niſi enim deſiderarent, nihil Deo immolarent : immolant autem non quidem auferendum, abſit ; ſed tamen differendum Dei deſideratiſſimi votum : ergò illo numquam abſolutè carent : ſed vicibus, aut tantiſper premunt, aut actu eliciunt : ſummam autem ipſam numquam non retinent.

7. dem. ch. 3. pag. 817.

Ibid.

205. Quocircà ità concludit illum excelſiſſimum de Deo potiundo locum : *Quo ſenſu putatis eſſe illas animas cùm reputant ſe illâ felicitate privari poſſe ?* Abſit ergo ut non optent illam felicitatem quâ privari ſe poſſe non ſine graviſſimo dolore ſentiunt. Sic omninò intelligenda ſunt dicta Sanctorum, relatis integris locis, non abruptè allegatis, & per vim manifeſtam ad aliena detortis.

Ibid.

CAP. VIII. *De B. Joanne à Cruce.*

206. Videamus autem, an non à B. Joannis de Cruce ſenſibus D. Cameracenſi toto cœlo aberrarit : is enim eſt qui non ſemel deſiderium potiundi Dei preſſiſſe, & ſuppoſitionibus illis impoſſibilibus indulſiſſe videatur. Is igitur de perfectis animabus hæc habet, *ſine curâ, ſine reflexione ſunt.* Sanè ; *ſed per illud ſpatium, quo viget contemplatio.*

Vive flamme, Cant. 3. ℣. 3. §. 6. 10. pag. 538, 592.

207. An igitur per illud ſpatium non deſiderant Deum ? Abſit : *amans enim anima non poteſt amoris ſui non deſiderare mercedem, cujus gratiâ amico ſervit : alioquin nec illud amor eſſet : quæ merces non alia eſt, niſi amoris augmentum, quouſquè perveniat ad illum perfectiſſimum amoris ſtatum, qui ſit ipſe ſibi merces : nec aliam mercedem anima optare poſſit.* Optat ergò illam : optat Deum ipſum habendum, potiundum : nec ſine illius mercedis *voto, ſtat amor, aut amoris gaudet nomine.*

Expl. du Cant. 9. Couplet, p. 383.

Ibid. 13. Coup. pag. 396.

208. Rurſùs : *Morbus amoris non niſi præſentiâ ſanari poteſt :* quo nihil eſt clarius, ac ſimplicius. Et iterùm : *Animæ Deum amanti nonniſi potiundo poteſt ſatisfieri ; non enim aliæ gratiæ ſatisfaciunt, ſed incendunt & irritant Dei, ut in ſe eſt, videndi deſiderium.*

209. Quod ergò alibì docet non eſſe animas illas, *intentas ſolatiis, aut*

Ibid. 6.

Digitized by Google

commodo proprio, sed Deo pro suâ ipsius dignitate & acceptis beneficiis. Primùm vides intentas acceptis beneficiis, adeóque profectò suis commodis : non sic tamen ut præcipuo, sed ut secundario, magno tamen motivo.

MYSTICI IN TUTO, PARS II.

Coup. 375. Obs. nuit. iv. 2. ch. 19.

210. Quin etiam cùm anima videtur optare ut avertat Deus dulcedines suas, sponsæ instar canentis : Fuge, dilecte mi : *ne credas averti velle : genus locutionis est ex nativo amittendæ dulcedinis metu :* ergò sic avertere, elicere est, optare est : estque illa fuga ex amatoriâ vi grande desiderium : quantò ergò ferventius est desiderium illius Deo viso atque professo æternæ dulcedinis ? undè illud erumpit ex imo pectore : *Rumpe telam hujus vitæ, ut te statim amare possim cum eâ plenitudine ac saturitate quam desiderat anima mea æternam & interminabilem.*

Cant. VIII. 14.

Exp. du Cant. 13.

Coup. Vive flamme, Cant. 1. pag. 521.

211. Sic illis amantibus pressa desideria, etiam per suppositiones illas impossibiles, nihil aliud sunt quàm genus desiderii eò ardentioris quò latentioris.

CAP. IX. *Locus ejus auctoris à D. Cameracensi prolatus : deque proprietate.*

212. Hæc Præsul omnia prætermisit quibus clarè constat numquàm à Mysticis suppressum potiundi desiderium : adduxit autem hujus B. viri unum tantùm locum *de avaritiâ atque ambitione spirituali : qua sit illa à Mysticis commemorata proprietas, hoc est, illud spirituale commodum quod numquàm abest à mercenaria animæ virtutibus.*

Max. des Saints, p. 38, 135.

213. Quodnam autem sit illud Spirituale commodum proprium, expressit his verbis : *esse nempe illud commodum sive meriti, sive perfectionis, sive mercedis æternæ :* atque illud est quod in spirituali Joannis à Cruce avaritiâ sive ambitione vult quæri.

Ibid.

214. Contrà : avaritiam illam spiritualem sic definit beatus auctor, *ut animæ numquàm contentæ sint donis à Deo datis, deficiantque animo ac lamentis indulgeant, si non inveniant ea quæ in spiritualibus rebus quærunt solatia.* Hoc primum ; alterum ; *ut præceptis, consiliis, libris, reliquiis, agnis Dei, exsaturari non possint : quâ in re,* inquit, *damno proprietatem cordis inhærentis earum rerum modo, multitudini, curiositati* : quæ quàm abhorreant ab æternæ mercedis studio, nemo non videt. Sic præsul suam omnibus Spiritualibus ignotam proprietatem quærens nec inveniens eam per fas & nefas omnibus eorum dictis infarcit.

Obs. nuit. l. 2. ch. 3. pag. 239.

215. Neque quidquam aliud de spirituali ambitione à beato viro dictum comperi. Sanè gulæ ac luxuriæ spiritualis vitium tribuit animabus solatiorum sensibilium inexhaustâ cupiditate percitis. Neque aliud quidquam. Quare proprietatem illam quam Præsul inculcat, si extra solatii spiritualis aviditatem inexsaturabilem ad æternam mercedem transferatur, Mysticis ignotam esse & ab eorum doctrinâ abhorrere omninò decernendum est.

Ibid. ch. 4, 6.

CAP. X. *De S. Francisco Salesio locus decretorius.*

216. De beato Salesio tot ac tanta retulimus, ut ea repetere nihil aliud esset, quàm lectori fastidium ac nauseam parere. Unum illud, sed decretorium quod ad proprietatem definiendam pertinet, memorare hîc juvat.

Digitized by Google

Mystici, inquit, *proprietariam vocant animam eam quæ suas virtutes per sanctam resignationem refert ad Deum : quâ in re minùs perfecta est quàm anima absoluta à proprio commodo quæ suas virtutes refert ad Deum per sanctam indifferentiam.*

MYSTICI IN TUTO, PARS II.

217. Quid autem sit referre virtutes ad Deum per sanctam indifferentiam alio loco sic explicat : *Duo sunt status istarum animarum : primus est sanctæ resignationis, quâ anima sancta multa vult seu vellet sibi, ex proprii commodi motivo : cujus rei gratiâ S. Franciscus Salesius confitetur inesse ei desideria, sed submissa : quippè cum illa submittat voluntati Dei quam suo commodo anteponit. Secundus status est sanctæ indifferentiæ, ubi anima nihil vult sibi ex motivo proprii commodi : nulla habet submittenda mercenaria desideria, quia nulla habet mercenaria ; quamquàm remanent proclivitates & repugnantiæ involuntariæ quas submittit : sed nulla habet desideria voluntaria & deliberata ad suum commodum, exceptis casibus ubi toti suæ gratiæ fidelis non est : anima illa indifferens cùm implet suam gratiam nihil vult nisi propter Deum, & prout Deus attractu suo velle eam facit.* Max. des Saints, p. 135. Max. des Saints, p. 49, 50, 51.

218. Hæc ergò principia, has definitiones resignationis sanctæque indifferentiæ ab beatitudinem refert his verbis : *Nihil vult anima ut sit perfecta & beata ad suum commodum : vult tamen perfectionem omnem, omnem beatitudinem, in quantùm Deus hac velle nos facit impressione gratiæ*, ejus scilicet de quâ dixit : *animam nihil velle ad suum commodum, nisi ubi sua gratia*, singulari illi scilicet quâ ejusmodi anima trahitur, *fidelis non est.* Ibid. p. 52.

219. Eamdem doctrinam tradit & inculcat in responsione ad summam ; atque ex his principiis *quæ sancto Salesio tribuit proprietatem definiri asserit* à Mysticis. Rép. ad Sum. p. 57.

220. Facilè confutatur. Primùm enim qui resignationem ab indifferentiâ secernat præter unum Salesium profert neminem ; Salesius autem nihil de proprietate cogitat : quin ipsum Salesium Præsul pessimè intelligit, ut docent sequentia. III. Lettre à M. de Paris, p. 23.

CAP. XI. *Sancto Francisco Salesio imponitur circa resignationem & indifferentiam.*

221. Sæpè monuimus, nec monere cessamus beatum Salesium de resignatione ac indifferentiâ tractantem, ad nihil aliud respexisse, quàm ad *afflictiones sive spirituales*, hoc est ariditates, sive *etiam temporales*, numquam autem ad salutem æternam quò D. Cameracensis sancti Antistitis doctrinam omnem trahit. Déclar. Troisième Ecrit, n. 3. Am. de Dieu, liv. 9. ch. 3, 4.

222. Atqui tota doctrina libri de Doctrinâ Sanctorum, & proprietate nititur, & ex illo uno loco S. Francisci Salesii explicatur, ut mox vidimus : ergò totus liber eo loco nititur quem falsò allegatum & in alienum sensum detortum esse constat.

223. Sensit id Cameracensis : & ultrò confitetur *sanctam indifferentiam, quatenùs suspendit omne desiderium, spectare tantùm eventus vitæ præsentis : & quidem antequàm contingant.* Ex quo sequitur, ipso confitente, falsò allegatum Francisci Salesii locum, & ad æternam beatitudinem pessimo consilio esse detorta quæ ad eam nihil attinent. Réponse à la Déclar. p. 42.

Digitized by Google

MYSTICI IN TUTO, PARS II.

224. Quod autem ſubdit non niſi *naturalia ſalutis deſideria* à ſe eſſe ſubtracta, duo peccat: primum quòd S. Franciſco Saleſio falſa & aliena imputat, cùm ille, ipſo Cameracenſi fatente, nonniſi de eventibus hujus vitæ agat; non autem de ſalute, ſive naturaliter, ſive ſupernaturaliter deſiderandâ: alterum, quòd ſalutis naturalia deſideria, cùm à ſupernaturalibus nullâ arte ſecerni poſſint, neceſſe eſt ut hæc, profligatis aliis, in ruinam trahantur, ut ſuprà vidimus, n. 139, 140.

Ibid. p. 43.

225. His tamen ludificationibus, his S. Saleſii apertè truncatis teſtimoniis ſperat auctor ſe Myſticis, ſe Scholæ, ſe Eccleſiæ Romanæ illudere poſſe; ac nedùm agnoſcat errorem, ſibi falſa omnia imputata eſſe jactat; adeò confidit hominum credulitati, ac vanis verborum officiis.

CAP. XII. *De proprietate ex libro de Imitatione Chriſti.*

226. D. Cameracenſis omnia movet, ut quocumque loco ſuam proprietatem inveniat, cujus nulla veſtigia deprehendit. Unus eſt omnium aurei libelli Imitationis auctor qui de proprietate, vel maximè verba faciat, ſed longè diverſo ſenſu. Cameracenſis enim ſic ſcribit: *Auctor Imitationis Chriſti ſæpè loquitur contra proprietarios; eaque proprietas quam ut imperfectam rejicit, nihil aliud poteſt eſſe quàm amor noſtri naturalis quo adhæreſcimus ornamento aut ſolatio quæ ex virtutum perfectione, & poſſidendæ mercedis voluptate proveniunt.* Hujus rei gratiâ locum iſtum profert: *Ad hoc conare, hoc ora, hoc deſidera: ut ab omni proprietate poſſis exſpoliari, & nudus nudum Jeſum ſequi: tibi mori, & mihi æternaliter vivere.* At quis hic odor, quod veſtigium proprietatis illius quam naturalem vocas? quin ipſe ſic loqueris: *Illa proprietas, nihil poteſt eſſe aliud quàm amor ſui naturalis, virtutum ſolatia & mercedis voluptatem ſpectans. Nihil*, inquit, *poteſt eſſe aliud*: conſecutione agit, ratiocinio, conjecturâ, nihil expreſſi habet: ubi enim apud pium auctorem illa *ornamenta*, illa *ſolatia*, abjicienda virtutum, ac *mercedis æternæ*? nullum verbum: *conare*, inquit, *ut ab omni proprietate*: hoc eſt ſenſu pii auctoris, ne hæreas proprio bono relicto communi, qui eſt Deus: *ut nudus nudum Jeſum ſequaris*: terrenis omnibus derelictis, quibus Jeſus caruit: *tibi mori, & mihi æternaliter vivere*: ad hæc enim æterna pervenies, ſi hæc terrena contempſeris.

Inſtr. Paſt. pag. 65.

De Imit. l. 3. cap. 27. n. 3.

227. *Vides*, infert Præſul, *ſine proprietate deſiderari poſſe æternam cum Chriſto vitam.* Sanè: *ergò hîc agitur de ſtudio naturali virtutum, ac mercedis in quibus eſt proprietas*: at ego nihil horum video quæ te videre fingis: neque quidquam quàm præſulem caſto ſtudio in quærenda illa proprietate laborantem.

CAP. XIII. *Alius locus.*

228. *Auctor Imitationis exclamat*: O quantùm poteſt amor Jeſu purus nullo proprio commodo, vel amore permixtus! ſic Præſul. Sed quid ſit illud commodum proprium, aut proprius amor ſequentia demonſtrabunt: *Nonne mercenarii ſunt dicendi, qui conſolationes ſemper quærunt? Nonne amatores ſui magis, quàm Chriſti probantur & lucra ſemper meditantur*? nempe,

Inſt. Paſt. ibid. l. 1. de Imit. cap. 11. n. 3.

Digitized by Google

solatiorum lucra : ubi seipsos magis quàm Christum amare convincuntur : non ergò innocua est illa proprietas : unde addit : *Ubi invenietur talis qui velit Deo servire gratis ?* nec solâ illâ semper solatii sensibilis mercede duci.

229. Hæc quippe præcesserant, *Multi illum laudant quamdiù consolationes aliquas ab ipso percipiunt : si autem Jesus se abscondarit, & modicum eos reliquerit, aut in querimoniam, vel in dejectionem nimiam cadunt*, quæ sunt in vitio, non illâ tuâ imperfectione ac proprietate naturali innocuâ. *De Imit. ibid. n. 1.*

230. Subdit : *Qui autem Jesum propter Jesum, & non propter suam aliquam consolationem diligunt, ipsum in omni tribulatione & angustiâ cordis, sicut in summâ consolatione benedicunt : & si numquàm eis consolationem dare vellet, ipsum tamen laudarent, & semper gratias agere vellent* : cui subjuncta sunt quæ ex D. Cameracensi mox lecta sunt : quæ nihil ad ornamenta virtutum & mercedis æternæ voluptatem faciunt. *Ibid. n. 2.*

CAP. XIV. *De proprietate secundum sensum pii auctoris.*

231. Sed ad proprietatem redeamus, quandò hujus notionem ipse Cameracensis confitetur ab eo auctore esse repetendam. Repetamus libri 3. à Præsule allegatum caput 37. *Fili, relinque te, & invenies me : sta sine electione, & omni proprietate, & lucraberis semper.* An verò hic somniabat proprietatem naturalem imperfectam tantùm, nec proindè vitiosam ? Audi, *Nihil excipio, & in omnibus te nudatum inveniri nolo : alioquì quomodò poteris esse meus, & ego tuus, nisi fueris ab omni propriâ voluntate intùs & foris spoliatus ?* nempè illâ propriâ voluntate, sine quâ nec nos Christi, nec Christus noster esse possit : quæ quidem innocua non est. *Lib. 3. c. 37. n. 6.* *Ibid.*

232. Subdit : *Quidam se resignant, sed cum aliquâ exceptione ; non enim Deo plenè confidunt.* En à bono communi ad propriam deflexi voluntatem : undè illud : *Ad hoc conare, ut ab omni proprietate possis exspoliari.* Quod ità interpretatur ipse : *Tunc deficient omnes vanæ phantasiæ, conturbationes iniquæ, & curæ superfluæ : tunc etiam recedet immoderatus timor, & inordinatus amor morietur* : hoc est ille amor quo à communi bono ad proprium converteris, fiasque *proprietarius.* *Ibid. n. 2.*

CAP. XV. *Alii loci, & de abnegatione vel amore naturali sui.*

233. *Fili*, inquit, *non potes perfectam possidere libertatem, nisi totaliter abneges temetipsum : compediti sunt omnes proprietarii, & sui ipsius amatores* ; conjecti quippe in angulum, ut Bernardus memorabat ; (n. 126.) hinc etiam in sordes & maculas : quippe ad proprium bonum coarctati, relicto communi quo pectus dilatatur. *Lib. 3. c. 32. n. 1.*

234. Sic sunt compediti, angusti, maculosi, *sui ipsius amatores.* Subdit enim : *cupidi, gyrovagi, quærentes semper mollia, non quæ Jesu Christi*, & cætera ejusmodi quæ planè eveniunt, seque & sua, non verò æterna, ac divina, sectantibus. *Ibid.*

235. Nec est ullus auctor qui de sui abnegatione toties, tamque præ-

MYSTICI IN TUTO, PARS II.

clarè dixerit, cùm in eo sit totus: neque tamen toto libro ullam veculam inveneris de illâ abdicatione desiderii, sive supernaturalis, sive etiam naturalis perfectionis suæ, ac salutis æternæ, quam auctor somnians ubique sibi videre videatur.

236. Tantus vitæ interioris ac perfectæ magister, in perfectione explicandâ numquam amoris naturalis usus est actibus, aut motivis: nullus licet subtiliùs distinxerit gratiæ & naturæ motus, toto quidem libro, sed præsertim libri 3. cap. 54. & 55. ubi de his expresè tractat; & tamen nihil tale tradidit: naturæ motus respicit, non ut gratiæ subordinandos, sed ut gratiæ contrarios, quippè qui naturam eam intelligat jam corruptam cum quâ nobis perpetuum bellum est. Cæterùm desideria naturalia promissorum Dei, & beatæ visionis quæ à Perfectis evellenda essent, neque ipse, neque alius quisquam Spiritualium somniavit.

Ibid. cap. 54 n. 1. cap. 55. n. 1, 2, &c.

CAP. XVI. *De amore beatitudinis pii auctoris sensus.*

237. Amorem certè beatitudinis toties expressit, ut nihil aliud spirare videatur: *Fili*, inquit, *ego debeo esse finis tuus supremus, & ultimatus; si verè desideras esse beatus*: posteà: *Ego sum qui doceo terrena despicere, præsentia fastidire, æterna quærere, æterna sapere.* Quàm autem suspiret ad supernæ civitatis beatissimam mansionem, ad æternam lucem, ad perfectam libertatem, ad Dei visionem, ad perpetuam & imperturbabilem pacem: *quanta patiatur imùs*, horum desiderio, attestatur, vel maximè c. 48. sequente verò: *Fili, cùm tibi desiderium æterna beatitudinis desuper infundi sentis, & de tabernaculo corporis exire concupiscis, ut claritatem meam sine vicissitudinis umbrâ contemplari possis: dilata cor tuum, & omni desiderio hanc sanctam inspirationem susdipe: ibi*, inquit, *aderit tibi totius facultas boni, sine timore amittendi: ibi voluntas tua una semper mecum, nil cupiet extraneum, vel privatum*: en illa ex privato bono proprietas excluſa semper ut in fruitione, ità in desiderio; en in bono communi bona vita ac felix; nec quidquam aliud toto libro reperies.

Lib. 3. cap. 9. n. 1. Ibid. cap. 43. n. 3. Ibid. cap. 48. Ibid. n. 5. Cap. 49. n. 1. Ibid. n. 6.

CAP. XVII. *De motibus naturæ & gratiæ.*

238. Placet illud delibare ex cap. 54. *Fili, diligenter adverte motus naturæ & gratiæ, quia valdè contrariè, & subtiliter moventur, & vix nisi à spirituali, & illuminato homine discernuntur.* En non modò contrariè, sed etiam valdè contrariè procedunt. Pergis; *Omnes quidem bonum appetunt, & aliquid in suis dictis, vel factis prætendunt: ideò sub specie boni multi falluntur. Natura callida est & multos trahit, illaqueat, & decipit, & se semper pro fine habet*: quod apertè est in vitio.

Lib. 3. cap. 54. n. 1.

239. Quòd autem gratia *contrariè* incedat, ut pius auctor prædixerat, hæc ostendunt: *Gratia omnia purè propter Deum agit, in quo & finaliter requiescit*: quid sit autem requiescere in Deo, antecedentia facilè docuerunt: hæc ergò à gratiâ amoveri non possunt. Quod confirmat his verbis: *Gratia attendit æterna, nec in perditione rerum turbatur, quia thesaurum suum, & gaudium in cœlo ubi nil perit, constituit*; nec ità multò post: *Gratia nil temporale qua-*

Ibid.

Ibid. n. 5.

Digitized by Google

rit, nec aliud præmium quàm Deum solum pro mercede postulat. Hæc ergò postulari vult : de naturâ eâdem desiderante amore imperfecto suî, nihil cogitat.

240. Aliud quidem est proprium quo quis sibi tribuit Dei dona, vel ipsa Dei dona ipsi Deo anteponit : quòd sæpè auctor agnoscit, & in vitio ponit : de illo naturali, ac deliberato desiderio quod sit innocuum, & tantùm imperfectum, æquè cum aliis omnibus Spiritualibus tacet.

CAP. XVIII. *De imperfectionibus.*

241. Alibì est observata à nobis D. Cameracensis objectio, de imperfectione merâ quam à me prætermissam queritur. Sed hæc nihil ad nostram quæstionem aut ad Mysticos pertinere, ibidem claruit. *Préf. n. 223.*

CAP. XIX. *Quòd nemini fraudi sint suppositiones impossibiles : quis in iis auctoris peculiaris error. Conclusio.*

242. Ex his planè constat nihil interesse Mysticorum, quid D. Cameracensis causâ fiat : imò multùm interesse, ne utræque causæ connexæ implicitæque habeantur. Quòd enim Mystici suppositionibus impossibilibus gaudere videantur, sine periculo mercedis æternæ ejusque voti fieri, tàm liquidò demonstravimus, ut nullus relinquatur dubitationi locus : itaque suppositiones illas nemini fraudi esse constitit. At non in tuto est D. Cameracensis sententia, quâ docet absolutè abdicari salutem : sic autem res conficitur paucis. Nam salus æterna profectò illud erat quod per conditionem & casum impossibilem abdicari posse dicebat, idipsum autem erat quod ex impossibili possibile factum : imò reverà evenisse piæ animæ crederent : ergò non illa naturalia desideria, sed ipsam salutem æternam abdicabant ; quod est impium & blasphemum, ut etiam suprà vidimus. Ergò ostendimus, à nobis quidem omninò in tuto esse Mysticos, quod erat demonstrandum : à D. verò Cameracensi, summum in discrimen adductos. Supereſt ut de Scholâ eadem statuamus, quod perfacile erit. Quò enim magis Scholastici viâ quâdam ac ratione procedunt, eò se tutiores præstant ; sed id ad Tractatum sequentem differri placet. *Max. des Saints, p. 99.*

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, PROLOGUS.

SCHOLA IN TUTO:

SIVE

De notione Caritatis, & Amore puro.

PROLOGUS.

Quo falsò imputata nobis, & hujusmodi Operis causa indicantur.

1. TANTI interest orbis christiani, ne Scholæ placita Illustrissimi Archiepiscopi Cameracensis causæ connexa implicitaque esse videantur; ut ad illud incommodum propulsandum, nec curis, nec vigiliis parcere debeamus. Is sanè in responsione ad librum, cui titulus, *Summa Doctrinæ*, Meldensem Episcopum duabus de causis accusat. Primùm, quòd impugnet communem notionem Caritatis à Scholâ traditam, quod est falsissimum: tùm, quòd agat illud subdolè: undè extat monitum illud ad Theologos: „ Ab eo „ Præsule sibi maximè caveant, qui eos celare vellet altas machinationes „ quibus illorum doctrinam de Caritate evertere satagit. „

Ref. ad Summa, pag. 5.

Ibid. p. 9.

2. Audentiùs & apertiùs in *epistolâ gallicâ*, sub nomine *Lovanienſis Theologi ad Doctorem Sorbonicum* nuperrimè Leodii editâ: ubi larvatus Lovaniensis: „ Ego verò, inquit, non possum intueri D. Meldensis sententiam de „ motivo formali Caritatis, nisi ut inexcusabilem, novamque & apertè re„ pugnantem Scholæ, atque omnibus Sanctis antiquioribus & recentioribus: „ *ac paulò post*: Non possum, inquam, eam sententiam non intueri, ut pe„ riculosam, quæ defendi non possit, quin pariter condemnetur omne quod „ in Ecclesiâ magnum & sanctum est: quarè pertinere ad eorum officium, „ qui regendis Scholis præsunt, ut ejus sententiæ prohibendæ viam ineant. „ Mirum Romam conticescere ad tantum Ecclesiæ periculum, necdùm mihi datos examinatores: cæterùm inflat in me classicum D. Cameracensis, nullumque non movet lapidem, ut omnes Academias commoveat. Quæ sive per imperitiam, sive per contumeliam, dicta, diluere nos oportet.

Lettre d'un Théologien de Louvain à un Doct. de Sorb. à Liége, chez Henry Hoyoux, 1698. p. 70, 71.

3. Et quidem à primâ juventute sub auctoritate Facultatis Theologiæ Parisiensis in Scholæ sinu nutritus, ejus placitis ac decretis facilè acquiescam: nec dubito quin Lovaniensis Academia sanctorum Augustini & Thomæ erudita disciplinis, nova commenta respuat, meque Estii ac Silvii vestigiis inhærentem suscipiat: sed propter mei censoris admirabiles verborum offucias, hîc scholastico more aliquot quæstionibus ordinatis, accuratissimè demonstrare conabor, non modò ab eodem ignorata Scholæ decreta, verùm etiam impugnata: à nobis verò defensa. Faxit autem Deus, ut quantùm ista res ad intima religionis spectat; tantâ à me perspicuitate, tantâ lectoris diligentiâ & attentione tractetur.

QUÆSTIO

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO I.

QUÆSTIO PRIMA.

Quæ à nobis tuenda ſuſcepta ſint.

ARTICULUS PRIMUS.

Ex XXXVI. propoſitionibus comprehenſa.

4. QUandoquidem D. Cameracenſis, quemadmodùm conſtabit infrà, totus in eo eſt ut falſa mihi imputet, primum omnium exponam quæ adversùs illum pro Eccleſiâ catholicâ tuendâ ſuſceperim, quæque quamdiù inconcuſſa erunt, ut ſunt, ejus Præſulis doctrina, ſive ut loqui amat, ſyſtema, ſtare non poterit: ut autem à communioribus procedamus, incipimus à beatitudine in hunc modum.

I. Frui Deo, finis eſt beatitudinis.

II. De beatitudine verò Theologi, Philoſophi, Docti, indoctique pariter ità ſentiunt: eam eſſe primum volitum, atque ultimum finem quem omnes homines volunt, & nolle non poſſunt. (Auguſtinus millies)

III. Præclarè ſanctus Ambroſius eam in rem, *qui verus eſt finis, is finis eſt non unius, ſed omnium:* (in Pſal. 38. n. 16.)

IV. Neque tantùm omnium hominum, verùm etiam omnium actuum humanorum.

V. Illos autem actus humanos dicimus, qui ratione, conſilio, deliberatione fiunt.

VI. Neque quiſquam diffitetur, quin omnes homines quidquid agunt, quidquid volunt, quidquid cogitant, quod ad vitam humanam alicujus momenti eſſe videatur, id omne ad beatitudinem explicitè vel implicitè, ſive virtualiter referant. Citiùs animam auferas, quàm ut cuiquam homini hanc mentem, hunc ſenſum, hanc animi præparationem eripias.

VII. Hæc de beatitudinis ſtudio & amore naturali generatim: de ſpeciali autem ac ſupernaturali Chriſtianorum beatitudine, quæ eſt in potiundo Deo; certum eſt, ſuppoſitâ notione, & amore naturali beatitudinis omnibus hominibus communi, Chriſtum toto Evangelio id egiſſe, ut Deo viſo, dilecto, poſſeſſo, æternùm beati eſſe vellent.

VIII. Certum item eſt omnibus Theologis, pertinere ad Caritatem, & eſſe Caritatis illud Pauli: „ Mihi vivere Chriſtus eſt, & mori lucrum: coarc- *Phil.* I. 21. „ tor autem è duobus: deſiderium habens diſſolvi, & eſſe cum Chriſto, 23. „ multò magis melius, &c. „ Phil. I. 23.

IX. Dei autem diligendi in Scripturis ſacris omninò duæ cauſæ proponuntur: primùm, quòd in ſe eſt optimus & infinitè perfectus; deinde, quòd erga nos ſummè benevolus & beneficus: aliis verbis ex Paulo, φιλανθρωπος, *Tit.* III. 4. amator generis humani, bonorum omnium largitor.

X. Quòd Deus ſit benevolus ac beneficus, id quoque pertinet ad ejus excellentiam ac perfectionem infinitam.

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO I.

XI. Beneficium quo Deus est beneficus, in eo est vel maximè, quòd se habendum, possidendum, & in hâc vitâ & in æternum donat.

XII. Eo ergò beneficio quo est beneficus, est item beatificus.

XIII. Ergò diligere Deum ut est beneficus, est eumdem diligere ut est beatificus.

XIV. Hæc autem omnia ad motivum Caritatis, ut in Scripturis revelata est, spectant.

XV. Negari sanè non potest, ex præcepto Caritatis juberi nos diligere Deum ut est Dominus, item ut est Deus noster: item ut ipse conglutinatus est nobis: item ut bene sit nobis. (Deut. VI, X, XI.)

XVI. Hæc autem omnia, quòd Deus sit Dominus, quòd sit Deus noster, quòd sit benevolus, sive amator hominum: eâque φιλανθρωπίᾳ præditus quam ex Paulo retulimus: item quòd sit beneficus, ac beatificus, quo uno benè sit nobis, sunt quidem in se absoluta attributa: neque enim ulla in Deo sunt attributa verè relativa, præter paternitatem, filiationem, ac spirationem activam & passivam: ea tamen attributa in se absoluta connotant ex proprio conceptu aliquid extra Deum, cujus connotati ratione habent conjunctissimam & inseparabilem relationem ad nos, sive rationis cum fundamento in re, sive transcendentalem quamdam, sive aliam quamcumque malueris; ità ut sine quodam respectu ad nos nec intelligi, nec cogitari possint.

XVII. Caritas ergò in Deum sub illis attributis, ad ejus perfectionem & excellentiam pertinentibus tendens, ità est absoluta, ut illa quoque attributa absoluta sunt; ità relativa, ut eadem attributa relationem dicunt ad nos.

XVIII. Nec immeritò Schola docet, omnem actum Caritatis esse in se absolutum, nullâ reali relatione ad nos; non tamen absque ullo respectu rationis cum fundamento in re, propter illa attributa, eorumque connotata quæ diximus.

XIX. Non ergò potest amari Deus ut benevolus ac beneficus erga nos, neque ut beatificus, nisi quâdam relatione inseparabili ad nostram beatitudinem.

XX. Non sola nec prima, sed tamen vera causa per se amandi est quòd *Deus prior dilexerit*: I. Joan. IV. 10, 19. vera causa magis amandi, quòd plura donaverit, ac remiserit: Luc. VII. 43, 47.

XXI. Hæc pertinere ad verum actum Caritatis pro peccata remittuntur, ipse Christus docet: ibid.

XXII. Rectè ergò conjungitur primæ causæ amandi Deum, eò quòd sit perfectus; altera causa, quòd sit beneficus, quæ est evangelica ac certissima veritas.

XXIII. Has autem causas duas Dei propter se amandi, hoc est profectò causas vetæ ac genuinæ Caritatis in Deum, quòd sit perfectus, & quòd sit benevolus, sanctus Bernardus commemorat, dum quærit *quo merito suo, quo commodo nostro* Deus propter se ipsum diligatur: verba Sancti sunt: *Ob duplicem ergò causam Deum dixerim propter seipsum diligendum, sive quia nihil justius, sive quia nihil fructuosius diligi potest* ad primum pertinet: *quo*

Bern. de dil. Deo, cap. 1. n. 1. cap. 7.

suo merito : ad secundum, *quo nostro commodo* diligatur (de dilig. Deo, Cap. 1. n. 1. cap. 7. n. 17.)

XXIV. Notandum autem illud etiam *ex commodo nostro*, Deum propter se ipsum, adeóque casto puroque amore diligi, quia benevolum illud ac beneficum, undè commoda nostra profluunt, sunt vera excellentia in Deo, hoc est, vera & proxima causa glorificandi Dei, adeóque & amandi.

XXV. Hæc verò duo motiva purè diligendi Deum non ejusdem sunt ordinis ; cùm priùs intelligatur Deus in se bonus ac beatus ; quàm Deus beneficus ac beatificus.

XXVI. Quin etiam illud beneficum ac beatificum, ad illud bonum ac beatum per se ordinatur.

XXVII. Rectè ergò Schola communiter, nosque cum illâ dicimus, Deum ut in se perfectum, bonumque & beatum, esse excellentissimum, præcipuum, ac primarium Caritatis objectum : Deum verò ut beneficum, ac beatificum, esse minùs præcipuum ac secundarium, alteri subordinatum : tamen per seipse maximum.

XXVIII. Ità sanè hæc motiva ordinata sunt, ut Deus in se optimus, ac beatissimus possit quidem cogitari cogitatione abstractivâ, ac transitoriâ, absque eo quòd actu & expressè cogitetur de Deo benevolo ac benefico : sed Deus benevolus, ac beneficus ne cogitari quidem possit, nisi priùs intellecto Deo in se beato atque optimo, ordine sanè naturæ & per se cognitionis, non tamen semper temporis.

XXIX. Hæc autem sufficiunt, ut intelligatur, Deum, ut in se optimum ac beatissimum, esse specificum objectum, quo sine Caritas, nec esse, nec intelligi, aut cogitari possit : Deum verò ut benevolum, ac beneficum, motivum esse secundarium & in primario saltem virtute comprehensum.

XXX. Neque enim illud plenè intelligi potest, Deum esse in se perfectissimum, nisi pariter sit omnipotens, clemens, benevolus, atque beneficus : atque adeò horum attributorum amor est necessarius, ad perfectionem Caritatis in Deum.

XXXI. Omninò ex antecedentibus, præsertim prop. 17. hæc duo motiva magis subordinata quàm coordinata sunt, neque ut duæ causæ propriæ partiales, æquo jure concurrunt ad excitandam Caritatem ; sed ità ut prima illa alteram reducat & trahat in proprium finem.

XXXII. Quò magis agnoscimus, & lætamur, Deum esse benevolum ac beatificum ; eò magis agnoscimus ac lætamur, eum esse bonum, beatum, sibique omninò sufficientissimum : quo planè indigemus ut simus, & beati simus, cùm ipse nec nostri amoris, nec laudis indigeat.

XXXIII. Nec si specificum illud motivum in se est præstantius, ideò pluris valet solum, quàm illa motivi utriusque complexio : neque nostra quidquam interest, quàm ut quoquo modo Deum perfectissimum, omni perfectionis genere impensissimè diligamus ; naturæque excellentissimæ eò magis hæreamus quò magis intelligimus esse non modò universim in genus humanum, verùm etiam in unum quemque nostrûm propensissimæ, atque effusissimæ voluntatis : sequitur ex dictis, & in praxi certum.

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO I.

xxxiv. Sub Deo ut benevolo, ac benefico hominum amatore, ac servatore, intelligendus venit Jesus Christus verâ Caritate per se se proximè diligendus, & ipsam Caritatem incensurus in Patrem: *Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret*: Joan. III. 16. undè etiam Paulus: *Caritas Christi urget nos: æstimantes hoc, quia si unus pro nobis mortuus est, ergò omnes mortui sunt: & pro omnibus mortuus est Christus; ut, & qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei, qui pro ipsis mortuus est, & resurrexit*: quod est purissimæ & plenissimæ Caritatis in Christum, ut redemptorem.

Joan. III. 16.

1. Cor. V. 14, 15.

xxxv. Nec licet Salvatorem non summo amore diligere, qui salutem diligat: nec teste Apostolo (Eph. I, 6, 12, 14.) salutem aliò referre, *quam in laudem gloriæ Dei: quoniam ex ipso, & per ipsum, & in ipso sunt omnia: ipsi gloria in sæcula*: (Rom. XI. 36.)

xxxvi. Ex his autem liquet, Caritatem rectà ferri ad fruendum, nec immeritò eam à sancto Augustino, sequente Magistro, S. Thomâ, Scoto, aliisque Theologis, ità definitam, *ut sit motus animi ad fruendum Deo propter ipsum, & se atque proximo propter Deum*: quo tota quæstio facilè dirimatur: (de doct. christ. lib. 3. cap. 10.) atque hæc sunt quæ tuenda suscepimus, quinque & triginta sex propositionibus comprehensa. Cætera, de eversis communibus Scholæ decretis ac notionibus, falsò nobis imputata, constabit.

Aug. de doct. ch. lib. 3. cap. 10.

ART. II. *Summa propositionum.*

5. Summa est, Deum ut in se bonum atque perfectum, esse primarium ac præcipuum, imò etiam specificum Caritatis objectum: Deum verò ut benevolum atque beneficum, haud minùs esse verum ac necessarium, licet secundarium motivum ejusdem Caritatis: hanc esse certissimam totius Scholæ, hanc omnium sententiam: qui eam inficiatus sit, neminem reperiri: gravi errore teneri Cameracensem qui solus inficiari velit: quod uberiùs suo loco declarabitur.

6. Hæc igitur sunt, quæ Meldensis Episcopus, non ut sua, sed ut omnium Theologorum certa & firma decreta tuenda suscepit. Negat idem Episcopus à Domino Cameracensi appellatum esse, aut appellari potuisse quemquam, qui secùs sentiat: addit, hunc esse errorum Quietismi fontem, quòd hæc dogmata, sive aliqua eorum, vel obscuraverint vel negaverint.

Digitized by Google

SCHOLÆ IN TUTO, QUÆST. II.

QUÆSTIO II.

De amore naturali Beatitudinis, ad Prop. 1, & seqq. usque ad 7.

ARTICULUS PRIMUS.

Unde depromantur doctorum testimonia, imprimis S. Thomæ.

7. HÆc autem, quamquàm per sese clara sunt & suo stant robore, tamen magis magisque confirmari oportet. Incipimus autem ab amore beatitudinis, qui fons est moralis philosophiæ ac theologiæ omnis, à quo etiam omnes Theologi incipiunt: indicamus autem locos, unde Theologorum hâc de re decreta sumantur.

8. Legendus imprimis Magister, in primum dist. 1, ubi ex Augustino hæc fundamenti loco ponit: „ Res aliæ sunt quibus fruendum est, aliæ quibus „ utendum est, aliæ quæ fruuntur & utuntur: illæ quibus fruendum, nos „ beatos faciunt: illis, quibus utendum est, tendentes ad beatitudinem ad„ juvantur, ut ad illas res quæ nos beatos faciunt, pervenire, eisque in„ hærere possimus.„ In ea præcipuè verba legendi sunt, excepto nullo, antiqui recentesve, qui in eam distinctionem scripserint. Legendus S. Thomas, 1, 2. q. 1. & sequentibus, & ejus commentatores ad unum pariter omnes post ipsum concludentes, hominis esse agere propter ultimum finem: (q. 1. a 1.) humanæ vitæ aliquem esse finem ultimum, nempè beatitudinem; quem finem omnes velint, & propter quem omnia velint (art. 4, 6, 7, 8.) quæ usquè adeò certa sunt, ut his tanquàm communibus principiis, utì prædiximus, philosophia & theologia innitatur. Hâc ergò de causâ à citandis auctoribus abstinemus, ne nos irrideant, certa & clara, nec à quoquam negata, superfluo studio asserentes.

Mag. in 1. dist. 1.

Aug. 1. de doct. ch. cap. 3.

S. Th. 1. 2. q. 1. art. 1, 4, 6, 7, 8.

ART. II. *De naturâ intellectuali in genere idem statuitur.*

9. Atque ut constet, illud esse de omni intellectuali creaturâ commune decretum; audiamus sanctum doctorem ità de Angelis differentem. Pri„ mùm; in angelis est voluntas, hoc est inclinatio ad bonum, ex co„ gnitione quâ cognoscant ipsam boni rationem, quod est proprium intel„ lectui, & hæc (quæ ejusmodi sunt) perfectissimè inclinantur in bonum, „ non quidem quasi ab alio solummodò directa in bonum, sicut ea quæ co„ gnitione carent; neque in bonum particulariter tantùm, sicut ea in qui„ bus est sola sensitiva cognitio: sed inclinata in ipsum universale bonum: „ & hæc inclinatio dicitur voluntas. „ Non ergò est in Angelis tantùm inclinatio ad bonum, naturalis illa sine cognitione, sed ex ipsâ cognitione boni elicita.

I. P. q. 59. art. 1.

10. „ Secundò; In eâ voluntate est dilectio naturalis secundùm voluntа-

Ibid. q. 60. art. 1.

„ tem ex cognitione ſcilicet : undè ſequitur quòd ſit in eo etiam dilectio
„ elective, quia voluntas naturaliter tendit in ſuum finem ultimum. Omnis
„ enim homo naturaliter vult beatitudinem & ex hâc naturali voluntate
„ cauſantur omnes aliæ voluntates, cùm quidquid homo vult, velit prop-
„ ter finem : (quod etiam competit Angelo) in quantum natura intellectua-
„ lis in Angelo perfecta eſt.

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. II.

Ibid. art. 2.

Ibid.

11. „ Tertiò ; Illa dilectio naturalis eſt amor ſuî : eò quòd in rebus co-
„ gnitione carentibus unumquodque naturaliter appetit conſequi id quod
„ eſt ſibi bonum, ſicut ignis locum ſurſum, undè & Angelus & homo na-
„ turaliter appetunt ſuum bonum & ſuam perfectionem „ : & hoc eſt ama-
re ſeipſum : (eo amore quem ſuprà poſuit ex cognitione & voluntate ſci-
licet.)

ART. III. *De naturâ voluntatis humanæ.*

Ibid. q. 82. art. 2.

12. Ex eodem univerſali principio oritur in homine quoquè amor beatitu-
dinis : „ Sunt enim quædam particularia bona quæ non habent neceſſariam
„ connexionem ad beatitudinem, quia ſine his poteſt aliquis eſſe beatus,
„ & hujuſmodi voluntas non de neceſſitate inhæret. Sunt autem quædam
„ habentia neceſſariam connexionem ad beatitudinem, quibus ſcilicet homo
„ Deo inhæret : in quo ſolo vera beatitudo conſiſtit ; ſed tamen antequàm
„ per certitudinem divinæ viſionis neceſſitas hujuſmodi connexionis demon-
„ ſtretur, voluntas non ex neceſſitate Deo inhæret, nec his quæ Dei ſunt,
„ ſed voluntas videntis Deum per eſſentiam neceſſariò inhæret Deo, ſicut
„ nunc ex neceſſitate volumus eſſe beati. „

13. Ex his conſtituitur quæ ſit natura voluntatis humanæ : quæ nempé eſt, velle univerſim ſuam beatitudinem, atque ex hâc neceſſariâ volun-
Ibid. q. 82. art. 1. tate proſilire in omnes particulares actus liberos : „ Oportet enim quòd
„ illud quod naturaliter alicui convenit & immobiliter, ſit principium &
„ fundamentum omnium aliorum ; quia omnis motus procedit ab aliquo im-
„ mobili „ : illud autem immobile eſt ipſe beatitudinis appetitus, qui ità
ſe habet in voluntatis actibus, ſicut ſe habent in intellectivis prima principia :
Ibid. art. 2. atque omninò neceſſe eſt, *quòd ſicut intellectus naturaliter adhæret primis principiis, ità voluntas ex neceſſitate inhæreat ultimo fini :* qui finis ibidem eſt ipſa beatitudo.

ART. IV. *Dictorum radix & fons.*

1. p. q. 26. art. 1. & 2.

Ibid. art. 2. ad 2.

14. Hujus autem rei radix eſt, quòd beatus Deus & habens ſeipſum, creaturæ cuilibet ad imaginem ſuam factæ concedat, ut ſit beata per aſſi-
milationem ſuî ad Deum. *Undè beatitudo eſt voluntatis objectum* : fitque homo beatus, vel verè, habens Deum, vel umbraticè, habens ſpeciem Dei in particularibus bonis à Deo creatis. Beato autem Deo pro tantâ veritate hominibus revelatâ, ſit gloria & honor ſempiternus : amen.

ART. V. *Eſtius & Silvius producuntur.*

15. Etſi in re clarâ abſtinendum judicavi à congerendis doctorum teſtimoniis, Belgarum tamen clariſſimorum Theologorum gratiâ, commemoratos

Digitized by Google

volüi Eſtium & Silvium omnium anteſignanos. Certè Eſtius de fruendo & utendo poſt Magiſtrum ex Auguſtino diſſerens, ſtatim præmittit ut certum, ipſum frui ad amorem ejus rei pertinere, „ in quâ quis delectatur „ propter ſeipſam; ſit nimirùm, ut in eâ voluntas conquieſcat tanquàm „ in ſummo bono & fine ſuo ultimo: utì autem eſſe rem propter aliud quo „ fruendum ſit in operationem aſſumere, dummodò non in eâ voluntas ut „ in ultimo fine conquieſcat „: quo loco apertè cum Magiſtro, imò cum Auguſtino, ſupponit omnes fruentes & utentes, hoc eſt, omnes homines ratione uſos, in beatitudinem tendere tanquàm in ultimum finem: in 1. diſt. 1. in ipſis initiis §. 1. §. verò 5. docet ex Auguſtino propter ſolam „ beatitudinem tanquàm finem ultimum & ſummum, amandas eſſe virtu„ tes, tametſi habeant in ſe undè amentur. In 3. quoque diſt. 34. §. 8. „ ſupponit timorem, ut & omnes affectus, procedere ex amore, quo natu„ raliter ſibi quiſque vult benè, & in genere felicitatem appetit. „

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. II.

Eſt. in 1. diſt. 1. §. 1.

Ibid. §. 5.

In 3. diſt. 34. §. 8.

16. Hunc ſectari ſolitus Silvius, ejuſque ferè verbis uſus, poſteaquàm in primâ parte q. 1. ſecutus eſt ad ſingulos articulos omnes concluſiones „ S. Thomæ, in ſecundâ deindè parte ſupponit dilectionem & omnia bona „ opera exercenda eſſe propter beatitudinem, quia inordinatum eſt non or„ dinare media in ſuum proprium ac legitimum finem, ſcilicet in æternam beatitudinem: in 2. 2. q. 27. art. 3. quo loco ſupponit cum omnibus Theologis, ipſoque S. Thomâ, omnes omninò homines in quocumque actu ſerio, agi ad beatitudinem, de quo dubitare portenti loco eſſet.

Silv. 2. 2. q. 27. art. 3.

17. Vides, lector candide, *propter ſolam beatitudinem, tamquàm finem ultimum, virtutes eſſe amandas, eaſque ad hunc finem proprium ac legitimum non ordinare, eſſe inordinatum.* Quo quid eſt clarius? & tamen falſum eſſet, niſi beatitudo foret omni creaturæ intelligenti finis naturalis ultimus.

Denique rogamus D. C. an poſſit vel unum aut philoſophum aut theologum appellare qui ſecùs ſentiat? Video conjecturas, conſecutiones, ratiocinia, alia ejuſmodi diſertiſſimè copioſiſſiméque congeſta, quæ non ad elucidandam, ſed ad involvendam rem omninò pertineant, animumque abſtrahant à vero quæſtionis ſtatu. De his ſuo loco dicam: nunc quæro, an poſſit afferre pro ſuâ ſententiâ vel unius auctoris concluſionem, aſſertionem, propoſitionem? ſi habet; proferat: ſi verò non habet, qui nullam protulit, ceſſet inceſſere communem omnium Theologiam.

ART. VI. *De perſonato Lovanienſi.*

18. Mirum in ſanctum Auguſtinum, in S. Thomam, in Eſtium, in Silvium, Belgii decora, perſonatum Lovanienſem adductum cujus hæc verba ſunt: *à ſanctis Auguſtino & Thomâ aliiſque multis ſignificari haud infrequenter, deſiderium beatitudinis adeò hominis pectori inſitum atque inſeparabile, ut quodammodo interveniat omnibus, affectibus, motibus, actibus.* Quibus verbis, ut poteſt, certiſſimam & evidentiſſimam veritatem extenuat. Quid enim *multos* tantùm, & non omnes omninò commemoras? quin appellas vel unum qui à S. Auguſtini, totiuſque adeò generis humani auctoritate diſceſſerit?

Lett. d'un Théolog. de Louv. p. 67.

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. II.

quàm ægrè autem verum confiteris, qui hæc dixeris *haud infrequenter* asserta, quæ nullam non oppleant paginam? deniquè quid sibi vult tuum illud *quodammodo*? isthuc-ne est intervenire *quodammodo*, quòd interveniat *ut finis ultimus propter quem* fiant omnia? quòd interveniat ut *objectum proprium* ac naturale; *objectum enim voluntatis est beatitudo*: nec proindè magis seperari ab actu voluntatis beatitudo potest, quàm à visione lumen aut color.

Vid. sup. n. 8. & seq. usque ad 14.

19. Porrò Lovaniensis suum illud *quodammodò* interpretatur his verbis: *ut amor beatitudinis interveniat semper actibus nostris saltem virtualiter, indirectè, implicitè, confusè*, quo quidem veris falsa permiscet, quid sit illud *confusè* suo loco memorabimus: certè non *indirectè* intervenit, quod habet objecti proprii ac finis ultimi rationem: quod intervenit, ut illud *immobile* quo motus omnes fulciuntur, ut dicebat S. Thomas: quod intervenit more *primorum principiorum* in conclusione omnis argumentationis vero ac necessario influxu. Quare longè abest ab interventu *indirecto*, influxus ille *implicitus & virtualis*, quo efficitur ut quemadmodùm intellectus primarum rationum sive principiorum vi, ità voluntas beatitudinis tamquàm objecti proprii ac finis ultimi virtute moveatur. Non ità verus Lovaniensis finis ultimi rationem ac vim, sanctorumque Augustini & Thomæ auctoritatem eluderet.

Ibid. ex S. Th.

Ibid. p. 68.

ART. VII. *Ex his error gravissimus circa beatitudinem.*

Resp. ad Summa Doct. p. 5.

20. Hinc D. Cameracensis error gravissimus: nempè Meldensi, errori imputatum, „ hominem sibi numquàm avellere posse motivum beatitudi„ nis in ullo actu ratione prædito: hominem cui jactitant inesse facultatem „ agendi sine beatitudinis motivo non se amplius nosse, & sibi illudi credere, „ dum amorem sine beatitudinis proposito prædicant. „ Verba mea recognosco haud infelicìter ex gallico versa: nec pudet, etsi centies toto illo libello id mihi errori imputatur; quos locos falsus quoque Lovaniensis D. Cameracensi fidus, exscribit.

Inst. sur les Etats d'Orais.

Lettre d'un Théolog. de Louv. p. 32, &c.

21. Adversùs illam non meam sed totius Theologiæ sententiam plenis velis invehitur in eâ *dissertatione*, cui titulus, *Veræ oppositiones inter Doctrinam D. Episcopi Meldensis & meam*: in quâ dissertatione & antedicta profert (n. super.) & hæc mea addit: „ Meldensis pollicetur se demonstratu„ rum ex Scripturâ & Patribus vocem esse communem naturæ totius, nec „ minùs Philosophorum quàm Christianorum, omnes velle esse beatos, & „ nolle non posse, neque sibi eripere posse hoc motivum in quocumque actu „ quem ratio eliciat: ità ut omnium actuum, totâ Scholâ consentiente, is „ sit finis ultimus. „ Mirum: Hæc verba mea tanquàm inusitata reprehendit; ex his litem movet, totâ dissertatione viginti totis eoque ampliùs paginis. Quantò citiùs quæstionem absolveret, si adduceret vel unius Theologi conclusionem ullam? nos enim totam Scholam testem afferimus: S. Thomæ dicta nihil aliud quàm exscribimus, ipse verò an vel unum Theologum profert, cui novum sit aut dubium saltem, *omnes velle esse beatos, eumque finem esse ultimum omnium actuum humanorum quem nemo nolle possit?* nullum,

Ibid.

Ibid. p. 5.

nullum, quid igitur? ratiociniis, incommodis fruſtrà excogitatis, conſecutionibus, conjecturis, ſermonem conſumit omnem: nec unquàm cogitat duplex incommodum: alterum, quòd ſub meo nomine S. Thomæ dicta reprehendit: alterum, quòd ſibi ipſi adverſatur ut ſequentia declarabunt.

ART. VIII. *S. Thomas ſub nomine Meldenſis vapulat.*

22. Urget ſanè nos D. C. his verbis: *Si Deus, inquit Meldenſis, non eſſet totum hominis bonum, id eſt aliâ locutione, beatitudo illius, tùm homini non eſſet amandi ratio quæ alio modo non explicatur.* Hæc igitur mea verba ſunt ex ſtatibus Orationis quæ Cameracenſis apertè reprehendit, nec advertit hæc verba non eſſe mea, ſed expreſsè S. Thomæ ità inferentis: *Quòd unicuique erit Deus tota ratio diligendi; eò quòd Deus eſt totum hominis bonum: dato enim per impoſſibile, quòd Deus non eſſet totum hominis bonum, non eſſet ei ratio diligendi:* qui locus S. Thomæ ad libri mei marginem erat allegatus. *Reſp. ad Summa, p. 5. Inſt. ſur les Etats d'Oraiſ. p. 458. 2. 2. q. 26. art. 13. ad. 3.*

23. At enim id Meldenſis interſeruit, *totum hominis* bonum aliâ locutione eſſe beatitudinem: ſanè: reverà enim beatitudo quid eſt aliud *quàm totum hominis bonum?* neque reprehendi poteſt Meldenſis Epiſcopi interlocutio.

24. An fortè reprehendis illud meum: *Non alio modo exprimi diligendi rationem?* quo enim alio modo meliùs exprimi poteſt *ratio diligendi*, quam his ipſis verbis, ratio diligendi?

25. Non ergò Meldenſis, ſed S. Thomæ verba Cameracenſis imprudens ad latus licet annotata, Meldenſi crimini vertit, eumque ut Scholæ inimicum proſcribendum decernit ab Academiis, licet appellato Scholæ principe gloriantem.

26. Atqui auctor non ſemel in eum impingit ſcopulum: ecce enim in illâ diſſertatione de veris oppoſitionibus inter meam ſuamque ſententiam: *Secundùm Meldenſem*, inquit, *ſi per impoſſibile Deus non eſſet hominum beatitudo, non eſſet illis ratio diligendi.* Quæ iterùm atque iterùm mihi imputat; atquè ex his in tot abſurda me conjicere nititur: nec me ſed S. Thomam cujus hæc verba ſunt. *Opp. p. 20, 25, &c.*

ART. IX. *Quòd D. Cameracenſis ſibi ipſi adverſetur; & de neceſſario appetitu beatitudinis.*

27. Quid quòd non jam ſanctum Thomam, ſed ſe ipſum in me reprehendit? quippe qui in Inſtructione Paſtorali confitetur *neceſſitatem eſſe indeclinabilem ut nos ipſos SEMPER diligamus, neque fieri poſſe ut nos diligamus, niſi nobis optemus ſupremum illud bonum, quod eſt unum neceſſarium.* Rectè ergò aſſerimus, tam nemini homini eripi poſſe, quin *ſemper*, adeóque in omni actu motivum habeat beatitudinis, quàm nemini poteſt, eripi, quin ſe ipſum *ſemper* & ſine intermiſſione diligat. *Inſt. Paſt. p. 24.*

28. Rurſus Cameracenſis in eâdem Inſtructione Paſtorali docet, non poſſe negari illud *quod ſupponit Auguſtinus indeclinabile pondus continuamque* *Inſt. Paſt. p. 47.*

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. II.

impulsionem (tendentiam) *in beatitudinem, id est, in fruitionem Dei.* Sin autem continua est, nulli actui deest; si indeclinabilis, nulli deesse potest; ergò iterùm atque iterùm rectè asserimus, nemini motivum illud unquàm eripi posse: illud tamen ipsum est, quod D. Cameracensis in me vel acerbissimè reprehendit.

29. At enim *id Augustinus asserit de beatitudinis innato nec deliberato appetitu.* Sic respondet Cameracensis: sed quid nostrâ nunc? utcumque enim se res habeat, pro certo relinquitur, homini deliberanti ac ratione utenti motivum beatitudinis deesse non posse: quod & erat à me probandum, & à D. Cameracensi maximè reprehensum.

30. Nec tamen sinimus D. Cameracensem in æquivoco ludere: si enim innatum sive naturalem beatitudinis appetitum cæcum illum nominat sui boni appetitum, quem & in plantis & in lapidibus tota Schola, & ipse etiam S. Thomas, passim agnoscunt; non eo sensu homo appetit beatitudinem, sed sciens volensque, sed ex cognitione inditâ: nemo enim non habet à naturâ insitam boni ac se appetendi rationem & ideam: quæ cognitio quatenùs clara sit, infrà referemus: nunc id sufficit, ne cæco impetu in beatitudinem trahi nos putemus: sed ex cognitione certâ, adeóque ex appetitu non quidem deliberato, sed tamen elicito, qualis est beatorum Dei visione fruentium necessarius, nec liber, aut deliberatus, sed tamen à voluntate elicitus divini boni amor, ut dictum est: (n. 9, 10, & seqq.)

Ibid.

31. Præclarè igitur S. Thomas nos docuit, talem esse in nobis amorem beatitudinis generatim, qualis est in beatis Dei visi amor: id est, tàm necessarius, & tamen tam elicitus, veræque voluntatis actus, licet non deliberatus, nisi fortè quoad actuale quoddam exercitium.

32. Nihil ergò agit Præsul, dum innatum beatitudinis amorem confessus, ab elicito, imò & à deliberato actu motivum beatitudinis amovere se posse putat; profectò enim vel illud cogitare debuisset, omne deliberatum ex insito & naturali procedere, neque posse non esse illi congruum: omne liberum naturali & immobili niti, ut docuit S. Thomas, (n. 13.) denique nullum actum ab objecto suo, à suo fine ultimo separari posse, ut suprà constitit (n. 8. & seqq.).

33. Habet quidem id animus humanus, ut quæ sibi vel maximè cordi sunt, ea non semper actu expresso & perspecto cogitet; quid etiam ejus rei quàm vel maximo amore prosequatur occurrentem sibi cogitationem ad tempus avertere, & aliâ cogitatione actuali & expressâ magis detineri velit. Neque tamen propterea minùs agit ex illo intimo ac latente motivo & appetitu: id enim agimus, id omnes Theologi, nullo excepto, volunt, ut quivis actus ratione præditus elici debeat ex motivo beatitudinis, non explicitè semper, sed sive explicitè, sive implicitè & virtualiter. (ex n. 4. prop. 2. & seq.) nullus ergo est actus ad quem reverà non impellamur beatitudinis studio ejusque virtute: neque fieri potest quin expressa persæpè se prodat intentio. Ita ergò abstrahi potest animus à motivo beatitudinis, ut numquàm ab implicito & virtuali saltem: ab explicito verò non diù temperetur: sicut Lutetiâ proficiscenti Romam, non

Digitized by Google

quidem ſemper, ſed ſæpè recurrat neceſſe eſt Roma quam petit. Quæ cùm auctor impugnat, non me, ſed Sanctum Thomam, ſed Sanctum Auguſtinum millies, ſed totam Theologiam, ipſamque naturam, imò verò etiam ſeipſum impugnat, ut dictum eſt.

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. II.

ART. X. *Summa dictorum in hâc q. 2.*

34. Summa dictorum à Theologis de amore naturali beatitudinis, his fere propoſitionibus continetur.

I. Omnes utentes & fruentes, hoc eſt, omnes ratione uſos, velle eſſe beatos: (n. 7 & 15.)

II. Id commune Angelis & hominibus: n. 9, 10, 11.

III. Inclinationem ſive appetitum ad beatitudinem tanquàm ad finem ultimum in intellectualibus creaturis, ita eſſe naturalem, ut ex cognitione ſit elicitus. Ibid.

IV. Hanc eſſe naturam voluntatis humanæ, ut & beatitudinem & ea quorum neceſſaria connexio cum beatitudine clarè intelligitur, neceſſariò appetat: (n. 12.)

V. Ex his quæ neceſſariò appetuntur, tanquàm ex immobili præſuppoſito fundamento, elici ac proſilire omnes liberos actus: eo ritu modoque quo in intellectivis concluſiones omnes à primis rationibus ac principiis oriuntur: (n. 13.)

VI. Beatitudinem eſſe voluntatis objectum, & quæ ſit hujus rei radix: (n. 14.)

VII. Propter beatitudinem amandas eſſe virtutes: (n. 15.)

VIII. Omnium affectuum radicem eſſe appetitum eum, quo quis ſibi benè vult, & beatitudinem generatim cupit: ibid.

IX. Inordinatum eſſe actum omnem, qui non ordinatur ad beatitudinem tanquàm ad legitimum finem: (n. 16.)

X. Quàm ſit abſurdum, amorem naturalem beatitudinis influere indirectè tantùm in omnes actus humanos: (n. 19.)

XI. Qui hæc negaverit, neminem adductum nec adduci potuiſſe: (n. 18, 21.)

XII. Sub meo nomine vapulaſſe ipſiſſima S. Thomæ verba à me diligenter exſcripta: (n. 22 & ſeq.)

XIII. Qui hæc impugnavit ſibi ipſi adverſari: (n. 27, 28, 29, 38.) atque hæc de amore naturali beatitudinis dicta ſunt.

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. III.

QUÆSTIO III.

De Amore ſupernaturalis Beatitudinis, quatenùs ſpectat ad Caritatem: ad n. 4. Prop. 7. & 8.

ARTICULUS PRIMUS.

Sententia Sancti Thomæ.

35. CUM gratia ſupponat naturam eamque perficiat, definitumque ab univerſâ Scholâ ſit, naturæ totius ultimum finem eſſe beatitudinem: conſectaneum eſt, ut & gratia homini chriſtiano proponat beatitudinem quam in quocumque actu juſtus exquirat, quâ de re totius Scholæ, ac primùm Sancti Thomæ mentem exponimus, ejus locis ordine recenſitis.

1. 2. q. 65. art. 3. ad 1. 36. Ex 1. 2. *Caritas non eſt quilibet amor Dei, ſed amor Dei quo diligitur ut beatitudinis objectum*: (q. 65. art. 5. ad 1.)

Ibid. q. 114. 4. „ 37. Item ex quæſtione 114. art. 4. motus humanæ mentis ad fruitionem „ divini boni eſt proprius actus Caritatis, per quam omnes actus aliarum „ virtutum ordinantur in hunc finem.

2. 2. q. 23. 1. 38. Jam veniamus ad 2. 2. q. 23. & ſequentes, quibus ſanctus Doctor rem expreſsè tractat: Caritas quæ eſt amor, non concupiſcentiæ ſed amicitiæ, hoc eſt, vera & genuina Caritas, „ fundatur ſuper communicatione hominis ad Deum, ſecundùm quòd nobis ſuam beatitudinem com„ municat: (q. 23. art. 1.)

Ibid. art. 4. „ 39. Hoc fundamento poſito conſequuntur iſta: Bonum divinum in „ quantum eſt beatitudinis objectum, habet rationem ſpecialem boni: „ & ideò amor Caritatis, qui eſt amor hujus boni, eſt ſpecialis amor. „ art. 4.

Ibid. art. 5. 40. Articulo verò 5. jungit divinam bonitatem ut objectum, cum ipſâ *communicationem beatitudinis ſuper quam hæc amicitia fundatur*: (Caritas ſcilicet.)

„ 41. Quæſtione deinde 26. art. 1. Dilectio Caritatis tendit in Deum „ ſicut in principium beatitudinis, in cujus communicatione amicitia Cari„ tatis fundatur: (unde ſequitur ad 1.) Caritas tendit in ultimum finem „ ſub ratione finis ultimi, quod non convenit ulli virtuti, ut ſuprà dictum „ eſt. Poſteà art. 2. Deus præcipuè ex Caritate diligendus: ipſe enim diligi„ tur ut beatitudinis cauſa. „

42. Locus autem ubi dicit unius eſſe Caritatis, ut ordinet cæteras virtutes in finem ultimum, eſt q. 23. art. 7. cujus rei radix eſt, „ quòd ul„ timum quidem & principale bonum hominis eſt Dei fruitio, & ad hoc or„ dinatur homo per Caritatem. „

43. Cætera innumerabilia prætermittimus, quia iſta ſufficiunt, ut habeantur hæc quinque: 1. Amorem amicitiæ ſive Caritatem fundari in com-

Digitized by Google

munication beatitudinis. 2. Bonum divinum in quantum est objectum beatitudinis à Caritate spectari. 3. Caritatem tendere in Deum ut est principium & causa beatitudinis. 4. Caritatis esse non alterius cujusque virtutis, ut in Deum tendat, tanquàm in ultimum finem : qui finis ultimus est ipsa beatitudo, ex antè dictis, (suprà q. 2. n. 8. & seq.) 5. Ultimum & principale bonum hominis esse fruitionem Dei, ad quam ordinatur homo per Caritatem.

44. Hæc igitur sunt quæ in Instructione de statibus Orationis ex S. Thomâ protuli : hæc sunt quæ D. Cameracensis in me reprehendit : quamvis nihil aliud quàm Angelicum Doctorem exscripserim ; tantâ cautione, ut ne quidem simpliciter & absolutè dixerim, Caritatis objectum esse Deum ut *communicatorem beatitudinis, sed eam esse unam ex formalibus rationibus diligendi Deum*, sive primariam, sive secundariam ; à quâ quæstione tunc ultrò abstinere me profitebar. *Oppos. p. 23. &c.*

ART. II. *Quæ hîc mihi imponantur.*

45. Eà de re D. Cameracensis hæc verba sunt : *Si D. Meldensis hæc de Deo diceret, ut est objectiva beatitudo inter alia attributa includens, quòd sit beatificus, posset conciliari cum Scholâ ; sed quod molestum est, non de Deo loquitur, sed de beatitudine quam nobis communicat Deus : Deumque respicit tantùm ut est causa, principium, objectum beatitudinis* : quæ verba non mea sunt, sed expressè Sancti Thomæ, ut vidimus : (n. 36, 39, 41.) *Oppos. p. 3.*

46. Ego verò adeò hîc directè spectabam Deum, ut id etiam expresserim *Deum diligi ut communicatorem beatitudinis*, sive, ut ait S. Thomas, *secundùm quod nobis communicat suam beatitudinem* : (sup. n. 38, 44.) si ergò hæc gravia molestaque sunt, horum reprehensio non in me, sed planissimè in Sanctum Doctorem cadit.

ART. III. *Quid ad Sanctum Thomam reponatur.*

47. Personatus Lovanienſis objicit in statibus Orationis multos S. Thomæ locos *confusè* esse allatos : nec mirum, cùm non rem ipsam tractandam, sed rei summam delibandam suscepissem. Ut deindè respondeat ad tot perspicuos Sancti Doctoris locos, copiosissimè exponit doctrinam cujus hæc summa est. *Lettre d'un Théolog. de Louv. p. 53.*

„ 48. S. Thomam ex SS. Dionysio & Augustino agnovisse, amorem „ ex naturâ suâ esse vim unitivam amantis & amati : hinc ex eodem S. „ Thomâ diversificari amorem in varias species, non solùm per fines & „ motiva, sed etiam secundùm varia genera unionis amanti proposita. *P. 52, 53. Ibid. p. 53, 54.*

„ 49. Ex his S. Thomæ, S. Dionysii & S. Augustini locis facilè intelli- „ gitur, duo consideranda esse in amore Caritatis : primum, divinam bo- „ nitatem quam ille amor præcisè spectet ut finem & motivum formale : „ alterum, in eâdem Caritate esse considerandam eam rem, quam omnis „ amor respicit & in quam essentialiter tendit : nempe quamdam unionem „ cum amato ad quam omnis amor aspirat, & eam rem S. Thomæ esse „ ipsam communicationem æternæ beatitudinis. *P. 55, 56.*

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. III.

„ 50. Cæterùm illam communicationem beatitudinis quatenùs est unio „ cum Deo, non esse finem, motivum, & rationem formalem, diligendi; „ sed tantùm respici beatitudinem, ut rem in quâ consistat illud unionis ge- „ nus ad quod aspirat Caritas.

P. 56, 57. Ibid.

51. *Ergò unionem illam adeò non esse motivum Caritatis, ut ipsa Caritas ex perfectionis divinæ motivo illam requirat unionem.*

Oppos. page 26, 27.

52. Hæc fictus Lovanienſis: quæ in pauca contrahuntur in dissertatione de oppositionibus. Nunc autem quàm hæc quoque vana sint, sequentes quæstiunculæ ostendent.

ART. IV. *Quæstiuncula de desiderio unionis in amore Caritatis.*

53. Quæro primùm, utrùm Caritas separari possit à desiderio unionis? Negat auctor ex Sanctorum Augustini, Dionysii & Thomæ decretis, quibus constat ipsum amorem ex naturâ suâ vim esse unitivam: (n. 48.) adeò ut ad illam unionem omnis amor respiciat, & ad eam *essentialiter* tendat: (n. 49.) quod autem essentiale est omni amori, ab amore Caritatis separari non potest.

54. Quæ cùm ita sint, quæro secundò, quomodò ista conciliet cum illâ Caritate quæ nullum omninò habeat respectum ad nos, & an desiderium unionis absque illo respectu constare possit.

55. Quæro tertiò, quomodò jam stare possit ille Præsuli perfectissimus Caritatis actus quo quis à Christo separari ambit, cùm amori *essentiale sit* quærere unionem.

56. Perspicuum igitur est hæc stare non posse, eo sensu quem auctur auctor, eaque retractari & aliam omninò viam iniri oportere.

57. Quæro quartò, quo nomine appellet illam unionem quam essentialiter omnis expetit Caritas: si neque finis, neque motivum, neque ratio ulla formalis diligendi est, rogo, quid est? vel quâ voce appellanda?

58. Quod ais, nedum habeat motivi rationem ipsam Dei perfectionem esse motivum cur hæc unio requiratur: id quidem demonstrat non esse motivum præcipuum, nec proindè primarium: si autem dixeris nullum esse motivum, id quod adeò moveat ut essentialiter appetatur, aperta con-
Ibid. p. 27. tradictio est. De motivo sanè secundario quem auctor nec tacet, nec capit, alibi differemus, & omnia ista ex Scholæ decretis facilè componemus.

ART. V. *Fictus Lovanienſis apertè Sancti Thomæ auctoritatem eludit.*

59. Nunc ut perspicuum sit quantùm à S. Thomæ doctrinâ aberretur, id unum profero. Ostendit S. Thomas amicitiam quæ est Caritas, fundari in communicatione beatitudinis, non eâ præcisè causâ quòd amor sit unitivus, quamquàm etiam eâ, sed eò quòd Caritas sit amicitia mutuam communicationem postulans. (Ex annotatis suprà n. 38 & seq. & ex 2. 2. q. 23. art. 1. &c.)

Oppos. p. 26.

60. At quàm auctor hæc eludat, docent sequentia: „ Pars locorum

„ ſancti Thomæ quos Meldenſis adducit, reſpiciunt tantùm amorem ſingularis amicitiæ, non verò naturam Caritatis. „ Hominum fidem! non ergò agit ſanctus Doctor de natura Caritatis quæſtione 23. in quâ expreſsè de Caritate tractat, prout eſt oppoſita Fidei & Spei? non agit de naturâ Caritatis, cùm eam ex naturâ ſuâ eſſe demonſtrat veram amicitiam mutuâ communicatione conſtantem? quos autem ego alios Sancti Thomæ allegavi locos, niſi indè depromptos? Sperat tamen auctor, hæc à ſe traduci poſſe ad amicitiam ſingularem quæ ſit à Caritate diſtincta; adeò omnia à ſe dici & approbari poſſe confidit.

61. Pergit: „ Vult quidem Sanctus Thomas eam eſſe amicitiam quæ com- *Ibid.*
„ municationem mutuam bonorum poſtulet; non autem id eſſe motivi loco „ in amicitiâ. Quid ergò illud eſt apud Sanctum Thomam, „ Deum diligi *ut eſt cauſa, principium, objectum beatitudinis*, & alia quæ ſuprà annotata ſunt (n. 39. & ſeq.) an hæc quoque à ſe obliterari poſſe ſperat & publicæ fidei tam apertè illudi?

„ 62. Nec minùs inane eſt illud: hos locos indicare tantùm, Carita- *Ibid. p. 27.*
„ tem habere pro objecto Deum ut beatificum, non autem beatitudinem: „ ludicrum & ſuprà confutatum: (n. 45, 46.) quid eſt enim beatificum ſine beatitudine, aut quid eſt beatitudo, ſine fruitione boni, benevoli, benefici, beatifici? quod addit: „ S. Thomæ locos eò pertinere, ut oſten- „ dat à Caritate ſpectari Deum, non ſecundùm naturalem ordinem, ſed „ quatenùs nos elevat ad videndum intuitivè Deum: „ obtrudit quidem ea quæ ſanctus Doctor tacet, premit verò ea quæ totis quæſtionibus articuliſque docet de mutuâ amicitiâ, de communicatione ſuper quâ illa fundatur: de objecto, de fine, de principio, de cauſâ quibus diligatur Deus; de reſpectu finis ultimi, id eſt, Dei fruendi ipſiuſque beatitudinis, proprio Caritati, aliaque à nobis ſuprà memorata: (n. 38, 39. & ſeq.) quorum cohærentiam aptamque connexionem cum reliquis Scholæ ac ipſius S. Thomæ decretis oſtendemus: nunc ſufficit ſanctum Doctorem à Præſule, fidoque Lovanienſi quem nemo cognoſcit, nec eſſe intellectum ac ſub meo nomine vapulaſſe.

ART. VI. *De Sancto Bonaventurâ.*

63. Sancto Sanctum jungimus Bonaventuram Thomæ: ejus autem doctrina hæc eſt: quòd *Caritas quidem ex beato Bernardo præmium non intuetur;* *In 3. d. 26.*
(verum ad id) *dicendum, quòd illud intelligitur de præmio creato: de præmio* *art. 1. ad 4.*
autem increato non habet veritatem, quia maxima Caritas maximè deſiderat *Obj. 5. & ad*
uniri Deo & habere Deum: en quæ optet non homò habens Caritatem, ſed *6.*
ipſa Caritas, nedùm à Caritate perfectâ hæc ſeparari poſſint.

„ 64. Neque ideò minùs aſſerit, habitu Caritatis habilitari nos ad hæren- *Ibid. diſt. 27.*
„ dum primæ bonitati propter ſe & ſuper omnia. Rurſùs: duplicem eſſe *art. 1. q. 4.*
„ mercedem, creatam & increatam, temporalem & æternam: & ſecun- *Ibid. art. 2.*
„ dùm hoc, duplicem mercenarium, videlicet bonum & malum: & dupli- *q. 2.*
„ cem mercimoniam, unam laudabilem, alteram vituperabilem: nàm qui, „ inquit, principaliter reſpicit ad mercedem creatam & temporalem, ma- „ lus mercenarius eſt & hunc vituperat Dominus: ille verò qui reſpicit

Digitized by Google

„ principaliter ad mercedem æternam de quâ dicitur : Merces tua magna
SCHOLA „ nimis, bonus mercenarius. „
IN TUTO, 65. Neque reſpondendum, agi de homine ſecundùm habitum juſto qui
QUÆST. III. ſpem exercere poſſit : agitur enim in titulo quæſtionis, de motu Caritatis,
„ an poſſit eſſe mercenarius : undè ſic loquitur : de primâ mercimoniâ in-
„ telligendo, non eſt dubium quòd motus Caritatis non poteſt eſſe merce-
„ narius. De ſecundâ mercimoniâ dubium eſſe fatetur : nam quidam, in-
„ quit, voluerunt dicere quòd non eſt à Caritate, ſed ab affectu quodam
„ naturæ, Caritatem concomitante. Aliis autem videtur, quòd talis affectus
„ mercenarius poſſit eſſe à Caritate : deſiderium enim habendi æternam mer-
„ cedem, & fruendi æterno bono, eſt deſiderium gratiæ ; nec eſt amoris
„ naturalis aut acquiſiti, ſed gratuiti (à gratiâ proficiſcentis. „)

66. Hanc quidem dubitationem movet : ipſe autem inclinat ad eam par-
tem quæ dicit, „ quòd motus Caritatis poſſit eſſe mercenarius, ſecundùm
„ quod conſtituit mercedem ſuam circa bonum increatum ad quod tendit
„ ſicut ad finale præmium. „ Vides iterùm atque iterùm, non hominem
qui Caritatem habeat, ſed ipſum Caritatis modum intentum eſſe Deo ut
præmio æterno & increato.

Ibidem ad 4. 67. Ex quo principio ſic reſpondet ad quartum : „ quod objicitur de
„ timore, quòd ille qui principaliter habet oculum ad pœnam, non poteſt
„ Deo eſſe acceptus : dicendum quòd non eſt ſimile : nam cùm pœna nec ſit
„ Deus nec aliquid Dei ; qui principaliter aſpicit pœnam tamquàm finem
„ ultimum, non eſt rectè ordinatus, cùm principaliorem habeat intuitum
„ ad aliud quàm ad Deum : ſed merces & beatitudo ſumma eſt ipſe Deus :
„ ideò ipſam principaliter poteſt quis aſpicere, & tamen in finem rectè or-
„ dinatus eſſe. „ En Caritatis, non modò habitus, ſed iterùm etiam *mo-
tus* in mercedem æternam intentus, idque principaliter ex S. Bonaventurâ,
quem ideò, ut & S. Thomam, ab Academiis mecum proſcribendum pro-
poni oportebat.

68. Neque dicas Sanctum ſub dubio loqui : ultrò enim confitemur fuiſſe
tum aliquos, qui æternæ mercedis intuitum procedere volebant, non *à
Caritate per ſe, ſed ab affectu naturali* : quæ nunc opinio penitùs exolevit :
imò apertè eſt Hæretica ; quæ deſiderium poſſidendi Dei, naturæ non gratiæ
tribuebat. Ipſe verò Sanctus & contrarium docet & de ipſo *motu* Caritatis
loquitur : & eum motum æternæ mercedi quæ Deus eſt, intentum eſſe
poſſe aſſerit : & objecta ex Bernardo clarè ſolvit ; undè exiſtit iſta conclu-
Ibid. ſio : *Et ſic patet quod nullum eſt inconveniens dicere, quòd motus Caritatis poſſit
eſſe mercenarius, ſi dicatur eſſe mercenarius ex intuitu mercedis æterna & in-
creata* ; eoque principali, ut mox dictum eſt.

ART. VII. *Reſponſio Præſulis.*

69. Hunc locum Præſul protulit, ac reſpondet, loqui ſanctum Bona-
4. Lettre à M. de Paris, p. 39. venturam de Caritate *genericè prout comprehendit tàm amorem concupiſcentiæ
quàm amorem amicitiæ.* Sed contrà eſt, quod in eâ diſtinctione S. Bonaventu-
ra poſt Magiſtrum, & cum omnibus Scholaſticis, agit ſpecialiter de Cari-
tate,

Digitized by Google

tate, prout est contradistincta à Fide & à Spe, easque virtutes ex informibus formatas facit; quod sola præstat propriè dicta Caritas. Ibidem agit de Proximi Caritate, aliisque ad veram Caritatem pertinentibus, eique subnexis. Si autem de amore concupiscentiæ agit, hujus rei causa est, quòd utrumque amorem ad propriè dictam Caritatem pertinere, ipse quidem docet ut statim apparebit, & suo loco eluceſcet.

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. III.

Ibid. dist. 27. art. 1. q. 4.

ART. VIII. *Alius locus ab auctore prolatus ejus responsionem confutat.*

70. Confirmatur hæc auctoris confutatio ex loco quem ipse profert, sed truncum & mutilum: hujus autem loci hæc verba sunt: *Actus Caritatis est diligere: diligere autem idem est quod velle bonum; cùm ergò Caritas diligit aliquem, bonum optat ei quem diligit: illud autem bonum quod Caritas optat unum solum est, videlicet bonum æternum & summum bonum. Istud autem summum bonum aliquandò homo per Caritatem optat Deo, aliquandò sibi, aliquandò proximo. Secundùm quod optat ipsum ipsi Deo, dicitur diligere Deum, quia vult quod ipse Deus sit summum bonum, & quod habeat omne bonum per essentiam: secundùm quod optat illud proximo, dicitur diligere proximum, quia vult quod habeat illud bonum per gratiam & gloriam: secundùm quod optat illud sibi, diligit seipsum.* En locus ille ab auctore prolatus, in quo exscribit ea quæ Dei Caritatem exprimebant: premit autem, quæ proximi & sui, in quibus tota erat declaratio veritatis.

4. *Lett. pag.* 42. *S. Bon. ibid. art. 1. q. 2.*

71. Hinc exurgit demonstratio: ipse fatetur auctor hîc agi de verâ & propriè dictâ Caritate; atquì illa Caritas optat sibi summum bonum: ergò vera & propriè dicta Caritas optat sibi summum bonum. Confirmatur: eâdem Caritate homo optat sibi summum bonum, quâ Deo & proximo illud optat: atqui Deo & proximo illud optat per veram & propriè dictam Caritatem: ergò optat etiam sibi verâ & propriè dictâ Caritate. Quæ verba S. Bonaventuræ non solùm ejus sensum, sed etiam ejus Doctrinæ veritatem clarè apertéque demonstrant.

ART. IX. *Alii loci: ubi de summo bono, & de fine ultimo, deque fruitione.*

72. Alio loco Seraphicus Doctor hanc proponit quæstionem: *An Caritas in diligendo præponat Deum nobis?* in quâ quidem hæc statuit. 1. *quòd Caritas facit Deum diligi tanquàm finem ultimum & tanquàm summum bonum:* 2. *quòd caritas, quia diligit Deum sicut summum bonum, diligit eum super omnia.* 3. *Quia diligit sicut finem ultimum, diligit eum propter se.* 4. *subdit: quòd autem diligitur propter se & super omnia, diligitur dilectione fruitionis: quòd verò propter aliud diligitur, diligitur dilectione usûs.* 5. ex his infert quintum, nempe quòd *Caritas facit nos Deum plusquàm nos ipsos diligere.*

Ibid. dist. 29. art. 1. q. 2.

73. Quid sit autem diligere propter ultimum finem, amore scilicet *non usûs sed fruitionis*, ex ipsis initiis repetendum; nempe ex dist. 1. in 1. Sententiarum, ubi distinctio fructûs & usûs ex Augustino explicatur: „ Sic „ autem loquitur Sanctus: solus Deus perfectè se fruitur: nihil autem aliud „ ab ipso potest perfectè se ipso frui: solus enim Deus est summum bonum

In 1. dist. 1. dub. 12.

Digitized by Google

„ & diligit se fruendo se, & ita nec fruitio Dei nec usus est cum indigen-
SCHOLA „ tiâ, sicut nostra fruitio & usus. Undè patet ipsum *frui* nostrum ex indi-
IN TUTO, „ gentiâ nostrâ dici, „ ac nostrum finem ultimum esse eum qui sit sum-
QUÆST. III. mum bonum nostrum fruendum & habendum, non autem utendum, sive ad aliquid aliud referendum.

Ibid. art. 1. q. 3. 74. Ex his solvit objectionem istam: „ ad illud quod objicitur, quod „ contingit rectè servire intuitu mercedis: dicendum; quòd illa merces aut „ est ipse, sicut dominus dixit ad Abraham, ego merces tua, & sic intuens „ mercedem non utitur Deo, quia non refert ad aliud. „ Ex quo clarè intelligitur, quid sit illud quod Sanctus vocet finem ultimum, nempe id quo fruimur.

Ibid. art. 3. q. 1. 75. Hinc illa quæstio: an Deo sit fruendum: „ statuit autem, quòd eo „ fruendum est quod beatos nos facit, quia in beatitudine est recta frui- „ tio: sed Deo beati efficimur, quia ipse est nostra beatitudo: & pos- „ teà: respondeo: ad arg. dicendum, quòd Deo fruendum est, eò quòd „ ipse solus perfectè finit & delectat ipsum animum propter se & super „ omnia: qui est manifestè finis ultimus *perfectè* finiens. „

76. Duo ergò perspecta sunt: primum, ipsum frui Deo ut mercede, esse finem illum ultimum de quo loquitur Sanctus: deinde illud *frui*, etsi respectum habeat ad nos, non tamen efficere ut Deum ad nos referamus, imò nos ad Deum: aliud enim est, Deum amare propter aliud, quod est inordinatum: aliud est, illud ipsum quod propter se amamus, velle & cupere nobis tanquàm finem nostrum ultimum: quod est rectissimum & ordinatissimum, ut & ex antecedentibus constitit, & etiam sequentia suo loco declarabunt.

In 3. dist. 29. art. 1. q. 2. Ibid. 77. Nunc ergò redeundo ad illam quæstionem: *An Caritas in diligendo Deum præponat sibi*, ex ipsis principiis Seraphicus Doctor & quæstionem solvit, ut vidimus, & ad objecta respondet: „ Præsertim autem ad 6. ad „ illud quod objicitur, nihil potest alteri magis uniri quàm sibi: potest dici „ quòd Deus magis est intimus unicuique rei quàm ipsa sibi, & plus pendet „ esse rei à Deo conservante, quàm ab ipsis principiis intrinsecis; & com- „ plementum beatitudinis, spiritus rationalis habet à Deo non à se ipso: „ & ideò cùm dicitur, quòd nihil potest alteri magis uniri quàm sibi; si hoc „ intelligatur de Creaturis, veritatem habere potest; si verò intelligatur de „ ipso Deo, veritatem non habet: Deus enim intimè illabitur ipsi ani- „ mæ, & ideò anima ex intimis medullis habet Deo adhærere, & cùm „ habet Caritatem, ampliùs tendit in ipsum quàm in se, & in eo requies- „ cit ampliùs quàm in se, quia melior est ei Deus quàm ipsa sibi. „ Quæ magis magisque efficiunt, ad Caritatem pertinere, quòd velimus, habere Deum ut nobis optimum, & ab eodem affectu qui sit nobis intimus, Caritatem omninò avelli non posse: quæ ipsissima nostra, nec jam tantùm S. Thomæ, sed etiam S. Bonaventuræ sententia est, quorum adeò conjunctâ auctoritate jam utimur.

Digitized by Google

ART. X. *De illis verbis Pauli :* Cupio diſſolvi, &c. *ex SS. Thomâ & Bonaventurâ : ad n.* 4. prop. 8.

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. IV.

78. In eâ propoſitione diximus, certum eſſe omnibus Theologis, locum illum Pauli, *Cupio eſſe cum Chriſto*, pertinere ad Caritatem & eſſe Caritatis, cujus rei teſtem adducimus primùm S. Thomam ; deinde S. Bonaventuram. S. Thomæ hæc ſunt, de diſtinctione trium graduum Caritatis : „ tertium „ ſtudium eſt, ut homo ad hoc principaliter intendat, ut Deo inhæreat „ & eo fruatur : & hoc pertinet ad Perfectos, qui cupiunt diſſolvi & eſſe cum Chriſto : ecce Perfectorum & ipſius Pauli ſtudium, idque *principale*, ut Chriſto perfruantur. Undè idem Sanctus Doctor ad Caritatem referri ſupponit, quòd quis deſideret eſſe cum Chriſto : ex quo deſiderio conſequatur ut dicat : *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus eſt.* (ibid. qu. 28. art. 2. ad 3.) 2. 2. q. 24. art. 9. Ibid. q. 28. art. 2. ad 3.

79. Sanctus autem Bonaventura docet, illud Pauli eſſe amoris gratuiti : „ ex quo probat, ad effectum Caritatis non tantùm ſpectare amare Deum „ amore amicitiæ, imò etiam amore concupiſcentiæ. Frui enim, inquit, „ eſt amore inhærere, & conſtat quòd frui Deo eſt per Caritatem. Quod „ hujus Sancti locis ſuprà memoratis apprimè congruit „ : de amore autem concupiſcentiæ ex iiſdem Doctoribus multa commemorare poſſemus : ſed prætermittimus, quia non ſunt hujus loci ; imò forte in totum nec hujus quæſtionis. Sufficit autem ut certum ſit id quod aſſeruimus ; illud Pauli : Cupio diſſolvi & eſſe cum Chriſto : eſſe Caritatis ; duobus Scholaſticis ſanctis Doctoribus id clarè aſſerentibus ; nullis contradicentibus. In diſt. 27. art. 2. q. 2.

80. Summa autem dictorum eſt : S. Thomam ſub noſtro nomine eſſe reprehenſum ; ſanctum autem Bonaventuram haud minùs clarè conſentire nobis, quare in eâ quæſtione, in quâ coarguimur tamquàm Scholæ inferentes bellum, habere nos conſentientes SS. Doctores Scholaſticos duos maximæ auctoritatis, Angelicum videlicet & Seraphicum Doctorem. Jam de alio Scholæ principe Scoto facilè tranſigemus.

QUÆSTIO IV.

De ſecundariis rationibus objectivis Caritatis : ad n. 4. *Prop.* 22, 25, *& ſeqq.*

ARTICULUS PRIMUS.

Ratio ac diviſio dicendorum.

81. IN hâc quæſtione hæc tria tractabimus. Primùm, Scoti ſententiam : deinde principia de eodem ſummâ ipſâ conciliando cum Angelico Doctore : denique piorum virorum praxim, & cæterorum Scholaſticorum ſententiam.

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. IV.

ART. II. *Scoti loci proferuntur.*

82. Quandoquidem Scotus is est, qui Doctrinæ ejus quæ nunc passim in Scholis obtinet, fons esse videatur, placet interserere ejus integros locos sæpè indicatos, totamque viri Doctrinam exponere. Posteaquàm enim diserte asseruit, à Fide & à Spe distingui Caritatem, quia actûs ejus est tendere in objectum secundùm se, „ etiam si per impossibile circumscriberetur ab eo commoditas ejus ad amantem: (in 3. dist. 27. q. unicâ „ n. 2.) non ità multò post (n. 7. & seq.) pergit sic: quòd ratio objectiva actûs Caritatis & habitûs potest tripliciter intelligi: vel prima, „ quæ secundùm se apta nata est per se esse ratio terminandi; vel secunda, quæ est aliqua ratio præcedens actum (amicitiæ in nobis) propter „ quam natus est actus elici circa objectum: vel tertia, quæ quasi con„ comitatur, imò quasi sequitur actum elicitum. „ De hâc tertiâ nihil nunc ad nos attinet. De secundâ autem hæc observanda sunt. Primum, ut Scotus mox dicebat, eam esse rationem *antecedentem* ad actum amicitiæ. Que vox veri motivi in actum influentis vim indicat; alterum: „ propter eam, „ actum natum elici. Et talis, inquit: in proposito est ratio relativa hujus „ naturæ ad amantem, in quantum est bonum communicativum sui illi, „ sicut enim in nobis primò amatur aliquis propter bonum honestum, secundò quia scitur redamans; illa redamatio in eo est una specialis ratio„ amabilitatis in eo alliciens ad amandum, alia quàm per bonum hone„ stum: ita in Deo non sola bonitas infinita, vel hæc natura ut hæc natura, „ allicit ad amandum, sed quòd hæc bonitas amaverit me communicando „ se mihi. Secundariò hoc allicit, & in isto gradu amabilitatis potest po„ ni omne illud in quo invenitur ratio amabilitatis, & potest demonstra„ re se redamare, sive creando, sive reparando, sive disponendo ad bea„ tificandum: ita quòd inter hæc non sit distinctio, nec Caritas respiciat „ magis ultimam (rationem) quàm secundam, nec secundam quàm pri„ mam: sed omnes sint rationes quædam non solùm boni honesti, sed „ boni communicativi & amantis: & quia amantis, ideò digni redamari, „ juxta illud Joannis: Diligamus Deum, quoniam ipse dilexit nos. Hæc „ Scotus, à quo proindè hæc tria asseruntur: primùm, non solùm honestatem esse rationem objectivam Caritatis, sed præter hanc *primariam*, inesse *secundariam* planè *relativam ad nos*, quòd illa infinita bonitas sit communicativa sui nobis, amans, redamans, etiam beatificans: quæ omnia sine respectu ad nos esse non possunt. Secundò, eam esse secundùm Joannem Apostolum unam specialem amabilitatem in Deo: tertiò, eam rationem non modò esse allicientem ad amandum, sed etiam præcedere actum, in eum influere, eamque aptam natam esse ad eliciendum actum circa objectum Caritatis, ex his, quàm arctè connexa utraque motiva Caritatis, jam patet, & adhuc luculentiùs & ineluctabiliter demonstrabitur.

In 3. dist. 27. q. unic.

Ibid. n. 7.

ART. III. *Doctoris Angelici & Doctoris subtilicis in summâ Doctrina conciliatio.*

83. Scotus autem pro more confutabat hoc loco S. Thomæ sententiam, fundantis ipsam *Caritatis sive amoris amicitiæ rationem, super communicatione*

Digitized by Google

illâ *hominis* ad Deum, *ſecundùm quod nobis ſuam beatitudinem communicat:* quod aſſiduè S. Doctor inculcat, ut vidimus. Scotus autem tametſi id confutaret, negare non potuit, ad Caritatem ita pertinere communicationem illam beatitudinis, ut cum ipſo Caritatis objecto neceſſariò jungeretur: quæ inter ſe facilè conciliari poſſe videntur, ſi dixeris, neque communicationem illam eſſe præcipuum Caritatis objectum, quod nec S. Thomas negat: neque tamen ab eo diſtrahi oportere, quod Scotus confitetur.

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. IV.

ART. IV. *Sancti Thomæ loci ad conciliationem apti.*

84. Ut autem pateat, quàm benè ſummâ ipſâ conveniat inter S. Thomam & Scotum, legatur imprimis hic locus Sancti Doctoris: „ Ad 2. di- „ cendum, quòd Caritate diligitur Deus propter ſe ipſum: undè una ſola „ ratio diligendi attenditur principaliter à Caritate, ſcilicet divina bonitas „ quæ eſt ejus ſubſtantia; ſecundùm Pſ. 105. Confitemini Domino quo- „ niam bonus: aliæ autem rationes ad diligendum inducentes, vel debitum „ dilectionis facientes, ſunt ſecundariæ & conſequentes ex primâ. (2. 2. „ qu. 23. art. 5. ad 2.) 2. 2. q. 23. art. 5. ad 2.

85. De redamatione autem hæc habet S. doctor: „ Quòd Caritas non „ ſolùm ſignificet amorem Dei, ſed etiam amicitiam quandam ad ipſum: „ quæ quidem ſuper amorem addit mutuam redamationem cum quâdam „ communicatione mutuâ. (1. 2. q. 65. art. 5.) 1. 2. q. 65. art. 6.

86. Scotus verò his gemina docet: poſteaquàm enim objecit ſibi non dari Caritatem, „ quia talis virtus eſſet amicitia quæ non niſi inter æquales „ eſſe poſſit: (diſt. 27. q. un. n. 1.) reſpondet, Caritatem quidem eſſe „ amicitiam, aliquantulùm extendendo (nomen amicitiæ:) honeſtas quip- „ pe, inquit, in diligibili, & redamatio in dilecto, ſunt conditiones per „ ſe in diligibili; non quidem imperfectionis; imò non eſſet perfectior ſi „ non redamaret: undè ſubdit: Deus autem habet honeſtatem & redama- „ tionem ſicut amationem: ex quo excellentius poteſt eſſe amicitia ad ip- „ ſum, ita ut dicatur ſuperamicitia. Ibid. n. 20. „ *Scot. ibid.* n. 1.

87. En quomodò S. Thomas & Scotus inter ipſa diſſidia, tamen de primariis & ſecundariis rationibus objectivis Caritatis, & de neceſſariâ redamatione conveniant: ſine quâ nec eſſet amor amicitiæ, hoc eſt, non eſſet Caritas, ut ſuo loco diligentiùs oſtendetur: nunc autem non res ipſas, ſed Doctorum decreta & auctoritates attendimus.

ART. V. *Verba quædam Scoti objecta, & ex ipſo expoſita.*

88. Neque nos moveri oportet his vocibus Scoti dicentis, ſecundam illam rationem dici quidem *rationem objectivam actu allicientem ad amandum, ſed aliquo modo & aliqualiter.* (in 3. diſt. 27. q. un. n. 8.) quæ verba nihil aliud volunt, quàm ut credantur illa motiva ſecundaria non habere ſpecifici objecti rationem: neque etiam eſſe præcipua quæ ad amandum alliciant: imò verò illi objecto comparata, quod eſt infinitum in ſe, pro *aliqualibus* tantùm habeantur, cùm ab infinitâ illâ movendi virtute procul ab-

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. IV.

sint : interim illud certum, secundarium motivum, Dei scilicet communicationem erga nos, à præcipuo motivo non esse distrahendum : esse antecedens ad actum amicitiæ ; huic inesse specialem amabilitatis rationem : illudque adeò ad Caritatem pertinere, ut cum ipso primario Caritatis objecto coalescat : quod etiam sequens locus magis magisque declarabit.

ART. VI. *Aliis Scoti locis hæc doctrina firmatur.*

Scot. in Report. Paris. dist. 27.

89. Hanc doctrinam firmat & repetit Scotus in elaboratissimo opere de *Reportatis Parisiensibus*, „ quibus subdit : Prima ratio diligibilitatis in Deo, „ est honestum : secunda ratio, est redamatio quæ præcedit actum meum : „ (suprà : actum amicitiæ nostrum :) notari autem velim sequentia : nec „ potest esse perfectissima ratio diligibilitatis sine utroque horum. In Deo „ autem prima ratio diligibilitatis est honestas sua. Secunda ratio præcedens „ actum, est quia amavit nos creando : (Report. Paris. dist. 27. q. unicâ e „ scho. 2. n. 3.) quibus iterùm iterúmque clarescit motivi utriusque primarii scilicet ac secundarii in Caritatis actibus arcta conjunctio, in quam Schola tota consentit.

ART. VII. *Praxis Mysticorum.*

Harp. l. 3. Theol. myst. p. 4. c. 28.

90. Id summâ ipsâ secutos Scholasticos, omnes facilè recognoscent, qui Thomisticam ac Scotisticam Scholas, licet sibi adversantes, tamen concinere animadvertent. Id Mystici : id in praxi docent pii omnes, quos inter Harphius : „ Deus per gratiam suam in nobis habitans & vivens, tangit „ spiritum nostrum suo digito, id est suo spiritu, vicissitudinem amoris exi„ gens, & dicens : Amate amorem æternaliter nos amantem : quâ voce ; „ inquit, interiora universa amoris impetu commoventur, & omnes animæ „ vires respondere coguntur : abyssalem amemus amorem nos æternaliter „ amantem : „ sic ex instituto totius Scholæ etiam Scotisticæ, Mystici duo illa motiva, primarium scilicet & secundarium in unum conjungunt.

De sept. grad. am. in 7. grad. cap. 14.

„ 91. Præit Rusbrokius dicens : Spiritus sanctus altâ voce sine strepitu „ verborum vociferatur in nobis : ametis amorem æternò amantem : ac „ paulò pòst : nunquàm conticescit, sed perpetuò sine cessatione clamat : „ Solvite debitum vestrum ; amate amorem vos ex omni æternitate aman„ tem : „ quibus sanè verbis perfectissimam Caritatem à sancto Spiritu infusam adumbrantes, sic ei motivum secundarium Dei amantis adjungunt, ut in actum Caritatis confluant ; quæ piorum omnium est praxis.

ART. VIII. *Quid Præsul sentiat de secundariis objectivis rationibus Caritatis.*

Resp. ad Summa, pag. 16.

92. Primùm quidem illas suggillat ut meas ; nec legere voluit annotatum ad marginem Scoti locum insignem, cui & alios tam perspicuos addidi : quòd quidem non Scotus solus, sed etiam S. Thomas iisdem vocabulis ; cæteri autem Theologi nullo excepto, saltem æquivalentibus, & Summa ipsa recognoscunt.

Digitized by Google

93. Addidit mutari ſpeciem virtutis, adjuncto ad motivum ſpecificum alio proprio motivo. Alibi : „ Quæcumque nova formalitas addita ut „ eſſentialis motivo ſpecifico, ejus mutat ſpeciem. Quare, ſi Meldenſis „ motivo ſpecifico Caritatis quæ eſt gloria Dei, addit motivum Spei, quæ „ eſt beatitudo ſive adeptio boni ut ſecundum motivum eſſentiale ſive in- „ ſeparabile, mutat ſpeciem Caritatis mutando motivum ejus ſpecificum, „ ſive formale objectum. „ Hæc ille : & illud aſſertum tribuit S. Thomæ, nullo ſancti Doctoris allato loco. Sed hîc duo peccat : primum in eo quòd aſſertum falſiſſimum eſt, ſi motivum iſtud ſecundarium ſubordinatumque ſit : quòd liquidò conſtabit artes virtuteſque ſedulò percurrenti ; nempe id perſpicuum eſt, neque quiſquam negat : ſed auctor acutiſſimus nimiâ ſubtilitate ſe præpedit ; nec me, ſed S. Thomam, Scotum, totamque adeò Scholam eâ de re conſentientem oppugnat. Alterum erratum eſt, quòd eſſentiale ſive ſpecificum confundit cum eo quod eſt inſeparabile.

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. IV.

Reſp. ad Summa, p. 15, 41. IV. Lettre à M. de Paris, pag. 30.

94. Itaque ad ſecundarias rationes Doctorum auctoritate pertractus ſubdit, *ſecundùm Scholam nihil eſſe eſſentiale quàm id quod eſt primum ſeu primarium* ; ſecundaria autem motiva *accidentalia* eſſe centies ingeminat : quaſi verò ſi ad hæc minuta redigamur, inter illud eſſentiale primum & accidentalia, non ſit admittendum medium, nempe proprium inſeparabile, quod etiam ſæpè eſſentiale dicitur, quale eſt homini loqui & alia. *Ergò præter primam rationem, ſunt & ſecundariæ conſequentes ex primâ*, ut ex S. Thomâ diximus : (n. 84.) has autem ſive proprietates inſeparabiles appellamus, ſive rationes formales ſubordinatas, nihil ad praxim attinet. Res agendæ Chriſtianis non his argutiis metiendæ ſunt : quærendum quid Chriſtus dixerit : an Dei benefici ac beatifici rationem ab ejus perfectione ſummâ ſeparari voluerit ? an hæc ad plenitudinem Caritas conjungi juſſerit ? hoc, inquam, quæri oportebat : non falſâ dialecticâ commoveri ac velut obſtupefieri imperitos, Scholam motiva in Scripturis conjuncta non negantem neque ſeparantem, ſed ordinantem, adverſus Scripturam concitare nefas erat. Hæc notet vir diſertus, & ingenio dicendique artibus fidens ; ac tandem agnoſcat, nos immeritò reprehenſos, quòd utraque incentiva Dei perfectiſſimi ac ſeſe communicantis in praxi conjungamus : imò eamdem noſtram ac principum Scholæ totiuſque adeò Theologici ordinis eſſe ſententiam.

Réponſe à la Déclar. p. 27. IV. Lettre à M. l'Arch. de Paris.

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. V,

QUÆSTIO V.

De illâ clauſulâ, nullo reſpectu ad nos : *ad Prop.* 17 & 18.

ARTICULUS PRIMUS.

Noſtræ propoſitiones probantur ex conceſſis à D. Cameracenſi ejus ſententia de naturâ unitivâ amoris.

95. PRorſus D. Cameracenſis abutitur definitione Scholæ dicentis, Caritatem *eſſe amorem Dei in ſe, nullo reſpectu ad nos* dum ad extremum urget poſtremam illam clauſulam. Sanè verum eſt illud, *nullo reſpectu ad nos*, ſenſu quem nos diximus : (n. 4. prop. 17. & 18.) nam ſi abſolutè & ad ſtrictos apices verum eſt, Caritatis ad nos nullum eſſe reſpectum, non ergò illud verum eſt quod ex ipſo auctore diximus : (n. 47, 48.) amoris naturam eſſe *eſſentialiter unitivam : amici ad amati unionem, eſſentialem eſſe tendentiam* ; aut illud verum erit, dari *eſſentialem tendentiam* abſque *ullo reſpectu* ; quod apertam in terminis contradictionem implicat. Si ergò verè auctor aſſeruit vim illam unitivam quâ amor ipſe conſtet, nec fruſtrà allegavit Auguſtinum, Dionyſium, Doctorem Angelicum, hæc invictiſſimè approbantes, poſſibile profectò non eſt, ut in eo affectu quo Caritas in Deum tendit, etiam reſpectus ad nos ipſi conjungendos non ſit neceſſarius : conjungi autem eſt frui : Ergò in Caritate reſpectus ad fruendum Deo, ita eſt eſſentialiter neceſſarius, ut nullâ ratione ab eo ſeparari poſſit.

Lett. d'un Théolog. de Louv. p. 52, 53, 55. Oppoſ. p. 27. Sup. n. 47, & ſeqq.

ART. II. *Aliud conceſſum de Deo benevolo & benefico.*

96. Imò etiam illud negare non potuit D. Cameracenſis, „ Quin Dei „ beneficia quatenus Deum infinitè beneficum demonſtrant, menti objiciant unum ex ejus attributis, in quo ſicut & in cæteris, Caritas ſibi „ complaceat, eoque delectetur. Iterùm, ſi beneficentia divina in myſterio Chriſti ſpectatur ut unum ex attributis quibus conſtat bonitas & perfectio abſoluta, tum Chriſtus & ſingula ejus myſteria fiunt objectum „ amoris complacentiæ, quæ vera Caritas eſt. „ Id ergò in confeſſo eſſe annotamus, benevolum illud atque beneficum inter Caritatis objecta à nobis meritò recenſitum, ac fruſtrà litigare auctorem de objecto Caritatis *nullo reſpectu ad nos*, cùm profectò ipſum benevolum ac beneficum, utcumque ſumatur, ſine reſpectu ad nos, nec intelligi poſſit.

Reſp. ad Summa, pag. 13, 14, 19. Ibid. p. 31.

ART. III. *Quo ſenſu beneficentia in abſolutum vertat.*

97. Id autem univerſim obſervamus, nos hîc pro conceſſo & confeſſo ſumere quidquid ſemel fundamenti loco aſſumpſit auctor, licet poſteà variet, nec legitimas conſecutiones admittat. Jam ergò quod addit ; cùm in Deo benefico complacere ſibi Caritatem fatetur : *Bonitatem Dei relativam tum in abſolutam* verti, diſtinguimus ; & quidem fatemur beneficum illud,

Reſp. ad Summa, p. 14.

Digitized by Google

illud, ſive ut vocat auctor, *bonitatem relativam* in abſolutam verti, eo ſenſu quem diximus : (n. 4. prop. 16, 17, 18, 19.) ita ſcilicet, ut abſolutum illud ſit tamen ſuo modo relativum, propter ſuum connotatum : ſin autem intelligatur omni modo eſſe abſolutum, negamus ; nec ipſe auctor nobis adverſari poſſit : quare nec quod jactat in rigore tueri, objectum Caritatis ab omni relatione ad nos eſſe præciſum. SCHOLA IN TUTO, QUÆST. V.

ART. IV. *De divinis beneficiis, ut ſunt utilia nobis.*

98. Idem auctor ſubdit : quòd *eo reſpectu Caritas ſive amor complacentiæ cunctis Dei beneficiis frequens delectatur, non propterea Dei beneficia, quatenùs utilia nobis ſive relativè ad nos, eſſe proprium aut ſpecificum ſaltem partiale Caritatis objectum.* Sed nos ne id quidem volumus, nec partiale illud objectum admittimus : & illa motiva diligendi Dei, & quòd ſit per ſe maximus, & quòd benevolus ſive beneficus, ſubordinata, non coordinata, eſſe docuimus : ut ſuprà dictum eſt (eodem num. 4. propoſitione 20, 25, 31.) *Ibid. p. 14.*

99. Certè beneficia *quatenùs utilia nobis* à divinâ gloriâ ſeparari, mera ludificatio eſt ; cùm illud ipſum Deo gloriæ vertat, quod Deus nullius rei, ac nequidem gloriæ à nobis comparandæ indigus, idem tamen pro ſuâ bonitate ſervis ſui bene eſſe velit, utilia largiatur ; verum lucrum, verum quæſtum præſtet, teſtante Apoſtolo, *Mihi vivere Chriſtus eſt, & mori lucrum : & : ut Chriſtum lucrifaciam : & Verè queſtus magnus eſt pietas*, quæ vel maximè eſt Caritas. Quamquàm enim cum Scholâ præcipua motiva à cæteris diſtinguimus, non tamen hæc utilia à verâ Caritate arcere poſſumus.

ART. V. *Loci SS. Auguſtini & Gregorii Nazianzeni.*

100. Neque id ſinit Auguſtinus, docens *Deum velle ſe diligi, non ut ſibi aliquid, ſed ut iis qui diligunt æternum præmium conferatur, hoc eſt ille quem diligunt.* Alio loco : *cui non propter ſuam, ſed propter noſtram ſalutem utilitatemque ſervimus.* Deo autem hæc volenti conſentire nos, nec ab ejus gloriâ noſtram utilitatem ſeparare par eſt. *De Doct. chr. 1, 29.*

101. Quâ de re etiam audiendus Gregorius Nazianzenus, laudari Deum aſſerens *à cœleſtibus poteſtatibus, non ut naturæ pleniſſimæ aliquid adhæreſcat boni ſuis laudibus, ſed ne natura poſt Deum ſecunda* (angelica ſcilicet) *divinis beneficiis careat :* quæ cauſa ſit *complectendi verbi & poſſidendi Dei, quod eſt bonum perpetuum & noſtrum.* Ergò, uti prædiximus, Dei gloria noſtrâ utilitate conſtat, neque ea incitamenta ſeparari debent. *Orat. 34.* *Epiſt. 27.*

ART. VI. *Caſſiani locus.*

102. Amplectimur autem illud Caſſiani, *mercenariam ſpei cupiditatem eam eſſe, in quâ non tam bonitas largientis, quàm præmium retributionis expetitur.* Ita ergò volumus divinis beneficiis attentam eſſe Caritatem, *ut largientis bonitatem* vel maximè attendat : beneficia enim in nobis creatum aliquid ſunt : bonitas largientis infinita & increata ; quæ tamen à reſpectu ad beneficia, nequidem mente & cogitatione, ſeparari poſſit. *Col. 11. ch. 10.*

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. V.

ART. VII. *Locus sancti Thomæ solutus.*

103. Quare frustrà objicitur ille S. Thomæ locus, quo asserit nos quidem per beneficia disponi amandum, sed *posteaquàm*, inquit, *jam amare incœpimus, non propter illa beneficia amamus amicum, sed propter ejus virtutem.* Quod quidem est certissimum : sed interim recordemur, inter virtutes recenseri benevolentiam ac beneficentiam, propter quas ex S. Thomâ amicum diligamus. Deus autem est amicissimus, & Caritas ex eodem Angelico Doctore ipsa est amicitia : ergò virtutes Dei, ipsamque beneficentiam erga humanum genus per se & propter se diligimus.

Resp. ad Summâ, pag. 43.
2. 2. q. 27. art. 3.
Ibid. q. 23. art. 1, &c.

ART. VIII. *Quæ Doctrina sit nugatoria, nostra an auctoris ?*

104. At enim, inquit, Scholæ Doctrina esset *cassa & nugatoria* : bene intellecta, nego : quippe quæ & primaria & secundaria, sive minus præcipua & primis subordinata motiva distinguat ; quod non est nugatorium, sed grave & serium, ad introspiciendam penitùs veritatem & motivorum ordinem spectans. Quod autem Caritas secundùm auctorem & divinis beneficiis se oblectet, Deique benevoli ac benefici memor, horum tamen attributorum effecta non cogitet, & gloriam Dei à servorum Dei utilitate secernat, & illud Scholæ *nullo respectu ad nos*, pessimo & nullo sensu ab ipsâ beneficentiâ mordicùs & in rigore sejungere satagat ; id quidem reverà & nugatorium, non Scholæ, sed auctoris, qui rem gravem & seriam ad arguta & minuta, imò etiam falsa & absurda deducat.

Resp. ad Summâ Doct. pag. 14.

ART. IX. *De motivo primario & secundario inter se comparatis : ad prop. 28. & seqq.*

105. De his motivis inter se comparatis, ex prædictis propositionibus nunc ista colligimus :

I. Deum ut in se optimum ac beatissimum ita posse cogitari cogitatione abstractivâ ac transitoriâ, absque eo quòd actu & expressè cogitetur de Deo ut benevolo ac benefico, ut tamen conceptus ille primarius Dei in se optimi, Deum ut benevolum atque beneficum virtute comprehendat ; (ex n. 4. prop. 28. & 29.) ;

II. Quòd enim si Deus benevolus ac beneficus, id quoque pertinere ad ejus excellentiam ac perfectionem infinitam : neque intelligi posse ut oportet Deum esse in se perfectissimum, nisi pariter sit perfectissimè clemens, benevolus atque beneficus : (ex prop. 10, 30.) unde sequitur :

III. Horum attributorum amorem omninò esse necessarium ad perfectionem, ac plenitudinem Caritatis in Deum : (ex eâd. prop. 30.)

IV. Non posse autem amari Deum ut perfectissimè benevolum & beneficum, nisi supposito quòd sit in se infinitè perfectus : (ex prop. 28.)

V. Quare divinæ bonitatis, ut effusissimè liberalis, amore, divinæ excellentiæ in se consideratæ amorem includi ; (ex iisdem.)

Digitized by Google

VI. Nec si pluris valet Dei per se excellentis quam Dei benefici atque effusissimè liberalis intuitus, ideò esse consectaneum ut pluris valeat quàm utriusque complexio : (ex prop. 33.)

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. V.

ART. X. *Locus Silvii.*

106. Videndus hìc est Silvius, qui facilè confessus amorem Dei ut præcisè excellentis in se, esse actum primarium Caritatis, secundarium autem esse amorem Dei ut benefici & benevoli; addit, non propterea primum perfectiorem esse quàm ambos simul junctos, cujus rei rationem reddit his verbis : *Etsi alicujus virtutis actus principalis sit dignior quàm secundarius, non oportet tamen, quòd principalis solus sit dignior quàm principalis & secundarius simul.* Quam sententiam, ut solet, ab Estio mutuatur, in 1. dist. 1. §. 4. idem docent etiam omnes auctores Mystici quos vidimus : (n. 90, 91.) res ipsa loquitur, neque fieri potest quin eò magis ametur natura præstantissima, quò benignior est & benevolentior.

Sil. in 2. 2. q. 27. art. 3. in fine.

ART. XI. *An igitur hæc controversia in tenui versetur.*

107. Dices : Non videtur auctor procul ab his abesse, cùm & ultrò fateatur Deum infinitè beneficum esse Caritatis objectum, bonitate relativâ in absolutam versâ à quo nec nos abhorrere visi sumus; in tenui ergò nostra est concertatio. Utinam ! ego verò id vel omni sanguine comparârim, ut nobis ad nudas voces quæstio jam rediret. Sed in hæc penitùs consentiret auctor, non ita in rigore & ad extremos apices urgeret illud, *nullo respectu ad nos* : nec ita divinorum beneficiorum intuitum à Caritatis actibus prohiberet, nec tanto studio beatitudinis votum ac salutis desiderium amputaret : nec suppositiones impossibiles in absurdissima quæque cogeret : quæ nos posteà exequemur : ejusque rei meminisse lectorem, & me teneri debitorem velim.

Resp. ad Summâ, pag. 13, 14. Diss. p. 3.

108. Nec sibi constat auctor, quippe qui & Deum beatificum velle videtur agnoscere per sese ut objectum Caritatis, & tamen procul arcere beatitudinem, sine quâ Deus beatificus nequidem cogitari potest. Unde fictus Lovanienſis perspicuis verbis, *Deum ut beneficum ab objecto formali Caritatis excludit* : consequenter sanè; cum, ab intuitu Dei ut beatifici excludere intuitum beatitudinis, ludicrum sit & absurdissimum. Quare nec audiendus auctor, qui interdùm ad veritatem accedere velle videatur. Atqui non convenit sensus, non verba ipsa congruunt : asseverat, negat; adstruit, destruit : nusquàm errasse vult : pristinos, gravissimos firmat errores : inducit novos : Theologiam universam quatit. Quæ partim probata sunt, partim in consequentibus probabuntur : sed priùs præmittenda quædam quibus & anteriora firmentur, & objectiones præsertim ex Scholasticorum ipsiusque sancti Thomæ auctoritate repetitæ dissolvantur.

Lettre d'un Théolog. de Louv. 50.

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. VI.

QUÆSTIO VI.

De definitione Caritatis ex Sancto Augustino, deque fruitione, ac de amore suî agitur ex concessis : ad Prop. 36.

ARTICULUS PRIMUS.

Profertur definitio Caritatis ex S. Augustino.

109. DEfinitionem Caritatis à S. Augustino proditam, ab Angelico Doctore repetitam, ab universâ Scholâ receptam, à me verò objectam licèt sibi adversissimam, nec auctor improbare est ausus : quæ tamen, cùm quæstionem solvat, mirum in modum ab eo deformatur, & in sensus alienissimos detorquetur. Est autem ejusmodi : *Caritatem dico motum animi ad fruendum Deo propter se ipsum, & se & proximo propter Deum.* Nos autem de fruitione ex sanctis Thomâ & Bonaventurâ multa diximus, sed nunc tota quæstio ad vivum persecanda.

Summa Doct. n. 8. Resp. ad Summâ, p. 32, 33. Aug. de Doct. chr. lib. 3. cap. 10. 2. 2. q. 23. art. 2. sed. cont. Rép. à la Décl. p. 27, 28. Sup. q. 2. & 3.

ART. II. *Quid reponat auctor : prima responsio sanctis Augustino & Thomæ palàm imponit.*

110. Varia sanè respondet Præsul : ac primùm *Caritatem genericè sumi pro ipsâ Spe : quam significationem*, inquit, *S. Thomas ratam habuerit :* at verba Augustini reclamant ; Caritatem enim definit eam quâ *Deo fruimur propter ipsum.* Hæc est autem vera & propriè dicta Caritas, ut mox concedet auctor. Rursùs, Caritatem definit eam quæ est ad Deum & ad proximum : est autem hæc vera Caritas. Denique Caritatem definit eam quæ cupiditati opponitur. Hæc autem iterùm atque iterùm est ipsa Caritas. S. verò Thomas cum S. Augustino hîc vult definitam Caritatem prout est à Spe distincta : non ergò ea Caritas comprehendit Spem : neque ullus Theologorum aliter intellexit : ac nequidem ipse auctor, ut sequentia docent.

Ibid. Resp. ad Summâ, p. 32, 33. 2. 2. q. 23. 2.

ART. III. *De ipso frui, quid auctor sentiat.*

111. Scholastici reponunt, inquit, Meldensem Antistitem fruitionis „ vocabulo plùs justo sibi arrogare : frui, ut ait Augustinus, est amore in„ hærere alicui rei propter seipsam : en respectum ad nos jam rescissum. Un„ dè infert : igitur frui nullum includit respectum ad nos, imò simpliciter „ & omnimodè ad Deum nos refert. „ Sic ipse illud frui refert ad unam Caritatem, qui mox referebat ad Spem. Nec mirum si variat, qui à rectâ viâ semel aberravit.

Resp. ad Summâ, pag. 33. De Doct. chr. lib. 1. cap. 4.

ART. IV. *Sancti Augustini expressa verba.*

112. Si sancto Augustino, non sibi, auscultaret Præsul, hæc audisset cum ipsâ fruendi definitione connexa : „ Quibus fruendum, beatos nos fa-

Ibid. cap. 3.

Digitized by Google

„ ciunt : quibus utendum, ad beatitudinem adjuvamur. Rursùs : quo per- „ frui beatè vivere est. Denique : Deus vult se diligi, non ut sibi aliquid, „ sed ut iis qui diligunt æternum præmium conferatur, hoc est ipse quem „ diligunt. „ Cum his quî stabit illud Augustino attributum *nullo respectu ad nos?* Neque dicit Augustinus quod D. Archiepiscopus fingit, *ex fruitione oriri beatitudinem* : sed hanc esse ipsum *frui.* Neque item docet Augustinus *Caritatis actu expeti fruitionem, non optatâ eâ quæ ei annectitur beatitudine :* sic auctor pro suo acumine. Sed nescit Augustinus illas argutias : plane confitetur, *Deum amari velle* se, ut æternum præmium, nempe ipsum, assequamur : manifesto quidem respectu ad nos : sed qui postremò referatur in Deum. „ Teipsum enim, inquit Augustinus, non propter te debes „ diligere ; sed propter Deum, ubi dilectionis tuæ rectissimus finis est. „ Mittamus ergò vanas & ab Augustino alienas responsiones : hoc pro concesso teneamus à Præsule, Augustinum agnosci judicem ; agnosci illam quam Augustinus edidit definitionem Caritatis : quâ definitione causâ cadit. Schola autem omnis, ut & ipse confitetur, post Magistrum in 1. distinct. 1. Augustini definitionem admittit : ergò & Augustino, & totâ Scholâ judice, & suo arbitrio, Præsul condemnatur.

Cap. 29. Resp. ad Summâ, pag. 34. Ibid.

1. De Doct. chr. 22.

ART. V. *De amore sui quid D. Cameracensis concesserit.*

113. Nihil est quod magis veritatis interfit inter concessa memorari, quàm istud sæpè à nobis assumptum ex Instructione Pastorali D. Cameracensis : *Fieri non posse uti nosmetipsos non semper diligamus ;* neque item fieri posse *ut nos diligamus, quin nobis optemus supremum illud bonum quod est unum necessarium.* En *semper* nosmetipsos diligimus, *semper* beati esse volumus : ergò in omni actu ; nec Meldensem coargui, sed laudari oportebat, quòd id asseruerit, ut suprà dictum est : (n. 27, 28.)

Préf. sur l'Instr. Past. n. 46. sup. n. 27, 28, 29, 30.

114. Hùc accedit, quòd idem auctor agnoverit *amorem illum tam purum, quem unusquisque sibi semper debeat :* illius hæc verba sunt : ergò amor ille quem *semper* nobis debemus purus est : amore autem illo indesinenter summum bonum nobis, ipso fatente auctore, non optare non possumus : ergò puri amoris est, summum bonum sibi optare ; idque concedit auctor : cujus concessionis quanta sit vis, sequentia demonstrabunt.

Instr. Past. pag. 24, 47. Inst. Past. pag. 23.

ART. VI. *Amor sui, ut sibi benè sit, ad veram Caritatem pertinet, teste Augustino.*

115. Primus Augustinus prodeat disertissimis notissimisque verbis : *Modus diligendi præcipiendus est homini, id est, quomodò se diligat ut prosit sibi : quin autem se diligat & sibi benè velit, dubitare dementis est.* En modus diligendi se ut prosit sibi, sibique benè velit, per se ad Caritatem spectat : ad Caritatem spectat *diligere seipsum*, quæ pars est præcepti de proximo diligendo ; cùm scriptum sit ; *Diliges proximum sicut te ipsum*, ut passim Augustinus & omnes Theologi docent.

1. De Doct. Chr. cap. 25.

ART. VII. *Consensus Scholæ : S. Bonaventuræ locus.*

116. Hinc tota Schola agnoscit amorem nostri ac proximi, ut sumus res

Digitized by Google

Dei, à verâ & genuinâ Caritate elici : quâ Caritate ut sibi quisque, ita etiam proximo cupit beatitudinem ; eam scilicet quæ Deus est, quam deinde bona omnia consequantur.

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. VI.

117. Eâ de re jam visus S. Bonaventuræ locus, quo docet unâ & indivisâ Caritate diligi, & Deum, & proximum, & seipsum, quia idem summum bonum volumus, & Deo, & proximo, & nobis. Ac Deo quidem optamus ex Caritate, non ut habeat, sed ut sit summum bonum : nobis autem & proximo ut illud habeamus. Quæ clara est & ineluctabilis demonstratio.

Sup. q. 3. art. 8. n. 70. in 3. dist. 27. art. 1. q. 2.

118. Absit autem ut tantam veritatem obscurari sinamus. Omninò enim Deum per seipsos diligunt qui seipsos, qui proximos, ut rem Dei diligunt : bona vera sibi & proximo volunt : nempe ut sint Deo conjunctissimi : Dei beati participes : *Divinæ naturæ consortes* : per gratiam & gloriam Deiformes in æternum futuri : hæc præcipit, hæc agit, hæc elicit Caritas : quin etiam illud conjungi, illud uniri ad naturam & essentiam amoris pertinere, & Patres omnes, & Scholastici omnes, & ipse etiam D. Cameracensis fidus Lovanienſis agnoscunt, ut dictum est : (n. 47, 48, & seqq.)

II. Pet. I. 4.

119. Stet ergò decretum illud & Patrum, & Scholæ, & auctoris ipsius ; fieri omninò non posse, quin omnes semper in omni actu seipsos diligant, sibique beatitudinem optent ; quo uno certum est causam esse concluſam, & auctorem convictum esse manifesti erroris, qui toties dixerit, ab objecto Caritatis secludi posse, imò verò oportere, studium beatitudinis : adeóque nec eam nobis nec proximo ex Caritate optandam : ut etiam sequentia magis declarabunt.

ART. VIII. *Auctor nihil aliud agit ; quàm ut ab ipsâ quæstione oculos lectoris avertat, & vana congerat.*

120. Ex his igitur patet, per auctoris concessa rem esse confectam : quod ut prohibeat, & oculos ab ipsâ summâ quæstionis avertat, multa de Spei naturâ, deque gratitudine profert : quæ nunc resolvenda sunt, & ad ipsum quæstionis caput semper oculi retorquendi.

QUÆSTIO VII.

De naturâ Spei & gratitudinis, deque objectionibus inde repetitis.

ARTICULUS PRIMUS.

De differentiâ Spei & Caritatis.

Resp. ad Summâ, p. 15, 18.

121. MAgnum aliquid sibi objicere videtur Antistes : nempe hoc : Si Caritas, ita ut Spes, frui desiderat, confundi virtutes illas ac motiva virtutum : hoc enim assiduè repetit & exprobrat nobis. „ Quem

„ nodum tribus verbis S. Thomas secat. Ad 3. dicendum, quòd idem bo-
„ num est objectum Caritatis & Spei, sed Caritas importat unionem ad
„ illud bonum; Spes autem distantiam quamdam ab eo: & inde est,
„ quòd Caritas non respicit illud bonum ut arduum sicut Spes. Quod enim
„ jam unitum est, non habet rationem ardui. „ En D. Archiepiscopo tam operosa visa, atque omnibus paginis, usque ad nauseam, infarta difficultas, quam brevi & absolutâ distinctione solvimus. Inest enim Caritati, etiam in viâ, tanta conjungendi vis, ut nec in vitâ beatâ alia postuletur; dicente Apostolo, *Caritas nunquàm excidit*; quod procul abest à Spe. Unde non Spes sed Caritas per se est justificans & uniens, & amicos nos faciens Deo: quo & ipsas virtutes, Caritatem nempe ac Spem, & eorum motiva, & ipsam agendi in utrâque rationem in immensum distare constat. Hæc ergò à nobis confundi D. Cameracensis exprobrat; nec intellecto Doctore Angelico.

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO VII.

Oppos. p. 23. IV. Lettre à M. de Paris.

2. 2. q. 23. art. 6. ad 3. I. Cor. XIII. 8.

Cinquiéme Ecrit n. 12.

ART. II. *An Caritas mercenaria æquè ac Spes.*

112. Hinc etiam vanum patet esse quòd sæpissime queritur, Caritatem à me æquè mercenariam fieri ac Spem. Et quidem Sanctus Bonaventura negare videtur expectationem æterni boni esse mercenariam, cùm ratio mercenarii ab ipso reponatur in temporali mercede, non verò in æternâ: quare nemini oportet crimini verti, quòd Spem neget mercenariam, modo consentanea loquatur & statuat. Sed quandoquidem pars Scholæ maxima, ex ipso æternæ beatitudinis desiderio, vult Spem esse quodammodò mercenariam sive sui commodi studiosam, Caritatem autem non ita: id quoque ex sancti Thomæ allato principio resolvendum. Etsi enim Caritatem quoque frui velle constitit, longè dissimili modo in fruitionem tendit ac Spes. Præterquàm quod enim Spes in fruitionem tendit ut in objectum primarium, Caritas verò eam secundariò spectat: hùc etiam accedit, quòd Caritas Deo fruatur, ut præsente conjuncto, unito, & amico: Spes verò ut absente, necdùm amico aut unito: quo fit ut Caritas in solâ Dei gloriâ ut in fine sistat, eoque referat fruitionem suam, ut diximus: quod quidem si Spes faceret, jam non esset Spes, sed esset ipsa Caritas.

Resp. ad Summâ, pag. 10, 33. In 3. de 26. art. 1. q. 1. ad 5.

ART. III. *Præsul in id quod objicit incidit: at Spem facit non mercenariam.*

123. Jam verò videamus, annon ipse Præsul in illud incommodum incidat quod objicit nobis. Certè Spem theologicam, ut ipse loqui amat, ab omni ratione *mercenaritatis* absolvit. Hanc enim *mercenaritatem* constituit in eo quod naturali ac deliberato amore prosequimur, qui est novus tuendi systematis modus in Instructione Pastorali, & in Responsione ad Summam, & in cæteris libris ubique diffusus, ut notum est. Atqui Spes æternam vitam non naturali illo, sed supernaturali amore prosequitur; non ergò mercenariè: nec Spes est mercenaria. Quod est contra Scholæ placitum à D. Cameracensi toties appellatum.

Resp. ad Summâ, pag. 33.

124. Verba auctoris hîc diligenter observanda. „ Tota fere, inquit,
„ Schola strictiorem Caritatis sensum amplexa, ad virtutum distinctionem

Resp. ad Sum. p. 32, 33.

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO VII.

„ accuratiùs ſervandam, pernegat amorem Spei quo quis expetit fruitio-
„ nem Dei, quatenus boni relativè ad nos, eſſe omninò purum, gratui-
„ tum, & cujuſcumque intereſſe proprii expertem. Ego verò non ita. „
En ille perſpicuis verbis à Scholâ recedit, cujus me facinoris reum ar-
guebat.

Ibid.

125. Pergit: „ Ego verò non ita: nec enim intereſſe proprium ſive
„ mercenaritatem in ullo alio poſitam volui, quàm in deliberatis actibus,
„ quibus naturali amore nos proſequimur. Unde mihi minimè opus eſt
„ objectionem ſolvere: Hæc me nihil attinet: hoc eſt: Non mihi opus
eſt *ſolvere objectionem* à Scholæ auctoritate repetitam: *hæc me mihi attinet.*
Quaſi dicat: Nihil me attinet quid Schola ſenſerit: hujus ego dogmata aliis
quidem objicienda, non autem mihi ſequenda propoſui.

ART. IV. *De amore gratitudinis.*

126. De amore verò Caritatis & gratitudinis à ſe mutuò diſtinguendis
non ita ſolliciti ſumus. Ultrò tamen largimur D. Archiepiſcopo eâ de re ma-
ximè laborare viſo: ſi quis ita divinis beneficiis addictus videretur, ut de
largitoris excellentiâ non ſatis cogitaret, Deoque inhæreret magis affectu
quàm effectu; id quidem ad gratitudinem referendum, non ad Caritatem:
ſin autem ad beneficia ſic reſpicit, ut ipſum largitorem vel maximè ſpectet,
& ab ejus excellentiâ ipſi beneficio, utì par eſt, pretium ponat, hunc
verâ affici Caritate, nec ideò inferiore, quòd utraque ſcilicet & Dei
optimi, & ejuſdem benevoli ac benefici motiva conjungat, Theologi
docent. (ex n. 4, prop. 33, item ex q. 5. art. 4, 5, 6, 7. & ex n. 105,
106.)

Reſp. ad Summâ, pag. 17, 20, 31, &c.

ART. V. *Suarezii & aliorum loci.*

127. Eam in rem & in Summâ Doctrinæ & alibi ſæpe indicavimus
Suarezii inſignem locum: quem nunc integrum reddimus: *reſpondetur hunc*
actum (*amandi Deum propter beneficia nobis collata*) *regulariter eſſe impera-*
tum à gratitudine; tamen eſt elicitivè à Caritate: en à *Caritate*, idque *elicitivè*;
quod ſufficit: cætera nunc nihil moramur. Subdit: „ Cùm Deus perfectè
„ amatur propter beneficium, potiùs amatur, quia nos amat: hoc autem
„ Caritatis eſt & amicitiæ, neque actûs hujus ratio objectiva eſt extra di-
„ vinam bonitatem: nam amor quo Deus nos amat ipſe Deus eſt, & ſum-
„ ma quædam perfectio ejus; item ipſe nos amat, quia bonus eſt. Unde
„ quia amatur eò quòd amat, amatur etiam quia bonus eſt: „ quibus verbis,
illa, de gratitudine diſtinguendâ à Caritate, vana litigatio inciditur.

Summa Doct. n. 8.

V. Ecrit. Suar. de Fide, Spe & Car. Tract. 3. diſp. 1. ſect. 2. n. 3. ad 2.

128. Attulimus etiam Scotum, ac Myſticos, Ruſbrokium ſcilicet &
Harphium eorum anteſignanos, qui motivum adhibeant memoris animi
erga Deum nos priùs diligentem, quo ſe ipſos inflamment ad amandum
Deum caſtiſſimo ac perfectiſſimo amore, eo ſcilicet quo omnia viſcera,
omnes animæ vires percelluntur: neque quidquam inveni apud Myſticos
quoſque Sanctiſſimos & alios pios auctores, quo vehementiùs amor inar-
deſcat, ut eſt alibì dictum.

Sup. n. 90, 91. Cinquiéme Ecrit, ch. 10. Reſp. ad Summâ, pag. 52, 55, 65, &c. 2. 2. q. 17. 8.

ART. VI.

Digitized by Google

ART. VI. *De Spei imperfectione ex Sancto Thomâ auctoris objectio.*

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO VIII.

129. Quorsùm ergò illud toties ab auctore allegatum Sancti Thomæ scitum, Spem esse *imperfectam* quæ frui appetat; si ipsum frui tam perfectum esse dicimus? non satis intellexit Præsul in ipsum frui diversissimè tendere Spem & Caritatem: illam, ut in aliquid absens & adeptu arduum, quod est imperfectum: hanc, ut in aliquid præsens atque conjunctum, in quo perfectio est, ut statim diximus: (n. 117.)

Resp. ad Summâ, pag. 14. 2. 2. q. 23. art. 6.

ART. VII. *Quomodò ex Sancto Thomâ Caritas non vult, ut sibi ex Deo proveniat quidquam.*

130. Nec pluris est illud ex eodem Sancto Doctore repetitum: hoc quidem interesse inter Spem & Caritatem, quòd Caritas non ut Spes *optet ut aliquid sibi* ex Deo proveniat: quod auctor nisi universim intelligat, nihil ei S. Thomas proficit. Quid ergò: non optat Caritas ut id sibi proveniat ex Deo, quod est Deo ipsi esse conjunctum? non est ergò natura & essentia amoris ut uniat: à desiderio unionis amor abstrahere & abstinere potest? apage insaniam. Hæc dicant homines male feriati, qui nihil pensi habent nisi aucuparî voces: non dicat Archiepiscopus tanto loco positus: agnoscat Caritati nihil esse melius aut optabilius, quàm ut Deo conjuncta per gratiam & gloriam, vel sit beatissima, vel esse incipiat. Hæc de Spei naturâ dicta sint, quo ad errores auctoris revincendos certam viam muniamus.

ART. VIII. *Auctoris errores detecti ex antedictis.*

131. Imò res ipsa confecta est. Duo enim auctor asseruit. Alterum mox, quòd ipsa Caritas ita absit ab eo, ut aliquid ex Deo sibi provenire optet; ut nec illud optet sibi à Deo provenire, quòd sit Deo conjunctissima (art. præcedente:) quod est erroneum, & ab ipsâ naturâ amoris alienum: alterum, quod amare seipsum & proximum ut rem Dei, atque adeò sibi & proximo optare beatitudinem, non sit Caritatis; quod S. Augustino totique Scholæ, & ipsi præcepto proximi diligendi palàm repugnat: redit etiam præclarum S. Bonaventuræ argumentum. (sup. n. 70, 71, 117.)

QUÆSTIO VIII.

De falsò imputatis.

ARTICULUS PRIMUS.

Auctor involvit quæstionem multis falsò imputatis.

132. ID quoque pertinet ad involvendum quæstionis statum, & ad lectoris oculos ab illo distrahendos, quod auctor mihi tot ac tanta imputet contra verborum tenorem, quæ nunc ne lectori fucum faciant, quàm pauciissimis potero commemoranda sunt.

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO VIII.

ART. II. *Primum falsò imputatum.*

133. Domini Cameracensis hæc verba sunt : *Meldensis dixerat hanc suam de beatitudinis motivo inseparabili sententiam ab omni Scholâ usurpari* : rectè ; & id etiamnùm dicit : *Nunc verò contrarium ab omni ferè Scholâ traditum fatetur.* Non ita : sane sum confessus, ab objecto specifico Caritatis abstrahi posse amorem beatitudinis, actu expresso & explicito volitæ ; non autem ita, quin virtute & impulsu hujus motivi voluntas agatur, nec ita ut à beatitudinis secundario quoque motivo persequendæ studio temperari possit. Quæ quàm inter se, & cum universâ Scholâ consentiant, docent (n. 4. prop. 7. & 8. & unà cum antedictis q. 2. præsertim n. 35.) non ergò Meldensis secum *ipse pugnat invitus*, quod Cameracensis objicit : sed Meldensis sententiam perspicuis verbis expositam, ipse Cameracensis intellectam noluit.

Resp. ad Summâ, pag. 6. Summa Doct. n. 8, p. 13, 14, 15, &c.

ART. III. *Aliud imputatum rursùs oculos à statu quæstionis avertit.*

134. *Pollicitus est* (Meldensis) *se confutaturum Scholæ sententiam libro ea de re edito.* Ita Cameracensis : falsò. Pollicitus est Meldensis, se ita explicaturum Scholæ opiniones varias, ut tota disputatio, non tàm de re, quàm de nomine esse videatur. Item est pollicitus, fore ut demonstraret totam illam quæstionem nihil attinere ad rem de quâ agimus. Item est pollicitus, se demonstraturum nihil attinere ad rem, an ipsa æterna beatitudo primario an secundario, modò tamen necessario motivo ab ipsâ Caritate quæratur. Hæc quidem Meldensis est pollicitus ; eadem nunc iterùm pollicetur, atque ex parte præstitit (sup. q. 4. art. 3. & 4.) nec quod Cameracensis improperat, *de eo difficultatis cardine scripturum se pollicitus mox mutavit sententiam.* Quid est, mox mutavit ? quo argumento probat ? adeò autem absum ut mox mutarim sententiam, ut totus in eo sim ut quamprimùm rem exequar : sed distuli tantisper. Utinàm non aliis Domini Cameracensis operâ occupatus !

Resp. ad Summâ, pag. 53.

Inst. sur les Etats d'Oraiſ. liv. 3. n. 8.

Ibid.

Ibid. liv. X. n. 29. add. n. 3, 5, 7.

Resp. ad Summâ, pag. 53.

ART. IV. *Aliud imputatum : de beatitudine ut solo Caritatis motivo.*

135. Si Domino Cameracensi credimus, „ Is ego sum qui totam interiorem vitam & ipsam Caritatem ad beatitudinis in Deo amorem reductam velim. „ Rursùs : Dominus Meldensis Episcopus Caritatis nomine nihil intelligebat præter amorem beatitudinis in Deo. Addit : „ Indesinenter „ collimat idem Episcopus, ut totam amandi Dei rationem, amabilitatem totam ponat in quærenda in Deo beatitudine, & ut amandi ratio una in beatitudinem resolvatur. „ Quo oculo nostra legerit, qui hæc objicit & assiduè inculcat, advertat lector diligens. Neque enim præcipuum, neddm totum motivum Caritatis in quærendâ beatitudine collocavi, sed tantùm secundarium, nec in eo amabilitatem ipsam universim, sed specialem & quamdam cum Scoto reposui ; quod & Summa Doctrinæ (n. 8.) & nostræ (n. 4.) propositiones 36. & jam indè ab initio in Instructione nostrâ de statibus Orationis loci (n. 134.) allegati probant.

Resp. ad Summâ, p. 8. Pag. 16. Pag. 15, 26, 45.

Digitized by Google

ART. V. *Aliud imputatum de objecto secundario.*

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO VIII.

136. Quod autem secundarium illud suggillat ut meum, nec legere voluit annotatum ad latus Scoti locum, suprà expositum est (q. 4. totâ) Ubi id quoque demonstratum est, non id à solo Scoto, sed etiam à Sancto Thomâ & ab omnibus Theologis, vel istis vocabulis, vel summâ ipsâ recognitum.

Resp. ad Summâ, p. 16, 40.

ART. VI. *De incentivi vocabulo respectu beatitudinis: loci Ambrosii.*

137. Urget: à Meldensi *incentiva, amandi illecebras, fomitem inextinctum agnosci, quorsùm ista? quidni motivum?* quasi ego motivi nomen reformidaverim, & incentivi maluerim? ego verò non sum tam acutus ut ista secernam: simpliciter dico motivum quod moveat, illicium quod illiciat, incentivum quod incendat, incitamentum quod incitet: quæ voces sint ejusdem virtutis. Motivi vocabulo, quoties in communi nostrâ Declaratione subscripsi? cæterùm incentivi vocem magis hæsisse memoriæ fateor, quòd latinis Patribus sit familiarior. Sic Ambrosium dixisse noveram: *Summum virtuti incentivum reposuit Deus futuræ beatitudinis.* Iterùm: *Dominus noster Jesus, regni cœlestis gloriam, perpetuæ quietis gratiam, vitæ, & beatitudinis, ad virtutis humanæ incentiva proposuit.* En beatitudo incentivum, idque summum, quod in unum cum rei honestate. Deique excellentiâ coalescat.

Resp. ad Summâ, pag. 17.

Amb. in Ps. VIII. 1. n. 1. & 13.

ART. VII. *Aliud imputatum de contritionis actu.*

138. Jam pius lector animadvertat, velim, quàm illud invidiosè tribuatur nobis: „ Cave, ne imposterum ullum contritionis actum elicias, nisi „ te ipsum beandi proposito; quo omisso homo sibi illuderet. Subdit: „ Contritio quantumvis flagrans, ex solâ Dei pulchritudine &, perfectio„ ne infinitâ, gratitudini Dei beneficiis se se delectanti derogaret. His ar„ gutiis, quæ ipso usu & in praxi nusquàm valent, Christum ipsum be„ neficiorum omnium fontem abjiceres. „

Resp. ad Summâ, pag. 27.

139. Quàm procùl à nobis abest, illud *cave*: nobis tam acerbè imputatum, antecedentia ostendunt. Quis enim ex nobis dixit *unquàm: Cave, ne imposterum ullum actum contritionis edas, nisi te ipsum beandi proposito?* qui verborum tenor omne aliud motivum excluderet. Nos autem prò primario motivo Caritatis, adeóque contritionis, semper habuisse summam Dei excellentiam, totis diximus, ut lectori tædio esse vereamur.

140. Neque item dicimus istud: *Contritio flagrans ex solâ Dei pulchritudine & perfectione infinitâ, beneficio Deo & Christo derogat:* nunquàm enim dubitavimus quin sola Dei perfectio abstractivè cogitari possit, nec eò minùs valere rationem Caritatis ultrò confitemur. Si quis autem negaverit in amore Dei perfecti, & excellentis virtute contineri amorem Dei ut benevoli, benefici, denique servatoris, & in eum propendere per se se omnem animam christianam, eum à Scripturis, à Patribus, à sanâ Theologiâ abhorrere dicimus.

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO VIII.

ART. VIII. *Doctrina Concilii Tridentini de incipiente amore Domino Cameracensi adversatur.*

Sess. VI. cap. 6.

141. Rogatum autem volumus D. Cameracensem, quid sentiat de illo decreto Concilii Tridentini, quo Fide ac Spe positis eò etiam ante justificationem assurgi oportere decernit, *ut* Fideles *Deum tanquàm omnis justitiæ fontem diligere incipiant.* An hæc verba Concilii ad veræ genuinæque dilectionis initium pertinere Præsul negat, spretis Academiarum Belgii Theologis? sin autem non audeat aspernari tantos viros tantumque consensum, fateatur necesse est beneficum illud ac profluum, motivo Caritatis contineri.

142. Quid ergò respondebit si illud vicissim objicimus: *Cave*, ne Dei excellentiâ ejus beneficentiam contineri putes: cave, ne contritionis actum editurus, Deum benevolum beneficumque cogites, eoque te moveri sinas; sic enim perfectæ illi contritioni derogares. Cave, ne dilectionem illam Dei tamquàm omnis justitiæ fontis, ex decreto Tridentino, in contritionis actum inseras & involvas: quæ nos non invidiosè, sed verè & seriò admonemus.

ART. IX. *De formulâ consuetâ contritionis.*

Resp. ad Summâ, p. 26.

143. Non ergò, ut objicitur, *discedimus ab eâ contritionis formâ quam à parentibus edocti sumus.* Ea enim forma in omnibus Catechismis legitur, ut peccatum detestemur, *eò quòd Deo optimo sive infinitè bono* displiceat. Etsi autem *illud optimum & infinitè bonum*, summam Dei excellentiam perfectionemque designat, eâ tamen voce vel explicitè vel virtute complectimur, beneficentissimum, beatificum, ac misericordem Deum: & cum Davide dicimus, totoque affectu centies iteramus: *Confitemini Domino, quoniam bonus; quoniam in sæculum misericordia ejus*: neque unquàm penitùs à beatitudinis studio temperamus, ut dictum est.

Ps. CV.

ART. X. *Aliud de Catechismo Romano falsò imputatum.*

Resp. ad Summâ, pag. 27. Catech. Conc. Trid. in Orat. Dom.

144. De Catechismo Romano nobis objecto idem dicimus: nempe ejusquâ solâ moveamur *bonitatis virtutisque divinæ* nomine, comprehendi simul & illud excellens in se, & illud in nos pronum, eo ordine ac ritu quem sæpè diximus. Rogamus enim D. Cameracensem, an negare audeat benevolentiam ac beneficentiam Dei, inter ejus *virtutes* ac perfectiones esse numerandas? ergò bonitatem Dei virtutemque spectantes, eo quoque nomine beneficentiam complectuntur. Alibi autem ostendimus sanum intellectum ejusdem Catechismi ab auctore perversum: Theresiam, Salesium, reliquos frustrà appellatos, oppositæ sententiæ favere pernegamus: neminem esse asserimus, qui non pœnitentes ad contritionis actum, ex motivo beneficii & servatoris Dei, inflammandos putet.

Préf. sur l'Instr. Past. sect. 7. n. 75, &c.

ART. XI. *Alia imposita nobis per apertam calumniam.*

Resp. ad Summâ, p. 19, 26, 45.

145. Neque prætermittendum illud mihi splendidè impositum: *Paulo ac Moysi aliisque piis animabus per suppositiones illas impossibiles, pias ineptias, pios excessus, pia deliria, inanes argutias*; quodque gravissimum, *inordinatos af-*

Digitized by Google

fectus à me fuiſſe attributos. Quibus reſponſum eſt in tractatu qui inſcribitur : *Myſtici in tuto* : n. 193.

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. IX.

146. Hæc igitur ſunt, quæ mihi per calumniam imputata : his autem liquet, me à Scholâ non niſi impoſitis manifeſtè falſis divelli potuiſſe ; totumque illud quod à Scholâ diſcedere accuſor, non niſi diſtrahendis animis à ſtatu quæſtionis, inventum fuiſſe. *Ibid. p. 41 & 53.*

QUÆSTIO IX.

De Caritate, ut eſt Amor mutuus.

ARTICULUS PRIMUS.

De amore Dei ut amici.

147. CAritatem eſſe amicitiam, omnes conſentiunt, atteſtante Chriſto : *Vos amici mei eſtis* : & iterùm : *Dico autem vobis amicis meis* : & iterùm de Abraham : *& amicus Dei appellatus eſt* : & toto vetere novoque Teſtamento paſſim : undè etiam amor Caritatis vocatur propriè amor amicitiæ : quo quippe Deus amatur ut amicus, in quo mutuum illud requiritur. Quod ſponſa cecinit : *Dilectus meus mihi, & ego illi* : & illud : *Ego dilecto meo, & ad me conversio ejus.* Quod etiam Chriſtus præcepit his verbis : *Manete in me, & ego in vobis* : centies inculcatis. Amicus enim eſt amico amicus, nec ſine reſpectu dicitur : ergò amor Caritatis non eſt abſolutè & abruptè ſecluſus à reſpectu ad nos : ſed illud reſtringendum ad primarium objectum quod eſt ſpecificum ; ſimul tamen relicto, ſaltem tamquàm proprio, eoque inſeparabili amore relativo, ut ſæpè dictum eſt. *Joan. xv. 4.*

148. Radix autem hujus rei eſt, quòd amor naturâ ſuâ eſt unitivus : imò verò eſt ipſa animorum conjunctio : neque quis amare poteſt, niſi eum quem ſibi traditum, cui ſe traditum velit : undè ipſa Caritas ab Apoſtolo vocatur *vinculum perfectionis*, uniendo Deo & homini aptum, cum conſcientiâ amoris mutui. *Col. III. 14.*

149. Id à Præſule ſemper diſſimulatum eſſe graviſſimum eſt, etſi ſæpè à nobis objectum jam indè ab Inſtructione de ſtatibus Orationis ; adducto in teſtem poſt omnes Theologos ſancto etiam Franciſco Saleſio, quo vel maximè adverſarii gloriantur. *Liv. 8. n. 18. Am. de Dieu, liv. 2. c. 22.*

ART. II. *D. Cameracenſis de Franciſco Saleſio cavillationes.*

150. Miror autem poſt allatum ab illuſtriſſimo Archiepiſcopo Pariſienſi ejuſdem ſancti viri luculentiſſimam auctoritatem, D. Cameracenſem nihil aliud quàm eludere voluiſſe : nempe ſic interpretatur, ut illa convenientia, ſine quâ Deum pluris æſtimare tantùm, non etiam amare poſſemus, beato Saleſio nihil aliud eſſe *quàm convenientiam inter objectum & facultatem*, quod eſt apertè falſum. Primùm enim nec ipſa exiſtimatio poteſt eſſe ſine convenientiâ inter objectum & facultatem, quippe quæ cognitionem tantæ ex- *Inſt. Paſt. de M. de Paris, pag. 49. Am. de Dieu, liv. 10. c. 10. IV. Lettre à M. de Paris, pag. 44.*

cellentiæ, adeóque aliquam proportionem intellectualem requirat. Deindè in eo vel maximè reponit Saleſius proportionem illam, quòd amor Caritatis ſit mutuus: quæ ratio aliquid exigit majus quàm proportionem & convenientiam objecti & facultatis.

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. IX.

151. Quod autem ex Franciſco Saleſio affert, à Deo communicatam beatitudinem non eſſe motivum diligendi, *ut Deus nec minùs amatus, nec minùs eſſet amabilis excluſo paradiſo*, tantâ perſpicuitate à nobis expoſitum eſt, ut nullus ſuperſit dubitandi locus; & tamen addentur quædam neceſſaria, ubi de ſuppoſitionibus impoſſibilibus agendum erit.

IV. Lettre, pag. 49. Entr. 2. Inſt. ſur les Etats d'Oraiſ. liv. 9. n. 1.

ART. III. *Idem me teſtem afferens, objectionem meam pro ſolutione ſumit.*

152. At, quod idem Præſul in eâdem Epiſtolâ ad Dominum Pariſienſem me quoque ſuæ ſententiæ teſtem adducit, pace Præſulis dixerim, objectionem pro reſponſo accipit. Toto enim illo libri mei VIII. loco, nihil aliud à me agitur, quàm ut objecta proponam, quæ deindè ſequentibus paginis diſſolvantur. Sic enim incipio: *Dicent*, &c. quod eſt objicientis, nondùm decernentis aut concludentis. Quod addo: *Videtur Sanctus à Caritate excludere deſiderium poſſidendi Dei*: non magis eſt meum, quàm illud Sancti Thomæ toties repetitum; *Videtur quòd non*. Itaque illud, quod mihi à D. Cameracenſi tribuitur, nihil aliud eſt quàm ipſiſſima objectio, quam totis decem eoque ampliùs paginis confutandam aggredior; quæ confutatio ſic incipit: *Verùm ſi quid bonæ fidei ſupereſſet, ne illæ quidem difficultates forent.* Sunt ergò difficultates, quas malâ fide factas conqueror, ſunt objectiones quas averſor; his verbis: *Portenti loco eſſet, ſi quis diceret deſiderium videndi Dei, & expeſſenda ſalutis, non eſſe puri amoris actum.* Quare quod Præſul addit, conceſſiſſe Meldenſem id quo *nihil eſt contra illum lætius*, objectio eſt pro conceſſione accepta: non quidem malâ fide, credo; ſed peſſimo animi adverſiſſima quæque cogitantis exemplo.

L. 8. n. 3. p. 276, &c.

Inſt. ſur les Etats d'Oraiſ. n. 5. p. 280. IV Lettre, pag. 50.

153. Quocirca abſtrahendo hîc à quæſtione de motivis alibi pertractatâ, pro certo relinquitur, amorem Dei ut amici, & eſſe Caritatis, & eum neceſſario, manifeſtoque reſpectu ad nos eſſe conjunctum. Quod erat demonſtrandum.

ART. IV. *De amore ſponſæ erga ſponſum.*

154. Nobiliſſimum ac pulcherrimum amicitiæ genus eſt illud ſponſæ, quæ etiam amica caſtiſſima dicitur, ad ſponſum candidiorem liliis, & omni puritate puriorem. Quo loco, ſi pro certo eſt amorem Caritatis eſſe prorſùs ſine ullo reſpectu ad nos; nec amor ſponſi ut ſponſus eſt, erit Caritatis. Nec erit illud Caritatis: *Ego dilecto meo, & dilectus meus mihi*: nec illud: *Tenui illum, nec dimittam*: ac nequidem illud tam caſtè quàm confidenter editum: *Oſculetur me oſculo oris ſui*: quæ ſi ab amore Caritatis arcentur, tota ſacri Cantici langueſcit ac frigeſcit Oratio, nec amorem, ſed Spem, ſponſus & ſponſa canerent. Quod eſt abſurdiſſimum & ineruditiſſimum.

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. X.

QUÆSTIO X.

De Sancto Bernardo : ad n. 4. Prop. 23.

ARTICULUS UNICUS.

Occasione amoris sponsæ erga sponsum, de beato Bernardo quæritur.

155. BEatus Bernardus is est, qui sponsæ rationem in ipso amore vel maximè collocavit. Si, inquit, *perfectè diligit, nupsit* : perfectè autem diligit, quæ & se diligi sensit : *Diligens*, inquit, *sicut dilecta est.* Et illi quidem suspectum quodammodò est filii ad hereditatem spectantis nomen ; cæterùm nec sponsi appellatio minùs relativa est quàm parentis : sed sponsi ratio designat clariùs totam sponsæ possessionem in ipso sponso positam, quo respectu amor sponsi potior esse videtur quàm parentis, licet ambo idem sint ; eò quòd in sponsi nomine ipsa amatæ personæ fruitio sit clarior. *Cap. 83. n. 3.* *Ibid. n. 5.*

156. Sanè auctor Bernardo multùm utitur ; nec tamen unquàm advertit illud : duas causas diligendi Dei à sancto esse positas : *Primam, quia nihil honestius : alteram, quia nihil fructuosius* : quas quidem duas esse asserit causas, cur Deus *propter se* diligatur : ut ipsum, *propter se diligi*, in illo fructu, in illo commodo nostro clarè comprehendatur. Nec mirum : cùm illud à Deo requisitum, nihil aliud quàm Deus ipse sit : *præmium*, inquit, *ipse qui diligitur.* Quæ nos (n. 4. in prop. nostra 23.) quâ perspicuitate potuimus, executi sumus. *De dil. Deo, cap. 1. n. 1.* *Ibid. cap. 7.*

157. Quin etiam Bernardus quærens quo *merito suo* Deus diligatur, nullo loco memorat excellentiam illam ab omni respectu ad nos absolutam. Sed *quo merito nostro* sic intelligit : *Multùm meruit de nobis qui & immeritis dedit seipsum nobis.* Ac paulò post, *Si Dei meritum quæritur, cùm ipsum diligendi causâ quæritur, illud est præcipuum, quia ipse prior dilexit nos* : perspicuâ relatione ad eos quos dilexit. *Ibid. 1. n. 1.*

158. Jam de commodo nostro dicturus hæc subdit : *Habet præmium, sed id quod amatur* : ut etiam Deus in ipsâ commodi nostri ratione ideò in se dilectus intelligatur, quia nullum aliud præmium nostrum quàm ipse est. *Cap. 7. n. 17.*

159. Undè etiam illud : *Non enim sine præmio diligitur Deus, & si absque præmii intuitu diligendus* : perspicuè intelligitur de illo præmio, quod extra Deum quæreretur. Subdit : *Vacua quippè Caritas esse non potest, nec tamen mercenaria est, quippè non quærit qua sua sunt.* Cur autem non quærit ? *quia habet*, quia ipso amore jam possidet : *nec quærit qua suæ sunt, quia non desunt.* *Ibid.* *Ibid.* *In Cant. 18. n. 3.*

160. Cætera jam clara sunt : *Amor ipse sibi fructus : sibi præmium : amat ut amet* : quippe qui in amore suo ipsum amatum complectatur totum, nec *à spe vires* sumit omnes, ut sæpè diximus : nullas, hæreticum & Concilio Tridentino palàm contrarium. *In Cant. 83. n. 4.*

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. X.

161. Quod ergò Bernardus addit ad illud Davidis: *Confitemini Domino quoniam bonus: Confitetur quidem quia fortasse bonus est sibi, non quia bonus est in se*: conciliandum est cum eo quod vidimus: Deum diligi *propter se ipsum* etiam ex nostro commodo, *quia nihil fructuosius*: nec immeritò tamen vituperatur ille qui *Deum sibi bonum* tantùm cogitat, quique nihil *diligit nisi suum*: itaque Deus bonus nobis & bono & malo sensu sumi potest. Qui vult Deum sibi bonum ut det tantùm extranea à Deo; malus est: amor autem ex Bernardo semper est bonus; cùm ipse ut præmium diligitur Deus.

Epist. 11. & *de dil. Deo*, *cap.* 12. *n.* 34. *De Deo dil. cap.* 1. *n.* 1.

162. Undè illud existit præclarè ab eodem Sancto ibidem pronuntiatum: *Ipse* (Christus) *factus est ut amaretur: Ipse speratur amandus felicius, ne in vacuum sit amatus.* En *in vacuum amatus nisi speraretur amandus felicius*, Undè sequitur: *Nec habet tamen quidquam* (Deus) *se ipso melius*: *Se dedit in meritum, se servat in præmium.* Ac paulò pòst: *Bonus es, Domine, animæ quærenti te, quid ergò invenienti?* ergò illa anima optimo sensu vult Deum bonum esse sibi; quod *quædam anima* perversè & inordinatè vult: ea scilicet quæ *solum diligit suum*, & relicto communi bono, propria, id est creata & angusta bona, sibi à Deo dari petit. Atque hæc summâ ipsâ alibi explicata, nunc in pauciora constringimus, ut clarè intelligatur veram & genuinam Caritatem, quæ Deum propter ipsum diligat, etiam ad relativa procedere, eo scilicet modo quo diximus.

Ibid. cap. 8. *n.* 22.

Préf. n. 100.

QUÆSTIO XI.

De Amore quarti & quinti gradûs: primi & secundi Auctoris errores.

ARTICULUS PRIMUS.

Utriusque amoris definitio ex auctore.

163. JAm Scholâ penitùs explicatâ, falsò imputatis ordine confutatis, nobis devenit res ad jugulum causæ, & ad duos amores, quarti nimirùm & quinti gradûs, quibus totus de Doctrinâ Sanctorum liber nititur. Amor autem quarti gradûs, est amor Caritatis sive *justificans*; amor verò quinti gradûs, est amor perficiens sive purus & perfecta Caritas.

Max. des Saints, p. 6. *Ibid. p.* 10, 15.

164. His positis auctoris definitionibus, prima nostra conclusio est: *Amor justificans est ille, quem Schola definivit amorem Deo ut in se est adhærescentem, nullo respectu ad nos*; quoad illam specificam amandi rationem, ut diximus. Res per se clara, & ex dictis probata, ipsâque auctoris confessione concessa.

165. Secunda conclusio: Amor ille *purus est atque gratuitus*: ex terminis constat, cùm sit, ut vidimus, purâ Dei bonitate in se considerată fulgus, atque eâ ratione à Spe distinctus; undè:

166. Tertia conclusio: *Nihil illo amore superius invenitur in Scholâ*: quippe

quippe cùm in illo consistat pura & perfecta Caritas : ex quo sequitur :

167. Quarta conclusio : *Amor ergò quinti gradûs, quem purum perfectumque auctor vocat, extra limites Scholæ est, nullâque Theologorum auctoritate nititur.* SCHOLA IN TUTO, QUÆST. XI.

168. Quod autem nunc auctor addit, in eo esse quinti gradûs vim, ut amorem sui naturalem ac deliberatum excludat, posteà considerabimus : interim annotamus nullum adductum, nec adduci potuisse Scholasticum auctorem, qui in eâ exclusione amoris naturalis ac deliberati, vim amoris puri ac Perfecti collocaret. Ergò hæc sententia à Scholæ placitis penitùs eliminanda est.

ART. II. *Dicta auctoris.*

169. De amore illo Quarti gradûs sive justificante, hæc Præsulis dicta sunt : primum : *Is amor Deum quærit propter ipsum, eumque omni rei, nullâ exceptione, anteponit :* quo affectu in genere amoris nihil est sublimius.

170. Alterum dictum : „ Tunc (in eodem amoris gradu) anima amat „ Deum & propter ipsum, & propter se : sed ita ut gloriam Dei præcipuè „ diligat, neque in eo propriam felicitatem quærat, nisi ut est medium quod „ refert & subordinat fini ultimo qui est Dei gloria. „ Quo nihil sublimius Schola unquam agnovit : ergò quod suprà est, nempè amor quinti gradus, iterùm atque iterùm est saltem supervacaneus, totique Scholæ incognitus. Jam ergò demonstramus quàm sit erroneus. *Max. des SS. p. 6. Max. des Saints, p. 8, 9.*

ART. III. *Primus auctoris error.*

171. Est in Summâ Doctrinæ hujus erroris demonstratio, quam nunc in pauca contrahimus. Id habet quartus gradus D. Cameracensis in libro de Doctrinâ Sanctorum, „ Ut in eo Deus quæratur propter ipsum, omnique rei anteponatur, exceptione nullâ : quin etiam in eo gloria Dei „ præcipuè diligatur, ibique propria beatitudo non nisi ut medium ad hunc „ ultimum finem, hoc est, ad Dei gloriam relatum, eique subordinatum „ requiratur : „ (n. 169. 170.) atqui quintus gradus qui amori puro tribuitur, nihil potest habere sublimius, nisi huic addas abdicationem propriæ beatitudinis, etiam ut refertur ad Deum, à quo nunc D. Cameracensis abhorret : ergò amor quinti gradûs non modò est evanidus & nullus, verùm etiam malus, perversus, erroneus. Hoc nostrum erat argumentum in Summâ Doctrinæ : quàm autem clarum sit, D. Cameracensis prodet responsio. *Summa Doct. n. 9.*

ART. IV. *D. Cameracensis responsio, & secundus error.*

172. Sic autem illa responsio se habet : *Finem ultimum appeti vel habitu & implicitè, vel actu & formaliter. Ita*, inquit, *D. Thomas.* Subdit : *In quarto gradu subordinatio ad Dei gloriam plerumque fit habitu, confusè, & implicitè.* Ex quo concludit : *Sic duobus verbis Doctoris Angelici, actu & habitu, solvitur objectio.* *Resp. ad Summâ Doct. pag. 48, 49.*

ART. V. *Præsul imponit S. Thomæ.*

173. Miror his duobus verbis intelligi objectionem solutam ; sanctus enim Thomas illud *referri habitu non actu*, tribuit peccanti, *venialiter*, quod *1. 2. q. 88. a. 1. resp. ad 2.*

Digitized by Google

& auctor ipse recognoscit. Atqui absurdum est & erroneum, nihil plus com-
SCHOLA IN TUTO, QUÆST. XI. petere justo, quàm ut plerumque agat eo modo quo peccatum veniale com-
mittitur; sic enim inducitur error Lutheranus à sanctâ Synodo Tridentinâ
proscriptus his verbis: *Si quis in quolibet bono opere justum saltem venialiter peccare dixerit, anathema sit.*

Resp. ad Sum. p. 50. Sess. VI. Can. 25.

174. Quin etiam auctor id addidit: *habitualem illam relationem occurrere etiam in actibus justorum, quibus peccant venialiter. Vide*, inquit, *S. Thomam.* Clarius: *ipsos actus quibus quis venialiter peccat, habitu Deo esse subditos & subordinatos fini ultimo*: quod est planè inauditum & erroneum. Non enim ipsum actum peccati venialis, sed peccantem tantùm habitu esse Deo subditum, S. Thomas docet. Peccata enim venialia *qua habent inordinationem circa ea quæ sunt ad finem*, secundùm sanctum Doctorem, *conservant* quidem *ordinem ad ultimum finem* in subjecto & *in actu humano* indefinitè sumpto; sed non in illo actu in quo est inordinatio. Si enim ipse actus in quo est inordinatio & peccatum, esset habitu saltem subordinatus ultimo fini, esset quoque per se referibilis in Deum, posletque actu relatus in Deum, fieri meritorius, eo modo quo actus indifferentes, puta comestio, & alii hujusmodi relati ad Deum, fiunt meritorii: quod quidem de actu peccati venialis dicere, est absurdissimum & erroneum. Unde apertè repugnat rationi peccati actualis, ut sit ipso habitu Deo subordinatum. Non enim est ullomodò, ac ne habitu quidem Deo subordinatum, nisi fortè ut judici & ultori, id quod est per se malum atque peccatum. Falsa est etiam auctoris regula, & in responsione ad Summam & ubique inculcata: *Quod Deo non est habitu subordinatum esse mortale peccatum.* Si enim illud omne quod non est referibile in Deum esset mortale peccatum, nullum esset veniale peccatum, ut vidimus; non enim est referibile ad Deum: alioquin non esset per se & essentiâ suâ malum. Sic auctor exaggerat difficultatem, non solvit.

Resp. ad Summâ, pag. 50. Pag. 62. 1. 2. q. 88. c. & ad 2.

Ibid. p. 63.

175. Quare aliam viam ineamus oportet, certumque esse debet viros sanctos piosque, plerumque agere ex motivo Caritatis; ergò plerumque subordinare Dei gloriæ suam beatitudinem, nec tantùm habitu, sed etiam actu, aut saltem virtualiter, quod actui æquipollet. Id enim ex naturâ est justitiæ christianæ; quo nisi contendant Justi omnes, non profectò Deum toto corde diligunt. Perfectis autem tribuimus, ut id faciant sæpiùs, intensiùs, ardentiùs. Ergò amor quinti statûs quarti statûs amore solo gradu differt, haud ullâ aliâ re. Quod etiam paulò post ex auctore statuemus: quin amor quarti statûs secundùm communem Scholæ notionem, totum quintum statum virtute comprehendit, ut dictum est; (sup. art. 1:) sic ergò quidquid ultrà excogitaveris inane figmentum est.

ART. VI. *Ex concessis ab auctore contra ipsum infertur, quòd omnis justus Deum anteponat sibi.*

176. Neque id Præsul diffitebitur; siquidem seipsum intelligat; quarto enim amori, id est justificanti tribuit, *ut reverà licet non semper explicitè*, tamen *implicitè* Deum anteponat sibi. Atqui hæc summa perfectionis est. Nihil enim ultrà supereſt secundùm Auctorem, quàm ut sese ille animi sensus prodat, *expediat, evolvat*: inerat ergo, etsi nondum evolutus. Ne-

Max. des Saints, p. 9, 18. Ibid.

Digitized by Google

que fieri poteſt ut quis ſit verè juſtus, niſi eo ſenſu polleat quo Deum anteponat ſibi : ſeque ita referat ad Deum, ut ſe propter Deum, & Deum plus ſe ipſo diligat. Quod ergo gerit pectore, ſæpè erumpat neceſſe eſt, & ex implicito fiat explicitum : (ex 2. qu. art. 9. n. 33.) SCHOLA IN TUTO, QUÆST. XI.

177. Meritò ergò diximus, totâ iſtâ auctoris tractatione de communi notione Caritatis, deque Deo ſibi anteferendo, nihil aliud agi, quàm ut fucus fiat Theologis ; hæc enim ad Juſtos omnes pertinent, non tantùm ad Perfectos, de quibus quærimus : peſſiméque merentur de amore quem laudant, qui referunt ad Perfectos id quod omnes pii præſtare teneantur. Quem ſtatum dum exſuperare conantur quinto illo amoris gradu, id profectò agunt, ut perfectionem in falſo & inani ponant : nempè in amovendo ſtudio beatitudinis, ut etiam ſequentia clariùs prodent. Interim ſtatuimus amorem quinti gradûs, & ab eo quarti diſcrimen ex auctoris quoquè decretis malè & erroneè eſſe aſſignatum : quod erat demonſtrandum.

ART. VII. *Quòd amor quinti gradûs ſive purus ab auctore dicatur inacceſſus pleriſque Juſtorum.*

178. Eâ de re verba auctoris perſpicua in trium Epiſcoporum declaratione tranſcripta ſunt. „ Horum hæc ſumma eſt : amorem quarti gradûs, „ juſtificantem ſcilicet, nec tamen perfectum aut gratuitum ac purum, „ multos facere Sanctos : pleraſque ſanctas animas numquàm in hâc vitâ „ pervenire ad amorem ab omni proprio commodo abſolutum : inanem „ operam futuram ſi illis aliquis amor ſublimior proponatur, cùm ad eum „ pervenire non poſſint ; deſtituti quippe ad eum aſſequendum interiori „ lumine & gratiæ attractu : itaque nec illis amorem ſublimiorem propo- „ nendum ; quod ſi fieret, durum, & perturbationi ac ſcandalo foret ob- „ noxium : quo etiam factum ſit, ut antiqui Paſtores ac Sancti hunc amo- „ rem quinti gradûs per quamdam œconomiam ſilentio premerent, nec „ Juſtorum vulgò proponerent ; ſed tantùm exercitia amoris mercenarii. „ Hæc auctor in libello de Doctrinâ Sanctorum perſpicuis verbis. „ *Décl. p. 16. Max. des Saints, p. 34, 35.*

179. Nec autem hæc omni arte eludere nititur, ſed perperàm. Summa reſponſorum ejus : 1. Vocari omnes juſtos ad perfectionem amoris, vocatione generali, non ſpeciali ſemper. 2. Non omnes Chriſtianos ad eumdem vocari perfectionis gradum. 3. Id quod reticeri vult pleriſque Sanctorum, non eſſe purum amorem, ſed aliquod ejus exercitium ; nempè contemplationis uſum. 4. Cùm amorem quinti gradûs reticeri vult Sanctis, non id unquàm intelligi de Sanctis canoniſatis, ſive ut exprobrat Meldenſis, de Sanctis ſingulari titulo conſecratis. 5. Nequè quæſtionem eſſe de dogmate puri amoris ſpeculativè ſumpto, ſed tantùm de ejus praxi non indicendâ vulgaribus juſtis. 6. Hujus generis arcana à Gregorio Nazianzeno, Chryſoſtomo, Caſſiano, cæteriſque admiſti. *Pag. 261.* *Rép. à la Décl. p. 107, 109, 110, 111, 112, 113.*

180. Sed hæc mera ſunt ludibria. Ad primum enim & ſecundum dicimus, quidquid ſit de illâ vocatione ſpeciali, de quâ nunc non agitur, id tamen eſſe de Fide, non poſſe deeſſe lumen interius aut gratiæ attractum, ad perfectè exequendum præceptum puri amoris ; quod nihil eſt aliud quàm præceptum Caritatis.

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆST. XI.

181. Ad tertium : Id quod reticeri vult auctor, *est amor perfectè à commodo absolutus* : hic ille est amor inaccessus Sanctis, ac si proponeretur, perturbationi ac scandalo futurus, duruſque omninò videretur : hæc, inquam, de ipso amore dicuntur, non autem de quodam Orationis exercitio, ut cavillatur Præsul.

Max. des Saints, p. 34.

182. Ad quartum de Sanctis canonisatis, sive singulari titulo Sanctorum vocabulo appellatis : sanè ità intellexeram, eò quòd more vulgari Sancti absolutè appellati eos Sanctos indicare soleant : sed hæc nihil moror : satis enim est ad errorem, pleraſque sanctas animas, ac Sanctos quocumque modo eximios, puro amore audito, scandalisari, conturbari tanquàm de re durâ & inacceſſâ.

Max. p. 35.

183. Ad quintum : Certissimum est ab auctore vetari, *ne de illo puriſſimo quinti gradûs amore verba fiant, niſi Deo priùs inſtigante.* Illud enim ipsum est quod à fidelium vulgo, deficiente *interno lumine*, non intelligatur : quos proindè ad illum amorem purum atque gratuitum adhortari nec directores debeant, sed rem Deo integram relinquere, quod est absurdissimum & erroneum : quippè ex quo consequatur, nec præceptum Caritatis ad vivum explicari, aut puram dilectionem suaderi oportere.

Rép. à la Décl. p. 112. Préf. sur l'Inſtr. Paſt. n. 60 & 66.

Myſt. in tut. n. 146, & ſeqq.

184. Ad sextum : De Sanctis, hæc velut quædam arcana docentibus, alibi responsum est : claréque demonstratum, neque Gregorium Nazianzenum, neque Chrysostomum arcana, sed ardua & excelsa dixisse : nequè Cassianum, aut Gersonem, aut quoscumque alios repositisse inter arcana, puri amoris intelligentiam. Atque ita solutæ sunt cavillationes omnes, errorque auctoris in manifesto est.

ART. VIII. *Concluſio : de toto libro ab ipſis initiis ſpontè collapſo.*

185. Jam ut ab ipsis initiis ipsum libri scopum confutatum ostendam, „ fit illud à D. Cameracensi concessum, puriorem dilectionem quinti ſta- „ tûs nihil esse supra ipsam Caritatem cuicumque Justo communem : ve- „ rumque esse id tantùm, caritatis actus, servatâ semper suâ specie, fre- „ quentiores esse ac intensiores in Perfectis quàm in Imperfectis : quo posito frustrà quæritur amor ille quinti gradûs conturbaturus Sanctos, iisque reticendus. Nequè enim ulla est pia anima, nedùm Sanctus aliquis, qui *communem Juſtis omnibus Caritatem, ejuſque frequentiores intenſioreſque actus* refugiat, & *ut duros* horreat. Ergo amor ille quinti gradûs, quò totus liber collimat, evanidus, nullus, imò merum amoris spectrum & ludibrium est.

Reſ. ad Summâ, pag. 6.

Ibid.

ART. IX. *Summa errorum qui in hâc quæſtione demonſtrantur.*

186. Adde amorem illum quinti gradûs non modò esse vanum, sed etiam noxium & erroneum, quatuor scilicet erroribus demonstratis.

1. Error de abdicando beatitudinis studio : (n. 165.)

2. De puro amore à Sanctorum oculis amovendo : (n. 171. & seqq.)

3. De amore Caritatis justificantis, ad Deum habitu tantùm & non actu referendo : (n. 166.)

4. De naturâ peccat. venialis, deque ipso ejus actu referibili ad Deum, ad eumque habitualiter ordinato.

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XII.

QUÆSTIO XII. BIPARTITA.

De locis Exod. xxxix. 32. & Rom. ix. 3. ac de Suppositionibus impossibilibus.

187. RUrsùs nobis res redit ad locos Mosis & Pauli, & ad suppositiones illas impossibiles toties explicatas; sed quia omni auctoritate destitutus Præsul in ratiociniis indè deductis omne præsidium collocat, videamus primùm quid ex his per novam sophisticen inferat, quidve reponamus: deinde, qui & quanti ex ejus Doctrinâ errores eruantur.

PRIMA PARS QUÆSTIONIS.

Quâ auctoris argumenta referuntur & confutantur.

ARTICULUS PRIMUS.

Tria absurda mihi imputata.

188. PRæsul omnibus paginis me accusat, quòd suppositiones illas impossibiles asserens, in tria vel maximè absurda me conjecerim: primum, quòd ille actus Mosis & Pauli contra rationem esset, cùm nulli actui rationali beatitudinis motivum deesse posse decreverim, cui tamen illi renuntiaverint: undè sit consequens, eorum actus nihil aliud esse quàm pios excessus, sive amatorias amentias omni ratione destitutas. *Oppos. pag. 14. 15. Ibid. p. 14. 15.*

189. Alterum absurdum sive incommodum; quod ego Deo adimam libertatem creandi naturas rationales sine ullo respectu ad vitam æternam. Quæ tamen eum sine ullo hujus beatitudinis motivo diligerent.

190. Tertium, quòd actus illos faciam mendaces, impios, & hypocriticos, eò quòd per restrictionem mentalem reservarent beatitudinem quam immolare velle videbantur. Quod postremum argumentum toties tamque prolixè urget ac inculcat, ut in eo vim maximam collocasse videatur. *Ibid. 17, 24, 25.*

191. Quo etiam loco duo quærit. Primum: „ Num Deus omnipotens „ potuerit formare creaturas intelligentes, quibus nec sui visionem nec vi- „ tam aut beatitudinem æternam indulsisset: sive, an beata & æterna vita „ creaturæ intelligenti in rigore & ad summos juris apices debeatur? Alterum: An non illa natura ad Deum diligendum teneretur? an Deus sua „ in illam jura perdiderit? an non homo, quem Deus eâ lege creaverit „ ut ejus animam statim atque exiret ex corpore, redigeret ad nihilum, etsi „ esset ejus rei conscius, tamen ad Deum supremo amore etiam inter supre- „ ma suspiria diligendum se sentiret obnoxium? „ Ibi fingit me ad extremas deductum angustias mirum in modum torquere me, ut ab illis me difficultatibus expediam. *Ibid. p. 14, 15.*

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XII.

192. Quærit denique an non mea me pungat conscientia, miras illas à me quoque recognitas traditiones in deliris actibus reponentem, nullo sensu, nullâ Theologiæ regulâ.

193. Hæc igitur omnibus scriptis inculcat: hæc fictus Lovanienſis tamquàm palmaria omnibus paginis urget: hæc Epistolæ ad Illustrissimum Archiepiscopum Parisiensem mille modis versant, tantâ dicendi arte, ut dialecticis laqueis propemodùm irretitus videar, quæ tamen tam vana sunt ut uno velut ictu concidant.

Ibid. Lettre d'un Théolog. de Louv. p. 21.

ART. II. *Unâ quæstiunculâ res tota dirimitur, Augustino & Chrysostomo testibus.*

194. Ego tot nova, tam in hâc quæstione hactenùs inauditâ à me quærenti unam propono quæstiunculam: An Moses dicens, *aut dimitte, aut dele me de libro vitæ*, si de vitâ æternâ intelligendus venit, putaverit se revera de libro vitæ æternæ esse delendum? Idem quæro de Pauli anathemate; An revera tunc crederet se esse anathema futurum? absit. Nam & Moyses & Paulus impiè errarent, impia crederent, si sentirent se innocuos aliorum salvandorum gratiâ de libro vitæ æternæ delendos, aut anathema sive maledictum futuros. Non id ergò credebant: imò se salvos ac beatos futuros esse sentiebant.

Q. in Exod. cap. 147. 195. Sanè Augustinus in illud, *dele me*: „ securus hoc dixit, ut in conse-
Serm. 88. edit. Ben. de verbis Ev. n. 24. „ quentibus ratiocinatio concludatur: ut, quia Deus Moysem non deleret de
„ libro suo, populo peccatum illud remitteret. „ Rursùs alio loco: „ Cùm
„ Deus minaretur sacrilego populo, pia Moysi viscera tremuerunt: oppo-
„ suit se pro illis iracundiæ Dei: Domine, inquit, si dimittis ei peccatum,
„ dimitte: sin autem, dele me de libro quem scripsisti. Quàm paternis
„ maternisque visceribus, quam securus hoc dixit attendens justitiam &
„ misericordiam Dei! ut quia justus est non perderet justum, quia miseri-
„ cors est ignosceret peccatoribus. „

196. En quàm securus Moyses se de libro vitæ æternæ delendum offerret: an propterea per restrictiones mentales illudebat Deo? an Paulus nesciebat se non propterea futurum anathema, aut Dei justi sententiâ à Christo separandum propter impios? an Deum existimabat injustum fore sibi, ut Judæos lucrifaceret, nec saltem illud suum cogitabat: *non enim injustus Deus, ut obliviscatur operis vestri?* planè ex Augustino respondebimus: *securus hoc dixit*; neque eò sciùs veram Deo & proximo Caritatem exhibebat.

Hebr. VI. 10.

Hom. 16. in Epist. ad Rom. Ibid. 197. Hinc etiam illud à Chrysostomo inculcatum: id Paulum pro Judæis obtulisse Deo eâ conditione, *si fieri posset*: undè etiam, eodem teste Chrysostomo, supponebat Paulus: *id quidem futurum non esse ut fieret ipse anathema.* Idem Chrysostomus, cùm Paulum dixisse memoraret, non se ab Angelis aliisque potestatibus separandum à Christo, disertè hæc addidit:

Ibid. Hom. 17. *Neque hæc dicebat Paulus, quod Angeli ipsi, vel reliquæ potestates id tentare vellent: absit: sed ut amoris excessum ostenderet.* En excessus, sed is pius, quem in me toties reprehendit auctor: sed quod est palmarium intelligebat Paulus, & id fieri non posse quod Deo offerebat, & tamen Deo sincerè

Digitized by Google

nullâ reſtrictione mentali offerri potuiſſe : per quæ omnia objecta clarè ſoluta ſunt.

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XII.

ART. III. *Hujus rei conſecutiones.*

198. Dices : Fortè ſciebant illud quidem eſſe impoſſibile : ſed non id cogitabant. Ego verò rurſùs quæro : Quid ergò cogitabant ? Deum injuſtum ſibi futurum ? an verò ne illud quidem, juſtuſne an injuſtus futurus eſſet Deus, poſſibile id eſſet an impoſſibile ? cæco ergò impetu ferebantur, neque id verè volebant quod ſi cogitarent velle non poſſent.

199. Quare perſpicuum eſt eos omninò intellexiſſe quid dicerent, intellexiſſe, inquam, non niſi ex conditione ſe agere : apertè quidem Moſes : *aut dimitte, aut dele :* nequè aliter Paulus intelligi poteſt, in eoque erat vis, quòd pro amore Dei & pro populi ſalute, non modò incredibilia, ſed etiam impoſſibilia tentare velle viderentur.

200. Planè eo ritu quo Paulus *anathema* dicebat Angelum, ſi è Cœlo deſcenderet, mendacia locuturus : quod quidem non dicebat tamquam id impoſſibile neſciret aut non cogitaret, ſed oſtenſurus fidem, ſi dari poſſet occaſio, etiam impoſſibilium eſſe victricem : quod erat maximum ad Commendationem Fidei, neque minoris erat aliud impoſſibile ad commendationem Caritatis, nequè aliter cogitabat ſe anathema futurum quàm Angelum falſa dicentem.

201. Quod ergò Præſul ait : *Si Paulus & Moyſes ſentiebant, non modò certum ſibi manere ſuam beatitudinem ; ſed etiam ex tanto Caritatis actu quo eam abdicabant, futuram tutiorem : eorum actus nihil habebant ſerium :* quod, inquam, illud ait, quod aſſiduè & ad nauſeam infarcit, ineptum eſt. Utcumquè enim ſe res habet, certè & ex rei veritate & ex Patrum teſtimonio Paulus & Moſes *ſecuri agebant*, ſecuri loquebantur : per te ergò nihil agebant ſerium : tibique ad *pios exceſſus*, ad *amatorias amentias*, ad *reſtrictiones mentales*, æquè recurrendum. *Opp. p. 22.*

202. Nos autem facilè reſpondemus hæc Moſis & Pauli fuiſſe ſeria : ſed dicta per hyperbolen ex vehementiâ affectûs : nec niſi imperitè pios exceſſus Sanctis quoquè denegari poſſe credimus, Paulo ipſo atteſtante : *ſive mente excedimus, Deo :* & Davide canente : *Ego dixi in exceſſu meo.* De quibus & de amatoriis amentiis alibì quoquè diximus, & per hæc patet ſolutio ad 3. (n. 190.)

ART. IV. *Quæſtiones auctoris præciduntur, ab iiſque deducta (n. 191.) duo prima objecta ſolvuntur.*

203. Veniamus ad illas quæſtiones, in quibus auctor omne præſidium ponit : de ſtatu puræ naturæ, deque homine condito ſine ullo reſpectu ad viſionem beatificam, aut animâ creatâ ſub eâ conditione, ut una cum corpore extingueretur : an non ergò illi homines, an non illa anima inter extrema ſuſpiria ſupremum amorem deberent Deo ? quid quòd Deus mercedem illam æternam debet nemini, niſi ex ſponſione ac promiſſis gratuitis & voluntariis. Deus ergò abſolutè poſſet etiam ſanctiſſimis denegare viſionem ſui ac mercedem æternam ; verumque illud eſt, non impoſſibile hu-

Digitized by Google

manæ mentis objectum nec absurdum abdicari, si Deus voluisset, eam beatitudinem quâ Deo ità volente carere possimus. Hæc igitur sunt quibus jam niti Christianos oporteat supremi amoris actum exercituros. Addere potuisset & illud à quibusdam positum, nempè Deum ex supremo dominio posse addicere æternis suppliciis animas etiam immerentes, etiam Sanctas : nec minùs interea ad Deum diligendum obligatas.

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XII.

204. Sed hæc inutilia ad nostrum institutum, non nisi ad amovendum ex oculis veram quæstionem inducuntur. Non enim profectò Moses, non Paulus, aut ad puræ naturæ statum, aut ad animæ interitum animos retorquebant. Augustinus & Chrysostomus illa supremi dominii ferrea jura nesciebant : respiciebant ad statum à Deo revelatum in quo sumus : ad illam ordinatissimam Dei sapientiam, quâ, teste Salomone, punire insontes exterum à suâ virtute esse judicat : eâ re Moyses & Paulus sciebant se esse securos : sciebant impossibile esse quod Deo offerebant : ea vel per pios excessus, vel per alias quascumque volueris sermonis figuras, bono certè animo, sed quod negari non potest, securo & tuto loquebantur. Non ergò quærendum, quid in statu metaphysico si fortè constituti agere teneremur ; sed quid nunc à Deo, Christo revelante, rebus ut sunt stantibus, agere jubeamur. Per quæ patet solutio ad secundum argumentum, & ad ei connexas quæstiones propositas : (n. 180. 181.)

Sap. XII. 15.

205. Nequè propterea admittimus illam de animâ interiturâ rationem. Animas quidem scimus, ut & Angelos, esse spiritus naturâ immortales, & ad ejus imaginem à Deo conditos : Pomponatium & alios aliter differentes impios dicimus : tam innatum esse animæ rationali æternùm vivere, quàm soli splendescere, igni calefacere : nequè propterea de restringendâ Dei absolutâ potentiâ cogitamus, sed potentiæ illius ordinatæ, quam Schola omnis agnoscit, effectis à Deo revelatis appliciti, cætera inutilia ad metaphysicos ablegamus, & puri amoris usibus inservire, aut ad eum finem hactenùs à quoquam allata esse negamus.

206. Nec magis ad rem facit, quod auctor disertissimus, sed ad vana conversus, de Socrate aliisque copiosissimè philosophatur : qui cùm nec de Dei visione cogitarent, & de animæ quoquè immortalitate dubitarent, ultrò tamen & virtutem quærerent, & pro patriâ aliisque motivis ultrò mortem oppeterent, nullo tum beatitudinis sive supernaturalis, sive etiam naturalis objecto : omninò enim omnibus paginis beatitudinem quærunt, cujus gratiâ etiam Epicurus omnia se agere & docere profitebatur. Nec si æternam beatitudinem nesciebant, ideò est consectaneum Paulo & Moysi omissam eam esse cujus securi viverent, ut diximus, per quæ objectionem quoquè primam solvimus : (sup. n. 180.) atquè ita, inverso licet ordine, tres objectiones quibus tota difficultas constabat exsolvimus, ex uno principio deductâ doctrinâ.

III. Lettre à M. de Paris, pag. 5.

ART. V. *De falsis quibusdam auctoris suppositionibus per antecedentia dissolutis : deque absolutâ abstractione à beatitudine penitùs impossibili.*

207. In Responsione ad Summam, pro certo supponit auctor, *Deum posse diligi absque motivo beatitudinis ; imò eo amputato, perfectissimam amandi rationem*

Resp. ad Summâ, *pag.* 40, 44.

rationem vigere : negando itaque, *ut Meldenſis affectat, ullum actum ratione præditum elici poſſe abſtractione motivi beatitudinis factâ, futurum omninò eſſe, ut quod magis Deo dignum eſt in cultu interiore reſecetur :* nempè ille actus motivo beatitudinis vacuus. Hunc ergò vel maximum errorem errat adverſùs unanimem Patrum ac Doctorum, ipſiuſque adeò Scripturæ ſacræ ſententiam, hoc unico fundamento fretus : quòd in illis deſideriis Moſis & Pauli ex conditione impoſſibili editis, ille à motivo beatitudinis vacuus reperiatur actus, quod eſt ipſis terminis evidentiſſimè falſiſſimum : eſſent quippe beatiſſimi ſecundùm Auguſtinum *qui & haberent quod vellent, & nihil vellent malè.* Jam quicumque optat, idem beatus eſſe vult, dum vult optato frui ; quod eſt beatum eſſe velle. Non poteſt autem quis invitus eſſe felix, eſſet enim ſimul & felix, qui optato potiretur, & infelix, qui optato frui nollet ; quæ quidem Auguſtino, non ſunt dogmata, ſed portenta. Ergò abſurdiſſimum eſt, à quovis deſiderio ſecludere votum beatitudinis. Nec poteſt quis cum Paulo dicere, *Optabam anathema eſſe*, niſi quâdam propoſitâ beatitudine, quæ optatum conſecutura eſſet, ſi impleri poſſet.

De beat. vit. de Trin. 13, 5.

Ibid. 8.

208. Quod autem videtur ſummam & in omni genere beatitudinem abdicare, haud minùs falſum. Eo enim ipſo quòd eum actum edit Paulus, planè ſignificat ſe rem optatiſſimam offerre pro Judæis : ergò illud ipſum conjungi cum Chriſto, quo ſe certo modo privari volebat, Paulo erat optatiſſimum, nec optare ceſſabat. Cùm enim dicebat illud, *Vellem ſi fieri poſſet*, abſolutè nolebat illud quod fieri non poſſe, niſi & ipſe ſentiret, profectò deſineret, ut ſuprà dictum eſt : (n. 185.) ergò in illo, *Optabam anathema eſſe à Chriſto*, Chriſti deſiderium inerat vel maximum, nec immeritò Chryſoſtomus illud *optabam*, ex Chriſti vehementiſſimo deſiderio ortum eſſe decernit, ut mox videbitur.

Hom. 16. in Rom.

Homil. 4. in Phil.

Préf. ſur l'Inſtr. Paſt. n. 150.

Myſt. in tacto, n. 191, *& ſeqq.*

Opp. 23 & 24.

209. Quanti autem meriti eſſet ille actus diceremus, niſi alibì explicatum eſſet. Quod autem negamus & ſæpè negavimus, illum actum in ſe perfectiorem eſſe quàm alios Caritatis actus, abſque illis conditionibus impoſſibilibus editos, ex ipſo etiam auctore mox conſtitit : (n. 163. & ſeqq.)

210. Quare, quod auctor aſſerit, *torrentem Theologorum nondùm credidiſſe tam perfectum eſſe mercedis deſiderium, ac illud optatum de anathemate pro fratribus*, vanum eſt. Actus enim ille ferventiſſimæ Caritatis quo quis cum Paulo ita vult eſſe cum Chriſto, ut illam beatitudinem ad Dei gloriam referat, tam ex rei veritate, quàm ex conceſſione auctoris, totum illud comprehendit, quo ſancta anima Deum anteponat ſibi, nulla licet adſit conditio impoſſibilis. Ergo illi actui Chriſti potiundi vel maximè ſtudioſo tota vis amoris ineſt : neque ex appoſitâ conditione impoſſibili aliud quidquam acquiritur, quàm ut id quod inerat clariùs evolvatur : quod ipſo auctore teſte non eſt neceſſarium : (n. 169, 176.)

Max. des Saints, p. 9 & 18.

211. Neque unquàm diximus id quod nobis D. Cameracenſis imponit, ita poſſe abſtrahi amorem beatitudinis, ut non ejus virtute & impulſu agamus, ut ſuprà diximus : (n. 33, 176.)

212. Neque item verum eſt id quod imputatur nobis, *ſi deſit beatitudo, Deum ſuâ amabilitate carituros.* Fatemur enim Deum ſuâ perfectione eſſe

Reſp. ad Summã, p. 16, 25, 45.

amabilem, idque centies inculcavimus : addimus autem Dei perfectionem summam non plenè intelligi, aut etiam cogitari posse, secluso eo quòd Deus sit benevolus, quod sit beneficus, quòd sit beatificus : quod ab omnibus æquè asseri, neque ab ipso auctore tametsi id obscuraverit, absolutè negari potuisse, sæpè constitit.

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XII.

213. Itaque à beatitudinis studio ita voluntas abstrahit, ut intellectus à primis principiis, cùm tamen nulla conclusio nisi eorum virtute & influxu elici possit.

ART. VI. *Ex modis impossibilia supponendi antecedentia demonstrantur.*

Marc. IX. 5.

214. Diversimodè Sanctis evenit illud, *Non sciebat quid diceret*, quod contigit Petro : cùm visâ Christi gloriâ præposterè delectatus exclamaret amens : *Bonum est nos hîc esse.* Quibusdam verò contrario modo evenit, ut visâ Christi gloriâ plus nimio delectari vereri videantur : sic autem amorem suum enuntiant : utinam divinis oculis aliquid suffurari possim, ut intelligar amare gratis, ac nullâ mercedis spe. Quod quidem invenitur in quorumdam Sanctorum visis atque scriptis. Sed illud ad litteram sumi vetat pietas. Quid enim : ut amori tuo morem geras, vis Deum cæcutire : ac divinæ scientiæ lumen extingui ? absit ut quisquam ex animo hoc dicat. Quid autem est illud, ut gratis amare intelligar ? à quo intelligare ? nisi nempè absurda comminiscare, nesciet Deus te amare purè : ergo ut intelligas te purè amare, hoc voves ? an illud est amici, ut ipse amore suo delectetur velle, ut eo non delectetur Deus ? velle, ut Deus sit lapis, ut summi amoris apud animum tuum laudem feras ? iterùm atque iterùm, absit. Quid ergo ? velit, nolit auctor : amatoriæ insaniæ : pii excessus, impii futuri si ex absoluto consensu proferrentur ; neque aliud occurrit quàm illud Marci ; *Non sciebat quid diceret.*

Homil. 16. in Rom.

215. Jam ad illud Paulinum sensu Chrysostomi intellectum, *Optabam anathema esse à Christo* : ab eo dicto si tollas illud, *si fieri posset*, nec sentiat Paulus non esse possibile, nempè illud consequetur, ut Paulus voluerit Deum esse injustum, & pro impiis à Christo separare Sanctos : (n. 187, 188.) quid ergò illud est nisi pia *hyperbole*, pius excessus : non ex ignoratione, sed ex affectûs vehementiâ ? non ergò ei aptaverim illud : *Non sciebat quid diceret* : sicut nec cùm diceret, *Si ego aut Angelus de cœlo aliud evangelizaverit, anathema sit.* Sed omninò id agebat ; ut ostenderet amorem suum tantum esse, ut vim omnem humanî sermonis exsuperet : quod quidem Silvius exponit his verbis : *tam ardenter cupio* (salutem Judæorum) *ut aliter exprimere non possim quàm dicendo, Optabam*, &c.

Ibid.

In 2. 2. q. 26. ad 2.

216. Quid si quis diceret : Utinàm id fieri posset ? quid ? nempè ut Deus esset injustus, neque id *vellet quod vult* ? absit hoc à Paulo, nec dignum Apostolicâ Majestate : more Christi dicas : *Pater, si possibile est, si vis* ; non autem, vellem ut velles : vellem, ut possibile esset. Dicant tamen quibus inest tantus mentis excessus : intentionem laudavero exprimentis ut potest etiam per hyperbolen, quàm Dei gloriam anteponat suæ ; verum & illud adscribam, *non sciebat quid diceret.*

Digitized by Google

ART. VII. *De modo enuntiandi auctoris ipsius.*

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XII.

217. Quid illud auctoris. „ Jam non amatur Deus, neque propter meritum, neque propter perfectionem, neque propter beatitudinem in „ amando conceptam : tantumdem amaretur, etiamsi per impossibile se „ amari nesciret, ac vellet infelices in æternum facere qui eum amarent. „ Alibì : nec Dei beatifici visio ullâ re amorem auget. „ *Max. des Saints, p. 10, 11.*

ART. VIII. *An Deus revera tantumdem amaretur, si se amari nesciret.* *Pag. 28.*

218. Duplex impossibile, primum, *tantumdem amaretur, ac si per impossibile se amari nesciret :* in rigore falsum & impium. Hoc est enim dicere; cognitione quâlibet beneficiorum Dei, quantumvis maximorum, non potest efficere Deus ut magis diligatur. Vacat ergò illud Christi: *Magis diligit, cui plura donata sunt : cui autem minùs, minùs diligit :* contra expressa Christi verba, ut dictum est : (n. 4. prop. 20, 21.) neque ad ullum rectum sensum redigi potest, nisi per hyperbolen ac pium excessum, ut vidimus : (n. 205, 206, 214, &c.)

ART. IX. *An verum sit illud :* Non auget amorem Dei beatifici visio. n. 217.

219. Insana propositio, si Sancto Augustino credimus, ut visione suî nihil lucretur Deus; ut tanta pulchritudo nec visa magis placeat, magis amorem accendat. Verba Augustini sunt: „ nimis insipienter dicitur, tan„ tum amari Deum antequàm videatur, quantùm amabitur cùm videbitur. „ Sequeretur enim in ipsâ patriâ nec Deo viso majorem futuram esse justitiam, quod est erroneum : undè idem Augustinus : „ Porrò si in hâc vitâ „ nemine dubitante, quantò ampliùs diligimus Deum, tantò sumus utique „ justiores, quis dubitet piam veramque justitiam cùm fuerit dilectio per„ fecta tum perfici ? item de Doctrinâ christianâ : si credendo diligimus „ quod non videmus, quantò magis cùm videre cœperimus ? „ quam veritatem habes centum in locis, præsertim verò libro de spiritu & litterâ, luculentissimè demonstratam. *Ad Bonif. 3. cap. 7. n. 21.* *Ibid.* *1. De Doct. chr. cap. 28. n. 42.*

220. Quod si fieri non potest quin visio Dei firmet ac perficiat caritatem : proportione factâ desiderii vis idem aget, cùm ipsum desiderium Caritati vertat. Rectè enim Augustinus : *Appetitus quo inhiatur rei cognoscendæ, fit amor cognitæ.* Quare promissum videndi Dei æquè suo modo incitabit Caritatem ac ipsa visio : nec fieri potest quin magis ametur summa pulchritudo cùm se videndam offert, quàm si non offerret. Alioqui potiri aut non potiti Deo, imperfectam habere an perfectam justitiam pro re indifferenti haberetur; quo nihil est Deo indignius. *De Tr. l. 9. cap. ult.*

221. Quare cùm aliqui Sanctorum negant plùs amari Deum beantem animas quàm non beantem; de Caritate dixerunt, quoad essentiam ac substantiam actûs; quod est verissimum : neque enim Caritas patriæ ac viæ substantiâ differunt, dicente Apostolo : *Caritas non excidit :* quin autem Caritas ex visione Dei sit perfectior, purior, firmior Caritate ex fide conceptâ atque ænigmatis obvolutâ, dubitare dementis est.

222. Falsum ergò est id quod concludit auctor ex suppositionibus impossi-

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XII.

bilibus : *Separari posse motivum Dei remuneratoris sive beatifici, à Deo perseveranter dilecto, licet res separari non possint* : nullus enim Sanctorum id dixit ; imò ex illorum auctoritate docuimus illa motiva Dei ut est perfectus & ut est beneficus ac beatificus, non esse separata, quæ per se subordinata, quæ conjuncta sint, quæ in unum coalescant : (ex n. 4, prop. 26, 30, 31. item ex n. 82, 84, 86, &c.)

Max. des Saints, p. 28.

ART. X. *An in istis tantus sit labor, quantum auctor fingit.*

Oppos. 19. 223. Quare quod ait auctor me multùm laborare in exsolvendis objectionibus quas ex impossibili ducit, fallitur. Nullo enim labore respondeo, voluntatem abdicandæ æternæ conjunctionis cum Deo, ipsiusque adeò æternæ beatitudinis, *si Deus vellet ac possibile esset* : cùm sit conditionata, facilè conciliari cum absolutâ & inseparabili suique securissimâ voluntate salutis æternæ : quo tota difficultas nullo labore solvitur.

Ibid. 224. Non ergò me pungit conscientia, ut ibidem fingit auctor, quasi actus Paulo & Moysi à quibusdam Patribus attributos nullius sensûs esse ; & ab omni regulâ alienos dixerim : non enim unquàm hoc dixi : imò verò ostendi securitatem illam (quâ, ut potè irrationabili, meam conscientiam stimulari & gravari sensit auctor) & ex rei veritate, & ex SS. Augustino & Chrysostomo esse deductam.

225. Nec ullius laboris est, explicare meritum horum actuum, eò quòd tantus sit amor, ut & possibilia complectatur, nempè voluntatem assequendæ in Deo beatitudinis, & super impossibilia eniti videatur, ut dictum est : (n. 215.)

226. Quin etiam mea me conscientia gravissimè pungeret, si fingerem Moysen & Paulum non fuisse securos, cùm hos actus ederent ; quod auctor de illis indignissimè & contumeliosissimè affirmavit, ut diximus : (n. 201.)

ALTERA PARS QUÆSTIONIS.

Adversùs Auctoris errores in primâ Parte explicatos.

ARTICULUS UNDECIMUS.

Primus error : de actibus separatis à motivo beatitudinis : Sancti Augustini decreta seu principia quatuor.

227. SUbmotis igitur vanis quæstionibus de purâ naturâ, deque animæ mortalitate, & aliis ejusmodi, quæ diverticulo tantùm, & rebus involvendis institutæ erant, hi errores auctoris ad purum eliquantur. Primus error, actus rationales à beatitudinis studio absolutos ; esse admittendos ut perfectissimos : immeritò me reprehensum, quòd eos actus scilicet à beatitudinis studio penitùs absolutos esse posse negaverim : iis enim re-

Digitized by Google

cisis, recidi pariter quod in Dei cultu est optimum : nec posse negari Sanctos sine ullo motivo beatitudinis agere potuisse, cùm etiam philosophi aliique apud paganos sine illo motivo, ultrò pro patriâ aliisque rebus mortem oppetierint.

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XII.

228. Huic autem errori variis modis expresso, opposuimus n. 4. propos. 1, & 2. & sequentes ad 7. totamque quæstionem secundam, & Augustinum millies, cujus hæc sunt certa decreta. 1. non posse indifferenter haberi beatitudinem : „ Quomodò enim est beata vita, quam non amat „ beatus ? aut quomodò amatur quod utrum vigeat an pereat indifferenter „ accipitur. 2. Nisi fortè virtutes quas propter ipsam beatitudinem sic „ amamus, persuadere nobis audent, ut ipsam beatitudinem non amemus : „ quòd si faciunt, etiam ipsas utique amare desistimus, quandò illam propter quam solùm istas amavimus, non amamus. 3. Et aliorum radix : „ Quomodò erit vera tàm illa perspecta, tàm examinata, tàm eliquata, „ tàm certa sententia ; beatos esse omnes homines velle ? ac paulò pòst : „ Si volunt ut veritas clamat, ut natura compellit, qui summè bonus & „ immutabiliter beatus creator indidit hoc. „ Ex quo tria exsistunt : primum non esse virtutem, atque adeò non esse Caritatem, quæ hoc sibi tentat demere, ut beata esse velit. Alterum, non posse esse indifferens ulli virtuti, adeóque nec ipsi Caritati beatitudinis studium, & Caritatem non esse quæ id conetur. Tertium, pugnare contra naturam atque adeò contra Deum, qui à quoque actu suo hoc votum, hoc studium tollere nititur : ex quo consequitur, quæcumque auctor intulit ex suppositionibus impossibilibus, de separando motivo beatitudinis ab actu amoris & à virtute Caritatis, esse impium & contra naturam, & contra ipsum Deum.

De Tr. 13. 8.

229. Quòd si responderint illud intelligi de desiderio beatitudinis ità innato, ut non sit etiam ex cognitione verè elicitus : imò cæcus & cæco impetu ortus, quemadmodùm positum est in quâdam Præsulis explicatione manuscriptâ : contrà ; esto Augustini quartum decretum istud : „ Quo- *Ibid. cap.* 5. „ niam verum est quòd omnes homines esse beati velint, idque unum ardentissimo amore appetant, & propter hoc cætera quæcumque appetunt ; „ nec quisquam potest appetere quod omninò quid vel quale sit nescit, „ nec potest nescire quid sit quod velle se scit, sequitur ut omnes beatam „ vitam sciant. „

230. En clarè beatæ vitæ desiderium non ità innatum ut cæcum sit, sed ex cognitione elicitum. An autem sit etiam deliberatum, frustrà quæritur, cùm de eâ re volendâ quam nemo non velle possit, nulla sit deliberatio. Ad cumulum erroris accedit, quòd me Sancti Augustini eumque secuti S. Thomæ verba & dicta exscribentem, omnibus Academiis proscribendum proponat, ut vidimus (in prologo.).

231. Hæc autem Augustini decreta clarissima, Scripturis apertè congruunt ; nullus enim major & copiosior beatitudinis sive beatæ vitæ prædicator quàm ipse Christus, neque separari finit exempli gratiâ studium mundandi cordis, quod est virtus, ab optatâ visione Dei, quæ est beatitudo, quam nemo non optat ; ità de cæteris. Clarè ergò supponit beatos

esse velle quibus has virtutes suadet, hæc præmia proponit. Sunt ergò omnes homines beatitudinis amatores, eoque studio ad capessenda Christi præcepta ac præmia incitantur. Ergò virtus quæ auctore Præsule, id vult eripere sibi ut non curet beatitudinem, nullo modo est virtus etiam christiana.

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XII.

Luc. X. 25. 232. Sic ille qui dicit : *Domine, quid faciendo vitam æternam possidebo ;* ejusque rei gratiâ jussus à Domino, commemorat illud : *Diliges Dominum Deum tuum*, manifestè confert illud mandatum ad finem beatitudinis : neque eò minùs probatur ab optimo magistro dicente : *Hoc fac & vives.*

Deut. VI. 233. Nec mirum, cùm votum ac ratio beatitudinis clarè comprehendatur inter ipsa motiva præcepti his verbis, *Ut benè sit tibi :* etiam his : *Diliges Dominum Deum tuum :* ut ostendimus : (n. 4. prop. 15.)

234. Quare quisquis cum auctore asserit, hoc adimere sibi posse virtutes, non modò naturæ atque ejus auctori Deo, sed etiam Evangelio & Traditioni repugnat : quod erat demonstrandum.

ART. XII. *Alii errores de sacrificiis sive conditionatis, sive absolutis.*

235. Ex his etiam patet erroneum esse, imò impium atque blasphemum id quod auctor asserit de sacrificiis in extremis probationibus.

236. Primus ergò error est : Quòd Moyses & Paulus hoc sacrificium offerentes, non fuerint securi salutis æternæ (ex n. 201.) quod est contumelioſum in Sanctos & blasphemum in Deum à quo inspirati erant.

237. Secundus error : quòd admittat auctor non solùm conditionatum sacrificium ex impossibili, quod est Chrysostomi & sequacium ejus ; sed etiam absolutum, quod nusquàm invenitur in Sanctorum scriptis : id enim post Chrysostomum semper addunt : *Si fieri possit* (sup. n. 197, 215.) neque unquàm aliter ; auctor ergò Sanctorum dictis addit : novaque & inaudita fingit.

Max. des Skints, p. 90. 238. Tertius error : Illud absolutum habet idem objectum quod & conditionatum, cùm absolutum illud in eo sit, *quòd casus impossibilis non modò possibilis, sed etiam actu realis esse videatur :* casus autem impossibilis sive conditionalis, de salute æternâ erat : ergò & casus absolutus ac realis visus, de eâdem salute est ; quæ est vera abdicatio salutis æternæ.

239. Hæc autem alibi fusiùs exequemur ; sed hæc sufficiunt, ut ostendamus auctorem à Patrum, etiam eorum quibus utitur, sententiâ toto cœlo aberrare.

ART. XIII. *De sancti Chrysostomi & aliorum Patrum sententiis auctori oppositis.*

240. Hæc addimus velutì mantissæ loco : primùm, Chrysostomum ab auctore alienum : deindè, alios Patres non omnes Chrysostomi sequi sententiam.

241. Nam præterquàm quòd Chrysostomus istud sacrificium, ut auctor appellat, non agnoscit nisi conditionatum & ex impossibili, ut vidimus, Chrysostomus clarè distinguit Patrem ab ipsis Patris rebus : & res quidem Patris abdicare paratus, *si id fieri posset*, tamen ab ipso Patre ejusque

Digitized by Google

συνουσίας studio non se vel illam conditionem impossibilem separabat. Verba Chrysostomi : *Ut ingenuus ac Patris amans filius, Patris consuetudinem, συνουσίαν expectabat solam* : hoc est cum eo versari, ejus præsentiâ frui avebat : quarè quod hîc ex impossibili abdicat, sive regnum cœlorum, *sive fruitionem quandam*, non substantiam regni, quæ est ipsa *consuetudo & συνουσία* cum Deo, sed accidentalia quædam, nempè exteriorem *gloriam profluentem & societatem cum Sanctorum choro cogitabat.*

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XII.

Homil. 15. in Rom.

242. At ne id quidem cæteri Patres admittebant : non Augustinus ; non ipse Cassianus : non Gregorius Nazianzenus, qui desideria Pauli, non ad pœnas æternas revocat, ut pessimè interpretatur auctor, sed ad illud *quod aliquid ut impius patiatur.* Pati autem aliquid tamquàm impius, procul abest ab æternis suppliciis : & nihil distat ab eo quod pertulit Christus maledictum pro nobis factus, ut alibì vidimus. Et sic patet, nec omnes Patres in allatam à Chrysostomo descendisse sententiam, nec auctori ipsi Chrysostomum licet alleganti, cum eo convenire.

Homil. 16.

Préf. sur l'Instr.

ART. XIV. *De incommodis.*

243. Præter errores gravissimos, multa sunt incommoda quæ nos ab auctore dissocient. Cùm enim Deus tot nos beneficiis ac miraculis supra peccatum, supra naturam evexerit : proprium filium dederit, & cum eo quid non ? cùm se nobis custodem, provisorem, parentem, sponsumque præbuerit, ut majorem in modum amorem eliceret : contrà, velut obliteratis tot beneficiis, sic agere cum Deo volumus, tamquam in purâ naturâ constituti ; imò verò infra naturam puram : obliti scilicet animam rationalem, secundùm Augustinum & alios, naturâ immortalem esse, ita nos geramus, ac si mortalem eam ac statim extinguendam haberemus : neque eo contenti sic amare volumus, velutì nobis nullum Evangelium, Christus nullus esset : instar cujusdam Socratis : aliorumque qui testamentorum exsortes degunt : imò verò pejore loco, tamquam nobis nullus esset provisor Deus ; non operum nostrorum, non amoris memor, qualem esse fingunt Epicurei Deum : ab illis enim apud Diogenem Laërtium legimus, introductum Deum nec amantem res humanas nec beantem suos, imò nescientem se coli, quem colendum dicerent propter præstantiam naturæ præcellentis. Novi autem Spirituales Deum nostrum ex suppositione faciunt etiam tristiorem, qui amatoribus suis non modò nihil præstet, verùm etiam pro æternâ mercede paraverit sempiternos ignes, æterna supplicia : talem Deum per congestas tot ac tantas suppositiones falsas componunt, ac tum mirificè se sperant amaturos, si ità deformaverint, & salutaria omnia circumciderint. Cæterùm impossibilia quædam fingere licuit, sive ex amoris vehementiâ, sive ad magis exprimendam primariam objectivam rationem Caritatis : non autem ad separanda motive, aut tamquam in eis ipsa perfectio collocetur, ut nostri statuunt.

Rom. VIII. 32.

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XIII.

QUÆSTIO XIII.

De fine ultimo uno, & de summo bono.

ARTICULUS PRIMUS.

Finem ultimum esse unum : ad n. 4. prop. 3.

244. ILla propositio sic se habet : *Præclarè sanctus Ambrosius : Qui verus est finis, is finis est non unius sed omnium :* (in Ps. 38. n. 16.) ergò unus bonorum & malorum, Christianorum & Infidelium ; qui finis non potest alius esse, præter eam quam omnes communiter appetunt beatitudinem. Quid, cùm fruuntur Deo quem plus se ipsis diligunt, suamque beatitudinem ad ejus gloriam referunt, quæ est ipsa essentia Caritatis ? an tùm ipsis alius est finis ultimus, qui non nisi unus esse debuit ? Quibusdam placet distinctio finis ultimi & ultimatè ultimi, quem Deum esse volunt. Alii sic exponunt, ut & beatitudo nihil sit aliud quàm Deus, sed confusè consideratus : &, Deus nihil sit aliud vicissim quàm ipsa beatitudo ; sed expressiùs intellecta ; ita ut non sit duplex finis ultimus, sed unus vel confusè vel expressè consideratus.

245. Ita Augustinus passim : omnes enim laborare ut assequantur Deum : & qui ab illo aberrant & fallacia bona quærunt, in eis apprehendere quamdam Dei speciem sive umbram : neque eis inhæsuros, nisi ex reliquiis divinæ lucis, quamdam sectarentur ejus imaginem. Sic in superbiâ, Dei magnitudinem, honestatem, gloriam ; in curiositate, Dei scientiam ; in avaritiâ, immensam in Deo rerum copiam ; in sensuum voluptatibus, summam Dei quietem, summum de se ac suâ veritate gaudium adumbratum vident : nec in quâvis creatâ re finem constituerent beatitudinis, nisi ex quâdam Dei specie ibi relucente : nec verè beati sunt, sed se beatos somniant : sunt autem verè beati, cùm in Dei beatitudine & gloriâ suam beatitudinem collocant & gloriam. Deniquè cùm quærunt quietem quam nunquam non quærunt, nihil aliud quàm latenter Deum quærunt qui solus quietat : ut omnes Theologi fatentur.

ART. II. *De ratione boni, S. Thomæ Doctrina.*

246. Radix autem beatitudinis est ipsa Dei bonitas, de quâ hæc habet
I. p. q. 5. art. 1. S. Thomas jam indè ab initio primæ partis, quæstione de bono in communi : *Ratio boni in hoc consistit, quòd aliquid est appetibile : undè Philosophus dicit, Quòd bonum est id quod omnia appetunt. Quo*, inquit, *manifestum est, quòd bonum & Ens sunt idem secundùm rem ; sed bonum dicit rationem appe-*
Art. 2, 4. *tibilis, quam non dicit Ens* : quod sanctus Doctor repetit per totam quæstionem.

Ibid. 247. Hinc docet has inter se coincidere rationes ; pulchri, boni, per-
Ibid. ad 1. fecti, & causæ finalis : perfectum enim idem esse ac bonum, & hinc esse rationem appetibilitatis. *Manifestum est enim, quòd unumquodque est appetibile secundùm*

ſecundùm quod eſt perfectum : nam omnia appetunt ſuam perfectionem. De pulchro autem & bono ſic habet : *Reverâ eſſe idem ſed ratione differre : quòd bonum propriè reſpiciat appetitum : eſt enim bonum id quod omnia appetunt, & ideò habet rationem finis : pulchrum autem reſpicit vim cognoſcitivam.* Unde efficitur ut omne quod quærit bonum, ſuo modo quærat Deum, & ratio boni in Deo relativa ſit, quippe *diffuſiva* ſuî : ſed fundata in ipſâ Entis abſolutâ ratione.

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XIII.

Art. 4. ad 1. Ibid. art. 4. ad. 1. Ibid. art. 1.

ART. III. *Ex his D. Cameracenſis confutatio, & radicalis explicatio definitionis Caritatis.*

248. Reſpondet Cameracenſis, „ nullum eſſe dubium, quin bonum „ ſit appetibile ſive appetitu dignum : atque hîc quæri tantùm, an non „ poſſit diligi bonum in ſeipſo iis amoris actibus qui non ſint appetitus „ ſive deſideria hujus boni quod eſt nobis bonum. Et S. quidem Thomas „ docet bonum eſſe deſiderabile, ſed non docet diligi non poſſe tanquàm bonum, abſque eo quòd appetatur eodem actu per quem diligitur. „

IV. Lettre à M. de Meaux, IV. object. p. 14.

249. Reſponſionem Præſulis attuli ad longum ex poſtremo libello quem edidit ; ut oſtenderem difficultatem ab eo nequidem eſſe intellectam. Vis enim argumenti noſtri non eſt in eo, quòd bonum ſit deſiderabile ſive appetibile, ut aiunt, materialiter, ſed quòd ratio boni ſive bonitatis dicat rationem appetibilis additam Enti : unde cùm Deus diligitur ut bonus, ſive ex ratione bonitatis, ſimul diligi ut eſt appetibilis ac diffuſivus ſuî ; quod idem eſt, ut vidimus : (n. 246, 247.)

250. Ex his autem radicaliter intelligitur præclarus locus S. Thomæ jam commemoratus, ubi ſic habet : *Una ſola ratio diligendi attenditur principaliter à Caritate, ſcilicet divina bonitas quæ eſt ejus ſubſtantia : ſecundùm Pſ.* 150. *Confitemini Domino quoniam bonus.* Si enim ſola ratio diligendi principaliter eſt divina bonitas ; ergò ratio diligendi eſt ipſa appetibilitas, ſive illud diffuſivum ſuî : & hæc eſt ratio diligendi Deum propter ſeipſum, *propter ſuam nempe bonitatem, quæ eſt ejus ſubſtantia :* Unde ulteriùs liquet, in primis illis rationibus diligendi Dei inveniri relationem ad nos, ejus generis relationum quas tranſcendentales vocant, nempe eſſentiales ac primitivas in Dei bonitate collocatas, ſed in ipsâ Entis abſolutâ ratione fundatas, ut dictum eſt : (247.)

2. 2. q. 23. art. 5. ad 2. Sup. n. 84. Ibid.

251. Ex quo etiam patet, Præſulem multùm abhorrere à ſancti Thomæ Doctrinâ quam aſſiduè laudat, cùm toties diſtinguit abſolutam Dei bonitatem à relativâ : clarè enim S. Doctor nullam agnoſcit bonitatem niſi relativam illam ac ſuî diffuſivam, ſed in Entis tamen abſolutâ ratione fundatam.

252. Nec minùs fallitur, cùm toties inculcat poſſe hominem non agere ex deſiderio ſuæ perfectionis ac beatitudinis, ex ipſis enim communiſſimis & intimis naturæ principiis eruit S. Thomas hanc ſententiam : *Omnia appetunt ſuam perfectionem :* quod ipſum eſt quærere ſuam beatitudinem, ſecundùm Auguſtinum centies : *Ideo beati quia illo fine perfecti :* & ſecundùm S. Thomam ex beato Auguſtino pronuntiantem : *quòd ultima hominis perfectio eſt*

I. p. q. 5. art. 1.

1. 2. q. 3. art. 2.

Digitized by Google

beatitudo : hæc autem quàm consonent nostris Propositionibus 16 & 17. n. 4. lector per se videt.

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XIV.

QUÆSTIO XIV.

De Spe, ac salutis desiderio Auctoris errores.

ARTICULUS PRIMUS.

Errores libri de Doctrinâ Sanctorum.

253. EX iis quæ dicta sunt, sequitur Spem theologicam in statu Perfectorum, hoc est, in amore quinti gradûs, nullius esse usûs secundùm principia auctoris : sic autem res conficitur. Caritas ejusmodi est, quæ ne ipsâ quidem beatitudine indigeat aut eâ moveatur ; ergò nec Spe movetur : non enim magis diligeret sperans ac non sperans. Unde etiam à Præsule allegatus Bernardus dicens : Amor non à Spe vires sumit : hoc est ex Præsule, non vires sumit ullas. Ergò Spes planè inutilis, nec in statum perfectionis, id est, in quintum illum gradum admittenda.

Resp. ad Sum. p. 13, &c.

254. Aliter anima perfecta ex Præsule non indiget beatitudine : non ergò indiget Spe ; quod autem addit Præsul indirectè indigere, ut mentem attentiorem faciat ad Dei magnitudinem & excellentiam, etsi directè non indigeat, verba sunt ; anima enim perfecta secundùm Præsulem, ne quidem indiget attentione ad opera ac beneficia divina, ut ad Deum magis amandum excitetur, solâque divinâ excellentiâ commovetur : ergò Spes theologica, beneficiorum recordatio, ipsaque gratitudo res sunt supervacaneæ.

255. Non ergò mirum, si à statu perfectionis sive à quinto gradu amoris ipsa Spes arceatur. In illo enim gradu anima contraxit habitum amandi Dei nullo respectu ad beatitudinem. *Neque enim suppliciorum metus, neque*

Max. des Saints, p. 10.

mercedis desiderium ad amorem quidquam conferunt non merito, non perfectione, non ipsâ beatitudine commovetur. Atqui Spes theologica ad hæc tantùm utilis : ergò his seclusis est inutilis.

256. Nihil est ergò cur Caritas hanc Spem imperet, ex quâ nec ardentior nec purior futura sit. Quin etiam si Spem imperet nullo sibi emolumento futuram, à perfecto actu amoris illius nullâ Spe indigi desistet ultrò, ut frequenter imperfectum actum nihil profuturum.

Max. des Saints, p. 33.

257. His congruit id quod confitetur auctor, *proprii commodi motivis plenam esse Scripturam, plenam Traditionem, plenas Ecclesiæ preces*, eaque motiva *& esse reverentiâ dignæ*, & tamen perfectioribus animabus, *subducenda*. Non autem Scriptura, non Traditio, non Ecclesiæ Preces alia commendant commodi proprii motiva præter motiva Spei theologicæ. Ea ergò sunt motiva, quæ secundùm auctorem & imperfectis relinquuntur, & perfectioribus subtrahuntur.

258. Quæ respondet auctor meræ cavillationes ludificationesque sunt,

Digitized by Google

ex solâ eorum expositione perspicuum est. In primâ enim Epistolâ quam ad me publicavit, ait ea motiva ideò esse reverenda, quòd sint reverenda Isaiæ vaticinia & aliorum Prophetarum præclaræ rerum divinarum descriptiones, quibus animæ imbecilles in mercenaria desideria ac vota, præter auctorum intentionem inducantur : quod est absurdissimum, neque confutatione dignum. Omninò ludit Præsul orbem christianum, dùm hæc comminiscitur ; unde nec ipse his hæret, ut sequentes articuli demonstrabunt.

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XIV.

ART. II. *De supprimendis salutis desideriis : Chrysostomi & Ambrosii loci ab auctore allati.*

259. Ex Chrysostomo quidem ista referuntur : *Deus voluit virtutem exerceri posse mercedis intuitu, ut infirmitati nostræ se accommodaret.* Alibi : *Si quis infirmus est & mercedem intueatur.* Ex Ambrosio verò hæc : *Propositum piæ mentis mercedem non expetit, sed pro mercede habet boni facti conscientiam : angustæ mentes invitentur promissis, erigantur speratis mercedibus.* Quæ si ad extremum urgeantur, jam Abraham & Patriarchæ omnes inter infirmos erunt : quos Paulus inducit expectantes cœlestem civitatem cujus artifex Deus, ac patriam requirentes salutatis à longè repromissionibus : inter imperfectos Moses aspiciens in retributionem, ut etiam Concilium Tridentinum ex eodem Apostolo definivit, & angustæ erit mentis respicere ad mercedem eam, de quâ scriptum est : *Ego protector tuus, & merces tua magna nimis.* Quod si falsissimum est profectò Chrysostomus & Ambrosius mercedis intuitum remittentes ad infirmas & angustas animas, æquiorem interpretationem postulabant.

Resp. ad Summâ, *pag.* 54.
Hom. 13. *in Ep. ad. Heb.*
Hom. 76. *in Joan.*
Lib. 2. *de Abrah. cap.* 8. *n.* 47.
Heb. XI. 10, 13, 14.
Ibid. 26.
Sess. VI. *cap.* 11.

ART. III. *De his D. Cameracensis verba.*

260. D. autem Cameracensis hæc verba sunt : *Ut ut explicentur hæc salutis desideria* (ex Chrysostomo & Ambrosio repetita) *imperfecta à Patribus habentur, qui ea perfectis animabus nec imperant nec suadent.* En clarè desideria salutis generatim & quocumque modo sumantur habita imperfecta Patribus ; Perfectis nec imperari nec etiam suaderi. Ergo sunt indifferentia ; qui est ipsissimus error quem nunc auctor deprecatur & à se amoliri tentat : at nunc illum perspicuis verbis nequidem palliatum aut coloratum tradit : adeò hæc hærent pectori & facilè erumpunt.

Resp. ad Summâ, *pag.* 54.

261. Neque verò dicat Præsul se hîc desideria salutis intelligere ea quæ ipse vocaverit naturalia desideria visionis beatificæ aut æternæ felicitatis : neque enim horum desideriorum, aut hîc, aut uspiam, aut Chrysostomus, aut Ambrosius meminere. Antistes loquitur generatim de salutis desideriis ad imperfectas animas ablegandis, perfectis verò animabus, nec imperandis, nec etiam suadendis : qui error est perspicuus & maximus.

ART. IV. *De loco B. Chrysostomi.*

262. Chrysostomi & Ambrosii auctoritatem nihil moramur quorum clara sententia est. Nec enim Cameracensis ignorare potuit Chrysostomi insignes locos in D. Parisiensis egregiâ Instructione laudatos, ex quibus clarum erat quos Joannes Chrysostomus mercenarios appellaret : non profectò eos

Pag. 45.

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XIV.

qui pro omni mercede *Christum sequi & adipisci volunt : nec cœlum, nec regnum cœlorum dilecto anteferunt. Quid enim mihi est in cœlo, aut à te quid voluì super terram ? hoc est, neque superioris, neque inferioris cujusquam boni cupido me tenet, sed tuì solius : hic est amor, hæc amicitia.* Reliqua vide ejusdem virtutis. Hic ostendisse sufficiat, non omni mercede fieri mercenarios, & infirmos ; sed quamdam esse mercedem cujus studio amantes & amici sumus. Hæc tacere, & Patrum dictis abuti, ut plebi imperitæ merces, adeóque Spes, Sanctorum auctoritate vilescat, & ad imbecillitatem animi referatur, non est theologicæ sinceritatis.

Chrysost. Hom. 5. in Ep. ad Rom. sub finem.

ART. V. *Expenditur S. Ambrosius.*

263. Quàm autem confusa sit & vaga mercedis idea quam D. Cameracensis informavit, docet Ambrosii locus quem citat. *Propositum piæ mentis*, inquit, *mercedem non expetit, sed pro mercede habet boni facti conscientiam. Angusta mentes invitentur promissis ; erigantur speratis mercedibus.* Vides indefinitè & universim de mercede, imò de mercedibus dictum. Cur etiam addit Ambrosius, agi de *aliquâ mercedis humanæ retributione.* Cùm ergò merces non unius sit generis, non potest apud Patres uno modo sumi mercedis mentio, sed ex cujusque rationibus æstimanda. Quis enim angustæ mentis esse dixerit, divinis bonis Deoque qui sit summum ipse præmium incitari ? non sanè Ambrosius, cujus hæc verba sunt. *Etsi bona est virtutum amicitia & summi boni Caritas, nihil aliud quærit perfectus ille, nisi solum & præclarum bonum ; unde & unam petiit à Domino, &c. neque verò eum ut angustum inopemque fastidias : abundat enim ad beatitudinem & possessionem boni, & ideò nihil aliud desiderat :* eò quòd *omnia habeat*, ut addit idem Ambrosius, *in Deo* scilicet universali bono.

Resp. ad Summâ, pag. 54.
Amb. lib. 2. de Abrah. cap. 8. n. 47.
De Isaac, sive de beatâ vitâ, lib. 1. cap. 7. n. 30.

264. Præclarè ergò Ambrosio cum Chrysostomo convenit, non unam mercedis esse rationem : esse quamdam mercedem quam Caritas cupiat ; quam Perfecti ambiant. Ea autem est secundùm Ambrosium & Chrysostomum, quam David postulavit his verbis : *Unam petii à Domino, hanc requiram ; ut videam voluptatem Domini, &c.* Quæ verba Davidis ab utrisque illis Patribus prolata vidimus. Est autem illa Perfectorum, non infirmorum merces : nec illa profectò est quæ angustam facit animam, non enim *angustum aut inops*, Ambrosio teste, illud bonum quò tendit, cùm omnia capiat. Ergò animam nedum angustam faciat, facit capacissimam : quare eb eo desiderio sub Ambrosii nomine arcere Perfectos, aperta calumnia est.

ART. VI. *Abrahami merces secundùm Ambrosium.*

265. Ut autem D. Cameracensi de S. Ambrosio Spem omnem adimamus, redeamus ad locum ab eo prolatum ex libro 2. de Abraham cap. 8. eo verò loco Ambrosius id notat ante illam celebrem victoriam de quinque regibus reportatam ; nihil esse ei de mercede promissum : verùm post rem gestam, & pugnæ eventum, hæc à Deo dicta : *Ego protegam te : merces tua multa erit :* nempè, *inquit, spondenda mercedis locus tunc erat. Minùs enim mirabile faceret, si secutus promissum, hostem esset adortus* ; ac paulò pòst :

Gen. XV. 1. Lib. 2. de Ab. 8.

Digitized by Google

Bona mens est, quæ sine responsi cœlestis syngraphâ certamen arripuit. Quod quidem intellectum de particularibus gestis, quale istud fuit, verum esse potest, nobiliusque interdùm videtur & grandius, incertum eventus & præmii certasse cum regibus, quàm promissi peculiaris pignore. At illud trahere universim ad vitæ christianæ rationem, non ipse Ambrosius sinat, cujus hæc verba jam vidimus: *Summum enim virtuti incentivum est ipsa beatitudo.* Quin ipsum Abrahamum tantum virum tamque perfectum, quippe *quem votis suis Philosophia æquare non potuit*, ubique pollicitatione mercedis illicitum Ambrosius non tacet ipsa Scriptura, quæ Abrahamum memorat dixisse ad Dominum: *Domine, quid mihi dabis?* usquè adeò præclarum est, nec angustæ & imbecillæ mentis, à Deo desiderare bona, modò digna petas, &, ut ait Nazianzenus, à magno magna.

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XV.

Amb. in Ps. 1. n. 1.

Amb. lib. 1. de Abr. c. 2.

Gen. XV.

ART. VII. *Conclusio ex dictis.*

266. Lectori jam æstimandum relinquimus, an Theologo eoque Episcopo dignum sit, afferre Patrum locos, quibus Christiani inducantur, ut desideria salutis habeant inter indifferentia; *Quæ non imperentur ac nequidem suadeantur.* Nihil enim de salute à Patribus dictum, ex ipsâ lectione constitit: de mercede quidem actum; sed explicare oportebat, generatim actum esse: cæterùm aliquam mercedem dari, quæ Perfectis quoque desideratissima haberetur; alioquì plebs fallitur, & Patrum Doctrinâ in errorem inducitur.

QUÆSTIO XV.

De Amore naturali sui, quem Auctor inducit.

ARTICULUS PRIMUS.

Hujus definitio & usus.

267. QUem nunc affectum sui naturalem Præsul ut totius systematis enodationem inducit, ab ipso definitur: *Amor naturalis & deliberatus nostri, imperfectus quidem, nec tamen peccatum, neque vitiosus actus, cum per se nec sit bonus nec malus.*

Instr. Past. pag. 9, 16.

268. Is amor, in primâ Epistola excusâ ad me scriptâ, *est inhæsio naturalis donis promissis: amor naturalis & deliberatus beatitudinis formalis* illius æternæ, quâ Deum intuemur eoque perfruimur. Ergò illo amore licet naturali Deum ipsum ac Dei promissa diligimus.

I. Lett. à M. de Meaux, pag. 23. Ibid. 32.

269. Usus verò is est quem sæpè explicuimus, sed ne superstit ullus dubitationi locus, in eâdem Epistolâ auctor exponit his verbis: „ Si commodum proprium pro salute sumerem, in quâcumque paginâ, imò in quâcumque lineâ delirarem: quocumque momento defendere oporteret Spem „ sine Spe; summam beatitudinem cum ejus desperatione conjunctam, &c. „ His autem se exsolvit, constituendo proprium commodum in illo amore

Pag. 46.

naturali ac deliberato Dei atque sui : ergò hujus amoris usus in eo est ut totum librum expediat : ac si eum amorem casum ostendimus, remanebit liber, auctore consentiente, delirus, ineruditus, nullâ sui parte sibi ipsi congruus.

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XV.

ART. II. *An probatio ejus amoris in Sancto Thomâ & Estio valeat.*

270. Si quid ergò ad auctoris systema propugnandum invicti roboris esse oportet, est profectò ille amor fundamenti loco positus. Atquì constat nihil illo fundamento esse debilius, quippe tota probatio loco Sancti Thomæ & Estii nititur, qui nihil de eo dicunt.

Inst. Past. pag. 10.

271. Et Sancti quidem Thomæ ab auctore verba prolata hæc sunt : „ Amor sui tripliciter se potest habere ad Caritatem. Ac paulò post : Tertio modo à Caritate quidem distinguitur, sed Caritati non contrariatur, „ putà cùm aliquis diligit seipsum secundùm rationem proprii boni ; ità tamen quòd in hoc proprio bono non constituat finem : sicut etiam ad proximum potest esse aliqua specialis dilectio præter dilectionem Caritatis „ quæ fundatur in Deo, dum proximus diligitur amore consanguinitatis „ vel alicujus alterius conditionis humanæ, quæ tamen referibilis sit ad „ Caritatem. „ Hactenùs auctor sanctum Thomam citat.

2. 2. q. 10. art. 6. in c.

272. Ex Estio verò hæc sunt quæ ad rem faciant : „ timorem gehennæ & „ opus ex eo subsecutum, licet ex amore justitiæ non procedant, sed ex „ amore vitæ temporalis, (non esse peccatum) nullâ alioquì circumstantiâ actum depravante ; procedit enim (ille timor,) inquit, ex amore „ quo naturaliter sibi quisque vult benè & in genere felicitatem appetit. „ En totum tanti systematis fundamentum.

Est. in 3. *d.* 34. *S.* 7.

273. Sed profectò nihil est. Ut enim ab Estio ducamus exordium ; agit ille de amore *naturali* quidem, sed non deliberato, quo quisque *sibi benè vult & in genere felicitatem appetit.* Atquì ille amor non est deliberatus, nemo enim deliberat an beatus esse velit : ergò amor ille nihil ad rem pertinet : & jam subtracto uno ex duobus locis fundamenti loco positis, ædificium claudicat.

274. Nec magis ad rem confert S. Thomæ locus : cùm nec verbum ullum habeat de *amore naturali beatitudinis formalis* & æternæ à Deo promissæ, de quo loquitur auctor. Contrà S. Thomas de amore loquitur, quo quis diligit seipsum *secundùm rationem proprii boni, ut etiam diligit proximum ratione consanguinitatis vel alicujus alterius conditionis humanæ :* non æternæ felicitatis naturaliter appetitæ.

275. Sed neque Sanctus Thomas, neque Estius hunc amorem inducunt, ut in eo sive remanente, sive subtracto, Perfectorum ab Imperfectis discrimen constet, Hoc autem unum est, quod ab auctore spectatur. Ergò amor ille naturalis deliberatus quo utitur, nusquàm est in Estio, nusquàm in S. Thomâ.

ART. III. *Dionysii Cartusiani locus.*

276. Instructio Pastoralis in progressu sermonis Dionysium Cartusianum laudat *de amore naturali* loquentem, sed de eo *amore naturali qui provo-*

Digitized by Google

nat ex amore beatitudinis : qui amor proindè non est deliberatus : & quo nec Perfecti nec Imperfecti carent. Nihil ergò ad rem facit amor ille naturalis quem hi Doctores memorant, nullusque eorum est qui non longissimè ab auctoris mente distet.

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XV.

ART. IV. *Loci sancti Bonaventuræ de affectu naturali.*

277. De affectu naturali citat auctor tres locos sancti Bonaventuræ : „ Primum ; undè simpliciter dicendum est, quòd expectatio boni æterni „ non est mercenaria, nec minùs meritum, nec facit ad imperfectionem „ Caritatis vel meriti, nisi in quantum mens hominis multùm affectuosè „ & intensè aspicit ad commodum proprii boni ; multi autem sunt qui beatitudinem expectant, & tamen parùm de se & multùm de Deo curant. „ Hunc excessum ardoris & adhærentiæ ad seipsum, ad desideria naturalia refert auctor : ego autem non ad naturalia, quæ ipso teste innocua sint, sed ad vitiosa & prava, quibus quis de se ipso plusquàm de Deo cogitat, ejusque gloriæ parùm studet ; quod in vitio est. Negat autem Bonaventura hoc provenire ex expectatione mercedis, quia *multi sunt qui beatitudinem expectant, & tamen parùm de se & multùm de Deo curant*, dum alacres & erecti vix unquàm in se sistunt, sed etsi curam sui gerant, eam tamen in Dei honorem transferunt.

In 3. d. 26. art. 1. q. 1. ad 5.

IV. Lettre à M. de Paris, pag. 41.

I. Lett. à M. de Meaux, p. 42.

278. Rursùs Bonaventura de affectu naturali loquitur, cùm eos commemorat qui mercedis æternæ desiderium dicebant naturæ esse non gratiæ ; quam sententiam dudùm exoletam, imò & hæreticam esse monuimus : (n. 65. 68.) quare nec iste textus ad hunc locum pertinet.

In dist. 27. art. 2. q. 2. sup. q. 3. art. 6. n. 63 & 65.

279. Tertium S. Bonaventuræ locum citat auctor *ex compendio theologicæ veritatis*, q. 24. quem locum si legisset, primo, credo, intuitu vidisset, nec profectò tacuisset, hoc opusculum esse tantùm S. Bonaventuræ *adscriptum* : deindè nec per quæstiones, sed per libros septem & librorum capita distributum. Libro autem quinto cap. 24. hæc habentur verba quæ Præsul citat de amore naturali, quem auctor ille, quisquis est, *nec laudabilem esse nec vituperabilem dicit* : sed non ipse sibi constat ; subdit enim amore illo *secundùm concupiscentiam diligi Deum, quia necessitati nostræ subvenit : quo amore non diligitur res propter se, sed propter usum ejus : unde hoc modo plus diligit homo seipsum dilectione naturali quàm Deum.* Quem amorem falsus Bonaventura, cùm nec laudabilem, nec vituperabilem dicit, fallitur. Itaque nec is locus ad amorem manifestè vituperabilem pertinens, quidquam omninò facit ad amorem naturalem qui Præsuli est innocuus ; ergò ineruditum opus meritò contemnendum, quippe quod Bonaventuram nec sensu, nec stylo refert ; cujus generis opuscula in hoc septimo tomo ad calcem cum isto congesta sunt.

IV. Lettre pag. 42.

De comp. Theol. T. 7. l. 5. cap. 24. pag. 760.

ART. V. *Ex his contra librum absoluta conclusio.*

280. Multos quidem alios locos affert auctoris Institutio Pastoralis pro amore naturali, sed qui hujus amoris nec mentionem faciunt : agit enim conjecturis & consecutionibus, nullo unquàm verbulo de eodem amore, „ ut demonstravimus. Undè extat argumentum nì fallor invictum. Pro naturali

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XV.

amore citantur multi loci in quibus hujus nulla mentio est.: qui autem eum nominaverint, auctori non congruunt, ut mox vidimus. Quod postquàm constitit, ac nullos locos esse claruit, quibus illa unica auctoris enodatio niteretur, jam demonstratum est librum, qui non alio fundamento staret, non modò eversum funditùs, verùm ex ipso auctore (sup. num. 259.) falsum, inconditum, à se dissonum esse, nec sustineri posse.

Préf. sur l'Instr. Past.

ART. VI. *Quod ille amor sit inutilis ex confesso.*

281. Ac reverà inutilem esse ex ipsâ auctoris concessione constitit: quem locum de inutilitate amoris naturalis ex ipso auctore tractavimus libello, cui titulus, *Mysticè in tuto*; re nisi valdè fallimur ad evidentiam ductâ (n. 187, 188.) quò nunc brevitatis gratiâ lectorem remittimus.

ART. VII. *De commodo proprio æterno.*

282. Ibidem commemoravimus commodum *proprium æternum, & in æternum* penitùs abdicatum, cui loco demonstratum affectus naturalis solutionem convenire non posse: (ibid. n. 185. 186.) quâ de re videnda est præfatio gallica in Instructionem Pastoralem.

ART. VIII. *Aliud argumentum contra amorem naturalem.*

283. Hùc accedat istud valdè notabile ac decretorium: si de amore illo Dei naturali, innocuo, ac deliberato, in primo suo libello cogitaret auctor, hujus definitionem attulisset ab ipso libri exordio, cùm etiam amorem Dei Judaïcum quo diligitur Deus propter bona ab ipso distincta, ac propter rorem cœli ac pinguedinem terræ, definiendum putarit, quem fatetur libro esse inutilem. Quantò magis commemorasset amorem naturalem Dei & sui deliberatum & innocuum, quo totius libelli rationem contineri nunc velit? non autem definivit: quinque amores definivit: 1. Judaïcum ex uno commodo temporali, qui est carnalis & vitiosus, puréque servilis. 2. Sacrilegum & impium, quo Deus diligitur tantùm ut instrumentum felicitatis nostræ. 3. Amorem Spei, christianæ scilicet, non modò innocuum, sed etiam per se se bonum & ex Dei gratiâ. 4. Amorem Caritatis, meritorium & justificantem. 5. Amorem purum sive perfectæ Caritatis summâ excellentiâ præditum. Sed ad nullum horum quinque amorum amor naturalis Dei & sui referri potest, cùm omnes isti amores vel sint vitiosi vel meritorii, amor autem naturalis sit quidem deliberatus, sed tamen innocuus ac per se nec bonus nec malus. Ergò ille amor naturalis, si auctori credimus, fundamenti loco futurus, ab ipso definitus non est, neque ulla ejus mentio est inter definitiones illas quibus tota libri ratio constat.

Max. des Saints, p. 1, &c.

284. Si dicas amorem naturalem contineri amore tertio qui est Spei, de quo auctor non videtur apertè pronuntiare utrùm sit bonus vel malus: contrà: 1. Non affertur ibi character proprius hujus amoris, qui est ut sit naturalis, deliberatus, innocuus; ergò non est ibidem intentus. Contrà: 2. Si amor ille naturalis hîc intelligi deberet: amor Spei theologicæ ac supernaturalis ab auctore prætermissus esset. Non autem prætermitti debuit. Quòd prætermissus esset, hînc patet quòd amor Spei theologicæ non est naturalis,

ralis, ſed ex gratiâ ; nec eſt indifferens, ſed per ſe bonus. Ergò prætermiſſus eſt, ſi tertius amor ſit amor naturalis ille nec bonus nec malus. Contrà : 3. Amor ille eſt amor ejus Spei quem S. Franciſcus Saleſius aſſerit eſſe virtutem Theologicam ; atquì amor ille ſupernaturalis eſt & ex Dei gratiâ ; amor ille per ſe bonus eſt, licet non ſit juſtificans. Amor autem de quo dicimus non eſt ſupernaturalis, cùm naturalis vocetur : non eſt per ſe bonus, ſed indifferens : non ergò comprehenſus ſub tertio amore, qui Spei dicitur.

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XVI.

Max. des Saints, p. 5.

285. Hinc demonſtratio : amor naturalis non eſt ullus eorum quinque amorum qui ab initio libri traduntur : quod autem non traditur in illo initio, quo libri argumentum fundamentumque ponitur, nullo loco in libro eſt : ergò amor naturalis penitùs prætermiſſus eſt ; cujus mentionem vel maximè fieri oportebat.

QUÆSTIO DECIMA SEXTA ET ULTIMA.

De recapitulatione dictorum.

ARTICULUS PRIMUS.

Admonitio de dicendis.

286. HÆc recapitulatio, recollectâ hujus libelli Summâ, ad extremum ob oculos ponet omnes auctoris errores in hoc libello recenſitos. Meminerit autem lector, nos hæc ſcribere & typis tradere, inter ipſas quotidiè prodeuntes D. Cameracenſis elucubrationes, quibus aut errorem ſuum, aut hujus muniendi vias magis magiſque prodit ; quare cogimur hic ſubindè inſerere quædam nova, occaſione dictorum ejuſdem auctoris, quæ poſteaquàm hæc excuſa ſunt, eduntur in lucem.

ART. II. *Summa Doctrinæ à Sancto Auguſtino traditæ de beatitudine.*

287. Primùm ergò recolligimus locos ex ſancto Auguſtino allatos, quorum caput eſt id quod de neceſſario amore beatitudinis ſanxit millies, ut eſt dictum (n. 4. prop. 2.) poſteà autem iſti loci diſtinctiùs allegati prodierunt : (ſup. n. 228. 229.)

288. Horum autem hæc Summa eſt, *non poſſe indifferenter haberi beatitudinem : propter beatitudinem amari virtutes : non ergò futuram eſſe virtutem eam, quæ ſuadeat non amandam beatitudinem : quòd ſi perſiveret, nec ipſam virtutem amaremus, quam propter ſolam beatitudinem amamus.* (ibid.)

„ 289. Radix autem horum eſt, quòd omnes homines eſſe beati velint, idque unum appetant, & propter hoc cætera quæcumque appetunt : eaque ſit perſpectiſſima, examinatiſſima, eliquatiſſima omnium ſententia ac voluntas quam Deus indidit : quò natura compellit : (ibid.) „

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XVI.

290. Ergò quicumque asserit cum Præsule dari actum voluntatis, quo beatitudinem non velimus, contra Deum & contra naturam est impius. (ibidem.)

291. Nec minùs Evangelio ac Scripturæ repugnat quàm naturæ. (n. 231. & seqq.)

II. Lett. à M. de Meaux, pag. 15, 16. IV. Lettre, p. 14, &c.

292. Quod autem D. Cameracensis recentissimo scripto ad meipsum edito, voluntatem consequendæ beatitudinis, sive ejus appetitum quem Schola vocat innatum, semel iterùmque ac tertiò cæcum appellat, facilè confutatur ab Augustino dicente: *Quia non potest quisquam appetere quod quale sit nescit, sequitur ut omnes beatam vitam sciant, quam velle se sciunt:* ergò vitæ beatæ appetitus non est cæcus, sed ex cognitione elicitus: (n. 229.) quod etiam invenimus apud S. Thomam. (sup. n. 9. & seqq.)

ART. III. *Pro certo supponitur, Caritatem esse motum ad fruendum Deo.*

293. Ejus rei gratiâ commemoravimus definitionem Caritatis à sancto Augustino traditam; quòd autem Cameracensis vocem fruitionis eluserit, eâque intellexit excludi respectum ad nos, atque etiam beneficia ut sunt utilia nobis, id confutavimus ex Augustino: (n. 100, 110, 111, 112.) ubi sancto Augustino comites dedimus S. Gregorium Nazianzenum, Cassianum, ipsum etiam S. Thomam à Præsule citatum & sæpè rediturum. (n. 101, 102, 103.)

Resp. ad Summã, p. 32, 33, 34. Ibid. p. 14.

ART. IV. *Purus amor haud minùs ab Augustino agnitus.*

294. Id enim est puri amoris: „ nec seipso quisquam frui debet, quia „ nec seipsum debet propter seipsum diligere, sed propter illum quo fruen„ dum est. Tum ille est puro amore præditus qui se refert ad Deum, non „ Deum ad se: qui seipsum non propter seipsum diligit, sed propter Deum: „ qui totam dilectionem refert in illam dilectionem Dei, quæ nullum à se „ rivulum duci extrà patitur, cujus derivatione minuatur: qui denique id „ sentit, à se debere ampliùs diligi Deum quàm seipsum. „

I. De Doct. ch. c. 11. Ibid. c. 27.

295. Ille, inquam, amor est purus, qui nullo vel tenui rivulo diminutus, Deum anteponit sibi. Atqui ille amor haud minùs in se comprehendit beatitudinis votum: ratione generali & communi omni actui: cùm beatitudo ea sit *quam omnes unam appetunt, & propter quam unam appetunt quidquid appetunt.* (sup. n. 229.) ergò ut à nullo actu, ita nec ab illo amore, beatitudinis votum separari potest.

296. Specialiori ratione; nempè virtutis: Caritas quæ est virtus respicit beatitudinem, cùm hujus gratiâ virtutes omnes adeóque ipsa Caritas diligatur. (ibid n. 228.)

297. Denique specialissimâ ratione, Caritas apperit beatitudinem, cùm sit virtus illa quæ fruitur Deo, in eoque fine acquiescit. (sup. n. 109.)

298. Porrò Augustinus casti purique amoris laudator eximius, ad puritatem amoris præcipuo studio ferebatur, cujus etiam hoc dictum est: *Deum tanto habebimus præsentiorem, quantò amorem quo in eum tendimus, potuerimus habere puriorem.* Ergò sectatorem beatitudinis in quovis actu, etiam puri amoris studiosum fuisse constat.

Epist. 52. ad Maced.

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XVI.

ART. V. *De Magistro & de Sancto Thomâ.*

299. Augustino subjungimus ejus discipulum, imò verò exscriptorem Magistrum Sententiarum, eumque sequentes omnes Magistri interpretes in 1. dist. 1. (n. 8.)

300. Ex sancto verò Thomâ hæc collegimus : finem ultimum vitæ humanæ esse beatitudinem propter quam homines omnia velint, idque certissimi principii in moralibus loco esse : (n. 8.) id Angelicæ haud minùs quàm humanæ naturæ convenire, atque adeò intellectuali omni creaturæ : ex hâc voluntate beatitudinis causari omnes alias voluntates : (n. 9, 10.) ex quo fit ut Angelus & homo naturaliter appetant suum bonum & suam perfectionem : (n. 11.) ex hoc immobili deduci voluntatis motus : (n. 13.) motum autem sive tendentiam ad beatitudinem, ità esse innatum, ut tamen ex cognitione fit elicitus : (n. 9. & seq. 29. & seq.) & hanc esse naturam voluntatis humanæ, ut quemadmodùm omnis conclusio ex rationibus primis primisque principiis, ita omnis deliberata voluntas ex illâ voluntate innatâ ejusque virtute oriatur : (n. 12, 13.)

301. Horum autem omnium radicem esse, quòd Deus beatus hoc beatitudinis votum cuicumque naturæ ad imaginem suam factæ indiderit : (n. 14.) ulteriorem autem intimam profundissimamque radicem esse Dei bonitatem, necessariâ atque essentiali & transcendentali relatione respicientem ad nos : (sup. q. 13. art. 1, 2, 3.)

302. Hinc conficitur, ab auctore sub meo nomine vapulasse Sanctum Thomam, cùm scilicet reprehendor dicens, *nisi Deus esset totum hominis bonum, non idem fore diligendi rationem* : quæ verba à Præsule graviter reprehensa non mea sunt, sed Sancti Thomæ exscripta fideliter : (n. 22. & seq.)

303. Ex his autem intulimus secundùm Sanctum Doctorem, ipsam Caritatem super communicatione beatitudinis esse fundatam : (n. 38, 40.) Caritatem in Deum tendere ut est objectum, principium, causa beatitudinis : (n. 36, 39, 40, 41.) ut est finis ultimus ad quem & per se tendat Caritas, & cæteras virtutes dirigat : (n. 41, 42.) denique Dei fruitionem esse finem ad quem ordinatur homo per Caritatem. Ex quibus fit, ut nullus actus rationalis sine appetitu beatitudinis, & nullus actus Caritatis sine appetitu fruitionis esse possit : undè etiam Sanctus Doctor definitionem Caritatis ab Augustino traditam adoptat ut suam : (sup. q. 6. art. 2. n. 110.)

304. De Spei & Caritatis differentiâ, deque diversâ utriusque virtutis ad fruitionem tendendi ratione, Sancti Doctoris sententia explicatur, & indè deducta objecta solvuntur : (n. 121, 122, 129, 130.)

ART. VI. *De S. Bonaventura.*

305. Quæ S. Bonaventura nos docuit, hæc sunt. Ac primum, post Sanctum Augustinum ac Magistrum, de fruendo & utendo : Deum solum seipso frui nusquam indigentem : nostrum autem tàm usum quàm fructum esse ex indigentiâ (n. 73.) eum à quo quæritur Deus ut merces, ideò

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XVI.

non uti Deo, quia illum non refert ad aliud : (n. 74.) habere ergò puram & veram Caritatem : Deo fruendum ut eo qui nos faciat beatos, *quia in beatitudine est recta fruitio :* (n. 75.) Item Deo fruendum esse, eò quòd *sit nostra beatitudo, & quòd ipse solus perfectè finit & delectat ipsum animum propter se & super omnia*, Ibid. Qui est finis finiens atque consummans, hoc est, finis ultimus : ex quo tota ratio Caritatis instruitur. (n. 76.)

306. Hinc colligit sanctus ille Doctor, à quocumque justo amore Caritatis Deum plus diligi quàm seipsum, eò quòd diligatur *dilectione fruitionis*, propter se & super omnia: non *dilectione usûs* & propter aliud ; (n. 71.) quæ dilectio fruitionis sit ipsa beatitudo & finis ultimus, ut dictum est.

307. Hæc autem confirmantur, quia Deus *magis sit cuique rei intimus, quàm ipsa sibi ;* quare ex amore Caritatis anima *magis tendit in Deum quàm in se, quia melior est ei Deus quàm ipsa sibi :* (n. 77.) en Deus à Caritate quæsitus etiam ut est nobis optimus.

ART. VII. *Aliud ex eodem S. Bonaventurâ : & de amore sui per Caritatem.*

308. Luculentissimus autem locus adversùs D. Cameracensem est ille quo utitur, sed trunco. Refert enim id tantùm, quòd *Caritas velit bonum Deo, cùm vult eum esse summum bonum :* omittit autem quod eadem Caritas velit illud bonum & proximo & sibi, nempè *ut illud habeat per gratiam & gloriam :* (n. 70.) hîc autem fatetur Præsul, agi de verâ & propriè dictâ Caritate : ergò necesse est fateatur, verâ & propriè dictâ Caritate quemque velle habere Deum per gratiam & gloriam : (n. 71.)

ART. VIII. *De eodem.*

309. Hùc accedit, quòd idem sanctus Bonaventura interpretans illud Sancti Bernardi, quòd Caritas *non curet præmium*, de creato præmio fatetur : de increato negat : quia maxima *Caritas maximè desiderat habere Deum :* (n. 63, 69.) agit autem Sanctus, non de homine habente Caritatem, sed de ipso motu Caritatis : (n. 65, 66.) undè discrimen inter timorem pœnæ & mercedis desiderium, quòd pœna non sit Deus, nec aliquid Dei : merces autem & beatitudo summa sit ipse Deus : (n. 67.) propterea diligendus motu Caritatis, ut dictum est, (sup. art. 5 & 6.)

310. Agi autem hîc de Caritate propriè dictâ, prout contrà distinguitur à Fide & à Spe, easque informat, ex Sancti Bonaventuræ verbis, clarè habes probatum : (n. 69.)

ART. IX. *Corollarium ex SS. Thomâ, & Bonaventurâ, de Paulo desiderante Christum.*

311. Hujus ergò Doctrinæ præclarum est corollarium, nempè ex SS. Thomæ & Bonaventuræ conjunctis auctoritatibus ; locum illum Pauli, dissolvi desiderantis & esse cum Christo, esse verum motum veræ ac genuinæ Caritatis, eorumque Doctorum summum inter se esse concentum, & mihi cum ipsis.

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XVI.

ART. X. *De Scoto.*

312. Scotus is eſt qui maximè Præſuli favere videatur, defixâ Caritate in Deo ſecundùm ſe, & circumſcripto ſtudio *propriæ commoditatis* ab ejuſdem Caritatis notione: reprehenſo etiam Sancto Thomâ, qui Caritatem in beatitudinis communicatione fundabat: (n. 82, 85.) & tamen hoc reſtringit ad primarium Caritatis objectum: admittit autem ſecundarias objectivas rationes quibus valeat ratio relativa: nempè amantis & redamantis Dei, *communicando* ſe nobis, & *diſponendo nos ad beatitudinem*: in quo ſit *ſpecialis* quædam ratio amabilitatis, provocans ad amandum, & in ipſum Caritatis actum influens: (eod. n. 82.)

313. Hæc autem ſecundaria & poſterioris generis amabilitas reducitur ad ipſam excellentiam Dei, eò quòd non eſſet perfectiſſimus niſi redamaret; atque hinc fieri amicitiam, imò ſuperamicitiam, motivo creantis ac beatificantis Dei, unà cum ſummâ rei honeſtate conjuncto, ab eoque inſeparabili: (n. 84, 85, 86, 88, 89.)

314. Ex his conciliatio ſancti Thomæ cum Scoto, unâ rei ſummâ, licet non uno modo explicatâ: (n. 84, 85, 86, 87.)

ART. XI. *Praxis ex dictis, conſenſus Myſticorum.*

315. Summa conciliationis eſt, etſi Caritas hoc habet ſpeciale, quòd primarium adeóque ſpecificum ejus objectum ſit abſolutum ab omni re ad extrà, adeóque ab ipſâ beatitudine: tamen ex ſecundario motivo ea praxis inducitur, ut utraque motiva conjungantur: (n. 87, 89.) fiatque amicitia, hoc eſt, amor mutuus in quo conſiſtit Caritas: in quam praxim abeunt Myſtici quoque cum Scholis etiam adverſariis, Thomiſticâ nimirùm & Scotiſticâ: (n. 90, 91, 128.)

ART. XII. *Eſtius, Silvius, Suarez: ex his concluſio.*

316. Quamquàm non cenſui adhibendos multos Scholaſticos ad probandam rem facilem & claram, de quâ nulla unquàm fuit vera controverſia, tamen adduximus Eſtium, Silvium: (n. 15 & ſeq.) quibus etiam adjunximus Suarezium docentem, actum amoris gratitudinis eſſe elicitum ex ipsâ Caritate, manifeſtè ducto motivo ex reſpectu ad nos: (n. 127.)

317. Atque ex his certa & noſtra concluſio ſæpè repetita, ſæpè repetenda, Scholam ordinaſſe motiva Caritatis, non autem negaſſe, aut ſeparaſſe.

ART. XIII. *Falsò imputata nobis circa clauſulam*: nullo reſpectu ad nos.

318. De illâ clauſulâ tria demonſtravimus: primùm, circa eam nobis imputari falſa: ſecundò, ſententiam Præſulis ab eo quoque infractam: tertiò, multis argumentis probari non alium ejus vigere ſenſum, præter eum quem diximus.

319. De falsò imputatis q. 8. egimus, ſunt autem ejuſmodi: 1. Quòd ſententiam noſtræ adverſantem à totâ fere Scholâ tradi confeſſi ſumus, quod numquàm fecimus: (n. 133.) 2. Quod adverſemur Scholæ, neque ullum agnoſcamus motivum Caritatis præter ipſam beatitudinem; quod

Digitized by Google

est falsissimum & calumniosissimum : (ex n. 135.) 3. Quòd contritionis actum ex motivo divinæ perfectionis improbemus : aperta calumnia : (ex n. 138, 139, 140.) 4. Quòd formulam contritionis in catechismis, ac maximè ex Catechismo Romano editam improbemus : item calumniosissimum : (n. 143, 144.)

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XVI.

320. Ex quo patet nos non nisi per apertam calumniam à Scholâ dissociari potuisse : cùm è contrà, sanctum Thomam, sanctum Bonaventuram, Scotum, aliosque Scholæ principes ; ad hæc, Estium, Silvium, Suarezium sequamur duces : quorum testimoniis sæpè prolatis nullum responsum hactenùs datum est.

ART. XIV. *De eâdem clausulâ*, nullo respectu ad nos, *concessa ab auctore proferuntur : primum concessum de amore unitivo.*

321. Primum concessum est naturam amoris esse essentialiter unitivam, adeóque respectum ad nos ab amore Caritatis non posse distrahi : (n. 48, 95.)

ART. XV. *Secundum concessum de Deo ut benefico : auctoris contradictiones.*

322. Secundum concessum : amorem Dei ut benevoli, benefici, & beatifici pertinere per se se ad Caritatem : (n. 45, 96.) cùm tamen ex attributa per suum connotatum habeant inseparabilem relationem ad nos ; (ex n. 4. prop. 16.) hujus autem concessionis tanta vis, ut eâ solâ quæstio finita esset ; sed apertè variat auctor, totamque rem ad minuta deducit : (ex n. 98, 99.) Fictus autem Lovanienſis negat, Deum beneficum esse Caritatis objectum : (ex n. 108.) & ipse Cameracensis suo nomine, ejus rei gratiâ, meipsum recentissimè reprehendit.

IV. Lett. à M. de Meaux, pag. 13.

ART. XVI. *Tertium concessum, de amore sui, & de necessario appetitu beatitudinis.*

323. Tertiò concedit auctor, *necessitatem esse indeclinabilem, ut nos ipsos semper diligamus :* ergò in omni actu : (n. 27.) *neque fieri posse ut nos diligamus, nisi nobis optemus supremum illud bonum, quod est unum necessarium :* (ibid.)

324. Eam concessionem firmat illa sententia : quòd supponendum sit cum Augustino, *indeclinabile pondus, continuaque impulsio, sive tendentia in beatitudinem, id est, in fruitionem Dei :* (n. 28.) quo loco has duas voces notavimus, *continua, indeclinabilis.*

325. Ibidem cavillationes auctoris, ac præsertim quòd appetitus ille sit cæcus, elisimus : (n. 29, 30. & seqq.) quod idem efficacius inferimus ex S. Augustino : (n. 228.)

326. Hùc etiam referendum est id quod de amore sui, tam ex SS. Augustino, Thomâ, & Bonaventurâ, quàm ex ipso auctore diximus : (n. 113, 114, 115, 116, &c.)

ART. XVII. *De amore Dei ut amici, & ut sponsi.*

327. Quin amor Dei ut amici, & Christi ut sponsi, ad Caritatem pertineat, dubitari non potest ; cùm amor amicitiæ sit ipsa Caritas ; amor verò sponsi, ut sponsus est, sit sponsæ character proprius & innatus. Quòd

Digitized by Google

autem, & amicus, & sponsus voces relativæ sint, æquè perspicuum. Idem de Salvatore, &c. Non posse ergò clausulam de *nullo respectu* aliter intelligi quàm diximus, ex ipsâ terminorum notione demonstratum est: (n. 147, 148, 149.) quo etiam loco miras de Sancto Salesio D. Cameracensis cavillationes attulimus: (150, 151, 152.)

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XVI.

ART. XVIII. *De S. Bernardo: novus locus ab auctore productus & truncatus.*

328. De sancto Bernardo singularem quæstionem instituimus decimam: (n. 155.) cujus hæc summa est: propter se Deum diligi, sive pro suo nostro merito, sive pro commodo diligatur, eò quòd præmium nostrum sit ipse qui diligitur: pro merito autem suo diligi ex eo quòd multùm meruerit de nobis, prior nos immerentes diligens: (n. 156, 157 & seqq.) quo patet duas diligendi causas ad quas reliquas revocat, valere per respectum ad nos: quod erat probandum nobis.

329. Melliflui Doctoris novum Præsul profert locum quartâ Epistolâ ad nos, ex sermone de diversis affectionibus animæ: qui sermo totus adversatur Præsuli. Citat autem hos locos de animâ validiore, quæ ætatem infantilem & novitiorum statum prætergressa, *non lacte jam potatur, sed vescitur solido cibo: nec parvas parvulorum consolationes captans*, sed ipsam *beatam spem*. Hæc ille: quæ quid ad rem faciant non video. Auctor autem ex his elicit agnosci à Bernardo naturalem nostrî amorem qui rescindi in Perfectis debeat: de quo tamen amore ne verbulum quidem occurrit, nisi fortè existimet primas ineuntis devotionis suavitates esse naturales: quod & Bernardus improbat, cùm hîc eas tribuat gratiæ & dono Dei, & nos alibì refellimus, & ipse auctor rejicit.

IV. Lettre à M. de Meaux, pag. 18. Serm. de aff. an. de div. 8.

Ibid.

Préf. de l'Inst. Past.

330. Frustrà autem Præsul objicit hæc verba S. Bernardi: „ Invenitur tamen alter gradus sublimior & affectus dignior isto, cùm penitùs „ castificato corde, nihil aliud desiderat anima, nihil à Deo quærit, quàm „ ipsum Deum. „ Ergò quærit Deum, Deum habere vult; quod unum intendimus. Undè subdit: „ Crebro scilicet didicit experimento, quoniam „ bonus Dominus sperantibus in se, animæ quærenti ipsum: ità ut ex affectu „ cordis clamet, Quid mihi est in cœlo? Deus cordis mei, & pars mea „ Deus in æternum! quæ manifestè ad fruitionem spectant. „

Ibid.

331. Sic Bernardus: Præsul autem hæc verba quibus ipse Sanctus mentem suam maximè explicat, prætermittit: quâ fide, nescio: profert verò sequentia: „ Neque enim tuum aliquid, non felicitatem, non gloriam, non „ aliud quidquam tanquàm privato sui ipsius amore desiderat anima, quæ „ ejusmodi est: quo loco iterùm sistit auctor: hæc autem omittit: sed tota „ pergit in Deum, unicumque ei & perfectum desiderium est, ut introducat eam rex in cubiculum suum, ut ipsi adhæreat, ipso fruatur. Undè & „ jugiter revelatâ facie, quoad potest cœlestis sponsi gloriam speculando, „ in eamdem imaginem transformatur de claritate in claritatem. Ex hoc „ planè audire meretur: Tota pulchra es. Et audet ista loqui, Dilectus „ meus mihi, & ego illi; atque in ejusmodi felicissimâ & jucundissimâ „ confabulatione delectatur gloriosa cum sponso. „

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XVI.

332. Non piguit integra hæc verba transcribere, ut lector intelligeret, quam felicitatem, quam gloriam anima illa despiciat: nempè eam felicitatem, eam gloriam, *quæ non sit in sponso*: quam proindè anima non nisi *privato sui*, hoc est, inordinato *amore desideret.*

Ibid.

333. Quod igitur hîc fingit auctor *amorem naturalem etiam per respectum ad beatitudinem formalem*, somniat. Neque enim Bernardus hîc quidquam loquitur de amore naturali, aut de beatitudine formali quam anima refugiat; illa enim fruitio, illa Caritas, illa felicissima confabulatio cum sponso, quâ tantoperè delectatur, nihil quidquam est aliud quàm ipsa beatitudo formalis & creata, quam auctor in ore habet: neque enim aut illa claritas, aut illa confabulatio, increatum est aliquid; cùm sit tamen id quod nos formaliter beat. Hoc autem neque ab anima refugi, neque ad *privatum sui amorem* trahi, aut Bernardus dicit, aut finit ipsa veritas.

334. Cave dixeris istud de Deo, sive, ut Augustinus loquitur, de veritate, gaudium esse naturale, nisi eo sensu quo necessariò & per se naturam delectat, exsatiat; neque tamen minùs cœleste & infusum est.

335. Cæterùm, ut diximus, hic beati Bernardi locus totus noster est. Ostendit enim sponsam, hoc est, animam perfectissimam, perfectâ Caritate quærere Deum, quo fruatur: cujus amore mutuo delectetur: cum quo suavissimè colloquatur: maximo sanè & inseparabili respectu ad animam.

ART. XIX. *De excluso ab auctore salutis desiderio.*

336. Quæstione decimâ quartâ, salutis desiderium ab ipso quinto gradu seu statu excludi demonstravimus: SS. Joannis Chrysostomi & Ambrosii perpendimus locos, atque ex his demonstravimus, pessimè esse conclusum, ipsum salutis desiderium nec imperatum, nec suasum, & anguśti animi esse, & ad imbecilles animas remittendum, quod auctor intendit: (n. 258.)

ART. XX. *De amore naturali: Alberti Magni auctoritas.*

337. Quæstioni xv. eâ de re institutæ tantùm addimus quæ ex Domini Cameracensis recentibus scriptis collegimus. Reducit in palæstram Albertum magnum in Instructione Pastorali citatum, ad stabiliendum *commodi* etiam *æterni* nomine, amorem naturalem. Miror autem à Præsule me compellari his vocibus; *Ipse tu agnovisti in ejus auctoris verbis commodum æternum, quod in æternitate non superfit.* Hinc insultat his verbis: *Quid de tuâ ratiocinatione credendum est, cùm falsa illa sit ex te ipso, cùm ad Albertum Magnum qui eâdem voce usus est adhibetur.*

Pag. 63.

IV. Lett. à M. de Meaux, pag. 21.

338. Mirum, inquam, sic agi, tanquàm concesserim in Alberto Magno aliud æternum esse commodum, quàm salutis æternæ: atquì ego ne cogitavi quidem. Perfecti amoris nomine apud illum Doctorem intellexi Caritatem, *quæ nullum commodum sive temporarium sive æternum quæreret, ut in eo scilicet finem ultimum collocaret.* Hæc mea verba sunt, quæ auctor ad amoris naturalis significationem trahere frustrà nititur.

Préf. ibid. Alb. Mag. ibid.

339. Quando

339. Quandoquidem verò Præsul Albertum Magnum adduxit, sciat illius sententiam nihil differre ab illâ cæterorum Doctorum ac maximè Sancti Thomæ quo discipulo gloriatur. Æquè enim felicitatem definit: *Id quod est optimum; propter quod omnia alia operata sunt; propter felicitatem enim omnis fit operatio.* Nulla ergò est quæ non ad eum finem referatur; ac frustrà quæritur actus humanus ab illo fine absolutus. Pergit: *Summum bonum est beatitudo, hocque bonum voluntatis est objectum*: non ergò ulla voluntas est ab hoc bono absoluta. Quod quidem posteà sic exponit: *Bonum ipsum commune, cujus ratio in intellectu, est objectum voluntatis.* Rursùs: *mens quia imago Dei est, beatitudinis est particeps*: quam proindè si abdicat, non vult esse imago Dei: denique sic describit naturam voluntatis, ut, quia est *appetitus intellectivus*, nedum cæco impetu feratur, *ad ipsam tendat rationem appetibilitatis absolutè*, quæ ab intellectu apprehenditur; quæ ipsa Doctrina est, quam à B. Augustino ductam B. Thomæ tradidit.

De apprehens. part. 7. n. 8.

340. De præmio autem sic habet: *Est gaudium de Deo quod præmium essentiale est: quod præmium in apertâ Dei apprehensione aut ad ipsum jucundissimâ conjunctione tanquam sponsum consistit, quæ beatitudo vocatur.*

341. Quòd ergò delicata *anima quasi abominatur per modum commodi vel præmii amare Deum*, si ad extremum urgeas, beato auctori quem laudas apertè repugnaveris. Omninò comparatè ista intelligenda sunt, nihilque aliud indicant, quàm sponsam supra *commodum ac præmium* aliquid cogitare. Quin etiam *is qui diligit Deum, quia sibi bonus est, & propter hoc principaliter ut suam beatitudinem sibi communicet*, (en *principaliter*, id est, ita ut in eo finem ultimum collocet:) *naturalem & imperfectam Caritatem habere convincitur.* Quæ verba etsi in speciem sibi faventia referre auctor erubuit: satis enim intellexit *imperfectum* illud sonare inordinatum; nec Caritatem Dei esse, sed suî, quæ in eo desiderio ut in fine ultimo acquiescat, ac secundarium objectum loco primarii principalisque ponat.

342. Sanè motiva secundaria beatus auctor non tacet in eodem paradiso animæ ad litteram Q. *Inductivum*, inquit, *veræ Caritatis est agnitio Dei: nam in ipso materia totius dilectionis consistit*, scilicet *nobilitas, potentia, benignitas, pulchritudo, providentia, &c.* quæ sunt pleraque relativa ad nos. *Item*, inquit, *dilectio Dei ad nos æterna, immensa, non interpolata & fidelissima inductiva est veræ Caritatis.* En illa secundaria quæ inducant Caritatem veram, & ad Deum secundo loco nos moveant, ipsâ Dei gloriâ instar finis ultimi ac primarii collocatâ; quod cum omni Scholâ planè congruit, ut vidimus.

ART. XXI. *De piis excessibus.*

343. Quod pios excessus Sanctis tribui auctor crimini imputat, ex Chrysostomo atque ex ipso Paulo confutavimus: (n. 197, 201, 202.)

344. De amatoriis amentiis remisimus ad Bernardum & alios: (Mystici in tuto, n. 193.) nunc juvat afferre locos in quibus mellifluus Doctor sponsam negat suî rationisve compotem: dici ebriam amore; alibi, saturam, eructantem, &c. Quippe ex cellâ vinariâ prodeuntem: *totum quod rationis consilii judiciive videtur* oblitam. His subjungimus Guillelmum S. Theo-

Serm. 73. in Cant.

Ibid. Serm. 7.

Ibid. 79.

Digitized by Google

SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XVI.

dorici Abbatem, Bernardo ſupparem, ejuſque adhuc ſuperſtitis vitæ ſcriptorem ſanctiſſimum, cujus hæc verba ſunt : *Audi ſanctam inſaniam : ſive mente excedimus, Deo. Vis adhuc audire inſaniam ? ſin autem dele me de libro vitæ. Vis aliam ? ipſum audi Apoſtolum : Optabam anathema eſſe*, &c. *hæc ad Spiritûs ſancti adventum Apoſtolorum ebrietas : hæc inſania, cùm diceret ad eum Feſtus : Inſanis, Paule*, &c. Malè ergò ſibi auctor conſulit, qui immodico ſtudio reprehendendi noſtra, Sanctos etiam reprehendit.

De nat. & dign. am. c. 3.

345. Neque ideò Paulus aliique ejuſmodi amatores meriti exſortes, cùm & illuſ ad meritum amoris ſpectet, quòd ejus vis non niſi tantâ hyperbolè exprimi potuerit : quod ſæpè dicendum eſt adversùs auctorem aſſiduè nobis hæc falſa imputantem.

ART. XXII. *Futiles quæſtiones.*

346. De purâ naturâ, de animæ rationalis mortalitate, de felicitate neglectâ à philoſophis, deque aliis ejuſmodi, futiles quæſtiones ad involvendam rem introductas ſæpè notavimus : (n. 203, 206, 243.) non enim Paulus, non Moſes, non alii ad hæc animos retorquebant : agitur non de vanâ & præpoſterâ imaginatione cujuſvis alterius ſtatûs, ſed de *anathemate à Chriſto, de libro vitæ æternæ*, rebus ſtantibus ut ſunt, à Deo per Evangelium conſtitutæ. Porrò beatitudinem & naturalibus & ſupernaturalibus votis appetendam, etiam in illis actibus, quibus eam ex impoſſibili abdicare videbantur, gerebant in animo : (n. 207, 208.) alioquin nec habuiſſent Caritatem quæ eſt motus ad fruendum : (n. 109, & ſeq.)

ART. XXIII. *De primariis & ſecundariis rationibus objectivis Caritatis.*

347. De illis tam in ſe conſideratis quàm inter ſe comparatis, quid auctor ſentiat, & quàm ipſi adverſentur Doctores cæteri, ſæpè quidem commemoravimus, præcipuè verò : (n. 92, 106.) quæ ad enodandam difficultatem omnem & Scholæ decreta explicanda & tutanda vel maximè pertinent : atque etiam ad oſtendendam hujus controverſiæ gravitatem : (n. 107, 108.) his autem poſitis & in unum brevitatis gratiâ recollectis, auctoris errores facilè eluceſcent.

ART. XXIV. *Errores in hoc libello notati recenſentur.*

348. Non enim omnes, ſed eos quos in hoc libello memoravimus, recenſemus : ſunt autem ejuſmodi.

N. 7, 8, & ſeq. 18, 20, 21, 22, 228.

I. Error : non omnem actum rationalem fieri ex amore ſive appetitu innato beatitudinis tanquàm finis ultimi : contra S. Auguſtinum expreſsè, & contra univerſam Theologiam.

N. 9, & ſeq. 30, 31, 209.

II. Appetitum illum innatum eſſe cæcum : contra eumdem.

N. 20, 21, 207, 208.

III. Amputato motu ad fruendum Deo, vigere perfectiſſimam Caritatem.

N. 109, 110, 111, 112, 115, &c. 293, 299.

IV. Non ergò valere definitionem Caritatis ab eodem Auguſtino traditam, & à Magiſtro, à S. Thomâ, & univerſâ Scholâ receptam.

V. Ex eo quòd amor Caritatis ſit penitùs abſolutus ab omni reſpectu ad

Digitized by Google

nos, etiam quoad motiva secundaria ac subordinata minùsque præcipua, sequitur contra Scholam universam error gravissimus; quòd amor Caritatis non sit, ut omnis amor, essentialiter unitivus. SCHOLA IN TUTO, QUÆSTIO XVI.

VI. Ex quòd amor Dei ut amici, ut Domini, ut Dei nostri: Christi verò ut sponsi, ut Salvatoris, &c. Caritatis non sit; quòd est contra Evangelium, & consensum Patrum & Theologorum omnium.

VII. Ex his everti à sancto Bernardo allatas duas causas diligendi Dei *propter se*, nempè: pro *merito suo*, pro *commodo nostro*. N. 95, 131, 147, 148.

VIII. Amorem justificantem, qui ab auctore quarti gradûs dicitur, etsi Deum sibi rebusque omnibus, nullâ exceptâ, anteponit, nec sibi felicitatem quærit, nisi in quantum subordinata est gloriæ Dei; tamen non esse amorem purum. N. 147, 148, 155, 231, & *seq.* N. 156, 157, & *seq.*

IX. Dari amorem purum, qui quinti gradûs dicitur, super quantum illum gradum, licèt hic vim omnem amoris comprehendat. N. 163, 169, 170, & *seq.* 175.

X. Amorem illum purum, sive quinti gradûs, plerisque sanctis animabus esse inaccessum, nec eis prædicandum. *Ibid.* & 186. N. 178, & *seq.*

XI. Amorem quarti gradûs subordinari Dei gloriæ magis habitu quàm actu, nec ad eum plerumque referri magis quam actum peccati venialis. N. 172, &c.

XII. Actum peccati venialis Deo habitu subordinatum esse.

XIII. Quidquid non est habitu subordinatum Deo, esse peccatum mortale: ex quo sequitur, nullum esse veniale peccatum.

XIV. Actum amoris elicitum, ex suppositione impossibili, quòd anima justa æternis suppliciis, rebus ut sunt, addicatur, in se absolutè perfectiorem esse, quàm actum alioqui perfectissimum sine illis suppositionibus. N. 207, 210, 227.

XV. In iis actibus qui per suppositiones impossibiles fiunt, etsi non ipsam rem, tamen motiva reipsâ separari. N. 202, 227.

XVI. In eo amore ita immolari salutem, ut beatitudinis ac salutis desiderium ab eo amputetur. N. 207, 227.

XVII. Secutos non fuisse Mosen & Paulum, quòd non essent, ille delendus è libro vitæ, hic verò anathema futurus: maximâ Sanctorum contumeliâ, & in Deum blasphemiâ. N. 190, 194, & *seq.* 201, 215, 235.

XVIII. Præter illud salutis sacrificium conditionatum ex impossibili, à S. Joanne Chrysostomo ejusque Scholâ & aliis quibusdam agnitum, dari aliud sacrificium absolutum cujus nulla fit mentio apud illum & cæteros Patres aut auctores. N. 197, 237.

XIX. Sacrificium illud absolutum consistere in eo quòd casus impossibilis non modò possibilis, sed etiam actu realis æstimetur. N. 238.

XX. Sacrificii ergo illius absoluti idem esse objectum atque conditionalis, nempè salutem æternam. *Ibid.*

XXI. Spem mercedis, salutisque desiderium in Perfectorum statu nec suasum, nec imperatum, & ad imbecilles angustasque animas remittendum. N. 259, 260.

Hæc igitur sunt, quæ ex hoc libello facilè condemnentur. His adde alios errores copiosè demonstratos: (Mystici in tuto: & ibidem recollectos, n. 174, 175, 176.) Verùm & hæc & alia benè multa, quibus se Quietismus erigere nititur, positis fundamentis, ac remotis obicibus, Deo dante, posteà breviùs ac plenius enitescent.

Digitized by Google

QUIETISMUS REDIVIVUS.

QUIETISMUS REDIVIVUS.

ADMONITIO PRÆVIA

De Summâ Quæstionis, ac de variis Libri Defensoribus.

1. MIROR sic affectos esse quosdam, ut cùm illustrissimi Cameracensis explicationes abjiciant, nihilò seciùs ejus librum mordicùs tueantur, ipsique faveant plusquàm ipse sibi. Et is quidem abjectâ Spe tuendi libri, ut sonat, non modò versionem latinam apparavit eam in quàm multa nova interfereret: verùm etiam ingenti studio Institutionem Pastoralem adornavit, quâ explicationem affectûs naturalis ac motivi novo modo sumpti adeò necessariam judicaret, ut liber ipse collapsus abiret in ruinam, nisi hoc se adminiculo sustentaret. Quin etiam in quâdam epistolâ pronuntiavit istud: Hâc interpretatione sublatâ, nullâ sui parte constare posse librum, ac *de paginâ ad paginam, imò de lineâ ad lineam scatere insaniis sive amentiis.* Hæc ille: cui tamen, si Deo placet, novi defensores meliore viâ, quàm quâ ipse se purgat, consulendum putant.

I. Lett. à M. de Meaux, pag. 46.

2. Nec immeritò ejus explicationes abjiciunt: quippe quæ toto libro nullâ vel levissimâ voce indicatæ, ac desperatis rebus præposterè ac per vim intrusæ sint contra omnium lectorum sensum. Nemo enim profectò affectum naturalem loco proprii commodi substitutum, erat suspicatus: nemo motivi nomine aliud intellexerat, quàm consueto more objectum aut finem extrà positum quo ad actus singulos moveremur. Per motivum autem intelligi non ejusmodi finem, sed ipsum impulsivum interius: tam nova & inaudita omnibus significatio est, ut nemini prorsùs veniret in mentem. Neque quidquam aliud intelligere, neque in nostrâ Declaratione ponere poteramus, quàm id quod intelligebant & sapiebant omnes; neque nos amorem naturalem aliaque ejusmodi commentitia & à libro penitùs aliena nullique omninò cognita, divinare ac somniare oportebat.

3. Neque tamen hîc ratiocinatione agere volumus, sed ipsâ auctoritate gestorum: habemus enim præ manibus explicationem illustrissimo Carnotensi ab auctore, ac per hunc nobis traditam, non ita multò post editionem libri. Hâc autem explicatione illustrissimus Cameracensis per commodum quidem proprium, nihil aliud intelligebat quàm ipsum *bonum nobis*, quod est objectum Spei theologicæ; per motivum verò nihil aliud quàm finem extrà positum: nullâ usquam aut amoris naturalis, aut motivi interioris mentione: quod idem illustrissimus Carnotensis, datâ Epistolâ Pastorali maximè Theologicâ, ex ipso verborum tenore tam liquidò ostendit, nullus ut dubio locus supereſſe possit.

Lett. Past. pag. 58.

4. Grave quidem est nobis, grave Carnotensi, de Cameracensi aliud credere, quàm id quod idem Cameracensis, Deo teste appellato, à se in-

Ibid. p. 69, 79, 80.

Digitized by Google

tellectum esse significat. Sed sive id oblivione, sive quâcumque aliâ ratione gestum, ipsa verba nos cogunt vetantque aliud intelligere in Cameracensis libro, quàm id quod & ipse datâ quoque explicatione prodidit, & omnes, etiam ejus acerrimi defensores, intelligendum arbitrentur. QUIETISMUS REDIVIVUS.

5. Quòd autem assiduè purum amorem obtendunt, ac pulcherrimæ vocis splendore se capi profitentur, id quidem vanum est. Neque enim purum amorem eum qui vera Caritas est illa justificans, inficiatur quisquam. Caritatem enim scimus eam quæ, teste Apostolo, *non quærit quæ sua sunt*, atque ita ex Dei gloriâ ac perfectione conceptam, ut ad eum finem alii omnes animi sensus voluntatesque referantur. Hanc à Cameracensi quarto gradu collocatam, maximè collaudamus: improbamus autem tantùm, amorem quinti gradûs, unum puri amoris nomine celebratum, qui se Spei auxilio jurari & excitari nolit. Non ergò de vero puro amore quem Schola omnis agnoscit, ulla nobis concertatio est: sed de amore fictitio, qui virtutes omnes theologicas supergressus ideò se purum vocitat, quòd Spei christianæ opem ac motivum ipsum æternæ salutis abjiciat. Neque sustinemus amorem purum dici eum, qui divinam fruitionem, hoc est, summum & immortalem ex Dei visione amorem pro fine non habeat, nec votis omnibus complectatur. *I. Cor.* XIII. 5.

6. Sanè Cameracensis, ut ab imperfectâ, nec ad liquidum purâ Caritate, ad perfectam & puram transeamus, vult amputari aliquid; nempe studium commodi, mercedis, beatitudinis. Hoc autem quod amputat, vel est illud studium, affectus ille naturalis, commodi, mercedis beatitudinis, quem tantis conatibus in Institutionem Pastoralem invexit; vel est ipsa Spes theologica, sive in Spe theologicâ movendi illiciendique animi vis.

7. Cameracensis autem studiosissimi defensores non illam affectûs naturalis explicationem admittunt: ergò admittant necesse est Spei theologicæ moventis excidium illud, quod & nos criminamur, & ipse Cameracensis improbat: non ut leve quoddam facinus, sed ut impietatem, quam à nobis imputari sibi omnibus paginis queritur. *Inst. Past.* p. 18, 23, 37, 49, &c.

8. Mira ergò libri sors quem defensores ejus eâ tantùm ratione à se propugnari posse putant, quam ipse auctor unà nobiscum rejicit ut impiam.

9. At enim, inquiunt egregii defensores, nos opem non omninò tollimus, sed eam in ipso amore puro virtute contineri, eoque suppleri dicimus. Triste perfugium: cùm Paulus Fidem ac Spem, reipsâ, non tantùm virtute manere ac distingui pronuntiaverit. *Nunc autem:* toto scilicet hujus vitæ decursu, atque adeò in Perfectis quoque, *manent tria hæc:* enucleatè, distinctè; & per proprios actus: *Fides, Spes, Caritas*: *major autem horum*, non sola, sed major *est Caritas*, has animans, regens, sibique conjungens, & ad sese referens, non autem consumens, aut eorum actus premens. *I. Cor.* XIII. 13.

10. Nec aliter Malavallus, Molinosus, Guyonia, Spem illæsam prædicabant, quàm quòd puro amore illo uniformi ac permanente, virtute contineri, illoque adeò suppleri memorabant: quos nos alibi reprehendimus, *Etats d'Or. l.* III. *n.* 21.

QUIETISMUS REDIVIVUS.

nec ipse Cameracensis excusat : & in ipsis Issiacensibus articulis, Fidei ac Spei aliarumque virtutum actus cum Caritate conjunctos, sed tamen *distinctos* explicitosque subscripsimus. Qui ergò Cameracensi hanc excusationem subministrant, Malavallum, Molinosum, Guyoniam, infausta & damnata nomina, reducunt in Ecclesiam.

Art. 1, 2, 3, 13.

11. Alia argumentatio : Ille actus Spem supplens & virtute eminenterque continens, vel est actus Caritatis, vel actus Caritate major. Atquì actus nullus est actu Caritatis major : est enim ea virtus Caritas quæ omnibus aliis virtutibus *major est* : eâ autem major esse nulla memoratur. Quin illa dilectio quâ negat Dominus ullam esse majorem, non est aliud quàm Caritas. Ex eo autem quòd omnibus virtutibus major sit, non sequitur ut suppleat reliquas, sed ut eas adjungat sibi, eis emineat, eas regat. Ergò supplementum illud Spei fictitium est.

Joan. XV. 13.

12. Si potest Spes ejusve actus Caritate suppleri, maximè ex eo quòd dicat Apostolus, *Caritas omnia sperat*. Atquì eâdem ratione dicit, *Caritas omnia credit* : ergò tam Fides quàm Spes Caritate suppleri posset, quod nemo dixerit.

I. Cor. XIII. 7.

13. Sanè haud magis licet supplere Spem quàm Fidem : Fidem autem alio actu perfici, verum est : suppleri autem, falsum : nec minùs impossibile est sine Spe, quàm *sine Fide placere Deo*, quod ait Apostolus : cùm eidem Apostolo *Fides sit sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium.* Ergò sine Spe ejusque expressis actibus, æquè ac sine Fide ejusque actibus, anima fidelis esse non potest.

Heb. XI. 6. *Ibid.* 1.

I. Cor. XIII.

14. Tùm ea Caritas, quæ ex Apostolo *omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet* : non est alia Caritas, quàm ea quæ est Justis omnibus communis : si ergò ex eo loco concludi posset, Spem ut Caritate contentam ab eâ quoque suppleri, id ad omnes status vitæ christianæ pertineret : nec tantùm ad illum puri amoris statum qui sanctissimis quibusdam inaccessus esse fingitur. Non autem id pertinet ad omnem vitæ christianæ statum : alioquin ubique tam Spei quàm Fidei elideretur actus, quod est absurdissimum & erroneum.

15. En quàm portentosam & à Scripturis alienam Theologiam cogantur inducere, qui tuendum aut excusandum Cameracensem suscipiunt.

16. His igitur explosis, alii defensores prodeunt, quorum hæc excusatio sive responsio est : Nos quidem confitemur optandum ut nunquam extitisset ac prodiisset liber tot æquivocationibus scatens : cæterùm posteaquàm prodiit, nullâ Censurâ est dignus : qui scilicet ubi occurrerit aliqua prava propositio, alibì confestim aliam contradictoriam statuit : ita ut nullus sensus perspicuus ex libro eliquari possit : quare *prudentiali*, ut loquuntur, Censurâ, non autem juridicâ affici potest.

17. Hæc excusatio libros ferè omnes hæreticos æquè à juridicâ Censurâ liberaret. Ut enim omittam Censuras non *prudentiales* illas, sed jurisdictionales easque gravissimas, *periculosum in Fide*, *inducens in hæresim*, aliasque ejusmodi quas libro æquus omnis, licet benignissimus, interpres inussisset : quis Nestorio, quis Pelagio, eorumque asseclis non etiam ab hæresi pepercisset, si eorum & asseclarum propositiones contradictorias attendisset ;

Digitized by Google

Vide de *homousio*, de *theotoco*, Semiarianorum ac Neſtorianorum technas: vide Severianorum, Semieutychianorum de duabus naturis. Vide Monotheliterarum de duabus voluntatibus pugnantia deliria: vide apud Proſperum carmine de ingratis, imò etiam apud Auguſtinum, quibus artibus Pelagius lubricus anguis elapſus, ac vix unquàm ſatis manibus comprehenſus & conſtrictus evaderet. Audenter dixero: Nullus error, nulla hæreſis planè condemnabitur, ſi ex repugnantibus eorum duces liberentur, quibus eos magis gravari oportebat.

QUIETISMUS REDIVIVUS.

18. Ipſe Molinoſus quantâ arte ſerpit? ipſe Malavallus, ipſa Guyonia vix erroris aut hæreſis deprehendi poſſint, ſi repugnantiæ pro excuſationibus habeantur. Vide quæ eam in rem diximus in opere de ſtatibus Orationis, lib. I. n. 28. & X. n. 1.

19. Ergò ut errantibus in Fide omne præcluderetur effugium, ea ſemper regula viguit, ut quod eſſet per ſe hæreticum notaretur, inſuper habitis excuſationibus, contradictionibus, tergiverſationibus: ſi quæ ambiguitas, ſi qui nodi inter ſe ita implicati occurrerent, ut ex his eliquatus ſenſus vix expediri poſſet, non propterea dimitterentur intacti; ſed ancipiti illo gladio, quod eſt verbum Dei, ab ore Chriſti prodeunte potiùs ſecarentur: atque etiam inter Cenſuras errantium memoraretur illud à S. Leone II. prolatum, Ut quiſquis erraverit, idem ſui ipſius impugnator extiterit. *P. 34, 373, 374.*

20. Eat ergò neceſſe eſt condemnatus liber, quo duce bonæ mentes in tenui & ambiguo veri falſique diſcrimine nimis laborarent: quo proindè non modò mulierculârum, ſed etiam quarumvis imbecilliorum animarum, interdùm & firmiorum capita læderentur: animi fatiſcerent, aut in nubes avolarent, aut quod eſt peſſimum, novæ perfectionis atque exquiſitiſſimæ ſanctitatis ſpecie in occultam ſuperbiam agerentur. *Epiſt. ad Imp. poſt Conc. VI.*

21. Neque tamen verum eſt, ineſſe libro omnimodam & inextricabilem contradictionem, ac ſemper occurrere propoſitiones alias aliis oppoſitas ſive colliſas. Ecce enim illa propoſitio de Chriſti perturbatione involuntariâ, nihil apud auctorem habet excuſationis: quin ipſe eam planè abnegavit, aliiſque imputatam voluit: quam tamen defenſores ejus, ipſo quoque invito, tueri memorantur. Nec pudet ſuaſiſſe auctori, ut manifeſtum errorem, etiam ejuratum & abjectum, reſorberet, ut fecit, & nos demonſtravimus. *Vid.* Etats d'Oraiſ. *locis ſuprà cit.* *IV. Lett. à M. de Meaux, pag. 24.* *Rép. à IV. Lett. n. 20.*

22. Quid illa propoſitio perperàm Auguſtino imputata? *Omne quod non provenit ex principio Caritatis, ex cupiditate provenit eâ quæ omnium vitiorum eſt radix.* Quam propoſitionem ipſe non aliter excuſat auctor, quàm attributâ etiam Auguſtino eâ Caritate quæ ſit naturalis, non virtus theologica: atque eâ cupiditate vitiorum radice quæ ſit innocua: cujuſmodi excuſationes ſi valent, jam apud quoſvis auctores etiam fallaciſſimos nihil erit inexpiabile. *Max. p. 7.* *Inſtr. Paſt. pag. 16.* *Ibid. p. 14.*

23. Nec minùs inſolens eſt illa propoſitio de ſacrilego amore ſui, qui tamen ad juſtitiam & ad converſionem, invitâ omni Theologiâ, iterùm ac tertiò, correctione nullâ, præparare dicatur. *Max. p. 17, 18, 20, 21.*

24. Atquì imperitiùs, inquies, ſive magis incautiùs quàm fallaciùs di-

Digitized by Google

xit ? peſſimè : neque enim de rebus maximis ac reconditiſſimis tantâ confi-
QUIETISMUS REDIVIVUS. dentiâ dicere debuit, qui non à Theologiâ ſatis amplum ſibi præſidium comparaſſet.

25. Ac tametſi, ut in falſo ſyſtemate, ſunt multa apud auctorem quæ inter ſe pugnent, tantùm abeſt ut omnia ejuſmodi ſint : ut contrà certum ſit, ipſam Doctrinæ Summam falſis, ſed ſibi conſentaneis conſtare decretis ſive principiis. Deducturus enim animas ad illam purgationem quâ ſalutem ipſam perfecto & abſoluto ſacrificio devoverent, in eoque ſacrificio perfectionem chriſtianam collocarent ; jam indè ab initio ei purgationi, quam Summam eſſe voluit, comparavit viam, inducto amore illo cujus in eo eſſet puritas, ut vel eſſet penitùs exſpes, vel ſaltem ab omni Spe independens, nullo Spei, nullo mercedis æternæ, nullo ipſius Dei potiundi motivo excitaretur : ex quo ſit conſequens ſalutis, ut eſt ſalus, indifferentia ; nullâ tanti beneficii ad amorem inflammandum habitâ ratione.

Max. p. 37, &c. Hinc etiam profluit *ſuæ reprobationis convictio invincibilis*, & illa *casûs impoſſibilis ad ſalutem devovendam in realem & actualem ipſi animæ perfectæ viſæ & approbatæ converſio* : quæ ſi auctor obtinuerit, nihil jam prohibebit quominùs in deſperationem eam quæ ſummi & abſoluti ſacrificii loco habeatur, prona ſint omnia.

Max. p. 87, 90. 26. Neque verò obſtabit illud, quod illa convictio *apparens non intima vocitetur* : hoc enim ipſum eſt quo Molinoſiſmi ratio conſtat, quod deſperatio ſimul & invicta ſit, nec tamen intima, ſed tantùm apparens : eodemque ritu ipſa infidelitas & quæcumque crimina atque flagitia, vero licèt actu perpetrata, tantùm apparentia ſint, internamque virtutem relinquant incolumem.

Max. p. 61. 27. Neque hujus rei omittitur radix, nempe *generale deſiderium* non modò *cognitarum*, verùm etiam *omnium latentium voluntatum Dei* ; quibus ipſa prædeſtinationis ac reprobationis decreta, cùm ſint omnium occultiſſima, continentur : in quo ipſe Præſul, & Guyoniæ gratificatur, & totum Molinoſiſmum ſuis principiis aptum & connexum ſtruit.

Rélat. du Quiet. 28. De quâ re dubitatio nulla ſupereſſe jam poteſt, poſteaquàm editâ rerum relatione ex ipſius geſtis ſcriptiſque contextâ, exque ipſis litteris ejus manu exaratis ; à nobis luce meridianâ clarius demonſtratum eſt, totam hanc cauſam, quæ tanto ambitu agitatur, indè eſſe profectam, quòd à Guyoniâ ſuâ tuendâ abſtinere nolens, ab amicis & Coepiſcopis diſcedere, & omnia perturbare maluit, quàm ut amicam intimam, atque ex ipſâ ſpiritualis vitæ ratione conjunctiſſimam, ſuo præſidio deſtitutam relinqueret.

29. Quo etiam coactus eſt, & Molinoſo Guyoniæ conjuncto parcere, & à falſorum ſpiritualium cenſu damnatum ejus nomen eradere, & cum Quietiſtis eam inire ſocietatem quam principiorum ac dogmatum declarat.

30. Hæc tamen principia, ne ſe ipſa proderent, quibuſdam involucris occultari oportuit : undè multis in locis malè conſarcinata, imò verò diſſuta atque diſrupta apparet Oratio ; ſparſaque ambigua quæ vim apertioribus tollere videantur ; quæ ſi excuſationi ſint, librumque à Cenſurâ immunem

munem præbeant, jam ad illum occulta Quietiſtarum factio, quaſi dato ſigno, latenter confluet, aut inter vera falſaque pendebit animus, totaque Eccleſia fluctuabit. QUIETISMUS REDIVIVUS.

31. Nec juvat auctorem, quòd ab iis conſequentiis abhorreat, quarum principia ac fundamenta poſuit: neque prohibere quiſquam poteſt, quin libro innocuo viſo & in auctoritatem recepto, ejus legitimæ ac veræ conſecutiones ab invitis quoque extorqueantur: cùm præſertim non deſint ipſis principiis congruè voces: nempe *docilitates, humiliationes quævis, libertatis privationes, obſeſſiones etiam ac poſſeſſiones ad vitam interiorem pertinentes: tentationes quoque novi generis, quibus cedere ſit unum ſalubre remedium: ſpretis mortificationibus tamquam penitùs inutilibus:* tùm, *cæca obedientia in omnibus:* quibus congruat ad *omnes praxes à directore imperatas flexibilis animus:* inſuper habitis *anteactis experimentis, lectionibus, conſiliis & conſultationibus:* nihil ut ſit proclivius, quàm peſſimas dirigendi artes, omnemque Molinoſi paraturam reducere; excuſare ſaltem, & intactam relinquere. *Max. p. 77, 123, 124. Ibid. p. 75, 77, 92. Ibid. 144. Ibid. p. 240. Ibid. p. 77.*

32. De contemplatione aliiſque conſectaneis in promptu eſt dicere, ſed his ſuperſedeo, ne totum hoc opus ab ipſâ præfatione contexere velle videar.

33. His autem opponimus à Scripturis traditam ac Patrum veſtigiis tritam credendi, ſperandi, diligendique ſemitam ac formam: nempe ut diligamus *Dominum* exiſtentem illum atque viventem; ſed tamen *Deum noſtrum*, in ſe quidem excellentem, ſed interim ſe nobis commodantem, *conglutinatum* nobis, à quo nobis *bene ſit*: quibus motivis clarè à Deo revelatis, ac uno præcepto copulatis, piâque fide & obedientiâ conjunctis, ſacram ac puriſſimam & eliquatiſſimam Caritatem ſpiremus. *Deut. VI. 10, 11.*

34. Abſit ut ab eâ Doctrinâ Scholæ decreta diſcedant: planè confitemur Deum in ſeſe perfectum, in ſeſe abſolutum; nec in relatione ad nos conſtare perfectionem tantam: imò verò amorem noſtrum longè tranſcendere & exſuperare debere id omne quod mente apprehendimus, ut in illo beato & optimo qui lucem *habitat inacceſſibilem*, animum defigamus. Quin etiam illud abſolutum ac perfectum exiſtens, eâdem exquiſitiſſimâ ratione debemus agnoſcere, ut illud ipſum quod ſit in nos benevolum, quod ſit beneficum, quod ſit beatificum: eaque motiva ordinari quidem inter ſe, non autem à ſe invicem ſeparari poſſe, & ad purum amorem ex corde eliquandum, ſecundùm evangelicam & apoſtolicam Diſciplinam & indè ſecutas eccleſiaſticas Preces, in praxi copulari & in unum redigi oportere: quæ noſtræ Theologiæ in hoc Fidei negotio adversùs novitates ſumma eſt.

35. His puris caſtiſque decretis Dominus Cameracenſis, ſi Malavalli, Molinoſi, ſi Lacombii, ſi Guyoniæ damnata commenta anteponat, ſciet Eccleſiam non deludi ambiguis, non factionibus commoveri. Qui autem dignitati conſulendum putant, pergratum faciunt Epiſcopis quos in pretio haberi è re Eccleſiæ eſt. Meminiſſe tamen debent, facilè anteponendam particularis quantumvis maximi Præſulis dignitati, ſedis Apoſtolicæ, Romanæque Eccleſiæ, ac nobiliſſimi juxtà atque ſanctiſſimi Pontificatûs ho-

QUIETISMUS REDIVIVUS.

norificentiam, quam in sanâ Doctrinâ tradendâ, asserendâ, vindicandâ, oportet esse maximam : neque oblivisci possumus, in hâc ipsâ Quietismi causâ, Romana Ecclesia quid egerit adversùs majores minora peccantes. Denique id confidenter dixerim, satis constitutam Domino Cameracensi ex ipsâ obedientiâ suam auctoritatem, quem scilicet splendidiorem omnibus carioremque faciet verè ac sincerè emendatus error, quàm ipsa ab initio Doctrinæ integritas.

36. Instant, quidquid sit de dignitate, cum D. Cameracensi inclementiùs agi, qui cùm incommoda sibi objecta negando propulsaverit, aut saltem explicando quodammodo retractaverit, tamen adhuc postuletur erroris haud secùs ac si ea planè tueretur. Sanè explicationes edidit, sed tam multiplices, tam varias, tam ancipites, ut nedum constiterit eas textui consonare, ab eo potiùs abhorrere, ac nequidem ipsas inter se convenire appareat : negat se retractasse quidquam, quasi id non honori sed dedecori sit, nullibi errasse vult : & sic sua excusat omnia, ut etiam tueatur illam, non sine horrore auditam, involuntariam perturbationem Christi. Clara & perspicua, ac nullo ambiguo tecta aut involuta pollicitus, obscura & perplexa congessit : nec illud saltem confitetur, non fuisse clarum id quod tot explicationibus, tot emendationibus, tot excusationibus indigeret : denique explicationis nomine nihil nisi nova addidit novis ; errores erroribus cumulavit, universamque concussit Theologiam.

37. Quid quod explicationes nullo prorsùs tentatæ sunt examine ? unde mirum illud exurgit : alii explicationum nullam habent rationem, ac librum plusquam auctor ipse defendunt ; alii librum quidem in se facilè abjiciunt ; plenum ambagibus, periculosum, erroneum etiam haud ægrè notant, modò detur locus explicationibus, quas fidenter probant nullum licet in examen adductas, nimis prono animo in auctoris obsequium.

38. De resignatione & indifferentiâ quam affert distinctionem velut à sancto Francisco Salesio ortam, & ubique in libello fundamenti loco positam, eam liquet ad rem nihil attinere : quippe cùm resignatio quæ submissa, & indifferentia quæ nulla desideria habere dicitur, nusquam de salute aut rebus ad salutem necessariis ab eodem Salesio ; sed de rebus indifferentibus, temporalibus, ac mutabilibus intelligantur, nullâ, nullâ, inquam, prorsùs salutis æternæ, nisi quoad dilationem tantùm, nunquàm autem quoad rei substantiam, mentione habitâ, & ipsâ salutis abdicatione non res inter veras sed res inter impossibiles recensitâ, ut ex textu sancti auctoris & ex Pauli ac Martini exemplis ab eodem allatis, satis superque constitit.

Amour de Dieu, liv. 9. ch. 3, 4, 5, &c.

39. Quòd aiunt, res abstrusas ac subtiles quæ captum vulgi superare videantur, doctorum hominum disputationibus relinquendas ; meliùs dicerent, ad homines otiosos ac malè feriatos remittendas, & à publicis tractationibus procul ablegandas, cùm vanis curiositatibus dent locum ; imò rebus pessimis involucra præbeant.

40. Jam de scriptionibus nostris uno verbo transigam. Calumniantur enim nos, quasi anticipato judicio sedis Apostolicæ decreta antevenire satagamus : quin ipse Cameracensis toto orbe jactat, à se quidem oblatum

Digitized by Google

esse silentium, à nobis verò esse rejectum : quod est iniquissimè comparatum, cùm de silentio egerit post oppletum orbem tantâ scriptorum eorumque in nos ipsos atrocissimorum copiâ, ut si taceremus, nihil aliud quàm imputatos errores, imputata crimina confiteri videremur. QUIETISMUS REDIVIVUS.

41. Sanè Illustrissimus Archiepiscopus ne finem scribendi faciat, id prætexit : sibi reo & accusato deberi ultimas respondendi partes : quasi nos ipsum, non ipse se ad Sedem apostolicam detulerit : aut fori usu ac legibus erroris insectatio apparetur. Vel Augustinum videat non sanè contentiosum, sed modestissimum & imprimis pacificum, ad extrema usque suspiria inter Vandalorum insultus pro Dei gratiâ respondentem, & in sanctissimo opere strenuè occumbentem. Ego verò quâ mente scripserim, testatur scripta Epistola ad eminentissimum Cardinalem Spadam, cùm mea quædam in hoc argumentum opuscula mitterem : quam ego Epistolam non ambitiosè, sed necessariò hîc subjectam volo ; ut sciat universus orbis, sciant posteri, si qua ad eos ipsius causæ gravitate scripta nostra pervenerint, quis noster intimus sensus fuerit, quanta in Sedem apostolicam, ac Dominum Innocentium XII. optimum & clementissimum Pontificem reverentia.

42. Vellem equidem conticescere, Eminentissime Cardinalis, & Sedis apostolicæ tacitùs expectare judicium. „ Dum enim Ecclesia Romana tam „ gravi examine rem tantam expendit, quid est præstabilius, quàm ut „ præstolemur salutare Dei, & ut in silentio & in Spe sit fortitudo nostra ? „ Sed per manus hominum tot currunt epistolæ, tot responsa prodeunt, „ Institutiones Pastorales tanto studio tantâque arte sparguntur, ut meritò „ vereamur, si nihil opponimus, ne Doctrinis variis & peregrinis plebs „ Christi abducatur à simplicitate Evangelii. Non ergò, Eminentissime Car„ dinalis, tamquam ad contestandam instruendamque litem hæc scribimus, „ aut quod absit, docendam suscipimus magistram Ecclesiarum, à quâ „ doceri cupimus. Rogamus autem, ut hunc librum, quem extorsit ipsa „ necessitas, & benignus accipias, & ad S. D. N. pedes offerre velis : re„ deunt enim ad nos libri nostri clariores atque firmiores, cùm vel tetigêre Apostolicum limen. Si verò ipse Paulus arcanorum auditor, & ter„ tii Cœli discipulus venit Jerosolymam videre & contemplari Petrum, „ cum eoque conferre Evangelium quod prædicabat in gentibus, ne fortè „ in vacuum curreret aut cucurrisset : quantò magis nos humiles, sed Ca„ thedræ Petri communione & gratiâ gloriantes, ad eam afferre omnia „ nostra debemus ; vel incitandi, si legitimè currimus ; vel emendandi, si „ vel minimùm aberramus ? Ego quidquid scribo, hâc mente me scribere „ volo, sanctoque Pontifici fausta omnia apprecor ; utque te rerum præ„ clarissimo administro diutissimè utatur, oro ; eminentiæ tuæ addictissi„ mus. Vale, Eminentissime Cardinalis. *Sic inscriptum* : Eminentissimo Do„ mino meo D. Cardinali Spadæ, Jacobus Benignus Bossuetus Episcopus „ Meldensis S. & obsequium. „

43. Hæc quidem à nobis scripta sunt. Libri defensores, alii Mysticos inclamant, alii Scholasticos : nos verò illis in tuto collocatis jam id agimus, ut Quietismo resurgenti consulatur, tantique momenti rem, brevi opusculo comprehensam, pro suâ gravitate perpendi postulamus.

Digitized by Google

QUIETISMUS REDIVIVUS. SECTIO I.

QUIETISMUS REDIVIVUS.

SECTIO PRIMA.

Primus error Quietiſtarum de curâ ac deſiderio ſalutis, aliiſque connexis.

HOc loco ſtatim admonemus, ſingulas propoſitiones ſuo hîc ordine recenſendas, ſingulos ferè errores continere : cæterùm facilitatis cauſâ, errores cognatos & ad eundem finem pertinentes in idem caput compingimus.

CAPUT PRIMUM.

Molinoſi & aliorum loci.

1. De hoc errore, quò totus de Doctrinâ Sanctorum liber collimat, legantur primùm hæ jam in Summâ Doctrinæ memoratæ, quatuor Molinoſi propoſitiones : 7. & 12. *Ne anima de inferno aut de paradiſo cogitet aut eorum curam gerat, aut propriæ perfectionis, aut virtutis, aut ſalutis ſuæ cujus ſpem abjicere debet :* quibus addendæ ſunt 31. & 35. *de omittendâ à meditativis praxi virtutum, deque earum actibus, propriâ electione aut activitate non producendis : ac de ſupprimendo amore erga humanitatem Chriſti, ut quæ ſit objectum nimis ſenſibile.* Quæ ſanè propoſitiones quàm totum Quietiſmum facilè complectantur, omnes vident. Damnatæ autem ſunt ab Innocentio XI. in bullâ : *Cæleſtis Paſtor.*

Summa Doct. n. 2. *ſub fin.*

Etats d'Or.

2. Ad has revocandæ iſtæ ejuſdem Molinoſi, deinde Guyoniæ. Molinoſi quidem : *Vitam conſiſtere in eo quòd nihil conſideres, nihil deſideres, nihil velis : atque animam quidem olim eſurientem fuiſſe bonorum cæleſtium ac ſitientem Dei quem amittere metueret ;* ubi notandum illud *olim : nunc autem,* ex quo ſcilicet *anima perfecta eſt, eam nihil curare beatitudinem illorum qui eſuriunt ac ſitiunt juſtitiam.* Hæc quidem Molinoſus.

Ibid. &c. Guid. liv. 2. ch. 19, 20, 21. ch. 2, &c.

3. Guyonia verò ſecuta Molinoſum *derelictionis* nomine (abandon) docet *indifferentiam ad quæcumque bona ſive animæ, ſive corporis, ſive temporalia, ſive æterna :* ita ut anima quæ *quondam ex motu Caritatis bona omnia ſibi volebat per reſpectum ad Deum, ſui ipſius tota obliviſcatur : obliviſcatur omnis commodi, ſalutis, perfectionis, gaudii, ſolatii, neque quidquam ſibi poſtulet.* Nec mirum, quippe quæ nec ulla bona ſibi velit, ac nequidem per *reſpectum ad Deum : quondam* enim ea volebat : non nunc. Ad hæc per illam indifferentiam anima *illa ſic intrat in Divinæ Juſtitiæ rationes (intérêts)* ut *toto corde conſentiat in id omne quod de ipſâ fecerit (Divina Juſtitia) ſive ad tempus, ſive*

Moyen court, §. 6, 17, &c. Cant. ch. 2. v. 4. p. 44. In Cant. c. 8. n. 14. p. 206, & ſeq.

Digitized by Google

ad æternitatem : quo comprehenditur conſenſus in reprobationem & alienam & ſuam, quæque ex his conſequuntur. Alio loco : *Sic intrat in divina Juſtitiæ rationes, ut nihil aliud velle poſſit, ſive ſibi, ſive cuicumque alteri præter eam rationem (inſérét) quam divina Juſtitia ipſi præſtare velit, ſive ad tempus, ſive ad æternitatem.*

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO I.

4. Eadem Guyonia dixit, *non poſſe animum ſuum hærere in quocunque deſiderio, etiam gaudiorum paradiſi* : ac poſteà : *Tanta amantis indifferentia eſt, ut nec poſſit deſiderare paradiſum*, quanquam hoc deſiderium nihil aliud ſpirat quàm illud toties à B. Auguſtino memoratum, gaudium de veritate, deque Deo viſo, poſſeſſo, & ſummè in æternum amato, aliiſque conſectaneis.

Ibid. p. 207.
Ibid. 209.

5. Atque hæc de curâ, deſiderio, ac ſtudio ſalutis, quoniam inter ſe conjuncta ſunt, ad eundem titulum rediguntur. De Chriſti humanitate quandoquidem ea quæ Molinoſus aliique dixerunt non ita claram conjunctionem cum antedictis habent, alium in locum transferantur. Illuſtriſſimus autem Antiſtes quàm nihil aliud præter hæc doceat, coloret & pingat, ſequentia demonſtrabunt.

CAP. II. *Domini Cameracenſis loci, ſive propoſitiones circa abdicationem & immolationem ſalutis æternæ.*

I. PROPOSITIO. *Max. des Saints, art. 8. p. 73. Inſtr. Paſt. p. 18, 23, 37, 49, 51, 56, 82, 84, 90, 104, &c. Préf. ſur l'Inſtr. Paſt. n. 12, 13. Ibid. 72, 73.*

1. Articulus VIII. hæc habet : *In extremis probationibus zelatorem ſive æmulatorem Deum, purgando amori nullum oſtendere exitum ſive nullum perfugium, nullam Spem ad ſuum commodum proprium æternum* : atquì nullum eſt nobis proprium commodum æternum præter ipſam æternam ſalutem. Ea ergò eſt cujus Spes abdicanda proponitur : quod eſt impium ex ipſo auctore in Inſtructione Paſtorali paſſim.

2. Hunc in locum non cadit interpretatio affectus naturalis, qui affectus naturalis nedùm ſit æternus, ſolo hujus vitæ tempore nec toto continetur, cùm nec ad Perfectos ſpectet. Ergò iterùm atque iterùm Spes ſalutis abdicatur.

3. Hùc etiam, nimirùm ad illum actum quem vocant derelictionem ſuî (abandon) quo commodum proprium abdicatur, nec aliud profectò quàm illud æternum, hùc, inquam, ab auctore refertur illa *à Chriſto poſtulata ſuî abnegatio.* Ergò motus animi ſeipſum abnegantis, eſt motus animi abnegantis ſpem ſalutis æternæ ; totus ergò articulus ad impietatem pronus.

II. PROPOSITIO. *Pag. 87. Ibid. p. 90. Nota lat. in Librum de Doct. Sanct. Inſtr. Paſt. p. 22. poſt. 22, 23, 28. Inſtr. Paſt. pag. 28.*

4. Articulo X. ſic ſcribitur : *In extremis probationibus anima poteſt invincibiliter perſuaſa eſſe perſuaſione reflexâ, quæque non ſit ex intimo conſcientiæ, ſe à Deo juſtè eſſe reprobatam.* Ac poſteà adducitur : *Convictio qua non ſit intima, ſed apparens & invincibilis.* In eo autem conſiſtit error, quòd piæ animæ invincibiliter credant ſe à Deo juſtè eſſe reprobatas, quæ blaſphemia non alio modo ab auctore ſolvitur, quàm ſi intelligatur illa perſuaſio populari quodam ſenſu : in eo quòd anima id *imaginetur, credat, ſomniet*, ut habetur in notis & Inſtructione Paſtorali centies. Sed fruſtrà : *convictio enim eſt*, eaque *invincibilis*. Atquì convictio ad mentem pertinet : denique ex ipſo auctore *reflexa eſt* : atquì ex Inſtructione Paſtorali *imagi-*

Digitized by Google

natio incapax est reflexi actûs. Hic actus ad mentem, *ad superiorem partem*, ad intellectum voluntatemque pertinet : ergò & illa persuasio atque convictio. Item illa persuasio sive convictio pars est sacrificii offerendi, de quo mox dicemus : pars est etiam illius acquiescentiæ infrà quoque memorandæ. Non ergò est imaginantis aut somniantis, sed verè & seriò reflectentis : id autem ipso auctore fatente est impium : ergò ex ipsis explicationibus liber impietatis arguitur.

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO I.

5. Deinde, is status apertè desperantis est, ergò piæ animæ quæ in illo esse finguntur in desperationem consentiunt.

1. *Cor.* x. 13. *Conc. Trid. Sess.* VI. *c.* 10. *Troisiéme Ecrit.*

6. Tum, ex eo quòd sit illa persuasio ineluctabilis, id efficitur, ut fideles animæ contra Apostolum expressè *supra id quod possint, tententur*, & ut *Deus jubeat impossibilia :* quod hæreticum & anathemate damnatum à Concilio Tridentino ipsissimis verbis.

7. His autem semel positis totus articulus scatet blasphemiis. Neque valet excusatio, quòd illa persuasio & convictio dicatur *apparens non intima* : hoc enim ipsum est quod vitio datur, nempè ut persuasio & convictio illa quæ sit reflexa & invincibilis, sit tantum *apparens, non intima.* Sic namque pessimus Molinosus docet turpissima flagitia in quæ perfectæ animæ invincibiliter rapiuntur, apparentia esse non intima : tùm illud perversissimum, ea haberi pro non intimis sed tantùm apparentibus quæ sint reflectentis animi. Ergò propositio ipsâ suâ excusatione se ipsam conficit.

III. PROPOSITIO. *Art.* 10. *pag.* 90.

8. Eodem art. x. sic legitur : *In illâ impressione involuntariâ desperationis fit absolutum sacrificium commodi proprii in æternitatem.* Ergò illa immolatio rem spectat totâ æternitate duraturam, adeóque non aliud quàm ipsam æternam salutem : quo apertè firmantur ea quæ de commodo proprio æterno in primâ propositione relata sunt.

IV. PROPOSITIO. *Ibid. p.* 90. *Pag.* 87, 90. *Pag.* 87.

9. Confirmatur ejusdem propositionis sensus erroneus ex hoc addito, *Fit absolutum sacrificium commodi proprii in æternitatem, quia casus impossibilis animæ videtur possibilis & actu realis :* idque persuasione & convictione invincibili. Casus autem impossibilis spectabat *beatitudinem æternam ac pœnas æternas, quibus, non amisso amore Dei, piæ animæ addicerentur.* Ergò & ille casus non modò *possibilis*, verùm etiam actualis & realis visus, spectat æternam salutem : ergò piæ animæ revera sibi videntur æternis præmiis privandæ, æternis suppliciis addicendæ, idque invincibiliter. Quod est hæreticum & impium ac blasphemum.

Ergò piis ac sanctis, imò etiam perfectissimis animabus, hæresis, impietas ac blasphemia attribuitur : hoc autem ipsum, nempè imputare Sanctis hæresim, impietatem & blasphemiam, hoc, inquam, ipsum est hæresis, impietas, blasphemia, ergò undecunque spectentur propositiones istæ blasphemiis scatent.

11. Hinc autem rectè concluditur in illo sacrificio absoluto nullius alterius rei abdicationem edi, quàm salutis æternæ ; quod est misericordi Deo, non Spei, quod jubet, sed desperationis offerre sacrificium : quæ abominatio est, ac pejus aliquid quàm immolare canem.

V. PROPOSITIO.

12. *Non hîc agitur, ut ei (animæ) proponatur præcisum dogma Fidei de voluntate Dei ad salvandos omnes homines, aut etiam Fides illa quâ quisque de-*

Digitized by Google

bet credere, velle Deum salvum esse unumquemque nostrûm. Ac posteà : *Non hîc, inquam, agitur, ut quis ratiocinetur cum illâ animâ quæ omnis ratiocinationis incapax est.* Quæ omnia ut antedicta eò pertinent, ut anima pia tentetur supra id quod potest, cùm nullâ rationis aut fidei ope sublevari queat : & ut ab eâ tollatur *rationabile obsequium*, Apostolo teste, pietati christianæ necessarium. QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO I.

13. *Tunc director potest sinere, ut anima simpliciter acquiescat amissioni sui commodi proprii, & justæ condemnationi in quâ se esse ex parte Dei credit :* eodem articulo x. quæ propositio eâdem quâ cæteræ Censurâ inuritur. Reliqua eodem ictu corruunt : nempè illud acquiescere simpliciter justæ condemnationi auctore directore, non potest esse nisi reflectentis, deliberantis, liberè assentientis, voluntariè sacrificantis ; damnationi consentientis, cùm ea condemnatio quæ ex parte *Dei* agnoscitur *adversùs animam* de suo pessimo statu invictissimè simul, &, ut ita dicam, reflexissimè persuasam, nihil sit aliud quàm ipsa damnatio. Quæ si esset tantum abdicatio affectûs humani, non tantus esset animæ desperantis labor, neque id condemnationis ac reprobationis, sed potiùs liberationis loco haberetur. Ergò hæc omnia absona & impia, ex ipsis etiam explicationibus.

Max. p. 89. Ibid. p. 90. Sup. n. 6. Rom. XII. 1. VI. PROPOSITIO. *Art. 10. pag. 91. Ibid.*

14. Hæc autem explicatio alibi ab auctore abdicatur. Sed nec pluris valet ea quam ejus loco substituit : *Tunc acquiescere animam justæ condemnationi suæ ex parte Dei, cùm fatetur esse se dignam sempiternis suppliciis :* falsissimum. Aliud enim est, id agnoscere, ac simul amoliri à se iram justi judicis piis supplicationibus, quod est sperantis in Deum, ac de suâ salute solliciti : aliud, acquiescere & consentire justæ condemnationi tanquam immedicabili : quod est desperantis ac blasphemantis.

V. Lett. à M. de Meaux, pag. 5. Relat. 7. sect. n. 3.

CAP. III. *Solutis auctoris responsionibus amplius manifestatur error : responsio prima auctoris ducta ex articulis Issiacensibus.*

1. Sæpè respondet auctor circa abdicationem & immolationem salutis æternæ, nihil aliud à se proponi præter id quod articulis Issiacensibus, maximè autem 33. continetur.

2. Hoc autem quàm sit falsum, docent quinque maxima inter hos articulos & auctoris doctrinam discrimina.

Primum enim, articuli tantùm per conditionem impossibilem procedunt : auctor autem etiam per absolutam & veram abdicationem salutis, *casu impossibili reali & actuali viso.* *Art. 33.*

Secundum hinc consequens : Issiacenses articuli tantùm velleitatem admittunt, ex objecto quippe impossibili : auctor verò voluntatem veram & absolutam : quæ toto genere differunt. *Max. p. 90.*

Tertiò, auctor justæ reprobationis & condemnationis suæ persuasionem & convictionem, eamque insuperabilem ac reflexam, atque adeò in superiore animi parte statuit : à quo in articulis abhorremus.

Quartò, in articulis vetatur director ne sinat animum desperationi ac damnationi suæ acquiescere : quod in auctore contrà est. *Art. 31.*

Quintò, apud auctorem director animæ laboranti dogma fidei, præsertim illud de Dei bonitate, non prædicat, nec ratione agit : quod contra face-

Digitized by Google

re articulis Issiacensibus disertè jubetur. Iidem articuli, ad solatium animæ laborantis, Fidei decreta cum recta ratione conjungunt, & jubente Apostolo rationabile obsequium proponunt, ut suprà dictum est.

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO. I.

3. Toto ergò, ut aiunt, cœlo differunt ab auctoris dogmatibus Issiacenses articuli.

Ibid.

CAP. IV. *Altera responsio auctoris repetita ex vitâ S. Francisci Salesii, prout à me refertur, ac de responso mortis.*

Sup. 5. Prop. Max. des Saints, p. 88. Instr. Past. p. nota ad p. 90, 92. Troisiéme Ecrit. Etats d'Or. Troisiéme Ecrit, n. 22.

1. De S. Francisco Salesio in sensum ineluctabilis desperationis abducto, deque vitæ ejus auctore ac meipso qui laudaverim, alibi egimus, & gallicos tractatus opusculo gallico meliùs explicari posse duximus. Nunc sufficit, hunc statum ex ipsis auctoris explicationibus esse impium, nec modò à tanto viro Francisco Salesio, verùm etiam ab omni piâ animâ penitùs alienum.

2. Illud tamen prætermittere non possumus: quòd D. Cameracensis in nos retorqueat, illud à nobis in eodem Francisco Salesio agnitum *responsum quoddam mortis æternæ sive certæ reprobationis*: quod, pace ejus dixerim, apertum est mendacium. Neque enim uspiam scripsimus in beato viro fuisse *responsum mortis æternæ*: absit: nec etiam absolutè *responsum mortis*: *sed quasi responsum mortis*. Responsum autem mortis diximus sensu Pauli, veræ ac propriæ mortis: *ita ut taderet nos*, inquit Apostolus, *etiam vivere*: *sed ipsi in nobismetipsis responsum mortis habuimus, ut non simus fidentes in nobis, sed in Deo qui suscitat mortuos.* Quod beato Salesio apprimè convenit, à quo tunc Spem omnem vitæ abjectam esse testantur ejusdem epistolæ quas tertio scripto nostro gallico commemoravimus.

2. Cor. I. 8, 9. Liv. 3, Ep. 26. al. 29. Liv. 5. Ep. 27, al. 30.

Troisiéme Ecrit, n. 13, 14, 15, 22.

3. Nihil ergò nobis cum D. Cameracensi commune est, qui nec in Salesio, nec in ullis piis animabus, certæ reprobationis sensum, nec persuasionem insuperabilem eandemque reflexam, hoc est, in ipsâ parte supremâ & rationali constitutam, nec absolutum sacrificium, nec ullum in desperationem assensum admittimus: quæ blasphema & impia, D. Cameracensis nec à se avertere, nec nobiscum communicare potuit.

CAP. V. *Alia responsio Cameracensi repetita ex falsis articulis quibus idem Antistes Molinosum damnat.*

1. Hoc se maximè argumento D. Cameracensis effert, quòd falsis suis articulis Molinosum clarè proscripserit, nedum ejus erroribus favere voluisse videatur. Atquì falsum hoc est. Illustrissimus enim auctor, (grave dictu, sed re ex antecedentibus notâ:) summam Quietismi tueri voluit: noluit in apertam damnationem incurrere: ergò quæstionem involvit. Non nihil mitigavit. Nec satis cogitavit quàm ex tenui scintillâ tota flamma resurgeret.

2. Quorsùm ergò, inquies, falsos illos articulos apparavit, & totum Quietismum omninò confodere velle visus est? experire lector quisquis es: facilè compereris quis sit ille Quietismus ab auctore confutatus: larva Quietismi est, horrendis ac nimis deformata figuris atque coloribus. Quis enim Quietistarum id profitetur usquàm, ut *Deum æterno odio prosequatur*: *ut seipsum reipsâ*

vetipsâ odio habeat : Dei opus & imaginem in ſeipſo propter Deum diligere ceſſet : odio abſoluto ſe oderit, tanquam opus Dei non eſſet bonum ; atque ad illud extremum abnegationem ſui exacuat odio impio animæ ſuæ, quo ſupponitur eam eſſe malam naturâ, ut Manichæi docuerunt. Hæc auctor de Quietiſtis fingit. At, at, uſque adeòne metuis, ne vero ictu lædas ? figmentum eſt, ſpectrum eſt quod poëtarum inſtar diſcerpendum tradis, & juſtum in Quietiſtas Chriſtianorum odium inani fragore conſumis : denique jacularis in nubes : ipſos tranſilis & intactos relinquis.

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO II.

Art. 2. faux, p. 30, 31, 32. Art. 12. faux. p. 113, 114.

CAP. VI. *His propoſitionibus totus liber continetur.*

1. Jam ergò confutatis reſponſionibus, quibus auctor errores ſuos involvebat magis quàm certâ ratione tuebatur, perſpicuum remanet ab eo defenſas propoſitiones antedictas, quibus Molinoſi ſalutis incuria propugnatur. His autem propoſitionibus ſemel agnitis & damnatis totus liber concidit. Hùc enim antecedentia : hùc conſequentia ; hùc totus ſpectat liber. Poſteaquàm enim eò nobis tota res redit, ut in deſperationis barathrum perfectæ, ut ſibi quidem videntur, animæ demergantur : quis ab eo abhorrebit, ut Spei theologicæ movendi vim detrahat, aut cujuſvis occultæ voluntatis, hoc eſt, reprobationis ipſius deſiderium introducat ? Ex quibus facilè conſequitur illa animæ à ſe ipsâ tanta diſtractio, quæ Spem cum deſperatione conciliet, & cum infidelitate Fidem, & vitia omnia cum omnibus virtutibus : quo nihil eſt in Molinoſiſmo tetrius. Has autem conſecutiones in Summâ *Doctrinæ* liquido demonſtratas D. Cameracenſis vidit, & in Reſponſione ſuâ reliquit intactas : alibi verò converſus ad vaniloquia, nihil aliud, quàm ſuos errores ipſe prodidit : quod etiam ſequentia demonſtrabunt.

Summa Doct. n. 3. p. 8, 9.

SECTIO II.

Secundus error de probris in abſoluto ſacrificio involutis deque diſtractione partium animæ per actus directos ac reflexos, ac de tentationibus novi generis.

CAPUT PRIMUM.

De probris ac propudiis morum.

1. QUiſquis infandæ ſectæ arcana perſpexit chriſtiano orbi nimis nota, is profectò intelligit, in hoc ſacrificio, in his extremis quas vocant probationibus, in hâc ſalutis abdicatione, quæ morum propudia involvantur : à quibus ut abhorrere D. Cameracenſem credimus, ſic horum principia, eaque proxima ab eo eſſe poſita certo certius eſt, & ex antecedentibus & ex ſequentibus quoque propoſitionibus magis eluceſcet.

2. *Tum* (in extremis illis probationibus) *anima à ſeipsâ dividitur, & expirat in cruce cum Chriſto, dicens : Deus meus, Deus meus, ut quid dere-*

VII. PROPOSITIO.

liquisti me : art. x. cui concinit illud articuli XIV. *In extremis probationibus ad amoris purificationem fit separatio partis superioris animæ ab inferiori.* Ac paulò pòst : *Sic in Christo perfecto exemplari nostro : pars inferior non communicabat superiori involuntarias perturbationes suas . . . superior quoque non communicabat inferiori suam pacem aut beatitudinem.* Denique : *In eâ separatione actûs inferioris partis perturbationis sunt omninò cæca & involuntaria, cùm omne intellectuale & voluntarium sit superioris partis.* Quorum error in eo consistit, non quòd admittatur quædam separatio superioris inferiorisque partium, quam omnes Theologi post Paulum agnoscunt : sed ut admittatur ea separatio, quâ concilientur in summâ parte Spes : in infimâ, vera desperatio, ex consensu & acquiescentiâ voluntatis quam vidimus : (sup. prop. 6.)

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO II.

Art. x. *pag.* 90.

Art. XIV. *pag.* 121.

Heb. IV. 12.

3. Hinc error secundus ac pejor, quòd in illis probationibus, *actus inferioris partis perturbationis sint omninò cæca & involuntaria :* neque enim omnino cæca & involuntaria ea perturbatio est, quæ à superiore parte, id est, ab ipsâ ratione regitur, justisque imperiis coërcetur : quo imperio destituta in omne flagitium prorumpit : unde etiam fit, ut secundùm Molinosum infanda illa eveniant.

4. Tertius error, isque pessimus, quòd hæc omnia ad exemplum Christi fiant, atque animæ desperatæ, distractis *superiore* atque *inferiore* partibus, in eum modum quem vidimus, *cum Christo expirent in cruce, cum eoque dicant : Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* Hæc autem annotamus sine præjudicio erroris singularis suo loco redarguendi de involuntariâ perturbatione Christi.

VIII. PROPOSITIO. *Pag.* 122.

5. Ad eamdem propositionem pertinet istud de reflexis directisque actibus : *Ea separatio fit ex differentiâ actuum realium, sed simplicium & directorum intellectûs ac voluntatis, qui nullum relinquunt vestigium sensibile, & actuum reflexorum, qui vestigium sensibile relinquentes se communicant imaginationi ac sensibus, qui pars inferior appellentur, ut distinguantur ab eâ operatione directâ & intimâ intellectûs qua pars superior dicitur* : eod. art. XIV.

6. Quo loco omittimus errorem auctoris, partem superiorem in directis, inferiorem verò in reflexis actibus, repugnante etiam philosophiâ, reponentis : illud adverti volumus, esse in reflexis actibus desperationem ipsam, stante in directis summâ ac perfectâ Spe : ex quo elicitur veri consensûs in omne vitium, unà cum virtute eidem oppositâ conciliatio : totusque iste locus, & sibi contradicit, & ad colorandum palliandumque Quietismum clarè pertinet. His consentanea est Doctrina circa tentationes quasdam novi generis.

CAP. II. *De tentationibus extraordinariis.*

IX. PROPOSITIO. *Max. des Saints, p.* 77, 143, 145. *Ibid. p.* 92. *Ibid.*

1. Dantur tentationes *novi generis* sive *extraordinariæ, naturæ differentis à vulgaribus.* Harum autem tentationum ea vis, ea natura est, ut iis consentire una sit salus. Sic in tentatione desperationis una salus haberetur, si auctore directore, *in justam tuam à Deo imminentem condemnationem simpliciter acquiescas, nec alia via est sedanda tentationis, cùm hujus effectûs gratiâ instituta sit.* Huic conjungenda est.

Digitized by Google

2. Ubi D. Cameracensis directori quid sit agendum præcipiens, subdit : *Ante omnia & præcipuè debet supponere tentationes esse quasdam generis communis, quarum remedium est mortificatio interior & exterior cum omnibus actibus timoris, & omnibus praxibus amoris mercenarii. Oportet etiam obfirmare animum, ne quidquam admittas ulterius, nisi certò constiteris ea remedia* (mortificationem scilicet interiorem & exteriorem) *esse omninò inutilia :* quo loco supponit inutilia esse remedia quæ *sunt* per se se maxima, memoratque tentationem quæ *non Oratione & jejunio*, quod in summis tentationibus Dominus præceperat, sed ipsâ consensione vincitur : ex quibus, quàm horrenda consequantur, animus intueri refugit.

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO II.

X. PROPOSITIO. *Ibid. p. 44, Matt. XVII. 20. Marc. IX. 28.*

3. Jam quales esse debeant animæ illæ pauciſſimæ, quæ *extremis illis probationibus*, novique generis tentationibus destinentur, prodit auctor his verbis : *Oportet eas usque adeò esse dociles, ut nunquam voluntariè hæsitent in capessendis quibusque rebus duris & humiliantibus : item oportet, nulli consolationi, nulli libertati addictas eas esse : ad hæc oportet ut sint ab omni re divulsæ, atque etiam à viâ quâ illam ipsam divulsionem doceantur : ut sint præparatæ omnibus praxibus, quascunque ipsis impositas velint : non sint adstrictæ neque suo Orationis generi, neque suis experimentis, neque lectionibus, neque personis, quarum olim auctoritate & consiliis fidenter utebantur.* Liceat perpendere voces omnes, ambiguas sanè, sed in Molinosi sensum pronas. Quid illi ejusque assectis *sit illa docilitas & humiliatio*, nemo nescit : cur autem non sufficit, ut sint omni consolatione, nisi sint etiam *omni libertate* nudatæ? Sanè illa privatio *libertatis omnis* Molinoso grata, aptaque explicandis flagitiis, in quæ eodem auctore quædam animæ vi quâdam ac necessario impetu rapiuntur. Jam abstractio ab omni re atque etiam ab abstractionis viâ : ab omnibus pristinis lectionibus, ab omnibus piorum directorum consiliis, quid portendit? quid portendit animus indistinctè ad omnes praxes à novo directore imponendas comparatus? Hæc omnia quàm illam animam faciunt novis imperiis tractabilem ac parabilem, præsertim accedente Doctrinâ *ut se illæ animæ judicari sinant à senioribus*, quo nomine etiam confessarii comprehenduntur, *iisque in omnibus cæco modo obediant :* (sive *cæcam obedientiam præstent : leur obéir aveuglément en tout :*) quæ postrema ac proxima dispositio est ad novorum directorum abusus stabiliendos. Mirum à tanto Archiepiscopo tot congestas voces, quas ad constituendas directiones novas, novas tentationes, nova remedia, hoc est, nova flagitia, pessimus quisque Molinosi sectator arripiat.

XI. PROPOSITIO. *Art. 8. pag. 76.*

Max. des Saints, p. 239, 240. Ibid.

4. Sanè landè digna est admonitio ad directores, ne in inferiori parte permittant *unquàm* inordinatos actus, qui cursu naturali rerum *voluntarii & superiori parti subjecti esse soleant. art. XIV.* Nec tamen omissas *voluit possessiones, obsessiones, aliaque extraordinaria ad vias interiores pertinentia*, quæ quidem *à viâ Fidei ac puri amoris* non absolutè *arceantur ; sed ita duntaxat, ut tantùm infrequentiora sint, quàm in cæteris viis.* Hæc igitur probra D. Cameracensis & vidit, nec ab eâ quam tuetur viâ tantùm amoliri visus est, quantùm res pessimas oportebat : quæ quidem commemorasse gravissimum est : sed tamen dissimulari causæ susceptæ ratio non sinebat.

XII. PROPOSITIO. *Art. 14. p. 123, 124. Ibid.*

Digitized by Google

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO II.

CAP. III. *Hæc aptà ad tuendam Guyoniam.*

1. His propoſitionibus ad Molinoſum tuendum pertinentibus congeneres ſunt hæ quas Guyonia protulit in Interpretatione ad Canticum Canticorum. Ubi *nigredo* ſponſæ, hoc eſt, ii *defectus exteriores, ſive reales, ſive apparentes, quibus in ſtatum naturalem recidere videatur*, in perfectis animabus, *non ex defectu amoris aut fortitudinis provenit, ſed refertur ad fervorem divini ſolis ardentibus ac urentibus aſpectibus eam decolorantis*: quo fit, ut *nigredo illa ſit progreſſus, non defectus.* Subdit, progreſſum *illum à juvenculis animabus conſiderandum non eſſe: quarum quippe nigredo ab ipſis procurata, defectus eſſet, cùm ut illa bona ſit, non ab alio quàm à ſole juſtitiæ provenire debeat.* En nigredo, ſive defectus; alii reales, alii apparentes; alii à ſole juſtitiæ profecti, & progreſſûs loco habiti, atque adeò ad perfectas animas pertinentes; alii ab imperfectis animabus orti qui vitio ſint: quale myſterium nemo enucleaverit, niſi ex pravis Molinoſi dogmatibus atque praxibus.

In Cant. ch. 2. v. 5. pag. 18.

Ibid. ch. 2. v. 15. p. 62.

2. Alio loco inducuntur vulpeculæ, hoc eſt, multi defectus, *exigui* quidem appellati, ſed tamen *vineam devaſtantes*: quos *Dominus vineæ immittat: ut ad vineam deferendam* anima compellatur. En defectus iique *animam devaſtantes, exigui* dicuntur, & purgationis loco ab ipſo Domino *immiſſi* memorantur. Quæ iterùm atque iterùm Molinoſum ſpirant.

Ibid. ch. 5. v. 3. Pag. 115.

3. Poſteà: ignominia *ſive abjectio* inducitur ea, quæ duabus rebus conſtet: prima, quòd *anima ſeipſam ac defectus naturales rurſus induat: altera, ut ſeipſam maculet creaturarum amoribus*: (ſe ſalir dans les affections des créatures:) ſubdit, *Nihil eſt aliud quod mihi ignominiam atque abjectionem conciliare poſſit: cùm contemptus ii qui à creaturis provenirent, abſque eo quòd horum ex meâ culpâ cauſa eſſem, mihi gloria futuri eſſent*: en iterùm ac tertio Molinoſi ritu purgationis loco inſtituta abjectio, cujus ipſa anima per reditum ad ſe atque ad naturales defectus, ac per creaturarum amores ſuâ culpâ cauſa ſit; id autem ut confirmet & explicet.

Ibid. v. 4. pag. 113.

4. Addit animam *eò adductam, ut nihil Deo jam denegare poſſit: tamen cùm Deus explicat peculiaria conſilia, eoque jure uſus quod in eam acquiſivit, poſtulat abnegationes ultimas atque extrema ſacrificia, totis viſceribus commoveri & excuſare ſe*: ſed ipſam excuſationem eſſe *in culpâ*; quippe quæ *prohibeat purificationem animæ, puritati & innocentiæ* ſuæ adhærefcentis, & *exuendæ propriæ juſtitiæ repugnantis*: en illæ tentationes quibus obſiſtere crimini detur: en perfecta abnegatio atque extremum ſacrificium, ex eo quòd anima ad ſeipſam & ad amores creaturarum revolvatur, ut n. 3. dictum.

Ibid. v. 6. pag. 118.

5. Hæc eſt igitur illa perfecta purgatio; hæc *perfectiſſima ſuî derelictio*, (abandon:) *hoc ſacrificium puriſſimum, quo impedimentum omne cœleſtis connubii tollitur, ac perditio totalis* inducitur: manet interim in animâ *plagæ* ab *amante inflictæ, culpæ pœna & immunditiæ quam contraxiſſe ſe putat*, (putat enim tantùm, non reverà contraxit) ex reditu ad ſe, & ex creaturarum amoribus.

Ibid. v. 7. pag. 121.

6. Hinc etiam *illa vulnera à militibus, hoc eſt, à divinæ juſtitiæ miniſtris*

illata : ſublato etiam pallio tam caro propriæ juſtitiæ : præcipuo licet illius ornamento : en ſublata illa *propria juſtitia*, illa, illa, inquam, quæ priùs ſummo ornamento eſſet.

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO III.

7. Nec mirum hæc probroſa & infanda obſcuris involvi dictis : quam ſecutus methodum D. Cameracenſis hæc excuſat & latenter inſinuat inductis illis, quas ſuprà commemoravimus, tentationibus, conſenſionibus tantùm apparentibus etſi invincibilibus, privationibus omnis libertatis, ſacrificiis abſolutis, & reliquis ejuſmodi perplexis, ambiguis, ad prava vergentibus, imò apertè pravis, neque unquam ex vero excuſandis.

SECTIO III.

Tertius error de Virtutibus.

CAPUT PRIMUM.

Molinoſi & Guyonia errores.

1. AD probra morum pertinent neglectæ virtutes. Non autem eſt hîc animus retexendi Molinoſi verba de omittendâ à perfectis animabus ipſius perfectionis ac virtutum curâ : vide quæ relata ſunt 1. Sect. cap. 1. n. 1.

2. Guyonia verò his congrua protulit, his verbis : *Nullas eſſe animas ad virtutum praxim magìs exercitatas, quàm eas quæ de virtutum praxi in particulari non cogitent.* *Moyen court, pag. 36.*

CAP. II. *His conſona D. Cameracenſis propoſitiones.*

1. *Purus amor nullam vult virtutem, quatenus eſt virtus, id eſt, quatenus eſt fortitudo, regularitas, perfectio.* XIII. PROPOSITIO. *Max. des Saints, p. 424.*

2. *Tunc exercentur virtutes omnes diſtinctæ, non cogitando eas eſſe virtutes : quovis momento nihil aliud quis cogitat, quàm ut Dei voluntatem faciat :* quaſi non in eo ipſo vel maximè virtus collocetur, ut Dei voluntati obtemperemus : aut ſit perfectius generatim cogitare Dei voluntatem, quàm ſpeciatim hanc & hanc divinæ voluntatis exequendæ rationem, in quâ collocatæ ſunt diſtinctæ virtutes. Undè XIV. PROPOSITIO.

3. *Amor æmulator facit ſimul, ne quis jam velit eſſe virtute prædicatus ; eoque magìs ſit virtute præditus, quòd virtuti jam non ſtudet :* quæ cùm auctor intelligeret peſſimè ſonare, nec ab auribus chriſtianis ferri poſſe, in *errata* ita emendavit & emollivit : *virtute præditus : lege, virtute propter ſe.* Fruſtrà : ambiguè enim dictum ; ſi enim *propter ſe* ſic intelligitur, ut in illo fine animus conquieſcat, nullus eſt juſtorum etiam imperfectorum, qui *propter ſe* virtutis ſtudioſus eſſe velit ; ſi autem *propter ſe* id ſonat, ut ſibi quiſque velit virtutem, nemo eſt etiam perfectiſſimus qui non id velit : quare iſta omnia ſunt peſſima paradoxa ad infringendam virtutis dignitatem, ejuſque adipiſcendæ neceſſitatem & votum inſtituta, nec ad XV. PROPOSITIO. *Ibid.*

Digitized by Google

alium finem conducentia, quàm ad Molinosum ejusque sequacem Guyoniam excusandos : imò verò extollendos ac laudandos, ut ex supradictis patet.

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO III.

XVI. PROPOSITIO.

4. Pessimum est istud : *Quòd sancti Mystici à perfectionis statu excludant praxes virtutum* : quo & Sanctis imponit, & virtutis nomen invidiosum reddit, ut est in Declaratione positum.

Max. art. 40. p. 253. Ult. edit. p. 265.

5. Hæc autem emollit auctor, dum praxes virtutum refert *ad certam quandam ordinationem formularum*, de quâ in eo articulo egit, tamquam nihil aliud egerit. Sed neque id tantum egit, verùm alia quædam : atque illud imprimis, ut *anima perfecta Deum nullo medio amare intelligatur ; quia nullum commodi*, etiam illius æterni, de quo antea diximus, *motivum adhibeat :* neque tantæ perfectionis est ab illarum formularum crassâ servitute absolvi animas, ut in eo transformationis sive summæ perfectionis ratio de quâ in articulo agitur, collocari mereatur.

Ibid.

6. Sanè exprobrat auctor, falso sibi imputari in nostrâ Declaratione, quòd dixerit à sanctis Mysticis excludi virtutis *praxim*, cùm ille *praxes* scripserit : pessimè objectum, cùm ideò in eâdem Declaratione reprehenderimus, quòd plurali quoque numero exclusum voluerit, *praxim & virtutum actus*. Iis autem usi sumus vocibus, ut clarè appareret excludi ab auctore ipsum virtutis exercitium, ipsos virtutum actus : quod damnatum erat in Beguardis dicentibus : *Quod se in actibus exercere virtutum, sit hominis imperfecti.* His congrua affectare, & vanas excusationes posteà obtendere, nihil est aliud quàm Hæreticis favere, eorumque erroribus colorem ac pigmenta quærere : quod tantum Præsulem non docebat.

Clem. ad nostrum, de hær.

CAP. III. *His apostolica Doctrina paucis apponitur.*

Phil. IV. 8.

1. His autem propositionibus opponimus hæc Pauli : *De cætero, fratres, quæcumque sunt vera, quæcumque pudica, quæcumque justa, quæcumque sancta, quæcumque amabilia, quæcumque bonæ famæ, si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate :* quod profectò longè distat ab eo, ne cogitemus virtuti, quatenus virtus est, aut virtutum distinctioni studeamus.

II. Pet. I. 5, 6,

Concinit Petrus de singulis distinctisque virtutibus mandans : *Ministrate in Fide vestrâ virtutem, in virtute autem scientiam, in scientiâ autem abstinentiam, in abstinentiâ autem patientiam, in patientiâ autem pietatem, in pietate autem amorem fraternitatis, in amore autem fraternitatis Caritatem.* Quibus qui negaverit ita præcipi studium singularum virtutum, ut cujusque pulchritudini hæreamus, is profectò Guyoniæ atque Molinoso magis quàm Petro & Paulo consulit.

Digitized by Google

SECTIO IV.

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO IV.

Quartus error de quinque Amoribus, deque falso Amore puro.

CAPUT PRIMUM.

Quæstio, an quinque amores ab auctore definiti sint actus vel status.

1. JAM quæstionem omnem de Quietismo redivivo expeditam putaremus, neque adderemus quidquam nisi è re esset, ut retegerentur principia, quibus auctor in errorem deduci nos voluit.

2. Quinque amorum Scholis inaudita, & ad arbitrium conficta divisio, ad errores quietisticos viam sternit falsis definitionibus, quas, ut jam notas, sive ex ipso libello repetendas, supponimus.

3. Has ut tueatur D. Cameracensis, suæ causæ præsidium reponit in eo, quòd quinque illi amores sint status non actus. Næ ille in valde exiguâ re vim magnam collocat. Ultrò enim confitebor hîc agi de quinque statibus, sed per suos actus, ut fit, definitis: quò definitiones in actus magìs quàm in status cadunt. Sic in amore Judaïco, rerum terrenarum cupido priùs actum quàm statum afficit. Sic actus amoris, qui puræ concupiscentiæ dicitur, priùs est sacrilegus atque impius, quàm ipse status. Sic denique amor Spei, qui est tertius, priùs actu quàm statu constat. Hùc accedunt egregiæ ac invictæ rationes, quibus Dominus Carnotensis pessimam evasionem præcludit.

Rép. à la Décl. p. 8.

Inst. Past. pag. 6.

Lettre Past. pag. 14, 15.

CAP. II. *De tertio amore, sive de amore Spei: auctoris errores.*

1. His positis consurgit de amore Spei auctoris.

2. Tertius amor, *Qui est amor Spei, non est omninò mercenarius;* (intéressé:) *est enim mixtus amore Dei propter se: sed motivum commodi proprii est ejus motivum præcipuum & dominans:* cui connexa est.

XVII. PROPOSITIO. *Pag. 4.*

3. *In amore Spei motivum propriæ felicitatis prævalet motivo gloriæ Dei.*

XVIII. PROPOSITIO. *Pag. 14.*

4. Error maximus, quo docet in theologicâ virtute, hoc est, in amore Spei prævalere rem creatam, nempe felicitatem nostram, bono divino, nempe gloriæ Dei, quo continetur aliquid increatum, nempe Dei majestas ac dignitas. Quâ sententiâ evertitur Spes theologica, ut est in Declaratione positum.

5. Alter error, *amorem Spei non esse penitùs mercenarium* (intéressé:) *eò quòd sit mixtus initio amoris Dei propter se:* hoc est, initio amoris Caritatis: sive ut in Instructione Pastorali ponitur: *Actus Spei includit amorem Dei, ut boni supremi:* quod est Caritatis, cùm amor Dei, ut boni supremi, non possit non esse amor *præferentiæ:* alioqui non esset amor boni ut supremi. Hinc autem fit, ut Spes theologica sine quodam saltem initio Caritatis esse non possit: quod est falsissimum, cùm omnes Theologi uno ore sentiant: Caritatem quidem non sine Fide & Spe; sed Fidem ac

Instr. Past. pag. 7.

Digitized by Google

Spem ſine Caritate eſſe poſſe, contrariamque ſententiam reputent erroneam.

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO IV.

6. Sic deficit in illâ diviſione quinque amorum : amor Spei theologicæ, ipſe quidem bonus, & à Spiritu ſancto infuſus, etſi ab amore Caritatis ſeparatus : unde illa diviſio inadæquata & falſa, licet ab auctore fundamenti loco poſita.

CAP. III. *In duas propoſitiones, præcedentes nota contra amorem naturalem auctoris, ac novam motivi ſignificationem.*

1. Ludit omninò nos D. Cameracenſis, cùm commodum proprium vult eſſe amorem humanum ac naturalem ſuî. Contrà, primò, In amore Spei, quæ eſt virtus theologica, & merè ſupernaturalis, prævalere non poteſt motivum creatum : atquì commodum proprium amori Spei prævalet. Ergò proprium commodum non eſt motivum creatum.

Max. p. 4. 2. Contrà ſecundò : Motivum proprii commodi, quod in amore Spei
Ibid. p. 14. dominatur (p. 4.) idem omninò eſt ac motivum noſtræ felicitatis (p. 14.) atqui motivum noſtræ felicitatis in Spe theologicâ non eſt aliquid naturale, ſed ſupernaturale : alioqui Spes theologica non eſſet Spes theologica, ſed aliquid naturale motivo naturali nixum, quod eſt Pelagianum. Ergò commodum proprium in Spe theologicâ non eſt aliquid naturale.

Inſtr. Paſt. pag. 10. 3. Jam quod Cameracenſis ita interpretatur *motivi* vocabulum, ut non ſit aliquid extrà alliciens, ſed internum impulſivum, ſive agendi & amandi principium, æquè erroneum eſt ac Pelagianum. Motivum enim ſive impulſivum interius amoris Spei non poteſt eſſe aliquid naturale, quale impulſivum illud eſſe fingitur : neque noſtra felicitas, aut ipſa Dei gloria eſt movens principium, ſive impulſivum interius, ſed externum. Totum ergò quo nituntur D. Cameracenſis explicationes, vanum
Ibid. p. 9. 10, 11. eſt; manetque ſenſus contrarius, qui fatente auctore, eſt erroneus & peſſimus.

I. Lett. à M. de Meaux, pag. 46. Rép. à 4. Lettres. 4. Omninò enim recordari nos oportet id quod dicit auctor : ſcilicet in libro de Doctrinâ Sanctorum, *abſque novis ſuis explicationibus, de paginâ ad paginam, de lineâ ad lineam, ſcatere omnia ineptiis atque inſaniis*, ut etiam alibi annotatum eſt.

CAP. IV. *De quarto amore.*

XIX PROPOSITIO. *Max. p. 6.* 1. *Datur amor Caritatis adhuc mixtus reliquiis commodi proprii* (intérêt propre) *qui eſt verus amor juſtificans eò quòd motivum gratuitum* (déſintéreſſé) *in eo dominetur*, cui æquivalet iſta.

XX. PROPOSITIO. *Ibid.* 2. *Is amor Deum quærit propter ſe, eumque omnibus rebus, nullâ exceptâ, anteponit* : cursùs : *nec felicitatem ſuam quærit niſi propter Dei gloriam.*

XXI. PROPOSITIO. *Pag. 8.* 3. *Hæc vera Caritas nondum eſt pura, hoc eſt, nondum eſt interminxta* (ſans aucun mélange.)

XXII. PROPOSITIO. *Ibid. Pag. 14.* 4. *Quartus amor ſive Caritas adhuc mixta cuidam motivo commodi proprii relato & ſubordinato ad motivum principale, ad finem ultimum, qui eſt pura gloria Dei, deberet nominari amor Caritatis mixtæ : ſed cùm hunc amorem aſſiduè*

assiduè opponere debeamus amori puro, sive ab omni commodi ratione absoluto, huic amori dare cogor nomen amoris mercenarii, sive commodo studentis (intéresse) *quia adhuc mixtus est reliquiis commodi proprii, quamquam est amor, quo Deus nobis ipsis anteponitur.* QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO IV.

5. Ex his liquet amorem Caritatis veræ ac justificantis, quo Deum nobis rebusque omnibus anteponimus, (prop. 19. & 20.) non esse purum (prop. 21.) sed mixtum (prop. 22.) contra quod omnis Schola definit amorem Caritatis veræ ac justificantis esse gratuitum.

6. Quòd autem passim respondet auctor agi de statu non de actu: redit solutio suprà allata (cap. 1 n. 3.) de statu quidem agi, sed definiendo per actus; ita ut actus magis definiatur quàm status. Revera enim actui convenit, ut sit justificans, ut in eo prævaleat motivum gratuitum (*désintéressé*) ut Deum rebus omnibus sibique anteponat: ut felicitatem non nisi propter finem ultimum ac puram Dei gloriam quærat: quæ quidem statui Caritatis justificantis competunt, sed ideò vel maximè quòd competant actui; unde ille status, totâ Scholâ consentiente debuit appellari amoris gratuiti ac puri, ab actu principali quem elicit: nec sine errore mercenarius ac mixtus appellari potest.

7. Si enim ideò mixtus ac mercenarius dicitur, quòd sit Spei conjunctus, sequitur ut quinti gradûs amor pariter mixtus sit ac mercenarius; quippe Spei æquè conjunctus, ut Fides Catholica docet, ac mox declarabimus.

CAP. V. *De quinto amore sive puro D. Cameracensis equivocationes.*

1. Hîc demonstrare aggredimur id quod de amore puro Cameracensis obtendit merâ æquivocatione constare, & amorem purum quintum qualem ille definivit, nulli nisi ipsi agnitum & probatum: cùm autem hâc in re vel maximè, totius libri ratio contineatur; ut omnia tradantur enucleatiùs, geometrico more procedemus. Sint ergo istæ definitiones ac postulata nostra.

2. Purum sive gratuitum amorem nos hîc non eum dicimus quem tota Schola agnoscit amorem Caritatis pro objecto specifico sive primario habentis Deum in se consideratum; hoc enim sensu omnis actus amoris sive Caritatis purus est & gratuitus: ac de eo nulla est litigatio. I. DEFINITIO.

3. Hic amor Caritatis est ille quem auctor quarto gradui assignat, estque is qui Deum nobis nostrisquè commodis, ac rebus omnibus anteponit, nec felicitatem suam quærit nisi propter Dei gloriam (prop. 19, 20, 21, 22. cap. superiori, n. 1, 2, 3, 4.) is amor reverâ purus est & gratuitus, sed non est ille amor purus, quem toto libro Cameracensis intendit. II. DEFINITIO. *Max. des Saints, p. 6. Ibid. p. 8.*

4. Amor purus in quem toto libro Cameracensis intendit, est is qui hunc prætergressus, quinto gradui ab auctore assignatur: definiturque *amor Dei propter Deum solum in se consideratum, nullâ mixtione mercenariâ neque metûs, neque Spei.* III. DEFINITIO. *Ibid. 10, 15.*

5. Petimus concedi nobis verba, sive locutiones auctoris stricto, &, ut aiunt, rigoroso, hoc est, proprio sensu esse intelligenda. Concessum ab auctore, cùm ultrò spoponderit se sublaturum æquivocationem omnem, POSTULATUM. *Max. des*

Digitized by Google

& rem deducturum ad rigorem theologicum, & ad exactas definitiones. His positis statum quæstionis facilè & clarè ponimus.

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO. IV.

CAP. VI. *Ex his statûs quæstionis.*

Saints, avert. p. 25, 26, 27, 28.

1. His positis planè oportet ut concedatur nobis, quinto amori, sive amori quinti gradûs secundùm auctorem inesse debere aliquid excellentius, quàm ut Deum sibi rebusque omnibus anteponat, nec nisi propter Dei gloriam felicitatem quærat. Id enim amori quarti gradûs competit, quo hîc longè præstat.

2. Atqui amore illo, qui quartus appellatur, nihil excellentius fingi potest, quàm ut Spei metûsque nulla prorsus ratio habeatur.

3. Fac enim in illo quinto gradu aliquam haberi Spei sive salutis ac felicitatis æternæ rationem; tunc nihil potest esse melius, quàm ut Spes felicitatis non nisi ad Dei gloriam referatur. Hoc autem jam competit amori quarti gradûs. Ergò amori quinti gradûs nihil supereſt acquirendum, quàm ut Spei felicitatis æternæ nullus relinquatur locus, hujus nulla usquam ratio habeatur. Atqui hoc merum figmentum est, quo Spei theologicæ vis omnis extinguitur. Ergo is est pessimus quinti amoris fructus, ut Spei vim extinguat, repugnante Scripturâ, ac dicente Apostolo: *Nunc autem manent tria hæc, Fides, Spes, Caritas.*

4. Hæc igitur auctoris Summa Doctrinæ est, nec deest aliud quidquam nisi ut ex ejus verbis propositiones ex his ductæ contexantur, quod nunc nobis præstandum est.

CAP. VII. *Doctrina præcedenti apta auctoris propositiones contrariæ Apostolo & Concil. Trident.*

XXIII. PROPOSITIO. *Max. p. 18.*

1. *Neque pœnarum metus, neque desiderium mercedis in hoc amore* (quinti gradûs) *ullam habent partem:* strictè loquendo (ex postulati nostri ratione suprà cap. 5. n. 5.) erroneum. Nullam enim partem habere generatim dictum, ita intelligitur, ut salutis desiderium, sive Spes theologica, nihil conferat ad amorem, neque ullum in iis sit amandi incentivum, nulla illecebra sive ratio illiciens ac movens. Hoc autem erroneum est, & clarè adversatur dicenti Apostolo: *Finis præcepti Caritas*: quo omne præceptum adeoque Spei theologicæ ac desiderii salutis comprehendi negat nemo. *1. Tim. I. 5.*

Sess. VI. cap. 11.

2. Adde quòd ea propositio proscribitur expresso decreto Concilii Tridentini clarè definientis omnes justas animas *intuitu mercedis æternæ, & suam ipsorum socordiam* (post peccatum originale innatam omnibus) *excitare, seque cohortari, ut in stadio currant:* quod etiam ad animas perfectissimas pertinere, Mosis ac Davidis exempla in eodem decreto allata demonstrant.

3. Ex his igitur claret, de Fide esse, quòd mercedis ejusque maximè quæ Deus est, sive divinæ possessionis intuitu, animæ etiam piæ ac perfectæ saltem magis accendantur ad amandum Deum amore Caritatis.

4. Quare verum quidem est, Caritatem non sistere in salutis desiderio, sed illud referre ad Dei gloriam, ut est dictum (definitione 2. cap. 5. n. 3.)

Digitized by Google

ut autem universim dicatur desiderium salutis nullam partem habere in amore Dei, neque saltem motivi cujusdam excitantis, sive incentivi, incitamenti, rationis illicientis loco esse, propriè ac strictè loquendo, ut ex postulato nostro suprà memorato, verba auctoris sumi debent; erroneum est, & apostolico dicto, Conciliique Tridentini decreto contrarium.

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO IV.

5. Sequitur auctor: *Non jam diligitur (Deus ab illis animabus) neque meriti, neque perfectionis, neque felicitatis, quam amando inveniant causâ*: eodem modo erroneum est, & Apostolo Concilioque Tridentino contrarium. Congruit autem Guyoniæ (sup. sect. 1. cap. 1. n. 3. 4.)

XXIV. PROPOSITIO. *Ibid. p. 10.*

6. Rursùs de duabus illis propositionibus quæro: an de habitu sive statu perfectè amantium proferatur illud, *nullam habere partem*: an de actu amoris puri sive quinti gradûs. Si de habitu vel statu, ut passim auctor postulat, aperta est hæresis, excludens à toto statu salutis desiderium: quippe quod ad hunc statum nihil conferat. Sin autem de amore actuali loquitur auctor, valet Censura (in hoc capite ad propositionem 23.) posita (n. 3.) & (ad hanc propositionem 24.) repetita.

CAP. VIII. *Alia propositio ad eundem finem spectans.*

1. Subdit auctor: *Tantumdem amaretur Deus, etiamsi per suppositionem impossibilem ignoraturus esset se amari, aut etiam vellet miseros facere qui eum dilexissent*: quæ verba propriè & strictè uti debent (ex postulato nostro) sumpta, significant nullis Dei beneficiis, nec ipsâ Dei visione amorem incendi posse: contra quod demonstratum est ex Traditione Patrum & ex claris Evangelii locis ad Fidem pertinere, in libello, cui titulus, Schola in tuto, (q. 12. art. 8. & 9. n. 218, 219, 220, 221, 222.)

XXV. PROPOSITIO. *Max. des Saints, p. 11.*

2. Neque excusari potest auctor ex quibusdam forte similibus sive affinibus piorum virorum dictis; eò quòd ibidem demonstratum sit locos eos esse interpretandos per pium quemdam excessum piamque hyperbolen, quam strictè sumi, & ab auctore in regulam verti, ratio fidei non sinit.

3. Ex his autem confirmatur secundùm dicta Sanctorum id quod sæpe diximus: motiva Caritatis inter se ordinari posse, ita ut ediscamus aliud alio prius aut majus esse; non autem aliud ab alio separari oportere.

4. Confirmatur etiam error auctoris pro certo principio sive decreto statuentis in amore puro, nullam beneficiorum Dei sive præcedentium, sive futurorum; nullam divinæ bonitatis, quatenùs benefica est, haberi rationem: quod notari volumus, ut quod & per se sit pessimum, & pessima suo loco observanda inducat: atque hæc de quinque amoribus, ac de amore quinto sive puro, ad mentem auctoris ibidem constituto, dicta sint: nunc ad ejusdem auctoris articulos procedamus.

Digitized by Google

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO V.

SECTIO V.

Aliæ Propositiones ad eundem finem spectantes ex Articulis Libri D. Cameracensis.

CAPUT PRIMUM.

Ex articulo secundo demonstratur separari virtutem movendi, sive excitandi, ab æternâ salute.

XXVI. PROPOSITIO. *Ibid. p. 26.*

1. *QUi puro amore diligit nullâ commodi proprii mixtione, non excitatur sui commodi motivo:* id autem est à *commodo suo*, quo etiam salus æterna continetur, arcere excitandi sive movendi vim. Undè pergit: *Non vult beatitudinem, nisi quia scit & Deum eam velle, & velle ut velimus, ad ejus gloriam:* quo efficitur, ut nostra beatitudo salusque per sese suâque insitâ bonitate jam nos nullatenus moveat. Firmat autem ex sequentibus: *Si per casum, qui propter promissa merè gratuita est impossibilis, vellet Deus ad nihilum redigere animas justas in ictu mortis corporalis, vel eas privare visione sui, aut eas tenere æternaliter in tentationibus miseriisque hujus vitæ, ut supponit Augustinus, aut eis procul à se imponere sempiternas inferni pœnas, ut sanctus Chrysostomus post sanctum Clementem Alexandrinum supponit, animæ hujus statûs, puri amoris, non amarent Deum, neque servirent Deo minùs fideliter.*

Max. p. 27, 28. *Ibid. 28.*

XXVII. PROPOSITIO. *Ibid. 28.*

2. *Quæ non possunt separari ex parte objecti* (nempe beatitudo à Deo amato cum finali perseverantiâ:) *respectu motivorum, realissimè separari possunt.*

XXVIII. PROPOSITIO. *Ibid.*

3. Subdit: *Non potest Deus non esse beatitudo fidelis animæ: sed illa eum potest amare amore tam gratuito,* (désintéressé) *ut nec intuitus Dei beatifici quidquam augeat amorem Dei in se considerati nullâ cogitatione sui: ac tantumdem amaret, si nunquam futurus esset beatitudo sua.* Tres postremæ propositiones, quia coincidunt cum 23, 24, 25. eâdem Censurâ dignæ sunt. Horum error est in τῷ magìs: nempe quòd auctor asserat: animas perfectas non magìs amare, sive non magìs incendi ad amandum, Deoque ex amore serviendum, ex quovis Dei etiam visi ac beatifici intuitu: quod in nullo Sanctorum, quos auctor allegat, invenitur. Ergo concedimus quidquid Deus sive per possibile, sive per impossibile nobis imponat, eum amandum, ei amore serviendum esse: ut autem nullo Dei etiam visi beneficio magìs magisque anima etiam perfectissima sese ad inflammandum, sive ad firmandum amorem cohortetur, & nullus Sanctorum dixit, & est erroneum ex antecedentibus, & ex Concilio Tridentino reprobatum expresso decreto, quod suprà retulimus (prop. 23.)

Sup. sect. 4. cap. 8 & 9.

Sup. sect. 4. cap. 8. n. 2.

CAP. II. *Ex his solutio locorum Patrum: Sanctorum securitas: his congruunt Scholastici.*

1. Locus Augustini pro exemplo sit: postea quàm enim statuit Spe pa-

Digitized by Google

cis æternæ adversùs vitia certandum : subdit : *Sed si, quod absit, illius tanti boni* (pacis æternæ) *Spes nulla esset, malle debuimus in hujus conflictationis molestiâ remanere, quàm vitiis in nos dominationem non eis resistendo permittere.* Vides Augustinum docere, vitio quidem repugnari oportere, etiam si pugna sanctæ Caritatis cum vitiosâ cupiditate foret perpetua ; non autem negare, Caritatem hinc magis incitari ad pugnam, si Spes sempiternæ pacis affulgeat. *De Civ. Dei, 21, 15.*

2. Clemens autem Alexandrinus docet, si salus & Caritas separari possent, anteponi oportere Caritatem : non verò docet eam majorem aut firmiorem non futuram, Si salutis æternæ, hoc est, Dei habendi & possidendi, intuitu accendatur : quod esset erroneum. *Lib. 4. Strom.*

3. Chrysostomus verò docet quidem si fieri posset Paulum à Christo libenter anathema futurum pro salute Judæorum : sed *hoc securus dicebat* præ desiderio Christi, tantò scilicet ejus cupidior, quantò ut gloriam suam in Christo, ita amorem augeri per hoc quoque anathema sentiebat. *Hom. 15 & 16. in Rom.*

4. Profert Cameracensis ex persecutione Vandalicâ S. Victorianum martyrem clarâ voce profitentem, etiam subtractâ Spe æternæ vitæ fidelem se creatori futurum. Quorsùm ista? non enim sanctus martyr propterea ab amore motivum Spei separat, aut inutile prædicat ad accendendum amorem, cùm subdat, *Securus sum de Deo Christo & Domino meo :* quâ voce declarat se promissorum Fide ad martyrium, hoc est, ad eam Caritatem, quâ ipso Domino teste, nulla potest esse major, excitari. *Schol. in tut. q. 12. art. 2. n. 195. Vict. vit. lib. 5. cap. 4. Ibid.*

5. En ubique apud Sanctos illa securitas quam sæpe inculcavimus. En Afer Victorianus ejusdem securitatis à S. Augustino Africæ speciali doctore explicatæ memor : de quâ securitate vide id quod alibi monuimus. *Sch. in tuto, q. 12. art. 2. n. 195, 196.*

6. Ejusdem securitatis testis Cassianus de Pauli anathemate : *Securus optat interire pro Christo :* en illa securitas, quæ promissis nixa & excitata se ad exhibendam Christo perfectissimam Caritatem adhortatur. *Coll. 9. cap. 18.*

7. Ut addamus & Scholasticos, eosque antiquissimos : Scotum audivimus post *circumscriptum ab objecto primario Caritatis, commoditatem ad amantem*, ne tamen cætera motiva sive incitamenta ad excitandam Caritatem minùs valere viderentur, induxisse *secundarias objectivas rationes amantis, redamantis ac beatifici Dei, in quantum est bonum communicativum sui nobis ; ex specialis amabilitatis intuitu allicientes ad amandum.* *Sch. in tuto, q. 4. art. 2. n. 81, & seq.*

8. Videantur hanc in rem loci à D. Carnotensi allati : Durandi admittentis respectum etiam ad bona temporalia tanquàm *adminiculativum* ad Caritatem ; *in quantum omne bonum addito alio bono redditur eligibilius :* iterùm ; *in amicitiâ civili potest haberi respectus ad dilectiones & utilitates quæ ex amicitiâ consequuntur, dummodò non habeatur ad eas respectus principaliter :* Gabrielis : *Multæ sunt rationes diligendi, prima & perfectissima, bonitas Dei* : Denique, *secundùm quod plures vel potiores rationes communicabilitatis concurrunt in uno diligibili, secundùm hoc magis diligendum affectivè :* Majoris : *licèt Deus secundùm bonitatem intrinsecam sit ratio objectiva Caritatis, tamen esse creativum, & nos creasse, & redemisse, & glorificare, sunt causæ allectivæ minùs principales ad hoc, quod Deum diligamus*, &c. quæ Scoto concinunt. *Lett. Past. pag. 20, 21. In 3. dist. 29. q. 3. in fin. Ibid. In 3. dist. 29. q. un. con. 6. In 3. dist. 27. q. 2.*

Digitized by Google

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO V.

9. Ipſe Carnotenſis, unus omnium profeſſus, vel maximè ſe fuiſſe & eſſe communioris in Scholâ ſententiæ defenſorem circa motiva ſpecificativa Caritatis & Spei : tamen cum cæteris Theologis addit, *motiva particularia virtutum eſſe excitativa puri amoris.* Cui rei comprobandæ profert S. Thomæ locos à nobis etiam alibi memoratos.

Lett. Paſt. p. 17, 19.

10. Huic adjunximus & S. Bonaventuram, & è recentioribus Suarem : ex Myſticis quoque Ruſbrokium & Harphium : ut Schola omnis, omnes Myſtici in eam ſententiam uno ore conſenſerint ; ac ſi qui à communi omnibus ſententiâ, verbo magis quàm re nonnihil declinaſſe videantur, ad eam benignâ interpretatione revocentur.

Ibid. p. 8, 19.

Sch. in tuto, q. 3. *art.* 1, *& ſect. q.* 5. *art.* 6. *ibid. q.* 3. *art.* 6, *& ſeq.*

11. Eſt enim evangelicum, & ex ipſo Caritatis præcepto ductum illud, *Diliges Dominum Deum tuum* : & iſtud : *Hoc fac & vives* : & hoc ; *Ut benè ſit tibi* : nihilque eſt abſurdius, quàm à Caritatis motivis arcere, quæ ipſo mandato Caritatis continentur.

Ibid. q. 7. *art.* 5.

Ibid. q. 4. *art.* 7.

CAP. III. *Idem probatur & art.* 3.

XXIX. PROPOSITIO. *Pag* 33.

1. *Relinquenda ſunt animæ in exercitio amoris adhuc mixti commodo proprio, quamdiù attractus gratiæ ibi relinquit eas.*

2. Sequitur : *hæc motiva reverenda ſunt.*

XXX. PROPOSITIO. *Ibid.*

3. Pergit : *diffuſa ſunt ea motiva omnibus Scripturæ libris : pretioſiſſimis quibuſque Traditionis monumentis : & omnibus Eccleſiæ precibus.*

XXXI. PROPOSITIO. *Ibid.*

4. Poſteà : *Utendum eſt his motivis ad comprimendas cupiditates* (les paſſions) *ad firmandas virtutes omnes : ad abſtrahendas animas ab omnibus vitæ præſentis illecebris* (ſive objectis.)

XXXII. PROPOSITIO. *Ibid.*

5. Ex his demonſtratio : motiva *reverenda* commodi proprii : motiva commodi proprii totâ Scripturâ ; Traditione ; Precibus eccleſiaſticis fuſa : motiva adhibenda ad comprimendas animi perturbationes, ad virtutes exercendas, ad conculcandum præſens ſæculum : nihil ſunt aliud quàm ipſa motiva Spei chriſtianæ ex divinis promiſſionibus ubique inculcata, quæ à nullo ſtatu niſi ex errore manifeſto eoque graviſſimo, tolli poſſunt : atquì ea motiva, qualia hîc adducta ſunt in perfectionis ſtatu, ab auctore tolluntur : (ex prop. 29.) ergò ille perfectionis ſtatus, qualis ab auctore fingitur, erroneus eſt.

6. Hæc autem tam reverenda, tam ubique inculcata motiva ad affectus naturales trahere, nihil eſt aliud quàm toti orbi illudere, ac Patribus, eccleſiaſticis Precibus, ipſique Scripturæ vim apertam inferre.

7. Quin auctor id excuſationis loco afferens, contra ſeipſum pugnat. Articulo enim tertio falſo, inter falſa ponit iſtud : *Perfectis animabus detrahere oportet deſiderium cœleſtis patriæ, ac recidere motiva intereſſata Spei.* Ergò pro vero eſt, conſervanda *motiva Spei* : quibus, inquit, *everſis, contemptui ſunt fundamenta juſtitiæ chriſtianæ.* Ergò motiva illa *intereſſata* Spei, juſtitiæ chriſtianæ fundamenta ſunt : atque adeò non naturalia ſed ſupernaturalia ; quo uno dicto affectûs naturalis explicatio planè tollitur.

Pag. 37.

CAP. IV. *Idem conficitur ex articulo quarto.*

XXXIII. PROPOSITIO.

1. *Sanctus Franciſcus Saleſius, qui excludit tam formaliter omne motivum*

Digitized by Google

intereſſatum ab omnibus virtutibus perfectarum animarum, veſtigiis inhæret SS. Auguſtini & Thomæ.

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO V.

2. *Nec hîc ergò quærenda Spes eſt, per motivum intereſſatum exercitata.* Quâ voce *motivi* ſcilicèt *intereſſati* intelligitur motivum Dei, ut eſt nobis bonus: undè ſubdit: *objectum formale Spei eſt bonitas Dei ut eſt nobis bona:* quod objectum non poteſt non eſſe motivum. Ergò error auctoris eſt, quod illud objectum *divinæ bonitatis, ut eſt nobis bona*, jam movere ceſſet; ceſſet eſſe motivum, ut etiàm ſequentia declarabunt. *Max. p. 40.*

XXXIV. PROPOSITIO. *Ibid. p. 41.*

3. Neque hîc recurrendum eſt ad affectum naturalem, qui pro motivo *intereſſato* habeatur, cùm ab eodem auctore (capitis antecedentis n. 7.) motiva intereſſata Spei ſint ſupernaturalia, quippe quæ fundamenta ſint juſtitiæ chriſtianæ. *Ibid. p. 42.*

XXXV. PROPOSITIO. *Ibid. p. 44.*

4. *Una ſupereſt difficultas, quomodò anima ad plenum ab intereſſe abſoluta* (déſintéreſſée) *poſſit velle Deum, ut eſt ſuum bonum.* Quæ difficultas ita expeditur: *Vult Deus ut velim Deum, quatenùs eſt meum bonum, mea felicitas, mea merces: Eum volo formaliter ſub hâc præciſione, ſed non eum volo eo motivo præciſo quòd ſit meum bonum.* Subdit: *Objectum & motivum differunt; objectum meum commodum: ſed motivum non eſt intereſſatum, quando quidem nihil aliud ſpectat quàm Dei beneplacitum.* Id autem apertè eſt tollere motivum Spei, quod eſt ipſum commodum ſalutis æternæ, nec aliud motivum relinquere perfectis animabus, quàm ipſius Caritatis: quod eſt verbo tenùs retinere Spem & objectum ejus; re autem, vim ejus omnem tollere. Undè

XXXVI. PROPOSITIO. *Ibid. p. 46.*

5. *Id volo quod eſt reverâ meum maximum commodum*, (intérêt) *& ut tale eſt à me agnitum, abſque eo quòd motivum ipſum commodi ſtudioſum* (intéreſſé) *ad id me determinet*: quo apertè negantur ipſius *maximi commodi*, id eſt, ipſius ſalutis æternæ rationem valere quidquam, ut ad agendum animus impellatur: ex quo ulteriùs inducitur illa ſeparatio, quâ ab objecto Spei, quod eſt commodum, vis movendi ſive excitandi ſeparetur: quòd iterùm atque iterùm nihil eſt aliud, quàm ipſam Spei rationem, verbis licèt defenſam, reverâ extinguere.

CAP. V. *Ex art. 5. ubi de reſignatione & indifferentiâ ex ſancto Franciſco Saleſio.*

1. Hæc autem ut radicitùs amputentur, & ad imum uſque veritas eluceſcat, repetenda diſcrimina reſignationis & indifferentiæ à ſancto Franciſco Saleſio mutuata, quibus totus liber nititur. Sit ergò auctoris *Vid. myſt. in tuto, n. 216. uſque ad 226.*

2. *Duo ſunt ſtatus juſtarum animarum. Primus ſanctæ reſignationis; in quo anima vult aut vellet multa ſibi ex motivo ſui proprii commodi:* (ſon propre intérêt) *itaque à S. Franciſco Saleſio habere adhuc dicitur deſideria propria intereſſata, ſed ſubmiſſa voluntati Dei quam ſuis commodis* (à ſon intérêt) *anteponit: alter ſtatus eſt ſanctæ indifferentiæ, in quo ſtatu anima nihil vult ex motivo ſui proprii commodi* (par le motif de ſon propre intérêt:) *neque habet ſubmittenda deſideria intereſſata, quia nullum habet amplius deſiderium intereſſatum ſive commodi ſtudioſum.*

XXXVII. PROPOSITIO. *Max. p. 49.*

3. Sequitur: *Reſtant in animâ proclivitates* (des inclinations) *ac repugnan-*

Digitized by Google

tia involuntaria quas ſubmittit : ſed nulla habet deſideria voluntaria & deliberata propter ſuum commodum, niſi in iis caſibus ubi non cooperatur fideliter toti ſuæ gratiæ.

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO V.

4. Pergit : *Anima indifferens cùm ſuam implet gratiam, nihil vult, niſi propter Deum ſolum, & quomodò Deus, ut id velit, efficit per ſuum attractum.*

XXXVIII. PROPOSITIO. *Ibid.*

5. Hæ propoſitiones duobus modis conſiderandæ ſunt : primùm in ſeipſis ; ſecundò per reſpectum ad B. Saleſium ex quo referuntur.

XXXIX. PROPOSITIO.

6. In ſe conſideratæ erroneæ ſunt, cùm ex his conſtet animas indifferentes ſive perfectas nihil jam deliberatè velle ſibi, ſive ad ſuum commodum. Ergò excludunt omnem voluntatem deliberatam quâ volunt aliquid ſibi, ſive ad commodum iſtud. Atquì Spes eſt voluntas deliberata quâ anima vult aliquid ſibi commodum, nempe ſalutem æternam. Ergò ex his propoſitionibus Spes tollitur.

7. Confirmatur ex illis verbis : *Exceptis iis caſibus in quibus anima non cooperatur toti ſuæ gratiæ, neque eam totam implet.* Ergò animæ perfectæ gratia excludit omne commodi deſiderium : ſalus autem æterna eſt nobis commoda, utilis, proficua & in noſtrum emolumentum vergens. Ergò gratia perfecti ſtatûs ſalutis excludit deſiderium.

Amour de Dieu, liv. 9. ch. 3, &c. *Inſtr. ſur les Etats d'Oraiſ. l. 8. n. 8, 10.*

8. Jam quod attinet ad B. Saleſium qui hîc teſtis adducitur : locus in quo hæc ex profeſſo tractat, unus eſt, ductus ſcilicet ex libro de amore Dei 9. cap. 3. & ſeq. Atquì conſtat, ut ſæpè demonſtravimus, eo loci agi tantùm de eventibus temporalibus, ac mutabilibus hujus vitæ ; de æternâ ſalute nihil quidquam : quòd ſi quid de eâ ſubditur, non de ſalutis ſubſtantiâ, ſed de dilatione agi, occaſione Pauli ac Martini conſentientium ad protrahendam mortalem hanc vitam pro fratrum ſalute. Aliud autem eſt, conſentire dilationi ex Spe procurandæ fraternæ ſalutis ; aliud, ad rem ipſam indifferenter ſe habere. Ergò Saleſius nunquam eam ſuaſit indifferentiam pro quâ teſtis adducitur.

Inſt. ſur les Etats d'Oraiſ. ibid. *Avertiſſ. n. 17. p. 27.*

9. Id autem ſæpiùs objecimus, auctoremque interpellavimus, ut ſi quid contrarium Saleſius aliquandò memoraſſet, clarâ voce teſtaretur ; ad quæ ille obmutuit, nihilque aliud quàm eoſdem ſancti viri locos jam ſolutos attulit. Sit ergò certum, propoſitiones ſuprà dictas & per ſeſe eſſe erroneas, & nullâ Saleſii auctoritate fultas.

CAP. VI. *Aliud ex eodem cap. 5.*

XL. PROPOSITIO. *Ibid. p. 52.*

1. *Anima nihil vult ſibi, ſive propter ſe : ſed vult omnia propter Deum* : quod eſt contra Spem volentem ſibi ſalutem : eamque volentem *propter ſe*, non tamquam eſſet ſola ſibi finis ultimus : ſed relato deſiderio ad Dei gloriam.

XLI. PROPOSITIO.

2. *Anima nihil vult ut perfecta ac beata ſit propter ſuum commodum* : æquè falſum & contrarium Spei : quæ vult beata eſſe propter ſuum quidem commodum, ſed accendente Caritate in ulteriorem finem relatum. Nec Spem reſtituit auctor addendo *animam velle perfectionem omnem atque omnem beatitudinem quatenùs Deo placet, ut nos hoc velle efficiat inſtinctu gratiæ.* Neque enim id velle eo quòd Deo id placeat, impedimento eſt quominùs idem

Digitized by Google

idem nobis quoque ac propter nos velimus affectu subordinato, ut dictum est. Eluescit autem error ex sequenti propositione.

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO V.

3. *In hoc statu anima non jam vult salutem, ut est salus propria, ut aeterna liberatio, ut meritorum merces, ut commodum maximum.* Rursùs: *Verum est tantùm animam non velle salutem, ut est nostra merces, nostrum bonum, nostrum commodum.* Quæ sunt erronea & exclusiva Spei, cùm, ipso fatente auctore, spes velit Deum *in quantùm est*, inquit, *bonum meum, mea felicitas, mea merces.* Quæ quidem si inter se claris verbis pugnant, nihil mirum, cùm falsa Doctrina non possit sibi esse consentanea.

XLII. PROPOSITIO. *Ibid. p. 52. Ibid. p. 44.*

CAP. VII. *Aliud ex art. 16. ubi de proprietate.*

1. *Secunda proprietas imperfecta sed innocua, est amor propriæ excellentiæ, ut est nostra, sed cum subordinatione ad finem essentialem qui est Dei gloria: non volumus virtutes nisi perfectissimas: eas propter Dei gloriam præcipuè volumus: sed eas tamen volumus, ut earum & meritum & mercedem habeamus.* Ubi ad imperfectionem refertur, quòd velimus virtutes perfectissimas, propter Deum etiam, idque præcipuè: quare nihil aliud Perfectis reservatur, quàm ut eas nullo modo velint ut excellentiam sive perfectionem suam, & ut meriti mercedisque causam; unde clariùs & expressiùs.

XLIII. PROPOSITIO. *Max. p. 134.*

2. *Sunt ea virtutes minùs perfecta iis quas sancta indifferentia exercet propter solam Dei gloriam sine ullâ proprii commodi ratione, nec propter meritum, nec propter perfectionem, nec propter mercedem, etiam aeternam.* Quo motiva Spei etiam subordinata excluduntur, & ad imperfectas animas ablegantur.

XLIV. PROPOSITIO. *Ibid. 135.*

CAP. VIII. *Aliud ex articulo 12. de amore sui: & an perfectis animabus non alia amandi causa sit quàm ipsa Dei voluntas seclusis motivis proximis.*

1. *Illæ animæ sibi ipsis velut extraneæ sunt, nec se jam diligunt, nisi eo ritu modoque quo cæteras creaturas diligunt pura Caritatis ordine: Sic enim sese Adam innocens dilexisset unicè propter Deum.* Ac posteà: *Ergò perfectio puri amoris in eo consistit, ut ne nos jam diligamus nisi propter ipsum Deum.* Et quidem tam exacta, tam accurata, &, ut ejus verbis utar, tam *rigorosa* pollicitum, ita Caritatem ordinare oportebat, ut se quidem & proximum anima diligeret propter Deum, quod omni animæ justæ etiam extra perfectionis statum competit: non sic tamen ut non nisi propter Deum, quod auctor perfectis reservat animabus, quasi tota amandi ratio esset ipse Deus: animæ verò etiam sanctæ nulla propria inesset amabilitas.

XLV. PROPOSITIO. *Max. pag. 106, 107.*

2. Neque obstat quòd auctor eam agnoscere videatur dum in animâ diligendam proponit imaginem Dei, & in quovis Dei opere propriam bonitatem, quæ etiam in se amandi causam præbeat. Non, inquam, id obstat: nam cùm id tribuat imperfectis animabus, perfectis sublimius quid relinquat oportet, ut animæ quidem justæ sed imperfectæ se in se, licèt propter Deum, diligant; perfectæ verò id addant ut non nisi propter Deum, tamquàm una Dei amabilitas, seclusis motivis proximis, etiam subordinatis,

Ibid.

Digitized by Google

totum amorem alliciat. Alioquì inter imperfectas perfectasque animas nihil erit discriminis.

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO V.

3. Quod ergò perfecta anima sibi velut *extranea* sit, incredibile dictu est quàm malè & incommodè pronuntiatum sit. Neque valet ratio, quòd quivis seipsum non alio ordine quàm proximum diligat. Sibi enim quisque est proximus & intimus : ratio autem diligendi sui extenditur ad proximum, qui est alter nos, nostrumque intimum membrum. Hùc accedit, quòd & nos & proximum ut rem Dei nobis intimi diligamus amore elicito ab ipsâ Caritate : quæ diligendi ratio Justis omnibus communis est, ità ut & Deum & proximum & nos unâ Caritate, duobus licèt mandatis comprehensâ, diligamus.

Max. art. 16, p. 134.

4. His concinunt ista : quòd Imperfectis animabus & adhuc *proprietariis* concedatur ut propriam excellentiam tamquam suam ex sanctâ resignatione diligant : Perfectis sive in sanctâ indifferentiâ positis reservetur, non modò ut amorem propriæ excellentiæ referant ad Deum, ut ad finem principalem ; verùm etiam *ad propriam excellentiam* nihil attendant, *nec jam ullo commodo, ullo merito, ullâ perfectione, ullâ mercede ac nequidem æternâ moveantur.*

Max. p. 25, 26, 27, &c.

5. Hinc illæ apud auctorem frequentissimæ voces, ut beatitudo nostra unicè propter Deum, nec nisi propter Deum diligatur, tamquam ex sese sit indifferens. Unde etiam usque ad illam sancta indifferentia protendatur : seponenturque motiva, non autem ordinentur tantùm, ut faciendum esse sæpè monuimus.

6. Neque huic obligationi nostræ satis auctor consulit, dum exclusivam hanc, *unicè propter Deum*, & non nisi *propter Deum aut propter Dei voluntatem*, ideò admittendam docet, quòd Dei voluntas etiam illam inhærentem rebus convenientiam complectatur & velit, adeòque & nobis volendam esse decernat. Cùm enim illa rebus innata convenientia ad omnem pateat Caritatis statum, redibit illud suprà (n. 2.) memoratum, Perfectos inter & Imperfectos ab auctore agnitos nihil relinqui discriminis.

7. Neque obstant Sanctorum loci, ubi interdùm illa exclusiva quam auctor inducit, statui videatur : omninò enim postquàm introducta est hæc quæstio, & in eo jam res erat ut omnis æquivocatio tolleretur, decebat auctorem accuratiora, distinctiora, clariora & ab omni ambiguo submota sectari.

CAP. IX. *Radix erroris : Guyonia dicta.*

XLVI. PROPOSITIO. *Max. p. 62.*

1. Radix autem erroris est.

Quòd sancta indifferentia admittat generalia desideria non modò cognitarum, verùm etiam omnium latentium voluntatum Dei, ubi notandæ istæ voces : *generalia desideria* : & istæ : *omnium, latentium licèt, Dei voluntatum.* Ea universim omnium quamvis sint latentissimæ : quibus voluntatibus etiam reprobationis & aliorum & suæ decreta continentur : & desiderium ad ea usque protenditur : ut est in nostrâ Declaratione positum.

2. Ex hoc autem dogmate id consequitur, quod est sæpissimè ab auctore dictum, ut sancta indifferentia omne desiderium non modò subordinet

Digitized by Google

quod facit resignatio, sed etiam submoveat & tollat ; usque eo ut nec salutis æternæ votum relinquat integrum.

3. Ex quo pariter consequitur, ut si Spes salutis insit, non jam tamen moveat ad ipsam quoque salutem indifferentes animas.

4. Ex hoc denique sequitur, ut infelix anima ex *persuasione invincibili ac reflexâ suæ reprobationis*, in eam, imò & *in justam condemnationem suam* vero & *absoluto sacrificio* acquiescat : sin autem vero sacrificio, ergò & voluntario, quidquid tergiversetur auctor. Neque enim erravit David dicens : *Voluntariè sacrificabo tibi :* aut esse potest sacrificium quod non sit voluntarium. Quæ quantumvis absurda & hæresim apertè sonantia, auctor tamen necessario tueri cogitur ex proposito tuendæ Guyoniæ inducentis animas, *ut se in indifferentiâ eo usque collocent, ut nihil velint nisi illud quod Deus ab ipsâ suâ æternitate decreverit, sive de corpore, sive de animâ, sive de temporalibus, sive de æternis.* Unde auctor adductus est ut indifferentiam more Guyoniæ exponeret, dicens quòd *sancta indifferentia admittat generalia desideria*, non solùm cognitarum, verùm etiam *omnium ac latentium quoque voluntatum Dei.*

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO V.

Max. p. 87, &c.

Moyen court, 5, 6, p. 28.

CAP. X. *Alius locus ex Responsione ad Summam Doctrinæ ubi ad Scholam in tuto lector remittitur.*

1. Neque quidquam adderemus, nisi D. Cameracensis post tot explicationes, imò tergiversationes Instructionis Pastoralis, eò tamen necessario rediret, quo totius libri Summa propendet ; nempe ut allatis Ambrosii & Chrysostomi locis, salutis desideria tollerentur hâc propositione posita.

2. *Ut ut explicentur hæc salutis desideria, imperfecta à Patribus habentur qui ea perfectis animabus nec imperant, nec suadent.*

3. Id vero hîc uno verbo transigimus atque in libro nostro, cui titulus, Schola in tuto, tractata commonemus : quò etiam lectorem remittimus, ut præcisam, ni fallor, hujus quæstionis de salutis desiderio ideam ac notionem informet.

XLVII. PROPOSITIO. *Resp. ad Summã, p. 5. Sch. in tuto, n. 260.*

CAP. XI. & ultimum. *Dictorum recapitulatio.*

1. Ex his liquet auctorem totum in eo esse, ut immunem sive independentem à Spe, sive quod idem est à Spei motivo, eique insitâ animos excitandi vi, statuat Caritatis perfectionem.

2. Hinc efficitur ut animus uni Dei perfectioni ut in se est intentus, beneficiorum ejus, eorum etiam quibus ipse seipsum det nobis, sive antecedentium, sive præsentium, sive futurorum, ad amorem incitandum nullam rationem habeat.

3. Ex his consequitur, ut animæ perfectæ nihil Caritati deteri aut deperire sentiant, si Spem omnem abjiciant : quæ deinde pariunt tetertimum desperationis sacrificium in quod collimare totum librum & sæpè diximus, nec satis pro merito inculcari posse dicimus.

4. Hæc autem & in se pessima sunt & alia pessima inducunt, quæ nos jam commemorabimus.

Digitized by Google

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO VI.

SECTIO VI.

De aliis Erroribus.

CAPUT PRIMUM.

Quintus error ad Quietiſmum pertinens circa contemplationem. Quietiſtarum placita.

1. HIc repetenda Quietiſtarum dogmata ſuprà memorata de diligendo Deo independenter ab ejus benevolentiâ ac beneficentiâ & conſequenter ab omni motivo ſalutis æternæ ac Spei chriſtianæ. (ſuprà, ſect. IV. & V.) ex quo conſequitur contemplationem quæ maximè amore conſtat, ab his quoque omnibus independenter ſtare.

Inſt. ſect. 12. p. 1. liv. 1. ch. 11. p. 44. 2. Hìnc Molinoſus contemplationem reponit *in fide amatoriâ* (amoureuſe) *& obſcurâ, abſque ullâ diſtinctione perfectionum & attributorum.* Hæc illa eſt *Fides & cognitio generalis & confuſa*, in quâ novi Myſtici contemplationem ſtatuunt: uſque adeò ut & Chriſtus in eâ, nedum ſit neceſſarius, potiùs excludatur, ex hoc ſcilicet Molinoſi principio, *quòd non ſint requirenda media*, (Chriſtus ſcilicet ejuſque myſteria) *cùm deventum eſt ad finem*, nempe ad Deum ſive ad divinitatem ipſam.

Ibid. *Ibid. ſect. 2. n. 12, 13.*

Mal. I. part. pag. 55. II. p. p. 186, 228, 273. 3. Malavallus verò ejuſdem rei gratiâ ſuum actum confuſum & univerſalem inducit *ſine ullâ cogitatione diſtinctâ.* Unde etiam Deus purus *ita ſit contemplationis objectum, ut nihil addendum ſit ſimplici viſioni Dei*: ac nequidem ipſe Chriſtus aut Perſonæ divinæ, *cùm Deus unus in ſe ipſo conſiderandus ſit ſine attributis, ſine ullâ notione aut actione diſtinctâ, ſed ſecundùm eſſentiam.*

II. Part. p. 54, 140, 256, 266. 4. Peſſimè ergò ſed conſequenter docet, eo quòd Chriſtus *ſit via*, per eum *eſſe tranſeundum*, non hærendum in eo; & veluti *lutum cadit, cæci apertis oculis, ita humanitatem excidere, cùm anima divinitatem attigit.*

Cant. ch. 6, 4. p. 143. 5. His ſe, uti ſolet, Guyonia dat ſociam, docens *animam refluentem ad Deum per contemplationem, ita in Deo eſſe perditam & immerſam, ut nulla ſuperſit ejus cognitio diſtincta, quantumvis tenuis: pridem enim excidiſſe cujuſcumque perfectionis diſtinctionem in Deo; neque quidquam in animâ ſupereſſe, præter viſum fidei confuſæ & generalis, nullâ omninò perfectionum aut attributorum notione diſtinctâ.*

Cant. I. v. 1. p. 4, 5, 6. 6. Addit hìnc ſolvi difficultatem *quorumdam Spiritualium, vetantium cogitari de Chriſto aut ejus ſtatibus interioribus, poſtquam anima pervenit ad Deum: eò quòd hunc ſtatum eadem anima tranſiliit*, nec manet (Chriſtus) *cùm facta eſt unio eſſentia ad eſſentiam.*

Inſt. ſur les Etats d'Oraiſ. liv. 2. n. 2, & ſeq. n. 24, & ſeq. 7. Hæc autem repetenda duximus ex Inſtructione noſtrâ ſuper ſtatibus Orationis toto librò ſecundo, ac maximè locis ad latus allegatis.

8. Hìnc inter 68. propoſitiones Molinoſi invenitur iſta 21. Quæ ſic habet: *In Oratione opus eſt manere in Fide obſcurâ & univerſali, cum quiete & obli-*

Digitized by Google

vione cujuscumque cogitationis particularis, & distinctionis attributorum Dei ac Trinitatis : ex quâ, illa inducitur jam à nobis indicata propositio 35. de non eliciendis amoris actibus *erga sanctam Virginem, Sanctos, & humanitatem Christi, quia cùm ista sensibilia sint objecta, talis est amor erga illa.*

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO VI.

9. Hæc ergò infanda de Christo, divinisque Personis, imò etiam de singulis attributis à summâ contemplatione submotis, D. Cameracensis in Guyoniæ gratiam coloranda suscepit his propositionibus.

Sup. sect. 1. c. 1. n. 1.

CAP. II. *D. Cameracensis propositiones circa contemplationem.*

1. *Contemplatio pura & directa, negativa est, in eo quòd voluntariè non se occupet ullâ sensibili imagine, vel ullâ ideâ distinctâ & nominabili, ut loquitur Dionysius : hoc est, nullâ ideâ limitatâ & particulari circa Divinitatem.*

XLVIII. PROPOSITIO. *Max. des Saints, art. 27. p. 186.*

2. Pergit : *Contemplatio supergreditur omne sensibile & distinctum : id est, omne comprehensum & limitatum, ut uni hæreat purè intellectuali & abstracta ideâ Entis, quod est illimitatum nec restrictum.* Has ergò propositiones D. Cameracensis cum illis Molinosi, Malavalli, & Guyoniæ componamus ; geminæ apparebunt. Hoc enim *innominabile*, hoc *abstractum*, hoc *illimitatum*, nec *omninò restrictum*, quod Dom. Cameracensi unum est, *voluntarium* quidem, directæ & puræ contemplationis objectum, nihil est aliud quàm illud universale, confusum, obscurum, quod nullam notionem, nullam cogitationem distinctam admittit : quo item uno, secundùm eosdem auctores, pura contemplatio continetur. Ergò ab illis auctoribus Cameracensis nihil differt.

XLIX. PROPOSITIO. *Pag. 187.*

3. Neque obstat, quòd illà contemplatio directa & pura, negativa appelletur : addit enim auctor, eam haud minùs esse *positivam & realem.*

Ibid. p. 187.

4. Neque etiam obstat, quòd hæc omnia, scilicet attributa divina, divinæ Personæ, ipsa Christi humanitas etiam distinctæ visa, in contemplationem admittantur. Remanet enim restrictio, ut admittantur quidem, sed non *voluntariè*, non sponte, non ultroneo actu : ergò per sese excludantur ; quod unum Quietismo sufficit. Undè sequitur :

L. PROPOSITIO. *Ibid. p. 188, 189.*

5. *Etsi actus directè & immediatè tendentes ad Deum solum, ex parte objecti, & in rigore philosophico, sint perfectiores : sunt tamen æquè perfecti, hoc est, æquè puri, æquè meritorii ex parte principii, quando habent pro objectis, objecta qua Deus offert, & quibus anima non se occupat nisi impressione gratiæ.* En, ut attributa, ut Personæ divinæ, ut ipsa Christi humanitas sint objecta æquè perfecta, æquè meritoria, debent à Deo *offerri* : non his per sese, non *voluntariè*, ut dictum est (prop. 48.) *nec nisi impressione gratiæ anima occupatur* ; impressione autem gratiæ singularis. Communis enim gratia, etiam objecto illi abstracto, illimitato, innominabili æquè est necessaria : objectum innominabile æquè à Deo offertur ; ergò hoc erit discrimen inter illud innominabile & hæc distinctè nota, nempe attributa, Personas, humanitatem Christi ; quòd illud per sese, voluntariè ac spontaneo actu fit contemplationis objectum : hæc autem non per se, non *voluntariè*, sed sit offerantur ; idque impressione gratiæ singularis, nec ullo alio modo : quod est erroneum, & Personis divinis, ipsique Christo contumelioſum.

Ibid. p. 187, 188.

6. Hùc accedit alibì fusè à nobis explicita, continui, confusi, & uni-

Inst. sur les Etats d'Oraiſ. liv. 1. n. 15. 25. Moyencourt,

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO VI.

versalis actûs ratio, auctore Falconio, Molinoso ac Malavallo sequacibus, Guyonià denique pedissequâ, per illum conversionis & consentionis actum, qui semel activè editus, continuus posteà & irrevocabilis juxtà atque irreiterabilis manet.

ch. 21, 22, 24. pag. 90, &c. p. 101, 102, &c. 131, 132, &c.

* 7. Hinc exulant explicitæ Fidei actus : postulationes, gratiarum actiones : nec nisi impellente Deo per instinctum & inspirationem, non communem illam quâ omnes Justi pollent, sed singularem & extraordinariam profluunt : undè anima per sese his omnibus caret, nulloque conatu so ad hos actus provocat, nec suas exerit vires.

** Moyen court, ch. 24, p. 130, 131. Cant. p. 207, 208, 209. Instr. sur les Etats d'Oraiſ. liv. 1. n. 15. liv. 3. n. 9.*

8. Aliud discrimen pariter quietisticum & erroneum : quod illud abstractum & innominabile anima contemplatrix spontè quærat, ipsâ rei bonitate illecta : ad alia autem objecta, hoc est, ad attributa particularia sive absoluta, sive relativa, & ad ipsum Christum, nulla rei bonitas invitare possit : quod item est erroneum, divinisque attributis ac Personis, Christoque ipsi derogans.

CAP. III. *Alia propositiones his connexa & consectanea.*

1. Si anima contemplatrix divinis attributis divinisque Personis, ipsoque adeò Christo non occupatur *voluntariè*, nec nisi id agente Deo per occultam & singularem atque extraordinariam impressionem, profectò consequens est, ut à verâ purâque contemplatione hæc omnia sæpè arceantur, ipsaque anima his destituta maneat. Jam ergò quærendum est, utrùm hanc consequentiam auctor admittat. Admittit autem his verbis.

LI. PROPOSITIO. *Max. des Saints, pag. 194, 195.*

2. *Anima contemplatrices duobus diversis temporibus privantur visu distincto ac sensibili ac reflexo Christi : sed numquam privantur in perpetuum ejus visio simplice ac distincto.*

LII. PROPOSITIO. *Ibid.*

3. Pergit : *In fervore nascente contemplationis, illud exercitium est imperfectissimum, nihilque repræsentat nisi confuso modo.*

LIII. PROPOSITIO. *Ibid.*

4. *Anima velut absorbta gustu sensibili ad recollectionem, nondùm potest visis distinctis occupari ; eam quippe debilem distraherent & rejicerent in ratiocinium meditationis, unde vix egressa est.*

LIV. PROPOSITIO. *Ibid.*

5. *Hæc impotentia videndi distinctè Christum non est perfectio, sed è contrà imperfectio hujus exercitii, quia tunc sensibilius est quàm purius.*

LV. PROPOSITIO. *Ibid. p. 195.*

6. *Secundò, anima visum amittit Christi in ultimis probationibus, quia tunc Deus aufert ab animâ possessionem & cognitionem reflexam omnis boni inexistentis, ut eam ab omni proprio commodo purget.*

LVI. PROPOSITIO. *Pag. 196.*

7. *Extra hos status, anima excelsissima quamvis, in actu contemplationis potest occupari Christo præsente per Fidem.*

LVII. PROPOSITIO.

8. *Et in intervallis, ubi pura contemplatio cessat, anima adhuc est occupata Christo :* per Fidem præsente scilicet, ut suprà (56. prop.)

9. Ex his tres errores exurgunt : 1. Quòd ab auctore quærantur status duo, quibus Christus Fide præsens, absit.

10. 2. error : Quòd idem Christus inveniatur in contemplatione purâ : sed eâ conditione tantùm, ut non *voluntariè* ac per se, quemadmodum illa indistincta *& innominabilis ratio* Entis, sed tantùm *offerente Deo*, nec

Digitized by Google

niſi impreſſione *gratiæ ſingularis & extraordinariæ*, ut eſt dictum ſuprà (ad prop. 48, 49, 50.)

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO VI.

11. 3. error : Quòd Chriſtus (per ſe *& voluntariè* quidem) ex dictis propoſitionibus, inveniatur in intervallis *ubi pura ceſſat contemplatio* : quaſi indignus eſſet Chriſtus qui in ipsâ purâ Oratione Fide præſens eſſet.

12. Hæc autem nemo Myſticorum, nemo Spiritualium, nemo Theologorum dixit ; nemo diſtinxit duos illos ſtatus à quibus Chriſtum abeſſe oporteret : nemo aut probationum etiam extremarum aut initiorum tempus fixit aut figere potuit, nec niſi à Dei voluntate ſuſpendit. Quare hæc omnia perperàm & temerè, nec niſi in gratiam Guyoniæ & Quietiſtarum inducta ſunt.

13. Cætera in eam rem accuratè tradit tractatus inſcriptus *Myſtici in tuto* 1. p. art. 3. toto : ubi de Chriſti humanitate fundatiſſima veritas, Beatæ quoque Thereſiæ ac Joannis de Cruce auctoritate, firmatur.

14. Quòd auctor videtur prohibere tantùm reflexos & ſenſibiles actus circa Chriſtum : de ſenſibilibus cum Molinoſo facit in bullâ felicis memoriæ Innocentii XI. prop. 35. ut eſt ſuprà dictum. Abſonum quoque prohiberi de Chriſto reflexos actus qui ſunt per ſe optimi. Denique hîc agitur de Fide, quæ præſentem præſtat Chriſtum ; Fidem autem arceri à quovis chriſtianæ vitæ ſtatu, nihil eſt aliud quàm arcere ipſum Chriſtum, qui, teſte Paulo, non niſi *per Fidem in cordibus noſtris habitat.* Quare iſta omnia gratis ac nullo Scripturarum teſtimonio, nullo auctore conficta, uni Guyoniæ utilia, procul eliminanda à Chriſtianorum mentibus & auribus.

Sup. cap. 1. n. 8.

Eph. III. 17.

15. Hæc igitur à me alibi fuſiùs explicata auctor variis in locis confutare nititur : ſed procul abludit ab intento noſtro, multiſque paginis fruſtrà in reſpondendo conſumptis, objectiones noſtras nequidem attigiſſe deprehenditur : neque ullo modo purgat illud *voluntarium* ac per ſe rationi innominabili Entis duntaxat attributum ; cùm cætera *impreſſione ſingulari offerri* à Deo non à nobis ultrò eligi oporteat. Non etiam ullâ ratione exponendum ſuſcepit illud, *Fide præſentem* eſſe, quod ipſi Chriſto denegat, uti prædictum eſt : undè errores ipſi imputatos ſtare, nec purgatos eſſe conſtat.

Pref. ſect. v. n. 51, &c. Avert. n. VI. pag. 10, 11. Rép. à la Déclar. p. 74, &c. 84, &c. III. Lett. à M. de Meaux, pag. 28, &c.

16. His addatur auctoris de actu univerſali :

17. *Contemplatio conſiſtit in actibus tam ſimplicibus, tam directis, tam placidis, tam uniformibus ſive æquabilibus, tam nullo ſuccuſſu, nullo conſpicuo diſcrimine, ut nihil inſigne habeant* : (nihil obſervabile :) *unde ab animâ ab invicem diſcerni poſſint.* Rursùs : *eſt contextus actuum Fidei & amoris tam ſimplicium, tam directorum, tam placidorum, tam uniformium, ut jam non niſi unum actum aut potiùs nullum actum facere videantur.* Poſteà : *hinc alii, ut S. Franciſcus Aſſiſinas, dixerunt nullos à ſe actus fieri poſſe : alii, ut Gregorius Lopezius, toto vitæ decurſu non niſi unum & perpetuum actum fieri.* Alibi : *anima non niſi unum motum ſentit, eum ſcilicet qui ipſi impreſſus eſt* : denique ; *tam placidi ſunt, tam uniformes actus, ut diſtincti licèt, unus idemque actus eſſe videantur.*

LVIII. PROPOSITIO. *Max. des Saints, p. 166. P. 201, 202. Pag. 231. Pag. 257.*

18. His verbis nihil aliud agit auctor, quàm ut Quietiſtarum continuitati, eidem æquipollentem uniformitatem ſubſtituat : eam ſcilicet quæ nul-

Digitized by Google

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO VI.

lam actibus, nullam postulationibus, nullam gratiarum actioni, nullam explicitæ de divinis attributis particularibus sive absolutis, sive relativis, aut de Christo, Fidei rationem relinquat, quâ discriminentur actus: eorumve distinctio aut etiam qualiscumque interruptio perspecta esse possit. Nullus denique remanet conatus animi diversos actus, à Deo licèt imperatos, exercentis: quæ quidem nihil aliud quàm aliis verbis falsam quietem continuitatemque referunt.

CAP. IV. *Sextus error de directis & reflexis actibus.*

Instr. sur les Etats d'Orais. liv. 5. n. 2, 3. p. 129, &c. 1. Actus reflexos Quietistis exosos esse, facilè demonstravimus allatis locis: Molinosi quidem, dicentis relinquendos *omnes actus animi reflectentis: quippe qui verum lumen & progressum animæ ad perfectionem prohibeant:* itaque *ambulandum sine reflexione in seipsum aut in divinas perfectiones:* Guyoniæ verò, sæpè admonentis agi oportere *sine reflexione; reflecti in creaturam, esse retrorsum: non esse animum in sese recurvandum: simplicitatem in eo esse, ut agamus directè sine reflexione:* ex reflexis actibus animam adduci ad summum periculum: *Denique animam numquam in se recurvari;* quo nomine reflexi actus ubique intelliguntur.

Guide introd. sect. 1. liv. 1. ch. 2. n. 6. ch. 5. n. 35. ch. 11. n. 65. Moyen court, §. 6. p. 27. 81.

Cant. ch. 4. v. 1. p. 85. 2. Hæc quidem Quietistæ. D. autem Cameracensis rejicere non ausus universim reflectentes actus, eos ad inferiorem partem ablegat his verbis;

Ibid. ch. 6. v. 10. p. 159. 3. *Numquàm amittit Spem in superiori parte, hoc est, in actibus directis & intimis.* Rursùs: *Actus directi & intimi, sine reflexione quæ imprimat sensibile vestigium, sunt ii quos S. Franciscus Salesius vocat apicem mentis.* Denique: *Hæc animæ separatio fit per differentiam actuum realium, sed simplicium & directorum intellectûs & voluntatis, qui nullum relinquunt sensibile vestigium; & actuum reflexorum, qui relinquentes sensibile vestigium se communicant imaginationi & sensibus, qui pars inferior appellantur, ad distinguendum eos actus ab operatione directâ & intimâ intellectûs & voluntatis, quæ pars superior appelletur.* In has coincidit,

Ibid. ch. 7. v. 7. p. 172.

LIX. PROPOSITIO.

Max. des Saints, p. 91. Vid. sup. p. 352. n. 5. Pag. 118. Pag. 122. 4. *Reflexa persuasio non est fundus intimus conscientiæ, eaque convictio, licèt invincibilis, non est intima sed apparens.*

LX. PROPOSITIO.

Pag. 87, 90. 5. Ex his geminus error: primus; quòd actus reflexi non sint superioris partis sed infimæ, adeòque non sint liberi, nec vera peccata; quo turpissimi quique ac flagitiosissimi actus excusantur; alter, quòd actus reflexi non sint intimi, sed tantùm apparentes; contra quod constat actus reflexos, quò magis ex verâ, deliberatissimâ, atque oculatissimâ cognitione prodeunt, eò esse interiores, ac, si mali sint, pejores: dicente Apostolo; *Voluntariè peccantibus nobis jam non relinquitur pro peccatis hostia:* & ipso Domino: *Nunc verò dicitis, quia videmus: peccatum vestrum manet.* Et alibi: *Scienti igitur..., & non facienti, peccatum est illi.*

Heb. x. 26. Joan. ix. 41. Jac iv. 17.

Inst. Past. pag. 28. 6. Hæc autem adeò sunt perspicua, ut auctor in Inst. Past. hunc errorem rejecerit, clarisque verbis negaverit *partem inferiorem capacem esse reflexionis:* ubi gravissimè dolendum est, quòd pessimum, crassissimum, exitiosissimum errorem, à se licèt agnitum clarissimis verbis, apertè ejurare refugiat,

CAP. V.

Digitized by Google

CAP. V. *Septimus error de Fanatiſmo & impulſibus extraordinariis.*

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO VI.

1. Sunt qui prophetico ſpiritu verè acti à Deo, ſingularis impulſus extraordinariam gratiam veris produnt operibus, rerumque eventibus; ſunt horum æmulatores qui ſe impetu divino eoque continuo agi putant, eò quòd ad quemdam perfectionis ſtatum perveniſſe ſe ſimulent nullo tantæ rei indicio: quos Fanaticos dicimus.

2. Is autem Fanatiſmus in Molinoſo & Guyoniâ ſæpè ſe prodit: cui quidem quàm faveat Cameracenſis, docent hæ jam ex *Myſtici in tuto* rejiciendæ propoſitiones.

3. *Anima* (perfectæ) *ſunt per ſe indifferentes ad actus directos & reflexos: edunt autem actus reflexos, quoties aut præceptum poſtulat, aut gratia attractus impellit.* LXI. PROPOSITIO. *Max. p. 115. Myſt. in tut. n. 141, 142, 143.*

4. Agitur de obligatione eorum præceptorum quæ ad certa momenta rediguntur: ſunt autem illa poſitiva, cùm negativa ſemper obligent. Caſus ergò quo animæ ad actus reflexos teneantur, ſunt valde infrequentes, ac vix ullus ejuſmodi caſus commemorari poteſt. Cùm ergò parciſſimè eveniant caſus illi, quibus valeat præceptum ad reflexos actus: profectò erunt frequentiſſimi actus illi, ad quos eædem animæ, non niſi attractu gratiæ, impellantur. Non autem agitur de gratiâ communi omnibus Juſtis: cùm ea gratia ad directos æquè ac reflexos actus ſit neceſſaria: ergò de gratiâ extraordinariâ, de extraordinariis attractibus agitur, manetque manifeſtum in longè plurimis & numeroſiſſimis vitæ humanæ actibus, qui iidem ſunt reflexi, locum habere, imò requiri impulſus ſive attractus extraordinarios. *Ibid.*

5. *Pura & directa contemplatio non occupatur ſponte aut voluntarie, niſi Ente innominabili: aliis verò objectis, non niſi efferente Deo, & ex impreſſione gratiæ;* ſingularis ſcilicet, & extraordinariæ; alioqui nihil dicit, cùm gratia communis æquè ad alios actus requiratur. Ergò anima perfecta, attributa particularia, Perſonaſque divinas, atque adeò Chriſtum ipſum cogitans, non id facit niſi ex impulſu extraordinario. Hæc de actibus indirectæ contemplationis & impulſu extraordinario ad eos neceſſario. LXII. PROPOSITIO. *Max. des Saints, p. 186, 187, 189. Sup. Prop. 48, 49, 50. Myſt. in tut. n. 153, &c.*

6. Jam, ne ad actum directæ contemplationis ſit anima per ſe liberior: adducatur

7. *Inutile & indiſcretum eſt, his animabus proponere amorem excellentiorem, ad quem quippe non habent aut lumen interius aut attractum gratiæ.* Non catent autem attractu communi & ordinario ad amandum purè Deum: ergò hîc agitur de extraordinario. Unde, ut ad amorem illum animæ eleventur, impulſu extraordinario opus eſt. Huic congruit LXIII. PROPOSITIO. *Max. p. 34, 35.*

8. *Deo permittenda res eſt, nec de puro amore loquendum, niſi cùm Deus per interiorem unctionem incipit aperire cor illi verbo tam duro, &c.* Unctio autem communis cuivis amori eſt neceſſaria: ergò hîc non communis, ſed extraordinaria requiritur, ad rem quippe extraordinariam & inacceſſam etiam Sanctis, LXIV. PROPOSITIO. *Ibid. 55. Myſt. in tut. n. 144.*

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO VI.

9. Neque ibi sistit auctor, sed ad omnes actus extendit instinctum sive impulsum extraordinarium his verbis:

LXV. PROPOSITIO. *Max. p. 65. Pag. 150. Instr. Past. pag. 7, 8. Max. p. 217.*

10. *Hæ animæ non aliam habent regulam, nisi præcepta & consilia legis scripta, & gratiam actualem quæ semper legi est conformis.* Rursùs: *Datur voluntas Dei, quæ se ostendit omnibus per inspirationem sive attractum gratiæ, quæ est in omnibus Justis.* In Instructione Pastorali: *Voluntas beneplaciti semper legi conformis, seipsam ostendit per gratiam actualem.* Denique: *Hæ animæ se sinunt possideri, instrui, & moveri in omni occasione per gratiam actualem, quæ ipsis communicat Spiritum Dei.*

11. Sanè auctor hæc excusare nititur, dum gratiam illam actualem contendit esse ordinariam. Sed incongruè & falsò. Gratia enim actualis ostendens voluntatem Dei, eam quoque, quæ beneplaciti dicitur, non est ordinaria: alioquin omnibus per eam innotesceret voluntas beneplaciti; quod non fit. Restat ergò, ut verè extraordinaria sit, ac Perfectorum statui propria, licèt communis & ordinaria ab auctore vocetur. Extenditur autem, eodem auctore teste, *ad omnem occasionem*: ergò *in omni occasione* instinctus ordinarius dictus, revera extraordinarius reperitur. Sic auctor lectorem ludit, neque quidquam pensi habet impulsus admittere extraordinarios, dummodò immutatis tantùm vocibus communes appellet & ordinarios.

Myst. in tuto, n. 127. usq. ad 136. Summa Doct. n. 5. Préface sur l'Instr. Past. n. 58, &c. 61, &c. 184, &c.

12. Neque hîc quidquam addimus: sed lectorem remittimus ad alios tractatus nostros, ac præsertim ad illum de Mysticis in tuto ubi hæc fusè exposita sunt. Hùc etiam pertinet

*LXVI. PROPOSITIO. *Max. p. 97. Myst. in tuto, p. 1. art. 2. cap. 1. n. 216, &c. Préface sur l'Instr. Past. n. 58, 61, 184, &c. Myst. in tuto, ibid.*

* 13. *Velle prævenire gratiam, est velle sibi ipsi dare id quod nondum illæ præstat: est aliquid expectare à se, à propriâ industriâ, à proprio conatu, quibus verbis semipelagianismus inducitur.* Sin autem Perfecti nihil proprio conatu atque industriâ faciunt, restat ut ad omnes actus instinctu & impulsu extraordinario agantur, ut est à nobis alibi demonstratum.

14. His patet ab auctore induci fanaticos instinctus ad seligenda contemplationis objecta, ad actus reflexos, ad ipsam deligendam directam contemplationem, ad quoslvis denique actus saltem extra præcepti affirmativi casum: quibus actibus tota ferè humana vita contineatur, ut locis allegatis dictum est.

CAP. VI. *Quatuor alii errores Molinosismo additi.*

1. Præter hos errores ad Quietismum pertinentes, hos etiam commemoramus ab auctore additos.

LXVII. PROPOSITIO. *Max. p. 7, 8. Postr. edit. pag. 258. Instr. Past. pag. 14, 16.*

2. *Quidquid non provenit ex principio Caritatis, ut S. Augustinus docet, ex cupiditate provenit*; posteà, *Cupiditas illa est amor, qui est omnium vitiorum radix*: quæ duo ad amorem Spei applicantur, ipsaque Spes ad cupiditatem refertur, ut est in Declaratione positum.

3. Nec aliter respondet auctor, quàm ut admittat amorem Caritatis, qui sit naturalis, nec virtus theologica; & cupiditatem innoxiam nec malam, quæ sit vitiorum radix; quâ in re duo peccat, & quòd admittat hos errores, & quòd eos S. Augustino tribuat, qui ab illis maximè abhorret.

LXVIII. PROPOSITIO.

4. *Amor Dei ex purâ concupiscentiâ est sacrilegus & impius*: ac paulò pòst:

Digitized by Google

Præparat ad justitiam, & conversionem cordis: quod apertè repugnat Concilio Tridentino definienti id quod præparat ad gratiam à Spiritu sancto proficisci.

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO VII.

5. *Inutile est & indiscretum, inducere animas ad amorem excelsiorem* (sive purum) *quò attingere non possunt, interiore quippe lumine & gratia attractu destituta.* Rursùs: *Permutenda res Deo est, neque unquàm de amore puro loquendum, nisi cùm Deus per unctionem suam aperuit cor ad durum illud verbum, quo animæ illæ scandalisantur ac perturbantur.* Alibi denique: *Pastores & Sancti omnium ætatum quodam arcani genere cavebant, ne de puri amoris sublimi exercitio aliis loquerentur, quàm animabus, quibus Deus largiretur attractum & lumen, &c.*

Ibid. p. 17. Ib. & p. 21. Sess. VI. c. 6. Sess. XIV. cap. 4.

LXIX. PROPOSITIO. *Max. p. 34. Pag. 35. Max. p. 261. Ibid. Déclar. pag. 268, 269.*

6. His duo errores gravissimi continentur. Primus, quòd plerique Sancti & Justi non vocentur ad amorem purum, quippe qui ad eum assequendum gratiâ & lumine destituti sint: imò verò eo collaudato scandalisentur & perturbentur: alter quòd illius amoris veritas licèt evangelica, non tamen pertineat ad prædicationem Evangelii, ut in Declaratione est positum.

7. De arcano illo malè ex Patribus asserto ab auctore, diximus in eo tractatu qui inscribitur, *Mystici in tuto*, part. 1. art. 3. n. 144. &c. cap. 1. & 2. p. 75, 76.

8. *In Christo pars inferior non communicabat superiori parti involuntarias perturbationes suas*: quod ab ipso auctore sæpè rejectum, translatumque à se ad alium, ad extremum apertè propugnatum est, ut alibi diximus.

LXX. PROPOSITIO. *Pag. 122. IV. Lett. à M. de Meaux, pag. 22, 23, 24, 25, 26. Rép. à la IV. Lett. n. 20. pag. 74. 75.*

9. Sic Molinosi errores D. Cameracensis non modò tuetur & pingit; verùm etiam auget atque exaggerat.

COROLLARIUM,

Sive recapitulatio & collectio Errorum D. Cameracensis ex XXXIV. Articulis Issiacensibus demonstrata.

SECTIO VII. ET ULTIMA.

CAPUT PRIMUM.

Triginta-quatuor articuli recensentur.

Ex Inst. super stat. Orat. lib. X. n. 5.

UT apertè demonstretur, D. Cameracensem jam à se damnatum ad errores improbatos ultrò esse revolutum, hos quatuor & triginta articulos, 10. Martii 1695. ab ipso subscriptos, ordine recensemus.

I. Quivis Christianus quovis in statu tenetur ad conservandum Fidei, Spei & Caritatis exercitium, & ad earum actus producendos sive eliciendos, ut virtutum distinctarum actus.

II. Quivis Christianus tenetur ad habendam Fidem explicitam in Deum Omnipotentem, Creatorem Cœli & Terræ, qui *inquirentibus se remunerator*

Digitized by Google

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO VII.

sit, & in ejus alia attributa æquè revelata : & ad ejus Fidei actus producendos quovis ſtatu, etſi non quovis momento.

III. Quivis Chriſtianus pari jure obligatur ad Fidem explicitam in Deum Patrem, Filium, & Spiritum Sanctum, & ad hujus Fidei producendos actus quovis ſtatu, licèt non momento quovis.

Heb. XI. 6. IV. Quivis Chriſtianus pariter obligatur ad Fidem explicitam in Chriſtum Deum & Hominem, tanquam in mediatorem ſine quo nemo poteſt appropinquare Deo, & ad hujus Fidei eliciendos actus quovis ſtatu, licèt non quovis momento.

V. Quivis Chriſtianus quovis in ſtatu, licèt non momento quovis, tenetur velle, deſiderare & poſtulare explicitè ſalutem æternam, ut rem quam Deus ipſe vult, & vult etiam velle nos propter ſuam gloriam.

VI. Vult Deus ut quivis Chriſtianus quovis ſtatu, licèt non quovis momento, ab ipſo expreſſè poſtulet remiſſionem peccatorum, gratiam non peccandi, virtutum augmentum, & alia quævis ad æternam ſalutem requiſita.

VII. Quovis ſtatu Chriſtianus concupiſcentiam habet oppugnandam, quanquàm non ſemper æqualiter : quo jure obligatur quovis in ſtatu, licèt non quovis momento, ad poſtulandas vires adversùs tentationes.

VIII. Hæ propoſitiones omnes ſunt de Fide catholicâ, expreſſè contentæ in Symbolo Apoſtolorum, & in Oratione Dominicâ, quæ communis & quotidiana eſt Oratio omnium filiorum Dei : aut etiam in Conciliis Carthaginenſi, Arauſicenſi & Tridentino expreſſè definitæ ab Eccleſiâ, ut illæ de poſtulandâ remiſſione peccatorum & dono perſeverantiæ, deque pugnâ adversùs concupiſcentiam : quare contrariæ propoſitiones ſunt formaliter hæreticæ.

IX. Non licet Chriſtiano indifferentem eſſe ad ſalutem, & ad res quæ in eam referuntur : ſancta indifferentia chriſtiana eventus hujus vitæ (excepto peccato) ſolatiorumque atque aridîtatum ſpiritualium diſpenſationem ſpectat.

X. Actus ſuprà memorati majoris perfectionis chriſtianæ rationi non derogant, nec deſinunt eſſe perfecti, perſpecti quamvis ſint, dummodò de iis gratiæ habeantur Deo, & in ejus gloriam referantur.

XI. Non licet Chriſtiano expectare, ut Deus nobis actus inſpiret viâ & inſpiratione ſingulari : imò verò ut ad eos ſeſe excitet, nullâ aliâ re indiget quàm fide, eâ quâ voluntas ſigni ſive ſignificata ac declarata præceptis innoteſcit ; & Sanctorum exemplis : ſuppoſito ſemper auxilio gratiæ excitantis & prævenientis : poſtremæ propoſitiones tres ex antè memoratis propoſitionibus clarè conſequuntur : quibus contrariæ, temerariæ ſunt & erroneæ.

XII. Actibus obligatoriis ſuprà memoratis non veniunt intelligendi actus methodici ſive certis formulis ordinati ; aut in eas redacti & certis vocibus alligati : aut actus inquieti nimiſque ſollicîti (*empreſſés* :) ſed actus ſincerè in corde formati cum omni ſuavitate & tranquillitate à Dei Spiritu immiſsâ & inſpiratâ.

XIII. In vitâ & Oratione perfectiſſimâ hi actus uniuntur in ſolâ Cari-

Digitized by Google

tatè, quatenùs omnes virtutes animat, & earum exercitium imperat; juxta quod Paulus dicit; *Caritas omnia ſuffert, omnia credit, omnia ſperat, omnia ſuſtinet.* Idem dici poteſt de quibuſvis aliis actibus chriſtianis, quorum exercitia diſtincta dirigit ſive regulat ac præſcribit Caritas, quanquàm illi actus non ſunt ſemper ſenſibili ac diſtinctâ ratione perſpecti.

XIV. Deſiderium ſalutis æternæ ac perfectæ redemptionis quod notatur in Sanctis, ut in Paulo & in cæteris, non eſt deſiderium aut appetitus indeliberatus tantùm: ſed, ut ait Paulus, eſt *bona voluntas* quam liberè formare & operari debemus in nobis cum auxilio gratiæ, ut eam voluntatem quæ ſit maximè conformis divinæ voluntati. Hæc propoſitio clarè eſt à Deo revelata, & contraria eſt hæretica. *I. Cor. XIII. 7.*

XV. Velle non peccare, eſt etiam quædam voluntas divinæ voluntati conformis, & abſolutè neceſſaria in quovis ſtatu; etſi non quovis momento: neque tantùm tenemur ad condemnandum peccatum; verùm etiam ad dolendum de peccato, & ad illud delendum impetratâ veniâ.

XVI. Actus reflexi in noſmetipſos, in noſtros actus, & in acceptâ dona, qui ubique leguntur à Prophetis & Apoſtolis exerciti, ut Deo de beneficiis agamus gratias, aut ad alios æquè pios fines: Chriſtianis omnibus etiam perfectiſſimis propoſiti ſunt in exemplum: eaque Doctrina quæ ab ejuſmodi actibus avertit Chriſtianos, erronea eſt, & hæreſi proxima.

XVII. Reflectentis animi actus mali & periculoſi nulli ſunt, præter eos quibus anima reflectitur in actiones ſuas & ad percepta dona, ut paſcatur amor proprius, aut ut in illis humana fulcimenta quærantur aut quibus anima ſeipsâ occupetur pluſquam oporteat.

XVIII. Mortificationes cuivis ſtatui chriſtiano competunt, eique ſæpe ſunt neceſſariæ: à quibus proinde perfectionis obtentu avertere Fideles eſt condemnare Paulum, erroneamque & hæreticam Doctrinam ſupponere.

XIX. Perpetua Oratio non conſiſtit in actu perpetuo & unico, qui perennis nec interruptus ſupponatur, quique ideò iterari non debeat; ſed in habituali quâdam atque perpetuâ diſpoſitione ac præparatione animi, ut nihil faciamus niſi ad placendum Deo: propoſitio contraria, quæ in quovis ſtatu etiam perfecto excluderet omnem pluralitatem & ſucceſſionem actuum, eſſet erronea, & omnium Sanctorum Traditioni repugnans.

XX. Traditiones apoſtolicæ nullæ ſunt præter eas quas tota agnoſcit Eccleſia; quarum ſcilicet auctoritas à Concilio Tridentino definita eſt: propoſitio contraria eſt erronea, & prætenſæ Apoſtolicæ traditiones occultæ Fidelibus eſſent laquei, & viæ introducendi pravas omnes Doctrinas.

XXI. Oratio ſimplicis præſentiæ Dei ſive Quietis, aliæque extraordinariæ, etiam paſſivæ, à ſancto Franciſco Saleſio, aliiſque Spiritualibus in Eccleſiâ receptis approbatæ, ſine gravi temeritate abjici, ac pro ſuſpectis haberi non poſſunt, neque omninò prohibent quominus anima ſemper præparata maneat ad producendos opportuno tempore memora-

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO VII.

tos actus : quos quidem redigere ad actus implicitos sive eminentes in gratiam perfectarum animarum, eo obtentu, quòd eas amor Dei certo quodam modo contineat, nihil aliud est quàm eorumdem actuum eliciendorum obligationem eludere, eorumque distinctionem à Deo revelatam tollere.

XXII. Absque his extraordinariis Orationibus, animæ Christianæ ad summam sanctitatem efferri, atque apicem christianæ perfectionis adipisci possunt.

XXIII. Redigere statum interiorem ac purificationem animarum ad has Orationes extraordinarias, error est manifestus.

XXIV. Æquè periculosus error est, excludere à contemplationis statu divina attributa, tres Personas divinas, ac Verbi Incarnati mysteria, præsertim Crucis Christi ejusque Resurrectionis : omnesque omninò res quæ solâ Fide apprehendi possunt, contemplatricis animæ objecta sunt.

XXV. Non licet Christiano, passivæ, aut cujusvis extraordinariæ Orationis obtentu, in agendis rebus tam spiritualibus, quàm temporalibus, expectare impulsum ad quemvis actum determinantis Dei per viam & inspirationem singularem : contraria verò sententia ad tentandum Deum inducit, atque illusioni & indiligentiæ viam aperit.

XXVI. Extra casus & momenta inspirationis propheticæ sive extraordinariæ vera animi demissio ab omni animâ christianâ etiam perfectâ Deo debita in eo stat, ut omni lumine sive naturali, sive supernaturali divinitùs accepto, christianæque prudentiæ regulis utatur; sic tamen ut supponatur semper à Deo omnia regi per providentiam, eumque optimi cujusque consilii esse auctorem.

XXVII. Non oportet alligare prophetiæ donum statûsque apostolici dignitatem certo statui perfectionis & Orationis : alioquin anima ad illusionem, temeritatem atque errorem inducitur.

XXVIII. Viæ extraordinariæ cum notis iis quas Spirituales approbati tradidêre, rarissimæ sunt, subjiciunturque examini Episcoporum atque aliorum Superiorum ecclesiasticorum & Doctorum : qui quidem de iis judicare debent, non tam experimentis, quàm immutabilibus Scripturarum Traditionisque regulis; qui autem ab eâ mente & praxi discedunt, debitæ obedientiæ salutare jugum excutiunt.

XXIX. An sit vel fuerit ubicumque terrarum exiguus saltem numerus electarum animarum, quas Deus extraordinariè præventas singularibus inspirationibus sibi notis, quocumque instanti, ad omnes christianæ pietatis essentiales actus, & ad omnia bona opera ita moveat, ut nihil eis præscribendum sit, quo ad ea opera, aut exercitia seipsas cohortentur, divino judicio relinquimus : nec agnitis aut confessis talibus, id unum in praxi statuimus, nihil esse periculosius aut illusioni propius, quàm regere animas tamquàm in eum statum pervenerint : denique & id statuimus, quidquid sit de illorum statuum veritate, non ejusmodi prævenientibus inspirationibus collocari perfectionem christianam.

XXX. In prædictis articulis, quod attinet ad concupiscentiam, imperfectiones, ac præcipuè peccata, propter honorem Domini, nullam Deiparæ Virginis volumus haberi mentionem.

Digitized by Google

XXXI. Quod attinet ad animas in probationibus à Deo conſtitutas ; ſanctus Job, qui earum exemplar eſt, eas docet, ut utantur radiis per intervalla intermicantibus ad producendos actus præſtantiſſimos Fidei, Spei, & Caritatis. Monent quoque ſpirituales viri, ut eoſdem actus reperiant in apice mentis ac ſuprema animi parte. Quare nec permittendum illis animabus, ut ſuæ deſperationi ac damnationi apparenti acquieſcant : ſed è contrà aſſerendum, non futurum ut à Deo deſerantur.

XXXII. Sanè in quovis ac præſertim in probationum ſtatu adorari oportet Dei ultricem juſtitiam : non tamen optandum, ut ſuum in nos totum rigorem exerceat : cùm amoris privatio ſit in nobis quidam hujus rigoris effectus. Sui derelictio (*l'abandon*) Chriſtiano nihil eſt aliud, quàm *omnem ſuam ſollicitudinem projicere in Deum*, & Spem omnem ſalutis in eo ita reponere, *ut totum detur Deo*, quemadmodum poſt ſanctum Cyprianum ſanctus Auguſtinus docet.

XXXIII. Poteſt etiam inſpirari animabus quæ laborent in ejuſmodi probationibus, ſi verè humiles ſint, ut ſeſe ſubmittant & conſentiant voluntati Dei, etiam ſi per falſiſſimam præſuppoſitionem, pro ſempiternis bonis quæ juſtis promiſit animabus, eas, pro ſuo beneplacito, in ſempiternis ſuppliciis detineret, nullo tamen gratiæ amoriſque diſpendio : qui ſanè quidam actus eſt perfectæ derelictionis ſui (*abandon*) ac puri amoris à quibuſdam Sanctorum exercitus : iſque utiliter exerceri poteſt à perfectis animabus cum gratiâ Dei maximè ſingulari : abſque eo quòd unquàm derogetur actibus ſuprà memoratis, ad chriſtianæ perfectionis rationem eſſentialibus. *1. Pet. v. 7.*

XXXIV. De cætero, certum eſt incipientes & Perfectos pro ſuâ quemque viâ per diverſas regulas regi oportere, atque à perfectis excelſiore ac profundiore modo intelligi chriſtianas veritates.

CAP. II. *Iidem articuli eluſi.*

1. Subtiliſſima quamvis & labilis Quietiſtarum gens, quatuor & triginta articulis Iſſiacenſibus ita comprehenſa & contricta videbatur, ut effugere non poſſet : ſed cautionem noſtram propè jam Domini Cameracenſis ac defenſorum ejus vicit ingenium.

2. Et quidem per articulos Perfecti quoque adigebantur ad actus explicitos ac ſpeciale exercitium Fidei, Spei, & Caritatis, ut virtutum diſtinctarum ; neque ipſe Cameracenſis id apertè inficiari eſt auſus, adeò verba articulorum urgebant : at quod palàm non potuit, arte aggreſſus eſt. *Art. 1, 13.*

3. Sanè Fidem explicitam in Deum ut omnipotentem, ejuſque attributa æquè nota : item in divinas Perſonas, Chriſtumque ut Hominem & Deum, articuli poſtulabant : eadem objecta ſpecialia in contemplationem admittebant : Quietiſtas confuſæ cujuſdam contemplationis obtentu, ud quidvis molientes facilè elidebant. At novus Quietiſtarum propugnator, haud veritus ad rationem Entis abſtractiſſimam & innominabilem contemplatrices animas per ſeſe redigere, elabi poſſe ſe credidit ſi pura contemplatio alia objecta reciperet, eâ conditione tantùm, ſi Deus ad illa inſtinctu *Art. 2, 3, 4. Art. 24.* *Vid. ſup. Prop. 51. ad*

Digitized by Google

singulari & extraordinario impelleret ; non alio modo : quasi illa objecta per se non allicerent animas perfectas sibi visas.

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO VII.

58. *sect. 6. cap. 3. n. 2, & seq.*

* 4. Spei exercitium speciale & explicitum, eique conjunctum salutis desiderium articuli exigunt : at novus Quietista, in speciem & verbo tenùs retentâ Spe, vim ejus excludit, ac movendi virtutem, & motivi præcisi rationem ab æternâ salute separavit ; Caritatemque à Spe prorsùs independentem statuens, Spei utilitatem necessitatemque sustulit.

** Art. 1, 5. Vid. sect. 4 & 5.*

5. Et articuli quidem jubebant, salutem velle nos, *ut rem quam Deus vellet, ac nos velle vellet ad gloriam suam :* at novus auctor bonis articulis malam exclusivam apposuit : nec permisit nos salutem velle, nisi unicè quatenùs eam Deus vellet, quasi salus ipsa per sese non moveret, non tangeret mentem. Sic alienum sensum impegit articulis : fecitque ambiguum, sexcentis tergiversationibus obnoxium, id quod per se erat planum & innoxium.

Art. 5, 14. Max. p. 25, 26, 27. Vid. sup. Prop. 45. n. 1. & 6.

6. Articuli ergò planis ac simplicibus usi vocibus ambiguitatem omnem tollere conabantur ; quos auctor à se eludi posse crediderit, si novas & ambiguas alienasque voces hâc & illâc spargeret.

Art. 9.

7. Sanctam indifferentiam à sancto Salesio potissimùm ductam articuli ita definiverant, ut ad eventus hujus vitæ solatiaque spiritualia pertineret tantùm ; ad salutem nullatenùs : quâ definitione licèt à se subscriptâ, ut ea quæ ad Fidem catholicam pertineret, tamen insuper habitâ, novus auctor eam admisit indifferentiam quæ salutis desideria comprehenderet, eaque etiam divinæ gloriæ submissa subordinataque tolleret, resignationem æquè ac indifferentiam ad salutem ejusque studium usque protenderet.

Art. 8, 9. Vide Prop. 37, & seq. sect. 5. cap. 5. n. 2, &c. Vide & Myst. in tut. n. 218, & seq.

8. Nec valet auctoris interpretatio, dum salutis desiderium, naturale tantùm, exclusum esse voluit : cùm neque nos, neque is quem explicabamus Franciscus Salesius, salutis desiderium naturale illud unquàm in animo habuerimus, nec desiderium aliud intellexerimus, quàm illud quod frequentatur communibus Sanctorum & universæ Ecclesiæ votis ; nec ferimus auctorem nobis imputantem ea quæ nusquàm cogitavimus.

Vid. Myst. in tut. n. 139, 140.

9. Hùc accedit, quòd auctor ipse dum naturale præcidit desiderium, nullâ unquàm regulâ à supernaturali secernendum, hoc quoque in tantum discrimen adducit, ut Fideles nescientes quodnam sit naturale quodve supernaturale salutis desiderium, utrumque simul exscindant, nec de salute cogitent.

Art. 1 & 2.

10. Nec auctorem adjuvant novi defensores, qui Spem in Caritate eminenter ac virtute contentam per eamdem Caritatem exerceri volunt : cùm ipse auctor nobiscum Spem ipsam in se ipsâ, ut est specialis & distincta virtus, exercendam esse, ut rem catholicâ Fide definitam agnoverit : cui nunc aliena obtrudere, ipsumque ipso quoque studiosiùs velle defendere, ratio ac veritas non sinunt.

11. Nec favent novæ in auctoris gratiam conflictæ voces : ut nempe dicatur, Spem quidem non inveniri *in opere operantis*, sed inveniri tamen in ipso *opere operato* : hoc est, in ipso opere Caritatis, Spem in se eminenter ac virtute complexæ. Non enim aut nos, aut auctor nostros articulos

sequi

sequi se professus, aliud unquàm cogitavimus: quàm illud cum Paulo, Spem esse exercendam, ut est specialis & à Caritate distincta virtus. *Nunc enim manent tria hæc, Fides, Spes, Caritas:* quin etiam in articulis nostris communi studio omnes, hoc est, nos & ipse subscribens, actus *illos implicitos & eminentes* qui cæteros ita includant, ut ab eorum singulari exercitio liberent, & animo prævidimus & expressissimis verbis improbandos duximus.

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO VII.

12. Nec si quis commentus est ad excusandos auctores portenta verborum, aut voces destinatas ad explicandam Sacramentorum efficaciam, ad virtutum excellentiam, aliudve quidvis, transferendas putaverit, ideò nos à legitimâ reprehensione discedere oporteat: cùm ipsum auctorem, subscriptis articulis in veros expressosque ac distinctos actus consentientem habeamus: necdum enim noverat vocum novitates, quibus Quietistæ & ipse Molinosus in lucem integer redeat.

I. Cor. XIII. 13.

Art. 21.

13. Retuderamus Quietistas pessimo & ad hæresim prono consilio reflexis actibus obstrepentes: quo fructu? si Dominum Cameracensem ferre cogimur abigentem reflexos actus ad inferiorem animæ partem: nec eos admittentem nisi expressè jussos quod numquàm ferè evenit, aut impulsu singulari excitatos, quasi imperfectum esset in se ipsum ac in peccata sua vel in dona divina reflectere.

Art. 16, 17. Vid. sect. 6. cap. 4. Prop. 59 & 60. n. 2, 3, 4, 5. & cap. 5. Prop. 61.

14. Quo errore etiam gratiarum actiones, imò & postulationes ex peccatorum & cujusvis indigentiæ consideratione ortæ procul à vitâ perfectâ exulant, repugnantibus licèt articulis ab auctore subscriptis.

Myst. in tut. n. 141 &c.

15. Vetant articuli, ne Christianus quivis ad actus speciales Fidei, Spei, aliarumque virtutum exercendos, divinam inspirationem expectet; cùm ultrò excitare se debeat, & ad id sufficiant præcepta divina, exempla Sanctorum, ipsa Fides, ipsa prudentia: at auctor hæc evertit exclusis actibus conatûs proprii, & inductâ gratiâ actuali, communi quidem dictâ, reverâ autem extraordinariâ: quippe quæ *in omni occasione* unicuique Perfectorum voluntatem beneplaciti & id omne quod fieri quovis casu oportet, exhibeat.

Art. 6, 7, 16, 17. Art. 11, 25, 26.

Vid. sect. 6. cap. 5. Prop. 65. & 66. n. 9, & seq.

16. Articulis erat declaratum, virtutum actus per se ac propriâ bonitate esse bonos, atque ideò specialiter exercendos etiam in perfectissimâ Oratione & vitâ; etiam cùm imperante Caritate prodeunt: quod auctor infirmat, negando virtutem diligi ut virtutem: aut virtutis, ut est virtus, studiosum esse oportere: aut in perfectam vitam admittendas virtutum praxes.

Art. 13. Vid. sect. 3. cap. 1 & 2. Art. 18. Sup. sect. 2. cap. 2. n. 1. & 2.

17. Quietistæ mortificationibus parum faventes articulis repressi fuerant: frustrà: cùm auctor eas tentationes admittat, in quibus mortificatio interior & exterior sit penitùs inutilis: Christo licèt dicente de gravissimis tentationibus: *hoc genus* (dæmonii) *in nullo potest exire, nisi in Oratione & jejunio.*

Matt. IX. 28. Art. 19. Sup. sect. 6. cap. 3. Prop. 58. n. 16, 17.

18. Articulis proscriptus fuerat actus perpetuus, perennis, & unicus, ac sine interruptione & successione continuus nec reiterabilis: cujus loco substituit auctor actus adeò uniformes & æquabiles, ut toto vitæ decursu non nisi unicus actus exerceri videatur; quod Quietistarum continuitati sive perennitati æquipollet.

QUIETISMUS REDIVIVUS, SECTIO VII.

19. Quidam Quietistæ Domino Cameracensi haud ignoti, cùm suam Doctrinam ut Sanctis Patribus incognitam argui viderent, de spirituali vitâ quasdam traditiones occultas præsexebant : quos nunc, specie aut detortis articulis, idem Cameracensis excusat ; inducto antiquorum arcano quodam etiam Sanctis inaccesso, ac perambaturo eos si palàm prodederetur.

Art. 20. *Vid. sect.* 6. *cap.* 6. *n.* 5. & 7.

20. Orationem quietis sive simplicis præsentiæ, sive passivam articuli induxerant eam, quam S. Franciscus Salesius, aliique Spirituales, S. Theresia, Beatus Joannes à Cruce cæterique probavissent : eam scilicet quæ suspendi ligarique animæ facultates & ad veram impotentiam redigi fatebatur : quod nunc auctor non modò improbat, sed etiam ad Fanatismum revocat, Sanctosque facit fanaticos.

Art. 21, 28. *Vid.* Myst. in tuto, *l.* p.

Art. 22, 23, & 29.

21. Tales dixeramus Orationes omnes extraordinarias, ut nequidem perfectioni essent necessariæ : quas cùm auctor ad unum purum amorem revocat, aut esse necessarias agnoscit, aut negat purum amorem ad perfectionem esse necessarium, pari utrinque errore & incommodo.

Art. 33.

22. De probationibus ac de salute devovendâ sive immolandâ, articuli eam immolationem, non, nisi ex falso & impossibili, admittendam, aut etiam datâ occasione inspirandam statuebant : absolutum sacrificium ab auctore inductum penitùs ignorabant.

Sup. sect. 1. *cap.* 1, & *seq.* *Ibid.*

23. Tantùm autem abfuit auctor, ut sacrificium illud devovendæ salutis, non nisi ad impossibilem conditionem redigeret, ut è contrà casum impossibilem jam realem & actualem visum adstruxerit, eoque fundaverit absolutum illud antea inauditum sacrificium.

Eod. art. 33. *Sup. sect.* 6. *cap.* 3. *n.* 6, 7.

24. Iidem articuli negabant, in extremis, licèt probationibus, derogari debere aut posse actibus antè memoratis, qualis est explicita in Christum Fides ac Spes : at auctor ab iisdem probationibus abesse Christum Fide præsentem, abesse Spem christianam, aut eam cum desperatione conjunctam asserit.

Prop. 55. 56, *Sect.* 1. *cap.* 2. & *seq.*

25. Et articuli quidem vetabant, ne directores sinerent, ut animæ in suam damnationem aut desperationem unquàm acquiescerent, neve optarent ideò ut divina justitia suum adversùs eos rigorem exereret : quod excusavit auctor, adducto universali decreto, ut animæ perfectæ ederent generalia desideria omnium Dei voluntatum : additis etiam latentibus ; quibus vel maximè occulta de prædestinatione & reprobatione decreta continentur.

Art. 32. *Sup. sect.* 5. *cap.* 9. *Prop.* 46. *n.* 1, 2, & *seq.* *Entr.* 5. *pag.* 121. *Troisiéme Ecrit, n.* 14.

26. Et quidem auctor deterret directos, à prædicandâ inter probationes extremas perfectis animabus divinâ bonitate & curâ de illarum salute singulari : contra quod, auctore Francisco Salesio, in iisdem docetur articulis.

Art. 31. *Art.* 32. *I. Pet. v.* 7.

27. Adducitur etiam iisdem articulis ea suî derelictio (*abandon*) quæ nitatur Petri dicto : *Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum, quoniam ipsi cura est de vobis* : unde actus animæ se projicientis in Deum, non indifferentiâ, sed ipsâ Spe divinæ bonitatis nobis consulentis, omninò stabilitur.

28. Ad id etiam valet locus Pauli, non solùm de generali divinâ bo-

Digitized by Google

nitate confidentis, sed illam enim sibi applicantis : his verbis : *In fide vivo filii Dei, qui dilexit me, & tradidit semetipsum pro me* : à quâ Spe discedere quasvis animas idem Paulus vetat.

INDICULUS LOCORUM, &c.

29. Sic per articulos triginta quatuor, adversùs subdolam & lubricam Quietistarum factionem, abundè veritati consultum esse videbatur. At in iis quoque articulis D. Cameracensis occultas effugiendi vias, vel ab initio rimabatur, vel posteà commentus est : nihilque est, quod non vel rectà subverterit vel obliquè eluserit. *Gal* II. 20.

30. Nec facilè dixerim, an in apertis erroribus magis quàm in ambiguis vocibus reprehendi debeat. Ecce enim harum ope, quidquid voluerit, tuebitur : si Quietistas premere velis, illis opitulabitur : sin ipsum redarguendum aggrederis, his se involvit dictis, quibus à Quietistis abhorrere videatur, ac mutato colore adversariis variabilem & ad omne dogma flexibilem ostendet faciem : quæ si præsidio sunt, (absit verbo injuria) fraus quoque pro tutamine habeatur.

31. Et is quidem sibi ipsi miraculo est, ejusque amici affatim rident, dum in iis quoque quæ vel apertè rejecit, vel arte excusavit, tam suî studiosos reperit defensores, quorum tamen studiis veritas prævalebit.

32. Extra quatuor illos & triginta articulos sunt alii infandi & probrosi, quos tum attingere nollemus reveriti aures christianæ plebis. Sed nec ea prætermisit auctor, & actus naturali rerum cursu parti superiori semper tribuendos, per obsessionis ac possessionis speciem eidem subtractos innuit, miris verborum ambagibus. *Sup. sect. 2. cap. 2 & 3.*

33. Hæc itaque nos tacere prohibet christiana sinceritas : quæ si ut hominibus placeremus, dissimulare aut emollire niteremur, læsæ veritatis reos, ac periculorum Ecclesiæ immemores, cum horrore & tremore ad Christi tribunal stare oporteret.

INDICULUS LOCORUM

Qui in hoc Opere pertractantur.

DUm hæc scribimus & prælo damus, ab illustrissimo Cameracensi nova multa prodibant, quæ nos ab operis instituti ratione sæpè revocatos, ad alia tractanda compellerent, & interrumperent operarum cursum. Quo factum est, ut extra ordinem, ac velut alieno loco spargerentur quædam, quæ in eumdem melius conferrentur : quod etiam à nobis alibi annotatum. Hæc igitur, & alia ejusdem argumenti, quâcunque de causâ hinc indè dispersa sint, ad lectoris commodum sub suo quæque titulo, velut indicis loco colligenda esse duximus. Ac primùm de auctoribus. *Sch. in tut. n. 286.*

Ex evangelicis apostolicisque Scripturis, de diligendi causis sive motivis : *Sch. in tut. n. 4. prop. 8, 9, 15, 26, 19, 20, 21, 22, 34, 35. Quiet. red. sect. 7. cap. 2. n. 27, 28.*

De his Pauli verbis : *Cupio dissolvi*, & ex Caritate prolatis : *Sch. in tut. n. 178, 79, 80.*

Item ex iisdem Scripturis de præveniendo Deo, ac de conatu proprio, & de proprietate liberi arbitrii. *Myst. in tut. n. 124, 136.* ubi idem asseritur ex Traditione Patrum, *n. 120. & seq.*

Digitized by Google

INDICULUS LOCORUM, &c.

Ex Conc. Tridentino de Caritate, deque amandi causis : *Myst. in tut. n.* 179, 180, 181. &c. *Sch. in tut. n.* 141, 142. *Quiet. red. sect.* 4. *cap.* 7. *n.* 2, 3, 4, 5.

Jam ad Patres : de beatitudine & amandi causis, sive incentivis : Ambrosius : *Sch. in tut. n.* 4. *prop.* 3. *it. n.* 137. *it. n.* 263. *ad* 266.

Item de amandi causis, sanctorum Gregorii Nazianzeni, Augustini, Cassiani, ac Thomæ Aquinatis : *Sch. in tut. n.* 100, 101, 102, 103.

Augustinus de necessario amore beatitudinis, deque utendo aut fruendo : *Sch. in tut. n.* 4. *prop.* 36. *n.* 8. *it. n.* 109. *ad* 113. Item de amore sui. *n.* 115. *it. n.* 227. *ad* 234. *it. à n.* 287. *ad* 292. haud minùs purus amor ab Aug. agnitus : *n.* 294. ad 299.

De sancto Bernardo, ac duabus amandi causis : *Myst. in tut. n.* 126. *Sch. in tut. n.* 4. *prop.* 33, 34. *it. n.* 155. *ad* 163. *it. n.* 328. *ad* 336.

De Magistro : *Sch. in tut. n.* 8.

De Alberto magno : *Sch. in tut. n.* 337. *ad* 343.

De sancto Thomâ sive de objecto Caritatis & amore beatitudinis sive naturalis, sive supernaturalis : ac de naturâ & objecto voluntatis : *Sch. in tut. n.* 8. *ad* 19. *it. n.* 22. *ad* 27. *it. n.* 35. *ad* 63. *it. n.* 84, 85. *it. n.* 103. *n.* 121, 129, 130. *it.* 244. *ad* 252. *Item* de peccato veniali, deque inclinatione ad Deum vel habitu, vel actu : *n.* 172. *ad* 176.

De Scoto & Suare : *Sch. in tut. n.* 87, 88, 89, 127.

De conciliatione Scholæ Thomisticæ cum Scotisticâ : *Sch. in tut. n.* 83, 84, &c.

De sancto Bonaventurâ : *Sch. in tut. n.* 63. *ad* 80. *it. n.* 117, 305. *ad* 312.

De cæteris Scholasticis, Durando, Gabriele, Majore : *Quiet. red. sect.* 5. *cap.* 3. *n.* 8.

De Mysticis circa amoris praxim : *Sch. in tut. n.* 90, 91.

Ex Libro de Imitatione Christi : *Myst. in tut. n.* 226. *ad* 241. *ubi* de proprietate.

De sanctâ Theresiâ : *Myst. in tut.* 1. *Parte ferè totâ.* 2. *Parte. n.* 177. *ad* 206.

De beato Joanne à Cruce, deque appetitu beatitudinis ac spirituali avaritiâ : *Myst. in tut. n.* 216. *ad* 225. *Sch. in tut. n.* 150, 151, 152.

De ipso Cameracensi circa amorem beatitudinis : *Sch. in tut. n.* 27. *ad* 34. *it. n.* 45, 95, 322, 323, &c. ille amor cæcus, repugnantibus sanctis Aug. & Thomâ. *n.* 292.

De salute immolandâ ac de sacrificio absoluto Cameracensis errores : *Quiet. red. sect.* 1. *totâ.*

Ejusdem de salutis desiderio : *Sch. in tut. n.* 253. *ad* 266. *Quiet. red. sect.* 4. & 5.

De propriis morum ac de tentationibus extraordinarii generis : *Quiet. red. sect.* 2.

De virtutibus : *sect.* 3.

De falso amore puro, deque malè posito quæstionis statu : *sect.* 4. *cap. præsertim* 6.

Jam ad res. De mercede æternâ purum amorem instigante & excitante : *Myst. in tut. n.* 179, 180, 182. *it. n.* 203. *ad* 216. *Sch. in tut. n.* 218. *ad* 227. *vid.* sub titulis sancti Thomæ, Bonaventuræ, Scoti, Suaris, & aliorum Scholasticorum, & Mysticorum.

De suppositionibus impossibilibus, & earum merito : *Myst. in tut. n.* 190. *ad* 198. *it. n.* 242. *Sch. in tut. quæst* 12. *totâ, n.* 187, 188. *it. n.* 345. *Quiet. red. sect.* 1. de his variæ interpretationes Gregorii Nazianzeni, & Chrysostomi : *Sch. in tut. n.* 240, 241, 242. in his suppositionibus Sanctorum securitas ex Aug. & Chrys. *n.* 195, 196, 197. *Quiet. rediv. sect.* 5. *cap.* 2.

De sacrificio absoluto salutis æternæ : *Quiet. red. sect.* 1.

De piis excessibus & amatoriâ insaniâ : *Sch. in tut.* 145, 243, 244, 245.

De desiderio generali omnium voluntatum Dei etiam latentium : *Quiet. red. sect.* 1. *cap.* 6. *n.* 1. *sect.* 5. *cap.* 9. *n.* 1. & *seq.*

De amore essentialiter unitivo : *Sch. in tut. n.* 95, 147, 148.

De Caritate ut est amor mutuus : ubi de amore Dei ut amici, ut sponsi, &c. *Sch. in tut. n* 147. ad 154 de fruendo & utendo, deque amore sui : *Sch. in tut. n.* 109. &c. 113. &c. *Quiet. red. sect.* 5. *cap.* 8.

De voluntate explicitâ & implicitâ beatitudinis : *Sch. in tut. n.* 4. *prop.* 6. *it. n.* 18. *ad* 22. *it. n.* 33.

De reflexis actibus non quidem abjiciendis Quietistarum ritu ; sed, quod æqui-

Digitized by Google

valet, ad inferiorem animi partem ablegandis : *Myſt. in tut. n.* 127, *it. n.* 141, 142, 143. *Quiet. red. ſect. 6. cap.* 4. ubi de ſeparatione partium animi. *n.* 3, 4, 5. *it. c.* 5. *n.* 4.

De contemplatione, & de Chriſto ab eâ prohibito : *Myſt. in tut.* 1. *p. art.* 3. *toto, à n.* 144. *Quiet. red. ſect. 6. c.* 1, 2, 3, ubi de actu univerſali ac perpetuo : *Propoſ.* 16, 17. radix erroris : *ſect. 5. cap. 9.*

De Fanatiſmo, ſive de impulſibus & inſtinctibus extraordinariis : *Myſt. in tut. n.* 127, 128. *ad* 145. *Quiet. red. ſect. 6. cap.* 5.

De actibus conatûs proprii malè reprehenſis : *Myſt. in tut.* 1. *p. art.* 2. *toto à n.* 116. ubi de proprio, deque Patrum, atque Auguſtini ſenſu. *n.* 120. *ad* 128. *Quiet. red. ſect. 6. cap.* 5. *n.* 12, 13.

Quòd perfectio in extraordinariis Orationibus collocanda non ſit : *Myſt. in tut. n.* 39. *ad* 52. *it. n.* 112, 113, 114, 115.

De amore qui eſt paſſio, non perfectio aut virtus : *Myſt. in tut. n.* 88.

De perfectione omnibus propoſitâ : *Myſt. in tut. n.* 200, 201, 202. ubi de actibus à Caritate imperatis : *item Quiet. red. ſect. 6. cap. 6. n.* 5.

Quòd Oratio quietis ſive ſimplicis intuitûs, ſive paſſiva & contemplativa beatorum Thereſiæ, Saleſii, Joannis à Cruce, Balthaſaris Alvarez, & aliorum proborum poſtremi ævi Myſticorum, conſtituta ſit in impedimento divino vero ac reali ; ex quo oritur impotentia, ſuſpenſis à diſcurſu præſertim animi facultatibus, ac ſublatis actibus conatûs proprii : *Myſt. in tut.* 1. *p. art.* 1. *&* 2. *à n.* 1. *ad n.* 5. *& à* 116. *ad* 143. ubi Cameracenſis ſoli ipſi contrarius demonſtratur. *n.* 67.

De eâ impotentiâ habes uno verbo ex ſanctis Thereſiâ & Joanne à Cruce, quod in eâ Oratione anima, nec ſi velit, meditari poſſit. *n.* 173.

Quatenus extaſes & extraordinaria quævis ab eâdem Oratione amovenda : ex ſanctâ Thereſiâ : *n.* 73, 78. ad 84. ex beato Joanne à Cruce : *n.* 74, 84. *ad* 87. ex Balthaſare Alvarez ac Ludovico à Ponte. *n.* 34, 38, 87.

Hîc diligenter notandum, Orationem paſſivam ſive contemplationis, ab iiſdem auctoribus diſcurſivæ ſive meditativæ Orationi oppoſitam, eamdem omninò eſſe à quâ extaſes & omnia extraordinaria amoveant : *Ibid. à n.* 1. *ad* 73. quo ſenſu habes ex Joanne à Cruce. *n.* 84, 85, 86, 87.

Hinc infer quàm ſibi quidam Myſtici verba dari à D. Cameracenſi paſſi ſint : cùm ſe pro defenſore proborum Myſticorum venditet, à quibus toto diſtat ſyſtemate : *Myſt. in tut. n.* 93, 94, 95, 96. auctore nullo à ſe allato : *n.* 68, 98. verùm etiam illis notam temeritatis & Fanatiſmi inurit : *n.* 56, 57, 58. *ad n.* 61. *it. n.* 89. *ad* 91. Ibid. de tribus celeberrimis notis tranſitûs ad contemplationem D. Cameracenſis errores, & à piis Myſticis aperta diſceſſio. *n.* 15. *& ſeq. n.* 23. *n.* 37. *n.* 68, 69. *ad* 72.

De extaſibus, & quatenùs differant à ſuſpenſis animi facultatibus, habes : *Myſt. in tut. à n.* 69. *ad* 89. *it. à* 107. *ad* 116. ubi de Traditione horum ſtatuum.

De falsâ Philoſophiâ à D. Cameracenſi Scholæ imputatâ : *Myſt. in tut. n.* 52. *& ſeq.*

De amore ſive affectu naturali D. Cameracenſis : *Myſt. in tut. n.* 177, 178, 184. *ad* 189. *it. n.* 199. *Sch. in tut. n.* 267. *ad* 286. *Quiet. red. ſect.* 4. *cap.* 3.

De quatuor erroribus Quietiſmo additis : *Quiet. red. ſect. 8. cap. 6.*

Notandus ibi error 2. ſive *prop.* 68. quòd amor puræ concupiſcentiæ, licet ſacrilegus, ad juſtificationem præparet. Quòd autem ſe excuſat auctor, quia præparationem illam in removendis cupiditatum obicibus collocet, duo peccat : primùm quòd æquet ſacrilegum affectum pio motui timoris à Spiritu Sancto profecti, cujus vis in eo eſt, quòd obicem removeat : deinde quòd peccata in cenſum præparationum referre cogeretur ; cùm iis & ſæpè, teſte Auguſtino, alia peccata vincantur, & peſſimum ſuperbiæ vitium retundatur.

De recollectis D. Cameracenſis erroribus : *Myſt. in tut. n.* 172. *ad* 177. *Sch. in tut. n.* 186. *it. n.* 236, 237, 238. *it. n.* 348. *Quiet. red. ſect.* 7. *totâ.*

Summa rerum. Reſurgit Quietiſmus toto orbe terrarum ; alibi craſſiùs, alibi mitiùs, eóque periculoſiùs incruſtatus. Huic nomina mille, mille nocendi artes. Si validò ictu ſemel amputetur, ejuſque radix, dogmata & quæcumque ſpecies obtruncentur ; pax Eccleſiæ : ſi molli & levi manu, quod abſit, tunditur, recrudeſcet, & ſerò nimis tanto morbo ſalutares curas adhibueris.

Digitized by Google

QUÆSTIUNCULA, &c.

QUÆSTIUNCULA DE ACTIBUS A CARITATE IMPERATIS.

TANTA est in Libro de Sanctorum decretis errorum seges, ut eam tot auctoris inventa subtilia superare & exhaurire non possint. Hujus autem quæstiunculæ ut exsolvamus nodos, totum hoc argumentum in pauca conjicimus, neque tamen quidquam prætermittimus quod sit necessarium.

Max. des Saints, p. 6. 9, 10, 16, 18.

I. Primùm quidem annotamus quarto amoris gradu vim omnem amativam facilè contineri, quippe cùm illius gradûs tanta sit Caritas, ut anima non modò Deum anteponat sibi; verùm etiam felicitatem suam totam in objectum Caritatis referat, neque aliter beata velit esse, quàm ut Dei promoveat gloriam: quo fine amoris perfectio & puritas constat. Cùm ergò in eo gradu tota virtus amandi sit, quintus amor ab auctore positus tanquàm operis scopus unicus, non modò est supervacaneus, verùm etiam noxius: cùm Spe ac mercede amori penitùs subordinatis nihil superius excogitari possit, quàm ipsa Spei ac mercedis ex vehementiâ Caritatis abjectio, earumque vis tota in amoris suavitatem & attractum absorpta. Quo ipsa Spes extinguitur, quod est erroneum, imò hæreticum, palàm pronuntiante Apostolo: *Nunc autem manent tria hæc, Fides, Spes, Caritas.*

I. Cor. XIII. 13.

II. Respondet auctor, quarti gradûs amorem esse reverà purum atque perfectum, propter eas quas dixi rationes: cæterùm quinto amori id à se attribui, ut Spei exercitium ab ipsâ Caritate plerumque imperetur, magisque præveniat Spem Caritas quàm ab ipsâ se præveniri sinat: ita conciliari omnia, atque amori puro sive Caritatis conjunctam stare Spem aliasque virtutes, sed à Caritate imperatas. Neque eò minùs Spem veram, quòd instigante & imperante Caritate prodeat.

III. Acuta sanè hæc sunt, sed planè commentitia. Neque enim auctor in perfectionis constituendâ ratione ullam imperantis Caritatis, nec Spei imperatæ toto tractatu de Doctrinâ decretisque Sanctorum mentionem facit: quare hæc omnia, etsi vera essent, tamen operis instituti rationi non congruunt.

Digitized by Google

IV. Præterea ad amorem quinti quoque gradûs pertinet, ut in eo plerumque Spes affulgeat à Caritate imperatâ; cùm fatente auctore, & ibi sit amor qui Deum anteponat sibi, & Caritas ipsa Spem cujus finis est, & anteveniat & moveat, & ad actum impellat: quippe omnimodis subordinatam sibi, & ad se pertractam. QUÆSTIUNCULA, &c. *Max. p. 6, 9.*

V. Quinetiam in quovis gratiæ & Caritatis statu valet apostolicum illud: Finis præcepti Caritas; ergò finis Caritas etiam præcepti de Spe: ac proinde quovis in statu Gratiæ & Caritatis, Spem regit, movet, incitat, & in suum finem trahit Caritas: quod planè idem est atquè imperare. *I. Tim. 1. 5.*

VI. Non ergò quisquam est justus qui non plerumque & se, & Spem suam omnem referat ad Deum ejusque gloriam, qui est unicus vitæ christianæ, præceptorumque finis, in quem quicumque non tendit, Christianus non est.

VII. Cujus rei gratiâ hæc mandat idem Apostolus: *Omnia vestra in Caritate fiant.* Et iterûm, *Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini nostri Jesu Christi.* Denique, *Sive ergò manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite.* Quod si tanta, tam necessaria, tamque apta atque connexa Justorum est ad Dei gloriam relatio, ut etiam manducandi ac bibendi animalem actionem propter eamdem Dei gloriam exercendam habeant: quanto magis Spem videndi ac fruendi Dei, ac beatæ æternitatis aliasque virtutes ad ipsum Deum referant, ipsique Caritati dominæ ac reginæ virtutum servire faciant? *I. Cor. XVI. 14. I. Cor. X. 31. Col. III. 17.*

VIII. Nec refert quòd Perfecti nostri, reluctantibus licèt exactioris moralis disciplinæ professoribus, apostolica verba non ad præceptum, sed ad concilium referant. Utcumque enim est, consilium istud ad omnes Justos pertinet; neque ad statûs passivi gratiam, de quâ explicandâ hîc agimus, revocatur.

IX. Auctor namque sic agit, ut quinti amoris gradum & passivum & plerisque Sanctorum inaccessum doceat: unde etiam sanctissimis quoque animabus offensionem perturbationemque gravem pariat, duriorque videatur, quàm ut assequi possint. Quòd ad illam quam diximus apostolicam sententiam de omnibus actibus in Caritate faciendis pertinere, nemo nisi impiè dixerit.

X. Quis enim cùm hæc audit; omnia vestra in Caritate fiant: & sive manducatis, sive bibitis, sive quid aliud facitis, omnia in gloriam Dei facite: quis inquam, cùm hæc audit, non ædificatur potiùs quàm offenditur? quis verò cogitavit unquàm, ut ab his suadendis temperaret? planè nullus: quippe cùm vulgo Fidelium ab ipso Apostolo proposita esse intelligat. *Max. 34, 35.*

XI. Vide, Christiane Lector, quàm sit alienum à Christianâ veritate, ut perfectionis obtentu Dei sacerdotes hæc apostolica prædicare omnibus, omnibus suadere non audeant. Hiccine erit finis christianæ perfectionis, ut vulgatissimæ Apostolorum sententiæ apud plerosque exolescant? offendant animos durioresque quàm suaviores ac veriores sanctis quoque animabus esse videantur.

Digitized by Google

QUÆSTIUNCULA, &c.

Max. p. 6, 9, 10.

Resp. ad Summa Doct. *p. 48, 49.*

XII. Sanè commemorat auctor amorem quarti gradûs quintique, cùm uterque justificet, id habere commune ut Deum anteponant, ac felicitatem ipsam ad eum ejusque gloriam referant; quo sublato, vel ipso confitente, nulla justificatio est: sed interim in eo esse discrimen, & quinti gradûs excellentiam: quòd quarti gradûs amor, habitu tantùm plerumque, quintus verò plerumque etiam actu referat: planè eo modo rituque quo S. Thomas docet peccati venialis actum habitu referri ad Deum. Hæc auctor. Quæ quidem indicant quàm ductilem ac versatilem habeat Theologiam. Cæterùm quòd justificantis amoris gratia habitu non actu, nec magìs quàm ipse peccati venialis actus referatur in Deum, erroneum est, quod etiam alibi demonstravimus: nempe Summâ Doctrinæ, n. 9. & Scholâ in tuto, q. XI. totâ: quo etiam loco docemus de peccati venialis actu in Deum habitu relato erroneam Doctrinam imponi S. Thomæ.

XIII. Neque illud prætermittere possumus, quod in eodem libello nostro est traditum, si semel admittatur in quinti amoris gradu, ab animâ contrahi habitum Dei amandi, nullo omninò respectu ad beatitudinem; indè omninò consequi ut Spes sit inutilis, neque usquàm imperanda: nihil enim erit cur Caritas Spem imperet, ex quâ nec audentior, nec firmior, nec purior futura sit. Quinetiam si Spem imperaret nullo sibi emolumento futuram, à perfecto actu amoris illius nullâ Spe indigi ultrò desisteret: quod ab optimâ illâ & perfectâ mente longè abesse oportet: neque curaret illud, ut frequentaret imperfectum actum nihil profuturum. Sch. in tuto, q. 14. n. præsertim 255, 256.

XIV. Quare nec his hæret auctor; non hæret, inquam, ei Doctrinæ: quòd in actibus Spei Caritate plerumque imperatis perfectio reponatur: sed in eo vim facit, ut naturalis amor sui, ille innoxius, & in imperfectis residuus, à Perfectis plerumque excidatur: quò nunc tota Spes systematis redigitur: tum in Institutione Pastorali auctoris, tum in Responsione ad Summam doctrinæ, aliisque Scriptis Explicationem de Doctrinâ Sanctorum consecutis.

XV. Quâ explicatione ex postfacto, sive postliminio ac præposterè editâ, totius libelli de SS. Doctrinâ rationem planè interversam esse constat; substitutis etiam sexcenties & intextis in ipsam versionem latinam aliis vocibus quàm iis quas originalis habebat textus. Omnibus enim ferè paginis loco *commodi proprii* quod habet ipse textus, occurrit substituta sive addita *mercenaria appetitio*: quæ sanè non versio, sed aperta & assidua textûs corruptio & interpolatio est: quo etiam fit, ut libelli hujus studiosissimi defensores ipsam quoque explicationem abjiciant, nec minùs propterea libellum tueantur, invito quoque auctore, ut est à nobis demonstratum: Quiet. red. admonit. prævîâ, n. 1, 2, &c.

XVI. Quod autem ubique pertendit auctor explicationem de affectu naturali idem valere cum illâ de imperatis ab ipsâ Caritate Spei ac reliquarum virtutum actibus; eò quòd illo affectu naturali præpediatur Caritas, ne actus illos imperet: id quidem falsum est. Neque enim ab iisdem actibus imperandis magìs prohibetur Caritas per naturales affectus illos innoxios,

Digitized by Google

xios, quàm per ipſam vitioſam ac morbidam cupiditatem, toto hujus vitæ decurſu omnibus atque etiam ſanctiſſimis inhærentem. Quare poſteaquàm affectum naturalem illum innoxium, nuſquam licèt in libro de SS. decretis indicatum; tamen ut neceſſarium tutando ſyſtemati, Inſtructione Paſtorali editâ, in quæſtionem iſtam per vim intruſit: rurſùs indifferens eſſe ſtatuit, an ſit innoxius necne, ut eſt à nobis alibi demonſtratum. Ex quo patet auctorem ſua æquè ac noſtra diruentem, nullo loco hactenùs conſiſtere potuiſſe.

QUÆSTIUNCULA, &c.

Rép. à IV. Lett. n. 26.

XVII. Ne quid nos fugiat quod ad hanc quæſtionem ſpectet: auctor ad ſtabiliendum amorem ſuum perfectum in imperatis, ordinariè ſaltem, à Caritate Spei ac virtutum actibus collocandum, ſubſidia undecumque corradens, ex ipſo etiam articulo Iſſiacenſi firmamentum petit. Nos autem eo loci de perfecto amore explicando nequidem cogitavimus. In eo enim verſabamur, utì doceremus ex Paulo, omnium virtutum actus, etiam in Caritate adunatos; tamen diſtincto exercitio etiam inter perfectiſſimos pollere. At neque Paulus, neque nos Paulum ſecuti, de perfectione illâ extraordinariâ, & plurimis quoque Sanctorum inacceſsâ quinti & ſingularis gradûs in qua paſſivæ ſive contemplativæ Orationis, ac præſentiæ Dei ratio poneretur, cogitabamus quidquam: naturam ac vim Caritatis quocumque Orationis ſtatu Paulus exprimebat: naturam ac vim veritatis ex eodem Apoſtolo quocumque Orationis ſtatu exprimere conabamur.

XVIII. De contemplativâ ſive paſſivâ Oratione, ſive quod idem eſſet, de Oratione ſimplicis præſentiæ Dei, ſive quietudinis art. 21. demùm agere cœpimus: præcedentibus articulis id unum agebamus, ut conſtaret apud omnes nullâ perfectione impediri quominùs actus virtutum, ac præſertim Fidei, Spei, & Caritatis etiam adunati in Caritate perfectâ ubique vigerent diſtinctis ac propriis exercitiis: ita ut illa adunatio illi diſtinctioni nihil prorsùs efficeret.

XIX. Id verò luce clariùs ex articulorum tenore colligitur: cùm uſque ad 21. ea comprehendamus quæ ad communis vitæ perfectæ licèt ſtatum pertinent, ut patet ex articulis 10, 12, 13, 14, 15, 16, 18. ab articulo verò 21. quæ ſingulares ſive extraordinarios contemplationis, ſive paſſivæ Orationis ſtatus ſpectant, ordine exequimur.

Iſſ. art. 22 & 23.

XX. Tantùm autem abfuimus à perfectione chriſtianâ in illis Orationibus extraordinariis ac paſſivis collocandâ, ut etiam expreſſis verbis explicandum putaremus non in eis perfectionem aut puritatem chriſtianæ vitæ eſſe repoſitam: quo loco & illud vetabamus ne in purò caſtoque amore, quæ chriſtianæ vitæ ſumma perfectio eſt, contemplativæ ſive paſſivæ Orationis ratio collocari poſſet.

XXI. Ergò ab articulorum intento ac propoſito toto cœlo aberrat auctor, qui nobis reluctantibus, ipſe quoque ſuî oblitus, contemplativæ ſive paſſivæ Orationis naturam in puro amore ità collocandam putat, ut nullis, niſi amore puriſſimo ac perfectiſſimo præditis, ad illam Orationem detur acceſſus ſive aditus: cæteris eâ Doctrinâ offenſis & conturbatis, ut dictum eſt: (ſup. n. 9, 10.)

XXII. Quod auctor in Reſponſione ad Summam Doctrinæ docet, ſyſte-

Pag. 3. & 8.

ma ſuum duabus tantùm rebus indigere, nempe notione communi Caritatis in Scholâ, & noſtro Iſſiacenſi 13. articulo, non ullâ aliâ re: id eò pertinere demonſtravimus, ut affectus ille naturalis ſuî, quæ una nunc auctoris enodatio eſt, ſit omninò inutilis: cùm neque ad notionem Caritatis, neque ad explicandum Iſſiacenſem articulum valeat. Vide *Myſtici in tuto*, n. 187, 188. quod unum ſufficiè ad plenè demonſtrandos ejuſdem auctoris mirabiles ac variabiles vultus.

QUÆSTIUNCULA, &c.

Myſt. in tuto, n. 187, 188.

XXIII. Fidenter autem aſſeveraverim, nunquàm magìs Eccleſiæ fucum fieri cœptum, nunquàm periculoſius de religione luſum quàm nunc fit. Librum reprehendis gallicum? auctor ad latinam verſionem provocat, perperàm licet repræſentatâ proprietate textûs. In quarto gradu purum amorem conſtitutum doces, adeóque quintum illi ſuperpoſitum & inutilem, & noxium eſſe conficis? ad actus imperatos, ad affectum naturalem, nunc quidem innoxium, nunc ſi velis noxium quoque; ad relationem habitu non actu confugit: ab unâ explicatione ad aliam deſilit: nullo conſiſtit loco: nihil non aſſerit: nihil non, ut vult, explicat, & in ſenſum quemvis trahit: ut nuſquàm ſubtilior artifex extitiſſe, aut religionem chriſtianam abſolutam & ſimplicem tot acuminibus vexaſſe videatur.

Rép. à la IV. Lett. n. 24.

XXIV. Hæc ſi quis à me, eo quòd candidiùs, idcircò etiam intemperantiùs dicta eſſe ſuſpicatur: non ita eſt: iterùm atque iterùm fidenter in Domino dico: Non ità eſt: ut etiam à me alibì demonſtratum. Zelo enim zelatus pro ipſâ veritate, pro matre meâ Romanâ Eccleſiâ: pro Domino meo D. Innocentio XII. pro catholicâ quâcumque diffuſa eſt Eccleſia, id unum vereor, ne nobis & cæteris Catholicis Tractatoribus, quod abſit, auctor acutiſſimus, per novarum vocum involucra, verba dediſſe, ac pro verâ pietate miras meraſque offùcias ſubſtituiſſe videatur.

Digitized by Google

RÉPONSE AUX PRÉJUGÉS DÉCISIFS

Pour M. l'Archevêque de Cambrai.

I. Définition des Préjugés.

ON s'apperçoit, il y a long-tems, que M. l'Archevêque de Cambrai ne multiplie ſes Ecrits que par des redites continuelles, ſans qu'il y ait rien de nouveau qu'un ton plus affirmatif, une hauteur extraordinaire, un ſtyle qui s'échauffe & qui s'aigrit en écrivant, & l'entier rechanchement de je ne ſçai quelle douceur dont cet Auteur ſe paroit au commencement.

Ce ſont ces redites qu'il a voulu appeller des préjugés, & afin que rien n'y manquât, des *préjugés déciſifs :* mais pour voir la vanité d'un ſi beau titre, il n'y a qu'à ſe ſouvenir de ce qu'on entend par le terme de Préjugés. Ce mot naturellement ſignifie les choſes jugées, ou en tout cas des raiſons, ſans entrer au fond, qui démontrent par elles-mêmes qu'une cauſe eſt bonne, ou tout au moins favorable.

II. Des choſes jugées en cette matiere.

Y a-t-il en cette affaire des choſes jugées ? oui ſans doute. On a jugé Molinos : on a jugé le P. Falconi : on a jugé Madame Guyon, qui a entrepris de les ſoutenir tous deux ; telles ſont les choſes jugées dans cette matiere : mais ces préjugés ſont contre M. de Cambrai. Ce n'eſt pas nous qui défendons Madame Guyon : l'on connoît celui qui l'a nommé ſon amie : qui avoue que tout ſon commerce avec elle eſt fondé ſur ſa ſpiritualité : qui ne trouve dans ſes Ecrits que des phraſes myſtiques dont le ſens eſt innocent : qui épuiſe toutes les inventions de ſon eſprit, & tous les efforts de ſon éloquence, pour la dérober à la Cenſure, & qui ſe vante enfin d'avoir examiné *en toute rigueur* la variété de ſes locutions, pour avoir droit d'en répondre, & d'aſſûrer le Public, qu'il l'entend mieux, qu'elle ne s'entend elle-même.

Digitized by Google

RÉPONSE AUX PRÉJUGÉS, &c.

C'eſt le dénouement de cette parole qui a étonné tout le monde dans l'Avertiſſement qui eſt à la tête du Livre des Maximes des Saints. *Les Myſtiques verront bien que je les entens : je leur laiſſe même à juger ſi je n'explique pas mieux leurs maximes que la plûpart d'entr'eux n'ont pû juſqu'ici les expliquer.* La voilà donc aſſez clairement cette Myſtique des Myſtiques, celle qu'on entend ſi bien, celle qu'on explique mieux qu'elle ne s'eſt expliquée : celle enfin, dont on devoit faire par un livre myſtérieux l'apologie ſecrette, en excuſant ſon indifférence par celle du livre : ſes derniers renoncemens & ſon ſacrifice extrême, par le ſacrifice abſolu ; l'excluſion dans la haute contemplation des attributs, & de Jeſus-Chriſt, par de ſemblables diſpoſitions ; l'acte unique & continuel, par la totale uniformité qu'on met à la place ; & le reſte de cette nature, où l'on reſſuſcite avec Madame Guyon, Molinos & Falconi ſes avant-coureurs.

Avert. p. 28, 32.

Tels ſont les préjugés, c'eſt-à-dire, les choſes jugées de cette cauſe : elles pronoſtiquent un ſemblable ſort au livre de M. de Cambrai. Son obſcurité affectée ne l'en doit pas ſauver, puiſqu'au contraire, c'eſt une raiſon de le condamner : le rapport confus de ſes expreſſions avec quelques-unes des bons myſtiques juſtifieroit Molinos auſſi aiſément que ce Prélat. L'ambiguité dans cette matiere ſera toujours ſuſpecte à Rome, qui voit éclater de tous côtés les mauvais fruits du Quiétiſme, pendant que cette Secte, toujours attentive à ſes progrès, ne cherche qu'à ſe rallier ſous un plus beau nom.

III. Les cinq Queſtions de M. de Cambrai.

Venons aux autres ſortes de préjugés. Nous les avons définis des raiſons, ſans entrer au fond : car dès qu'il y faut entrer, c'eſt une diſcuſſion & non pas un préjugé ; mais achevons la définition d'un préjugé : c'eſt donc une raiſon, ſans entrer au fond, pour bien préſumer de la bonté d'une cauſe, ou même de s'en aſſûrer ; mais qu'on parcoure les cinq queſtions où l'Auteur réduit la matiere, tout preſque y dépend du fond ; on en peut juger par la premiere : *La charité dans ſes actes propres, & dans ſon motif eſſentiel n'eſt-elle pas indépendante du motif de la béatitude ?* Il faut ici revenir à diſcuter, ce que veut dire motif eſſentiel, & quelle eſt l'indépendance de la charité dans ſon motif ſpécifique à l'égard du motif ſecond, ſubordonné & moins principal : par-là toutes les queſtions vont renaître l'une après l'autre ; il faudra des deux côtés tranſcrire tous nos Ouvrages précédens, & reprendre tous les argumens par leſquels j'ai démontré qu'on m'impoſoit. J'en dis autant des autres queſtions ; par exemple de la cinquiéme : *N'eſt-il pas vrai que la*

Préjug. déciſ. p. 1.

Ibid. p. 2.

Digitized by Google

paſſiveté dans laquelle les Myſtiques retranchent l'activité, c'eſt-à-dire, les actes inquiets & empreſſés, laiſſe la volonté paſſive dans l'uſage de ſon libre-arbitre, enſorte qu'elle peut réſiſter à l'attrait de la grace? Autant de paroles, autant d'équivoques: on confond le vrai & le faux: la liberté dans les actes de vertu qui ne fut jamais conteſtée, avec celle des actes diſcurſifs dans l'Oraiſon ſeulement, qui font toute la difficulté. Il faudra ici repaſſer tous les textes exprès des Myſtiques, qui prouvent ſi clairement la ſuſpenſion des Puiſſances dans l'exercice actuel de l'Oraiſon qu'on nomme paſſive & de quiétude, que M. de Cambrai lui-même, qui veut la nier, eſt contraint de la reconnoître: appellera-t-on cela des préjugés, ou plûtôt l'inutile recommencement de toutes les diſputes?

Mais, dira M. de Cambrai: J'allégue M. de Paris & M. de Chartres, qui ſont de mon ſentiment; c'eſt de quoi je parlerai peut-être ailleurs: maintenant qu'il ne s'agit que des préjugés, je n'ai qu'un mot à répondre. Ces deux Prélats ont approuvé mon livre des Etats d'Oraiſon, où M. de Cambrai prétend trouver tout le venin de ma Doctrine, dans cette propoſition, qu'on ne ſe peut *déſintéreſſer par rapport à la béatitude*, ni en *arracher le déſir à aucun acte raiſonnable & délibéré*. J'ai avancé cette doctrine comme commune *à toute l'Ecole*, ſans qu'on me pût nommer un ſeul contradicteur, & auſſi eſt-ce ſur cela que M. de Cambrai dans la réponſe au *Summa*, & dans ſes autres Ecrits ſonne le tocſin contre moi, comme contre l'ennemi commun. M. de Chartres a donné pourtant ſon approbation à ce Livre: paſſera-t-on pour certain & ſans diſcuſſion, que de ſi doctes Prélats ſe contrediſent eux-mêmes? je ſuis uni avec eux, en commerce perpétuel d'une commune Doctrine; nos ſentimens ne furent jamais différens: pour qui eſt le préjugé, ſi ce n'eſt pour nous contre M. de Cambrai, qui a toujours tâché de nous déſunir? Par exemple, M. de Paris, ſans ſeulement ſonger à traiter à fond dans l'Oraiſon de quiétude la ſuſpenſion des puiſſances, où ſon deſſein ne le menoit pas, aura dit en paſſant: que les ames de cet état *paroiſſent liées*, ou *qu'elles ſont comme liées*: parce qu'en effet elles ne le ſont pas ſi abſolument, qu'il n'y ait des limitations à leur ligature, tant pour les actes que pour le tems, où l'on n'a nul beſoin d'entrer: quoi donc, M. de Cambrai, toujours prêt à pointiller ſur des mots qui ne diſent rien, détruira par un endroit ſi léger l'approbation authentique de tout un Livre, où la ſuſpenſion de l'acte de diſcourir eſt établie ſi amplement, ſi à fond, par tant de paſſages exprès & poſitifs de tous les myſtiques? Où eſt la bonne foi

Préj. p. 5.

Digitized by Google

parmi les hommes, ſi de telles chicaneries (la vérité m'arrache ce mot) ſont des préjugés, & encore des préjugés déciſifs?

RÉPONSE AUX PRÉJUGÉS, &c.

Cette ſuſpenſion des Puiſſances eſt un des endroits (je ne ſçai pourquoi) où M. de Cambrai revient plus ſouvent, & où il triomphe le plus. Il a fait une ample réponſe au *Myſtici in tuto*: mais ſans y parler d'un paſſage tranchant que j'y rapporte, où ſainte Thérèſe & le bienheureux Jean de la Croix ont dit d'un commun accord, que l'ame dans la quiétude *ne pourroit pas diſcourir quand elle voudroit*. Cet endroit eſt d'autant plus déciſif qu'il eſt plus court, & qu'il n'y a point de locution plus forte ni plus naturelle pour exprimer une abſolue impoſſibilité. Quand le Concile de Trente veut expliquer nettement le pouvoir de réſiſter à la grace, il dit qu'on y peut réſiſter *ſi l'on veut*. Lors au contraire que S. Auguſtin veut exprimer, que ſans le ſecours qu'il appelle *ſine quo*, on ne pourroit pas perſévérer, il répéte trois à quatre fois, qu'on *ne le pourroit pas quand on le voudroit: ſine quo non poterant perſeverare ſi vellent.* De même, ſainte Thérèſe & le bienheureux Jean de la Croix concourent à exprimer la ſuſpenſion abſolue mais paſſagère du diſcours, par dire tout court, qu'on *n'y peut pas diſcourir quand on le voudroit*: des préjugés auſſi légers que ceux de M. de Cambrai nous feront-ils abandonner des autorités ſi préciſes? Mais quoi, faudra-t-il auſſi oublier *la véritable impuiſſance* qu'il a lui-même reconnue à l'égard de la priere vocale, ou dans les dernieres épreuves, qu'*une ame devient incapable de tout raiſonnement*: juſques-là qu'il ne s'agit plus de *raiſonner avec elle*? Qu'eſt-ce qu'une incapacité pouſſée ſi loin, ſinon une impuiſſance abſolue? M. de Cambrai l'admet ici, & la blâme ailleurs comme un Fanatiſme. Je lui ai oppoſé ces raiſonnemens: je lui ai objecté ces paſſages & du bienheureux Jean de la Croix & de ſainte Thérèſe, & les ſiens propres. Il les a vûs dans un Livre qu'il fait ſemblant de réfuter: il n'y répond pas un ſeul mot; n'eſt-ce pas un préjugé qu'il n'a pas pû y répondre?

De corr. & gr. c. 11, 12.

Max. p. 157.

Ibid. p. 90.

IV. Les cinq Préjugés.

Voyons maintenant ſes cinq préjugés, *pour ſçavoir ſi le ſyſtême s'accorde avec le Livre.*

Préj. p. 5.

I. Le premier eſt, que M. de Paris, Meſſieurs de Tronſon, de Beaufort & de Pirot l'ont trouvé conforme: donc, &c. Quelle foibleſſe! premiérement, de vouloir qu'on décide par des préjugés d'un Livre qu'on a entre ſes mains; & ſecondement, de donner pour un préjugé déciſif un ſentiment démenti par des actes publics.

Ibid. p. 5, 6.

Ibid. p. 6.

II. *Cinq Théologiens choiſis par le Pape*, (& à qui M. de Cambrai donne de grandes loüanges,) *ont déclaré à Sa Sainteté, que le texte*

Digitized by Google

du Livre pris dans ſon tout ne pouvoit ſignifier qu'une Doctrine très-pure. Le nombre de cinq m'étonne : on diroit que M. de Cambrai n'a eu que cinq examinateurs, & tous favorables à ſa Doctrine : mais ſi d'autres ſemblablement nommés par le Pape, & les premiers, la jugent pernicieuſe, eſt-ce un ſujet de s'enorgueillir, d'avoir mis en diviſion la Théologie par ſes ambiguités ? qui d'ailleurs nous racontera l'hiſtoire de ces divers ſentimens ? & qui ne ſçait, par l'aveu de M. de Cambrai lui-même, que ceux qui ont été les plus favorables à ſon Livre, n'ont pû, tant il étoit clair, convenir avec ſon Auteur d'un ſens qu'on pût oppoſer unanimement à ceux qui le condamnoient : en ſorte qu'ils ont entrepris de mieux entendre M. de Cambrai qu'il ne s'entendoit lui-même : comme il prétend expliquer Madame Guyon mieux qu'elle ne s'eſt expliquée ? Voilà le nouveau myſtère de ces Livres contentieux : n'eſt-ce pas là dans une affaire de cette importance, un préjugé bien avantageux & bien déciſif ?

RÉPONSE AUX PRÉJUGÉS, &c.

I. Lett. à M. de Ch. p. 55.

III. Le troiſiéme préjugé dépend du fond. Le texte du Livre de M. de Cambrai ſe concilie ſans peine avec lui-même *dans le ſens catholique*, & au contraire on n'y pourroit inſérer *le ſens hérétique ſans en détacher les différentes parties.* C'eſt viſiblement ſuppoſer ce qui eſt en queſtion : c'eſt, dis-je, préſuppoſer qu'on a raiſon, moyennant quoi bien certainement le tort tombera ſur moi : & voilà ce qu'on appelle un préjugé. Mais on oublie que ce Livre, dont le ſens eſt ſi *uniforme*, fait une diſpute parmi ſes partiſans, qui, au grand étonnement de la Chrétienté, n'ont pû encore convenir avec l'Auteur de la maniere de le défendre.

Ibid. p. 7, 8.

I. Lett. à M. de Ch. ibid.

IV. Pour quatriéme préjugé, M. de Cambrai nous donne une diſpute entre lui & moi ſur la traduction de ſon Livre : il faut revoir toutes les raiſons par où je l'ai convaincu d'altération de ſon propre texte, en quelques endroits eſſentiels, ſans préjudice des autres que je n'ai pas cru devoir examiner. S'il falloit renouveller cette diſpute, je n'aurois qu'à renvoyer M. de Cambrai à ce que j'en ai dit ailleurs, & ſur-tout à cet argument auquel il n'a jamais répondu ; que s'agiſſant de traduire, & non pas d'interpréter les Maximes des Saints, il n'y avoit qu'à rendre le texte de mot à mot, ſans y inſérer des additions que j'ai démontré être fauſſes. J'ajoûte à cette démonſtration, qu'elle convainc M. de Cambrai d'erreur manifeſte.

Préj. p. 8, 9.

Rem. ſur la Rép. à la Relat.

Quand on lui reproche ſon ſacrifice abſolu dans le renoncement *à l'intérêt propre éternel, à l'intérêt propre pour l'éternité :* il ne ſe ſauve qu'en diſant, que l'intérêt propre éternel n'eſt pas le ſalut éternel.

Rép. à 4. Lettres. Max. p. 72, 90.

Digitized by Google

Réponse aux Préjugés, &c.

Je ne répéterai plus les raisons que j'ai opposées à de si frivoles échappatoires, mais puisqu'on me rappelle aujourd'hui à la dispute sur l'altération de la version latine de son Livre, elle confond manifestement M. de Cambrai, qui, au lieu de ces mots françois : *L'ame fait le sacrifice absolu de son intérêt propre pour l'éternité*, traduit en latin : *Absolutè proprii commodi appetitionem mercenariam, quantum ad æternitatem pertinet, immolat ;* c'est-à-dire, *L'ame sacrifie absolument le désir mercenaire de son intérêt propre en ce qui regarde l'éternité ;* où l'on voit à l'œil ces deux choses : l'une est, les paroles que ce Prélat ajoûte à son texte : l'autre encore plus essentielle, qui est que l'on sacrifie le désir de l'intérêt propre, *en tant qu'il regarde l'éternité :* ce qui ne peut être sans sacrifier l'éternité même. Je n'en dirai pas davantage sur ce prétendu Préjugé : c'en est un grand, je l'avoue, mais contre l'Auteur, puisqu'il n'y a rien qui démontre plus l'erreur & la fausseté dans un texte, que la nécessité de l'altérer pour le rendre, si l'on pouvoit, supportable.

I. Lett. à M. de Meaux, pag. 39. Max. p. 72, 90.

Pag. 8.

V. Le cinquiéme & dernier Préjugé commence ainsi : *Le texte d'un Livre doit passer pour correct & pour clair, quand on ne peut, après une vive contestation de près de deux ans, y reprendre aucune expression qui ne se trouve d'une maniere encore plus forte & moins précautionnée dans les Auteurs mystiques qui sont canonisés ou révérés dans toute l'Eglise.* La régle est sûre : il ne s'agit plus que d'en venir à l'application & à la preuve : mais c'est à quoi M. de Cambrai ne songera pas, & content d'une affirmation hardie : *Or est-il*, continue ce Prélat, *qu'on ne marquera aucune des expressions de mon Livre, que je ne montre aussi-tôt d'une maniere encore plus forte dans ces saints Auteurs.* C'est ce qu'il faudroit examiner passage à passage : si ce n'est que pour le plus court, on convienne sans discussion, par un Préjugé merveilleux, & sur la simple parole de M. l'Archevêque de Cambrai, qu'il est le plus modéré, & le plus précautionné de tous les Mystiques.

Voilà ce qu'il appelle les cinq Préjugés, & de tous les noms, comme on voit, c'est celui qui convient le moins à un tel Ecrit. C'est un Préjugé, mais contre vous, quand pour toute preuve vous répétez & vous supposez ce qui est en question : c'est sous un grand nom ne rien dire : ajoûter à ces Préjugés qu'ils sont *décisifs*, c'est mettre le comble à l'illusion : on montre que la raison manque, lorsqu'on prend sans raison de tels avantages.

V. Conclusion de l'Auteur des Préjugés. *Pag. 10.*

Cependant la conclusion de M. l'Archevêque de Cambrai n'en est pas moins triomphante. Qu'il me permette de l'arrêter à chaque mot. *Quand il y auroit dans mon Livre des ambiguités qui n'y sont pas ;*

Digitized by Google

pas : vous n'avoüez même pas l'ambiguité : vous étonnez tout le monde : *Toute équivoque eſt levée par d'autres endroits :* il falloit l'éviter, & non la lever. Mais ſi elle eſt ſi bien levée, que devient ce double ſens, qui, ſelon vous, regne par-tout, & dont vos amis n'ont pu encore convenir avec vous-même ? *M. de Meaux devoit m'inviter à m'expliquer ſur ces endroits, au lieu de rejetter avec tant de paſſion les explications que j'ai offertes avec tant de déférence.* Hélas, quelle déférence ! ceux qui l'ont vûe en ſont encore effrayés : on déféroit tout, pourvû qu'on emportât tout ce qu'on vouloit ſans en rien rabattre. *M. de Meaux a prononcé lui-même contre ſa conduite.* Dans les expreſſions ambiguës, *dit-il*, la préſomption eſt pour un Auteur, &c. Puiſqu'il vouloit me juger par mes paroles, il falloit donc rapporter le paſſage entier : le voici. *Nous approuvons les explications dans les expreſſions ambiguës : il y en peut avoir quelques-unes de cette ſorte dans le Livre dont il s'agit, & nous convenons que dans celles de cette nature, la préſomption eſt pour un Auteur, ſur-tout quand cet Auteur eſt un Evêque, dont nous honorons la piété : mais ici où le principal de ſes ſentimens eſt ſi clair à ceux qui les examinent de près, il n'y a qu'à le juger par ſes paroles expreſſes.* Un peu au-deſſus : *Les explications qui viſiblement ne quadrent pas avec le texte, conſtamment ne ſont pas recevables, parce qu'elles ne ſont pas ſincéres.* Voilà le cas où nous étions : & ſuppoſer le contraire, c'eſt donner pour Préjugé une fauſſeté manifeſte.

RÉPONSE AUX PRÉJUGÉS, &c.

I. Ecrit de M. de Meaux.

Sur ce fondement néanmoins, on voit paroître dans les *Préjugés*, une piéce de rhétorique achevée, qui commence en cette ſorte : *Ici je ne veux point entrer* EN PREUVE, NI RAISONNER : *je ne veux que faire des queſtions. Que doit-on penſer d'un Livre qui loin de paroître ambigu à M. l'Archevêque de Paris, & à ces autres perſonnes ſi précautionnées, leur a paru au contraire correct & clair ?* J'ai répondu à cette demande, & ſoit qu'on la donne comme un Préjugé, ſoit qu'on la tourne en queſtion, ce n'eſt qu'une redite ſous un autre nom. C'en eſt une autre que de demander : *Que croira-t-on d'un Livre que cinq grands Théologiens ont trouvé dans la forme des paroles ſaines ?* J'ai pareillement répondu à ce prétendu Préjugé, qui n'en devient pas plus fort pour être changé en forme d'interrogation. Ces demandes répétées *ſans preuve*, comme l'Auteur en convient, ſeront-elles démonſtratives, à cauſe qu'il les rebat douze ou quinze fois ? quand il aura dit mille fois, que ſon Livre eſt irréprochable, & que M. de Meaux n'a pu l'attaquer qu'en *tronquant & altérant le texte*, me fera-t-on l'injuſtice de ne pas voir mes réfutations plus

Préj. p. 10.

Pag. 12.

claires que le Soleil ? mais je n'ai pu attaquer ce Livre qu'en attaquant toute l'Ecole. Cette fauſſe imputation tant de fois déſavoüée & tant de fois réfutée, non par des paſſages, mais par des Traités exprès de M. de Meaux, deviendra-t-elle ſolide en la répétant ſans preuve & ſans raiſonner ? Il pourſuit : *Que croira-t-on d'un Livre que cet adverſaire*, (M. de Meaux) *aidé de tant de conſeils, n'a pu attaquer qu'en ſe fondant ſur des principes ſi faux qu'il n'oſe les ſoutenir ouvertement, & ſi néceſſaires à ſa cauſe qu'il ne peut encore aujourd'hui ſe réſoudre à les abandonner, malgré toutes les inſtances que je fais pour l'obliger à ſe déclarer* ? M. de Cambrai veut-il être crû ſur des allégations vagues, & ſur des diſcours en l'air ſans articuler ces doctrines, que M. de Meaux, ſelon lui, n'oſe ni avouer, ni déſavouer ? J'ai répondu cent & cent fois à ces vains reproches ; & on n'a qu'à lire ſans aller plus loin, cinq ou ſix pages des Remarques, pour voir le contraire de l'embarras que m'impoſe M. de Cambrai. J'ai répondu à la diviſion qu'on impute à trois Prélats unanimes : j'ai répondu aux autres demandes de cette éloquente Peroraiſon, & en voici ſeulement deux des plus importantes que j'ai réſervées pour la fin.

RÉPONSE AUX PRÉJUGÉS, &c.

Rem. Conc. §. 3.

Préj. p. 12. La premiere eſt : *Que croira-t-on d'un Livre, quand on voit que ceux qu'on avoit ſi prévenus pendant que je demeurois dans le ſilence, ont ouvert les yeux & m'ont fait juſtice dès qu'on a écouté les deux parties dans leurs Ecrits* ? L'autre qui tend à la même fin, & par où M. de Cambrai conclut ſes demandes : *Enfin, que croira-t-on d'un Livre, dont les défenſes très-correctes ſont déja encore plus répandues que le Livre même dans toute l'Europe* ? A la fin donc M. de Cambrai ne ſe contient pas : ravi de ſe faire lire *par toute l'Europe*, il croit l'avoir attirée à ſon ſentiment. En effet, il n'eſt pas juſqu'aux Proteſtans qui ne le traduiſent, ne l'impriment, & ne le louent. Mais ſans entrer dans la thèſe particuliere, ni vouloir ôter à un Auteur le petit plaiſir de l'applaudiſſement dont il ſe flatte : Si par de beaux tours d'eſprit, & une agréable éloquence, aidée de la nouveauté & de la curioſité, un Orateur ſe fait lire, il croira que c'eſt préjuger en ſa faveur, & ce ſera là un argument de la ſolidité de ſa Doctrine ? Prenons-le d'un ton plus ſérieux avec S. Paul. Si ceux dont cet Apôtre a écrit, qu'*ils errent & jettent les autres dans l'erreur, & que leurs diſcours gagnent comme la gangréne*, réuſſiſſent durant un tems à ſe faire admirer dans le monde, ils n'auront qu'à dire qu'on a ouvert les yeux à la lecture de leurs Livres, & à prendre pour un Préjugé de la vérité, le ſuccès qui achéve de les plon-

Pag. 13.

2. *Tim.* III. 13.

2. *Tim.* II. 17.

Digitized by Google

ger ou de les entretenir dans l'erreur? les esprits solides ne se laissent pas ébloüir si aisément, & loin d'être flattés par les loüanges qu'on donne à leur éloquence & à leur esprit, ils craignent dans de tels applaudissemens ce *progrès en mal*, dont parle l'Apôtre: *proficient in pejus*. Pour ce qui est des défenseurs de la vérité, la solidité doit être leur partage. Ainsi ils ne seroient pas étonnés, même d'un plus grand succès que celui dont se vantent leurs adversaires, ni des malheureux progrès de l'erreur; bien instruits par le S. Esprit, que *ces progrès ont leurs bornes: & que leur erreur, leur égarement*, que S. Paul appelle *leur folie, sera connue de tout le monde.*

RÉPONSE AUX PRÉJUGÉS, &c.

2. Tim. III. 13.

Ibid. III. 13.

Loin donc du milieu de nous les Préjugés qu'on nous vante: si l'on en veut de solides & de véritables, je les exposerai en peu de mots, & je dirai à mon tour:

Que peut-on croire d'un Livre, que dès le commencement l'on cache à ceux dont on vouloit expliquer la Doctrine?

Que peut-on croire d'un Livre, qui est condamné par actes publics de ceux dont on vante l'approbation secrette?

Que peut-on croire d'un Livre, dont l'Auteur, après y avoir promis une entiére précision & un éloignement de toute équivoque, n'en a pu venir à bout, & le remplit d'ambiguités?

Que peut-on croire d'un Livre, où il regne par-tout un double sens, de l'aveu de son Auteur, & que ses amis ne peuvent défendre qu'en abandonnant le seul dénouement qu'il leur donne?

Que peut-on croire d'un Livre, dont les explications toujours variables, se détruisent les unes les autres: ensorte que leur Auteur, après les avoir données sous les yeux de Dieu comme son sens unique & primitif, les élude dans la suite, en les donnant comme empruntées?

I. Lett. à M. de Ch. p. 56, &c.

Que peut-on croire d'un Livre, dont l'Auteur, invité par ses amis à une Conférence amiable, la refuse constamment sous toutes les conditions les plus équitables, encore qu'il n'ait à craindre que la seule force de la vérité?

Que faut-il croire d'un Livre, dont l'Auteur ne cherche qu'à éviter le jugement par la continuelle introduction de nouvelles questions, & en jettant ses Juges, s'il pouvoit, dans des discussions infinies?

Je n'en veux point d'autre preuve que ces paroles des Préjugés: *Ces défenses* (de son Livre répandues par toute l'Europe) *ne peuvent plus être séparées du Livre qu'elles justifient: elles ne font plus avec ce Livre qu'un seul ouvrage indivisible dans son tout.* Ainsi l'examen du

Préj. p. 131.

RÉPONSE AUX PRÉJUGÉS, &c.

Livre qu'il a lui-même déféré au S. Siége, ne ſuffit plus : ce Livre eſt inſéparable de l'infinité des Livres publiés pour ſa défenſe : tout cela ne fait qu'un même *tout*, ſur lequel il faut prononcer par un ſeul & même jugement : on ne doit prononcer qu'après un examen de ce tout. S'il plaît à M. de Cambrai avec ſon inépuiſable fécondité, d'écrire de nouveaux Livres, il faudra les joindre au Procès ; & la déciſion du S. Siége, qu'il fait ſemblant de preſſer, ſera prorogée juſqu'au Jugement univerſel : y a-t-il une illuſion plus manifeſte ?

Enfin, que peut-on croire d'un Livre, dont l'obſcurité & l'ambiguité fait la défenſe ? Expliquons-nous : Les défenſeurs de M. de Cambrai ſauvent ſon Livre à ſon exemple, parce que s'il y a des obſcurités en un endroit, elles ſont éclaircies en d'autres, enſorte que le tout eſt bon : mais c'eſt là un des artifices dont on s'eſt ſervi pour excuſer tous les mauvais Livres : les Auteurs ſuſpects n'ont point eu d'autres reſſources, & ils ont tâché de trouver dans leurs écrits des correctifs de tout ce qu'ils ont avancé contre la ſaine Doctrine. On ne trouve dans aucuns Auteurs plus de ces ſortes de correctifs que dans Origène : mais cela ne l'a pas ſauvé des juſtes Cenſures de Théophile d'Alexandrie, du Pape S. Anaſtaſe, & du Concile V. encore que pluſieurs Saints l'euſſent appellé le maître des Egliſes. Si l'on eût conſulté les équivoques des demi-Ariens ſur l'Eternité, & ſur la Divinité du Fils de Dieu, & qu'on eût voulu excuſer une parole par une autre, on n'auroit pu les confondre, ni condamner leur erreur. On n'ignore pas les équivoques de Neſtorius ſur l'Unité de la Perſonne en J. C. & ſur la qualité de Mere de Dieu. Celles de Théodore de Mopſueſte ont donné lieu à un Facundus & à d'autres grands hommes, de lui chercher des excuſes & des correctifs dans ſes Livres, lors même qu'on en condamnoit la Doctrine ; mais elles n'ont pas ſuſpendu l'effet d'une ſi juſte condamnation. Les Eutyquiens n'ont pu ſe ſouſtraire à la Cenſure de l'Egliſe en conformant leur langage à celui des Orthodoxes, avec une telle adreſſe que ſouvent on a peine à les diſtinguer. Cependant l'Egliſe a perſiſté à ne pas prendre des contradictions pour des correctifs, ni des ambiguités pour des excuſes. Mais où l'on voit l'équivoque & l'obſcurité regner avec le plus d'artifice, c'eſt dans l'erreur des Monothélites. On n'a qu'à voir les expreſſions ſublimes en apparence d'un Théodore Evêque de Pharan & des autres Chefs de cette Secte : mais l'Egliſe n'a point reçu leurs excuſes, ni leurs prétendus correctifs, encore que quelquefois, & quel-

Conc. Lat. ſub Mart. 1.

Digitized by Google

ques-uns d'eux le plus ſouvent parlaſſent ſi bien le langage des Orthodoxes, qu'on a encore aujourd'hui beaucoup de peine à trouver des caractères certains pour les diſtinguer. L'eſprit de l'Egliſe eſt de dire à ces correcteurs ambigus de leurs propres propoſitions : Parlez nettement : ne tenez point un langage douteux : ne laiſſez aucune reſſource aux novateurs : & au lieu de les excuſer, ſous prétexte qu'ils auront dit en quelques endroits des choſes peu accordantes avec l'erreur ; au lieu, dis-je, de les excuſer par cette contrariété, elle leur a attiré, ainſi que nous l'avons expliqué ailleurs, comme une nouvelle qualification de *s'être combattus eux-mêmes : Qui etiam ſui ipſius extitit impugnator.* Les Béguards n'ont pu tromper le jugement de l'Egliſe par toutes les excuſes que leur ont fournies un Ekard, & les autres hommes dont la piété fut trompée par leurs belles expreſſions. Vous devez ſçavoir les mauvais ſens que Molinos, que Madame Guyon, & les autres ont enveloppés de belles paroles : parlez nettement, encore un coup, vous qui dites que vous n'écrivez que pour confondre les faux Myſtiques ; & loin d'eſpérer que vos ambiguités, ou vos contrariétés que vous donnez pour des correctifs, tiennent lieu d'excuſes, elles ſeront une des raiſons pour vous condamner.

RÉPONSE AUX PRÉJUGÉS, &c.

Voilà de véritables Préjugés, c'eſt-à-dire, des choſes jugées ; comme je l'ai remarqué au commencement : ou en tout cas des argumens, ſans entrer au fond, qui condamnent M. de Cambrai. J'ajoûterai ce dernier & inévitable Préjugé. On doit préjuger contre celui qui change l'état de la queſtion, & qui veut nous faire accroire que nous condamnons la pureté de l'amour telle qu'elle eſt enſeignée par l'Ecole, au lieu que nous n'attachons notre juſte condamnation qu'au faux amour pur que ce Prélat veut établir. Il eſt vrai qu'il faut un peu entrer dans le fond pour bien entendre ce Préjugé : mais c'eſt très-légérement, & d'une maniere ſi facile & ſi déciſive, qu'on peut dire que l'embarras de la diſcuſſion ne s'y trouve point. Car il n'y a qu'à lire quelques lignes du Livre des Remarques, pour y voir ces deux faits conſtans : l'un, que nous n'avons jamais attaqué l'amour pur de l'Ecole ; l'autre, que j'ai mis en fait, que l'amour pur de M. de Cambrai diſtingué & mis au-deſſus de celui-là, n'avoit jamais été enſeigné par aucun Docteur : c'eſt un fait qu'on a articulé, ſur lequel on oſe encore aſſûrer que M. l'Archevêque de Cambrai ne répondra jamais qu'en biaiſant. On l'a ſommé de nommer un ſeul Auteur, s'il en avoit : il n'en a nommé aucun ; il n'a pas même répondu un ſeul mot à cette préciſe inter-

Rem. p. 229.

Digitized by Google

pellation de nous indiquer ses Auteurs : c'est pourtant à quoi il falloit répondre, & faute de l'avoir seulement tenté, on peut donner avec confiance pour dernier & invincible Préjugé contre le Livre de ce Prélat, qu'encore qu'il ait cité tant d'Auteurs, il n'en a pu nommer un seul pour son prétendu amour pur distingué de son quatriéme dégré, qui est principalement ce qu'il avoit à prouver.

Pour ce qui est des Préjugés qui ne consistent, comme il l'avoue, qu'à des demandes *sans preuves*, & à des propositions qui désireroient une discussion qu'il ne fait point ; c'est, sous le nom de Préjugés, des redites perpétuelles. Un Auteur persuadé qu'il impose à ses Lecteurs autant qu'il lui plaît, se joue de leur crédulité ; c'est ce que fait trop visiblement un Prélat qui n'étoit pas né pour prendre de tels avantages ; & au lieu de se défier en homme grave de la trop facile croyance qu'on pourroit prêter à ses Préjugés *sans raison*, il les donne pour argumens décisifs de la bonté de sa cause.

En finissant ce petit Ouvrage, il me tombe entre les mains un Ecrit intitulé : *Les principales propositions du Livre des Maximes des Saints, justifiées par des expressions plus fortes des saints Auteurs.* Je ne sçai pas de quelle date il est non plus que celui-ci, que les affidés ont vû, à ce que j'apprends, il y a déja quelque tems. M. de Cambrai dit lui-même dans sa Réponse aux Remarques, qu'il y a des Livres qu'il ne veut répandre qu'à Rome. C'est encore un Préjugé de la bonne cause, de négliger ces petits mystères, & donner d'abord à toute la terre ce que nous écrivons, enforte que ce Prélat le voie aussi-tôt que nous. Je réponds actuellement au Livre que j'ai indiqué, car il ne faut pas être moins infatigable à défendre la vérité, qu'on l'est à l'attaquer ; & ceux qui répandent dans le monde avec tant de soin, à l'exemple de toutes les Sectes nouvelles, que ce sont ici des querelles & des intérêts particuliers ; ou, comme disoient les Pélagiens, des questions de pure dispute, & non point de la Foi ; *res quæstionis non Fidei :* s'ils ne sont pas encore désabusés de cette erreur qui a servi d'introduction à toutes les nouveautés, verront bientôt qu'on ne seroit jamais entré dans cette dispute, s'il ne s'agissoit du fond de la piété, de la régle de l'Evangile, en un mot de l'essence du Christianisme.

Rép. aux Rem. p. 107.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

SUR LES SIGNATURES DES DOCTEURS, & sur les dernieres Lettres de M. l'Archevêque de Cambrai à l'Auteur.

PENDANT que j'achéve cet ouvrage, & que j'en prépare la ſuite, ſi elle eſt encore jugée néceſſaire pour l'inſtruction des Fidéles, il tombe deux nouveaux Livres entre mes mains avec ce titre qui me ſurprend : *Premiere Lettre de M. l'Archevêque de Cambrai à M. l'Evêque de Meaux, ſur les douze Propoſitions qu'il veut faire cenſurer par des Docteurs de Paris ;* la ſeconde Lettre paroît ſous une inſcription ſemblable. Tout le monde ſçait, & M. de Cambrai ne l'ignore pas, que ces douze Propoſitions ont été extraites, qualifiées & ſignées, ſans que j'en aie ſeulement entendu parler, loin que j'euſſe la moindre part, ni à l'exécution, ni au conſeil même. Il nous eſt venu de Cambrai une Relation toute à l'avantage de ce Prélat, où l'on nomme d'autres Auteurs de la conſultation, & d'autres inſtigateurs de ces ſignatures, ſans me mettre dans ce deſſein. Cependant comme il ne cherche avec moi que des occaſions de querelle, il commence ſa Lettre en ces termes : *Je m'adreſſe à vous, comme à la ſource de tous les deſſeins formés contre moi, & je prends toute l'Egliſe à témoin du dernier qui éclate.* Voyons ſi l'on ne prend pas contre moi l'Egliſe à témoin d'une choſe qui n'eſt pas. *Il s'agit*, continue-t-il, *de cette Cenſure de douze Propoſitions, qui ont été extraites de mon Livre ſelon vos vûes.* Prenez bien garde, me dira-t-on, il pourroit bien s'être préparé une évaſion, en diſant qu'il n'aſſûre pas que je les aie extraites moi-même ; mais qu'elles ſont *extraites ſelon mes vûes ;* & c'eſt ainſi qu'il voudra peut-être que *j'en ſois la ſource.* Mais la ſuite ne laiſſe aucun doute, & on parle à moi trop clairement dans cette interrogation, *Pourquoi n'avez-vous pas rapporté mes paroles dans toute leur étendue, pour rendre le ſens complet ?* un peu après ; *Vous eſt-il permis de tronquer mon diſcours ?* & encore dans la même page : *En ne prenant que la moitié de mes paroles, vous voulez me faire enſeigner l'impiété :* c'eſt donc moi qu'on veut faire

I. Lettre de M. de Cambrai à M. de Meaux, ſur la Cenſure des Docteurs de Paris, p. 3, &c.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT, &c.

l'Auteur de l'Extrait. *Vous faites*, ajoûte-t-il, *un dilemme fondé sur cette altération.* Je ſuis donc encore un coup l'Auteur de la piéce. Enfin il joint à l'accuſation les reproches les plus amers: *Remarquez trois choſes, Monſeigneur, ou plutôt ſouffrez que les Docteurs les remarquent, & reconnoiſſent le piége que vous leur avez tendu.* Occupé dans mon Diocèſe à toute autre choſe qu'à cette Cenſure, ſans en avoir ſeulement entendu parler, je tendois des piéges à ceux à qui je ne ſongeois pas; j'encourois, ſans le ſçavoir, la malédiction de ceux qui entraînent les autres dans l'abyſme, & qui égarent les aveugles dans le grand chemin. Il n'y a donc plus à douter: on prend toute l'Egliſe à témoin d'une fauſſeté manifeſte, & on emploie à la ſoutenir, le plus grave témoignage qui ſoit ſur la terre. Mais quoi? parle-t-on ainſi ſans preuve? y a-t-il quelque Loi divine ou humaine, qui en donne la permiſſion? mais ſoutient-on une ſi atroce accuſation, de la moindre conjecture? non, toute la raiſon, c'eſt que M. de Cambrai le veut ainſi: tout lui eſt bon, pourvû qu'il me rende odieux à toute la terre en m'imputant toutes les actions qu'il croit criminelles: m'eſt-il du moins permis de demander ſi cet acharnement eſt compatible avec la Charité? ſeul on me charge de tout impunément: je ſuis celui contre qui l'on n'a pas beſoin de preuve, & mon nom ſuffit pour me condamner.

Ne répondez point: Eſt-il croyable qu'on ait fait ſans vous une choſe de cette importance? eſt-ce une néceſſité de conſulter un abſent ou de l'attendre, quand on croit qu'une affaire preſſe? mais ſans tout ce raiſonnement, j'en reviens toujours à dire; La Charité qui n'eſt ni querelleuſe, ni ſoupçonneuſe, ni contrediſante, & qui ne penſe pas le mal, croit-elle ce qu'elle veut ſans témoignage, ou le dit-elle au haſard, pour charger quelqu'un que l'on voudroit pouvoir déshonorer?

Pour moi, j'atteſte la ſincérité du *oui* & du *non* des Chrétiens contre laquelle il n'eſt pas permis de s'élever ſans raiſon, non plus que d'accuſer ſon Frere ſans preuve; que je n'ai rien ſçu de ce qu'on faiſoit. On perſiſte néanmoins à me l'imputer: la ſeconde Lettre n'eſt pas moins outrée, ni moins aigre que la premiere. *Les Docteurs ébloüis*, me dit-on, *n'ont lû à la hâte qu'une propoſition détachée, où ils ont cru voir ſur votre parole, que la chair ne ſe ſouléve plus. Mais il faut que vous ne leur ayez pas même donné le tems d'examiner dans le texte la période entiere.* J'étois bien preſſant de ſi loin. *Vous croyez apparemment*, pourſuit-on, *que les fautes ne ſont plus fautes, pourvû qu'on les pouſſe à bout avec une pleine autorité... en quelle conſcience avez-vous*

II. Lettre de M. de Cambrai à M. de Meaux, ſur la Cenſure des Docteurs de Paris, p. 9, &c.

pû

pû ſupprimer les paroles qui ſuivent immédiatement celles-là? s'il en appelle à la conſcience, qu'il en reçoive le témoignage devant Dieu : *Voilà*, me dit-on encore, *tout ce que vous ſupprimez contre votre Confrere, afin de pouvoir préſenter aux Docteurs un fantôme d'impiété qui leur faſſe horreur.* Mais s'il vous eſt permis de pouſſer ſi loin *un fantôme d'impiété*, que vous me faites imaginer *contre mon Confrere*, comment ſoutiendrez-vous devant Dieu ce que vous inventez contre le vôtre? *Je dois faire remarquer*, continuez-vous, *combien la propoſition eſt tronquée dans votre extrait... mon texte eſt incapable du ſens horrible que vous y mettez :* enfin à toutes les pages, *j'ai retranché, j'ai ſupprimé, j'ai tronqué : au lieu d'ouvrir les yeux* moi-même, *je n'ai ſongé qu'à fermer ceux des Cenſeurs dont j'ai*, me dit-on, *voulu conduire la plume :* & *voilà*, conclut-on, *ce qui vous a fait plus de mal devant Dieu, que vous ne ſçauriez jamais m'en faire auprès des hommes.* Me voilà jugé avant le jugement de Dieu ſur un fait où ſon œil qui voit tout, ſçait que je ne ſuis mêlé en aucune ſorte. J'ai joint le ſcandale au crime, &, *telle eſt*, dit-on, *cette Cenſure irréguliere, par laquelle vous voudriez juſtifier ce que le Public ſcandaliſé rejette ſur vous.*

AVERTISSEMENT, &c.

M. de Cambrai a été ſi bien informé, qu'il ſçait même combien de tems j'ai caché *cette Cenſure clandeſtine. Pour moi*, dit-il, *j'ai compris dès le commencement quelles devoient être vos raiſons, pour cacher depuis plus de deux mois ſi myſtérieuſement cet Acte. Vous n'avez mis votre eſpérance que dans le ſecret. Ainſi loin de communiquer ingénûment toutes choſes à votre Confrere, pour l'éclairciſſement de la vérité, vous n'avez cherché qu'à fuir la lumiere, & à lui porter par ſurpriſe des coups d'autant plus mortels, qu'il ne pouvoit ni les parer, ni même les appercevoir.* La trahiſon eſt jointe au coup mortel : on ne prêche qu'*ingénuité*, & ce qu'on doit à *un Confrere ;* pendant qu'on attribue au ſien les attentats qu'on croit les plus noirs : on ſe confie en ſon éloquence, on croit pouvoir perſuader tout ce qu'on veut, & on ne veut pas que je déplore une éloquence qui fait tout oſer.

Au reſte, un ſage Lecteur entend aſſez, ſans qu'il ſoit beſoin de l'en avertir, que l'injuſtice du procédé dont je me plains, dépend uniquement de la maniere dont M. de Cambrai a pris la Cenſure. Car au fond pour la juſtifier il ne faut qu'un mot. Ce Prélat a rempli tout Rome & toute la terre, du grand nombre des Sectateurs dont il ſe vantoit dans la Faculté de Paris. Tous ſes Ecrits le portent encore : &, ſi l'on en croit ſes amis, la ſeule violence empêche les Docteurs de ſe déclarer pour le Livre des Maximes des Saints. Si à la fin, on a trouvé à propos de les réfuter par le fait conſtant

Digitized by Google

AVERTISSEMENT, &c.

des signatures contraires, on n'a point cherché pour cela à prévenir l'Eglise Romaine, mais à dissiper une prévention dont on tâchoit de l'ébloüir. Quand les mêmes qui vantoient sans cesse la Faculté de Paris, pour ne point ici parler des autres, ont dit que les soixante Docteurs qui avoient signé d'abord, faisoient une trop petite partie d'une Faculté si célébre, & à la fois si nombreuse; avec la même facilité on a augmenté les signatures jusqu'à deux cens cinquante. S'étonne-t-on que depuis deux ans qu'on ne parle d'autre chose parmi les Docteurs, il s'en soit trouvé un si grand nombre qui se soit cru prêt à condamner un petit Livre, qui d'abord & dès la premiere lecture, les avoit tous scandalisés au point que tout le Public a vû de ses yeux? s'il s'en est trouvé quelques-uns qui aient voulu plus de tems pour délibérer, ou sur la forme, ou sur la matiere, & sur quelque circonstance particuliere, ou sur quelque raison politique, ou de bienséance, on les a laissés à leur liberté, sans les presser davantage, & sans se fâcher de leur délai; ni même de leur refus. Au reste on peut défier M. de Cambrai d'en nommer un seul qui ait allégué pour excuse qu'il approuvoit le Livre que l'on censuroit, ou qu'on en ait remarqué un seul Partisan dans un aussi grand corps que la Faculté.

Après un motif si simple & si solide, tous les attentats contre le Saint Siége qu'imagine M. de Cambrai dans ces signatures, tombent d'eux-mêmes, & loin qu'on soit obligé d'y répondre, il seroit même irrespectueux de les répéter. Il y a des puissances sur la terre dont le nom même s'attire un si grand respect, que c'est en offenser la Majesté, que de présumer qu'on puisse penser contre elles de certaines choses. Aussi ne nous revient-il par aucun endroit que Rome se plaigne du procédé qu'on a tenu en cette occasion.

Il me suffit pour justifier mes Confreres les Docteurs, de raconter sans déguisement, & comme tout Paris l'a vû, l'Histoire de leur signature. Ce sont à la vérité des Docteurs particuliers, qui se sont unis pour repousser une calomnie qu'on vouloit faire à leur ordre, jusqu'aux yeux du Pape: mais on peut bien assûrer, que les délibérations les plus solemnelles, n'ont guère été composées de tant de véritables vocaux. C'étoit les Religieux qu'on vouloit faire les défenseurs du faux pur amour du cinquiéme rang, & de ses suites affreuses: c'étoit donc les Religieux, qu'il falloit donner pour témoins. Si l'on ne s'est pas réduit au nombre de ceux qui opinent dans les assemblées publiques, c'est qu'il s'agissoit d'une simple consultation particuliere, action dont la Faculté n'eut jamais l'intention de les

Digitized by Google

exclure. La même raiſon y a fait admettre quelques Docteurs du nombre de ceux qui n'ont pas acquis le tems, ni fait l'Acte néceſſaire pour acquérir le droit de ſuffrage dans les aſſemblées : mais qui pour cela n'en ſignent pas moins dans les délibérations & conſultations particulieres. M. de Cambrai, je l'avoue, n'eſt pas obligé de ſçavoir ces coutumes de la Faculté, mais auſſi ne les ſçachant pas, il ne devoit pas en parler. Il devoit encore moins faire imprimer un Mémoire ſur cette conſultation, où il fait deux cens cinquante Docteurs, c'eſt-à-dire, deux cens cinquante Prêtres, qualifiés dans l'Egliſe & dans une fameuſe Univerſité, également prêts à ſigner le Pour & le Contre par complaiſance pour leur Archevêque. Il ne craint point de ſcandaliſer tant de pieux Prêtres, ni le Peuple qui les voit paroître tous les jours au S. Autel avec édification. Voici les paroles du Mémoire : *On eſt fort perſuadé que les Docteurs qui ont ſigné contre M. de Cambrai, auroient ſigné en ſa faveur, ſi M. l'Archevêque l'avoit déſiré.* C'eſt ainſi qu'il faut parler pour ſe faire croire : on ne peut être trop peu ménagé, trop affirmatif. On ne ſonge pas qu'un Mémoire de cette ſorte n'eſt autre choſe au pied de la Lettre, qu'un Libelle diffamatoire contre un ſi grand nombre de Prêtres Docteurs; &, ce qui eſt pis encore, contre un ſi S. Archevêque, dont on vient autant qu'on peut ſoulever le Peuple par des Ecrits ſans aveu qu'on répand dans la propre Ville de ſon Siége, & dans une ville comme Paris. On ſçait pourtant l'origine de ce Mémoire ſcandaleux; on voit pour qui il eſt fait, & d'où il eſt répandu : la choſe eſt publique, & on n'en fait point de ſcrupule, tant on ſe croit tout permis, pour autoriſer un Parti qui a les Chefs que l'on connoît. En quoi l'on commet trois fautes capitales contre la vérité & la Charité : l'une, de faire un crime & un attentat contre le Saint Siége, d'une action que les conjonctures rendoient néceſſaire; l'autre, de la revêtir de circonſtances atroces qu'elle n'eut jamais; & la troiſiéme, d'en accuſer ceux qui n'y ont nulle part, comme s'ils en étoient les Auteurs.

AVERTISSEMENT, &c.

Mémoire ſur la Conſult. ſignée par les Docteurs de Paris, contre le Livre de M. de Cambrai.

Ce qu'il y a ici de merveilleux, c'eſt que pendant qu'on éléve ſes cris juſqu'au Ciel, contre les ſignatures de Paris; l'on en tente ſecrettement à Louvain ſur quatre propoſitions, où l'on déguiſe les miennes ſur la Charité. Ainſi tout ce qu'on fait contre M. de Cambrai eſt un attentat : tout ce qu'il fait ſourdement eſt bon, & il ſemble vouloir imiter le langage de ceux qui diſoient : *Tout ce que nous entreprenons eſt ſaint : Quod volumus, ſanctum eſt.* On a bien vû l'artifice, & ſans pénétrer plus avant dans ce ſecret, un Evêque eſt en

Digitized by Google

AVERTISSEMENT, &c.

repos du côté de cette ſçavante Faculté, lorſqu'appliqué durant trente ans à défendre la Foi catholique ſelon la médiocrité de ſon pouvoir, Dieu a fait qu'il n'a jamais rien écrit de ſuſpect, & que dans la queſtion particuliére ſur laquelle on voudroit l'Inquiéter, il n'a fait que ſuivre de mot à mot non-ſeulement ces fameux Docteurs des Pays-Bas, Eſtius & Silvius, mais encore S. Auguſtin & S. Thomas, qu'eux & toutes leurs Facultés reconnoiſſent pour leurs Maîtres.

Je voudrois qu'il me fût permis ſans paſſer les bornes de cet Avertiſſement, de repaſſer ſur la calomnie que continue contre moi la derniere Lettre *ſur la ſeule raiſon d'aimer*, dont je n'ai jamais écrit une ſyllabe. Cependant on s'opiniâtre, ſur le droit, à m'attribuer une Doctrine que j'ai réfutée vingt & trente fois, & par des traités exprès. Dans le fait, M. de Cambrai dit que *j'ai lâché trois de mes Diſciples*, encore qu'il y en ait deux qui me ſont entiérement inconnus; l'un deſquels ſe montre mon Diſciple en écrivant ouvertement contre moi, & pour M. de Cambrai : voilà ceux dont on veut me rendre garant : je demande, ſans exagérer & ſans élever ma voix, ſeulement, ſi on le peut en conſcience? Pour l'Auteur *des déſirs du Ciel*, on oſe aſſûrer *qu'il a appris dans mon Ecole à dégrader la Charité*, (quelles paroles :) *& à réduire toute la Religion à un amour de concupiſcence pour Dieu.* On lui impoſe, il faudroit citer quelques-unes de ſes paroles; on ne l'a pu faire : il faudroit répondre aux paſſages exprès de l'Ecriture, dont ſon Livre eſt un tiſſu : on m'impoſe encore plus, puiſque perſonne n'oſeroit nier que je n'aie toujours ſoutenu ſur ce ſujet, la Doctrine commune de l'Ecole & de S. Thomas.

Voyez les Etats d'Oraiſ. le Sch. in tut. les div. Ecr. &c.

C'eſt avec S. Thomas, c'eſt avec toute l'Ecole, c'eſt avec S. Auguſtin de mot à mot, que j'ai poſé le principe de la béatitude, comme clair, comme univerſel, comme inconteſtable. M. de Cambrai ne le peut ſouffrir : C'eſt, dit-il, un raiſonnement de Payen : *C'eſt Cicéron que S. Auguſtin cite :* il oublie qu'il ne cite Cicéron que comme un témoin de la voix commune du genre-humain, & des Chrétiens, comme des Philoſophes. La troiſiéme de ſes dernieres Lettres renouvelle cet argument : ſelon lui on n'a recours à ce principe, *que lorſqu'on a abandonné toutes les Ecoles chrétiennes :* il le fait dire à mon prétendu Diſciple, pour enſuite me le faire dire à moi-même : *Il cherche,* dit-on, & moi après lui, *dans les Philoſophes Payens, dans Caton, dans Torquatus, dans Cicéron, les témoins de la Tradition, & les principes fondamentaux de la Théologie :* comme ſi c'étoit une nouveauté que la Grace fût fondée radicalement ſur la nature : ou

II. Lettre en rép. à M. de Meaux, p. 26.

Lett. ſur la char. p. 9.

Digitized by Google

que ce ne fût pas toute l'Ecole, S. Thomas, S. Auguſtin, J. C. même qui excitât tous ceux qu'il attiroit du dehors ; & ceux qu'il réuniſſoit au-dedans, c'eſt-à-dire, tous les Fidéles, les Apôtres comme les autres, & les Parfaits comme les Imparfaits, en leur propoſant pour fin commune la béatitude. Et parce que je propoſe ce même principe, que nul n'a nié, que nul n'a omis comme le principe commun de toute morale, je ſuis un Payen ; *je ne ſonge plus que je parle au milieu de l'Egliſe ;* je paganiſe *dans le Sanctuaire*, & je traite comme les Payens les ſecrets de l'Epoux & de l'Epouſe : voilà ce qu'on me reproche : tant on ſe laiſſe entraîner à une immenſe profuſion de belles paroles. *Ibid.*

On voit bien que je ne fais qu'effleurer cette Doctrine : on en verra dans la ſuite quelque autre partie, autant qu'il ſe trouvera convenable à la matiere que j'ai entrepriſe : mais avant que de l'entamer, il faut dire encore un mot important ſur les ſignatures.

C'eſt à leur occaſion que M. de Cambrai travaille à rendre impoſſible l'examen de ſon Livre. On n'en peut examiner aucun, ſans le réduire en propoſitions particulieres, mais c'eſt là préciſément ce qu'il blâme dans la Cenſure des Docteurs. *C'eſt*, dit-il, *vouloir défigurer à plaiſir ce qui eſt bon en ſoi, pour le rendre odieux, que de démembrer mon ouvrage par propoſitions détachées.* Que veut-il donc que l'on faſſe ? quoi ? que l'on tranſcrive tout un Livre, & puis qu'on le qualifie d'un ſeul trait, ſans entrer dans aucun détail ? mais écoutons la raiſon : *Les membres de ce corps ainſi déchirés, & épars çà & là, ne ſeroient plus que des morceaux inanimés, informes & altérés.* Voilà ſans doute de belles paroles, mais qui n'ont aucun ſens, non plus que celles qui ſuivent : *Nul ouvrage n'eſt bon qu'autant qu'il a une vraie unité, qui le rend tout entier, ſimple & indiviſible : dès qu'on le coupe par morceaux, il n'eſt plus lui-même, & chaque morceau ainſi tronqué, n'eſt plus l'ouvrage de l'Auteur.* Ainſi on n'a qu'à prétendre que ſon ouvrage *eſt bon & uni*, pour le rendre non-ſeulement incenſurable, mais encore inexaminable. Auſſi-tôt qu'un Auteur aura prononcé *qu'il a voulu qu'on ne lût ſes Propoſitions que dans leur place naturelle*, & que de les conſidérer en particulier, c'eſt les tronquer : auſſi-tôt il eſt à couvert de toute Cenſure : vit-on jamais une plus étrange imagination ? Ce Prélat en a ſenti l'abſurdité, & il ajoûte : *Je ſuis bien éloigné de prétendre que l'Egliſe ne puiſſe pas, quand elle le juge à propos, condamner certaines propoſitions d'un Livre, qui renferment plus ſenſiblement que les autres le venin de l'erreur.* Mais ſi ce n'eſt pas cela que vous prétendez, qu'avez-vous donc à reprendre dans les Ex- *L. Lett. p. 8.* *Ibid.*

Digitized by Google

AVERTISSEMENT, &c.

traits des Docteurs? qu'ont-ils voulu autre chose, que de marquer les Propositions où le venin se faisoit sentir? on ne fit jamais autrement de Censure particuliere, ni juridique, ni doctrinale, & toutes les belles paroles sur l'unité d'un ouvrage s'en vont en fumée.

Ibid. L'Auteur tâche de se sauver en cette sorte: *Je soutiens seulement qu'on ne prend jamais en rigueur grammaticale certaines Propositions détachées d'un Livre, lorsqu'elles ne contiennent qu'un langage ordinaire aux Saints, & qui est expliqué dans un sens très-contraire à l'erreur par tout le Texte du livre même.* Quelle involution de discours? mais après tout, cela même, c'est la question, & si c'est assez de prétendre que *son langage est ordinaire aux Saints*, pour le soustraire à toute Censure, l'Auteur s'est préparé un beau moyen pour éluder non-seulement celle des Docteurs, mais encore celle à laquelle on doit croire qu'il est soumis. Sçavoir au reste si son langage est le langage ordinaire des Saints, c'est le sujet de ce Livre. Du moins M. de Cambrai ne dira pas, comme il a dit tant de fois, que c'est vouloir éloigner la décision qu'on attend, que de ne le laisser pas parler le dernier: c'est déja se contredire soi-même, que de m'écrire Lettres sur Lettres, & en même tems me défendre d'y répondre, mais après tout, l'Eglise maîtresse va son train réglé: sans avoir besoin de nos Livres, sans se laisser amuser au spectacle qu'un Prélat ingénieux donne aux beaux esprits, elle procéde à son examen avec toute sa maturité & sa vigilance. Peut-être que la Sentence est déja donnée. Pour moi, je n'ai jamais prétendu que mes Ecrits fussent nécessaires à autre fin qu'à prévenir dans le Peuple le mauvais effet des ouvrages très-séduisans d'un Prélat dont les airs affirmatifs imposent aux simples. Que ses partisans cessent de vanter son bel esprit & son éloquence: on lui accorde sans peine qu'il a fait une vigoureuse & opiniâtre défense. Qui lui conteste l'esprit? il en a jusqu'à faire peur, & son malheur est de s'être chargé d'une cause où il en faut tant.

Digitized by Google

LES PASSAGES ECLAIRCIS, OU RÉPONSE AU LIVRE INTITULÉ:

Les principales Propositions du Livre des Maximes des Saints, justifiées par des Expressions plus fortes des saints Auteurs.

CHAPITRE PREMIER.

Proposition du sujet.

QUELQUE peine que je ressente de tant écrire sur une matiere épuisée, & dont le monde paroît rebuté, je ne dois pas mépriser le moyen que l'on me présente de pousser à la derniere évidence la démonstration des erreurs du Livre des Maximes. S'il est vrai qu'on en ait choisi *les principales Propositions*, pour les confronter aux passages les plus exprès; & qu'il ne s'agisse, comme dit l'Auteur, que *de justifier chaque Proposition par une simple comparaison des paroles du même Auteur avec celles des Saints*; le procès sera bientôt fait, & le résultat sera clair: car encore qu'on se prépare dans le nouveau Livre une espéce d'échappatoire, en disant pour conclusion *qu'on n'a rapporté qu'une très-petite partie des expressions des saints Auteurs pour en faire une espéce d'essai*; il ne faut point s'arrêter à cette exagération, puisqu'un homme d'un si bel esprit, & si attaché à son Livre, aura sans doute choisi ce qu'il avoit de meilleur & de plus pressant pour sa défense. Il est vrai qu'on ne pourroit éviter beaucoup de longueur en examinant passage à passage. Mais il y a encore ici un expédient à prendre, pour ne tenir pas son jugement en suspens durant cette discussion. Parmi ces Propositions principales, choisissons d'abord la principale de toutes,

Princ. prop. p. 3.

Ibid. p. 125.

Digitized by Google

celle *du ſacrifice abſolu, & du ſimple acquieſcement à ſa juſte condamnation de la part de Dieu.* C'eſt dans cette Propoſition que ſe doit trouver, ſelon M. de Cambrai, l'acte le plus parfait du Chriſtianiſme, & ſelon nous, le venin le plus manifeſte du Livre. Commençons par-là, ſans préjudice du reſte qu'on pourra voir dans la ſuite : c'eſt là, en effet, que tout aboutit : c'eſt là que l'on nous oppoſe les paſſages les plus affreux. On eſt glacé, quand on lit les vœux de tant de pieux Auteurs pour l'enfer, & les paſſages terribles, où, à quelque prix que ce ſoit, ils veulent être damnés. Voyons s'il eſt véritable qu'il ne s'agiſſe, comme le déclare M. de Cambrai à la tête de ſon Livre, *que d'une ſimple comparaiſon de ſes paroles avec celles des Saints.* Mais d'abord il eſt réfuté par le titre de ſon Livre même.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

Pag. 3.

CHAPITRE II.

Réflexion ſur le Titre & ſur le deſſein du Livre des Propoſitions.

PRINCIPALES *Propoſitions juſtifiées par des expreſſions plus fortes des ſaints Auteurs :* Je demande pourquoi plus fortes ? que ne ſont-elles préciſes ? c'eſt la juſteſſe & la préciſion qu'il faudroit chercher, & à ne dire ni plus ni moins que ce qu'il faut. Mais c'eſt là ce que l'Auteur n'oſe nous promettre. Ainſi dès ſon titre il ſort de l'idée *de la ſimple comparaiſon* qu'il avoit promiſe, & il nous prépare à entendre quelque choſe d'exagéré. Son excuſe, c'eſt, dit-il, *que les expreſſions* (des Auteurs qu'il cite) *ſont quelquefois exagératives, & qu'on ne doit pas les prendre au pied de la lettre.* Ce *quelquefois*, qui ſemble reſtreindre la Propoſition, eſt étendu par ces paroles de la même page par où commence le Livre : *Chaque Propoſition attaquée eſt beaucoup moins forte que celles des Saints canoniſés ou révérés de toute l'Egliſe :* Remarquez ces mots ; *chaque Propoſition,* où tout eſt compris, & ces autres, *eſt beaucoup moins forte,* ce qui entre ſi bien dans tout le ſyſtême, qu'il eſt compris dans le titre même, où l'on ne promet que *des expreſſions plus fortes des ſaints Auteurs.* C'eſt donc à dire, qu'on va ramaſſer dans les Livres ce qu'il y a de plus pouſſé, de plus exceſſif, pour en compoſer un ſyſtême : cela eſt-il juſte ? mais ce qu'ajoûte l'Auteur à la concluſion, où il ramaſſe les idées de tout ſon Livre, eſt encore plus ſurprenant.

Princip. propoſ. p. 3.

Ibid.

Ibid. p. 125. *Ce petit recueil ſuffit*, dit-il, *pour montrer que les plus fortes expreſſions de mon Livre le* SONT BEAUCOUP MOINS *que celles de ces maîtres de la vie ſpirituelle.* Liſons encore : *Il y a même dans les paſſages que*

j'ai

j'ai rapportés, beaucoup de choſes que le Lecteur ne doit pas prendre AU PIED DE LA LETTRE, *tant elles iroient loin au-delà des bornes :* d'où il conclut, *que ſes Propoſitions, loin d'être auſſi fortes que les paſſages, auſquels il les compare, en ſont des eſpéces d'explications, pour les tempérer & pour empêcher que les Myſtiques indiſcrets, les prenant à la lettre, n'en faſſent un mauvais uſage.*

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

Mais qui a donné la liberté à M. l'Archevêque de Cambrai de diminuer la force des expreſſions des Saints, ſi ce n'eſt qu'il trouve dans toutes, ou dans la plûpart, un caractère manifeſte d'exceſſive exagération, qui nous méneroit *ſi loin au-delà des bornes*, qu'il craint lui-même cet excès, & ſent bien le malheur où il tomberoit, de prouver plus qu'il ne veut, ſans le ſecours néceſſaire à de bénignes interprétations ? mais voici pour lui un autre embarras ; car, quelle régle nous donnera-t-il pour fixer ces *tempéramens* qu'il eſt contraint de chercher à la dépoſition des témoins qu'il nous produit ? & comment nous montrera-t-il qu'il n'eſt pas lui-même *de ces Myſtiques indiſcrets, qui prenant au pied de la lettre les expreſſions des Saints, en font un mauvais uſage :* cat c'eſt là préciſément de quoi on l'accuſe. Lorſqu'il répéte cent fois que ſes Auteurs *ſont bien moins précautionnés* que lui : il ne veut pas dire par-là, qu'il ſoit plus prudent, qu'il ſoit plus ſage : il veut dire, que ces ſaints Auteurs ayant écrit avant les Livres de Molinos, & des autres Myſtiques de nos jours, ont parlé, comme diſoit S. Auguſtin, des Peres qui ont écrit avant la naiſſance ou avant la déclaration des héréſies, *avec plus de ſécurité : ſecuriùs loquebantur :* & que depuis, comme dit le même Saint, il a fallu prendre de nouvelles précautions que les Peres eux-mêmes auroient priſes pour confondre de manifeſtes erreurs, s'ils avoient écrit avant qu'elles euſſent ſi ouvertement & ſi dangereuſement troublé l'Egliſe : *Ut manifeſto reſiſteretur errori.* *Ibid. p. 125.*

Il faudra donc examiner, avant toutes choſes, ſi l'Auteur même ne s'eſt point trop laiſſé frapper à ces exagérations contre leſquelles il nous met en garde : s'il ne s'en eſt point ſervi trop *à la lettre*, & à la maniere outrée des nouveaux Myſtiques : ſi par conſéquent il n'eſt point de ceux contre leſquels il faut encore ſe précautionner, & ſi ce qu'il appelle des précautions ou des correctifs, n'eſt pas plûtôt une foible mitigation, colorée ou palliative de grandes erreurs. Il ne faut point ſe fâcher de ces expreſſions, qui ſont néceſſaires à expliquer préciſément la difficulté : & quoi qu'il en ſoit, on ne doit point oublier que dès le premier pas, & dans ſon titre, l'Auteur du nouveau ſyſtême eſt ſorti du deſſein de *la ſimple compa-*

Digitized by Google

raiſon, qu'il nous avoit propoſée ; puiſqu'il eſt contraint d'avoüer, que tout eſt plein d'exagération dans les paſſages qu'il cite.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

CHAPITRE III.

Régle pour juger des expreſſions exagératives.

ON dira : Vous nous rejettez dans la diſcuſſion pénible & embarraſſante que vous promettiez d'éviter. Vous nous montrez bien par l'Auteur, qu'il s'eſt ſervi de paſſages exagératifs, mais il faudroit une régle pour bien entendre ce qu'il en faut rabattre. Il eſt vrai, & l'Auteur du nouveau ſyſtême, qui met le fort de ſa cauſe dans des paſſages d'une manifeſte exagération, devoit donner cette régle : autrement il ſe rend le maître de pouſſer ou de tempérer à ſa fantaiſie les expreſſions exceſſives, & il compoſe un ſyſtême arbitraire. Mais ce qu'il n'a pas voulu, ou qu'il n'a pû faire, je le vais faire pour lui : voici la régle.

Toutes les fois qu'on fait avancer à ceux qu'on ſuppoſe Saints, des impiétés, des blaſphêmes, de manifeſtes erreurs contre le fondement de la Foi, il faut croire que c'eſt exagération, & en rabattre ce qui renferme l'erreur, ou ce qui y conduit. La régle eſt ſimple autant que ſûre ; autrement on feroit les Saints téméraires, blaſphémateurs, errans contre les principes de la Foi : ce qui eſt impie & contradictoire.

Je me confie en Notre-Seigneur, que la ſeule Propoſition de cette régle commence à ouvrir les yeux d'un ſage Lecteur ſur la plûpart des paſſages du nouveau ſyſtême, & lorſqu'il entend les Saints ou les pieux Spirituels, par exemple, une bienheureuſe Angéle de Foligni, un S. François de Sales, un Louis de Blois ; ſi l'on veut, un Frere Laurent & les autres, ne parler que de déſeſpoir & de déſeſpoir horrible, & tout enſemble vouloir aimer, faire pénitence, continuer à ſervir Dieu juſqu'à la fin, pendant qu'ils ſe croient damnés, ou le voulant être ; on voit bien que c'eſt un tranſport qui emporte une viſible exagération ; mais pour ici rectifier toutes ſes idées & n'en prendre que de certaines, je donnerai quelques principes de ſolution à tous ces paſſages évidemment dérivés de cette régle.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

Sept principes généraux de ſolution tirée de la régle précédente, & de l'autorité des Saints.

I. PRINCIPE. LE ſacrifice du ſalut n'a été propoſé par aucun des Saints, que ſous condition & par ſuppoſition impoſſible exprimée ou ſouſentendue. La preuve en eſt claire, par les exemples du dévouement de Moyſe & de l'anathême de S. Paul, qui ſont les deux ſeuls qu'on allégue en ce ſujet. Ils parlent tous deux abſolument. *Je voulois être anathême*, diſoit S. Paul: *Si vous ne pardonnez pas à ce Peuple, effacez-moi du Livre de Vie*, & ainſi la condition impoſſible n'eſt point énoncée dans leurs diſcours. Néanmoins ſaint Chryſoſtôme, c'eſt-à-dire, le plus grand Auteur en cette matiere, l'a ſouſentendue: *S. Paul*, dit-il, *ſe dévoüoit pour les Juifs, & vouloit être anathême, s'il étoit poſſible.* La même raiſon oblige d'en dire autant de Moyſe, qui n'a pas moins vû que S. Paul l'impoſſibilité de ſa demande.

Rom. IX. 3. Ex. XXXII. 32.

Hom. 16, 17.

II. PRINCIPE. L'impoſſibilité dont il s'agit, n'eſt pas celle qu'on recherche dans des ſpéculations abſtraites & métaphyſiques; mais celle qui eſt révélée de Dieu, ſelon ce que dit S. Paul, que Dieu affermit notre ſalut *par deux choſes, ſelon leſquelles il eſt impoſſible que Dieu mente: quibus impoſſibile eſt mentiri Deum.* Le même Apôtre établit encore dans le même chapitre cette impoſſibilité, en diſant: *Dieu n'eſt pas injuſte pour oublier vos bonnes œuvres.* Ainſi l'impoſſibilité dont il s'agit eſt de la Foi: il eſt impoſſible que Dieu ſoit *menteur*: il eſt impoſſible que Dieu ſoit *injuſte*: il eſt impoſſible, ni d'être damné, ni de croire qu'on le ſera, en voulant bien faire, à moins de renoncer à la Foi.

Heb. VI. 18.

Ibid. 10.

III. PRINCIPE. De-là il s'enſuit, que les Saints qui ont fait un tel ſacrifice, comme on le ſuppoſe de Moyſe & de S. Paul, l'ont fait avec une *pleine ſécurité* qu'il n'en ſeroit rien, & qu'il n'en pouvoit rien être: ce ſont les paroles de S. Auguſtin ſur Moyſe: *ſecurus hoc dixit*: & l'impoſſibilité en étoit révélée de Dieu.

Ce que S. Auguſtin a dit de Moyſe, le vénérable Béde l'applique à S. Paul. Moyſe ſçavoit qu'il ne ſeroit point effacé du Livre de Vie. S. Paul ſçavoit qu'il ne ſeroit point anathême.

IV. PRINCIPE. Selon ces principes, la béatitude éternelle n'a jamais été arrachée du cœur de ces deux grands Saints, pas même lorſqu'ils ſembloient y renoncer pour la gloire de Dieu & pour le ſalut de leurs Freres.

Digitized by Google

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

V. PRINCIPE. Il eſt révélé de Dieu, que la charité n'eſt pas une ſimple bienveillance qui ne ſeroit pas réciproque, mais un amour d'ami à ami : ce qui eſt fondé ſur ce que tout amour eſt eſſentiellement unitif, ou plûtôt, c'eſt l'union même de celui qui aime avec ſon objet ; laquelle par conſéquent doit être préſuppoſée dans tout acte de Charité, tel qu'étoit celui de Moyſe & de S. Paul.

VI. PRINCIPE. Cela étant, on peut bien conclurre de ces ſuppoſitions impoſſibles, que la charité pourroit avoir un motif plus haut pour aimer Dieu, que celui de ſa bonté bienfaiſante envers nous & de notre béatitude : ce motif ſera l'excellence de la nature divine : mais elles ne font pas voir, que ces motifs ſoient ſéparables, en quoi conſiſte l'erreur du nouveau ſyſtême.

VII. PRINCIPE. Cette maniere de dévoüer ſon ſalut, quand on ſçait avec une pleine ſécurité qu'on ne le peut perdre, mais qu'on l'aſſûre plûtôt par un ſi grand acte, eſt un tranſport, un excès que de ſaints Auteurs ont appellé une ſage & amoureuſe folie, à cauſe qu'un ſi beau tranſport étoit au-deſſus de toute raiſon, & le pur fruit d'un amour qui n'a point de bornes.

CHAPITRE V.

Autorité des Saints Peres pour les ſept Principes précédens.

Rép. à 4. Lett. Sch. in tut. q. 12. I. part. art. 2.

QUOIQUE j'aie traité à fond la matiere de ces ſept principes en divers endroits, & que j'aie rapporté au long les paſſages qui les établiſſent, il eſt de telle importance que le Lecteur ne puiſſe douter de cette tradition, que je la remets encore une fois ſous ſes yeux.

Qu. in ex. cap. 147.

Je commence par ces paroles de S. Auguſtin : *Quand Moyſe a dit,* Effacez-moi du Livre de Vie, *il l'a dit avec une pleine ſécurité : ſecurus hoc dixit : pour conclurre, que ne devant point arriver qu'il fût effacé du Livre de Vie, Dieu remettroit au Peuple le péché qu'il avoit commis.*

Serm. 88. de verb. ev. edit. Bened. n. 24.

En un autre endroit : *Avec quelle ſécurité a-t-il dit ces mots :* Effacez-moi du Livre de Vie ! *quàm ſecurus hoc dixit ! Conſidérant la juſtice & la miſéricorde de Dieu, afin qu'étant bien certain qu'un Dieu ſi juſte ne perdroit pas un innocent, ſa miſéricorde ſauvât les pécheurs.*

In cap. 9. ad Rom. Aug. in Pſ. CV.

Saint Auguſtin ne parle ici que de Moyſe ; mais comme l'anathême de S. Paul dans le chap. 9. aux Romains, s'explique de la même ſorte & par le même principe, le vénérable Béde y applique auſſi la même ſolution, & il prend de S. Auguſtin les paſſages qu'on va entendre. L'un eſt tiré du Traité ſur le Pſeaume 105. & ſur ce verſet :

Digitized by Google

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

Si non Moyſes ſtetiſſet in confractione, &c. objecit ſemetipſum pro eis dicens, Si dimittis illis peccatum, dimitte : ſi non, dele me de libro tuo. Ubi demonſtratum eſt, interceſſio Sanctorum quantùm pro illis valeat apud Deum. Securus enim Moyſes de juſtitiâ Dei, quæ eum delere non poſſet, impetravit miſericordiam, ne illos quos juſtè poſſet, deleret. Moyſe s'oppoſe pour eux à la colère de Dieu, en lui diſant : Si vous ne voulez pas leur pardonner, effacez-moi de votre Livre. *Où parut ce que pouvoit la priere des Saints devant lui, puiſque Moyſe* ASSURÉ DE SA JUSTICE *qui* NE POUVOIT *pas l'effacer du Livre de Vie : Securus de juſtitiâ Dei quæ eum delere non poſſet : obtint de ſa miſéricorde, qu'il pardonnât à ceux qu'il pouvoit en effacer avec juſtice.* On voit toujours cette pieuſe ſécurité de Moyſe, qui entendoit parfaitement ce que la juſtice de Dieu rendoit impoſſible. Il parle dans le même ſens ſur le Pſeaume 77. où il ſuppoſe toujours, que Dieu NE POUVANT en aucune ſorte l'ôter du Livre de Vie, ſe porteroit par ſa miſéricorde à y laiſſer ceux qu'il pouvoit priver de cette grace. *In Pſal. LXXVII.*

La tradition de cette ſécurité paroît encore par les paſſages des autres Peres, que j'ai rapportés ailleurs ; & pour ne pas oublier les Auteurs Myſtiques, je produirai Denis le Chartreux, qui ſe conformant, comme il le déclare, à S. Auguſtin, a parlé dans le même eſprit, & l'abrégé de cette interprétation eſt dans ces paroles : *De même*, dit-il, *Seigneur, que* JE SUIS CERTAIN, *que vous ne m'effacerez point du Livre de Vie : je demande d'être aſſûré que vous pardonnerez le péché de votre Peuple.* C'eſt ce qu'il fait dire à Moyſe, & il fait dire auſſi à S. Paul : *De même, Seigneur, Jeſus, que* JE SUIS CERTAIN *que vous ne permettez pas que je ſois ſéparé de vous, je demande d'être certifié de la converſion des Juifs.* Conformément à cette Doctrine ſi conſtante dans toute l'Egliſe, & dans tous les tems, S. Chryſoſtôme oppoſe toujours à l'anathême de S. Paul la condition, *s'il étoit poſſible* : ce qui lui a fait tirer cette conſéquence que j'ai remarquée, qu'il ſçavoit au fond de ſon cœur, que Dieu, loin de le bannir de ſa préſence, lui aſſûroit d'autant plus ſon éternelle union, qu'il ſembloit en quelque façon l'abandonner pour l'amour de lui. *Quiet. red. ſect. 5. cap. 2.* *In Epiſt. ad Rom. 9.* *Hom. 16. ad Rom.* *Hom. 4. ad Phil.* *Rep. à 4. Lett.*

J'ai auſſi rapporté ailleurs deux paſſages de ce Pere, dans l'un deſquels il a dit : *Qu'il* SÇAVOIT TRE'S-BIEN *qu'il ne ſeroit point anathême :* & dans l'autre, que quand il a dit, que *ni les Anges, ni les autres Puiſſances ne le pourroient ſéparer d'avec Jeſus-Chriſt, ce n'étoit pas que ces Puiſſances vouluſſent tenter de l'en ſéparer, ce qu'à Dieu ne plaiſe : mais pour montrer l'excès de ſon amour*, comme nous l'avons entendu. *Hom. 16. in Ep. ad Rom.* *Hom. 15. ſub fin.* *Rom. VIII. 38.*

L'Auteur du nouveau ſyſtême ne veut entendre ni ces paſſages de

S. Chryſoſtôme déja tant de fois produits, ni ceux que j'ai rapportés de S. Bernard ſur les excès de la ſainte Epouſe, qui ne ſe poſſéde plus, enivrée dans le cellier de l'Epoux, & y oubliant *tout ce qu'elle ſembloit avoir de raiſon, de conſeil & de jugement :* ni ces paroles expreſſes du vénérable Guillaume de S. Thierry, ſon contemporain & l'hiſtorien de ſa vie : *Ecoutez une ſainte folie :* ſi nous excédons dans notre eſprit, c'eſt pour Dieu, &c. *Voulez-vous entendre une autre folie ?* Effacez-moi du Livre de Vie : *En voulez-vous encore une autre ? écoutez l'Apôtre ;* Je déſirois d'être anathême. *C'eſt l'ivreſſe des Apôtres remplis du S. Eſprit : c'eſt la folie qui fait dire à Feſtus,* Paul, vous êtes inſenſé, vous extravaguez. J'ai cité déja pluſieurs fois ces autorités dans les Livres contre leſquels on a publié des réponſes ; & la marque bien aſſûrée qu'on n'a rien à dire, c'eſt qu'en effet on n'en parle non plus, que ſi ces autorités n'appartenoient pas à la queſtion, au lieu qu'elles la décident : mais, comme ſi on y avoit répondu, on continue à me préparer un mauvais procès ſur les pieux excès, ſur les pieuſes folies, en répétant ces mots à toutes les pages, comme s'ils étoient condamnables.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

In Cant. ſerm. 7, 73, 79.

De nat. & dign. amor. cap. 3.

Rép. à 4. Lett.

Sch. in tut. n. 344. 345.

On me fait accroire que j'établis ces excès d'amour contre la raiſon d'aimer, encore que j'aie dit très-expreſſément, qu'on y eſt pouſſé par la perfection de la Nature divine, comme par un motif principal d'amour ; & encore que dans le fond il n'y ait rien de plus naturel à l'amour que de s'élever autant qu'on le peut au-deſſus de toute raiſon pour ne conſulter que ſon cœur.

Réponſ. à 4. Lett.

Ci-deſſus, ch. 4. princ. 5.

Pour la vertu d'union qui eſt dans l'amour, j'en ai tant parlé ailleurs, qu'il ne me reſte à remarquer que ce principe de S. Auguſtin : *Quid eſt amor, niſi quædam vita duo aliqua copulans, vel copulare appetens, amantem ſcilicet, & quod amatur ? Qu'eſt-ce,* dit-il, *que l'amour, ſi ce n'eſt une vie qui unit deux choſes, ou qui déſire de les unir ?* de ſorte qu'imaginer de l'amour où l'on conſente dans le fond d'être déſuni, ſans ſe poſſéder l'un l'autre ; c'eſt vouloir ôter à l'amour ſa propre nature. C'eſt de-là que vient cette Doctrine unanime de toute l'Ecole, qui, comme nous avons dit, ne connoît de vraie Charité que dans l'amitié réciproque.

De Tr. l. 8. cap. ult.

Ci-deſſus, ch. 4. princ. 5.

CHAPITRE VI.

Deux autres Principes.

VIII. PRINCIPE. POUR exciter ſa pareſſe, & s'encourager à courre dans la carriere, on peut, en ſe propoſant principalement la gloire de Dieu, agir auſſi en vûe de la récompenſe ; &

Digitized by Google

c'eſt ce qu'a fait David, en diſant : *J'ai porté mon cœur à accomplir vos juſtices, à cauſe de la récompenſe :* & Moyſe, dont S. Paul écrit, qu'en mépriſant les richeſſes & la gloire de Pharaon, il *regardoit à la récompenſe : aſpiciebat enim in remunerationem.* C'eſt l'expreſſe définition du Concile de Trente, qui montre dans les plus Parfaits le motif ſubordonné de la récompenſe, uni au parfait & principal motif de la Charité.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

Pſ. CXVIII. 112. Heb. XI. 26. Seſſ. VI. 11.

IX. PRINCIPE. Quand donc on entend dire à des ames ſaintes, que pour s'encourager à ſervir Dieu, & pour exciter le fond de la langueur que nous portons en nous-mêmes juſqu'à la mort, il ne leur ſert à rien de regarder à la récompenſe, ou bien qu'elles ne ſe ſoucient ni d'être ſauvées, ni d'être damnées ; mais de la ſeule gloire de Dieu, ou autres choſes ſemblables : ſi on pouſſoit leurs expreſſions à la lettre, on feroit ces ames plus parfaites que les plus Parfaits, & on contrediroit ouvertement le ſaint Concile. Ces neuf principes contiennent ſi bien la claire réſolution de tous les paſſages, que les eſprits un peu exercés, les pourroient expliquer d'eux-mêmes : mais pour en faciliter l'application, il faut, ſelon le projet, rapporter les Propoſitions, & y comparer les paſſages.

CHAPITRE VII.

Propoſitions du nouveau ſyſtême.

1. PROPOSITION ſur l'abandon : que Dieu n'y fait voir aucune reſſource, ni aucune eſpérance à l'intérêt propre, même éternel. *Max. p. 73, & ſuiv.*

2. Que les ſacrifices des ames déſintéreſſées ſont d'ordinaire conditionnels, mais que celui-ci eſt abſolu.

3. Que le cas qui paroiſſoit impoſſible dans le ſacrifice conditionnel, paroît alors poſſible & actuellement réel.

4. Que l'ame eſt invinciblement perſuadée d'une perſuaſion réfléchie, qu'elle eſt juſtement réprouvée de Dieu.

5. Que la conviction en eſt invincible.

6. Que l'ame eſt incapable de tout raiſonnement ; & ainſi qu'il n'eſt pas queſtion de lui propoſer le dogme de la Foi, ni de raiſonner avec elle.

7. Que l'ame eſt alors diviſée d'avec elle-même, & qu'elle expire avec Jeſus-Chriſt, en diſant : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

8. Que cette diviſion conſiſte à faire le ſacrifice abſolu de ſon

Digitized by Google

intérêt propre pour l'éternité, & à regarder le cas impoſſible; comme réel & actuel.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

9. Que l'ame fait en cet état avec le conſentement de ſon Directeur un acquieſcement ſimple à la perte de ſon intérêt propre, c'eſt-à-dire, comme on vient de voir, de l'intérêt propre, même éternel, de l'intérêt propre pour l'éternité, & à la juſte condamnation, où l'on croit être de la part de Dieu.

10. Que c'eſt par cet acquieſcement que l'ame eſt délivrée: de ſorte que ſa délivrance dans cette tentation, qui eſt celle du déſeſpoir, conſiſte à y ſuccomber.

CHAPITRE VIII.

Réflexions ſur les Propoſitions précédentes.

AU reſte, *l'acquieſcement ſimple à ſa juſte condamnation de la part de Dieu*, n'eſt rien moins ici que l'acquieſcement ſimple à ſa damnation éternelle, que l'ame qu'on introduit, croit mériter par ſes crimes, ſans y voir aucune reſſource.

V. Lett. à M. de Meaux, p. 8.

II. Lett. en rép. de M. de Meaux, à 4. Lett.

C'eſt en vain que l'Auteur répond, que cet acquieſcement n'eſt autre choſe à cette ame, qu'une ſincère reconnoiſſance qu'elle mérite d'être damnée; car ſans parler encore des autres raiſons, on n'a pas beſoin d'un avis particulier de ſon Directeur, pour reconnoître qu'on mérite d'être damné; c'eſt un acte de tous les momens, qui ne préſuppoſe que la perſuaſion, qu'on eſt en péché mortel, où le Directeur n'intervient pas. Cette humble reconnoiſſance n'eſt pas auſſi un acte qu'on *laiſſe faire* ſeulement: c'eſt un acte que l'on conſeille poſitivement, pourvû qu'il ſoit accompagné de la confiance qui fait demander pardon. Mais alors, *loin d'acquieſcer à ſa perte, ce qui eſt d'un déſeſpéré; loin de conſentir à ſa juſte condamnation, l'on y oppoſe au contraire la miſéricorde qui en empêche l'effet.*

Il eſt donc plus clair que le jour, que l'acquieſcement ſimple, dont il s'agit en ce lieu, n'eſt autre choſe qu'un conſentement à ſa damnation; c'eſt auſſi ce qu'on appelle le ſacrifice abſolu, & quand après on avoue que dans cet acte conſiſte la délivrance de l'ame perſécutée de la tentation du déſeſpoir, on avoue une tentation & encore une tentation auſſi mortelle que celle du déſeſpoir, à laquelle le vrai reméde eſt d'y ſuccomber.

Ces deux ſeules Propoſitions renferment le venin de toutes les autres, & même de tout le ſyſtême. On ne peut pas dire, que les dix Propoſitions ſur leſquelles il roule puiſſent être ſauvées, en diſant qu'elles

Digitized by Google

qu'elles ſont exagératives ; puiſqu'on a promis dans le Livre toute la rigueur théologique. D'autre part, toutes préciſes qu'elles ſont dans l'intention de l'Auteur, elles paſſent ce qu'il y a de plus exceſſif dans les autorités qu'il veut mettre en comparaiſon avec elles. Ainſi, loin de tempérer les ſentimens des Saints, comme l'Auteur nous le promet, on va voir que ces Propoſitions ſont pouſſées beaucoup au-delà de ce qu'il y a de plus outré dans les paſſages.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

CHAPITRE IX.

Auteurs allégués en confirmation des Propoſitions du nouveau ſyſtême.

NOTRE deſſein nous renferme dans les paſſages, que l'on allégue pour juſtifier les excès du nouveau ſyſtême ſur les épreuves, & ſur les ſuppoſitions impoſſibles. On les peut conſidérer, ou dans ceux qui les ont miſes actuellement en pratique, ou dans ceux qui les conſidèrent par pure ſpéculation. Nous traiterons à part ces deux ſortes d'autorités, & nous allons commencer par les premieres, qui ſont les plus fortes.

I. Auteur : la bienheureuſe Angéle de Foligny.

I. PASSAGE. *Je criois dans la douleur la plus amère : Seigneur, quoique je ſois damnée, je ferai néanmoins pénitence.* Prine. propoſ. p. 44.

II. PASSAGE. *En me voyant damnée, je ne me ſoucie nullement de ma damnation, parce que je me ſoucie & m'afflige bien plus d'avoir offenſé mon Créateur.* Ibid. & 61.

III. PASSAGE. *Si je ſçavois très-certainement que je ſerai damnée ; je ne pourrois en aucune façon en être affligée ; je n'en travaillerois, ni n'en ferois pas moins Oraiſon, ni n'en ſervirois pas moins Dieu ; tant j'ai compris ſa juſtice & la droiture de ſes jugemens.* Pag. 63.

IV. PASSAGE. *Priez la juſtice de Dieu que cette idole tombe & ſe briſe, pour manifeſter ſes œuvres diaboliques & ſes menſonges, &c. Je prie le Fils de Dieu que je n'oſe nommer, que s'il ne me manifeſte point par lui-même, il le faſſe par la terre, & qu'elle m'engloutiſſe, afin que je ſerve d'exemple.* Pag. 50, 51.

V. PASSAGE. *Seigneur, ſi vous devez me précipiter dans l'abyſme, ne tardez pas, mais faites-le ſoudainement, & puiſque vous m'avez abandonnée, achevez, & jettez-moi dans cet abyſme.* Pag. 61.

REPONSE. Il n'en faut pas davantage pour voir qu'elle parle avec tranſport, avec excès, avec exagération, & à la rigueur contre la régle qui défend d'attribuer aux ames ſaintes des ſentimens impies. Elle parle donc avec une pleine ſécurité, qu'il n'en étoit rien &

qu'il n'en pouvoit rien être, & * toujours en préſuppoſant la condition impoſſible. Voilà une claire réſolution par les principes poſés.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

Au reſte, il ne faut point ici de raiſonnement. Car, que l'on faſſe pénitence, (par le premier paſſage :) que l'on continue l'Oraiſon la plus parfaite & toujours à ſervir Dieu, (par le troiſiéme :) que l'on faſſe un Acte parfait de Contrition ; & que l'on veuille le faire & le continuer, (par le ſecond :) en croyant avec cela être damné, & ſans voir très-certainement qu'il n'en peut rien être, ce ſeroit évidemment blaſphémer : & attribuer de tels ſentimens à une perſonne qu'on appelle bienheureuſe, ce ſeroit, non-ſeulement lui attribuer ce que la régle défend de penſer des ames ſaintes ; mais encore être ſoi-même viſiblement dans l'erreur. Elle ne veut donc rien moins qu'être damnée, quelques paroles que le tranſport lui faſſe dire ; & tout ceci ne peut être que de ces excès, de ces amoureuſes folies, que M. de Cambrai reprend cent fois, ſans jamais répondre une ſeule aux paſſages exprès qu'on lui a produits, ni faire même ſemblant de les voir.

* *ci-deſſus, ch. 4. princ. 1, 2, 3. p. 9, 10.*

Ci-deſſus, ch. 5.

CHAPITRE X.

Inutilité des autres paſſages ſur cette matiere.

Princ. prop. p. 49, 55, 61, &c.

APRE'S cela, il eſt inutile de rapporter toutes les terribles exagérations que l'Auteur ſe donne la peine de tranſcrire, comme pour étourdir les Lecteurs, & effrayer ceux qui ne ſçavent pas que ce ſont là des tranſports d'une ame, qui ſe ſent toute pénétrée de la corruption que notre nature porte dans ſon ſein depuis le péché.

Quant à ce qu'on croit conſentir aux violentes tentations ; nous verrons bientôt ce que c'eſt, & je ne veux parler ici que du déſeſpoir, qui n'eſt manifeſtement qu'exagération.

Que ſert donc de remplir un Livre des paſſages, où la bienheureuſe & tant d'autres ſe plaignent ſi amérement, qu'il n'y a en eux que malice ? Ce n'eſt là au fond qu'une explication de ce que diſoit le S. Apôtre : *Je ne trouve point de bien en moi, c'eſt-à-dire, dans ma chair*, dans ma convoitiſe : & un peu après : *Je ne fais pas le bien que je veux : mais je fais le mal que je ne veux pas* ; ce qui n'empêche pas qu'on ne diſe avec une entiere confiance : *Malheureux homme que je ſuis !* &, *Qui me délivrera ? la grace de Dieu par Jeſus-Chriſt Notre-Seigneur.*

Rom. VII. 18.

Ibid. 19.

Ibid. 24, 25.

Digitized by Google

Que si l'espérance même semble s'éclipser, c'est encore ce que disoit le même S. Paul, *contra spem, in spem : en espérance, contre l'espérance.* Après cela il ne reste plus de difficulté, & il seroit même inutile de produire les autres Auteurs qui sont tous résolus en celui-ci : s'il ne falloit montrer une fois combien de riens on tâche de faire valoir.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

Rom. IV. 18.

CHAPITRE XI.

Suite des Auteurs.

II. Auteur : Saint François de Sales : Vie de ce Saint par M. l'Evêque d'Evreux.

I. PASSAGE. *IL fallut enfin dans les dernieres presses d'un si rude tourment, en venir à cette terrible résolution, que puisqu'en l'autre vie il devoit être privé pour jamais de voir & d'aimer un Dieu si digne d'être aimé, il vouloit, au moins pendant qu'il seroit sur la terre, faire tout son possible pour l'aimer de toutes les forces de son ame, & dans toute l'étendue de ses affections. Le démon vaincu par un Acte d'Amour si désintéressé lui céda la victoire.*

Princ. prop. pag. 45.

II. PASSAGE. *Il a porté dans sa jeunesse un assez long-tems une impression de réprobation.*

Pag. 53.

REPONSE. Il a porté cet état, il a pris la résolution en cessant d'aimer dans la vie future, d'*aimer toujours* dans celle-ci : mais il a fait tout cela avec une pleine sécurité qu'il n'en seroit rien : il l'a fait par un de ces pieux excès, que nous avons tant expliqués ; je l'avoue : autrement, c'est le faire blasphémer, & en approuvant son blasphême, blasphémer soi-même.

Ce qui étonne dans l'Auteur du nouveau système ; c'est qu'il ose dire que S. François de Sales, aussi-bien que Blosius & les autres dans de semblables épreuves, *sont bien éloignés de cette pleine sécurité.* Mais c'est combattre ouvertement les principes des Saints : c'est faire de la piété une forcenée qui désespère de son salut, que de lui ôter l'assurance que cette sorte de damnation ne peut pas être. On peut voir cette vérité expliquée à fond dans un autre endroit, mais ceci suffit.

II. Lett. en rép. à celle de M. de Meaux, à quatre Lettres.

Troisième Ecrit.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

CHAPITRE XII.

Suite d'Auteurs.

III. Auteur : Frere Laurent.

Princ. prop. pag. 45. NOUS verrons donc encore paroître le Frere Laurent qu'on a expliqué ſi clairement, & tant de fois. *Il s'étoit toujours gouverné par amour ſans aucun autre intérêt, ſans ſe ſoucier s'il ſeroit damné, ou s'il ſeroit ſauvé.*

Il avoit une très-grande peine d'eſprit, croyant certainement qu'il étoit damné. Tous les hommes du monde ne lui auroient pas ôté cette opinion.... cette peine lui avoit duré quatre ans.... depuis il ne ſongeoit, ni à Paradis, ni à enfer. Toute ſa vie n'étoit qu'un libertinage & une réjoüiſſance continuelle.

P. 53, 99. Pag. 99. Cette autorité eſt ſi importante, qu'on la répéte juſqu'à trois fois, tant on y a de confiance : on y ajoûte, *qu'il avoit quelquefois déſiré de pouvoir cacher à Dieu ce qu'il faiſoit pour ſon amour, afin que n'en recevant point de récompenſe, il eût le plaiſir de faire quelque choſe purement pour Dieu.*

REPONSE. Elle n'a qu'un mot : l'excès, l'exagération ſortent partout dans les paroles de ce bon Religieux : il croyoit être damné ſans perdre pourtant *cette pleine ſécurité*, dont nous avons tant parlé après les Saints Peres : tout eſt fini par cette Réponſe.

Ci-deſſus, ch. 6, 8. & 9. princ. p. 17. Mais que veut-il dire dans le fond ſur le Paradis & ſur l'enfer, dont il ne ſe ſoucie point ? un autre mot le va expliquer. Il ne s'en ſoucie point du tout ; & cela ne lui ſert de rien ; à Dieu ne plaiſe : c'eſt ſe déclarer ſupérieur à David, & à Moyſe, auſſi-bien qu'à S. Paul qui l'a loué. Il ne s'en ſoucie point, pour s'en occuper uniquement, principalement, finalement ; c'eſt ce qu'il veut dire, & il ſent qu'il ſe faudroit oublier ſoi-même, plûtôt que d'oublier Dieu, qui lui eſt plus cher que lui-même. C'eſt ce qui n'eſt pas en diſpute ; & tout ce qui eſt au-delà ne peut être pris à la lettre ſans une erreur inſenſée. *Sa vie*, dit-il, *eſt un libertinage, & une réjoüiſſance perpétuelle :* ſans inquiétude, ſans trouble, il eſt plus libre, il eſt plus content que tous les hommes du monde.

Au reſte, quelque exceſſifs que ſoient ces paſſages, je n'y vois point, non plus que dans les autres, le ſacrifice abſolu, ni l'impoſſible réaliſé, ni l'abſolue incapacité de raiſonner, ni l'acquieſcement ſimple à ſa juſte condamnation, ni les autres expreſſions, qui font voir le déréglement du nouveau ſyſtême, où l'on enchérit ſur les expreſſions les plus exagératives.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Sur le déſir de cacher à Dieu ce qu'on fait pour lui.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

POURQUOI ce déſir ? pour aimer Dieu purement & ſans récompenſe ; ne le peut-on ſans cela, & ſans faire Dieu aveugle ? On le peut ſans doute : mais c'eſt là, dit-on, un moyen de faire connoître la pureté de ſon amour. A qui le faire connoître ; à Dieu ou à nous ? Ce n'eſt pas à Dieu qu'on ſuppoſe n'en rien ſçavoir : c'eſt donc à vous : pour vous donner le plaiſir de connoître que vous aimez purement, vous le voulez ôter à Dieu. C'eſt donc vous que vous regardez, & non pas lui. Quoi ; ſi vous ne ſuppoſez des abſurdités, Dieu ne ſçaura pas que vous l'aimez purement ? bon gré, malgré, il faut bien entendre dans ce diſcours les ſaintes folies, le ſaint enivrement de l'amour.

CHAPITRE XIV.

Sur l'acquieſcement ſimple : paſſages de ſaint François de Sales.

L'EMBARRAS du nouveau ſyſtême paroît principalement dans l'acquieſcement ſimple, avec le conſentement d'un Directeur *à la perte de l'intérêt propre*, & ce qui eſt encore plus clair, *à ſa juſte condamnation de la part de Dieu*, que croit mériter une ame qui ſe regarde invinciblement comme criminelle, ce qui emporte néceſſairement la damnation. Pour parer ce coup, l'Auteur a recours à S. François de Sales, &, dit-il, *le terme* d'acquieſcement ſimple *eſt préciſément celui dont S. François de Sales ſe ſert pour ces occaſions. Préciſément*, c'eſt tout dire, mais examinons les paſſages. *Princ. prop. pag. 58.*

I. PASSAGE. *Entre tous les eſſais de l'amour parfait, celui qui ſe fait par l'acquieſcement de l'eſprit aux tribulations ſpirituelles, eſt ſans doute le plus fin & le plus relevé.*

REPONSE. La propoſition de l'Auteur regarde l'acquieſcement *à la juſte condamnation de la part de Dieu :* le paſſage produit pour la ſoutenir, regarde *l'acquieſcement à la tribulation ſpirituelle :* deux choſes très-différentes : c'eſt ainſi que l'Auteur eſt précis. *Pag. 58.*

II. PASSAGE. Il ne reſte plus à l'ame *que la fine ſuprême pointe d'eſprit, laquelle attachée au cœur & bon plaiſir de Dieu, dit par un très-ſimple acquieſcement : O Pere éternel ! mais toutefois ma volonté ne ſoit pas faite, mais la vôtre.* *Pag. 64.*

REPONSE. Le ſens eſt ; *ô Pere éternel !* je voudrois bien être quit-

te de cette privation des consolations & de cette peine accablante : mais je me soumets. Il s'agit donc de cette peine particuliere, & non pas en général de la juste condamnation que mérite de la part de Dieu l'ame criminelle.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

Pag. 66.

III. PASSAGE. *Le sacré acquiescement se fait dans le fond de l'ame en la suprême & plus délicate pointe de l'esprit.*

REPONSE. On ne voit dans ce passage, non plus que dans les passages précédens, nulle mention de perte absolue de l'intérêt propre, ni de juste condamnation, méritée du côté de Dieu. Il s'agit du sincère acquiescement à la volonté divine, qui nous envoie cette peine sans en montrer la fin : si ce n'est, ajoûte le Saint, *à la partie haute où la foi nous assûre que le trouble finira.* Il s'agit donc d'une peine qui de sa nature doit finir, & non de la juste condamnation dont l'effet est interminable. Voilà comme on prouve ce qui est promis si précisément & si solemnellement.

Ibid.

CHAPITRE XV.

Réflexion sur les derniers passages.

NON-seulement on ne trouve rien dans les passages de l'Auteur qui revienne à ce qu'il promet : mais on y trouve le contraire.

Le premier passage regarde la résignation : or nous avons démontré ailleurs, que la résignation aussi-bien que l'indifférence, à la porter au plus loin, se borne dans les privations des graces sensibles, sans jamais passer au-delà, ainsi qu'il est accordé par les articles d'Issy.

Amour de Dieu, liv. 9. ch. 3.

Par-là s'explique le second passage, qui n'est qu'une suite du précédent.

J'en dis autant du troisiéme qui se trouve six lignes après dans la même page, & dans la continuation du même sujet. Il est donc très-clairement démontré, que les trois passages qui devoient être précis, ont un sens tout opposé à l'Auteur.

La réflexion qu'on doit faire ici, c'est que dans l'endroit le plus essentiel du nouveau systême, où son Auteur avoit besoin des passages les plus précis, & les avoit promis tels, il n'a fait que se jouer de son Lecteur : par où l'on peut juger des autres passages, non-seulement dans cette matiere, mais encore dans toutes les autres.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

Suite des Auteurs.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

IV. Auteur : Louis de Blois.

UN *homme*, dit-il, *dans les épreuves, abandonné à lui-même, croit qu'il ne lui reſte aucune connoiſſance de Dieu : il croit avoir perdu tout ſon tems, & dans ſes actions, quelque bonnes qu'elles ſoient, il croit offenſer le céleſte Epoux. Celui qui n'eſt pas abandonné* (*irreſignatus*, dans le Latin, *qui* n'eſt pas réſigné, qui n'eſt pas ſoumis à ſouffrir ces peines :) *croit avoir tout perdu ; & par-là étant tombé dans une profonde triſteſſe & un horrible déſeſpoir, il dit, C'eſt fait de moi, je ſuis perdu.* *Princ. propoſ. p. 47, 59, 124. Bloſ. inſt. ſp. app. 1. p. 330, 331, 332.*

Bloſius ajoûte, qu'*on doit alors s'efforcer afin que d'un eſprit abandonné & libre, on puiſſe dans l'intérieur être privé de Dieu même, de ſoi, & de toutes les créatures, conſervant une véritable paix.* Juſqu'ici ſont les paroles citées de Louis de Blois, & l'on voit qu'il parle des épreuves comme un homme qui y a paſſé. *Princ. propoſ. p. 59. Ibid. p. 124.*

REPONSE. Nous dirons bientôt ce que c'eſt que ces *je crois* d'imagination. Tout le reſte n'eſt qu'exagération : c'en eſt une d'un grand excès que cet *horrible déſeſpoir :* l'on appelle de ce nom la tentation qui nous y porte, & à laquelle on croit ſouvent avoir conſenti, quoiqu'il n'en ſoit rien.

Cette perte *intérieure de Dieu*, avec ce *total délaiſſement à ſoi-même*, eſt durant certains momens une privation de tout ſecours apperçu & ſenſible, pendant laquelle la concupiſcence déploie tout ce qu'elle a de malins déſirs. Mais ces aſſûrances de ſa damnation *ſont accompagnées d'une ſécurité* qu'il n'eſt rien de tout cela, & n'en peut rien être ; puiſque toujours on continue à ſervir Dieu *d'un eſprit réſigné & libre : animo reſignato & libero.* De ſorte que ce ſont là, comme dans la bienheureuſe Angéle, & dans les autres, de pieux excès, & de ces ſages folies du ſaint amour ſemblables à celles de la Croix, où Jeſus-Chriſt a ſignalé ſon amour par des excès au-deſſus de toute raiſon, quand il a dit, *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaiſſé ?* A Dieu ne plaiſe que ſon ame ſainte ait pu perdre ſa ſécurité dans cet effroyable délaiſſement. En cela il eſt imité par ſes Serviteurs à leur maniere, & ſelon la meſure qui leur eſt donnée, dans les épreuves les plus violentes.

Nous avons vû néanmoins que l'Auteur du nouveau ſyſtême refuſe de convenir de cette *ſécurité ;* mais c'eſt diſputer contre les Saints, & contre une Tradition conſtante, que de la nier : & ce qui la mon- *II. Lett. en rép. à celle de M. de Meaux, pag. 23.*

Digitized by Google

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

tre dans l'homme peiné de Blosius, c'est que cet homme exercé par une épreuve si rude est *en paix*, comme le rapporte l'Auteur. J'ajoûte que Blosius lui fait embrasser sa peine en ces termes: *Je vous salue, ô amertume très-amère, pleine de toutes graces: salve, amaritudo amarissima, omni gratiâ plena:* sa sécurité est si grande au milieu de sa damnation prétendue, qu'il y voit les graces jusqu'à l'abondance.

Princ. prop. p. 59.

Ce sont donc là de pieux excès, de pieuses exagérations, pour exprimer une peine extrême. Mais quelque fortes qu'elles soient, elles sont beaucoup au-dessous de ce que dit de sang froid l'Auteur du nouveau système, puisqu'il y ajoûte avec la réflexion dont Louis de Blois ne parle pas, *l'acquiescement simple à sa juste condamnation de la part de Dieu, l'incapacité de raisonner* en aucune sorte, & par conséquent l'inutilité de parler à cette ame désespérée, ni des dogmes de la Foi, ni de la raison: choses si éloignées de Louis de Blois, qu'on n'y en voit pas le moindre vestige.

Il se faut bien garder de prendre pour acquiescement *cet abandon*, ou, pour mieux parler, *cette résignation: animus resignatus:* dont parle ce pieux Abbé: c'est autre chose d'être résigné à porter sa peine, autre chose d'acquiescer à sa juste condamnation, qui comprend sa perte totale & irrémédiable.

Je reçois donc aisément ce que dit Blosius; mais non pas ce qu'y ajoûte le nouvel Auteur: & c'est en vain qu'il rapporte les grandes approbations qu'a mérité un Docteur, qui est différent de lui par des caractères si marqués.

CHAPITRE XVII.

Régle pour entendre le croire *des ames peinées.*

AVANT que de passer outre, pour entendre comment on a dit tant de fois dans les passages précédens, qu'on croyoit être damné; il faut distinguer trois sortes de *croire*. Il y a premiérement le *croire* de la partie raisonnable & supérieure, soit par opinion, soit par démonstration & par science, soit par la Foi.

Le *croire* de la science & de la démonstration, s'appelle conviction & jugement fixe; ce que S. Paul attribue aussi à la Foi qu'il a nommée *une conviction des choses qu'on ne voit pas:* & ailleurs aussi *jugement*, conformément à cette parole: *Je n'ai pas jugé que je sçusse autre chose parmi vous si ce n'est Jesus-Christ.*

Heb. XI. 1.

1. Cor. II. 2.

Il y a en second lieu *le croire* des songes, que l'on exprime aussi quelquefois par *voir: Je croyois voir, je voyois. Vous voyiez, ô Roi:* disoit Joseph

Digitized by Google

Joseph à Pharaon, & Daniel à Nabuchodonosor. C'est *un croire* d'imagination, auquel aussi se peut rapporter *le croire* de ceux dont l'imagination est blessée : il croit être Prince ; il croit être Ange : on ne dit pas qu'il le juge, ni qu'il en est convaincu, mais seulement qu'il le croit. LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

Enfin le troisiéme *croire* est celui des ames peinées, qui croient consentir aux tentations : qui se voient perdues même sans ressource, & ne croient pas se pouvoir jamais arracher cette impression funeste.

Ce dernier *croire* de sa damnation tient quelque chose du précédent ; mais il suppose dans les ames saintes cette pleine sécurité, qu'il n'en est rien, ainsi qu'elle est expliquée ci-dessus dans les principes. *Chap. 4.*

Quand l'Auteur du nouveau système croit sauver ses *persuasions & convictions invincibles de sa juste réprobation* par ces *croire* d'imagination qu'on vient d'entendre, il abuse visiblement son Lecteur. Car son *croire*, quoi qu'il puisse dire, n'est plus un *croire* d'imagination, non-seulement par le caractère *de réflexion* & *de conviction* qu'il y ajoûte ; mais encore à cause qu'il le réalise par ces trois effets positifs, par l'acquiescement simple, par l'avis du directeur, par le sacrifice absolu ; ce qu'on ne trouve dans aucun des Saints. Ils n'ont jamais supposé que les ames saintes qui sont dans les peines, fussent incapables de tout raisonnement, contre la parole expresse de S. Paul : *Que votre service soit raisonnable :* ni par conséquent, qu'il ne soit plus question de leur proposer ni la raison, ni le dogme de la Foi. Toute la pratique des Saints, & notamment celle de S. François de Sales, est directement contraire à celle-là. Nous avons démontré ailleurs, selon les maximes de ce Saint, qu'en quelques peines que soient plongées les ames, on leur doit toujours proposer la bonté de Dieu, qui ne leur manquera jamais ; & l'Auteur du nouveau système l'a supposé avec nous dans les articles d'Issy. Ces vérités établies, continuons à examiner les Auteurs qu'on nous objecte. *Rom. XII. 1.* *Troisiéme Ecrit, n. 14. Ent. 5. l. 3. Ep. 26. en d'aut. édit. 29. Art. 31.*

CHAPITRE XVIII.

Suite des Auteurs.

Cinquiéme Auteur. Le bienheureux Jean de la Croix.

EN pesant toutes les paroles d'un Auteur si profond & si solide, on remarquera aisément ce qu'y ajoûte le nouveau système. *Princ. prop. pag. 48. Prologue des œuvres du bienheureux Jean de la Croix.*

I. PASSAGE. *L'ame voit plus clair que le jour, qu'elle est pleine de maux & de péchés, car Dieu le lui fait entendre.*

Les Passages éclaircis.

Reponse. Elle voit tous les péchés dans la concupiscence qui en est la source, & dans le consentement qu'elle s'imagine y donner, quoique dans le fond de sa conscience elle ne se sente point coupable, puisque le plus souvent elle communie à son ordinaire, & n'abandonne point son Oraison.

Ci-dessus, ch. 10.

Princ. prop. ibid.

Suite du Passage. *Ses Confesseurs le crucifient de nouveau.*

Prologue.

Reponse. En la condamnant comme si elle étoit tombée en ces peines par punition de ses péchés, & la fatiguant de *Confessions générales*, qui ne sont pas de saison : circonstance marquée par le bienheureux, & qu'il ne falloit pas omettre.

Princ. prop. ibid.

Suite du Passage. *Il n'est pas question de ceci ni de cela, mais de les laisser dans cette purgation, en les consolant & encourageant à vouloir cela, tant qu'il plaira à sa Divine majesté.*

Reponse. Il y a ici deux conseils : l'un, de laisser les ames dans cette purgation ; l'autre, de les consoler & encourager.

Par le premier conseil, on les oblige *à acquiescer*, non pas *à leur juste condamnation de la part de Dieu ;* à Dieu ne plaise : mais à la peine que Dieu leur envoie comme à une peine médicinale, en s'abandonnant à Dieu, *comme à celui qui a soin de nous : quoniam ipsi cura est de vobis.*

1. Pet. V. 7.

Pour ce qui est du second conseil, si on avoit bien compris ce que c'est que les *consoler*, on n'auroit pas dit qu'il ne s'agit pas de leur annoncer le dogme de la Foi, ni la bonté de Dieu envers nous, ni aucune raison, parce que cette ame *en est entièrement incapable*, car la consolation ne peut venir que de ces sources.

Princ. prop. ibid.

Suite du Passage. *Car jusqu'alors, quoi qu'elles fassent, & quoi qu'ils disent, il n'y a plus de remède.*

Princ. prop. pag. 49. Obsc. nuit, liv. 2. ch. 7. p. 283.

Reponse. Il ne falloit pas tronquer ce passage en y retranchant ces mots essentiels : *Il n'y a point de remède qui serve & profite à cette ame pour sa douleur :* quoique le remède lui serve beaucoup pour la soutenir. Ainsi il ne faut pas cesser de la consoler, bien que ces consolations, au lieu de diminuer sa douleur présente, souvent l'augmentent plûtôt dans les momens, puisque, tout en les augmentant, elles ne laissent pas de lui apporter un grand, quoiqu'imperceptible soutien : le bienheureux avoit parlé correctement ; mais on a outré sa Doctrine en altérant son passage.

Ibid. p. 49.

Ibid.

II. Passage. *L'ame en cet état peut aussi peu de chose que celui qui est dans un cachot obscur, les fers aux mains & aux pieds, sans se pouvoir remuer.*

Je ne sçai pas comment l'Auteur ne sent point ici cette impuis-

Digitized by Google

sance réelle, mais divine, où l'ame se trouve sans que les paroles des hommes puissent mettre fin à l'opération de Dieu, mais seulement soutenir les ames pendant qu'elle dure.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

III. PASSAGE. *Il lui semble clairement que Dieu l'abandonne : c'est une peine lamentable de croire que Dieu l'ait abandonnée.* *Princ. prop. pag. 17. Obsc. nuit. liv. 1. ch. 6. pag. 279. Ibid.*

REPONSE. Tout ceci regarde le sensible. *L'ame*, poursuit-il, *sent fort au vif l'ombre de la mort.... elle consiste à se sentir sans Dieu, car tout cela se sent ici... elle sent aussi le délaissement des créatures dont elle se sent méprisée :* & ailleurs : *il est besoin qu'elle se voie & se sente éloignée de tout bien.* Voilà ce qui se trouve dans tout le sensible ; mais tout cela n'est suivi d'aucun effet réel, point de sacrifice absolu ; point d'acquiescement simple, & quoique l'ame ne sente pas qu'elle doive jamais sortir de cette peine, elle demeure en son fond dans une pleine sécurité, pour les raisons qui ont été dites, & pour celles qu'on verra bien-tôt. *Princ. prop. p. 55. & 124. Obsc. nuit. liv. 2. ch. 9. pag. 291.*

IV. PASSAGE. *Elle ne trouve aucune consolation, ni aucun appui en aucune Doctrine, en aucun maître spirituel.* *Princ. prop. p. 61. Obsc. nuit. liv. 2. ch. 7. pag. 283. Prolog.*

REPONSE. *Aucune consolation ni appui* sensible : car c'est ainsi qu'il faut entendre ce bienheureux qui ne se seroit pas donné la peine d'écrire tant d'instructions pour les ames de cet état, s'il n'eût été assûré qu'elles y trouvoient de solides, quoique peu sensibles soutiens.

Au surplus elles ne sont pas si destituées de toute sensible consolation, qu'il ne *leur semble qu'elles aiment Dieu, & qu'elles donneroient mille vies pour lui, comme c'est la vérité : parce que ces ames aiment Dieu en ces travaux avec vérité & grande efficace :* voilà donc deux choses : l'une, qu'elles aiment Dieu avec efficace ; l'autre, qu'au fond elles sentent bien qu'elles l'aiment, jusqu'à donner pour lui mille vies. Mais ce qu'il y a ici de particulier, c'est que dans les tems d'épreuves, leur amour bien éloigné de les consoler, leur tourne en affliction, quand *elles croient voir en elles-mêmes des causes d'être délaissées & rebutées de celui qu'elles aiment & qu'elles désirent si passionnément :* & tout cela, je vous prie, qu'est-ce autre chose, qu'un jeu merveilleux de l'amour, & de ces excès, tranchons le mot après tant de saints Auteurs, de ces sages folies qu'il inspire ? *Obsc. nuit. liv. 2. ch. 7. sur la fin, pag. 285. Ibid. p. 285.*

V. PASSAGE. *L'ame connoît en elle deux parties : la supérieure & l'inférieure, si distinctes, qu'il lui semble que l'une n'a rien de commun avec l'autre, en étant très-éloignée & très-séparée : & il est ainsi en un sens, parce que selon l'opération qu'elle fait pour lors, qui est toute spirituelle, elle ne communique point avec la partie sensitive.* *Princip. propos. p. 65, 66. Obsc. nuit. liv. 2. ch. 23. sur la fin, pag. 344.*

REPONSE. A cause que Dieu opère *dans l'ame à l'obscur & au* *Ibid obsc.*

deſſu des ſens & puiſſances, comme le bienheureux l'explique lui-même, c'eſt-à-dire, ſelon ſon ſtyle, qu'il la ſaiſit indépendamment des images & des fantômes, de toute impreſſion qui vient des ſens, & même du diſcours, qui, ſelon lui, en dépend naturellement: en-ſorte que Dieu ſeul & l'ame dans ſa partie la plus ſpirituelle, connoiſſent ce qui ſe paſſe, ſans que les ſens y puiſſent rien pénétrer. Telles ſont les dernieres bornes où puiſſe être pouſſée la ſéparation des deux parties. Mais d'entreprendre de la pouſſer juſqu'au ſacrifice abſolu, juſqu'au ſimple acquieſcement par l'avis d'un Directeur, juſqu'à donner ce reméde à la tentation du déſeſpoir, & la vaincre en y ſuccombant; c'eſt de quoi on n'a vû ici aucun veſtige, & par conſéquent l'Auteur du ſyſtême juſqu'ici n'a rien dit du tout pour le ſoutenir. Voyons les autres paſſages.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

nuit. liv. 2. ch. 23. au comm. p. 340.

Max. p. 90.

CHAPITRE XIX.

PASSAGES SPECULATIFS.

Sur les ſuppoſitions impoſſibles.

JE prendrai ici une autre méthode que dans les chapitres précédens, & je rapporterai tout de ſuite les paſſages de comparaiſon, priant le Lecteur attentif de penſer s'il y trouvera la moindre parole qui revienne à l'entiere incapacité de profiter de la raiſon & des dogmes de la Foi, à l'acquieſcement ſimple, & au ſacrifice abſolu: & ſi cet acquieſcement n'eſt pas au contraire manifeſtement éloigné par la condition ou ſuppoſition impoſſible, le plus ſouvent énoncée, & toujours ſouſentendue, ſelon le principe premier & troiſiéme.

Ci-deſſus, ch. 4.

I. Auteur : S. Clément d'Alexandrie.

Princ. prop. pag. 6. Str. liv. 4.

I. PASSAGE. *Si quelqu'un, par ſuppoſition impoſſible, demandoit au Gnoſtique*, (à l'homme ſpirituel) *ce qu'il choiſiroit ou de la gnoſe de Dieu* (de la connoiſſance pratique accompagnée d'un amour parfait:) *ou du ſalut éternel: & que ces deux choſes, qui ſont la même, fuſſent ſéparées, il choiſiroit ſans héſiter, la gnoſe de Dieu*, (cette connoiſſance pratique:) *comme celle qui ſurpaſſe la Foi par la Charité.*

Princ. prop. ibid.

II. PASSAGE. *Si par ſuppoſition, il recevoit de Dieu la liberté de faire, ſans être puni, les choſes défendues, quand il ſçauroit même qu'en les faiſant, il auroit la récompenſe des bienheureux, & qu'il ſeroit aſſûré que Dieu ne ſçauroit pas ſes actions, ce qui eſt impoſſible, il ne voudroit jamais rien faire contre la droite raiſon, choiſiſſant le beau pour lui-même.*

Digitized by Google

II. Auteur : S. Chryſoſtôme.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

III. PASSAGE. *Il faudroit être bon, quand même il n'y auroit point de récompenſe promiſe.*

IV. PASSAGE. *L'Apôtre dit : Je voudrois être anathême.... l'Apôtre ſentoit que beaucoup de gens ne le croiroient point.... nous parviendrons à nous inſtruire de cet amour ſecret & nouveau.... je n'ignore pas que les choſes que j'en dis paroiſſent nouvelles & incroyables.* Il oublie que S. Chryſoſtôme ſuppoſe par-tout expreſſément, que la condition étoit impoſſible : ce qui étoit eſſentiel à cette matiere.

Pag. 35.

Hom. 15. & 16. in Ep. ad Rom.

III. Auteur : Avila.

V. PASSAGE. *Nous ne devons pas regarder notre intérêt, mais ſeulement que ſa volonté s'accompliſſe, quand même elle ſeroit de ne nous donner ni les vertus que nous ſouhaitons, ni même le Ciel auquel nous aſpirons.*

Princ. propoſ. p. 25, 38.

IV. Auteur : Rodriguez.

VI. PASSAGE. *Comme le Démon diſoit à un ſerviteur de Dieu dont parle Gerſon : Tu ne ſeras pas ſauvé : il répondit : Je ne ſers pas Dieu pour la gloire, mais parce qu'il eſt ce qu'il eſt.*

Princip. propoſ. p. 16, 44.

V. Auteur : Sylvius.

VII. PASSAGE. *Il eſt permis d'aimer Dieu par le motif de la récompenſe, pourvû qu'on ſoit tellement diſpoſé qu'on l'aimeroit également, quand même il n'y auroit point de béatitude à attendre.*

Ibid. p. 17.

VIII. PASSAGE. *Il n'eſt pas permis d'aimer Dieu pour la récompenſe, enſorte que la vie éternelle ſoit abſolument la derniere fin de notre amour, ou que nous aimions Dieu en vûe d'elle, enſorte que ſans elle nous ne l'aimerions pas..... Il doit donc être aimé, enſorte que nous pratiquions l'amour & les bonnes œuvres pour la béatitude, comme pour la fin de ces œuvres ; mais que nous rapportions plus loin notre béatitude à Dieu, comme à la fin ſimplement derniere, étant diſpoſés de ſorte que nous voudrions l'aimer également, quand même nous n'en attendrions pas la béatitude.*

Pag. 32.

VI. Auteur : le Cardinal Bona.

IX. PASSAGE. *Si je ſçavois que je duſſe être anéanti, je vous ſervirois avec le même zéle : car ce n'eſt pas pour moi, mais pour vous que je vous ſers.*

Pag. 18.

X. PASSAGE. *Ruſbroc appelle cet état* (d'épreuves extrêmes) *combat de l'eſprit de Dieu contre le nôtre, & une ſorte de déſeſpoir : Taulere, preſſure intérieure : Harphius, une langueur infernale : & une ſéparation de l'ame d'avec l'eſprit.*

VII. Auteur : Sainte Thérèse.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

XI. PASSAGE. *Si l'ame pouvoit, elle chercheroit des inventions pour se consumer dans cet amour. S'il étoit néceſſaire pour la plus grande gloire de Dieu qu'elle demeurât éternellement anéantie, elle y conſentiroit de très-bon cœur.* A quoi elle ajoûte ailleurs, que *les ames de ce degré ne penſent point pour s'exciter davantage à ſervir Dieu, à la gloire qui leur eſt préparée, & qu'elle même ne ſe ſoucie ni de vie, ni de béatitude, ni même de ſon avancement ; parce que tous ſes déſirs ſe renferment dans la ſeule gloire de Dieu.*

Princ. prop. pag. 96.

Ibid. p. 16, 23.

VIII. Auteur : S. François de Sales.

Nous paſſerons ici tous les paſſages où il s'agit de l'épreuve qu'il a expérimentée, & de l'acquieſcement, parce qu'ils ont déja été traités.

Ci-deſſus, ch. 11.

XII. PASSAGE. *Il aimeroit mieux l'Enfer avec la volonté de Dieu, que le Paradis ſans la volonté de Dieu : oui même il préféreroit l'Enfer au Paradis, s'il ſçavoit qu'en celui-là il y eût un peu plus de bon plaiſir divin qu'en celui-ci ; enſorte que ſi par imagination de choſe impoſſible, il ſçavoit que ſa damnation fût un peu plus agréable à Dieu que ſa ſalvation, il quitteroit ſa ſalvation, & courroit à ſa damnation.*

Princip. propoſ. pag. 20.

XIII. PASSAGE. *Si nous pouvions ſervir Dieu ſans mérite, ce qui ne ſe peut, nous devrions déſirer de le faire.*

Pag. 22.

XIV. PASSAGE. *Elles ne ſe parent pas pour être belles, ains ſeulement pour plaire à leur amant, auquel ſi la laideur étoit auſſi agréable, elles l'aimeroient autant que la beauté.*

Pag. 92.

CHAPITRE XX.

Réponſe & remarques ſur les paſſages précédens.

VOILA tous les paſſages que j'ai appellé ſpéculatifs, cités par l'Auteur pour les conditions impoſſibles, & j'y ferai ces courtes remarques.

I. REMARQUE. On voit beaucoup de paſſages pour un ſacrifice conditionnel du ſalut : on n'en trouve aucun pour le ſacrifice abſolu & pour l'acquieſcement ſimple : c'eſt une preuve théologique, que le premier eſt de tradition ; & l'autre, une invention du nouveau ſyſtême.

II. REMARQUE. Par le principe 6. la ſuppoſition impoſſible prouve bien qu'il y a un autre motif, même principal, de l'amour de Dieu, que celui de ſa bonté bienfaiſante, & ce ſera la perfection

Ci-deſſus, ch. 4.

Digitized by Google

de son excellente Nature ; mais elle ne prouve point que ce motif soit le seul.

Les Passages éclaircis.

III. Remarque. Il paroît aussi par ces mêmes suppositions, qu'elles se font avec assurance qu'on ne perd par-là ni le salut, ni le désir d'y arriver, puisqu'on ne peut pas ne désirer point ce qu'on sçait qu'il est impossible de ne désirer pas : par le principe 1. *Ci-dessus, ch. 4.*

VI. Remarque. La sécurité que trouvent les Peres dans les actes des épreuves & dans ceux des suppositions impossibles, ne regarde pas seulement la béatitude naturelle, mais encore la surnaturelle, comme il paroît par les exemples de Moyse & de saint Paul, dont l'un parle du Livre de Vie, & l'autre de l'anathême ou séparation d'avec Jesus-Christ.

V. Remarque. Une autre raison pour montrer cette vérité, c'est que le sacrifice conditionnel & de supposition impossible, étant un acte de Charité, & par conséquent d'amitié, (par le principe 5.) il suppose la correspondance & un amour réciproque ; ce qui prouve que le désir de la joüissance y est nécessairement compris. *Ci-dessus, ch. 4.*

IV. Remarque. De-là il s'ensuit que tous les passages des pieux Auteurs, où l'on trouve qu'on ne se met point en peine de son salut, & que ce motif ne sert de rien pour s'encourager à servir Dieu ; à la lettre seroient outrés & contraires à l'expresse définition du Concile de Trente (par les principes 8 & 9.) sans la bénigne interprétation, qui consiste à dire, que la soustraction du salut, quand elle seroit possible, en vivant bien, n'empêcheroit pas que les actes de Charité demeurassent les mêmes dans le fond & quant à la substance de l'acte. *Ci-dessus, ch. 6.*

VII. Remarque. Le dessein des pieux Docteurs est de faire voir qu'il n'est pas permis d'aimer Dieu, en sorte que la vie éternelle, & non pas la gloire de Dieu, soit seule & absolument la derniere fin ; ou qu'on cessât d'aimer, si, par impossible, elle manquoit : ce qui paroît manifestement dans le huitiéme passage qui est de Sylvius. *Chap. préc. p. 47.*

VIII. Remarque. L'abandon des Saints à la volonté de Dieu, pour le tems & pour l'éternité, a pour fondement ce passage de S. Pierre : *Rejettant en lui toute votre sollicitude, à cause qu'il a soin de vous :* Ce qui fait dire à sainte Thérèse : *Je m'abandonnois entiérement à ce Roi suprême : pour disposer absolument de sa Servante, selon sa sainte volonté, comme sçachant mieux que moi ce qui m'est utile :* où l'on voit un dénouement parfait des passages qu'on nous objecte de la Sainte. *1. Pet. V. 7.* *Vie, ch. 27. Etats. d'Or.*

Digitized by Google

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

IX. REMARQUE. Les passages cinquiéme, treiziéme & quatorziéme, où l'on semble renoncer aux mérites, s'il étoit possible, & même aux vertus, dans la supposition que Dieu ne voulût pas nous les donner, n'ont rien de littéral; car pour les mérites, les vouloir ôter, c'est vouloir diminuer les dons de Dieu. Pour les vertus, il y en a que Dieu ne veut pas toujours nous donner, par exemple, celles qui ne sont pas de notre état ou besoin présent : mais les vertus substantielles de la Religion, si on disoit autrement que par impossible, & par une espéce d'excès, que Dieu ne voulût pas nous
1. *Thess. IV.* 3. les donner, on contrediroit S. Paul, qui a prononcé : *La volonté de Dieu est votre sanctification.*

X. REMARQUE. Le réduit de cette Doctrine & de tout ce chapitre est, que les passages qu'on nous oppose, prouvent bien que dans les épreuves on peut perdre durant un tems le sentiment du bien qu'on a, mais non pas avec le bien même, ou le don de Dieu, le désir & la confiance de l'avoir au fond : ce qui rend entiérement inutiles tous les passages de comparaison qu'on fait tant valoir.

CHAPITRE XXI.

Autres Propositions du nouveau système, sur le désir de plaire à Dieu.

Max. p. 10, 11. OUTRE les dix Propositions du nouveau système que nous avons rapportées, en voici deux étonnantes : *On aimeroit autant Dieu, quand même, par supposition impossible, il devroit ignorer qu'on l'aime.* Sans doute on ne plaira pas à celui qui ne connoît rien, & ne sçait pas même si on l'aime, puisqu'on ne lui plaît qu'en l'aimant : d'où il s'ensuivra, selon les principes de cet Auteur, que le désir de l'aimer sera séparé du désir de lui plaire.

Max. p. 28. La démonstration en est claire, si l'on joint à la Proposition qu'on vient d'entendre, celle où il est dit, que par ces suppositions impossibles on prouve la séparation, non des choses, mais des motifs; parce que *les choses qui ne peuvent être séparées du côté de l'objet, le peuvent être du côté des motifs.* Si donc on peut aimer Dieu sans désirer de lui plaire, le motif de plaire à Dieu peut être séparé du motif de l'amour qu'on a pour lui : pensée qui n'entra jamais dans l'esprit humain.

C'est aussi à quoi aboutissent les désirs de ceux qui voudroient cacher à Dieu ce qu'ils font pour son service, afin de l'aimer sans aucune vûe de la récompense, ce qui emporte en même tems qu'on

qu'on le veut aimer sans aucun désir de lui plaire, puisqu'on voudroit le pouvoir aimer sans qu'il le sçût.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

Mais cela étant, que deviendront tant de passages de l'Ecriture & des Saints, où toute la piété est réduite au désir & au bonheur de plaire à Dieu? Henoc *plaît à Dieu, & par-là devient son ami : placens Deo, factus est dilectus.* David ne demande qu'à lui plaire dans la religion des vivans. Le caractère de tous les Saints est d'être ceux qui lui plaisent : *Le Saint des Saints met sa gloire à faire toujours ce qui plaît à son Pere :* & on croiroit pouvoir séparer du parfait amour de Dieu la volonté de lui plaire? S. Paul met l'essentiel de la Religion *à connoître Dieu, ou plûtôt à être connu de lui :* on ne peut donc pas désirer sérieusement de n'en être pas connu : tout ce qu'on trouve au contraire ne reçoit d'excuse que par ces sortes d'excès dont nous avons tant parlé, & les porter jusqu'à ôter au parfait amour le motif de plaire à Dieu, ne peut être qu'un mépris formel de sa parole.

Sap. IV. 10.

Joan. VIII. 29.

Gal. IV. 9.

CHAPITRE XXII.

Autre Proposition sur l'indifférence à être heureux & malheureux.

ON *aimeroit autant Dieu, quand même, par supposition impossible, il voudroit rendre éternellement malheureux ceux qui l'auroient aimé :* c'est dans le lieu déja allégué une autre Proposition sur laquelle je fais quatre briéves remarques.

Max. p. 11.

I. REMARQUE. Par cette supposition, l'Auteur introduit l'indifférence à être heureux ou malheureux, d'où suit dans la créature une entiere indépendance de tous les jugemens de Dieu, qui ne peut faire ni bien ni mal à ceux que ni le bonheur, ni le malheur, ni l'être même, ou le non être, n'intéressent en aucune sorte, puisqu'ils mettent la perfection à s'élever au-dessus de tout intérêt : comme il est clair de soi par les termes mêmes, & qu'il a été démontré ailleurs.

V. Ecrit de M. de Meaux, n. 15. Rép. à 4. Lett.

Que répondre? car ces prétendus Parfaits sont en effet au-dessus du bonheur, & du malheur même éternel : ce sont des Dieux indépendans de Dieu même ; ou sans y être, ils s'y mettent en paroles seulement, & par un vain effort de leur esprit, ils ajoûtent l'enflure à l'erreur.

II. REMARQUE. Aussi cette indifférence à être heureux ou malheureux est inoüie parmi les hommes : on a bien vû des passages

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

sur les suppositions impossibles ; mais on n'a vû dans aucun Auteur qu'on aimât Dieu toujours autant, quand il voudroit rendre malheureux ceux qui l'auroient aimé : cette supposition étant directement contraire à la bonté infinie de Dieu, & à la nature de l'amour.

III. REMARQUE. S. Chrysostôme dit bien que S. Paul se dévoüoit aux feux éternels, si Dieu le vouloit, pour sauver les Juifs : mais il n'a garde de supposer qu'il fût malheureux, puisqu'il auroit eu ce qu'il vouloit, & que par la définition du bonheur, on est heureux lorsqu'on a ce que l'on veut, & que l'on ne veut rien de mal : *Beatus qui & habet quod vult, & nihil vult malè* : comme dit S. Augustin. Conformément à cette Doctrine, sainte Catherine de Gènes parloit ainsi : *L'amour pur non-seulement ne peut endurer, mais ne peut pas même comprendre quelle chose c'est que peine ou tourment, tant de l'enfer qui est déja fait, que de tous ceux que Dieu pourroit faire : & encore qu'il fût possible de sentir toutes les peines des démons & de toutes les ames damnées, je ne pourrois jamais croire que ce fussent peines, tant le pur amour y feroit trouver de bonheur.*

Rép. à 4. Lett. Aug. de Trin. 13. 5. Vie, ch. 23. Etats d'Or.

IV. REMARQUE. Il est étonnant que l'Auteur rejette si loin l'indifférence du salut, puisqu'il admet celle de la béatitude éternelle, qui comprend en soi tous les biens & le salut même. Voilà donc dans ces deux chapitres deux nouvelles Propositions des plus condamnables du système, quoique l'Auteur ne les compte point parmi celles qu'il entreprend de justifier.

CHAPITRE XXIII.

Notes de M. de Cambrai sur les Propositions.

M. De Cambrai donne d'abord une belle idée de son Livre par ces paroles : *En justifiant ainsi*, dit-il, *chaque Proposition par une simple comparaison de mes paroles avec celles des Saints, je ne dois pas être accusé d'éblouir le Lecteur par de vaines subtilités.* Cela seroit vrai en partie, s'il n'omettoit pas plusieurs Propositions des plus condamnables : ou qu'il n'eût point attaché à celles qu'il rapporte, une note qui les affoiblit & qui les déguise : c'est ce qui nous reste à considérer en peu de mots.

Prine. propos. pag. 3.

Le discours seroit infini, si nous avions à examiner parole à parole les subtiles interprétations que donne l'Auteur à l'intérêt propre éternel, à l'intérêt propre pour l'éternité, à la persuasion réfléchie, & aux autres expressions singulieres, & d'un sens du

moins équivoque, qui composent le nouveau système. Selon le projet du Livre que nous examinons, il ne s'agit pas de sçavoir, si en corrigeant les Propositions que nous reprenons dans les Maximes des Saints, on les fera venir bon gré ou malgré, aux passages des pieux Docteurs dont on s'autorise : il faut voir, si ces saints Auteurs, ayant des paroles propres & même usitées, en ont cherché d'ambiguës, d'extraordinaires, & qui sonnent si mal d'abord, qu'on n'y peut trouver assez de correctifs. Par exemple, que dirons-nous du personnage qu'on fait faire à un Directeur dans les Maximes des Saints ? on n'en vit jamais de semblable à celui-ci, qui persuadé que dans les épreuves les hommes *incapables de tout raisonnement* ne seront point soulagés, ni par les bonnes raisons, ni par le dogme de la Foi ; ne trouve point d'autre parti dans la direction, que celui de laisser faire à ces malheureux un sacrifice absolu par un acquiescement simple à leur juste condamnation. Si l'on trouve un tel Directeur dans les Livres spirituels, qu'on nous le montre, & s'il n'y en eût jamais, pourquoi en faisant semblant de tempérer les expressions excessives des Auteurs pieux, en emploie-t-on de plus excessives, auxquelles ils n'ont jamais pensé ?

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

Mais, dira-t-on, j'apporte mes explications. Premiérement, vos explications ne se trouvent non plus dans vos Auteurs que votre Texte ; mais après tout, ce n'étoit pas là ce que vous aviez promis. Vous ne vouliez que comparer vos Propositions avec les passages. A entendre votre projet, nous croyons trouver dans ces passages toutes vos Propositions, & nous n'y trouvons que des tours d'esprit, & pas un mot approchant.

CHAPITRE XXIV.

Les notes sur la XII. & la XIV. Proposition : & leur absurdité manifeste.

VOus avez recours à vos notes sur la XII. Proposition qui regarde le sacrifice absolu. *Cette Proposition a deux Parties ; l'une, qu'on fait le sacrifice absolu de son intérêt propre ; l'autre, qu'on est dans une impression de désespoir où l'on dit comme Jesus-Christ : Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? pour la premiere partie*, vous la tranchez en un mot, comme *étant sans difficulté. Pour la seconde, voici*, dites-vous, *les expressions des Saints.* Vous ne les employez donc que pour celle-là ; la premiere passe toute seule à la faveur

Princ. propos. pag. 54.

de vos notes, sans que vous osiez la soutenir d'aucune autorité.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

Mais voyons encore quelles sont les notes qui vous affranchissent de la preuve que vous nous devez *par des passages des Saints plus forts que les vôtres.* C'est, dites-vous, que le sacrifice absolu de l'intérêt propre ne regarde pas le salut : *on sacrifie* seulement *la propriété ou la mercénarité :* & vous ajoutez, c'est aussi ce qu'on avoit à sacrifier, en passant *de l'état des Justes imparfaits, à celui des parfaits.* Tel est le dernier effort de votre Théologie dans vos notes. Voilà deux choses précises : *il ne s'agit pas du salut*, c'est la premiere : elle est étonnante ; consultons l'exemple que vous alléguez du sacrifice absolu, de l'acquiescement simple : vous le remarquez dans ces paroles de S. François de Sales, lorsqu'il dit, *que puisqu'il sera privé dans l'autre vie de voir & d'aimer Dieu, il vouloit l'aimer du moins pendant qu'il seroit sur la terre.* Le voilà ce sacrifice que vous prétendez absolu : le voilà cet acquiescement que vous voulez être simple. Pour l'expliquer, il faut donc dire, selon vos principes, que ces expressions, de voir Dieu, ou ne le voir pas ; d'aimer, ou de n'aimer pas dans l'éternité, ne regardent pas le salut. C'est déja une absurdité inouïe : mais celle-ci est bien plus visible : car enfin, qu'a voulu sacrifier le Saint, si ce n'est pas le salut ? il est aisé, répondent vos notes : ce sont *les restes de propriété & de mercénarité.* J'entens les paroles, dévoilons-en le mystère : les restes de propriété, de mercénarité, d'intérêt propre, sont dans tous vos Livres, les restes *de l'amour naturel de soi-même*, dont on se dépouille ; & c'est là *qu'on fait ce grand sacrifice du soin inquiet & de l'amour naturel de soi-même.* Mais si c'est là ce grand sacrifice qu'a offert saint François de Sales ; en disant que s'il étoit privé de l'amour de Dieu dans l'éternité, il le pratiqueroit du moins de tout son cœur dans ce tems ; il faut qu'il ait voulu dire : Mon Dieu, puisque dans l'éternité je ne vous aimerai plus avec un soin naturel & inquiet, ni avec un amour naturel de moi-même, je vous aimerai du moins avec ce soin inquiet & cet amour naturel dans tout le cours de ma vie.

Ibid.

Princ. prop. pag. 45.

Pag. 54.

II. Lett. en rép. à M. de Meaux, p. 21.

Que si l'on veut séparer le *soin inquiet* d'avec l'amour naturel des consolations, on n'évite pas l'inconvénient ; puisque toujours le Saint aura voulu dire, que puisque dans la vie future, il devoit être privé de consolation & d'appui sensible, il vouloit du moins les goûter dans celle-ci, qui est précisément le contraire de l'état où l'on prétend qu'il entroit, & où toutes les consolations sensibles devoient se perdre.

Il en faut donc revenir à nos principes : le sacrifice du Saint, ou

Digitized by Google

il s'agiſſoit de voir Dieu, ou ne le voir pas; d'aimer, ou de n'aimer pas dans l'éternité, ne pouvoit pas regarder autre choſe que la perte du ſalut : mais ſous condition impoſſible; mais avec la ſécurité qui demeuroit dans le cœur accompagnée des ſaints tranſports, des pieux excès d'un amour ſans bornes.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

Loin donc d'avoir rien prouvé par tant de paſſages, vous n'avez pas même touché la difficulté. Je n'ai pas beſoin de vos notes : celles-ci me déſabuſent de toutes les autres; l'intérêt propre n'eſt plus l'amour naturel : c'eſt le vrai déſir de voir Dieu dans l'éternité; & c'eſt celui-là que vous faites ſacrifier par un ſacrifice abſolu à S. François de Sales, à la bienheureuſe Angéle, aux autres que vous citez. La réflexion qui vous fait nommer *réfléchie la perſuaſion invincible de ſa juſte réprobation*, n'eſt pas une réflexion qui donne ſimplement occaſion à cette même perſuaſion, mais qui l'approuve ſi bien qu'on en vient à ſacrifier ſon ſalut par un acquieſcement ſimple avec le conſentement très-véritable & très-réfléchi d'un Directeur.

Quand vous vous ſauvez en diſant, & en répétant dans vos notes *qu'apparent & imaginaire, ou de la ſeule partie inférieure ſont ſynonymes* dans votre langage, je ne vous puis croire; puiſque ces perſuaſions que vous nommez apparentes ont des effets ſi réels dans le ſacrifice abſolu, & dans l'acquieſcement ſimple. Auſſi n'ignoriez-vous pas que Molinos n'eût pris autrement l'*apparent*. Les crimes qu'il autoriſoit ſous ces mots, n'étoient que trop *intimes* & trop réels : & pour vous éloigner autant de lui qu'il le méritoit, il falloit choiſir d'autres termes que ceux qui vous ſont communs avec ce faux ſpirituel. *Princ. prop. pag. 57.*

Je n'ai non plus beſoin de répéter le reſte du nouveau ſyſtême : tout aboutit à ce ſacrifice, à cet acquieſcement, comme à l'acte le plus parfait de la piété : ces déſirs généraux pour toutes les volontés de Dieu, & même les plus cachées préparent la voie à cet acquieſcement : l'Eſpérance n'eſt plus un motif, dès qu'il en faut venir juſqu'à la ſacrifier : c'eſt là, comme je l'ai dit; & je ne crains point de le répéter encore une fois : *c'eſt là*, dis-je, *le point déciſif*, & la ſource de l'erreur; puiſque c'eſt par-là qu'on eſt mené pas à pas *à cet acte barbare & déſeſpéré de ſacrifier par un ſacrifice abſolu ſon bonheur même éternel, & d'acquieſcer à ſa perte, malgré la nature & malgré la grace* : c'eſt auſſi ce qui conduit inſenſiblement par l'indifference du ſalut au dégoût du Sauveur; & ſur cela j'ai encore à examiner une derniere Propoſition qui appartient aux épreuves. *Max. p. 61.* *Rép. à 4. Lett.*

CHAPITRE XXV.

Derniere Propoſition touchant la privation de J. C. dans les épreuves.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

Max. p. 194. LES *ames contemplatives ſont privées de la vûe diſtincte, ſenſible & réfléchie de Jeſus-Chriſt en deux tems différens : mais elles ne ſont jamais privées* POUR TOUJOURS *en cette vie de la vûe ſimple & diſtincte de Jeſus-Chriſt.* C'eſt une des Propoſitions du nouveau ſyſtême : où il faut d'abord remarquer ces mots, *privées pour toujours* : & ceux-ci, *vûe ſimple & diſtincte de Jeſus-Chriſt*, ce qui emporte qu'on pourroit être privé de cette *vûe ſimple & diſtincte* à condition que ce ne fût pas *pour toujours en cette vie.*

L'Auteur paſſe de-là à marquer deux tems pour cette privation, dont le premier eſt la ferveur de la contemplation naiſſante : ce tems ne me regarde pas, mais le ſecond tems eſt de mon ſujet, puiſ-

Max. ibid. pag. 195. qu'il appartient aux épreuves. *Secondement* donc *une ame* PERD DE VUE *Jeſus-Chriſt dans les dernieres épreuves.* Remarquez ces mots, *perd de vûe* : & un peu après : *L'ame ne perd pas plus de vûe Jeſus-Chriſt que Dieu. Mais toutes ces pertes ne ſont qu'apparentes & paſſagères, après quoi Jeſus-Chriſt n'eſt pas moins rendu à l'ame que Dieu même.* Il n'y a nulle vérité dans ce diſcours. Ces pertes ſont plus qu'*apparentes ;* puiſque ce retour de Jeſus-Chriſt qui *ſera rendu*, n'empêche pas la réalité de la privation, tant que dure ce tems d'épreu-

Ibid. p. 196. ves. D'où l'Auteur conclut, que *hors ces cas l'ame la plus élevée peut dans l'actuelle contemplation être occupée de Jeſus-Chriſt préſent par la Foi ;* par conſéquent dans *ces deux cas*, & en particulier *au cas des épreuves*, l'ame n'en peut être occupée : on ne peut dire avec S. Paul :

Gal. II. 20. *Je vis en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé ; & s'eſt donné pour moi :* car c'eſt encore en être occupé : c'eſt en être occupé, que d'invoquer Dieu expreſſément & diſtinctement par Jeſus-Chriſt, qui eſt

Princ. propoſ. p. 121, 122, 123. alors préſent par la Foi : & encore qu'on puiſſe dire avec lui, *Pourquoi me délaiſſez-vous ?* ce doit être ſans aucune vûe diſtincte & particuliere. Sur cette Propoſition qui eſt la 32. du Livre que nous réfutons : la note dit, *qu'on n'eſt pas privé pour toujours de la vûe ſimple & diſtincte de Jeſus-Chriſt* : mais elle ne répond rien à cette induction naturelle ; qu'on peut donc en être privé très-long-tems, pourvû

Inſt. Paſt. pag. 33. Errata ſur cette page. que ce ne ſoit pas pour toujours.

L'excuſe que donne l'Auteur à cette privation de Jeſus-Chriſt dans les épreuves, c'eſt qu'elles ſont courtes. Il oublie le docte & pieux Cardinal Bona, dans le Livre & dans le Chapître qu'il en a

Via comp. cap. 10.

Digitized by Google

cité; où il dit, que *sainte Thérèse a été dans ces épreuves affreuses dix-huit ans; S. François, deux ans; sainte Claire de Montfalco, quinze ans; sainte Catherine de Boulogne, cinq; sainte Marie Egyptienne, dix-sept; sainte Marie Magdeleine de Pazzis, cinq ans, & seize ans encore dans ces extrêmes délaissemens; Henri Suzo, dix; Balthasar Alvarez, seize; & Thomas de Jesus, vingt.*

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

Enfin, on fera durer cette privation aussi long tems qu'on voudra, puisque la condition est seulement qu'on n'y soit pas *pour toujours en cette vie:* & durant tout ce tems, selon la note, non-seulement on sera privé *de la vûe sensible & réfléchie de Jesus-Christ*, ce qui ne laisseroit pas d'être pernicieux & insoutenable, mais encore *de la vûe distincte du même Jesus-Christ* présent par la foi. On n'aura *qu'une vûe confuse*, & très-générale de Jesus-Christ en Dieu, & sous prétexte *que l'ame croit alors avoir tout perdu*, pour toujours, car c'est la supposition, elle *ne le verra plus que confusément.* Dans quel endroit de l'Evangile trouvera-t-on cette nouvelle Doctrine?

Princ. prop. note de la page 122.

CHAPITRE XXVI.

Quatre Auteurs cités pour le cas des dernieres épreuves.

I. Auteur : S. Augustin.

ON voit par-là combien il est vrai, que nulle chose ne doit nous arrêter: puisque le Seigneur même en tant qu'il est la voie, a voulu, non pas nous arrêter, mais que nous passassions au-delà, de peur que nous ne nous attachassions avec imperfection aux choses temporelles qu'il a faites pour notre salut, afin que nous méritions de parvenir à lui-même, qui a délivré notre nature des choses temporelles, & qui l'a élevée à la droite du Pere.

Princ. propos. p. 124. Lib. 1. de Doct. Chr. n. 38. edit. Bened.

REPONSE. Je prends à témoin les yeux du Lecteur, s'il y a là un seul mot des dernieres épreuves, ni de la privation de Jesus-Christ dans quelque tems que ce soit: ni d'autre chose, que d'être introduit, mais toujours & en tout état par Jesus-Christ, comme voie à lui-même, comme vérité, & comme vie. Cite-t-on de si longs passages, qui n'approchent pas seulement de la question, si ce n'est quand on veut manifestement ébloüir le monde?

II. Auteur : Blosius.

III. Auteur : le bienheureux Jean de la Croix.

REPONSE. Pour abréger, on n'a qu'à jetter les yeux un moment sur ces passages expliqués ailleurs, pour voir qu'ils ne font rien à la question, & ne contiennent pas un seul mot de Jesus-Christ.

Princ. propos. ibid. Ci-dessus, ch. 16, 18.

Digitized by Google

IV. Auteur : S. François de Sales.

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

Prenez courage : car s'il vous a dénué des consolations & sentimens de sa présence, c'est afin que sa présence ne tienne plus à votre cœur.

Princ. propos. p. 125.

REPONSE. Etre dénué *des consolations & sentimens de présence*, est bien éloigné *de perdre Jesus-Christ présent par la Foi*, de ne le voir plus *que confusément, & sans vûe simple & distincte*, & cela pour autant de tems qu'on voudra, pourvû seulement, *que ce ne soit pas pour toujours en cette vie.*

En un mot nous avons fait voir dans les Auteurs, que le tems d'épreuve n'ôte pas la sécurité, qu'on ne trouve qu'en Jesus-Christ, comme perpétuel Médiateur & Pontife toujours vivant afin d'intercéder pour nous.

CHAPITRE XXVII.

Note sur l'involontaire en Jesus-Christ.

Max p. 122.

LA variation de l'Auteur sur ce sujet est surprenante : il s'est excusé de cette parole, sans faire ce qu'il falloit pour en purger son Livre. Flatté par de complaisans défenseurs, il l'a soutenue comme bonne, ainsi qu'il est démontré dans sa réponse à quatre Lettres, où je renvoie le Lecteur. Il cesse de la soutenir dans la note, sur la quinziéme Proposition : il la défend de nouveau dans une nouvelle Lettre, & il ne sçait quel parti prendre. Ce qui est certain, c'est que pour établir la conformité des ames peinées avec Jesus-Christ, *notre parfait modéle*, il l'a mise dans *l'involontaire*, qui en Jesus-Christ, comme en nous, n'avoit aucune communication avec la partie supérieure.

Princ. propos. pag. 64.

Max. pag. 122, 123.

CHAPITRE XXVIII.

Conclusion de cet ouvrage : l'Auteur du nouveau système imagine de vains embarras.

J'AI rapporté environ quarante passages pour les comparer à quatorze ou quinze Propositions condamnables sur le seul sujet des épreuves : & il ne s'est trouvé nulle ressemblance qu'informe & confuse entre les uns & les autres, pas même dans les Ecrits de S. François de Sales, qui est celui dont on vante le plus la conformité. Cependant, comme s'il l'avoit démontré, l'Auteur du nouveau système nous veut faire imaginer un embarras invincible dans la condamnation de son Livre des Maximes, & il tâche d'intéresser l'Eglise

Digitized by Google

l'Eglise Romaine dans sa cause par ces paroles : *L'Eglise Romaine même a un intérêt capital de soutenir ce langage* (prétendu des Mystiques & des saints Auteurs) *qu'elle a, pour ainsi dire, tant de fois canonisé avec les Saints qui l'ont parlé dans leurs Ecrits. Autrement les Hérétiques, les libertins, & tous les autres hommes peu affectionnés au saint Siège, ne manqueroient pas de dire que cette Eglise varie selon les tems, qu'elle cède aux impressions passagères, & qu'elle censure aujourd'hui ce qu'elle donnoit hier pour la régle de la perfection. Par exemple, elle paroîtroit condamner dans mon Livre des Propositions, qui sont visiblement* BIEN PLUS *précautionnées, que plusieurs de S. François de Sales, dont elle dit dans son Office solemnel :* Par ses Ecrits pleins d'une Doctrine céleste, il a éclairé l'Eglise, & a montré un chemin assûré & uni pour arriver à la perfection. *Je laisse à juger si c'est un bon moyen de détruire les Quiétistes, & de remédier à tant d'autres maux de l'Eglise, que de faire dire à tous ses ennemis, qu'elle ne peut décider qu'en variant & en se contredisant elle-même.*

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

Princ. prop. p. 127.

Un Auteur qui écrit en cette sorte, perd le respect, & semble vouloir épouvanter l'Eglise Romaine en lui montrant, pour la rebuter, une discussion infinie & embarrassante de tant de passages, qui ne sont pas moins autorisés que ceux de S. François de Sales.

Mais Dieu a donné à son Eglise des régles certaines pour trancher ces difficultés. Et premiérement la Tradition se conserve toujours par certains actes publics & si notoires, que les Novateurs eux-mêmes ne les peuvent nier. Ainsi la Divinité du Fils de Dieu paroissoit dans l'adoration qu'on lui rendoit dans tous les tems & qu'Arius trouvoit établie. La tradition du péché originel étoit conservée dans le Baptême des enfans, & celle de la nécessité, aussibien que de l'efficace de la Grace, par les prieres de l'Eglise. Les mêmes prieres de l'Eglise décident encore la question d'aujourd'hui : & on voit trop clairement que les voeux qu'elle pousse au Ciel pour le salut, qui n'est autre chose au fond que la consommation de l'amour, ne peuvent pas y être contraires.

Sur cela nous avons l'aveu solemnel de l'Adversaire, puisqu'il est lui-même demeuré d'accord, que les motifs intéressés qu'il ôte aux Parfaits *sont répandus dans tous les Livres de l'Ecriture sainte, dans tous les monumens les plus précieux de la Tradition, enfin dans toutes les prieres de l'Eglise.* *Max. p.* 33.

Nous n'avons pas besoin d'examiner avec lui sa nouvelle expli-

Les Passages éclaircis.

cation de l'intérêt propre ; & il suffit pour en condamner l'Auteur, que ce qu'il ôte aux Parfaits sous ce nom, est cela même qui est répandu, de son aveu, dans l'Ecriture, dans la Tradition, & dans les prieres que le S. Esprit dicte à l'Eglise Catholique.

Si, voyant ce pas avancé qui renversoit tout le système, il a voulu retourner en arriere, & soutenir que les motifs *de l'intérêt propre* n'étoient que ceux de l'Espérance chrétienne ; loin d'avoir affoibli par-là ce que l'on concluoit naturellement contre lui, il n'a fait que l'affermir ; puisqu'après tout il est certain que les motifs de l'Espérance chrétienne sont en effet répandus *dans toute l'Ecriture, dans tous les monumens de la Tradition, dans toutes les prieres de l'Eglise* ; de sorte que c'étoit parler naturellement, que de les avoir expliqués par ces termes.

Qu'il dise après cela, tant qu'il voudra, que ces motifs ne sont point les surnaturels, mais ceux des affections naturelles ; cette explication trouvée après coup ne sert qu'à faire voir, que comme tous les autres Novateurs, il se sent condamné par les paroles, que l'impression de la foi commune avoit fait couler naturellement de sa plume ; & quelles que soient maintenant ses expressions, il sera toujours véritable, que les motifs dont il parloit, & qu'il vouloit
Max. p. 33. ôter aux Parfaits, étoient *des motifs répandus par-tout, des motifs révérés*, & des moyens révélés de Dieu, *pour réprimer les passions, pour affermir toutes les vertus, & pour détacher les ames de tout ce qui est renfermé dans la vie présente.*
Ibid. p. 38. C'est ce que porte le III. article vrai : le faux concourt dans le même sens, puisqu'il y est avoué que ces précieux motifs qu'on entreprend d'ôter aux Parfaits, *sont les fondemens de la Justice chrétienne : je veux dire*, poursuit l'Auteur, *la crainte qui est le commencement de la sagesse, & l'espérance par laquelle nous sommes sauvés.*

Après cela, vouloir réduire ces *fondemens de la Justice chrétienne*, & tous ces motifs révérés, qui ont tout le bon effet & toutes les propriétés qu'on vient d'entendre, aux magnifiques expressions de l'Apocalypse & des Prophétes, où la gloire des enfans de Dieu est si vivement représentée par des images sensibles, qu'elles en pourroient exciter l'amour naturel ; c'est un détour si visible, c'est un si manifeste affoiblissement de ce que la vérité avoit inspiré d'abord, que les oreilles chrétiennes ne le peuvent plus entendre que comme un jeu d'esprit dans la matiere du monde la plus grave.

Ainsi on est étonné, quand on entend un Auteur se glorifier,

Digitized by Google

que les Saints parlent comme lui, & *qu'ils ſont même beaucoup moins précautionnés :* car à quoi attribuerons-nous *le ſacrifice abſolu*, avec toutes ſes circonſtances, & avec *l'acquieſcement ſimple à ſa juſte condamnation ?* Eſt-ce une expreſſion des Saints : point du tout : on ne trouve rien de ſemblable dans leurs Ecrits. Eſt-ce donc une *précaution* du Livre des Maximes pour adoucir les expreſſions des pieux Auteurs ? au contraire, c'eſt ce qu'il y a de plus exceſſif & de plus outré dans ce Livre. Laiſſant à part ces excès déja traités ailleurs, lequel des Saints a parlé, comme on vient d'entendre parler dans l'article III. vrai & faux, un homme qui ſe glorifie d'être *le plus précautionné* de tous les Myſtiques, & d'avoir rendu plus corrects les premiers d'entr'eux.

LES PASSAGES ECLAIRCIS.

Après cela, peut-on s'imaginer que l'Egliſe puiſſe être en peine du fond de ſa déciſion, ou s'inquiéter des paſſages qu'on lui objecte des ſiécles précédens ? Les Doctes ſçavent que les Ariens en avoient contre la Divinité du Fils de Dieu, d'auſſi apparents, & en auſſi grand nombre que ceux qu'on nous objecte. Mais ſans s'étonner, ni de leurs expreſſions, ni de leur ſainteté, ni de leur nombre, l'Egliſe a ſçu diſtinguer le fond qui a toujours été conſtant, d'avec les expreſſions, qui n'ont pas toujours été également précautionnées. Car ſi l'Auteur du nouveau ſyſtême ſe ſent lui-même obligé à réduire S. François de Sales à des expreſſions plus correctes, il a reconnu qu'avant les diſputes on peut être beaucoup moins précautionné, que depuis qu'elles ſont émues, & qu'il ne faut pas s'étonner qu'on trouve quelque choſe à expliquer & à tempérer dans les plus grands Saints, ſans préjudice du fond, qui demeure toujours inaltérable.

Quand donc aujourd'hui on veut faire craindre à l'Egliſe Romaine, que ſes ennemis, qui ſont ceux de la vérité & de Jeſus-Chriſt, lui objecteront *une Doctrine variable, différente ſelon les tems*, on eſt affligé de voir cette objection *des Hérétiques, des libertins, & des autres hommes peu affectionnés au S. Siége*, relevée par un Evêque qui doit ſçavoir combien l'Egliſe Romaine eſt au-deſſus de tels diſcours. Elle ſçait bien qu'en l'état où Dieu a mis la vérité en ce lieu d'exil, il y aura toujours de quoi lui faire un mauvais procès, mais elle ſçait qu'il y a auſſi un point déciſif, par où l'on tranche les difficultés & l'on concilie tous les paſſages. Au reſte elle eſt incapable de s'émouvoir de la malignité des contrediſans dont elle aura toujours à eſſuyer les oppoſitions & même les railleries, tant qu'elle

Princ. prop. pag. 127.

Digitized by Google

LES PASSAGES ÉCLAIRCIS.

ſera ſur la terre. Accoutumée dès l'origine du Chriſtianiſme à prendre le point de la déciſion, le fond, dis-je encore une fois, le fond ne la met jamais en peine, & quand il ſe trouveroit quelques ſaints Auteurs, qui ſe feroient quelquefois écartés de la vérité avant qu'elle fût bien reconnue, elle ne les dégraderoit pas de l'état, ni de l'honneur de la ſainteté, parce qu'elle ſuppoſe toujours qu'ils portoient dans leur ſein la ſoumiſſion qui les a ſanctifiés.

Mais aujourd'hui, Dieu merci, nous ne ſommes point en ce cas : les Propoſitions du nouveau ſyſtême ne ſe liſent dans aucun des Saints : il en faut outrer les paſſages pour y trouver quelque idée de ces étranges Propoſitions. Il faut outrer S. François de Sales & lui faire avoüer au pied de la lettre, que privé de voir & d'aimer Dieu dans la vie future, il ne ceſſera de l'aimer, du moins dans celle-ci : il faut outrer de la même ſorte une Angéle de Foligny & les autres pieux Auteurs, pour leur faire parler le langage du Livre des Maximes. Ainſi tous les embarras dont on tâche d'envelopper cette queſtion, en multipliant les paſſages des ſaints Auteurs, diſparoiſſent comme un vain nuage.

Digitized by Google

MANDEMENT
DE MONSEIGNEUR L'EVÊQUE DE MEAUX.

Pour la Publication de la Conſtitution de Notre Saint Pere le Pape Innocent XII. du 12. de Mars 1699. portant condamnation & défenſe du Livre intitulé : Explication des Maximes des Saints, ſur la Vie intérieure, *&c.*

JACQUES-BENIGNE, PAR LA PERMISSION DIVINE, EVEQUE DE MEAUX : AUX DOYENS RURAUX, CURE'S ET VICAIRES, ET A TOUS LES FIDELES DE NOTRE DIOCE'SE : SALUT ET BENEDICTION EN NOTRE-SEIGNEUR.

DANS l'obligation où nous ſommes de condamner les fauſſes ſpiritualités, même dans les Livres où elles paroiſſent avec leurs plus belles couleurs, quoique toujours ſans l'autorité de l'Ecriture, & ſans le témoignage des Saints ; nous parlerons avec d'autant plus de confiance, que cette condamnation eſt précédée d'une Conſtitution Apoſtolique, où la Foi de S. Pierre & de l'Egliſe Romaine, mere & maîtreſſe des Egliſes, s'eſt expliquée en ces termes :

Condamnation & défenſe faite par Notre Très-ſaint Pere Innocent XII. par la Providence Divine, Pape, du Livre imprimé à Paris en 1697. ſous ce titre : Explication des Maximes des Saints, ſur la Vie intérieure, &c.

INNOCENT XII. PAPE, pour perpétuelle mémoire.

COMME il eſt venu à la connoiſſance de Notre Siége Apoſtolique, qu'un certain Livre François avoit été mis au jour ſous ce Titre : EXPLICATION DES MAXIMES DES SAINTS, SUR LA VIE

Digitized by Google

MANDEMENT DE M. DE MEAUX.

INTERIEURE, PAR MESSIRE FRANÇOIS DE SALIGNAC FENELON, *Archevêque Duc de Cambrai, Précepteur de Messeigneurs les Ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berry. A Paris, chez Pierre Aubouin, Pierre Emery, Charles Clousier*, 1697. & que le bruit extraordinaire, que ce Livre avoit d'abord excité en France, à l'occasion de la Doctrine qu'il contient, comme n'étant pas saine, s'étoit depuis tellement répandu, qu'il étoit nécessaire d'appliquer notre vigilance pastorale à y remédier; nous avons mis ce Livre entre les mains de quelques-uns de nos vénérables Freres les Cardinaux de la sainte Eglise Romaine, & d'autres Docteurs en Théologie, pour être par eux examiné avec la maturité que l'importance de la matiere sembloit demander. En exécution de nos ordres, ils ont sérieusement & pendant un long tems examiné dans plusieurs Congrégations, diverses Propositions extraites de ce même Livre, sur lesquelles ils nous ont rapporté de vive voix & par écrit, ce qu'ils ont jugé de chacune. Nous donc, après avoir pris les avis de ces mêmes Cardinaux & docteurs en Théologie, dans plusieurs Congrégations tenues à cet effet en notre présence, désirant, autant qu'il nous est donné d'en-haut, prévenir les périls qui pourroient menacer le Troupeau du Seigneur qui nous a été confié par ce Pasteur Eternel; de notre propre mouvement, & de notre certaine science, après une mûre délibération, & par la plénitude de l'autorité Apostolique, CONDAMNONS ET REPROUVONS, par la teneur des Présentes, LE LIVRE SUSDIT, en quelque lieu & en quelqu'autre Langue qu'il ait été imprimé, de quelque édition, & de quelque version qui s'en soit faite, ou qui s'en puisse faire dans la suite, d'autant que par la lecture & par l'usage de ce Livre, les Fidéles pourroient être insensiblement induits dans des erreurs déja condamnées par l'Eglise Catholique: & outre cela, comme contenant des Propositions, qui, soit dans le sens des paroles, tel qu'il se présente d'abord, soit eu égard à la liaison des principes, SONT TEMERAIRES, scandaleuses, malsonnantes, offensant les oreilles pieuses, sont pernicieuses dans la pratique, & même erronées respectivement. Faisons défenses à tous & un chacun des Fidéles, même à ceux qui devroient être ici nommément exprimés, de l'imprimer, le décrire, le lire, le garder & s'en servir, sous peine d'excommunication, que les contrevenans encourront par le fait même & sans autre déclaration. Voulons & commandons par l'autorité Apostolique, que quiconque aura ce Livre chez soi, aussitôt qu'il aura connoissance des présentes Lettres, le mette sans aucun délai entre les mains des Or-

dinaires des lieux, ou des Inquiſiteurs d'Héréſie : nonobſtant toutes choſes à ce contraires. Voici quelles ſont les Propoſitions contenues au Livre ſuſdit, que nous avons condamnées, comme nous venons de marquer, par notre jugement & Cenſure Apoſtolique, traduites du François en Latin.

MANDEMENT DE M. DE MEAUX.

I. Il y a un état habituel d'amour de Dieu, qui eſt une Charité pure & ſans aucun mélange du motif de l'intérêt propre.... Ni la crainte des châtimens, ni le déſir des récompenſes, n'ont plus de part à cet amour. On n'aime plus Dieu ni pour le mérite, ni pour la perfection, ni pour le bonheur qu'on doit trouver en l'aimant. *Explication des Max. &c. p. 10, 11, 15, &c.*

II. Dans l'état de la vie contemplative ou unitive, on perd tout motif intéreſſé de crainte & d'eſpérance. *Ibid. p. 23, 24, &c.*

III. Ce qui eſt eſſentiel dans la direction, eſt de ne faire que ſuivre pas à pas la Grace avec une patience, une précaution & une délicateſſe infinie. Il faut ſe borner à laiſſer faire Dieu, & ne (porter) jamais au pur amour, que quand Dieu, par l'onction intérieure, commence à ouvrir le cœur à cette parole, qui eſt ſi dure aux ames encore attachées à elles-mêmes, & ſi capable, ou de les ſcandaliſer, ou de les jetter dans le trouble. *Ibid. p. 35.*

IV. Dans l'état de la ſainte indifférence, l'ame n'a plus de déſirs volontaires & délibérés pour ſon intérêt, excepté dans les occaſions où elle ne coopère pas fidélement à toute ſa Grace. *Ibid. p. 49, 50.*

V. Dans cet état de la ſainte indifférence, on ne veut rien pour ſoi; mais on veut tout pour Dieu: on ne veut rien pour être parfait, ni bienheureux pour ſon propre intérêt; mais on veut toute perfection & toute béatitude, autant qu'il plaît à Dieu de nous faire vouloir ces choſes par l'impreſſion de ſa Grace. *Ibid. p. 52.*

VI. En cet état on ne veut plus le ſalut comme ſalut propre, comme délivrance éternelle, comme récompenſe de nos mérites, comme le plus grand de tous nos intérêts; mais on le veut d'une volonté pleine, comme la gloire & le bon plaiſir de Dieu, comme une choſe qu'il veut, & qu'il veut que nous voulions pour lui. *Ibid. p. 52, 53.*

VII. L'abandon n'eſt que l'abnégation ou renoncement de ſoi-même, que Jeſus-Chriſt nous demande dans l'Evangile, après que nous aurons tout quitté au dehors. Cette abnégation de nous-mêmes n'eſt que pour l'intérêt propre. Les épreuves extrêmes où cet abandon doit être exercé, ſont les tentations par leſquelles Dieu jaloux veut purifier l'amour en ne lui faiſant voir aucune reſſource, ni aucune eſpérance pour ſon intérêt propre, même éternel. *Ibid. p. 72, 73.*

VIII. Tous les ſacrifices que les ames les plus déſintéreſſées font *Ibid. p. 87.*

Digitized by Google

d'ordinaire sur la béatitude éternelle sont conditionnels.... Mais ce sacrifice ne peut être absolu dans l'état ordinaire. Il n'y a que le cas des dernieres épreuves où ce sacrifice devient en quelque maniere absolu.

MANDEMENT DE M. DE MEAUX.

Ibid. p. 87. IX. Dans les dernieres épreuves une ame peut être invinciblement persuadée d'une persuasion réfléchie, & qui n'est pas le fond intime de la conscience, qu'elle est justement réprouvée de Dieu.

Ibid. p. 90. X. Alors l'ame divisée d'avec elle-même, expire sur la Croix avec Jesus-Christ, en disant : *O Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Dans cette impression involontaire de désespoir, elle fait le sacrifice absolu de son intérêt propre pour l'éternité.

Ibid. p. 90, 91. XI. En cet état une ame perd toute espérance pour son propre intérêt, mais elle ne perd jamais dans la partie supérieure, c'est-à-dire, dans ses actes directs & intimes, l'espérance parfaite, qui est le désir désintéressé des promesses.

Ibid. p. 91. XII. Un Directeur peut alors laisser faire à cette ame un acquiescement simple à la perte de son intérêt propre, & à la condamnation juste où elle croit être de la part de Dieu.

Ibid. p. 122. XIII. La partie inférieure de Jesus-Christ sur la Croix ne communiquoit pas à la supérieure son trouble involontaire.

Ibid. p. 121. XIV. Il se fait dans les dernieres épreuves pour la purification de l'amour, une séparation de la partie supérieure de l'ame d'avec l'inférieure.... *Pag. 123.* Les actes de la partie inférieure dans cette séparation, sont d'un trouble entiérement aveugle & involontaire ; parce que tout ce qui est intellectuel & volontaire est de la partie supérieure.

Ibid. p. 164. XV. La méditation consiste dans des actes discursifs qui sont faciles à distinguer les uns des autres.... *Ibid. p. 165.* Cette composition d'actes discursifs & réfléchis est propre à l'exercice de l'amour intéressé.

Ibid. p. 176. XVI. Il y a un état de contemplation si haute & si parfaite, qu'il devient habituel, en sorte que toutes les fois qu'une ame se met en actuelle Oraison, son Oraison est contemplative & non discursive. Alors elle n'a plus besoin de revenir à la méditation, ni à ses actes méthodiques.

Ibid. p. 194. XVII. Les ames contemplatives sont privées de la vûe distincte, sensible & réfléchie de Jesus-Christ en deux tems différens.... Premiérement dans la ferveur naissante de leur contemplation.... *Ibid. p. 195.* Secondement une ame perd de vûe Jesus-Christ dans les dernieres épreuves.

Ibid. p. 223, 225. XVIII. Dans l'état passif,... on exerce toutes les vertus distinctes, sans penser qu'elles sont vertus : on ne pense en chaque moment

moment qu'à faire ce que Dieu veut, & l'amour jaloux fait tout enſemble qu'on ne veut plus être vertueux (pour ſoi) & qu'on ne l'eſt jamais tant, que quand on n'eſt plus attaché à l'être. MANDEMENT DE M. DE MEAUX.

XIX. On peut dire en ce ſens, que l'ame paſſive & déſintéreſſée ne veut plus même l'amour en tant qu'il eſt ſa perfection & ſon bonheur, mais ſeulement en tant qu'il eſt ce que Dieu veut de nous. *Ibid. p. 226.*

XX. Les ames transformées.... en ſe confeſſant doivent déteſter leurs fautes, ſe condamner & déſirer la rémiſſion de leurs péchés, non comme leur propre purification & délivrance, mais comme choſe que Dieu veut, & qu'il veut que nous voulions pour ſa gloire. *Ibid. p. 241.*

XXI. Les ſaints Myſtiques ont exclu de l'état des ames transformées, les pratiques de vertu. *Ibid. p. 253.*

XXII. Quoique cette Doctrine (*du pur amour*) fût la pure & ſimple perfection de l'Evangile marquée dans toute la Tradition, les anciens Paſteurs ne propoſoient d'ordinaire au Commun des Juſtes que les pratiques de l'amour intéreſſé proportionnées à leur grace. *Ibid. p. 261.*

XXIII. Le pur amour fait lui ſeul toute la vie intérieure, & devient alors l'unique principe & l'unique motif de tous les actes délibérés & méritoires. *Ibid. p. 272.*

Au reſte, nous n'entendons point par la condamnation expreſſe de ces Propoſitions, approuver aucunement les autres choſes contenues au même Livre. Et afin que ces préſentes Lettres viennent plus aiſément à la connoiſſance de tous, & que perſonne n'en puiſſe prendre cauſe d'ignorance, Nous voulons pareillement, & ordonnons par l'autorité ſuſdite, qu'elles ſoient publiées aux portes de la Baſilique du Prince des Apôtres, de la Chancellerie Apoſtolique, & de la Cour générale au Mont Citorio, & à la tête du Champ de Flore dans la Ville, par l'un de nos Huiſſiers ſuivant la coutume, & qu'il en demeure des Exemplaires affichés aux mêmes lieux: enſorte qu'étant ainſi publiées, elles aient envers tous & un chacun de ceux qu'elles regardent, le même effet qu'elles auroient étant ſignifiées & intimées à chacun d'eux en perſonne; voulant auſſi qu'on ajoûte la même foi aux Copies & aux Exemplaires même imprimés des préſentes Lettres, ſignés de la main d'un Notaire public & ſcellés du Sceau d'une Perſonne conſtituée en Dignité eccléſiaſtique, tant en jugement que dehors, & par toute la terre, qu'on ajoûteroit à ces mêmes Lettres repréſentées & produites en original. DONNE' à Rome à ſainte Marie Majeure, ſous l'Anneau du Pê-

cheur, le douziéme jour de Mars M DC. XCIX. l'an huitiéme de notre Pontificat.

MANDEMENT DE M. DE MEAUX.

Signé, J. F. CARD. ALBANO.

Et plus bas :

L'an de N. S. Jesus-Christ 1699. *indiction septiéme, le* 13. *de Mars, & du Pontificat de Notre Saint Pere le Pape, par la Providence Divine Innocent XII. l'an huitiéme, le Bref susdit a été affiché & publié aux portes de la Basilique du Prince des Apôtres, de la grande Cour d'Innocent, à la tête du Champ de Flore, & autres lieux de la ville accoutumés, par moi François Perino, Huissier de Notre très-saint Pere le Pape.*

Signé, Sébastien Vasello, Maître des Huissiers.

UNE Censure si claire & si solemnelle a eu tout l'effet qu'on en pouvoit espérer; le même esprit de la Tradition qui a fait parler le Chef visible de l'Eglise, lui a uni les membres : toutes les Provinces ecclésiastiques de ce Royaume ont reçu & accepté la Constitution, avec le respect & la soumission ordinaire : & nous avons eu la consolation tant désirée & tant espérée, de voir Monseigneur l'Archevêque de Cambrai s'y soumettre le premier, *simplement, absolument, & sans aucune restriction;* en ajoûtant même depuis, quelque pensée qu'il ait pu avoir de son Livre, qu'il renonçoit à son jugement, pour se conformer simplement à celui du Souverain Pontife.

Proc. Verbal de la Prov. de Camb. imprimé à Paris, pag. 16.

Ainsi on ne songe plus à défendre un Livre avec lequel on auroit à craindre, selon la Constitution, *d'induire* les pieux Lecteurs *à des erreurs déja condamnées par l'Eglise Catholique*, & on renonce en termes exprès *à toute pensée de l'expliquer*, après que le saint Siége en a condamné les Propositions en toutes manieres, *soit dans leur sens naturel, soit dans la liaison de leurs principes.*

Ibid.

Les ennemis de l'Eglise, si attentifs aux divisions qui sembloient s'y élever, peuvent voir par cet exemple, que ce n'est pas en vain qu'elle se glorifie en Notre-Seigneur du remède qu'il a opposé aux dissensions, en donnant un Chef aux Evêques & à l'Eglise visible, avec lequel tout corps garde l'unité.

Nous rendons graces à Dieu, d'avoir inspiré à Notre Saint Pere le Pape Innocent XII. digne successeur de S. Pierre, une Censure qui prévoit si bien les inconvéniens des nouvelles spiritualités, tant dans la spéculative que dans la pratique, avec une si ferme volonté de surmonter les travaux d'un examen si pénible : & adhérant

Digitized by Google

à ſon jugement, Nous condamnons le Livre ſuſdit intitulé: *Explication des Maximes des Saints ſur la vie intérieure, &c.* & leſdites vingt-trois Propoſitions, avec les mêmes qualifications de la Conſtitution Apoſtolique: ſans approuver les autres.

MANDEMENT DE M. DE MEAUX.

A CES CAUSES: Nous vous mandons de publier dans vos Prônes & Prédications, la Conſtitution ci-deſſus traduite, avec notre préſent Mandement, pour être ſuivie & exécutée dans tout notre Diocèſe, ſelon ſa forme & teneur: Ordonnons qu'elle ſera enregiſtrée au Greffe de notre Officialité, pour y avoir recours & être procédé par les voies de droit contre les contrevenans: DEFENDONS à toutes perſonnes de lire ledit Livre, même de le garder, ſous toutes les peines portées par la Conſtitution; enjoignant ſous les mêmes peines à ceux qui en auroient quelque exemplaire, de nous le remettre inceſſamment entre les mains.

Nous vous mandons pareillement, d'envoyer & ſignifier ces Préſentes à tous Curés & Vicaires, Communautés ſéculieres & régulieres de notre Diocèſe, & autres qu'il appartiendra, ſoit diſant exempts & non exempts, pour être lûes, publiées & exécutées dans la même forme. DONNE' à Meaux dans notre Palais Epiſcopal, le ſeiziéme jour du mois d'Août, l'an mil ſix cent nonante-neuf.

Signé, † J. BENIGNE, Ev. de Meaux.

Et plus bas: Par le Commandement de mondit Seigneur.

ROYER.

Lû & publié en Synode le Jeudi troiſiéme jour de Septembre, l'an mil ſix cent nonante-neuf.

Digitized by Google

MANIERE COURTE ET FACILE, &c.

MANIERE COURTE ET FACILE *pour faire l'Oraiſon en Foi, & de ſimple préſence de Dieu, par Monſeigneur Boſſuet, Evêque de Meaux.*

I. IL faut s'accoutumer à nourrir ſon ame d'un ſimple & amoureux regard en Dieu, & en Jeſus-Chriſt Notre-Seigneur, & pour cet effet il faut la ſéparer doucement du raiſonnement, du diſcours, & de la multitude d'affections pour la tenir en ſimplicité, reſpect, & attention, & l'approcher ainſi de plus en plus de Dieu, ſon unique ſouverain bien, ſon premier principe, & ſa derniere fin.

II. La perfection de cette vie conſiſte en l'union avec notre ſouverain bien, & tant plus la ſimplicité eſt grande, l'union eſt auſſi plus parfaite. C'eſt pourquoi la grace ſollicite intérieurement ceux qui veulent être parfaits, à ſe ſimplifier pour être enfin rendus capables de la joüiſſance de l'un néceſſaire, c'eſt-à-dire, de l'unité éternelle; diſons donc ſouvent du fond du cœur: *O unum neceſſarium, unum volo, unum quæro, unum deſidero, unum mihi eſt neceſſarium, Deus meus & omnia.* O un néceſſaire! c'eſt vous ſeul que je veux, que je cherche, & que je déſire! vous êtes mon un néceſſaire, ô mon Dieu & mon tout!

III. La méditation eſt fort bonne en ſon tems, & fort utile au commencement de la vie ſpirituelle; mais il ne faut pas s'y arrêter, puiſque l'ame par ſa fidélité à ſe mortifier & à ſe recueillir, reçoit pour l'ordinaire une Oraiſon plus pure & plus intime, que l'on peut nommer de ſimplicité, qui conſiſte dans une ſimple vûe, regard ou attention amoureuſe en ſoi, vers quelque objet divin, ſoit Dieu en lui-même, ou quelqu'une de ſes perfections, ſoit Jeſus-Chriſt, ou quelqu'un de ſes Myſtères, ou quelques autres vérités chrétiennes. L'ame quittant donc le raiſonnement, ſe ſert d'une douce contemplation qui la tient paiſible, attentive & ſuſceptible des opérations & impreſſions divines, que le S. Eſprit lui communique, elle fait peu, & reçoit beaucoup: ſon travail eſt doux & néanmoins plus fructueux: & comme elle approche de plus près de la ſource de toute lumiere, de toute grace & de toute vertu, on lui en élargit auſſi davantage.

IV. La pratique de cette Oraiſon doit commencer dès le ré-

Digitized by Google

veil, en faisant un acte de Foi de la présence de Dieu, qui est partout, & de Jesus-Christ, les regards duquel quand nous serions abysmés au centre de la terre, ne nous quittent point. Cet acte est produit, ou d'une maniere sensible & ordinaire, comme qui diroit intérieurement; je crois que mon Dieu est présent, ou c'est un simple souvenir de Foi, qui se passe d'une façon plus pure & spirituelle de Dieu présent.

MANIERE COURTE ET FACILE, &c.

V. Ensuite il ne faut pas se multiplier à produire plusieurs autres actes ou dispositions différentes, mais demeurer simplement attentif à cette présence de Dieu, exposé à ses divins regards, continuant ainsi cette dévote attention ou exposition, tant que Notre-Seigneur nous en fera la grace, sans s'empresser à faire d'autres choses que ce qui nous arrive, puisque cette Oraison est une Oraison avec Dieu seul, & une union qui contient en éminence, toutes les autres dispositions particulieres, & qui dispose l'ame à la passiveté, c'est-à-dire, que Dieu devient le seul Maître de son intérieur, & qu'il y opère plus particuliérement qu'à l'ordinaire: tant moins la créature travaille, tant plus Dieu opère puissamment; & puisque l'opération de Dieu est un repos, l'ame lui devient donc en quelque maniere semblable en cette Oraison, & y reçoit aussi des effets merveilleux; & comme les rayons du Soleil font croître, fleurir & fructifier les plantes, ainsi l'ame qui est attentive & exposée en tranquillité aux rayons du divin Soleil de Justice, en reçoit mieux les divines influences qui l'enrichissent de toute sorte de vertus.

VI. La continuation de cette attention en Foi, lui servira pour remercier Dieu des graces reçues pendant la nuit, & en toute sa vie, d'offrande de soi-même & de toutes ses actions, de direction, d'intention & autres, &c.

VII. L'ame s'imaginera de perdre beaucoup par l'omission de tous ces actes, mais l'expérience lui fera connoître qu'au contraire elle y gagne beaucoup, puisque plus la connoissance qu'elle aura de Dieu sera plus grande, son amour sera aussi plus pur, ses intentions plus droites, son aversion pour le péché plus forte, son recueillement, sa mortification & son humilité plus continuelles.

VIII. Cela n'empêchera pas qu'elle ne produise quelques actes de vertus, intérieurs ou extérieurs, quand elle s'y sentira portée par le mouvement de la Grace; mais le fond & l'ordinaire de son intérieur, doit être son attention susdite en Foi, ou l'union avec Dieu, qui la tiendra abandonnée entre ses mains, & livrée à son amour, pour faire en elle toutes ses volontés.

Digitized by Google

MANIERE COURTE ET FACILE, &c.

IX. Le tems de l'Oraiſon venu, il faut la commencer en grand reſpect par le ſimple ſouvenir de Dieu, invoquant ſon eſprit, & s'uniſſant intimement à Jeſus-Chriſt, puis la continuer en cette même façon; comme auſſi les prieres vocales, le chant du cœur, la ſainte Meſſe, dite ou entendue, & même l'examen de conſcience, puiſque cette même lumiere de la Foi, qui nous tient attentifs à Dieu, nous fera découvrir nos moindres imperfections, & en concevoir un grand déplaiſir & regret. Il faut auſſi aller au repas avec le même eſprit de ſimplicité, qui tiendra plus attentif à Dieu qu'au manger, & qui laiſſera la liberté d'entendre mieux la lecture qui s'y fait. Cette pratique ne nous attache à rien qu'à tenir notre ame détachée de toutes imperfections, & attachée ſeulement à Dieu, & unie intimement à lui, en quoi conſiſte tout notre bien.

X. Il faut ſe récréer dans la même diſpoſition, pour donner au corps & à l'eſprit quelques ſoulagemens, ſans ſe diſſiper par des nouvelles curieuſes, des ris immodérés, ni aucune parole indiſcréte, &c. mais ſe conſerver pur & libre dans l'intérieur, ſans gêner les autres, s'uniſſant à Dieu fréquemment, par des retours ſimples & amoureux, ſe ſouvenant qu'on eſt en ſa préſence, & qu'il ne veut pas qu'on ſe ſépare en aucun tems de lui & de ſa ſainte volonté; c'eſt la régle la plus ordinaire de cet état de ſimplicité; c'eſt la diſpoſition ſouveraine de l'ame, qu'il faut faire la volonté de Dieu en toutes choſes. Voir tout venir de Dieu, & aller de tout à Dieu, c'eſt ce qui ſoutient & fortifie l'ame en toutes ſortes d'événemens & d'occupations, & ce qui nous maintient même en poſſeſſion de la ſimplicité. Suivez donc toujours la volonté de Dieu, à l'exemple de Jeſus-Chriſt, & uni à lui comme à notre chef, c'eſt un excellent moyen d'augmenter cette maniere d'Oraiſon, pour tendre par elle à la plus ſolide vertu, & à la plus parfaite ſainteté.

XI. On doit ſe comporter de la même façon & avec le même eſprit, & ſe conſerver dans cette ſimple & intime union avec Dieu, dans toutes ſes actions & ſa conduite, au parloir, à la cellule, au ſouper, à la récréation; ſur quoi il faut ajoûter, que dans tous les entretiens on doit tâcher d'édifier le Prochain, en profitant de toutes les occaſions de s'entreporter à la piété, à l'amour de Dieu, à la pratique de bonnes œuvres, pour être la bonne odeur de Jeſus-Chriſt. Si quelqu'un parle, dit S. Pierre, que ce ſoit de paroles de Dieu, & comme ſi Dieu même parloit par lui; il ſuffit pour cela de ſe donner ſimplement à ſon eſprit; il vous dictera en toutes rencontres, tout ce qui convient ſans affectation. Enfin, on finira la

Digitized by Google

journée avec cette sainte présence, l'examen, la priere du soir, le coucher, & on s'endormira avec cette attention amoureuse, entrecoupant son repos de quelques paroles ferventes, & pleines d'onction, quand on se réveille pendant la nuit, comme autant de traits & de cris du cœur vers Dieu. Par exemple: Mon Dieu, soyez-moi toutes choses; je ne veux que vous pour le tems & pour l'Eternité: Seigneur, qui est semblable à vous! mon Seigneur & mon Dieu, mon Dieu & rien plus.

XII. Il faut remarquer que cette vraie simplicité nous fait vivre dans une continuelle mort, & dans un parfait détachement, parce qu'elle nous fait aller à Dieu avec une parfaite droiture & sans nous arrêter en aucune créature; mais ce n'est pas par spéculation, qu'on obtient cette grace de simplicité, c'est par une grande pureté de cœur, & par la vraie mortification & mépris de soi-même, & quiconque fuit de souffrir, & de s'humilier, & de mourir à soi, n'y aura jamais d'entrée, & c'est aussi d'où vient qu'il y en a si peu qui s'y avancent, parce que presque personne ne se veut quitter soi-même, faute de quoi on fait des pertes immenses, & on se prive des biens incompréhensibles. O heureuses sont les ames fidéles, qui n'épargnent rien pour être pleinement à Dieu! heureuses les personnes religieuses qui pratiquent fidélement toutes leurs observances, selon leur institut! cette fidélité les fait mourir constamment à elles-mêmes, à leur propre jugement, à leur propre volonté, inclinations & répugnances naturelles, & les dispose ainsi d'une maniere admirable, mais inconnue à cette excellente sorte d'Oraison; car qu'y a-t-il de plus caché qu'un Religieux & une Religieuse, qui ne suit en tout que ses observances, & les exercices communs de la Religion, n'y ayant en cela rien d'extraordinaire, & qui néanmoins consiste dans une mort totale & continuelle; par cette voie, le Royaume de Dieu s'établit en nous, & tout le reste nous est donné libéralement.

XIII. Il ne faut pas négliger la lecture des Livres spirituels; mais il faut lire en simplicité & en esprit d'Oraison, & non pas par une recherche curieuse: on appelle lire de cette façon, quand on laisse imprimer dans son ame les lumieres & les sentimens que la lecture nous découvre, & que cette impression se fait plûtôt par la présence de Dieu, que par notre industrie.

XIV. Il faut au reste être prévenu de deux ou trois maximes: la premiere, qu'une personne dévote sans Oraison, est un corps sans ame; la seconde, qu'on ne peut avoir d'Oraison solide & vraie sans

Digitized by Google

MANIERE COURTE ET FACILE, &c.

mortification, ſans recueillement, & ſans humilité; la troiſiéme, qu'il faut de la perſévérance pour ne ſe rebuter jamais dans les difficultés qui s'y rencontrent.

XV. Il ne faut pas oublier qu'un des plus grands ſecrets de la vie ſpirituelle, eſt que le Saint-Eſprit nous y conduit, non-ſeulement par les lumieres, douceurs, conſolations, tendreſſes & facilités; mais encore par les obſcurités, aveuglemens, inſenſibilités, chagrins, angoiſſes, triſteſſes, révoltes des paſſions & des humeurs; je dis bien plus, que cette voie crucifiée eſt néceſſaire, qu'elle eſt bonne, qu'elle eſt la meilleure, la plus aſſûrée, & qu'elle nous fait arriver beaucoup plûtôt à la perfection; l'ame éclairée eſtime chérement la conduite de Dieu, qui permet qu'elle ſoit exercée des créatures, & accablée de tentations & de délaiſſemens, & elle comprend fort bien que ce ſont des faveurs plûtôt que des diſgraces, aimant mieux mourir dans les Croix ſur le Calvaire, que de vivre dans les douceurs ſur le Thabor. L'expérience lui fera connoître avec le tems la vérité de ces belles paroles: *Et nox illuminatio mea in deliciis meis, & mea nox obſcurum non habet, ſed omnia in luce clareſcunt.* Après la purgation de l'ame dans le Purgatoire des ſouffrances, où il faut néceſſairement paſſer, viendra l'illumination, le repos, la joie, par l'union intime avec Dieu, qui lui rendra ce monde, tout exil qu'il eſt, comme un petit Paradis. La meilleure Oraiſon eſt celle où l'on s'abandonne le plus aux ſentimens, & aux diſpoſitions que Dieu même met dans l'ame, & où l'on s'étudie avec plus de ſimplicité, d'humilité & de fidélité à ſe conformer à ſa volonté, & aux exemples de Jeſus-Chriſt.

Grand Dieu, qui par un aſſemblage merveilleux de circonſtances très-particulieres, avez ménagé de toute éternité la compoſition de ce petit ouvrage, ne permettez pas que certains eſprits, dont les uns ſe rangent parmi les ſçavans, les autres parmi les ſpirituels, puiſſent jamais être accuſés à votre redoutable Tribunal, d'avoir contribué en aucune ſorte, à vous fermer l'entrée de je ne ſçai combien de cœurs, parce que vous vouliez y entrer d'une façon dont la ſeule ſimplicité les choquoit, & par une porte, qui toute ouverte qu'elle eſt par les Saints depuis les premiers ſiécles de l'Egliſe, ne leur étoit peut-être pas encore aſſez connue: faites plûtôt, que devenant tous auſſi petits que des enfans, comme J. C. l'ordonne, nous puiſſions entrer une fois par cette petite porte, afin de pouvoir enſuite la montrer aux autres, plus ſûrement & plus efficacement. Ainſi ſoit-il.

POLITIQUE

Digitized by Google

POLITIQUE

TIRÉE DES PROPRES PAROLES

DE

L'ÉCRITURE SAINTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

POLITIQUE

TIRÉE DES PROPRES PAROLES DE L'ÉCRITURE SAINTE.

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

DIEU eſt le Roi des Rois : c'eſt à lui qu'il appartient de les inſtruire, & de les régler comme ſes Miniſtres. Ecoutez donc, MONSEIGNEUR, les leçons qu'il leur donne dans ſon Ecriture, & apprenez de lui les régles & les exemples ſur leſquels ils doivent former leur conduite.

Outre les autres avantages de l'Ecriture, elle a encore celui-ci, qu'elle reprend l'Hiſtoire du monde dès ſa premiere origine, & nous fait voir par ce moyen mieux que toutes les autres Hiſtoires, les principes primitifs qui ont formé les Empires.

Nulle Hiſtoire ne découvre mieux ce qu'il y a de bon & de mauvais dans le cœur humain; ce qui ſoutient & ce qui renverſe les Royaumes; ce que peut la Religion pour les établir, & l'impiété pour les détruire.

Les autres vertus & les autres vices trouvent auſſi dans l'Ecriture leur caractère naturel, & on n'en voit nulle part dans une plus grande évidence les véritables effets.

On y voit le gouvernement d'un Peuple dont Dieu même a été le Légiſlateur; les abus qu'il a réprimés, & les Loix qu'il a établies, qui comprennent la plus belle & la plus juſte politique qui fût jamais.

Digitized by Google

POLITIQUE TIRÉE DE L'ECRITURE SAINTE.

Tout ce que Lacédémone, tout ce qu'Athènes, tout ce que Rome; pour remonter à la source, tout ce que l'Egypte & les Etats les mieux policés ont eu de plus sage, n'est rien en comparaison de la sagesse qui est renfermée dans la Loi de Dieu, d'où les autres Loix ont puisé ce qu'elles ont de meilleur.

Aussi n'y eut-il jamais une plus belle constitution d'Etat que celle où vous verrez le Peuple de Dieu.

Moyse qui le forma étoit instruit de toute la Sagesse divine & humaine, dont un grand & noble Génie peut être orné, & l'inspiration ne fit que porter à la derniére certitude & perfection, ce qu'avoient ébauché l'usage & les connoissances du plus sage de tous les Empires & de ses plus grands Ministres, tel qu'étoit le Patriarche Joseph, comme lui inspiré de Dieu.

Deux grands Rois de ce peuple, David & Salomon, l'un guerrier, & l'autre pacifique, tous deux excellens dans l'Art de regner, vous en donneront non-seulement les exemples dans leur vie, mais encore les préceptes, l'un dans ses divines Poësies, l'autre dans ses Instructions que la Sagesse éternelle lui a dictées.

Jesus-Christ vous apprendra par lui-même & par ses Apôtres, tout ce qui fait les Etats heureux: son Evangile rend les hommes d'autant plus propres à être bons Citoyens sur la terre, qu'il leur apprend par-là à se rendre dignes de devenir Citoyens du Ciel.

Dieu enfin, par qui les Rois regnent, n'oublie rien pour leur apprendre à bien regner. Les Ministres des Princes, & ceux qui ont part sous leur autorité au gouvernement des Etats, & à l'administration de la Justice, trouveront dans sa parole des leçons que Dieu seul pouvoit leur donner. C'est une partie de la Morale chrétienne que de former la Magistrature par ses Loix: Dieu a voulu tout décider, c'est-à-dire, donner des décisions à tous les états; à plus forte raison à celui d'où dépendent tous les autres.

C'est, MONSEIGNEUR, le plus grand de tous les objets qu'on puisse proposer aux hommes, & ils ne peuvent être trop attentifs aux régles sur lesquelles ils seront jugés par une Sentence éternelle & irrévocable. Ceux qui croient que la piété est un affoiblissement de la Politique seront confondus; & celle que vous verrez est vraîment divine.

Digitized by Google

LIVRE PREMIER.

DES PRINCIPES DE LA SOCIÉTÉ parmi les Hommes.

ARTICLE PREMIER.

L'Homme eſt fait pour vivre en Société.

I. PROPOSITION. *Les hommes n'ont qu'une même fin, & un même objet qui eſt Dieu.*

„ ECoute, Iſraël, le Seigneur notre Dieu eſt le ſeul Dieu. Tu *Deut. VI.*
„ aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute 4, 5.
„ ton ame, & de toute ta force. „

II. PROPOSITION. *L'amour de Dieu oblige les hommes à s'aimer les uns les autres.*

Un Docteur de la Loi demanda à Jeſus: „ Maître, quel eſt le pre- *Marc. XII.*
„ mier de tous les Commandemens? Jeſus lui répondit: Le premier 29, 30, 31.
„ de tous les Commandemens eſt celui-ci: Ecoute, Iſraël, le Sei-
„ gneur ton Dieu eſt le ſeul Dieu, & tu aimeras le Seigneur ton
„ Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame, de toute ta penſée, &
„ de toute ta force: voilà le premier Commandement: Et le ſecond
„ qui lui eſt ſemblable, eſt celui-ci: Tu aimeras ton prochain comme
„ toi-même. „

„ En ces deux préceptes conſiſtent toute la Loi & les Prophétes. „ *Matt. XXII.*
Nous nous devons donc aimer les uns les autres, parce que nous 40.
devons aimer tous enſemble le même Dieu, qui eſt notre Pere commun, & ſon unité eſt notre lien. „ Il n'y a qu'un ſeul Dieu, dit S. Paul; *1. Cor. VIII.*
„ ſi les autres comptent pluſieurs Dieux, il n'y en a pour nous qu'un 4, 5, 6.
„ ſeul, qui eſt le Pere, d'où nous ſortons tous & nous ſommes faits
„ pour lui. „

S'il y a des Peuples qui ne connoiſſent pas Dieu, il n'en eſt pas moins pour cela le Créateur, & il ne les a pas moins faits à ſon image & reſſemblance. „ Car il a dit en créant l'homme: Faiſons l'hom- *Gen. I. 26, 27.*

Politique, &c. Liv. I.

„ me à notre image & reſſemblance : & un peu après : Et Dieu créa „ l'homme à ſon image, il le créa à l'image de Dieu. „

Il le répéte ſouvent, afin que nous entendions ſur quel modéle nous ſommes formés, & que nous aimions les uns dans les autres l'image de Dieu. C'eſt ce qui fait dire à Notre-Seigneur, que le précepte d'aimer le prochain eſt ſemblable à celui d'aimer Dieu, parce qu'il eſt naturel, que qui aime Dieu, aime auſſi pour l'amour de lui tout ce qui eſt fait à ſon image, & ces deux obligations ſont ſemblables.

Nous voyons auſſi que quand Dieu défend d'attenter à la vie de l'homme, il en rend cette raiſon : „ Je rechercherai la vie de l'hom- „ me, de la main de toutes les bêtes & de la main de l'homme. „ Quiconque répandra le ſang humain, ſon ſang ſera répandu, par- „ ce que l'homme eſt fait à l'image de Dieu. „

Gen. IX. 5, 6.

Les bêtes ſont en quelque ſorte appellées dans ce paſſage au jugement de Dieu, pour y rendre compte du ſang humain qu'elles auront répandu. Dieu parle ainſi, pour faire trembler les hommes ſanguinaires ; & il eſt vrai en un ſens, que Dieu redemandera même aux animaux, les hommes qu'ils auront dévorés, lorſqu'il les reſſuſcitera malgré leur cruauté dans le dernier jour.

III. Proposition. *Tous les hommes ſont Freres.*

Premiérement ils ſont tous enfans du même Dieu. „ Vous êtes „ tous Freres, dit le Fils de Dieu, & vous ne devez donner le nom „ de Pere à perſonne ſur la terre ; car vous n'avez qu'un ſeul Pere „ qui eſt dans les Cieux. „

Matt. XXIII. 8, 9.

Ceux que nous appellons Peres & d'où nous ſortons ſelon la chair, ne ſçavent pas qui nous ſommes ; Dieu ſeul nous connoît de toute éternité, & c'eſt pourquoi Iſaïe diſoit : „ Vous êtes notre vrai „ Pere, Abraham ne nous a pas connus, & Iſraël nous a ignorés : „ mais vous, Seigneur, vous êtes notre Pere & notre Protecteur, „ votre nom eſt devant tous les ſiécles. „

Iſa. LXIII. 15.

Secondement, Dieu a établi la fraternité des hommes en les faiſant tous naître d'un ſeul, qui pour cela eſt leur Pere commun, & porte en lui-même l'image de la paternité de Dieu. Nous ne liſons pas que Dieu ait voulu faire ſortir les autres animaux d'une même tige. „ Dieu fit les bêtes ſelon leurs eſpéces, & il vit que „ cet ouvrage étoit bon, & il dit : Faiſons l'homme à notre image „ & reſſemblance. „

Gen. I, 25, 26.

Dieu parle de l'homme en nombre ſingulier, & marque diſtin-

Digitized by Google

tement qu'il n'en veut faire qu'un seul, d'où naissent tous les autres, selon ce qui est écrit dans les Actes : „ Que Dieu a fait sortir d'un „ seul tous les hommes, qui devoient remplir la surface de la terre. „ Le Grec porte, que Dieu les a faits (d'un même sang.) Il a même voulu que la femme qu'il donnoit au premier homme fût tirée de lui, afin que tout fût un dans le genre-humain. „ Dieu forma en femme „ la côte qu'il avoit tirée d'Adam, & il l'amena à Adam, & „ Adam dit ; Celle-ci est un os tiré de mes os, & une chair tirée de „ ma chair : Son nom même marquera qu'elle est tirée de l'homme, „ c'est pourquoi l'homme quittera son Pere & sa Mere pour s'attacher à sa femme, & ils seront deux dans une chair. „

Act. XVII. 26. *Gen. II. 22, 23.*

Ainsi le caractère d'amitié est parfait dans le genre-humain, & les hommes qui n'ont tous qu'un même Pere, doivent s'aimer comme Freres. A Dieu ne plaise qu'on croie que les Rois soient exempts de cette Loi, ou qu'on craigne qu'elle ne diminue le respect qui leur est dû. Dieu marque distinctement, „ que les Rois „ qu'il donnera à son Peuple, seront tirés du milieu de leurs Freres ; un peu après : „ Ils ne s'éléveront point au-dessus de leurs Freres par „ un sentiment d'orgueil : & c'est à cette condition qu'il leur promet „ un long regne. „

Deut. XVII. 15. 20.

Les hommes ayant oublié leur fraternité, & les meurtres s'étant multipliés sur la terre, Dieu résolut de détruire tous les hommes à la réserve de Noé & de sa famille, par laquelle il répara tout le genre-humain, & voulut que dans ce renouvellement du monde nous eussions encore tous un même Pere.

Gen. VI.

Aussi-tôt après il défend les meurtres en avertissant les hommes qu'ils sont tous Freres, descendus premiérement du même Adam, & ensuite du même Noé : „ Je rechercherai, dit-il, la vie de l'homme de la main de l'homme & de la main de son Frere. „

Gen. IX. 5.

IV. PROPOSITION. *Nul homme n'est étranger à un autre homme.*

Notre-Seigneur après avoir établi le précepte d'aimer son prochain, interrogé par un Docteur de la Loi, qui étoit celui que nous devons tenir pour notre prochain, condamne l'erreur des Juifs, qui ne regardoient comme tels que ceux de leur Nation. Il leur montre par la Parabole du Samaritain, qui assiste le Voyageur méprisé par un Prêtre & par un Lévite, que ce n'est pas sur la Nation, mais sur l'humanité en général, que l'union des hommes doit être fondée. „ Un Prêtre vit le Voyageur blessé & passa, & un Lévite „ passa près de lui & continua son chemin. Mais un Samaritain le

Luc. X. 31, 32, &c.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. I.

„ voyant fut touché de compaſſion. „ il raconte avec quel ſoin il le ſecourut, & puis il dit au Docteur : „ Lequel de ces trois vous pa-„ roît être ſon Prochain ? & le Docteur répondit, Celui qui a eu pi-„ tié de lui : & Jeſus lui dit, Allez & faites de même. „

Luc. X. 36, 37. Cette Parabole nous apprend que nul homme n'eſt étranger à un autre homme, fût-il d'une Nation autant haïe dans la nôtre, que les Samaritains l'étoient des Juifs.

V. PROPOSITION. *Chaque homme doit avoir ſoin des autres hommes.*

Si nous ſommes tous Freres, tous faits à l'image de Dieu & également ſes enfans, tous une même race & un même ſang, nous devons prendre ſoin les uns des autres ; & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il eſt écrit : „ Dieu a chargé chaque homme d'avoir ſoin de ſon „ prochain. „ S'ils ne le font pas de bonne foi, Dieu en ſera le ven-geur ; car, ajoûte l'Eccléſiaſtique : “ Nos voies ſont toujours de-„ vant lui, & ne peuvent être cachées à ſes yeux. „ Il faut donc ſe-courir notre prochain, comme en devant rendre compte à Dieu qui nous voit.

Eccli. XVII. 22.

Ibid. 13.

Il n'y a que les parricides & les ennemis du genre-humain, qui diſent comme Caïn : „ Je ne ſçai où eſt mon Frere ; ſuis-je fait pour le „ garder ? „

Gen. IV. 9.

Mal. XI. 10. N'avons-nous pas tous un même Pere ? “ N'eſt-ce pas un même „ Dieu qui nous a crées ? pourquoi donc chacun de nous mépriſe-„ t-il ſon Frere, violant le pacte de nos Peres ? „

VI. PROPOSITION. *L'intérêt même nous unit.*

Prov. XVIII. 19. „ Le Frere aidé de ſon Frere eſt comme une Ville forte. „ Voyez comme les forces ſe multiplient par la ſociété & le ſecours mutuel.

Eccl. IV. 9, 10, 11. 12. „ Il vaut mieux être deux enſemble, que d'être ſeul ; car on trou-„ ve une grande utilité dans cette union. Si l'un tombe, l'autre ſe „ ſoutient. Malheur à celui qui eſt ſeul : s'il tombe, il n'a perſonne „ pour le relever. Deux hommes repoſés dans un même lit ſe ré-„ chauffent mutuellement. Qu'y a-t-il de plus froid qu'un homme „ ſeul ? ſi quelqu'un eſt trop fort contre un ſeul, deux pourront lui „ réſiſter ; une corde à trois cordons eſt difficile à rompre. „

On ſe conſole, on s'aſſiſte, on ſe fortifie l'un l'autre. Dieu voulant établir la ſociété, veut que chacun y trouve ſon bien, & y demeure attaché par cet intérêt.

C'eſt pourquoi il a donné aux hommes divers talens. L'un eſt propre à une choſe, & l'autre à une autre, afin qu'ils puiſſent s'entre-ſecourir

secourir comme les membres du corps, & que l'union soit cimentée par ce besoin mutuel. „ Comme nous avons plusieurs mem- „ bres, qui tous ensemble ne font qu'un seul corps, & que les mem- „ bres n'ont pas tous une même fonction; ainsi nous ne sommes tous „ ensemble qu'un seul corps en Jesus-Christ, & nous sommes tous „ membres les uns des autres. „ Chacun de nous a son don & sa grace différente.

POLITIQUE, &c. LIV. I.

Rom. XII. 4, 5, 6.

„ Le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs membres. „ Si le pied dit, Je ne suis pas du corps, parce que je ne suis pas la „ main, est-il pour cela retranché du corps? si tout le corps étoit „ œil, où seroient l'ouie & l'odorat? mais maintenant Dieu a formé les membres & les a mis chacun où il lui a plu. Que si tous „ les membres n'étoient qu'un seul membre, que deviendroit le „ corps? mais dans l'ordre que Dieu a établi, s'il y a plusieurs mem- „ bres, il n'y a qu'un corps. L'œil ne peut pas dire à la main, Je n'ai „ que faire de votre assistance, ni la tête ne peut pas dire aux pieds, „ Vous ne m'êtes pas nécessaires. Mais au contraire les membres „ qui paroissent les plus foibles sont ceux dont on a le plus de be- „ soin. Et Dieu a ainsi accordé le corps en suppléant par un mem- „ bre ce qui manque à l'autre, afin qu'il n'y ait point de dissension „ dans le corps, & que les membres aient soin les uns des autres. „

1. Cor. III. 14.

Ainsi, par les talens différens le fort a besoin du foible, le grand du petit, chacun de ce qui paroît le plus éloigné de lui, parce que le besoin mutuel rapproche tout, & rend tout nécessaire.

Jesus-Christ formant son Eglise en établit l'unité sur ce fondement, & nous montre quels sont les principes de la société humaine.

Le monde même subsiste par cette Loi. „ Chaque partie a son „ usage & sa fonction; & le tout s'entretient par le secours que „ s'entredonnent toutes les parties. „

Eccl. XLIII. 24, 25.

Nous voyons donc la société humaine appuyée sur ces fondemens inébranlables, un même Dieu, un même objet, une même fin, une origine commune, un même sang, un même intérêt, un besoin mutuel, tant pour les affaires que pour la douceur de la vie.

POLITIQUE, &c. LIV. I.

ARTICLE II.

De la Société générale du Genre-Humain naît la Société Civile, c'est-à-dire, celle des Etats, des Peuples, & des Nations.

I. PROPOSITION. *La société humaine a été détruite & violée par les passions.*

Gen. IV. 8. DIeu étoit le lien de la société humaine. Le premier homme s'étant séparé de Dieu par une juste punition, la division se mit dans sa famille, & Caïn tua son frere Abel.

Gen. VI. 2. Tout le genre-humain fut divisé. Les enfans de Seth s'appellerent les enfans de Dieu, & les enfans de Caïn s'appellerent les enfans des hommes.

Ces deux races ne s'allierent que pour augmenter la corruption.

Gen. VI. 4. Les Géants naquirent de cette union, hommes connus dans l'Ecriture, & dans toute la tradition du genre-humain, par leur injustice & leur violence.

Gen. VI. 5, 6, 8. „ Toutes les pensées de l'homme se tournent au mal en tout „ tems, & Dieu se repent de l'avoir fait. Noé seul trouve grace „ devant lui, tant la corruption étoit générale. „

Il est aisé de comprendre que cette perversité rend les hommes insociables. „ L'homme dominé par ses passions ne songe qu'à les „ contenter sans songer aux autres. Je suis, dit l'orgueilleux dans

Isa. XLVII. 8. „ Isaïe, & il n'y a que moi sur la terre. „

Gen. IV. 9. Le langage de Caïn se répand par-tout. „ Est-ce à moi de garder „ mon frere? c'est-à-dire, Je n'en ai que faire, ni ne m'en soucie.

Eccli. XII. 16. Toutes les passions sont insatiables. „ Le cruel ne se rassasie point

Eccl. V. 9. „ de sang. L'avare ne se remplit point d'argent. „

Isa. V. 8. Ainsi chacun est tout pour soi. „ Vous joignez, dit Isaïe, mai-„ son à maison, & champ à champ. Voulez-vous habiter seuls sur „ la terre? „

La jalousie si universelle parmi les hommes fait voir combien est profonde la malignité de leur cœur. Notre frere ne nous nuit en rien, ne nous ôte rien, & il nous devient cependant un objet de haine, parce que seulement nous le voyons plus heureux, ou plus in-

Gen. IV. 4, 5. dustrieux, & plus vertueux que nous. Abel plaît à Dieu par des moyens innocens, & Caïn ne le peut souffrir. „ Dieu regarda Abel & ses

„ présens, & ne regarda pas Caïn, ni ses présens: & Caïn entra „ en fureur, & son visage changea. De-là les trahisons & les meur- „ tres. „ Sortons dehors, dit Caïn, allons promener ensemble, & étant au milieu des champs Caïn s'éleva contre son frere & le tua.

Une pareille passion exposa Joseph à la fureur de ses freres, lorsque loin de leur nuire, il alloit pour rapporter de leurs nouvelles à leur pere qui en étoit en inquiétude. „ Ses freres voyant que leur „ pere l'aimoit plus que tous les autres, le haïssoient, & ne pouvoient „ lui dire une parole de douceur. „ Cette rage les porta jusqu'à le vouloir tuer, & il n'y eut autre moyen de les détourner de ce tragique dessein qu'en leur proposant de le vendre.

Gen. V. 8. Gen. XXVIII. 16, 17, &c. Ibid. 4. Ibid. 16, 26, 27, 28.

Tant de passions insensées & tant d'intérêts divers qui en naissent, font qu'il n'y a point de foi, ni de sûreté parmi les hommes. „ Ne „ croyez point à votre ami, & ne vous fiez point à votre guide: don- „ nez-vous de garde de celle qui dort dans votre sein: le fils fait in- „ jure à son pere, la fille s'éléve contre sa mere, & les ennemis de „ l'homme sont ses parens & ses domestiques. „ De-là vient que les cruautés sont si fréquentes dans le genre-humain. Il n'y a rien de plus brutal, ni de plus sanguinaire que l'homme. „ Tous dressent „ des embuches à la vie de leur frere; un homme va à la chasse „ après un autre homme, comme il feroit après une bête, pour en „ répandre le sang.

Michée, VII. 5, 6.

Ibid. 2.

„ La médisance, & le mensonge, & le meurtre, & le vol, & „ l'adultère ont inondé toute la terre, & le sang a touché le sang: „ c'est-à-dire, qu'un meurtre en attire un autre. „

Ozée, IV. 2.

Ainsi la société humaine établie par tant de sacrés liens est violée par les passions, & comme dit S. Augustin: „ Il n'y a rien de plus „ sociable que l'homme par sa nature, ni rien de plus intraitable, „ ou de plus insociable par la corruption. „

Aug. de Civit. Dei, lib. XIII. c. 27.

II. PROPOSITION. *La société humaine dès le commencement des choses s'est divisée en plusieurs branches par les diverses Nations, qui se sont formées.*

Outre cette division qui s'est faite entre les hommes par les passions, il y en a une autre qui devoit naître nécessairement de la multiplication du genre-humain.

Moyse nous l'a marquée, lorsqu'après avoir nommé les premiers descendans de Noé, il montre par-là l'origine des Nations & des Peuples. „ De ceux-là, dit-il, sont sorties les Nations cha- „ cune selon sa contrée & selon sa langue. „

Gen. X. Ibid. 5.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. I.

Où il paroît que deux choſes ont ſéparé en pluſieurs branches la ſociété humaine. L'une, la diverſité & l'éloignement des pays où les enfans de Noé ſe ſont répandus en ſe multipliant; l'autre, la diverſité des Langues.

Cette confuſion du langage eſt arrivée avant la ſéparation, & fut envoyée aux hommes en punition de leur orgueil. Cela diſpoſa les hommes à ſe ſéparer les uns des autres, & à s'étendre dans toute la terre que Dieu leur avoit donnée à habiter. „ Allons, dit Dieu, confondons leurs langues, afin qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres; „ & ainſi le Seigneur les ſépara de ce lieu dans toutes les terres. „

Gen. II. 19.

Ibid. 8.

La parole eſt le lien de la ſociété entre les hommes par la communication qu'ils ſe donnent de leurs penſées. Dès qu'on ne s'entend plus l'un l'autre, on eſt étranger l'un à l'autre. „ Si je n'entens point, dit S. Paul, la force d'une parole, je ſuis étranger & „ barbare à celui à qui je parle, & il me l'eſt auſſi. „ Et S. Auguſtin remarque que cette diverſité de langages fait qu'un homme ſe plaît plus avec ſon chien, qu'avec un homme ſon ſemblable.

1. Cor. XIV. 11.

Aug. de Civit. Dei, lib. XIX. cap. 7.

Voilà donc le genre-humain diviſé par langues & par contrées: & de-là il eſt arrivé qu'habiter un même pays & avoir une même langue, a été un motif aux hommes de s'unir plus étroitement enſemble.

Il y a même quelque apparence que dans la confuſion des langues à Babel, ceux qui ſe trouverent avoir plus de conformité dans le langage, furent diſpoſés par-là à choiſir la même demeure, à quoi la parenté contribua auſſi beaucoup; & l'Ecriture ſemble marquer ces deux cauſes, qui commencerent à former autour de Babel les divers corps des Nations, lorſqu'elle dit que les hommes les compoſerent, en ſe diviſant chacun ſelon leur langue & leur famille.

Gen. X. 5.

III. PROPOSITION. *La terre qu'on habite enſemble ſert de lien entre les hommes, & forme l'unité des Nations.*

Lorſque Dieu promet à Abraham qu'il fera de ſes enfans un grand Peuple, il leur promet en même tems une terre qu'ils habiteront en commun. „ Je ferai ſortir de toi une grande Nation „: Et un peu après: „ Je donnerai cette terre à ta poſtérité. „

Gen. XII. 2, 7.

Quand il introduit les Iſraélites dans cette terre promiſe à leurs Peres, il la leur loue afin qu'ils l'aiment. „ Il l'appelle toujours une „ bonne terre, une terre graſſe & abondante, qui ruiſſelle de tous „ côtés de lait & de miel. „

Exod. III. 8.

Digitized by Google

Ceux qui dégoûtent le Peuple de cette terre qui le devoit nourrir si abondamment, sont punis de mort comme séditieux & ennemis de la patrie. „ Les hommes que Moyse avoit envoyés pour „ reconnoître la terre, & qui en avoient dit du mal, furent mis à „ mort devant Dieu. „ *Num. XIV. 36, 37.*

Ceux du Peuple qui avoient mépriſé cette terre en sont exclus, & meurent dans le déſert. „ Vous n'entrerez point dans la terre „ que j'ai juré à vos Peres de leur donner. Vos enfans, (innocens „ & qui n'ont point de part à votre injuſte dégoût,) entreront „ dans la terre qui vous a déplu, & pour vous vos corps morts ſe- „ ront giſants dans ce déſert. „ *Ibid. 30, 31, 32.*

Ainſi la ſociété humaine demande qu'on aime la terre où l'on habite enſemble ; on la regarde comme une mere & une nourrice commune ; on s'y attache, & cela unit. C'eſt ce que les Latins appellent *Caritas patrii ſoli*, l'amour de la patrie : & ils la regardent comme un lien entre les hommes.

Les hommes en effet ſe ſentent liés par quelque choſe de fort, lorſqu'ils ſongent que la même terre qui les a portés & nourris étant vivans, les recevra dans ſon ſein quand ils ſeront morts. „ Vo- „ tre demeure ſera la mienne ; votre Peuple ſera mon Peuple, di- „ ſoit Ruth à ſa belle-mere Noëmi ; je mourrai dans la terre où vous „ ſerez enterrée, & j'y choiſirai ma ſépulture. „ *Ruth. I. 16, 17.*

Joſeph mourant dit à ſes freres : „ Dieu vous viſitera & vous éta- „ blira dans la terre qu'il a promiſe à nos peres : emportez mes os „ avec vous. „ Ce fût là ſa derniere parole. Ce lui eſt une douceur en mourant, d'eſpérer de ſuivre ſes freres dans la terre que Dieu leur donne pour leur patrie, & ſes os y repoſeront plus tranquillement au milieu de ſes Citoyens. *Gen. I. 23, 24.*

C'eſt un ſentiment naturel à tous les Peuples. Thémiſtocle Athénien étoit banni de ſa patrie comme traître, il en machinoit la ruine avec le Roi de Perſe à qui il s'étoit livré : & toutefois en mourant il oublia Magnéſie, que le Roi lui avoit donnée, quoiqu'il y eût été ſi bien traité, & il ordonna à ſes amis de porter ſes os dans l'Attique pour les inhumer ſecrettement, à cauſe que la rigueur des décrets publics ne permettoit pas qu'on le fît d'une autre ſorte. Dans les approches de la mort où la raiſon revient & où la vengeance ceſſe, l'amour de la patrie ſe réveille : Il croit ſatisfaire à ſa patrie : Il croit être rappellé de ſon exil après ſa mort, & comme ils parloient alors, que la terre ſeroit plus bénigne & plus légère à ſes os. *Thucyd. l. 1.*

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. I.

C'eſt pourquoi les bons Citoyens s'affectionnent à leur terre natale. „ J'étois devant le Roi, dit Néhémias, & je lui préſentois à boi-
II. Eſd. II. 1, 2, 3, 6. „ re, & je paroiſſois languiſſant en ſa préſence, & le Roi me dit: „ Pourquoi votre viſage eſt-il ſi triſte, puiſque je ne vous vois point „ malade? Et je dis au Roi: Comment pourrois-je n'avoir pas le viſa- „ ge triſte, puiſque la Ville où mes peres ſont enſevelis eſt déſerte, „ & que ſes portes ſont brûlées? Si vous voulez me faire quelque „ grace, renvoyez-moi en Judée, en la terre du ſépulchre de mon „ pere, & je la rebâtirai. „

Etant arrivé en Judée, il appelle ſes Concitoyens, que l'amour
Ibid. 17. de leur commune Patrie uniſſoit enſemble: „ Vous ſçavez, dit-il, „ notre affliction. Jéruſalem eſt déſerte; ſes portes ſont conſumées „ par le feu; venez & uniſſons-nous pour la rebâtir. „

Tant que les Juifs demeurerent dans un pays étranger, & ſi éloi-
Pſeaume CXXXVI. gné de leur patrie, ils ne ceſſerent de pleurer, & d'enfler, pour ainſi parler, de leurs larmes les fleuves de Babylone en ſe ſouvenant de Sion: Ils ne pouvoient ſe réſoudre à chanter leurs agréables Cantiques, qui étoient les Cantiques du Seigneur dans une terre étrangère. Leurs inſtrumens de muſique, autrefois leur conſolation & leur joie, demeuroient ſuſpendus aux ſaules plantés ſur la
Pſeaume CXXXVI. 5, 6. rive, & ils en avoient perdu l'uſage. „ O Jéruſalem, diſoient-ils, ſi „ jamais je puis t'oublier, puiſſai-je m'oublier moi-même. „ Ceux que les vainqueurs avoient laiſſés dans leur terre natale s'eſtimoient heureux, & ils diſoient au Seigneur dans les Pſeaumes qu'ils lui
Pſ. CI. 14, 15. chantoient durant la captivité: „ Il eſt tems, ô Seigneur, que vous „ ayez pitié de Sion: Vos ſerviteurs en aiment les ruines mêmes & „ les pierres démolies: & leur terre natale, toute déſolée qu'elle „ eſt, a encore toute leur tendreſſe & toute leur compaſſion. „

ARTICLE III.

Pour former les Nations & unir les Peuples, il a fallu établir un Gouvernement.

I. PROPOSITION. *Tout ſe diviſe & ſe partialiſe parmi les hommes.*

IL ne ſuffit pas que les hommes habitent la même contrée, ou parlent un même langage, parce qu'étant devenus intraitables par la violence de leurs paſſions, & incompatibles par leurs humeurs différentes, ils ne pouvoient être unis, à moins que de ſe

Digitized by Google

soumettre tous ensemble à un même gouvernement qui les réglât tous.

Faute de cela Abraham & Loth ne peuvent compatir ensemble, & sont contraints de se séparer. „ La terre où ils étoient ne les „ pouvoit contenir, parce qu'ils étoient tous deux fort riches; & „ ils ne pouvoient demeurer ensemble: en sorte qu'il arrivoit des „ querelles entre leurs bergers. Enfin, il fallut pour s'accorder, que „ l'un allât à droite & l'autre à gauche. „ *Gen. XIII. 6, 7, 9.*

Si Abraham & Loth, deux hommes justes, & d'ailleurs si proches parens, ne peuvent s'accorder entr'eux, à cause de leurs domestiques, quel désordre n'arriveroit pas parmi les méchans?

II. PROPOSITION. *La seule autorité du gouvernement peut mettre un frein aux passions, & à la violence devenue naturelle aux hommes.*

„ Si vous voyez les pauvres calomniés & des jugemens violens, „ par lesquels la justice est renversée dans la province, le mal n'est „ pas sans remède; car au-dessus du Puissant, il y a de plus Puissans, „ & ceux-là même ont sur leur tête des Puissances plus absolues, & „ enfin le Roi de tout le Pays leur commande à tous. „ La justice n'a de soutien que l'autorité & la subordination des puissances. *Ecc. V. 7, 8.*

Cet ordre est le frein de la licence. Quand chacun fait ce qu'il veut, & n'a pour règle que ses désirs, tout va en confusion. Un Lévite viole ce qu'il y a de plus saint dans la Loi de Dieu. La cause qu'en donne l'Ecriture: „ C'est qu'en ce tems-là il n'y avoit point „ de Roi en Israël, & que chacun faisoit ce qu'il trouvoit à propos. „ *Jud. XVII. 6.*

C'est pourquoi quand les Enfans d'Israël sont prêts d'entrer dans la terre où ils devoient former un corps d'état & un peuple réglé, Moyse leur dit: „ Gardez-vous bien de faire là comme nous fai- „ sons ici, où chacun fait ce qu'il trouve à propos, parce que „ vous n'êtes pas encore arrivés au lieu de repos, & à la posses- „ sion que le Seigneur vous a destinée. „ *Deut. XII. 8, 9.*

III. PROPOSITION. *C'est par la seule autorité du gouvernement que l'union est établie parmi les hommes.*

Cet effet du commandement légitime nous est marqué par ces paroles souvent réitérées dans l'Ecriture, au commandement de Saül & de la puissance légitime. „ Tout Israël sortit comme un seul „ homme. Ils étoient quarante mille hommes, & toute cette mul- „ titude étoit comme un seul. „ Voilà quelle est l'unité d'un Peuple, *I. Reg. XI. 7. & ailleurs. I. Esd. II. 64.*

POLITIQUE, &c. LIV. I.

lorſque chacun renonçant à ſa volonté la tranſporte & la réunit à celle du Prince & du Magiſtrat. Autrement nulle union ; les peuples errent vagabonds comme un troupeau diſperſé. „ Que le Sei- „ gneur Dieu des eſprits dont toute chair eſt animée, donne à cet- „ te multitude un homme pour la gouverner, qui marche devant „ elle, qui la conduiſe de peur que le Peuple de Dieu ne ſoit „ comme des brebis qui n'ont point de Paſteur. „

Num. XXVII. 16, 17.

IV. PROPOSITION. *Dans un gouvernement réglé, chaque Particulier renonce au droit d'occuper par force ce qui lui convient.*

Otez le gouvernement, la terre & tous ſes biens ſont auſſi communs entre les hommes que l'air & la lumiere, Dieu dit à tous les hommes : „ Croiſſez & multipliez, & rempliſſez la terre. „ Il leur donne à tous indiſtinctement „ toute herbe qui porte ſon germe ſur „ la terre, & tous les bois qui y naiſſent. „ Selon ce droit primitif de la nature, nul n'a de droit particulier ſur quoi que ce ſoit, & tout eſt en proie à tous.

Gen. I. 28, IX. 7. Gen. I. 29.

Dans un gouvernement réglé, nul Particulier n'a droit de rien occuper. Abraham étant dans la Paleſtine demande aux Seigneurs du pays juſqu'à la terre où il enterra ſa femme Sara. „ Donnez-moi „ droit de ſépulture parmi vous. „

Gen. XXIII. 4.

Moyſe ordonne qu'après la conquête de la terre de Chanaan, elle ſoit diſtribuée au peuple par l'autorité du ſouverain Magiſtrat. „ Joſué, dit-il, vous conduira ; Et après, il dit à Joſué lui-même : „ Vous introduirez le Peuple dans la terre que Dieu lui a promiſe, „ & vous la lui diſtribuerez par ſort. „

Deut. XXXI. 3, 7.

Joſue, XIII, XIV, &c.

La choſe fut ainſi exécutée. Joſué avec le conſeil fit le partage entre les Tribus & entre les Particuliers, ſelon le projet & les ordres de Moyſe.

De-là eſt né le droit de propriété : & en général tout droit doit venir de l'autorité publique, ſans qu'il ſoit permis de rien envahir, ni de rien attenter par la force.

V. PROPOSITION. *Par le gouvernement chaque Particulier devient plus fort.*

La raiſon eſt que chacun eſt ſecouru. Toutes les forces de la Nation concourent en un, & le Magiſtrat ſouverain a droit de les réunir. „ Race rebelle & méchante, dit Moyſe à ceux de Ruben, „ demeurerez-vous en repos pendant que vos freres iront au „ combat ?

Num. XXXII. 6, 14, 17, 18.

Digitized by Google

„ combat? Non, répondent-ils, nous marcherons avancés à la tête „ de nos freres, & ne retournerons point dans nos maisons jusqu'à „ ce qu'ils soient en possession de leur héritage. „

Ainsi le Magistrat souverain a en sa main toutes les forces de la Nation qui se soumet à lui obéir. „ Nous ferons, dit tout le peuple „ à Josué, tout ce que vous nous commanderez : nous irons par- „ tout où vous nous enverrez. Qui résistera à vos paroles & ne sera „ pas obéissant à tous vos ordres, qu'il meure. Soyez ferme seule- „ ment & agissez avec vigueur. „ *Jos. I. 16, 18.*

Toute la force est transportée au Magistrat souverain, chacun l'affermit au préjudice de la sienne, & renonce à sa propre vie en cas qu'il désobéisse. On y gagne ; car on retrouve en la personne de ce suprême Magistrat, plus de force qu'on n'en a quitté pour l'autoriser ; puisqu'on y retrouve toute la force de la Nation réunie ensemble pour nous secourir.

Ainsi un Particulier est en repos contre l'oppression & la violence, parce qu'il a en la personne du Prince un défenseur invincible, & plus fort sans comparaison que tous ceux du Peuple qui entreprendroient de l'opprimer.

Le Magistrat souverain a intérêt de garantir de la force tous les Particuliers, parce que si une autre force que la sienne prévaut parmi le Peuple, son autorité & sa vie est en péril.

Les hommes superbes & violents sont ennemis de l'autorité, & leur discours naturel est de dire : „ Qui est notre maître ? *Ps. XI. 5.*

„ La multitude du Peuple fait la dignité du Roi. „ S'il le laisse dis- *Prov. XIV. 28.*
siper & accabler par les hommes violents, il se fait tort à lui-même.

Ainsi le Magistrat souverain est l'ennemi naturel de toutes les violences. „ Ceux qui agissent avec violence sont en abomination *Prov. XVI. 12.*
„ devant le Roi, parce que son Thrône est affermi par la justice. „

Le Prince est donc par sa charge à chaque Particulier : „ Un abri *Is. XXXII. 2.*
„ pour se mettre à couvert du vent & de la tempête, & un rocher „ avancé sous lequel il se met à l'ombre dans une terre séche & brû- „ lante. La justice établit la paix ; il n'y a rien de plus beau que de *Ibid. 17, 18.*
„ voir les hommes vivre tranquillement : chacun est en sûreté dans „ sa tente, & joüit du repos & de l'abondance. „ Voilà les fruits naturels d'un gouvernement réglé.

En voulant tout donner à la force, chacun se trouve foible dans ses prétentions les plus légitimes, par la multitude des concurrens contre qui il faut être prêt. Mais sous un pouvoir légitime chacun se trouve fort, en mettant toute la force dans le Magistrat,

Digitized by Google

qui a intérêt de tenir tout en paix pour être lui-même en sûreté.

POLITIQUE, &c. LIV. I.

Dans un gouvernement réglé, les veuves, les orphelins, les pupilles, les enfans même dans le berceau sont forts. Leur bien leur est conservé; le Public prend soin de leur éducation; leurs droits sont défendus, & leur cause est la cause propre du Magistrat. Toute l'Ecriture le charge de faire justice au pauvre, au foible, à la veuve, à l'orphelin & au pupille.

Deut. X. 18. *Psal.* LXXXI. 3, *& ailleurs.*

C'est donc avec raison que S. Paul nous recommande „ de prier „ persévéramment, & avec instance pour les Rois, & pour tous „ ceux qui sont constitués en dignité, afin que nous passions tran„ quillement notre vie, en toute piété & chasteté. „

1. Tim. II. 1, 2.

De tout cela il résulte qu'il n'y a point de pire état que l'anarchie, c'est-à-dire, l'état où il n'y a point de gouvernement, ni d'autorité. Où tout le monde veut faire ce qu'il veut, nul ne fait ce qu'il veut; où il n'y a point de maître, tout le monde est maître; où tout le monde est maître, tout le monde est esclave.

VI. PROPOSITION. *Le gouvernement se perpétue & rend les Etats immortels.*

Num. XXVII. 16, 17. *Ibid.* 22, 23.

Quand Dieu déclare à Moyse qu'il va mourir, Moyse lui dit aussitôt: „ Donnez, Seigneur, à ce peuple quelqu'un qui le gouverne. „ Ensuite par l'ordre de Dieu, Moyse établit Josué pour lui succéder: „ En présence du grand Prêtre Eléazar & de tout le peuple, & lui impose les mains: „ En signe que la puissance se continuoit de l'un à l'autre.

Jos. I. 17.

Après la mort de Moyse, tout le Peuple reconnoît Josué. „ Nous „ vous obéirons en toutes choses comme nous avons fait à Moyse. „ Le Prince meurt; mais l'autorité est immortelle, & l'état subsiste toujours. C'est pourquoi les mêmes desseins se continuent. La guerre commencée se poursuit. Et Moyse revit en Josué. „ Souvenez„ vous, dit-il, à ceux de Ruben, de ce que vous a commandé „ Moyse; Et un peu après: Vous posséderez la terre que le serviteur „ de Dieu Moyse vous a donnée. „

Ibid. 9, 10, 11. *Ibid.* 13, 14, 16.

Il faut bien que les Princes changent, puisque les hommes sont mortels: mais le Gouvernement ne doit pas changer; l'autorité demeure ferme, les conseils sont suivis, & éternels.

Après la mort de Saül, David dit à ceux de Jabes-Galaad qui avoient bien servi ce Prince: „ Prenez courage, & soyez toujours „ gens de cœur: parce qu'encore que votre maître Saül soit mort, „ la maison de Juda m'a sacré Roi. „

II. Reg. II. 7.

Digitized by Google

Il leur veut faire entendre que comme l'autorité ne meurt jamais, ils doivent continuer leurs ſervices, dont le mérite eſt immortel dans un Etat bien réglé.

ARTICLE IV.

Des Loix.

I. PROPOSITION. *Il faut joindre les Loix au gouvernement pour le mettre dans ſa perfection.*

C'Eſt-à-dire, qu'il ne ſuffit pas que le Prince, ou que le Magiſtrat ſouverain régle les cas qui ſurviennent ſuivant l'occurrence : mais qu'il faut établir des régles générales de conduite, afin que le gouvernement ſoit conſtant, & uniforme : Et c'eſt ce qu'on appelle Loix.

II. PROPOSITION. *On poſe les principes primitifs de toutes les Loix.*

Toutes les Loix ſont fondées ſur la premiere de toutes les Loix qui eſt celle de la nature, c'eſt-à-dire, ſur la droite raiſon, & ſur l'équité naturelle. Les Loix doivent régler les choſes divines & humaines, publiques & particulieres ; & ſont commencées par la nature, ſelon ce que dit S. Paul : „ Que les Gentils qui n'ont pas „ de Loi, faiſant naturellement ce qui eſt de la Loi, ſe font une „ Loi à eux-mêmes, & montrent l'œuvre de la Loi écrite dans „ leurs cœurs par le témoignage de leurs conſciences, & les penſées „ intérieures qui s'accuſent mutuellement, & ſe défendent auſſi l'une „ contre l'autre. „ *Rom. II. 14, 15.*

Les Loix doivent établir le Droit ſacré & prophane, le Droit public & particulier ; en un mot la droite obſervance des choſes divines & humaines parmi les Citoyens, avec les châtimens & les récompenſes.

Il faut donc, avant toutes choſes, régler le culte de Dieu. C'eſt par où commence Moyſe, & il poſe ce fondement de la ſociété des Iſraélites. A la tête du Décalogue on voit ce Précepte fondamental : „ Je ſuis le Seigneur, tu n'auras point de Dieux étran- „ gers, &c. „ *Exod. XX. 4, 5, 6, &c.*

Enſuite viennent les préceptes qui regardent la ſociété. „ Tu ne „ tueras point, tu ne déroberas point, & les autres. „ Tel eſt l'ordre général de toute légiſlation. *Ibid. 4.*

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. I.

III. PROPOSITION. *Il y a un ordre dans les Loix.*

Le premier principe des Loix eſt de reconnoître la Divinité, d'où nous viennent tous les biens & l'être même. „ Crains Dieu & obſerve ſes commandemens; c'eſt là tout l'homme. „ Et l'autre eſt: „ De faire à autrui comme nous voulons qui nous ſoit fait. „

Eccl. XII. 13. *Matth. VII. 12.* *Luc. VI. 31.*

IV. PROPOSITION. *Un grand Roi explique les caractères des Loix.*

Pſ. XVIII. 8. L'intérêt & la paſſion corrompent les hommes. La Loi eſt ſans intérêt & ſans paſſion: „ Elle eſt ſans tache & ſans corruption, elle „ dirige les ames, elle eſt fidéle: elle parle ſans déguiſement & ſans flatterie. „ Elle rend ſages les enfans: elle prévient en eux l'expérience, & les remplit dès leur premier âge de bonnes maximes.

Ibid. 9. „ Elle eſt droite & réjoüit le cœur. „ On eſt ravi de voir comme elle eſt égale à tout le monde, & comme au milieu de la corruption elle

Ibid. 10. conſerve ſon intégrité. „ Elle eſt pleine de lumieres: dans la Loi ſont „ recueillies les lumieres les plus pures de la raiſon. Elle eſt véritable, & ſe juſtifie par elle-même: „ car elle ſuit les premiers principes de l'équité naturelle, dont perſonne ne diſconvient que ceux

Ibid. 11. qui ſont tout-à-fait aveugles. „ Elle eſt plus déſirable que l'or, & „ plus douce que le miel; d'elle vient l'abondance & le repos. „

David remarque dans la Loi de Dieu ces propriétés excellentes, ſans leſquelles il n'y a point de Loi véritable.

V. PROPOSITION. *La Loi punit & récompenſe.*

C'eſt pourquoi la Loi de Moyſe ſe trouve par-tout accompagnée de châtimens: voici le principe qui les rend auſſi juſtes que néceſſaires. La premiere de toutes les Loix, comme nous l'avons remarqué, eſt celle de ne point faire à autrui ce que nous ne voulons pas qui nous ſoit fait. Ceux qui ſortent de cette Loi primitive, ſi droite & ſi équitable, dès-là méritent qu'on leur faſſe ce qu'ils ne veulent pas qui leur ſoit fait: ils ont fait ſouffrir aux autres ce qu'ils ne vouloient pas qu'on leur fît, ils méritent qu'on leur faſſe ſouffrir ce qu'ils ne veulent pas. C'eſt le juſte fondement des châtimens, conformément à cette parole prononcée contre Babylone.

Jer. L. 15. „ Prenez vengeance d'elle, faites-lui comme elle a fait. „ Elle n'a épargné perſonne, ne l'épargnez pas; elle a fait ſouffrir les autres, faites-la ſouffrir.

Sur le même principe ſont fondées les récompenſes. Qui ſert le public ou les particuliers, le public & les particuliers le doivent ſervir.

Digitized by Google

VI. PROPOSITION. *La Loi eſt ſacrée & inviolable.*

Pour entendre parfaitement la nature de la Loi, il faut remarquer que tous ceux qui en ont bien parlé, l'ont regardée dans ſon origine comme un pacte & un traité ſolemnel par lequel les hommes conviennent enſemble par l'autorité des Princes, de ce qui eſt néceſſaire pour former leur ſociété.

On ne peut pas dire par-là que l'autorité des Loix dépende du conſentement & acquieſcement des Peuples: mais ſeulement que le Prince qui, d'ailleurs par ſon caractère n'a d'autre intérêt que celui du Public, eſt aſſiſté des plus ſages têtes de la Nation, & appuyé ſur l'expérience des ſiécles paſſés.

Cette vérité conſtante parmi tous les hommes eſt expliquée admirablement dans l'Ecriture. Dieu aſſemble ſon Peuple, leur fait à tous propoſer la Loi, par laquelle il établiſſoit le Droit ſacré & profane, public & particulier de la Nation, & les en fait tous convenir en ſa préſence. „ Moyſe convoqua tout le Peuple. Et comme il leur avoit *Deut. XXIX.* „ déja récité tous les articles de cette Loi, il leur dit: Gardez les *2, 9, 10, 11,* „ paroles de ce pacte & les accompliſſez, afin que vous entendiez *12, 13, 14,* „ ce que vous avez à faire. Vous êtes tous ici devant le Seigneur *15.* „ votre Dieu, vos Chefs, vos Tribus, vos Sénateurs, vos Docteurs, „ tout le Peuple d'Iſraël, vos enfans, vos femmes, & l'étranger qui „ ſe trouve mêlé avec vous dans le camp, afin que tous enſemble „ vous vous obligiez à l'alliance du Seigneur, & au ſerment que le „ Seigneur fait avec vous. Et que vous ſoyez ſon Peuple, & qu'il „ ſoit votre Dieu. Et je ne fais pas ce Traité avec vous ſeuls, mais „ je le fais pour tous préſens & abſens.„

Moyſe reçoit ce traité au nom de tout le Peuple qui lui avoit donné ſon conſentement. „ J'ai été, dit-il, le Médiateur entre Dieu *Deut. V. 5.* „ & vous, & le dépoſitaire des paroles qu'il vous donnoit, & vous „ à lui. „

Tout le Peuple conſent expreſſément au Traité. Les Lévites diſent à haute voix: „ Maudit celui qui ne demeure pas ferme dans *Deut. XXVII.* „ toutes les paroles de cette Loi; & ne les accomplit pas, & tout le *14, 26.* „ Peuple répond, Amen, qu'il ſoit ainſi. *Joſ. VIII.* *30, &c.*

Il faut remarquer que Dieu n'avoit pas beſoin du conſentement des hommes pour autoriſer ſa Loi, parce qu'il eſt leur Créateur, qu'il peut les obliger à ce qu'il lui plaît; & toutefois pour rendre la choſe plus ſolemnelle & plus ferme, il les oblige à la Loi par un traité exprès & volontaire.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. I.

VII. PROPOSITION. *La Loi eſt réputée avoir une origine divine.*

Le traité qu'on vient d'entendre a un double effet : il unit le Peuple à Dieu, & il unit le Peuple en ſoi-même.

Le Peuple ne pouvoit s'unir en ſoi-même par une ſociété inviolable, ſi le traité n'en étoit fait dans ſon fond en préſence d'une puiſſance ſupérieure, telle que celle de Dieu, protecteur naturel de la ſociété humaine, & inévitable vengeur de toute contravention à la Loi.

Mais quand les hommes s'obligent à Dieu lui promettant de garder, tant envers lui qu'entr'eux, tous les articles de la Loi qu'il leur propoſe, alors la convention eſt inviolable, autoriſée par une puiſſance à laquelle tout eſt ſoumis.

C'eſt pourquoi tous les Peuples ont voulu donner à leurs Loix une origine divine, & ceux qui ne l'ont pas eue ont feint de l'avoir.

Minos ſe vantoit d'avoir appris de Jupiter les Loix qu'il donna à ceux de Créte ; ainſi Lycurgue, ainſi Numa, ainſi tous les autres Légiſlateurs ont voulu que la convention par laquelle les Peuples s'obligeoient entr'eux à garder les Loix, fût affermie par l'autorité divine, afin que perſonne ne pût s'en dédire.

Platon dans ſa République, & dans ſon livre des Loix, n'en propoſe aucune qu'il ne veuille faire confirmer par l'oracle avant qu'elles ſoient reçues, & c'eſt ainſi que les Loix deviennent ſacrées & inviolables.

VIII. PROPOSITION. *Il y a des Loix fondamentales qu'on ne peut changer ; il eſt même très-dangereux de changer ſans néceſſité celles qui ne le ſont pas.*

C'eſt principalement de ces Loix fondamentales qu'il eſt écrit : Qu'en les violant, on ébranle tous les fondemens de la terre :

Pſ. LXXXI. 5. „ Après quoi il ne reſte plus que la chûte des Empires. „

En général les Loix ne ſont pas Loix, ſi elles n'ont quelque choſe d'inviolable. Pour marquer leur ſolidité & leur fermeté, Moyſe

Deut. XXVII. 8. Joſ. VIII. 32. ordonne : „ Qu'elles ſoient toutes écrites nettement & viſiblement „ ſur des pierres. Joſué accomplit ce commandement. „

Les autres Peuples civiliſés conviennent de cette maxime.

Eſt. I. 19. „ Qu'il ſoit fait un édit & qu'il ſoit écrit ſelon la Loi inviolable des „ Perſes & des Médes : „ diſent à Aſſuerus les Sages de ſon conſeil qui étoient toujours près de ſa perſonne. „ Ces Sages ſçavoient les

Ibid. 13. „ Loix & le Droit des anciens. „ Cet attachement aux Loix & aux anciennes maximes affermit la ſociété & rend les Etats immortels.

Digitized by Google

On perd la vénération pour les Loix quand on les voit si souvent changer. C'est alors que les Nations semblent chanceler comme troublées, & prises de vin, ainsi que parlent les Prophétes. L'esprit de vertige les possède & leur chûte est inévitable. „ Parce que les „ Peuples ont violé les Loix, changé le droit public, & rompu les „ pactes les plus solemnels. „ C'est l'état d'un malade inquiet qui ne sçait quel mouvement se donner.

POLITIQUE, &c. LIV. I.

Is. XIX. 14. *Ibid. XXIV. 5.*

„ Je hais deux Nations, dit le sage fils de Sirac, & la troisiéme „ n'est pas une Nation : c'est le Peuple insensé qui demeure dans „ Sichem. „ C'est-à-dire, le Peuple de Samarie, qui ayant renversé l'ordre, oublié la Loi, établi une Religion & une Loi arbitraire, ne mérite pas le nom de Peuple.

Eccli. L. 27, 28.

On tombe dans cet état, quand les Loix sont variables & sans consistence, c'est-à-dire, quand elles cessent d'être Loix.

ARTICLE V.

Conséquences des principes généraux de l'Humanité.

UNIQUE PROPOSITION.

Le partage des biens entre les hommes, & la division des hommes mêmes en Peuples & en Nations, ne doit point altérer la société générale du genre-humain.

„ SI quelqu'un de vos freres est réduit à la pauvreté, n'endurcissez „ pas votre cœur & ne lui resserrez pas votre main; mais ouvrez-„ la au pauvre, & prêtez-lui tout ce dont vous verrez qu'il aura besoin. „ Que cette pensée impie ne vous vienne point dans l'esprit : Le „ septiéme an arrive où selon la Loi toutes les obligations pour det-„ tes sont annullées. Ne vous détournez pas pour cela du pauvre, de „ peur qu'il ne crie contre vous devant le Seigneur, & que votre „ conduite vous tourne à péché; mais donnez-lui & le secourez sans „ aucun détour ni artifice, afin que le Seigneur vous béniſſe. „

Deut. XV. 1, 8, 9, 10.

La Loi seroit trop inhumaine si en partageant les biens, elle ne donnoit pas aux Pauvres quelque recours sur les riches. Elle ordonne dans cet esprit d'exiger ses dettes avec grande modération. „ Ne prenez point à votre frere les instrumens nécessaires pour la „ vie, comme la meule dont il mout son blé; car autrement il vous „ auroit engagé sa propre vie. S'il vous doit n'entrez pas dans sa „ maison pour prendre des gages, mais demeurez dehors, & rece-

Deut. XXIV. 6, 10, 11, 12, 13.

Digitized by Google

Politique, &c. Liv. I.

„ vez ce qu'il vous apportera. Et s'il eſt ſi pauvre qu'il ſoit contraint „ de vous donner ſa couverture, qu'elle ne paſſe pas la nuit chez „ vous; mais rendez-la à votre frere, afin que dormant dans ſa cou- „ verture il vous béniſſe, & vous ſerez juſte devant le Seigneur. „

La Loi s'étudie en toutes choſes à entretenir dans les Citoyens cet eſprit de ſecours mutuel. „ Quand vous verrez s'égarer, dit- „ elle, le bœuf ou la brebis de votre frere, ne paſſez pas outre ſans „ les retirer: Quand vous ne connoîtriez pas celui à qui elle eſt, ou „ qu'il ne vous toucheroit en rien, menez ſon animal en votre mai- „ ſon juſqu'à ce que votre frere le vienne requerir: Faites-en de mê- „ me de ſon âne & de ſon habit, & de toutes les autres choſes qu'il „ pourroit avoir perdues: Si vous les trouvez ne les négligez pas „ comme choſes appartenantes à autrui. „ C'eſt-à-dire, prenez-en ſoin comme ſi elle étoit à vous, pour la rendre ſoigneuſement à celui qui l'a perdue.

Deut. XXII. 1, 2, 3.

Par ces Loix il n'y a point de partage qui empêche que je n'aie ſoin de ce qui eſt à autrui, comme s'il étoit à moi-même; & que je ne faſſe part à autrui de ce que j'ai, comme s'il étoit véritablement à lui.

C'eſt ainſi que la Loi remet en quelque ſorte en communauté les biens qui ont été partagés, pour la commodité publique & particuliere.

Elle laiſſe même dans les terres ſi juſtement partagées quelque marque de l'ancienne communauté; mais réduite à certaines bornes pour l'ordre public. „ Vous pouvez, dit-elle, entrer dans la vigne „ de votre prochain & y manger du raiſin tant que vous voudrez; „ mais non pas l'emporter dehors. Si vous entrez dans les blés de „ votre ami, vous en pourrez cueillir des épis & les froiſſer avec la „ main, mais non pas les couper avec la faucille.

Deut. XXIII. 24, 25.

„ Quand vous ferez votre moiſſon, ſi vous oubliez quelque ger- „ be, ne retournez pas ſur vos pas pour l'enlever, mais laiſſez-la en- „ lever à l'étranger, au pupille & à la veuve, afin que le Seigneur „ vous béniſſe dans tous les travaux de vos mains. „ Il ordonne la même choſe des olives & des raiſins dans la vendange.

Deut. XXIV. 19, 20, 21.

Moyſe rappelle par ce moyen dans la mémoire des poſſeſſeurs, qu'ils doivent toujours regarder la terre, comme la mere commune & la nourrice de tous les hommes, & ne veut pas que le partage qu'on en a fait, leur faſſe oublier le droit primitif de la nature.

Il comprend les étrangers dans ce droit. „ Laiſſez, dit-il, ces oli- „ ves, ces raiſins & ces gerbes oubliées à l'étranger, au pupille & à „ la veuve. „

Ibid. 24.

Il

Il recommande particulierement dans les jugemens l'étranger & le pupille, honorant en tout la ſociété du genre-humain. „Ne per- „vertis point, dit-il, le jugement de l'étranger & du pupille: Sou- „viens-toi que tu as été étranger, & eſclave en Egypte.„ Politique, &c. Liv. I.

Il eſt ſi loin de vouloir qu'on manque d'humanité aux étrangers, qu'il étend même en quelque façon cette humanité juſqu'aux animaux. Quand on trouve un oiſeau qui couve, le légiſlateur défend „De prendre enſemble la mere & les petits, Laiſſe-la aller, dit-il, „ſi tu lui ôtes ſes petits.„ Comme s'il diſoit, Elle perd aſſez en les perdant, ſans perdre encore ſa liberté. *Ibid.* 17, 28. *Deut.* XXII. 6, 7.

Dans le même eſprit de douceur, la Loi défend „De cuire le „chevreau dans le lait de ſa mere: Et de lier la bouche, c'eſt-à-dire, „de refuſer la nourriture au bœuf qui travaille à battre le blé.„ *Deut.* XIV. 21. *Deut.* XXV. 4.

„Eſt-ce que Dieu a ſoin des bœufs?„ comme dit ſaint Paul: A-t-il fait la Loi pour eux, & pour les chevreaux, & pour les bêtes; & ne paroît-il pas qu'il a voulu inſpirer aux hommes la douceur & l'humanité en toutes choſes; afin qu'étant doux aux animaux, ils ſentent mieux ce qu'ils doivent à leurs ſemblables. 1. *Cor.* IX. 9.

Il ne faut donc pas penſer que les bornes qui ſéparent les terres des Particuliers & les Etats, ſoient faites pour mettre la diviſion dans le genre-humain; mais pour faire ſeulement qu'on n'attente rien les uns ſur les autres, & que chacun reſpecte le repos d'autrui. C'eſt pour cela qu'il eſt dit: „Ne tranſporte point les bornes qu'ont mis „les anciens dans la terre que t'a donné le Seigneur ton Dieu.„ Et encore „Maudit celui qui remue les bornes de ſon voiſin.„ *Deut.* XIX. 14. *Deut.* XXVII. 17.

Il faut encore plus reſpecter les bornes qui ſéparent les Etats, que celles qui ſéparent les Particuliers; & on doit garder la ſociété que Dieu a établie entre tous les hommes.

Il n'y a que certains Peuples maudits & abominables, avec qui toute ſociété eſt interdite, à cauſe de leur effroyable corruption qui ſe répandroit ſur leurs alliés. „N'aie point, dit la Loi, de ſociété „avec ces Peuples, ne leur donne point ta fille, ne prends pas la „leur pour ton fils, parce qu'ils le ſéduiront & le feront ſervir aux „Dieux étrangers.„ *Deut.* VII. 2, 3, 4.

Hors de-là Dieu défend ces averſions qu'ont les Peuples les uns pour les autres, & au contraire, il fait valoir tous les liens de la ſociété qui ſont entr'eux. „N'ayez point en exécration l'Iduméen, „parce que vous venez de même ſang; ni l'Egyptien, parce que „vous avez été étrangers dans ſa terre.„ *Deut.* XXIII. 7.

Auſſi eſt-il demeuré parmi tous les Peuples certains principes

communs de société & de concorde. Les Peuples les plus éloignés s'unissent par le commerce, & conviennent qu'il faut garder la foi & les traités. Il y a dans tous les Peuples civilisés certaines personnes à qui tout le genre-humain semble avoir donné une sûreté pour entretenir le commerce entre les Nations. La guerre même n'empêche pas ce commerce; les Ambassadeurs sont regardés comme personnes sacrées: qui viole leur caractère est en horreur; & David prit avec raison une vengeance terrible des Ammonites, & de leur Roi, qui avoit maltraité ses Ambassadeurs.

POLITIQUE, &c. LIV. I.

2. Reg. X. 3, 4. XII. 31.

Les Peuples qui ne connoissent pas ces Loix de société sont Peuples inhumains, barbares, ennemis de toute justice, & du genre-humain, que l'Écriture appelle du nom odieux „ de gens sans foi „ & sans alliance.„

Rom. I. 31.

Voici une belle régle de S. Augustin pour l'application de la Charité. „ Où la raison est égale, il faut que le sort décide. L'obli„ gation de s'entre-aimer est égale dans tous les hommes, & pour „ tous les hommes. Mais comme on ne peut pas également les servir „ tous, on doit s'attacher principalement à servir ceux que les *lieux*, „ les tems & autres rencontres semblables nous unissent d'une façon „ particuliere comme par une espéce de sort.

S. August. de Doct. Christ. lib. 1°. cap. XXVIII.

ARTICLE VI.

De l'amour de la Patrie.

I. PROPOSITION. *Il faut être bon Citoyen, & sacrifier à sa Patrie dans le besoin tout ce qu'on a, & sa propre vie: où il est parlé de la guerre.*

SI l'on est obligé d'aimer tous les hommes, & qu'à vrai dire, il n'y ait point d'étranger pour le Chrétien, à plus forte raison doit-il aimer ses Concitoyens. Tout l'amour qu'on a pour soi-même, pour sa famille, & pour ses amis, se réunit dans l'amour qu'on a pour sa patrie, où notre bonheur & celui de nos familles & de nos amis est renfermé.

C'est pourquoi les séditieux qui n'aiment pas leur pays & y portent la division, sont l'exécration du genre-humain. La terre ne les peut pas supporter & s'ouvre pour les engloutir. C'est ainsi que périrent Coré, Dathan, & Abiron. „ S'ils périssent, dit Moyse, com„ me les autres hommes; s'ils sont frappés d'une plaie ordinaire, le „ Seigneur ne m'a pas envoyé: mais si Dieu fait quelque chose d'ex-

Num. XVI. 28, &c.

Digitized by Google

„ traordinaire, & que la terre ouvre sa bouche pour les engloutir „ eux, & tout ce qui leur appartient, ensorte qu'on les voie entrer „ tous vivans dans les enfers, vous connoîtrez qu'ils ont blasphémé „ contre le Seigneur. A peine avoit-il cessé de parler, que la terre „ s'ouvrit sous leurs pieds, & les dévora avec leur tente, & tout ce „ qui leur appartenoit.

Ainsi méritoient d'être retranchés ceux qui mettoient la division parmi le Peuple. Il ne faut point avoir de société avec eux; en approcher, c'est approcher de la peste. „ Retirez-vous, dit Moyse, „ de la tente de ces impies, & ne touchez rien de ce qui leur appar- „ tient, de peur que vous ne soyez enveloppés dans leurs péchés & „ dans leur perte. „ *Num. XVI. 26.*

On ne doit point épargner ses biens quand il s'agit de servir la patrie. Gédeon dit à ceux de Soccoth. „ Donnez de quoi vivre „ aux soldats qui sont avec moi, parce qu'ils défaillent, afin que „ nous poursuivions les ennemis. „ Ils refusent, & Gédeon en fait un juste châtiment. Qui sert le Public, sert chaque Particulier. Il faut même, sans hésiter, exposer sa vie pour son pays. Ce sentiment est commun à tous les Peuples, & sur-tout il paroît dans le Peuple de Dieu. *Jud. VIII. 5, 15, 16, 17.*

Dans les besoins de l'Etat, tout le monde, sans exception, étoit obligé d'aller à la guerre, & c'est pourquoi les armées étoient si nombreuses.

La ville de Jabes en Galaad assiégée & réduite à l'extrémité par Naas, Roi des Ammonites, envoie exposer son péril extrême à Saül: „ Qui aussi-tôt fait couper un bœuf en douze morceaux qu'il envoya „ aux confins de chacune des douze tribus avec cet édit: Qui ne „ sortira pas avec Saül & Samuel, ses bœufs seront ainsi mis en piéces: & aussi-tôt tout le Peuple s'assembla comme un seul homme: „ & Saül en fit la revûe à Besech, & ils se trouverent d'Israël trois „ cens mille, & trente mille de Juda: & ils dirent aux envoyés de „ Jabes, Demain vous serez délivrés. „ *I. Reg. XI. 7, 8, 9.*

Ces convocations étoient ordinaires, & il faudroit transcrire toute l'histoire du Peuple de Dieu pour en rapporter tous les exemples.

C'étoit un sujet de plainte à ceux qui n'étoient pas appellés, & ils le prenoient à affront. „ Ceux d'Ephraïm dirent à Gédeon: Quel „ dessein avez-vous eu de ne nous point appeller quand vous alliez „ combattre contre Madian? ce qu'ils dirent d'un ton de colère, & „ en vinrent presque à la force, & Gédeon les appaisa en loüant „ leur valeur. „ *Jud. VIII. 1, 2, 3.*

Digitized by Google

Politique, &c. Liv. I.

Ils firent la même plainte à Jephté, & la choſe alla juſqu'à la ſédition : tant on ſe piquoit d'honneur d'être convoqué en ces occaſions. Chacun expoſoit ſa vie, non-ſeulement pour tout le Peuple, mais pour ſa ſeule Tribu. „Ma Tribu, dit Jephté, avoit querelle
Jud. XII. 1, 2, 3. „contre les Ammonites; ce que voyant, j'ai mis mon ame en mes „mains (noble façon de parler, qui ſignifioit expoſer ſa vie) & j'ai „fait la guerre aux Ammonites.„

C'eſt une honte de demeurer en repos dans ſa maiſon, pendant que nos Citoyens ſont dans le travail & dans le péril pour la commune patrie. David envoya Urie ſe repoſer chez lui, & ce bon ſujet
2. Reg. XI. 10, 11. répondit : „L'Arche de Dieu & tout Iſraël & Juda ſont ſous des „tentes, mon ſeigneur Joab, & tous les ſerviteurs du Roi, mon ſei„gneur, couchent ſur la terre : & moi j'entrerai dans ma maiſon „pour y manger à mon aiſe, & y être avec ma femme ! par votre „vie je ne ferai point une choſe ſi indigne.„

Il n'y a plus de joie pour un bon Citoyen, quand ſa patrie eſt ruinée. De-là ce diſcours de Mathatias, chef de la Maiſon des Aſmo-
1. Mach. XI. 7, 8, &c. néens, ou Machabées : „Malheur à moi ! pourquoi ſuis-je né pour „voir la ruine de mon Peuple, & celle de la Cité Sainte ? puis-je y „demeurer davantage la voyant livrée à ſes ennemis, & ſon San„ctuaire dans la main des étrangers ? ſon temple eſt déshonoré com„me un homme de néant, ſes vieillards & ſes enfans ſont maſſacrés „au milieu de ſes rues, & ſa jeuneſſe a péri dans la guerre : quelle „Nation n'a point ravagé ſon Royaume, & ne s'eſt point enrichie „de ſes dépouilles ? on lui a ravi tous ſes ornemens ; de libre, elle „eſt devenue eſclave, tout notre éclat, toute notre gloire, tout ce „qu'il y avoit parmi nous de ſacré, a été ſouillé par les Gentils : & „comment après cela pourrions-nous vivre ? „

On voit là toutes les choſes qui uniſſent les Citoyens entr'eux & avec leur patrie : les autels & les ſacrifices, la gloire, les biens, le repos & la ſûreté de la vie, en un mot la ſociété des choſes divines & humaines. Mathatias touché de toutes ces choſes, déclare qu'il ne peut plus vivre voyant ſes Citoyens en proie, & ſa patrie déſolée.
Ibid. 14. „En diſant ces paroles, lui & ſes enfans déchirérent leurs habits, ſe „couvrirent de cilices, & ſe mirent à gémir.„

Lam. de Jer. „Ainſi faiſoit Jérémie, lorſque ſon Peuple étant mené en capti„vité, & la Sainte Cité étant déſolée, plein d'une douleur amère, „il prononça en gémiſſant ces lamentations : „qui attendriſſent encore ceux qui les entendent.

Le même Prophéte dit à Baruch, qui, dans la ruine de ſon pays,

Digitized by Google

songeoit encore à lui-même, & à sa fortune : „ Voici, ô Baruch, ce „ que te dit le Seigneur Dieu d'Israël : J'ai détruit le pays que j'avois „ bâti, j'ai arraché les enfans d'Israël que j'avois planté, & j'ai ruiné „ toute cette terre : & tu cherches encore pour toi de grandes cho- „ ses ? ne le fais pas, contente-toi que je te sauve la vie. „ *Jer. XLV. 1, 2, 4, 5.*

Ce n'est pas assez de pleurer les maux de ses Citoyens & de son pays ; il faut exposer sa vie pour leur service. C'est à quoi Mathatias excite en mourant toute sa famille. „ L'orgueil & la tyrannie ont „ prévalu : voici des tems de malheur & de ruine pour vous, prenez „ donc courage, mes enfans ; soyez zélateurs de la Loi, & mourez „ pour le testament de vos peres. „ *I. Mach. XI. 51, &c.*

Ce sentiment demeura gravé dans le cœur de ses enfans ; il n'y a rien de plus ordinaire dans la bouche de Judas, de Jonathas, & de Simon que ces paroles ; Mourons pour notre Peuple & pour nos freres. „ Prenez courage, dit Judas, & soyez tous gens de cœur : „ combattez vaillamment ces Nations armées pour notre ruine. „ Il vaut mieux mourir à la guerre que de voir périr notre pays & le „ Sanctuaire. Et encore : A Dieu ne plaise que nous fuyons devant „ l'ennemi ; si notre heure de mourir est arrivée, mourons en gens de „ cœur pour nos freres, & ne mettons point de tache à notre gloire. „ *Ibid. III. 59. Ibid. IX. 10.*

L'Ecriture est pleine d'exemples qui nous apprennent ce que nous devons à notre Patrie ; mais le plus beau de tous les exemples est celui de Jesus-Christ même.

II. PROPOSITION. *Jesus-Christ établit par sa Doctrine & par ses exemples, l'amour que les Citoyens doivent avoir pour leur Patrie.*

Le Fils de Dieu fait homme a non-seulement accompli tous les devoirs qu'exige d'un homme la société humaine, charitable envers tous & Sauveur de tous ; & ceux d'un bon fils envers ses Parens, à qui il étoit soumis : mais encore ceux de bon Citoyen, se reconnoissant : „ Envoyé aux Brebis perdues de la maison d'Israël. Il s'est ren- „ fermé dans la Judée : Qu'il parcouroit toute en faisant du bien, „ & guérissant tous ceux que le démon tourmentoit. „ *Luc, II. 51. Matth. XV. 24. Act. X. 38.*

On le reconnoissoit pour bon Citoyen, & c'étoit une puissante recommandation auprès de lui que d'aimer la Nation Judaïque. Les Sénateurs du Peuple Juif, pour l'obliger à rendre „ Au Centurion „ un Serviteur malade, qui lui étoit cher, prioient Jesus avec ar- „ deur & lui disoient : Il mérite que vous l'assistiez : car il aime no- „ tre Nation & nous a bâti une Synagogue : & Jesus alla avec eux, „ & guérit ce serviteur. „ *Luc, VII. 3, 4, 5, 6, 10.*

Quand il ſongeoit aux malheurs qui menaçoient de ſi près Jéruſalem & le Peuple Juif, il ne pouvoit retenir ſes larmes. „ En approchant de la Ville & la regardant, il ſe mit à pleurer ſur elle : „ Si tu connoiſſois, dit-il, dans ce tems qui t'eſt donné pour te repentir, ce qui pourroit t'apporter la paix ! mais cela eſt caché à „ tes yeux. „ Il dit ces mots entrant dans Jéruſalem au milieu des acclamations de tout le Peuple.

Luc, XIX. 41, 42.

Ce ſoin qui le preſſoit dans ſon triomphe ne le quitte pas dans ſa paſſion. Comme on le menoit au ſupplice : „ Une grande troupe de „ Peuple & de femmes, qui le ſuivoient, frappoient leur poitrine & „ gémiſſoient ; mais Jeſus ſe tournant à elles leur dit : Filles de Jéru„ ſalem, ne pleurez pas ſur moi ; pleurez ſur vous-mêmes & ſur vos „ enfans, car bientôt vont venir les jours où il ſera dit : Heureuſes „ les ſtériles ; heureuſes les entrailles qui n'ont point porté de fruit, „ & les mammelles qui n'ont point nourri d'enfans. „ Il ne ſe plaint pas des maux qu'on lui fait ſouffrir injuſtement, mais de ceux qu'un ſi inique procédé devoit attirer à ſon Peuple.

Luc, XXIII. 27, 28, 29.

Il n'avoit rien oublié pour les prévenir. „ Jéruſalem, Jéruſalem, „ qui tues les Prophétes, & qui lapides ceux qui te ſont envoyés, „ combien de fois ai-je voulu ramaſſer tes enfans, comme une poule „ ramaſſe ſes petits ſous ſes aîles, & tu n'as pas voulu ! & voilà que „ tes maiſons vont bientôt être déſolées. „

Matt. XXIII. 37, 38.

Il fut & durant ſa vie & à ſa mort exact obſervateur des Loix & des coutumes loüables de ſon pays ; même de celles dont il ſçavoit qu'il étoit le plus exempt.

On ſe plaignit à S. Pierre qu'il ne payoit pas le tribut ordinaire du Temple, & cet Apôtre ſoutenoit qu'en effet il ne devoit rien. „ Mais Jeſus le prévint en lui diſant : De qui eſt-ce que les Rois de „ la terre exigent le tribut ; eſt-ce de leurs enfans, ou des étrangers ? „ Pierre répondit, Des étrangers : Jeſus lui dit : Les enfans ſont „ donc francs ; & toutefois pour ne cauſer point de déſordre, & pour „ ne les pas ſcandaliſer, allez & payez pour moi & pour vous. „ Il fait payer un tribut qu'il ne devoit pas comme fils, de peur d'apporter le moindre trouble à l'ordre public.

Matt. XVIII. 24, 25, 26.

Auſſi dans le déſir qu'avoient les Phariſiens de le trouver contraire à la Loi, ils ne purent jamais lui reprocher que des choſes de néant, ou les miracles qu'il faiſoit le jour du Sabat ; comme ſi le Sabat devoit faire ceſſer les œuvres de Dieu, auſſi-bien que celles des hommes.

Luc, XIII. 14. Jean, V. 9, 12. IX. 14, 15.

Il étoit ſoumis en tout à l'ordre public, faiſant „ rendre à Céſar „ ce qui étoit à Céſar, & à Dieu ce qui eſt à Dieu. „

Matt. XXII. 21.

Digitized by Google

Jamais il n'entreprit rien sur l'autorité des Magistrats. „ Un de la „ troupe lui dit, Maître, commandez à mon Frere qu'il fasse partage „ avec moi: Homme, lui répondit-il, Qui m'a établi pour être votre „ Juge & pour faire vos partages? „

Au reste, la toute-puissance qu'il avoit en main ne l'empêcha pas de se laisser prendre sans résistance. Il reprit S. Pierre qui avoit donné un coup d'épée, & rétablit le mal que cet Apôtre avoit fait. *Luc, XII. 13, 14. Luc, XXIII. 50, 51.*

Il comparoît devant les Pontifes, devant Pilate, & devant Hérode, répondant précisément sur le fait dont il s'agissoit à ceux qui avoient droit de l'interroger. „ Le souverain Pontife lui dit: Je vous „ commande de la part de Dieu de me dire si vous êtes le Christ fils „ de Dieu, & il répondit, Je le suis. Il satisfit Pilate sur sa Royauté, „ qui faisoit tout son crime, & l'assûra en même tems: Qu'elle n'é- „ toit pas de ce monde. „ Il ne dit mot à Hérode, qui n'avoit rien à commander dans Jérusalem, à qui aussi on le renvoyoit seulement par cérémonie, & qui ne le vouloit voir que par pure curiosité, & après avoir satisfait à l'interrogatoire légitime: au surplus il ne condamna que par son silence la procédure manifestement inique dont on usoit contre lui, sans se plaindre, sans murmurer: „ Se livrant, „ comme dit S. Pierre, à celui qui le jugeoit injustement. „ *Jean, XVIII. 11. Matt. XXVI. 63, 64. Luc, XXII. 70. Jean, XVIII. 36, 37. 1. Pier. II. 23.*

Ainsi il fut fidéle & affectionné jusqu'à la fin à sa Patrie, quoiqu'ingrate, & à ses cruels Citoyens qui ne songeoient qu'à se rassasier de son sang avec une si aveugle fureur, qu'ils lui préférèrent un séditieux, & un meurtrier.

Il sçavoit que sa mort devoit être le salut de ces ingrats Citoyens, s'ils eussent fait pénitence; c'est pourquoi il pria pour eux en particulier jusques sur la Croix, où ils l'avoient attaché.

Caïphe ayant prononcé qu'il falloit que Jesus mourût pour empêcher toute la Nation de périr. L'Evangéliste remarque: „ Qu'il „ ne dit pas cela de lui-même; mais qu'étant le Pontife de cette an- „ née, il prophétisa que Jesus devoit mourir pour sa Nation; & „ non-seulement pour sa Nation, mais encore pour ramasser en un „ les enfans de Dieu dispersés. „ *Jean, XI. 50, 51, 52.*

Ainsi il versa son sang avec un regard particulier pour sa Nation, & en offrant ce grand sacrifice qui devoit faire l'expiation de tout l'Univers, il voulut que l'amour de la Patrie y trouvât sa place.

III. PROPOSITION. *Les Apôtres, & les premiers Fidéles, ont toujours été de bons Citoyens.*

Le Maître leur avoit inspiré ce sentiment. Il les avoit avertis

qu'ils ſeroient perſécutés par toute la terre, & leur avoit dit en même tems: „ Qu'il les envoyoit comme des agneaux au milieu des „ loups. „ C'eſt-à-dire, qu'ils n'avoient qu'à ſouffrir ſans murmure, & ſans réſiſtance.

Matth. X. 16.

Pendant que les Juifs perſécutoient S. Paul avec une haine implacable, ce grand homme prend Jeſus-Chriſt qui eſt la vérité même, & ſa conſcience à témoin, que touché d'une extrême & continuelle douleur pour l'aveuglement de ſes Freres, il ſouhaite d'être anathême pour eux. „ Je vous dis la vérité, je ne mens pas: „ ma conſcience éclairée par le S. Eſprit m'en rend témoignage, „ &c. „

Rom. IX. 1, 2, 3.

Dans une famine extrême, il fit une quête pour ceux de ſa Nation, & apporta lui-même à Jéruſalem les aumônes qu'il avoit ramaſſées pour eux dans toute la Gréce. „ Je ſuis venu, dit-il, pour faire des „ aumônes à ma Nation. „

Act. XXIV. 17.

Ni lui, ni ſes Compagnons n'ont jamais excité de ſédition: „ Ni „ aſſemblé tumultuairement le Peuple. „

Rom. XV. 25, 26.

Act. XXIV. 12, 18.

Contraint par la violence de ſes Citoyens d'appeller à l'Empereur, il aſſemble les Juifs de Rome pour leur déclarer: „ Que c'eſt „ malgré lui, qu'il a été obligé d'appeller à Céſar, mais qu'au reſte „ il n'a aucune accuſation, ni aucune plainte à faire contre ceux de „ ſa Nation. „ Il ne les accuſe pas; mais il les plaint, & ne parle jamais qu'avec compaſſion de leur endurciſſement. En effet accuſé devant Félix, Préſident de Judée, il ſe défendit ſimplement contre les Juifs, ſans faire aucun reproche à de ſi violens perſécuteurs.

Act. XXVIII. 19.

Act. XXIV. 10, &c.

Durant trois cens ans de perſécution impitoyable, les Chrétiens ont toujours ſuivi la même conduite.

Il n'y eut jamais de meilleurs Citoyens, ni qui fuſſent plus utiles à leur Pays, ni qui ſerviſſent plus volontiers dans les armées, pourvû qu'on ne voulût pas les y obliger à l'idolâtrie. Ecoutons le témoignage de Tertullien. „ Vous dites que les Chrétiens ſont inu- „ tiles: nous navigeons avec vous, nous portons les armes avec „ vous, nous cultivons la terre, nous exerçons la marchandiſe. „ C'eſt-à-dire, nous vivons comme les autres dans tout ce qui regarde la ſociété.

Tertul. Apol.

L'Empire n'avoit point de meilleurs Soldats: outre qu'ils combattoient vaillamment, ils obtenoient par leurs prieres ce qu'ils ne pouvoient faire par les armes. Témoin la pluie obtenue par la Légion fulminante, & le miracle atteſté par les Lettres de Marc-Auréle.

Il

Il leur étoit défendu de cauſer du trouble, de renverſer les Idoles, de faire aucune violence : les régles de l'Egliſe ne leur permettoient que d'attendre le coup en patience. POLITIQUE, &c. LIV. I.

L'Egliſe ne tenoit pas pour Martyrs ceux qui s'attiroient la mort par quelque violence ſemblable, & par un faux zéle : il pouvoit y avoir quelquefois des inſpirations extraordinaires ; mais ces exemples n'étoient pas ſuivis, comme étant au-deſſus de l'ordre.

Nous voyons même dans les Actes de quelques Martyrs, qu'ils faiſoient ſcrupule de maudire les Dieux, ils devoient reprendre l'erreur ſans aucune parole emportée. S. Paul & ſes Compagnons en avoient ainſi uſé, & c'eſt ce qui faiſoit dire au Secretaire de la Communauté d'Ephèſe. „ Meſſieurs, il ne faut pas ainſi vous émouvoir. *Act. XIX.* 37. „ Vous avez ici amené ces hommes, qui n'ont commis aucun ſacri„ lége, & qui n'ont point blaſphémé votre Déeſſe. „ Ils ne faiſoient point de ſcandale ; & prêchoient la vérité ſans altérer le repos public autant qu'il étoit en eux.

Combien ſoumis & paiſibles étoient les Chrétiens perſécutés : ces paroles de Tertullien l'expliquent admirablement. „ Outre les *Tert. Apol.* „ ordres publics, par leſquels nous ſommes pourſuivis, combien de „ fois le Peuple nous attaque-t-il à coups de pierres, & met-il le feu „ dans nos maiſons dans la fureur des Bacchanales ? On n'épargne „ pas les Chrétiens, même après leur mort : on les arrache du repos „ de la ſépulture & comme de l'aſyle de la mort : Et cependant „ quelle vengeance recevez-vous de gens ſi cruellement traités ? Ne „ pourrions-nous pas avec peu de flambeaux mettre le feu dans la „ Ville, ſi parmi nous il étoit permis de faire le mal pour le mal ? „ & quand nous voudrions agir en ennemis déclarés, manquerions„ nous de troupes & d'armées ? les Maures, ou les Marcomans, & „ les Parthes mêmes qui ſont renfermés dans leurs limites, ſe trou„ veront-ils en plus grand nombre que nous, qui rempliſſons toute „ la terre ? il n'y a que peu de tems que nous paroiſſons dans le mon„ de ; & déja nous rempliſſons vos Villes, vos Iſles, vos Châteaux, „ vos Aſſemblées, vos Camps, les Tribus, les Décuries, le Palais, „ le Sénat, le Barreau, la Place publique. Nous ne vous laiſſons que „ les Temples ſeuls. A quelle guerre ne ſerions-nous pas diſpoſés, „ quand nous ſerions en nombre inégal au vôtre, nous qui endurons „ ſi réſolument la mort, n'étoit que notre Doctrine nous preſcrit plû„ tôt d'être tués que de tuer ? Nous pourrions même, ſans prendre „ les armes & ſans rébellion, vous punir en vous abandonnant : vo„ tre ſolitude & le ſilence du monde vous feroit horreur : les Villes

„ vous paroîtroient mortes, & vous seriez réduits au milieu de vo-
„ tre Empire à chercher à qui commander. Il vous demeureroit plus
„ d'ennemis que de Citoyens; car vous avez maintenant moins d'en-
„ nemis, à cause de la multitude prodigieuse des Chrétiens. „

„ Vous perdez, dit-il encore, en nous perdant. Vous avez par no-
„ tre moyen un nombre infini de gens, je ne dis pas qui prient pour
„ vous, car vous ne le croyez pas; mais dont vous n'avez rien à
„ craindre. „

Il se glorifie avec raison que parmi tant d'attentats contre la personne sacrée des Empereurs, il ne s'est jamais trouvé un seul Chrétien, malgré l'inhumanité dont on usoit sur eux tous. „ Et en vérité, „ dit-il, nous n'avons garde de rien entreprendre contre eux. Ceux „ dont Dieu a réglé les mœurs ne doivent pas seulement épargner „ les Empereurs, mais encore tous les hommes. Nous sommes pour „ les Empereurs, tels que nous sommes pour nos voisins. Car il „ nous est également défendu de dire, ou de faire, ou de vouloir du „ mal à personne. Ce qui n'est point permis contre l'Empereur, n'est „ permis contre personne; ce qui n'est permis contre personne, „ l'est encore moins, sans doute, contre celui que Dieu a fait si „ grand. „

Voilà quels étoient les Chrétiens si indignement traités.

CONCLUSION.

Pour conclurre tout ce Livre, & le réduire en abrégé.

La société humaine peut être considérée en deux manieres.

Ou en tant qu'elle embrasse tout le genre-humain, comme une grande famille.

Ou en tant qu'elle se réduit en Nations; ou en Peuple composés de plusieurs familles particulieres, qui ont chacune leurs droits.

La société considérée de ce dernier sens, s'appelle société civile.

On la peut définir, selon les choses qui ont été dites, Société d'hommes unis ensemble sous le même Gouvernement & sous les mêmes Loix.

Par ce Gouvernement & ces Loix, le repos & la vie de tous les hommes est mise, autant qu'il se peut, en sûreté.

Quiconque donc n'aime pas la société civile dont il fait partie, c'est-à-dire, l'état où il est né, est ennemi de lui-même & de tout le genre-humain.

Digitized by Google

LIVRE SECOND.

DE L'AUTORITÉ:

Que la Royale & l'héréditaire eſt la plus propre au Gouvernement.

ARTICLE PREMIER.

Par qui l'Autorité a été exercée dès l'origine du monde.

I. PROPOSITION. *Dieu eſt le vrai Roi.*

UN grand Roi le reconnoît, lorſqu'il parle ainſi en préſence de tout ſon Peuple: „ Béni ſoyez-vous, ô Seigneur, Dieu d'Iſ- *I. Paral. XXIX. 10, 12.*
„ raël notre Pere, de toute éternité & durant toute l'éternité. A
„ vous, Seigneur, appartient la majeſté, & la puiſſance, & la gloire,
„ & la victoire, & la louange: tout ce qui eſt dans le Ciel & dans la
„ terre eſt à vous: il vous appartient de regner, & vous commandez
„ à tous les Princes: les grandeurs & les richeſſes ſont à vous; vous
„ dominez ſur toutes choſes: en votre main eſt la force & la puiſſan-
„ ce, la grandeur & l'Empire ſouverain. „ *Apoc. XV. 3.*

L'Empire de Dieu eſt éternel; & de-là vient qu'il eſt appellé: *Sap. XII. 12.*
„ Le Roi des ſiécles. „

L'Empire de Dieu eſt abſolu: Qui oſera vous dire, O Seigneur,
„ pourquoi faites-vous ainſi? ou qui ſe ſoutiendra contre votre juge-
„ ment? „

Cet Empire abſolu de Dieu a pour premier titre, & pour fonde- *Jer. XVIII. 16.*
ment la création. Il a tout tiré du néant, & c'eſt pourquoi tout eſt en ſa main. „ Le Seigneur dit à Jérémie: Va en la maiſon d'un Potier:
„ là tu entendras mes paroles. Et j'allai en la maiſon d'un Potier, & il
„ travailloit avec ſa roue, & il rompit un pot qu'il venoit de faire de
„ boue, & de la même terre il en fit un autre; & le Seigneur me dit:
„ Ne puis-je pas faire comme ce Potier? comme cette terre molle
„ eſt en la main du Potier, ainſi vous êtes en ma main, dit le Seigneur. „

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. II.

II. PROPOSITION. *Dieu a exercé visiblement par lui-même l'empire, & l'autorité sur les hommes.*

Ainsi en a-t-il usé au commencement du monde. Il étoit en ce tems le seul Roi des hommes, & les gouvernoit visiblement.

Gen. III. Il donna à Adam le précepte qu'il lui plût, & lui déclara sur quelle peine il l'obligeoit à le pratiquer. Il le bannit; il lui dénonça qu'il avoit encouru la peine de mort.

Gen. IV. 4, 5, 6, 9, 10. Il se déclara visiblement en faveur du sacrifice d'Abel contre celui de Caïn. Il reprit Caïn de sa jalousie: après que ce malheureux eut tué son frere, il l'appella en jugement, il l'interrogea, il le convainquit de son crime, il s'en réserva la vengeance & l'interdit à

Ibid. 15. tout autre; il donna à Caïn une espéce de sauve-garde: Un signe „ pour empêcher qu'aucun homme n'attentât sur lui. „ Toutes fonctions de la puissance publique.

Gen. IX. 1, 5, 6, 7. Il donne ensuite des Loix à Noé & à ses enfans: il leur défend le sang & les meurtres, & leur ordonne de peupler la terre.

Il conduit de la même sorte Abraham, Isaac, & Jacob.

Il exerce publiquement l'empire souverain sur son Peuple dans le Désert. Il est leur Roi, leur Législateur, leur conducteur. Il donne visiblement le signal pour camper, & pour décamper, & les ordres tant de la guerre que de la paix.

Ce regne continue visiblement sous Josué, & sous les Juges: Dieu les envoie: Dieu les établit; & de-là vient que le Peuple disant à Gédeon: „ Vous dominerez sur nous, vous & votre fils, &

Jud. VIII. 22, 23. „ le fils de votre fils: il répondit: Nous ne dominerons point sur „ vous ni moi, ni mon fils; mais le Seigneur dominera sur vous. „

C'est lui qui établit les Rois. Il fit sacrer Saül, & David par Samuël: il affermit la Royauté dans la maison de David, & lui ordonna de faire regner à sa place Salomon son fils.

C'est pourquoi le Thrône des Rois d'Israël est appellé le Thrône de Dieu. „ Salomon s'assit sur le Thrône du Seigneur, & il plût

1. Par. XXIX. 23. „ à tous, & tout Israël lui obéit. Et encore: Béni soit le Seigneur

2. Par. IX. 8. „ votre Dieu, dit la Reine de Saba à Salomon, qui a voulu vous „ faire seoir sur son Thrône, & vous établir Roi pour tenir la place „ du Seigneur votre Dieu. „

III. PROPOSITION. *Le premier empire parmi les hommes est l'empire paternel.*

Matth. XII. 25. Jesus-Christ qui va toujours à la source, semble l'avoir marqué par ces paroles. „ Tout Royaume divisé en lui-même sera désolé;

Digitized by Google

„ toute Ville & toute famille diviſée en elle-même ne ſubſiſtera pas.„ Des Royaumes il va aux Villes d'où les Royaumes ſont venus ; & des Villes il remonte encore aux familles, comme au modéle & au principe des Villes, & de toute la ſociété humaine.

Dès l'origine du monde Dieu dit à Eve, & en elle à toutes les femmes : „ Tu ſeras ſous la puiſſance de l'homme, & il te com- *Gen. III.* „ mandera. „ 16.

Au premier enfant qu'eut Adam, qui fut Caïn, Eve dit : „ J'ai *Gen. IV. 1.* „ poſſédé un homme par la grace de Dieu. „ Voilà donc auſſi les enfans ſous la puiſſance paternelle. Car cet enfant étoit plus encore en la poſſeſſion d'Adam, à qui la mere elle-même étoit ſoumiſe par l'ordre de Dieu. L'un & l'autre tenoient de Dieu cet enfant, & l'empire qu'ils avoient ſur lui. „ Je l'ai poſſédé, dit Eve, mais par „ la grace de Dieu. „

Dieu ayant mis dans nos parens, comme étant en quelque façon les Auteurs de notre vie, une image de la puiſſance par laquelle il a tout fait ; il leur a auſſi tranſmis une image de la puiſſance qu'il a ſur ſes œuvres. C'eſt pourquoi nous voyons dans le Décalogue, qu'après avoir dit : „ Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, & ne ſervi- *Exod. XX.* „ ras que lui. Il ajoûte auſſi-tôt : Honore ton pere & ta mere, afin 12. „ que tu vives long-tems ſur la terre, que le Seigneur ton Dieu te „ donnera. „ Ce précepte eſt comme une ſuite de l'obéiſſance qu'il faut rendre à Dieu, qui eſt le vrai Pere.

De-là nous pouvons juger, que la premiere idée de commandement & d'autorité humaine, eſt venue aux hommes de l'autorité paternelle.

Les hommes vivoient long-tems au commencement du monde ; comme l'atteſte non-ſeulement l'Ecriture, mais encore toutes les anciennes Traditions : & la vie humaine commença à décroître ſeulement après le Déluge, où il ſe fit une ſi grande altération dans toute la nature. Un grand nombre de familles ſe voyoient, par ce moyen, réunies ſous l'autorité d'un ſeul grand Pere ; & cette union de tant de familles avoit quelque image de Royaume.

Aſſûrément durant tout le tems qu'Adam vécut, Seth que Dieu lui donna à la place d'Abel, lui rendit avec toute ſa famille une entiere obéiſſance.

Caïn qui viola le premier la fraternité humaine par un meurtre, fut auſſi le premier à ſe ſouſtraire de l'empire paternel ; haï de tous les hommes, & contraint de s'établir un refuge, il bâtit la premiere *Gen. IV.* Ville, à qui il donna le nom de ſon fils Henoch. 17.

POLITIQUE, &c. LIV. II.

Les autres hommes vivoient à la campagne dans la premiere simplicité, ayant pour Loi la volonté de leurs parens, & les Coutumes anciennes.

Telle fut encore, après le Déluge, la conduite de plusieurs familles, sur-tout parmi les enfans de Sem, où se conserverent plus longtems les anciennes traditions du genre-humain, & pour le culte de Dieu, & pour la maniere du gouvernement.

Ainsi Abraham, Isaac & Jacob, persisterent dans l'observance d'une vie simple & Pastolale. Ils étoient avec leur famille libres & indépendans; ils traitoient d'égal avec les Rois. Abimelech Roi de Gerare vint trouver Abraham: & ils firent un traité ensemble.

Gen. XXI. 23, 32.

Il se fait un pareil traité entre un autre Abimelech fils de celui-ci, & Isaac fils d'abraham. „ Nous avons vû, dit Abimelech, que „ le Seigneur étoit avec vous, & pour cela nous avons dit: Qu'il y „ ait entre nous un accord confirmé par serment. „

Gen. XXVI. 28.

Abraham fit la guerre de son chef aux Rois qui avoient pillé Sodôme, les défit, & offrit la dîme des dépouilles à Melchisedech Roi de Salem, Pontife du Dieu Très-Haut.

Gen. XIV. 14, &c.

C'est pourquoi les enfans de Heth avec qui il fait un accord, l'appellent Seigneur, & le traitent de Prince. „ Ecoutez-nous, Sei- „ gneur, vous qui êtes parmi nous un Prince de Dieu, » c'est-à-dire, qui ne réléve que de lui.

Gen. XXIII. 6.

Aussi a-t-il passé pour Roi dans les Histoires prophanes. Nicolas de Damas, soigneux observateur des antiquités, le fait Roi, & sa réputation dans tout l'Orient est cause qu'il le donne à son Pays.

Mais au fond la vie d'Abraham étoit pastorale; son Royaume étoit sa famille, & il exerçoit seulement, à l'exemple des premiers hommes, l'empire Domestique & Paternel.

IV. PROPOSITION. *Il s'établit pourtant bientôt des Rois, ou par le consentement des Peuples, ou par les armes: Où il est parlé du droit de conquêtes.*

Ces deux manieres d'établir les Rois sont connues dans les Histoires anciennes. C'est ainsi qu'Abimelech, fils de Gédeon, fit consentir ceux de Sichem à le prendre pour leur Souverain. „ Lequel „ aimez-vous mieux, leur dit-il, ou d'avoir pour Maître soixante & „ dix hommes, enfans de Jérobaal, ou de n'en avoir qu'un seul, qui „ encore est de votre Ville & de votre parenté: & ceux de Sichem „ tournerent leur cœur vers Abimelech. „

Jud. IX. 2, 3.

C'est ainsi que le Peuple de Dieu demanda de lui-même: „ Un „ Roi pour le juger. „

1. Reg. VIII. 5.

Digitized by Google

Le même Peuple transmit toute l'autorité de la Nation à Simon, & à sa postérité. L'Acte en est dressé au nom des Prêtres, de tout le Peuple, des Grands, & des Sénateurs: „ Qui consentirent à „ le faire Prince. „

Nous voyons dans Hérodote, que Dejoces fut fait Roi des Médes de la même maniere. *I. Mach. XIV. 27, 41.*

Pour les Rois par conquêtes, tout le monde en sçait les exemples.

Au reste, il est certain qu'on voit des Rois de bonne heure dans le monde. On voit du tems d'Abraham, c'est-à-dire, quatre cens ans environ après le Déluge, des Royaumes déja formés & établis de long-tems. On voit premiérement quatre Rois qui font la guerre contre cinq. On voit Melchisédech, Roi de Salem, Pontife du Dieu Très-Haut, à qui Abraham donne la dîme. On voit Pharaon Roi d'Egypte, & Abimelech Roi de Gerare. Un autre Abimelech aussi Roi de Gerare, paroît du tems d'Isaac; & ce nom apparemment étoit commun aux Rois de ce pays-là, comme celui de Pharaon aux Rois d'Egypte. *Gen. XIV. 1 9, 18, 20. Gen. XII. 15. XX. 2. & XXVI. 1.*

Tous ces Rois paroissent bien autorisés: on leur voit des Officiers réglés, une Cour, des Grands qui les environnent, une armée & un Chef des armes pour la commander, une puissance affermie. „ Qui touchera, dit Abimelech, la femme de cet homme, il mour- „ ra de mort. „ *Gen. XII. 15. XXI. 22. Ibid. XXVI. 11.*

Les hommes qui avoient vû, ainsi qu'il a été dit, une image de Royaume dans l'union de plusieurs familles, sous la conduite d'un Pere commun; & qui avoient trouvé de la douceur dans cette vie, se porterent aisément à faire des sociétés de familles sous des Rois, qui leur tinssent lieu de Pere.

C'est pour cela apparemment que les anciens Peuples de la Palestine appelloient leurs Rois Abimelech, c'est-à-dire, mon Pere le Roi. Les sujets se tenoient tous comme les enfans du Prince; & chacun l'appellant mon Pere le Roi, ce nom devint commun à tous les Rois du Pays.

Mais outre cette maniere innocente de faire des Rois, l'ambition en a inventé une autre. Elle a fait des Conquérans, dont Nemrod, petit fils de Cham fut le premier. „ Celui-ci homme violent & guer- „ rier, commença à être puissant sur la terre, & conquit d'abord „ quatre Villes dont il forma son Royaume. „ *Gen. X. 8, 9, 10.*

Ainsi les Royaumes formés par les conquêtes sont anciens, puisqu'on les voit commencer si près du Déluge sous Nemrod, petit fils de Cham.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. II.

Cette humeur ambitieuse & violente se répandit bientôt parmi les hommes. Nous voyons Chodorlahomor, Roi des Elamites, c'est-à-dire, des Perses & des Medes, étendre bien loin ses conquêtes dans les terres voisines de la Palestine.

Gen. XIV. 4, 5, 6, 7.

Ces Empires, quoique violens, injustes & tyranniques d'abord, par la suite des tems, & par le consentement des Peuples peuvent devenir légitimes : c'est pourquoi les hommes ont reconnu un droit qu'on appelle de conquêtes, dont nous aurons à parler plus au long, avant que d'abandonner cette matiere.

V. PROPOSITION. *Il y avoit au commencement une infinité de Royaumes, & tous petits.*

Gen. XIV. & ailleurs.

Il paroît par l'Ecriture que presque chaque Ville & chaque petite contrée avoit son Roi.

Josué, XII. 9, 4, 7, 24.

On compte trente-trois Rois dans le seul petit pays que les Juifs conquirent.

La même chose paroît dans tous les Auteurs anciens, par exemple dans Homère, & ainsi des autres.

La tradition commune du genre-humain sur ce point est fidélement rapportée par Justin, qui remarque qu'au commencement il n'y avoit que de petits Rois, chacun content de vivre doucement dans ses limites avec le Peuple qui lui étoit commis. „ Ninus, dit-il, rom„ pit le premier la concorde des Nations. „

Il n'importe que ce Ninus soit Nemrod, ou que Justin l'ait fait par erreur le premier des Conquérans. Il suffit qu'on voie que les premiers Rois ont été établis avec douceur, à l'exemple du Gouvernement Paternel.

VI. PROPOSITION. *Il y a eu d'autres formes de Gouvernement que celle de la Royauté.*

Les Histoires nous font voir un grand nombre de Républiques, dont les unes se gouvernoient par tout le Peuple, ce qui s'appelloit Démocratie, & les autres par les Grands, ce qui s'appelloit Aristocratie.

Les formes de Gouvernement ont été mêlées en diverses sortes, & ont composé divers Etats mixtes, dont il n'est pas besoin de parler ici.

Nous voyons en quelques endroits de l'Ecriture l'autorité résider dans une Communauté.

Gen. XXIII. 3, 8.

Abraham demande le droit de sépulchre à tout le Peuple assemblé, & c'est l'Assemblée qui l'accorde.

Il

Il semble qu'au commencement les Israëlites vivoient dans une forme de République. Sur quelque sujet de plainte arrivée du tems de Josué contre ceux de Ruben & de Gad : » Les enfans d'Israël » s'assemblerent tous à Silo pour les combattre ; mais auparavant ils » envoyérent dix Ambassadeurs, pour écouter leurs raisons : Ils don- » nérent satisfaction, & tout le Peuple s'appaisa. » *Jos. XXII. 11, 12, 13, 14, 33.*

Un Lévite dont la femme avoit été violée, & tuée, par quelques-uns de la Tribu de Benjamin, sans qu'on n'en eût fait aucune justice, toutes les Tribus s'assemblérent pour punir cet attentat, & ils se disoient l'un à l'autre dans cette Assemblée : » Jamais il ne s'est » fait telle chose en Israël ; jugez & ordonnez en commun ce qu'il » faut faire. » *Jud. XIX. 30.*

C'étoit en effet une espéce de République ; mais qui avoit Dieu pour Roi.

VII. PROPOSITION. *La Monarchie est la forme du Gouvernement la plus commune, la plus ancienne, & aussi la plus naturelle.*

Le Peuple d'Israël se réduisit de lui-même à la Monarchie, comme étant le Gouvernement universellement reçu. » Etablissez- » nous un Roi pour nous juger, comme en ont tous les autres » Peuples. » *I. Reg. VIII. 5.*

Si Dieu se fâche, c'est à cause que jusques-là il avoit gouverné ce Peuple par lui-même, & qu'il en étoit le vrai Roi. C'est pourquoi il dit à Samuël : » Ce n'est pas toi qu'ils rejettent ; c'est moi qu'ils ne » veulent point pour regner sur eux. » *Ibid. 7.*

Au reste ce Gouvernement étoit tellement le plus naturel, qu'on le voit d'abord dans tous les Peuples.

Nous l'avons vû dans l'Histoire Sainte : mais ici un peu de recours aux Histoires Profanes nous fera voir que ce qui a été en République, a vécu premiérement sous des Rois.

Rome a commencé par-là, & y est enfin revenue comme à son état naturel.

Ce n'est que tard, & peu-à-peu, que les Villes Grecques ont formé leurs Républiques. L'opinion ancienne de la Gréce étoit celle qu'exprime Homère par cette célébre Sentence dans l'Iliade. » Plusieurs Princes n'est pas une bonne chose ; qu'il n'y ait qu'un » Prince & un Roi. »

A présent il n'y a point de République qui n'ait été autrefois soumise à des Monarques. Les Suisses étoient sujets des Princes de la Maison d'Autriche, Les Provinces-Unies ne font que sortir de la

Digitized by Google

domination d'Eſpagne, & de celle de la Maiſon de Bourgogne. Les Villes libres d'Allemagne avoient leurs Seigneurs particuliers, outre l'Empereur, qui étoit le Chef commun de tout le Corps Germanique. Les Villes d'Italie, qui ſe ſont miſes en République du tems de l'Empereur Rodolphe, ont acheté de lui leur liberté. Veniſe même, qui ſe vante d'être République dès ſon origine, étoit encore ſujette aux Empereurs ſous le regne de Charlemagne, & long-tems après : Elle ſe forma depuis en Etat populaire, d'où elle eſt venue aſſez tard à l'état où nous la voyons.

Tout le monde donc commence par des Monarchies; & preſque tout le monde s'y eſt conſervé comme dans l'état le plus naturel.

Auſſi avons-nous vû qu'il a ſon fondement & ſon modéle dans l'Empire paternel c'eſt-à-dire, dans la nature même.

Les hommes naiſſent tous ſujets : & l'Empire paternel qui les accoutume à obéir, les accoutume en même tems à n'avoir qu'un Chef.

VIII. PROPOSITION. *Le Gouvernement Monarchique eſt le meilleur.*

S'il eſt le plus naturel, il eſt par conſéquent le plus durable, & dès-là auſſi le plus fort.

C'eſt auſſi le plus oppoſé à la diviſion qui eſt le mal le plus eſſentiel des Etats, & la cauſe la plus certaine de leur ruine; conformément à cette parole déja rapportée : » Tout Royaume diviſé en lui-» même ſera déſolé: toute Ville ou toute famille diviſée en elle-mê-» me ne ſubſiſtera pas. »

Matt. XII. 25.

Nous avons vû que Notre-Seigneur a ſuivi en cette ſentence le progrès naturel du Gouvernement, & ſemble avoir voulu marquer aux Royaumes & aux Villes, le même moyen de s'unir que la nature a établi dans les familles.

En effet, il eſt naturel que quand les familles auront à s'unir pour former un corps d'Etat, elles ſe rangent comme d'elles-mêmes au Gouvernement qui leur eſt propre.

Quand on forme les Etats, on cherche à s'unir, & jamais on n'eſt plus uni que ſous un ſeul Chef. Jamais auſſi on n'eſt plus fort, parce que tout va en concours.

Les armées, où paroît le mieux la puiſſance humaine, veulent naturellement un ſeul Chef: tout eſt en péril quand le commandement eſt partagé. » Après la mort de Joſué, les enfans d'Iſraël con-» ſultérent le Seigneur, diſant : Qui marchera devant nous contre » les Chananéens, & qui ſera notre Capitaine dans cette guerre? &

Jud. I. 1.

Digitized by Google

» le Seigneur répondit, Ce ſera la Tribu de Juda.» Les tribus égales entr'elles veulent qu'une d'elles commande. Au reſte il n'étoit pas beſoin de donner un Chef à cette Tribu, puiſque chaque Tribu avoit le ſien. » Vous aurez des Princes, & des Chefs de vos Tribus, » & voici leurs noms, &c.»

Num. I. 4, 5, &c.

Le Gouvernement militaire demandant naturellement d'être exercé par un ſeul, il s'enſuit que cette forme de Gouvernement eſt la plus propre à tous les Etats, qui ſont foibles & en proie au premier venu, s'ils ne ſont formés à la guerre.

Et cette forme de Gouvernement à la fin doit prévaloir; parce que le Gouvernement militaire qui a la force en main, entraîne naturellement tout l'Etat après ſoi.

Cela doit ſur-tout arriver aux Etats guerriers, qui ſe réduiſent aiſément en Monarchie; comme a fait la République Romaine, & pluſieurs autres de même nature.

Il vaut donc mieux qu'il ſoit établi d'abord, & avec douceur; parce qu'il eſt trop violent, quand il gagne le deſſus par la force ouverte.

IX. PROPOSITION. *De toutes les Monarchies la meilleure eſt la ſucceſſive ou héréditaire, ſur-tout quand elle va de mâle en mâle, & d'aîné en aîné.*

C'eſt celle que Dieu a établie dans ſon Peuple. » Car il a choiſi les » Princes dans la Tribu de Juda, & dans la Tribu de Juda, il a » choiſi ma famille, (c'eſt David qui parle,) & il m'a choiſi parmi » tous mes freres; & parmi mes enfans, il a choiſi mon fils Salomon, » pour être aſſis ſur le Thrône du Royaume du Seigneur ſur tout » Iſraël, & il m'a dit: J'affermirai ſon regne à jamais, s'il perſévère » dans l'obéiſſance qu'il doit à mes Loix.»

1. Paralip. XXVIII. 4, 5, 7.

Voilà donc la Royauté attachée par ſucceſſion à la maiſon de David & de Salomon: » Et le Thrône de David eſt affermi à jamais.»

2. Reg. VII. 16.

En vertu de cette Loi, l'aîné devoit ſuccéder au préjudice de ſes freres. C'eſt pourquoi Adonias qui étoit l'aîné de David, dit à Bethſabée, mere de Salomon: » Vous ſçavez que le Royaume étoit » à moi, & tout Iſraël m'avoit reconnu; mais le Seigneur a transfé» ré le Royaume à mon frere Salomon.»

3. Reg. II. 15.

Il diſoit vrai, & Salomon en tombe d'accord, lorſqu'il répond à ſa mere, qui demandoit pour Adonias une grace, dont la conſéquence étoit extrême ſelon les mœurs de ces Peuples: » De» mandez pour lui le Royaume; car il étoit mon aîné, & il a dans

Ibid. 22.

Digitized by Google

» ſes intérêts le Pontife Abiathar, & Joab.» Il veut dire qu'il ne faut pas fortifier un Prince, qui a le titre naturel, & un grand parti dans l'Etat.

A moins donc qu'il n'arrivât quelque choſe d'extraordinaire, l'aîné devoit ſuccéder : & à peine trouvera-t-on deux exemples du contraire dans la Maiſon de David, encore étoit-ce au commencement.

X. PROPOSITION. *La Monarchie héréditaire a trois principaux avantages.*

Trois raiſons font voir que ce Gouvernement eſt le meilleur.

La premiere, c'eſt qu'il eſt le plus naturel, & qu'il ſe perpétue de lui-même. Rien n'eſt plus durable qu'un Etat qui dure, & ſe perpétue par les mêmes cauſes qui font durer l'Univers, & qui perpétuent le genre-humain.

2. Reg. VII. 29. David touche cette raiſon, quand il parle ainſi : » Ç'a été peu » pour vous, ô Seigneur, de m'élever à la Royauté : Vous avez » encore établi ma Maiſon à l'avenir : Et c'eſt là la Loi d'Adam, ô » Seigneur Dieu.» C'eſt-à-dire, que c'eſt l'ordre naturel que le fils ſuccéde au pere.

Eccl. IV. 15. Les Peuples s'y accoutument d'eux-mêmes. » J'ai vû tous les vi» vans ſuivre le ſecond, tout jeune qu'il eſt, (c'eſt-à-dire, le fils du » Roi) qui doit occuper ſa place.»

Point de brigues, point de cabales dans un Etat, pour ſe faire un Roi, la nature en a fait un : Le mort, diſons-nous, ſaiſit le vif, & le Roi ne meurt jamais.

Le Gouvernement eſt le meilleur, qui eſt le plus éloigné de l'anarchie. A une choſe auſſi néceſſaire que le Gouvernement parmi les hommes, il faut donner les principes les plus aiſés, & l'ordre qui roule le mieux tout ſeul.

La ſeconde raiſon qui favoriſe ce Gouvernement, c'eſt que c'eſt celui qui intéreſſe le plus à la conſervation de l'Etat, les Puiſſances qui le conduiſent. Le Prince qui travaille pour ſon Etat, travaille pour ſes enfans ; & l'amour qu'il a pour ſon Royaume, confondu avec celui qu'il a pour ſa famille, lui devient naturel.

Il eſt naturel & doux de ne montrer au Prince d'autre ſucceſſeur que ſon fils, c'eſt-à-dire, un autre lui-même, ou ce qu'il a de plus proche. Alors il voit ſans envie paſſer ſon Royaume en d'autres mains ; & David entend avec joie cette acclamation de ſon Peuple :

3. Reg. I. 47. » Que le nom de Salomon ſoit au-deſſus de votre nom, & ſon Thrô» ne au-deſſus de votre Thrône.»

Digitized by Google

Il ne faut point craindre ici les désordres causés dans un Etat par le chagrin d'un Prince, ou d'un Magistrat, qui se fâche de travailler pour son successeur. David empêché de bâtir le Temple, ouvrage si glorieux & si nécessaire autant à la Monarchie, qu'à la Religion, se réjoüit de voir ce grand ouvrage réservé à son fils Salomon; & il en fait les préparatifs avec autant de soin, que si lui-même devoit en avoir l'honneur. » Le Seigneur a choisi mon » fils Salomon pour faire ce grand ouvrage, de bâtir une maison, » non aux hommes, mais à Dieu même : & moi j'ai préparé de tou- » tes mes forces tout ce qui étoit nécessaire à bâtir le Temple de » mon Dieu. » *1. Par. XIX, 1, 2.*

Il reçoit ici double joie, l'une de préparer du moins au Seigneur son Dieu, l'édifice qu'il ne lui est pas permis de bâtir, l'autre de donner à son fils les moyens de le construire bientôt.

La troisiéme raison est tirée de la dignité des Maisons où les Royaumes sont héréditaires.

» Ç'a été peu pour vous, ô Seigneur, de me faire Roi, vous avez » établi ma Maison à l'avenir, & vous m'avez rendu illustre au-dessus » de tous les hommes. Que peut ajoûter David à tant de choses, lui » que vous avez glorifié si hautement, & envers qui vous vous êtes » montré si magnifique. » *1. Paral. XVII. 17, 18.*

Cette dignité de la Maison de David s'augmentoit à mesure qu'on en voyoit naître les Rois; le Thrône de David, & les Princes de la Maison de David, devinrent l'objet le plus naturel de la vénération publique. Les Peuples s'attachoient à cette Maison ; & un des moyens dont Dieu se servit pour faire respecter le Messie, fut de l'en faire naître. On le réclamoit avec amour sous le nom de fils de David. *Matt. XX, 30, 31, &c. XXI. 9.*

C'est ainsi que les Peuples s'attachent aux Maisons royales. La jalousie qu'on a naturellement contre ceux qu'on voit au-dessus de soi, se tourne ici en amour, & en respect; les Grands mêmes obéissent sans répugnance à une Maison qu'on a toujours vû maîtresse, & à laquelle on sçait que nulle autre Maison ne peut jamais être égalée.

Il n'y a rien de plus fort pour éteindre les partialités, & tenir dans le devoir les égaux, que l'ambition & la jalousie rendent incompatibles entr'eux.

XI. PROPOSITION. *C'est un nouvel avantage d'exclure les femmes de la succession.*

Par les trois raisons alléguées, il est visible que les Royaumes

Politique, &c. Liv. II.

héréditaires ſont les plus fermes. Au reſte, le Peuple de Dieu n'admettoit pas à la ſucceſſion, le ſexe qui eſt né pour obéir; & la dignité des Maiſons regnantes ne paroiſſoit pas aſſez ſoutenue en la perſonne d'une femme, qui après tout étoit obligée de ſe faire un maître en ſe mariant.

Où les filles ſuccédent, les Royaumes ne ſortent pas ſeulement des Maiſons regnantes, mais de toute la Nation: or il eſt bien plus convenable que le chef d'un Etat ne lui ſoit pas étranger: & c'eſt pourquoi Moyſe avoit établi cette Loi: » Vous ne pourrez pas établir ſur vous un Roi d'une autre Nation; mais il faut qu'il ſoit votre frere. »

Deut. XVII. 15.

Ainſi la France où la ſucceſſion eſt réglée ſelon ces maximes, peut ſe glorifier d'avoir la meilleure conſtitution d'Etat qui ſoit poſſible, & la plus conforme à celle que Dieu même a établie. Ce qui montre tout enſemble, & la ſageſſe de nos ancêtres, & la protection particuliere de Dieu ſur ce Royaume.

XII. Proposition. *On doit s'attacher à la forme de Gouvernement qu'on trouve établie dans ſon pays.*

Rom. XIII. 1, 2.

» Que toute ame ſoit ſoumiſe aux Puiſſances ſupérieures: car il » n'y a point de Puiſſance qui ne ſoit de Dieu; & toutes celles qui » ſont, c'eſt Dieu qui les a établies: ainſi qui réſiſte à la Puiſſance, » réſiſte à l'ordre de Dieu. »

Il n'y a aucune forme de Gouvernement, ni aucun établiſſement humain qui n'ait ſes inconvéniens; de ſorte qu'il faut demeurer dans l'état auquel un long tems a accoutumé le Peuple. C'eſt pourquoi Dieu prend en ſa protection tous les Gouvernemens légitimes, en quelque forme qu'ils ſoient établis; qui entreprend de les renverſer, n'eſt pas ſeulement ennemi public, mais encore ennemi de Dieu.

ARTICLE II.

I. Proposition. *Il y a un droit de conquête très-ancien, & atteſté par l'Ecriture.*

Jud. XI. 13.

DEs le tems de Jephté, le Roi des Ammonites ſe plaignoit que le Peuple d'Iſraël, en ſortant d'Egypte, avoit pris beaucoup de terres à ſes prédéceſſeurs, & il les redemandoit.

Jephté établit le droit des Iſraëlites par deux titres inconteſta-

Digitized by Google

bles; l'un étoit une conquête légitime, & l'autre une poſſeſſion paiſible de trois cens ans.

Il allégue premiérement le droit de conquête; & pour montrer que cette conquête étoit légitime, il poſe pour fondement: » Qu'Iſ- » raël n'a rien pris de force aux Moabites, & aux Ammonites: Au » contraire, qu'il a pris de grands détours pour ne point paſſer ſur » leurs terres. » *Jud. XI. 15, 16, 17, &c.*

Il montre enſuite, que les Places conteſtées n'étoient plus aux Ammonites, ni aux Moabites, quand les Iſraëlites les avoient priſes; mais à Sehon Roi des Amorrhéens, qu'ils avoient vaincu par une juſte guerre. » Car il avoit le premier marché contr'eux, & Dieu » l'avoit livré entre leurs mains. » *Ibid. 20, 21.*

Là il fait valoir le droit de conquête établi par le droit des Gens, & reconnu par les Ammonites qui poſſédoient beaucoup de terres par ce ſeul titre. *Ibid. 23, 24.*

De-là il paſſe à la poſſeſſion, & il montre premiérement, que les Moabites ne ſe plaignirent point des Iſraëlites, lorſqu'ils conquirent ces Places, où en effet les Moabites n'avoient plus rien.

» Valez-vous mieux que Balac, Roi de Moab, ou pouvez-vous » nous montrer qu'il ait inquiété les Iſraëlites, ou leur ait fait la guer- » re pour ces Places. » *Ibid. 25.*

En effet, il étoit conſtant par l'hiſtoire, que Balac n'avoit point fait la guerre, quoiqu'il en eût eu quelque deſſein. *Num. XXIV. 25.*

Et non-ſeulement les Moabites ne s'étoient pas plaints; mais même les Ammonites avoient laiſſé les Iſraëlites en poſſeſſion paiſible durant trois cens ans. » Pourquoi, dit-il, n'avez-vous rien dit durant » un ſi long-tems? » *Jud. XI. 26.*

Enfin, il conclut ainſi. » Ce n'eſt donc pas moi qui ai tort, c'eſt » vous qui agiſſez mal contre moi, en me déclarant la guerre injuſte- » ment. Le Seigneur ſoit Juge en ce jour entre les enfans d'Iſraël, » & les enfans d'Ammon. » *Ibid. 27.*

A remonter encore plus haut, on voit Jacob uſer de ce droit dans la donation qu'il fait à Joſeph, en cette ſorte. » Je vous donne » par préciput ſur vos freres un héritage que j'ai enlevé de la main » des Amorrhéens, par mon épée, & par mon arc. » *Gen. XLVIII. 22.*

Il ne s'agit pas d'examiner ce que c'étoit, & comment Jacob l'avoit ôté aux Amorrhéens; il ſuffit de voir que Jacob ſe l'attribuoit par le droit de conquête, comme par le fruit d'une juſte guerre.

La mémoire de cette donation de Jacob à Joſeph, s'étoit conſervée dans le Peuple de Dieu comme d'une choſe ſainte & légitime

Digitized by Google

jusqu'au tems de Notre-Seigneur, dont il est écrit : » Qu'il vint au-
Politique, &c. Liv. II. » près de l'héritage que Jacob avoit donné à son fils Joseph. »
On voit donc un domaine acquis par le droit des armes sur ceux
Jean, IV. 5. qui le possédoient.

II. Proposition. *Pour rendre le droit de conquête inconteſtable, la poſſeſſion paiſible y doit être jointe.*

Il faut pourtant remarquer deux choses dans ce droit de conquête : l'une, qu'il y faut joindre une possession paisible, ainsi qu'on a vû dans la discussion de Jephté ; l'autre, que pour rendre ce droit incontestable, on le confirme en offrant une composition amiable.

Ainsi le sage Simon le Machabée, querellé par le Roi d'Asie sur
I. Mach. XV. 35. les Villes d'Iope, & de Gazara, répondit : » Pour ce qui est de ces » deux Villes, elles ravageoient notre pays, & pour cela nous vous » offrons cent talens. »

Quoique la conquête fût légitime, & que ceux d'Iope & de Gazara étant aggresseurs injustes, eussent été pris de bonne guerre, Simon offroit cent talens pour avoir la paix, & rendre son droit incontestable.

Ainsi on voit que ce droit de conquête, qui commence par la force, se réduit, pour ainsi dire, au droit commun & naturel du consentement des Peuples, & par la possession paisible : & l'on présuppose, que la conquête a été suivie d'un acquiescement tacite des Peuples soumis, qu'on avoit accoutumé à l'obéissance, par un traitement honnête : ou qu'il étoit intervenu quelque accord semblable à celui qu'on a rapporté entre Simon le Machabée, & les Rois d'Asie.

CONCLUSION.

Nous avons donc établi par les Ecritures, que la Royauté a son origine dans la Divinité même :

Que Dieu aussi l'a exercé visiblement sur les hommes dès les commencemens du monde :

Qu'il a continué cet exercice surnaturel & miraculeux sur le Peuple d'Israël, jusqu'au tems de l'établissement des Rois :

Qu'alors il a choisi l'Etat monarchique & héréditaire, comme le plus naturel, & le plus durable :

Que l'exclusion du sexe né pour obéir, étoit naturelle à la souveraine Puissance.

Ainsi nous avons trouvé, que par l'ordre de la divine Providence, la

Digitized by Google

la conſtitution de ce Royaume étoit dès ſon origine la plus conforme à la volonté de Dieu, ſelon qu'elle eſt déclarée par ſes Ecritures.

POLITIQUE, &c. LIV. II.

Nous n'avons pourtant pas oublié : Qu'il paroît dans l'Antiquité d'autres formes de Gouvernement, ſur leſquelles Dieu n'a rien preſcrit au genre-humain : en ſorte que chaque Peuple doit ſuivre, comme un ordre divin, le Gouvernement établi dans ſon pays, parce que Dieu eſt un vrai Dieu de paix, & qui veut la tranquillité des choſes humaines.

Mais comme nous écrivons dans un Etat Monarchique, & pour un Prince que la ſucceſſion d'un ſi grand Royaume regarde ; nous tournerons dorénavant toutes les inſtructions que nous tirerons de l'Ecriture, au genre de Gouvernement où nous vivons : quoique par les choſes qui ſe diront ſur cet Etat, il ſera aiſé de déterminer ce qui regarde les autres.

Digitized by Google

LIVRE TROISIÉME.

OÙ L'ON COMMENCE A EXPLIQUER la nature & les propriétés de l'Autorité Royale.

ARTICLE PREMIER.

On en remarque les caractères essentiels.

UNIQUE PROPOSITION.

Il y a quatre caractères, ou qualités essentielles à l'Autorité Royale.

PRemiérement, l'autorité royale est sacrée:
Secondement, elle est paternelle:
Troisiémement, elle est absolue:
Quatriémement, elle est soumise à la raison.
C'est ce qu'il faut établir par ordre dans les articles suivans.

ARTICLE II.

L'Autorité Royale est sacrée.

I. PROPOSITION. *Dieu établit les Rois comme ses Ministres, & regne par eux sur les Peuples.*

Rom. XIII. 1, 2. 4. „ NOus avons déja vû que toute puissance vient de Dieu.
„ Le Prince, ajoûte S. Paul, est Ministre de Dieu pour le „ bien: Si vous faites mal, tremblez, car ce n'est pas en vain qu'il „ a le glaive: & il est Ministre de Dieu, vengeur des mauvaises „ actions. „

2. Paralip. XIII. 8. Les Princes agissent donc comme Ministres de Dieu, & ses Lieutenans sur la terre. C'est pour eux qu'il exerce son Empire. „ Pen- „ sez-vous pouvoir résister au Royaume du Seigneur qu'il possède „ par les enfans de David? „

1. Paralip. XXVIII. 5. C'est pour cela que nous avons vû que le Thrône Royal n'est pas le Thrône d'un homme; mais le Thrône de Dieu même. „ Dieu a

„ choisi mon fils Salomon pour le placer dans le Thrône où regne „ le Seigneur sur Israël. Et encore : Salomon s'assit sur le Thrône „ du Seigneur. „

Et afin qu'on ne croie pas que cela soit particulier aux Israëlites d'avoir des Rois établis de Dieu ; voici ce que dit l'Ecclésiastique. „ Dieu donne à chaque Peuple son Gouverneur, & Israël lui est „ manifestement réservé. „

1. Par. XXIX. 23. Eccl. XVII. 14, 15.

Il gouverne donc tous les Peuples, & leur donne à tous leurs Rois, quoiqu'il gouverne Israël d'une maniere plus particuliere & plus déclarée.

II. PROPOSITION. *La Personne des Rois est sacrée.*

Il paroît de tout cela que la Personne des Rois est sacrée, & qu'attenter sur eux c'est un sacrilége.

Dieu les fait oindre par ses Prophétes d'une onction sacrée, comme il fait oindre les Pontifes & ses Autels.

1. Reg. IX. 16. XVI. 3, &c.

Mais même sans l'application extérieure de cette onction, ils sont sacrés par leur charge, comme étant les représentans de la Majesté divine, députés par sa Providence à l'exécution de ses desseins. C'est ainsi que Dieu même appelle Cyrus son oint. „ Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus : Mon oint que j'ai pris par la „ main pour lui assujettir tous les Peuples. „

Is. XLV. 1.

Le titre de Christ est donné aux Rois, & on les voit par-tout appellés les Christs, ou les oints du Seigneur.

Sous ce nom vénérable les Prophétes même les révèrent, & les regardent comme associés à l'Empire souverain de Dieu, dont ils exercent l'autorité sur le Peuple. „ Parlez de moi hardiment de- „ vant le Seigneur, & devant son Christ, dites si j'ai pris le bœuf ou „ l'âne de quelqu'un, si j'ai pris des présens de quelqu'un, & si j'ai „ opprimé quelqu'un : & ils répondirent ; Jamais : Et Samuel dit : „ Le Seigneur & son Christ sont donc témoins que vous n'avez „ aucune plainte à faire contre moi. „

1. Reg. XII. 3, 4, 5.

C'est ainsi que Samuel, après avoir jugé le Peuple vingt & un an de la part de Dieu avec une puissance absolue, rend compte de sa conduite devant Dieu & devant Saül, qu'il appelle ensemble à témoin ; & établit son innocence sur leur témoignage.

Il faut garder les Rois comme des choses sacrées ; & qui néglige de les garder, est digne de mort. „ Vive le Seigneur, dit David aux „ Capitaines de Saul, vous êtes des enfans de mort, vous tous qui „ ne gardez pas votre maître, l'oint du Seigneur. „

1. Reg. XXVI. 16.

POLITIQUE, &c. LIV. III.

Qui garde la vie du Prince, met la ſienne en la garde de Dieu même. „ Comme votre vie a été chère & précieuſe à mes yeux, „ dit David au Roi Saül ; ainſi ſoit chère ma vie devant Dieu même, & qu'il daigne me délivrer de tout péril. „

1. Reg. XXVI. 24.

Dieu lui met deux fois entre les mains Saül qui remuoit tout pour le perdre ; ſes gens le preſſent de ſe défaire de ce Prince injuſte & impie ; mais cette propoſition lui fait horreur. „ Dieu, dit-il, ſoit „ à mon ſecours, & qu'il ne m'arrive pas de mettre ma main ſur „ mon maître, l'oint du Seigneur. „

1. Reg. XXIV. 7, 11, &c. XXVI. 23.

Loin d'attenter ſur ſa perſonne, il eſt même ſaiſi de frayeur pour avoir coupé un bout de ſon manteau, encore qu'il ne l'eût fait que pour lui montrer combien religieuſement il l'avoit épargné. „ Le „ cœur de David fut ſaiſi, parce qu'il avoit coupé le bord du man- „ teau de Saül. „ Tant la perſonne du Prince lui paroît ſacrée ; & tant il craint d'avoir violé par la moindre irrévérence le reſpect qui lui étoit dû.

1. Reg. XXIV. 6.

III. PROPOSITION. *On doit obéir au Prince par principe de religion, & de conſcience.*

S. Paul après avoir dit que le Prince eſt le Miniſtre de Dieu, conclut ainſi. „ Il eſt donc néceſſaire que vous lui ſoyez ſoumis, non- „ ſeulement par la crainte de ſa colère ; mais encore par l'obligation „ de votre conſcience. „

Rom. XIII. 5.

C'eſt pourquoi : „ Il le faut ſervir, non à l'œil, comme pour plaire „ aux hommes ; mais avec bonne volonté, avec crainte, avec reſ- „ pect, & d'un cœur ſincère, comme à Jeſus-Chriſt. „

Epheſ. VI. 5, 6.

Et encore : „ Serviteurs, obéiſſez en toutes choſes à vos maîtres „ temporels, ne les ſervant point à l'œil, comme pour plaire à des „ hommes, mais en ſimplicité de cœur, & dans la crainte de Dieu. „ Faites de bon cœur tout ce que vous faites, comme ſervant Dieu „ & non pas les hommes, aſſûrés de recevoir de Dieu même la ré- „ compenſe de vos ſervices. Regardez J. C. comme votre maître. „

Coloſſ. III. 22, 23, 24.

Si l'Apôtre parle ainſi de la ſervitude, état contre la nature, que devons-nous penſer de la ſujétion légitime aux Princes, & aux Magiſtrats protecteurs de la liberté publique ?

C'eſt pourquoi S. Pierre dit : „ Soyez donc ſoumis pour l'amour „ de Dieu à l'ordre qui eſt établi par les hommes : ſoyez ſoumis „ au Roi, comme à celui qui a la puiſſance ſuprême : & à ceux „ à qui il donne ſon autorité, comme étant envoyés de lui pour „ la loüange des bonnes actions, & la punition des mauvaiſes. „

1. Pier. II. 13, 14.

Digitized by Google

Quand même ils ne s'acquitteroient pas de ce devoir, il faut reſpecter en eux leur charge & leur miniſtère. „ Obéiſſez à vos „ maîtres, non-ſeulement à ceux qui ſont bons & modérés, mais „ encore à ceux qui ſont fâcheux & injuſtes. „

Il y a donc quelque choſe de religieux dans le reſpect qu'on rend au Prince. Le ſervice de Dieu & le reſpect pour les Rois ſont choſes unies ; & S. Pierre met enſemble ces deux devoirs. „ Crai- „ gnez Dieu, honorez le Roi. „ 1. *Pier. II.* 18. *Ibid.* 17.

Auſſi Dieu a-t-il mis dans les Princes quelque choſe de divin. J'ai dit : „ Vous êtes des Dieux, & vous êtes tous enfans du Très-Haut. „ C'eſt Dieu même que David fait parler ainſi. *Pſeaume LXXXI. 6.*

De-là vient que les ſerviteurs de Dieu jurent par le ſalut & la vie du Roi, comme par une choſe divine & ſacrée. Urie parlant à David : „ Par votre ſalut & par la conſervation de votre vie, je „ ne ferai point cette choſe. „ *2. Reg. XI. 2. XIV. 19.*

Encore même que le Roi ſoit infidéle, par la vûe qu'on doit avoir de l'ordre de Dieu. „ Par le ſalut de Pharaon, je ne vous laiſ- „ ſerai point ſortir d'ici. „ *Gen. XLII. 15, 16.*

Il faut écouter ici les premiers Chrétiens, & Tertullien qui parle ainſi au nom d'eux tous. „ Nous jurons, non par les génies des „ Céſars, mais par leur vie & par leur ſalut, qui eſt plus auguſte „ que tous les génies. Ne ſçavez-vous pas que les génies ſont des „ démons ? mais nous qui regardons dans les Empereurs le choix „ & le jugement de Dieu, qui leur a donné le commandement ſur „ tous les peuples ; nous reſpectons en eux ce que Dieu y a mis, „ & nous tenons cela à grand ſerment. „ *Tert. Apol.*

Il ajoûte ; „ Que dirai-je davantage de notre religion & de notre „ piété pour l'Empereur, que nous devons reſpecter comme celui „ que notre Dieu a choiſi ? en ſorte que je puis dire que Céſar eſt „ plus à nous qu'à vous, parce que c'eſt notre Dieu qui l'a établi. „ *Ibid.*

C'eſt donc l'eſprit du Chriſtianiſme de faire reſpecter les Rois avec une eſpéce de Religion ; que le même Tertullien appelle très-bien „ La Religion de la ſeconde majeſté. „

Cette ſeconde majeſté n'eſt qu'un écoulement de la premiere ; c'eſt-à-dire, de la divine ; qui pour le bien des choſes humaines a voulu faire rejaillir quelque partie de ſon éclat ſur les Rois. *Ibid.*

IV. PROPOSITION. *Les Rois doivent reſpecter leur propre puiſſance, & ne l'employer qu'au bien public.*

Leur puiſſance venant d'en-haut, ainſi qu'il a été dit, ils ne doivent

POLITIQUE, &c. LIV. III.

pas croire qu'ils en ſoient les maîtres pour en uſer à leur gré ; mais ils doivent s'en ſervir avec crainte & retenue, comme d'une choſe qui leur vient de Dieu, & dont Dieu leur demandera compte.

Sap. VI. 2, 3, &c.

„ Ecoutez, ô Rois, & comprenez : apprenez, Juges de la terre : „ prêtez l'oreille, ô vous qui tenez les Peuples ſous votre empire, „ & vous plaiſez à voir la multitude qui vous environne : c'eſt Dieu „ qui vous a donné la puiſſance : votre force vient du Très-Haut qui „ interrogera vos œuvres, & pénétrera le fond de vos penſées : par- „ ce qu'étant les Miniſtres de ſon Royaume, vous n'avez pas bien „ jugé, & n'avez pas marché ſelon ſes volontés. Il vous paroîtra „ bientôt d'une maniere terrible : car à ceux qui commandent eſt „ réſervé le châtiment le plus dur. On aura pitié des petits & des „ foibles ; mais les puiſſans ſeront puiſſamment tourmentés. Car „ Dieu ne redoute la puiſſance de perſonne, parce qu'il a fait les „ grands & les petits, & qu'il a ſoin également des uns & des autres. „ Et les plus forts ſeront tourmentés plus fortement. Je vous le dis, „ ô Rois, afin que vous ſoyez ſages, & que vous ne tombiez pas. „

Les Rois doivent donc trembler, en ſe ſervant de la puiſſance que Dieu leur donne, & ſonger combien horrible eſt le ſacrilége d'employer au mal une puiſſance qui vient de Dieu.

Nous avons vû les Rois aſſis dans le Thrône du Seigneur, ayant en main l'épée que lui-même leur a mis en main. Quelle profanation & quelle audace aux Rois injuſtes, de s'aſſeoir dans le Thrône de Dieu pour donner des arrêts contre ſes Loix, & d'employer l'épée qu'il leur met en main, à faire des violences, & à égorger ſes enfans ?

Qu'ils réſpectent donc leur puiſſance ; parce que ce n'eſt pas leur puiſſance, mais la puiſſance de Dieu, dont il faut uſer ſaintement & religieuſement. S. Grégoire de Nazianze parle ainſi aux Empereurs. *Greg. Naz.* „ Reſpectez votre pourpre : reconnoiſſez le grand my- „ ſtère de Dieu dans vos perſonnes : il gouverne par lui-même les „ choſes céleſtes ; il partage celles de la terre avec vous. Soyez donc „ des Dieux à vos ſujets, „ c'eſt-à-dire, Gouvernez-les comme Dieu gouverne, d'une maniere noble, déſintéreſſée, bienfaiſante, en un mot divine.

Digitized by Google

ARTICLE III.

L'Autorité Royale eſt paternelle, & ſon propre caractère, c'eſt la bonté.

APrès les choſes qui ont été dites, cette vérité n'a plus beſoin de preuves.

Nous avons vû que les Rois tiennent la place de Dieu, qui eſt le vrai Pere du genre-humain.

Nous avons vû auſſi que la premiere idée de puiſſance qui ait été parmi les hommes, eſt celle de la puiſſance paternelle; & que l'on a fait les Rois ſur le modéle des peres.

Auſſi tout le monde eſt-il d'accord, que l'obéiſſance qui eſt dûe à la puiſſance publique, ne ſe trouve dans le Décalogue, que dans le précepte qui oblige à honorer ſes parens.

Il paroît par tout cela que le nom de Roi eſt un nom de pere; & que la bonté eſt le caractère le plus naturel des Rois.

Faiſons néanmoins ici une réflexion particuliere ſur une vérité ſi importante.

I. PROPOSITION. *La bonté eſt une qualité royale, & le vrai apanage de la grandeur.*

„ Le Seigneur votre Dieu eſt le Dieu des Dieux, & le Sei- *Deut. X.*
„ gneur des Seigneurs : un Dieu grand, puiſſant, redoutable, *17, 18.*
„ qui n'a point d'égard aux perſonnes en jugement, & ne reçoit pas
„ de préſens ; qui fait juſtice au pupille & à la veuve ; qui aime
„ l'étranger, & lui donne ſa nourriture & ſon vêtement. „

Parce que Dieu eſt grand & plein en lui-même, il ſe tourne, pour ainſi dire, tout entier à faire du bien aux hommes, conformément à cette parole: „ Selon ſa grandeur, ainſi eſt ſa miſéricorde. „ *Eccli. II. 23.*

Il met une image de ſa grandeur dans les Rois, afin de les obliger à imiter ſa bonté.

Il les éléve à un état où ils n'ont plus rien à déſirer pour eux-mêmes. Nous avons oüi David diſant: „ Que peut ajoûter votre
„ ſerviteur à toute cette grandeur dont vous l'avez revêtu. „ *2. Reg. VII. 20.*

Et en même tems il leur déclare, qu'il leur donne cette grandeur pour l'amour des Peuples. „ Parce que Dieu aimoit ſon Peu- *1. Paralip. XVII. 18.*
„ ple, il vous a fait regner ſur eux. Et encore : Vous avez plu au *2. Par. II. 11. 3. Reg. X. 9.*

POLITIQUE, &c. LIV. III.

„ Seigneur, il vous a placé sur le Thrône d'Israël; & parce qu'il „ aimoit ce Peuple, il vous a fait leur Roi pour faire justice & „ jugement. „

C'est pourquoi dans les endroits où nous lisons: „ Que le Royau- „ me de David fut élevé sur le Peuple: L'Hébreu & le Grec por- „ tent, pour le Peuple. „ Ce qui montre que la grandeur a pour objet le bien des Peuples soumis.

En effet, Dieu qui a formé tous les hommes d'une même terre pour le corps, & a mis également dans leurs ames son image & sa ressemblance, n'a pas établi entr'eux tant de distinctions, pour faire d'un côté des orgueilleux, & de l'autre des esclaves & des misérables. Il n'a fait des grands que pour protéger les petits; il n'a donné sa puissance aux Rois, que pour procurer le bien public, & pour être le support du Peuple.

II. PROPOSITION, *Le Prince n'est pas né pour lui-même, mais pour le Public.*

C'est une suite de la proposition précédente, & Dieu confirme cette vérité par l'exemple de Moyse.

Il lui donne son Peuple à conduire, & en même tems il fait qu'il s'oublie lui-même.

Après beaucoup de travaux, & après qu'il a supporté l'ingratitude du Peuple durant quarante ans pour le conduire en la terre promise, il en est exclus; Dieu le lui déclare, & que cet honneur étoit réservé à Josué.

Deut. XXI. 7.

Num. XX. 12.

Quant à Moyse il lui dit: „ Ce ne sera pas vous qui introduirez „ ce Peuple dans la terre que je leur donnerai. „ Comme s'il lui disoit, Vous en aurez le travail, & un autre en aura le fruit.

Num. XXVII. 13.

Dieu lui déclare sa mort prochaine; Moyse sans s'étonner, & sans songer à lui-même, le prie seulement de pourvoir au Peuple.

Ibid. 16, 17.

„ Que le Dieu de tous les esprits donne un conducteur à cette mul- „ titude, qui puisse marcher devant eux: qui le méne & le raméne, „ de peur que le Peuple du Seigneur ne soit comme des brebis „ sans Pasteur. „

Num. XXXI. 3.

Il lui ordonne une grande guerre en ces termes: „ Venge ton „ Peuple des Madianites, & puis tu mourras. „ Il veut lui faire sça- voir, qu'il ne travaille pas pour lui-même, & qu'il est fait pour les autres. Aussi-tôt & sans dire un mot sur sa mort prochaine, Moyse donna ses ordres pour la guerre, & l'achéve tranquillement.

Ibid. 3, 7.

Il achéve le peu de vie qui lui reste à enseigner le Peuple, & à lui

lui donner les instructions qui composent le livre du Deutéronome. Et puis il meurt sans aucune récompense sur la terre, dans un tems où Dieu les donnoit si libéralement. Aaron a le Sacerdoce pour lui & pour sa postérité : Caleb & sa famille est pourvûe magnifiquement ; les autres reçoivent d'autres dons ; Moyse rien ; on ne sçait ce que devient sa famille. C'est un personnage public né pour le bien de l'Univers, ce qui aussi est la véritable grandeur.

Puissent les Princes entendre que leur vraie gloire est de n'être pas pour eux-mêmes ; & que le bien public qu'ils procurent, leur est une assez digne récompense sur la terre, en attendant les biens éternels que Dieu leur réserve.

III. PROPOSITION. *Le Prince doit pourvoir aux besoins du Peuple.*

» Le Seigneur a dit à David : Vous paîtrez mon Peuple d'Israël, » & vous en serez le conducteur. *1. Reg. V. 21.*

» Dieu a choisi David, & l'a tiré d'après les brebis pour paître Ja- » cob son serviteur, & Israël son héritage. » Il n'a fait que changer de troupeau : au lieu de paître des brebis, il paît des hommes. Paître dans la langue Sainte, c'est gouverner, & le nom de Pasteur, signifie le Prince, tant ces choses sont unies. *Psaume LXXVII. 70, 71.*

» J'ai dit à Cyrus, dit le Seigneur : Vous êtes mon Pasteur. » C'est-à-dire, vous êtes le Prince que j'ai établi. *Is. XLIV. 28. & ailleurs.*

Ce n'est donc pas seulement Homère, qui appelle les Princes, Pasteurs des Peuples, c'est le S. Esprit. Ce nom les avertit assez de pourvoir au besoin de tout le troupeau, c'est-à-dire, de tout le Peuple.

Quand la souveraine puissance fut donnée à Simon le Machabée, le décret en est conçu en ces termes : » Tout le Peuple l'a établi » Prince, & il aura soin des Saints. » C'est-à-dire, du Peuple Juif, qui s'appelloit aussi le Peuple des Saints. *1. Mach. XIV. 42.*

C'est un droit royal de pourvoir aux besoins du Peuple. Qui l'entreprend au préjudice du Prince, entreprend sur la Royauté : c'est pour cela qu'elle est établie, & l'obligation d'avoir soin du Peuple, est le fondement de tous les droits que les Souverains ont sur leurs sujets.

C'est pourquoi dans les grands besoins le Peuple a droit d'avoir recours à son Prince. » Dans une extrême famine, toute l'Egypte » vint crier autour du Roi, lui demandant du pain. » Les Peuples *Gen. XLI. 55.*

affamés demandent du pain à leur Roi, comme à leur Pasteur, ou plûtôt comme à leur Pere. Et la prévoyance de Joseph l'avoit mis en état d'y pourvoir.

POLITIQUE, &c. LIV. III.

Voici sur ces obligations du Prince une belle sentence du Sage. *Gen. XLI. 47.* « Vous ont-ils fait Prince ou gouverneur? soyez parmi eux comme « l'un d'eux: ayez soin d'eux & prenez courage; & reposez-vous « après avoir pourvû à tout. »

Cette sentence contient deux Préceptes.

Eccl. XXXII. 1, 2. 1. Précepte. « Soyez parmi eux comme l'un d'eux. » Ne soyez point orgueilleux: rendez-vous accessible & familier, ne vous croyez pas, comme on dit, d'un autre métal que vos sujets: mettez-vous à leur place, & soyez-leur tel que vous voudriez qu'ils vous fussent, s'ils étoient à la vôtre.

2. Précepte. « Ayez soin d'eux; & reposez-vous, après avoir « pourvû à tout. » Le repos alors vous est permis: le Prince est un personnage public, qui doit croire que quelque chose lui manque à lui-même, quand quelque chose manque au Peuple & à l'Etat.

IV. PROPOSITION. *Dans le Peuple, ceux à qui le Prince doit le plus pourvoir, sont les foibles.*

Parce qu'ils ont plus besoin de celui qui est par sa charge le pere, & le protecteur de tous.

C'est pour cela que Dieu recommande principalement aux Juges, & aux Magistrats, les veuves, & les pupilles.

Job. XXIX. 11, 12, 13. Job qui étoit un grand Prince, dit aussi: « On me rendoit témoignage, que j'écoutois le cri du Pauvre, & délivrois le pupille qui « n'avoit point de secours: la bénédiction de celui qui alloit périr « venoit sur moi, & je consolois le cœur de la veuve. Et encore: « J'étois l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le Pere des Pauvres. *Ibid. 15, 16.* Et encore: « Je tenois la premiere place, assis au milieu d'eux com- *Ibid. 25.* « me un Roi environné de sa Cour & de son Armée, j'étois le con- « solateur des affligés.

Job. XXXI. 16, 17, 18, &c. Sa tendresse pour les Pauvres est inexplicable. « Si j'ai refusé aux « Pauvres ce qu'ils demandoient, & si j'ai fait attendre les yeux de « la veuve, si j'ai mangé seul mon pain, & ne l'ai pas partagé avec « le pupille, parce que la compassion est née avec moi, & a crû « dans mon cœur dès mon enfance: Si j'ai dédaigné celui qui mou- « roit de froid faute d'habits; si ses côtés ne m'ont pas béni, & s'il « n'a pas été réchauffé par la laine de mes brebis, puisse mon épaule

Digitized by Google

» se séparer de sa jointure, & que mon bras soit brisé avec ses os. » Etre impitoyable à son Peuple, c'est se séparer de ses propres mém- bres, & en mérite de perdre ceux de son corps.

POLITIQUE, &c. LIV. III.

Il donne libéralement; il donne pénétré de compassion; il donne sans faire attendre: qu'y a-t-il de plus paternel, & de plus royal?

Ps. LXXI. 1, 4, 11, 12, &c.

Dans les vœux que David fit pour Salomon le jour de son Sacre, il ne parle que du soin qu'il aura des Pauvres; & met en cela tout le bonheur de son Regne. » Il jugera le Peuple avec équité, & fera » justice au Pauvre. » Il ne se lasse point de loüer cette bonté pour les Pauvres. » Il protegera, dit-il, les Pauvres du Peuple, & il sau- » vera les enfans des Pauvres, & il abattra leurs oppresseurs. Et en- core: » Tous les Rois de la terre l'adoreront, & toutes les Nations » lui seront sujettes, parce qu'il délivrera le Pauvre des mains du » Puissant, le Pauvre qui n'avoit point de secours. Il sera bon au » Pauvre, & à l'indigent; il sauvera les ames des Pauvres; il les déli- » vrera des usures, & des violences, & leur nom sera honorable de- » vant lui. » Ses bontés pour les Pauvres lui attireront avec de gran- des richesses la prolongation de ses jours, & la bénédiction de tous les Peuples. » Il vivra, & l'or de Saba lui sera donné; il sera le sujet » de tous les vœux; on ne cessera de le bénir. » Voilà un Regne mer- veilleux, & digne de figurer celui du Messie.

David avoit bien conçu que rien n'est plus royal, que d'être le secours de qui n'en a point; & c'est tout ce qu'il souhaite au Roi son fils.

Ceux qui commandent les Peuples, soit Princes, soit Gouver- neurs, doivent à l'exemple de Néhémias soulager le Peuple acca- blé. » Les Gouverneurs qui m'avoient précédé souloient le Peuple, » & leurs serviteurs traitoient beaucoup: & moi qui craignois Dieu, » je n'en ai pas usé ainsi; au contraire j'ai contribué à rebâtir les » murailles; je n'ai rien acquis dans le pays, plus soigneux de donner » que de m'enrichir; & je faisois travailler mes serviteurs: je tenois » une grande table, où venoient les Magistrats, & les principaux de » la ville, sans prendre les revenus assignés au Gouverneur; car le » Peuple étoit fort appauvri. »

2. Esdr. V. 15, 16, 17, 18.

C'est ainsi que Néhémias se réjoüissoit d'avoir soulagé le pauvre Peuple; Et il dit ensuite plein de confiance: » O Seigneur, souve- » nez-vous de moi en bien, selon le bien que j'ai fait à votre » Peuple. »

Ibid. 19.

POLITIQUE, &c. LIV. III.

V. PROPOSITION. *Le vrai caractère du Prince est de pourvoir aux besoins du Peuple; comme celui du tyran est de ne songer qu'à lui-même.*

Aristote l'a dit, mais le S. Esprit l'a prononcé avec plus de force. Il représente en un mot le caractère d'une ame superbe, & tyrannique, en lui faisant dire: » Je suis, & il n'y a que moi sur la » terre. »

Is. XLVII. 10.

Il maudit les Princes qui ne songent qu'à eux-mêmes, par ces terribles paroles: » Voici ce que dit le Seigneur; Malheur aux » Pasteurs d'Israël qui se paissent eux-mêmes. Les troupeaux ne doi- » vent-ils pas être nourris par les Pasteurs? vous mangiez le lait de » mes brebis, & vous vous couvriez de leurs laines, & vous tuyez » ce qu'il y avoit de plus gras dans le troupeau, & vous ne le paissiez » pas: vous n'avez pas fortifié ce qui étoit foible, ni guéri ce qui » étoit malade, ni remis ce qui étoit rompu, ni cherché ce qui étoit » égaré, ni ramené ce qui étoit perdu: vous vous contentiez de leur » parler durement & impérieusement: Et mes brebis dispersées par- » ce qu'elles n'avoient pas de Pasteurs, ont été la proie des bêtes fa- » rouches; elles ont erré dans toutes les montagnes, & dans toutes » les collines; & se sont répandues sur toute la face de la terre, & » personne ne les recherchoit, dit le Seigneur. Pour cela, ô Pa- » steurs, écoutez la parole du Seigneur. Je vis éternellement, dit » le Seigneur, parce que mes Brebis dispersées ont été en proie, » faute d'avoir des Pasteurs: car mes Pasteurs ne cherchoient point » mon troupeau; ces Pasteurs se paissent eux-mêmes & ne paissoient » point mes Brebis: & voici ce que dit le Seigneur: Je recherche- » rai mes Brebis de la main de leurs Pasteurs, & je les chasserai afin » qu'ils ne paissent plus mon troupeau, & ne se paissent plus eux- » mêmes: & je délivrerai mon troupeau de leur bouche, & ils ne le » dévoreront plus. »

Ezech. XXXIV. 2, 3, 5, &c.

On voit ici: Premiérement, Que le caractère du mauvais Prince, est de se paître soi-même, & de ne songer pas au troupeau.

Secondement, Que le S. Esprit lui demande compte, non-seulement du mal qu'il fait; mais encore de celui qu'il ne guérit pas.

Troisiémement, Que tout le mal que les ravisseurs font à ses Peuples, pendant qu'il les abandonne, & ne songe qu'à ses plaisirs, retombe sur lui.

Digitized by Google

VI. PROPOSITION. *Le Prince inutile au bien du Peuple, eſt puni auſſi-bien que le méchant, qui le tyranniſe.*

C'eſt la régle de la Juſtice divine, de ne punir pas ſeulement les ſerviteurs violens, qui abuſent du pouvoir qu'il leur a donné : mais encore les ſerviteurs inutiles, qui ne font pas profiter le talent qu'il leur a mis en main. » Jettez le ſerviteur inutile dans les ténébres extérieures: » c'eſt-à-dire, dans la priſon obſcure, & profonde, qui eſt hors de la Maiſon de Dieu: » Là ſeront pleurs & grincemens de » dents. » *Matth. XXIV. 15, &c.* *Ibid. 25, 30.*

C'eſt pourquoi nous venons d'entendre, qu'il reprochoit aux Paſteurs, non-ſeulement qu'ils dévoroient ſon troupeau ; mais qu'ils ne le guériſſoient pas, qu'ils le négligeoient, & le laiſſoient dévorer.

Mardochée manda auſſi à la Reine Eſther, dans le péril extrême du Peuple de Dieu: » Ne croyez pas vous pouvoir ſauver toute » ſeule, parce que vous êtes la Reine, & élevée au-deſſus de tous » les autres ; car ſi vous vous taiſez, les Juifs ſeront délivrés par » quelque autre voie ; & vous périrez, vous, & la maiſon de vo» tre pere. » *Eſther. IV. 13, 14.*

VII. PROPOSITION. *La bonté du Prince ne doit pas être altérée par l'ingratitude du Peuple.*

Il n'y a rien de plus ingrat envers Moyſe que le Peuple Juif. Il n'y a rien de meilleur envers le Peuple Juif que Moyſe. On n'entend par-tout dans l'Exode, & dans les Nombres, que des murmures inſolens de ce Peuple contre lui ; toutes leurs plaintes ſont ſéditieuſes, & jamais il n'entend de leur bouche des remontrances tranquilles. Des menaces ils paſſent aux effets. » Tout le Peuple crioit contre » lui, & vouloit le lapider. » Mais pendant cette fureur, il plaide leur cauſe devant Dieu, qui vouloit les perdre. » Je les frapperai de » peſte, & je les exterminerai, & je te ferai Prince d'une grande » Nation plus puiſſante que celle-ci : Oui, Seigneur, répondit Moy» ſe, afin que les Egyptiens blaſphêment contre vous. Glorifiez plûs» tôt votre puiſſance, ô Dieu patient, & de grande miſéricorde, & » pardonnez à ce Peuple ſelon vos bontés infinies. » *Num. XIV. 4.* *Ibid. 12, 13, &c.*

Il ne répond pas ſeulement aux promeſſes que Dieu lui fait, occupé du péril de ce Peuple ingrat, & s'oubliant toujours lui-même.

Bien plus il ſe dévoue pour eux. » Seigneur, ou pardonnez-leur » ce péché, ou effacez-moi de votre Livre. » C'eſt-à-dire, ôtez-moi la vie. *Exod. XXXII. 32.*

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. III.

David imite Moyſe. Malgré toutes ſes bontés, ſon Peuple avoit ſuivi la révolte d'Abſalon, & depuis celle de Saba. Il ne leur en eſt pas moins bon; & même ne laiſſe pas de ſe dévoüer lui, & ſa famille, pour ce Peuple tant de fois rébelle. » Voyant l'Ange qui frappoit le
2. Reg. XV. 20. » Peuple; O Seigneur, s'écria-t-il, c'eſt moi qui ai péché, c'eſt moi
2. Reg. XXIV. 17. » qui ſuis coupable; qu'ont fait ces Brebis que vous frappez? tournez » votre main contre moi, & contre la maiſon de mon pere. »

VIII. PROPOSITION. *Le Prince ne doit rien donner à ſon reſſentiment, ni à ſon humeur.*

Job. XXXI. 29, 30. » A Dieu ne plaiſe, dit Job, que je me ſois réjoüi de la chûte » de mon ennemi, ou du mal qui lui arrivoit. Je n'ai pas même pé- » ché contre lui par des paroles, ni je n'ai fait aucune imprécation » contre ſa vie. »

Les commencemens de Saül ſont admirables, lorſque la fortune n'avoit pas encore perverti en lui les bonnes diſpoſitions qui l'avoient rendu digne de la Royauté. Une partie du Peuple avoit
1. Reg. X. 27. refuſé de lui obéir: » Cet homme nous pourra-t-il ſauver? ils le » mépriſérent, & ne lui apporterent pas les préſens ordinaires en » cette occaſion. » Comme donc il venoit de remporter une glo-
1. Reg. XI. 12, 13. rieuſe victoire; Tout le Peuple dit à Samuël: » Qu'on nous donne » ceux qui ont dit, Saül ne ſera pas notre Roi, & qu'on les faſſe » mourir. A quoi Saül répondit: Perſonne ne ſera tué en ce jour, » que Dieu a ſauvé ſon Peuple. »

En ce jour de triomphe, & de ſalut, il ne pouvoit offrir à Dieu un plus digne ſacrifice que celui de la clémence.

Voici encore un exemple de cette vertu en la perſonne de David. Durant que Saül le perſécutoit, il étoit avec ſes troupes vers le Carmel, où il y avoit un homme extraordinairement riche nommé Nabal. David le traitoit avec toute la bonté poſſible: non-ſeulement il ne ſouffroit pas que ſes ſoldats lui fiſſent aucun tort, choſe difficile dans la licence de la guerre, & parmi des troupes tumultuairement ramaſſées ſans paye réglée, telles qu'étoient alors celles de David: mais les gens de Nabal confeſſoient eux-mêmes qu'il
1. Reg. XXV. 15. les protégoit en toutes choſes. » Ces hommes, diſent-ils, nous » ſont fort bons: nous n'avons jamais rien perdu parmi eux, & au » contraire pendant que nous paiſſions nos troupeaux, ils nous » étoient nuit & jour comme un rempart. » C'eſt le vrai uſage de la puiſſance: Car que ſert d'être le plus fort, ſi ce n'eſt pour ſoutenir le plus foible.

Digitized by Google

C'est ainsi qu'en usoit David: & cependant comme ses soldats en un jour de réjoüissance, vinrent demander à Nabal avec toute la douceur possible, qu'il leur donnât si peu qu'il voudroit; cet homme féroce, non-seulement le refusa; mais encore il s'emporta contre David d'une maniere outrageuse, sans aucun respect pour un si grand homme, destiné à la Royauté par ordre de Dieu; & sans être touché de la persécution qu'il souffroit injustement, l'appellant au contraire, un valet rébelle qui vouloit faire le maître.

1. Reg. XXV. 8, &c.

A ce coup la douceur de David fut poussée à bout; il couroit à la vengeance: mais Dieu lui envoie Abigaïl, femme de Nabal, aussi prudente que belle, qui lui parla en ces termes: » Que le Roi, mon » Seigneur, ne prenne pas garde aux emportemens de cet insensé. » Vive le Seigneur qui vous a empêché de verser le sang, & a conservé vos mains pures & innocentes: le Seigneur vous fera une » maison puissante, & fidéle, parce que vous combattez pour lui. » A Dieu ne plaise qu'il vous arrive de faire aucun mal dans tout le » cours de votre vie: Quand le Seigneur aura accompli ce qu'il vous » a promis, & qu'il vous aura établi Roi sur son Peuple d'Israël, vous » n'aurez point le regret d'avoir répandu le sang innocent, ni de » vous être vengé vous-même; & cette triste pensée ne viendra pas » vous troubler au milieu de votre gloire; & mon Seigneur se ressouviendra de sa servante. »

Ibid. 25, 26, &c.

Elle parloit à David comme assûrée de sa bonté, & le touchoit en effet par où il étoit sensible, lui faisant voir que la grandeur n'étoit donnée aux hommes que pour bien faire, comme il avoit toujours fait; & qu'au reste toute sa puissance n'auroit plus d'agrément pour lui, s'il pouvoit se reprocher d'en avoir usé avec violence.

David pénétré de ce discours, s'écrie: » Béni soit le Dieu d'Is- » raël qui vous a envoyée à ma rencontre; béni soit votre discours, » qui a calmé ma colère; & bénie soyez-vous vous-même, vous » qui m'avez empêché de verser du sang, & de me venger de » ma main. »

Ibid. 32, 33.

Comme il goûte la douceur de dompter sa colère: & dans quelle horreur entre-t-il de l'action qu'il alloit faire!

Il reconnoît qu'en effet la puissance doit être odieuse, même à celui qui l'a en main, quand elle le porte à sacrifier le sang innocent à son ressentiment particulier. Ce n'est pas être puissant, que de n'avoir pû résister à la tentation de la puissance; & quand on en a abusé, on sent toujours en soi-même qu'on ne la méritoit pas.

Voilà quel étoit David: & il n'y a rien qui fasse plus déplorer,

ce que l'amour & le plaisir peuvent sur les hommes, , que devoit un si bon Prince poussé jusqu'au meurtre d'Urie par cette aveugle passion.

Politique, &c. Liv. III.

Si le Prince ne doit rien donner à ses ressentimens particuliers, à plus forte raison ne doit-il pas se laisser maîtriser par son humeur, ni par des aversions, ou des inclinations irrégulieres : mais il doit agir toujours par raison, comme on dira dans la suite.

IX. Proposition. *Un bon Prince épargne le sang humain.*

2. Reg. XXIII. 15, 16, 17.

» Qui me donnera, avoit dit David, qui me donnera de l'eau de » la citerne de Bethléem ? aussi-tôt trois vaillans hommes percerent » le camp des Philistins, & lui apporterent de l'eau de cette citerne : » mais il ne voulut pas en boire, & la répandit devant Dieu en effu- » sion, disant : Le Seigneur me soit propice ; à Dieu ne plaise que je » boive le sang de ces hommes, & le péril de leurs ames.

Ambr. L. 1. Apol. David.

» Il sent, dit S. Ambroise, sa conscience blessée par le péril où » ces vaillans hommes s'étoient mis pour le satisfaire, & cette eau » qu'il voit achetée au prix du sang, ne lui cause plus que de l'hor- » reur. »

X. Proposition. *Un bon Prince déteste les actions sanguinaires.*

Psaume CXXXVIII. 18.

» Retirez-vous de moi, gens sanguinaires, disoit David. » Il n'y a rien qui s'accorde moins avec le Protecteur de la vie, & du salut de tout le Peuple, que les hommes cruels, & violens.

Après le meurtre d'Urie, le même David qu'un amour aveugle avoit jetté contre sa nature dans cette action sanguinaire, croyoit toujours nager dans le sang, & ayant horreur de lui-même, il s'é- Ps. L. 16. crioit : » O Seigneur, délivrez-moi du sang. »

Les violences & les cruautés toujours détestables, le sont encore plus dans les Princes établis pour les empêcher & les punir. Dieu qui avoit supporté avec patience les impiétés d'Achab & de Jézabel, laisse partir la derniére & irrévocable sentence, après qu'ils ont répandu le sang de Naboth. Aussi-tôt Elie est envoyé pour dire à 3. Reg. XXI. ce Roi cruel : » Tu as tué, & tu as possédé le bien de Naboth, & tu 19, 23, 24. » ajoûteras encore à tes crimes ; mais voici ce que dit le Seigneur : » Au même lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lé- » cheront aussi ton sang, & je ruinerai ta Maison, sans qu'il en reste » un seul homme, & les chiens mangeront le corps de ta femme Jé- » zabel. Si Achab meurt dans la Ville, les chiens le mangeront, & » s'il meurt à la campagne il sera donné aux Oiseaux.

Antiochus ;

Digitized by Google

Antiochus, surnommé l'Illustre, Roi de Syrie, périt d'une manière moins violente en apparence, mais non moins terrible. Dieu le punit en l'abandonnant aux reproches de sa conscience, & à des chagrins furieux, qui se tournerent enfin en maladie incurable.

Son avarice l'avoit engagé à piller le Temple de Jérusalem, & ensuite à persécuter le Peuple de Dieu. Il fit de grands meurtres, & parla avec grand orgueil. Et voilà que tout d'un coup entendant parler des victoires des Juifs qu'il persécutoit à toute outrance, „ Il „ fut saisi de frayeur à ce discours, & fut jetté dans un grand trouble: „ il se mit au lit, & tomba dans une profonde tristesse; parce que „ ses desseins ne lui avoient pas réussi. Il fut plusieurs jours en cet „ état; sa tristesse se renouvelloit & s'augmentoit tous les jours, & „ il se sentoit mourir. Alors, appellant tous ses courtisans, il leur „ dit: Le sommeil s'est retiré de mes yeux; je n'ai plus de force, & „ mon cœur est abattu par de cruelles inquiétudes. En quel abysme „ de tristesse suis-je plongé? quelle horrible agitation sens-je en moi-„ même, moi qui étois si heureux, & si chéri de toute ma Cour „ dans ma puissance! maintenant je me ressouviens des maux, & „ des pilleries que j'ai faites dans Jérusalem; & des ordres que j'ai „ donnés sans raison pour faire périr les Peuples de la Judée, je con-„ nois que c'est pour cela que m'arrivent les maux où je suis; & voilà „ que je péris accablé de tristesse dans une terre étrangère. „

1. Mach. I. 23, 24, 25.

1. Mach. VI. 8, 9, 10, &c.

Il se joignit à cette tristesse des douleurs d'entrailles, & des ulcères par tout le corps: il devint insupportable à lui-même, aussi-bien qu'aux autres, par la puanteur qu'exhaloient ses membres pourris. En vain reconnut-il la Puissance divine par ces paroles: „ Il est juste „ d'être soumis à Dieu, & qu'un mortel ne s'égale pas à lui. Dieu „ rejetta des soumissions forcées. Et ce méchant le prioit en vain, „ dans un tems où Dieu avoit résolu de ne lui plus faire de miséri-„ corde. „

2. Mach. IX. 5, 9, 12.

Ibid. 13.

„ Ainsi mourut ce meurtrier, & ce blasphémateur, traité comme „ il avoit traité les autres. „ C'est-à-dire, qu'il trouva Dieu impitoyable comme il l'avoit été.

Ibid. 28.

Voila ce qui arrive aux Rois violens & sanguinaires. Ceux qui oppriment le Peuple, & l'épuisent par de cruelles vexations, doivent craindre la même vengeance, puisqu'il est écrit: „ Le pain est „ la vie du Pauvre; qui le lui ôte est un homme sanguinaire. „

Eccli. XXXIV. 25.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. III.

XI. PROPOSITION. *Les bons Princes exposent leur vie pour le salut de leur Peuple, & la conservent aussi pour l'amour d'eux.*

L'un & l'autre nous paroît par ces deux exemples.

Pendant la révolte d'Absalon, David mit son armée en bataille, & voulut marcher avec elle à son ordinaire; mais le Peuple lui dit: 2. *Reg.* XVIII. 3, 4. „Vous ne viendrez pas; car, quand nous serions défaits, les ré„belles ne croiront pas pour cela avoir vaincu. Vous êtes vous seul „compté pour dix mille, & il vaut mieux que vous demeuriez dans „la ville pour nous sauver tous. Le Roi répondit, Je suivrai vos „conseils.„

Il céde sans résistance, il ne fait aucun semblant de se retirer à regret: en un mot, il ne fait point le vaillant: c'est qu'il l'étoit.

2. *Reg.* XXI. 15, 16, 17. „Dans un combat des Philistins contre David, comme les for„ces lui manquoient, un Philistin alloit le percer; Abisaï, fils de „Servia, le défendit, & tua le Philistin: Alors les gens de David lui „dirent avec ferment: Vous ne viendrez plus avec nous à la guerre, „pour ne point éteindre la lumiere d'Israël.„

1. *Reg.* XVII. 36. *Eccl.* XLVII. 3. La valeur de David s'étoit fait sentir aux Philistins, à ce fier géant Goliat, & même aux Ours & aux Lions qu'il déchiroit comme Agneaux. Cependant nous ne lisons point qu'il ait combattu depuis ce tems. Il ne faut pas moins estimer la condescendance d'un Roi si vaillant qui se conserve pour son Etat, que la piété de ses sujets.

Au reste l'Histoire des Rois, & celle des Machabées, sont pleines de fameux exemples de Princes qui ont exposé leur vie pour le Peuple, & il est inutile de les rapporter.

L'antiquité payenne a admiré ceux qui se sont dévoüés pour leur patrie. Saül au commencement de son Regne, & David à la fin du sien, se sont dévoüés à la vengeance divine pour sauver le Peuple.

Nous avons déja rapporté l'exemple de David: voyons celui de Saül.

Saül victorieux, résolu de poursuivre les ennemis jusqu'au bout, selon une coutume ancienne, dont on voit des exemples dans toutes les Nations, engagea tout le Peuple par ce ferment: 1. *Reg.* XIV. 24. „Maudit celui qui mangera jusqu'au soir, & jusqu'à ce que je me sois „vengé de mes ennemis.„ C'est-à-dire, des Philistins ennemis de l'Etat. Jonathas qui n'avoit pas oüi ce ferment de son pere, mangea contre l'ordre dans son extrême besoin; & Dieu qui vouloit montrer, ou combien étoit redoutable la religion du ferment, ou com- *Ibid.* 27, 37.

Digitized by Google

bien on doit être prompt à ſçavoir les ordres publics, témoigna ſa colère contre tout le Peuple. Sur cela que fait Saül? „ Vive Dieu, le „ Sauveur d'Iſraël, dit-il, ſi la faute eſt arrivée par mon fils Jonathas, „ il ſera irrémiſſiblement puni de mort. Séparez-vous d'un côté, & „ moi je ſerai de l'autre avec Jonathas. O Seigneur, Dieu d'Iſraël, „ faites connoître en qui eſt la faute qui vous a mis en colère contre „ votre Peuple. Si elle eſt en moi, ou en Jonathas, faites-le con- „ noître. „ Auſſi-tôt le ſort fut jetté; Dieu le gouverna; tout le Peuple fut délivré; il ne reſtoit que Saül & Jonathas. Saül pourſuit ſans héſiter: „ Jettez le ſort entre moi & Jonathas: „ Il tombe ſur Jonathas; ce jeune Prince avoue ce qu'il avoit fait; ſon pere perſiſte invinciblement à vouloir le faire mourir, il fallut que tout le Peuple s'unît pour empêcher l'exécution; mais du côté de Saül le vœu fut accompli, & Jonathas fut dévoüé à la mort ſans s'y oppoſer.

1. Reg. XIV. 39, 40, 41.

Ibid. 42.

Ibid. 45.

XII. PROPOSITION. *Le Gouvernement doit être doux.*

„ Ne ſoyez pas comme un Lion dans votre maiſon, opprimant „ vos ſujets, & vos domeſtiques.

Eccli. IV. 35.

Le Prince ne doit être redoutable qu'aux méchans. Car, comme dit l'Apôtre, „ Il n'eſt pas donné pour faire craindre ceux qui font „ bien, mais ceux qui font mal. Voulez-vous ne craindre pas le Prin- „ ce? faites-bien, & vous n'aurez de lui que des loüanges. Car il eſt „ miniſtre de Dieu pour le bien: que ſi vous faites mal, tremblez; „ car ce n'eſt pas en vain qu'il porte l'épée. „

Rom. XIII. 3, 4.

Ainſi le Gouvernement eſt doux de ſa nature, & le Prince ne doit être rude, qu'y étant forcé par les crimes.

Hors de-là, il lui convient d'être bon, affable, indulgent, enſorte qu'on ſente à peine qu'il ſoit le maître. „ Vous ont-ils fait leur Prin- „ ce ou leur Gouverneur? ſoyez parmi eux comme l'un d'eux. „

Eccli. XXXII. 1.

C'eſt au Prince de pratiquer ce précepte de l'Eccléſiaſtique: „ Prêtez l'oreille au Pauvre ſans chagrin; rendez-lui ce que vous lui „ devez, & répondez-lui paiſiblement & avec douceur. „

Eccli. IV. 8.

La douceur aide à entendre & à bien répondre. „ Soyez doux à „ écouter la parole, afin de la concevoir, & de rendre avec ſageſſe „ une réponſe véritable. „

Eccli. V. 13.

Par la douceur on expédie mieux les affaires, & on acquiert une grande gloire. „ Mon fils, faites vos affaires avec douceur, & vous „ éléverez votre gloire au-deſſus de tous les hommes. „

Eccli. III. 19.

Moyſe étoit le plus doux de tous les hommes. Et par-là le plus digne de commander ſous un Dieu, qui eſt la bonté même. „ Il a

Num. XII. 3. Eccli. XLV. 4.

Digitized by Google

„ été sanctifié par sa foi & par sa douceur, & Dieu l'a choisi parmi
POLITIQUE, &c. LIV. III. „ tous les hommes pour être le conducteur de son Peuple.„

Nous avons vû la bonté & la douceur de Job, „ qui assis au milieu
„ du Peuple, comme un Roi environné de sa Cour, étoit le conso-
Job. XXIX. 25. „ lateur des affligés.„

Exod. XVIII. 13. Moyse ne se lassoit jamais d'écouter le Peuple, tout ingrat qu'étoit ce Peuple à ses bontés: „ Et il y passoit depuis le matin jusqu'au „ soir.„

David étoit tendre & bon. Nathan le prend par la pitié, & commence par cet endroit, comme par le plus sensible, à lui faire entendre son crime. „ Un pauvre homme n'avoit, dit-il, qu'une petite
2. Reg. XII. 3, 4. „ brebis; elle couchoit en son sein, & il l'aimoit comme sa fille, & „ un riche la lui a ravie & tuée, &c.„

Cette femme de Thecua qui venoit lui persuader de rappeller Ab-
2. Reg. XIV. 5, 6, 7, 8. salon, le prend par le même endroit: „ Hélas! je suis une femme „ veuve; un de mes fils a tué son frere; & ma parenté assemblée me „ veut encore ôter celui qui me reste, & éteindre l'étincelle qui „ m'est demeurée; & le Roi lui dit: Allez, j'y donnerai ordre.„

Elle achéve de le toucher en lui représentant le bien du Peuple,
Ibid. 13. comme la chose qui lui étoit la plus chère. „ D'où vous vient cette „ pensée contre le Peuple de Dieu, & pourquoi ne rappellez-vous „ pas votre fils, banni, que tout le Peuple désire?„

On peut voir par les choses qui ont été dites, que toute la vie de ce Prince est pleine de bonté & de douceur. Ce n'est donc pas sans raison que nous lisons dans un Pseaume, qui apparemment est de
Ps. CXXXI. 1. Salomon: „ O Seigneur, souvenez-vous de David & de toute sa „ douceur.„

Ainsi, parmi tant de belles qualités de David, son fils n'en trouve point de plus mémorable ni de plus agréable à Dieu, que sa grande douceur.

3. Reg. XX. 31. Il n'y a rien aussi que les Peuples célébrent tant. „ Nous avons „ oüi dire que les Rois de la Maison d'Israël sont doux & cléments. Les Syriens parlent ainsi à leur Roi Benadab, prisonnier d'un Roi d'Israël. Belle réputation de ces Rois parmi les Peuples étrangers, & qualité vraîment royale!

XIII. PROPOSITION. *Les Princes sont faits pour être aimés.*

1. Paral. XXIX. 23. Nous avons déja rapporté cette parabole: „ Salomon s'assit dans le „ Thrône du Seigneur, & il plût à tous, & tout le monde lui obéit.„

On ne connoît pas ce jeune Prince: il se montre, & gagne les

Digitized by Google

cœurs par la seule vûe. Le Thrône du Seigneur où il est assis fait qu'on l'aime naturellement, & rend l'obéissance agréable.

POLITIQUE &c. LIV. III.

De cet attrait naturel des Peuples pour leurs Princes, naquit la mémorable dispute entre ceux de Juda, & les autres Israélites, à qui serviroit mieux le Roi. Ces derniers vinrent à David, & lui dirent : 2. Reg. XIX. 41, 42, 43.
„ Pourquoi nos freres de Juda nous ont-ils dérobé le Roi, & l'ont-
„ ils ramené à sa Maison, comme si c'étoit à eux seuls de le servir?
„ Et ceux de Juda répondirent : C'est que le Roi m'est plus proche
„ qu'à vous, & qu'il est de notre Tribu, pourquoi vous fâchez-vous?
„ l'avons-nous fait par intérêt? nous a-t-on donné des présens, ou
„ quelque chose pour subsister? Et ceux d'Israël répondirent : Nous
„ sommes dix fois plus que vous, & nous avons plus de part que
„ vous en la personne du Roi : vous nous avez fait injure de ne nous
„ pas avertir les premiers pour ramener notre Roi. Ceux de Juda
„ répondirent durement à ceux d'Israël. „

Chacun veut avoir le Roi, chacun passionné pour lui envie aux autres la gloire de le posséder : il en arriveroit quelque sédition, si le Prince, qui en effet est un bien public, ne se donnoit également à tous.

Il y a un charme pour les Peuples dans la vûe du Prince ; & rien ne lui est plus aisé que de se faire aimer avec passion. „ La vie est dans Prov. XVI. 15.
„ la gaieté du visage du Roi, & sa clémence est comme la pluie
„ du soir ou de l'arriere saison. „ La pluie qui vient alors rafraîchir la terre desséchée par l'ardeur ou du jour ou de l'été, n'est pas plus agréable qu'un Prince, qui tempère son autorité par la douceur ; & son visage ravit tout le monde, quand il est serein.

Job explique admirablement ce charme secret du Prince. „ Ils Job. XXIX. 23, 24.
„ attendoient mes paroles comme la rosée, & ils y ouvroient leur
„ bouche, comme on fait à la pluie du soir. Si je leur souriois, ils
„ avoient peine à le croire, & ils ne laissoient point tomber à terre
„ les rayons de mon visage. „ Après le grand chaud du jour ou de l'été, c'est-à-dire, après le trouble & l'affliction, ses paroles étoient consolantes ; les Peuples étoient ravis de le voir passer ; & heureux d'avoir un regard, ils le recueilloient comme quelque chose de précieux.

Que le Prince soit donc facile à distribuer des regards benins, & Eccli. XVIII. 16.
à dire des paroles obligeantes. „ La rosée rafraîchit l'ardeur, & une
„ douce parole vaut mieux qu'un présent. „

Et encore : „ Une douce parole multiplie les amis, & adoucit les Ibid. VI. 5.
„ ennemis ; & une langue agréable donne l'abondance. „

Il y faut pourtant joindre les effets. „ L'homme qui donne des
POLITIQUE, &c. LIV. III. „ espérances trompeuses, & n'accomplit pas ses promesses; c'est
„ une nuée & un vent qui n'est pas suivi de la pluie. „

Un Prince bienfaisant est adoré par son Peuple. „ Tout le pays
Prov. XXV. 14. „ fut en repos durant les jours de Simon : il cherchoit le bien de sa
1. Mach. XIV. 4. „ Nation; aussi sa puissance, & sa gloire faisoient le plaisir de tout le
„ Peuple. „

Prov. XX. 28. Que la puissance est affermie, quand elle est ainsi chérie par les Peuples; & que Salomon a raison de dire : „ La bonté & la justice
„ gardent le Roi; & son Thrône est affermi par la clémence. „

Voilà une belle garde pour le Roi, & un digne soutien de son Thrône.

XIV. PROPOSITION. *Un Prince qui se fait haïr par ses violences, est toujours à la veille de périr.*

Il est regardé non comme un homme, mais comme une bête féroce. „ Le Prince impitoyable est un Lion rugissant, & un Ours
Prov. XXVIII. 15. „ affamé. „

Il se peut assûrer qu'il vit au milieu de ses ennemis. Comme il
Isaïe, XLVII. 10, 11. n'aime personne, personne ne l'aime. „ Il dit en son cœur, Je suis,
„ & il n'y a que moi sur la terre : il lui viendra du mal sans qu'il
„ sçache de quel côté : il tombera dans une misère inévitable. La
„ calamité viendra sur lui lorsqu'il y pensera le moins. „

Eccl. XXXVI. 12. „ Brisez la tête des Princes ennemis qui disent, Il n'y a que nous. „ Ce n'est pas, comme nous verrons, qu'il soit permis d'attenter sur eux; à Dieu ne plaise! mais le S. Esprit nous apprend qu'ils ne méritent pas de vivre, & qu'ils ont tout à craindre, tant des Peuples poussés à bout par leur violence, que de Dieu qui a prononcé :
Ps. LIV. 27. „ Que les hommes sanguinaires, & trompeurs, ne verront pas la
Ps. LVI. 6. „ moitié de leurs jours. „

XV. PROPOSITION. *Le Prince doit se garder des paroles rudes, & moqueuses.*

Nous avons vû que le Prince doit tenir ses mains nettes de sang, & de violence; mais il doit aussi retenir sa langue, dont les blessures souvent ne sont pas moins dangereuses, selon cette parole de
Pseaume CXXXIX. 3. David : „ Leur langue est une épée affilée. Et encore : Ils ont aiguisé leurs langues comme des langues de serpent. Leur morsure est
„ venimeuse & mortelle. „

La colère du Prince déclarée par ses paroles, cause des meut-

Digitized by Google

tres, & vérifie ce que dit le Sage: „L'indignation du Roi annonce „la mort.„

Son discours, loin d'être emporté & violent, ne doit pas même être rude. De tels discours aliénent tous les esprits. „Une douce „parole abat la colère, un discours rude met en fureur.„ *Prov. XVI. 14.*

Sur-tout un discours moqueur est insupportable en sa bouche. „N'offensez point votre serviteur qui travaille de bonne foi, & qui „vous donne sa vie. Et encore: Ne vous moquez pas de l'affligé: „car il y a un Dieu qui voit tout, qui éléve, & qui abaisse.„ *Prov. XV. 1. Eccli. VII. 22. Ibid. 12.*

Ne vous fiez donc pas à votre puissance; & qu'elle ne vous emporte pas à des moqueries insolentes. Il n'y a rien de plus odieux. Que peut-on attendre d'un Prince, dont on ne reçoit pas même d'honnêtes paroles?

Au contraire, il est de la bonté du Prince de réprimer les médisances, & les railleries outrageuses. Le moyen en est aisé; un regard sévère suffit. „Le vent de Bise dissipe la pluie; & un visage „triste arrête une langue médisante.„ *Prov. XXV. 23.*

La médisance n'est jamais plus insolente, que lorsqu'elle a osé paroître devant la face du Prince; & c'est là par conséquent qu'elle doit être le plus réprimée.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME.

SUITE DES CARACTERES de la Royauté.

ARTICLE PREMIER.

L'Autorité Royale eſt abſolue.

POUR rendre ce terme odieux & inſupportable, pluſieurs affectent de confondre le Gouvernement abſolu, & le Gouvernement arbitraire. Mais il n'y a rien de plus diſtingué, ainſi que nous le ferons voir, lorſque nous parlerons de la juſtice.

I. PROPOSITION. *Le Prince ne doit rendre compte à perſonne de ce qu'il ordonne.*

Eccli. VIII. 2, 3, 4, 5. „ Obſervez les commandemens qui ſortent de la bouche du Roi, „ & gardez le ſerment que vous lui avez prêté. Ne ſongez pas à „ échapper de devant ſa face, & ne demeurez pas dans de mau„ vaiſes œuvres, parce qu'il fera tout ce qu'il voudra; la parole du „ Roi eſt puiſſante, & perſonne ne lui peut dire : Pourquoi faites„ vous ainſi? qui obéit n'aura point de mal. „

Sans cette autorité abſolue, il ne peut ni faire le bien, ni réprimer le mal; il faut que ſa puiſſance ſoit telle que perſonne ne puiſſe eſpérer de lui échapper : Et enfin, la ſeule défenſe des Particuliers contre la puiſſance publique, doit être leur innocence.

Rom. XIII. 3. Cette Doctrine eſt conforme à ce que dit S. Paul: „ Voulez-vous „ ne craindre point la puiſſance? faites le bien.

II. PROPOSITION. *Quand le Prince a jugé, il n'y a point d'autre jugement.*

Les jugemens ſouverains ſont attribués à Dieu même. Quand *2. Paral. XIX. 6.* Joſaphat établit des Juges pour juger le Peuple : „ Ce n'eſt pas, „ diſoit-il, au nom des hommes que vous jugez, mais au nom de „ Dieu. „

C'eſt

C'eſt ce qui fait dire à l'Eccléſiaſtique : „ Ne jugez point contre „ le Juge. „ A plus forte raiſon contre le ſouverain Juge, qui eſt le Roi. Et la raiſon qu'il en apporte : „ C'eſt qu'il juge ſelon la Ju- „ ſtice. „ Ce n'eſt pas qu'il y juge toujours : mais c'eſt qu'il eſt ré- puté y juger ; & que perſonne n'a droit de juger, ni de revoir après lui. *Eccli. VIII. 17.* *Ibid.*

Il faut donc obéir aux Princes, comme à la Juſtice même, ſans quoi il n'y a point d'ordre, ni de fin dans les affaires.

Ils ſont des Dieux, & participent, en quelque façon, à l'indépen- dance divine. „ J'ai dit : Vous êtes des Dieux, & vous êtes tous en- „ fans du Très-Haut. „ *Pſeaume LXXXI. 6.*

Il n'y a que Dieu, qui puiſſe juger de leurs jugemens, & de leurs perſonnes. „ Dieu a pris ſa ſéance dans l'aſſemblée des Dieux, & „ aſſis au milieu, il juge les Dieux. „ *Ibid. 1.*

C'eſt pour cela que S. Grégoire, Evêque de Tours, diſoit au Roi Chilpéric dans un Concile. „ Nous vous parlons ; mais vous nous „ écoutez, ſi vous voulez. Si vous ne voulez pas, qui vous con- „ damnera, ſinon celui qui a dit, qu'il étoit la juſtice même ? „ *Greg. Tur. lib. VI. Hiſt.*

De-là vient que celui qui ne veut pas obéir au Prince n'eſt pas ren- voyé à un autre Tribunal ; mais il eſt condamné irrémiſſiblement à mort, comme l'ennemi du repos public, & de la ſociété humaine. „ Qui ſera orgueilleux & ne voudra pas obéir au commandement „ du Pontife, & à l'Ordonnance du Juge, il mourra, & vous ôte- „ rez le mal du milieu de vous. Et encore : Qui refuſera d'obéir à tous „ vos ordres, qu'il meure. „ C'eſt le Peuple qui parle ainſi à Joſué. *Deut. XVII. 12, 13.* *Joſ. I. 18.*

Le Prince ſe peut redreſſer lui-même, quand il connoît qu'il a mal fait ; mais contre ſon autorité, il ne peut y avoir de remède que dans ſon autorité.

C'eſt pourquoi il doit bien prendre garde à ce qu'il ordonne : „ Prenez garde à ce que vous faites ; tout ce que vous jugerez re- „ tombera ſur vous ; ayez la crainte de Dieu ; faites tout avec grand „ ſoin. „ *2. Paral. XIX. 6, 7.*

C'eſt ainſi que Joſaphat inſtruiſoit les Juges, à qui il confioit ſon autorité : combien y penſoit-il, quand il avoit à juger lui-même ?

III. PROPOSITION. *Il n'y a point de force coactive contre le Prince.*

On appelle force coactive, une puiſſance pour contraindre à exé- cuter ce qui eſt ordonné légitimement. Au Prince ſeul appartient le commandement légitime ; à lui ſeul appartient auſſi la force coactive.

Digitized by Google

C'eſt auſſi pour cela que S. Paul ne donne le glaive qu'à lui ſeul. „Si vous ne faites pas bien, craignez; car ce n'eſt pas en vain qu'il „a le glaive.„

Rom. XIII. 4.

Il n'y a dans un Etat que le Prince qui ſoit armé; autrement tout eſt en confuſion, & l'Etat retombe en anarchie.

Qui ſe fait un Prince Souverain, lui met en main tout enſemble, & l'autorité ſouveraine de juger, & toutes les forces de l'Etat.

1. Reg. VIII. 20. „Notre Roi nous jugera, & il marchera devant nous, & il con„duira nos guerres.„ C'eſt ce que dit le Peuple Juif, quand il demanda un Roi. Samuel leur déclare ſur ce fondement, que la puiſſance de leur Prince ſera abſolue, ſans pouvoir être reſtreinte par aucune autre puiſſance. *1. Reg. VIII. 2, &c.* „Voici le droit du Roi, qui regnera ſur „vous, dit le Seigneur: Il prendra vos enfans, & les mettra à ſon ſer„vice: il ſe ſaiſira de vos terres, & de ce que vous aurez de meil„leur, pour le donner à ſes ſerviteurs, & le reſte.„

Eſt-ce qu'ils auront droit de faire tout cela licitement? à Dieu ne plaiſe. Car Dieu ne donne point de tels pouvoirs: mais ils auront droit de le faire impunément à l'égard de la Juſtice humaine. C'eſt pourquoi David diſoit: „J'ai péché contre vous ſeul, ô Seigneur, „ayez pitié de moi! Parce qu'il étoit Roi, dit S. Jérôme ſur ce paſ„ſage, & n'avoit que Dieu ſeul à craindre.„

Pſ. L. 6. *Hier. in Pſ. L.*

Ambr. in Pſ. L. & Apolog. David. Et S. Ambroiſe dit ſur ces mêmes paroles: „J'ai péché contre „vous ſeul. Il étoit Roi; il n'étoit aſſujetti à aucunes Loix, parce „que les Rois ſont affranchis des peines qui lient les criminels. Car „l'autorité du commandement ne permet pas que les Loix les con„damnent au ſupplice. David donc n'a point péché contre celui „qui n'avoit point d'action pour le faire châtier.„

Quand la ſouveraine puiſſance fut accordée à Simon le Machabée, on exprima en ces termes le pouvoir qui lui fut donné: „Qu'il „ſeroit le Prince, & le Capitaine général de tout le Peuple, & qu'il „auroit ſoin des Saints, (c'eſt ainſi qu'on appelloit les Juifs:) & „qu'il établiroit les Directeurs de tous les ouvrages publics, & de „tout le Pays; & les Gouverneurs qui commanderoient les armes „& les Garniſons; & que ce ſeroit à lui de prendre ſoin du Peuple; „& que tout le monde recevroit ſes ordres, & que tous les Actes „& Décrets publics ſeroient écrits en ſon nom; & qu'il porteroit „la pourpre & l'or; & qu'aucun du Peuple, ni des Prêtres ne feroit „contre ſes ordres, ni ne s'y pourroit oppoſer, ni ne tiendroit d'aſ„ſemblée ſans ſa permiſſion, ni ne porteroit la pourpre ou la bou„cle d'or, qui eſt la marque du Prince; & que quiconque feroit

1. Mach. XIV. 42, 43, 44, 45.

Digitized by Google

„ au contraire, seroit criminel. „ Le Peuple consentit à ce Décret, & Simon accepta la puissance souveraine à ces conditions. „ Et il „ fut dit que cette Ordonnance seroit gravée en cuivre, & affichée „ au Parvis du Temple, au lieu le plus fréquenté, & que l'original „ en demeureroit dans les Archives publiques, entre les mains de „ Simon & de ses enfans. „

1. Mach. XIV. 46, 47, 48, 49.

Voilà ce qui se peut appeller la Loi royale des Juifs, où tout le pouvoir des Rois est excellemment expliqué. Au Prince seul appartient le soin général du Peuple: c'est là le premier article & le fondement de tous les autres: à lui les ouvrages publics; à lui les places & les armes; à lui les Décrets & les Ordonnances; à lui les marques de distinction; nulle puissance, que dépendante de la sienne; nulle Assemblée que par son autorité.

C'est ainsi que pour le bien d'un Etat, on en réunit en un toute la force. Mettre la force hors de-là, c'est diviser l'Etat; c'est ruiner la paix publique; c'est faire deux Maîtres contre cet Oracle de l'Evangile. „ Nul ne peut servir deux Maîtres. „

Matth. VI. 24.

Le Prince est par sa charge le Pere du Peuple; il est par sa grandeur au-dessus des petits intérêts: bien plus, toute sa grandeur & son intérêt naturel, c'est que le Peuple soit conservé; puisqu'enfin le Peuple manquant, il n'est plus Prince. Il n'y a donc rien de mieux, que de laisser tout le pouvoir de l'Etat à celui qui a le plus d'intérêt à la conservation & à la grandeur de l'Etat même.

IV. Proposition. *Les Rois ne sont pas pour cela affranchis des Loix.*

Deut. XVII. 16, 17, &c.

„ Quand vous vous serez établi un Roi, il ne lui sera pas permis „ de multiplier sans mesure ses chevaux & ses équipages; ni d'avoir „ une si grande quantité de femmes, qui amollissent son courage; „ ni d'entasser des sommes immenses d'or & d'argent. Et quand il „ sera assis dans son Thrône, il prendra soin de décrire cette Loi, „ dont il recevra un exemplaire de la main des Prêtres de la Tribu „ de Levi, & l'aura toujours en main, la lisant tous les jours de sa „ vie; afin qu'il apprenne à craindre Dieu, & à garder ses Ordon- „ nances & ses jugemens. Que son cœur ne s'enfle pas au-dessus „ de ses Freres, & qu'il marche dans la Loi de Dieu, sans détour- „ ner à droite & à gauche, afin qu'il regne long-tems lui & ses en- „ fans. „

Il faut remarquer que cette Loi ne comprenoit pas seulement la Religion, mais encore la Loi du Royaume à laquelle le Prince

étoit soumis autant que les autres, ou plus que les autres par la droiture de sa volonté.

POLITIQUE, &c. LIV. IV.

C'est ce que les Princes ont peine à entendre. „ Quel Prince me „ trouverez-vous, dit S. Ambroise, qui croie que ce qui n'est pas „ bien ne soit pas permis; qui se tienne obligé à ses propres Loix: „ qui croie que la puissance ne doive pas se permettre ce qui est dé„ fendu par la Justice? car la puissance ne détruit pas les obligations „ de la Justice; mais au contraire, c'est en observant ce que pres„ crit la Justice, que la puissance s'exempte de crime: & le Roi n'est „ pas affranchi des Loix; mais s'il péche, il détruit les Loix par son „ exemple. Il ajoûte: Celui qui juge les autres, peut-il éviter son „ propre jugement, & doit-il faire ce qu'il condamne? „

Ambr. L. 11. Apol. David.

De-là cette belle Loi d'un Empereur Romain. „ C'est une pa„ role digne de la majesté du Prince, de se reconnoître soumis aux „ Loix. „

L. Digna. C. de Legib.

Les Rois sont donc soumis, comme les autres, à l'équité des Loix, & parce qu'ils doivent être justes, & parce qu'ils doivent au Peuple l'exemple de garder la Justice; mais ils ne sont pas soumis aux peines des Loix: ou, comme parle la Théologie, ils sont soumis aux Loix, non quant à la puissance coactive, mais quant à la puissance directive.

V. PROPOSITION. *Le Peuple doit se tenir en repos sous l'autorité du Prince.*

Jud. IX. 8, 9, 10, 11, 12, 13.

C'est ce qui paroît dans l'Apologue, où les arbres se choisissent un Roi. Ils s'adressent à l'olivier, au figuier, & à la vigne. Ces arbres délicieux, contens de leur abondance naturelle, ne voulurent

Ibid. 14.

pas se charger des soins du Gouvernement. „ Alors tous les arbres „ dirent au buisson: Venez & regnez sur nous. „ Le buisson est accoutumé aux épines & aux soins. Il est le seul qui naisse armé, il a sa garde naturelle dans ses épines. Par-là il pouvoit paroître digne de regner. Aussi le fait-on parler, comme il appartient à un Roi. Il ré-

Ibid. 15.

pondit aux arbres qui l'avoient élu: „ Si vous me faites vraîment „ votre Roi, reposez-vous sous mon ombre; sinon il sortira du buisson „ un feu qui dévorera les cédres du Liban. „

Aussi-tôt qu'il y a un Roi, le Peuple n'a plus qu'à demeurer en repos sous son autorité. Que si le Peuple impatient se remue, & ne veut pas se tenir tranquille sous l'autorité royale, le feu de la division se mettra dans l'Etat, & consumera le buisson avec tous les autres arbres, c'est-à-dire, le Roi & les Peuples: les cédres du Li-

Digitized by Google

ban seront brûlés ; avec la grande Puissance, qui est la royale, les autres Puissances seront renversées, & tout l'Etat ne sera plus qu'une même cendre.

Quand un Roi est autorisé : „ Chacun demeure en repos, & sans „ crainte sous sa vigne, & sous son figuier, d'un bout du Royaume à „ l'autre. „ 3. *Reg. IV.* 25.

Tel étoit l'état du Peuple Juif sous Salomon. Et de même sous Simon le Machabée. „ Chacun cultivoit sa terre en paix : les vieil- „ lards assis dans les rues parloient ensemble du bien public ; & les „ jeunes gens se paroient, & prenoient l'habit militaire. Chacun as- „ sis sous sa vigne, & sous son figuier, vivoit sans crainte. „ 1. *Mach. XIV.* 8, 9. 12.

Pour joüir de ce repos il ne faut pas seulement la paix au-dehors, il faut la paix au-dedans, sous l'autorité d'un Prince absolu.

VI. PROPOSITION. *Le Peuple doit craindre le Prince ; mais le Prince ne doit craindre que de faire mal.*

„ Qui sera orgueilleux, & ne voudra pas obéir au comman- „ ment du Pontife, & à l'Ordonnance du Juge, il mourra, & vous „ ôterez le mal du milieu d'Israël, & tout le Peuple qui entendra „ son supplice craindra, afin que personne ne se laisse emporter à „ l'orgueil. „ *Deut. XVII.* 12, 13.

La crainte est un frein nécessaire aux hommes à cause de leur orgueil, & de leur indocilité naturelle.

Il faut donc que le Peuple craigne le Prince ; mais si le Prince craint le Peuple, tout est perdu. La molesse d'Aaron à qui Moyse avoit laissé le Commandement pendant qu'il étoit sur la montagne, fut cause de l'adoration du Veau d'or. „ Que vous a fait ce Peuple, „ lui dit Moyse, & pourquoi l'avez-vous induit à un si grand mal ? „ *Exod. XXXII.* 11. Il impute le crime du Peuple à Aaron, qui ne l'avoit pas réprimé, quoiqu'il en eût le pouvoir.

Remarquez ces termes : „ Que vous a fait ce Peuple pour l'indui- „ re à un si grand mal ? „ C'est être ennemi du Peuple, que de ne lui pas résister dans ces occasions.

Aaron lui répondit ; „ Que mon Seigneur ne se fâche point con- „ tre moi ; vous sçavez que ce Peuple est enclin au mal : ils me sont „ venu dire : Faites des Dieux qui nous précédent ; car nous ne sça- „ vons ce qu'est devenu Moyse qui nous a tirés d'Egypte. *Ibid.* 22, 23.

Quelle excuse à un Magistrat souverain de craindre de fâcher le Peuple ? „ Dieu ne la reçoit pas, & irrité au dernier point contre „ Aaron, il voulut l'écraser ; mais Moyse pria pour lui. „ *Deut. IX.* 20.

Saül penſe s'excuſer ſur le Peuple, de ce qu'il n'a pas exécuté les ordres de Dieu. Vaine excuſe que Dieu rejette; car il étoit établi pour réſiſter au Peuple, lorſqu'il ſe portoit au mal. „ Ecoutez, lui dit Samuel, ce que le Seigneur a prononcé contre vous. Vous avez rejet- „ té ſa parole, il vous a auſſi rejetté, & vous ne ſerez pas Roi. Saül. „ dit à Samuel: J'ai péché d'avoir déſobéi au Seigneur & à vous, en „ craignant le Peuple, & cédant à ſes diſcours. „

1. Reg. XV. 16, 23, 24.

Le Prince doit repouſſer avec fermeté les importuns, qui lui demandent des choſes injuſtes. La crainte de fâcher, pouſſée trop avant, dégénère en une foibleſſe criminelle. „ Il y en a qui perdent „ leur ame par une mauvaiſe honte: l'imprudent qu'ils n'oſent refuſer. „ les fait périr.

Eccli. XX. 24.

VII. PROPOSITION. *Le Prince doit ſe faire craindre des grands, & des petits.*

Salomon dès le commencement de ſon regne parle ferme à Adonias ſon Frere. Auſſi-tôt que Salomon eût été couronné, Adonias lui envoya dire: „ Que le Roi Salomon me jure qu'il ne fera „ point mourir ſon ſerviteur. Salomon répondit: S'il fait ſon devoir, „ il ne perdra pas un ſeul cheveu; ſinon il mourra. „

3. Reg. I. 51, 52.

3. Reg. II. 22, 23, 24, 25.

Dans la ſuite, Adonias cabala pour ſe faire Roi, & Salomon le fit mourir.

Ibid. 26.

Il fit dire au grand Prêtre Abiathar, qui avoit ſuivi le parti d'Adonias: „ Retirez-vous à la Campagne dans votre maiſon: vous mé- „ ritez la mort; mais je vous pardonne, parce que vous avez porté „ l'Arche du Seigneur devant mon Pere David, & que vous l'avez „ fidélement ſervi. „

Sa dignité & ſes ſervices paſſés lui ſauverent la vie; mais il lui en coûta la ſouveraine Sacrificature, & il fut banni de Jéruſalem.

Joab, le plus grand Capitaine de ſon tems, & le plus puiſſant homme du Royaume, étoit auſſi du même parti. Ayant appris que Salomon l'avoit ſçu, il ſe réfugia au coin de l'Autel, où Salomon ordonna à Banaias de le tuer. „ Ainſi, dit-il, vous éloignerez de moi, „ & de la Maiſon de mon Pere, le ſang innocent que Joab a répan- „ du, en tuant deux hommes de bien & qui valoient mieux que lui, „ Abner fils de Ner, & Amaſa fils de Jether: & leur ſang retombera „ ſur ſa tête. „

Ibid. 28, 31, 32, 33.

L'Autel n'eſt pas fait pour ſervir d'aſyle aux aſſaſſins; & l'autorité royale ſe doit faire ſentir aux méchans, quelque grands qu'ils ſoient.

Dans le nouveau Teſtament, & parmi des Peuples plus humains,

Digitized by Google

il faut moins faire de ces exécutions sanglantes, qu'il ne s'en faisoit dans l'ancienne Loi & parmi les Juifs, Peuple dur & enclin à la révolte. Mais enfin le repos public oblige les Rois à tenir tout le monde en crainte, & plus encore les Grands que les Particuliers; parce que c'est du côté des Grands, qu'il peut arriver de plus grands troubles.

VIII. PROPOSITION. *L'autorité royale doit être invincible.*

S'il y a dans un Etat quelque autorité capable d'arrêter le cours de la puissance publique, & de l'embarrasser dans son exercice, personne n'est en sûreté. Jérémie exécutoit les ordres de Dieu, en déclarant que la Ville, en punition de ses crimes, seroit livrée au Roi de Babylone. „Les Grands s'assemblerent autour du Roi & lui „dirent: Nous vous prions que cet homme soit mis à mort: car il „abat par malice le courage des gens de guerre, & de tout le „Peuple: c'est un méchant, qui ne veut pas le bien de l'Etat, mais „sa ruine. Le Roi Sédécias leur répondit: Il est en vos mains, car „le Roi ne vous peut rien refuser.„ Le Gouvernement étoit foible, & l'autorité royale n'étoit plus un refuge à l'innocent persécuté. *Jérémie, XXXVIII. 4, 5.*

Le Roi vouloit le sauver, parce qu'il sçavoit que Dieu lui avoit commandé de parler, comme il avoit fait. „Il fit venir Jérémie au- „près de lui en particulier; & il lui dit: Vous ne mourrez pas, mais „que les Seigneurs ne sçachent point ce qui se passe entre nous, & „s'ils entendent dire que vous m'avez parlé, & qu'ils vous demandent, Qu'est-ce que le Roi vous a dit? Répondez, Je me suis jetté aux pieds du Roi, afin qu'il ne me renvoyât pas dans ma prison „pour y mourir.„ Prince foible, qui craignoit les Grands, & qui perdit bientôt son Royaume, n'osant suivre les conseils que lui donnoit Jérémie par ordre de Dieu. *Ibid. 14, 24, 25, 26.*

Evilmérodac, Roi de Babylone, fut un de ces Princes foibles, qui se laissent mener par force. Par son ordre Daniel avoit découvert les fourbes des Prêtres de Bel, & avoit fait crever le Dragon sacré, que les Babyloniens adoroient. „Ce que les Seigneurs ayant oüi, ils „entrerent dans une grande colère; & s'étant assemblés contre le „Roi, ils disoient: Le Roi s'est fait Juif, il a renversé Bel, il a tué „le Dragon sacré & les Prêtres. Et ayant dit ces choses entr'eux, ils „vinrent au Roi: Livrez-nous Daniel, lui dirent-ils, autrement „nous vous ferons mourir, vous, & votre Maison.„ *Dan. XIV. 27, 28.*

Il leur accorda leur demande; & si Dieu délivra Daniel des bê- *Ibid. 29, &c.*

tes farouches, ce Roi n'en étoit pas moins coupable de sa mort, à laquelle il avoit donné son consentement.

On entreprend aisément contre un Prince foible. Celui-ci, qui se laisse intimider par les menaces qu'on lui fait de le faire mourir, lui & sa Maison, fut tué en une autre occasion pour ses débauches, & ses injustices : car tout Prince foible est injuste, & sa Maison perdit la Royauté.

Beros. Ap. Joseph. l. 1. Cont. Apion.

Ainsi ces foiblesses sont pernicieuses aux Particuliers, à l'Etat, & au Prince même, contre qui on ose tout, quand il se laisse entamer.

Le Prophéte Daniel fut encore exposé aux bêtes farouches, par la foiblesse de Darius le Méde. „ Il vouloit donner à Daniel le Gou- „ vernement du Royaume ; parce que l'esprit de Dieu paroissoit en „ lui, plus que dans tous les autres hommes. Les Grands, & les Sa- „ trapes, jaloux de sa Grandeur, chercherent l'occasion de le per- „ dre, & surprirent le Roi. Puissiez-vous vivre à jamais, ô Roi Da- „ rius ; Les Grands de votre Royaume, & les Magistrats, & les Sa- „ trapes, les Sénateurs, & les Juges, sont d'avis qu'on publie un „ Edit royal, par lequel il étoit fait défense d'adresser durant trente „ jours aucune priere à qui que ce soit, Dieu ou homme, excepté „ à vous. „

Dan. VI. 3, 4, 6, 7.

Le Roi fit cette Loi autant tyrannique qu'impie, selon la forme la plus authentique, & qui la rendoit irrévocable, parmi les Médes & les Perses. On ne doit point d'obéissance aux Rois contre Dieu.

Ibid. 8, 9,

„ Ainsi Daniel prioit à son ordinaire trois fois le jour, ses fenêtres „ ouvertes, tournées vers Jérusalem. Ceux qui avoient conseillé la „ Loi, entrerent en foule, & le trouverent en prieres. „

Ibid. 10, 11.

Ils firent leur plainte au Roi, & pour le presser davantage, ils le prennent par la coutume des Médes & des Perses, & par sa propre autorité. „ Sçachez, ô Roi, que c'est une Loi inviolable parmi „ les Médes & les Perses que toute Ordonnance faite par le Roi ne „ peut être changée. „

Ibid. 15.

Darius abandonna Daniel, qui l'avoit si bien servi, & se contenta d'en témoigner une sensible douleur. Dieu délivra ce Prophéte encore une fois ; mais le Roi l'avoit immolé autant qu'il étoit en lui, à la fureur des Lions, & à la jalousie des Grands plus furieux que les Lions mêmes.

Ibid. 16, 18.

Un Roi est bien foible, qui répand le sang innocent, pour n'avoir pû résister aux Grands de son Royaume, ni révoquer une Loi injuste, & faite par une surprise évidente. Assuerus, Roi du même

Esth. VIII. 5, 8.

Peuple,

Peuple, révoqua bien la Loi publiée contre les Juifs, quand il en connut l'injuſtice; quoiqu'elle eût été faite de la maniere la plus authentique.

C'eſt une choſe pitoyable de voir Pilate dans l'Hiſtoire de la Paſſion. „ Il ſçavoit que les Juifs lui amenoient, & accuſoient Jeſus „ par envie. „ *Matt. XXVII. 18. Marc, XV. 10. Luc, XXIII. 4, 14, 15 &c.*

Il leur avoit déclaré: „ Qu'il ne voyoit en cet homme aucune „ cauſe de mort. Il leur dit encore une fois: Vous l'accuſez d'avoir „ excité le Peuple à ſédition, & voilà que l'interrogeant devant „ vous, je n'ai rien trouvé de ce que vous lui reprochez. Hérode à „ qui je l'ai renvoyé, ne l'a pas non plus trouvé digne de mort. Et „ ils ſe mirent à crier: Faites-le mourir; mettez en liberté Barabbas, „ qui avoit été arrêté pour ſédition, & pour meurtre. Pilate leur par- „ la encore penſant délivrer Jeſus: Et ils crierent de nouveau: Cru- „ cifiez-le, crucifiez-le. Et il leur dit pour la troiſiéme fois: Mais „ quel mal a-t-il fait? pour moi je ne le trouve pas digne de mort. „ je le châtierai & le renverrai: Et ils faiſoient des efforts horribles, „ criant qu'on le crucifiât, & leurs cris s'augmentoient toujours. „ Enfin Pilate leur accorda leur demande. Il délivra leur meurtrier „ & le ſéditieux, & abandonna Jeſus à leur volonté. „

Pourquoi tant conteſter, pour enfin abandonner la Juſtice? toutes ſes excuſes le condamnent. „ Prenez-le vous-mêmes, leur dit-il, „ & jugez-le ſelon votre Loi. Et encore: Prenez-le vous-mêmes, „ & crucifiez-le. „ Comme ſi un Magiſtrat étoit innocent de laiſſer faire un crime qu'il peut empêcher. *Joan. XVIII. 31. XIX. 6.*

On lui allégue la raiſon d'Etat: „ Si vous le renvoyez, vous of- „ fenſerez Céſar. Qui ſe fait Roi eſt ſon ennemi. Mais il ſçavoit bien, „ & Jeſus le lui avoit déclaré: Que ſon Royaume n'étoit point de „ ce monde. „ Il craignit les mouvemens du Peuple, & les menaces qu'ils lui faiſoient, de ſe plaindre de lui à Céſar. Il ne devoit craindre que de mal faire. *Ibid. XIX. 12. Ibid. XVIII. 36.*

C'eſt en vain „ qu'il lave ſes mains devant tout le Peuple en di- „ ſant: Je ſuis innocent du ſang de cet homme juſte; c'eſt à vous à „ y aviſer. L'Eccléſiaſtique le condamne. Ne ſoyez point Juge, „ ſi vous ne pouvez enfoncer par force l'iniquité: autrement vous „ craindrez la face du Puiſſant, & votre Juſtice trébuchera. „ *Matt. XXVII. 24. Eccl. VII. 6.*

Cette foibleſſe des Juges eſt déplorée par le Prophéte. „ Le „ Grand ſollicite, & le Juge ne peut rien refuſer. „ *Mich. VII. 3.*

Que ſi le Prince lui-même, qui eſt le Juge des Juges craint les Grands, qui aura-t-il de ferme dans l'Etat? Il faut donc que l'au-

torité soit invincible, & que rien ne puisse forcer le rempart, à l'abri duquel le repos public, & le salut des Particuliers est à couvert.

POLITIQUE, &c. LIV. IV.

IX. PROPOSITION. *La fermeté est un caractère essentiel à la Royauté.*

Quand Dieu établit Josué pour être Prince & Capitaine Général, il dit à Moyse: „ Donne tes ordres à Josué, & l'affermis, & le „ fortifie: car il conduira le Peuple, & lui partagera la terre que tu „ ne feras seulement que voir. „

Deut. III. 28.

Quand il eut été désigné successeur de Moyse, qui alloit mourir, Dieu lui dit lui-même: „ Sois ferme & fort: car tu introduiras mon Peuple dans la terre que je lui ai promise, & je serai „ avec toi. „

Deut. XXXI. 23.

Quand après la mort de Moyse, il se met à la tête du Peuple, Dieu lui dit encore: „ Moyse mon Serviteur est mort: lève-toi & „ passe le Jourdain: sois ferme, courageux, & fort. Et encore: „ Sois ferme, & fort, & regarde la Loi que Moyse mon Serviteur t'a „ donnée. Et encore: Je te le commande, sois ferme & fort, ne „ crains point, ne tremble point: je suis avec toi. „ De même que s'il lui disoit: Si tu trembles, tout tremble avec toi. Quand la tête est ébranlée, tout le corps chancelle: le Prince doit être fort: car il est le fondement du repos public, dans la paix, & dans la guerre.

Josué, I. 6, 7, 9.

Aussi-tôt Josué commande avec fermeté. Il donna ses ordres aux Chefs, & leur dit: „ Traversez le Camp, & commandez à tout „ le Peuple qu'il se tienne prêt; nous allons passer le Jourdain. Il parla aussi à ceux de Ruben, & de Gad, & à la demi Tribu de Manassé: Souvenez-vous des ordres que vous a donnés Moyse, & „ marchez avec vos armes devant vos Freres, & combattez vaillamment. „

Ibid. 10, 11, 12, 13, 14.

Il n'hésite en rien, il parle ferme, & le Peuple la demande ainsi pour sa propre sûreté. „ Qui ne vous obéira, qu'il meure: seulement „ soyez ferme, & agissez en homme. „

Ibid. 18.

Le moyen d'affermir le Prince, c'est d'établir l'autorité, & qu'il voie que tout est en lui. Assûré de l'obéissance, il n'est en peine que de lui-même: en s'affermissant, il a tout fait, & tout suit: autrement il hésite, il tâtonne, & tout se fait mollement. Le Chef tremble, quand il est mal assûré de ses membres.

Voilà comme Dieu installe les Princes: il affermit leur Puissance, & leur ordonne d'en user avec fermeté.

David suit cet exemple, & parle ainsi à Salomon. „ Dieu soit avec „ vous, mon fils: Qu'il vous donne la prudence, & le sens qu'il faut

I. Par. XXII. 11, 12, 13.

Digitized by Google

„ pour gouverner ſon Peuple. Vous réuſſirez, ſi vous gardez les préceptes que Dieu a donnés par Moyſe : Soyez ferme, agiſſez en homme, ne craignez point, ne tremblez point. „

Il lui réitère en mourant la même choſe : & voici les dernieres paroles de ce grand Roi à ſon Fils. „ J'entre dans le chemin de toute la terre : Soyez ferme, & agiſſez en homme, & gardez les Commandemens du Seigneur votre Dieu. „ Toujours la fermeté, & le courage : rien n'eſt plus néceſſaire pour ſoutenir l'autorité ; mais toujours la Loi de Dieu devant les yeux : on n'eſt ferme que quand on la ſuit. *3. Reg. II. 2, 3.*

Néhémias ſçavoit bien que la puiſſance publique devoit être menée avec fermeté. „ Tout le monde me vouloit intimider, eſpérant que nous ceſſerions de travailler aux murailles de la Ville : & moi je m'affermiſſois davantage. Semaïas me diſoit : Enfermons-nous dans la Maiſon de Dieu au milieu du Temple ; car on viendra cette nuit pour vous tuer : Et je répondis : Mes ſemblables ne fuient jamais. Je connus que ces faux Prophétes n'étoient pas envoyés de Dieu, & qu'ils avoient été gagnés pour m'épouvanter, afin que je péchaſſe, & qu'ils euſſent quelque reproche à me faire. „ *2. Eſdr. VI. 9, 10, 11, 12, 13.*

Ceux qui intimident le Prince, & l'empêchent d'agir avec force, ſont maudits de Dieu. „ O Seigneur, ſouvenez-vous de moi, & faites à Tobie, à Sanaballat, & aux Prophétes qui vouloient m'effrayer, faites-leur, Seigneur, ſelon leurs œuvres. „ *Ibid. 14.*

X. PROPOSITION. *Le Prince doit être ferme contre ſon propre Conſeil & ſes Favoris, lorſqu'ils veulent le faire ſervir à leurs intérêts particuliers.*

Outre la fermeté contre les périls, il y a une autre ſorte de fermeté qui n'eſt pas moins néceſſaire au Prince : c'eſt la fermeté contre l'artifice de ſes Favoris, & contre l'aſcendant qu'ils prennent ſur lui.

La foibleſſe d'Aſſuérus, Roi de Perſe, fait pitié dans le Livre d'Eſther. Aman irrité contre les Juifs par la querelle particuliere qu'il avoit avec Mardochée, entreprend de le perdre avec tout ſon Peuple. Il veut faire du Roi l'inſtrument de ſa vengeance ; & faiſant le zélé pour le bien de l'Etat, il parle ainſi. „ Il y a un Peuple diſperſé par toutes les Provinces de votre Royaume, qui a des Loix, & des cérémonies particulieres, & mépriſe les ordres du Roi. „ Vous ſçavez qu'il eſt dangereux à l'Etat qu'il ne devienne inſolent *Eſth. III. 8, 9, 10, 11.*

Politique, &c. Liv. IV.

„ par l'impunité; ordonnez, s'il vous plaît, qu'il périsse, & je ferai „ entrer dix mille talents dans vos coffres. Le Roi tira de sa main „ l'anneau dont il se servoit, & le donnant à Aman : Cet argent, dit-„ il, est à vous, & pour le Peuple faites-en ce que vous voudrez. „ Aussi-tôt les ordres sont expédiés; les Couriers sont dépêchés par tout le Royaume, & la facilité du Roi va faire périr cent millions d'hommes en un moment.

Esth. III. 12, &c.

Que les Princes doivent prendre garde à ne se pas rendre aisément! Aux autres la difficulté de l'exécution donne lieu à de meilleurs conseils; dans le Prince à qui parler c'est faire, on ne peut comprendre combien la facilité est détestable.

Il n'en coûte que trois mots à Assuerus, & la peine de tirer son anneau de son doigt : par un si petit mouvement cent millions d'innocens vont être égorgés, & leur ennemi va s'enrichir de leurs dépouilles.

Tenez-vous donc ferme, ô Prince! Plus il vous est facile d'exécuter vos desseins, plus vous devez être difficile à vous laisser ébranler, pour les prendre.

C'est à vous principalement que s'adresse cette parole du Sage, *Eccli. V, 11.* „ Ne tournez pas à tout vent, & n'entrez pas en toutes voies. „ Le Prince aisé à mener, & trop prompt à se résoudre, perd tout.

Assuerus fut trop heureux de s'être raviſé, & d'avoir pû révoquer ses ordres avant leur exécution. Elle est ordinairement trop prompte, & ne vous laisse que le repentir d'avoir fait un mal irréparable.

XL. Proposition. *Il ne faut pas aisément changer d'avis après une mûre délibération.*

Mais autant qu'il faut être lent à se résoudre, autant faut-il être *Eccli. V. 11. 12.* ferme, quand on s'est déterminé avec connoissance. „ N'entrez „ point en toutes voies, vous a dit le Sage : „ Et il ajoûte : „ C'est „ ainsi que va le pécheur, dont la langue est double. „ C'est-à-dire, qu'il dit & se dédit sans jamais s'arrêter à rien. Il poursuit : „ Soyez „ fermes dans la vérité de votre sens, & que votre discours soit un. „ Qu'il ne change pas aisément, selon le Grec. „

ARTICLE II.

De la molleſſe, de l'irréſolution, & de la fauſſe fermeté.

I. PROPOSITION. *La molleſſe eſt l'ennemie du Gouvernement : caractère du pareſſeux, & de l'eſprit indécis.*

„ LA main des forts dominera ; la main nonchalante payera „ tribut. „ Un grand Roi le dit. C'eſt Salomon. Au lieu des forts, l'Hébreu porte : De ceux qui ſont appliqués & attentifs : L'attention eſt la force de l'ame. *Prov. XII. 24.*

„ Le pareſſeux veut, & ne veut pas : les hommes laborieux s'en- „ graiſſeront. L'Hébreu porte encore : Les hommes attentifs, & ap- „ pliqués. „ *Prov. XIII. 4.*

Celui qui veut mollement, veut ſans vouloir : il n'y a rien de moins propre à exercer le commandement, qui n'eſt qu'une volonté ferme & réſolue.

Il ne veut rien ; il n'a que des déſirs languiſſans. „ Les déſirs tuent „ le pareſſeux ; il ne veut point travailler : il ne fait que ſouhaiter tout „ le long du jour. Il voudroit toujours, il ne veut jamais. „ *Prov. XXI. 25.*

Auſſi rien ne lui réuſſit, il perd toutes les affaires. „ Qui eſt mol, „ & languiſſant dans ſon ouvrage, eſt frere du diſſipateur. „ *Prov. XVIII. 9.*

Nous avons dit que la crainte ne convient pas au commandement ; le pareſſeux craint toujours, tout lui paroît impoſſible : le pareſſeux dit : „ Il y a un Lion dans le chemin, je ſerai tué au milieu des rues : *Prov. XXII. 13.* „ Et encore : Le pareſſeux dit : Il y a un Lion dans le chemin ; une *Prov. XXVI.* „ Lionne attend ſur le paſſage : le pareſſeux ſe roule en ſon lit, com- *13, 14, 15.* „ me une porte ſur ſon gond. Aſſez de mouvement, peu d'action. Et „ enſuite : Le pareſſeux cache ſa main ſous ſes bras, & ce lui eſt un „ travail de la porter juſqu'à ſa bouche. „

Comment aidera les autres celui qui ne ſçait pas s'aider lui-même ? „ La crainte abat le pareſſeux ; les efféminés manqueront *Prov. XVIII. 8.* „ de tout. „

„ La négligence abat les toits ; les mains languiſſantes ſont entrer *Eccli. X. 18.* „ la pluie de tous côtés dans les maiſons. „

„ Tout eſt foible ſous un pareſſeux. Soyez prompts dans tous vos *Eccli. XXXI.* „ ouvrages, & la foibleſſe ne viendra jamais au-devant de vous *27.* „ pour traverſer vos deſſeins. „

Les affaires en effet ſont difficiles, on n'en ſurmonte la difficulté

POLITIQUE, &c. LIV. IV.

que par une activité infatigable. On manque tous les jours tant d'entrepriſes, que ce n'eſt qu'à force d'agir ſans ceſſe qu'on aſſûre le ſuccès de ſes deſſeins. „ Semez donc le matin; ne ceſſez pas le ſoir; „ vous ne ſçavez lequel des deux profitera; & ſi c'eſt tous les deux, „ tant mieux pour vous. „

Eccli. XI. 6.

II. PROPOSITION. *Il y a une fauſſe fermeté.*

L'opiniâtreté invincible de Pharaon le fait voir. C'étoit endurciſſement, & non fermeté. Cette dureté eſt fatale à lui & à ſon Royaume. L'Ecriture en fait foi dans tout le Livre de l'Exode.

La force du commandement pouſſée trop loin; jamais plier, jamais condeſcendre, jamais ſe relâcher, s'acharner à vouloir être obéi à quelque prix que ce ſoit; c'eſt un terrible fléau de Dieu ſur les Rois, & ſur les Peuples.

Eccli. V. 11. Celui qui a dit: „ Ne tournez pas à tout vent, „ avoit dit un peu

Eccli. IV. 32. auparavant: „ Ne forcez point le cours d'un fleuve. „ Il y a une légéreté, & auſſi une roideur exceſſive.

Une fauſſe fermeté conſeillée à Roboam par de jeunes gens ſans expérience, lui fit perdre dix Tribus. Le peuple demandoit d'être un peu ſoulagé des impôts très-grands que Salomon exigeoit: ſoit qu'ils ſe plaigniſſent ſans raiſon d'un Prince qui avoit rendu l'or & l'argent commun dans Jéruſalem; ou qu'en effet Salomon les eût grévés dans le tems qu'il donna tout à ſes paſſions: les vieillards qui connoiſſoient l'état des affaires, & l'humeur du Peuple Juif, lui conſeilloient de l'appaiſer avec de douces paroles ſuivies

3. Reg. XII. 7. de quelques effets. „ Si vous donnez quelque choſe à leurs prieres, „ & que vous leur parliez doucement, ils vous ſerviront toute vo- „ tre vie. „

Mais la jeuneſſe téméraire qu'il conſulta dans la ſuite, ſe moqua de la prévoyance des Vieillards; & lui conſeilla, non un ſimple refus, mais un refus accompagné de paroles dures, & de menaces

Ibid. 10, 11, 15. inſupportables. „ Mon petit doigt, leur dit-il, eſt plus gros que „ tout le corps de mon Pere: mon Pere vous a foulés, & moi je „ vous foulerai encore davantage: mon Pere vous a fouettés avec „ des verges, & moi je vous fouetterai avec des chaînes de fer: & „ le Roi n'acquieſça pas au déſir du Peuple, parce que Dieu s'étoit „ éloigné de lui, & vouloit accomplir ce qu'il avoit dit contre Sa-

3. Reg. IX. 31, &c. „ lomon: Qu'en punition de ſes crimes, il partageroit ſon Royau- „ me après ſa mort. „

Ainſi cette dureté de Roboam étoit un fléau envoyé de Dieu, & une juſte punition tant de Salomon, que de lui.

Digitized by Google

Les jeunes gens qu'il conſultoit, ne manquoient pas de prétexte; il faut ſoutenir l'autorité : Qui ſe laiſſe aller au commencement, on lui met à la fin le pied ſur la gorge : mais par-deſſus tout cela il falloit connoître les diſpoſitions préſentes, & céder à une force qu'on ne pouvoit vaincre. Les bonnes maximes outrées perdent tout. Qui ne veut jamais plier, caſſe tout à coup.

III. PROPOSITION. *Le Prince doit commencer par ſoi-même à commander avec fermeté, & ſe rendre maître de ſes paſſions.*

Ne marchez point après vos déſirs, retirez-vous de votre propre volonté. „Si vous ſuivez vos déſirs, vous donnerez beaucoup de „joie à vos ennemis.„ Il faut donc réſiſter à ſes propres volontés, & être ferme premiérement contre ſoi-même. *Eccli. XVIII. 30, 31.*

Le premier de tous les empires eſt celui qu'on a ſur ſes déſirs. „Ta cupidité te ſera ſoumiſe, & tu la domineras.„ *Gen. IV. 7.*

C'eſt la ſource & le fondement de toute l'autorité. Qui l'a ſur ſoi-même, mérite de l'avoir ſur les autres. Qui n'eſt pas maître de ſes paſſions, n'a rien de fort; car il eſt foible dans le principe.

Sédecias qui diſoit aux Grands : „Le Roi ne vous peut rien refuſer :„ n'étoit foible devant eux, que parce qu'il l'étoit en lui-même, & ne ſçavoit pas maîtriſer ſa crainte. *Jerem. XXXVIII. 5.*

Evilmérodac abattu par la même paſſion, ſe laiſſa maltraiter & abattre par les Seigneurs qui lui diſoient : „Livrez-nous Daniel, ou „nous vous tuerons.„ *Dan. XIV. 28.*

Si Darius eût eu aſſez de force ſur lui-même pour ſoutenir la juſtice, il auroit eu de l'autorité ſur les Grands qui lui demandoient le même Prophéte, & n'auroit pas eu la foibleſſe de ſacrifier un innocent à leur jalouſie.

Pilate avoit ſuccombé intérieurement à la tentation de la faveur, quand il ſe laiſſa forcer à crucifier J. C. Il avoit beau avoir en main toute la puiſſance Romaine dans la Judée; il n'étoit pas puiſſant, puiſqu'il ne put réſiſter à l'iniquité connue.

David, quelque grand Roi qu'il fût, n'étoit plus puiſſant, quand ſa puiſſance ne lui ſervit qu'à des actions qu'il a pleurées toute ſa vie, & qu'il eût voulu n'avoir pas pû faire.

Salomon n'étoit plus puiſſant, quand ſa puiſſance le rendit le plus foible de tous les hommes.

Hérode n'étoit point puiſſant, lorſque déſirant de ſauver S. Jean-Baptiſte, dont une malheureuſe lui demandoit la tête, il n'oſa le faire, „de peur de la fâcher.„ Il entra dans ſon crime quelque *Marc. VI. 26.*

Digitized by Google

égard pour les assistans, devant lesquels il craignit de paroître foible, s'il manquoit d'accomplir le serment qu'il avoit fait. „ Le Roi „ étoit fâché d'avoir promis la tête de S. Jean-Baptiste : mais à cause „ du serment qu'il avoit fait, & des Assistans, il commanda qu'on la „ donnât. „

Matt. XIV. 9.

C'est la plus grande de toutes les foiblesses, que de craindre trop de paroître foible.

Tout cela fait connoître qu'il n'y a point de puissance, si on n'est premiérement puissant sur soi-même ; ni de fermeté véritable, si on n'est premiérement ferme contre ses propres passions.

Aug. l. XIII. de Trin. c. 13.

„ Il faut souhaiter, dit S. Augustin, d'avoir une volonté droite, „ avant que de souhaiter d'avoir une grande puissance. „

IV. PROPOSITION. *La crainte de Dieu est le vrai contrepoids de la puissance : le Prince le craint d'autant plus qu'il ne doit craindre que lui.*

Pour établir solidement le repos public, & affermir un Etat, nous avons vû que le Prince a dû recevoir une puissance indépendante de toute autre puissance qui soit sur la terre. Mais il ne faut pas pour cela qu'il s'oublie, ni qu'il s'emporte, puisque moins il a de compte à rendre aux hommes, plus il a de compte à rendre à Dieu.

Les méchans qui n'ont rien à craindre des hommes, sont d'autant plus malheureux, qu'ils sont réservés comme Caïn à la vengeance divine.

Gen. IV. 15.

„ Dieu mit un signe sur Caïn, afin que personne ne le tuât. „ Ce n'est pas qu'il pardonnât à ce parricide ; mais il falloit une main divine pour le punir comme il le méritoit.

Il traite les Rois avec les mêmes rigueurs. L'impunité à l'égard des hommes, les soumet à des peines plus terribles devant Dieu. Nous avons vû que la primauté de leur état leur attire une primauté dans les supplices. „ La miséricorde est pour les petits ; mais les „ Puissans seront puissamment tourmentés : aux plus Grands est pré- „ paré un plus grand tourment. „

Sap. VI. 7, 9.

Considérez comme Dieu les frappe dès cette vie. Voyez comme il traite un Achab : comme il traite un Antiochus : comme il traite un Nabuchodonosor, qu'il relégue parmi les bêtes : un Baltazar, à qui il dénonce sa mort, & la ruine de son Royaume, au milieu d'une grande fête qu'il faisoit à toute sa Cour : Enfin comme il traite tant de méchans Rois : il n'épargne pas la grandeur ; mais plûtôt il la fait servir d'exemple.

Que

Digitized by Google

Que ne fera-t-il point contre les Rois impénitens? s'il traite si rudement David humilié devant lui, qui lui demande pardon. » Pourquoi as-tu mépriſé ma parole, & as-tu fait le mal devant » mes yeux? tu as tué Urie par le glaive des enfans d'Ammon; tu » lui as ravi ſa femme. Le glaive s'attachera à ta maiſon à jamais, » parce que tu m'as mépriſé. Et voici ce que dit le Seigneur: Je ſuſ- 2. Reg. XII. » citerai contre toi ton propre fils: je te ravirai tes femmes, & les 9, 10, &c. » donnerai à un autre qui en abuſera publiquement, & à la lumiere » du ſoleil. Tu l'as fait en ſecret & tu as cru pouvoir cacher ton » crime; & moi j'en ferai le châtiment à la vûe de tout le Peuple, & » devant le ſoleil; parce que tu as fait blaſphémer les ennemis du » Seigneur. »

Dieu le fit, comme il l'avoit dit, & il n'eſt pas néceſſaire de rapporter ici la révolte d'Abſalon & toutes ſes ſuites.

Ces châtimens font trembler. Mais tout ce que Dieu exerce de rigueur & de vengeance ſur la terre, n'eſt qu'une ombre à comparaiſon des rigueurs du ſiécle futur. » C'eſt une choſe horrible de » tomber entre les mains du Dieu vivant. » Hebr. X. 31.

Il vit éternellement; ſa colère eſt implacable, & toujours vivante; ſa puiſſance eſt invincible; il n'oublie jamais; il ne ſe laſſe jamais; rien ne lui échappe.

Digitized by Google

LIVRE CINQUIÉME.

QUATRIÉME ET DERNIER CARACTERE de l'Autorité Royale.

ARTICLE PREMIER.

Que l'Autorité Royale eſt ſoumiſe à la raiſon.

I. PROPOSITION. *Le Gouvernement eſt un ouvrage de raiſon, & d'intelligence.*

Pſ. II. 10. » MAintenant, ô Rois, entendez; ſoyez inſtruits, Juges de la » terre. »

Tous les hommes ſont faits pour entendre; mais vous principalement, ſur qui tout un grand Peuple ſe repoſe; qui devez être l'ame & l'intelligence d'un Etat, & en qui ſe doit trouver la raiſon premiere de tous ſes mouvemens; moins vous avez à réndre de raiſon aux autres, plus vous devez avoir de raiſon & d'intelligence en vous-mêmes.

Le contraire d'agir par raiſon, c'eſt agir par paſſion, ou par humeur. Agir par humeur ainſi qu'agiſſoit Saül contre David, ou pouſſé par ſa jalouſie, ou poſſédé par ſa mélancolie noire, entraîne toute ſorte d'irrégularité, d'inconſtance, d'inégalité, de bizarrerie, d'injuſtice, d'étourdiſſement dans la conduite.

N'eût-on qu'un cheval à gouverner, & des troupeaux à conduire, on ne le peut faire ſans raiſon : combien plus en a-t-on beſoin pour mener les hommes, & un troupeau raiſonnable?

Pſ. LXXVII. 70, 71, 72. » Le Seigneur a pris David comme il menoit les brebis, pour lui » donner à conduire Jacob ſon ſerviteur, & Iſraël ſon héritage: & » il les a conduits dans l'innocence de ſon cœur, d'une main habile » & intelligente. »

Tout ſe fait parmi les hommes par l'intelligence, & par le conſeil.

Prov. XXIV. 3, 4, 5, 6. » Les maiſons ſe bâtiſſent par la ſageſſe, s'affermiſſent par la pru- » dence. L'habileté remplit les greniers, & amaſſe les richeſſes. » L'homme ſage eſt courageux : l'homme habile eſt robuſte & fort;

Digitized by Google

» parce que la guerre se fait par conduite, & par industrie : Et le salut » se trouve où il y a beaucoup de conseil.

» La sagesse dit elle-même : C'est par moi que les Rois regnent, » par moi les Législateurs prescrivent ce qui est juste. »

Elle est tellement née pour commander, qu'elle donne l'empire à qui est né dans la servitude. » Le sage serviteur commandera aux » enfans de la maison qui ne sont pas sages, & il fera leurs partages. Et encore : Les personnes libres s'assujettiront à un serviteur » sensé. »

Prov. VIII. 15. *Prov. XVIII. 2.* *Eccli. X. 2, 8.*

Dieu en installant Josué lui ordonne d'étudier la Loi de Moyse, qui étoit la Loi du Royaume : » Afin, dit-il, que vous entendiez » tout ce que vous faites. Et encore : Alors vous conduirez vos desseins, & vous entendrez ce que vous faites. »

Josue I. 7, 8.

David en dit autant à Salomon, dans les dernieres instructions qu'il lui donna en mourant. » Prenez garde à observer la Loi de » Dieu, afin que vous entendiez tout ce que vous faites, & de quel » côté vous aurez à vous tourner. »

3. Reg. II. 3.

Qu'on ne vous tourne point ; tournez-vous vous-même avec connoissance ; que la raison dirige tous vos mouvemens : sçachez ce que vous faites, & pourquoi vous le faites.

Salomon avoit appris de Dieu même, combien la sagesse étoit nécessaire pour gouverner un grand Peuple. » Dieu lui apparut en » songe durant la nuit, & lui dit : Demandez-moi ce que vous vou- » drez : Salomon répondit : O Seigneur ! vous avez usé d'une grande » miséricorde envers mon pere David : comme il a marché devant » vous en justice & en vérité & d'un cœur droit, vous lui avez » aussi gardé vos grandes miséricordes, & vous lui avez donné un » fils assis sur son thrône : & maintenant, ô Seigneur Dieu ! vous » avez fait regner votre serviteur à la place de David son pere : & » moi je suis un jeune homme qui ne sçai pas encore entrer ni » sortir. (C'est-à-dire, qui ne sçai pas me conduire : qui ne sçai par » où commencer, ni par où finir les affaires.) Et je me trouve au » milieu du Peuple que vous avez choisi, peuple infini & innombra- » ble. Donnez donc à votre serviteur la Sagesse, & l'intelligence, » & un cœur docile ; afin qu'il puisse juger & gouverner votre Peu- » ple, & discerner entre le bien & le mal. Car qui pourra gouver- » ner & juger ce Peuple immense ? La demande de Salomon plût » au Seigneur : Et il lui dit : Parce que vous avez demandé cette » chose ; & que vous n'avez point demandé une longue vie, ni de » grandes richesses, ou de vous venger de vos ennemis ; mais que

3. Reg. III. 5, 6, 7, &c. *2. Par. I. 7, 8, &c.*

» vous avez demandé la Sageſſe pour juger avec diſcernement: J'ai » fait ſelon vos paroles, & je vous ai donné un cœur ſage & intelli- » gent, enſorte qu'il n'y eut jamais, ni jamais il n'y aura un homme » ſi ſage que vous. Mais je vous ai encore donné ce que vous ne » m'avez pas demandé, c'eſt-à-dire, les richeſſes & la gloire; & ja- » mais il n'y a eu Roi qui en eût tant que vous en aurez. »

Ce ſonge de Salomon étoit une extaſe, où l'eſprit de ce grand Roi ſéparé des ſens & uni à Dieu, joüiſſoit de la véritable intelligence. Il vit en cet état, que la Sageſſe eſt la ſeule grace qu'un Prince devoit demander à Dieu.

Il vit le poids des affaires, & la multitude immenſe d'un Peuple qu'il avoit à conduire. Tant d'humeurs, tant d'intérêts, tant d'artifices, tant de paſſions, tant de ſurpriſes à craindre, tant de choſes à conſidérer, tant de monde de tous côtés à écouter, & à connoître; quel eſprit y peut ſuffire?

Je ſuis jeune, dit-il, & je ne ſçai pas encore me conduire. L'eſprit ne lui manquoit pas, non plus que la réſolution. Car il avoit déja parlé d'un ton de maître à ſon frere Adonias; & dès le commencement de ſon regne il avoit pris ſon parti dans une conjoncture déciſive, avec autant de prudence qu'on en pouvoit déſirer: & toutefois il tremble encore, quand il voit cette ſuite immenſe de ſoins, & d'affaires qui accompagnent la royauté, & il voit bien qu'il n'en peut ſortir, que par une ſageſſe conſommée.

Il la demande à Dieu, & Dieu la lui donne; mais en même tems il lui donne tout le reſte qu'il n'avoit pas demandé, c'eſt-à-dire, & les richeſſes, & la gloire.

Il apprend aux Rois, que rien ne leur manque, quand ils ont la Sageſſe, & qu'elle ſeule leur attire tous les autres biens.

Nous trouvons un beau Commentaire de la Priere de Salomon dans le Livre de la Sageſſe, qui fait parler ainſi ce ſage Roi. » J'ai » déſiré le bon ſens, & il m'a été donné; j'ai invoqué l'eſprit de » Sageſſe, & il eſt venu ſur moi. J'ai préféré la Sageſſe aux royau- » mes & aux thrônes; au prix de la Sageſſe, les richeſſes m'ont » paru comme rien: devant elle, l'or m'a ſemblé un grain de ſable; » & l'argent comme de la boue: elle eſt plus aimable que la ſanté, » & la bonne grace. Je l'ai miſe devant moi comme un flambeau, » parce que ſa lumiere ne s'éteint jamais. Tous les biens me ſont ve- » nus avec elle, & j'ai reçu de ſes mains la gloire, & des richeſſes » immenſes. »

Sap. VII. 7. 8, 9, &c.

Digitized by Google

II. PROPOSITION. *La véritable fermeté eſt le fruit de l'intelligence.*

» Conſidérez ce qui eſt droit, & que vos yeux précédent vos » pas, dreſſez-vous un chemin & toutes vos démarches ſeront fer- » mes. Qui voit devant ſoi, marche ſûrement. » *Prov. IV. 25, 26.*

Autant donc que la fermeté eſt néceſſaire au Gouvernement, autant a-t-il beſoin de la Sageſſe.

Le caractère de la Sageſſe eſt d'avoir une conduite ſuivie. » L'homme ſage eſt permanent comme le Soleil; le fol change » comme la Lune. » *Eccl. XXVII. 12.*

Le plus ſage de tous les Rois fait dire ces paroles à la Sageſſe: » A moi appartient le conſeil & l'équité, à moi la prudence, à moi » la force. » *Prov. VIII. 14.*

Ces choſes, à le bien prendre, ſont inſéparables.

» L'homme ſage eſt courageux, l'homme habile eſt robuſte & » fort. » *Prov. XXIV. 5.*

Les brutaux n'ont qu'une fauſſe hardieſſe. » Nabal étoit impé- » rieux, & perſonne n'oſoit lui parler dans ſa maiſon. Tant qu'il crut » n'avoir rien à craindre de David, il diſoit inſolemment: Qu'ai-je » affaire de David? qui eſt le fils d'Iſaïe? Auſſi-tôt qu'il eut appris *1. Reg. XXV. 17.* que David avoit juré ſa perte, quoiqu'on lui eût dit que ſa femme *Ibid. 10.* l'avoit appaiſé: » Le cœur lui manqua, il demeura comme une » pierre, & mourut au bout de dix jours. » *Ibid. 37, 38.*

Roboam eſt mépriſé pour ſon peu de ſens. » Salomon laiſſa après *Eccli. XLVII.* » lui la folie de la Nation; Roboam, qui manquoit de prudence, & *27, 28.* » qui diviſa le Peuple par les mauvais conſeils qu'il ſuivit. »

Comme il n'avoit point de ſageſſe, il n'avoit point de fermeté, & ſon propre fils eſt contraint de dire: » Roboam étoit un homme *2. Par. XIII. 7.* » mal-habile, & d'un courage tremblant, & il n'eut pas la force de » réſiſter aux rébelles. Au lieu de mal-habile & de courage trem- » blant, l'Hébreu porte: C'étoit un enfant tendre de cœur. Ce n'eſt *2. Par. XII.* » pas qu'il ne leur ait fait la guerre. Roboam & Jeroboam eurent *15.* » toujours la guerre entr'eux. »

Il n'eſt point accuſé d'avoir manqué de courage militaire; mais c'eſt qu'il n'avoit pas cette force qui fait prendre, & ſuivre avec réſolution un bon conſeil. A voir pourtant de quel ton il parla à tout le Peuple, on le croiroit ferme & réſolu. Mais il n'étoit ferme qu'en paroles, & au premier mouvement de la ſédition, on lui voit honteuſement prendre la fuite. » Roboam envoya Aduram qui avoit *2. Par. X.* » la charge de lever les tributs, & les enfans d'Iſraël le lapidèrent. *18, 19.*

» Ce que Roboam n'eut pas plûtôt ſçu, qu'il ſe preſſa de monter » dans ſon chariot, & s'enfuit en Jéruſalem ; & le Peuple d'Iſraël ſe » ſépara de la Maiſon de David. »

Voilà l'homme qui ſe vantoit d'être plus puiſſant que Salomon : il parle ſuperbement, quand il croit qu'il fera peur à un Peuple ſuppliant. A la premiere émeute, il tremble lui-même, & il affermit les rébelles par ſa fuite précipitée.

2. Reg. XV. 14, 15, 17, 18, 28. Ce n'eſt pas ainſi qu'avoit fait ſon ayeul David. Quand il apprit la révolte d'Abſalon, il vit ce qu'il y avoit à craindre, & ſe retira promptement, mais en bon ordre & ſans trop de précipitation : » Marchant à pied avec ſes gardes, & ce qu'il avoit de meilleures » troupes ; & ſe poſta dans un lieu déſert & de difficile accès, en » attendant qu'il eût des nouvelles de ceux qu'il avoit laiſſés pour » obſerver les mouvemens du Peuple. »

Ibid. 30. Il eſt vrai qu'il alloit en ſigne de douleur : » Nuds pieds, & la tête » couverte, lui & tout le Peuple pleurant. » Cela étoit d'un bon Roi, & d'un bon pere, qui voyoit ſon fils bien-aimé à la tête des rébelles ; & combien de ſang il falloit répandre ; & que c'étoit ſon péché qui attiroit tous ces malheurs ſur ſa Maiſon, & ſur ſon Peuple.

Il s'abaiſſoit ſous la main de Dieu, attendant l'événement avec un courage inébranlable : » Si je ſuis agréable à Dieu, il me rétablira *Ibid.* 25, 26. » dans Jéruſalem : Que s'il me dit : Tu ne me plais pas : Il eſt le maî- » tre ; qu'il faſſe ce qu'il trouvera le meilleur. »

Etant donc ainſi réſolu, il pourvoyoit à tout avec une préſence *Ibid.* 33, 34. d'eſprit admirable ; & il trouva ſans héſiter ce beau moyen qui diſſipa les conſeils d'Abſalon, & d'Achitophel.

Et quand après la victoire, il vit Seba, fils de Bochri, qui ramaſſoit les reſtes des ſéditieux ; il ne ſe repoſa pas ſur l'avantage qu'il 2. Reg. XX. 6. venoit de remporter. Et il dit à Abiſaï : » Seba nous fera plus de » peine qu'Abſalon : prenez donc tout ce qu'il y a ici de gens de » guerre, de peur qu'il ne ſe jette dans quelque ville forte, & ne » nous échappe. » Par cet ordre il aſſûra le repos public, & étouffa la ſédition dans ſa naiſſance.

Voilà un homme vraîment fort, qui ſçait craindre où il faut ; & qui ſçait prendre à propos les bons conſeils.

III. PROPOSITION. *La ſageſſe du Prince rend le Peuple heureux.*

Eccli. X. 3. » Le Roi inſenſé perdra ſon Peuple : Les villes ſeront habitées » par la prudence de leurs Princes. »

Voici les fruits bienheureux du ſage Gouvernement de Salomon.

Digitized by Google

» Le Peuple de Juda & d'Iſraël étoit innombrable; ils buvoient, ils » mangeoient, & ils vivoient à leur aiſe: Et ils demeuroient ſans » rien craindre chacun dans ſa vigne, & ſous ſon figuier. »

» L'or & l'argent étoient communs en Jéruſalem comme les » pierres: & les Cédres naiſſoient dans les vallées en auſſi grande » quantité que les Sycomores. » 3. *Reg.* IV. 20, 25. 3. *Reg.* X. 27. 2. *Par.* I. 15.

Sous un Prince ſage tout abonde; les hommes, les biens de la terre, l'or & l'argent. Le bon ordre améne tous les biens.

La même choſe arriva ſous Simon le Machabée. Son caractère étoit la Sageſſe. » Parmi les Machabées, enfans de Mathatias, Ju- » das étoit le fort: & Simon étoit le ſage. Mathatias l'avoit bien » connu, lorſqu'il parle ainſi à ſes enfans: Votre frere Simon eſt » homme de bon conſeil: Ecoutez-le en toutes choſes, & regardez- » le comme votre pere. » 1. *Mach.* II. 66. *Ibid.* 65.

Nous avons déja vû comme le Peuple fut heureux ſous ſa conduite; mais il faut voir le particulier.

Il avoit trouvé les affaires en mauvais état: » Sous lui les Juifs fu- » rent affranchis du joug des Gentils. 1. *Mach.* XIII. 41.

» Toute la terre de Juda étoit en repos durant les jours de Simon: » il chercha le bien de ſes Citoyens; auſſi prenoient-ils plaiſir à voir » ſa gloire & ſa grandeur. Il prit Joppé & y fit un port, & il s'ou- » vrit un paſſage dans les iſles de la Mer. Il étendit les bornes de ſa « Nation, & fit beaucoup de conquêtes. Perſonne ne lui pouvoit » réſiſter. Chacun cultivoit ſa terre en paix; la terre de Juda & les » arbres produiſoient leurs fruits: les vieillards aſſis dans les places » publiques ne parloient que de l'abondance où on vivoit: la jeu- » neſſe prenoit plaiſir à ſe parer de riches habillemens, & portoit » l'habit militaire. Il pourvoyoit à la ſubſiſtance des villes, & les » fortifioit: la paix étoit ſur la terre, & Iſraël vivoit en grande joie, » chacun dans ſa vigne & ſous ſon figuier, ſans avoir aucune crainte: » perſonne ne les attaquoit; les Rois ennemis étoient abattus: il » protégeoit les foibles; il faiſoit obſerver la Loi: il ôtoit les mé- » chans de deſſus la terre; il ornoit le Temple & augmentoit les » vaiſſeaux ſacrés. Enfin il faiſoit juſtice; il gardoit la foi; & ne ſon- » geoit qu'au bonheur & à la grandeur de ſon Peuple. » 1. *Mach.* XIV. 4, 5, 6, &c. *Ibid.* 35.

Que ne fait point un ſage Prince? Sous lui les guerres réuſſiſſent; la paix s'établit; la juſtice regne; les Loix gouvernent; la Religion fleurit; le commerce & la navigation enrichiſſent le pays; la terre même ſemble produire les fruits plus volontiers. Tels ſont les effets de la Sageſſe. Le Sage n'avoit-il pas raiſon de dire: » Tous les biens » me ſont venus avec elle? » *Sap.* VII. 11.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. V.

Qu'on doive tant de biens aux soins & à la prudence d'un seul homme : peut-on l'aimer assez ? Nous voyons aussi que la grandeur de Simon faisoit les délices du Peuple. Il n'y a rien qu'ils ne lui accordent.

1. *Mach.* XIV. 14, 45, 46.

Quand Dieu veut rendre un Peuple heureux, il lui envoie un Prince sage. Hiram admirant Salomon qui sçavoit tout faire à propos, lui écrivoit : » Parce que Dieu a aimé son Peuple, il vous a fait » Roi : Et il ajoûtoit : Béni soit le Dieu d'Israël qui a fait le Ciel & » la Terre, & qui a donné à David un fils sage, habile, sensé & » prudent. »

2. *Par.* II. 11, 12.

3. *Reg.* X. 8, 9.

» Heureux vos sujets & vos domestiques, qui sont tous les jours » devant vous, & écoutent votre sagesse, s'écrioit la Reine de Saba. » Béni soit le Seigneur votre Dieu à qui vous avez plu ; qui vous a » fait Roi d'Israël, parce qu'il aimoit ce Peuple d'un amour éternel ; » & vous a établi pour faire justice, & jugement. »

IV. PROPOSITION. *La sagesse sauve les Etats plûtôt que la force.*

Eccli. IX. 14, 15, 16.

Il y avoit une petite ville, & peu de monde dedans. Un grand » Roi est venu contr'elle ; il l'a enceinte de tranchées, où il a bâti » des forts de tous côtés, & il a formé un siége devant cette place. » Il s'y est trouvé un homme pauvre & sage, & il a délivré sa ville » par sa sagesse : Et j'ai dit en moi-même : Que la sagesse vaut mieux » que la force. »

Ibid. 18.

C'est ainsi que Salomon nous explique les effets de la Sagesse. Et il répéte encore une fois : » La sagesse vaut mieux que les armes ; » mais qui manque en une chose, perd de grands biens. »

Les combats sont hazardeux ; la guerre est fâcheuse pour les deux partis : la sagesse qui prend garde à tout & ne néglige rien, a des voies non-seulement plus douces & plus raisonnables, mais encore plus sûres.

1. *Reg.* XX. 14, *&c.*

Dans la révolte de Seba contre David, le rébelle se retira dans Abela, ville importante, où Joab ne tarda pas à l'assiéger par ordre de David. Pendant qu'on en ruinoit les murailles, une femme de

Ibid. 18, *&c.*

la ville demanda à parler à Joab, & lui tint ce discours au nom de la ville qu'elle introduisoit comme lui parlant. » Il y a un certain » proverbe, que qui veut sçavoir la vérité la demande à Abela. » (Cette ville étoit en réputation d'avoir beaucoup de sages Citoyens qu'on venoit consulter de tous côtés.) » C'est moi qui réponds la » vérité aux Israëlites ; cependant vous voulez me détruire & ruiner » une mere en Israël ? (c'est-à-dire, une ville capitale.) Pourquoi

» renversez-

» renverſez-vous l'héritage du Seigneur, & une ville qu'il a donnée » à ſon Peuple. A Dieu ne plaiſe, répondit Joab, que je veuille la » renverſer; mais Seba s'eſt ſoulevé contre le Roi, livrez-le tout » ſeul, & nous laiſſerons la ville en repos. La femme lui répondit: » On vous jettera ſa tête du haut de la muraille. Elle parla au Peuple » aſſemblé & diſcourut ſagement; de ſorte qu'on réſolut de faire ce » qu'elle avoit dit, & Joab renvoya l'armée. »

Voilà une ville ſauvée par la ſageſſe. La ſageſſe finit tout à coup, ſans rien hazarder, & en ne perdant que le ſeul coupable, une guerre qui avoit donné tant d'appréhenſion à David.

Béthulie aſſiégée par Holopherne, eſt ſauvée par les conſeils de Judith, qui empêche premiérement, qu'on ne ſuive la pernicieuſe réſolution de ſe rendre, déja priſe dans le conſeil: & enſuite fait périr les ennemis, par une conduite auſſi ſage que hardie. *Judith. VIII. 9, 10, 28. IX, X, &c.*

Ainſi on voit que la ſageſſe eſt la plus ſûre défenſe des Etats. » La » guerre met tout en haſard. L'Empire du Sage eſt ſtable. » *Eccli. X. 1. Eccli. VII. 20.*

La ſageſſe fortifie le Sage plus que s'il étoit ſoutenu par les Principaux de la ville.

V. PROPOSITION. *Les Sages ſont craints, & reſpectés.*

David étoit vaillant, & ſçavoit parfaitement l'art de la guerre. Ce n'eſt pas ce qui donnoit le plus de crainte à Saül. » Mais il le » craignoit, parce qu'il étoit très-prudent en toutes choſes. » *1. Reg. XVIII.*

David lui-même craignoit plus le ſeul Achitophel, que tout le Peuple qui étoit avec Abſalon; parce qu'en ce tems, » on conſul- » toit Achitophel comme ſi c'eût été un Dieu. » *2. Reg. XVI. 23.*

C'étoit autant la ſageſſe que la puiſſance de Salomon, qui tenoit en crainte ſes voiſins, & conſervoit ſon Royaume dans une paix profonde.

Parce que Joſaphat étoit ſage, inſtruit de la Loi, & prenant ſoin d'en faire inſtruire le Peuple, tous ſes voiſins le craignoient. » Le Seigneur répandit la terreur ſur les Royaumes voiſins, & ils » n'oſoient faire la guerre à Joſaphat: les Philiſtins lui apportoient » des préſens, & les Arabes lui payoient tribut. » *2. Paralip. XVII. 7, 8, &c. Ibid. 10, 11.*

Joſaphat étoit belliqueux: mais l'Ecriture attribue tous ces beaux effets à la piété & à la ſageſſe de ce Roi, qui n'avoit pas encore fait la guerre, dans le tems qu'il étoit ſi redouté de ſes voiſins.

Si la ſageſſe fait reſpecter le Prince au-dehors, il ne faut pas s'étonner qu'elle le faſſe reſpecter au-dedans. Quand Salomon eut rendu ce jugement mémorable, où il montra un ſi grand diſcerne-

ment : » Tout Iſraël entendit la ſentence que le Roi avoit prononcée, & ils craignirent le Roi, voyant que la ſageſſe de Dieu étoit en lui. »

POLITIQUE, &c. LIV. V.

Il y a quelque choſe de divin à ne ſe tromper pas, & rien n'inſpire tant de reſpect, ni tant de crainte.

3. *Reg. III.* 28.

Et voyez comme l'Ecriture marque exactement l'effet naturel de chaque choſe. La bonne grace de Salomon lui avoit déja attiré l'amour des Peuples. » Il parut dans le Thrône de ſon pere, & il plût à tous. »

1. *Paralip.* XXIX. 23.

Voici quelque choſe de plus grand. Il montra un diſcernement exquis, & on le craignit de cette crainte reſpectueuſe, qui tient tout le monde dans le devoir.

Sap. VI. 1. C'eſt donc avec raiſon qu'on lui fait dire : » La ſageſſe vaut mieux que les forces, & l'homme prudent eſt au-deſſus de l'homme fort. »

VI. PROPOSITION. *C'eſt Dieu qui donne la ſageſſe.*

Eccli. I. 1, 2, 3, 4, *&c.* » Toute ſageſſe vient du Seigneur ; elle a été avec lui devant tous les ſiécles, & y ſera à jamais. Qui a compté le ſable de la Mer, & les gouttes de pluie, & les jours du monde ? Qui a meſuré la hauteur des Cieux, & la largeur de la terre, & les profondeurs de l'abyſme ? Qui a pénétré cette ſageſſe de Dieu qui a précédé toutes choſes ? La ſageſſe a été produite la premiere ; l'intelligence eſt engendrée devant tous les ſiécles. A qui a été connue la ſource de la ſageſſe, & qui a découvert toutes ſes adreſſes ? Il n'y a qu'un ſeul Sage, un ſeul redoutable : C'eſt le Seigneur aſſis ſur le Thrône de la ſageſſe. C'eſt lui qui l'a créée par ſon Eſprit, & qui l'a connue, & qui l'a comptée, & qui en ſçait toutes les meſures. Il l'a répandue ſur tous ſes ouvrages, & ſur toute chair, à chacun ſelon qu'il lui a plû, & il l'a donnée à ceux qui l'aiment. » C'eſt par où commence l'Eccléſiaſtique.

Dieu eſt le ſeul Sage, en lui eſt la ſource de la ſageſſe, & c'eſt lui ſeul qui la donne.

Sap. IX. 1, 4, 7, 8, *&c.* C'eſt à lui que la demande le Sage. „ O Dieu de mes Peres ! ô Seigneur miſéricordieux, qui avez tout fait par votre parole ! donnez-moi la ſageſſe qui eſt toujours auprès de votre Thrône. Vous m'avez fait Roi, & vous m'avez ordonné de vous bâtir un Temple. Votre ſageſſe eſt avec vous ; elle entend tous vos ouvrages : elle étoit avec vous quand vous avez fait le monde ; elle ſçavoit ce qui vous plaiſoit, & ce qui étoit droit dans tous vos commandemens : Envoyez-la-moi des Cieux, du Thrône ſublime où

Digitized by Google

» vous êtes assis plein de gloire & de majesté; afin qu'elle soit tou-
» jours, & travaille toujours avec moi, & que je connoisse ce qui
» vous est agréable: car elle sçait tout: elle me fera observer une juste
» médiocrité dans toutes mes actions, & me gardera par sa puissan-
» ce. Et ma conduite vous plaira, & je gouvernerai votre Peuple
» avec justice; & je serai digne du Thrône de mon Pere. »

Qui désire ainsi la sagesse, & qui la demande à Dieu avec cette ardeur, ne manque jamais de l'obtenir. » Je t'ai donné un cœur sa- 3. *Reg. III.* 12.
» ge & intelligent. Et encore: Dieu donna la sagesse à Salomon, 3. *Reg. IV.* 29.
» & une prudence exquise, & une étendue de cœur, (c'est-à-dire,
» d'intelligence,) comme le sable de la Mer. »

Il lui a donné la sagesse, pour l'intelligence de la Loi & des maximes; la prudence pour l'application; l'étendue de connoissance, c'est-à-dire, une grande capacité, pour comprendre les difficultés, & toutes les minuties des affaires. Dieu seul donne tout cela.

VII. PROPOSITION. *Il faut étudier la Sagesse.*

Dieu la donne, il est vrai; mais Dieu la donne à ceux qui la cherchent.

» J'aime ceux qui m'aiment, dit la Sagesse elle-même; & qui me *Prov. VIII.* 17.
» cherche du matin me trouve.

» Le commencement de la Sagesse est un véritable désir de la *Sap. VI.* 18.
» sçavoir.

» Aimez mes discours, dit-elle, désirez de les entendre, & vous *Ibid.* 12.
» aurez la science.

» La Sagesse se laisse voir facilement à ceux qui l'aiment, & se *Ibid.* 13; 14, 15, 16, 17.
» laisse trouver à ceux qui la cherchent: elle prévient ceux qui la dé-
» sirent, & se montre la premiere à eux: qui s'éveille du matin pour
» penser à elle, ne sera pas rebuté, il la trouvera à sa porte. Y pen-
» ser, c'est la perfection: qui veille pour l'obtenir, sera bientôt con-
» tent: car elle tourne de tous côtés pour se donner à ceux qui sont
» dignes d'elle; elle leur apparoît avec un visage agréable, & n'ou-
» blie rien pour aller à leur rencontre. »

Elle est bonne, elle est accessible: mais il faut l'aimer, & travailler pour l'avoir.

Il ne faut pas plaindre les peines qu'on prendra à cette recherche, on en est bientôt récompensé. » Mon fils, faites-vous instruire *Eccli. VI.* 18, 19, 20.
» dès votre jeunesse, & la Sagesse vous suivra jusqu'aux cheveux
» gris: cultivez-la avec soin comme celui qui laboure & qui séme,
» & attendez ses bons fruits. Vous travaillerez un peu pour l'acqué-

Digitized by Google

» rir, & vous ne tarderez pas à manger ſes fruits : Mettez vos pieds » dans ſes entraves, votre col dans ſes liens, votre épaule ſous ſon » joug. A la fin vous y trouverez le repos, & elle vous tournera en » plaiſir. »

Eccli. VI. 25, 26, 27.

VIII. PROPOSITION. *Le Prince doit étudier, & faire étudier les choſes utiles : Quelle doit être ſon étude.*

Il ne faut pas s'imaginer le Prince un livre à la main, avec un front ſoucieux, & des yeux profondément attachés à la lecture. Son livre principal eſt le monde : ſon étude c'eſt d'être attentif à ce qui ſe paſſe devant lui pour en profiter.

Ce n'eſt pas que la lecture ne lui ſoit utile, & le plus ſage des Rois ne l'a pas négligée.

Ibid. XII. 9, 10, 11.

» Comme l'Eccléſiaſte, (c'eſt Salomon) étoit très-ſage, il a in- » ſtruit ſon Peuple, & il a recherché les ſages ſentences. L'Eccle- » ſiaſte a étudié pour trouver des diſcours utiles, & il a écrit des » choſes droites, des paroles véritables. Les diſcours des Sages » ſont comme un aiguillon dans le cœur ; les maîtres qui les ont » ramaſſés étoient conduits par un ſeul Paſteur. C'étoit le Roi, qui » prenoit ſoin & de chercher par lui-même, & de faire chercher » aux autres les diſcours utiles à la vie.

Ibid. 12.

» Mon fils, n'en déſirez pas davantage. » C'eſt-à-dire, renfermez-vous dans les choſes profitables. Laiſſez les livres de curioſité : » On multiplie les livres ſans fin, & de trop longues ſpéculations » épuiſent le corps. »

Les vraies études ſont celles qui apprennent les choſes utiles à la vie Humaine. Il y en a qui ſont dignes de l'application du Prince habile. Dans les autres, c'eſt aſſez pour lui d'exciter l'induſtrie des ſçavans par les récompenſes ; dont la principale eſt toujours aux eſprits bienfaits l'agrément & l'eſtime d'un maître entendu.

Il ne convient pas au Prince de ſe fatiguer par de longues & curieuſes lectures. Qu'il liſe peu de livres, qu'il liſe comme Salomon les diſcours ſenſés & utiles. Sur-tout qu'il liſe l'Evangile, & qu'il le médite. C'eſt là ſa Loi, & la volonté du Seigneur.

IX. PROPOSITION. *Le Prince doit ſçavoir la Loi.*

Il eſt fait pour juger, & c'eſt la premiere inſtitution de la Royauté. » Faites-nous un Roi qui nous juge. Et encore : Nous voulons » être comme les autres Nations, & avoir un Roi qui nous juge. »

1. Reg. VIII. 5, 20.

Deut. XVII. 18, 19.

Auſſi avons-nous vû que Dieu commande aux Rois d'écrire la

Digitized by Google

Loi de Moyſe, d'en avoir toujours avec eux un exemplaire authentique, & de la lire tous les jours de leur vie.

C'eſt pour cela que dans leur Sacre on la leur mettoit en main. » Ils amenerent au Temple le fils du Roi, & lui mirent le diadême, » & la marque royale ſur la tête : ils lui mirent auſſi la Loi à la main, » & le firent Roi. Le Pontife Joïada & ſes enfans le ſacrérent, & » tout le Peuple cria : Vive le Roi. » *2. Paralip. XXIII. 11.*

Le Prince doit croire auſſi que dans la nouvelle alliance il reçoit l'Evangile de la main de Dieu pour ſe régler par cette lecture.

Le Peuple doit ſçavoir la Loi, ſans doute : du moins dans ſes principaux points ; & ſe faire inſtruire du reſte dans les occurrences ; car il la doit pratiquer. Mais le Prince qui, outre cela, la doit faire pratiquer aux autres, & juger ſelon ſes décrets, la doit ſçavoir beaucoup davantage.

On ne ſçait ce qu'on fait, quand on va ſans régle, & qu'on n'a pas la Loi pour guide : la ſurpriſe, la prévention, l'intérêt & les paſſions offuſquent tout. » Le Prince ignorant opprime, ſans y penſer, plu- » ſieurs perſonnes, & fait triompher la calomnie. » *Prov. XXVIII. 16.*

» Mais le commandement eſt un flambeau devant les yeux ; la » Loi eſt une lumiere. Le Prince qui la ſuit, voit clair, & tout l'Etat » eſt éclairé. » *Prov. VI. 23.*

Que ſi l'œil de l'Etat, (c'eſt-à-dire, le Prince) eſt obſcurci, » que ſeront les ténébres même, & combien ténébreux ſera tout le » corps ! » *Matt. VI. 23.*

Qu'il ſçache donc le fond de la Loi par laquelle il doit gouverner. Et s'il ne peut pas deſcendre à toutes les ordonnances particulieres, que les affaires font naître tous les jours, qu'il ſçache du moins les grands principes de la juſtice, pour n'être jamais ſurpris. C'étoit le Deutéronome, & le fondement de la Loi, que Dieu l'obligeoit d'étudier & de ſçavoir.

Que la vie du Prince eſt ſérieuſe ! il doit ſans ceſſe méditer la Loi. Auſſi n'y a-t-il rien parmi les hommes de plus ſérieux, ni de plus grave, que l'office de la Royauté.

X. PROPOSITION. *Le Prince doit ſçavoir les affaires.*

» Ainſi a-t-on vû Jephté élu Prince du Peuple de Dieu, prouver » par la diſcuſſion des droits de ce Peuple, que le Roi des Ammo- » nites leur faiſoit injuſtement la guerre. » *Jud. XI. 15, &c.* *Sup. p. 76, &c.*

On voit l'affaire diſcutée avec toute l'exactitude poſſible. Dans cette diſcuſſion, les principes du droit ſont joints par Jephté avec

la recherche des faits, & la connoiſſance des antiquités. C'eſt ce qu'on appelle ſçavoir les affaires.

POLITIQUE, &c. LIV. V.

Le Prince qui ſçait ces choſes, met viſiblement la raiſon de ſon côté : ſes Peuples ſont encouragés à ſoutenir la guerre, par l'aſſûrance de leur bon droit : ſes ennemis ſont rallentis : les voiſins n'ont rien à dire.

1. *Mach.* XV. 28, *&c.*

» Une ſemblable diſcuſſion fit beaucoup d'honneur à Simon le » Machabée. Le Roi d'Aſie lui envoya redemander par Athénobius » la citadelle de Jéruſalem, avec Joppé & Gazara, places impor- » tantes qu'il ſoutenoit être de ſon Royaume. »

Simon ſur cette demande fait premiérement les diſtinctions néceſſaires. Il diſtingue les anciennes terres qui appartenoient de tout tems aux Juifs, d'avec celles qu'ils avoient conquiſes depuis peu.

Ibid. 33 & 34.

» Nous n'avons, dit-il, rien uſurpé ſur nos voiſins, & ne poſſédons » rien du bien d'autrui ; mais l'héritage de nos peres, que nos enne- » mis ont poſſédé quelque tems injuſtement, dans lequel nous ſom- » mes rentrés auſſi-tôt que nous en avons trouvé l'occaſion : & nous » ne faiſons que revendiquer l'héritage de nos peres. »

On a vû les offres qu'il fit pour Joppé, & pour Gazara, encore qu'il les eût priſes par une bonne & juſte guerre : & il ſe mit ſi bien à la raiſon, *Ibid.* 35. » qu'Athénobius envoyé du Roi d'Aſie, n'eût rien à » répondre. »

Il eſt beau & utile, que les affaires d'une certaine importance ſoient diſcutées, autant qu'il ſe peut, par le Prince même avec un ſi grand raiſonnement. Quand il s'en fie tout-à-fait aux autres, il s'expoſe à être trompé, ou à voir ſes droits négligés. Perſonne ne pénétre plus dans les affaires, que celui qui y a le principal intérêt.

XI. PROPOSITION. *Le Prince doit ſçavoir connoître les occaſions, & le tems.*

C'eſt une des principales parties de la ſcience des affaires, qui toutes dépendent de là.

Eccli. III. 1, 2, *&c.*

» Chaque choſe a ſon tems, & tout paſſe ſous le Ciel dans l'eſpa- » ce qui lui eſt marqué. Il y a le tems de naître, & le tems de mourir ; » le tems de planter, le tems d'arracher ; le tems de bleſſer, & le » tems de guérir ; le tems de bâtir, & le tems d'abattre ; le tems de » pleurer, & le tems de rire ; le tems d'amaſſer, & le tems de ré- » pandre ; le tems de couper, & le tems de coudre ; (c'eſt-à-dire, » le tems de s'unir, & le tems de rompre,) le tems de parler, & le » tems de ſe taire ; le tems de guerre, & le tems de paix. Dieu même » fait tout en certains tems. »

Digitized by Google

Si toutes choſes dépendent du tems, la ſcience des tems eſt donc la vraie ſcience des affaires, & le vrai ouvrage du Sage. Auſſi eſt-il écrit: » Que le cœur du Sage connoît le tems, & régle ſur cela ſon » jugement. »

C'eſt pourquoi il faut dans les affaires beaucoup d'application, & de travail. » Chaque affaire a ſon tems & ſon occaſion; & la vie » de l'homme eſt pleine d'affliction, parce qu'il ne ſçait point le paſſé, » & il n'a point de meſſager qui lui annonce l'avenir. Il ne peut rien » ſur les vents, il n'a point de pouvoir ſur la mort; il ne peut différer » quand on vient lui faire la guerre. » Nul ne fait ce qu'il veut : une force majeure domine par-tout: les momens paſſent rapidement, & avec une extrême précipitation : qui les manque, manque tout. *Eccli. VIII. 5. Ibid. 6, 7, 8.*

Cette ſcience des tems a fait la principale loüange de la ſageſſe de Salomon. » Béni ſoit le Dieu d'Iſraël qui a donné à David un fils » habile, aviſé, ſage & prudent, pour bâtir un Temple au Seigneur, » & un palais pour ſa perſonne. » Dans une profonde paix, dans une grande abondance; après les préparatifs faits par ſon pere, c'étoit le tems d'entreprendre de ſi grands ouvrages. *I. Par. II. 12.*

Parce que les Machabées prirent bien leur tems, ils engagèrent les Romains à les protéger, & ils s'affranchirent des Rois de Syrie qui les opprimoient. » Jonathas vit que le tems étoit favorable, & il » envoya renouveller l'alliance avec les Romains. » *I. Mac. XII. 1.*

Il faudroit tranſcrire toutes les Hiſtoires ſaintes & profanes, pour marquer ce que peuvent dans les affaires, les tems, & les contre-tems.

Il y a encore dans les choſes certains tems à obſerver, pour garder les bienſéances, & entretenir l'ordre. » Mon fils, obſervez les tems, » & évitez le mal. » *Eccli. IV. 23.*

Les tems réglent toutes les actions juſqu'aux moindres. » Mal- » heur à toi, terre dont les Rois ſe gouvernent en enfans, & man- » gent dès le matin. Heureuſe la terre dont le Roi n'a que de gran- » des penſées; dont les Princes mangent dans le tems, pour la né- » ceſſité, & non pour la délicateſſe. » C'eſt une eſpéce de ſimilitude pour montrer que le tems gouverne tout, & que chaque choſe a un tems propre. *Eccli. X. 16, 17.*

XII. PROPOSITION. *Le Prince doit connoître les hommes.*

C'eſt là ſans doute ſa plus grande affaire; de ſçavoir ce qu'il faut croire des hommes, & à quoi il ſont propres.

Il faut avant toutes choſes qu'il connoiſſe le naturel de ſon Peu-

ple : & c'eſt ce que le Sage lui preſcrit en la figure d'un Paſteur : » Connoiſſez, dit-il, la face de votre brebis, & conſidérez votre » troupeau. »

POLITIQUE, &c. LIV. V.

Sans regarder aux conditions, il doit juger de chacun, par ce qu'il eſt dans ſon fond. » Ne mépriſez pas le Pauvre, qui eſt hom- » me de bien : n'élevez pas le Riche à cauſe qu'il eſt puiſſant. Et en- » core : Ne louez, ni ne mépriſez l'homme par ce qui paroît à la » vûe : l'abeille eſt petite, & il n'y a rien de plus doux que ce qu'elle » fait. »

Prov. XXVII. 23. *Eccli. X. 26.* *Eccli. XI. 2, 3.*

Il faut ſur-tout qu'il connoiſſe ſes Courtiſans. » Prenez garde à » ceux qui vous environnent, & tenez conſeil avec les Sages. »

Eccli. IX. 21.

Autrement tout ira au haſard dans un Etat, & il y arrivera ce que déplore le Sage. » J'ai vû ſous le Soleil qu'on ne confie pas la cour- » ſe au plus vîte, ni la guerre au plus vaillant : que ce n'eſt point » aux Sages qu'on donne du pain, ni aux plus habiles qu'on donne » les richeſſes ; & que ce ne ſont pas les plus intelligens qui plai- » ſent le plus. Mais que la rencontre & le haſard font tout ſur la » terre. »

Eccli. IX. 11.

C'eſt ce qui arrive ſous un Prince inconſidéré, qui ne ſçait pas choiſir les hommes ; mais qui prend ceux que le haſard & l'occa- ſion, ou ſon humeur lui préſentent.

La ſurpriſe & l'erreur confondent tout dans un tel Regne. » J'ai » vû ſous le Soleil un mal, où le Prince ſe laiſſe aller par ſurpriſe : » un fol tient les hautes places, & les Grands ſont à ſes pieds. »

Eccli. X. 5, 6.

Le Prince qui choiſit mal, eſt puni par ſon propre choix. » Celui » qui envoie porter des paroles par un fol, ſera condamné par ſes » propres œuvres. »

Prov. XXVI. 6.

David pour avoir bien connu les hommes, ſauva ſes affaires dans la révolte d'Abſalon. Il vit que toute la force du parti rébelle étoit dans les conſeils d'Achitophel, & tourna tout ſon eſprit à les détrui- re. Il connut la capacité & la fidélité de Chuſai. C'étoit un ſage Vieillard qui le voyant contraint de prendre la fuite, » vint à lui la » tête couverte de pouſſiere, & les habits déchirés. David lui dit : » Si vous venez avec moi, vous me ſerez à charge : Si vous faites » ſemblant de ſuivre le parti d'Abſalon, vous diſſiperez le conſeil » d'Achitophel. »

2. Reg. XV. 32, 33, 34.

Il ne ſe trompa point dans ſa penſée. Chuſai empêcha Abſalon de ſuivre un conſeil d'Achitophel, qui ruinoit David ſans reſſource. Achitophel ſentit auſſi-tôt que les affaires étoient perdues, & ſe fit périr par un cordeau.

2. Reg. XVIII. 7, &c. *Ibid. 23.*

David

David non content d'envoyer Chusai, lui donna des personnes affidées. Il ne falloit pas s'y tromper; car au moindre faux pas, le précipice étoit inévitable. Voici donc ce que David dit à Chusai: » Tout ce que vous apprendrez des desseins d'Absalon, dites-le aux » Prêtres Sadoc & Abiathar: ils ont deux enfans, par qui vous me » manderez toutes les nouvelles. » 2. Reg. XV. 35, 36.

Chusai n'y manqua pas. Après avoir rompu les desseins d'Achitophel, il manda à David par ces deux hommes tout ce qui s'étoit passé, & lui donna un avis qui sauva l'Etat. 2. Reg. XVII. 15. &c.

Ainsi David, pour avoir connu les hommes dont il se servoit, reprit le dessus; & rétablit ses affaires presque désespérées.

Au contraire Roboam pour avoir mal connu l'humeur de son Peuple, & l'esprit de Jéroboam qui le soulevoit, perdit dix Tribus: c'est-à-dire, plus de la moitié de son Royaume.

Le Prince qui s'habitue à bien connoître les hommes, paroît en tout inspiré d'en-haut, tant il donne droit au but. Joab avoit envoyé une femme habile pour insinuer quelque chose à David. Ce Prince connut d'abord de qui venoit le conseil. » Il répondit à cet- » te femme: Dites-moi la vérité; n'est-ce pas Joab, qui vous envoie » me parler. Seigneur, lui dit-elle, par le salut de votre ame, vous ne » vous êtes détourné ni à droite, ni à gauche. Votre serviteur Joab » m'a mis à la bouche toutes les paroles que j'ai dites: Mais vous, » Seigneur, vous êtes sage comme un Ange de Dieu, & il n'y a rien » sur la terre que vous ne sçachiez. » 2. Reg. XIV. 18, 19, 20.

C'est ce que vouloit dire Salomon dans cette belle Sentence: » La Prophétie est dans les lévres du Roi; il ne se trompe point dans » son jugement. » Prov. XVI. 10.

Ce sage Roi l'avoit éprouvé, dans ce jugement mémorable qu'il rendit entre ces deux Meres. Parce qu'il connut la nature, & les effets des passions; la malice & la dissimulation ne put se cacher à ses yeux: » Et tout le Peuple connut que la Sagesse de Dieu étoit en » lui. » 3. Reg. III. 28.

Outre que la grande expérience, & la connoissance des hommes, donnent à un Prince appliqué un discernement délicat; Dieu l'aide en effet, quand il s'applique: » Car le cœur du Roi est entre ses » mains. » Prov. XXI. 1.

C'est Dieu qui mit dans le cœur de David, ces salutaires conseils qui lui semirent la couronne sur la tête. Ce ne fut pas la prudence de David: » Ce fut le Seigneur lui-même, qui dissipa les conseils utiles » d'Achitophel. » 2. Reg. XVII. 14.

Auſſi s'étoit-il d'abord tourné à Dieu. » O Seigneur, confondez » le conſeil d'Achitophel. »

Voilà donc deux choſes que le Prince doit faire : Premiérement, s'appliquer de toute ſa force à bien connoître les hommes. Secondement, dans cette application attendre les lumieres d'en-haut, & les demander avec ardeur ; car la choſe eſt délicate, & enveloppée.

2. Reg. XV. 31.

Il ne ſe peut rien ajoûter à ce que dit ſur ce ſujet l'Eccléſiaſtique. Je rapporterai ſon diſcours, comme il eſt porté dans le Grec, bien plus clair que notre Verſion Latine : » Tout Conſeiller vante » ſon conſeil ; mais il y en a qui conſeillent pour eux-mêmes. Gar- » dez-vous donc d'un Conſeiller, & regardez avant toutes choſes, » quel beſoin vous en avez, & quels ſont ſes intérêts. Car ſouvent » il conſeillera pour lui-même, & haſardera vos affaires pour faire » les ſiennes. Il vous dira, Vous faites bien, & il prendra garde ce- » pendant à ce qui vous arrivera pour en profiter. Ne conſultez donc » pas avec un homme ſuſpect. Regardez les vûes d'un chacun. Ne » prenez pas l'avis d'une femme ſur celle dont elle eſt jalouſe, ni » d'un homme timide ſur la guerre, ni du Marchand, ſur la difficul- » té des voitures, ni du vendeur ſur le prix de ſes marchandiſes. » (Chacun ſe fera valoir, & regardera ſon profit.) Ne conſultez » non plus l'envieux ſur la récompenſe des ſervices : ni celui dont » le cœur eſt dur ſur les libéralités, & ſur les graces : ni l'homme » lent ſur quelque entrepriſe que ce ſoit : ni le Mercénaire que vous » avez à votre ſervice, ſur la fin de l'ouvrage qu'il a entrepris : (car il » a intérêt de le faire durer le plus qu'il pourra :) ni un ſerviteur pa- » reſſeux ſur les travaux qu'il faut entreprendre. Ne prenez point de » tels conſeils : Mais ayez auprès de vous un homme religieux qui » garde les Commandemens ; dont l'eſprit revienne au vôtre, & qui » compatiſſe à vos maux, quand vous tomberez. Et faites-vous un » conſeil dans votre cœur ; car vous n'en trouverez point de plus » fidéle. L'eſprit d'un homme lui rapporte plus de nouvelles que » ſept ſentinelles miſes ſur de hauts lieux pour découvrir, & pour » obſerver. Et par-deſſus tout cela priez le Seigneur, afin qu'il con- » duiſe vos voies. »

Eccli. XXXVII. 8, 9, &c.

XIII. PROPOSITION. *Le Prince doit ſe connoître lui-même.*

Mais de tous les hommes que le Prince doit connoître, celui qui lui importe plus de bien connoître, c'eſt lui-même.

Eccli. XXXVII. 30.

» Mon fils, éprouvez votre ame dans toute votre vie ; & ſi elle

» vous semble mauvaise, ne lui donnez pas de pouvoir. C'est-à-dire, » ne vous laissez pas aller à ses désirs. Le Grec porte : Mon fils, » éprouvez votre ame ; connoissez ce qui lui est mauvais, & gardez- » vous de lui donner. »

Tout ne convient pas à tous ; il faut sçavoir à quoi on est propre. Tel homme qui seroit grand employé à certaines choses, se rend mépriſable, parce qu'il se donne à celles où il n'est pas propre.

Connoître ses défauts est une grande science. Car on les corrige, ou on y supplée par d'autres moyens. » Mais qui connoît ses fautes ? » dit le Psalmiste. » Nul ne les connoît par lui-même, il faut avoir quelque ami fidéle, qui vous les montre. Le Sage nous le conseille. » Qui aime à sçavoir, aime à être enseigné ; qui hait d'être repris, est » insensé. » *Psal. XVIII. 13.* *Prov. XII. 1.*

En effet, c'est un caractère de folie d'adorer toutes ses pensées ; de croire être sans défaut, & de ne pouvoir souffrir d'en être averti. » L'insensé marchant dans sa voie trouve tous les autres fols. » Et encore : » Ne conférez point avec le fol, qui ne peut aimer que ce » qui lui plaît. » *Eccli. X. 3.* *Eccli. VIII. 20.*

Le Sage dit au contraire : » Qui donnera un coup de fouet à mes » pensées, & une sage instruction à mon cœur ? afin que je ne m'é- » pargne pas moi-même, & que je connoisse mes défauts : de peur » que mes ignorances & mes fautes ne se multiplient, & que je ne » donne de la joie à mes ennemis, qui me verront tomber à leurs » pieds. » *Eccli. XXIII. 2, 3.*

Voilà ce qui arrive à l'insensé, qui ne veut pas connoître ses fautes. Les Princes accoutumés à la flatterie sont sujets plus que tous les autres hommes à ce défaut. Parmi une infinité d'exemples, je n'en rapporterai qu'un seul.

Achab ne vouloit point entendre le seul Prophéte qui lui disoit la vérité, parce qu'il la disoit sans flatterie. » Josaphat Roi de Juda dit » à Achab Roi d'Israël : N'y a-t-il pas ici quelque Prophéte du Sei- » gneur ? Il nous en reste encore un, répondit le Roi d'Israël, qui » s'appelle Michée, fils de Jemla ; mais je le hai, parce qu'il ne me » prophétise que du mal, & jamais du bien. » *3. Reg. XXII. 7, 8.* *2. Paralip. XVIII. 6, 7.*

Il le reprenoit de ses crimes, & l'avertissoit des justes jugemens de Dieu, afin qu'il les évitât. Achab ne pouvoit souffrir ses discours. Il aimoit mieux être environné d'une troupe de Prophétes flatteurs, qui ne lui chantoient que ses loüanges, & des triomphes imaginaires. Il voulut être trompé, & il le fut. Dieu le livra à l'esprit d'erreur, qui remplit le cœur de ses Prophétes de flatteries, & d'illu-

sions, auſquelles il crut pour ſon malheur; & il périt dans la guerre, où ſes Prophétes lui annonçoient tant d'heureux ſuccès.

POLITIQUE, &c. LIV. V.

Au contraire le pieux Roi Joſaphat reprend le Roi d'Iſraël, qui ne vouloit pas qu'on écoutât ce Prophéte de malheurs. » Ne parlez » pas ainſi, Roi d'Iſraël. Il faut écouter ceux qui nous montrent de » la part de Dieu, & nos fautes, & ſes jugemens. »

2. Paralip. XVIII. 7.

Le même Roi Joſaphat au retour de la guerre, où il avoit été avec Achab, écouta avec ſoumiſſion le Prophéte Jehu qui lui dit: » Vous donnez ſecours à un impie, & vous faites amitié avec les » ennemis de Dieu: vous méritiez ſa colère; mais il s'eſt trouvé en » vous de bonnes œuvres. »

2. Paralip. XXIX. 2, 3.

Il marchoit en tout ſur les pas de ſon Pere David, qui recevant avec reſpect les juſtes répréhenſions des Prophétes Nathan & Gad, reconnut ſes fautes, & en obtint le pardon.

3. Reg. XII. & XXIV.

Ce ne ſont pas ſeulement les Prophétes qu'il faut oüir: le Sage regarde tous ceux qui lui découvrent ſes fautes avec prudence, comme des hommes envoyés de Dieu pour l'éclairer. Il ne faut point avoir égard aux conditions: la vérité conſerve toujours ſon autorité naturelle dans quelque bouche qu'elle ſoit. » Les hommes » libres obéiſſent aux ſerviteurs ſenſés; l'homme prudent & inſtruit » ne murmure pas étant repris. »

Eccli. X. 28.

L'homme qui peut ſouffrir qu'on le reprenne, eſt vraîment maître de lui-même. » Qui mépriſe l'inſtruction mépriſe ſon ame: qui ac- » quieſce aux répréhenſions eſt maître de ſon cœur. »

Prov. XV. 31, 32.

XIV. PROPOSITION. *Le Prince doit ſçavoir ce qui ſe paſſe au-dedans, & au dehors de ſon Royaume.*

Sous un Prince habile & bien averti, perſonne n'oſe mal faire. On croit toujours l'avoir préſent, & même qu'il devine les penſées.

Eccli. X. 20. » Ne dites rien contre le Roi dans votre penſée; ne parlez point » contre lui dans votre cabinet: car les oiſeaux du Ciel rapporteront » vos diſcours. »

Les avis volent à lui de toutes parts; il en ſçait faire le diſcernement, & rien n'échappe à ſa connoiſſance.

Ce Soldat à qui Joab, ſon Général, commandoit quelque choſe contre les ordres du Roi, lui répondit: » Quelque ſomme que vous

2. Reg. XVIII. 12, 13.

» me donnaſſiez, je ne ferois pas ce que vous me dites. Car le Roi l'a » défendu: & quand je ne craindrois pas ma propre conſcience, le » Roi le ſçauroit, & pourriez-vous me protéger? »

3. Reg. I. 11, 12.

Nathan vint à Bethſabée, mere de Salomon, & lui dit: » Ne ſça-

Digitized by Google

» vez-vous pas qu'Adonias fils d'Haggith s'eſt fait reconnoître Roi ; » & le Roi notre Maître l'ignore encore ? ſauvez votre vie & celle » de Salomon ; allez promptement & parlez au Roi ! » Un mal connu eſt à demi guéri : les plaies cachées deviennent incurables.

Voilà pour le dedans. Et pour le dehors : Amaſias Roi de Juda enflé de la victoire nouvellement remportée ſur les Iduméens, voulut meſurer ſes forces avec le Roi d'Iſraël plus puiſſant que lui. Joas Roi d'Iſraël lui fit dire : » Le Chardon du Liban voulut marier ſon » fils avec la fille du Cédre ; & les bêtes qui étoient dans le bois de » cette montagne, en paſſant écraſérent le Chardon. Vous avez dé- » fait les Iduméens & votre cœur s'eſt élevé. Contentez-vous de la » gloire que vous avez acquiſe, & demeurez en repos. Pourquoi » voulez-vous périr vous & votre Peuple ? Amaſias n'acquieſça pas » à ce conſeil, il marcha contre Joas ; il fut battu & pris. Joas abat- » tit quatre cens coudées des murailles de Jéruſalem, & enleva les » tréſors de la Maiſon du Seigneur, & de la Maiſon du Roi. » Si Amaſias eût connu les forces de ſes voiſins ; il n'auroit pas cru qu'il pût vaincre un Roi plus puiſſant que lui, parce qu'il en avoit vaincu un plus foible : & cette ignorance cauſa ſa ruine. 4. *Reg.* XIV. 8, 9, 10, &c.

Au contraire, Judas le Machabée, pour avoir parfaitement connu la conduite, & les conſeils des Romains, leur puiſſance & leur maniere de faire la guerre ; enfin leurs ſecrettes jalouſies contre les Rois de Syrie, s'en fit des Protecteurs aſſûrés, qui donnerent moyen aux Juifs de ſecouer le joug des Gentils. 1. *Mach.* VIII. 1, 2, 3, &c.

Que le Prince ſoit donc averti, & n'épargne rien pour cela. C'eſt à lui principalement que s'adreſſe cette parole du Sage : » Achetez » la vérité. » Mais qu'il prenne donc garde à ne point payer des trom- peurs, & à ne pas acheter le menſonge. *Prov.* XXIII. 23.

XV. PROPOSITION. *Le Prince doit ſçavoir parler.*

» Les ouvrages ſont loués par la main de l'Ouvrier ; & le Prince » du Peuple eſt reconnu ſage par ſes diſcours. » *Eccli.* IX. 24.

On n'attend de lui que de grandes choſes. Job ſentoit en cela ſon obligation, & l'attente des Peuples, lorſqu'il diſoit : » On n'at- » tendoit de ma bouche que de belles Sentences, & on ſe taiſoit » pour écouter mes conſeils. On ne trouvoit rien à ajoûter à mes » paroles. » *Job.* XXIX. 21, 22.

Ce n'eſt pas tout de tenir de ſages diſcours, ni de dire de bonnes choſes, il les faut dire à propos. » Les belles Sentences ſont » rejettées dans la bouche de l'imprudent : car il ne les dit pas en » leur tems. » *Eccli.* XX. 22.

POLITIQUE, &c. LIV. V.

C'eſt pourquoi le Sage penſe à ce qu'il dit, pour ne parler que quand il faut. « Le cœur du Sage inſtruit ſa bouche, & donne grâce à ſes lévres. Des paroles bien ordonnées ſont comme le miel; « la douceur en eſt extrême. »

Prov. XVI. 23, 24. « Les paroles du Sage le rendront agréable; celles du fol l'engageront dans le précipice: il commence par une folie, & finit par « une erreur inſupportable. »

Eccl. X. 12, 13. S'il n'y a rien de plus agréable qu'un diſcours fait à propos, il n'y a rien de plus choquant qu'un diſcours inconſidéré. » Un homme » déſagréable reſſemble à un diſcours hors de propos. »

Eccl. XX. 21. Parler mal-à-propos n'eſt pas ſeulement choſe déſagréable, mais nuiſible. » Le diſcoureur ſe bleſſe lui-même d'une épée; la langue » des Sages eſt la ſanté. Et encore: Qui garde ſa bouche, garde » ſon ame; le parleur inconſidéré ſe perdra lui-même. »

Prov. XII. 18. *Ibid. XIII. 3.* *Eccl. X. 14.* » Le vain diſcoureur a un caractère de folie. » L'inſenſé parle ſans » fin. Et encore: Voyez-vous cet homme prompt à parler? il y a » plus à eſpérer d'un fol que de lui. »

Prov. XXIX. 20. La langue conduite par la Sageſſe eſt un inſtrument propre à tout. Voulez-vous adoucir un homme irrité? » Une douce réponſe » appaiſe la colère; mais une parole rude excite la fureur. Et encore: » Une langue douce eſt l'arbre de vie; une langue emportée accable l'eſprit. »

Prov. XV. 1. *Ibid. 4.* Voulez-vous gagner quelqu'un qui ſoit mécontent? la parole vous y ſert plus que les dons. » La roſée rafraîchit l'ardeur; & une » parole vaut mieux qu'un preſent. »

Eccli. XVIII. 16. *Eccli. XXI. 29.* Il faut donc être maître de ſa langue. » Le cœur du Sage inſtruit » ſa bouche: comme nous venons de voir. Et encore: Le cœur des » fols eſt en la puiſſance de leur bouche, & la bouche des Sages eſt » en la puiſſance de leur cœur. » La démangeaiſon de parler emporte l'un; la circonſpection meſure toutes les paroles de l'autre: l'un s'échauffe en diſcourant, & s'engage; l'autre péſe tout dans une balance juſte, & ne dit que ce qu'il veut.

XVI. PROPOSITION. *Le Prince doit ſçavoir ſe taire: le ſecret eſt l'ame des conſeils.*

Tob. XIII. 7. » Il eſt bon de cacher le ſecret du Roi. »

Prov. XXV. 3. Le ſecret des conſeils eſt une imitation de la ſageſſe profonde & impénétrable de Dieu. » On ne peut connoître la hauteur des cieux; » ni la profondeur de la terre, ni le cœur des Rois. »

Ibid. 28. Il n'y a point de force, où il n'y a point de ſecret. » Celui qui

Digitized by Google

„ ne peut retenir sa langue, est une Ville ouverte & sans muraille. „ On l'attaque, on l'enfonce de toutes parts.

Si trop parler est un caractère de folie, sçavoir se taire est un caractère de sagesse. „ Le fol même, s'il sçait se taire, passera pour sage. „

Le Sage interroge plus qu'il ne parle: „ Faites semblant de ne „ pas sçavoir beaucoup de choses, & écoutez en vous taisant, & en „ interrogeant. „ *Prov. XVII. 28. Eccli. XXXII. 12.*

Ainsi sans vous découvrir, vous découvrirez les autres. Le désir de montrer qu'on sçait, empêche de pénétrer & de sçavoir beaucoup de choses.

Il faut donc parler avec mesure. „ L'insensé dit d'abord tout ce „ qu'il a dans l'esprit: le Sage réserve toujours quelque chose pour „ l'avenir. „ *Prov. XXIX. 11.*

Il ne se tait pas toujours. „ Mais il se tait jusqu'au tems propre: „ l'insolent, & l'impudent ne connoissent pas le tems. „ *Eccli. XX. 7.*

„ Il y en a qui se taisent, parce qu'ils ne sçavent pas parler; & il y „ en a qui se taisent, parce qu'ils connoissent le tems. „ *Ibid. 6.*

Tant de grands Rois, à qui des paroles témérairement échappées ont causé tant d'inquiétude, justifient cette parole du Sage: „ Qui „ garde sa bouche & sa langue, garde son ame de grands embarras, „ & de grands chagrins. „ *Prov. XXI. 23.*

„ Qui mettra un sceau sur mes lèvres & une garde autour de ma „ bouche, afin que ma langue ne me perde point? „ *Eccli. XXII. 33.*

XVII. PROPOSITION. *Le Prince doit prévoir.*

Ce n'est pas assez au Prince de voir, il faut qu'il prévoie. „ L'habile homme a vû le mal qui le menaçoit, & s'est mis à couvert: le „ mal-habile a passé outre, & a fait une grande perte. „ *Prov. XXII. 3.*

„ Joüissez des biens dans les tems heureux; mais donnez-vous de „ garde du tems fâcheux: car le Seigneur a fait l'un & l'autre. „ *Eccli. VII. 15.*

Il ne faut point avoir une prévoyance pleine de souci & d'inquiétude, qui vous trouble dans la bonne fortune: mais il faut avoir une prévoyance pleine de précaution, qui empêche que la mauvaise fortune ne nous prenne au dépourvû.

„ Dans l'abondance, souvenez-vous de la famine: pensez à la „ pauvreté & au besoin parmi les richesses: le tems change du ma„ tin au soir. „ *Eccli. XVIII. 25, 26.*

Nous avons vû David, pour avoir prévu l'avenir, ruiner le parti d'Absalon, & étouffer la rébellion de Seba dans sa naissance. *2. Reg. XV. 20.*

Roboam, Amasias, & les autres dont nous avons vû les égare-

mens n'ont rien prévû, & ſont tombés. Les exemples de l'un & l'autre événement ſont innombrables.

Il n'y a guère d'homme qui ne ſoit touché d'un grand mal préſent, & ne faſſe des efforts pour s'en tirer : ainſi toute la ſageſſe eſt à prévoir.

Eccli. XIX. 1. L'homme prévoyant prend garde aux petites choſes, parce qu'il voit que de celles-là dépendent les grandes. „ Qui mépriſe les petites „ choſes tombera peu-à-peu. „

Dans la plûpart des affaires, ce n'eſt pas tant la choſe, que la conſéquence qui eſt à craindre : qui n'entend pas cela, n'entend rien.

Eccli. XVIII. 19, 20. La ſanté dépend plus des précautions que des remédes : „ Appre- „ nez avant que de parler ; prenez le reméde avant la maladie.

Que les Particuliers aient des vûes courtes, cela peut être ſupportable. Le Prince doit toujours regarder au loin, & ne ſe pas renfermer dans ſon ſiécle. *Eccli. XXXVII. 28.* „ La vie de l'homme a des jours comptés ; „ mais les jours d'Iſraël ſont innombrables. „

O Prince ! regardez donc la poſtérité. Vous mourrez ; mais votre Etat doit être immortel.

XVIII. PROPOSITION. *Le Prince doit être capable d'inſtruire ſes Miniſtres.*

C'eſt-à-dire, que la raiſon doit être dans la tête. Le Prince habile fait les Miniſtres habiles, & les forme ſur ſes maximes.

Eccl. X. 1. C'eſt ce que vouloit dire l'Eccléſiaſtique. „ Le ſage Juge, c'eſt- „ à dire, le ſage Prince, inſtruira ſon Peuple : & le gouvernement „ de l'homme ſenſé ſera durable. *Eccli. XXXVII. 26.* Et encore : L'homme ſage inſtruit „ ſon Peuple, & les fruits de la Sageſſe ne ſont pas trompeurs. „

L'exemple de Joſaphat également ſage, vaillant & pieux, nous apprendra ce qu'il faut faire.

1. Paralip. XVII. 7, 8, 9. „ Dans la troiſiéme année de ſon Regne, il envoya cinq des Sei- „ gneurs de la Cour, pour inſtruire le Peuple dans les villes de Ju- „ da, & avec eux huit Lévites, & deux Prêtres. Ils enſeignoient le „ Peuple de Juda, ayant en main le Livre de la Loi du Seigneur ; „ & ils parcouroient toutes les Villes de Juda, & ils inſtruiſoient „ le Peuple. „

Remarquez toujours que la Loi du Seigneur étoit la Loi du Royaume, dont le Peuple doit être inſtruit ; & le Roi prend ſoin de l'en faire inſtruire. Comme cette Loi contenoit enſemble les choſes religieuſes, & politiques ; auſſi pour enſeigner le Peuple, il envoya des Prêtres avec des Seigneurs. Mais voyons la ſuite.

Il

Il établit des Juges par toutes les Villes fortes de Juda, leur disant: „ Prenez garde à ce que vous avez à faire: car ce n'eſt pas le „ jugement des hommes que vous exercez, mais le jugement du „ Seigneur: & tout ce que vous jugerez tombera ſur vous. Que „ la crainte du Seigneur ſoit donc avec vous: & faites tout avec „ ſoin; car il n'y a point d'iniquité dans le Seigneur votre Dieu; „ d'acception de perſonnes, ni de déſirs d'avoir des préſens. „ 2. Paralip. XIX. 5, 6, 7.

Outre ces Tribunaux érigés dans les Villes de Juda, il érigea un Tribunal plus auguſte dans la capitale du Royaume. „ Il établit dans „ Jéruſalem des Lévites & des Prêtres, & les Chefs de famille pour „ juger le jugement du Seigneur, & terminer toutes les cauſes en „ ſon nom: Et il leur dit: Vous ferez ainſi; & ainſi, dans la crainte „ du Seigneur, avec fidélité, & d'un cœur parfait. Dans toute cau- „ ſe de vos Freres, qui viendra à vous, où il ſera queſtion de la „ Loi, des Commandemens, des Ordonnances, & de la Juſtice, „ apprenez-leur à ne point offenſer Dieu, de peur que la colère de „ Dieu ne vienne ſur vous & ſur eux: En faiſant ainſi vous ne pé- „ cherez pas. „ *Ibid.* 8, 9, 10.

Un Prince habile donne ordre que le Peuple ſoit bien inſtruit des Loix; & lui-même il inſtruit ſes Miniſtres, afin qu'ils agiſſent ſelon la régle.

ARTICLE II.

Moyens à un Prince d'acquérir les connoiſſances néceſſaires.

I. PROPOSITION. *Premier moyen: Aimer la vérité, & déclarer qu'on la veut ſçavoir.*

NOus avons montré au Prince par la parole de Dieu, combien il doit être inſtruit, & de combien de choſes: donnons-lui les moyens d'acquérir les connoiſſances néceſſaires, en ſuivant toujours cette divine parole comme notre guide.

Le premier moyen qu'a le Prince pour connoître la vérité, eſt de l'aimer ardemment, & de témoigner qu'il l'aime: ainſi elle lui viendra de tous côtés, parce qu'on croira lui faire plaiſir de la lui dire.

„ Les oiſeaux de même eſpéce s'aſſemblent, & la vérité retourne „ à celui qui la recherche. „ Les véritables cherchent les véritables: *Eccli.* XXVII. 10.

la vérité vient aiſément à un eſprit diſpoſé à la recevoir par l'amour qu'il a pour elle.

Au contraire toute leur Cour ſera remplie d'erreur & de flatterie, s'ils ſont de l'humeur de ceux, „ qui diſent aux voyans, Ne „ voyez pas: & à ceux qui regardent, Ne regardez pas pour nous „ ce qui eſt droit: dites-nous des choſes agréables, voyez pour nous „ des illuſions. „ *Iſ. XXX. 10.*

Peu diſent cela de bouche; beaucoup le diſent de cœur. Le monde eſt rempli de ces inſenſés dont parle le Sage: „ L'inſenſé „ n'écoute pas les diſcours prudens: ni ne prête l'oreille, ſi vous ne „ lui parlez ſelon ſes penſées. „ *Prov. XVIII. 2.*

Il ne ſuffit pas au Prince de dire en général qu'il veut ſçavoir la vérité, & de demander, comme fit Pilate à Notre-Seigneur: „ Qu'eſt-„ ce que la vérité? „ puis s'en aller tout-à-coup ſans attendre la réponſe. Il faut & le dire, & le faire de bonne foi. *Joan. XVIII. 38.*

Les uns s'informent de la vérité par maniere d'acquit, & en paſſant ſeulement, comme il ſemble que Pilate fit en ce lieu. Les autres, ſans ſe ſoucier de la ſçavoir, s'en informent par oſtentation, & pour ſe faire honneur de cette recherche. Tel étoit Achab, Roi d'Iſraël, dans lequel nous voyons tous les caractères de ce dernier genre d'hommes.

Au fond il n'aimoit que la flatterie, & craignoit la vérité. C'eſt pourquoi „ il haïſſoit Michée par cette ſeule raiſon, qu'il ne lui „ prophétiſoit que des malheurs. „ *3. Reg. XXII. 8. 2. Par. XVII. 7.*

Repris de cette averſion injuſte, par Joſaphat Roi de Juda, il n'oſe lui refuſer d'écouter ce Prophéte véritable: mais en l'envoyant querir par un Courtiſan flatteur, il lui fit dire ſous main, comme nous avons déja vû: „ Tous les Prophétes annoncent una-„ nimement au Roi des ſuccès heureux, tenez-lui un même lan-„ gage. „ *3. Reg. XXII. 13. 2. Par. XVIII. 12.*

Cependant quand il paroît devant Joſaphat, & devant le monde, il fait ſemblant de vouloir ſçavoir la vérité. „ Michée, dit Achab, „ entreprendrons-nous cette guerre? Je vous demande encore une „ fois au nom de Dieu de ne me dire que la vérité? „ *3. Reg. XXII. 15, 16. 2. Paralip. XVIII. 14, 15.*

Mais auſſi-tôt que le ſaint Prophéte commence à la lui expliquer, il s'en fâche; & à la fin de ſon diſcours il le fait mettre en priſon. „ Ne vous avois-je pas bien dit, qu'il ne vous prophétiſeroit „ que des malheurs? „ *3. Reg. XXII. 18. 2. Par. XVIII. 17.*

C'eſt ainſi qu'il parla à Joſaphat, auſſi-tôt preſque que Michée eût ouvert la bouche: Et quand il eut tout dit: „ Le Roi d'Iſraël *1. Reg. XXII. 26, 27.*

Digitized by Google

„ donna cet ordre : Enlevez-moi Michée, & mettez-le au Gouver-
„ neur de la Ville, & à Joas fils d'Amalech, & dites-leur : Le
„ Roi commande qu'on mette cet homme en prison, & qu'on le
„ nourrisse au pain & à l'eau en petite quantité, jusqu'à ce qu'il re-
„ vienne en paix. „ 2. Par. XVIII. 25, 26. 3. Reg. XXII. 15.

Voilà à quoi aboutit ce beau semblant que fit Achab de vouloir sçavoir la vérité. Aussi Michée le jugeant indigne de le sçavoir, lui répondit d'abord d'un ton ironique : „ Allez, tout vous réussira. „ 2. Par. XVIII. 14.

Enfin, pressé au nom de Dieu de dire la vérité, le Prophéte exposa devant tout le monde cette terrible vision. „ J'ai vû le Sei-
„ gneur assis dans son Thrône ; & toute l'Armée du Ciel à droite &
„ à gauche ; & le Seigneur dit : Qui trompera Achab Roi d'Israël,
„ afin qu'il assiége Ramoth-Galaad, & qu'il y périsse ? L'un disoit
„ d'une façon, & l'autre d'une autre : Un Esprit s'avança au milieu
„ de l'Assemblée, & dit au Seigneur : Je le tromperai. En quoi le
„ tromperas-tu, dit le Seigneur ? Et il répondit : Je serai esprit men-
„ teur dans la bouche de tous les Prophétes. Le Seigneur lui dit :
„ Tu le tromperas, & tu prévaudras, va, & fais comme tu dis.
„ Maintenant donc, poursuit Michée, le Seigneur a mis l'esprit de
„ mensonge dans la bouche de tous vos Prophétes, & il a résolu
„ votre perte. „ 3. Reg. XXII. 19, &c. 2. Paralip. XVIII. 18, &c.

Qui ne tremblera en voyant de si terribles Jugemens ? Mais qui n'en admirera la Justice ! Dieu punit par la flatterie les Rois qui aiment la flatterie : & livre à l'esprit de mensonge les Rois qui cherchent le mensonge, & de fausses complaisances.

Achab fut tué ; & Dieu fit voir, que qui cherche à être trompé, trouve la tromperie pour sa perte.

„ Vous êtes juste, ô Seigneur ! & tous vos Jugemens sont
„ droits. „ Psaume CXVIII. 137.

II. PROPOSITION. *Second moyen : Etre attentif & considéré.*

On a beau avoir la vérité devant les yeux ; qui ne les ouvre pas, ne la voit pas. Ouvrir les yeux à l'ame, c'est être attentif.

„ Les yeux du Sage sont en sa tête ; le fol marche dans les téné-
„ bres. „ On demande à l'imprudent & au téméraire : Insensé, à quoi pensiez-vous ? où aviez-vous les yeux ? Vous ne les aviez pas à la tête, ni devant vous : vous ne voyiez pas devant vos pieds, c'est-à-dire, vous ne pensiez à rien ; vous n'aviez aucune attention. Eccli. II. 14.

C'est comme si on n'avoit point d'yeux, ni d'oreilles. „ Ce peu-
„ ple ne voit pas de ses yeux, & n'écoute pas des oreilles. Ou Isa. VI. 10. Act. XXVIII. 26.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. V.

„ comme traduit S. Paul : Vous écouterez & n'entendrez pas, „ vous verrez, & ne concevrez pas. „

C'eſt pourquoi le Sage nous dit : „ Qu'il y a un œil qui voit, & „ une oreille qui écoute : & c'eſt, dit-il, le Seigneur qui fait l'un & „ l'autre. „ *Prov. XX. 12.*

Ce don de Dieu n'eſt pas fait pour ceux qui dorment, & qui ne penſent à rien. „ Il faut s'exciter ſoi-même & conſidérer. Que vos „ yeux conſidèrent ce qui eſt droit, que vos paupieres précédent „ vos pas. Dreſſez-vous vous-même un chemin, & vos démarches ſeront fermes. Regardez avant que de marcher : ſoyez attentif à ce que vous faites. *Prov. IV. 25, 26.*

Il ne faut jamais rien précipiter. „ Où il n'y a point d'intelligen- „ ce, il n'y a point de bien : qui ſe précipite chopera : la folie „ des hommes les fait tomber, & puis ils s'en prennent à Dieu dans „ leur cœur. „ *Prov. XIX. 2, 3.*

Soyez donc attentif & conſidéré en toutes choſes. „ Devant que „ de juger, ayez la Juſtice devant les yeux ; apprenez avant que de „ parler : prenez la médecine devant la maladie : examinez-vous „ vous-même avant que de prononcer un jugement : & Dieu vous „ ſera propice. „ *Eccli. XVIII. 19, 20.*

L'attention en tout, c'eſt ce qui nous ſauve. „ Le conſeil & „ l'attention vous garderont, la prudence vous ſauvera des mau- „ vaiſes voies : vous ſerez délivré de l'homme qui parle malicieu- „ ſement, qui laiſſe le droit chemin, & marche par des voies té- „ nébreuſes. „ *Prov. II. 11, 12, 13.*

Au milieu des déguiſemens & des artifices qui regnent parmi les hommes ; il n'y a que l'attention & la vigilance qui nous puiſſe ſauver des ſurpriſes.

Qui conſidère les hommes attentivement, y eſt rarement trompé. Jacob connut au viſage de Laban, que les diſpoſitions de ſon cœur étoient changées. Il vit que le viſage de Laban étoit autre „ qu'à l'accoutumée. Et ſur cela il prit la réſolution de ſe retirer. „ *Gen. XXXI. 2, 5.*

Car comme dit l'Eccléſiaſtique ſelon les Septante : „ On con- „ noît les deſſeins de vengeance dans le changement du viſage. „ Et encore : „ Le cœur de l'homme change ſon viſage, ſoit pour le „ bien, ſoit pour le mal. „ *Eccli. XVIII. 24.* *Eccli. XIII. 31.*

Mais cela n'eſt pas aiſé à découvrir, il y faut une grande application. „ On trouve difficilement & avec travail les veſtiges d'un „ cœur bien diſpoſé, & un bon viſage. „ *Ibid. 32.*

Que le Prince conſidère donc attentivement toutes choſes ;

Digitized by Google

mais ſur-tout qu'il conſidère attentivement les hommes. La nature a imprimé ſur le dehors une image du dedans. „ L'homme ſe con- „ noît à la vûe ; on remarque un homme ſenſé à la rencontre : „ l'habit, le ris, la démarche découvrent l'homme. „

Il ne faut pourtant pas en croire les premieres impreſſions. Il y a des apparences trompeuſes : il y a de profondes diſſimulations. Le plus ſûr eſt d'obſerver tout, mais de n'en croire que les œuvres. „ Vous les connoîtrez par leurs fruits, c'eſt-à-dire, par leurs œu- „ vres : dit la Vérité même. Et ailleurs : L'arbre ſe connoît par „ ſon fruit. „

Eccli. XIX. 26, 27.

Matth. VII. 16, 20. Matth. XII. 33.

Encore faut-il prendre garde à ce que dit l'Eccléſiaſtique. „ Il y „ en a qui manquent, mais ce n'eſt pas de deſſein. Qui ne péche „ point dans ſes paroles ! „ Comme s'il diſoit : Ne prenez pas garde à quelque parole, & à quelque faute qui échappe. C'eſt en regardant la ſuite des paroles & des actions, que vous porterez un jugement droit.

Eccli. XIX. 26, 27.

Il n'y a rien de moins attentif, ni de moins conſidéré que les enfans. Le Sage nous veut tirer de cet état, & nous rendre plus ſérieux, quand il nous dit : „ Laiſſez l'enfance ; & vivez & marchez „ par les voies de la prudence. „

Prov. IX. 6.

L'homme qui n'eſt point attentif, tombe dans l'un de ces deux défauts : ou il eſt égaré, ou il eſt comme aſſoupi dans une profonde léthargie. Le premier de ces défauts fait les étourdis ; l'autre fait les ſtupides ; états qui pouſſés à un certain point, font deux eſpéces de folie.

Voici en deux paroles deux tableaux qui ſont faits de la main du Sage. „ La ſageſſe reluit ſur le viſage de l'homme ſenſé : les yeux du „ fol regardent aux extrémités de la terre. „

Prov. XVII. 24.

Voyez comme l'un eſt poſé : l'autre, pendant qu'on lui parle, jette deçà & de-là, ſes regards inconſidérés : ſon eſprit eſt loin de vous, il ne vous écoute pas ; il ne s'écoute pas lui-même : il n'a rien de ſuivi, & ſes regards égarés font voir combien ſes penſées ſont vagues.

Mais voici un autre caractère qui n'eſt pas moins mauvais, ni moins vivement repréſenté. „ C'eſt parler avec un homme endormi, „ que de diſcourir avec l'inſenſé, qui à la fin du diſcours demande „ De quoi parle-t-on ? „

Eccli. XXII. 9.

Matth. VI. 2. XXIV. 42, 43. XXV. 13. XXVI. 38, 41.

Que ce ſommeil eſt fréquent parmi les hommes ! Qu'il y en a peu qui ſoient attentifs, & auſſi qu'il y a peu de ſages ! C'eſt pourquoi Jeſus-Chriſt trouvant tout le genre-humain aſſoupi, le réveille

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. V.

par cette parole qu'il répéte ſi ſouvent: „ Veillez, ſoyez attentifs, „ penſez à vous-mêmes. „

„ Voyez, veillez, priez. Veillez encore une fois. Et ce que je „ vous dis, je le dis à tous, Veillez. Vous ne ſçavez pas à quelle „ heure viendra le voleur.

Luc. XVII. 3. XXI. 34. Marc. XIII. 33, 35, 37.

„ Qui ne veille pas, eſt toujours ſurpris. „ Quelle erreur au Prince qui veut autour de lui des ſentinelles qui veillent: & qui laiſſe dormir en lui-même ſon attention, ſans laquelle il n'y a nulle garde qui ſoit ſûre.

Le Prince eſt lui-même une ſentinelle établie pour garder ſon Etat. Il doit veiller plus que tous les autres. Peuple malheureux!

Iſ. LVI. 10, 11, 12.

„ Tes ſentinelles, (tes Princes, tes Magiſtrats, tes Pontifes, en un „ mot, tous tes Paſteurs qui doivent veiller à ta conduite.) Tes ſen- „ tinelles, dis-je, ſont tous aveugles; ils ſont tous ignorans; chiens „ muets qui ne ſçavent point japper: ils ne voient que des choſes „ vaines: ils dorment, ils aiment les ſonges: ce ſont des chiens im- „ prudens & inſatiables. Les Paſteurs mêmes n'entendent rien: „ chacun ſonge à ſon intérêt: chacun ſuit ſon avarice, depuis le „ premier juſqu'au dernier. Venez, diſent-ils, buvons, enivrons- „ nous; il ſera demain comme aujourd'hui, & cela durera long- „ tems. „

Voilà le langage de ceux qui croient que les affaires ſe font toutes ſeules, & que ce qui a duré, durera de lui-même ſans qu'on y

Dan V. 25, 26, &c.

penſe. Vient cependant tout-à-coup le moment fatal. „ Mané, Thé- „ cel, Pharez. Dieu a compté les jours de ton Regne, & le nom- „ bre en eſt complet. Tu as été mis dans la balance, & tu as été „ trouvé léger. Ton Royaume a été diviſé, & il a été donné aux „ Médes & aux Perſes. Et la même nuit Baltazar Roi des Chal- „ déens fut tué, & Darius le Méde eut ſon Royaume. „

III. PROPOSITION. *Troiſiéme moyen: Prendre conſeil, & donner toute liberté à ſes Conſeillers.*

Prov. III. 7.

Ne ſoyez point ſage en vous-même. „ Ne croyez pas que vos yeux „ vous ſuffiſent pour tout voir.

Prov. XII. 15.

„ La voie de l'inſenſé eſt droite à ſes yeux. (Il croit toujours „ avoir raiſon.) Le Sage écoute conſeil. „

Un Prince préſomptueux, qui n'écoute pas conſeil, & n'en croit que ſes propres penſées, devient intraitable, cruel, & furieux. „ Il vaut mieux rencontrer une ourſe à qui on enléve ſes „ petits, qu'un fol qui ſe confie dans ſa folie. „

Prov. XVII. 12.

Digitized by Google

Le fol qui se confie dans sa folie, & le présomptueux qui ne trouve bon que ce qu'il pense, est déja défini par ces paroles du Sage: „ Le fol n'écoute pas les discours prudens, si vous ne lui par- „ lez selon sa pensée. „

Prov. XVIII. 2.

Qu'il est beau d'entendre parler ainsi Salomon le plus sage Roi qui fût jamais! Qu'il se montre vraîment sage, en reconnoissant que sa sagesse ne lui suffit pas!

3. Reg. III. 9.

Aussi voyons-nous qu'en demandant à Dieu la sagesse, il demande un cœur docile. „ Donnez, dit-il, ô mon Dieu! à votre servi- „ teur un cœur docile: „ (un cœur capable de conseil, point superbe, point prévenu, point aheurté;) „ afin qu'il puisse gouver- „ ner votre Peuple. „ Qui est incapable de conseil, est incapable de Gouvernement.

Avoir le cœur docile, c'est n'être point entêté de ses pensées; c'est être capable d'entrer dans celle des autres; selon cette parole de l'Ecclésiastique: „ Soyez avec les vieillards prudens, & unissez- „ vous de tout votre cœur à leur sagesse. „

Eccli. VI. 35.

Ainsi faisoit David. Nous avons vû combien il étoit prudent: nous le voyons aussi écoutant toujours, & entrant dans la pensée des autres, point aheurté à la sienne. Il écoute avec patience cette femme sage de la Ville de Thécué, qui osa bien lui venir parler des plus grandes affaires de son Etat & de sa famille. „ Qu'il me soit „ permis, dit-elle, de parler au Roi mon Seigneur: Et il lui dit, „ Parlez: Elle poursuivit: Pourquoi le Roi mon Seigneur offense- „ t-il le Peuple de Dieu? & pourquoi fait-il cette faute de ne vou- „ loir pas rappeller Absalon qu'il a chassé? „ David l'écouta paisiblement, & trouva qu'elle avoit raison.

2. Reg. XIV. 12, &c.

Quand Absalon abusant de la bonté de David eut péri dans sa rébellion, ce bon Pere s'abandonnoit à la douleur. Joab lui vint représenter de quelle conséquence il lui étoit de ne point témoigner tant d'affliction de la mort de ce rébelle. „ Vous avez, dit-il, „ couvert de confusion les visages de vos fidéles Serviteurs, qui „ ont exposé leur vie pour votre salut, & de toute votre Famille: „ vous aimez ceux qui vous haïssent, & vous haïssez ceux qui vous „ aiment: vous nous faites bien paroître que vous ne vous souciez „ pas de vos Capitaines, ni de vos serviteurs: & je vois bien que si „ Absalon vivoit, & que nous fussions tous perdus, vous en auriez „ de la joie. Levez-vous donc, paroissez, & contentez vos servi- „ teurs par des paroles honnêtes: sinon, je vous jure en vérité, „ qu'il ne demeurera pas un seul homme auprès de vous; & le mal

2. Reg. XIX. 5, &c.

Digitized by Google

„ qui vous arrivera ſera le plus grand de tous ceux que vous avez „ jamais éprouvés, depuis votre premiere jeuneſſe juſqu'à pré- „ ſent. „

David tout occupé qu'il étoit de ſa douleur, entre dans la penſée d'un homme qui en apparence le traitoit mal, mais qui en effet le conſeilloit bien : & en le croyant il ſauva l'Etat.

C'eſt donc en prenant conſeil, & en donnant toute liberté à ſes Conſeillers qu'on découvre la vérité, & qu'on acquiert la véritable Sageſſe. *Prov. VIII. 12.* „ Moi Sageſſe, j'ai ma demeure dans le Conſeil, & je „ me trouve au milieu des délibérations ſenſées. *Prov. XXIV. 6.* Et encore : La „ guerre ſe fait par adreſſe, & le ſalut eſt dans la multitude des „ Conſeils. „

Eccli. XXI. 16. C'eſt là que ſe trouvent avec abondance les expédiens. „ La „ ſcience du Sage eſt une inondation, & ſon conſeil eſt une ſource „ inépuiſable. „

Eccli. XXXVII. 20. C'eſt pourquoi : Le commencement de tout ouvrage eſt la „ parole, & le conſeil doit marcher avant toutes les actions. „

Prov. XV. 22. „ Où il n'y a point de conſeil, les penſées ſe diſſipent ; où il y a „ pluſieurs Conſeillers, elles ſe confirment. „

Eccli. XXXII. 24. „ Mon fils, ne faites rien ſans conſeil, & vous ne vous repentirez „ point de vos entrepriſes. „

Outre que les choſes ordinairement réuſſiſſent par les bons conſeils, on a cette conſolation qu'on ne s'impute rien, quand on les a pris.

C'eſt une choſe admirable de voir ce que deviennent les petites choſes conduites par les bons conſeils. Mathatias n'avoit à oppoſer que ſa famille, & un petit nombre de ſes amis à la puiſſance redoutable d'Antiochus Roi de Syrie, qui opprimoit la Judée. Mais parce qu'il régle d'abord les affaires & les conſeils, il poſe les fondemens de la délivrance du Peuple. *1. Mach. II. 65, 66.* „ Simon votre frere eſt homme de „ Conſeil : Ecoutez-le en tout, & il ſera votre Pere. Judas homme „ de guerre commandera les troupes, & fera la guerre pour le Peu- „ ple. Vous attirerez avec vous ceux qui ſont zélés pour la Loi de „ Dieu. Combattez & défendez votre Peuple. „ Un bon deſſein, un bon Conſeil, un bon Capitaine pour exécuter, eſt un moyen aſſuré d'attirer du monde dans le Parti. Voilà un gouvernement réglé, & un petit commencement d'une grande choſe.

IV. PROPOSITION. *Quatriéme moyen : Choiſir ſon Conſeil.*

Eccli. VIII. 22. „ Ne découvrez pas votre cœur à tout le monde. Et encore : *Ibid. VI. 6.*

„ Que

Que plusieurs personnes soyent bien avec vous; mais choisissez „ pour Conseiller un entre mille.„

C'est pourquoi les Conseils doivent être réduits à peu de personnes. Les Rois de Perse n'avoient que sept Conseillers, ou sept principaux Ministres. Nous avons vû „ qu'ils étoient toujours auprès „ du Roi, & qu'il faisoit tout par leur Conseil.„ *Esther. I. 13.*

David en avoit encore moins. „ Jonatham oncle de David, homme sage & sçavant, étoit son Conseiller. Lui, & Jahiel, fils de „ Hachamoni étoient avec les enfans du Roi. Achitophel étoit aussi „ Conseiller du Roi, & Chusai étoit son principal ami. Après Achi„ tophel, Joïadas fils de Banaïas, & Abiathar furent appellés aux „ Conseils. Joab avoit le commandement des Armées. „ Et c'étoit avec lui que David traitoit des affaires de la guerre. *I. Paralip. XXVII. 32, 33, 34.*

Il faut donc plusieurs Conseillers, car ils s'éclairent l'un l'autre, & un seul ne peut pas tout voir: mais il se faut réduire à un petit nombre.

Premiérement parce que l'ame des Conseils est le secret. „ Nabu„ chodonosor assembla les Sénateurs, & les Capitaines, & tint avec „ eux le secret de son Conseil.„ *Judith. II. 2.*

C'est un Ange qui dit à Tobie. „ Il est bon de cacher le secret du „ Roi; mais il est bon de découvrir les œuvres de Dieu.„ *Tob. XII. 7.*

Le Conseil des Rois est un mystère; leur secret qui regarde le salut de tout l'Etat a quelque chose de religieux & de sacré, aussi bien que leur Personne, & leur ministère. C'est pourquoi l'Interprète Latin a traduit secret par le mot de Mystère, & de Sacrement; pour nous montrer combien le secret des Conseils du Prince doit être religieusement gardé.

Au reste quand l'Ange dit: Qu'il est bon de cacher le secret du Roi; mais qu'il est bon de découvrir les œuvres de Dieu. C'est que les Conseils des Rois peuvent être détournés étant découverts; mais la puissance de Dieu ne trouve point d'obstacle à ses desseins; & Dieu ne les cache point par crainte, ou par précaution; mais parce que les hommes ne sont pas dignes de les sçavoir, ni capables de les porter.

Que le Conseil du Prince soit donc secret; & pour cela qu'il soit entre très-peu de personnes. Car les paroles échappent aisément, & passent trop rapidement d'une bouche à l'autre. „ Ne tenez point „ Conseil avec le fol qui ne sçaura pas cacher votre secret.„ *Eccli. VIII. 20. sec. 70.*

Une autre raison oblige le Prince à réduire son Conseil à peu de

personnes ; c'eſt que le nombre de ceux qui ſont capables d'une telle charge, eſt rare.

Il faut premiérement une ſageſſe profonde, choſe rare parmi les hommes ; une ſageſſe qui pénétre les ſecrets deſſeins, & qui déterre, pour ainſi dire, ce qu'il y a de plus caché. *Prov. XX. 5.* „ Les deſſeins qu'un „ homme forme dans ſon cœur ſont un abyſme profond ; un homme „ ſage les épuiſera. „

Cet homme ſage ne ſe trouve pas aiſément. Mais je ne ſçai s'il n'eſt pas encore plus rare, & plus difficile de trouver des hommes fidéles. *Eccli. XXV. 12.* „ Heureux qui a trouvé un véritable ami. Et encore : Un ami „ fidéle eſt une défenſe invincible : qui l'a trouvé, a trouvé un tré- *Eccl. VI. 14, 15.* „ ſor ; rien ne lui peut être comparé ; l'or & l'argent ne ſont rien au „ prix de ſa fidélité. „

La difficulté eſt de connoître ces vrais & ces ſages amis. *Eccli. XXXVII. 21.* „ Il y a „ des hommes ruſés qui conſeillent les autres, & ne peuvent pas ſe *Ibid. 23.* „ ſervir eux-mêmes : Il y a des rafineurs, qui ſe rendent odieux à *Ibid. 25.* „ tout le monde. Il y en a qui ſont ſages pour eux-mêmes, & les „ fruits de leur ſageſſe ſont fidéles dans leur bouche, c'eſt-à-dire, „ leurs conſeils ſont ſalutaires. „

Pour les faux amis, ils ſont innombrables. *Ibid. 1, 2, 3, 4, 5.* „ Tout ami dit ; Je ſuis „ bon ami ; mais il y a des amis qui ne ſont amis que de nom. N'eſt- „ ce pas de quoi s'affliger juſqu'à la mort, quand on voit qu'un ami „ devient ennemi ? O malheureuſe penſée ! pourquoi viens-tu cou- „ vrir toute la terre de tromperie ? Il y a des amis de plaiſir qui nous „ quittent dans l'affliction. Il y a des amis de table & de bonne „ chère ; ce ſont des lâches qui abandonneront leur bouclier dans le *Eccli. VI. 8, 9, 10, 11, 12.* „ combat. Et encore. Il y a des amis qui cherchent leur tems & „ leurs intérêts, ils vous quitteront dans la mauvaiſe fortune : Il y a „ des amis qui découvriront les paroles d'emportement, qui vous „ ſeront échappées dans votre colère. Il y a des amis de table que „ vous ne trouverez pas dans le beſoin. Dans la proſpérité un tel „ ami ſera comme un autre vous-même, & il agira hardiment dans „ votre maiſon : Si vous tombez, il ſe mettra contre vous, & ſe re- „ tirera. „

Parmi tant de faux ſages, & de faux amis, il faut faire un choix prudent, & ne ſe fier qu'à peu de perſonnes. *Eccli. VI. 17.*

Il n'y a point de plus ſûr lien d'amitié, que la crainte de Dieu. *Eccli. XXXVII. 15, 16.* „ Celui qui craint Dieu ſera ami fidéle ; & ſon ami lui ſera comme „ lui-même. Et de-là vient le ſage conſeil : Ayez toujors avec vous

Digitized by Google

„un homme ſaint, que vous connoîtrez craignant Dieu, dont l'ame „s'accorde avec la vôtre, & qui compatiſſe à vos ſecrets défauts.„

Prenez garde dans tous ces préceptes, que le ſage vous marque toujours un choix exquis; & qu'il faut ſe renfermer dans le petit nombre.

Mais il faut ſur-tout conſulter Dieu. Qui a Dieu pour ami, Dieu lui donnera des amis. „Un ami fidéle eſt un reméde pour nous aſſû- „rer la vie & l'immortalité. Ceux qui craignent Dieu le trouve- „ront.„ *Eccli. VI. 16.*

V. PROPOSITION. *Cinquiéme moyen : Ecouter & s'informer.*

Autres ſont les perſonnes qu'il faut conſulter ordinairement dans ſes affaires : autres celles qu'il faut écouter.

Le Prince doit tenir conſeil avec très-peu de perſonnes. Mais il ne doit pas renfermer dans ce petit nombre tous ceux qu'il écoute : autrement, s'il arrivoit qu'il y eût de juſtes plaintes contre ſes Conſeillers, ou des choſes qu'ils ne ſçuſſent pas, ou qu'ils réſoluſſent de lui taire, il n'en ſçauroit jamais rien.

Nous avons vû David écouter ſur des affaires importantes juſqu'à une femme, & ſuivre ſes conſeils : tant il aimoit la raiſon & la vérité, de quelque côté qu'elle lui vînt.

Il faut que le Prince écoute, & s'informe de toutes parts s'il la veut ſçavoir. Ce ſont deux choſes : Il faut qu'il écoute, & remarque ce qui vient à lui; & qu'il s'informe avec ſoin de tout ce qu'il n'y vient pas aſſez clairement. „Si vous prêtez l'oreille, vous ſerez in- „ſtruit; ſi vous aimez à écouter, vous ſerez ſage.„ *Eccli. VI. 34.*

Après tant d'inſtructions tirées des Auteurs ſacrés, ne refuſons point d'écouter un Prince infidéle, mais habile & grand politique. C'eſt Dioclétien qui diſoit: „Il n'y a rien de plus difficile que de „bien gouverner : quatre ou cinq hommes s'uniſſent, & ſe concer- „tent pour tromper l'Empereur. Lui qui eſt enfermé dans ſes cabi- „nets ne ſçait pas la vérité. Il ne peut ſçavoir que ce que lui diſent „ces quatre ou cinq hommes qui l'approchent. Il met dans les char- „ges des hommes incapables. Il en éloigne les gens de mérite. C'eſt „ainſi, diſoit ce Prince, qu'un bon Empereur, un Empereur vigi- „lant, & qui prend garde à lui, eſt vendu.„ *Bonus, cautus, optimus venditur Imperator.* *Flavius Vop. Aureli.*

Oui, ſans doute, quand il n'écoute que peu de perſonnes, & ne daigne pas s'informer de ce qui ſe paſſe.

Digitized by Google

VI. PROPOSITION. *Sixième moyen. Prendre garde à qui on croit, & punir les faux rapports.*

Dans cette facilité de recevoir des avis de plusieurs endroits, il faut craindre : Premiérement, que le Prince ne se rabaisse en
3. Reg. XIV. 2. écoutant des personnes indignes. Cette femme que David écouta si tranquillement, étoit une femme sage, & connue pour telle. L'Ecclésiastique qui recommande tant d'écouter, veut que ceux qu'on écoute, soient des Vieillards honorables, & des hommes sensés.
Eccli. VI. 35, 36. „ Soyez avec les sages Vieillards, & unissez votre cœur à leurs sages pensées : Si vous voyez un homme sensé, frequentez souvent „ sa maison, ou l'appellez dans la vôtre. „

Secondement : Il faut craindre que le Prince qui écoute trop, ne se charge de faux avis, & ne se laisse surprendre aux mauvais rapports.

Eccli. XIX. 4. „ Qui croit aisément a le cœur léger, & se dégrade lui-même. „
Ibid. 16. „ Ne croyez donc pas à toute parole. Pesez tout dans une juste
Eccli. XLII. 7. „ balance. Comptez, & pesez, „ dit l'Ecclésiastique.

Il faut entendre, & non pas croire, c'est-à-dire, peser les raisons, & non pas croire le premier venu sur sa parole : „ Le simple croit
Prov. XIV. 15. „ tout ce qu'on lui dit, le Sage entend ses voies. „

Salomon qui parle ainsi avoit profité de ce sage avis du Roi son
3. Reg. II. 3. pere : „ Prenez garde que vous entendiez tout ce que vous faites, „ & de quel côté vous aurez à vous tourner. „ Comme s'il disoit : Tournez-vous de plus d'un côté, car la vérité veut être cherchée en plusieurs endroits : les affaires humaines veulent être aussi tentées par divers moyens ; mais de quelque côté que vous vous tourniez, tournez-vous avec connoissance, & ne croyez pas sans raison.

Prov. XXIX. 12. Sur-tout prenez garde aux faux rapports. „ Le Prince qui prend „ plaisir à écouter les mensonges, n'a que des méchans pour ses „ Ministres. „

Prov. XVII. 4. On jugera de vous par les personnes à qui vous croyez. „ Le mé„ chant écoute la méchante langue ; le trompeur écoute les lévres „ trompeuses. „

Eccli. XX. 27. „ Plûtôt un voleur, dit le Sage, que la conversation du menteur. „ Le menteur vous dérobe par ses artifices le plus grand de tous les trésors, qui est la connoissance de la vérité ; sans quoi vous ne sçauriez faire justice, ni aucun bon choix, ni en un mot aucun bien.

Prenez garde que le menteur qui a aiguisé sa langue, & préparé

Digitized by Google

son discours pour couper la gorge à quelqu'un, ne manque pas de couvrir ses mauvais desseins sous une apparence de zéle. Miphiboseth, fils de Jonathas, zélé pour David, est trahi par Siba son serviteur qui voulant le perdre pour avoir ses biens, vient au-devant de David avec des rafraîchissemens, pendant qu'il fuyoit devant Absalon. „ Où est le fils de votre Maître ? lui dit David ; Il est demeuré, „ répondit le traître, à Jérusalem, disant : Que Dieu lui rendroit le „ Royaume de son pere. „

POLITIQUE, &c. LIV. V.

2. Reg. XVI. 1, 2. Ibid. 3.

Voilà comme on prépare la voie aux calomnies les plus noires par une démonstration de zéle.

La malice prend quelquefois d'autres couvertures. „ Elle fait la „ simple & la sincère. Les paroles du fourbe paroissent simples, mais „ elles percent le cœur. „

Prov. XVIII. 8.

Elle fait aussi la plaisante, & s'insinue par des moqueries. Mais de-là naissent des querelles dangereuses : „ Chassez le moqueur : les „ querelles, les procès, & les injustices se retireront avec lui.

Prov. XXII. 10.

En quelque forme que la médisance paroisse, craignez-la comme un serpent. „ Si la couleuvre mord en secret, le médisant qui se ca- „ che n'a rien de moins odieux. „

Eccli. X. 11.

Le remède souverain contre les faux rapports, est de les punir. Si vous voulez sçavoir la vérité, ô Prince ! Qu'on ne vous mente pas impunément. Nul ne manque plus de respect pour vous, que celui qui ose porter des mensonges & des calomnies à vos oreilles sacrées.

On ne ment pas aisément à celui qui sçait s'informer, & punir ceux qui le trompent.

La punition que je vous demande pour les faux rapports ; c'est d'ôter toute croyance à ceux qui les font, & de les chasser d'auprès de vous. „ Eloignez la mauvaise langue ; ne laissez point approcher „ les lévres médisantes. „

Prov. IV. 24.

Ecouter les médisans, ou seulement les souffrir, c'est participer à leur crime. „ N'ayez rien à démêler avec le discoureur, & ne jet- „ tez point de bois dans son feu. „ N'entretenez point les médisances en les écoutant, & en les souffrant. Et encore : „ N'allumez point le „ feu du pécheur, de peur que sa flamme ne vous dévore. „

Eccli. VIII. 4. Ibid. 18, sec. 70.

Ce n'est pas seulement les médisances qui sont à craindre ; les fausses loüanges ne sont pas moins dangereuses, & les traîtres qui vendent les Princes ont des gens apostés pour se faire loüer devant eux. Toutes les malices auprès des Grands se font sous prétexte de zéle. Tobie l'Ammonite qui vouloit perdre Néhémias

POLITIQUE, &c. LIV. V.

lui faiſoit donner des avis en apparence importans: „Il y a des deſ-
„ſeins contre votre vie; ils vous veulent tuer cette nuit: entendez-
„vous avec moi; tenons conſeil dans le Temple, au lieu le plus re-
„tiré: Et je compris, dit Néhémias, que Sémajas étoit gagné par
„Tobie & Sanaballat. Tobie entretenoit de ſecrets commerces dans
„la Judée; il avoit pluſieurs Grands dans ſes intérêts, qui le loüoient
„devant moi, & lui rapportoient toutes mes paroles.„

2. *Eſd.* VI. 10. *Ibid.* 12. *Ibid.* 17, 18, 19.

O Dieu! comment ſe ſauver parmi tant de piéges, ſi on ne ſçait ſe garder des diſcours artificieux, & parler avec précaution? „Met-
„tez une haie d'épines autour de vos oreilles, n'y laiſſez pas entrer
„toute ſorte de diſcours, n'écoutez pas la mauvaiſe langue: faites
„une porte, & une ſerrure à votre bouche: peſez toutes vos pa-
„roles.„

Eccl. XXVIII. 28, 29.

O Prince! ſans ces précautions, vos affaires pourront ſouffrir: mais quand votre puiſſance vous ſauveroit de ces maux, c'eſt pour vous le plus grand de tous les maux de faire ſouffrir les innocens, contre qui les méchantes langues vous auront irrité.

Pſal. C.

Qu'il eſt beau d'entendre David chanter ſur ſa lyre: „J'étois
„dans ma maiſon avec un cœur ſimple; je ne me propoſois point
„de mauvais deſſeins; je haïſſois les eſprits artificieux. Le cœur
„malin ne trouvoit point d'accès auprès de moi: je perſécutois
„celui qui médiſoit en ſecret contre ſon prochain; je ne pouvois
„vivre avec le ſuperbe & le hautain; mes yeux ſe tournoient vers
„les gens de bien pour les faire demeurer avec moi. Celui qui vit
„ſans reproche étoit le ſeul que je jugeois digne de me ſervir; le
„menteur ne me plaiſoit pas. Dès le matin je penſois à exterminer
„les impies, & je ne pouvois ſouffrir les méchans dans la Cité de
„mon Dieu.„

La belle cour où l'on voit tant de ſimplicité, & tant d'innocence; & tout enſemble tant de courage, tant d'habileté, & tant de ſageſſe!

VII. PROPOSITION. *Septiéme moyen. Conſulter les tems paſſés, & ſes propres expériences.*

En toutes choſes le tems eſt un excellent conſeiller. Le tems découvre les ſecrets: le tems fait naître les occaſions: le tems confirme les bons conſeils.

Sur-tout qui veut bien juger de l'avenir, doit conſulter les tems paſſés.

Si vous voulez ſçavoir ce qui fera du bien & du mal aux ſiécles

Digitized by Google

futurs, regardez ce qui en a fait aux siécles passés. Il n'y a rien de meilleur que les choses éprouvées. „ N'outrepassez point les bornes „ posées par vos ancêtres. Gardez les anciennes maximes sur les- „ quelles la Monarchie a été fondée, & s'est soutenue. „ POLITIQUE, &c. LIV. V.

Imitez les Rois de Perse qui avoient toujours auprès d'eux „ ces „ sages conseillers instruits des Loix, & des maximes anciennes. „ *Prov. XXII. 28.*

De-là les régistres de ces Rois, & les annales des siécles passés qu'Assuerus se faisoit apporter pendant la nuit, quand il ne pouvoit dormir. *Esth. I. 13. Esth. VI. 1.*

Toutes les anciennes Monarchies, celle des Egyptiens, celle des Hébreux, tenoient de pareils régistres. Les Romains les ont imités. Tous les peuples enfin qui ont voulu avoir des conseils suivis, ont marqué soigneusement les choses passées pour les consulter dans le besoin.

„ Qu'est-ce qui sera? ce qui a été. Qu'est-ce qui a été fait? ce *Eccli. I. 9, 10.*
„ qu'on fera. Rien n'est nouveau sous le Soleil, & personne ne peut „ dire : Cela n'a jamais été vû : car il a déja précédé dans les siécles „ qui sont devant nous.

C'est pourquoi, comme il est écrit dans la Sagesse : „ Qui sçait le *Sap. VIII. 8.*
„ passé, peut conjecturer l'avenir. „

„ L'insensé ne met point de fin à ses discours; l'homme ne sçait *Eccli. X. 14.*
„ pas ce qui a été devant lui; qui lui pourra découvrir ce qui viendra „ après? „

N'écoutez pas les vains & infinis raisonnemens, qui ne sont pas fondés sur l'expérience. Il n'y a que le passé qui puisse vous apprendre, & vous garantir l'avenir.

De-là vient que l'Ecriture appelle toujours aux conseils les vieillards expérimentés. Les passages en sont innombrables. En voici un digne de remarque. „ Ne vous éloignez point du sentiment des *Eccli. VIII. 11, 12.*
„ vieillards; écoutez ce qu'ils vous racontent; car ils l'ont appris „ de leurs peres. Vous trouverez l'intelligence dans leurs conseils, „ & vous apprendrez à répondre comme le besoin des affaires le „ demandera. „

Job déplorant l'ignorance humaine, nous fait voir que s'il y a parmi nous quelque étincelle de sagesse, c'est dans les vieillards qu'elle se trouve. „ Où réside la Sagesse, dit-il, & d'où nous vient *Job. XXVIII. 20, 21, 22.*
„ l'intelligence? Elle est cachée aux yeux de tous les vivans; elle „ est même inconnue aux oiseaux du Ciel. (C'est-à-dire, aux esprits „ les plus élevés.) La mort & la corruption ont dit : Nous en avons „ oui quelque bruit. „ Les vieillards expérimentés qu'un grand

âge approche du tombeau, en ont oui dire quelque chose.

POLITIQUE, &c. LIV. V.

Job avoit dit la même chose en d'autres paroles : „ La Sagesse „ est dans les vieillards, & la prudence vient avec le tems. „

C'est donc par l'expérience que les esprits se rafinent. „ Comme „ le fer émoussé s'aiguise avec grand travail, ainsi la Sagesse suit le „ travail, & l'application. „

Job. XII. 12. Eccli. X. 10.

Prov. IX. 9. „ Employez le Sage, & vous augmenterez sa sagesse. L'usage „ & l'expérience le fortifiera. „

Eccl. XXXIV. 9, 10, 11, 12, vers. 70. Par l'expérience on profite même de ses fautes. Qui n'a point été éprouvé, que sçait-il ? „ L'homme qui a beaucoup vû, pensera beau- „ coup : qui a beaucoup appris, raisonnera bien. Qui n'a point d'ex- „ périence, sçait peu de chose. Celui qui a été trompé se rafine, & „ met le comble à sa sagesse. J'ai beaucoup appris dans mes fautes & „ dans mes voyages : l'intelligence que j'y ai acquise, a passé tous „ mes raisonnemens : je me suis trouvé dans de grands périls, & mes „ expériences m'ont sauvé. „

C'est ainsi que la sagesse se forme : nos fautes mêmes nous éclairent, & qui sçait en profiter est assez sçavant.

Travaillez donc, ô Prince ! à vous remplir de sagesse. L'expérience toute seule vous la donnera, pourvû que vous soyez attentif à ce qui se passera devant vos yeux. Mais appliquez-vous de bonne-heure : Autrement vous vous trouverez aussi peu avancé dans un grand âge, que vous l'avez été dans votre enfance.

Eccli. XXV. 5. „ Pensez-vous trouver dans votre vieillesse ce que vous n'aurez „ point amassé dans votre jeune âge ? „

Prov. IX. 6. „ Laissez l'enfance, & vivez : & marchez par les voies de la pru- „ dence. „

VIII. PROPOSITION. *Huitiéme moyen : S'accoûtumer à se résoudre par soi-même.*

Il y a ici deux choses. La premiere, qu'il faut sçavoir se résoudre. La seconde, qu'il faut sçavoir se résoudre par soi-même. C'est à ces deux choses qu'il se faut accoûtumer de bonne-heure.

Il faut donc premiérement sçavoir se résoudre. Ecouter, s'informer, prendre conseil, choisir son conseil, & toutes les autres choses que nous avons vûes, ne sont que pour celles-ci : c'est-à-dire, pour se résoudre.

Il ne faut donc point être de ceux qui à force d'écouter, de chercher, de délibérer, se confondent dans leurs pensées & ne sçavent à quoi se déterminer : gens de grandes délibérations & de grandes propositions ;

Digitized by Google

propoſitions ; mais de nulle exécution. A la fin tout leur manquera.

„ Où il y a beaucoup de diſcours, beaucoup de propoſitions, des „ raiſonnemens infinis, la pauvreté y ſera. L'abondance eſt dans „ l'ouvrage. „ Il faut conclurre & agir. *Prov. XIV.* 23.

„ Ne ſoyez pas prompt à parler, & languiſſant à faire. „ Ne ſoyez point de ces diſcoureurs qui ont à la bouche de belles maximes, dont ils ne ſçavent pas faire l'application : & de beaux raiſonnemens politiques, dont ils ne font aucun uſage. Prenez votre parti, & tournez-vous à l'action. *Eccli. IV.* 34.

„ Ne ſoyez donc point trop juſte, ni trop ſage, de peur qu'à la fin „ vous ne ſoyez comme un ſtupide. Immobile dans l'action, incapable de prendre un deſſein. „ *Eccli. VII.* 17.

Cet homme trop juſte & trop ſage, eſt un homme qui par foibleſſe & pour ne pouvoir ſe réſoudre, fait ſcrupule de tout, & trouve des difficultés infinies en toutes choſes.

Il y a un certain ſens droit, qui fait qu'on prend ſon parti nettement. „ Dieu a fait l'homme droit, & il s'eſt embarraſſé de queſtions „ infinies. „ Il reſte à notre nature, même après ſa chûte, quelque choſe de cette droiture : c'eſt par-là qu'il faut ſe réſoudre, & ne point toujours s'abandonner à de nouveaux doutes. *Ibid.* 30.

„ Qui obſerve le vent, ne ſémera point ; qui conſidère les nuées, „ ne fera jamais ſa moiſſon. Qui veut trop s'aſſûrer, & trop prévoir, „ ne fera rien. „ *Eccli. XI.* 4.

Il n'eſt pas donné aux hommes de trouver l'aſſûrance entiere dans leurs conſeils, & dans leurs affaires. Après avoir raiſonnablement conſidéré les choſes, il faut prendre le meilleur parti, & abandonner le ſurplus à la Providence.

Au reſte, quand on a vû clair, & qu'on s'eſt déterminé par des raiſons ſolides, il ne faut pas aiſément changer. Nous l'avons déja vû. „ Ne tournez pas à tout vent, & ne marchez point en toute „ voie. Le pécheur (celui qui ſe conduit mal) a une double langue. „ Il dit & ſe dédit : il réſout d'une façon, & exécute de l'autre. „ Soyez ferme dans votre intelligence ; & que votre diſcours ſoit „ un. „ *Eccli. V.* 9, 10, *vulg.* 70.

Quand je dis qu'il faut ſçavoir prendre ſa réſolution, c'eſt-à-dire, qu'il la faut prendre par ſoi-même : autrement nous ne la prenons pas, on nous la donne : Ce n'eſt pas nous qui nous tournons, on nous tourne.

Revenons toujours à cette parole de David à Salomon. „ Prenez *3. Reg. II.* 3.

POLITIQUE, &c. LIV. V.

„ garde, mon fils, que vous n'entendiez tout ce que vous faites, & „ de quel côté vous aurez à vous tourner. „

Le Sage entend ſes voies. Il a ſon but, il a ſes deſſeins, il regarde ſi les moyens qu'on lui propoſe vont à ſa fin. „ L'imprudence des „ fols eſt errante. „ Faute d'avoir un but arrêté, ils ne ſçavent où aller; & ils vont comme on les pouſſe.

Prov. XIV. 8.

Qui ſe laiſſe ainſi mener, ne voit rien; c'eſt un aveugle qui ſuit ſon guide.

Prov. IV. 25.

„ Que vos yeux précédent vos pas: „ nous a déja dit le Sage. Vos yeux & non ceux des autres. Faites-vous tout expliquer; faites-vous tout dire: ouvrez les yeux & marchez; n'avancez que par raiſon.

Eccli. VI. 13.

Ecoutez donc vos amis, & vos conſeillers; mais ne vous abandonnez pas à eux. Le conſeil de l'Eccléſiaſtique eſt admirable: „ Séparez-vous de vos ennemis, prenez garde à vos amis. „ Prenez garde qu'ils ne ſe trompent; prenez garde qu'ils ne vous trompent.

Que ſi vous ſuivez à l'aveugle quelqu'un qui aura l'adreſſe de vous prendre par votre foible, & de s'emparer de votre eſprit; ce ne ſera pas vous qui regnerez: ce ſera votre ſerviteur, & votre miniſtre. Et ce que dit le Sage vous arrivera: „ Trois choſes émeuvent la terre: „ la premiere, eſt un ſerviteur qui regne.

Prov. XXX. 21, 22.

Act. XII. 20.

Dans quelle réputation s'étoit mis ce Roi de Judée, dont il eſt écrit dans les Actes: „ Hérode étoit en colère contre les Tyriens, „ & les Sydoniens: ils vinrent à lui tous enſemble; & ayant gagné „ Blaſtus Chambellan du Roi, ils obtinrent ce qu'ils voulurent. „

On vient au Prince par cérémonie; en effet on traite avec le Miniſtre. Le Prince a les révérences; le Miniſtre a l'autorité effective.

Eſth. III. 8.

On rougit encore pour Aſſuerus, Roi de Perſe, quand on lit dans l'hiſtoire la facilité avec laquelle il ſe laiſſe mener par Aman ſon favori.

Eccli. XXXVII. 17, 18, verſ. 70.

„ Etabliſſez-vous donc un conſeil en votre cœur: car vous n'en „ trouverez point de plus fidéle. L'eſprit d'un homme attentif à ſes „ affaires, lui rapporte plus de nouvelles que ſept ſentinelles poſées „ dans des lieux éminens. „ On ne peut trop vous répéter ce conſeil du Sage.

Il eſt mal-aiſé dans votre jeuneſſe que vous ne croyez quelqu'un; car l'expérience manque dans cet âge: les paſſions y ſont trop impétueuſes; les délibérations y ſont trop promptes. Mais ſi vous voulez devenir bientôt capable d'agir par vous-même, croyez de telle maniere que vous vous faſſiez expliquer les raiſons de tout;

Digitized by Google

accoûtumez-vous à goûter les bonnes. „ Faites-vous instruire dans „ votre jeunesse : & jusqu'aux cheveux blancs votre sagesse croîtra.

Et remarquez ici que la véritable sagesse doit toujours croître : mais elle doit commencer par la docilité. C'est pourquoi nous avons oüi Salomon au commencement de son regne, & dans sa premiere jeunesse, demander un cœur docile. Et le Livre de la Sagesse lui fait dire : „ J'étois un enfant ingénieux, & j'avois eu en partage une „ bonne ame, „ c'est-à-dire, portée au bien, & capable de prendre conseil.

POLITIQUE &c. LIV. V.

Eccli. VI. 18. Sap. VIII. 19.

Il parvint en peu de tems par ce moyen au plus haut dégré de sagesse. Il vous en arrivera autant. Si vous écoutez au commencement, bientôt vous mériterez qu'on vous écoute. Si vous êtes quelque tems docile, vous deviendrez bientôt Maître, & Docteur.

IX. PROPOSITION. *Neuviéme moyen : Eviter les mauvaises finesses.*

Nous en avons déja vû une belle idée dans ces mots de l'Ecclésiastique : „ Il y a des hommes rusés & artificieux, qui se mêlent d'en- „ seigner les autres, & qui sont inutiles à eux-mêmes : il y a des rafi- „ neurs odieux dans leurs discours ; & à qui tout manque. A force de rafiner, ils sortent du bon sens, & tout leur échappe.

Eccli. XXXVII. 19, 20, vers. 70.

Ce que j'appelle ici mauvaises finesses, ce ne sont pas seulement les finesses grossieres, ou les rafinemens trop subtils : mais en général toutes les finesses qui usent de mauvais moyens.

Elles ne manquent jamais d'embarrasser celui qui s'en sert. „ Qui marche droitement se sauvera ; qui cherche les voies détournées, „ tombera dans quelqu'une, dit le plus sage des Rois.

Prov. XXVIII. 18.

Il n'y a rien qui se découvre plûtôt que les mauvaises finesses. „ Celui qui marche simplement, marche en assûrance : Celui qui „ pervertit ses voies sera bientôt découvert. „

Prov. X. 9.

Le trompeur ne manque jamais d'être le premier trompé. „ Les „ voies du méchant le tromperont : le trompeur ne gagnera rien. Et encore : „ Qui creuse une fosse tombera dedans : Qui rompt une „ haie, un serpent le mord. „

Prov. XII. 26, 27.

Eccli. X. 8.

Ecoutez la vive peinture que nous fait le Sage du fourbe, & de l'imposteur. „ Le fourbe & l'infidéle a des paroles trompeuses : il „ cligne les yeux : il marche sur les pieds : il fait signe des doigts : „ (il a des intelligences secrettes avec tout le monde :) son cœur „ perverti machine toujours quelques tromperies ; il fait mille

Prov. VI. 12, 13, 14, 15.

„querelles, & brouille les meilleurs amis. Il périra bientôt, une „chûte précipitée le briſera, & il n'y aura plus de reméde.„

Si une telle conduite eſt odieuſe dans les Particuliers : combien plus eſt-elle indigne du Prince, qui eſt le protecteur de la bonne foi.

Souvenez-vous de cette parole vraîment noble & vraîment royale du Roi Jean, qui ſollicité de violer un Traité, répondit : Si la bonne foi étoit périe par toute la terre, elle devroit ſe retrouver dans le cœur & dans la bouche des Rois.

Prov. XVI. 12, 13. „Les méchans ſont abominables aux Rois ; les thrônes ſont affer- „mis par la juſtice. Les lévres juſtes ſont les délices des Rois ; qui „parle ſincérement en ſera aimé.„

Voilà comme agit un Roi, quand il ſonge à ce qu'il eſt, & qu'il veut agir en Roi.

X. PROPOSITION. *Modéle de la fineſſe, & de la ſageſſe véritable, dans la conduite de Saül & de David : pour ſervir de preuve & d'exemple à la propoſition précédente.*

Nous pouvons connoître la différence des Sages véritables, d'avec les trompeurs, par l'exemple de Saül, & de David.

1. Reg. X. 21, &c. XI. 5. Les commencemens de Saül ſont magnifiques ; il craignoit le fardeau de la royauté ; il étoit caché dans ſa maiſon, & à peine le put-on trouver quand on l'élut. Après ſon élection, il y vivoit dans la même ſimplicité, & appliqué aux mêmes travaux qu'auparavant.

Ibid. XI. XII, XIII, XIV, XV. Le beſoin de l'Etat l'oblige à uſer d'autorité ; il ſe fait obéir par ſon Peuple ; il défait les ennemis, ſon cœur s'enfle ; il oublie Dieu.

Ibid. XVI. 21. XVIII. 7, 8, 9, 13, &c. La jalouſie s'empare de ſon eſprit. Il avoit aimé David. Il ne le peut plus ſouffrir, après que ſes ſervices lui ont acquis beaucoup de gloire. Il n'oſe chaſſer de la Cour un ſi grand homme, de peur de faire crier contre lui-même : mais il l'éloigne ſous prétexte de lui donner un commandement conſidérable. Par-là il lui fait trouver les moyens d'augmenter ſa réputation, & de lui rendre de nouveaux ſervices.

Enfin ce Prince jaloux ſe réſout à perdre David ; & il ne voit pas qu'il perd lui-même le meilleur ſerviteur qu'il ait dans tout ſon Royaume. Sa jalouſie lui fournit de noirs artifices pour réuſſir dans ce deſſein. Il lui promet ſa fille : *Ibid. XVIII. 21, 22.* „Mais afin qu'elle lui ſoit une oc- „caſion de ruine, il lui fait dire par ſes courtiſans : Vous plaiſez au „Roi & tous ſes Miniſtres vous aiment.„ Mais tout cela pour le perdre. Sous prétexte de lui faire honneur, il l'expoſe à des occaſions hazardeuſes ; & l'engage dans des périls preſque inévitables.

Digitized by Google

„ Vous ſerez mon gendre, dit-il, ſi vous tuez cent Philiſtins. David „ le fit, & Saül lui donna ſa fille. Mais il vit que le Seigneur étoit „ avec David : Il le craignit, & il le haït toute ſa vie. „

Son fils Jonathas qui aimoit David, fit ce qu'il put pour appaiſer ſon pere jaloux. Saül diſſimule, & trompe ſon propre fils, pour mieux tromper David. Il le fait revenir à la Cour. David ſe ſignale par de nouvelles victoires ; & la jalouſie tranſporte de nouveau Saül. Pendant que David joüoit de la lyre devant lui, il le veut percer de ſa lance. David s'enfuit, & il eſt contraint de ſe dérober de la Cour. *1. Reg. XVIII. 25, 26, 27, 28, 29. Ibid. XIX.*

Saül le rappelle par de nouvelles careſſes, & lui tend toujours de nouveaux piéges. David s'enfuit de nouveau. *Ibid. XX.*

Le malheureux Roi qui voyoit la gloire de David s'augmenter toujours ; & que ſes ſerviteurs, juſqu'à ſes propres parens, & ſon fils même, aimoient un homme en effet ſi accompli, leur parla en ces termes : „ Ecoutez, enfans de Jemini, (Il étoit lui-même de „ cette race,) Eſt-ce le fils d'Iſaï qui vous donnera des champs & „ des vignes, ou qui vous fera Capitaines & Généraux des armées : „ Pourquoi avez-vous tous conjuré contre moi ; & que perſonne ne „ m'avertit, où eſt le fils d'Iſaï avec qui mon propre fils eſt lié d'ami- „ tié ? Aucun de vous n'a pitié de moi, ni ne m'avertit de ce qui ſe „ paſſe. On aime mieux ſervir mon ſujet rébelle, qui fait de conti- „ nuelles entrepriſes contre ma vie. „ *Ibid. XXII. 7, 8.*

Il ne pouvoit parler plus artificieuſement, pour intéreſſer tous ſes ſerviteurs dans la perte de David. Il trouve des flatteurs qui entrent dans ſes injuſtes deſſeins. David très-fidéle au Roi, eſt traité comme un ennemi public. „ Les Ziphéens vinrent avertir Saül que „ David étoit caché parmi eux dans une forêt. Et Saül leur dit : „ Bénis ſoyez-vous de par le Seigneur, vous qui avez ſeuls déploré „ mon ſort. Allez, préparez tout avec ſoin ; n'épargnez pas vos „ peines : recherchez curieuſement où il eſt, & qui l'aura vû. Car „ c'eſt un homme ruſé qui ſçait bien que je le hais. Pénétrez toutes „ ſes retraites, rapportez-moi des nouvelles certaines, afin que j'ail- „ le avec vous. Fût-il caché dans la terre, je l'en tirerai, & je le „ pourſuivrai dans tout le pays de Juda. „ *Ibid. XXIII. 19, 20, 21, 22, 23.*

Que d'artifices, que de précautions, que de diſſimulations, que d'accuſations injuſtes ! Mais que d'ordres précis donnés, & avec combien d'attention & de vigilance ! tout cela pour opprimer un ſujet fidéle.

Voilà ce qui s'appelle des fineſſes pernicieuſes. Mais nous allons voir en David une ſageſſe véritable.

Digitized by Google

Plus Saül tâchoit, en le flattant, de faire qu'il s'oubliât lui-même, & s'emportât à des paroles orgueilleuſes; plus ſa modeſtie naturelle lui en inſpiroit de reſpectueuſes. „ Qui ſuis-je? & de quelle impor-
„ tance eſt ma vie? Quelle eſt ma parenté en Iſraël, afin que je puiſ-
2. Reg. XVIII. 18. „ ſe eſpérer d'être le gendre du Roi? Et encore: Vous ſemble-t-il
Ibid. 23. „ que ce ſoit peu de choſe, que d'être le gendre du Roi? Pour moi
„ je ſuis un homme pauvre, & ma fortune eſt baſſe.„

Il ne ſe défendit jamais des malices de Saül par aucune voie violente. Il ne ſe rendoit redoutable que par ſa prudence, qui lui faiſoit tout prévoir. „ Il agiſſoit prudemment dans toutes ſes voies, &
Ibid. 14, 15. „ le Seigneur étoit avec lui. Saül vit qu'il étoit prudent, & il le
„ craignoit.„

Il avoit des adreſſes innocentes, pour échapper des mains d'un
Ibid. XIX. 11, 12, &c. ennemi ſi artificieux, & ſi puiſſant. Il ſe faiſoit deſcendre ſecrettement par une fenêtre; & les ſatellites de Saül ne trouvoient dans ſon lit où ils le cherchoient, qu'une ſtatue bien couverte, qui lui avoit ſervi à dérober ſa fuite à ſes domeſtiques.

S'il ſe ſervoit de ſa prudence pour ſe précautionner contre la jalouſie du Roi, il s'en ſervoit encore plus contre les ennemis de l'Etat.
Ibid. XVIII. 30. „ Quand les Philiſtins marchoient en campagne, David les obſer-
„ voit mieux que tous les autres capitaines de Saül; & ſon nom ſe
„ rendoit célébre.„

Comme il étoit bon ami & reconnoiſſant, il ſe fit des amis fidéles qui ne le trompérent jamais. Samuel lui donna retraite dans la
Ibid. XIX. 18, 19, 20. Maiſon des Prophétes. Achimelech le grand Prêtre ayant été tué pour avoir ſervi David innocemment, il ſauva ſon fils Abiathar.
Ibid. XXII. 23. „ Demeurez avec moi, lui dit-il, j'aurai le même ſoin de votre
„ vie que de la mienne, & nous nous ſauverons tous deux enſem-
„ ble.„ Abiathar gagné par un traitement ſi honnête, ne manqua jamais à David.

Ibid. XIX. & XX. Son habileté & ſa vertu lui gagnérent tellement Jonathas, fils de Saül, que loin de vouloir entrer dans les deſſeins ſanguinaires du Roi ſon pere, il n'oublia jamais rien pour ſauver David. En quoi il rendoit ſervice à Saül même, qu'il empêchoit de tremper ſes mains dans le ſang innocent.

Quoiqu'il ſçût que Jonathas ne le trompoit pas; comme il connoiſſoit mieux Saül que lui, il ne ſe repoſoit pas tout-à-fait ſur les aſſû-
Ibid. XX. 2, 3. rances que lui donnoit ſon ami. „ Jonathas lui dit, Vous ne mourrez
„ point; mon pere ne fera ni grande, ni petite choſe qu'il ne me la
„ découvre: m'auroit-il caché ce ſeul deſſein? cela ne ſera pas. Mais

„ David lui dit : Votre pere ſçait que vous m'honorez de votre bien-
„ veillance ; & il dit en lui-même : Je ne me découvrirai point à Jo-
„ nathas de peur de le contriſter. Vive le Seigneur, & vive votre
„ ame ? Il n'y a qu'un petit eſpace entre moi, & la mort. „

Afin donc de ne ſe point tromper dans le deſſein de Saül, il donna des moyens à Jonathas pour les découvrir ; & ils convinrent entr'eux d'un ſignal que Jonathas donneroit à David dans le péril. *2. Reg. XX. 5, 6, 20, 21, 22.*

Comme il vit qu'il n'y avoit rien à eſpérer de Saül, il pourvût à la ſûreté de ſon pere, & de ſa mere, qu'il mit entre les mains du Roi de Moab : „ Juſqu'à ce que je ſçache, dit-il, ce que Dieu aura
„ ordonné de moi. „ Voilà un homme qui penſe à tout, & qui choiſit bien ſes protecteurs. Car le Roi de Moab ne le trompa point. Par ce moyen il n'eut plus à penſer qu'à lui-même. Et il n'y a rien de plus induſtrieux, ni de plus innocent que fut alors toute ſa conduite. *Ibid. XXII. 3, 4.*

Contraint de ſe refugier dans les terres d'Achis, Roi des Philiſtins, les Satrapes vinrent dire au Roi : „ Voilà David ce grand
„ homme, qui a défait tant de Philiſtins. „ David fit réflexion ſur ces diſcours ; & ſçut ſi bien faire l'inſenſé, qu'Achis, au lieu de le craindre & de l'arrêter, le fit chaſſer de ſa préſence, & lui donna moyen de ſe ſauver. *Ibid. XXI. 11, 12, &c.*

Environné trois & quatre fois par toute l'armée de Saül, il trouve moyen de ſe dégager, & d'avoir deux fois Saül entre ſes mains. *Ibid. XXIV. & XXVI.*

Alors ſe vérifia ce que David a lui-même ſi ſouvent chanté dans ſes Pſeaumes : „ Le méchant eſt tombé dans la foſſe qu'il a creuſée :
„ il a été pris dans les lacets qu'il a tendus. „ *Pſ. VII. 16. XIX. 16, &c.*

Quand ce fidéle ſujet ſe vit maître de la vie de ſon Roi, il n'en tira autre avantage que celui de lui faire connoître combien profondément il le reſpectoit, & de confondre les calomnies de ſes ennemis. „ Il lui cria de loin ; Mon Seigneur, & mon Roi ; pour-
„ quoi écoutez-vous les paroles des méchans qui vous diſent : Da-
„ vid attente contre votre vie : Ne voyez-vous pas vous-même, que
„ le Seigneur vous a mis entre mes mains ? Et j'ai dit : A Dieu ne
„ plaiſe, que j'étende ma main ſur l'oint du Seigneur ! Reconnoiſſez
„ donc, ô mon Roi ! que je n'ai point de mauvais deſſein ; & que je
„ n'ai manqué en rien à ce que je vous dois. C'eſt vous qui voulez me
„ perdre. Que le Seigneur juge entre vous & moi, & qu'il me faſſe
„ juſtice quand il lui plaira ? Mais à Dieu ne plaiſe que ma main at-
„ tente ſur votre Perſonne. Contre qui vous acharnez-vous, Roi
„ d'Iſraël ? contre qui vous acharnez-vous ? contre un chien mort, *2. Reg. XXIV. 10, 11, 12, 13, 15, 16.*

Digitized by Google

„ contre un ver de terre? Que le Seigneur ſoit juge entre vous & „ moi, & qu'il protége ma cauſe, & me délivre de vos mains.„

Par cette ſage & irréprochable conduite, il contraignoit ſon ennemi à reconnoître ſa faute. „ Vous êtes plus juſte que moi, lui „ dit Saül.„

1. Reg. XXIV. 18.

Ibid. XXVII. 1.

La colère de ce Roi injuſte ne s'appaiſa pas pour cela. „ David „ toujours pourſuivi, dit en lui-même: Je tomberai un jour entre „ les mains de Saül; il vaut mieux que je me ſauve en la terre des „ Philiſtins; & que Saül déſeſpérant de me trouver dans le Royau- „ me d'Iſraël, ſe tienne en repos.„

Ibid. XXVII. & XXVIII.

Enfin il fit ſon traité avec Achis, Roi de Geth; & ſe ménagea tellement, que ſans jamais rien faire contre ſon Roi, & contre ſon Peuple, il s'entretint toujours dans les bonnes graces d'Achis.

Vous voyez Saül, & David, tous deux aviſés, & habiles; mais d'une maniere bien différente. D'un côté une intention perverſe: de l'autre, une intention droite. D'un côté, Saül un grand Roi, qui ne donnant nulles bornes à ſa malice, emploie tout ſans réſerve pour perdre un bon ſerviteur dont il eſt jaloux. De l'autre côté, David un Particulier abandonné, & trahi, ſe fait une néceſſité de ne ſe défendre que par les moyens licites, ſans manquer à ce qu'il doit à ſon Prince, & à ſon pays. Et cependant la ſageſſe véritable renfermée dans des bornes ſi étroites, eſt ſupérieure à la fauſſe, qui n'oublie rien pour ſe ſatisfaire.

ARTICLE III.

Des curioſités & connoiſſances dangereuſes; & de la confiance qu'on doit mettre en Dieu.

I. PROPOSITION. *Le Prince doit éviter les conſultations curieuſes, & ſuperſtitieuſes.*

TElles ſont les conſultations des devins, & des aſtrologues: choſe que l'ambition & la foibleſſe des Grands, leur fait ſi ſouvent rechercher.

Deut. XVIII. 10, 11, 12, 13, 14.

„ Qu'il ne ſe trouve perſonne parmi vous qui conſulte les devins, „ ni qui croie aux ſonges & aux augures. Qu'il n'y ait ni enchan- „ teur, ni devin, ni aucun qui ſe mêle d'évoquer les morts. Le „ Seigneur a toutes ces choſes en exécration. Il a détruit pour ces „ crimes, les Peuples qu'il a livrés entre vos mains. Soyez parfaits „ &

» & ſans tache devant le Seigneur votre Dieu. Les Nations que » vous détruirez écoutent les devins, & ceux qui tirent des augu- » res. Mais pour vous, vous avez été inſtruits autrement par le Sei- » gneur votre Dieu. Il veut que vous ne ſçachiez la vérité que par lui » ſeul: & s'il ne veut pas vous la découvrir, il n'y a qu'à s'abandon- » ner à ſa providence. »

Les Aſtrologues ſont compris dans ces malédictions de Dieu. Voici comme il parle aux Chaldéens inventeurs de l'Aſtrologie, en laquelle ils ſe glorifioient. » Le glaive de Dieu ſur les Chal- » déens, dit le Seigneur, & ſur les habitans de Babylone, ſur leurs » Princes & ſur leurs Sages. Le glaive de Dieu ſur leurs devins qui » deviendront fols : le glaive ſur leurs braves qui trembleront : le » glaive ſur leurs chevaux, ſur leurs chariots, & ſur tout le Peuple : » ils ſeront tous comme des femmes: le glaive ſur leurs tréſors qui » ſeront pillés. » *Jer. L. 35, 36, 37.*

Il n'y a rien de plus foible ni de plus timide, que ceux qui ſe fient aux pronoſtics: trompés dans leurs vains préſages, ils perdent cœur, & demeurent ſans défenſe.

Ainſi périt Babylone, la mere des Aſtrologues au milieu de ſes réjoüiſſances, & des triomphes que lui chantoient ſes devins. Iſaïe prévoyant ſa priſe, lui parle en ces termes. » Viens, dit-il, avec » tes enchantemens & tes maléfices, dans leſquels tu t'es exercée » dès ta jeuneſſe, pour voir s'ils te ſerviront, ou te rendront plus » puiſſante. Te voilà à bout de tous tes conſeils, que tu fondois ſur » des pronoſtics. Appelle tous tes devins, qui obſervoient ſans » ceſſe le Ciel, qui contemploient les aſtres; qui comptoient les » mois, & faiſoient des ſupputations ſi exactes pour t'annoncer l'a- » venir. Qu'ils te ſauvent des mains de tes ennemis? Ils ſont comme » de la paille que le feu dévore, ils ne peuvent ſe ſauver eux-mêmes » de la flamme. » *Iſa. XLVII. 12, 13, 14.*

Ceux qui ſe vantent de prédire les événemens incertains, ſe font ſemblables à Dieu. Car écoutez comme il parle: » Qui eſt celui qui » appelle, & qui compte au commencement toutes les races futu- » res? Moi le Seigneur, qui ſuis le premier & le dernier: qui ſuis » devant & après. » *Iſa. XLI. 4.*

» Amenez-moi vos Dieux, ô Gentils, dit le Seigneur, que je » leur faſſe leur procès. Parlez, ſi vous avez quelque choſe à dire, » dit le Roi de Jacob; qu'ils viennent & qu'ils vous annoncent l'a- » venir. Découvrez-nous les choſes futures, & nous vous tiendrons » pour des Dieux. » *Ibid. 21, 22, 23.*

POLITIQUE, &c. LIV. V.

Et encore : » Ecoutez, maïson d'Israël : Voici ce que dit le Seigneur : Ne marchez point dans les voies des Gentils, ne craignez » point les signes du Ciel que les Gentils craignent : la Loi de ces » Peuples est vaine. »

Jer. X. 1, 2, 3.

Les Gentils ignorans adoroient les planétes, & les autres astres; leur attribuoient des empires, des vertus, & des influences divines, par lesquelles ils dominoient sur le monde, & en régloient les événemens; leur assignoient des tems, & des lieux, où ils exerçoient leur domination. L'Astrologie judiciaire est un reste de cette doctrine, autant impie que fabuleuse. Ne craignez donc ni les éclipses, ni les cométes, ni les planétes, ni les constellations que les hommes ont composées à leur fantaisie, ni ces conjonctions estimées fatales, ni les lignes formées sur les mains ou sur le visage, & les images nommées Talismans impregnées des vertus celestes. Ne craignez ni les figures, ni les horoscopes, ni les présages qui en sont tirés. Toutes ces choses, où l'on n'allégue pour toute raison que des paroles pompeuses, au fond sont des rêveries que les affronteurs vendent cher aux ignorans.

Ces sciences curieuses qui servent de couverture aux sortiléges & aux maléfices, sont condamnées dans tous les Etats, & néanmoins souvent recherchées par les Princes qui les défendent. Malheur à eux, malheur encore une fois. Ils veulent sçavoir l'avenir, c'est-à-dire, pénétrer le secret de Dieu. Ils tomberont dans la malédiction de Saül. Ce Roi avoit défendu les devins, & il les consulte. Une femme devineresse lui dit sans le connoître. » Vous sçavez

I. Reg. XXVIII. 9, 10, &c.

» que Saül a exterminé les devins, & vous venez me tenter pour » me perdre? Vive le Seigneur, répondit Saül, il ne vous arrivera » aucun mal. La femme lui dit : Qui voulez-vous que je vous évo» que? Evoquez-moi Samuel, répondit Saül. La femme ayant vû » Samuel, s'écria de toute sa force; Pourquoi m'avez-vous trom» pée? Vous êtes Saül. Saül lui dit : Ne craignez rien : Qu'avez» vous vû? Je vois quelque chose de divin qui s'éléve de terre. Saül » répliqua : Quelle est sa figure? Un vieillard s'éléve, dit-elle, » revêtu d'un manteau. Il comprit que c'étoit Samuel, & se prosterna la face contre terre. Alors Samuel dit à Saül : Pourquoi trou» blez-vous mon repos en m'évoquant? Et que vous sert de m'in» terroger, après que le Seigneur s'est retiré de vous, pour aller à » celui que vous enviez? Le Seigneur fera suivant que je vous l'ai » dit de sa part : Il vous ôtera votre Royaume, & le donnera à Da» vid; parce que vous n'avez pas obéi à la parole du Seigneur, &

Digitized by Google

» n'avez pas satisfait sa juste colère contre Amalec. C'est la cause de » tous les maux qui vous arrivent aujourd'hui. Et le Seigneur livrera » avec vous le Peuple d'Israël aux Philistins : demain vous & vos » enfans serez avec moi. » C'est-à-dire, vous serez parmi les morts.

A cette terrible sentence Saül tomba de frayeur & il étoit hors de lui-même. Et le lendemain la prédiction fut accomplie. I. Reg. XXVIII. 20, 21.

Il n'étoit pas au pouvoir d'une enchantereſſe d'évoquer une ame Sainte : ni au pouvoir du démon, qui a paru selon quelques-uns sous la forme de Samuel, de dire si précisément l'avenir. Dieu conduisoit cet événement; & vouloit nous apprendre, que quand il lui plaît, il permet qu'on trouve la vérité par des moyens illicites, pour la juste punition de ceux qui s'en servent. I. Reg. XXXII.

Ne vous étonnez donc pas de voir arriver quelquefois ce qu'ont prédit les Astrologues. Car sans recourir au hasard, parce que ce qui est hasard à l'égard des hommes, est dessein à l'égard de Dieu; songez que par un terrible jugement, Dieu même livre à la séduction ceux qui la cherchent. Il abandonne le monde, c'est-à-dire, ceux qui aiment le monde, à des esprits séducteurs dont les hommes ambitieux & vainement curieux sont le joüet. Ces esprits trompeurs & malins amusent & déçoivent par mille illusions des ames curieuses, & par-là crédules. Un de leurs secrets est l'astrologie, & les autres genres de divinations, qui réussissent quelquefois selon que Dieu trouve juste de livrer ou à l'erreur, ou à de justes supplices, une folle curiosité.

C'est ainsi que Saül trouva dans sa curiosité la sentence de sa mort. C'est ainsi que Dieu doubla son supplice, le punissant non-seulement par le mal même qui lui arriva; mais encore par la prévoyance. Si c'est un genre de punition de livrer les hommes curieux à des terreurs furieuses, c'en est un autre de les livrer à de flatteuses espérances. Enfin leur crédulité qui fait qu'ils se fient à d'autres qu'à Dieu, mérite d'être punie de plusieurs maniéres; c'est-à-dire, non-seulement par le mensonge, mais encore par la vérité : afin que leur téméraire curiosité leur tourne à mal en toutes façons.

C'est ce qu'enseigne S. Augustin fondé sur les Ecritures, dans le cinquiéme livre de la Doctrine Chrétienne, ch. 20. & suivans.

Gardez-vous bien, ô Rois, ô Grands de la terre! d'approcher de vous ces trompeurs & ces ignorans, que l'on appelle devins: » Qui vous font des raisonnemens, & vous donnent des décisions de » ce qu'ils ignorent. Dit le plus sage des Rois. Prov. XXIII. 6.

Digitized by Google

Ne cherchez point parmi eux des interprétes de vos ſonges, comme s'ils étoient myſtérieux. « Celui qui s'y fie eſt un inſenſé: « une vaine eſpérance, & le menſonge eſt ſon partage. Celui qui « s'arrête à ces trompeuſes viſions, reſſemble à l'homme qui em- « braſſe une ombre, & qui court après le vent. Un homme croit « voir un autre homme devant lui dans ſon ſommeil, & prend pour « vérité, une creuſe & vaine reſſemblance: « (ce ne ſont que va- peurs impures, qui s'élévent dans le cerveau d'une nourriture mal digérée.) « Eſpérez-vous épurer vos penſées par ce mélange confus « d'imaginations, ou que le menſonge vous inſtruiſe de la vérité? « La divination eſt une erreur; les augures une tromperie, & les « ſonges un menſonge & une illuſion. Il n'appartient qu'au Très- « Haut d'envoyer de véritables viſions: & tout le reſte reſſemble « aux fantaiſies qu'une femme enceinte ſe met dans l'eſprit. N'y « mettez point votre cœur, ſi vous ne voulez être le joüet d'une « honteuſe foibleſſe, d'une folle crédulité, & d'une eſpérance « trompeuſe. »

Eccli. XXXIV. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

II. PROPOSITION. *On ne doit pas préſumer des conſeils humains, ni de leur ſageſſe.*

« L'homme ſçait à peine les choſes paſſées, qui lui découvrira les « choſes futures?

Eccl. X. 14.

« Ainſi qui ſe fie en ſon cœur eſt fol. Et encore: Ne vous éle- « vez pas dans votre cœur, comme un taureau furieux, de peur que « cette penſée ne vous dévore. Vos feuilles ſeront mangées, vos « fruits tomberont; vous demeurerez un bois ſec; votre gloire & « votre force s'évanoüiront. »

Prov. XXVIII. 26. Eccli. VI. 2, 3, ſeq. 70.

Les Egyptiens ſe piquoient d'une ſageſſe extraordinaire dans leurs conſeils. Voici comme Dieu leur parle. « Les Princes de Ta- « nis, ſages conſeillers de Pharaon lui ont donné des conſeils ex- « travagans. Comment dites-vous à Pharaon; Je ſuis le fils des « Sages, le fils de ces anciens Rois renommés par leur prudence. « Où ſont maintenant vos Sages? Qu'ils vous diſent ce que le Dieu « des armées a ordonné de l'Egypte. Les Princes de Tanis ont per- « du l'eſprit: les Princes de Memphis ſe ſont trompés, & ils ont « trompé l'Egypte, eux en qui elle ſe fioit comme en ſes remparts. « Le Seigneur a répandu au milieu d'eux l'eſprit de vertige: la tête « leur a tourné: & ils font errer l'Egypte, comme un ivrogne qui « chancelle, & tournoie en vomiſſant. L'Egypte ne fera plus rien: « elle ne fera ni grandes, ni petites choſes. On la verra étonnée, &

Iſ. XX. 11, 12, &c.

Digitized by Google

» tremblante comme une femme. Tous ceux qui la verront, trem-
» bleront à la vûe des desseins que Dieu a sur elle.

Quand on voit ses ennemis prendre de foibles conseils, il ne faut pas pour cela s'enorgueillir, mais songer que c'est le Seigneur qui leur envoie cet esprit d'égarement pour les punir, & craindre un semblable jugement.

» S'il se retire, dit le S. Prophéte, la sagesse des Sages périt, & » l'intelligence des prudens est obscurcie. » *Is. XXIX. 14.*

» C'est-lui qui réduit à rien les conseils profonds, & qui rend inu- » tiles les Grands de la terre. » *Is. XL. 23.*

Tremblez donc devant lui, & gardez-vous de présumer de la sagesse humaine.

III. PROPOSITION. *Il faut consulter Dieu par la priere : & mettre en lui sa confiance, en faisant ce qu'on peut de son côté.*

Nous avons vû que c'est Dieu qui donne la sagesse. Nous venons de voir que c'est Dieu qui l'ôte aux superbes. Il faut donc la lui demander humblement.

C'est ce que nous enseigne l'Ecclésiastique, lorsqu'après nous avoir prescrit dans le Chap. XXXVII. tant de fois cité, tout ce que peut faire la prudence, il conclut ainsi : » Mais par dessus tout, priez le » Seigneur, afin qu'il dirige vos pas à la vérité. » Lui seul la connoît à fond ; c'est à lui seul qu'il en faut demander l'intelligence. *Eccli. XXXVII. 19.*

Mais qui demande de Dieu la sagesse, doit faire de son côté tout ce qu'il peut. C'est à cette condition qu'il permet de prendre confiance à sa puissance, & à sa bonté. Autrement c'est tenter Dieu, & s'imaginer vainement qu'il enverra ses Anges pour nous soutenir, quand nous nous serons précipités nous-mêmes : ainsi que Satan osoit le conseiller à Jesus-Christ. *Matth. IV. 6, 7.*

ARTICLE IV.

Conséquence de la Doctrine précédente : De la Majesté, & de ses accompagnemens.

I. PROPOSITION. *Ce que c'est que la Majesté.*

JE n'appelle pas Majesté, cette pompe qui environne les Rois : ou cet éclat extérieur, qui ébloüit le vulgaire. C'est le rejaillissement de la Majesté, & non pas la Majesté elle-même.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. V.

La Majesté est l'image de la grandeur de Dieu dans le Prince.

Dieu est infini, Dieu est tout. Le Prince, en tant que Prince, n'est pas regardé comme un homme particulier : c'est un personnage public, tout l'Etat est en lui, la volonté de tout le Peuple est renfermée dans la sienne. Comme en Dieu est réunie toute perfection & toute vertu, ainsi toute la puissance des Particuliers est réunie en la personne du Prince. Quelle grandeur qu'un seul homme en contienne tant !

La puissance de Dieu se fait sentir en un instant de l'extrémité du monde à l'autre : la puissance Royale agit en même tems dans tout le Royaume. Elle tient tout le Royaume en état, comme Dieu y tient tout le monde.

Que Dieu retire sa main, le monde retombera dans le néant : que l'autorité cesse dans le Royaume, tout sera en confusion.

Considérez le Prince dans son cabinet. De-là partent les ordres, qui font aller de concert les Magistrats, & les Capitaines ; les Citoyens & les Soldats ; les Provinces & les Armées par mer & par terre. C'est l'image de Dieu, qui assis dans son Thrône au plus haut des Cieux fait aller toute la nature.

Aug. sup. Psaume CXLVIII.

» Quel mouvement se fait, dit S. Augustin, au seul commande-» ment de l'Empereur ? Il ne fait que remuer les lévres, il n'y a point » de plus léger mouvement, & tout l'Empire se remue. C'est, dit-il, » l'image de Dieu, qui fait tout par sa parole. Il a dit, & les choses » ont été faites ; il a commandé & elles ont été créées. »

Eccl. III. 11.

On admire ses œuvres ; la nature est une matiere de discourir aux curieux. » Dieu leur donne le monde à méditer ; mais ils ne décou-» vriront jamais le secret de son ouvrage, depuis le commencement » jusqu'à la fin. » On en voit quelque parcelle ; mais le fond est impénétrable. Ainsi est le secret du Prince.

Les desseins du Prince ne sont bien connus que par l'exécution. Ainsi se manifestent les conseils de Dieu : Jusques-là, personne n'y entre, que ceux que Dieu y admet.

Si la puissance de Dieu s'étend par-tout, la magnificence l'accompagne. Il n'y a endroit de l'Univers, où il ne paroisse des marques éclatantes de sa bonté. Voyez l'ordre, voyez la Justice ; voyez la tranquillité dans tout le Royaume. C'est l'effet naturel de l'autorité du Prince.

Il n'y a rien de plus majestueux que la bonté répandue : & il n'y a point de plus grand aviliſſement de la Majesté, que la misère du Peuple causée par le Prince.

Digitized by Google

Les méchans ont beau se cacher ; la lumiere de Dieu les suit partout, son bras va les atteindre jusqu'au haut des Cieux, & jusqu'au fond des abysmes. « Où irai-je devant votre esprit, & où fuirai-je devant votre face ? Si je monte au Ciel, vous y êtes ; si je me jette au fond des enfers, je vous y trouve ; si je me léve le matin, & que j'aille me retirer sur les mers les plus éloignées, c'est votre main qui me méne là, & votre main droite me tient. Et j'ai dit : Peut-être que les ténébres me couvriront : Mais la nuit a été un jour autour de moi. Devant vous les ténébres ne sont pas ténébres, la nuit est éclairée comme le jour : l'obscurité & la lumiere ne sont qu'une même chose. » Les méchans trouvent Dieu par-tout, en haut & en bas ; nuit & jour : quelque matin qu'ils se lévent, il les prévient ; quelque loin qu'ils s'écartent, sa main est sur eux. *Psaume CXXXVIII. 7, 8, 9, &c.*

Ainsi Dieu donne au Prince de découvrir les trames les plus secrettes. Il a des yeux & des mains par-tout. Nous avons vû que les oiseaux du Ciel lui rapportent ce qui se passe. Il a même reçu de Dieu par l'usage des affaires, une certaine pénétration, qui fait penser qu'il devine. A-t-il pénétré l'intrigue ? ses longs bras vont prendre ses ennemis aux extrémités du monde : ils vont les déterrer au fond des abysmes. Il n'y a point d'asyle assuré contre une telle puissance.

Enfin ramassez ensemble les choses si grandes, & si augustes que nous avons dites, sur l'autorité royale. Voyez un Peuple immense réuni en une seule personne : voyez cette puissance sacrée, paternelle, & absolue : voyez la raison secrette, qui gouverne tout le corps de l'Etat, renfermée dans une seule tête : vous voyez l'image de Dieu dans les Rois, & vous avez l'idée de la Majesté royale.

Dieu est la sainteté même, la bonté même, la puissance même, la raison même. En ces choses est la Majesté de Dieu. En l'image de ces choses est la Majesté du Prince.

Elle est si grande cette Majesté, qu'elle ne peut être dans le Prince, comme dans sa source ; elle est empruntée de Dieu, qui la lui donne pour le bien des Peuples, à qui il est bon d'être contenu par une force supérieure.

Je ne sçai quoi de divin s'attache au Prince, & inspire la crainte aux Peuples. Que le Roi ne s'oublie pas pour cela lui-même. « Je l'ai dit : C'est Dieu qui parle ; Je l'ai dit ; Vous êtes des Dieux, & vous êtes tous enfans du Très-Haut ; mais vous mourrez comme des hommes, & vous tomberez comme les Grands. » Je l'ai dit, Vous êtes des Dieux : C'est-à-dire : Vous avez dans votre autorité, vous portez sur votre front un caractère divin. Vous êtes les enfans *Psaume LXXXI. 6, 7.*

Digitized by Google

du Très-Haut : C'eſt lui qui a établi votre puiſſance, pour le bien du genre-humain. Mais ô Dieux de chair & de ſang : ô Dieux de boue, & de pouſſiere ! vous mourrez comme des hommes, vous tomberez comme les Grands. La grandeur ſépare les hommes pour un peu de tems ; une chûte commune à la fin les égale tous.

O Rois ! exercez donc hardiment votre puiſſance ; car elle eſt divine, & ſalutaire au genre-humain ; mais exercez-la avec humilité. Elle vous eſt appliquée par le dehors. Au fond elle vous laiſſe foibles ; elle vous laiſſe mortels ; elle vous laiſſe pécheurs, & vous charge devant Dieu d'un plus grand compte.

II. PROPOSITION. *La magnanimité, la magnificence, & toutes les grandes vertus conviennent à la Majeſté.*

A la grandeur conviennent les choſes grandes. A la grandeur la plus éminente, les choſes les plus grandes, c'eſt-à-dire, les grandes vertus.

Iſ. XXXII. 8. Le Prince doit penſer de grandes choſes. » Le Prince penſera » des choſes dignes d'un Prince. »

1. *Reg.* X. 6, 9. Les penſées vulgaires déshonorent la Majeſté. » Saül eſt élu Roi, » en même tems Dieu, qui l'a élu, lui change le cœur, & il devint » un autre homme. »

Taiſez-vous, penſées vulgaires : cédez aux penſées royales.

Les penſées royales ſont celles qui regardent le bien général ; les grands Hommes ne ſont pas nés pour eux-mêmes ; les grandes Puiſſances que tout le monde regarde, ſont faites pour le bien de tout le monde.

Le Prince eſt par ſa charge entre tous les hommes le plus au-deſſus des petits intérêts ; le plus intéreſſé au bien public : ſon vrai intérêt eſt celui de l'Etat. Il ne peut donc prendre des deſſeins trop nobles, ni trop au-deſſus des petites vûes & des penſées particulieres.

Ce Saül changé en un autre homme dans le tems qu'il fut fidéle à la grace de ſon miniſtère, étoit au-deſſus de tout.

1. *Reg.* X, XI. Au-deſſus de la Royauté, dont il appréhende le fardeau, & dont il mépriſe le faſte. Nous l'avons déja vû.

1. *Reg.* XI. 12, 13. Au-deſſus des ſentimens de vengeance. A un jour de victoire, où tout le Peuple lui veut immoler ſes ennemis, il offre à Dieu un ſacrifice de clémence.

1. *Reg.* XIV. 41. Au-deſſus de lui-même, & de tous les ſentimens que le ſang inſpire : prêt à dévouer pour le Peuple ſa propre perſonne, & celle de Jonathas ſon fils bien-aimé.

Que

Digitized by Google

Que dirons-nous de David, à qui on donne cette belle & juſte loüange. „ Le Roi mon Seigneur reſſemble à un Ange de Dieu: „ il n'eſt émû ni du bien, ni du mal qu'on dit de lui. „ Il va toujours au bien public; ſoit que les hommes ingrats blâment ſa conduite; ſoit qu'elle trouve les loüanges dont elle eſt digne. 2. Reg. XIV. 17.

Voilà la véritable magnanimité que les loüanges n'enflent point, que le blâme n'abat point, que la ſeule vérité touche.

On abandonne avec joie toute ſa fortune à la conduite d'un tel Prince. « Vous êtes comme un Ange de Dieu; faites de moi tout ce « qu'il vous plaira, » lui dit Miphiboſeth, petit fils de Saül, trahi par Siba ſon ſerviteur. 2. Reg. XIX. 27.

En effet David n'étoit plein que de grandes choſes; de Dieu, & du bien public.

Nous avons vû que malgré les rébellions & l'ingratitude de ſon Peuple, il ſe dévoue pour lui à la vengeance divine, comme étant le ſeul coupable. « Frappez, Seigneur, frappez ce coupable, & « épargnez le Peuple innocent. » 2. Reg. XXIV. 17.

Combien ſincérement avoue-t-il ſa faute, choſe ſi rare à un Roi. Avec quel zéle la répare-t-il? „ J'ai péché, dit-il, d'avoir fait le dé- „ nombrement du Peuple. O Seigneur! pardonnez-moi, car j'ai „ agi trop follement. „ Ibid.

Nous lui avons vû mépriſer ſa vie en cent combats; & après, nous l'avons vû ſe mettre au-deſſus de la gloire de combattre en ſe conſervant pour ſon Etat.

Mais combien eſt-il au-deſſus du reſſentiment & des injures? Nous avons admiré ſa joie, quand Abigaïl l'empêcha de ſe venger de ſa propre main. Nous l'avons vû épargner & défendre contre les ſiens Saül ſon perſécuteur; quoiqu'il ſçût qu'en ſe vengeant, il s'aſſûroit la Couronne, dont la ſucceſſion lui appartenoit. Quelle hauteur de courage de ſe mettre ſi aiſément au-deſſus de la douceur de regner, & de celle de la vengeance!

Quand Saül & Jonathas furent tués, David les pleure tous deux; David chante leur loüange. Ce n'eſt pas ſeulement Jonathas, ſon intime ami, dont il déplore la perte: il pleure ſon perſécuteur. „ Saül & Jonathas tous deux aimables & couverts de gloire, tou- „ jours unis dans leur vie, n'ont pas été ſéparés à la mort. Filles „ d'Iſraël, pleurez Saül, qui vous habilloit de pourpre, par qui „ vous aviez des parures d'or; „ & le reſte. 2. Reg. I. 17, 23, 24, &c.

Il ne tait point les vertus d'un Prédéceſſeur injuſte, qui a fait tout

ce qu'il a pû pour le perdre : il les célébre, il les immortalise par une poësie incomparable.

Il ne pleure pas seulement Saül ; il le venge, & punit de mort celui qui s'étoit vanté de l'avoir tué. „ Je l'ai percé de mon épée, „ disoit ce traître, après lui avoir ôté le diadême de dessus la tête, & „ le brasselet qu'il avoit au bras ; pour vous apporter ces marques „ Royales à vous, mon Seigneur.

2. Reg. I. 10.

Ces riches présens ne sauverent pas ce parricide. „ Pourquoi n'as-„ tu pas craint de mettre la main sur l'oint du Seigneur ? „

Ibid. 14.

Que ce soit, si vous voulez, l'intérêt de la Royauté qui lui ait fait venger son prédécesseur : toujours est-ce un sentiment au-dessus des pensées vulgaires, que David banni, loin de témoigner de la joie d'une mort qui le délivroit d'un si puissant ennemi, & lui mettoit le diadême sur la tête, la venge sur l'heure, & assûre le repos public avec la vie des Rois.

Il avoit encore un redoutable ennemi, c'étoit un fils de Saül, qui partageoit le Royaume : il sembloit que la politique le pouvoit porter à menager davantage celui qui le défit de Saül ; mais ce grand courage ne veut point être délivré de ses ennemis par des attentats & par des crimes.

En effet, quelque tems après des méchans lui apporterent la tête de ce second ennemi. „ Voilà, lui dirent-ils, la tête d'Isboseth, fils „ de Saül, qui en vouloit à votre vie ; mais le Seigneur vous en a „ vengé. David dit : Vive le Seigneur qui m'a délivré de tout péril ; „ j'ai fait mourir celui qui croyoit m'apporter une nouvelle agréable, „ en m'annonçant la mort de Saül : il trouva la mort lui-même au „ lieu de la récompense qu'il espéroit : combien plus vous dois-je „ ôter de la terre, vous qui avez tué dans son lit un homme inno-„ cent ? „

2. Reg. IV. 8, 9. 10, 11, 12.

Il les fit mourir aussi-tôt, & fit attacher en lieu public leurs mains sanguinaires & leurs pieds, qui avoient couru au meurtre : afin que tout Israël connût qu'il ne vouloit point de tels services.

Et ce qui montre qu'il agit en tout par les motifs les plus nobles, c'est le soin qu'il prend des restes de la maison de Saül. „ Reste-t-il „ encore quelqu'un de la Maison de Saül, afin que je lui fasse du bien „ pour l'amour de Jonathas ? „ Il trouva Miphiboseth, fils de Jonathas, à qui il donna sa table, après lui avoir rendu toutes les terres de sa Maison.

2. Reg. IX. 1, 7, 8, 9.

Digitized by Google

Au lieu que les Rois d'une nouvelle famille ne ſongent qu'à affoiblir & à détruire les reſtes des Maiſons qui ont été ſur le Thrône devant eux; David ſoutient & reléve la Maiſon de Saül & de Jonathas.

En un mot toutes les actions & toutes les paroles de David reſpirent je ne ſçai quoi de ſi grand, & par conſéquent de ſi royal, qu'il ne faut que lire ſa vie, & écouter ſes diſcours, pour prendre l'idée de la magnanimité.

A la magnanimité répond la magnificence, qui joint les grandes dépenſes aux grands deſſeins.

David nous en eſt encore un beau modéle. Ses victoires étoient marquées par les dons magnifiques qu'il faiſoit au Sanctuaire, qu'il enrichiſſoit des dépouilles des Royaumes ſubjugués. *2. Reg. VIII. 11. 2. Par. XVIII. 11.*

La belle choſe de voir ce grand homme, après avoir achevé glorieuſement tant de guerres, paſſer ſa vieilleſſe à faire les préparatifs, & les deſſeins de ce magnifique Temple, que ſon fils bâtit après ſa mort.

„ Il aſſembla à grands frais tout ce qu'il y avoit de plus excellens „ ouvriers; il amaſſa des poids immenſes de fer & d'airain; les cé- „ dres qu'il fit venir n'avoient point de prix; il conſacra à ce grand „ ouvrage cent mille talents d'or, & dix millions de talents d'ar- „ gent; le reſte étoit innombrable. Salomon mon fils eſt jeune; & „ la Maiſon, diſoit-il, que je veux bâtir, doit être renommée par „ tout l'Univers: ainſi je lui en veux préparer toute la dépenſe. „ *1. Paralip. XXII. 1, 2, 3, 4, 5, 14.*

Après de ſi magnifiques préparatifs, il croyoit n'avoir rien fait. » J'ai offert, dit-il, à Dieu toutes ces choſes dans ma pauvreté. » Il trouve pauvre tout ce qu'il a préparé, parce que cette dépenſe Royale n'égaloit pas ſes déſirs, ni ſes idées, tant il les avoit grandes. *Ibid. 14.*

On parlera plus commodément en un autre endroit des magnificences de Salomon, & des autres grands Rois de Juda. Et pour définir, en quoi conſiſte la magnificence: on verra qu'elle paroît dans les grands travaux conſacrés à l'utilité publique: dans les ouvrages qui attirent de la gloire à la Nation; qui impriment du reſpect aux Sujets & aux Etrangers; & rendent immortels les noms des Princes.

Digitized by Google

LIVRE SIXIÉME.

LES DEVOIRS DES SUJETS envers le Prince, établis par la Doctrine précédente.

ARTICLE PREMIER.

Du service qu'on doit au Prince.

I. PROPOSITION. *On doit au Prince les mêmes services qu'à sa Patrie.*

PERSONNE n'en peut douter, après que nous avons vû que tout l'Etat est en la personne du Prince. En lui est la puissance. En lui est la volonté de tout le Peuple. A lui seul appartient de faire tout conspirer au bien public. Il faut faire concourir ensemble le service qu'on doit au Prince, & celui qu'on doit à l'Etat, comme choses inséparables.

II. PROPOSITION. *Il faut servir l'Etat, comme le Prince l'entend.*

Car nous avons vû qu'en lui réside la raison qui conduit l'Etat.

Ceux qui pensent servir l'Etat autrement qu'en servant le Prince, & en lui obéissant, s'attribuent une partie de l'autorité Royale: ils troublent la paix publique, & le concours de tous les membres avec le Chef.

2. *Reg. XIX.* 22. Tels étoient les enfans de Sarvia, qui par un faux zéle vouloient perdre ceux à qui David avoit pardonné. „ Qu'y a-t-il entre vous & „ moi, enfans de Sarvia? Vous m'êtes aujourd'hui un Satan. „

Le Prince voit de plus loin & de plus haut: on doit croire qu'il voit mieux; & il faut obéir sans murmure, puisque le murmure est une disposition à la sédition.

Le Prince sçait tout le secret & toute la suite des affaires: man-
2. *Reg. XX.* 4, 5, 6. quer d'un moment à ses ordres, c'est mettre tout en hazard. „ Da-
„ vid dit à Amasa: Assemblez l'armée dans trois jours, & rendez-
„ vous près de moi en même tems. Amasa alla donc assembler l'ar-

Digitized by Google

„ mée, & demeura plus que le Roi n'avoit ordonné. Et David dit „ à Abisai : Seda nous fera plus de mal qu'Absalon : Allez vîte avec „ les gens qui sont près de ma personne, & poursuivez-le sans „ relâche. „

Amasa n'avoit pas compris que l'obéissance consiste dans la ponctualité.

III. PROPOSITION. *Il n'y a que les ennemis publics qui séparent l'intérêt du Prince de l'intérêt de l'Etat.*

Dans le style ordinaire de l'Ecriture, les ennemis de l'Etat sont appellés aussi les ennemis du Roi. Nous avons déja remarqué que Saül appelle ses ennemis, les Philistins ennemis du Peuple de Dieu. „ David ayant défait les Philistins : Dieu, dit-il, a défait mes enne- „ mis. „ Et il n'est pas besoin de rapporter plusieurs exemples d'une chose trop claire pour être prouvée.

1. *Reg.* XIV. 24.

2. *Reg.* V. 20.

Il ne faut donc point penser, ni qu'on puisse attaquer le Peuple, sans attaquer le Roi, ni qu'on puisse attaquer le Roi, sans attaquer le Peuple.

C'étoit une illusion trop grossiere, que ce discours que faisoit Rabsace, Général de l'Armée de Sennacherib Roi d'Assyrie. Son Maître l'avoit envoyé pour exterminer Jérusalem, & transporter les Juifs hors de leur pays. Il fait semblant d'avoir pitié du Peuple, réduit à l'extrêmité par la guerre, & tâche de le soulever contre son Roi Ezéchias. Voici comme il parle devant tout le Peuple aux envoyés de ce Prince. „ Ce n'est pas à Ezéchias votre Maître que „ le Roi mon Maître m'a envoyé ; il m'a envoyé à ce pauvre Peuple „ réduit à se nourrir de ses excrémens. Puis il cria à tout le Peuple : „ Ecoutez les paroles du grand Roi, le Roi d'Assyrie : Voici ce que „ dit le Roi : Qu'Ezéchias ne vous trompe pas ; car il ne pourra vous „ délivrer de ma main. Ne l'écoutez pas ; mais écoutez ce que dit le „ Roi des Assyriens : faites ce qui vous est utile, & venez à moi. „ Chacun de vous mangera de sa vigne & de son figuier, & boira de „ l'eau de sa citerne, jusqu'à ce que je vous transporte à une terre „ aussi bonne & aussi fertile que la vôtre, abondante en vin, en blé, „ en miel, en olives, & en toutes sortes de fruits : N'écoutez donc „ plus Ezéchias qui vous trompe. „

4. *Reg.* XVIII. 27, 28, 29, &c.

Flatter le Peuple pour le séparer des intérêts de son Roi, c'est lui faire la plus cruelle de toutes les guerres ; & ajoûter la sédition à ses autres maux.

Que les Peuples détestent donc les Rabsace & tous ceux qui font

semblant de les aimer, lorsqu'ils attaquent leur Roi. On n'attaque jamais tant le corps, que quand on l'attaque dans la tête; quoiqu'on paroisse pour un tems flatter les autres parties.

IV. PROPOSITION. *Le Prince doit être aimé comme un bien public, & sa vie est l'objet des vœux de tout le Peuple.*

De-là ce cri de, Vive le Roi, qui a passé du Peuple de Dieu à tous les Peuples du monde. A l'Election de Saül, au Couronnement de Salomon, au Sacre de Joas, on entend ce cri de tout le Peuple, Vive le Roi, Vive le Roi, Vive le Roi David, Vive „ le Roi Salomon. „

1. *Reg.* X. 24. 3. *Reg.* I. 31, 34, 39. 4. *Reg.* XI. 12.

Quand on abordoit les Rois, on commençoit par ces vœux: O Roi, vivez à jamais. „ Dieu conserve votre vie, ô Roi, mon Sei- „ gneur. „

2. *Esdr.* II. 3.

Le Prophéte Baruch commande pendant la captivité à tout le Peuple, de prier pour la vie du Roi Nabuchodonosor, & pour la „ vie de son fils Balthazar. „

Baruc. I. 11.

„ Tout le Peuple offroit des sacrifices au Dieu du Ciel, & prioit „ pour la vie du Roi, & celle de ses enfans. „

1. *Esdr.* VI. 10.

S. Paul nous a commandé de prier pour les Puissances, & a mis dans leur conservation celle de la tranquillité publique.

1. *Tim.* II. 2.

On juroit par la vie du Roi, comme par une chose sacrée; & les Chrétiens si religieux à ne point jurer par les créatures, ont révéré ce ferment, adorant les ordres de Dieu dans le salut & la vie des Princes. Nous en avons vû les passages.

Le Prince est un bien public, que chacun doit être jaloux de se conserver. „ Pourquoi nos Freres de Juda nous ont-ils dérobé le „ Roi, comme si c'étoit à eux seuls de le garder? & le reste que „ nous avons vû. „

2. *Reg.* XIX. 42, *&c.*

De-là ces paroles déja remarquées. Le Peuple dit à David: Vous „ ne combattrez pas avec nous, il vaut mieux que vous demeuriez „ dans la Ville pour nous sauver tous. „

2. *Reg.* XVIII. 3.

La vie du Prince est regardée comme le salut de tout le Peuple: c'est pourquoi chacun est soigneux de la vie du Prince, comme de la sienne, & plus que de la sienne.

„ L'oint du Seigneur, que nous regardions comme le souffle „ de notre bouche: „ C'est-à-dire, qui nous étoit cher comme l'air que nous respirons. C'est ainsi que Jérémie parle du Roi.

Jer. Lam. IV. 20.

Les gens de David lui dirent: „ Vous ne viendrez plus avec nous „ à la guerre, pour ne point éteindre la lumiere d'Israël. „

2. *Reg.* XXI. 17.

Digitized by Google

Voyez comme on aime le Prince; il eſt la lumiere de tout le Royaume. Qu'eſt-ce qu'on aime davantage que la lumiere? Elle fait la joie, & le plus grand bien de l'Univers. POLITIQUE, &c. LIV. VI.

Ainſi un bon ſujet aime ſon Prince comme le bien public; comme le ſalut de tout l'Etat; comme l'air qu'il reſpire; comme la lumiere de ſes yeux; comme ſa vie, & plus que ſa vie.

V. PROPOSITION. *La mort du Prince eſt une calamité publique; & les gens de bien la regardent comme un châtiment de Dieu ſur tout le Peuple.*

Quand la lumiere eſt éteinte, tout eſt en ténébres, tout eſt en deuil.

C'eſt toujours un malheur public, lorſqu'un Etat change de main; à cauſe de la fermeté d'une autorité établie, & de la foibleſſe d'un Regne naiſſant.

C'eſt une punition de Dieu pour un Etat, lorſqu'il change ſouvent de maître. „ Les péchés de la terre, dit le Sage, ſont cauſes „ que les Princes ſont multipliés: la vie du conducteur eſt prolon- „ gée, afin que la ſageſſe & la ſcience abonde. „ C'eſt un malheur à un Etat d'être privé des Conſeils & de la Sageſſe d'un Prince expérimenté; & d'être ſoumis à de nouveaux maîtres, qui ſouvent n'apprennent à être ſages qu'aux dépens du Peuple. *Prov. XXVIII. 2.*

Ainſi quand Joſias eût été tué dans la bataille de Mageddo: „ Toute la Judée & tout Jéruſalem le pleurerent, „ principalement Jérémie, dont tous les Muſiciens & les Muſiciennes chantent encore à préſent les lamentations ſur la mort de Joſias. *2. Paralip. XXXV. 25.*

Et ce ne ſont pas ſeulement les bons Princes, comme Joſias, dont la mort eſt réputée un malheur public; le même Jérémie déplore encore la mort de Sédécias; de ce Sédécias dont il eſt écrit: „ Qu'il avoit mal fait aux yeux du Seigneur; & qu'il n'avoit pas reſ- „ pecté la face de Jérémie, qui lui parloit de la part de Dieu. „ Loin de reſpecter ce ſaint Prophéte, il l'avoit perſécuté. Et toutefois après la ruine de Jéruſalem, où Sédécias fait priſonnier eut les yeux crevés; Jérémie qui déplore les maux de ſon Peuple, déplore comme un des plus grands malheurs, le malheur de Sédécias. *2. Paralip. XXXVI. 12. Jérémie, XXXVII & XXXVIII.*

„ L'oint du Seigneur, qui étoit comme le ſouffle de notre bouche, „ a été pris pour nos péchés; lui à qui nous diſions; Nous vivrons „ ſous votre ombre parmi les Gentils. „ Un Roi captif, un Roi dépouillé de ſes Etats, & même privé de la vûe, eſt regardé comme le ſoutien & la conſolation de ſon Peuple captif avec lui. Ce *Jer. Lam. IV. 10.*

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. VI.

reſte de Majeſté ſembloit encore répandre un certain éclat ſur la Nation déſolée ; & le Peuple touché des malheurs de ſon Prince, les déplore plus que les ſiens propres. „ Le Seigneur, dit-il, a ren- „ verſé ſa Maiſon ; il a oublié les Fêtes & les Sabbats de Sion ; le „ Roi & le Pontife ont été l'objet de ſa fureur. Les portes de Jéruſa- „ lem ſont abattues ; Dieu a livré ſon Roi & ſes Princes aux Gentils. „

Jer. Lam. II. 6, 9.

Le Prophéte regarde le malheur du Prince comme un malheur public, & un châtiment de Dieu ſur tout le Peuple : même le malheur d'un Prince méchant ; car il ne perd pas par ſes crimes la qualité d'oint du Seigneur, & la ſainte onction qui l'a conſacré, le rend toujours vénérable.

C'eſt pourquoi David pleure avec tout le Peuple la mort de Saül, quoique méchant. „ Tes Princes ſont morts ſur tes Montagnes, ô „ Iſraël ! Comment les forts ont-ils été tués ? Ne portez point cette „ nouvelle dans Geth ; ne l'annoncez point dans les rues d'Aſcalon, „ de peur que les femmes des Philiſtins ne s'en réjoüiſſent : de peur „ que ce ne ſoit un ſujet de joie aux filles des Incirconcis. Monta- „ gnes de Gelboë, que la roſée & la pluie ne diſtillent plus ſur vous, „ que vos champs ſtériles ne portent plus de quoi offrir des prémi- „ ces ; puiſque ſur vous ſont tombés les boucliers des forts, le bou- „ clier de Saül, comme s'il n'avoit pas été oint de l'huile ſacrée. „ Et le reſte que nous avons déja rapporté.

2. Reg. I. 19, 20, 21.

C'eſt ainſi que la mort du Prince, quoique méchant, quoique réprouvé, fait la joie des ennemis de l'Etat, & la douleur de ſes Sujets. Tout le pleure ; tout eſt en deuil pour ſa mort ; & il faut que les choſes les plus inſenſibles, comme les montagnes, & enfin que toute la nature s'en reſſente.

IV. PROPOSITION. *Un homme de bien préfère la vie du Prince à la ſienne, & s'expoſe pour le ſauver.*

Nous l'avons vû ; le Peuple va combattre, il ne ſe ſoucie pas de ſon péril, pourvû que le Prince ſoit en ſûreté.

2. Reg. XVIII. & XXI.

La maniere dont on fait la garde autour du Prince, à la Ville & à la Campagne, le fait voir. Quand David entra de nuit dans la tente de Saül : Il fallut paſſer au travers d'Abner, & de tout le „ Peuple qui repoſoit autour de lui. „ Et David ayant pris la coupe du Roi & ſa pique, pour montrer qu'il avoit été maître de ſa vie, crie de loin à Abner & à tout le Peuple : „ Abner, êtes-vous un hom- „ me ? Pourquoi gardez-vous ſi mal le Roi votre Maître ? quelqu'un „ eſt entré dans ſa Tente pour le tuer. Vive le Seigneur, vous méritez „ tous

I. Reg. XXVI. 7. Ibid. 7, 12. Ibid. 14, 15, 16.

» tous la mort, vous tous qui gardez si mal le Roi, votre maître, » l'oint du Seigneur. Regardez où est sa pique & sa coupe. »

Le Peuple doit garder le Prince; le Peuple campe autour de lui; il faut avoir enfoncé tout le Camp, avant qu'on puisse venir au Prince; on doit veiller, afin que le Prince repose en sûreté; qui néglige de le garder, est digne de mort.

Quand le Roi étoit à la Ville, le Peuple, & les Grands mêmes couchoient à sa porte. » Urie, (quoiqu'il fût homme de commandement) couchoit à la porte du Palais Royal, avec les autres serviteurs du Roi son maître. » 2. Reg. XI. 9.

Durant la rébellion d'Absalon, Ethai Gethéen marchoit devant lui à la tête de six cens hommes de Geth, tous braves Soldats. C'étoit des troupes étrangères, dont David vouloit éprouver la fidélité, & il dit à Ethai. » Pourquoi venir avec nous? Retournez, & attachez-» vous au nouveau Roi. Vous êtes étranger, & vous êtes sorti de » votre pays; vous arrivâtes hier, & dès-aujourd'hui vous marche-» rez avec nous? Pour moi j'irai où je dois aller; mais vous, allez, » remenez vos Freres, & le Seigneur récompensera la fidélité & la » reconnoissance que vous m'avez témoignée. Ethai répondit au » Roi: Vive le Seigneur, & vive le Roi mon maître, en quelque » lieu que vous soyez, ô Roi mon Seigneur, j'y serai avec vous, » & je ne vous quitterai, ni à la vie, ni à la mort: David lui dit, » Venez. » A la réponse qu'il lui fit, il le connut pour un homme qui sçavoit ce que c'étoit de servir les Rois. 2. Reg. XV. 19, 20, 21, 22.

ARTICLE II.

De l'obéissance dûe au Prince.

I. PROPOSITION. *Les Sujets doivent au Prince une entiere obéissance.*

SI le Prince n'est ponctuellement obéi, l'ordre public est renversé, & il n'y a plus d'unité; par conséquent plus de concours, ni de paix dans un Etat.

C'est pourquoi nous avons vû, que quiconque désobéit à la puissance publique, est jugé digne de mort. » Qui sera orgueilleux, & re-» fusera d'obéir au commandement du Pontife, & à l'Ordonnance » du Juge, il mourra, & vous ôterez le mal du milieu d'Israël. » Deut. XVII. 12.

C'est pour empêcher ce désordre que Dieu a ordonné les Puissan-

ces ; & nous avons oüi S. Paul dire en ſon nom : » Que toute ame » ſoit ſoumiſe aux Puiſſances ſupérieures ; car toute Puiſſance eſt de » Dieu : il n'y en a point que Dieu n'ait ordonnée. Ainſi qui réſiſte à » la puiſſance, réſiſte à l'ordre de Dieu. »

Rom. XIII. 1. *Tit. III. 1.* » Avertiſſez-les d'être ſoumis aux Princes & aux Puiſſances ; » de leur obéir ponctuellement ; d'être prêts à toute bonne œu- » vre. »

Dieu a fait les Rois & les Princes ſes Lieutenans ſur la terre, afin de rendre leur autorité ſacrée & inviolable. C'eſt ce qui fait dire au *Rom. XIII.* même S. Paul : Qu'ils ſont Miniſtres de Dieu. » Conformément à *Sap. VI. 5.* ce qui eſt dit dans le Livre de la Sageſſe : » Que les Princes ſont » Miniſtres de ſon Royaume. »

Rom. XIII. 5. De-là S. Paul conclut : » Qu'on leur doit obéir par néceſſité, non » ſeulement par la crainte de la colère ; mais encore par l'obligation » de la conſcience. »

1. Pier. II. 13, 14, 15. S. Pierre a dit auſſi : » Soyez ſoumis pour l'amour de Dieu à l'or- » dre qui eſt établi parmi les hommes. Soyez ſoumis au Roi, » comme à celui qui a la puiſſance ſuprême ; & aux Gouver- » neurs, comme étant envoyés de lui, parce que c'eſt la volonté » de Dieu. »

A cela ſe rapporte, comme nous avons déja vû, ce que diſent *1. Pier. II. 1. Eph. VI. 5. Coloſ. III. 22, 23.* ces deux Apôtres : » Que les Serviteurs doivent obéir à leurs Maî- » tres, quand même ils ſeroient durs & fâcheux. Non à l'œil, & » pour plaire aux hommes ; mais comme ſi c'étoit à Dieu. »

Tout ce que nous avons vû pour montrer que la puiſſance des Rois eſt ſacrée, confirme la vérité de ce que nous diſons ici : & il n'y a rien de mieux fondé ſur la parole de Dieu, que l'obéiſſance qui eſt dûe par principe de Religion, & de conſcience, aux puiſſances légitimes.

Matt. XXII. 21. Au reſte, quand J. C. dit aux Juifs : » Rendez à Céſar ce qui eſt » dû à Céſar : » Il n'examina pas comment étoit établie la puiſſance des Céſars ; c'eſt aſſez qu'il les trouvât établis, & regnans : il vouloit qu'on reſpectât dans leur autorité l'ordre de Dieu, & le fondement du repos public.

II. PROPOSITION. *Il n'y a qu'une exception à l'obéiſſance qu'on doit au Prince ; c'eſt quand il commande contre Dieu.*

1. Pier. II. 13, 14. Eccli. V. 7, 8. La ſubordination le demande ainſi. » Obéiſſez au Roi, comme à » celui à qui appartient l'autorité ſuprême, & au Gouverneur » comme à celui qu'il vous envoie. Et encore : Il y a divers dégrés,

Digitized by Google

» l'un eſt au-deſſus de l'autre : le Puiſſant a un plus Puiſſant qui lui » commande, & le Roi commande à tous les Sujets. »

L'obéiſſance eſt dûe à chacun ſelon ſon dégré ; & il ne faut point obéir au Gouverneur, au préjudice des ordres du Prince.

Au-deſſus de tous les Empires, eſt l'Empire de Dieu. C'eſt, à vrai dire, le ſeul Empire abſolument ſouverain, dont tous les autres relévent ; & c'eſt de lui que viennent toutes les puiſſances.

Comme donc on doit obéir au Gouverneur, ſi dans les ordres qu'il donne, il ne paroît rien de contraire aux ordres du Roi ; ainſi doit-on obéir aux ordres du Roi, s'il n'y paroît rien de contraire aux ordres de Dieu.

Mais par la même raiſon, comme on ne doit pas obéir au Gouverneur contre les ordres du Roi ; on doit encore moins obéir au Roi contre les ordres de Dieu.

C'eſt alors qu'a lieu ſeulement cette réponſe que les Apôtres font aux Magiſtrats : » Il faut obéir à Dieu plûtôt qu'aux hommes. » *Act. V. 29.*

III. PROPOSITION. *On doit le tribut au Prince.*

Si, comme nous avons vû, on doit expoſer ſa vie pour ſa Patrie, & pour ſon Prince ; à plus forte raiſon doit-on donner une partie de ſon bien pour ſoutenir les charges publiques. Et c'eſt ce qu'on appelle ici le tribut.

S. Jean-Baptiſte l'enſeigne. » Les Publicains, (c'étoient eux qui » recevoient les impôts & les revenus publics ;) vinrent à lui pour » être baptiſés, & lui demandoient : Maître, que ferons-nous pour » être ſauvés. » Il ne leur dit pas : Quittez vos emplois, car ils ſont mauvais, & contre la conſcience : mais il leur dit : » N'exigez pas » plus qu'il ne vous eſt ordonné. » *Luc. III. 12.* *Ibid. 13.*

Notre-Seigneur le décide : Ces Phariſiens croyoient que le tribut qu'on payoit par tête à Céſar dans la Judée ne lui étoit pas dû. Ils ſe fondoient ſur un prétexte de Religion, diſant, que le Peuple de Dieu ne devoit point payer de tribut à un Prince infidéle. Ils voulurent voir ce que diroit Notre-Seigneur ſur ce ſujet : parce que s'il parloit pour Céſar, ce leur étoit un moyen de le décrier parmi le Peuple ; & s'il parloit contre Céſar, ils le déféreroient aux Romains. Ainſi ils lui envoyérent leurs Diſciples qui lui demandérent : » Eſt-il permis de payer le tribut qu'on exige par tête » pour Céſar. Jeſus connoiſſant leur malice, leur dit : Hypocrites, » pourquoi tâchez-vous de me ſurprendre ? Montrez-moi une piéce » de monnoie. Ils lui donnérent un denier : Et Jeſus leur dit : De *Matt. XXII. 17, 18, 19, 20, 21.*

» qui est cette image, & cette inscription ? De César, lui dirent-ils. » Alors il leur dit : Rendez donc à César ce qui est à César, & à » Dieu ce qui est à Dieu. «

Comme s'il eût dit ; Ne vous servez plus du prétexte de la Religion, pour ne point payer le tribut. Dieu a ses droits séparés de ceux du Prince. Vous obéissez à César ; la monnoie dont vous vous servez dans votre commerce, c'est César qui la fait battre : s'il est votre Souverain, reconnoissez sa souveraineté en lui payant le tribut qu'il impose.

Ainsi les tributs qu'on paye au Prince, sont une reconnoissance de l'autorité suprême ; & on ne le peut refuser sans rébellion.

Rom. XIII. 3, 5, 6, 7. S. Paul l'enseigne expressément. » Le Prince est Ministre de » Dieu, vengeur des mauvaises actions. Soyez-lui donc soumis par » nécessité, non-seulement par la crainte de la colère du Prince ; » mais encore par l'obligation de votre conscience. C'est pourquoi » vous lui payez tribut ; car ils sont Ministres de Dieu servans pour » cela. Rendez donc à chacun ce que vous lui devez : le tribut, à » qui est dû le tribut ; la taille, à qui elle est dûe ; la crainte, à qui » elle est dûe ; & l'honneur, à qui est dû l'honneur. »

On voit par ces paroles de l'Apôtre, qu'on doit payer le tribut au Prince religieusement, & en conscience ; comme on lui doit rendre l'honneur, & la sujétion, qui est dûe à son ministère.

Et la raison fait voir que tout l'Etat doit contribuer aux nécessités publiques, ausquelles le Prince doit pourvoir.

Sans cela il ne peut ni soutenir, ni défendre les Particuliers, ni l'Etat même. Le Royaume sera en proie, les Particuliers périront dans la ruine de l'Etat. De sorte, qu'à vrai dire, le tribut n'est autre chose ; qu'une pétite partie de son bien qu'on paye au Prince, pour lui donner moyen de sauver le tout.

IV. PROPOSITION. *Le respect, la fidélité, & l'obéissance qu'on doit aux Rois, ne doivent être altérées par aucun prétexte.*

C'est-à-dire, qu'on les doit toujours respecter, toujours servir, quels qu'ils soient, bons ou méchans. « Obéissez à vos Maîtres, » non-seulement quand ils sont bons & modérés, mais encore quand » ils sont durs & fâcheux.

1. Pier. II. 18.

L'Etat est en péril, & le repos public n'a plus rien de ferme, s'il est permis de s'élever, pour quelque cause que ce soit, contre les Princes.

La sainte onction est sur eux : & le haut ministère qu'ils exer-

Digitized by Google

cent au nom de Dieu, les met à couvert de toute insulte.

Nous avons vû David, non-seulement refuser d'attenter sur la vie de Saül; mais trembler, pour avoir osé lui couper le bord de sa robe, quoique ce fût à bon dessein. » Que j'ose lever ma main » contre l'oint du Seigneur, à Dieu ne plaise. Et le cœur de David » fut frappé, parce qu'il avoit coupé le bord de la cotte d'armes de » Saül. » 1. Reg. XXIV. 6, 7.

Les paroles de S. Augustin sur ce passage sont remarquables. » Vous m'objectez, dit-il à Pétilien Evêque Donatiste, que celui » qui n'est pas innocent ne peut avoir la sainteté. Je vous demande, » si Saül n'avoit pas la sainteté de son Sacrement & de l'Onction » royale; qu'est-ce qui causoit en lui de la vénération à David? Car » c'est à cause de cette Onction sainte & sacrée, qu'il l'a honoré du- » rant sa vie, & qu'il a vengé sa mort. Et son cœur frappé, trembla, » quand il coupa le bord de la robe de ce Roi injuste. Vous voyez » donc que Saül qui n'avoit pas l'innocence, ne laissoit pas d'avoir » la sainteté; non la sainteté de vie, mais la sainteté du Sacrement » divin, qui est saint même dans les hommes mauvais. » Lib. 2. lit. CXLVIII. cont. Petil.

Il appelle Sacrement l'Onction royale; ou parce qu'avec tous les Peres, il donne ce nom à toutes les cérémonies sacrées; ou parce qu'en particulier l'Onction royale des Rois dans l'ancien Peuple, étoit un signe sacré institué de Dieu, pour les rendre capables de leur charge, & pour figurer l'Onction de J. C. même.

Mais ce qu'il y a ici de plus important, c'est que S. Augustin reconnoît après l'Ecriture, une sainteté inhérente au caractère royal, qui ne peut être effacée par aucun crime.

C'est, dit-il, cette sainteté que David injustement poursuivi à mort par Saül, David sacré lui-même pour lui succéder, a respectée dans un Prince réprouvé de Dieu. Car il sçavoit que c'étoit à Dieu seul à faire justice des Princes; & que c'est aux hommes à respecter le Prince tant qu'il plaît à Dieu de le conserver.

Aussi voyons-nous que Samuel, après avoir déclaré à Saül que Dieu l'avoit rejetté, ne laisse pas de l'honorer. » J'ai mal fait, lui » dit Saül, mais je vous prie, portez mon péché, & retournez avec » moi pour adorer le Seigneur. Samuel lui répondit: Je n'irai pas » avec vous, parce que vous avez rejetté la parole du Seigneur, & » le Seigneur vous a aussi rejetté: il ne veut plus que vous soyez » Roi. Samuel se tournoit pour se retirer, & Saül le prit par le haut » de son manteau qui se déchira. Sur quoi Samuel lui dit: Le Sei- » gneur a séparé de vous le Royaume d'Israël, & l'a donné à un plus I. Reg. XV. 24, 25, 26, 27, 28, 30 & 31.

POLITIQUE, &c. LIV. VI.

» homme de bien. Ce Dieu puiſſant & victorieux ne s'en dédira » pas; car il n'eſt pas comme un homme pour ſe repentir de ſes deſ- » ſeins. J'ai péché, répondit Saül; mais honorez-moi devant les Sé- » nateurs de mon Peuple, & devant tout Iſraël; & retournez avec » moi, afin que j'adore avec vous le Seigneur votre Dieu. Alors Sa- » muel ſuivit Saül, & Saül adora le Seigneur. »

On ne peut pas déclarer plus clairement à un Prince ſa réprobation; mais Samuel à la fin ſe laiſſe fléchir, & conſent à honorer Saül devant les Grands, & devant le Peuple: nous montrant par cet exemple, que le bien public ne permet pas qu'on expoſe le Prince au mépris.

Roboam traita durement le Peuple; mais la révolte de Jéroboam & des dix Tribus qui le ſuivirent, quoique permiſe de Dieu en punition des péchés de Salomon, ne laiſſe pas d'être déteſtée dans toute
2. *Par.* XIII. 5, 6, 7, 8. l'Ecriture, qui déclare: » Qu'en ſe révoltant contre la Maiſon de » David, ils ſe révoltoient contre Dieu qui regnoit par elle. »

Tous les Prophétes qui ont vécu ſous les méchans Rois; Elie & Eliſée ſous Achab, & ſous Jéſabel en Iſraël: Iſaïe ſous Achas & ſous Manaſſès: Jérémie ſous Joachim, ſous Jéchonias, ſous Sédécias; en un mot tous les Prophétes, ſous tant de Rois impies & méchans, n'ont jamais manqué à l'obéiſſance, ni inſpiré la révolte, mais toujours la ſoumiſſion & le reſpect.

Nous venons d'oüir Jérémie après la ruine de Jéruſalem, & l'entier renverſement du Thrône des Rois de Juda, parler encore avec
Jer. Lam. IV. 20. un reſpect profond de ſon Roi Sédécias. » L'oint du Seigneur que » nous regardions comme le ſouffle de notre bouche, a été pris pour » nos péchés, lorſque nous lui diſions: Nous vivrons ſous votre om- » bre parmi les Gentils. »

Les bons Sujets ne ſe tenoient pas quittes du reſpect qu'ils devoient à leur Roi, après même que ſon Royaume fut renverſé, & qu'il fut emmené comme un captif avec tout ſon Peuple. Ils reſpectoient juſques dans les fers, & après la ruine du Royaume, le caractère ſacré de l'Autorité royale.

V. PROPOSITION. *L'impiété déclarée, & même la perſécution, n'exemptent pas les Sujets de l'obéiſſance qu'ils doivent aux Princes.*

Le caractère royal eſt ſaint & ſacré, même dans les Princes in-
Iſ. XLV. 1. fidéles; & nous avons vû que Cyrus eſt appellé par Iſaïe: » L'oint » du Seigneur. »

Digitized by Google

Nabuchodonosor étoit impie & orgueilleux jusqu'à vouloir s'égaler à Dieu, & jusqu'à faire mourir ceux qui lui refusoient un culte sacrilége : & néanmoins Daniel lui dit ces mots : » Vous êtes le Roi » des Rois, & le Dieu du Ciel vous a donné le Royaume, & la » Puissance, & l'empire, & la gloire. »

C'est pourquoi le Peuple de Dieu prioit pour la vie de Nabuchodonosor, de Baltazar, & d'Assuerus. *Baruch. I. 11.*

Achab & Jésabel avoient fait mourir tous les Prophétes du Seigneur. Hélie s'en plaint à Dieu : mais il demeure toujours dans l'obéissance. *1. Esdr. VI. 10. 3. Reg. XIX. 1, 10, 14.*

Les Prophétes durant ce tems font des prodiges étonnans, pour défendre le Roi, & le Royaume. *3. Reg. XX.*

Elisée en fit autant sous Joram fils d'Achab, aussi impie que son Pere. *4. Reg. III. 6, 7.*

Rien n'a jamais égalé l'impiété de Manassès, qui pécha & fit pécher Juda contre Dieu, dont il tâcha d'abolir le culte ; persécutant les fidéles Serviteurs de Dieu, & faisant regorger Jérusalem de leur sang. Et cependant Isaïe, & les saints Prophétes qui le reprenoient de ses crimes, jamais n'ont excité contre lui le moindre tumulte. *4. Reg. XXI. 2, 3. 16.*

Cette doctrine s'est continuée dans la Religion Chrétienne.

C'étoit sous Tibère, non-seulement infidéle, mais encore méchant, que Notre-Seigneur dit aux Juifs : » Rendez à César ce qui » est à César. » *Matt. XXII. 21.*

S. Paul appelle à César, & reconnoît sa puissance. *Act. XXV. 10, 11, &c.*

Il fait prier pour les Empereurs, quoique l'Empereur qui regnoit du tems de cette ordonnance fût Néron, le plus impie & le plus méchant de tous les hommes. *1. Tim. II. 1, 2.*

Il donne pour but à cette priere la tranquillité publique, parce qu'elle demande qu'on vive en paix, même sous les Princes méchans & persécuteurs.

S. Pierre & lui commandent aux Fidéles d'être soumis aux Puissances. Nous avons vû leurs paroles ; & nous avons vû quelles étoient alors les Puissances, dans lesquelles ces deux saints Apôtres faisoient respecter aux Fidéles l'ordre de Dieu. *Rom. XIII. 1. 1. Pier. II. 13, 14, 17, 18.*

En conséquence de cette Doctrine apostolique, les premiers Chrétiens, quoique persécutés durant trois cens ans, n'ont jamais causé le moindre mouvement dans l'Empire. Nous avons appris leurs sentimens par Tertullien, & nous les voyons dans toute la suite de l'Histoire Ecclésiastique.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. VI.

Ils continuoient à prier pour les Empereurs, même au milieu des ſupplices auſquels ils les condamnoient injuſtement. » Courage, dit » Tertullien, arrachez, ô bons Juges, arrachez aux Chrétiens une » ame qui répand des vœux pour l'Empereur. »

Tertul. Apolog.

Conſtance, fils de Conſtantin le Grand, quoique protecteur des Ariens, & perſécuteur de la Foi de Nicée, trouva dans l'Egliſe une fidélité inviolable.

Julien l'apoſtat, ſon ſucceſſeur, qui rétablit le Paganiſme condamné par ſes Prédéceſſeurs, n'en trouva pas les Chrétiens moins fidéles, ni moins zélés pour ſon ſervice : tant ils ſçavoient diſtinguer l'impiété du Prince, d'avec le ſacré caractère de la Majeſté ſouveraine.

Tant d'Empereurs hérétiques qui vinrent depuis : un Valens, une Juſtine, un Zénon, un Baſiliſque, un Anaſtaſe, un Héraclius, un Conſtant, quoiqu'ils chaſſaſſent de leur ſiége les Evêques orthodoxes, & mêmes les Papes, & qu'ils rempliſſent l'Egliſe de carnage & de ſang ; ne virent jamais leur autorité attaquée, ou affoiblie par les Catholiques.

Enfin durant ſept cens ans on ne voit pas ſeulement un ſeul exemple, où l'on ait déſobéi aux Empereurs ſous prétexte de Religion. Dans le huitiéme ſiécle tout l'Empire demeura fidéle à Léon Iſaurien, chef des Iconoclaſtes, & perſécuteur des Fidéles. Sous Conſtantin Copronyme ſon fils, qui ſuccéda à ſon héréſie & à ſes violences auſſi-bien qu'à ſa couronne, les Fidéles d'Orient n'oppoſérent que la patience à la perſécution. Mais dans la chûte de l'Empire, lorſque les Céſars ſuffiſoient à peine à défendre l'Orient, où ils s'étoient renfermés ; Rome abandonnée près de deux ans à la fureur des Lombards, & contrainte d'implorer la protection des François, fut obligée de s'éloigner des Empereurs.

On pâtit long-tems avant que d'en venir à cette extrémité ; & on n'y vint enfin, que quand la Capitale de l'Empire fut regardée par ſes Empereurs, comme un pays expoſé en proie, & laiſſé à l'abandon.

VI. PROPOSITION. *Les Sujets n'ont à oppoſer à la violence des Princes, que des remontrances reſpectueuſes, ſans mutinerie, & ſans murmure, & des prieres pour leur converſion.*

Quand Dieu voulut délivrer les Iſraëlites de la tyrannie de Pharaon, il ne permit pas qu'ils procédaſſent par voie de fait contre un Roi dont l'inhumanité envers eux étoit inoüie. Ils demanderent avec

avec reſpect la liberté de ſortir, & d'aller ſacrifier à Dieu dans le déſert.

Nous avons vû que les Princes doivent écouter même les Particuliers; à plus forte raiſon doivent-ils écouter le Peuple, qui leur porte avec reſpect ſes juſtes plaintes par les voies permiſes. Pharaon, tout endurci & tout tyran qu'il étoit, ne laiſſoit pas du moins d'écouter les Iſraëlites. » Il écoutoit Moyſe & Aaron. Il reçut à ſon » audience les Magiſtrats du Peuple d'Iſraël, qui vinrent ſe plaindre » à lui avec de grands cris, & lui diſoient: Pourquoi traitez-vous » ainſi vos ſerviteurs? » *Exod. V, VII. Ibid. V, 15.*

Qu'il ſoit donc permis au Peuple oppreſſé de recourir au Prince par ſes Magiſtrats, & par les voies légitimes: mais que ce ſoit toujours avec reſpect.

Les remontrances pleines d'aigreur & de murmure, ſont un commencement de ſédition qui ne doit pas être ſouffert. Ainſi les Iſraëlites murmuroient contre Moyſe, & ne lui ont jamais fait une remontrance tranquille. *Num. XI. XIII, XIV, XX, XXI, &c.*

Moyſe ne ceſſa jamais de les écouter, de les adoucir, de prier pour eux, & donna un mémorable exemple de la bonté que les Princes doivent à leur Peuple; mais Dieu pour établir l'ordre fit de grands châtimens de ces ſéditieux. *Ibid.*

Quand je dis que ces remontrances doivent être reſpectueuſes, j'entens qu'elles le ſoient effectivement, & non-ſeulement en apparence, comme celle de Jéroboam & des dix Tribus qui dirent à Roboam: » Votre pere nous a impoſé un joug inſupportable: diminuez » un peu un joug ſi peſant, & nous vous ſerons fidéles ſujets. » *3. Reg. XII. 4. 2. Par. X. 4.*

Il y avoit dans ces remontrances quelque marque extérieure de reſpect, en ce qu'ils ne demandoient qu'une petite diminution, & promettoient d'être fidéles. Mais faire dépendre leur fidélité de la grace qu'ils demandoient, c'étoit un commencement de mutinerie.

On ne voit rien de ſemblable dans les remontrances que les Chrétiens perſécutés faiſoient aux Empereurs. Tout y eſt ſoumis, tout y eſt modeſte; la vérité de Dieu y eſt dite avec liberté; mais ces diſcours ſont ſi éloignés des termes ſéditieux, qu'encore aujourd'hui on ne peut les lire, ſans ſe ſentir porté à l'obéiſſance.

L'Impératrice Juſtine, mere & tutrice de Valentinien II. voulut obliger S. Ambroiſe à donner une Egliſe aux Ariens qu'elle protégeoit, dans la ville de Milan, réſidence de l'Empereur. Tout le Peuple ſe réunit avec ſon Evêque, & aſſemblé à l'Egliſe, il attendoit l'événement de cette affaire. S. Ambroiſe ne ſortit jamais de la

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. VI.

modeſtie d'un ſujet, & d'un Evêque. Il fit ſes remontrances à l'Empereur. » Ne croyez pas, lui diſoit-il, que vous ayez pouvoir d'ôter à » Dieu ce qui eſt à lui. Je ne puis pas vous donner l'Egliſe que vous » demandez, mais ſi vous la prenez, je ne dois pas réſiſter. Et encore : » Si l'Empereur veut avoir les biens de l'Egliſe, il peut les prendre ; perſonne de nous ne s'y oppoſe : qu'il nous les ôte, s'il veut ; » je ne les donne pas, mais je ne les refuſe pas.

Ambr. lib. 2. Ep. 13.

Amb. de Baſilicis non tradendis.

» L'Empereur, ajoûtoit-il, eſt dans l'Egliſe ; mais non au-deſſus de » l'Egliſe. Un bon Empereur, loin de rejetter le ſecours de l'Egliſe, » le recherche. Nous diſons ces choſes avec reſpect ; mais nous » nous ſentons obligés de les expoſer avec liberté. »

Ibid.

Il contenoit le Peuple aſſemblé tellement dans le reſpect, qu'il n'échappa jamais une parole inſolente. On prioit, on chantoit les loüanges de Dieu, on attendoit ſon ſecours.

Voilà une réſiſtance digne d'un Chrétien, & d'un Evêque. Cependant, parce que le Peuple étoit aſſemblé avec ſon Paſteur, on diſoit au Palais que ce ſaint Paſteur aſpiroit à la tyrannie. Il répondit : » J'ai une défenſe ; mais dans les prieres des Pauvres. Ces aveugles » & ces boiteux, ces eſtropiés & ces vieillards, ſont plus forts que » les ſoldats les plus courageux. » Voilà les forces d'un Evêque, voilà ſon armée.

Ibid.

Il avoit encore d'autres armes, la patience, & les prieres qu'il faiſoit à Dieu. » Puiſqu'on appelle cela une tyrannie, j'ai des armes, » diſoit-il, j'ai le pouvoir d'offrir mon corps en ſacrifice. Nous avons » notre tyrannie, & notre puiſſance. La puiſſance d'un Evêque eſt » ſa foibleſſe. Je ſuis fort quand je ſuis foible, diſoit S. Paul. »

Ambr. lib. 2. Ep. 13.

En attendant la violence dont l'Egliſe étoit menacée, le ſaint Evêque étoit à l'Autel demandant à Dieu avec larmes, qu'il n'y eût point de ſang répandu, ou du moins qu'il plût à Dieu de ſe contenter du ſien. » Je commençai, dit-il, à pleurer amérement en offrant » le ſacrifice ; priant Dieu de nous aider de telle ſorte, qu'il n'y eût » point de ſang répandu dans la cauſe de l'Egliſe ; qu'il n'y eût du » moins que le mien qui fût verſé non-ſeulement pour le Peuple, » mais même pour les impies. »

Ibid.

Dieu écouta des prieres ſi ardentes : l'Egliſe fut victorieuſe, & il n'en coûta le ſang à perſonne.

Peu de tems après, Juſtine & ſon fils preſque abandonnés de tout le monde, eurent recours à S. Ambroiſe, & ne trouvérent de fidélité ni de zéle pour leur ſervice, qu'en cet Evêque qui s'étoit oppoſé à leurs deſſeins, dans la cauſe de Dieu, & de l'Egliſe.

Digitized by Google

Voilà ce que peuvent les remontrances reſpectueuſes : voilà ce que peuvent les prieres. Ainſi faiſoit la Reine Eſther, ayant conçu le deſſein de fléchir Aſſuerus ſon mari, après qu'il eût réſolu de ſacrifier tous les Juifs à la vengeance d'Aman ; elle fit dire à Mardochée. » Aſſemblez tous les Juifs que vous trouverez à Suſe, & priez » pour moi. Ne mangez ni ne buvez pendant trois jours & trois nuits: » je jeûnerai de même avec mes femmes : après je m'expoſerai à » perdre la vie, & je parlerai au Roi contre la Loi ſans attendre qu'il » m'appelle. » *Eſth. IV. 16.*

» Quand elle parut devant le Roi, les yeux étincelans de ce » Prince témoignérent ſa colère ; mais Dieu ſe reſſouvenant des » prieres d'Eſther, & de celles des Juifs, changea la fureur du Roi en » douceur. » Les Juifs furent délivrés à la conſidération de la Reine. *Ibid. XV. 10, 11, & VIII, 9, IX.*

Ainſi quand le Prince des Apôtres fut arrêté priſonnier par Hérode : » Toute l'Egliſe prioit pour lui ſans relâche. » Et Dieu envoya ſon Ange pour le délivrer. Voilà les armes de l'Egliſe : des vœux, & des prieres perſévérantes. *Act. XII. 5, & ſeq.*

Saint Paul priſonnier pour Jeſus-Chriſt n'a que ce ſecours, & ces armes. » Préparez-moi un logement, car j'eſpère que Dieu me don- » nera à vos prieres. *Ep. ad Philem.*

En effet il ſortit de priſon : » Et il fut délivré de la gueule du Lion. » Il appelle ainſi Néron, l'ennemi non-ſeulement des Chrétiens, mais de tout le genre-humain. *2. Tim. IV. 17.*

Que ſi Dieu n'écoute pas les prieres de ſes fidéles ; ſi pour éprouver & pour châtier ſes enfans, il permet que la perſécution s'échauffe contr'eux, ils doivent alors ſe reſſouvenir : » Que Jeſus-Chriſt les » a envoyés comme des brebis au milieu des loups. » *Matth. X. 16.*

Voilà une Doctrine vraîment ſainte, vaîment digne de Jeſus-Chriſt & de ſes Diſciples.

ARTICLE III.

Deux difficultés tirées de l'Ecriture : de David, & des Machabées.

I. PROPOSITION. *La conduite de David ne favoriſe pas la rébellion.*

DAvid perſécuté par Saül, ne ſe contenta pas de prendre la fuite ; » Mais encore, il aſſembla ſes freres & ſes parens, tous les » mécontens, tous ceux qui étoient accablés de dettes, & dont les *1. Reg. XXII. 1, 2.*

Politique, &c. Liv. VI.

» affaires étoient en mauvais état, se joignirent à lui au nombre de » quatre cens, & il fut leur Capitaine. »

Il demeura en cet état dans la Judée, armé contre Saül qui l'avoit déclaré son ennemi, & qui le poursuivit comme tel avec toutes les forces d'Israël.

1. Reg. XXII. 6, 7. XXIV. 2, 3. XXVI. 1, 2, 3. 4.

Il se retira enfin dans le royaume d'Achis, roi des Philistins, avec lequel il traita, & en obtint la ville de Siceleg.

Ibid. XXVII. 6.

Achis regardoit tellement David comme l'ennemi juré des Israëlites, qu'il le mena avec lui les allant combattre, & lui dit: » Je vous » donnerai ma vie en garde tout le reste de mes jours. »

Ibid. XXVIII. 1, 2.

Ibid. XXIX. 1, 2, 3, &c.

En effet David & ses gens marchoient à la queue avec Achis; & il ne se retira de l'armée des Philistins, que lorsque les Satrapes qui se défioient de lui, obligérent le Roi à le congédier.

Ibid. 8.

» Il paroît qu'il ne se retire qu'à regret. Qu'ai-je fait, dit-il à Achis, » & qu'avez-vous remarqué en moi qui vous déplaise depuis que je » suis avec vous, pour m'empêcher de vous suivre, & de combattre » les ennemis du Roi, mon Seigneur? »

Etre armé contre son Roi, traiter avec ses ennemis, aller combattre avec eux contre son Peuple: voilà tout ce que peut faire un sujet rébelle.

Mais pour justifier David, il ne faut que considérer toutes les circonstances de l'Histoire.

1. Reg. XIV. 12, 13.

Ce n'étoit pas un sujet comme les autres; il étoit choisi de Dieu pour succéder à Saül, & déja Samuel l'avoit sacré.

Ainsi le bien public, autant que son intérêt particulier, l'obligeoit à garder sa vie, que Saül lui vouloit ôter injustement.

Son intention toutefois n'étoit pas de demeurer en Israël, avec ces quatre cens hommes qui suivoient ses ordres. » Il s'étoit retiré

Ibid. XXII. 3, 4.

» auprès du Roi de Moab avec son pere & sa mere, jusqu'à ce qu'il » plût à Dieu de déclarer sa volonté.

Ibid. 5.

Ce fut un ordre de Dieu porté par le Prophéte Gad, qui l'obligea de demeurer dans la terre de Juda, où il étoit plus aimé; parce que c'étoit sa Tribu.

Au reste il n'en vint jamais à aucun combat contre Saül, ni contre son Peuple. Il fuyoit de désert en désert, seulement pour s'empêcher d'être pris.

Ibid. XXII. XXIII. XXIV, XXVI.

Ibid. XXV. 15, 16.

Etant dans le Carmel au plus riche pays de la Terre Sainte, & au milieu des biens de Nabal, l'homme le plus puissant du pays, il ne lui enleva jamais une brebis dans un immense troupeau; & loin de le vexer, il le défendoit contre les courses des ennemis.

Digitized by Google

Quelque cruelle que fût la perſécution qu'on lui fit, il ne perdit jamais l'amour qu'il avoit pour ſon Prince, dont il regarda toujours la Perſonne comme ſacrée.

» Il ſçut que les Philiſtins attaquoient la ville de Ceilan, & pil- » loient les environs. Il y fut avec ſes gens ; il tailla en piéces les » Philiſtins; il leur prit leur bagage & leur butin, & ſauva ceux de » Ceilan. » *1. Reg. XXIV, XXVI. Ibid. XXIII. 1, 5.*

Ces gens s'oppoſoient à ce deſſein. » Quoi, diſoient-ils, à peine » pouvons-nous vivre en ſûreté dans la terre de Juda ? que n'aurons- » nous pas à craindre ſi nous marchons vers Ceilan contre les Phili- » ſtins ? mais le zéle de David l'emporta ſur leur crainte. » *Ibid. 3, 4, 5.*

C'eſt ainſi que pourſuivi à outrance, il ne perd jamais le déſir de ſervir ſon Prince, & ſon pays.

Il eſt vrai qu'à la fin il ſe retira chez Achis, & qu'il traita avec lui. Mais encore qu'il eût l'adreſſe de perſuader à ce Prince qu'il faiſoit des courſes ſur les Juifs, en effet, il n'enlevoit rien qu'aux Amalécites, & aux autres ennemis du Peuple de Dieu. *Ibid. XXVII. 2, 3, 8, 9, 10, &c.*

Quant à la ville que lui donna le Roi Achis, il l'incorpora au royaume de Juda; & le traité qu'il fit avec l'ennemi profita à ſon pays. *Ibid. 6.*

Que ſi, pour ne point donner de défiance à Achis, il le ſuit quand il marche contre Saül; ſi pour la même raiſon il témoigne qu'il ne ſe retire qu'à regret, c'eſt un effet de la même adreſſe qui lui avoit ſauvé la vie.

Il faut tenir pour certain, que dans cette derniere rencontre il n'eût pas plus combattu contre ſon Peuple qu'il avoit fait juſqu'alors. Il étoit à la queue du camp avec le Roi des Philiſtins, auquel il paroît aſſez que la coûtume de ces Peuples ne permettoit pas de ſe haſarder. *Ibid. XXIX. 2.*

De ſçavoir ce qu'il eût fait dans la mêlée, ſi le combat fût venu juſqu'au Roi Achis; c'eſt ce qu'on ne peut deviner. Ces grands hommes abandonnés à la Providence divine, apprennent ſur l'heure ce qu'ils ont à faire; & après avoir pouſſé la prudence humaine juſqu'où elle peut aller, ils trouvent, quand elle eſt à bout, des ſecours divins, qui contre toute eſpérance, les dégagent des inconvéniens où ils ſembloient devoir être inévitablement enveloppés.

II. PROPOSITION. *Les guerres des Machabées n'autoriſent point les révoltes.*

Les Juifs conquis par les Aſſyriens étoient paſſés ſucceſſivement

sous la puissance des Perses, sous celle d'Alexandre, & enfin sous celle des Rois de Syrie.

POLITIQUE, &c. LIV. VI.

Il y avoit environ trois cens cinquante ans qu'ils étoient dans cet état; & il y en avoit cent cinquante qu'ils reconnoissoient les Rois de Syrie, lorsque la persécution d'Antiochus l'illustre leur fit prendre les armes contre lui sous la conduite des Machabées. Ils firent long-tems la guerre; durant laquelle ils traitérent avec les Romains, & avec les Grecs, contre les Rois de Syrie leurs légitimes Seigneurs, dont enfin ils secouérent le joug, & se firent des Princes de leur Nation.

Voilà une révolte manifeste: ou si ce n'en est pas une, cet exemple semble montrer qu'un gouvernement tyrannique, & sur-tout une violente persécution où les peuples sont tourmentés pour la véritable Religion, les exempte de l'obéissance qu'ils doivent à leurs Princes.

Il ne faut nullement douter que la guerre des Machabées ne fût juste, puisque Dieu même l'a approuvée: mais si on remarque les circonstances du fait, on verra que cet exemple n'autorise pas les révoltes que le motif de la Religion a fait entreprendre depuis.

La Religion véritable jusqu'à la venue du Messie devoit se perpétuer dans la race d'Abraham, & par la trace du sang.

Elle devoit se perpétuer dans la Judée, dans Jérusalem, dans le Temple, lieu choisi de Dieu pour y offrir les sacrifices, & y exercer les cérémonies de la Religion interdites par-tout ailleurs.

Il étoit donc de l'essence de la Religion que les enfans d'Abraham subsistassent toujours, & subsistassent dans la Terre donnée à leurs Peres, pour y vivre selon la Loi de Moyse: dont aussi les Rois de Perse & les autres jusqu'à Antiochus, leur avoient toujours laissé le libre exercice.

Cette famille d'Abraham fixée dans la Terre-Sainte, en devoit être transportée une seule fois par un ordre exprès de Dieu, mais non pour en être éternellement bannie. Au contraire le Prophéte Jérémie qui avoit porté au Peuple l'ordre de passer à Babylone, où Dieu vouloit qu'ils subissent la peine dûe à leurs crimes, leur avoit en même tems promis qu'après soixante & dix ans de captivité, ils seroient rétablis dans leur terre; pour y pratiquer, comme auparavant, la Loi de Moyse, & y exercer leur Religion à l'ordinaire dans Jérusalem, & dans le Temple rebâti.

Jer. XXI. 7, 8, 9.

Ibid. XXV. 12. XXVII. 11, 12. XXIX. 10, 14. XXX. 3, &c.

Le Peuple ainsi rétabli devoit toujours demeurer dans cette terre, jusqu'à l'arrivée de Jesus-Christ; auquel tems Dieu devoit

Digitized by Google

former un nouveau Peuple, non plus du sang d'Abraham, mais de tous les Peuples du monde; & disperser en captivité par toute la terre les Juifs infidéles à leur Messie.

Mais auparavant, ce Messie devoit naître dans cette race, & commencer, dans Jérusalem au milieu des Juifs, cette Eglise qui devoit remplir tout l'Univers. Ce grand Mystère de la Religion est attesté par tous les Prophétes, & ce n'est pas ici le lieu d'en rapporter les passages.

Sur ces fondemens, il paroît que laisser éteindre la race d'Abraham, ou souffrir qu'elle fût chassée de la Terre-Sainte au tems des Rois de Syrie; c'étoit trahir la Religion, & anéantir le culte de Dieu.

Il ne faut plus maintenant que considérer quel étoit le dessein d'Antiochus.

Il ordonna que les Juifs quittassent leur Loi pour vivre à la mode des Gentils, sacrifiant aux mêmes Idoles, & renonçant à leur Temple, qu'il fit profaner, jusqu'à y mettre sur l'autel de Dieu l'idole de Jupiter Olympien. *1. Mach. I. 43, 46, 47, &c. 57.*

Il ordonna la peine de mort contre ceux qui désobéiroient. *Ibid. 51.*

Il vint à l'exécution: toute la Judée regorgeoit du sang de ses enfans. *Ibid. 60, 63, 64, &c.*

Il assembla toutes ses forces: » Pour détruire les Israëlites, & les » restes de Jérusalem, & pour effacer dans la Judée la mémoire du » Peuple de Dieu, y établir les Etrangers, & leur distribuer par sort » toutes les terres. » *2. Mach. VI. 8, 9, 10, &c. 1. Mach. III. 35, 36.*

Il avoit résolu de vendre aux Gentils tout ce qui échapperoit à la mort: & les marchands des Peuples voisins vinrent en foule avec de l'argent pour les acheter. *Ibid. 41. 2. Mach. VIII. 11, 14, 34, 36.*

Ce fut dans cette déplorable extrémité, que Judas le Machabée prit les armes avec ses freres, & ce qui restoit du Peuple Juif. Quand ils virent le Roi implacable tourner toute sa puissance » à la ruine » totale de la Nation, ils se dirent les uns aux autres: Ne laissons pas » détruire notre Peuple, combattons pour notre Patrie, & pour no» tre Religion, qui périroit avec nous. » *1. Mach. 42, 43.*

Si des sujets ne doivent plus rien à un Roi qui abdique la royauté, ou qui abandonne tout-à-fait le gouvernement; que penserons-nous d'un Roi qui entreprendroit de verser le sang de tous ses sujets, & qui las de massacres, en vendroit le reste aux Etrangers? Peut-on renoncer plus ouvertement à les avoir pour sujets, ni se déclarer plus hautement, non plus le Roi & le pere, mais l'ennemi de tout son Peuple?

Digitized by Google

C'eſt ce que fit Antiochus à l'égard de tous les Juifs, qui ſe virent non-ſeulement abandonnés, mais exterminés en corps par leur Roi; & cela ſans avoir fait aucune faute, comme Antiochus lui-même eſt contraint à la fin de le reconnoître. » Je me ſouviens des maux que » j'ai faits dans Jéruſalem, & des ordres que j'ai donnés ſans raiſon, » pour exterminer tous les habitans de la Judée.

1. *Mach. VI.* 12.

Mais les Juifs étoient encore en termes bien plus forts, puiſque ſelon la conſtitution de ces tems, & de l'ancien Peuple, avec eux périſſoit la Religion: & que c'étoit y renoncer, que de renoncer à leur terre. Ils ne pouvoient donc ſe laiſſer ni vendre, ni tranſporter, ni détruire en corps: & en ce cas la Loi de Dieu les obligeoit manifeſtement à la réſiſtance.

Dieu auſſi ne manqua pas à leur déclarer ſa volonté, & par des ſuccès miraculeux, & par les ordres exprès que Judas reçut, lorſqu'il vit en eſprit le Prophéte Jérémie: » qui lui mettoit en main une épée » d'or, en prononçant ces paroles: Recevez cette ſainte épée que » Dieu vous envoie, aſſûré qu'avec elle vous renverſerez les enne- » mis de mon Peuple d'Iſraël. »

2. *Mach. XV.* 16.

C'eſt à Dieu de choiſir les moyens de conſerver ſon Peuple. Quand Aſſuerus ſurpris par les artifices d'Aman voulut exterminer tout le Peuple Juif, Dieu rompit ce deſſein impie, changeant par le moyen de la Reine Eſther le cœur de ce Roi, qu'une malheureuſe facilité, plûtôt qu'une malice obſtinée, avoit engagé dans un ſi grand crime. Mais pour le ſuperbe Antiochus qui faiſoit ouvertement la guerre au Ciel, Dieu voulut l'abattre d'une maniere plus haute, & il inſpira à ſes enfans un courage contre lequel les richeſſes, la force, & la multitude ne furent qu'un ſecours fragile.

Dieu leur donna tant de victoires, qu'à la fin les Rois de Syrie firent la paix avec eux, & autoriſérent les Princes qu'ils avoient choiſis, les traitant d'amis & de freres: de ſorte que tous les titres de puiſſance légitime concoururent à les établir.

1. *Mach. XI.* 24, 25, *&c. XIV.* 38, 39, *&c. XV.* 1, 2, *&c.*

REMARQUE.

On trouvera ces deux difficultés, & pluſieurs autres matieres concernant les devoirs de la ſujétion ſous l'autorité légitime, traitées à fond dans la défenſe de l'Hiſtoire de Variations contre le Miniſtre Baſnage: & dans le cinquiéme Avertiſſement contre le Miniſtre Jurieu, Tome IV. de cette Collection.

Digitized by Google

LIVRE SEPTIÉME.

DES DEVOIRS PARTICULIERS de la Royauté.

ARTICLE PREMIER.

Diviſion générale des devoirs du Prince.

LEs Sujets ont appris leurs obligations. Nous avons donné au Prince la premiere idée des leurs. Il faut deſcendre au détail : & afin de ne rien omettre, faiſons une exacte diſtribution de ſes devoirs.

La fin du Gouvernement eſt le bien, & la conſervation de l'Etat.

Pour le conſerver, il faut en premier lieu y entretenir au-dedans une bonne conſtitution.

En ſecond lieu, profiter des ſecours qui lui ſont donnés.

En troiſiéme lieu, il faut ſauver les inconvéniens dont il eſt menacé.

Ainſi ſe conſerve le corps humain, en y maintenant une bonne conſtitution : en ſe prévalant des ſecours dont la foibleſſe des choſes humaines veut être appuyée : en lui procurant les remédes convenables contre les inconvéniens & les maladies dont il peut être attaqué.

La bonne conſtitution du corps de l'Etat conſiſte en deux choſes, dans la Religion & dans la Juſtice : Ce ſont les principes intérieurs, & conſtitutifs des Etats. Par l'une on rend à Dieu ce qui lui eſt dû, & par l'autre on rend aux hommes ce qui leur convient.

Les ſecours eſſentiels à la Royauté, & néceſſaires au Gouvernement, ſont les armes, les conſeils, les richeſſes, ou les finances : où on parlera du commerce, & des impôts.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. VII.

Enfin, nous finirons par la prévoyance des inconvéniens qui accompagnent la Royauté, & des remédes qu'on y doit apporter.

Le Prince ſçait tous ſes devoirs particuliers, quand il ſçait faire toutes ces choſes. C'eſt ce que nous allons lui enſeigner dans les Livres ſuivans. Commençons à lui expliquer ce qu'il doit à la Religion.

ARTICLE II.

De la Religion, en tant qu'elle eſt le bien des Nations & de la Société civile.

I. PROPOSITION. *Dans l'ignorance & la corruption du genre-humain, il s'y eſt toujours conſervé quelques principes de Religion.*

Act. XIV. 15. IL eſt vrai que S. Paul parlant aux Peuples de Lycaonie, il leur a dit: » Que Dieu avoit laiſſé toutes les Nations aller chacune dans » leurs voies. » Comme s'il les avoit entiérement abandonnées à elles-mêmes, & à leurs propres penſées, en ce qui regarde le *culte* de Dieu, ſans leur en laiſſer aucun principe. Il ajoûte cependant au *Ibid. 16.* même endroit: » Qu'il ne s'étoit pas laiſſé lui-même ſans témoigna- » ge, répandant du Ciel ſes bienfaits, donnant la pluie & les tems » propres à produire des fruits: rempliſſant nos cœurs de la nourritu- » re convenable, & de joie. » Ce qu'il n'auroit pas dit à ces Peuples ignorans, ſi, malgré leur barbarie, il ne leur fût reſté quelque idée de la Puiſſance & de la bonté divine.

Ibid. 10, 11, 12. On voit auſſi parmi ces barbares une connoiſſance de la divinité, à laquelle ils vouloient ſacrifier. Et cette eſpéce de tradition de la divinité, du ſacrifice & de l'adoration inſtituée pour la reconnoître, ſe trouve dès les premiers tems ſi univerſellement répandue parmi les Nations, où il y a quelque eſpéce de police, qu'elle ne peut être venue que de Noé, & de ſes enfans.

Ainſi quoique le même S. Paul parlant aux Gentils convertis à la *Eph. II. 12.* Foi, leur ait dit: » Qu'ils étoient auparavant ſans Dieu en ce mon- » de; » il ne veut pas dire qu'ils fuſſent abſolument ſans divinité: *1. Cor. XII. 2.* puiſqu'il reproche ailleurs aux Gentils: » Qu'ils ſe laiſſoient entraî- » ner à l'adoration des idoles ſourdes & muettes. »

Act. XVII. 30. Si donc il reproche auſſi aux Athéniens: » Les tems d'ignorance: » où l'on vivoit ſans connoiſſance de Dieu. » C'eſt ſeulement pour leur dire, qu'ils n'avoient de Dieu que des connoiſſances confuſes,

Digitized by Google

& pleines d'erreurs : quoiqu'au reſte ils ne fuſſent pas tout-à-fait deſtitués de la connoiſſance de Dieu, puiſque même » Ils l'adoroient, » quoiqu'inconnu, » & qu'ils lui rendiſſent dans leur ignorance quelque ſorte de culte. POLITIQUE, &c. LIV. VII.

De ſemblables idées de la divinité ſe trouvent dans toute la terre de toute antiquité : & c'eſt ce qui fait qu'on ne trouve aucun Peuple ſans Religion ; de ceux du moins qui n'ont pas été abſolument barbares, ſans civilité, & ſans police. *Act. XXVII. 23.*

II. PROPOSITION. *Ces idées de Religion avoient dans ces Peuples quelque choſe de ferme, & d'inviolable.*

» Paſſez aux Iſles de Cethim, diſoit Jérémie, & envoyez en Cé- » dar (aux pays les plus éloignés de l'Orient, & de l'Occident.) » Conſidérez attentivement ce qui s'y paſſe : & voyez ſi une ſeule » de ces Nations a changé ſes Dieux : & cependant ce ne ſont pas » des Dieux. » Ces principes de Religion étoient donc réputés pour inviolables : & c'eſt auſſi par cette raiſon, qu'on a eu tant de peine d'en retirer ces Nations. *Jer. II. 10, 11.*

III. PROPOSITION. *Ces principes de Religion, quoiqu'appliqués à l'idolâtrie & à l'erreur, ont ſuffi pour établir une conſtitution ſtable d'Etat & de Gouvernement.*

Autrement il s'enſuivroit qu'il n'y auroit point de véritable & légitime autorité, hors de la vraie Religion, & de la vraie Egliſe : ce qui eſt contraire à tous les paſſages, où l'on a vû, que le Gouvernement des Empires même idolâtres, & où regne l'infidélité, étoit ſaint, inviolable, ordonné de Dieu, & obligatoire en conſcience.

La Religion du ſerment reconnue dans toutes les Nations, prouve la vérité de notre Propoſition.

S. Paul obſerve deux choſes dans la religion du ſerment. L'une, qu'on jure par plus grand que ſoi. L'autre, qu'on jure par quelque choſe d'immuable. D'où le même Apôtre conclut. » Que le ſerment » fait parmi les hommes le dernier affermiſſement, la derniere & fi- » nale déciſion des affaires. » *Hebr. VI. 13, 16, 17, 18.*

Il y faut encore ajoûter une troiſiéme condition : c'eſt qu'on jure par une puiſſance qui pénétre le plus ſecret des conſciences : en ſorte qu'on ne peut la tromper, ni éviter la punition du parjure.

Cela poſé, & le ſerment étant établi parmi toutes les Nations ; cette Religion établit en même tems la ſûreté la plus grande, qui

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. VII.

puiſſe être parmi les hommes, qui s'aſſûrent les uns les autres par ce qu'ils jugent le plus ſouverain, le plus ſtable, & qui ſeul ſe fait ſentir à la conſcience.

C'eſt pourquoi il a été établi, qu'en deux cas où la juſtice humaine ne peut rien, dont l'un eſt quand il faut traiter entre deux puiſſances égales, & qui n'ont rien au-deſſus d'elles : & l'autre eſt, lorſqu'il faut juger des choſes cachées, & dont on n'a pour témoin ni pour arbitre que la conſcience : il n'y a point d'autre moyen d'affermir les choſes, que par la religion du ſerment.

Pour cela il n'eſt pas abſolument néceſſaire qu'on jure par le Dieu véritable : & il ſuffit que chacun jure par le Dieu qu'il reconnoît. Ainſi, comme le remarque S. Auguſtin, on affermiſſoit les traités avec les Barbares par les ſermens en leurs Dieux : *Juratione barbaricâ.* Ce que ce Pere prouve par le ſerment, qui affermit le traité de paix entre Jacob & Laban, chacun d'eux jurant par ſon Dieu : Jacob par le vrai Dieu, » Qui avoit été redouté & révéré par ſon pere » Iſaac.» Et Laban idolâtre jurant par ſes Dieux: comme il paroîtra à ceux qui ſçauront le bien entendre.

Aug. Epiſt. XLVII. ad Public. n. 2.

Gen. XXXI. 53, &c.

C'eſt donc ainſi que la Religion vraie ou fauſſe établit la bonne foi entre les hommes : parce qu'encore que ce ſoit aux Idolâtres une impiété de jurer par de faux Dieux, la bonne foi du ſerment qui affermit un traité, n'a rien d'impie ; étant au contraire en elle-même inviolable & ſainte, comme l'enſeigne le même Docteur au même lieu. C'eſt pourquoi Dieu n'a pas laiſſé d'être le vengeur des faux ſermens entre les Infidéles ; parce qu'encore que les ſermens par les faux Dieux ſoient en abomination devant lui, il n'en eſt pas moins le Protecteur de la bonne foi, qu'on veut établir par ce moyen.

Nous avons vû que les Nations qui ne connoiſſoient pas le vrai Dieu, n'ont pas laiſſé d'affermir leurs Loix par les Oracles de leurs Dieux ; cherchant d'établir la Juſtice & l'autorité, c'eſt-à-dire, la tranquillité & la paix, par les moyens les plus inviolables, qui ſe trouvaſſent parmi les hommes.

Par-là ils ont prétendu, que leurs Loix & leurs Magiſtrats devenoient des choſes ſaintes & ſacrées. Et Dieu même n'a pas dédaigné de punir l'irreligion des Peuples, qui profanoient les Temples qu'ils croyoient ſaints, & les Religions qu'ils croyoient véritables ; à cauſe qu'il juge chacun par ſa conſcience.

Que ſi l'on demande ce qu'il faudroit dire d'un Etat, où l'autorité publique ſe trouveroit établie ſans aucune Religion ; on voit

Digitized by Google

d'abord qu'on n'a pas besoin de répondre à des questions chimériques. De tels Etats ne furent jamais. Les Peuples, où il n'y a point de Religion, sont en même tems sans police, sans véritable subordination, & entiérement sauvages. Les hommes n'étant point tenus par la conscience, ne peuvent s'assûrer les uns les autres. Dans les Empires, où les Histoires rapportent que les Sçavans & les Magistrats mépriſent la Religion, & sont sans Dieu dans leur cœur; les Peuples sont conduits par d'autres principes, & ils ont un culte public.

Si néanmoins il s'en trouvoit, où le Gouvernement fût établi, encore qu'il n'y eût nulle Religion: (ce qui n'est pas, & ne paroît pas pouvoir être;) il y faudroit conserver le bien de la société, le plus qu'il seroit possible; & cet Etat vaudroit mieux qu'une anarchie absolue, qui est un Etat de guerre de tous contre tous.

IV. PROPOSITION. *La véritable Religion étant fondée sur des principes certains, rend la constitution des Etats plus stable & plus solide.*

Quoiqu'il soit vrai, que les fausses Religions en ce qu'elles ont de bon & de vrai, qui est qu'il faut reconnoître quelque divinité à laquelle les choses humaines sont soumises, puisse suffire absolument à la constitution des Etats: elles laissent néanmoins toujours dans le fond des consciences une incertitude & un doute, qui ne permet pas d'établir une parfaite solidité.

On a honte dans son cœur des Fables dont sont composées les fausses Religions, & de ce qu'on voit dans les Ecrits des sages Payens. Quand il n'y auroit d'autre mal, que celui d'adorer des choses muettes & insensibles, comme les astres, la terre, & les élémens: ou que de croire la divinité figurable, d'en attacher la vertu au bois, à la pierre & aux métaux; & d'adorer les idoles, c'est-à-dire, l'ouvrage de ses mains: c'est quelque chose de si insensé & de si bas, qu'on ne peut s'empêcher d'en rougir au-dedans de soi: & c'est pourquoi les sages Payens n'en vouloient rien croire, encore qu'à l'extérieur, ils se conformassent aux coutumes populaires, comme S. Paul le leur a reproché. *Rom. I. 20, &c.*

De-là vient l'irréligion: & l'Athéisme prend facilement racine dans de telles Religions: comme il paroît par l'exemple des Epicuriens, avec lesquels S. Paul disputoit. *Act. XVII. 18.*

Cette Secte n'admettoit des Dieux qu'en paroles & par politique, pour se soustraire à la haine & aux châtimens publics. Mais au reste tout le monde sçavoit que les Dieux que les Epicuriens ad-

POLITIQUE, &c. LIV. VII.

mettoient sans soin des choses humaines, sans puissance, & sans providence, ne faisoient aucun bien, & n'appuyoient en aucune sorte la Foi publique. On les toléroit toutefois, encore que leur déisme fût au fond un vrai athéisme, & que leur doctrine, qui flattoit les sens, gagnât publiquement le dessus, parmi les gens qui se piquoient d'avoir de l'esprit.

Act. XVII. 18. Les Stoïciens qui leur étoient opposés, contre lesquels S. Paul disputa aussi, n'avoient pas une opinion plus favorable à la Divinité: puisqu'ils faisoient un Dieu de leur Sage, & même le préféroient à leur Jupiter.

Ainsi les fausses Religions n'avoient rien qui se soutînt. Aussi ne consistoient-elles que dans un zélé aveugle, séditieux, turbulent, intéressé, plein d'ignorance, confus, & sans ordre, ni raison: comme il paroît dans l'Assemblée confuse & tumultueuse des Ephésiens, & dans leurs clameurs insensées en faveur de leur grande Diane. Ce qui est bien éloigné du bon ordre, & de la stabilité raisonnable qui constitue les Etats: c'est cependant la suite inévitable de l'erreur. Il faut donc chercher le fondement solide des Etats dans la vérité, qui est la mere de la paix: & la vérité ne se trouve que dans la véritable Religion.

Act. XIX. 24, 28, 34, &c.

ARTICLE III.

Que la véritable Religion se fait connoître par des marques sensibles.

I. PROPOSITION. *La vraie Religion a pour marque manifeste son antiquité.*

Deut. XXXII, 7. „ SOuvenez-vous des anciens jours; pensez à toutes les généra- „ tions particulieres: interrogez votre Pere, & il vous l'annon- „ cera: demandez à vos ancêtres, & ils vous le diront. „ C'est le témoignage qu'en rendoit Moyse à tout le Peuple dans ce dernier cantique qu'il lui laissoit comme l'abbrégé & le mémorial éternel de son instruction. D'où il conclut: „ N'est-ce pas Dieu qui est votre Pere, „ qui vous a possédés, qui vous a faits, qui vous a créés? „ Voilà sur quoi il fonde la Religion.

Ibid. 6.

Prov. XXII. 28. Salomon dit la même chose: „ N'outrepassez point les bornes que „ vos Peres ont établies. „ Ne changez rien, n'innovez rien.

Jer. VII. 6. Jérémie a encore donné ce grand caractère à la Religion, pour

Digitized by Google

détruire les nouveautés que le Peuple introduiſoit. „ Tenez-vous, „ dit-il, ſur les grands chemins, & informez-vous des voies ancien- „ nes, quelle eſt la bonne voie, & marchez-y : & vous trouve- „ rez la conſolation, & le rafraîchiſſement de vos ames. „ POLITIQUE, &c. LIV. VII.

Tout cela veut dire, qu'en quelque état qu'on regarde la Religion, & en quelque tems qu'on ſe trouve; on verra toujours ſes ancêtres, & même ſon Pere devant ſoi : on trouvera toujours des bornes poſées, qu'il n'eſt pas permis d'outrepaſſer : on verra toujours devant ſoi le chemin battu, dans lequel on ne s'égare jamais.

Les Apôtres ont donné le même caractère à l'Egliſe Chrétienne. O Timothée : (ô homme de Dieu; ô Paſteur, ô Prédicateur, qui que vous ſoyez, & en quelque tems que vous veniez :) „ Gardez le „ dépôt qui vous a été confié : „ (une choſe qui vous a été laiſſée; que vous trouverez toujours toute établie dans l'Egliſe :) „ Evitant „ les profanes nouveautés dans les paroles. „ Ce que l'Apôtre répéte par deux fois. *1. Tim. VI. 20.* *2. Tim. II. 16.*

Le moyen que les Apôtres ont laiſſé à l'Egliſe pour cela, eſt celui-ci que S. Paul marque au même Timothée. „ Mon fils, fortifiez- „ vous dans la Grace, qui eſt en Jeſus-Chriſt. Et ce que vous avez „ oüi de moi en préſence de pluſieurs témoins, laiſſez-le, & le „ confiez à des hommes fidéles, qui ſoient capables d'en inſtruire „ d'autres. „ *2. Tim. II. 1, 2.*

Jeſus-Chriſt avoit propoſé le même moyen, & l'avoit rendu éternel, en diſant à ſes Apôtres, & en leurs perſonnes à leurs Succeſſeurs, ſelon le miniſtère qu'il leur a commis : „ Allez, enſeignez, „ baptiſez : & moi je ſuis avec vous tous les jours, (ſans interrup- „ tion,) juſqu'à la fin des ſiécles. „ Parce qu'il promet qu'il n'y aura jamais d'interruption, dans cette ſuite du miniſtère extérieur. Ce qui ſe confirme encore par cette parole : „ Tu es Pierre, & ſur cette „ pierre je bâtirai mon Egliſe : & les portes d'enfer ne prévaudront „ point contr'elle. „ D'où il s'enſuit, qu'en quelque tems, & en quelque état qu'on ſoit, on trouvera toujours l'Egliſe ferme : Jeſus-Chriſt toujours avec ſes Paſteurs : la bonne Doctrine, par conſéquent toujours établie, & venue de main en main. Ce qui fera qu'on dira en tout tems : Je crois l'Egliſe Catholique. Et toujours avec S. Paul : „ Si quelqu'un vous annonce, & vous donne „ pour Evangile autre choſe que ce que vous avez reçu, qu'il ſoit „ anathême. „ *Matt. XIX. 20.* *Matt. XVI. 18.* *Gal. I. 9.*

Sur ce fondement, en quelque état, & en quelque tems qu'on ſe trouve après Jeſus-Chriſt, on poſſédera toujours la vérité, en

POLITIQUE, &c. LIV. VII.

allant devant ſoi dans le chemin battu par nos Peres : en révérant les bornes qu'ils ont poſées, & en les interrogeant de ce qu'ils croyoient. Par ce moyen de proche en proche on trouvera Jeſus-Chriſt : lorſqu'on y ſera arrivé, on interrogera encore ſes Peres, & on trouvera qu'ils croyoient le même Dieu, & attendoient le même Chriſt à venir : ſans qu'il intervienne d'autre changement entre hier & aujourd'hui, ſinon celui d'attendre hier celui qu'aujourd'hui on croit venu. Ce qui fait dire à l'Apôtre : Dieu que je ſers, ſelon la „ Foi qui m'a été laiſſée par mes ancêtres. „ Et parlant à Timothée,

2. *Tim.* I. 3. *Ibid.* 5. „ Souvenez-vous de la Foi qui eſt en vous, ſans fiction : & qui a premiérement habité, (comme dans un lieu permanent, & dans une „ demeure ordinaire) dans votre ayeule Loyde, & dans votre mere „ Eunice. Et encore plus généralement : Jeſus-Chriſt étoit hier, & „ aujourd'hui, & il eſt aux ſiécles des ſiécles. D'où le même Apôtre conclut : „ Ne vous laiſſez point emporter à des Doctrines variables & étrangères. „

Hebr. XIII, 8, 9.

Par ce moyen, après la ſucceſſion de l'Egliſe qui a ſon commencement dans les Apôtres & en Jeſus-Chriſt, vous venez à celle de la Loi & de ſes Pontifes, qui ont leur commencement dans Moyſe, & dans Aaron. C'eſt là que Moyſe nous apprend à interroger encore nos peres : & on trouve qu'ils adoroient le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, qui adoroient celui de Melchiſédech, qui adoroit celui de Sem & de Noé, qui adoroit celui d'Adam : dont la mémoire étoit récente, la tradition toute fraîche, le culte très-bien établi & très-connu. De ſorte qu'en quelque tems donné que ce puiſſe être, en remontant de proche en proche, on vient à Adam, & au commencement de l'Univers, par un enchaînement manifeſte.

II. PROPOSITION. *Toutes les fauſſes Religions ont pour marque manifeſte leur innovation.*

Pour confondre les idolâtries des Rois de Juda même dans les tems les plus ténébreux : celle d'Achaz, de Manaſſès, d'Amon, de Joachaz & de ſes enfans, juſqu'au dernier Roi qui fut Sédécias, il ne faut que leur dire avec Moyſe : „ Interrogez votre pere ; de„ mandez à vos ancêtres. „ Et ſans recourir juſqu'à eux, & remonter juſqu'à l'origine des Hiſtoires oubliées, il n'y avoit qu'à leur dire : Interrogez Joſias, dont la mémoire eſt toute récente : interrogez Ezéchias : interrogez Manaſſès lui-même, dont les égaremens ont été les plus extrêmes ; & ſouvenez-vous de la pénitence par

Deut. XXXII, 6, 7.

par laquelle Dieu l'a fait revenir au culte de ſon pere Ezéchias. Au-deſſus d'Ezéchias, & du tems d'Achaz, interrogez Ozias ſon pere, ſon ayeul Joatham, & ſon biſayeul Amaſias : interrogez Joſaphat, interrogez Aſa ; voyez quelle Religion ils ont ſuivie. Pour confondre Abiam, & ſon pere Roboam, fils de Salomon, qui à la fin ſe ſont égarés, obligez-les à interroger Salomon : s'ils vous objectent ſes dernieres actions, rappellez-leur les premieres, lorſque la ſageſſe de Dieu étoit en lui ſi viſiblement. Montrez-leur David & Samuel qui l'a oint : & Heli ſous qui Samuel s'étoit formé : & de proche en proche tous les juges juſqu'à Joſué, & immédiatement au-deſſus de Joſué, Moyſe même. Mais Moyſe vous renvoie à vos ancêtres, & il ne fait que vous montrer des Patriarches, dont la mémoire étoit toute fraîche juſqu'à Abraham, & le reſte que nous avons dit.

Il eſt vrai que dans cette ſuite il y avoit ſouvent eu de mauvais exemples : & c'eſt pourquoi il eſt dit de certains Rois, qu'ils firent mal devant le Seigneur, comme de Joakim & de ſes ſucceſſeurs : « Celui-ci fit mal devant le Seigneur, ainſi qu'avoient fait ſes Peres. » Et en général de tout le Peuple : « Ils firent mal comme leurs Peres, qui ne vouloient point obéir au Seigneur. » Cependant à travers la ſuite des mauvais exemples que ſouvent on recevoit de ſes derniers Peres, il étoit toujours aiſé de démêler ceux qui demeuroient dans la foi des anciens Peres, & ceux qui l'abandonnoient. De ſorte qu'on diſoit toujours : Interrogez vos ancêtres, & le Dieu de vos Peres.

4. *Reg.* XXIII. 32 ; 37. *ibid.* XVII. 14.

III. PROPOSITION. *La ſuite du Sacerdoce rend cette marque ſenſible.*

La ſucceſſion du Sacerdoce marquoit auſſi la ſuite de la Religion. Le ſang de Lévi une fois conſacré à cet office, n'a jamais ceſſé de donner des Miniſtres au Temple & à l'Autel : d'Aaron & de ſes enfans ſortis de Lévi, ſont toujours ſortis des Pontifes & des Sacrificateurs ; ſans que jamais la ſucceſſion du Sacerdoce ait été interrompue pour peu que ce fût : & parmi ces Sacrificateurs il y en a toujours eu qui conſervoient le vrai culte, les vrais Sacrifices, & toute la Religion établie de Dieu par Moyſe. « Témoins les Sacrificateurs enfans de Sadoc, qui ont toujours conſervé, dit le Seigneur, les cérémonies de mon Sanctuaire ; pendant que les enfans d'Iſraël, & même ceux de Lévi s'égaroient. »

Ezech. XLIV. 15. XLVIII. 11.

Tout ce qu'on chantoit dans le Temple, les Pſeaumes de David & des autres que tout le Peuple ſçavoit par cœur, le Temple même,

Politique, &c. Liv. VII.

l'Autel même, la Pâque, la Circonciſion, & tout le reſte des obſervances légales, étoient un témoignage aux errans. Tout rappelloit à David, à Moyſe, à Abraham, à Dieu Créateur de tout, & toujours de proche en proche : en ſorte qu'il n'y avoit qu'à ouvrir les yeux pour reconnoître la ſuite de la Religion toute manifeſte par des faits conſtans & ſans aucun embarras, pourvû ſeulement qu'on voulût voir.

Le ſchiſme de Jéroboam avoit de pareilles marques d'innovation. Car la mémoire du Temple bâti par Salomon étoit récente. Il n'étoit pas moins viſible que Salomon n'avoit fait que ſuivre les deſſeins de ſon pere David, qui lui-même n'avoit fait autre choſe que de déſigner, ſelon les préceptes tant de fois réitérés par Moyſe, le lieu où le Seigneur vouloit être ſervi.

Ainſi Jéroboam, & les Schiſmatiques qui le ſuivoient, n'avoient qu'à interroger leurs Peres ; & même qu'à ſe ſouvenir, par ce qu'ils avoient vû de leurs yeux, ſous Salomon & ſous David, dans le tems où tout le Peuple étoit réuni dans un même culte & où tout Iſraël étoit d'accord que c'étoit en ſa pureté le culte établi par Moyſe, dont tous recevoient les oracles.

Il n'étoit pas moins évident que les Schiſmatiques s'étoient retirés des Lévites enfans de Lévi, & des Sacrificateurs enfans d'Aaron, à qui toute la Nation & les Schiſmatiques eux-mêmes ne pouvoient pas ignorer que Dieu n'eût donné le Sacerdoce, & tout le miniſtère de la Religion.

Jéroboam ſçavoit bien lui-même qu'Ahias, Prophéte du Seigneur, qui lui avoit prédit qu'il ſeroit Roi, ſervoit le Dieu de ſes Peres, & déteſtoit ſes veaux d'or. Il continue dans ſon ſchiſme à le conſulter, & en reçoit de dures réponſes ſuivies d'un prompt effet. Il étoit notoire à tout le monde, que les veaux d'or de Jéroboam n'avoient été érigés que par une pure politique contre les maximes véritables de la Religion ; comme il a été expliqué ailleurs. Et enfin, il n'y avoit rien de plus évident que ce que diſoit Abia, fils de Roboam aux Schiſmatiques, pour les rappeller à l'unité de leurs freres : « Dieu, (qui a toujours été notre Roi) poſſéde encore le « Royaume par les enfans de David. Il eſt vrai que vous avez parmi « vous un grand Peuple, & les veaux d'or vos nouveaux dieux, que « Jéroboam a fabriqués. Mais vous avez rejetté les Sacrificateurs « du Seigneur, les enfans d'Aaron & les Lévites : (que vous-mêmes vous reconnoiſſiez avec nous, & à qui vous ſçavez bien que « Dieu a donné le Sacerdoce par Moyſe :) & vous vous êtes faits

3. Reg. XIV. 1, 2, & ſeq.

2. Paralip. XIII. 8.

Ibid. 9.

» des Sacrificateurs, comme les autres Peuples du monde : (sans » succeſſion, sans ordre de Dieu :) le premier venu eſt fait Sacrifi- » cateur. Pour nous, notre Seigneur, c'eſt Dieu même que nous » n'avons point abandonné : & nous perſiſtons à reconnoître les Sa- » crificateurs qu'il nous a donnés, qui ſont les enfans d'Aaron, & » les Lévites chacun en ſon rang. Ainſi Dieu eſt dans notre armée » avec ſes Sacrificateurs qu'il a établis. Enfans d'Iſraël, ne combat- » tez point contre le Seigneur votre Dieu : car cela ne vous ſera » point utile. » C'étoit ouvertement combattre contre Dieu, que d'innover ſi manifeſtement dans la Religion, & que d'en mépriſer tous les mouvemens qui reſtoient encore.

Politique, &c. Liv. VII.

2. Paralip. XIII. 10. Ibid. 12.

IV. Proposition. *Cette marque d'innovation eſt ineffaçable.*

Le long tems n'effaçoit point cette tache. On ſe ſouvenoit toujours de David & de Salomon, ſous qui toutes les Tribus étoient unies. On ne ſe ſouvenoit pas moins diſtinctement de Jéroboam qui les avoit ſéparées. Deux ou trois cens ans après le ſchiſme, Ezéchias diſoit encore aux Schiſmatiques : » Enfans d'Iſraël, retournez » au Seigneur Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob. » On leur parloit d'y retourner, comme à ceux qui s'en étoient ſéparés. » Ne » ſoyez point, pourſuivoit-il, comme vos peres & vos freres qui » ſe ſont retirés du Dieu de leurs peres. » On leur apprenoit à diſtinguer leurs derniers peres des premiers, dont on s'étoit ſéparé. » N'imitez pas vos peres, qui ſe ſont retirés des leurs. Suivez le Dieu » de vos peres, & remontez à la ſource. Venez à ſon Sanctuaire » qu'il a ſanctifié pour toujours. » (Ce n'étoit pas pour un tems que David & Salomon avoient fait le Temple en exécution de la Loi de Moyſe :) » Servez donc le Dieu de vos peres : » le Dieu de Salomon & de David, qui étoit, ſans conteſtation, celui de Moyſe, & celui d'Abraham.

2. Paralip. XXX. 6. Ibid. 7. Ibid. 8.

Le caractère du ſchiſme étoit d'avoir rompu cette chaîne. Cette marque d'innovation ſuit les Schiſmatiques de génération en génération ; & une tache de cette nature ne ſe peut jamais effacer.

V. Proposition. *La même marque eſt donnée pour connoître les Schiſmatiques ſéparés de l'Egliſe Chrétienne.*

Ainſi en eſt-il arrivé à tous ceux qui ont fait de nouvelles ſectes dans la Religion, & autant parmi les Chrétiens, que parmi les Juifs. L'Apôtre S. Jude leur a donné pour caractère « De ſe ſéparer eux- » mêmes. » Et il a expreſſément marqué que c'étoit là l'inſtruction

Ep. Jud. 19.

Digitized by Google

commune que tous les Apôtres avoient laiſſée aux Egliſes. » Pour
POLITIQUE, &c. LIV. VII. » vous, dit-il, mes bien-aimés, ſouvenez-vous des paroles de la
» prédiction des Apôtres : qu'il viendroit dans les derniers tems des
» trompeurs qui marcheroient, ſelon leurs déſirs, dans leurs impié-
Ep. Jud. 17, 18, 19. » tés. Pour les connoître ſans difficulté, voici leur marque : Ce
» ſont ceux, ajoûte-t-il, qui ſe ſéparent eux-mêmes. » C'eſt une tache ineffaçable : & les Apôtres qui craignoient pour les fidéles la ſéduction de ces trompeurs, ſe ſont accordés à en donner ce caractère ſenſible. Ils rompront avec tout le monde, ils renonceront à la Religion qu'ils trouveront établie, & s'en ſépareront. Ils ont toujours ſur le front ce caractère d'innovation, ſelon la prédiction des Apôtres.

Nulle héréſie ne s'en eſt ſauvée, quoi qu'elle ait pû faire. Ariens, Macédoniens, Neſtoriens, Pélagiens, Eutychiens, tous les autres, dans quelques ſiécles qu'ils aient paru, loin ou proche de nous, portent dans leur nom qui vient de celui de leur Auteur, la marque de leur nouveauté. On nommera éternellement Jéroboam, qui s'eſt ſéparé, & qui a fait pécher Iſraël. Le ſchiſme eſt toujours connu par ſon Auteur : la plaie ne ſe ferme pas par le tems : & pour peu qu'on y regarde de près, la rupture paroît toujours fraîche & ſanglante.

IV. PROPOSITION. *Il ne ſuffit pas de conſerver la ſaine Doctrine ſur les fondemens de la Foi : il faut en tout & par-tout être uni à la vraie Egliſe.*

Les Samaritains adoroient le vrai Dieu, qui étoit le Dieu de Jacob ; & ils attendoient le Meſſie. La Samaritaine déclare l'un & *Joan. IV. 20.* l'autre, lorſqu'elle dit au Sauveur : » Nos peres ont adoré dans
Ibid. 25. » cette montagne. Et un peu après : Le Chriſt va venir, & nous » apprendra toutes choſes. » Doctrine qu'on ſçait d'ailleurs avoir été commune aux Samaritains avec le Peuple de Dieu. Et néanmoins, parce qu'ils étoient ſéparés de Jéruſalem & du Temple, ſans communiquer à la vraie Egliſe, & à la tige du Peuple de Dieu ; cette
Ibid. 22. femme reçoit cette ſentence de la bouche du Fils de Dieu : » Vous » adorez ce que vous ne ſçavez pas : Pour nous, (pour nous au- » tres Juifs ;) nous adorons ce que nous ſçavons, & le ſalut vient » des Juifs. » C'eſt de nous que viendra le Chriſt ; c'eſt parmi nous qu'il le faut chercher, & il n'y a de ſalut que parmi les Juifs.

Ainſi en eſt-il de tout le ſchiſme ; & c'eſt en vain qu'on s'y glorifie d'avoir conſervé les fondemens du ſalut.

Digitized by Google

VII. PROPOSITION. *Il faut toujours revenir à l'origine.*

Quelque tems qu'ait duré un ſchiſme, il ne preſcrira jamais contre la vérité. Le ſchiſme de Samarie avoit ſa premiere origine dans celui de Jéroboam; & il y avoit près de mille ans qu'il ſubſiſtoit, quand le Fils de Dieu le réprouva par la ſentence qu'on vient d'entendre.

Les Chutéens, appellés depuis les Samaritains, avoient été introduits dans la terre des dix Tribus ſéparées, que les Aſſyriens en avoient chaſſés. Leur Religion naturelle étoit le culte des idoles; mais inſtruits par un Prêtre des Iſraëlites, ils y joignirent quelque choſe du culte de Dieu; ſuivant que le pratiquoient les Schiſmatiques. Ils étoient donc à leur place, & leur ſuccéderent; mais quoiqu'ils ſe ſoient corrigés dans la ſuite, & du faux culte des Iſraëlites, & de leurs idolâtries particulieres, ne rendant plus d'adoration ni de culte qu'au vrai Dieu: tout cela & le long tems de leur ſéparation fut inutile, & Jeſus-Chriſt a décidé qu'il n'y avoit de ſalut pour eux qu'en revenant à la tige. 4. *Reg.* XVII. 24, *& ſeq.*

VIII. PROPOSITION. *L'origine du Schiſme eſt aiſée à trouver.*

La connoiſſance de l'origine de celui des Samaritains dépendoit de certains faits qui étoient notoires; tel qu'étoit l'hiſtoire de Jéroboam, & de la premiere ſéparation des dix Tribus après le regne de David & de Salomon, où tout le Peuple étoit uni. Ce commencement ne s'oublie jamais; & on oublieroit auſſi-tôt ſon pere & ſa mere, que David, & Salomon, & Jéroboam, dont le dernier avoit ſéparé ce que les deux autres avoient conſervé dans l'union, qu'on avoit toujours gardée avant eux.

Ce mal ne ſe répare point. Après cent générations, on trouve encore le commencement, c'eſt-à-dire, la fauſſeté de ſa Religion. Ce qui rend ce commencement & la date du ſchiſme manifeſte dans toutes les ſectes ſéparées, qui ſont ou qui furent jamais; c'eſt qu'il y a toujours un point où l'on demeure court, ſans qu'on puiſſe remonter plus haut. Il n'en étoit pas ainſi du vrai Peuple, à qui la ſucceſſion de ſes Prêtres & de ſes Lévites rendoit témoignage: tout parloit pour lui, le Temple même & la Cité ſainte, dont il étoit en poſſeſſion de tout tems. Mais au contraire les Schiſmatiques de Samarie ne pouvoient jamais établir leur ſucceſſion, ni remonter juſqu'à la ſource, ni par conſéquent effacer la marque de la rupture. C'eſt pourquoi le Fils de Dieu prononce contr'eux la condamnation qu'on a ouie.

Digitized by Google

Tous les ſchiſmes ont la même marque. Encore que le Sacerdoce ou le miniſtère Chrétien ne ſuive pas la trace du ſang, comme celui de l'ancien Peuple ; la ſucceſſion n'en eſt pas moins aſſûrée. Les Pontifes, ou les Evêques du Chriſtianiſme ſe ſuivent les uns les autres ſans interruption, ni dans les ſiéges, ni dans la doctrine ; mais le Novateur qui change la Doctrine de ſon prédéceſſeur, il ſe fera remarquer par ſon innovation. Les Catéchiſmes, les Rituels, les Livres de Prieres, les Temples mêmes & les Autels, où ſon prédéceſſeur & lui-même, avant l'innovation, ont ſervi Dieu, porteront témoignage contre lui. C'eſt ce qui faiſoit dire à Jeſus-Chriſt : « Vous adorez ce que vous ne ſçavez pas. » Vous ne ſçavez pas l'origine, ni de la Religion, ni de l'alliance. » Pour nous, » (pour les Juifs, du nombre deſquels je ſuis,) nous adorons ce » que nous ſçavons. » Nous en connoiſſons l'origine juſqu'à la ſource de Moyſe & d'Abraham ; & le ſalut n'eſt que pour nous.

Joan. IV. 22.

IX. PROPOSITION. *Le Prince doit employer ſon autorité pour détruire dans ſon Etat les fauſſes Religions.*

Ainſi Aſa, ainſi Ezéchias, ainſi Joſias, mirent en poudre les Idoles que leurs Peuples adoroient. Il ne leur ſervit de rien d'avoir été érigés par les Rois : ils en abattirent les Temples & les Autels : ils en briſerent les vaiſſeaux qui ſervoient à l'idolâtrie : ils en brûlerent les bois ſacrés : ils en exterminerent les Sacrificateurs & les devins : & ils purgerent la terre de toutes ces impuretés. Leur zéle n'épargna pas les perſonnes les plus auguſtes, ou qui leur étoient les plus proches ; ni les choſes les plus vénérables, dont le Peuple abuſoit par un faux culte. Aſa ôta à ſa mere Maacha, fille d'Abſalon, la dignité qu'elle prétendoit ſe donner en préſidant au culte d'un Dieu infâme ; & pour la punir de ſon impiété, il fut contraint de la dépouiller de la marque de la royauté. On gardoit religieuſement le ſerpent d'airain, que Moyſe avoit érigé dans le déſert par ordre de Dieu. Ce ſerpent, qui étoit la figure de Jeſus-Chriſt, & un monument des miracles que Dieu avoit opérés par cette ſtatue, étoit précieux à tout le Peuple. Mais Ezéchias ne laiſſa pas de le mettre en piéces, & lui donna un nom de mépris ; parce que le Peuple en fit une Idole, & lui brûla de l'encens. Jehu eſt loué de Dieu pour avoir fait mourir les faux Prophétes de Baal, qui ſéduiſoient le Peuple ſans en laiſſer échapper un ſeul ; & en cela il ne faiſoit qu'imiter le zéle d'Elie. Nabuchodonoſor fit publier par tout ſon Empire un édit, où il reconnoiſſoit la gloire du Dieu d'Iſraël, & condam-

3. Reg. XV. 11, 12, 13. 4. Reg. XVIII. 4. 4. Reg. XXIII. 5, 6, 7, & ſeq. 2. Paralip. XIV. 2, 3, 4, 5 XV. 8. XXXIV. 1, 2, 3, & ſeq. 3. Reg. XV. 2, 13. 2. Par. XV. 16. Joan. III. 14. Nomb. XXI. 9. 4. Reg. XVIII. 4. 4. Reg. X. 25, 26, 30. IV. Reg. XVIII 40. Dan. III. 96, 98. Ibid. IV. 4, & ſeq. 34.

noit ſans miſéricorde à la mort ceux qui blaſphémoient ſon nom.

X. PROPOSITION. *On peut employer la rigueur contre les obſervateurs des fauſſes Religions : mais la douceur eſt préférable.*

» Le Prince eſt Miniſtre de Dieu. Ce n'eſt pas en vain qu'il porte » l'épée : quiconque fait mal, le doit craindre, comme le vengeur » de ſon crime. » Il eſt le protecteur du repos public, qui eſt appuyé ſur la Religion ; & il doit ſoutenir ſon Thrône, dont elle eſt le fondement, comme on a vû. Ceux qui ne veulent pas ſouffrir que le Prince uſe de rigueur en matiere de Religion, parce que la Religion doit être libre, ſont dans une erreur impie. Autrement il faudroit ſouffrir dans tous les ſujets & dans tout l'Etat, l'Idolâtrie, le Mahométiſme, le Judaïſme, toute fauſſe Religion : le blaſphême, l'Athéiſme même, & les plus grands crimes ſeroient les plus impunis. *Rom. XIII. 4.*

Ce n'eſt pourtant qu'à l'extrémité qu'il en faut venir aux rigueurs, ſur-tout aux dernieres. Abia étoit armé contre les rebelles & les Schiſmatiques d'Iſraël ; mais avant que de combattre, il fait précéder la charitable invitation que nous avons vûe. *II. Paralip. XIII. 9, & ſeq.*

Ces Schiſmatiques étoient abattus, & leur Royaume détruit ſous Ezéchias & ſous Joſias, & ces Princes étoient très-puiſſans. Mais ſans employer la force, Ezéchias envoya des Ambaſſadeurs dans toute l'étendue de ce Royaume. : » Depuis Bethſabée juſqu'à Dan, » pour les inviter en ſon nom, & au nom de tout le Peuple à la » Pâque, qu'il préparoit avec une magnificence royale. » Tout reſpire la compaſſion & la douceur dans les Lettres qu'il leur adreſſe. » Et quoique ceux de Manaſsès, d'Ephraim & de Zabu» lon, ſe mocquaſſent avec inſulte de cette invitation charitable » : il ne prit point de-là occaſion de les maltraiter, & il en eut pitié comme de malades. *2. Paralip. XXX. 5. & ſeq.*

» Ne vous endurciſſez pas, leur diſoit-il, contre le Dieu de vos » Peres : ſoumettez-vous au Seigneur, & venez à ſon Sanctuaire » qu'il a ſanctifié pour toujours : ſervez le Dieu de vos Peres, & ſa » colère ſe détournera de deſſus vous. Si vous retournez au Sei» gneur, vos freres & vos enfans que les Aſſyriens tiennent captifs, » trouveront miſéricorde devant leurs maîtres ; & ils reviendront » en cette terre : car le Seigneur eſt bon, pitoyable & clément ; & » il ne détournera pas ſa face de vous, ſi vous retournez à lui. *Ibid. 8, 9.* *4. Reg. XXIII. 15, 19.*

» Pour Joſias, il ſe contenta de renverſer l'autel de Béthel, que » Jéroboam avoit érigé contre l'autel de Dieu : & tous les autels *1. Paralip. XXXIV. 6.*

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. VII.

» érigés dans la ville de Samarie, & dans les Tribus de Manaſsès, » d'Ephraïm & de Siméon, juſqu'à Nepthali. » Mais il n'eut que de la pitié pour les enfans d'Iſraël, & ne leur fit aucune violence; ne ſongeant qu'à les ramener doucement au Dieu de leurs Peres, & faiſant faire d'humbles prieres pour les reſtes d'Iſraël & de Juda.

2. Paral. XXXIV. 12.

Les Princes Chrétiens ont imité ces exemples, mêlant ſelon l'occurrence la rigueur à la condeſcendance. Il y a de fauſſes Religions qu'ils ont cru devoir bannir de leurs Etats, ſous peine de mort; mais je ne veux expoſer ici que la conduite qu'ils ont tenue contre les ſchiſmes & les héréſies. Ils en ont ordinairement banni les Auteurs. Pour leurs Sectateurs, en les plaignant comme des malades, ils ont employé, avant toutes choſes, pour les ramener, de douces invitations. L'Empereur Conſtant, fils de Conſtantin, fit ſupporter aux Donatiſtes des aumônes abondantes; ſans y ajoûter autre choſe qu'une exhortation pour retourner à l'unité, dont ils s'étoient ſéparés par un aheurtement & une inſolence inouie. Quand les Empereurs virent que ces opiniâtres abuſoient de leur bonté, & s'endurciſſoient dans l'erreur, ils firent des Loix pénales, qui conſiſtoient principalement en des amendes conſidérables. Ils en vinrent juſqu'à leur ôter la diſpoſition de leurs biens, & à les rendre inteſtables. L'Egliſe les remercioit de ces Loix; mais elle demandoit toujours qu'on n'en vînt point au dernier ſupplice, que les Princes auſſi n'ordonnoient que dans le cas où la ſédition & le ſacrilége étoient unis à l'Héréſie. Telle fut la conduite du quatriéme ſiécle. En d'autres tems on a uſé de châtimens plus rigoureux: & c'eſt principalement envers les Sectes qu'une haine envenimée contre l'Egliſe, un aheurtement impie, un eſprit de ſédition & de révolte, portoit à la fureur, à la violence & au ſacrilége.

XI. PROPOSITION. *Le Prince ne peut rien faire de plus efficace pour attirer les Peuples à la Religion, que de donner bon exemple.*

Eccli. X. 2. » Tel qu'eſt le Juge du Peuple, tels ſont ſes Miniſtres: tel qu'eſt » le Souverain d'un Etat, tels en ſont les Citoyens.

4. Reg. XXII. 1, 2. 2. Paralip. XXXIV. 1, 2, 3. » Dès l'âge de huit ans le Roi Joſias marcha dans les voies de » ſon pere David, ſans ſe détourner ni à droit, ni à gauche. A ſeize » ans, & dans la huitiéme année de ſon regne, pendant qu'il étoit » encore enfant, il commença à rechercher (avec un ſoin particulier) le Dieu de ſon pere David. » A vingt ans, & à la douziéme année de ſon regne, il renverſa les Idoles, non-ſeulement dans tout ſon Royaume, mais encore dans tout le Royaume d'Iſraël;

Digitized by Google

d'Iſraël; qui étoit de l'ancien domaine de la Maiſon de David, quoiqu'alors aſſujetti par les Aſſyriens.

A la dix-huitiéme année de ſon regne, il renouvella l'Alliance de tout le Peuple avec Dieu, étant debout ſur le dégré du Temple, à la vûe de tout le Peuple: „ Qui jura ſolemnellement après lui de „ marcher dans toutes les voies du Seigneur: & tout le monde ac- „ quieſça à ce pacte. Il ôta donc de deſſus la terre & de toutes les ré- „ gions, non-ſeulement de Juda, mais encore d'Iſraël, toutes les „ abominations. Et il fit que tout ce qui reſtoit d'Iſraël, (& les dix „ Tribus autant que les autres) ſervirent le Seigneur leur Dieu. „ Durant tous les jours de Joſias, ils ne s'éloignérent point du Sei- „ gneur Dieu de leurs Peres. „ Tant a de force dans un Roi, l'exemple d'une vertu commencée dès l'enfance, & continuée conſtamment durant tout le cours de la vie.

4. *Reg.* XXII. 3. XXXIII. 2, 3, *&c.* 2. *Paralip.* XXXIV. 8, 29, 30, *&c.*

XII. PROPOSITION. *Le Prince doit étudier la Loi de Dieu.*

„ Quand le Roi ſera aſſis ſur le thrône de ſon Empire, il fera dé- „ crire en un volume la Loi du Deutéronome, (qui eſt l'abrégé de „ toute la Loi de Moyſe,) dont il recevra un exemplaire des ſa- „ crificateurs de la race de Lévi: & il l'aura avec lui, & il le lira „ tous les jours de ſa vie; afin qu'il apprenne à craindre le Seigneur „ ſon Dieu, & à garder ſes paroles. Il doit faire de la Loi de Dieu, „ la Loi fondamentale de ſon Royaume. „

Deut. XVII. 18, 19.

On voit ici deux grands préceptes pour les Rois. L'un de recevoir la Loi de Dieu des mains des Lévites, afin que la copie qu'ils en auront ſoit ſûre, ſans altération, & conforme à celle qui ſe liſoit dans le Temple. L'autre, de prendre ſon tems pour en lire ce qu'il pourra avec attention. Dieu ne lui ordonne pas d'en lire beaucoup à la fois; mais de ſe faire une habitude de la méditer, & de compter cette ſainte lecture parmi ſes affaires capitales. Heureux le Prince qui liroit ainſi l'Evangile; à la fin il ſe trouveroit bien récompenſé de ſa peine.

XIII. PROPOSITION. *Le Prince eſt exécuteur de la Loi de Dieu.*

C'eſt pourquoi l'une des principales cérémonies du Sacre des Rois de Juda, étoit de lui mettre en main la Loi de Dieu. „ Ils „ prirent le fils du Roi, & ils lui mirent le Diadême ſur le front, „ & la Loi de Dieu à la main; & le Pontife Joïada l'oignit avec ſes „ enfans, & ils criérent: Vive le Roi. „ Qu'il vive en employant ſa Puiſſance pour faire ſervir Dieu qui la lui donne, & qu'il tienne la main à l'exécution de ſa Loi.

2. *Paralip.* XXIII. 22.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. VII.

C'eſt ce que David lui preſcrit par ces paroles : „ Maintenant ô „ Rois, entendez : inſtruiſez-vous, arbitres de la terre : ſervez le „ Seigneur en crainte. „ Servez-le comme tous les autres ; car vous êtes comme tous les autres ſes ſujets ; mais ſervez-le comme Rois, dit S. Auguſtin, en faiſant ſervir à ſon culte votre Puiſſance royale, & que vos Loix ſoutiennent les ſiennes.

Pſ. II. 10.

De-là vient que les Loix des Empereurs Chrétiens, & en particulier celles de nos anciens Rois, Clovis, Charlemagne, & ainſi des autres, ſont pleines de ſévères ordonnances contre ceux qui manquoient à la Loi de Dieu : & on les mettoit à la tête, pour ſervir de fondement aux Loix politiques. De quoi nous verrons peut-être un plus grand détail.

XIV. PROPOSITION. *Le Prince doit procurer que le Peuple ſoit inſtruit de la Loi de Dieu.*

2. Par. XVII. 7, 8, 9.

„ A la troiſiéme année de ſon regne, Joſaphat envoya les Grands „ du Royaume, & avec eux pluſieurs Lévites, & deux Prêtres : & „ ils enſeignoient le Peuple, ayant en main le Livre de la Loi du „ Seigneur : & ils alloient par toutes les villes du Royaume de Juda, „ & ils inſtruiſoient le Peuple. „

Le Prince ne doit regner que pour le bien du Peuple, dont il eſt le pere, & le juge. Et ſi Dieu a ordonné auſſi expreſſément aux Rois d'écrire eux-mêmes le Livre de la Loi, d'en avoir toujours avec eux un exemplaire authentique, de le lire tous les jours de leur vie, comme nous l'avons déja remarqué : on ne peut douter que ce ne ſoit principalement pour les rendre capables d'en inſtruire leurs Peuples, & de leur en procurer l'intelligence. Comme fit le vaillant & pieux Roi Joſaphat.

Quel ſoin, quel empreſſement ne voyons-nous pas encore dans le Roi Joſias, d'écouter cette Loi, & d'en faire lui-même la lecture au Peuple ; auſſi-tôt que le Grand-Prêtre Helcias lui eut remis entre les mains l'exemplaire authentique du Deutéronome, qui avoit été égaré dès les premieres années du regne de l'impie Manaſſès ſon ayeul, & que ce Pontife venoit de retrouver dans le Temple du Seigneur : „ Le Roi ayant fait aſſembler tous les anciens de Juda, & „ de Jéruſalem ; il monta au Temple du Seigneur accompagné de „ tous les hommes de Juda & des Citoyens de Jéruſalem, des Prê- „ tres, des Lévites, des Prophétes, & de tout le Peuple, depuis le „ plus petit juſqu'au plus grand. Ils ſe mirent tous à écouter dans „ la maiſon du Seigneur : & le Roi leur lut toutes les paroles de ce

4. Reg. XXIII. 1, 2. 2. Paralip. XXXIV. 29, 30.

Digitized by Google

„ Livre de l'alliance, qui avoit été trouvé dans la maiſon du Sei-
„ gneur. „

L'Ecriture nous fait aſſez entendre, qu'on devoit imputer la principale cauſe des déſordres & des impiétés auſquels s'étoient abandonnés les Rois de Juda, prédéceſſeurs de Joſias, auſſi-bien que la juſte vengeance que le Seigneur alloit exercer ſur eux, à la négligence qu'ils avoient eu de s'inſtruire de la Loi de Dieu, & à l'ignorance profonde de cette Loi où ils avoient laiſſé tomber le Peuple. „ Car, dit ce Prince, la colère du Seigneur s'eſt embraſée contre 4. *Reg.* XXII. 13. 2. *Paralip.* XXXIV. 21.
„ nous, & eſt prête de fondre ſur nos têtes; parce que nos Peres
„ n'ont point écouté les paroles du Seigneur, & n'ont point accom-
„ pli ce qui a été écrit dans ce Livre. „

En effet, leur négligence avoit été portée à un tel excès, que ces Rois avoient laiſſé égarer l'exemplaire authentique du Deutéronome, que Moyſe avoit mis en dépôt à côté de l'arche d'Alliance, & qui fut retrouvé du tems de Joſias.

Ce fut auſſi ſans doute pour récompenſer le zéle dont fut rempli ce ſaint Roi en cette mémorable occaſion, que Dieu l'exempta expreſſément de la ſentence terrible qu'il avoit prononcée contre les Rois de Juda. „ Quant au Roi de Juda qui nous a envoyés ici, pour 4. *Reg.* XXII. 18. 19. 20. 2. *Paralip.* XXXIV. 26. 27. 28.
„ prier & pour conſulter le Seigneur, répondit aux envoyés de
„ Joſias la Prophéreſſe Olda inſpirée de Dieu. Voici ce que dit
„ le Seigneur Dieu d'Iſraël : Parce que vous avez écouté les paro-
„ les de ce Livre, (que vous en avez pénétré le ſens, que vous en
„ avez inſtruit votre Peuple,) que votre cœur en a été attendri ;
„ que vous vous êtes humilié devant moi en attendant les maux
„ dont j'ai menacé Jéruſalem & ſes habitans : je vous ai auſſi exaucé,
„ dit le Seigneur. Je vous ferai repoſer avec vos Peres, & vous ſe-
„ rez mis en paix dans votre tombeau, & vos yeux ne verront point
„ tous les malheurs que je dois faire tomber ſur cette ville & ſur ſes
„ habitans. „ Juſte récompenſe de la ſainte ardeur qu'eut ce Prince pieux d'écouter la Loi de Dieu, de s'y rendre attentif, & d'en avoir procuré l'intelligence à ſon Peuple.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. VII.

ARTICLE IV.

Erreurs des Hommes du monde, & des Politiques, ſur les affaires & les exercices de la Religion.

I. PROPOSITION. *La fauſſe politique regarde avec dédain les affaires de la Religion ; & on ne ſe ſoucie ni des matieres qu'on y traite, ni des perſécutions qu'on fait ſouffrir à ceux qui la ſuivent. Premiere erreur des Puiſſances, & des Politiques du monde.*

IL n'y a rien de plus bizarre, que les jugemens des hommes d'Etat, & des Politiques ſur les affaires de la Religion.

La plûpart les traitent de bagatelles & de vaines ſubtilités. Les Juifs amenoient S. Paul avec une haine obſtinée, au Tribunal de
Act. XVIII. 12, 13. Gallion, Proconſul d'Achaïe, & lui diſoient : „Que cet homme „vouloit faire adorer Dieu, contre ce que la Loi en avoit réglé.„ Ils croyoient avoir attiré ſon attention, par une accuſation ſi grieve
Ibid. 14, 15. & ſi ſérieuſe. „Mais Paul n'eut pas plûtôt ouvert la bouche (pour „ſa défenſe,) que le Proconſul l'interrompit, & du haut de ſon „Tribunal : S'il s'agiſſoit, dit-il, aux Juifs, de quelque injuſtice, „& de quelque mauvaiſe action, je vous donnerois tout le tems „que vous ſouhaiteriez. Mais pour les queſtions de mots, & de „noms, & de diſputes ſur votre Loi, faites-en comme vous vou„drez : je ne veux point être juge de ces choſes.„ Il ne dit pas, Elles ſont trop hautes, & paſſent mon intelligence : il dit que tout cela n'eſt que diſputes de mots, & vaines ſubtilités ; indignes d'être portées à un jugement ſérieux, & d'occuper le tems d'un Magiſtrat.

Les Juifs voyant que ce Juge ſe mettoit ſi peu en peine de leurs plaintes, & ſembloient abandonner Paul, & ſon Compagnon à leur
Ibid. 17. fureur, „ſe jettérent ſur Soſthènes, & le battoient„ (ſans aucun reſpect pour le Tribunal d'un ſi grand Magiſtrat,) „Et Gallion ne „ſe mettoit point en peine de tout cela.„ Tout lui paroiſſoit bagatelles, dans ces diſputes de Religion ; & une ardeur imprudente de gens entêtés de choſes vaines.

II. PROPOSITION. *Autre erreur des Grands de la Terre ſur la Religion : ils craignent de l'approfondir.*

Act. XXIV. 22. D'autres ſembloient prendre la choſe plus ſérieuſement. „Félix

„Gouverneur de Judée, étoit très-bien informé de cette voie, „ c'eſt-à-dire, du Chriſtianiſme. C'eſt pourquoi entendant Paul diſcourir de la juſtice, que les Magiſtrats devoient rendre avec tant de Religion, de la chaſteté, qu'on devoit garder avec tant de ſoin & de précaution, (parole ſi dure aux mondains, qui n'aiment que leurs plaiſirs,) & du Jugement à venir, où Dieu demanderoit compte de toutes ces choſes avec une ſévérité implacable; pour ne point trop approfondir des matiéres ſi déſagréables, quoiqu'il ne pût s'empêcher d'en être effrayé: Félix lui dit: „C'en eſt aſſez pour maintenant, „je vous appellerai en un autre tems plus commode.„ Des objets qui l'occupoient davantage diſſipoient ces frayeurs: l'avarice le dominoit, & il ne mandoit plus S. Paul, „que dans l'eſpérance qu'il „lui donneroit de l'argent, le laiſſant captif durant deux ans: & per„mettant néanmoins à tous ſes amis de le voir.„ *Act. XXIV. 25.* *Ibid. 26.*

III. PROPOSITION. *Autre procédé des gens du monde, qui prennent la Religion pour une folie, ſans aucun ſoin de faire juſtice, ou d'empêcher les vexations qu'on fait à l'innocence.*

Feſtus nouveau Gouverneur, envoyé à la place de Félix, étoit à peu près dans le ſentiment de Gallion, ſinon qu'il pouſſoit encore la choſe plus loin. Le Roi Agrippa, & la Reine Bérénice, celle qui depuis fut ſi célébre par la paſſion que Tite eût pour elle, déſiroit beaucoup d'entendre S. Paul; & Feſtus leur en voulut donner le plaiſir dans une Aſſemblée ſolemnelle, qu'on tint exprès pour cela avec grande pompe. „Au reſte, diſoit-il au Roi, je n'ai rien trouvé „de mal en cet homme, mais il y avoit entre lui & les Juifs qui me „l'amenoient, des diſputes ſur leurs ſuperſtitions; & ſur un cer„tain Jeſus qui étoit mort, & dont Paul aſſûroit qu'il étoit vivant.„ Ces gens occupés du monde & de leur grandeur, traitoient ainſi les affaires de la Religion, & du ſalut éternel, ſans même daigner s'informer de faits auſſi importans, & auſſi extraordinaires que ceux qui regardoient le Fils de Dieu; car tout cela ne faiſoit rien à leurs intérêts, ni à leurs plaiſirs, ou aux affaires du monde. Comme S. Paul eût pris la parole, & qu'il commençoit à entrer dans le fond des queſtions; Feſtus l'interrompit, & ſans reſpecter la préſence du Roi & de la Reine, ni attendre leur Jugement & celui de l'Aſſemblée; il lui cria à haute voix: „Paul, vous êtes fol, trop d'étude „vous a tourné l'eſprit.„ *Act. XXV. 1, 2, &c.* *Ibid. 13, 14, 19, 22, 23, 25.* *Act. XXVI. 1, 2, & ſeq.* *Ibid. 24.*

On voit par-là, que quelque équitable que parût Feſtus envers S. Paul, lorſqu'il demeure d'accord „qu'il ne l'a point trouvé *Act. XXV. 18, 25. XXVI. 32.*

POLITIQUE, &c. LIV. VII.

„ criminel; & qu'on l'auroit pu renvoyer, s'il n'avoit point appellé à „ l'Empereur: „ Il entroit dans ce ſentiment un ſecret mépris du fond de la choſe, que Feſtus ne jugeoit pas aſſez importante pour en faire la matiere d'un Jugement, ou mériter que l'Empereur en prît connoiſſance. La ſeule affaire qu'il trouvoit ici, étoit de ſçavoir ce qu'il en manderoit à l'Empereur: Je ne ſçai, dit-il, qu'en écrire au „ Maître. „ Et il avoit peur qu'on ne crût qu'il lui renvoyoit des affaires tout-à-fait frivoles. Car de l'informer des miracles, ou de la Doctrine de J. C. ou de Paul, & d'examiner les prophéties, où l'Apôtre mettoit ſon fort; ou enfin de parler ſérieuſement de l'affaire du ſalut éternel, il n'en étoit pas queſtion.

Act. XXV. 26.

Cependant cet homme équitable qui ne vouloit point condamner S. Paul, ne craignoit pas de le livrer à ſes ennemis. Car au lieu de le juger à Céſarée, où tout étoit diſpoſé pour cela, & le renvoyer auſſitôt; il propoſa de le tranſporter à Jéruſalem, pour faire plaiſir aux Juifs, qui avoient fait un complot pour le tuer, ou ſur le chemin, ou bien dans Jéruſalem, où tout le Peuple étoit à eux. Ce qui obligea S. Paul de dire à Feſtus: „ Je n'ai fait aucun tort aux „ Juifs, comme vous le ſçavez parfaitement: perſonne ne me peut „ livrer à eux. J'appelle à Céſar, & c'eſt à ſon Tribunal que je dois „ être jugé. „

Act. XXV. 9, 10, 11.

Voici donc tout ce que Feſtus trouvoit de réel, & de ſérieux dans cette affaire; faire plaiſir aux Juifs, contenter la curioſité d'Agrippa, & réſoudre ce qu'il falloit écrire à l'Empereur. Quand on alloit plus avant, & qu'on vouloit examiner le fond, on étoit fol.

IV. PROPOSITION. *Autre erreur: Les égards humains font que ceux qui ſont bien inſtruits de certains points de Religion, n'en oſent ouvrir la bouche.*

Agrippa qui étoit Juif, attaché à ſa Religion, & bien inſtruit des prophéties, agiſſoit plus ſérieuſement. S. Paul qui le connut, le prit à témoin des faits qu'il avançoit touchant J. C. Et lorſque Feſtus lui cria qu'il étoit fol: „ Non, non, dit-il, très-excellent „ Feſtus, je ne ſuis pas fol, le Roi ſçait la vérité de ce que je dis, & „ je parle hardiment devant lui. Car tout cela ne s'eſt point paſſé „ dans un coin, mais aux yeux de tout le Public. „ Puis adreſſant la parole au Roi lui-même: „ O Roi Agrippa, dit-il, ne croyez-vous „ pas aux Prophétes? je ſçai que vous y croyez. „ S. Paul vouloit l'engager à dire de bonne foi devant Feſtus & les Romains, ce qu'il ſçavoit ſur ce ſujet-là; & il devoit ce témoignage à des Payens.

Act. XXVI. 24, 25, 26.

Ibid. 27.

Digitized by Google

Mais il ne fait qu'éluder: & ſans rien dire de tant de merveilles qui s'étoient paſſées en Judée, ni même oſer témoigner ce qu'il croyoit des prophéties, où il étoit tant parlé du Chriſt, il ſe contenta de répondre à S. Paul, par maniere de raillerie: „ Peu s'en faut que vous „ ne me perſuadiez d'être Chrétien. „ *Act. XXVI. 28.*

Voilà ce que penſoient les Grands de la Terre, les Rois, & tous les hommes du monde, ſur la grande affaire de ce tems-là, qui étoit celle de J. C. On ne vouloit ni la ſçavoir, ni l'approfondir, ni dire ce que l'on en ſçavoit. Qui peut, après cela, s'étonner de ce qu'on en trouve ſi peu de choſe dans les Hiſtoires prophanes?

V. PROPOSITION. *Indifférence des Sages du monde ſur la Religion.*

Mais il n'y eut rien alors de plus merveilleux que les Athéniens. Athènes étoit de tout tems le ſiége de la politeſſe, du ſçavoir, & de l'eſprit: les Philoſophes y triomphoient, & depuis qu'aſſujettie aux Romains elle n'avoit plus à traiter de la paix & de la guerre, ni des affaires d'Etat, elle s'étoit toute tournée à la curioſité: „ En ſorte *Act. XVII.* „ qu'on n'y penſoit à autre choſe, qu'à dire ou à oüir quelque nou- *21.* „ veauté, ſur-tout en matiere de Doctrine. S. Paul y étant arrivé, il „ ſe trouvoit dans le Lycée avec les Philoſophes Stoïciens & Epi- „ curiens. Il diſcouroit avec eux. Les uns diſoient: Que veut dire *Ibid. 18.* „ ce diſcoureur? Et les autres: C'eſt aſſûrément un homme qui s'eſt „ entêté de nouvelles Divinités, (ou comme ils parloient) de nou- „ veaux Démons. „ Ils ſe ſouvenoient, que parmi eux on avoit fait une pareille accuſation à Socrate: & ils s'en tenoient toujours à leurs anciennes idées. Sur cela on le mena à l'Aréopage, la plus célébre *Ibid. 19.* Compagnie de toute la Gréce: ſans autre vûe que de contenter la *& ſeq.* curioſité des Athéniens, & on tint pour cela le Sénat exprès. Paul fut écouté, tant qu'il débita les grands principes de la Philoſophie: & la Gréce fut bien aiſe de lui entendre citer ſi à propos ſes Poëtes. Mais depuis qu'il vint au principal, qui étoit de leur annoncer J. C. reſſuſcité, & les miracles que Dieu avoit faits, pour montrer que ce J. C. étoit celui qu'il avoit choiſi pour déclarer ſa volonté aux hommes: „ Les uns ſe moquérent de Paul: „ Les autres plus polis *Ibid. 32.* à la vérité, mais au fond ni mieux diſpoſés, ni moins indifférens, lui dirent honnêtement: „ Nous vous entendrons une autre fois ſur *Ibid. 32,* „ cette matiere. Et Paul ſortit ainſi du milieu d'eux. „ En pénétrant *33.* davantage, l'affaire fût devenue ſérieuſe: il eût fallut tout de bon ſe convertir: & le monde ne vouloit ſonger qu'à ſa curioſité, & à ſon plaiſir.

Digitized by Google

Politique, &c. Liv. VII.

On en avoit uſé de même dès le commencement envers J. C. Hérodes à qui Pilate l'avoit renvoyé, ne vouloit voir que des miracles : & il auroit ſouhaité qu'un Dieu employât ſa toute-puiſſance pour le divertir. Parce qu'il ne voulut pas lui faire un jeu des ouvrages de ſa puiſſante main ; il le mépriſa, & le renvoya comme un fol avec un habit blanc dont il le revêtit.

Luc. XXIII. 8, 11.

Joan. XVIII. 37. Pilate ne fit pas mieux. Comme Jeſus lui eut dit : „ Je ſuis né, & „ je ſuis venu dans le monde afin de rendre témoignage à la Vérité. „ Parole profonde, où il vouloit lui apprendre à chercher la Vérité de Dieu. Il lui repartit : „ Et qu'eſt-ce que la Vérité ? „ Après quoi il leva le ſiége ſans s'en informer davantage ; comme s'il eût dit : La Vérité ? dites-vous ? & qui la ſçait ? Ou, que nous importe de la ſçavoir cette Vérité qui nous paſſe ? Les mondains, & ſur-tout les Grands ne s'en ſoucient guère ; & ils n'ont à cœur que les plaiſirs, & les affaires.

Ibid. 38.

Nous ne ſommes pas meilleurs que tous ceux dont nous venons de parler : & ſi nous ne mépriſons pas ſi ouvertement J. C. & ſa Doctrine, quand il en faut venir au ſérieux de la Religion, c'eſt-à-dire, à la pratique, & à ſacrifier ſon ambition ou ſon plaiſir à *Dieu* & à ſon ſalut, nous nous rions ſecrettement de ceux qui nous le conſeillent : & la Religion ne nous eſt pas moins un jeu, qu'aux Infidéles.

VI. Proposition. *Comment la Politique en vint enfin à perſécuter la Religion, avec une iniquité manifeſte.*

Si on n'eût fait que diſcourir de la Religion, comme d'une matiere curieuſe, le monde ne l'auroit peut-être pas perſécutée : mais comme on vit qu'elle condamnoit ceux qui ne la ſuivoient pas, les intérêts s'en mêlérent. Les Phariſiens ne purent ſouffrir qu'on décriât leur avarice, ni qu'on vînt ruiner la domination qu'ils uſurpoient ſur les conſciences. Ceux qui faiſoient des Idoles, & les autres qui profitoient parmi les Payens du culte ſuperſtitieux, animoient le Peuple. On ſe ſouvint „ que Diane étoit la grande „ Déeſſe des Ephéſiens : quand on vit qu'en la décriant, la Majeſté „ de ſon Temple que tout le monde révéroit, „ & enſemble la grande conſidération, & le grand profit qui venoit de ce côté-là aux particuliers & au Public, s'en alloit à rien.

Act. XIX. 27, 28.

Ibid. 25, 26.

Rome elle-même ſe fâcha qu'on voulût décrier ſes Dieux à qui elle ſe perſuadoit qu'elle devoit ſes victoires. Les Empereurs s'irritérent de ce qu'on ne vouloit plus les adorer. La politique Romaine décida

décida qu'il s'en falloit tenir à la Religion ancienne: & qu'y souffrir du changement, c'étoit l'exposer à sa ruine. On voulut s'imaginer des séditions, des révoltes, des guerres civiles, dans l'établissement du Christianisme; encore que l'expérience fît voir, qu'en effet la Religion s'établissoit, sans même que les persécutions, quelque violentes qu'elles fussent, excitassent, je ne dis pas aucun mouvement & aucune désobéissance; mais même aucun murmure dans les Chrétiens. Mais le monde superbe & corrompu ne vouloit pas se laisser convaincre d'ignorance & d'aveuglement; ni souffrir une Religion qui changeoit la face du monde.

VII. PROPOSITION. *Les esprits foibles se moquent de la piété des Rois.*

Michol, femme de David, nourrie dans le faste & sans piété avec son pere Saül, quand elle vit le Roi son mari tout transporté devant l'Arche qu'il faisoit porter dans Sion avec une pompe royale: le mépriſa en son cœur. „ Qu'il étoit beau, disoit-elle, de voir le » Roi d'Israël avec les servantes, marchant nud comme un bâteleur! » Ne faisoit-il pas là un beau personnage? » Mais David quoiqu'il l'aimât tendrement lui répondit: » Vive le Seigneur, qui m'a élevé » plûtôt que votre Pere & sa Maison: Je m'humilierai encore plus » que je n'ai fait devant lui, & je serai mépriſable à mes yeux, & » je tiendrai à gloire de m'humilier comme vous disiez avec les ser- » vantes. »

2. Reg. VI. 16, 20.

Ibid. 21, 22.

Il ne faut point laisser dominer cet esprit de raillerie dans les Cours, sur-tout dans les femmes, quand même elles seroient Reines: puisque c'est là au contraire ce qu'on doit le plus réprimer. Dieu récompensa la piété de David: & punit Michol par une éternelle stérilité.

Ibid. 23.

VIII. PROPOSITION. *Le sérieux de la Religion connu des grands Rois. Exemple de David.*

L'Arche étoit dans l'ancien Peuple le symbole de la présence de Dieu, bien inférieur à celui que nous avons dans l'Eucharistie: & néanmoins la dévotion de David pour l'Arche étoit immense. Quand il la fit transporter en Sion, il fit au Peuple de grandes largesses en l'honneur d'un jour si solemnel. » On immoloit des victi- » mes (tout le long du chemin où passoit l'Arche.) Elle marchoit » au son des trompettes, des tambours, & des hautbois, & de tou- » te sorte d'instrumens de musique. » Le Roi dépouillé de l'habit

2. Reg. VI. 13, & seq. 1. Par. XV. 25, & seq.

royal qu'il n'osa porter devant Dieu : « Et revêtu simplement d'une
POLITIQUE, &c. LIV. VII. « tunique de lin, alloit après, avec tout le Peuple & ses Capitaines « en grande joie ; joüant de sa lyre, & dansant de toutes ses forces : « dans le transport où il étoit. » C'étoit des cérémonies que le tems autorisoit.

Dans une occasion plus lugubre, lorsqu'en punition de son péché il fuyoit devant Absalon, nous avons vû qu'on lui apporta l'Arche, comme la seule chose qui lui pouvoit donner de la consolation. Mais il ne se jugea pas digne de la voir en l'état où il étoit ; où
3. Reg. XV. 25. Dieu le traitoit comme un pécheur. « Hé ! dit-il, si je trouve grace « devant le Seigneur, (après ces jours de châtimens) il me la montrera un jour en son Tabernacle. » C'étoit là le plus cher objet de ses vœux. Et durant le tems de Saül, banni de son Pays & des saintes Assemblées du Peuple de Dieu, il ne soupiroit qu'après l'Arche. Grand exemple pour faire connoître, ce qu'on doit sentir en présence de l'Eucharistie ; dont l'Arche n'étoit qu'une figure imparfaite.

IX. PROPOSITION. *Le Prince doit craindre trois sortes de fausse piété : & premiérement la piété à l'extérieur, & par politique.*

Deux raisons doivent faire craindre au Prince de donner trop à l'extérieur, dans les exercices de la piété. La premiere, parce qu'il est un personnage public : par conséquent composé & peu naturel, s'il n'y prend garde, par les grands égards qu'il doit avoir pour le public, qui a les yeux attachés sur lui. Secondement, parce qu'en effet la piété est utile à établir la domination : de sorte qu'insensiblement le Prince pourroit s'accoutumer à la regarder de ce côté-là. Ainsi Saül disoit à Samuel qui l'abandonnoit, & ne vouloit plus assis-
1. Reg. XV. 30. ter avec lui au Sanctuaire de Dieu devant tout le Peuple : « J'ai mal « fait ; mais honorez-moi devant Israël, & devant les Sénateurs de « mon Peuple ; & retournez avec moi pour adorer le Seigneur vo« tre Dieu. » Il ne vouloit plus l'appeller le sien ; & peu soigneux de la Religion, il ne songeoit plus qu'à garder les dehors par politique.

Ainsi les Rois d'Israël se montroient quelquefois pieux contre Baal, & ses idoles. Mais ils se gardoient bien de détruire les veaux
3. Reg. XII. 26, 27, 28. d'or, que Jéroboam avoit érigés pour y attacher le Peuple. « Car, « il avoit dit en lui-même : Le Royaume retournera à la Maison de « David, si ce Peuple monte toujours à Jérusalem dans la Maison « du Seigneur, pour y offrir les sacrifices. Le cœur de ce Peuple se

Digitized by Google

» tournera vers Roboam, Roi de Juda, & ils me feront mourir, & » ils retourneront à lui. Ainſi par un conſeil médité, il fit deux veaux » d'or : & il leur dit : Ne monte plus à Jéruſalem, ô Iſraël, voilà tes » Dieux, qui t'ont tiré de la terre d'Egypte. »

Ainſi Jéhu maſſacra tous les Sacrificateurs de Baal, & il en briſa la ſtatue, & il mit le feu dans ſon Temple. Et comme s'il eût voulu s'acquitter de tous les devoirs de la Religion ; il prend dans ſon chariot le ſaint homme Jonadab, fils de Réchab, pour être témoin de ſa conduite. » Venez, lui dit-il, & voyez mon zéle pour le Sei- 4. Reg. X. » gneur. Mais il ne ſe retira pas des péchés de Jéroboam, ni des 15, 28, 29. » veaux d'or, qu'il avoit dreſſés à Béthel & à Dan. » La raiſon d'Etat ne le vouloit pas.

Telle eſt la Religion d'un Roi politique. Il fait paroître du zéle dans les choſes qui ne bleſſent pas ſon ambition, & il ſemble même vouloir contenter les plus gens de bien ; mais la fauſſe politique l'empêche de pouſſer la piété juſqu'au bout. Joachaz un des Succeſſeurs de Jéhu dans le Royaume d'Iſraël, ſembla vouloir aller plus loin. » Dieu avoit livré Iſraël à Hazaël, Roi de Syrie, & à ſon fils Béna- 4. Reg. XIII. » dad : & Joachaz pria le Seigneur qui écouta ſa voix ; car il eut pitié 3, 4, 5. » d'Iſraël, que ces Rois avoient réduit à l'extrémité. » Mais Joachaz qui ſembloit vouloir retourner à Dieu de tout ſon cœur dans ſa pénitence, n'eut pas la force d'abattre ces veaux d'or, qui étoient le ſcandale d'Iſraël : » Et il ne ſe retira pas des péchés de Jéroboam : Dieu Ibid. 6, 7. » auſſi l'abandonna. Et le Roi de Syrie fit de lui & de ſon Peuple, » comme on fait de la poudre qu'on ſecoue dans la batture. »

Tout cet extérieur de piété n'eſt qu'hypocriſie : & il eſt familier aux Princes ruſés, qui ne ſongent qu'à amuſer le Peuple par les apparences. Ainſi Hérode, ce vieux & diſſimulé politique, faiſant ſemblant d'être zélé pour la Loi des Juifs, juſqu'à rebâtir le Temple avec une magnificence qui ne cédoit rien à celle de Salomon : en même tems il élevoit des Temples à Auguſte.

Et on ſçait ce qu'il voulut faire contre Jeſus-Chriſt. A ne regarder que l'extérieur, il ne déſiroit rien tant que d'adorer avec les Ma- Matth. II. ges ce Roi des Juifs, nouveau né. Il aſſembla le Conſeil Eccléſia- 3, 4, & ſeq. ſtique, comme un homme qui ne vouloit autre choſe que d'être éclairci des Prophéties ; mais tout cela pour couvrir le noir deſſein d'aſſaſſiner le Sauveur, que le titre de Roi des Juifs rendoit odieux à ſon ambition ; encore que la maniere dont il voulut paroître aux hommes, montrât aſſez que ſon Royaume n'étoit pas de ce monde.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. VII.

X. PROPOSITION. *Seconde espèce de fausse piété : la piété forcée, ou intéressée.*

Telle étoit celle d'Holopherne, lorsqu'il disoit à Judith : » Votre » Dieu sera mon Dieu, s'il fait pour moi ce que vous promettez. » C'est-à-dire, tant de victoires. Les ambitieux adoreront qui vous voudrez, pourvû que leur ambition soit contente.

Judith. XI. 21.

Marc. VI. 20. Luc. III. 19.

» Hérode craignoit S. Jean qui le reprenoit, (avec une force in- » vincible :) car il sçavoit que c'étoit un homme saint, & juste, & il » faisoit plusieurs choses par son avis, & il l'écoutoit volontiers. » Car nous avons vû que ces politiques veulent quelquefois contenter les gens de bien. Mais tout cela n'étoit qu'artifice, ou terreur superstitieuse ; puisqu'il craignoit tellement S. Jean, qu'après lui avoir fait couper la tête, il craignoit encore : » Qu'il ne fût ressuscité des » morts, pour le tourmenter. »

Ibid. Marc. VI. 26.

2. Mach. IX. 11, 12, & seq.

Ecoutez un Antiochus, ce superbe Roi de Syrie. » Il est juste, » dit-il, d'être soumis à Dieu, & qu'un mortel n'entreprenne pas de » s'égaler à lui. Et il ne parle que d'égaler aux Athéniens les Juifs, » qu'il ne jugeoit pas dignes seulement de la sépulture : & d'affran- » chir Jérusalem, qu'il avoit si cruellement opprimée ; combler de » dons le Temple qu'il avoit dépouillé : & enfin de se faire Juif. » Mais c'est qu'il sentoit la main de Dieu, à laquelle il s'imaginoit se pouvoir soustraire par toutes ces vaines promesses. Dieu mépriſa sa pénitence forcée : » Et ce méchant demandoit la miséricorde, qu'il » ne devoit pas obtenir. »

Ibid. 13.

Euseb. Hist. Eccl. lib. VII. cap. 16, 17. & lib. IX. cap. 10. Lactant. de Mort. persec.

Galère Maximien, & Maximin, les deux plus cruels persécuteurs de l'Eglise des Chrétiens, moururent avec un aveu aussi forcé & aussi vain de leur faute : & avant que de les livrer au dernier supplice, Dieu leur fit faire amende honorable à son Peuple, qu'ils avoient si long-tems tyrannisé.

XI. PROPOSITION. *Troisiéme espèce de fausse piété : la piété mal entendue, & établie où elle n'est pas.*

1. Reg. XV. 18, & seq.

» Va & passe au fil de l'épée ce méchant Peuple d'Amalec : & » ne réserve rien de cette Nation impie, que j'ai dévouée à la ven- » geance, dit le Seigneur à Saül. Et ce Prince sauva du butin les » brebis & les bœufs, pour les immoler au Seigneur. Mais Samuel » lui dit : Sont-ce des victimes ou des sacrifices que le Seigneur » demande : & non pas qu'on obéisse à sa voix ? L'obéissance vaut » mieux que le sacrifice ; & il est meilleur d'obéir, que d'offrir la » graisse des béliers ; car désobéir, c'est comme qui consulteroit » les devins ; & ne se soumettre pas, c'est le crime d'idolâtrie. »

Digitized by Google

La Sentence partit d'en-haut. » Dieu t'a rejetté, dit Samuel; & » tu ne ſeras plus Roi. »

Hérode, qui fit mourir S. Jean-Baptiſte, au milieu de ſes plus grands crimes, n'étoit pas ſans quelques ſentimens de Religion. Il mit en priſon le ſaint Précurſeur, qui le reprenoit hautement de ſon inceſte. » Mais en même tems nous avons vû qu'il le craignoit, » ſçachant que c'étoit un homme juſte & ſaint: qu'il le faiſoit venir » ſouvent, & même ſuivoit ſes conſeils. » Il le livra néanmoins à la fin: & injuſtement ſcrupuleux, la Religion du ſerment l'emporta à ſon crime. Il fut fâché de s'être engagé: » Mais à cauſe du ſerment » qu'il avoit fait, & de la compagnie, il paſſa outre. » Il en eut peur, après même qu'il l'eût fait mourir: & entendant les miracles de Jeſus: » Jean, dit-il, que j'ai décollé revit en lui, & c'eſt ſa vertu qui » opère. » Il mépriſoit la Religion, la ſuperſtition le tyranniſe. Il écoutoit & conſidéroit celui qu'il tenoit dans les fers, un priſonnier qui avoit du crédit à la Cour; l'intrépide Cenſeur du Prince, & l'ennemi déclaré de ſa maîtreſſe, qui néanmoins ſe faiſoit écouter: un homme qu'on faiſoit mourir, & qu'après cela on craignoit encore. Tant de craintes qui ſe combattoient: celle de perdre un homme ſaint, celle d'oüir de ſa bouche des reproches trop libres, celle de troubler ſes plaiſirs, celle de paroître foible à la compagnie, celle de la Juſtice divine, qui ne ceſſoit de revenir, quoique ſi ſouvent repouſſée: tout cela faiſoit ici un étrange compoſé. On ne ſçait que croire d'un tel Prince: on croit tantôt qu'il a quelque Religion, & tantôt qu'il n'en a point du tout. C'eſt une énigme inexplicable, & la ſuperſtition n'a rien de ſuivi.

1. Reg. XV. 23. Marc. VI. 20. Matth. XIV. 9. Marc. VI. 26. Matth. XIV. 1, 2.

On multiplie ſes prieres, qu'on fait rouler ſur les lévres, ſans y avoir le cœur. » Mais c'eſt imiter les Gentils, qui s'imaginent, dit » le Fils de Dieu, être exaucés en multipliant leurs paroles. Et on » entend de la bouche du Sauveur: Ce Peuple m'honore des lévres, » mais ſon cœur eſt loin de moi. »

Matth. VI. 7. Matt. XV. 8. Iſ. XXIX. 13.

On gâte de très-bonnes œuvres: on jeûne & on garde avec ſoin les abſtinences de l'Egliſe: il eſt juſte. Mais comme dit le Fils de Dieu: » On laiſſe des choſes de la Loi plus importantes, la Juſtice, » la miſéricorde, la fidélité. Il falloit faire les unes, & ne pas omettre les autres. Sçavez-vous quel eſt le jeûne que j'aime, dit le Sei» gneur? Délivrez ceux qui ſont detenus dans les priſons; déchargez » un Peuple accablé d'un fardeau qu'il ne peut porter; nourriſſez le » pauvre; habillez le nud: alors votre juſtice ſera véritable, & reſ» plendiſſante, comme le Soleil. »

Matt. XXIII. 23. Iſ. LVIII. 6, 7, 8.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. VII.

Vous bâtiſſez des Temples magnifiques; vous multipliez vos ſacrifices, & vous faites dire des Meſſes à tous les Autels. Mais Jeſus-Chriſt répond: » Allez apprendre ce que veut dire cette parole: » J'aime mieux la miſéricorde que le ſacrifice. Le ſacrifice agréable » à Dieu, c'eſt un cœur contrit, & abaiſſé devant lui. La vraie & » pure Religion, c'eſt de ſoulager les veuves & les oppreſſés, & de » tenir ſon ame nette de la contagion de ce ſiécle. »

Matth. IX. 13. Pſ. L. 19. Jac. I. 27.

Mettez donc chaque œuvre en ſon rang. Si en faiſant les petites, vous croyez vous racheter de l'obligation de faire les grandes, vous ſerez de ceux dont il eſt écrit: » Il ſe fient dans des choſes de néant. » Ils ont tiſſu des toiles d'araignées. Leurs toiles ne ſont pas capa- » bles de les habiller, & ils ne ſeront pas couverts de leurs œuvres: » car leurs œuvres ſont des œuvres inutiles; & leurs penſées ſont » des penſées vaines. »

Iſ. LIX. 4, 5. Ibid. 6. Ibid. 7.

ARTICLE V.

Quel ſoin ont eu les grands Rois du culte de Dieu.

I. PROPOSITION. *Les ſoins de Joſué, de David, & de Salomon, pour établir l'Arche d'Alliance, & bâtir le Temple de Dieu.*

JOſué n'eût pas plûtôt conquis & partagé la terre promiſe, que pour la mettre à jamais ſous la protection de Dieu, qui l'avoit donnée à ſon Peuple: » Il établit le ſiége de la Religion à Silo, où » il mit le Tabernacle. » Il falloit commencer par-là, & mettre Dieu en poſſeſſion de cette terre, & de tout le Peuple, dont il étoit le vrai Roi.

Joſ. XVIII. 1.

David trouva dans la ſuite un lieu plus digne à l'Arche & au Tabernacle; & l'établit dans Sion, où il la fit tranſporter en grand triomphe: & Dieu choiſit Sion & Jéruſalem, comme le lieu où il établiſſoit ſon nom & ſon culte.

2. Reg. VI. 12, & ſeq.

Il fit auſſi, comme on a vû, les préparatifs du Temple, où Dieu vouloit être ſervi avec beaucoup de magnificence: y conſacrant les dépouilles des Nations vaincues.

2. Reg. VII. 2. Paralip. XXII. Ibid.

Il en déſigne le lieu, que Dieu même avoit choiſi, & charge Salomon de le bâtir.

Salomon fit ce grand ouvrage avec la magnificence qu'on a vûe ailleurs. Car il le vouloit proportionner, autant qu'il pouvoit, à la grandeur de celui qui vouloit y être ſervi: » La Maiſon, dit-il, que

2. Par. II, 5.

Digitized by Google

» je veux bâtir eſt grande, parce que notre Dieu eſt au-deſſus de » tous les Dieux. Qui ſeroit donc aſſez puiſſant, pour lui bâtir une » Maiſon digne de lui? »

II. PROPOSITION. *Tout ce qu'on fait pour Dieu de plus magnifique, eſt toujours au-deſſous de ſa Grandeur.*

Ce fut le ſentiment de Salomon, après qu'il eût bâti un Temple ſi riche que rien n'égala jamais. » Qui pourroit croire, dit-il, que » Dieu habite ſur la terre avec les hommes? Lui que les Cieux, & » les Cieux des Cieux ne peuvent renfermer. » Et David qui en avoit fait les préparatifs, quoiqu'il n'eût rien épargné, & qu'il eût conſacré à cet ouvrage » cent mille talens d'or, un million de talens » d'argent, avec du cuivre & du fer ſans nombre, » & les pierres avec tous les bois qu'il falloit pour un ſi grand édifice, ſans épargner le cédre, qui eſt le plus précieux. Il trouvoit tout cela pauvre, à comparaiſon de ſon déſir. » J'ai, dit-il, offert tout cela dans ma » pauvreté. »

2. Par. VI. 18.

1. Paralip. XXII. 14.

Ibid.

III. PROPOSITION. *Les Princes font ſanctifier les Fêtes.*

» Moyſe fait mettre en priſon, & enſuite il punit de mort, par » ordre de Dieu, celui qui avoit violé le Sabbat. » La Loi chrétienne eſt plus douce, & les Chrétiens plus dociles n'ont pas beſoin de telles rigueurs : mais auſſi ſe faut-il garder de l'impunité.

Num. XV. 32, & ſeq.

Les Ordonnances ſont pleines de peines contre ceux qui violent les Fêtes, & ſur-tout le ſaint Dimanche. Et les Rois doivent obliger les Magiſtrats à tenir ſoigneuſement la main à l'entiere exécution de ces Loix : contre leſquelles on manque beaucoup, ſans qu'on y ait apporté tous les remédes néceſſaires.

C'eſt principalement de la ſanctification des Fêtes que dépend le culte de Dieu, dont le ſentiment ſe diſſiperoit dans les occupations continuelles de la vie; ſi Dieu n'avoit conſacré des jours pour y penſer plus ſérieuſement, & renouveller en ſoi-même l'eſprit de la Religion.

Les ſaints Rois Ezéchias & Joſias ſont célébres dans l'Hiſtoire du Peuple de Dieu, pour avoir fait ſolemniſer la Pâque avec religion, & une magnificence extraordinaire. Tout le Peuple fut rempli de joie : » On n'avoit jamais rien vû de ſemblable depuis le tems » de Salomon. » C'eſt ce qu'on dit de la Pâque d'Ezéchias. Et on dit de celle de Joſias : » Qu'il ne s'en étoit point fait de ſemblable » ſous tous les Rois précédens, ni depuis le tems de Samuel. »

2. Par. XXX. 26. 4. Reg. XXIII. 22, 23. 2. Paralip. XXXV. 18.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. VII.

Les Fêtes des Chrétiens ſont beaucoup plus ſimples, moins contraignantes; & en même tems beaucoup plus ſaintes, & beaucoup plus conſolantes que celles des Juifs, où il n'y avoit que des ombres des vérités qui nous ont été révélées. Et cependant on eſt bien plus lâche à les célébrer.

IV. PROPOSITION. *Les Princes ont ſoin non-ſeulement des perſonnes conſacrées à Dieu : mais encore des biens deſtinés à leur ſubſiſtance.*

Eccli. VII, 33. » Honorez le Seigneur de toute votre ame; honorez auſſi ſes Miniſtres. »

Luc. X. 16, » Qui vous écoute, m'écoute; qui vous mépriſe, me mépriſe, » dit Jeſus-Chriſt même à ſes Diſciples.

Deut. XII. 19. » Prenez garde de n'abandonner jamais le Lévite, tant que vous » ſerez ſur la terre. » La terre vous avertit en vous nourriſſant, que vous pourvoyiez à la ſubſiſtance des Miniſtres de Dieu qui la rend féconde.

Gen. XIV, 18, 19, 20. Toute la Loi eſt pleine de ſemblables préceptes. Abraham en laiſſa l'exemple à toute ſa poſtérité; en donnant la dîme des dépouilles remportées ſur ſes ennemis à Melchiſédech, le grand Pontife du Dieu Très-Haut, qui le béniſſoit & offroit le ſacrifice pour lui & pour tout le Peuple.

Abraham ſuivit en cela une coutume déja établie. On la voit dans tous les Peuples dès la premiere antiquité. Et nous en avons un beau monument dans l'Egypte ſous Pharaon & Joſeph. Tous les Peu-

Gen. XLVII. 22. ples vendirent leur terre au Roi pour avoir du pain : » Excepté les » Sacrificateurs, à qui le Roi avoit donné leur terre, qu'ils ne furent » point obligés de vendre comme les autres : ſans compter que » leur nourriture leur étoit fournie des greniers publics, par ordre » du Roi. »

Le Peuple d'Iſraël ne ſe plaignoit pas d'être chargé de la nourriture des Lévites & de leurs familles, qui faiſoient plus d'une douziéme partie de la Nation, étant une de ſes Tribus des plus abondan-

1. Paralip. XXIII. 3, & ſeq. tes. Au contraire on les nourriſſoit avec joie. Il y avoit du tems de David trente-huit mille Lévites, à les compter depuis trente ans : ſans y comprendre les Sacrificateurs, enfans d'Aaron, diviſés en deux familles principales, par les deux fils d'Aaron; & ſubdiviſés du tems de David en vingt-quatre familles très-nombreuſes, ſorties de ces deux premieres. Tout le Peuple les entretenoit de toutes choſes très-abondamment avec leurs familles; car les Lévites n'avoient d'autres poſſeſſions, ni partages parmi leurs Freres, que les dîmes

Digitized by Google

dîmes, les prémices, les oblations, & le reſte que le Peuple leur donnoit. Et on mettoit dans cet entretien un des principaux exercices de la Religion, & le ſalut de tout le Peuple.

V. PROPOSITION. *Les ſoins admirables de David.*

Les grands Rois de la Maiſon de David ont rendu leur Regne célébre, par le grand ſoin qu'ils ont pris de maintenir l'ordre du miniſtère, & de toutes les fonctions des Sacrificateurs, & des Lévites, ſelon la Loi de Moyſe.

David leur en avoit donné l'exemple ; & il fit ce beau réglement, qui fut ſuivi & exécuté par ſes Succeſſeurs. Ce Roi auſſi pieux & auſſi ſage que guerrier, & victorieux, employa à cette grande affaire les dernieres années de ſa vie, pendant que tout le Royaume étoit en paix : aſſiſté des principaux du Royaume, & ſur-tout du ſouverain Pontife, avec les Chefs des familles Lévitiques & Sacerdotales, & des Prophétes Gad & Nathan : étant lui-même Prophéte, & rangé dans l'Ecriture au nombre des hommes inſpirés de Dieu. 2. *Reg.* XXIII. 23. 1. *Paralip.* XXIII. 2. *& ſeq.* 1. *Paralip.* XXIV. 6. 2. *Paralip.* XXIX. 25.

Avec ce conſeil, & par une inſpiration particuliere, il régla les heures du Service. » Il ordonna aux Lévites de venir au Temple » le matin & le ſoir, pour y bénir Dieu, & pour y chanter ſes » loüanges. » 1. *Paral.* XXIII. 30.

Il établit la ſubordination néceſſaire dans ce grand corps des Miniſtres conſacrés à Dieu, en ordonnant aux Lévites de ſervir, » chacun à leur rang, en gardant les Rits ſacrés, & toutes les obſer- » vances des enfans d'Aaron, » qui préſidoient à ces fonctions par l'ordre de Dieu, & ſelon la Loi de Moyſe. 1. *Paralip.* XXIII. 32. XXIV. 19.

Parmi ces Lévites, il y en avoit trois principaux qui ſervoient auprès du Roi : » Aſaph, Idithum, & Heman. » Ce dernier étoit appellé le Voyant, ou le Prophéte du Roi, & Aſaph prophétiſoit auſſi auprès du Prince ; il eſt auſſi appellé le Voyant, & ſe rendit ſi célébre par ſes Cantiques, qu'on le rangeoit avec David. Tels étoient les Eccléſiaſtiques, pour parler à notre maniere, qui approchoient le plus près de la perſonne du Roi : des gens inſpirés de Dieu, & les plus célébres de leur ordre. David avoit auſſi auprès de lui un Sacrificateur nommé Ira, qui étoit honoré du titre » de Prê- » tre, ou de Sacrificateur de David. » 1. *Paralip.* XXV. 2, 5, 6. 2. *Paral.* XXIX. 30. 2. *Reg.* XX. 26.

VI. PROPOSITION. *Soin des lieux, & des vaiſſeaux Sacrés.*

Le Roi Joas inſtruit par Joïada, ſouverain Pontife, fit venir les Lévites avec les autres Sacrificateurs, pour les obliger à travailler

POLITIQUE, &c. LIV. VII.

aux réparations du Temple qu'ils négligeoient depuis plusieurs années. Il en prescrivit l'ordre, & en régla les fonds : & un Officier commis par le Roi les touchoit avec le Pontife, ou quelqu'un commis de sa part, pour les mettre entre les mains des Ouvriers, » qui

4. Reg. XII. 4, 7, & seq. 2. Paral. XXIV. 5. 6, & seq.

» rétabliroient le Temple dans sa premiere splendeur & solidité. Le » reste de l'argent fut apporté au Roi & au Pontife : & on en fit des » vaisseaux sacrés, d'or & d'argent, pour servir aux sacrifices. »

2. Paralip. XXIX. 5, 16, & seq. Ibid. 25.

Ezéchias ne se rendit pas moins célébre, lorsqu'il assembla les Lévites & les Sacrificateurs, pour les obliger à purifier avec soin le Temple & les vaisseaux sacrés, qui avoient été profanés par les Rois impies. Et il fit soigneusement exécuter le réglement de David.

4. Reg. XXII. & XXIII. 2. Paralip. XXXIV.

On ne peut assez louer le saint Roi Josias, & le soin qu'il prit de purifier, & de rebâtir le Temple. Dieu inspira un Auteur sacré pour lui donner cet éloge, afin d'exciter les Rois à de semblables pratiques.

VII. PROPOSITION *Loüange de Josias, & de David.*

Eccli. XLIX. 1, 2, 3, 4.

L'Ecclésiastique parle ainsi de Josias : » La mémoire de Josias est » douce comme une composition de parfums faite d'une main habi- » le ; elle est douce en toutes les bouches comme du miel, & com- » me une excellente musique dans un banquet, où on a servi du vin » le plus exquis. Il a été envoyé de Dieu pour inspirer la pénitence » à la Nation, & il a ôté, (du Temple & de la terre) toutes les abo- » minations. Dieu gouverna son cœur & fortifia sa piété, dans un » tems d'iniquité & de désordre, où tout étoit corrompu, par les » mauvais exemples des Rois ses prédécesseurs. »

Eccli. XLVII. 9, 10, 11, 12.

Le même Auteur sacré célébre aussi en ces termes les loüanges de David. » Il a glorifié Dieu dans toutes ses œuvres. » Il l'a loué de tout son cœur (dans ses divins Pseaumes que tout le Peuple chantoit.) » Il a aimé de tout son cœur le Dieu qui l'avoit fait, & Dieu » l'a rendu puissant contre ses ennemis. Il a rangé les Chantres de- » vant l'Autel, & il a composé des airs agréables pour les hommes, » qu'ils devoient chanter par leur voix harmonieuse. Il a rempli de » splendeur la célébration du Service divin ; & sur la fin de sa vie il » a distribué les tems, ensorte qu'on loüât le S. Nom du Seigneur ; » & que dès le matin on le célébrât dans son Sanctuaire. »

Voilà comme le S. Esprit loue les Rois pieux, qui ont pris soin de régler les ministères sacrés, de décorer le Temple, & de faire faire le Service divin avec la splendeur convenable.

Digitized by Google

VIII. PROPOSITION. *Soin de Néhémias : & comme il protége les Lévites contre les Magistrats.*

Il ne faut pas oublier Néhémias, Gouverneur du Peuple de Dieu sous les Rois de Perse; & restaurateur du Temple, & de la Cité Sainte. Il fit justice aux Lévites qu'on avoit privés de leurs droits. Les Chantres sacrés, & tous les autres Ministres qui avoient été contraints de se retirer chez eux, & d'abandonner le service, faute d'avoir reçu le juste salaire qui leur étoit ordonné, furent rappellés. 2. *Esdr.* XIII. 10.

Il ôta à Tobie le manîment, qu'Eliasib, Sacrificateur, son parent, lui avoit donné pour l'enrichir; & disposa, selon l'ancien ordre, des fonds destinés au Temple & au Service divin. *Ibid.* 7, 8.

» Il soutint la cause » des Lévites contre les Magistrats (qui avoient manqué à leurs de- » voirs envers eux) & il mit leurs grains & leurs revenus en des » mains fidéles : prépofant à ce ministère le Prêtre Sélemias, & » quelques Lévites. Au surplus, en prenant soin d'eux, il leur fit » soigneusement garder les réglemens de David. La subordination » fut observée : le Peuple rendoit honneur aux Lévites, (en leur » donnant ce qu'il leur devoit) & les Lévites le rendoient aux en- » fans d'Aaron, qui étoient leurs supérieurs. Ils gardoient soigneu- » sement toutes les observances de leur Dieu. » *Ibid.* 11, 13. 2. *Esdr.* XII. 24, 44, 45. *Ibid.* 46. *Ibid.* 44.

Néhémias y tenoit la main : il ordonnoit aux Sacrificateurs, & aux Lévites de veiller à ce qui leur étoit prescrit. » Il disoit aux Lé- » vites de se purifier : & ne pouvoit souffrir ceux qui prophanoient » le Sacerdoce, & mépriſoient le droit sacerdotal & lévitique, » c'est-à-dire, les réglemens qui leur prescrivoient leurs Offices. 2. *Esdr.* XIII. 22, 29.

Ce qui lui faisoit dire avec confiance : » O Dieu, souvenez-vous de » moi en bien, & n'oubliez pas le soin que j'ai eu de la Maison de » mon Dieu, & de ses cérémonies, & de l'Ordre sacerdotal & » lévitique. » *Ibid.* 14, 30, 31.

O Prince ! suivez ces exemples. Prenez en votre garde tout ce qui est consacré à Dieu : & non-seulement les Personnes, mais encore les lieux, & les biens, qui doivent être employés à son service. Protégez les biens des Eglises, qui sont aussi les biens des Pauvres. Souvenez-vous d'Héliodore, & de la main de Dieu qui fut sur lui, pour avoir voulu envahir les biens mis en dépôt dans le Temple. Combien plus faut-il conserver les biens, non-seulement déposés dans le Temple, mais donnés en fonds aux Eglises. 2. *Mach.* III. 24. *& seq.*

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. VII.

IX. PROPOSITION. *Réflexion que doivent faire les Rois à l'exemple de David sur leur libéralité envers les Egliſes : & combien il eſt dangereux de mettre la main deſſus.*

Ces grands biens viennent des Rois, je l'avoue : ils ont enrichi les Egliſes de leurs libéralités ; & les Peuples n'en ont point fait, ſans que leur autorité y ait concouru : mais tout ce qu'ils ont donné, ils l'avoient premiérement reçu de Dieu. » Qui ſuis-je ? diſoit David : *I. Paralip. XXIX. 14.* » Qu'eſt-ce que tout mon Peuple, que nous oſions vous promettre » tous ces préſens pour votre Temple ? Tout eſt à vous, & nous vous » donnons ce que nous avons reçu de votre main.

Il continue, » Nous ſommes des voyageurs & des étrangers » devant vous, comme tous nos Peres. » Nous n'avons rien qui nous *Ibid. 15.* ſoit propre : notre vie même n'eſt pas à nous. » Nos jours s'en vont » comme une ombre, & nous n'avons qu'un moment à vivre. » (Tout nous échappe, & il n'y a rien qui ſoit à nous.) O Seigneur » notre Dieu, toute cette abondance de richeſſes que nous prépa- *Ibid. 16.* » rons pour votre ſaint Temple, vient de votre main, & tout eſt à » vous. »

Quel attentat de ravir à Dieu ce qui vient de lui, ce qui eſt à *lui*, & ce qu'on lui donne ; & de mettre la main deſſus pour le reprendre de deſſus les Autels ?

Mais le péril eſt bien plus grand de mettre la main ſur les Miniſtres de Dieu : » Ne touchez point à mes oints, dit David : » Il parloit d'Abraham, d'Iſaac qui étoient au rang de ſes Sacrificateurs *Pſ. CIV. 15.* & de ſes Miniſtres. » Dieu ne permet pas au Peuple de leur nuire, » & il châtie les Rois qui les offenſent.

Ibid. 14. » Hérodes fit couper la tête à Jacques frere de Jean : & par com- » plaiſance pour les Juifs, il ajoûta à ſon crime de mettre la main *Act. XII. 1, 2, 3, 4.* » même ſur Pierre, qu'il fit garder par ſeize Soldats, dans le deſſein » de l'expoſer au Peuple après la Fête de Pâque. » Mais Dieu qui le deſtinoit à ſouffrir dans un autre tems, & dans un lieu plus célébre, non-ſeulement le ſçut tirer de la priſon, mais il ſçut encore faire ſentir au tyran ſa main puiſſante. Car peu de tems après, livré à un orgueil inſenſé, pendant qu'il ſe laiſſoit louer & admirer comme un Dieu, » l'Ange du Seigneur le frappa, & il mourut mangé de vers. »

Ibid. 22, 23, 24. Saül qui fit maſſacrer Abimelec & les autres Sacrificateurs pour avoir favoriſé David, eſt en abomination devant Dieu, & devant *I. Reg. XXII. 16, 17, 18.* les hommes. » Ses officiers à qui il commanda de les tuer, eurent » horreur d'étendre leurs mains contre les Prêtres du Seigneur. » Et il n'y eut que Doeg Iduméen, un étranger & de la race des impies,

Digitized by Google

qui osât souiller ses mains de leur sang, sans respecter le saint habit qu'ils portoient. David pour avoir été l'occasion innocente de ce meurtre sacrilége, en frémit. » Je suis coupable, dit-il, de ce sang » injustement répandu. Il prit en sa protection Abiathar fils d'Abi- » melec. Demeurez avec moi, lui dit-il, ne craignez rien; qui en » veut à votre vie, attaque la mienne, & mon salut est inséparable » du vôtre. »

1. *Reg.* XXII. 22, 23.

X. PROPOSITION. *Les Rois ne doivent pas entreprendre sur les droits, & l'autorité du Sacerdoce : & ils doivent trouver bon que l'Ordre sacerdotal les maintienne contre toute sorte d'entreprise.*

Lorsqu'Ozias voulut entreprendre sur ces droits sacrés, & porter sa main à l'encensoir, les Prêtres étoient obligés par la Loi de Dieu à s'y opposer; autant pour le bien de ce Prince, que pour la conservation de leur droit, qui étoit, comme on a dit, celui de Dieu. Ils le firent avec vigueur : & se mettant devant le Roi avec leur Pontife à leur tête, ils lui dirent : » Ce n'est point votre office, » Ozias, de brûler de l'encens devant le Seigneur; mais c'est celui » des Sacrificateurs & des enfans d'Aaron, que Dieu a députés à ce » ministère. Sortez du Sanctuaire, ne mépriſez pas notre parole : » car cette entreprise par laquelle vous prétendez vous honorer, ne » vous sera pas imputée à gloire par le Seigneur notre Dieu. »

2. *Paral.* XXVI. 16, 17, 18.

Au lieu de céder à ce discours, & à l'autorité du Pontife & de ses Prêtres : » Ozias se mit en colère, menaçant les Prêtres, persi- » stant à tenir en main l'encensoir, pour offrir l'encens. La terre » trembla, la lépre parut sur le front de ce Prince en présence des » Prêtres, qui (averris par ce miracle) furent contrains de le chasser » du Sanctuaire. Lui-même effrayé d'un coup si soudain, sentit qu'il » venoit de la main de Dieu, & prit la fuite. La lépre ne le quitta » plus : il le fallut séparer, selon la Loi. Et son fils Joathan prit l'ad- » miniſtration du Royaume, & le gouverna sous l'autorité du Roi » son pere. »

Ibid. 19, 20, 21. *Amos*, I. 1. *Zac.* XIV. 5.

Au contraire le pieux Roi Josaphat, loin de rien attenter sur les droits sacrés du Sacerdoce, distingua exactement les deux fonctions, la sacerdotale & la royale, en donnant cette instruction, » aux Lévites, aux Sacrificateurs, & aux Chefs des familles d'Is- » raël, qu'il envoya dans toutes les villes pour y régler les affaires. » Amarias, Sacrificateur, votre Pontife, conduira ce qui regarde le » service de Dieu, & Zabadias, fils d'Ismahel, qui est Chef de la » maison de Juda, conduira celles qui appartiennent à la charge de

2. *Paral.* XIX. 11.

» Roi : & vous aurez les Lévites pour maîtres & pour docteurs. »

POLITIQUE, &c. LIV. VII.

On voit avec quelle exactitude il distingue les affaires, & détermine à chacun de quoi il se doit mêler : ne permettant pas à ses Ministres d'attenter sur les Ministres des choses sacrées, ni réciproquement à ceux-ci d'entreprendre sur les droits royaux.

A la vérité nous avons vû que les Rois se sont mêlés des choses saintes : nous avons vû en même tems que c'étoit en exécution des anciens réglemens, & des ordres déja donnés de la part de Dieu: & encore avec les Pontifes, les Sacrificateurs & les Prophétes.

Les choses saintes réservées à l'Ordre sacerdotal, sont encore plus clairement distinguées dans le nouveau Testament d'avec les choses civiles & temporelles, réservées aux Princes. C'est pourquoi les Rois Chrétiens dans les affaires de la Religion, se sont soumis les premiers aux décisions Ecclésiastiques. Cent exemples le feroient voir, si la chose étoit douteuse, mais en voici un entre les autres, qui regarde les Rois de France.

XI. PROPOSITION. *Exemple des Rois de France, & du Concile de Calcédoine.*

Les Sectateurs d'Elipandus Archevêque de Toléde, & de Félix, Evêque d'Urgel, qui renouvelloient en Espagne l'héréſie de Nestorius, priérent Charlemagne de prendre connoissance de ce différend, avec promesse de s'en rapporter à sa décision. Ce Prince les prit au mot, & accepta l'offre ; dans le dessein de les ramener à l'unité de la Foi, par l'engagement où ils étoient entrés. Mais il sçavoit comme un Prince peut être arbitre en ces matieres. Il consulta le S. Siége, & en même tems les autres Evêques, qu'il trouva conformes à leur Chef; & sans discuter davantage la matiere, dans sa lettre qu'il écrit aux nouveaux docteurs, il leur envoie, » les » lettres, les décisions, & les décrets formés par l'autorité Ecclé- » siastique : les exhortant à s'y soumettre avec lui, & à ne se croire » pas plus sçavans que l'Eglise universelle. Leur déclarant en même » tems, qu'après ce concours de l'autorité du Siége Apostolique, » & de l'unanimité synodale; ni les Novateurs ne pouvoient plus » éviter d'être tenus pour Hérétiques : ni lui-même, & les autres » Fidéles n'osoient plus avoir de communion avec eux. » Voilà comme ce Prince décida : & sa décision ne fut autre chose, qu'une soumission absolue aux décisions de l'Eglise.

Epist. Car. Mag. ad Elipand. Tom. 2. Conc, Gal.

Voilà pour ce qui regarde la Foi. Et pour la discipline Ecclésiastique : il me suffit de rapporter ici l'Ordonnance d'un Empereur,

Digitized by Google

Roi de France : » Je veux, dit-il aux Evêques, qu'appuyés de notre » ſecours, & ſecondés de notre puiſſance, comme le bon ordre le » preſcrit, vous puiſſiez exécuter ce que votre autorité demande. » » Par-tout ailleurs la Puiſſance royale donne la Loi, & marche la » premiere en ſouveraine. Dans les affaires Eccléſiaſtiques, elle ne » fait que ſeconder & ſervir : *Famulante ut decet poteſtate noſtrâ :* ce ſont les propres termes de ce Prince. Dans les affaires non-ſeulement de la Foi, mais encore de la diſcipline Eccléſiaſtique, à l'Egliſe la déciſion, au Prince la protection, la défenſe, l'exécution des Canons & des régles Eccléſiaſtiques. *Lud. Pii. Capit. II. Tit. IV. Tit. II. Conc. Gall.*

C'eſt l'eſprit du Chriſtianiſme, que l'Egliſe ſoit gouvernée par les Canons. Au Concile de Calcédoine, l'Empereur Marcien ſouhaitant qu'on établît dans l'Egliſe certaines régles de diſcipline, lui-même en perſonne les propoſa au Concile pour être établies par l'autorité de cette ſainte Aſſemblée. Et dans le même Concile, s'étant émuë ſur le droit d'une Métropole une queſtion, où les loix de l'Empereur ſembloient ne s'accorder pas avec les Canons : les juges prépoſés par l'Empereur pour maintenir le bon ordre d'un Concile ſi nombreux, où il y avoit ſix cens trente Evêques, firent remarquer cette contrariété aux Peres : & leur demandérent ce qu'ils penſoient de cette affaire. » Auſſi-tôt le S. Concile s'écria d'une » commune voix : Que les Canons l'emportent : qu'on obéiſſe aux » Canons. » Montrant par cette réponſe, que ſi par condeſcendance & pour le bien de la paix, elle céde en certaines choſes qui regardent ſon Gouvernement à l'autorité ſéculiere : ſon eſprit quand elle agit librement, (ce que les Princes pieux lui déférent toujours très-volontiers) eſt d'agir par ſes propres régles, & que ſes décrets prévalent par-tout. *Conc. Calched. Act. VI.* *Conc. Calched. Act. XIII.*

XII. PROPOSITION. *Le Sacerdoce & l'Empire ſont deux Puiſſances indépendantes mais unies.*

Le Sacerdoce dans le ſpirituel, & l'Empire dans le temporel, ne relévent que de Dieu. Mais l'Ordre Eccléſiaſtique reconnoît l'Empire dans le temporel : comme les Rois dans le ſpirituel ſe reconnoiſſent humbles enfans de l'Egliſe. Tout l'état du monde roule ſur ces deux Puiſſances. C'eſt pourquoi elles ſe doivent l'une à l'autre un ſecours mutuel. » Zorobabel, (qui repréſentoit la Puiſſance » temporelle) ſera revêtu de gloire, & il ſera aſſis & dominera ſur » ſon Thrône : & le Pontife ou le Sacrificateur ſera ſur le ſien, & il y » aura un conſeil de paix, (c'eſt-à-dire, un parfait concours) entre » ces deux. » *Zach. VI. 13.*

Digitized by Google

XIII. PROPOSITION. *En quel péril ſont les Rois qui choiſiſſent de mauvais Paſteurs.*

Ceci ſe dit à l'occaſion des Rois, qui ont reçu de l'Egliſe, ſous quelque forme que ce ſoit, le droit de nommer ou de préſenter aux Evêchés, & aux autres Prélatures. Principalement à l'occaſion des Rois de France, qui ont ce droit par un concordat perpétuel. Je ne craindrai point de dire, que c'eſt la partie la plus importante de leurs ſoins, & auſſi la plus dangereuſe, & dont ils rendront à Dieu un plus grand compte.

Malach. II. 7. Toute l'inſtruction du Peuple dépend de-là. » Les lévres du Sa-
Deut. XVII. 18. » crificateur gardent la ſcience, & le Peuple recherche la Loi dans
Malach. II. 7. » ſa bouche. Le Roi même la reçoit de ſa main. C'eſt l'Ange, (c'eſt
» l'Envoyé, c'eſt l'Ambaſſadeur) du Seigneur des Armées. Nous
2. Cor. V. 20. » ſommes Ambaſſadeurs pour Jeſus-Chriſt, dit S. Paul, & Dieu
» exhorte par nous. »

L'expérience ne fait que trop voir, que l'ignorance ou les déſordres des Paſteurs ont cauſé preſque tous les maux de l'Egliſe, & des ſcandales à faire tomber en erreur, s'il ſe pouvoit, juſqu'aux Elûs.

2. Tim. II. 15. » Si donc les Paſteurs ne ſont, comme dit S. Paul, des ouvriers
» irreprochables, qui ſçachent traiter droitement la parole de véri-
» té: » c'eſt la plus grande tentation du Peuple fidéle.

Matth. V. 14, 15. » Jeſus-Chriſt a établi ſes Apôtres, pour être la lumiere du mon-
» de: & les a mis ſur le chandelier, pour éclairer la Maiſon de Dieu,
Matt. VI. 23. » (plus encore par leur bonne vie, que par leur Doctrine.) Mais ſi
» la lumiere qui eſt en nous n'eſt que ténébres, que ſeront les téné-
» bres mêmes? »

Vous donc, qui regardez plus ou la brigue, ou la faveur, que le mérite, en mettant des ſujets indignes ou par l'ignorance ou par la vie, avez-vous entrepris de rendre le Sacerdoce, & l'Egliſe même mépriſable? Ecoutez ce que dit un Prophéte à de tels Paſteurs:

Malach. II. 8, 9. » Vous vous êtes détournés de la voie, & vous avez ſcandaliſé le
» Peuple de Dieu, en n'obſervant pas la Loi (que vous prêchiez:)
» je vous ai livrés au mépris des Peuples: (vous tomberez dans le
» décri) vous ſerez vils à leurs yeux.

Matth. V. 13. » Car, que fera-t-on d'un ſel inſipide & affadi? Il n'eſt plus bon,
» dit le Fils de Dieu, que pour être foulé aux pieds.

Eccli. L. 1, 12. » Il eſt écrit de Simon, fils d'Onias, ſouverain Pontife: Qu'en
» montant au ſaint Autel, il honoroit & ornoit le ſaint habit qu'il portoit,

» portoit. » Par une raiſon contraire, les Pontifes qui ne ſont pas ſaints, en montant à l'Autel, déshonoroient le ſaint habit qui les fait regarder avec tant de reſpect; & terniſſent l'éclat de l'Egliſe, & de la Religion.

Que ferez-vous donc; ô Prince, pour éviter le malheur de donner à l'Egliſe de mauvais Paſteurs? Faites ce que dit S. Paul: » Qu'ils » ſoient éprouvés, & puis qu'ils ſervent. S'il parle ainſi des Diacres, que diroit-il des Evêques? Le Clergé eſt une milice: ne mettez pas à la tête celui qui n'a jamais eu de commandement. Conſultez la voix publique. » Il faut, dit S. Paul, que celui qu'on veut faire Evê- » que, ait bon témoignage, même de ceux de dehors: (même s'il » ſe peut) des Hérétiques, & des Infidéles: à plus forte raiſon des » Fidéles, de peur qu'il ne tombe dans le mépris.

1. Tim. III. 13.

Ibid. 7.

Toutes les fois qu'il faut nommer un Evêque, le Prince doit croire que Jeſus-Chriſt même lui parle en cette ſorte: O Prince, qui me nommez des Miniſtres, je veux que vous me les donniez dignes de moi. Je vous ai fait Roi, faites-moi regner, & donnez-moi des Miniſtres qui puiſſent me faire obéir. Qui m'obéit, vous obéit: votre Peuple eſt le Peuple que j'ai mis en votre garde. Mon Egliſe eſt entre vos mains. Ce choix n'étoit pas naturellement de votre office: vous avez voulu vous en charger: prenez garde à votre péril, & à mon ſervice.

Les Rois ne doivent pas croire, ſous prétexte qu'ils ont le choix des Paſteurs, qu'il leur ſoit libre de les choiſir à leur gré: ils ſont obligés de les choiſir tels que l'Egliſe veut qu'on les choiſiſſe. Car l'Egliſe leur en laiſſant la nomination ou le choix, n'a pas prétendu exemter ſes Miniſtres de la diſcipline.

L'Abrégé de toutes les Loix de l'Egliſe eſt celle-ci du Concile de Trente. En choiſiſſant les Evêques, » on eſt obligé de choiſir ceux » qu'on jugera en conſcience les plus dignes, & les plus utiles à l'E- » gliſe, à peine de péché mortel. Decret qu'on ne peut trop lire, & » trop ſouvent inculquer aux Princes. Telle eſt la ville, quel eſt ſon » conducteur, dit le S. Eſprit. Ainſi, tout l'état, & tout l'ordre de la » famille de Jeſus-Chriſt eſt en péril, ſi ce qu'on veut trouver dans » le corps, ne ſe trouve auparavant dans le Chef, dit le Concile de » Trente. » Il en eſt de même, à proportion, de tous les Prélats, & de tous les Miniſtres de l'Egliſe.

Conc. Trid. ſeſſ. XXIV. de reform.

Eccli. X. 1.

Conc. Trid. ibid.

Le Prince, par un mauvais choix des Prélats, ſe charge devant Dieu & ſon Egliſe du plus terrible de tous les comptes: & non-ſeulement de tout le mal qui ſe fait par les indignes Prélats; mais

encore de l'omiſſion de tout le bien qui ſe feroit, s'ils étoient, meilleurs.

POLITIQUE, &c. LIV. VII.

XIV. PROPOSITION. *Le Prince doit protéger la piété, & affectionner les gens de bien.*

Gen. XVIII. 26, & ſeq. » Ils ſont le ſoutien de ſon Etat. S'il ſe trouve cinquante Juſtes » dans cette ville abominable (qu'on ne nomme pas.) S'il s'y en trou- » ve quarante-cinq, s'il s'y en trouve quarante, ou trente, ou vingt. » S'il s'y en trouve juſqu'à dix, je ne perdrai pas la ville pour l'amour » de ces dix Juſtes : dit le Seigneur à Abraham.

XV. PROPOSITION. *Le Prince ne ſouffre pas les impies, les blaſphémateurs, les jureurs, les parjures, ni les devins.*

Prov. XX. 26. » Le Roi ſage diſſipe les impies, & courbe des voûtes ſur eux. Il » les enferme dans des cachots, d'où perſonne ne les peut tirer. » Ou comme d'autres traduiſent ſur l'original : » Il tourne des roues *Jud. VIII. 16.* » ſur eux. » Il les briſe, il les met en poudre en faiſant rouler ſur eux *2. Reg. XII. 31.* des chariots armés de fer, comme fit Gédéon à ceux de Socoth ; & *2. Paralip. XX. 3.* David aux enfans d'Ammon.

Levit. XXIV. 13, & ſeq. Le Seigneur dit à Moyſe : » Menez le blaſphémateur hors du » camp : (il ne faut point qu'on y reſpire le même air que lui, & ſon » dernier ſoupir exhalé dedans, l'infecteroit :) & que ceux qui l'ont » oüi, mettent la main ſur ſa tête, (en témoignage) & que tout le » Peuple le lapide. Et tu diras, ajoûte-t-il, à tout Iſraël : Celui qui » maudit ſon Dieu, portera ſon péché : que celui qui blaſphême le » Nom du Seigneur, meure de mort. Toute la multitude l'accablera » de pierres, ſoit qu'il ſoit citoyen ou étranger. Chacun ſe doit purger » de la part qu'on pourroit avoir à un crime ſi abominable.

Nabuchodonoſor, un Prince infidéle, étonné des merveilles de Dieu qui avoit délivré des flammes ces trois jeunes hommes ſi célé- *Dan. III. 96.* bres dans l'Hiſtoire Sainte, fit cette ordonnance : » C'eſt de moi, dit- » il, qu'eſt parti ce decret royal : Quiconque blaſphémera contre le » Dieu de Sidrac, Miſac, & Abdénago, qu'il périſſe, & que ſa Maiſon ſoit renverſée : car il n'y a pas un autre Dieu, qui puiſſe ſau- » ver comme celui-là.

Exod. XX. 7. Le parjure eſt un impie, & un blaſphémateur, » qui prend le » nom de Dieu en vain, » qui par-là traite Dieu de choſe vaine, qui ne croit pas que Dieu ſoit juſte, ni puiſſant, ni véritable, qui le défie de lui faire du mal, & ne craint non plus ſa juſtice qu'il invoque contre ſoi-même, que ſi au lieu de Dieu il nommoit une idole vaine & muette.

Digitized by Google

Le jurement fréquent tient du blaſphême, & expoſe au parjure. » Le diſcours mêlé de beaucoup de ſermens fait dreſſer les cheveux : » & l'irrévérence du nom de Dieu pris en vain, fait boucher les oreil- » les. L'homme qui jure beaucoup, ſera rempli d'iniquité, & la plaie » ne ſortira point de ſa maiſon. *Eccli. XXVII. 15.*

C'eſt par la même raiſon que le Prince doit exterminer de deſſus la terre les devins & les magiciens qui s'attribuent à eux-mêmes, ou qui attribuent aux démons la puiſſance divine. Et on ſçait ce qui arriva à Saül, pour avoir lui-même violé l'ordonnance qu'il avoit faite contre cette impiété. *Ib. XXIII. 12.* *1. Reg. XXVIII. 2.*

XVI. PROPOSITION. *Les blaſphêmes font périr les Rois, & les armées.*

Sennachérib, Roi d'Aſſyrie, après avoir fait à Ezéchias, & à ſon peuple, des menaces pleines de blaſphêmes ; & leur avoir envoyé des Ambaſſadeurs avec une lettre où étoient ces paroles : » Que votre Dieu en qui vous mettez votre confiance, ne vous » trompe pas. Les Dieux des autres Nations les ont-ils ſauvés ? Où » eſt le Roi d'Emat, & le Roi d'Arphad, & les Rois de tant d'autres » Peuples vaincus qui ont invoqué leurs Dieux inutilement contre » moi ? Voici, dit Ezéchias, un jour d'affliction, un jour de mena- » ce, un jour de blaſphême. (Mais, ô Seigneur, nous ne pouvons » rien.) Tout ce Peuple fait des efforts inutiles, ſemblables à ceux » d'une femme dont l'enfant eſt prêt à ſortir, & qui n'a pas aſſez de » force pour accoucher. Mais peut-être que Dieu écoutera les blaſ- » phêmes de ſes ennemis, (qui le comparent aux idoles des Gentils.) » Et Ezéchias prit les lettres de la main des Ambaſſadeurs, & il alla » dans le Temple, & il les étendit toutes ouvertes devant le Sei- » gneur. » Il n'eut point de plus fortes armes, & les blaſphêmes de ce Prince impie le firent périr lui & ſon armée ; & il y eut en une nuit cent quatre-vingts mille hommes égorgés de la main d'un Ange. *4. Reg. XIX. 10, 11, 12, 13.* *Ibid. 3, 4.* *Ibid. 14, 15, 35.*

Quoique Dieu ne faſſe pas toujours des exécutions ſi éclatantes, il ſçait venger les blaſphêmes par des voies auſſi efficaces, quoique plus cachées. Celui qui avoit envoyé ſon Ange contre Sennachérib, inſpira contre Nicanor un invincible courage à Judas le Machabée, & à ſes ſoldats. L'impie périt avec ſon armée immenſe qui menaçoit le Ciel : » La main qu'il avoit levée contre le Temple y fut » attachée, ſa tête fut expoſée au haut d'une tour, & ſa langue dont » il avoit dit : Y a-t-il un Dieu puiſſant dans le Ciel ? Et moi je *2. Mach. XV. 4, 5, 32, 33, 34.*

» ſuis puiſſant ſur la terre, fut donnée en proie aux oiſeaux du ciel. » Et tous les cieux bénirent le Seigneur, en diſant : Béni ſoit Dieu » qui a conſervé ſon Temple. »

XVII. PROPOSITION. *Le Prince eſt religieux obſervateur de ſon ſerment.*

Nous avons vû les qualités du ſerment marquées par ſaint Paul: Et premiérement : » Qu'on jure par plus grand que ſoi. » *Heb. VI. 16.*

Cela regarde les Rois d'une maniere toute ſpéciale. On jure par plus grand que ſoi, c'eſt-à-dire, on juge par ſon Souverain, par ſon Juge. Dieu eſt le Souverain des Rois, & des Puiſſances ſuprêmes. Il eſt leur juge ſpécial, parce que lui ſeul les peut juger; & qu'il faudroit qu'il les jugeât, quand il ne jugeroit pas le reſte des hommes.

Ibid. 18. On jure, ajoûte l'Apôtre, par quelque choſe d'immuable. Ce qu'il explique en diſant, » Qu'on jure par quelque choſe qui ne » peut mentir, ni tromper perſonne. » Et c'eſt ce qui devoit être principalement ordonné à l'égard des Rois : parce que tout le monde étant ſi porté à les flatter, & à les tromper, il falloit prendre contre eux pour témoin, & pour juge, celui qui ſeul ne les flatte pas.

Le Prince jure à Dieu dans ſon Sacre (comme nous allons le voir plus au long) de maintenir les priviléges des Egliſes, de conſerver la Foi Catholique, qu'il a reçue de ſes Peres, d'empêcher les violences, & de rendre juſtice à tous ſes ſujets. Ce ſerment eſt le fondement du repos public: & Dieu eſt d'autant plus obligé par ſa propre vérité à ſe le faire tenir, qu'il en eſt le ſeul vengeur.

Il y a une autre ſorte de ſerment, que les Puiſſances Souveraines font à leurs égales ; de garder la foi des traités. Car comme dans tout traité, on ſe ſoumet pour l'exécution à quelque Juge : ceux qui n'ont pour juge que Dieu ont recours à lui dans leurs traités, comme au dernier appui de la paix publique.

De tout cela il réſulte, que les Princes qui manquent à leurs ſermens, (ce qu'à Dieu ne plaiſe, qu'il leur arrive jamais :) autant qu'il eſt en eux, rendent vaine ce qu'il y a de plus ferme parmi les hommes: & en même tems rendent impoſſible la ſociété & le repos du genre-humain. Par où ils font Dieu & les hommes leurs juſtes & irréconciliables ennemis; puiſque pour les concilier, il ne reſte plus rien au-deſſus de ce qu'ils ont rendu nul.

Qui ne ſent pas combien cela eſt terrible, n'a plus rien qu'il puiſſe

Digitized by Google

sentir, que l'Enfer même : & la vengeance de Dieu, manifestement, & impitoyablement déclarée.

XVIII. PROPOSITION. *Où l'on expose le serment du Sacre des Rois de France.*

L'Archevêque consacrant, ou les Evêques, parlent en ces termes au Roi dès le commencement de son Sacre, au nom de toutes les Eglises qui lui sont sujettes : » Nous vous supplions d'accorder » à nous, & à nos Eglises, que vous conserverez & défendrez le » privilége Canonique, avec la loi, & la justice, qui leur est dûe. » Ce qui comprend les immunités ecclésiastiques, également établies par les Canons, & par les Loix. Et le Roi répond : » Je vous pro- » mets de conserver à vous, & à vos Eglises, le privilége Canoni- » que, avec la loi, & la justice qui leur est dûe. Et je leur promets » de leur accorder la défense de ces choses ; ainsi qu'un Roi la doit » accorder par droit dans son Royaume, à un Evêque, & à l'Eglise » qui lui est commise. » *Cérémonial François, pag. 14.*

Puis on chante le *Te Deum*. Et le Roi debout fait les promesses suivantes : » Je promets au nom de Jesus-Christ, ces trois choses au » Peuple Chrétien qui m'est sujet. Premiérement, que tout le Peu- » ple Chrétien de l'Eglise de Dieu conserve en tout tems sous nos » ordres, la paix véritable. En second lieu, que j'interdise toute ra- » pacité, & iniquité. En troisiéme lieu, qu'en tout jugement, j'or- » donne l'équité, & la miséricorde. » *Ibid.*

Après qu'on a dit les Litanies, le Prince prosterné se relève, & est interrogé en cette sorte par le seigneur Métropolitain : » Voulez- » vous tenir la sainte Foi, qui vous a été laissée par des hommes Ca- » tholiques, & l'observer par des bonnes œuvres ? Et le Roi répond : » Je le veux. Le Métropolitain continue : Voulez-vous être le tu- » teur, & le défenseur des Eglises, & des Ministres des Eglises ? Et » le Roi répond : Je le veux. Le Métropolitain demande encore : » Voulez-vous gouverner & défendre votre Royaume qui vous a » été accordé de Dieu, selon la justice de vos Peres ? Et le Roi ré- » pond : Je le veux : & autant qu'il me sera possible, avec la grace » de Dieu, en consolation à tout le monde. Ainsi je promets de le » faire fidélement, en tout, & par-tout. » *Pag. 16.*

On lui demande enfin : » S'il veut défendre les saintes Eglises de » Dieu, & leurs Pasteurs, & tout le Peuple qui lui est soumis, juste- » ment & religieusement par une royale Providence, selon les cou- » tumes de ses Peres ? Et après qu'il a répondu, qu'il le fera de tout *Pag. 16, 17.*

POLITIQUE, &c. LIV. VII.

» son pouvoir. L'Evêque demande au Peuple, s'il ne s'engage pas à » se soumettre à un tel Prince, (qui lui promet la justice, & toute » sorte de bien:) & s'assujettir à son Regne, avec une ferme fidéli- » té, & obéir à ses commandemens, selon ce que dit l'Apôtre: Que
Rom. XIII. 1. » toute ame soit assujettie aux puissances supérieures, soit au Roi,
1. Petr. II. 13. » comme étant au-dessus de tous les autres. Qu'alors qu'il soit répon- » du d'une même voix, par tout le Clergé, & par tout le Peuple: » Qu'il soit ainsi: Qu'il soit ainsi. Amen. Amen.

Cérémonial François, pag. 19. Après l'onction accoutumée, un Evêque fait cette priere: » Ac- » cordez-lui, Seigneur, qu'il soit le fort défenseur de sa patrie, le » consolateur des Eglises & des saints Monastères, avec une grande » piété, & une royale magnificence. Qu'il soit le plus courageux, » & le plus puissant de tous les Rois: le vainqueur de ses ennemis. » Qu'il abatte ceux qui se souléveront contre lui, & les Nations » Payennes. Qu'il soit terrible à ses ennemis, par la grande force de » la Puissance royale. Qu'il paroisse magnifique, aimable, & pieux » aux Grands du Royaume: & qu'il soit craint, & aimé de tout le » monde. »

Pag. 20, 21. En lui donnant le Sceptre, la Main de Justice, & l'Epée, l'Archevêque lui dit: » Que cette épée est bénite, afin d'être, selon » l'ordre de Dieu, la défense des saintes Eglises: & on l'avertit de se
Ps. XLIV. 4. » souvenir de celui à qui il a été dit par le Prophéte: Mettez votre » épée à votre côté, ô très-Puissant, afin que l'équité ait toute sa » force: que les remparts de l'iniquité soient puissamment détruits: » & enfin que vous méritiez, par le soin que vous prendrez de la » Justice, de regner éternellement avec le Fils de Dieu, dont vous » êtes la figure. »

Cérémonial François, pag. 33. » Le Roi promet aussi de conserver la souveraineté, les droits, » & noblesses de la Couronne de France: sans les aliéner, ou les » transporter à personne. Et d'exterminer de bonne foi, selon son » pouvoir, tous les Hérétiques notés, & condamnés par l'Eglise. » Et il affermit toutes ces choses par serment.

Ibid. p. 34. » Dans la bénédiction de l'épée, on prie Dieu, qu'elle soit en la » main de celui qui désire s'en armer pour la défense & la protec- » tion des Eglises, des Veuves, des Orphelins, & de tous les servi- » teurs de Dieu. » Ainsi on montre, que la force n'est établie qu'en faveur de la justice & de la raison, & pour soutenir la foiblesse.

Pag. 35. Les richesses, l'abondance & toute sorte de biens, la splendeur & la magnificence royale, sont demandées à Dieu pour le Roi par cette priere: » Faites, Seigneur, que de la rosée du Ciel & de *la*

Digitized by Google

» graisse de la terre, le bled, le vin, l'huile, & toute la richesse & » l'abondance des fruits lui soient données, & continuées, par la » largesse divine. En sorte que durant son regne, la santé & la paix » soit dans le Royaume : & que la gloire, & la Majesté de la Digni- » té royale éclate dans le Palais aux yeux de tout le monde ; & en- » voie par-tout les rayons de la Puissance royale. »

Cette splendeur doit porter dans tous les esprits une impression de la puissance des Rois, & paroître comme une image de la cour céleste.

Quel compte ne rendront point à Dieu les Princes, qui négligeroient de tenir des promesses si solemnellement jurées?

XIX. PROPOSITION. *Dans le doute, on doit interpréter en faveur du ferment.*

C'est ainsi que fit Josué. La ville de Gabaon étoit de celles que Dieu avoit destinées à la demeure de son Peuple, & dont il avoit ordonné que les habitans seroient passés sans miséricorde au fil de l'épée à cause de leurs crimes, aussi-bien que tous les autres. Les Amorrhéens, habitans de Gabaon, effrayés des victoires de Josué & des Israëlites, usérent de finesse : & feignant de venir de pays bien éloignés, ils les abordérent, en disant : » Qu'ils venoient de » loin, émerveillés des prodiges que Dieu faisoit en leur faveur, » pour se soumettre à leur empire. » Ils firent tout ce qu'il falloit pour tromper Josué, & les autres Chefs, qui leur promirent la vie avec ferment. *Jos. IX.* *Ibid. 9.*

Trois jours après on connut la vérité. La question fut de sçavoir, si on s'en tiendroit à l'alliance jurée. Deux fortes raisons s'y opposoient : l'une étoit la fraude de ces Peuples, à qui on ne pardonna que sur un faux exposé ; l'autre étoit le Commandement de Dieu, qui ordonnoit qu'on les exterminât entiérement. Mais Josué, & les Chefs du Peuple s'en tinrent au ferment, & à l'alliance.

Contre la surprise on disoit, qu'il falloit s'être informé de la vérité avant que de s'engager, » & interroger la bouche du Seigneur. » En quoi Josué avoit manqué. Mais que l'engagement étant pris, & le nom de Dieu y étant interposé, il s'en falloit tenir là. *Ibid. 14.*

Au commandement divin de faire passer tous ces Peuples au fil de l'épée, Josué & les Chefs opposoient un commandement plus ancien, & plus important, de ne prendre pas en vain le nom de Dieu. „ Nous avons juré par le nom du Seigneur Dieu d'Israël que „ nous leur sauverions la vie : nous ne pouvons la leur ôter. „ Tout *Ibid. 19.*

Digitized by Google

le Peuple qui murmuroit auparavant, se rendit à cette raison: & approuva la décision de Josué, & de ses Chefs.

Jos. X.

Dieu même la confirma, lorsqu'il délivra Gabaon des Rois Amorrhéens qui la tenoient assiégée, par cette fameuse victoire où Josué arrêta le Soleil.

1. Reg. XXI. 1, 2, & seq.

Et long-tems après, du vivant de David; parce que pendant le regne de Saül, ce Prince cruel avoit voulu remuer cette question, & sous prétexte de zéle, faire mourir les Gabaonites; Dieu envoya la peste en punition de cet attentat, & ne se laissa fléchir qu'après qu'on eut puni rigoureusement la cruauté de Saül dans sa famille: soit qu'elle y eût concouru, soit qu'elle fût justement châtiée pour d'autres crimes. Ainsi la décision de Josué fut confirmée par une déclaration manifeste de la volonté de Dieu: & tout le Peuple y demeura ferme jusqu'aux derniers tems.

1. Esdr. II. 70. VII. 7, 24. VIII. 15, 20. 2. Esdr. VII. 60. X. 28.

La force de la décision eut un effet perpétuel: & non-seulement sous les Rois; mais encore du tems d'Esdras, & au retour de la captivité.

C'est ainsi que furent sauvés les Gabaonites. La foi du Peuple de Dieu, la sainteté des sermens, la majesté & la justice du Dieu d'Israël, éclaterent magnifiquement dans cette occasion. Et il resta à la postérité un exemple mémorable, d'interpréter les traités, en faveur du serment.

ARTICLE VI.

Des motifs de Religion particuliers aux Rois.

I. PROPOSITION. *C'est Dieu qui fait les Rois, & qui établit les Maisons regnantes.*

1. Reg. IX. X, XVI.

SAül cherchoit les ânesses de son pere Cis, David paissoit les brebis de son pere Isaïe, quand Dieu les a élevés, d'une condition si vulgaire, à la Royauté.

3. Reg. XI. 31, 32, 33.

Comme il donne les Royaumes, il les coupe par la moitié, quand il lui plaît. Il fit dire à Jéroboam par son Prophéte: „Je partagerai „le Royaume de Salomon, & je t'en donnerai dix tribus, à cause „qu'il a adoré Astharthé, la Déesse des Sidoniens, & Chamos le „Dieu de Moab, & Moloc le Dieu des enfans d'Ammon. Je lui „laisserai une Tribu à cause de David mon serviteur, & Jérusalem „la Cité Sainte que j'ai choisie.„

Le

Le Prophéte Jéhu, fils d'Hanani, eut auſſi ordre de dire à Baaſa, le troiſiéme Roi d'Iſraël après Jéroboam : » Je t'ai élevé de la pouſſie- » re, & je t'ai donné la conduite de mon Peuple d'Iſraël, & tu as » marché ſur les voies de Jéroboam, & tu as excité mon indignation » contre toi : je te perdrai toi, & ta Maiſon. 3. *Reg.* XVI. 1, 2, 3. 4. *Reg.* IX. 4, 5, & *ſeq.*

» Par la même autorité : Un Prophéte alla à Jéhu, fils de Joſaphat, » fils de Namſi : & le trouvant au milieu des Grands, il dit tout haut : » O Prince, j'ai à vous parler. A qui de nous voulez-vous parler ? » répondit Jéhu. A vous, Prince, continua le Prophéte. Et il le » tira, ſelon l'ordre qu'il avoit reçu de Dieu, dans le cabinet le » plus ſecret de la maiſon, & lui dit : Le Seigneur vous a oint Roi » ſur le Peuple d'Iſraël : & vous détruirez la Maiſon d'Achab votre » Seigneur. »

Dieu exerce le même pouvoir ſur les Nations infidéles. » Va, dit- » il au Prophéte Elie, retourne ſur tes pas par le déſert juſqu'à Da- » mas : & quand tu y ſeras arrivé, tu oindras Hazaël pour être Roi » de Syrie. » 3. *Reg.* XIX. 15.

Par ces actes extraordinaires, Dieu ne fait que manifeſter plus clairement ce qu'il opére dans tous les Royaumes de l'Univers, à qui il donne des maîtres tels qu'il lui plaît. » Je ſuis le Seigneur, dit-il, » c'eſt moi qui ai fait la terre avec les hommes & les animaux, & je » les mets entre les mains de qui je veux. » *Jer.* XXVII. 5.

C'eſt Dieu encore qui établit les Maiſons regnantes. Il a dit à Abraham : » Les Rois ſortiront de vous. Et à David : Le Seigneur vous » fera une Maiſon. Et à Jéroboam : Si tu m'es fidéle, je te ferai une » Maiſon comme j'ai fait à David. *Gen.* XVII. 6. 2. *Reg.* VII. 11. 3. *Reg.* XI. 38. 4. *Reg.* X. 30.

Il détermine le tems que doivent durer les Maiſons Royales. » Tes enfans ſeront ſur le Thrône, juſqu'à la quatriéme génération, » dit-il à Jéhu. »

J'ai donné ces terres à Nabuchodonoſor Roi de Babylone. » Ces » Peuples ſeront aſſujettis à lui, à ſon fils, & au fils de ſon fils, juſ- » qu'à ce que le tems ſoit venu. » *Jer.* XXVII. 7.

» Et tout cela eſt la ſuite de ce conſeil éternel, par lequel Dieu a » réſolu de faire ſortir tous les hommes d'un ſeul, pour les répandre » ſur toute la face de la terre, en déterminant les tems, & les termes » de leur demeure. » *Act.* XVII. 26.

II. PROPOSITION. *Dieu inſpire l'obéiſſance aux Peuples, & il y laiſſe répandre un eſprit de ſoulévement.*

Dieu qui tient en brides les flots de la mer, eſt le ſeul qui peut auſſi

tenir ſous le joug l'humeur indocile des Peuples. Et c'eſt pourquoi David lui chantoit : „ Béni ſoit le Seigneur, mon Dieu : mon protecteur en qui j'eſpère : qui ſoumet mon Peuple à ma puiſſance.

POLITIQUE, &c. LIV. VII.

„ Il agit dans les cœurs des nouveaux ſujets qu'il avoit donnés à „ Saül : Et une partie de l'armée dont Dieu toucha le cœur, ſuivit „ Saül. „

Pſ. CXLIII. 1, 2.

1. Reg. X. 26.

En inſpirant l'obéiſſance aux ſujets, il met auſſi dans le cœur du Prince une confiance ſecrette, qui le fait commander ſans crainte : „ Et Dieu donna à Saül un autre cœur. „ Lui qui ſe regardoit auparavant, comme le dernier de tout le Peuple d'Iſraël, prend en main le commandement & des Peuples, & des armées : & ſent en lui-même toute la force qu'il falloit pour agir en maître.

1. Reg. X. 9, IX. 21.

Après que le Prophéte envoyé de Dieu eut parlé à Jéhu pour le faire Roi, „ les Seigneurs lui demandérent : Que vous vouloit cet „ inſenſé ? Et il leur dit : Le connoiſſez-vous, & ſçavez-vous ce qu'il „ m'a dit ? Ils lui répondirent : Tout ce qu'il aura dit eſt faux : mais „ ne laiſſez pas de nous le raconter. „ Voilà ce qu'ils dirent, peu diſpoſés, comme on voit, à en croire le Prophéte. Mais Jéhu ne leur eut pas plûtôt rapporté, que ce Prophéte l'avoit ſacré Roi, „ Que „ tous auſſi-tôt prirent leurs manteaux, les étendant ſous ſes pieds en „ forme de Tribunal, & firent ſonner la trompette, & criérent, Jéhu „ eſt Roi. „ Et ils oubliérent Joram leur Roi légitime pour qui ils venoient d'expoſer leur vie dans une bataille ſanglante contre le Roi de Syrie & dans le ſiége de Ramot Galaad. Tant Dieu changea promptement les cœurs.

4. Reg. IX. 11, 12.

Ibid. 13.

Il faut toujours ſe ſouvenir, que ces choſes ſi extraordinaires ne ſervent qu'à manifeſter ce que Dieu fait ordinairement, d'une maniere auſſi efficace, quoique plus cachée. En même tems qu'il inſpire aux Grands de ſuivre Jéhu, par un ſecret jugement de ſa Providence ; il ſe répand dans le Peuple un eſprit de ſoulévement univerſel, & rien ne ſe ſoutient plus dans le Royaume. Jéhu marche avec ſa troupe conjurée à Jezraël où étoit le Roi. Comme on le vit arriver : „ Joram envoie pour lui demander s'il venoit en eſprit „ de paix ? De quelle paix me parlez-vous, dit-il à celui qui lui fai- „ ſoit ce meſſage ? Paſſez ici, & ſuivez-moi. „ Joram en envoya un autre pour faire la même demande : il reçut la même réponſe, & il imita le premier en ſe joignant à Jéhu. Le Roi qui ne recevoit aucune réponſe, avance en perſonne avec le Roi de Juda : croyant étonner Jéhu par la préſence de deux Rois unis, dont l'un étoit ſon ſouverain. „ Auſſi-tôt qu'il eût apperçu Jéhu, il lui dit : Venez-vous en

4. Reg. IX. 18, 19, 20, 21.

Ibid. 22.

Digitized by Google

paix? Quelle paix y a-t-il pour vous? répliqua-t-il. Et en même tems „ il banda son arc, & perça d'un coup de flèche le cœur de Joram, „ qui tomba mort à ses pieds. Il restoit dans le Palais la Reine Jéza- „ bel, mere de Joram: Elle parut à la fenêtre richement parée, les „ yeux colorés d'un fard exquis. Qui est celle-là, dit Jéhu? Et il or- „ donne aux Eunuques de cette Princesse de la précipiter du haut en „ bas. „ Après toute cette sanglante exécution, il envoie des ordres à Samarie, de faire mourir les enfans du Roi: & tous les Grands du Royaume résolurent de les faire mourir au nombre de soixante & dix, dont ils portérent les têtes à Jéhu: & il envahit le Royaume sans résistance. Dieu vengea par ce moyen les impiétés d'Achab, & de Jézabel, sur eux & sur leur Maison. *4. Reg. IX. 30, & seq.* *Ibid. X. 1, & seq.*

Voilà l'esprit de révolte qu'il envoie, quand il veut renverser les Thrônes. Sans autoriser les rébellions, Dieu les permet: & punit les crimes par d'autres crimes, qu'il châtie aussi en son tems: toujours terrible, & toujours juste.

III. PROPOSITION. *Dieu décide de la fortune des Etats.*

„ Le Seigneur Dieu frappera Israël, comme on remue un roseau „ dans l'eau; & l'arrachera de la bonne terre, qu'il avoit donnée à „ leurs Peres: & comme par un coup de vent, il les transporta à Ba- „ bylone. „ Tant est grande la facilité, avec laquelle il renverse les Royaumes les plus florissans. *3. Reg. XIV. 15.*

IV. PROPOSITION. *Le bonheur des Princes vient de Dieu, & a souvent de grands retours.*

Enflé d'une longue suite de prospérités, un Prince insensé dit en son cœur: Je suis heureux, tout me réussit; la fortune qui m'a toujours été favorable, gouverne tout parmi les hommes, & il ne m'arrivera aucun mal. „ Je suis Reine, disoit Babylone qui se glorifioit „ dans son vaste & redoutable empire: Je suis assise (dans mon „ Thrône heureuse, & tranquille:) Je serai toujours dominante; ja- „ mais je ne serai veuve; jamais privée d'aucun bien: jamais je ne „ connoîtrai ce que c'est que stérilité & foiblesse. „ Tu ne songes pas, insensée, que c'est Dieu qui t'envoie ta félicité: peut-être pour t'aveugler, & te rendre ton infortune plus insupportable. „ J'ai tout „ mis entre les mains de Nabuchodonosor, Roi de Babylone; & „ jusqu'aux bêtes je veux que tout fléchisse sous lui. Les Rois & les „ Nations qui ne voudront pas subir le joug, périront, non-seule- „ ment par l'épée de ce Conquérant; mais de mon côté je leur *Isa. XLVII. 7, 8.* *Jer. XXVII. 6, 7, 8.*

„ enverrai la famine & la peſte, juſqu'à ce que je les détruiſe entié-
POLITIQUE, &c. LIV. VII. „ rement. „ Afin que rien ne manque, ni à ſon bonheur, ni au malheur de ſes ennemis.

Mais tout cela n'eſt que pour un tems : & cet excès de bonheur a un prompt retour. Car pendant qu'il ſe promenoit dans ſa Babylone, dans ſes ſales, & dans ſes cours : & qu'il diſoit en ſon cœur : „ N'eſt-ce pas cette grande Babylone, que j'ai bâtie dans ma force, „ & dans l'éclat de ma gloire. Sans ſeulement jetter le moindre re- „ gard ſur la Puiſſance ſuprême, d'où lui venoit tout ce bonheur : *Dan. IV. 26, 27.* *Ibid. 28, 29.* „ une voix partit du Ciel, & lui dit : Nabuchodonoſor, c'eſt à toi „ qu'on parle. Ton Royaume te ſera ôté à cet inſtant : on te chaſſera „ du milieu des hommes : tu vivras parmi les bêtes, juſqu'à ce que „ tu apprennes, que le Très-Haut tient en ſa main les empires, & les „ donne à qui il lui plaît. „

O Prince ! prenez donc garde de ne pas conſidérer votre bonheur, comme une choſe attachée à votre perſonne ; ſi vous ne penſez en même tems qu'il vient de Dieu, qui le peut également donner & ôter. „ Ces deux choſes, la ſtérilité, & la viduité viendront ſur *Iſ. XLVII. 9.* „ vous en un même jour, dit Iſaïe. Tous les maux vous accableront. *1. Theſſ. V. 3.* „ Et pendant que vous n'aurez à la bouche que la paix & la ſécurité, „ la ruine ſurvient tout à coup. „

Ainſi le Roi Baltazar au milieu d'un feſtin royal qu'il faiſoit avec *Dan. V. 1, & ſeq.* ſes Seigneurs & ſes courtiſans en grande joie, „ ne ſongeoit qu'à „ louer ſes Dieux d'or & d'argent, d'airain, & de marbre, „ qui le combloient de tant de plaiſirs & de tant de gloire : quand ces trois doigts (ſi célébres) parurent en l'air, qui écrivoient ſa ſentence ſur la muraille : „ Mané : Thecel : Pharès. Dieu a compté tes jours ; & „ ton regne eſt à ſa fin. Tu as été mis dans la balance, & tu as été „ trouvé léger. Ton Empire eſt diviſé, & il va être livré aux Médes & aux Perſes.

V. PROPOSITION. *Il n'y a point de hazard dans le Gouvernement des choſes humaines : & la fortune n'eſt qu'un mot, qui n'a aucun ſens.*

C'eſt en vain que les aveugles enfans d'Iſraël „ dreſſoient une *Iſ. LV. 11.* „ table à la fortune, & lui ſacrifioient. „ Ils l'appelloient la reine du *Jér. XLIV. 17.* Ciel, la dominatrice de l'Univers : & diſoient à Jérémie : „ O Pro- „ phéte ! Nous ne voulons plus écouter vos diſcours : nous en ferons „ à notre volonté. Nous ſacrifierons à la Reine du Ciel : & nous lui „ ferons des effuſions, comme ont fait nos Peres, nos Princes, &

Digitized by Google

„ nos Rois. „ Et tout nous réuſſiſſoit, & nous regorgions de biens.

POLITIQUE, &c. LIV. VII.

C'eſt ainſi que ſéduits par un long cours d'heureux ſuccès, les hommes du monde donnent tout à la fortune; & ne connoiſſent point d'autre Divinité. Où ils appellent la Reine du ciel, l'étoile dominante & favorable, qui, ſelon leur opinion, fait proſpérer leurs deſſeins. C'eſt mon étoile, diſent-ils; c'eſt mon aſcendant, c'eſt l'aſtre puiſſant & benin, qui a éclairé ma nativité; qui met tous mes ennemis à mes pieds.

Mais il n'y a dans le monde, ni fortune, ni aſtre dominant. Rien ne domine que Dieu. „ Les étoiles comme ſon armée, marchent à „ ſon ordre: chacun luit dans le poſte qu'il lui a donné. Il les appelle „ par leur nom, & elles répondent: Nous voilà. Et elles ſe réjoüiſ- „ ſent, & luiſent avec plaiſir, pour celui qui les a faites. *Baruch. III. 34, 35.*

VI. PROPOSITION. *Comment tout eſt ſageſſe dans le monde, rien n'eſt hazard.*

„ Dieu a répandu la ſageſſe ſur toutes ſes œuvres. Dieu a tout vû, *Eccli. I. 10.*
„ Dieu a tout meſuré, Dieu a tout compté, Dieu a tout fait avec *Ibid. 9.*
„ meſure, avec nombre, & avec poids. „ Rien n'excéde, rien ne *Sap. XI. 21.*
manque. A regarder le total, rien n'eſt plus grand ni plus petit qu'il ne faut: ce qui ſemble défectueux d'un côté, ſert à un autre ordre ſupérieur, & plus caché, que Dieu ſçait. Tout eſt répandu à pleines mains: & néanmoins tout eſt fait & donné par compte. „ Juſqu'aux *Matth. X. 30.*
„ cheveux de notre tête, ils ſont tous comptés. Dieu ſçait nos mois *Joh. XIV. 5.*
„ & nos jours: il en a marqué le terme, qui ne peut être paſſé. Un *Matth. X. 29.*
„ paſſereau même ne tombe pas ſans votre Pere Céleſte. „ Ce qui emporteroit d'un côté, a ſon contre-poids de l'autre: la balance eſt juſte, & l'équilibre parfait.

Où la ſageſſe eſt infinie, il ne reſte plus de place pour le hazard.

VII. PROPOSITION. *Il y a une providence particuliere dans le Gouvernement des choſes humaines.*

„ L'homme prépare ſon cœur, & Dieu gouverne ſa langue. „ *Prov. XVI. 1.*
„ L'homme diſpoſe ſes voies: mais Dieu conduit ſes pas. „ *Ibid. 9.*

On a beau compaſſer dans ſon eſprit tous ſes diſcours, & tous ſes deſſeins; l'occaſion apporte toujours je ne ſçai quoi d'imprévû: en ſorte qu'on dit, & qu'on fait toujours plus ou moins qu'on ne penſoit. Et cet endroit inconnu à l'homme dans ſes propres actions, & dans ſes propres démarches; c'eſt l'endroit ſecret par où Dieu agit, & le reſſort qu'il remue.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. VII.

S'il gouverne de cette ſorte les hommes en particulier; à plus forte raiſon les gouverne-t-il en corps d'Etats, & de Royaumes. C'eſt auſſi dans les affaires d'Etat „ que nous ſommes (principale-„ment) en ſa main, nous & nos diſcours, & toute ſageſſe, & la „ ſcience d'agir. „

Sap. VII. 16.

Pſ. XXXII. 15, 16.

„ Dieu a fait en particulier les cœurs des hommes; il entend tou-„ tes leurs œuvres. C'eſt pourquoi, ajoûte le Pſalmiſte: Le Roi n'eſt „ pas ſauvé par ſa grande puiſſance, ou par une grande armée; mais „ par la puiſſante main de Dieu. „ Lui qui gouverne les cœurs de tous les hommes, & qui tient en ſa main le reſſort qui les fait mouvoir, a révélé à un grand Roi, qu'il exerce ſpécialement ce droit ſouverain ſur les cœurs des Rois: „ Comme la diſtribution des eaux, „ (eſt entre les mains de celui qui les conduit;) ainſi le cœur du „ Roi eſt entre les mains de Dieu, & il l'incline où il lui plaît. „ Il gouverne particuliérement le mouvement principal, par lequel il donne le branle aux choſes humaines.

Prov. XXI. 1.

VIII. PROPOSITION. *Les Rois doivent plus que tous les autres, s'abandonner à la Providence de Dieu.*

Toutes les propoſitions précédentes aboutiſſent à celle-ci. Plus l'ouvrage des Rois eſt grand, plus il ſurpaſſe la foibleſſe humaine, plus Dieu ſe l'eſt réſervé; & plus le Prince qui le manie, doit s'unir à Dieu, & s'abandonner à ſes conſeils.

En vain un Roi s'imagineroit qu'il eſt l'arbitre de ſon ſort, à cauſe qu'il l'eſt de celui des autres; il eſt plus gouverné qu'il ne gouverne: „ Il n'y a point de ſageſſe, il n'y a point de prudence, il n'y a point „ de conſeil, contre le Seigneur. „

Prov. XXI. 30.

Sap. IX. 14.

„ Les penſées des mortels ſont tremblantes, & leur prévoyance „ incertaine. „

Prov. XIX. 21.

„ Il s'éléve pluſieurs penſées dans le cœur de l'homme. (Elles le „ rendent timide & irréſolu:) Les conſeils de Dieu ſont *éternels*. „ Ceux-là ſeuls ſubſiſtent toujours, ils ſont invincibles.

IX. PROPOSITION. *Nulle puiſſance ne peut échapper les mains de Dieu.*

3. Reg. XI. 40.

Salomon bien averti par un Prophéte, que Jéroboam partageroit un jour ſon Royaume, tâche de le faire mourir: mais en vain, puiſqu'il trouve une retraite aſſûrée chez Seſac, Roi d'Egypte.

2. Paralip. XVIII. 28, 29, & ſeq.

Achab, Roi d'Iſraël, eſt averti par Michée, qu'il périroit dans une bataille. „ Je changerai d'habit, dit-il, & j'irai ainſi au combat. „ Mais pendant que l'ennemi le cherche en vain, & tourne tout l'ef-

Digitized by Google

fort contre Josaphat, Roi de Juda, qui seul paroissoit en habit royal, „ il arriva qu'un soldat, en tirant en l'air, blessa le Roi d'Israël, en„ tre le col & l'épaule. Je suis blessé, s'écria-t-il : Tournez, conti„ nua-t-il à celui qui conduisoit son chariot; & tirez-moi du com„ bat. „ Mais le coup qu'il avoit reçu étoit mortel : & il en mourut le soir même.

Tout sembloit concourir à le sauver. Car encore qu'il y eût ordre de l'attaquer seul, on ne le connoissoit pas; & Josaphat qu'on prit pour lui fut délivré; Dieu détournant tous les coups qu'on lui portoit. Achab contre qui on ne tiroit pas, faute de pouvoir le connoître, fut atteint par une fléche tirée au hazard; mais ce qui semble tiré au hazard, est secrettement guidé par la main de Dieu.

Il n'y avoit plus qu'un moment pour sauver Achab : le Soleil alloit se coucher. „ La nuit alloit séparer les combattans : mais il falloit „ qu'il périt : & il fut tué au soleil couchant. „ *2. Paralip. XVIII. 34.*

C'est en vain que Sédécias croit dans la prise de Jérusalem, avoir évité par la fuite les mains de Nabuchodonosor, à qui Dieu vouloit le livrer : „ Il est repris avec ses enfans, qui furent tués à ses yeux : & „ on les lui créve, après ce triste spectacle. „ *Jer. XXXIX. 4, 5, 6, 7.*

David étoit sage & prévoyant, plus qu'homme de son siécle : & il se servit de toute son adresse pour couvrir son crime. Mais Dieu le voyoit : „ Tu l'as fait, dit-il, en cachette : mais moi j'agirai à dé„ couvert. (Et tout ce que tu crois avoir enveloppé dans les téné„ bres impénétrables,) paroîtra aux yeux de tout Israël & aux yeux „ du Soleil. „ *2. Reg. XII. 12.*

Les finesses sont inutiles : tout ce que l'homme fait pour se sauver, avance sa perte : „ Il tombe dans la fosse qu'il a creusée; & le filet „ qu'on a tendu, nous prend nous-mêmes. „ *Ps. VII. 16. XXXIV. 8. Eccli. XXVII. 29.*

Il n'y a donc de recours, qu'à s'abandonner à Dieu avec une pleine confiance.

X. PROPOSITION. *Ces sentimens produisent dans le cœur des Rois une piété veritable.*

Telle fut celle de David. Lorsque fuyant devant son fils Absalon, abandonné de tous les siens; il dit à Sadoc sacrificateur, & aux Lévites qui lui amenoient l'Arche d'alliance du Seigneur : „ Reportez„ la dans Jérusalem : si j'ai trouvé grace devant le Seigneur, il me la „ montrera, & le Tabernacle. Que s'il me dit : Vous ne me plaisez „ pas : il est le maître, qu'il fasse ce qu'il lui plaira. Je suis soumis à sa „ volonté. „ *2. Reg. XV. 24, 25, 26.*

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. VII.

Ses ſerviteurs fondoient en larmes, le voyant obligé de fuir avec tant de précipitation, & d'ignominie; mais David avec un cœur intrépide leur relève le courage. Il veut même, par une généroſité qui lui étoit naturelle, renvoyer ſix cens de ſes plus vaillans ſoldats, avec Ethaï le Géthéen qui les commandoit, pour ne les pas expoſer à une ruine qui paroiſſoit inévitable. „Pourquoi venez-vous avec nous? „Retournez. Pour moi, ajoûte-t-il, j'irai où je dois aller.„ Quel courage, quelle grandeur d'ame! mais en même tems quelle réſignation à la volonté de Dieu! Il reconnoît la main divine qui le pourſuit juſtement: & met toute ſa confiance en cette même main, qui ſeule peut le ſauver.

2. Reg. XV. 19, 20, 21.

XI. PROPOSITION. *Cette piété eſt agiſſante.*

Il y a un abandon à Dieu qui vient de force & de piété: il y en a un qui vient de pareſſe. S'abandonner à Dieu, ſans faire de ſon côté tout ce qu'on peut, c'eſt lâcheté & nonchalance.

La piété de David n'a point ce bas caractère. En même tems qu'il attend avec ſoumiſſion ce que Dieu ordonnera du Royaume & de ſa Perſonne, pendant la révolte d'Abſalon: ſans perdre un moment de tems, il donne tous les ordres néceſſaires aux troupes, à ſes Conſeillers, à ſes principaux confidens, pour aſſûrer ſa retraite, & rétablir les affaires.

2. Reg. XV; XVI, XVII, XVIII.

Dieu le veut, agir autrement, c'eſt le tenter contre ſa défenſe: „Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu.„ Ce n'eſt pas en vain qu'il vous a donné une ſageſſe, une prévoyance, une liberté; il veut que vous en uſiez. Ne le faire pas, & dire en ſon cœur: J'abandonnerai tout au gré du hazard; & croire qu'il n'y a point de ſageſſe parmi les hommes, ſous prétexte qu'elle eſt ſubordonnée à celle de Dieu, c'eſt diſputer contre lui; c'eſt vouloir ſecouer le joug, & agir en déſeſpéré.

Deut. VI. 16.

XII. PROPOSITION. *Le Prince qui a failli ne doit pas perdre eſpérance: mais retourner à Dieu par la pénitence.*

Ainſi Manaſsès, Roi de Juda, après tant d'impiétés & d'idolâtrie; après avoir répandu tant de ſang innocent, juſqu'à en faire regorger les murailles de Jéruſalem: frappé de la main de Dieu, & livré à ſes ennemis qui le tranſportérent à Babylone, & chargé de fers, „pria le Seigneur ſon Dieu dans ſon angoiſſe, & ſe repentit „avec beaucoup de douleur devant le Dieu de ſes Peres; & il lui „fit des prieres, & il le pria inſtamment. Et Dieu écouta ſa priere, „&

4. Reg. XXI. 2, 16.

2. Paralip. XXXIII. 11, 12, 13.

» & il le ramena à Jérusalem dans son Thrône ; & Manassès recon-
» nut que le Seigneur étoit le vrai Dieu. » Mais il faut bien remar-
quer que la pénitence de ce Prince fut sérieuse, son humilité sin-
cère, & ses prieres pressantes.

Dieu ne laisse pas quelquefois d'avoir égard à la pénitence des impies ; lorsque même, sans se convertir, ils sont effrayés de ses menaces. Achab ayant entendu les menaces que Dieu faisoit par le Prophéte Elie, en fut effrayé : » Il déchira ses habits, & couvrit sa 3. Reg. XXI.
» chair d'un cilice, & il jeûna ; & il se coucha en son lit revêtu d'un 27, 28, 29.
» sac ; & il marcha la tête baissée. (Cette tête auparavant si superbe.)
» Et le Seigneur dit à Elie : N'avez-vous pas vû Achab humilié de-
» vant moi ? Parce donc qu'il s'est humilié à cause de moi, je ne
» ferai pas tomber sur lui tout le mal dont je l'ai menacé : mais je
» frapperai sa Maison du tems de son fils. »

Dieu semble avoir de la complaisance à voir les grands Rois, & les Rois superbes humiliés devant lui. Ce n'est pas que les plus grands Rois soient plus que les autres hommes à ses yeux, devant lesquels tout est également un néant : mais c'est que leur humiliation est d'un grand exemple au genre-humain.

On ne finiroit jamais, si on vouloit ici parler de la pénitence de David, si célébre dans toute la terre. Elle a tellement effacé tous ses péchés, qu'il semble même que Dieu les ait entiérement oubliés. David est demeuré comme auparavant, l'homme selon le cœur de Dieu, le modéle des bons Rois, & le Pere par excellence du Messie. Dieu lui a rendu, & même augmenté, non-seulement l'esprit de justice ; mais encore l'esprit de Prophétie, & les dons extraordinaires : en sorte qu'on peut dire qu'il n'a rien perdu.

XIII. PROPOSITION. *La Religion fournit aux Princes des motifs particuliers de pénitence.*

» J'ai péché contre vous seul, disoit David. Contre vous seul : Psal. L. 6.
puisque vous m'aviez rendu indépendant de toute autre Puissance que de la vôtre. Tel est le premier motif : » J'ai péché contre vous
» seul. » Je dois donc, par ce motif spécial de l'offense que j'ai commise contre vous, me dévouer entiérement à la pénitence.

Le second motif : c'est que si les Princes sont exposés à de plus dangereuses tentations, Dieu leur a donné de plus grands moyens de les réparer par leurs bonnes œuvres.

Le troisiéme : c'est que le Prince dont les péchés sont plus éclatans, les doit expier aussi par une pénitence plus édifiante.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. VII.

XIV. PROPOSITION. *Les Rois de France ont une obligation particuliere à aimer l'Egliſe ; & à s'attacher au ſaint Siége.*

» La ſainte Egliſe Romaine, la Mere, la Nourrice, & la Maî» treſſe de toutes les Egliſes, doit être conſultée dans tous les dou» tes qui regardent la Foi & les mœurs; principalement par ceux, » qui comme nous, ont été engendrés en J. C. par ſon miniſtère, » & nourris par elle du lait de la Doctrine Catholique. » Ce ſont les paroles d'Hincmar, célébre Archevêque de Reims.

Il eſt vrai qu'une partie de ce Royaume, comme l'Egliſe de Lyon & les voiſines, ont reçu la Foi d'une Miſſion qui leur venoit d'Orient, & par le miniſtère de S. Polycarpe, Diſciple de l'Apôtre S. Jean. Mais comme l'Egliſe eſt une par tout l'Univers; cette Miſſion Orientale n'a pas été moins favorable à l'autorité du ſaint Siége, que celle qui en eſt venue directement. Ce qui paroît par la Doctrine de S. Irénée, Evêque de Lyon, qui dès le ſecond ſiécle, a célébré ſi hautement la néceſſité de s'unir à l'Egliſe Romaine:

Iren. lib. 3. » Comme à la principale Egliſe de l'Univers, fondée par les deux » principaux Apôtres, S. Pierre & S. Paul. »

L'Egliſe Gallicane a été fondée par le ſang d'une infinité de Martyrs. Et je ne veux ici nommer qu'un S. Juſtin, un S. Irénée, les ſaints Martyrs de Lyon & de Vienne, & S. Denis avec ſes ſaints Compagnons.

L'Egliſe Gallicane a porté des Evêques des plus doctes, des plus Saints, des plus célébres qui aient jamais été : & je ne ferai mention que de S. Hilaire & de S. Martin.

Quand le tems fut arrivé que l'Empire Romain devoit tomber en Occident : Dieu qui livra aux Barbares une ſi belle partie de cet Empire, & celle où étoit Rome devenue le Chef de la Religion : il deſtina à la France des Rois qui devoient être les défenſeurs de l'Egliſe. Pour les convertir à la Foi, avec toute la *belli*queuſe Nation des Francs, il ſuſcita un S. Remy, homme Apoſtolique, par lequel il renouvella tous les miracles qu'on avoit vû éclater dans la fondation des plus célébres Egliſes. Comme le remarque S. Remy lui-même dans ſon Teſtament.

Teſt. S. Remig. ap. Flod. lib. I. c. 18.

Ce grand Saint, & ce nouveau Samuel, appellé pour ſacrer les Rois, ſacra ceux de France, en la perſonne de Clovis, comme il dit lui-même, » pour être les perpétuels défenſeurs de l'Egliſe, » & des Pauvres, » qui eſt le plus digne objet de la Royauté. Il les bénit, & leurs ſucceſſeurs, qu'il appelle toujours ſes enfans ; &

Ibid.

Digitized by Google

prioit Dieu nuit & jour qu'ils perſévéraſſent dans la Foi. Priere exaucée de Dieu avec une prérogative bien particuliere; puiſque la France eſt le ſeul Royaume de la Chrétienté, qui n'a jamais vû ſur le Thrône que des Rois enfans de l'Egliſe.

Tous les Saints qui étoient alors furent réjouis du Baptême de Clovis; & dans le déclin de l'Empire Romain, ils crurent voir dans les Rois de France; » une nouvelle lumiere pour tout l'Oc- » cident, & pour toute l'Egliſe. » *Epiſt. Avit. Vienn. ad Claud. & ad Fauſt. Tom. I. Conc. Gall.*

Le Pape Anaſtaſe II. crut auſſi voir dans le Royaume de France nouvellement converti, » une colomne de fer, que Dieu élevoit » pour le ſoutien de la ſainte Egliſe: pendant que la Charité ſe re- » froidiſſoit par-tout ailleurs, & même que les Empereurs avoient » abandonné la Foi. » *Anaſt. II. Epiſt. 2. ad Clod. Tom. IV. Conc. Gen.*

Pélage II. ſe promet des deſcendans de Clovis, comme des voiſins charitables de l'Italie & de Rome; la même protection pour le ſaint Siége qu'il avoit reçue des Empereurs. S. Grégoire le Grand enchérit ſur ſes ſaints Prédéceſſeurs, lorſque touché de la Foi & du zéle de ces Rois, » il les met autant au-deſſus des autres » Souverains, que les Souverains ſont au-deſſus des Particuliers. » *Greg. Mag. Lib. V. Ep. 6.*

Les enfans de Clovis n'ayant pas marché dans les voies que ſaint Remy leur avoit preſcrites, Dieu ſuſcita une autre race pour regner en France. Les Papes & toute l'Egliſe la bénirent en la perſonne de Pepin, qui en fut le Chef. L'Empire y fut établi en la perſonne de Charlemagne, & de ſes ſucceſſeurs. Aucune Famille Royale n'a jamais été ſi bienfaiſante envers l'Egliſe Romaine. Elle en tient toute ſa grandeur temporelle; & jamais l'Empire ne fut mieux uni au Sacerdoce, ni plus reſpectueux envers les Papes, que lorſqu'il fut entre les mains des Rois de France. *Paul. I. Ep. X. ad Franc. Tom. II. Conc. Gal.*

Après ces bienheureux jours, Rome eut des maîtres fâcheux, & les Papes eurent tout à craindre, tant des Empereurs, que d'un Peuple ſéditieux. Mais ils trouverent toujours en nos Rois, ces charitables voiſins, que le Pape Pélage II. avoit eſpérés. La France plus favorable à leur Puiſſance ſacrée, que l'Italie, & que Rome même; elle leur devint comme un ſecond Siége, où ils tenoient leurs Conciles, & d'où ils faiſoient entendre leurs Oracles à toute l'Egliſe, comme il paroît par les Conciles de Troyes, de Clermont, de Toulouſe, de Tours, & de Reims. *Alex. III. Epiſt. 30. Tom. X. Conc. Gen.*

Une troiſiéme Race étoit montée ſur le Thrône. Race, s'il ſe peut, plus pieuſe que les deux autres; ſous laquelle la France eſt déclarée par les Papes, » un Royaume chéri & béni de Dieu, dont l'exalta- *Greg. IX. Tom. XI. Conc. Gen.*

» tion eſt inſéparable de celle du ſaint Siége. » Race auſſi, qui ſe voit ſeule dans tout l'Univers, toujours couronnée, & toujours regnante, depuis ſept cens ans entiers ſans interruption : & ce qui lui eſt encore plus glorieux, toujours Catholique. Dieu par ſon infinie miſéricorde n'ayant même pas permis qu'un Prince qui étoit monté ſur le Thrône dans l'Héréſie, y perſévérât.

Puiſqu'il paroît par cet abrégé de notre Hiſtoire que la plus grande gloire des Rois de France leur vient de leur foi, & de la protection conſtante qu'ils ont donnée à l'Egliſe, ils ne laiſſeront pas affoiblir cette gloire, & la race regnante la fera paſſer à la poſtérité, juſqu'à la fin des ſiécles.

Joan. VIII. 32. Elle a produit S. Louis, le plus ſaint Roi qu'on ait vû parmi les Chrétiens. Tout ce qui reſte aujourd'hui de Princes de France, eſt ſorti de lui. Et comme J. C. diſoit aux Juifs : » Si vous êtes enfans » d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham. » Il ne me reſte qu'à dire à nos Princes : Si vous êtes enfans de S. Louis, faites les œuvres de S. Louis.

Digitized by Google

LIVRE HUITIÈME.

SUITE DES DEVOIRS PARTICULIERS de la Royauté, de la Juſtice.

ARTICLE PREMIER.

Que la Juſtice eſt établie ſur la Religion.

I. PROPOSITION. *Dieu eſt le Juge des Juges; & préſide aux Jugemens.*

» DIeu a pris ſa ſéance dans l'Aſſemblée des Dieux; & aſſis au » milieu d'eux, il juge les Dieux. » *Pſ. LXXXI. 1.*

Ces Dieux que Dieu juge, ſont les Rois, & les Juges aſſemblés ſous leur autorité, pour exercer leur Juſtice. Il les appelle des Dieux, à cauſe que le nom de Dieu, dans la langue ſainte, eſt un nom de Juge, & qu'auſſi l'autorité de juger, eſt une participation de la juſtice ſouveraine de Dieu, dont il a revêtu les Rois de la terre.

Ce qui leur mérite principalement le nom de Dieux, c'eſt l'indépendance avec laquelle ils doivent juger, ſans diſtinction de perſonnes, & ſans craindre le grand, non plus que le petit: » Parce » que c'eſt le jugement du Seigneur, diſoit Moyſe. » Où l'on doit juger avec une indépendance ſemblable à celle de Dieu, ſans craindre, ni ménager perſonne. *Deut. I. 17.*

Il eſt dit que Dieu juge ces Dieux de la terre, parce qu'il ſe fait devant lui une perpétuelle reviſion de leurs Jugemens.

Le Pſeaume continue, & fait parler Dieu en cette ſorte: » Juſ- » ques à quand jugerez-vous avec injuſtice, & regarderez-vous » en jugeant (non le droit,) mais les perſonnes des hommes? » Il touche la racine de toute injuſtice, qui conſiſte à avoir égard aux perſonnes, plûtôt qu'au droit. *Pſ. LXXXII. 2.*

» Jugez pour le pauvre & pour le pupille, juſtifiez le foible & » le pauvre. Arrachez le pauvre & le mendiant de la main du pé- » cheur qui l'opprime. » *Ibid. 3, 4.*

POLITIQUE, &c. LIV. VIII.

Jugez pour le pauvre. Cela s'entend, s'il a le droit pour lui, car Dieu défend ailleurs » d'avoir pitié du pauvre en jugement. » Parce qu'il ne faut non plus juger par pitié, que par complaisance, ou par colère, mais seulement par raison. Ce que la justice demande, c'est l'égalité entre les Citoyens, & que celui qui opprime, demeure toujours le plus foible devant la justice. C'est ce que veut ce mot: Arrachez. Ce qui marque une action forte contre l'oppresseur, afin d'opposer la force à la force, la force de la justice à celle de l'iniquité.

Exod. XXIII. 3.

Après cette sévère répréhension, & ce commandement suprême, Dieu se plaint dans la suite du Psaume, des Juges qui n'écoutent pas sa voix. » Ils n'ont pas compris, ils n'ont pas sçu; ils marchent dans les ténébres, tous les fondemens de la terre seront ébranlés. » Il n'y a rien d'assûré parmi les hommes si la justice ne se fait pas.

Ps. LXXXI. 5.

C'est pourquoi Dieu regarde en colère les Juges injustes, & les fait souvenir qu'ils sont mortels. » Je l'ai dit; Vous êtes des Dieux. » (Et je ne m'en dédis pas,) & vous êtes tous les enfans du Très-» Haut: (par ce divin écoulement de la Justice souveraine de Dieu » sur vos personnes: mais vous mourrez comme des hommes, & » tomberez (dans le sépulchre) comme tous les Princes. Vous serez » jugés avec eux. »

Ibid. 6.

Ibid. 7.

Après quoi il ne reste plus qu'à se tourner vers Dieu, & lui dire: Il n'y a point de justice parmi les hommes: » Elevez-vous, ô Dieu, » jugez vous-même la terre, puisque toutes les nations sont votre » héritage. »

Ibid. 8.

C'est ainsi que le S. Esprit nous montre dans ce divin Psaume, la Justice établie sur la Religion.

II. PROPOSITION. *La Justice appartient à Dieu, & c'est lui qui la donne aux Rois.*

Ps. LXXXI.

» O Dieu, donnez votre jugement au Roi, & votre Justice au » fils du Roi, pour juger votre Peuple selon la Justice, & vos pau-» vres avec un jugement droit. » C'est la priere que faisoit David pour Salomon.

Le Peuple que le Roi doit juger, est le Peuple de Dieu plus que le sien. Les pauvres sont à lui par un titre plus particulier, puisqu'il s'en déclare le Pere.

C'est donc à lui qu'appartiennent en propriété la Justice & le jugement, & c'est lui qui les donne aux Rois. C'est-à-dire, qu'il leur

Digitized by Google

donne, non-seulement l'autorité de juger; mais encore l'inclination, & l'application à le faire comme il le veut, & selon ses loix éternelles.

III. PROPOSITION. *La Justice est le vrai caractère d'un Roi; & c'est elle qui affermit son Thrône.*

David connut & prédit le regne heureux de Salomon. » La Justice se lévera en ses jours, avec l'abondance de la paix, pour durer autant que la Lune dans le Ciel. » La Justice se léve, comme un beau Soleil dans le regne d'un bon Roi; la paix la suit comme sa compagne inséparable. Le même David le déclare ainsi: » Les montagnes recevront la paix pour tout le Peuple, & les collines seront remplies de la Justice. » Elle tombera sur les montagnes & sur les collines, comme la pluie qui les arrose & qui les engraisse. » Le Thrône du Roi s'affermira, & sera stable comme le Soleil & comme la Lune. Ou, comme dit un autre Pseaume, son Thrône demeurera comme le Soleil & comme la Lune, qui est faite pour durer toujours, témoin fidéle dans le Ciel, » (par la régularité de son cours) de l'immutabilité des desseins de Dieu.

Ps. LXXI. 7. *Ps. LXXXI. 5.* *Ibid. 5.* *Psalm. LXXXVIII. 36.*

Si quelque Empire doit s'étendre, c'est celui d'un Prince juste. » Tout le monde le désire pour maître. Il dominera d'une mer à l'autre, & du fleuve (principal de son domaine) jusqu'à l'extrémité du monde. Les Ethiopiens se prosterneront devant lui, ses ennemis lui baiseront les pieds. Les Rois de Tharse, & des Isles les plus éloignées, les Rois d'Arabie & de Saba lui offriront des présens. Tous les Rois l'adoreront, toutes les Nations prendront plaisir à le servir. »

Ps. LXXXI. 8, 9, 10, 11.

» C'est la description du regne de J. C. & le regne d'un Prince juste, en est la figure, parce qu'il délivrera le foible & le pauvre de la main du Puissant qui l'opprime. » Le pauvre demeuroit sans assistance; mais il a trouvé dans le Prince un secours assûré. C'est un second rédempteur du Peuple après J. C. & l'amour qu'il a pour la justice, a son effet.

Ibid. 12, 13.

IV. PROPOSITION. *Sous un Dieu juste, il n'y a point de pouvoir purement arbitraire.*

Sous un Dieu juste, il n'y a point de Puissance qui soit affranchie par sa nature, de toute Loi naturelle, divine, ou humaine.

Il n'y a point au moins de Puissance sur la terre qui ne soit sujette à la Justice divine.

Digitized by Google

Politique, &c. Liv. VIII.

Tous les Juges, & même les plus ſouverains, que Dieu pour cette raiſon appelle des Dieux, ſont examinés & corrigés par un plus grand Juge. » Dieu eſt aſſis au milieu des Dieux, & là il juge » les Dieux. » Comme il vient d'être dit.

Pſ. LXXXI. 1.

Pſ. LXXIV. 3.

Ainſi tous les Jugemens ſont ſujets à réviſion, devant un plus auguſte Tribunal. Dieu dit auſſi par cette raiſon : » Quand le tems en » ſera venu, je jugerai les Juſtices. » Les Jugemens rendus par des Juſtices humaines, repaſſeront devant mes yeux.

Ainſi les Jugemens les plus ſouverains, & les plus abſolus, ſont comme les autres, par rapport à Dieu, ſujets à la correction, avec cette ſeule différence, qu'elle ſe fait d'une maniere cachée.

Les Juges de la terre ſont peu attentifs à cette réviſion de leurs jugemens ; parce qu'elle ne produit point d'effets ſenſibles, & qu'elle eſt réſervée à une autre vie, mais elle n'en eſt que plus terrible, puiſqu'elle eſt inévitable. Quand le tems de ces jugemens divins ſera venu, » vous n'aurez de ſecours, ni du Levant, ni du Couchant, » ni des montagnes ſolitaires, (& des lieux retirés, d'où il deſcend » ſouvent des ſecours cachés,) parce qu'alors Dieu eſt Juge, contre » lequel il n'y a point de ſecours. »

Ibid. 6.

Ibid. 7.

» Il a en main la coupe de ſa vengeance, pleine de vin pur & » brûlant » d'une juſtice qui ne ſera tempérée par aucun mélange adouciſſant. Au contraire, » il ſera mêlé d'amertume, » de liqueurs nuiſibles & empoiſonnantes. C'eſt une ſeconde raiſon, pour craindre cette terrible réviſion des jugemens humains ; elle ſe fera dans un ſiécle où la juſtice ſera toute pure, & s'exercera dans ſa pleine & inexorable rigueur. » Cette coupe eſt en la main du Seigneur, & il » l'épanche ſur celui-ci, & ſur celui-là, à qui il la préſente à boire. » Il la préſente aux pécheurs endurcis & incorrigibles, & ſur-tout » aux Juges injuſtes, il faudra l'avaler toute entiere, & juſqu'à la lie. » Et il n'y aura plus pour eux de miſéricorde, en ſorte que cette vengeance ſera éternelle.

Ibid. 8.

ARTICLE

ARTICLE II.

Du Gouvernement que l'on nomme Arbitraire.

I. PROPOSITION. *Il y a parmi les hommes une eſpéce de Gouvernement, que l'on appelle* arbitraire : *mais qui ne ſe trouve point parmi nous, ni dans les Etats parfaitement policés.*

QUATRE conditions accompagnent ces ſortes de Gouvernement.

Premiérement : Les Peuples ſujets ſont nés eſclaves, c'eſt-à-dire, vraîment ſerfs : & parmi eux il n'y a point de perſonnes libres.

Secondement : On n'y poſſéde rien en propriété : tout le fonds appartient au Prince ; & il n'y a point de droit de ſucceſſion, pas même de fils à pere.

Troiſiémement : Le Prince a droit de diſpoſer à ſon gré, non-ſeulement des biens, mais encore de la vie de ſes Sujets, comme on feroit des Eſclaves.

Et enfin, en quatriéme lieu : Il n'y a de Loi que ſa volonté.

Voilà ce qu'on appelle puiſſance arbitraire. Je ne veux pas examiner, ſi elle eſt licite, ou illicite. Il y a des Peuples & de grands Empires qui s'en contentent ; & nous n'avons point à les inquiéter ſur la forme de leur Gouvernement. Il nous ſuffit de dire que celle-ci eſt barbare, & odieuſe. Ces quatre conditions ſont bien éloignées de nos mœurs : & ainſi le Gouvernement arbitraire n'y a point de lieu.

C'eſt autre choſe que le Gouvernement ſoit abſolu : autre choſe qu'il ſoit arbitraire. Il eſt abſolu par rapport à la contrainte : n'y ayant aucune puiſſance capable de forcer le Souverain : qui en ce ſens eſt indépendant de toute autorité humaine. Mais il ne s'enſuit pas delà, que le Gouvernement ſoit arbitraire. Parce qu'outre que tout eſt ſoumis au jugement de Dieu : ce qui convient auſſi au Gouvernement, qu'on vient de nommer arbitraire ; c'eſt qu'il y a des Loix dans les Empires, contre leſquelles tout ce qui ſe fait eſt nul de droit ; & il y a toujours ouverture à revenir contre, ou dans d'autres occaſions, ou dans d'autres tems. De ſorte que chacun demeure légitime poſſeſſeur de ſes biens : perſonne ne pouvant croire qu'il puiſſe jamais rien poſſéder en ſûreté, au préjudice des Loix : dont la vigilance, & l'action contre les injuſtices & les violences, eſt immortel-

Politique, &c. Liv. VIII.

le : ainſi que nous l'avons expliqué ailleurs plus amplement. Et c'eſt là ce qui s'appelle le Gouvernement légitime : oppoſé par ſa nature, au Gouvernement arbitraire.

Nous ne toucherons ici que les deux premieres conditions de cette puiſſance qu'on appelle arbitraire, que nous venons d'expoſer. Car pour les deux dernieres, elles paroiſſent ſi contraires à l'humanité, & à la ſociété : qu'elles ſont trop viſiblement oppoſées au Gouvernement légitime.

II. Proposition. *Dans le Gouvernement légitime, les perſonnes ſont libres.*

Il ne faut que rappeller les paſſages où nous avons établi ; que le Gouvernement étoit paternel : & que les Rois étoient des peres : ce qui fait la dénomination des enfans : dont la différence d'avec les eſclaves, c'eſt qu'ils naiſſent libres, & ingénus.

Le Gouvernement eſt établi, pour affranchir tous les hommes de toute oppreſſion, & de toute violence, comme il a été ſouvent démontré. E c'eſt ce qui fait l'état de la parfaite liberté : n'y ayant dans le fond rien de moins libre, que l'Anarchie ; qui ôte d'entre les hommes toute prétention légitime : & ne connoît d'autre droit, que celui de la force.

II. Proposition. *La propriété des biens eſt légitime, & inviolable.*

Joſ. XIII ; 32. & ſeq. Nous avons vû ſous Joſué la diſtribution des terres ſelon les ordres de Moyſe.

C'eſt le moyen de les faire cultiver : & l'expérience fait voir, que ce qui eſt non-ſeulement en commun, mais encore ſans propriété légitime & incommutable, eſt négligé, & à l'abandon. C'eſt pourquoi il n'eſt pas permis de violer cet ordre : comme l'exemple ſuivant le fait voir, d'une maniere terrible.

IV. Proposition. *On propoſe l'Hiſtoire d'Achab, Roi d'Iſraël, de la Reine Jézabel ſa femme, & de Naboth.*

3. Reg. XXI. 1, & ſeq. » Naboth habitant de Jézrahel, qui étoit la Ville royale, y avoit » une vigne auprès du Palais d'Achab, Roi de Samarie. Le Roi lui » dit : Donnez-moi votre vigne pour faire un jardin potager, par- » ce qu'elle eſt voiſine & proche de ma Maiſon : & je vous en don- » nerai une ailleurs : ou s'il vous eſt plus commode, je vous en paye- » rai le prix qu'elle vaut. A Dieu ne plaiſe, répondit Naboth, que » je vous donne l'héritage de mes Peres. (Ce qui auſſi étoit défendu » par la Loi de Dieu.) Achab retourna à ſa Maiſon plein d'indi-

Digitized by Google

» gnation & de fureur, contre la réponſe de Naboth : & ſe jet-
» tant ſur ſon lit, il tourna le viſage vers la muraille, & ne put
» manger. »

» Jézabel ſa femme le trouvant en cet état, lui dit : Quel eſt le
» ſujet de votre affliction ? & pourquoi ne mangez-vous pas ? Il lui
» raconta la propoſition qu'il avoit faite à Naboth, avec ſa réponſe.
» Jézabel lui repartit : Vraîment vous êtes un homme de grande au-
» torité, & un digne Roi d'Iſraël, qui ſçavez bien commander. Le-
» vez-vous, mangez, ſoyez en repos ; je vous donnerai cette vigne.
» Elle écrivit auſſi-tôt une Lettre au nom d'Achab, & la ſcella de
» ſon anneau ; & l'envoya aux Sénateurs, & aux Grands, qui de-
» meuroient dans la Ville avec Naboth. Et la teneur de la Lettre
» étoit : Ordonnez un jeûne ſolemnel : & faites aſſeoir Naboth avec
» les premiers du Peuple : ſuſcitez contre lui deux faux témoins, qui
» diſent : Il a parlé contre Dieu, & contre le Roi : qu'on le lapide
» & qu'il meure. Cet ordre fut exécuté : & les Grands rendirent
» compte de l'exécution à Jézabel. Ce qu'ayant appris, la Reine dit
» à Achab : Allez & mettez-vous en poſſeſſion de la vigne de Na-
» both, qui n'a pas voulu conſentir à ce que vous ſouhaitiez : car
» il eſt mort. Achab alla donc pour ſe mettre en poſſeſſion de cette
» vigne. »

» Alors la parole de Dieu fut adreſſée à Elie le Theſbite (ſon
» Prophéte) & il lui dit : Léve-toi, & marche au devant d'Achab,
» qui va poſſéder la vigne de Naboth, & lui dit : Voici la parole du
» Seigneur. Tu as fait mourir un innocent : & outre cela tu as poſſé-
» dé ce qui ne t'appartenoit pas : & tu ajoûteras : mais le Seigneur a
» dit : En ce lieu où les chiens ont léché le ſang de Naboth (injuſte-
» ment lapidé comme criminel & blaſphémateur) ils lécheront ton
» ſang. »

Achab crut éluder la rigueur de cette juſte ſentence, en faiſant une querelle particuliere à Elie, qui avoit eu ordre de la lui prononcer, & lui diſant : » M'avez-vous trouvé votre ennemi, pour me
» traiter de cette ſorte. Oui, lui dit Elie ; (au nom du Seigneur.) Je
» vous ai trouvé mon ennemi, puiſque vous vous êtes vendu, (com-
» me un eſclave à l'iniquité) pour faire mal devant le Seigneur. Et
» moi de mon côté, dit le Seigneur, j'aménerai ſur toi le mal : (le
» mal d'un juſte ſupplice, pour le mal que tu as commis injuſtement ;)
» Je détruirai ta poſtérité, & tout ce qui t'appartient, ſans rien épar-
» gner ; & je ne laiſſerai pas ſurvivre un chien de la Maiſon d'Achab,
» & tout ce qu'il y aura de plus mépriſable en Iſraël. Et je ferai de

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. VIII.

» ta Maiſon, comme j'ai fait de celle de Jéroboam, & de celle de » Baaſa, deux Rois d'Iſraël, que j'ai entiérement exterminées. Puiſ- » que, comme eux, tu as provoqué ma colère; & que tu as fait pé- » cher Iſraël (par tes exemples ſcandaleux, & tes ordres injuſtes.) » Et le Seigneur a prononcé contre Jézabel: Les chiens lécheront » le ſang de Jézabel dans les champs de Jezrahel. Si Achab périt » dans la Ville, les chiens mangeront ſes chairs: & s'il meurt à la » campagne, elles ſeront la proie des oiſeaux du Ciel. »

L'Ecriture ajoûte: » Qu'il n'y a point eu d'homme plus méchant » qu'Achab, vendu pour faire mal aux yeux du Seigneur. Sa femme » Jézabel, (qu'il avoit crue dans ſon premier crime) le portoit au » mal. » Elle acquit tout pouvoir ſur ſon eſprit, pour ſon malheur: & il fut le plus malheureux, comme le plus abominable de tous les Rois; » Pouſſant l'abomination, juſqu'à adorer les Idoles des Amor- » rhéens, que le Seigneur avoit exterminés par l'épée des enfans » d'Iſraël. »

4. Reg. IX. X, XI. En exécution de cette Sentence, Achab & Jézabel périrent, ainſi que Dieu l'avoit prédit. La vengeance divine pourſuivit auſſi, avec une impitoyable rigueur, les reſtes de leur ſang: & leur poſtérité de l'un & de l'autre ſexe fut exterminée, ſans qu'il en reſtât un ſeul.

Le crime que Dieu punit avec tant de rigueur, c'eſt dans Achab & dans Jézabel, la volonté dépravée de diſpoſer à leur gré, indépendamment de la Loi de Dieu, qui étoit auſſi celle du Royaume, des biens, de l'honneur, de la vie d'un ſujet: comme auſſi de ſe rendre les maîtres des jugemens publics; & de mettre en cela l'autorité royale.

Ils vouloient contraindre ce ſujet, à vendre ſon héritage. C'eſt ce que n'avoient jamais fait les bons Rois, David & Salomon, dans le tems qu'ils bâtiſſoient les magnifiques Palais, dont il eſt parlé dans l'Ecriture. La Loi vouloit que chacun gardât l'héritage de ſes Peres, pour la conſervation des biens des Tribus. C'eſt pourquoi Dieu compte lui-même entre les crimes d'Achab, non-ſeulement qu'il avoit tué, mais encore qu'il avoit poſſédé ce qui ne lui pouvoit appartenir. Cependant il eſt expreſſément marqué, qu'Achab offroit la juſte valeur du morceau de terre qu'il vouloit qu'on lui cédât, & même un échange avantageux. Ce qui montre combien étoit réputé ſaint & inviolable, le droit de la propriété légitime; & combien l'invaſion étoit condamnée.

Cependant Achab étoit en furie du refus de Naboth. Il en perd

Digitized by Google

se boire & le manger, & compte pour rien un si grand Royaume, & tant de possessions, s'il n'y ajoûte une vigne pour augmenter son jardin. Tant la Royauté est pauvre de soi; & tant elle est incapable de contenter un esprit déréglé.

Sa femme Jézabel survient: & au lieu de guérir cet esprit malade: au contraire, elle lui persuade par des manieres moqueuses, qu'il a perdu toute autorité, s'il ne fait tout à sa fantaisie. Enfin, sans garder aucune forme de jugement, elle ordonne elle-même les voies de fait qu'on a vûes.

Elle sacrifie encore la Religion à ses injustes desseins. Elle veut qu'on se serve de celle du jeûne public, pour immoler un homme de bien à la vengeance du Roi, & à cette idée d'autorité, qu'on fait consister à faire tout ce qu'on veut.

La considération où étoit Naboth, ne l'arrête pas. C'étoit un homme d'importance, puisqu'on le met entre les premiers du Peuple. Jézabel fait semblant de lui conserver son rang & sa dignité, pour le perdre plus sûrement: & joignant la dérision à la violence & à l'injustice, à ce prix elle se croit Reine, & croit rendre la Royauté au Roi son Epoux.

En même tems la justice divine se déclare. Achab est puni en deux manieres: Dieu le livre au crime, pour le livrer plus justement au supplice.

Jézabel n'avoit déja que trop de pouvoir sur ce Prince: puisqu'Elie n'eut pas plûtôt exterminé les faux Prophétes de Baal, que le Roi en donna l'avis à Jézabel, pour sacrifier un si grand Prophéte à la vengeance de cette femme, autant impérieuse, qu'impie. Mais depuis qu'elle l'eut rendu maître de ce qu'il vouloit, d'une maniere si détestable: elle eut, plus que jamais, tout pouvoir sur l'esprit de ce malheureux Prince, qui se livra à tous les désirs de sa femme, comme vendu à l'iniquité. 3. Reg. XIX. 1, 2.

Comme il alloit à l'abandon de crime en crime; il fut aussi précipité de supplice en supplice, lui & sa famille: où tout fut immolé à une juste, perpétuelle, & inexorable vengeance. Et c'est ainsi que furent punis ceux, qui vouloient introduire dans le Royaume d'Israël, la puissance arbitraire.

Cependant au milieu de ces châtimens, où la main de Dieu est si déclarée contre une famille royale: Dieu toujours juste, & toujours vengeur de la dignité des Rois, dont il est la source, la conserve toute entiere en cette occasion. Puisque l'injustice d'Achab n'est pas de punir de mort celui qui parle contre le Roi: mais d'a-

voir imputé un tel attentat à un homme qui en eſt innocent. En ſorte qu'il paſſe pour conſtant, que c'eſt là un digne ſujet du dernier ſupplice : & que ce crime, de mal parler du Roi, eſt preſque traité d'égal, avec celui de blaſphémer contre Dieu.

Politique, &c. Liv. VIII.

ARTICLE III.

De la Légiſlation, & des Jugemens.

III. Proposition. *On définit l'un & l'autre.*

LA Loi donne la régle : & les jugemens en font l'application aux affaires, & aux queſtions particulieres : ainſi qu'il a été dit.

Pſ. LVII. 1. » Si c'eſt véritablement, & d'un cœur ſincère, que vous vantez la » juſtice, enfans des hommes, jugez droitement. » Si vous aimez la juſtice, dictée par la Loi, mettez-la donc en pratique : & qu'elle ſoit la ſeule régle de vos jugemens.

II. Proposition. *Le premier effet de la Juſtice & des Loix, eſt de conſerver non-ſeulement à tout le corps de l'Etat, mais encore à chaque partie qui le compoſe, les droits accordés par les Princes précédens.*

Ainſi fut conſervée à la Tribu du Juda, la prérogative dont elle avoit toujours joüi, de marcher à la tête des Tribus.

Ainſi celle de Lévi joüit éternellement des droits accordés par la Loi, ſelon les favorables explications des anciens Rois.

Num. XXXII. 33. Joſ. XIII. 8. Ainſi fut conſervé aux Tribus de Gad & de Ruben, ce qui leur avoit été accordé par Moyſe, pour avoir paſſé les premiers le Jourdain.

Ainſi les Gabaonites furent toujours maintenus dans l'exécution du traité fait avec eux par Joſué : auſſi leur fidélité fut inébranlable.

La bonne foi des Princes engage celle des Sujets, qui demeurent dans l'obéiſſance, non-ſeulement par la crainte, mais encore inviolablement par affection.

III. Proposition. *Les louables coutumes tiennent lieu de Loix.*

Avant que David montât ſur le Thrône, il s'étoit élevé une diſpute entre les Soldats qui avoient été au combat, & ceux qui étoient reſté par ſon ordre à garder les bagages : & ce ſage Prince jugea en faveur des derniers : & prononça cette Sentence : » La part du butin

1 Reg. XXX. 24, & ſeq.

Digitized by Google

» sera la même pour ceux qui auront combattu, & pour ceux qui sont » demeurés pour la garde des bagages : & ils partageront également. » Et de ce jour, & depuis, cette Ordonnance subsiste, & a été » comme une Loi en Israël. »

La conservation de ces anciens droits, & de ces louables coutumes, concilie aux grands Royaumes, une idée non-seulement de fidélité & de sagesse, mais encore d'immortalité : qui fait regarder l'Etat comme gouverné, ainsi que l'Univers, par des conseils d'une immortelle durée.

IV. PROPOSITION. *Le Prince doit la Justice : & il est lui-même le premier Juge.*

» Faites-nous des Rois qui nous jugent, comme en ont les autres » Nations. » C'est l'idée des Peuples, lorsqu'ils demandent des Rois à Samuel. Et ainsi le nom de Roi est un nom de Juge. 1. Reg. VIII. 5.

Quand Absalon aspira à la Royauté, » il alloit à la porte des Villes, & dans les chemins publics, interrogeant ceux qui venoient » de tous côtés au jugement du Roi, & leur disant : Vous me paroissez avoir raison : mais il n'y a personne proposé par le Roi pour » vous entendre. Et il ajoûtoit : Qui m'établira Juge sur la terre : afin » que tous ceux qui ont des affaires, viennent à moi, & que je juge » justement ? » Il n'osoit dire, qui me fera Roi, la rébellion eût été trop déclarée : mais c'étoit le nom de Roi qu'il demandoit, sous celui de Juge. 1. Reg. XV. 2, & seq.

Il décrioit le Gouvernement du Roi son Pere, en disant qu'il n'y avoit point de justice : c'étoit une calomnie : & loin de négliger la justice, David la rendoit lui-même avec un soin merveilleux. » Il » regnoit sur Israël : & dans les jugemens, il faisoit justice à tout son » Peuple. » 2. Reg. VIII. 15.

Nathan vint à David lui porter la plainte du pauvre, à qui un riche injuste avoit enlevé une brebis qu'il aimoit : & David irrité reçut la plainte. C'étoit une parabole : mais puisque la parabole se tire des choses les plus usitées, celle-ci montre la coutume de porter aux Rois les plaintes des Particuliers : & David rendit justice en disant : » Il rendra la brebis au quadruple. » 2. Reg. XII. 1, & seq. Ibid. 6.

» Je suis une femme veuve, & j'avois deux fils, disoit au même » David cette femme de Thécué, qui s'étant querellés à la campagne, sans que personne les pût séparer, l'un a frappé l'autre, & il » en est mort : & la famille poursuit son frere, pour le faire punir » de mort. Ils me ravissent mon seul héritier, & cherchent à éteindre 2. Reg. XIV. 5, & seq.

POLITIQUE, &c. LIV. VIII.

» la seule étincelle qui me reste sur la terre, pour faire revivre le nom » de mon mari. Et le Roi lui répondit: Allez en repos à votre mai- » son, & j'ordonnerai ce qu'il faudra en votre faveur. »

2. Reg. XIV. 9. Elle ajoûte: » Que cette iniquité demeure sur moi, & sur la Mai- » son de mon Pere: mais que le Roi & son Thrône en demeurent in- » nocent. » On ne croyoit pas le Roi innocent, ni son Thrône sans

Ibid. 10. tache, s'il refusoit de rendre justice. Aussi David répondit: » Ame- » nez-moi vos parties, ceux qui s'opposent à vous, & qui vous pour- » suivent: & on cessera de vous nuire. »

La poursuite paroissoit juste selon la rigueur de la Loi, qui condamnoit à mort le meurtrier: & c'étoit le cas d'avoir recours à la grace, & à la clémence du Prince, dans une cause si favorable à une mere affligée.

La femme pressoit David en lui disant: » Que le Roi se souvienne » du Seigneur son Dieu, & ne laisse pas multiplier par la vengeance » le sang répandu. » Elle ne craint point d'appeller David, devant le Juge de Rois. Et ce juste Prince approuva sa plainte, & lui dit:

Ibid. 11. » Vive le Seigneur, il ne tombera pas un cheveu de la tête de votre » fils. »

On sçait le jugement de Salomon, qui lui attira dans tout le Peuple cette crainte respectueuse, qui fait obéir les Rois, & qui établit leur empire.

V. PROPOSITION. *Les voies de la justice sont aisées à connoître.*

Le chemin de la justice n'est pas de ces chemins tortueux, qui, semblables à des labyrinthes, vous font toujours craindre de vous

Is. XXVI. 7. perdre. » La route du juste est droite: c'est un sentier étroit, & qui » n'a point de détour, l'on y marche en sûreté. »

Cic. 1. de Offic. Un Payen même disoit: qu'il ne faut point faire ce qui est douteux, & ambigu. L'équité, poursuit cet Auteur, éclate par elle-même: & le doute semble envelopper quelque secret dessein d'injustice.

Voulez-vous sçavoir le chemin de la justice? Marchez dans le

Prov. III. 6. pays découvert; Allez où vous conduit votre vûe: » Et que vos » yeux, comme dit le Sage, précédent vos pas. » La justice ne se cache pas.

Il est vrai qu'en beaucoup de points elle dépend des Loix positives, mais le langage de la Loi est simple, sans vouloir briller ni rafiner, elle ne veut être que nette, & précise.

Comme néanmoins il est impossible qu'il ne se trouve des difficultés, & des questions compliquées: Le Prince pour n'être pas

surpris,

surpris, & pour donner lieu à un plus grand éclaircissement de la vérité, y apporte le reméde qu'on va expliquer.

VI. PROPOSITION. *Le Prince établit des Tribunaux : il en nomme les sujets avec grand choix, & les instruit de leurs devoirs.*

Ainsi l'avoit pratiqué Moyse lui-même, de peur de se consumer par un travail inutile. *Exod. XVIII. 13. & seq.*

C'est de quoi il rend compte au Peuple, en ces termes: „ Je ne „puis pas terminer seul toutes vos affaires, ni vos procès. Choisissez „parmi vous des hommes sages & habiles, dont la conduite soit „approuvée. Et j'ai tiré de vos Tribus, des gens sages, nobles, & „connus: & je les ai établis vos juges, en leur disant: Ecoutez le „Peuple: & prononcez ce qui sera juste, entre le Citoyen, ou l'E„tranger: sans distinction de personnes, jugeant le petit comme le „grand: parce que c'est le jugement du Seigneur, qui n'a nul égard „aux personnes. Et vous me rapporterez ce qui sera de plus diffi„cile. „ *Deut. I. 12, 13, & seq.*

On voit trois choses dans ces paroles de Moyse. En premier lieu: l'établissement des Juges sous le Prince. En second lieu: leurs choix & les qualités dont ils doivent être ornés. En troisiéme lieu: la réserve des affaires les plus difficiles, au Prince même.

Ces Juges étoient établis dans toutes les villes & dans chaque Tribu. Et Moyse l'avoit ainsi ordonné. *Deut. XVI. 18.*

A cet exemple, nous avons vû les Tribunaux établis par Josaphat, Prince zélé pour la justice, s'il en fut jamais parmi les Rois de Juda, & sur le Thrône de David. *2. Paralip. XIX. 5, 6, 7, 8.*

Ces Tribunaux étoient de deux sortes. Il y avoit ceux de toutes les Villes particulieres: & il y en avoit un premier dans la Capitale du Royaume, & sous les yeux du Roi: à l'exemple, & peut-être pour perpétuer le grand Sénat des soixante & dix, que Moyse avoit établi.

Nous avons aussi remarqué le soin qu'il prenoit de les instruire en personne, à l'exemple de Moyse. Ce qui avoit deux bons effets: le premier, de faire sentir la capacité du Prince: ce qui tenoit tout le monde dans le devoir; & le second, de graver plus profondément dans les cœurs, les régles de la justice. Dans la suite on voit subsister parmi les Juifs ces deux sortes de Tribunaux. *Ibid. 9, 10.*

Dans les actions solemnelles, où il s'agissoit de quelque grand bien de l'Etat, les bons Rois, comme Josias, „ ramassoient ensem„ble les Sénateurs, tant des villes de Juda que de ceux de Jérusa- *4. Reg. XXIII. 1.*

„ lem. „ Il apprenoit de leur concours, ce qu'il falloit faire pour le bien commun, & de l'Etat en général, & des Villes en particulier.

ARTICLE IV.

Des Vertus qui doivent accompagner la Juſtice.

Gerſon. de Juſt. T. IV.

I. PROPOSITION. *Il y en a trois principales, marquées par le docte & pieux Gerſon dans un ſermon prononcé devant le Roi : la conſtance, la prudence, & la clémence.*

LA juſtice doit être attachée aux régles, ferme, & conſtante : autrement elle eſt inégale dans ſa conduite ; & plus bizarre que réglée, elle va ſelon l'humeur qui la domine.

Elle doit ſçavoir connoître le vrai & le faux, dans les faits qu'on lui expoſe : autrement elle eſt aveugle dans ſon application. Ce diſcernement eſt un avantage, qu'elle tient de la prudence.

Enfin elle doit quelquefois ſe relâcher : autrement elle eſt exceſſive, & inſupportable dans ſes rigueurs, & cet adouciſſement de la rigueur de la juſtice, eſt l'effet de la clémence.

La conſtance l'affermit dans les maximes : la prudence l'éclaire dans les faits : la clémence lui fait ſupporter, & excuſer la foibleſſe. La conſtance la ſoutient ; la prudence l'applique ; & la clémence la tempère.

II. PROPOSITION. *La conſtance & la fermeté ſont néceſſaires à la Juſtice contre l'iniquité qui domine dans le monde.*

Le genre-humain dès ſon origine, étoit devenu ſi criminel aux
Gen. VI. 5. yeux de Dieu, qu'il réſolut de le perdre par le Déluge : „ Voyant „ que la malice des hommes étoit grande ſur la terre ; & que toute „ la penſée du cœur humain étoit tournée au mal en tout tems. Voilà cette malheureuſe fermeté dans le mal, dès le commencement du monde. Cette pente naturellement invincible du cœur hu-
Gen. IV. 7. main vers le mal, fait dire auſſi : „ Que le péché eſt à la porte. „ C'eſt-à dire, qu'il ne ceſſe de nous preſſer à lui ouvrir.

Toutes les eaux du Déluge n'ont pû effacer une tache ſi inhéren-
Jer. V. 1. te au cœur humain. „ Parcourez, diſoit Jérémie, toutes les rues ; „ toutes les places de Jéruſalem : conſidérez attentivement, & „ voyez ſi vous trouverez un homme de bien, & de bonne foi. Par
Ibid. 3. „ une fauſſe conſtance, ils ſe ſont affermis dans le vice : Ils ont

Digitized by Google

„endurci leur visage comme un rocher, & n'ont pas voulu revenir „de leurs injustices.„

„Malheur à moi, disoit Michée, il n'y a plus de Saint sur la ter- „re; la droiture ne se trouve plus parmi les hommes; chacun tend „des piéges à son ami, pour en répandre le sang; une chasse cruelle „& barbare s'est introduite, où chacun tâche de prendre, non des „bêtes, mais ses amis comme sa proie. Ne croyez plus un ami; ne „vous fiez plus au Magistrat; ne dites point votre secret à celle qui „se repose dans votre sein. Car le fils outrage son pere; la fille s'élé- „ve contre sa mere; le maître a pour ennemis ceux de sa propre „maison.„ Toutes les familles sont divisées, & les liaisons du sang n'ont point de lieu. *Mich. VII. 1, 2.* *Ibid. 5, 6.*

Si dans ce désordre des choses humaines, vous croyez trouver un refuge dans la justice politique, vous vous trompez. Elle n'a plus de régle ni de fermeté. „Tout ce qu'un Grand ose demander, le „Juge se croit obligé de le lui donner comme une dette. Le mal est „appellé bien, & il n'y a plus de Loi parmi les hommes.„ *Ibid. 3.*

„Les Magistrats (qui devoient soutenir les foibles,) sont des „Lions rugissans qui les dévorent; les Juges sont des Loups ravis- „sans, qui ne réservent pas jusqu'au matin la proie qu'ils ont prise „le soir, ils contentent sur le champ leur appétit insatiable.„ *Soph. III. 3.*

C'est ainsi que sont les hommes, naturellement loups les uns aux autres. David s'en étoit plaint le premier. „Il n'y a plus de juste, di- „soit-il, il n'y a plus de juste sur la terre: il n'y a plus d'homme intel- „ligent, il n'y en a point qui cherche Dieu: tous se sont éloignés de „la droite voie; tous sont inutiles. Il n'y a pas un homme de bien, „il n'y en a pas même un seul.„ *Psal. XIII. 2, 3.* *Rom. III. 10, & seq.*

Contre ce débordement de l'iniquité, il n'y a qu'une seule digue, qui est la fermeté de la justice.

III. PROPOSITION. *Si la Justice n'est ferme, elle est emportée par ce déluge d'injustice.*

„Si le devoir du Juge est, comme dit l'Ecclésiastique,„ d'en- foncer les cabales de l'iniquité, (comme un bataillon réuni:) Il faut pour accomplir ce devoir, que la Justice ne soit pas seulement forte, mais encore qu'elle soit invincible, & intrépide. Autrement il arri- vera ce que disoit Isaïe: „Le jugement recule en arriére; la justice „(qui vouloit entrer, repoussée par un si grand concours d'intérêts „contraires) se tient éloignée.„ Et l'équité ne peut plus forcer de si grands obstacles. *Eccli. VII. 6.* *Is. LIX. 14.*

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. VIII.

Si le reſpect que l'on conſerve pour le nom de la Juſtice eſt affoibli, on ne la rend qu'à demi, & ſeulement pour ſauver les apparences. Ainſi, diſoit le Prophéte : „ L'injuſtice a prévalu, l'oppoſition „ à la vérité, s'eſt rendue la plus puiſſante. La Loi a été déchirée ; „ (on en a pris une partie, & mépriſé l'autre ;) & le jugement n'ar- „ rive jamais à ſa perfection. „ La juſtice rendue à demi, n'eſt qu'une injuſtice colorée, & elle n'en eſt que plus dangereuſe.

Habacuc. I. 3, 4.

Sap. I. 19.

„ La Juſtice, diſoit le Sage, eſt immortelle & perpétuelle ; „ l'égalité eſt l'eſprit de cette vertu. C'eſt en vain que ce Magiſtrat ſe vante quelquefois de rendre juſtice, s'il ne la rend en tout & partout, l'inégalité de ſa conduite fait que la juſtice n'avoue pas pour ſien, même ce qu'il fait ſelon les régles ; puiſque la régle ceſſe d'être régle, quand elle n'eſt pas perpétuelle, & ne marche pas d'un pas égal.

Au milieu de tant de contrariétés, rendre la juſtice, c'eſt une eſpéce de combat : „ Où ſi l'on ne marche en face contre l'ennemi, & „ qu'on ne s'oppoſe pas comme une muraille, (c'eſt-à-dire, comme „ une digue affermie) pour la Maiſon d'Iſraël, & pour le Peuple de „ Dieu, on eſt vaincu. „

Ezech. XIII. 5.

Il faut être par une ferme réſolution & par une forte habitude, comme „ une place fortifiée (& défendue de tous côtés ;) comme „ une colomne de fer ; comme une muraille d'airain, „ autrement on eſt bientôt forcé.

Jer. I. 18.

Le Prince doit donc par ſa conſtance & par ſa fermeté, rendre aiſé & facile l'exercice de la juſtice ; car les choſes difficiles ne ſont pas de longue durée.

IV. PROPOSITION. *De la prudence, ſeconde vertu, compagne de la Juſtice. La prudence peut être excitée par les dehors ſur la vérité des faits ; mais elle veut s'en inſtruire par elle-même.*

Gen. XVIII. 20, 21.

„ Le cri contre Sodome & Gomorrhe s'eſt augmenté, & leurs „ crimes ſe ſont multipliés juſqu'à l'excès. Je deſcendrai, dit le Sei- „ gneur, & je verrai ſi la clameur qui s'eſt élevée contre ces Villes „ eſt bien fondée, ou s'il en eſt autrement, afin que je le ſçache.

Celui qui ſçait tout, & ne peut être trompé, ſe rabaiſſe, diſent les Saints Peres, juſqu'à s'informer ; afin d'inſtruire les Princes ſujets à tant d'ignorances, & à tant de ſurpriſe, de ce qu'ils ont à faire.

Il leur donne trois inſtructions. Premiérement, quand il dit : Je veux ſçavoir ce qui en eſt. Il leur montre le déſir qu'ils doivent

Digitized by Google

avoir de connoître la vérité des faits, dont ils doivent juger.

Secondement, en faisant connoître que le cri est venu jusqu'à lui. Il leur apprend que leur oreille doit être toujours ouverte, toujours attentive, toujours prête à écouter ce qui se passe.

Enfin en ajoûtant: Je descendrai, & je verrai; il leur montre, qu'après avoir écouté, il faut venir à une exacte perquisition, & n'asseoir son jugement que sur une connoissance certaine.

Les rapports, & les bruits communs, doivent exciter le Prince; mais il ne doit se rendre qu'à la vérité connue.

Ajoûtons qu'il ne suffit pas de recevoir ce qui se présente, il faut chercher de soi-même, & aller au-devant de la vérité, si nous voulons la découvrir, nous l'avons déja vû.

Les hommes, & sur-tout les Grands, ne sont pas si heureux, que la vérité aille à eux d'elle-même, ni d'un seul endroit; ni qu'elle perce tous les obstacles qui les environnent. Trop de gens ont intérêt qu'ils ne sçachent pas la vérité toute entiere: & souvent ceux qui les environnent, s'épargnent les uns les autres, pour ainsi dire, à la pareille. Souvent même on craint de leur découvrir des vérités importunes qu'ils ne veulent pas sçavoir. Ceux qui sont toujours avec eux, se croient souvent obligés de les ménager, ou par prudence, ou par artifice. Il faut qu'ils descendent de ce haut faîte de grandeur, d'où rien n'approche qu'en tremblant; & qu'ils se mêlent en quelque façon parmi le Peuple, pour reconnoître les choses de près, & recueillir deçà & de-là les traces dispersées de la vérité.

Saint Ambroise a ramassé tout ceci en peu de mots. « Quand « Dieu dit qu'il descendra; il a parlé ainsi pour votre instruction, « afin que vous appreniez à rechercher les choses avec soin. Je « descendrai pour voir, c'est-à-dire, prenez soin de descendre, « vous qui êtes dans les hautes places. Descendez, par le soin de « vous informer; de peur qu'étant éloigné, vous ne voyiez pas tou- « jours ce qui se passe. Approchez-vous, pour voir les choses de « près. Ceux qui sont placés si haut, ignorent toujours beaucoup de « choses. » *Ambr. lib. 1. de Abrah. in c. XVIII. Gen.*

V. PROPOSITION. *De la clémence, troisiéme vertu: & premiérement qu'elle est la joie du genre-humain.*

La sérénité du visage du Prince est la vie de ses sujets; & sa clémence est semblable à la pluie du soir. Ou si l'on veut, peut-être plus conformément au texte original, à la pluie de l'arriere saison. *Prov. XVI. 15.*

A la lettre, il faut entendre que la clémence eſt autant agréable aux hommes, qu'une pluie qui vient ſur le ſoir, & dans l'Automne, tempérer la chaleur du jour, où celle d'une ſaiſon plus brûlante, & humecter la terre que l'ardeur du Soleil a deſſéchée.

POLITIQUE, &c. LIV. VIII.

Il ſera permis d'ajoûter, que comme le matin déſigne la vertu, qui ſeule peut illuminer la vie humaine; le ſoir nous repréſente au contraire, l'état où nous tombons par nos fautes; puiſque c'eſt là, en effet, que le jour décline, & que la raiſon ceſſe d'éclairer. Selon cette explication, la roſée du matin ſeroit la récompenſe de la vertu; de même que la pluie du ſoir ſeroit le pardon accordé aux fautes. Et ainſi Salomon nous feroit entendre, que pour réjoüir la terre, & pour produire des fruits agréables de la bienveillance publique, le Prince doit faire tomber ſur le genre-humain, & l'une & l'autre roſée: en récompenſant toujours ceux qui font bien, & pardonnant quelquefois à ceux qui manquent, pourvû que le bien public, & la ſainte autorité des Loix n'y ſoient point intéreſſés.

Nous avons vû que David, le modéle des bons Rois, promit ſa protection à une mere, à qui on vouloit ôter ſon ſecond fils, le reſte de ſon eſpérance & de ſa famille, en punition de la mort *qu'il avoit* donnée à ſon aîné, par un coup plus malheureux que malin. C'eſt ainſi que l'équité tempère ſouvent la rigueur que la juſtice demandoit, contre celui qui avoit ôté la vie à ſon frere. David avoit compris que la juſtice doit être exercée avec quelque tempérament; qu'elle devient inique & inſupportable, quand elle uſe impitoyablement de tous ſes droits; & que la bonté qui modère ſes rigueurs extrêmes, eſt une de ſes parties principales.

VI. PROPOSITION. *La clémence eſt la gloire d'un Regne.*

Deut. XXXIII. 5. Num. XII. 3.

Moyſe que l'Ecriture appelle Roi; & un Roi ſi abſolu & ſi rigoureux quand il falloit, eſt renommé » comme le plus doux de tous les » hommes. » Naturellement il eût pardonné: quand il puniſſoit, ce n'étoit pas lui, mais la Loi qui exerçoit la rigueur pour le bien commun.

Pſ. CXXXI. 1.

Souvenez-vous de David, & de toute ſa douceur. C'eſt ce que chanta Salomon ſon fils à la Dédicace du Temple: & il ſembloit que la clémence de David eût fait oublier toutes ſes autres vertus.

Job. XXXI. 18.

Heureux le Prince qui peut dire avec Job: » La clémence eſt crûe » avec moi dès mon enfance, & elle eſt ſortie avec moi du ventre » de ma mere. »

3. Reg. XX. 31.

C'étoit un beau caractère donné aux Rois d'Iſraël, même par

Digitized by Google

leurs ennemis. » Les Rois de la Maiſon d'Iſraël ſont clémens. »

VII. PROPOSITION. *C'eſt un grand bonheur de ſauver un homme.*

» Délivre ceux qu'on méne à la mort : ne ceſſe point d'arracher » ceux que l'on entraîne au tombeau. » *Prov. XXIV. 11.*

C'eſt le plus beau ſacrifice que l'on puiſſe offrir au Pere de tous les vivans, que de lui ſauver un de ſes enfans; ſi ce n'eſt qu'il ſoit de ceux dont la vie eſt la mort des autres, ou par ſa cruauté, ou par ſes exemples.

VIII. PROPOSITION. *C'eſt un motif de clémence que de ſe ſouvenir qu'on eſt mortel.*

Nous mourons tous, diſoit à David cette femme ſage de Thécué : » Et comme les eaux nous nous écoulons ſur la terre, ſans eſpé- » rance de retour; & Dieu ne veut point qu'un homme périſſe; mais » il repaſſe en lui-même la penſée de ne perdre pas entiérement ce- » lui qui eſt rejetté. Pourquoi donc ne penſez-vous pas à rappeller un » banni, & un diſgracié? » *2. Reg. XIV. 13, 14.*

La vie eſt ſi malheureuſe d'elle-même, & s'écoule ſi vîte, qu'il ne faut pas, s'il ſe peut, laiſſer paſſer dans l'accablement des jours ſi briefs. La mortalité nous rend foibles; & dans cette fragilité, on fait aiſément des fautes, il faut donc ſe porter à l'indulgence, & excuſer les foibleſſes du genre-humain.

IX. PROPOSITION. *Le jour d'une victoire qui nous rend maîtres de nos ennemis, eſt un jour propre à la clémence.*

Saül défit les Ammonites; & ſes fidéles ſujets qui virent ſon Thrône affermi par cette victoire, indignés contre ceux d'entre le Peuple qui peu auparavant mépriſoient le nouveau Roi, diſoient à Samuel : » Où ſont ceux qui diſoient : Eſt-ce que Saül regnera ſur » nous? Qu'on nous les livre, & nous les ferons mourir. Saül répon- » dit : Nul ne ſera tué en ce jour, qui eſt un jour de ſalut que Dieu » donne au Peuple; & nous devons imiter ſa miſéricorde. » *2. Reg. XI. 12, 13, 13.*

C'eſt encore une raiſon de pardonner, lorſque Dieu livre nos ennemis entre nos mains, par une grace, & une providence particuliere.

» Frappez-les d'aveuglement, Seigneur : » diſoit Eliſée, des Syriens qui faiſoient la guerre aux Iſraëlites, & Dieu les frappa d'aveuglement : en cet état le Prophéte les mena au milieu de Samarie. Le Roi d'Iſraël dit à Eliſée : » Mon Pere, ne faut-il pas les tuer? Gar- *4. Reg. VI. 18.* *Ibid. 21.*

Digitized by Google

» dez-vous-en bien, reprit Eliſée, car vous ne les avez pris, ni par » votre épée, ni par votre arc, pour ainſi les maſſacrer; mais don- » nez-leur du pain & de l'eau, afin qu'ils en prennent en liberté, & » les renvoyez à leur Seigneur. »

Un Prince ne ſe montre jamais plus grand à ſes ennemis, que lorſqu'il uſe avec eux de généroſité & de clémence.

X. PROPOSITION. *Dans les actions de clémence, il eſt ſouvent convenable de laiſſer quelque reſte de punition pour la révérence des Loix, & pour l'exemple.*

4. Reg. XIV. 21, 24, 28. » Vos raiſons m'ont appaiſé envers Abſalon, malgré l'attentat » énorme qu'il a commis ſur ſon frere Ammon, diſoit David à Joab: » Faites donc revenir ce jeune Prince dans ſa Maiſon; mais qu'il ne » voie point la face du Roi. » Ainſi il fut rappellé dans Jéruſalem, & il y demeura deux ans ſans oſer ſe préſenter devant le Roi.

Moyſe avoit donné un ſemblable exemple, lorſque Marie ſa ſœur, devenue lépreuſe pour avoir déſobéi, demanda pardon à Moyſe par l'entremiſe d'Aaron; » & Moyſe cria au Seigneur, & le » pria de la délivrer; mais le Seigneur répondit: Si ſon pere (pour » quelque faute) lui avoit craché ſur le viſage, n'étoit-il pas juſte » qu'elle portât ſa confuſion du moins durant ſept jours? Qu'elle » ſoit donc éloignée du camp durant ſept jours, & après elle ſera » rappellée. »

Num. XII. 13, 14.

XI. PROPOSITION. *Il y a une fauſſe indulgence.*

2. Reg. XIII. 21, 28, 29. » Telle fut celle de David envers Ammon, ſon fils aîné, dont » le crime le contriſta beaucoup; (mais cela ne ſuffiſoit pas, & il fal- » loit le punir.) Au lieu que ne voulant pas affliger l'eſprit d'Ammon » ſon fils aîné qu'il aimoit beaucoup, il laiſſa ſon attentat impuni. Ce qui cauſa la vengeance d'Abſalon qui tua ſon frere.

Ce grand Roi eut auſſi trop d'indulgence pour les entrepriſes d'Abſalon & d'Adonias; ce dernier s'élevoit exceſſivement dans la » vieilleſſe de David; ce Pere trop indulgent ne le reprit pas, en lui » diſant: Pourquoi faites-vous ainſi? & ſon exceſſive facilité eut les ſuites qu'on ſçait aſſez.

3. Reg. I. 5, 6.

1. Reg. III. 13. XIV. On ſçait auſſi l'indulgence d'Héli, ſouverain Pontife, homme ſaint d'ailleurs, & la maniere étrange dont Dieu le punit.

Ce ſont des fautes dangereuſes, dont on voit que les gens de bien portés naturellement à l'indulgence, ont plus à ſe garder que les autres hommes.

XII. PROPOSITION.

Digitized by Google

XII. PROPOSITION. *Lorsque les crimes se multiplient, la Justice doit devenir plus sévère.*

C'est ce qui paroît, dès l'origine du monde, par ces paroles de Lamech de la race de Caïn, à ses deux femmes Ada & Sella : *Gen. IV. 23, 24.* »Ecoutez ma voix, femmes de Lamech, prêtez l'oreille à mon dis- »cours : J'ai tué un homme pour mon malheur ; & un jeune homme »dont la blessure me perce moi-même ; on prendra sept fois ven- »geance de Caïn, & de Lamech septante fois. »

Les hommes s'accoutument au crime, & l'habitude de le voir le leur rend moins horrible ; mais il n'en est pas ainsi de la justice. La vengeance s'appesantit sur Lamech, qui bien éloigné de profiter de la punition de Caïn, un de ses ancêtres, & de s'éloigner du crime par cet exemple domestique, semble plûtôt avoir pris Caïn pour son modéle.

La juste sévérité que Dieu fait éclater si visiblement dans les saints Livres, quand les crimes se sont multipliés, & sont parvenus jusqu'à un certain excès, doit être en quelque sorte le modéle de celle des Princes, dans le Gouvernement des choses humaines.

ARTICLE V.

Les obstacles à la Justice.

I. PROPOSITION. *Premier obstacle : la corruption, & les présens.*

»N'Ayez point d'égard aux personnes, ni aux présens ; car les pré- »sens aveuglent les yeux des sages, & changent les paroles des »Justes. » *Deut. XVI. 19.*

Moyse ne dit pas, Ils aveuglent les yeux des méchans, & ils en changent les paroles. Il dit, Ils aveuglent les yeux des sages, & ils changent la parole des justes. Auparavant le juge parloit bien, le présent est venu, & ce n'est plus le même homme ; une nouvelle Jurisprudence que son intérêt lui fournit, le fait changer de langage. Ce ne sont pas toujours les grands présens qui produisent cet effet ; les petits donnés à propos, marquent quelquefois un secret empressement d'amitié qui incline & gagne le cœur.

Ceux qui sont par leur dignité au-dessus de ce genre de corruption, ont d'autres présens à craindre ; les louanges & les flatteries. *Eccli. XL. 30.*

Politique, &c. Liv. VIII.

Qu'ils se mettent bien dans l'esprit cette parole du Sage : « Ne louez » point l'homme avant sa mort. Toute louange donnée aux vivans » est suspecte ; aimez la Justice, ô vous qui jugez la terre. Ne soyez » point le jouet d'un subtil flatteur. »

Sap. I. 1. Les services rendus à l'Etat sont encore une autre maniere de séduire les Rois. « Ne regardez point les personnes, dit le Seigneur. » Les services demandent une autre sorte de justice, qui est celle de la récompense ; Prince vous la devez, mais ne payez pas cette dette aux dépens d'autrui.

II. Proposition. *La prévention : second obstacle.*

Prov. XVIII. 2. C'est une espéce de folie qui empêche de raisonner ; « Le fol n'écoute pas les paroles du prudent, & ne veut entendre autre chose, » que ce qu'il a dans son cœur. »

L'homme prévenu ne vous écoute pas, il est sourd, la place est remplie, & la vérité n'en trouve plus.

3. Reg. IV. 29. Salomon opposoit à la prévention, cette humble priére : « Donnez à votre Serviteur un cœur docile, & Dieu lui donna un cœur » étendu comme le sable de la mer, capable de tout. »

L'esprit du Prince doit être une glace nette & unie, où tout ce qui vient de quelque côté que ce soit, est représenté comme il est *Deut. V. 32.* selon la vérité. « Il est dans un parfait équilibre, » Il ne se détourne ni à droite, ni à gauche. C'est pour cela que Dieu l'a mis au faîte des choses humaines, afin que libre des attaques qui lui viendront de ce qu'il a au-dessous de lui, il ne reçoive des impressions que d'en-haut, *Ps. CXVIII. 66.* c'est-à-dire, de la vérité. « Apprenez-moi, Seigneur, la vérité, & la » discipline, & la science. »

Il y a deux moyens d'éviter les préventions. L'un est de considé- *Ps. LXXIV. 3.* rer que nos jugemens seront revûs par celui qui dit : « Je jugerai les » Justices. » Entrez dans l'esprit du Juge supérieur, & dépouillez-vous de vos préventions.

Eccli. XXXI. 18. L'autre moyen, « Jugez du prochain par vous-même. » Ainsi sorti de vous-même, vous jugerez purement, & vous ferez, comme vous voudriez qu'on vous fît.

III. Proposition. *Autres obstacles, la paresse & la précipitation.*

Eccli. II. 14. « Ayez les yeux dans votre tête, soyez attentif, & que vos pau- *Prov. III. 6.* » pieres précédent vos pas. » Donnez-vous le tems de considérer, ne précipitez pas votre jugement, ne craignez pas la peine de penser. *Prov. XIV. 17.* « L'homme impatient ne peut rien faire à propos, & n'opère que » des folies. »

Digitized by Google

A la pareſſe, & à la précipitation, le Prince doit oppoſer l'attention & la vigilance. Nous avons déja traité cette matiere, & il eſt inutile de la répéter ici.

IV. PROPOSITION. *La pitié & la rigueur.*

» N'ayez pitié de perſonne en jugement, pas même du pauvre. Nous l'avons déja vû. » Rendez impitoyablement œil pour œil, dent » pour dent, plaie pour plaie. » Tournez votre pitié d'un autre côté. C'eſt de l'oppreſſé, & du Peuple qui ſouffre par les hommes injuſtes & violens, qu'il faut avoir compaſſion. *Exod. XXI. 24.*

D'autres penchent toujours à la rigueur. Mais vous, Prince, ne vous détournez ni à droite, ni à gauche. On ſe détourne vers la gauche, lorſqu'en tendant au relâchement & à la molleſſe, on affoiblit la ſévérité de la Loi. On ne fait pas mieux en ſe détournant vers la droite, c'eſt-à-dire, en pouſſant trop loin la rigueur des Loix.

Le zéle de trouver le tort, fait ſouvent qu'on le donne à qui ne l'a pas. On veut déterrer les Auteurs des crimes, & plûtôt que de les laiſſer impunis, on en charge l'innocent. La juſtice alors devient une oppreſſion. Mais le Sage a dit: » Celui qui abſout l'impie, » & celui qui condamne le Juſte, l'un & l'autre eſt abominable de- » vant Dieu. » *Prov. XVII. 15.*

V. PROPOSITION. *La colère.*

La colère eſt une paſſion des plus indignes du Prince. On doit s'exercer à la vaincre, quand on aime la Juſtice, dont elle eſt l'ennemie. » L'homme patient eſt préféré au courageux, & celui » qui ſurmonte ſa colère, vaut mieux que celui qui prend des » Villes. » *Prov. XVI. 32.*

L'Empereur Théodoſe le Grand avoit bien compris cette maxime du Sage. Ce Prince tant de fois victorieux, & illuſtre par ſes conquêtes, encore qu'il fût naturellement d'une colère impétueuſe, profita ſi bien des conſeils de S. Ambroiſe, qu'à la fin, comme dit ce Pere, il ſe tenoit obligé, quand on le prioit de pardonner; & quand il étoit ému par un ſentiment plus vif de la colère, c'étoit alors qu'il ſe portoit plus facilement à la clémence. *Ambr. de obitu Theod. Aug. ſenioris.*

VI. PROPOSITION. *Les cabales, & la chicane.*

» Rompez les liaiſons des impies, (des hommes injuſtes,) ne per- » mettez pas qu'on accable l'innocent, & ôtez-lui cette charge trop » peſante à ſes épaules. » *Iſ. LVIII. 6.*

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. VIII.

Soyez en garde contre la protection que trouvent les richeſſes. N'abandonnez pas le pauvre, ſous prétexte qu'il n'a perſonne qui prenne en main ſa défenſe; c'eſt l'effet du crédit, & de la cabale. » Le riche a fait quelque outrage (à un innocent,) & il frémit. *Il eſt* » le premier à ſe plaindre, & à menacer; le pauvre, au contraire, » quoique offenſé, & outragé, n'oſera ouvrir la bouche. » Veillez donc, & pénétrez le fond des choſes, vous qui aimez la Juſtice.

Eccli. XIII. 4.

Prov. XVII. 19.

Pour les chicanes, il eſt écrit: » Qui aime les procès, aime ſa » ruine; » & la Juſtice les doit réprimer pour ſon propre bien, auſſi bien que pour celui des autres.

VII. PROPOSITION. *Les guèrres, & la négligence.*

Trop occupé de la guerre, dont l'action eſt ſi vive, on ne ſonge point à la Juſtice. Mais il eſt écrit de David, au milieu de tant de guerres, & pendant qu'il combattoit les Moabites, les Ammonites, les Syriens, les Philiſtins, les Iduméens, & tant d'autres ennemis; » David faiſoit jugement & juſtice à tout ſon Peuple. » C'eſt là regner véritablement, que de faire regner la juſtice au milieu du tumulte de la guerre, en ſorte qu'elle ne manque à qui que ce ſoit.

2. Reg. VIII. 15.

On eſt ſoigneux ordinairement de rendre la juſtice dans les grands lieux, & on la néglige dans les Villages, & dans les lieux déſerts; au contraire, Iſaïe écrit d'un bon Roi, c'eſt d'Ezéchias, dont il parle; » qu'en ſon tems, le jugement habitoit dans la ſolitude, & que » la Juſtice tenoit ſa ſéance dans les grands lieux » qu'il appelle le Carmel, ſelon l'uſage de la langue ſainte. La Juſtice éclairoit juſqu'aux lieux les plus écartés, les pauvres ſentoient ſon ſecours, & l'abondance ne corrompoit point ceux qui la rendoient.

Iſ. XXXII. 16.

VIII. PROPOSITION. *Il faut régler les procédures de la Juſtice.*

Deut. XVI. 20.

» Vous pourſuivrez juſtement, ce qui eſt juſte. » Ce n'eſt pas aſſez d'avoir bon droit, il faut encore le pourſuivre par les bonnes voies, ſans fraude, ſans détour, ſans violence, ſans ſe faire juſtice à ſoi-même, mais en l'attendant de la puiſſance publique.

Digitized by Google

LIVRE NEUVIÉME.

DES SECOURS DE LA ROYAUTÉ. Les Armes, les Richesses, ou les Finances, les Conseils.

ARTICLE PREMIER.

De la Guerre, & de ses justes motifs généraux & particuliers.

I. PROPOSITION. *Dieu forme les Princes guerriers.*

C'Est ce qui fait dire à David: » Béni soit le Seigneur mon Dieu, *Ps. CXLIII. 1.*
» qui donne de la force à mes bras pour le combat, & forme
» mes mains à la guerre. »

II. PROPOSITION. *Dieu fait un commandement exprès aux Israëlites de faire la guerre.*

Dieu ordonne à son Peuple de faire la guerre à certaines Nations. Telles étoient les Nations, dont il est écrit: » Vous détruirez *Deut. VII. 1, 2.*
» devant vous plusieurs Nations; le Héthéen, le Gergéséen, l'Amorrhéen, le Chananéen, le Phéréséen, le Hévéen, & le Jébuséen, sept Nations plus grandes & plus fortes que vous, mais » Dieu les a livrées entre vos mains, afin que vous les exterminiez » de dessus la terre. Vous ne ferez jamais de traités avec elles, & » vous n'en aurez aucune pitié. »

Et encore: » Vous ne ferez jamais de paix avec elles, & vous ne *Deut. XXIII. 6.*
» leur ferez aucun bien durant tous les jours de votre vie, dans toute » l'éternité. » Voilà une guerre à toute outrance, à feu & à sang, irréconciliable, commandée au Peuple de Dieu.

C'est pourquoi Saül est puni sans miséricorde, & privé de la *I. Reg. XV. 7, 8, 9, & seq.*
Royauté, pour avoir épargné les Amalécites, un de ces Peuples Chananéens, maudits de Dieu.

POLITIQUE, &c. LIV. IX.

III. PROPOSITION. *Dieu avoit promis ces Pays à Abraham, & à sa postérité.*

Ce sont les Peuples dont le Seigneur avoit promis à Abraham de lui donner le Pays, par ces paroles: » Léve les yeux, & regarde
Gen. XIII. 14, 15. „ depuis le lieu où tu es, Je te donnerai toute la terre qui est devant „ toi au Midi, & au Nord, vers l'Orient, & vers l'Occident pour „ être ton héritage éternel, & incommutable, & celui de ta posté- „ rité. „

Gen. XV. 18, & seq. Et encore: „ Dieu fait un Traité d'Alliance avec Abram, & lui „ dit: Je donnerai à ta postérité toute cette terre, depuis le Nil qui „ arrose l'Egypte, jusqu'au grand fleuve d'Euphrate; les Linéens, „ les Hétéens, les Amorrhéens, & les autres qu'on vient de nom- „ mer. „

IV. PROPOSITION *Dieu vouloit châtier ces Peuples, & punir leurs impiétés.*

C'étoient des Nations abominables, & dès le commencement adonnées à toute sorte d'idolâtrie, d'injustices, & d'impiétés; Race maudite depuis Cham & Chanaan, à qui la malice avoit passé en
Sap. XII. 3, 4, & seq. nature, par ses habitudes corrompues, comme il est écrit dans le Livre de la Sagesse: „ Seigneur, vous les aviez en horreur, parce que „ leurs actions étoient odieuses, & leurs sacrifices exécrables. Ces „ Peuples immoloient leurs propres enfans à leurs Dieux, ils n'épar- „ gnoient ni leurs hôtes, ni leurs amis, & vous les avez perdus par „ la main de nos ancêtres, parce que leur malice étoit naturelle, & „ incorrigible. „

Tels étoient, dit le S. Esprit dans ce divin Livre, les anciens habitans de la Terre sainte. Et c'est pourquoi Dieu les en chassa par un juste jugement, pour la donner aux Israëlites.

V. PROPOSITION. *Dieu avoit supporté ces Peuples avec une longue patience.*

Gen. XV, 16. „ Les iniquités des Amorrhéens ne sont pas encore accomplies, „ dit le Seigneur à Abraham. „

Quelque volonté qu'il eût de donner à un serviteur si fidéle & si chéri, l'héritage qu'il avoit promis à sa foi, il en suspend la donation actuelle, par un conseil de miséricorde.

Ibid. 13. „ Mais encore, combien durera ce délai? Quatre cens ans, dit-il; „ pendant lesquels il exerce la patience de son Peuple, & attend ses ennemis à la pénitence, „ En attendant, dit-il, tes enfans seront affli-

Digitized by Google

„ gés quatre cens ans, „ tant il a de peine à déposséder de leur terre, des peuples méchans & maudits.

Arbitre de l'Univers, qui vous obligeoit à tant de ménagemens, vous qui ne craignez personne? comme il est marqué dans le Livre de la Sagesse, „ & qu'avoit-on à vous dire, quand vous eussiez fait „ périr une des Nations que vous avez faites? Mais c'est que vous „ voulez montrer, que vous faites tout avec justice, & que plus „ vous êtes puissant, plus vous aimez à pardonner. „ *Sap. XII. 13, 14, 15, 16.*

VI. PROPOSITION. *Dieu ne veut pas que l'on dépossède les anciens habitans des terres, ni que l'on compte pour rien les liaisons du sang.*

Quoique maître absolu de toute la terre pour la donner à qui il lui plaît, Dieu ne se sert pas de ce droit, & de ce domaine souverain, pour déposséder de leur pays les Peuples qui en avoient la joüissance paisible, & il ne les en dépouille, pour le donner à son Peuple, que par un juste châtiment de leurs crimes.

C'est par cette raison qu'il donne cet ordre exprès aux Israëlites: „ Vous passerez par les confins de vos Freres les enfans d'Esaü, „ qui occupent le Mont de Seir, & qui seront effrayés de votre pas- „ sage. Mais prenez garde soigneusement de ne faire aucun mouve- „ ment contre eux. Car je ne vous donnerai aucune parcelle de „ cette montagne que j'ai donnée en possession aux enfans d'Esaü, „ pas même autant qu'en pourroit couvrir le pas d'un homme. (Vous „ garderez avec eux toutes les loix du commerce, & de la société.) „ Vous achéterez leurs vivres argent comptant, & leur payerez jus- „ qu'à l'eau que vous puiserez dans leurs puits, & que vous boirez, „ (dans un pays où elle est si rare.) Vous ne passerez point sur leurs „ terres, mais vous prendrez un chemin détourné, (de peur d'avoir „ occasion de querelle avec eux. „) *Deut. II. 4, 5, 6. 2. Par. XX. 10.*

„ Usez-en de même envers les Moabites, & les Ammonites. „ (Descendans de Loth, cousin d'Abraham, & comme lui sorti de „ Tharé leur pere commun.) Ne combattez point contre eux, car je „ ne vous donnerai aucune partie de leur terre, parce que je l'ai „ donnée aux enfans de Loth. „ *Ibid. 9, 19.*

Les anciens habitans de ces terres, que Dieu avoit données aux enfans d'Esaü, & à ceux de Loth, sont appellés des géants, & d'autres noms odieux, qui dans le style de l'Ecriture, signifient des hommes robustes & de grande taille, mais sanguinaires, injustes, violens, oppresseurs, & ravisseurs; & l'Ecriture le marque, pour mon- *Ibid. 10, 11, 12, 19, 20, & seq.*

Digitized by Google

trer que Dieu les avoit livrés à une injuste vengeance, quand il les chassa de leurs terres, encore que ce ne fût pas avec un commandement aussi exprès, & une providence aussi particuliere, qu'il la fit paroître à son Peuple dans la conquête de la Terre Sainte.

Politique, &c. Liv. IX.

En un mot, Dieu veut que l'on regarde les terres comme données par lui-même à ceux qui les ont premiérement occupées, & qui en sont demeurés en possession tranquille & immémoriale, sans qu'il soit permis de les troubler dans leur joüissance, ni d'inquiéter le repos du genre-humain.

Dieu veut aussi que l'on conserve le souvenir de la parenté, & des origines communes, si éloignées qu'elles soient.

Ainsi quelque éloignés que fussent les Israëlites de Loth & d'Esaü, & même sans considérer qu'Esaü avoit été un mauvais frere, il veut toujours qu'on se souvienne des Peres communs, & qu'Esaü, comme Jacob, venoit d'Isaac. Parce qu'il est le Pere & le protecteur de la société humaine, & qu'il veut faire respecter aux hommes toutes les liaisons du sang, pour rendre, autant qu'il se peut, la guerre odieuse par toute sorte de titres.

VII. Proposition. *Il y a d'autres justes motifs de faire la guerre : les actes d'hostilité injustes : le refus du passage demandé à des conditions équitables : le droit des gens violé en la personne des Ambassadeurs.*

Outre le motif du commandement exprès de Dieu, comme juste Juge, qui ne paroît qu'une fois dans l'Ecriture, en voici encore d'autres.

Gen. XIV. 1, & seq. Quatre Rois conjurés entrérent dans le Pays du Roi de Sodome, du Roi de Gomorrhe, & de trois autres Rois voisins; les aggresseurs furent victorieux, & se retiroient chargés de butin, & emmenant leurs captifs, parmi lesquels étoit Loth, neveu d'Abraham, qui demeuroit dans Sodome; mais Dieu lui avoit préparé un Libérateur, son oncle Abraham poursuivit ces ravisseurs, les tailla en piéces, ramena Loth, les femmes captives, avec un Peuple innombrable, & tout le butin. Dieu agréa sa victoire, & le fit bénir par son grand Pontife, le célébre Melchisédech, la plus excellente figure de Jesus-Christ.

Deut. III. 1, 2, & seq. Og, Roi de Basan, vint aussi à main armée à la rencontre des Israëlites pour les attaquer, & ils le taillérent en piéces, comme un aggresseur injuste, & lui prirent soixante Villes, malgré la hauteur de leurs murailles, & de leurs Tours.

Aussi ne doit-on pas épargner les aggresseurs injustes; & pour le refus

refus du passage, le traitement rigoureux, mais juste, qu'on fit à Sehon, Roi d'Hésebon, est un exemple bien remarquable.

» Les Israëlites envoyerent des Ambassadeurs à Sehon Roi d'Hé-» sebon, (pour lui faire cette paisible légation :) Nous passerons par » votre terre, mais nous ne prendrons aucun détour suspect, ni à » droite, ni à gauche, nous marcherons dans le grand chemin ; » Vendez-nous nos alimens, & jusqu'à l'eau que nous boirons, nous » ne vous demandons que le seul passage. » *Deut. II. 26, 27, 28.*

Pour le rassurer davantage, on lui propose l'exemple de la conduite qu'on avoit tenue avec les autres Peuples. » C'est ainsi qu'en » ont usé les enfans d'Esaü, & des Ammonites ; nous ne voulons » point arrêter, & nous ne voulons que venir jusqu'au Jourdain, à » la terre que notre Dieu nous a donnée. *Ibid. 29, 30.*

Le grand chemin est du droit des gens, pourvû qu'on n'entreprenne pas le passage par la force, & qu'on le demande à condition équitable. Ainsi on déclara justement la guerre à Sehon dont Dieu endurcit le cœur, pour ensuite lui refuser tout pardon, & il fut mis sous le joug.

Voilà donc deux justes motifs de faire la guerre, l'injuste refus du passage demandé à des conditions équitables, & l'hostilité manifeste qui vous rend aggresseur injuste.

Il faut rapporter à ce dernier motif ce qu'a fait le Peuple de Dieu pour s'affranchir d'un joug injustement imposé, pour venger sa liberté opprimée, & pour défendre sa Religion par l'ordre exprès de Dieu. Et tel a été le motif des guerres des Machabées. Ainsi qu'il a été rapporté ailleurs.

Enfin celui du droit des gens violé en la personne des Ambassadeurs, est un des plus importans.

Naab, Roi des Ammonites, étant mort, & son Fils étant monté sur le Thrône, David dit : » Je montrerai de l'amitié à Hanon, com-» me son Pere m'en a fait paroître. » Les Ammonites, (qui connoissoient peu le cœur généreux, & reconnoissant de David) persuadérent à leur Roi, que ces Ambassadeurs étoient des espions, qui venoient reconnoître le foible de la place, & exciter les Peuples à la rébellion ; ainsi il leur fit un traitement indigne, & sentant combien ils avoient offensé David, ils se liguerent contre lui avec les Rois voisins, mais David envoya contre eux Joab avec une armée, & marcha lui-même en personne pour achever cette guerre, qui lui fut heureuse. *2. Reg. X. 1, 2, & seq.*

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. IX.

C'eſt à quoi ſe réduiſent les motifs de la guerre, qu'on nomme étrangère, qui ſont marqués dans l'Ecriture.

ARTICLE II.

Des injuſtes motifs de la Guerre.

I. PROPOSITION. *Premier motif : Les conquêtes ambitieuſes.*

Gen. X. 8, 9, 10, 11. CE motif paroît bientôt après le déluge en la perſonne de Nemrod, homme farouche, qui devient par ſon humeur violente, le premier des Conquérans, mais il eſt expreſſément marqué, qu'il étoit des enfans de Chus, fils de Cham, le ſeul des enfans de Noé, qui ait mérité d'être maudit par ſon Pere.

Ibid. 8. Le titre de Conquérant prend naiſſance dans cette famille, & l'Ecriture exprime cet événement en diſant : « Qu'il fut le premier, » puiſſant ſur la terre, » c'eſt-à-dire, qu'il fut le premier, que l'amour de la puiſſance porta à envahir les Pays voiſins.

II. PROPOSITION. *Ceux qui aiment la guerre, & la font pour contenter leur ambition, ſont déclarés ennemis de Dieu.*

Gen. IX. 5, 6. « Je redemanderai votre ſang de la main de toutes les bêtes, & de » celles de tous les hommes qui auront répandu le ſang humain, qui » eſt celui de leurs Freres. Qui répandra le ſang humain, ſon ſang » ſera répandu, parce que l'homme eſt fait à l'image de Dieu. »

Dieu a tant d'horreur des meurtres, & de la cruelle effuſion du ſang humain, qu'il veut, en quelque façon, qu'on regarde comme coupables, juſqu'aux bêtes qui le verſent. Il ſembleroit, à entendre ces paroles, que Dieu voudroit obliger les animaux farouches, à reſpecter l'ancien caractère de domination, qui nous avoit été donné ſur eux, quoique preſque effacé par le péché. Le violement en eſt réputé aux bêtes comme un attentat, & c'eſt une eſpéce de punition où il les aſſujettit, de les rendre ſi odieuſes, qu'on ne cherche qu'à les prendre, & à les faire mourir.

La raiſon de cette défenſe eſt admirable, « C'eſt, dit-il, que » l'homme eſt fait à l'image de Dieu. » Cette belle reſſemblance ne peut trop paroître ſur la terre ; au lieu de la diminuer par les meurtres, Dieu veut au contraire que les hommes ſe multiplient : « Croiſ- *Ibid.* 7. » ſez, leur dit-il, & rempliſſez la terre. »

Digitized by Google

Que si ravir à un seul homme le présent divin de la vie, c'est attenter contre Dieu, qui a mis sur l'homme l'empreinte de son visage, combien plus sont détestables à ses yeux ceux qui sacrifient tant de millions d'hommes, & tant d'enfans innocens à leur ambition?

III. PROPOSITION. *Caractère des Conquérans ambitieux tracé par le S. Esprit.*

Après que Nabuchodonosor, Roi de Ninive, & d'Assyrie, eut défait & subjugué Arphaxad, Roi des Mèdes : » Son Empire fut » élevé, & son cœur s'enfla : & il envoya à tous les Peuples qui ha- » bitoient dans la Cilicie, à Damas, vers le Liban & le Carmel, aux » Arabes, aux Galiléens, dans les vastes plaines d'Esdrelon, aux » Samaritains, & aux environs du Jourdain, & à toute la terre de » Jessé jusqu'aux limites de l'Ethiopie. Il dépêcha ses Envoyés à tous » ces Peuples, pour les obliger de se soumettre à sa puissance. Mais » ces Nations (jalouses de leur liberté) renvoyérent ses Ambassadeurs » les mains vuides, & sans leur rendre aucun honneur. Alors le » Roi d'Assyrie entra en indignation, & jura qu'il se défendroit » contre tous ces Peuples : ou plûtôt, qu'il se vengeroit de leur ré- » sistance. » *Judith. I. 1, 5, 6, & seq.*

Voilà le premier trait d'un Conquérant injuste. Il n'a pas plûtôt subjugué un ennemi puissant, qu'il croit que tout est à lui : il n'y a Peuple qu'il n'oppresse : & si on refuse le joug, son orgueil s'irrite. Il ne parle point d'attaquer, il croit avoir sur tous un droit légitime. Parce qu'il est le plus fort, il ne se regarde pas comme aggresseur : & il appelle défense, le dessein d'envahir les terres des Peuples libres. Comme si c'étoit une rébellion de conserver sa liberté contre son ambition, il ne parle plus que de vengeance : & les guerres qu'il entreprend, ne lui paroissent qu'une juste punition des rébelles.

Il passe outre, & non content d'envahir tant de pays, qui ne relévent de lui par aucun endroit, il croit ne rien entreprendre digne de sa grandeur, s'il ne se rend maître de tout l'Univers. C'est la suite du caractère de cet injuste Conquérant. » La parole fut répandue » dans le Palais du Roi d'Assyrie, qu'il se défendroit & se vengeroit. » Et appellant ses vieux Conseillers, ses Capitaines & ses Guerriers : » il leur déclara dans une Assemblée tenue exprès en particulier avec » eux, que sa volonté étoit de soumettre à son Empire toute la terre » habitable. » *Ibid. II. 1, 2, 3.*

Ce n'étoit point un conseil qu'il demandoit à cette grande Assem-

Digitized by Google

blée, il n'a pour conſeil que ſon orgueil indomptable : & ſans conſulter davantage, pour en venir à l'exécution : » Il donne ſes ordres à » Holoferne, Chef général de ſa Milice : (grand homme de guer- » re :) Et, dit-il, ne pardonne à aucun Royaume, ni à aucune pla- » ce forte : que tes yeux ne ſoient touchés d'aucune pitié, & que tout » fléchiſſe ſous ma Loi. »

Politique, &c. Liv. IX.

Judith. II. 4, 5, 6.

C'eſt le ſecond trait de cet orgueilleux caractère. Ce ſuperbe Roi n'a pas beſoin de conſeil, l'Aſſemblée de ſes Conſeillers n'eſt qu'une cérémonie, pour déclarer d'une maniere plus ſolemnelle ce qui eſt déja réſolu, & pour mettre tout en mouvement.

Mais voici un dernier trait. C'étoit de ne reſpecter, ni connoître ni Dieu, ni homme, & de n'épargner aucun Temple, pas même celui du vrai Dieu, qu'il eût voulu mettre en cendre avec tous les autres au milieu de Jéruſalem. » Car il avoit commandé à Holoferne » d'exterminer tous les Dieux, afin qu'il n'y eût de Dieu que le ſeul » Nabuchodonoſor dans toutes les terres que ſes armes auroient ſub- » juguées. »

Ibid. III. 13.

Cela ſe fait en deux manieres. Ou en s'attribuant ouvertement les honneurs divins : ainſi qu'il eſt arrivé preſque à tous les Conquérans du Paganiſme ; ou par les effets : lorſqu'avec un orgueil outré, ſans ſonger qu'il y ait un Dieu, on ſe rapporte ſes victoires à ſoi-même, à ſa force, & à ſes conſeils, & que l'on ſemble dire en ſon cœur : » Je ſuis un Dieu. Et je me ſuis fait moi-même. » Comme il eſt écrit dans le Prophéte.

Ezech. XXVIII. 2, 9.

Ou, pour répéter les paroles d'un autre Nabuchodonoſor : » N'eſt-ce pas là cette grande Babylone, que j'ai bâtie dans la force » de ma puiſſance, & dans l'éclat de ma gloire, pour être le Siége » de mon Empire ? ſans ſonger qu'il y a un Dieu, à qui on doit » tout. »

Dan. IV. 27.

Tel eſt le caractère des Conquérans ambitieux, qui enivrés du ſuccès de leurs armes victorieuſes, ſe diſent les maîtres du monde, & que leur bras eſt leur Dieu.

IV. PROPOSITION. *Lorſque Dieu ſemble accorder tout à de tels Conquérans, il leur prépare un châtiment rigoureux.*

» J'ai donné toutes les terres, & toutes les mers à Nabuchodo- » noſor, Roi de Babylone, mon ſerviteur, » (& Miniſtre de mes juſtes vengeances.) Ce n'eſt pas à dire qu'il les ait données, afin qu'il en fût le légitime poſſeſſeur : c'eſt-à-dire, que par un ſecret jugement, il les a abandonnées à ſon ambition, pour les occuper,

Jer. XXVII. 6.

Digitized by Google

& les envahir. » Rien n'échappera de ses mains : Et jusqu'aux oiseaux » du Ciel ; (c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus libre,) y tombera. »

Voilà en apparence une faveur bien déclarée : mais le retour est terrible. » Le marteau qui a brisé les Nations de l'Univers, est brisé » lui-même. Le Seigneur a rompu la verge, dont il a frappé le reste » du monde d'une plaie irremédiable. Je tombe sur toi, ô superbe, » dit le Seigneur des armées : ton jour est venu, & le tems où tu » seras visité, (par la justice divine.) Dieu renversera Babylone, » comme il a fait Sodome & Gomorrhe, & ne lui laissera aucune » ressource. Il n'y a plus de remède à ses maux : son jugement est » monté jusqu'aux Cieux, & a percé les nues. »

Dan. II. 38. Jer. L. 23. Is. XXIV. 5, 6. Jer. L. 31. Ibid. 40. Jerem. LI. 9.

V. PROPOSITION. *Second injuste motif de la guerre : le pillage.*

Ainsi s'armérent les quatre Rois dont on vient de parler : & ils enleverent le riche butin, & les Captifs qu'Abraham délivra.

Gen. XIV. 9, 11, 12.

Si l'on souffre de telles guerres, il n'y aura plus de Royaume, ni de Province tranquille. C'est pourquoi Dieu oppose à ces ravisseurs la magnanimité d'Abraham, qui ne se réserve rien du butin qu'il avoit fait, que ce qui appartenoit à ses Alliés, compagnons de son entreprise. Et au surplus, il ne veut pas que personne se pût vanter sur la terre, » d'avoir enrichi Abraham. »

Ibid. 23, 24.

Souvent aussi Dieu livre ceux qui pillent à d'autres pillards. Écoutez Isaïe. » Malheur à vous qui pillez, ne serez-vous pas pillés vous- » mêmes ? Et vous qui mépriſez (toutes les Loix de la justice, & » croyez pouvoir tout voler impunément) ne serez-vous pas mépri- » sés par quelque autre plus puissant que vous ? Oui, quand vous au- » rez cessé de piller, on vous pillera. Et quand las de combattre » vous cesserez de mépriser vos ennemis, (au milieu des périls d'une » guerre injuste,) vous tomberez dans le mépris. »

Is. XXXIII. 1.

VI. PROPOSITION. *Troisiéme injuste motif : la jalousie.*

» Isaac s'enrichit, & sa puissance alloit toujours croissant, jusqu'à » ce qu'il devint très-grand : & alors les Philistins lui portant envie, » exercent contre lui des hostilités, & des violences injustes. Et le » Roi du pays lui fit dire : Retirez-vous, parce que vous êtes devenu » beaucoup plus puissant que nous. »

Gen. XXVI. 12, 13, & seq.

Quoique cette raison de lui nuire fût basse, & injuste ; il céda pour le bien de la paix, se retirant dans le voisinage : & l'affaire se termina par un traité de paix solemnel, où ses ennemis reconnurent le tort qu'ils avoient, & le bon droit d'Isaac.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. IX.

VII. PROPOSITION. *Quatrième injuſte motif : la gloire des armes, & la douceur de la victoire. Premier Exemple.*

Il n'y a rien de plus flatteur que cette gloire militaire : elle décide ſouvent d'un ſeul coup des choſes humaines, & ſemble avoir une eſpéce de toute-puiſſance, en forçant les événemens, & c'eſt pourquoi elle tente ſi fort les Rois de la terre. Mais on va voir combien elle eſt vaine.

Amaſias, Roi de Juda, avoit remporté des victoires ſignalées contre l'Iduméen, & en avoit pris les forteresſes les plus renommées. Enflé de ce ſuccès, » il envoya des Ambaſſadeurs à Joas, Roi d'Iſ- » raël, pour lui dire : Venez, & voyons-nous, (à main armée ; » éprouvons nos forces.) Joas, (plus modéré) lui fit répondre ; Vous » avez prévalu contre les enfans d'Edom, & votre cœur s'eſt enflé : » contentez-vous de cette gloire, & demeurez en repos. Pourquoi » voulez-vous attirer un grand mal, & tomber vous & votre Peuple » ſous ma main ? Amaſias n'acquieſça pas à ce ſage conſeil. Le Roi » d'Iſraël marcha, ils ſe virent, comme Amaſias l'avoit propoſé à » Bethſamès, Ville de Juda. Ceux de Juda furent battus, & prirent » la fuite : Joas prit Amaſias, & le ramena dans Jéruſalem, & fit dé- » molir quatre cens coudées de murailles de cette Ville royale ; & » en enleva tout l'or & tout l'argent qui s'y trouva, & tous les vaiſ- » ſeaux de la Maiſon du Seigneur, (de celle d'Obededon, où l'Ar- » che avoit repoſé du tems de David) & du Palais : & prit des ôta- » ges, & retourna à Samarie. » Tel fut le fruit de la querelle que fit Amaſias à Joas, ſans autre ſujet que celui d'une vaine gloire ; & de faire paroître ſes forces, & le courage des ſiens.

4. Reg. XIV. 7, 8, & ſeq.

VIII. PROPOSITION. *Second exemple du même motif, qui fait voir combien la tentation en eſt dangereuſe.*

» Necao, Roi d'Egypte, marcha en bataille contre les Carcamites » le long de l'Euphrate : & Joſias alla à ſa rencontre. Mais Necao » lui envoya des Ambaſſadeurs pour lui dire : Qu'ai-je à démêler » avec vous, Roi de Juda ? Ce n'eſt pas à vous que j'en veux, j'atta- » que un autre pays, où Dieu m'a commandé de marcher en diligen- » ce : ne combattez plus contre Dieu qui eſt avec moi, de peur que » je ne vous faſſe périr. Joſias ne voulut point s'en retourner, mais il » ſe mit en état de faire la guerre, & ne voulut point écouter Nécao, » qui lui parloit de la part de Dieu. Il s'avança donc pour combattre » dans la plaine de Mageddo. Bleſſé par les Archers, il dit à ſes ſer- » viteurs : Retirez-moi du combat, car je ſuis bleſſé. On l'enle-

2. Paralip. XXXV 20, 21, & ſeq.

Digitized by Google

» va de son chariot pour le transporter dans un autre qui le suivoit, » selon la coutume des Rois, & on le ramena à Jérusalem, où il » mourut pleuré de tout le Peuple, & principalement de Jéré- » mie, dont les lamentations se chantent encore aujourd'hui par » tout Israël. »

Si un si bon Roi se laisse tenter par le désir de la victoire, ou en tout cas par celui de faire la guerre sans raison, que ne doit-on pas craindre pour les autres?

IX. PROPOSITION. *On combat toujours avec un sorte de désavantage, quand on fait la guerre sans sujet.*

On peut remarquer sur ces deux exemples, que c'est un désavantage de faire la guerre sans raison.

Une bonne cause ajoûte aux autres avantages de la guerre, le courage, & la confiance. L'indignation contre l'injustice augmente la force, & fait que l'on combat d'une maniere plus déterminée & plus hardie. On a même sujet de présumer qu'on a Dieu pour soi : parce qu'on y a la justice, dont il est le Protecteur naturel. On perd cet avantage, quand on fait la guerre sans nécessité & de gayeté de cœur : de sorte que quelque puisse être l'événement, selon les terribles & profonds jugemens de Dieu qui distribue la victoire par des ordres & par des ressorts très-cachés, lorsqu'on ne met pas la Justice de son côté, on peut dire par cet endroit-là, que l'on combat toujours avec des forces inégales.

C'est même déja un effet de la vengeance de Dieu d'être livré à l'esprit de la guerre. Et il est écrit d'Amasias dans l'occasion que nous venons de voir, que ce Prince ne voulut pas écouter les sages conseils du Roi d'Israël, qui le détournoit d'une guerre injustement entreprise, » parce que c'étoit la volonté du Seigneur, qu'il fût livré » aux mains de ses ennemis, à cause des Dieux d'Idumée qu'il avoit » servis. » 2. *Paralip.* XXV. 20.

X. PROPOSITION. *On a sujet d'espérer qu'on met Dieu de son côté, quand on y met la Justice.*

» Seigneur, disoit Josaphat, les enfans d'Ammon & de Moab, » & les habitans de la montagne de Seïr, ont été épargnés par nos » ancêtres, lorsqu'ils sortoient de l'Egypte : & ils se sont détournés » à côté, pour ne passer point sur ces terres, & n'avoir pas occasion » de combattre ces Peuples. Et eux au contraire, ils assemblent une » armée immense pour nous chasser de la terre que vous nous avez 2. *Par.* XX. 10, 11, & *seq.*

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. IX.

» donnée. Vous donc, notre Dieu, ne les jugerez-vous pas ; puis-
» que nous n'avons point assez de force pour nous opposer à cette
» prodigieuse multitude qui tombe sur nous ? Nous ne sçavons que
» faire pour leur résister, & il ne nous reste que de lever les yeux vers
» vous. »

Ainsi pria Josaphat, & il reçut dans le moment des assûrances de la protection de Dieu.

XI. PROPOSITION. *Les plus forts sont assez souvent les plus circonspects à prendre les armes.*

On en a vû les exemples dans les guerres d'Amasias & de Josias. J'en ajoûterai encore un dans un fait particulier.

Dans une déroute des enfans d'Israël du parti d'Isboseth, con-
2. *Reg.* II. 17, 18, & *seq.* duit par Abner contre David : » Asaël un des freres de Joab, qui
» se fioit en la légéreté de ses pieds, plus vîtes que ceux des che-
» vreuils, habitans des forêts, poursuivoit Abner, sans se détourner
» à droite ni à gauche, & allant toujours sur ses pas. Abner regarda
» un moment derriere, & lui dit : Etes-vous Asaël ? Oui, répondit-
» il. Abner poursuivit : Retirez-vous d'un côté ou d'un autre, & at-
» tachez-vous à qui vous voudrez parmi la jeunesse fugitive, pour en
» avoir la dépouille. Asaël ne cessa point de le presser : & Abner ré-
» péta encore : Retirez-vous, je vous prie, & cessez de me poursui-
» vre : autrement je serai contraint de vous percer, & de vous laisser
» attaché à la terre : & comment pourrai-je après cela lever les yeux
» devant votre frere Joab ? Asaël mépriſa ce discours : & Abner le
» frappa dans l'aîne, & le perça d'outre en outre. Il mourut sur le
» champ de sa blessure : & tous les passans s'arrêtoient pour voir
» Asaël couché par terre. »

On ne pouvoit garder plus de modération dans sa supériorité que le faisoit Abner, un des vaillans hommes de son tems, ni ménager davantage Joab & Asaël.

XII. PROPOSITION. *Sanglante dérision des Conquérans par le Prophète Isaïe.*

Isa. XIV. 12, 13, & *seq.* » Comment êtes-vous tombé, bel astre qui luisiez au Ciel comme
» l'étoile du matin ? Vous qui frappiez les Nations, & disiez en votre
» cœur : Je monterai jusqu'au Ciel, je m'éléverai au-dessus des
» astres : je prendrai séance sur la montagne du Temple, où Dieu a
» fixé sa demeure à côté du Nord : je volerai au-dessus des nues, &
» je serai semblable au Très-Haut. Mais je vous vois plongé dans les
» enfers,

Digitized by Google

» enfers, dans l'abyſme profond du tombeau. Ceux qui vous verront, » ſe baiſſeront pour vous conſidérer dans ce creux, & diront en vous » regardant : N'eſt-ce pas là celui qui troubloit la terre, qui ébran- » loit les Royaumes, qui a fait du monde un déſert, qui en a déſolé » les Villes & renfermé ſes captifs dans des cachots ? Les Rois des » Gentils ſont morts dans la Gloire, & enterrés dans leurs ſépul- » chres : mais vous, on vous en a arraché, & vous êtes reſté ſur la » terre, comme une branche inutile & impure, ſans laiſſer de poſ- » térité. »

Et un peu devant : » Quand vous êtes tombé à terre, tout l'Uni- » vers eſt demeuré dans l'étonnement, & dans le ſilence : les pins » même ſe ſont réjoüis, & ont dit, que depuis votre mort, perſonne » ne les coupe plus, (pour en conſtruire des vaiſſeaux, & en faire » des machines de guerre.) L'enfer a été troublé par votre arrivée, » & a envoyé au-devant de vous les Géans. Les Rois de la terre ſe » ſont élevés, & tous les Princes des Nations : & tous vous diſent : » Quoi donc vous avez été bleſſé comme nous ? Vous êtes devenu » ſemblable à nous ? Votre orgueil eſt précipité dans les enfers, vo- » tre cadavre eſt giſant dans le tombeau, vous êtes couché ſur la » pourriture, & votre couverture ſont les vers. »

Iſ. XIV. 6, 7, & ſeq.

XIII. PROPOSITION. *Deux paroles du Fils de Dieu, qui anéantiſſent la fauſſe gloire, & éteignent l'amour des Conquêtes.*

Il n'y a rien au-deſſus de ces expreſſions, que la ſimplicité de ces deux paroles du Fils de Dieu : » Que ſert à l'homme de conquérir le » monde, s'il perd ſon ame ? Et qu'eſt-ce qu'on donnera en échange » pour ſon ame ? »

Matt. XVI. 26.

Et encore, pour foudroyer d'un ſeul mot la fauſſe gloire : » Ils ont » reçu leur récompenſe. » Ils ont prié dans les coins des rues, ils ont jeûné, ils ont fait l'aumône. Ajoûtons : ils ont exercé ces grandes vertus militaires, ſi laborieuſes & ſi éclatantes, pour faire parler les hommes : » En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompenſe. » Ils ont voulu qu'on parlât d'eux : Ils ſont contens : on en parle par tout l'Univers : Ils joüiſſent de ce bruit confus dont ils étoient enivrés : & vains qu'ils étoient, ils ont reçu une récompenſe auſſi vaine que leurs projets : *Receperunt mercedem ſuam, vani vanam* : comme dit S. Auguſtin.

Matth. VI. 2, 5.

Que de ſueurs, que de travaux, diſoit Alexandre ; (mais que de ſang répandu :) pour faire parler les Athéniens ? Il ſentoit la vanité

de cette frivole récompense; & en même-tems il se repaissoit de cette fumée.

POLITIQUE, &c. LIV. IX.

ARTICLE III.

Des Guerres entre les Citoyens, avec leurs motifs, & des régles qu'on y doit suivre.

I. PROPOSITION. *Premier exemple. On résout la guerre entre les Tribus par un faux soupçon, & en s'expliquant on fait la paix.*

CEux de la Tribu de Ruben & de Gad, & la moitié de la Tribu de Manassé, étoient séparés de leurs freres par le Jourdain; & ils érigérent sur le bord de ce fleuve un Autel d'une grandeur immense. Le reste des enfans d'Israël ayant appris qu'on érigeoit contre eux cet Autel dans la terre de Chanaan, s'assemblérent tous en Silo pour combattre contre eux; & en attendant, envoyérent un Député de chaque Tribu, avec Phinées fils d'Eléazar, souverain sacrificateur. Comme ils furent arrivés dans la terre de Galaad, où ils trouvérent des Rubénistes, & les autres qui élevoient cet Autel; ils leur parlérent ainsi : » Quelle est cette transgression de la Loi de » Dieu? Pourquoi abandonnez-vous le Dieu d'Israël, & bâtissez- » vous un Autel sacrilége pour vous éloigner de son culte? Que si » vous croyez que la terre que vous habitez est immonde, (faute » d'être sanctifiée par un Autel,) venez plûtôt avec nous dans la » terre où est établi le Tabernacle du Seigneur, & y demeurez. » Nous vous prions seulement de ne pas délaisser le Seigneur, ni » notre société, en établissant un autre Autel que celui du Seigneur » notre Dieu; & de ne point attirer sur nous tous sa juste vengeance, » comme fit Achan par son blasphême. »

Jos. XXII. 10, 11, & *seq.*

Ceux de Ruben, & les autres répondirent à ce discours : » Le » Seigneur le Très-puissant Dieu sçait, & tout Israël en sera témoin, » que nous n'élevons cet Autel que pour être un mémorial éternel » du droit que nous avons nous & nos enfans sur les holocaustes, de » peur qu'un jour vous ne leur disiez : Vous n'avez point de part au » culte de Dieu. » Phinées qui étoit le Chef de la Légation, ayant oüi cette réponse prononcée par les Rubénistes & les autres, avec exécration du sacrilége qu'on leur imputoit, en fit rapport à tout le Peuple qui en fut content; & le nouvel Autel fut appellé » Témoignage » que le Seigneur étoit Dieu.

Digitized by Google

On voit là, que les Tribus alloient armer contre leurs freres, qu'ils eſtimoient prévaricateurs; mais que ſans rien précipiter, on en vint à un entier éclairciſſement, comme la prudence & la charité le vouloit, & la paix fut faite.

II. PROPOSITION. *Second exemple. Le Peuple arme pour la juſte punition d'un crime, faute d'en livrer les Auteurs.*

Un Lévite faiſant ſon chemin, logea en paſſant dans la ville de Gabaa, qui appartenoit à ceux de Benjamin; il en fut indignement traité lui & ſa femme, qui mourut entre leurs bras impudiques. Le Lévite pour exciter la vengeance publique, en partagea le corps mort en douze morceaux, qu'il diſperſa dans tous les confins d'Iſraël. » A ce ſpectacle chacun s'écrioit : On n'a jamais vû une » telle choſe en Iſraël : Aſſemblez-vous, dit-on aux Tribus, & » ordonnez en commun ce qu'il faut faire. » *Jud. XIX. 1, 2, & ſeq.* *Ibid. 30.*

Les Tribus étant aſſemblées, il fut ordonné, qu'avant toutes choſes, on demanderoit les coupables. Mais au lieu de les livrer, ceux de Benjamin en entreprirent la défenſe, & ſe jetterent dans Gabaa au nombre de vingt-cinq mille combattans, tous gens de main & de courage, & très-inſtruits dans l'art de la guerre. Cependant les Tribus entreprirent une guerre ſi difficile, & après divers combats avec un événement douteux, la Tribu de Benjamin fut exterminée, à la réſerve de ſix cens hommes qui avoient échappé à tant de ſanglantes batailles. *Jud. XX. 1, 2, & ſeq.*

Outre la difficulté de cette guerre, il y avoit encore à conſidérer l'extinction d'une Tribu dans Iſraël. C'eſt de quoi toutes les Tribus étoient affligées : » Quoi donc, diſoit-on, il périra une des Tribus, » une des ſources d'Iſraël ? mais la juſtice l'emporta; & tout ce qu'obtint le regret d'une perte ſi conſidérable, c'eſt d'aider cette miſérable Tribu, autant qu'on pouvoit, à ſe rétablir par le mariage. *Jud. XXI. 3, 6, 7, & ſeq.*

III. PROPOSITION. *Troiſiéme exemple. On procédoit par les armes à la punition de ceux qui ne venoient pas à l'armée, étant mandés par ordre public.*

C'eſt ce qui paroît dans la même guerre, où l'on introduiſit une accuſation, en demandant : » Qui ſont ceux qui ne ſe ſont pas » rendus à l'aſſemblée générale ? On trouva que ceux de Jabès Ga- » laad y avoient manqué; & on choiſit dix mille des meilleurs ſol- » dats pour les paſſer au fil de l'épée. *Jud. XXI. 8, 9, 10.*

Gédéon avoit puni à peu-près de même ceux de Socoth, qui par *Jud. VIII. 5, 6, & ſeq.*

un esprit de révolte, refuserent des vivres à l'armée qui marchoit à l'ennemi. Il prit la tour de Phanuel où ils mettoient leur espérance, il la démolit, & en fit mourir les habitans.

C'est ainsi qu'on ôte aux rebelles & aux mutins les forteresses dont ils abusent; & on laisse un exemple à la postérité du châtiment qu'on en fait.

On voit clairement par ces exemples, que la puissance publique doit être armée, afin que la force demeure toujours au Souverain.

IV. PROPOSITION. *Quatrième exemple. La guerre entre David, & Isboseth, fils de Saül.*

Tout le Royaume de Saül, après la mort de ce Prince, appartenoit à David. Dieu en étoit non-seulement le maître absolu par son Domaine souverain & universel, mais encore le propriétaire par ses titres particuliers sur la famille d'Abraham, & sur tout le Peuple d'Israël. Dieu donc ayant donné ce Royaume entier à David qu'il avoit fait sacrer par Samuel, & à sa famille, on ne peut douter de son droit; & néanmoins Dieu vouloit qu'il conquît ce Royaume qui lui appartenoit à si juste titre.

Ce droit de David avoit été reconnu par tout le Peuple, & même par la famille de Saül. Jonathas fils de Saül, dit à David: » Je sçai » que vous regnerez sur Israël, & je serai le second après vous; & » mon Pere ne l'ignore pas. » En effet Saül lui-même dans un de ses bons momens, avoit parlé à David en ces termes: » Comme je » sçai que vous regnerez très-certainement, & que vous aurez en » main le Royaume d'Israël: jurez-moi que vous conserverez les » restes de ma race. » Ainsi le droit de David étoit constant.

1. Reg. XXIII. 17.

1. Reg. XXIV. 21, 22.

Ce qui retarda l'exécution de la volonté de Dieu, fut qu'Abner, fils de Ner, qui commandoit les armées sous Saül, fit valoir le nom de ce Prince, & mit son fils Isboseth sur le Thrône durant sept ans; pendant que David regnoit à Hébron sur la Maison de Juda.

2. Reg. II. 8, & seq.

Quelque certain & reconnu que fût le droit de David, il n'usa pas de ses avantages durant cette guerre, & ménagea le sang des Citoyens. En ce tems les Philistins ennemis du Peuple de Dieu, n'entreprenoient rien, & David n'avoit rien à craindre du côté des étrangers; ainsi il ne pressoit pas Isboseth, & le laissa deux ans paisible sans faire aucun mouvement. » La guerre s'alluma en- » suite, & il y eut un combat assez rude entre les deux partis; » mais Abner d'une hauteur où il s'étoit rallié, avec ce qu'il avoit de trou- pes plus affectionnées à la Maison de Saül, qui étoient celles de la

Ibid. 17.

Digitized by Google

Tribu de Benjamin d'où il étoit ; ayant crié à Joab qui poursuivoit apparemment l'armée en déroute : » Jusqu'à quand poursuivrez-vous » des fugitifs, & voulez-vous les passer tous au fil de l'épée ? Ignorez-» vous ce que peuvent de braves gens dans le désespoir, & ne vaut-» il pas mieux empêcher vos troupes de pousser à bout leurs freres ? » Joab ne demandoit pas mieux, & n'eut pas plûtôt ouï le reproche » d'Abner, qu'il lui répondit : Vive le Seigneur, si vous aviez parlé » plûtôt, le Peuple dès le matin auroit cessé de poursuivre son frere. » Il fit en même tems sonner la retraite ; & le combat qui avoit duré jusqu'au soir, cessa à l'instant.

POLITIQUE, &c. LIV. IX. 2. Reg. II. 26, 27, 28.

On voit en cette conduite, l'esprit où l'on étoit d'épargner le sang fraternel, c'est-à-dire, celui des Tribus toutes sorties de Jacob. C'est le seul combat mémorable qui fut donné, & quelque rude qu'il eût été, on ne trouva parmi les morts que dix-neuf hommes du côté de David, & de celui d'Abner, quoique battu, seulement trois cens soixante.

On remarque même que David n'alla jamais en personne à cette guerre, de peur que la présence du Roi n'engageât un combat général. Ce Prince ne vouloit pas tremper ses mains dans le sang de ses sujets : & il ménagea, autant qu'il pouvoit, les restes de la Maison de Saül, à cause de Jonathas. Ce ne furent que rencontres particulieres, où, » comme David alloit toujours croissant & se forti-» fiant de plus en plus, pendant que la Maison de Saül ne cessoit de » diminuer, » il crut qu'il valoit mieux la laisser tomber comme d'elle-même, que de la poursuivre à outrance. 2. Reg. III. 1.

Tout rouloit dans le parti d'Isboseth sur le crédit du seul Abner. David n'avoit qu'à le ménager, & à profiter, comme il fit, des mécontentemens qu'il recevoit tous les jours d'un maître également foible & hautain. Ibid. 7, 8.

Abner en son ame sçavoit que David étoit le Roi légitime, & un jour maltraité par Isboseth, il le menaça de faire regner David sur tout Israël, comme le Seigneur l'avoit ordonné & promis. Ibid. 9, 10.

Il traita en effet avec David, à qui il avoit gagné tout Israël & tout Benjamin, en leur disant : » Hier & avant-hier vous cher-» chiez David pour le faire Roi, accomplissez donc ce que le Sei-» gneur a dit : Qu'il sauveroit par sa main tout Israël de la main des » Philistins. » Ibid. 17, 18, 19.

Il arriva dans ces conjonctures que Joab tua Abner en trahison, & sa mort ne fut pas plûtôt sçue par Isboseth, » que les bras lui tom-» berent de foiblesse, & que tout Israël fut mis en troubles. Ce 2. Reg. IV. 1. Ibid. 5, 6, 7, 8.

POLITIQUE, &c. LIV. IX.

qui donna la hardieſſe à deux Capitaines de voleurs de le tuer lui-même en plein jour dans ſon lit, où il dormoit ſur le midi; & ils apporterent ſa tête à David.

Ainſi finit la guerre civile, comme David l'avoit toujours eſpéré, ſans preſque verſer de ſang dans les combats; mais David dont les mains en étoient pures, de peur qu'on ne crût qu'il avoit eu part à l'aſſaſſinat d'Abner, & à celui d'Iſboſeth, s'en diſculpa par deux actions éclatantes qui lui gagnerent tous les cœurs.

La conjoncture des tems, où le regne qui commençoit, étoit encore peu affermi, ne permettoit pas à David de faire punir Joab, dont la perſonne étoit importante, & les ſervices néceſſaires. Ce qu'il put faire au ſujet du meurtre d'Abner, fut de dire à toute l'armée, & à Joab même: » Déchirez vos habits, & revêtez-vous de ſac, & » pleurez dans les funérailles d'Abner. David lui-même ſuivoit le » cercueil, & quand on eût enterré Abner, David éleva ſa voix, & » dit en pleurant: Abner n'eſt pas mort comme un lâche; tes mains » n'ont pas été liées, ainſi qu'on fait aux vaincus; ni tes pieds n'ont » pas été mis dans les entraves; tu es tombé comme il arrive aux » plus braves devant des enfans d'iniquité. A ces mots tout Iſraël » redoubla ſes pleurs, & comme toute la multitude venoit pour » manger avec le Roi pendant le jour, à Dieu ne plaiſe, dit David, » que j'interrompe le deuil, & que je goûte un morceau de pain, » avant le coucher du Soleil. Ainſi Dieu me ſoit en aide: tout le » Peuple entendit ce ſerment, & louant ce que fit David, le recon- » nut innocent du meurtre d'Abner. »

2. Reg. III. 31, 32, & ſeq.

Il fit plus, & diſoit tout haut à ſes ſerviteurs: » Ne voyez-vous » pas qu'Iſraël perd aujourd'hui un grand Capitaine? Pour moi je » ſuis foible encore, & ſacré depuis peu de tems. Ces enfans de » Sarvia, (c'étoit Joab & Abiſaï ſon frere) me ſont durs; le Seigneur » rende aux méchans ſuivant leurs crimes, » c'eſt tout ce que permettoit la conjoncture des tems.

Ibid. 38, 39.

Pour ce qui regarde Iſboſeth, quand ces deux Chefs de brigands Baana, & Rechab, lui en apporterent la tête, croyant lui rendre un grand ſervice: » Vive le Seigneur, qui m'a toujours délivré de toute » angoiſſe. Celui qui vint m'annoncer la mort de Saül, dont il ſe » vantoit d'être l'Auteur, & qui croyoit m'apporter une nouvelle » agréable, dont il attendoit récompenſe, fut mis à mort par mon » ordre. Combien plus redemanderai-je à deux traîtres le ſang d'un » homme innocent, qu'ils ont tué ſur ſon lit, & qui ne leur avoit » fait aucun mal? » Ainſi périrent ces deux voleurs, comme avoit

2. Reg. IV. 9, 10, 11.

Digitized by Google

péri celui qui se glorifioit d'avoir tué le Roi Saül. La différence qu'y mit David, c'est que celui-ci fut puni comme meurtrier de l'oint du Seigneur; & ceux-là furent tués comme coupables du sang d'un homme innocent qui ne leur faisoit aucun mal, sans l'appeller l'oint du Seigneur, parce qu'en effet il ne l'étoit pas.

On voit par la conduite de David, que dans une guerre civile un bon Prince doit ménager le sang des Citoyens. S'il arrive des meurtres, qu'on pourroit lui attribuer à cause qu'il en profite, il doit s'en justifier si hautement, que tout le Peuple en soit content.

V. PROPOSITION. *Cinquiéme & sixiéme exemple. La guerre Civile d'Absalon & de Seba, avec l'histoire d'Adonias.*

Jamais Prince n'étoit né avec de plus grands avantages naturels, ni plus capable de causer de grands mouvemens, & de former un grand parti dans un Etat, qu'Absalon, fils de David. Outre les graces qui accompagnoient toute sa personne; c'étoit le plus accueillant & le plus prévenant de tous les hommes. Il faisoit paroître un amour immense pour la justice, & sçavoit flatter par cet endroit-là tous ceux qui paroissoient avoir le moindre sujet de se plaindre. Nous l'avons observé ailleurs, & je ne sçai si nous avons aussi remarqué que David s'étoit peut-être un peu ralenti de ce côté-là, durant qu'il étoit occupé de Bethsabée. Quoi qu'il en soit, Absalon sçut profiter de la conjoncture, où la réputation du Roi son pere sembloit être entamée par cette foiblesse; & encore plus par le meurtre odieux d'Urie un si brave homme, si attaché au service, & si fidéle à son maître. 2. Reg. XIV. 25. 2. Reg. XV. 2, & seq.

Il étoit fils aîné du Roi, le Thrône le regardoit, & il en étoit si proche, qu'à peine lui restoit-il un pas à faire pour y monter.

Pour se donner un relief proportionné à une si haute naissance, » il se fit des chariots & des cavaliers, avec cinquante hommes » qui le précédoient, & il imposoit au Peuple avec cet éclat. » Ce fut une faute contre la bonne politique, & il ne falloit rien permettre d'extraordinaire à un esprit si entreprenant. Le Roi peu défiant de sa nature, & toujours trop indulgent à ses enfans, ne le reprit pas de cette démarche hardie. Absalon le sçavoit gagner par les flatteries, & privé dans une disgrace de la présence du Roi, il lui fit dire: » Pourquoi m'avez-vous retiré de Gessur où j'étois banni? Il » m'y falloit laisser achever mes jours. Que je voie la face du Roi, » ou qu'il me donne la mort. » Ibid. 1. 2. Reg. XIV. 32.

Quand il eut assez établi ses intelligences par tout le Royaume,

Politique, &c. Liv. IX.

& qu'il se crut en état d'éclater, il choisit la ville d'Hébron, l'ancien siége de la Royauté qui lui étoit toute acquise, pour se déclarer. Le prétexte de s'éloigner de la Cour ne pouvoit être plus spécieux, ni plus flatteur pour le Roi : « Pendant que j'étois banni de votre Cour, » j'ai fait vœu, si je revenois à Jérusalem pour y jouïr de votre pré- » sence, de sacrifier au Seigneur dans Hébron. »

2. Reg. XV. 7, 8.

Ibid. 10. Absalon ne fut pas plûtôt à Hébron, qu'il fit donner le signal de la révolte à tout Israël, & on s'écria de tous côtés : Absalon regne dans Hébron.

Ibid. 11. Ce Prince artificieux engagea dans ce voyage deux cens hommes des principaux de Jérusalem, qui ne pensoient à rien moins qu'à faire Absalon Roi ; mais ils se trouverent cependant forcés à se déclarer pour lui. En même tems on vit paroître à la tête de son conseil

Ibid. 12. « Achitophel, le principal Ministre, & le Conseiller de David, » que l'on consultoit comme Dieu, & sous David, & depuis sous » Absalon. »

2. Reg. XVI. 23.

En même tems Amasa, Capitaine renommé, fut mis à la tête de ses troupes ; & ce Prince n'oublia rien pour donner de la réputation à son parti.

1. Reg. XVII. 25.

2. Reg. XVI. 20, 21. Pour imprimer dans tous les esprits que l'affaire étoit irréconciliable, Achitophel conseilla à Absalon, aussi-tôt qu'il fut arrivé à Jérusalem, d'entrer en plein jour dans l'appartement des femmes du Roi, afin que quand on verroit l'outrage qu'il faisoit au Roi dont il souilloit la couche, tout le monde sentît aussi-tôt qu'il étoit engagé sans retour, & qu'il n'y avoit plus de ménagement.

Tel étoit l'état des affaires du côté des Rebelles. Considérons maintenant la conduite de David.

2. Reg. XV. 14, 18, 28. Il commença d'abord par se donner du tems pour se reconnoître, & abandonnant Jérusalem, où le Rebelle devoit venir bientôt le plus fort pour l'accabler sans ressource, il se retira dans un lieu caché du Désert avec l'élite des troupes.

Ibid. 16, 23, 30. Comme il sentit la main de Dieu qui le punissoit selon la prédiction de Nathan, il entra, à la vérité, dans l'humiliation qui convenoit à un coupable que son Dieu frappoit ; se retirant à pied en pleurant avec toute sa suite, la tête couverte, & reconnoissant le doigt du Seigneur ; mais en même tems il n'oublia pas son devoir. Car ayant vû que tout le Royaume étoit en péril par cette révolte, il donna tous les ordres nécessaires pour s'assûrer tout ce qu'il avoit de plus fidéles serviteurs, comme les légions entretenues de Phéléthi & de Céréthi, comme la troupe étrangère d'Ethaï Géthéen, comme Sadoc & Abiathar avec leur famille. Il songea aussi à être averti

Ibid. 17, 22, 27.

Ibid. 31, 32. & seq.

des

des démarches du parti rébelle, en diviſer les conſeils, & détruire celui d'Achitophel qui étoit le plus redoutable.

Après avoir ainſi arrêté le premier feu de la rébellion, & pourvû aux plus preſſans beſoins par des ordres qui lui réuſſirent, il ſe mit en état de combattre. Il partagea lui-même ſon armée en trois; (ce qu'il faut une fois obſerver;) parce que cette diviſion étoit néceſſaire pour faire combattre ſans confuſion, ſur-tout de grands corps d'armées telles qu'on les avoit alors. Il en nomma les Officiers & les Commandans, & leur dit: » Je marcherai à votre tête. » Il vit bien qu'il y alloit du tout pour la Royauté; & crut qu'il n'avoit point à ſe ménager, comme on a vû qu'il avoit fait contre Iſboſeth. *2. Reg. XVIII. 1, & ſeq.* *Ibid. 2.*

Tout le Peuple s'y oppoſa en lui diſant: » Qu'ils le comptoient » lui ſeul pour dix mille hommes; & que quelque malheur qui leur » arrivât dans le combat, ils ne ſeroient point ſans reſſource, tant » que le Roi leur reſteroit. » *Ibid. 3.*

Nous avons remarqué ailleurs qu'il ne fit point le faux brave à contre-tems, & qu'il céda aux ſages conſeils qui avoient pour objet le bien du Royaume.

Il n'oublia pas le devoir de pere, & recommanda tout haut à Joab, & aux autres Chefs de ſauver Abſalon. Le ſang Royal eſt un bien de tout l'Etat, que David devoit ménager, non-ſeulement comme Pere, mais encore comme Roi. *Ibid. 5, 12.*

On ſçait l'événement de la bataille, comme Abſalon y périt malgré les ordres de David, & comme, pour épargner les Citoyens, on ceſſa de pourſuivre les fuyards. *Ibid. 6, 7, & ſeq.*

David cependant fit une faute conſidérable, où le jetta ſon bon naturel. Il s'affligeoit démeſurément de la perte de ſon fils, s'écriant ſans ceſſe d'un ton lamentable: » Mon fils Abſalon, Abſalon mon » fils; qui me donnera de mourir en votre place? O Abſalon mon » cher fils; mon fils bien-aimé! » *Ibid. 33.*

La nouvelle en vint à l'armée, & la victoire fut changée en dueil, le Peuple étoit découragé, & comme un Peuple battu, & mis en déroute, il n'oſoit paroître devant le Roi. Ce qui obligea enfin Joab à lui donner le conſeil, que nous avons remarqué ailleurs. Et ce qui doit faire entendre aux Princes, que dans les guerres civiles, malgré ſa propre douleur, contre laquelle il faut faire effort, on doit ſçavoir prendre part à la joie publique que la victoire inſpire; autrement on aliéne les eſprits, & l'on s'attire & au Royaume de nouveaux malheurs. *2. Reg. XX. 1, 2, & ſeq.*

Cependant la rébellion ne fut pas ſans ſuite. Seba fils de Bochri

Digitized by Google

Politique, &c. Liv. IX.

de la famille de Jémini, qui étoit celle de Saül, souleva par ces paroles de mépris, le Peuple encore ému : » Nous n'avons rien de » commun avec David, & le fils d'Isaï ne nous touche en rien. Le » Roi connut le péril, & dit à Amasa, Hâtez-vous d'assembler tout » Juda. Il exécuta cet ordre lentement, & David dit à Abisaï : Le » fils de Bochri nous va faire plus de mal qu'Absalon : Hâtez-vous » donc, & prenez ce qu'il y a de meilleures troupes, sans lui laisser » le tems de se reconnoître, & de s'emparer de quelque ville. » Abisaï prit les légions de Céréthi & de Phéléthi, avec ce qu'il y avoit de meilleurs soldats dans Jérusalem. Joab de son côté poursuivoit Séba, qui alloit de Tribu en Tribu soulevant le Peuple, & emmenant ce qu'il pouvoit de troupes choisies; mais Joab fit entendre à ceux d'Abéla, où le Rébelle s'étoit renfermé, qu'il ne s'agissoit que de lui seul. A sa persuasion une femme sage du pays, qui se plaignoit qu'on vouloit perdre une si belle ville, sçut la délivrer en faisant jetter à Joab la tête de Séba par-dessus les murailles.

2. Reg. XX. 1, 2, & seq.

Ainsi finit la révolte, sans qu'il en coûtât de sang, que celui du Chef des Rébelles. La diligence de David sauva l'Etat. Il avoit raison de penser que cette seconde révolte, qui venoit comme du propre mouvement du Peuple, & d'un sentiment de mépris, étoit plus à craindre que celle qu'avoit excitée la présence du fils du Roi. Il connut aussi combien il étoit utile d'avoir de vieux corps de troupes sous sa main, & telles furent les remédes qu'il opposa aux Rébelles.

3. Reg. I. 1, 7, 8, & seq.

On peut rapporter à ce propos ce qui arriva à Adonias, fils de David. Ce Prince se prévalant de la vieillesse du Roi son pere dont il étoit l'aîné, vouloit malgré lui s'emparer du Royaume, & s'entendoit pour cela avec Joab, & avec Abiathar grand sacrificateur; mais Sadoc le Prince des Prêtres après lui, & Banaias avec les troupes dont il avoit le commandement, & la force de l'armée de David, n'étoit point pour Adonias. David avec ce secours prévint la guerre civile qu'Adonias, soutenu d'un grand parti, méditoit; & laissa le Royaume paisible à Salomon, à qui il le destinoit par ordre de Dieu.

Ainsi l'on continua à reconnoître l'utilité des troupes entretenues, par lesquelles un Roi demeure toujours armé, & le plus fort.

VI. Proposition. *Dernier exemple des guerres civiles. Celle qui commença sous Roboam, par la division des dix Tribus.*

La cause de cette révolte, dans laquelle le Royaume d'Israël, ou

Digitized by Google

des dix Tribus fut érigé, viendra plus à propos ci-après dans d'autres endroits. Nous remarquerons ici seulement :

En premier lieu, que les Rois de Juda, après une si grande révolte qui partagea le Royaume, obligés à se défendre non-seulement contre l'étranger, mais encore contre leurs freres rébelles, bâtirent dans le territoire de la Tribu de Juda un grand nombre de nouvelles Forteresses, & des Arsenaux, où il y avoit des magasins de vivres en abondance, & à la fois de toute sorte d'armures. 3. *Reg.* XIV. 27. 2. *Par.* XI. 5, 6, 7, & *seq.*

En second lieu, ils se préparérent à reconquérir par les armes le nouveau Royaume que la rébellion avoit élevé contre la Maison de David; mais Dieu qui voulut montrer combien le sang d'Israël devoit être cher à leurs freres, & que même après la division il ne falloit pas oublier la source commune, fit défendre par son Prophéte à ceux de Juda de faire la guerre à leurs freres, quoique rébelles & Schismatiques. 3. *Reg.* XII. 24. 2. *Par.* XI. 4.

Il arriva même dans la suite, & c'est ce qu'on remarque en troisiéme lieu, que le Royaume de Juda s'unit par une étroite alliance avec le Royaume rébelle. Car encore que contre la volonté de Dieu, & peut-être plus par la faute de ceux d'Israël que de ceux de Juda, il y eût durant quelques Regnes une guerre continuelle entre les deux Royaumes; néanmoins par la suite du tems l'alliance fut établie si solidement entr'eux, que le pieux Roi Josaphat invité par Achab, Roi d'Israël, à joindre ses armes avec celles des Israëlites, pour les aider à recouvrer sur le Roi de Syrie une place forte qu'ils prétendoient, vint en personne pour lui dire: » Vous & moi nous ne » sommes qu'un. Votre Peuple n'est qu'un même Peuple avec le » mien, ma cavalerie est la vôtre. 3. *Reg.* XXII. 30. XV. 32. 3. *Reg.* XXII. 5.

L'alliance se confirma dans la suite, & le même Josaphat répondit encore à Joram, Roi d'Israël, qui le prioit de le secourir contre le Roi de Moab : » J'irai avec vous; qui est à moi est à vous; mon » Peuple est votre Peuple, & ma cavalerie est la vôtre. 4. *Reg.* III. 7.

On voit par-là, que pour le bien de la paix, & pour la stabilité des choses humaines, les Royaumes fondés d'abord sur la rébellion, dans la suite sont regardés comme devenus légitimes, ou par la longue possession, ou par les traités & la reconnoissance des Rois précédens.

Et remarquez, que la Loi de la possession a eu lieu dans un Royaume, qui avoit joint la révolte contre la Religion véritable à la défection.

En quatriéme lieu, les Rois légitimes se doivent toujours mon-

Digitized by Google

Politique, &c. Liv. IX.

trer les plus modérés, en tâchant de ramener par la raison ceux qui s'étoient écartés de leur devoir. Ainsi en usa le Roi Abias, fils de Roboam, avant que d'en venir aux mains avec les Rébelles, & les armées étant en présence, il monta sur une éminence, où il fit aux Israëlites, avec autant de force que de douceur, ce beau discours qui commence ainsi : » Ecoutez Jéroboam & tout Israël : » leur remontrant par vives raisons le tort qu'ils avoient contre Dieu, & contre leurs Rois. Il étoit le plus fort sans comparaison, mais plus soigneux encore de ramener les Rébelles que de profiter de cet avantage, il ne s'apperçut pas que Jéroboam l'environnoit par derriere, il se trouva presque enveloppé par ses ennemis ; Dieu prit son parti, & répandit la terreur sur les Rébelles, qui prirent la fuite.

2. Par. XIII. 4, 13. 14, & seq.

Nous donnerons pour cinquiéme & derniere remarque, que le Royaume d'Israël, quoique rendu, par la suite, légitime & très-puissant, n'égala jamais la fermeté du Royaume de Juda, d'où il s'étoit séparé.

3. Reg. XV. 27. & XVI. 9, 10, 16, 18, 21, 24.

Comme il s'étoit établi par la division, il fut souvent divisé contre lui-même. Les Rois se chassoient les uns les autres. Baasa chassa la famille de Jéroboam qui avoit fondé le Royaume, dès la seconde génération. Zambri, sujet de Baasa, se souleva contre lui, & ne regna que sept jours. Amri prit sa place, & le contraignit à mettre lui-même le feu dans le Palais où il se brûla ; le Royaume se divisa en deux. Amri dont le parti prévalut, & qui sembloit avoir relevé le Royaume d'Israël en bâtissant Samarie, y regna peu ; & sa famille périt sous son petit-fils. Les Familles royales les mieux établies, virent à peine quatre ou cinq races, & celle de Jéhu que Dieu même avoit fait sacrer par Elisée, tomba bientôt par la révolte de Sellum qui tua le Roi, & s'empara du Royaume.

IV. Reg. IX. & X. 30. XV. 10, 12.

Au contraire, dans le Royaume de Juda où la succession étoit légitime, la famille de David demeura tranquille sur le Thrône, & il n'y eut plus de guerre civile ; on aimoit le nom de David & de sa Maison. Parmi tant de Rois qui regnérent sur Israël, il n'y en eut pas un seul que Dieu approuvât ; mais il sortit de David de grands & de saints Rois imitateurs de sa piété. Le Royaume de Juda eut le bonheur de conserver la Loi de Moyse, & la Religion de ses Peres ; il est vrai que pour leurs péchés, ceux de Juda furent transportés dans Babylone, & le Thrône de David fut renversé ; mais Dieu ne laissa pas sans ressource le Peuple de Juda, à qui il promit son retour dans la terre de ses Peres après soixante & dix ans de captivité ; mais pour le Royaume d'Israël, outre qu'il tomba plûtôt, il fut dissipé sans res-

4. Reg. XVII. & XVIII.

Digitized by Google

source par les mains de Salmanasar, Roi d'Assyrie, & se perdit parmi les Gentils.

Telle fut la constitution & la catastrophe de ces deux Royaumes. Celui que la révolte avoit élevé malgré les Rois légitimes, quoiqu'ensuite reconnu par les mêmes Rois, eut en lui-même une perpétuelle instabilité, & périt enfin sans espérance par ses fautes.

ARTICLE IV.

Encore que Dieu fît la guerre pour son Peuple d'une façon extraordinaire & miraculeuse; il voulut qu'il s'aguerrît, en lui donnant des Rois belliqueux, & de grands Capitaines.

I. PROPOSITION. *Dieu faisoit la guerre pour son Peuple du plus haut des Cieux, d'une façon extraordinaire & miraculeuse.*

AInsi l'avoit dit Moyse sur les bords de la Mer Rouge : » Ne craignez point ce Peuple immense dont vous êtes poursuivi. » Le Seigneur combattra pour vous, & vous n'aurez qu'à demeurer » en repos. » *Exod. XIV. 13, 14.*

Outre qu'il ouvrit la Mer devant eux, il mit son Ange pendant qu'ils passoient, entre eux & les Egyptiens, pour empêcher Pharaon de les approcher. *Ibid. 19, 20.*

A la fameuse journée où le Soleil s'arrêta à la voix de Josué, pendant que l'ennemi étoit en fuite, Dieu fit tomber du Ciel de grosses pierres, comme une grêle, afin que personne ne pût échapper, & que ceux qui avoient évité l'épée, fussent accablés des coups d'enhaut. *Jos. X, 10, 11, 12, 13.*

Les murailles tomboient devant l'Arche, les fleuves remontoient à leur source pour leur donner passage, & tout lui cédoit. *Jos. III. & VI.*

Quelquefois Dieu envoyoit à leurs ennemis dans leurs songes, des pronostics affreux de leur perte; ils voyoient l'épée de Gédeon qui les poursuivoit de si près, qu'ils ne pouvoient échapper, & ils fuyoient en désordre, avec de terribles hurlemens, au bruit de ses trompettes, & à la lumiere de ses flambeaux, & tiroient l'épée l'un contre l'autre, ne sçachant à qui se prendre de leur déroute. *Jud. VII.*

Une semblable fureur saisit les Philistins, quand Jonathas les attaqua, & ils firent un carnage horrible de leurs propres troupes. *I. Reg. XIV. 19, 20.*

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. IX.

Dieu faisoit gronder son tonnerre sur les fuyards, qui glacés de frayeur se laissoient tuer sans résistance.

Quelquefois on entendoit un bruit de chevaux, & de chariots armés, qui épouvantoit l'ennemi, & lui faisoit croire qu'un grand secours étoit arrivé aux Israëlites, en sorte qu'il se mit en fuite, & abandonna le camp avec tous les équipages.

1. Reg. VII. 10. Eccli. XLVI. 20, 21.

D'autre fois au lieu de ce bruit, Elisée faisoit apparoître des chariots enflammés à son compagnon effrayé, qui crut voir autour d'eux une armée invisible, plus forte que celle des Syriens leurs ennemis. Le même Prophéte frappa les Syriens d'aveuglement, & les conduisit jusqu'au milieu de Samarie.

4. Reg. VII. 6, 7. 3. Reg. VI. 16, 17. Ibid. 18, 19.

On sçait le carnage que fit un Ange de Dieu en une nuit à la priere d'Ezéchias, de cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée de Sennachérib, qui assiégeoit Jérusalem.

4. Reg. XIX. 35.

Mais il faut finir ces récits par quelque spectacle encore plus surprenant.

Josaphat qui ne voyoit aucune ressource contre l'armée effroyable de la Ligue des Iduméens, des Moabites, & des Ammonites, soutenus par les Syriens, après avoir imploré le secours de Dieu, & en avoir obtenu les assûrances certaines par la bouche d'un saint Prophéte, comme il a été remarqué ailleurs, marche contre l'ennemi par le désert de Thécué, & donna ce nouvel ordre de guerre: « Qu'on mît à la tête de l'armée les Chantres du Seigneur, qui tous » ensemble chantassent ce divin Pseaume: Louez le Seigneur, parce » qu'il est bon, parce que ses miséricordes sont éternelles. » Ainsi l'Armée se change en chœur de musique: à peine eut-elle commencé ce divin chant, que les ennemis qui étoient en embuscade, se tournérent l'un contre l'autre, & se taillérent eux-mêmes en piéces, en sorte que ceux de Juda arrivés à une hauteur vers la solitude, virent de loin tout le Pays couvert de corps morts, sans qu'il restât un seul homme en vie parmi les ennemis, & trois jours ne suffirent pas à ramasser leurs riches dépouilles. Cette Vallée s'appella la Vallée de bénédiction, parce que ce fut en bénissant Dieu qu'ils défirent une armée qui paroissoit invincible. Josaphat retourna à Jérusalem en grand triomphe, & entrant dans la Maison du Seigneur au bruit de leurs harpes, de leurs guitarres, & de leurs trompettes, on continua les loüanges de Dieu, qui avoit montré sa bonté dans la punition de ces injustes aggresseurs.

4. Reg. XX. 1, 2, & seq. Ibid. 21.

C'est ainsi que s'accomplissoit ce qu'avoit chanté la Prophétesse Débora: » Le Seigneur a choisi une nouvelle maniere de faire la

Jud. V. 8, 20.

» guerre, on a combattu du Ciel pour nous, & les étoiles sans » quitter leur poste ont renversé Sisara. » Toute la Nature étoit pour nous, les astres se sont déclarés, & les Anges qui y préſident sous l'ordre de Dieu, & à la maniere qu'il sçait, ont lancé d'en-haut leurs javelots.

II. PROPOSITION. *Cette maniere extraordinaire de faire la guerre n'étoit pas perpétuelle : le Peuple ordinairement combattoit à main armée, & Dieu n'en donnoit pas moins la victoire.*

La plûpart des batailles de David se donnérent à la maniere ordinaire. Il en fut de même des autres Rois, & les guerres des Machabées ne se firent pas autrement ; Dieu vouloit former des combattans, & que la vertu militaire éclatât dans son Peuple.

Ainsi fut conquise la Terre sainte par les valeureux exploits des Tribus ; ils forçoient l'ennemi dans ses Camps & dans ses Villes, » parce qu'ils étoient de vigoureux attaquans. » C'étoit Dieu toujours qui donnoit aux chefs dans les occasions les résolutions convenables, & aux soldats l'intrépidité, & l'obéissance ; au lieu qu'il envoyoit au camp ennemi l'épouvante, la discorde, & la confusion. Jabès, le plus brave de tous ses freres, invoqua le Dieu d'Israël, & lui fit un vœu qui lui attira son secours, mais ce fut en combattant vaillamment. Ainsi Caleb, ainsi Juda, ainsi les autres ; Ruben & Gad conquirent les Agaréens & leurs alliés, parce qu'ils invoquérent le Seigneur dans le combat : » Et il écouta leurs prieres, à cause qu'ils » eurent confiance en lui en combattant. »

2. *Par. VII.* 2, 4, 5, & *seq.*

1. *Par. IV.* 10.

1. *Par. V.* 20.

III. PROPOSITION. *Dieu vouloit aguerrir son Peuple, & comment.*

» Je ne détruirai pas entiérement les Nations que Josué a laissées » en état avant sa mort. » Dieu donc les a laissées en état, & ne les a pas voulu exterminer tout-à-fait, ni les livrer aux mains de Josué, » afin qu'Israël fût instruit par leur résistance, & que tous ceux qui » n'ont pas vû les guerres de Chanaan, apprissent eux & leurs enfans » à combattre l'ennemi, & s'accoutumassent à la guerre. »

Jud. II. 21, 23.

Ibid. III. 1, 2.

IV. PROPOSITION. *Dieu a donné à son Peuple de grands Capitaines, & des Princes belliqueux.*

C'étoit un nouveau moyen de le former à la guerre, & il ne faut que nommer un Josué, un Jephté, un Gédeon, un Saül, & un Jonathas, un David, & sous lui un Joab, un Abisaï, un Abner, & un Amasa, un Josaphat, un Ozias, un Ezéchias, un Judas le

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. IX.

Machabée, avec ses deux freres Jonathas & Simon, un Jean Hircan, fils du dernier, & tant d'autres, dont les noms sont célébres dans les saints Livres, & dans les archives du Peuple de Dieu. Il ne faut, dis-je, que les nommer, pour voir dans ce Peuple plus de grands Capitaines, & de Princes belliqueux de qui les Israëlites ont appris la guerre, qu'on n'en connoît dans les autres Nations.

On voit même, à commencer par Abraham, que ce grand homme si renommé par sa Foi, ne l'est pas moins dans les combats.

Tous les saints Livres sont remplis d'entrepriſes militaires des plus renommées, faites non-seulement en corps de Nation, mais aussi par les Tribus particulieres, dans la conquête de la Terre sainte, ainsi qu'il paroît par les neuf premiers chapitres du premier Livre des Paralipoménes. Si bien qu'on ne peut douter que la vertu militaire n'ait éclaté par excellence dans le Peuple saint.

V. PROPOSITION. *Les femmes mêmes dans le Peuple saint ont excellé en courage, & ont fait des actes étonnans.*

Jud. IV. Ainsi Jahel, femme de Haber, perça de part en part les tempes de Sisara avec un clou. Ainsi sous les ordres de Barac & de Débora la Prophétesse, se donna la sanglante bataille où Sisara fut taillé en piéces.

Jud. V. 1, 2, & seq. Ibid. 28, 29, 30. La Prophétesse chanta sa défaite par une ode, dont le ton sublime surpasse celui de la lyre d'un Pindare, & d'un Alcée, avec celle d'un Horace leur imitateur. Sur la fin on y entend le discours de la mere de Sisara qui regarde par la fenêtre, & s'étonne de ne pas entendre le bruit de son char victorieux, pendant que la plus habile de ses femmes répondoit chantant ses victoires, & se le représentoit comme un vainqueur à qui le sort destinoit dans sa part d'un riche butin, la plus belle de toutes les femmes, comme faisoient les Peuples barbares. Mais au contraire, il étoit tombé par la main d'une femme.

Ibid. 31, 32. » Ainsi périssent, Seigneur, conclut Débora, tous tes ennemis, & » que ceux qui t'aiment brillent comme un beau Soleil dans son » orient. » Telle fut donc la victoire qui donna quarante ans de paix au Peuple de Dieu.

Tout le monde me prévient ici pour y ajoûter une Judith, avec la tête d'un Holoferne qu'elle avoit coupée, & par ce moyen mis en déroute l'armée des Assyriens commandée par un si grand Général.

Judith, I, II. III. Ce fut en vain qu'il assembla une redoutable armée, qu'il surmonta tant

tant de montagnes, força tant de places, traversa de si grands fleuves, mit le feu dans tant de Provinces, reçut les soumissions de tant de Villes importantes, où il choisissoit ce qu'il y avoit de braves soldats pour grossir ses troupes.

Sa vigilance à mener ses troupes, à les augmenter dans sa marche, à visiter les quartiers, à reconnoître les lieux par où une place pouvoit être réduite, & à lui couper les eaux, lui fut inutile, sa tête étoit réservée à une femme, dont ce fier Général croyoit s'être rendu le maître.

Cette femme par ses vigoureux conseils avoit premiérement relevé le courage de ses Citoyens, & par la mort d'un seul homme, elle dissipa le superbe camp des Assyriens. » Ce ne fut point une vigou- *Judith. XVI. 8, 12.*
» reuse jeunesse, ce ne furent point les Titans hautains, ni les Géans
» qui frapperent leur Capitaine, c'est Judith, fille de Merari, qui le
» captiva par ses yeux, & le fit tomber sous sa main. Les Perses fu-
» rent effrayés de sa constance, & les Médes de son audace. « Ainsi chantoit-elle, comme une autre Debora, la victoire du Seigneur par une femme, qui durant tout le reste de sa vie, fit l'ornement de toutes les fêtes, & demeura à jamais célébre, pour avoir sçu joindre la force à la chasteté. *Ibid. 25, 26, 27.*

Les Romains vantent leur Clélie & ses compagnes, dont la hardiesse à traverser le fleuve étonna & intimida le camp de Porsenna. Voici, sans exagérer, quelque chose de plus; & je n'en dis pas davantage.

VI. PROPOSITION. *Avec les conditions requises, la guerre n'est pas seulement légitime, mais encore pieuse & sainte.*

Chacun disoit à son prochain: » Allons, combattons pour notre *I. Mach. III. 43.*
» Peuple, pour nos saints Lieux, pour nos saintes Loix, pour nos
» saintes cérémonies.

C'est de telles guerres qu'il est dit véritablement: » Sanctifiez la *Jer. VI. 4. Exod. XXXII. 29.*
» guerre, au sens que Moyse disoit aux Lévites: Vous avez aujour-
» d'hui consacré vos mains au Seigneur, » quand vous les avez armées pour sa querelle.

Dieu s'appelle ordinairement lui-même, le Dieu des armées, & les sanctifie en prenant ce nom.

VII. PROPOSITION. *Dieu néanmoins, après tout, n'aime pas la guerre, & préfère les pacifiques aux guerriers.* *I. Paralip. XXII. 6, 7, 8. XXVIII. 3.*

» David appella son fils Salomon, & lui parla en cette sorte:

POLITIQUE, &c. LIV. IX.

» Mon fils, je voulois bâtir une Maiſon au nom du Seigneur mon
» Dieu, mais la parole du Seigneur me fut adreſſée en ces termes:
» Vous avez répandu beaucoup de ſang, & vous avez entrepris
» beaucoup de guerres, vous ne pourrez édifier une Maiſon à mon
XXII. 14, 15, 16. » nom. Je n'ai pas laiſſé de préparer pour la dépenſe de la Maiſon
» du Seigneur, cent mille talents d'or, & dix millions de talents d'ar-
» gent, avec de l'airain & du fer ſans nombre, & des bois & des
» pierres pour tout l'ouvrage, avec des ouvriers excellens pour met-
» tre tout cela en œuvre. Prenez donc courage, exécutez l'entre-
» priſe, & le Seigneur ſera avec vous. »

Dieu ne veut point recevoir de Temple d'une main ſanglante. David étoit un ſaint Roi, & le modéle des Princes, ſi agréable à Dieu qu'il avoit daigné le nommer l'homme ſelon ſon cœur; jamais il n'avoit répandu que du ſang infidéle dans les guerres qu'on appelloit guerres du Seigneur, & s'il avoit répandu celui des Iſraëlites, c'étoit celui des rebelles, qu'il avoit encore épargné autant qu'il avoit pu. Mais il ſuffit que ce fût du ſang humain, pour le faire juger indigne de préſenter un Temple au Seigneur, Auteur & Protecteur de la vie humaine.

I. Paralip. XXII. 9, 10. Telle fut l'excluſion que Dieu lui donna dans la premiere partie du diſcours prophétique. Mais la ſeconde n'eſt pas moins remarquable, c'eſt le choix de Salomon pour bâtir le Temple. Le titre que Dieu lui donne, eſt celui de Pacifique. » Des mains ſi pures de ſang, ſont les ſeules dignes d'élever le Sanctuaire; Dieu n'en demeure pas là, il donne la gloire « d'affermir le Thrône, à ce » Pacifique, qu'il préfére aux guerriers par cet honneur. » Bien plus, il fait de ce Pacifique une des plus excellentes figures de ſon Fils Incarné.

II. Reg. VII. 2. I. Paralip. XVII. 1, 2. David avoit conçu le deſſein de bâtir le Temple par un excellent motif, & il parla en ces termes au Prophéte Nathan: » J'habite dans
» une Maiſon de Cédre, & l'Arche de l'Alliance du Seigneur eſt
» encore ſous des tentes, & ſous des peaux. » Le ſaint Prophéte avoit même approuvé ce grand & pieux deſſein, en lui diſant:
Ibid. 3. » Faites ce que vous avez dans le cœur, car le Seigneur eſt avec
» vous. » Mais la parole de Dieu fut adreſſée à Nathan la nuit ſuivan-
Ibid. 5, 12, 13. te en ces termes: » Voici ce que dit le Seigneur: Vous ne bâtirez
» point de Temple en mon nom; quand vous aurez achevé le cours
» de votre vie, un des fils que je ferai naître de votre ſang, bâtira le
» Temple, & j'affermirai ſon Thrône à jamais. »

Dieu refuſe à David ſon agrément, en haine du ſang dont il avoit

ſes mains toutes trempées; tant de ſainteté dans ce Prince n'en avoit pu effacer la tache. Dieu aime les pacifiques, & la gloire de la paix a la préférence ſur celle des armes, quoique ſaintes & religieuſes.

ARTICLE V.

Vertus, Inſtitutions, Ordres & Exercices militaires.

I. PROPOSITION. *La gloire préférée à la vie.*

BAcchides & Alcime, avoient vingt mille hommes, avec deux mille chevaux, devant Jéruſalem, & Judas étoit campé auprès avec trois mille hommes ſeulement, tirés des meilleures troupes. Comme ils virent la multitude de l'armée ennemie, ils en furent effrayés. Cette crainte diſſipa l'armée, où il ne demeura que huit cens hommes. Judas, dont l'armée s'étoit écoulée, preſſé de combattre en cet état, ſans avoir le tems de ramaſſer ſes forces, eut le courage abattu; c'eſt le premier ſentiment, qui eſt celui de la nature, mais on le peut vaincre par celui de la vertu; » Judas dit à ceux qui » reſtoient: Prenons courage, marchons à nos ennemis, & com- » battons-les; ils l'en détournoient, en diſant: Il eſt impoſſible, ſau- » vons-nous quant à préſent, rejoignons nos freres, & après, nous » reviendrons au combat, nous ſommes trop foibles, & en trop pe- » tit nombre, pour réſiſter maintenant, mais Judas reprit ainſi: A' » Dieu ne plaiſe que nous faſſions une action ſi honteuſe, & que » nous prenions la fuite. Si notre heure eſt venue, & qu'il nous faille » mourir, mourons courageuſement en combattant pour nos Freres, » & ne laiſſons point cette tache à notre gloire. » A ces mots, il ſort du Camp, l'armée marche au combat en bon ordre; l'aîle droite de Bacchides étoit la plus forte, Judas l'attaqua avec ſes meilleurs ſoldats, & la mit en fuite; ceux de l'aîle gauche voyant la déroute, prirent Judas par derriere, pendant qu'il pourſuivoit l'ennemi, le combat s'échauffa, il y eut d'abord beaucoup de bleſſés de part & d'autre, Judas fut tué, & le reſte prit la fuite.

I. Mach. IX. 4, 5, 6, 7.

Ibid. 9, 10, & ſeq.

Il y a des occaſions où la gloire de mourir courageuſement, vaut mieux que la victoire. La gloire ſoutient la guerre. Ceux qui ſçavent courir pour leur Pays à une mort aſſûrée, y laiſſent une réputation de valeur qui étonne l'ennemi, & par ce moyen ils ſont plus utiles à leur Patrie, que s'ils demeuroient en vie.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. IX.

C'eſt ce qu'opère l'amour de la gloire. Mais il faut toujours ſe ſouvenir, que c'eſt la gloire de défendre ſon Pays, & ſa liberté. Les Machabées s'étoient d'abord propoſé cette fin, lorſqu'ils diſoient: » Mourons tous dans notre ſimplicité, le Ciel & la terre ſeront témoins que vous nous attaquez injuſtement, & après nous combattrons pour nos vies, pour nos femmes, pour nos enfans, pour » nos ames, & pour nos Loix? & encore: Ne vaut-il pas mieux » mourir en combattant, que de voir périr devant nos yeux notre » Pays, & abolir nos ſaintes Loix? arrive ce que le Ciel en a réſolu, » & pour tout dire en un mot: Mourons pour nos Freres, comme » le dit le courageux Judas. » Laiſſons-leur l'exemple de mourir pour nos ſaintes Loix, & que la mémoire de notre valeur faſſe trembler ceux qui voudront attaquer des gens ſi déterminés à la mort. Qu'il ſoit dit éternellement en Iſraël, quelque foibles que nous ſoyons, qu'on ne nous attaque pas impunément.

I. Mach. II. 37. Ibid. III. 20, 21. Ibid. 59, 60.

II. PROPOSITION. *La néceſſité donne du courage.*

» Il n'en eſt pas aujourd'hui comme hier, & avant hier, nous » avons l'ennemi en face, diſoit Jonathas aux ſiens, le Jourdain » deçà & de-là, avec des rivages déſavantageux, des marais, des » bois, qui rompent l'armée, il n'y a pas moyen de reculer, pouſſons nos cris juſqu'au Ciel. » En même tems on marche à l'ennemi, Bacchides eſt pouſſé par Jonathas, qui le voyant ébranlé, paſſe le Jourdain à la nage pour le pourſuivre, & lui tue mille hommes.

I. Mach. IX. 44, & ſeq.

III. PROPOSITION. *On court à la mort certaine.*

Samſon en avoit donné l'exemple, après lui avoir crevé les yeux, les Philiſtins aſſemblés louoient leur Dieu Dagon, qui leur avoit donné la victoire ſur un ennemi ſi redoutable, ils le faiſoient venir dans leurs aſſemblées, & dans leur Banquet, pour s'en divertir & le mirent au milieu de la Sale, entre deux pilliers qui ſoutenoient l'Edifice.

Jud. XVI. 21, & ſeq.

Samſon, qui ſentoit avec la renaiſſance de ſes cheveux, le retour de ſa force, dit au jeune homme qui le menoit: » Laiſſe-moi repoſer un moment ſur ces pilliers; » toute la maiſon étoit pleine d'hommes & de Femmes, & tous les Princes des Philiſtins y étoient au nombre d'environ trois mille, qui étoient venus pour voir Samſon dont ils ſe jouoient; alors il invoqua Dieu en cette ſorte: » Seigneur, » ſouvenez-vous de moi, rendez-moi ma premiere force, ô mon » Dieu! Et que je me venge de mes ennemis: » (qui étoient ceux

Ibid. 26.

Ibid. 28, 29.

Digitized by Google

du Peuple de Dieu dont il étoit le Chef & le Juge,) » & que par » une ſeule ruine, je me venge des deux yeux qu'ils m'ont ôtés. » En même tems, ſaiſiſſant les deux colomnes qui ſoutenoient l'édifice, l'une de ſa main droite, & l'autre de ſa main gauche: » Que „ je meure, dit-il, avec les Philiſtins. „ Et ébranlant les colomnes, il renverſa toute la maiſon ſur les Philiſtins, & en tua plus en mourant par ce ſeul coup, qu'il n'avoit fait pendant ſa vie. POLITIQUE, &c. LIV. IX. *Jud. XVI.* 30.

Les Interprétes prouvent très-bien par l'Eccléſiaſtique, & par l'Epître aux Hébreux, que Samſon étoit inſpiré dans cette action. Dieu donnoit de tels exemples d'un courage déterminé à la mort, pour accoutumer ſon Peuple à la mépriſer.

On peut croire qu'une ſemblable inſpiration pouſſa Eléazar, qui voyoit le Peuple étonné de la prodigieuſe armée d'Antiochus, & plus encore du nombre & de la grandeur de ſes Eléphans, d'aller droit à celui du Roi qu'on reconnoiſſoit à ſa hauteur, & à ſon armure. » Il ſe livra pour ſon Peuple, & pour s'acquérir un nom éter- „ nel, & s'étant fait jour à droite & à gauche, au milieu des enne- „ mis qui tomboient deçà & delà à ſes pieds, il ſe met ſous l'Elé- „ phant, lui perça le ventre, & fut écraſé par ſa chûte. „ *I. Mach. VI.* 43, 44, 45. 46.

Ces actions d'une valeur étonnante faiſoient voir que tout eſt poſſible à qui ſçait mépriſer ſa vie, & rempliſſoient à la fois, & le citoyen de courage, & l'ennemi de terreur.

IV. PROPOSITION. *Modération dans la victoire.*

Les exemples en ſont infinis. Celui de Gédéon eſt remarquable.

Le Peuple affranchi par ſes victoires ſignalées, vint lui dire en corps: „ Soyez notre Seigneur ſouverain, vous, & vos enfans, & „ les enfans de vos enfans, parce que nous vous devons notre liber- „ té. „ Mais Gédéon ſans s'enorgueillir, & ſans vouloir changer le Gouvernement, répondit: „ Je ne ſerai point votre Seigneur, ni „ mon fils, ni notre poſtérité, & le Seigneur demeurera le ſeul Sou- „ verain. „ *Jud. VIII.* 22, 23.

Dès l'origine de la Nation, Abraham, après avoir repris tout le bien des Rois ſes amis, que l'ennemi avoit enlevé, paye la dîme au grand Pontife du Seigneur, conſerve à ſes alliés leur part du butin, & du reſte, ſans ſe réſerver » un ſeul fil, ni une courroie, rend tout, „ & ne veut rien devoir à aucun mortel. „ *Gen. XIV.* 23.

V. PROPOSITION. *Faire la guerre équitablement.*

Ménager ſes anciens alliés, & leur demander le paſſage à de juſtes

conditions, c'eſt ce qu'on a expoſé dès le commencement de ce Livre.

POLITIQUE, &c. LIV. IX.

Par l'effet de la même équité, on poſoit des bornes entre les Peuples voiſins. C'étoient „ des témoins immortels de ce qui leur appartenoit. „ *Tumulus teſtis.*

Gen. XXXI. 48.

„ Ne tranſgreſſez point les bornes que vos Peres ont établies, dit „ le Sage. „

Prov. XXII. 28.

Reſpecter ces bornes, c'eſt reſpecter Dieu, qu'on avoit pris à témoin, & qui ſeul étoit préſent quand on les poſoit. „ Nous n'avons „ pour témoins de nos Traités que Dieu ſeul, qui eſt préſent, & qui „ nous regarde. „

Gen. XXXI. 50.

On le prend auſſi pour vengeur de la foi violée, " Qu'il nous voie; „ & qu'il voie entre nous, quand nous nous ſerons ſéparés. „

Ibid. 49.

C'eſt auſſi par eſprit de juſtice, qu'Abraham qui traitoit d'égal & de Souverain à Souverain avec le Roi Abimelech, lui reproche la violence qu'on avoit faite à ſes ſerviteurs, au lieu de commencer par ſe plaindre à lui, mais Abimelech repartit: „ Je ne l'ai pas ſçu, vous „ ne m'en avez rien dit, & c'eſt d'aujourd'hui que je le ſçai. „

Gen. XXI. 25, 26.

Enfin, cet eſprit d'équité qui doit regner même au milieu des armes, ne paroît nulle part avec plus d'évidence que dans la maniere de faire la guerre que Dieu preſcrit à ſon Peuple, en lui mettant les armes à la main.

„ Si vous aſſiégez une ville, d'abord vous lui offrirez la paix: ſi „ elle l'accepte & qu'elle vous ouvre ſes portes, tout le Peuple „ qu'elle contient ſera ſauvé, & vous ſervira ſous tribut. Si elle re„ fuſe l'accommodement, & qu'elle vous faſſe la guerre, vous la „ forcerez, & quand le Seigneur vous l'aura miſe entre les mains, „ vous paſſerez au fil de l'épée tout ce qu'elle aura de combattans, „ en épargnant les femmes, les enfans, les animaux. Vous ferez „ ainſi à toutes les Villes éloignées, & qui ne ſont pas du nombre „ de celles qui doivent vous être données pour votre demeure. „ A celles-là Dieu n'ordonne point de miſéricorde, pour des raiſons particulieres, que nous avons déja remarquées, mais c'eſt une exception qui, comme on dit, affermit la Loi.

Deut. XX. 10, 11, & ſeq.

Ibid. 19, 20.

Moyſe continue de la part de Dieu: „ Lorſque vous tiendrez long„ tems une Ville aſſiégée, & que vous l'aurez environnée de tra„ vaux, vous ne couperez point les arbres fruitiers, & vous ne ra„ vagerez point les environs. Vous ne vous armerez point de coi„ gnées contre les plantes, car c'eſt du bois, & non pas des hom„ mes, qui peuvent accroître le nombre de ceux qui vous combat-

Digitized by Google

» tront : (cela s'entend des arbres fruitiers.) Mais pour les arbres » sauvages qui ſont propres à d'autres uſages, coupez-les, & dreſſez » vos machines juſqu'à ce que la Ville ſoit priſe. »

POLITIQUE, &c. LIV. IX.

La prudence, la perſévérance, & en même tems la juſtice avec la bénignité, reluiſent dans ces paroles.

VI. PROPOSITION. *Ne ſe point rendre odieux dans une terre étrangère.*

Vous me troublez par la guerre injuſte que vous avez entrepriſe contre ceux de Sichem : » Et vous me rendez odieux aux Peuples » de cette contrée, que j'avois toujours ſi bien ménagés : » dit Jacob à Simeon, & à Levi ſes enfans. Il ſe retire, & cherche la paix.

Gen. XXXIV. 30.

VII. PROPOSITION. *Cri militaire avant le combat, pour connoître la diſpoſition du Soldat.*

Quand on ſera prêt à venir aux mains. » Les Chefs de chaque » Eſcadron feront cette publication à toute l'Armée : ſi quelqu'un » a bâti une Maiſon, & ne l'a pas dédiée, qu'il y retourne : & qu'il » n'ait point le regret de la laiſſer peut-être dédier à un autre. Qui » a planté une vigne, dont il n'a point encore expoſé le fruit en » vente, qu'il faſſe de même. Qui a fiancé une femme, & ne l'a » point encore épouſée, qu'il aille la prendre, & ne la laiſſe point à » un autre. »

Deut. XX. 2, 5, & ſeq.

Ce cri vouloit des ſoldats, qui n'euſſent rien à cœur que le combat ; & n'euſſent rien dans le ſouvenir, qui pût ralentir leur ardeur.

Après, on faiſoit encore ce cri général : » ſi quelqu'un eſt effrayé » dans ſon cœur, qu'il ſe retire dans ſa maiſon, de peur qu'il n'inſ- » pire à ſes Freres la terreur dont il eſt rempli. »

Ibid. 8.

La coutume de ce cri duroit encore dans les guerres des Machabées. Elle ne laiſſoit au ſoldat que l'amour de la Patrie, avec le ſoin de combattre, ſans avoir regret à ſa vie.

I. Mach. III. 56.

VIII. PROPOSITION. *Choix du Soldat.*

Quand Gédéon aſſembla l'armée pour pourſuivre les Madianites, il reçut cet ordre de Dieu : » Parle au Peuple, & que tout le » monde entende ceci : Qui a peur, qu'il ſe retire. » Il ſe retira vingt-deux mille hommes, & il n'en reſta que dix mille. Dieu continua : » Méne ce Peuple au bord des eaux. » Que ceux qui lécheront les

Jud. VII. 3.

Ibid. 4, 5, 6.

Digitized by Google

» eaux en passant, à la maniere des chiens, & que ceux qui fléchi-» ront les genoux, (pour boire à leur aise,) soient mis à part: & le » nombre des premiers qui prenant l'eau avec la main la porterent » à leur bouche, fut de trois cens seulement, que Dieu choisit pour » combattre. Et apprit à ce Général, que ceux qui se trouveroient les plus propres à supporter la faim & la soif, étoient les meilleurs soldats.

IX. PROPOSITION. *Qualité d'un homme de commandement.*

Jos. I. 6, 7, 9. I. Paralip. XXII. 13. Sois courageux & fort. » Soyez homme: ne craignez rien: n'ap-» préhendez rien. »

C'est la premiere qu'on demande aux hommes de commandement: & le fondement de tout le reste.

II. Esdr. VI. 11. C'est aussi ce qui faisoit dire à Nehemias, Gouverneur de la Judée, lorsqu'on lui inspiroit des conseils timides: » Mes pareils n'ont point » peur, & ne fuient jamais. »

X. PROPOSITION. *Intrépidité.*

Jos. V. 13, 14, 15, 16. » Josué leva les yeux, & vit devant lui un homme qui le mena-» çoit l'épée nûe. Il s'avance sans s'effrayer, & lui dit: Etes-vous » des nôtres, ou du parti ennemi? Comme qui diroit parmi nous: » Qui vive? Il apprit en approchant que c'étoit un Ange. » Je suis, » dit-il, un des Princes de l'armée du Seigneur. » (De cette armée invisible, toujours prête à combattre pour ses serviteurs.) Et Josué tourna son attaque en adoration; après néanmoins avoir appris par cette preuve, qu'il ne faut rien craindre à la guerre, pas même un Ange de Dieu en forme humaine.

XI. PROPOSITION. *Ordre d'un Général.*

Jud. VII. 17. » Que chacun fasse comme moi, & suive ce qu'il me verra exé-» cuter. » Les yeux attachés au Général, & le cœur prêt à le suivre dans tous les périls.

Ainsi parla Gédéon au commencement d'un combat. C'est l'ordre le plus noble & le plus fier, que Général donna jamais à ses soldats.

XII. PROPOSITION. *Les Tribus se plaignoient, lorsqu'on ne les mandoit pas d'abord pour combattre l'ennemi.*

Jud. VIII. 1. Ceux de la tribu d'Ephraïm disoient à Gédéon: » D'où vient » que vous ne nous avez pas mandés plutôt, & dès le moment que » vous

Digitized by Google

» vous alliez à la guerre contre Madian? Ils lui parloient durement, » tout prêts à lui faire violence. »

POLITIQUE, &c. LIV. IX.

On les avoit seulement mandés pour poursuivre l'ennemi mis en déroute, & ils avoient coupé chemin aux Madianites: en sorte qu'ils avoient pris Oreb & Zeb, deux de leurs Chefs, dont ils portoient les têtes au bout de leurs piques. Et l'envie de combattre étoit si grande, qu'ils murmuroient contre Gédéon, comme on vient d'entendre. *Jud. VII.* 24, 25.

XIII. PROPOSITION. *Un Général appaise de braves gens en les louant.*

Mais Gédéon leur répondit. » Qu'ai-je pu faire qui égale vos » vaillans exploits? Un raisin de la Tribu d'Ephraïm vaut mieux » que toute la vendange d'Abiezer, (quelque abondant que soit ce » pays.) Le Seigneur vous a livré Oreb & Zeb. Qu'ai-je pu faire » qui vous égalât? » Leur colère fut appaisée par cette louange. *Jud. VIII.* 2, 3.

XIV. PROPOSITION. *Mourir, ou vaincre.*

C'est ce qui fait des Soldats déterminés, qui ne démordent jamais. Tels que furent ceux dont il est parlé dans la guerre entre David & Isboseth.

Abner dit à Joab: » Que notre jeunesse joue devant nous. » C'est-à-dire, qu'elle combatte à outrance, en combat singulier, comme on faisoit dans nos Tournois. Aussi-tôt on en choisit douze de la Tribu de Benjamin du côté d'Isboseth, & douze du côté de David. » En ce moment ils s'approchent. » Chacun d'eux prit la tête de son ennemi, (à la façon peut-être des Gladiateurs, qui avoient un rets à la main pour cela.) » Et en même tems lui enfonça le poignard » dans le flanc: » & ils tomberent tous morts l'un sur l'autre en même tems. Sur l'heure on récompensa leur valeur, en appellant ce champ, » le Champ des forts en Gabaon. » Et le titre lui en demeura, en mémoire d'une action si déterminée. *II. Reg. II.* 14, 15, 16.

XV. PROPOSITION. *Accoutumer le Soldat à mépriser l'ennemi.*

» Amenez-moi ces cinq Rois, qui se sont cachés dans cet antre. » Dieu les avoit condamnés à mort. Quand on les eut amenés, Josué appella ses Soldats; & en leur présence, il donna cet ordre aux Chefs: » Mettez le pied sur la gorge à ces malheureux. Et pendant » qu'on les fouloit ainsi aux pieds: Dieu, poursuit-il, en fera autant » à tous vos ennemis. » Soyez gens de cœur & ne craignez rien. Et après les avoir tués, on les attacha à cinq poteaux jusqu'au soir, *Jos. X.* 22, 23. *Ibid.* 24, 25, 26.

POLITIQUE, &c. LIV. IX.

pour être en ſpectacle au Peuple : & on les jetta dans la caverne, où ils avoient été pris, entaſſant ſelon la coutume d'alors de groſſes pierres à ſon ouverture, pour mémorial éternel à la poſtérité.

XVI. PROPOSITION. *La diligence, & la précaution dans les expéditions, & dans toutes les affaires de la guerre.*

Joſ. I. 11. Prenez des vivres autant qu'il en faut. » Dans trois jours (à jour » nommé) vous paſſerez le Jourdain, & vous entrerez dans le pays » ennemi. »

Ibid. II. 1, 2, 24. III. 1. En même tems Joſué envoie des gens aux nouvelles, & fait obſerver Jéricho. Il apprit que tout étoit dans l'épouvante. Il marche toute la nuit, voulant ſignaler le commencement de ſa nouvelle

Ibid. 1, 7. principauté par quelque action d'éclat. » Je commencerai, dit le » Seigneur, aujourd'hui à faire éclater ton nom, comme celui de » Moyſe. »

Jud. VII. 1. VIII. 11, 12, 13. Gédéon ſe léve la nuit, aſſemble l'armée, bat l'ennemi, le pourſuit ſans relâche, tombe à l'impourvû ſur quinze mille hommes qui reſtoient, prit leurs Commandans, qui ſe repoſoient en aſſûrance, & ne s'attendoient à rien moins qu'à être attaqués, tailla tout en piéces, & revint devant le coucher du ſoleil.

Pour profiter de ſon avantage, & voyant que le ſoldat avoit repris cœur, Saül, ſans perdre un moment, & ſans même donner le tems de ſe rafraîchir, prend dix mille hommes qu'il trouva ſous ſa main :

I. Reg. XIV. 24, & ſeq. » Et, dit-il, maudit celui qui mangera avant que je ſois vengé de » mes ennemis. » Il en fit un grand carnage depuis Machmis juſqu'à Aſalon, dans un grand pays. Non content de cette victoire, quoi-

Ibid. 36. que ſes ſoldats fuſſent très-fatigués : » Marchons, diſoit-il, tombons-» leur deſſus pendant la nuit, & ne ceſſons de faire main baſſe juſ-» qu'au matin. »

III. Reg. XV. 17, 18, 19, 20, 21. Baaſa, Roi d'Iſraël, fortifioit Rama, & empêchoit par ce moyen les Rois de Juda de mettre les pieds ſur ſes terres, s'aſſûrant un poſte d'où il tiroit de grands avantages. Mais Aza, Roi de Juda, en vit l'importance. Sans ménager ni or, ni argent, il gagne le Roi de Syrie contre Baaſa : l'ouvrage eſt interrompu par cette guerre imprévûe, & Baaſa ſe retire. Aſa ſans perdre de tems, envoie ſes or-

Ibid. 22. dres par tout ſon Royaume, en cette forme abſolue : » Que perſon-» ne ne ſoit excuſé. » Ainſi on enleva en diligence les matériaux de la nouvelle fortification de Rama : & Aſa en bâtit deux forteresſes. Tel fut l'effet de ſa diligence. Elle affoiblit l'ennemi, & le fortifia lui-même.

Digitized by Google

On iroit à l'infini, si l'on vouloit rapporter les exemples d'activité, de vigilance, de précautions qu'ont donné dans les expéditions de guerre, les Josué, les Gédéon, les David, les Machabées, & les autres grands Capitaines, dont l'Histoire sainte nous a conservé la mémoire.

XVII. PROPOSITION. *Alliance à propos.*

On en vient de voir un bel exemple : quand Aza s'unit si à propos avec le Roi de Syrie : les autres seroient superflus. Et il suffit de remarquer une fois, qu'il y a des conjonctures, où il ne faut rien épargner.

XVIII. PROPOSITION. *La réputation d'être homme de guerre, tient l'ennemi dans la crainte.*

» Cusaï dit à Absalon : Vous connoissez votre Pere, & les braves » gens qu'il a avec lui, d'un courage intrépide, & qui s'irrite par ses » pertes, comme une Ourse à qui on a ôté ses petits. Votre Pere est » un homme de guerre, & ne s'arrêtera point avec le reste du Peu- » ple : il vous attend dans quelque embuscade, ou dans quelque lieu » avantageux. S'il vous arrive le moindre échec, le bruit aussi-tôt » s'en répandra de tous côtés, & on publiera qu'Absalon a été battu : » & ceux qui sont à présent comme des Lions, perdront courage par » cette nouvelle. Car on sçait que votre Pere est un homme fort, & » qu'il est environné de braves gens. » Il concluoit à ne rien hazarder, & à l'attaquer à coup sûr. Ce qui donnoit à David le tems de se reconnoître, & lui assûroit la victoire. Et il arrêta par cette seule considération l'impétuosité d'Absalon, qui craignit dans David les ressources que ce grand Capitaine pouvoit trouver dans son habileté dans la guerre, & dans son courage. *II. Reg. XVII. 8, 9, 10.*

XIX. PROPOSITION. *Honneurs militaires.*

Saül, après ses victoires, » Erigea un arc de triomphe, » en mémoire à la postérité, & pour l'animer par les exemples, & par de pareilles marques d'honneurs. *I. Reg. XV. 12.*

La constitution du pays ne permettoit pas alors d'ériger des statues, que la Loi de Dieu réprouvoit. On érigeoit des Autels, pour servir de mémorial : ou l'on faisoit des amas de pierres. *I. Reg. XIV. 35. Jos. X. 27. II. Reg. XVIII. 17, 18.*

XX. PROPOSITION. *Exercices militaires, & distinctions marquées parmi les gens de guerre.*

David fit apprendre aux Israëlites à tirer de l'arc : & fit un cantique *II. Reg. I. 18.*

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. IX.

pour cet exercice, à la loüange de Saül, qui apparemment l'avoit établi.

Ceux de la Tribu d'Iſſachar étoient en réputation de ſçavoir mieux que les autres le métier de la guerre. » Il y avoit deux cens hommes » de cette Tribu qui étoient très-habiles; & ſçavoient inſtruire Iſ- » raël, » à faire en ſon tems, & à propos, toute ſorte de mouvement; & le reſte de la Tribu ſuivoit leurs conſeils.

I. Par. XII. 32.

Dans la paix profonde du regne de Salomon, » les exercices mi- » litaires demeurerent en honneur, & deux cens cinquante Chefs » inſtruiſoient le Peuple. »

II. Paralip. VIII. 10.

Ce Prince ſi pacifique entretenoit dans le Peuple l'humeur guer- riere. » Il employoit les Etrangers aux ouvrages royaux: mais non » pas les enfans d'Iſraël. » C'étoient eux qu'il occupoit de la guerre. Ils étoient les premiers Capitaines, & commandoient la cavalerie & les chariots.

Ibid. 9.

Les uns, & principalement ceux de Juda & de Nephthali, com- battoient avec le bouclier & la pique: les autres joignoient l'arc avec le bouclier, & chacun étoit inſtruit à manier les armes dont il ſe ſervoit.

I. Par. XII. 24, 34, 38. VIII. 40.

Joſaphat, quoiqu'il fit la guerre plus pour ſes alliés que pour lui- même, ſe rendit célébre par le bon ordre qu'il donna à la Milice.

II. Paralip. XVII. 2. 10, 13, & ſeq.

La réputation d'Ozias fut portée bien loin par une ſemblable vi- gilance, qui lui fit ajoûter aux ſoins des Rois ſes Prédéceſſeurs, celui de conſtruire des magaſins d'armes, de caſques, de boucliers, d'arcs & de frondes, avec des machines de toutes les ſortes; tant celles qu'il conſervoit dans les tours, que de celles qu'il tenoit dreſ- ſées ſur les murailles, pour tirer des dards, & jetter de groſſes pier- res. En ſorte que rien ne manquoit à l'exercice des armes.

II. Paralip. XXVI. 8. 14. 15.

Les diſtinctions honorables animerent auſſi le courage des braves gens.

IV. Reg. XVIII. 9, & ſeq.

On diſtinguoit ſous David de ces eſpéces de titres: » Les trois » forts, de deux ordres différens: avec les trente, qui avoient leur » Chef. Leurs actions étoient remarquées dans les Regiſtres pu- » blics. Il y en avoit qu'on nommoit les Capitaines du Roi, les » Grands, ou les premiers Capitaines, ou les Capitaines des Ca- » pitaines. »

I. Par. XI. 10, 11, 15, & ſeq.

II. Paralip. XXVI. 11. VIII. 9.

I. Paralip. VII. 40.

On voit ailleurs comme un état de deux mille ſix cens Officiers principaux ſous chaque Prince, on connoît ceux qui étoient établis pour les commandemens généraux, ceux qui commandoient après eux, & tout l'ordre de la Milice.

II. Paralip. XXVI. 12. XVII. 14, 15, & ſeq.

Digitized by Google

Dieu vouloit montrer dans son Peuple un état parfaitement constitué, non-seulement pour la Religion, & pour la Justice; mais encore pour la guerre, comme pour la paix: & conserver la gloire aux Princes guerriers.

ARTICLE VI.

Sur la Paix & la Guerre: Diverses Observations sur l'une & sur l'autre.

I. PROPOSITION. *Le Prince doit affectionner les braves gens.*

SAül, en qui l'on admiroit de si grandes qualités, se faisoit remarquer par celle-ci: » Tout homme qu'il voyoit courageux, » & propre à la guerre, il se l'attachoit. » *I. Reg. XIV. 52.*

C'est le moyen de s'acquérir tous les braves. Vous en prenez un, vous en gagnez cent. Quand on voit que c'est le mérite, & la valeur que vous cherchez, on entre en reconnoissance du bien que vous faites aux autres, & chacun espère y venir à son tour.

II. PROPOSITION. *Il n'y a rien de plus beau dans la guerre, que l'intelligence entre les Chefs, & la conspiration de tout l'Etat.*

Joab se voyant comme environné des ennemis, partagea l'armée en deux, pour faire tête de tous côtés: une partie contre les Ammonites, & une partie contre les Syriens. » Si les Syriens me for- » cent, dit Joab à Abisaï, secourez-moi: & si les Ammonites pré- » valent de votre côté, je serai à votre secours. Soyez homme de » courage, & combattons pour notre Peuple & pour la Cité de no- » tre Dieu. Après cela, que le Seigneur fasse ce qui plaira à ses yeux. Faire ce qu'on doit, s'entendre, être attentif l'un à l'autre, être résolu à tout, & soumis à Dieu: C'est tout ce que doivent faire de bons Généraux. *II. Reg. X. 11, 12.*

Judas parla en ces termes à son Frere Simon: » Choisissez des » hommes: marchez & délivrez vos Freres dans la Galilée: & moi » avec Jonathas, nous irons dans le pays de Galaad. » Il laissa Joseph, fils de Zacharie, & Asarias, deux Chefs de l'Armée, avec le reste des troupes pour garder la Judée, leur défendant de combattre jusqu'à leur retour. Simon avec trois mille hommes combattit heureusement dans la Galilée, poursuivit les vaincus bien avant, & jusqu'aux portes de Ptolémaïde: fit beaucoup de butin, & amena en *I. Mach. V. 17, & seq.*

POLITIQUE, &c. LIV. IX.

Judée ceux que les Gentils tenoient captifs avec leurs femmes & leurs enfans. En même tems Judas & Jonathas passerent le Jourdain avec huit mille hommes, prirent beaucoup de places fortes dans Galaad : & après avoir remporté sans perte de signalées victoires, ils retournerent en triomphe dans Sion, où ils offrirent leurs holocaustes en actions de graces. Le peuple saint prit le dessus de ses ennemis par ce concours des trois Chefs. Joseph, fils de Zacharie, & Azarie un des Chefs, rompirent ce beau concert, & firent une grande plaie en Israël ; comme on le dira dans un moment.

1. Reg. XI. 1, 2, & seq. Sous Saül, Jabès en Galaad, Ville au-delà du Jourdain, assiégée par Naas, Roi des Ammonites, offrit de traiter & de se soumettre à sa puissance. Naas répondit avec une dérision sanglante : » Tout » le traité que je veux faire avec vous, c'est que vous me livriez » chacun son œil droit : & que je vous fasse l'opprobre de tout Is» raël. Le conseil de la Ville répondit : Donnez-nous sept jours » pour envoyer aux Tribus : & si dans ce tems nous ne sommes se» courus, nous nous rendrons à votre volonté. » Leurs envoyés vinrent donc à Gabaa, où Saül faisoit sa résidence, & ils déclarerent à tout le Peuple l'état où étoit la Ville : tout le Peuple éleva sa voix, & fondit en larmes. Chacun pleuroit une Ville qu'on alloit perdre, comme si on lui arrachoit un de ses membres. Saül arriva pendant l'Assemblée, suivant ses bœufs, qui venoient de la campagne. Car nous avons déja vû, que tout sacré qu'il étoit & reconnu Roi, il faisoit sans façon & sans s'élever davantage, son premier métier. Telle étoit la simplicité de ce tems. Etant venu dans l'Assemblée, il dit : » Quel est le sujet de tant de larmes, & de ces cris lamenta» bles de tout le Peuple ? » Alors on lui raconta l'état de Jabès. L'esprit de Dieu le saisit, il mit en piéces ses deux bœufs, & en envoya les morceaux par tout Israël avec cet ordre : » Ainsi sera fait aux » bœufs de tout homme qui manquera de suivre Saül, & de mar» cher en campagne. On obéit : il fit la revûe : il trouva sous ses étendards trois cens mille combattans : & la seule Tribu de Juda y en ajoûta trente mille. Il renvoya les députés de Jabès avec cette réponse préciſe : » Vous serez secourus demain. » L'effet suivit la parole. Dès le matin, Saül partagea son armée en trois : entra au milieu du camp ennemi, & ne cessa de tuer jusqu'à la grande chaleur du jour : tous les ennemis furent dispersés, & il ne resta pas deux hommes ensemble. C'est ce que fit l'intérêt public, la diligence, la conspiration du Roi, du Peuple, & de toutes les forces de l'Etat.

Ibid. 5, 6.

Digitized by Google

On conserva éternellement la mémoire d'un tel bienfait. Ceux de Jabès Galaad touchés de ce souvenir, furent fidéles à Saül jusqu'après sa mort: & furent les seuls de tout Israël qui l'ensevelirent. » David leur en sçut bon gré, & leur fit dire: Bénis soyez-vous de » Dieu, vous qui avez conservé vos reconnoissances à Saül votre » Seigneur: le Seigneur vous le rendra, & moi-même je vous ré- » compenserai de ce devoir de piété. Car encore que Saül votre » Seigneur soit mort, Juda m'a choisi pour Roi. » Et je succéderai à l'amitié qu'il avoit pour vous, ainsi qu'à son Thrône. *II. Reg. II. 4, 5, & seq.*

III. PROPOSITION. *Ne point combattre contre les ordres.*

Pendant que Judas & Simon firent les exploits qu'on a vûs en Galilée, & dans Galaad: Joseph & Azarie, les deux Chefs à qui ils avoient laissé la garde de la Judée, avec défense de combattre jusqu'à la réunion de toute l'armée, furent flattés de la fausse gloire de se faire un nom à leur exemple, en combattant les Gentils, dont ils étoient environnés. Ils sortirent donc en campagne: mais Gorgias vint à leur rencontre, & les poussa jusqu'aux confins de la Judée. Deux mille hommes des leurs demeurerent sur la place, & la frayeur se mit dans tout le pays. Parce qu'ils n'obéirent pas aux sages ordres qu'ils avoient reçus de Juda, s'imaginant partager avec lui la gloire de sauver le Peuple. » Mais ils n'étoient pas de la » race dont devoit venir le salut. » *I. Mach. V. 55, 56, & seq.* *Ibid. 62.*

Leur général les connoissoit mieux qu'ils ne se connoissoient eux-mêmes. On les laissoit pour garder le pays, & ils n'avoient qu'à demeurer sur la défensive. Faute d'avoir obéi, ils firent perdre à leurs troupes l'avantage de combattre avec tout le reste de l'armée, & sous de plus sages Chefs.

IV. PROPOSITION. *Il est bon d'accoutumer l'armée à un même Général.*

» Tout Israël & Juda aimoit David, même du vivant de Saül, » parce qu'ils le voyoient toujours marcher à leur tête, & sortir en » campagne devant eux. » On s'accoutume, on s'attache, on prend confiance, on regarde un Général, comme un Pere, qui pense à vous plus que vous-même. *I. Reg. XVIII. 16.*

On s'en souvint, lorsqu'il fallut réunir les Tribus pour reconnoître David: » Hier & avant-hier, vous cherchiez David pour » le faire regner sur vous. Faites donc & rangez-vous sous son éten- » dard. » Ce n'est pas un inconnu que je vous propose, dit Abner à tout Israël. *II. Reg. III. 17, 18.*

Digitized by Google

V. PROPOSITION. *La paix affermit les conquêtes.*

Il eſt bon qu'un Etat ait du repos. La paix du tems de Salomon aſſûra les conquêtes de David. Les Héthéens, les Amorrhéens & les autres Peuples que les Iſraëlites n'avoient pas encore entiérement abattus, furent ſubjugués par Salomon, & devinrent ſes tributaires.

II. Paralip. VIII. 7, 8.

VI. PROPOSITION. *La paix eſt donnée pour fortifier le dedans.*

De quelque paix qu'on joüiſſe, toujours environné de voiſins jaloux; il ne faut jamais entiérement oublier la guerre, qui vient tout-à-coup. Pendant que l'on vous laiſſe en repos, c'eſt le tems de ſe fortifier au-dedans.

II. Paralip. VIII. 2, 3, & ſeq. Salomon en donna l'exemple. Il bâtit les Villes qu'Hiram lui avoit cédées, & y établit des Colonies d'Iſraëlites. Il fortifia Emathſuba, place éloignée dans la Syrie, & ancien ſiége des Rois. Il bâtit Palmyre dans le déſert, qui pluſieurs ſiécles après fut une Ville royale, où Odena & Zénobie, tenoient leur ſiége. Il érigea en Emath pluſieurs Villes fortes, il éleva la haute & la baſſe Bethoron; & d'autres places murées avec des remparts, & des portes. Il établit auſſi des places, pour y tenir ſa cavalerie, & ſes chariots: & il remplit de ſes bâtimens Jéruſalem, le Liban, & toutes les terres de ſon obéiſſance.

Les autres grands Rois, Aſa, Joſaphat, & Ozias l'imiterent.

II. Par. XIV. 6. » Aſa conſtruiſoit des villes fortes, parce qu'il étoit dans le repos, & ne ſe trouvoit preſſé d'aucune guerre. » La guerre demande d'autres ſoins, & ne donne pas ce loiſir. Il prit donc ce tems

Ibid. 7. pour dire à ceux de Juda: » Bâtiſſons ces Villes, entourons-les de » murailles, muniſſons-les par des tours, fortifions les portes, pendant que tout eſt paiſible, & qu'aucune guerre ne nous preſſe. » Ils les bâtirent donc ſans empêchement. » On voit en paſſant, les fortifications dont ces tems avoient beſoin: & l'on n'en négligeoit aucune.

II. Paralip. XVII. 12, 13. » Joſaphat bâtit auſſi des châteaux en forme, & environna pluſieurs Villes de murailles: & on vit de tous côtés de grands travaux. »

II. Paralip. XXVI. 9. » Ozias fortifia les portes de Jéruſalem, en les muniſſant de » tours: la porte de l'angle, & la porte de la vallée, & les autres du » même côté de la muraille. » C'étoient apparemment les endroits les plus difficiles à défendre, & qu'il falloit tâcher de rendre imprenables.

VII. PROPOSITION.

Digitized by Google

VII. PROPOSITION. *Au milieu des ſoins vigilans, il faut toujours avoir en vûe l'incertitude des évènemens.*

Entre pluſieurs exemples que nous fournit l'Ecriture des chûtes inopinées, celui d'Abimelech eſt des plus remarquables.

Abimelech, fils de Gédéon, avoit perſuadé à ceux de Sichem de ſe rendre à lui. Ce poſte étoit important, & c'eſt là où fut depuis bâtie Samarie. Il leva des troupes de l'argent qu'ils lui donnerent, & s'empara du lieu où étoient ſes Freres au nombre de ſoixante & dix, qu'il maſſacra tous ſur une même pierre, à la réſerve de Joatham le plus jeune, qu'on cacha. Il fut élu Roi à un chêne, près de Sichem, quoique Joatham leur reprochât leur ingratitude envers la Maiſon de Gédéon, leur libérateur; mais il fut contraint de prendre la fuite par la crainte d'Abimelech, qui demeura le maître durant ans, ſans aucun trouble. *Jud. IX. 1, 2, & ſeq.*

Après les trois ans, il ſe ſema un eſprit de diviſion entre lui & les habitans de Sichem, qui commencerent à le haïr, & les Grands de Sichem, qui l'avoient aidé dans le parricide exécrable qu'il avoit commis contre ſes Freres. Au tems donc qu'Abimelech étoit abſent, ils ſe firent un Chef, nommé Gaal, fils d'Obed; qui étant entré dans Sichem, donna courage aux habitans ſoulevés, qui alloient pillant & ravageant tout aux environs, & maudiſſant Abimelech au milieu de leurs feſtins, & dans le Temple de leur Dieu. Il reſtoit à Abimelech un ami fidéle, nommé Zebul, à qui il avoit laiſſé le gouvernement de la ville; qui auſſi lui donna de ſecrets avis de tout ce qu'il avoit vû, l'exhortant à faire tout ce qu'il pourroit, ſans perdre de tems.

Abimelech part la nuit, & marche vers Sichem, où Gaal étoit le maître. Le combat ſe donne à la porte: & Gaal eſt contraint de ſe renfermer dans la place qu'Abimelech aſſiégea. Les gens de Gaal furent battus, & défaits pour la ſeconde fois. Abimelech preſſoit le ſiége ſans relâche; & ne laiſſa aucun habitant, ni pierre ſur pierre dans la Ville, qu'il réduiſoit en une campagne, qu'il ſema de ſel. Il reſtoit aux Sichémites un vieux Temple, qu'ils avoient fortifié avec ſoin: mais Abimelech y fit tranſporter toute une forêt, & ayant allumé autour un grand feu, y fit crever de fumée ſes ennemis.

Vainqueur de ce côté-là, il aſſiégea Thèbes qu'il réduiſit bientôt. Il y avoit une haute tour, où les hommes & les femmes s'étoient

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. IX.

réfugiés avec les principaux de la Ville. Abimelech la preſſoit avec vigueur, prêt à y mettre le feu : car il avoit tout l'avantage : mais une femme trouvant ſous ſa main un morceau d'une meule, la lui jetta ſur la tête. Il tomba mourant ; & celui qui faiſoit la guerre ſi ardemment & ſi heureuſement, que rien ne lui réſiſtoit, périt par une main ſi foible : contraint dans ſon déſeſpoir de ſe faire percer le flanc par un de ſes ſoldats, » de peur qu'il ne fût dit qu'une femme » lui avoit donné le coup de la mort. »

Jud. IX 54.

Ne vous fiez ni dans votre force, ni dans votre diligence, ni dans vos heureux ſuccès : ſurtout dans les entrepriſes injuſtes & tyranniques. La mort, ou quelque déſaſtre affreux vous viendra du côté dont vous l'attendez le moins ; & la haine publique, qui armera contre vous la plus foible main, vous accablera.

VIII. PROPOSITION. *Le luxe, le faſte, la débauche aveuglent les hommes dans la guerre, & les font périr.*

III. Reg. XVI. 8, 9, & ſeq.

Ela, Roi d'Iſraël, fils de Baaſa, faiſoit la guerre aux Philiſtins, & ſon armée aſſiégeoit Gebbethon une de leurs places des plus fortes : ſans ſe mettre en peine de ce qui ſe paſſoit à l'armée & à la Cour, content de faire bonne chère chez le Gouverneur de Therſa, apparemment auſſi peu ſoigneux des affaires que ſon Maître. Zambri, cependant, à qui, ſans le bien connoître, Ela avoit donné le commandement de la moitié de la Cavalerie, l'ayant ſurpris dans le vin & à demi ivre, chez le Gouverneur, l'égorgea avec ſa famille & ſes amis ; & s'empara du Royaume. Le bruit de cette nouvelle étant venu dans l'Armée qui aſſiégeoit Gebbethon, elle fit un Roi de ſon côté, nommé Amri, qui en étoit le Général : & Zambri ſe trouva forcé à ſe brûler dans le Palais, après un regne de ſept jours.

III. Reg. XX. 1, 2, & ſeq.

L'aventure de Benadad, Roi de Syrie, n'eſt guère moins ſurprenante. Il aſſiégeoit Samarie, capitale du Royaume d'Iſraël, avec une armée immenſe, & trente-deux Rois ſes alliés. Il étoit à table avec eux, ſous le couvert de ſa tente, plein de vin & d'emportement. On vit avancer quelques hommes : & on vint dire à Benadad, que quelqu'un étoit ſorti de Samarie. » Allez, dit-il auſſi-tôt, & » qu'on les prenne vifs, ſoit qu'ils viennent pour capituler, ou pour » combattre. » Il ne ſongeoit pas que ſept mille hommes ſuivoient. On tua tous les Syriens qui s'avançoient à la négligence. L'armée Syrienne ſe mit en fuite, Bénadad prit la fuite auſſi avec ſa Cavalerie, & laiſſa toute ſa dépouille au Roi d'Iſraël.

Ibid. 18.

Digitized by Google

Pour lui relever le courage, ſes conſeillers l'amuſerent par des ſuperſtitions de ſa Religion, en lui diſant : » Les Dieux des monta- » gnes ſont leurs Dieux : & ſi nous les combattons en pleine campa- » gne, nous aurons pour nous les Dieux des vallées. » Mais ils ajoûterent à ce vain propos un conſeil bien plus ſolide : » Laiſſez tous » ces Rois (qui ne font qu'embarraſſer une armée) & mettez de » bons Capitaines à la place : rétabliſſez votre armée ſur le même » pied qu'elle étoit : combattez-les dans la plaine & à découvert, & » vous remporterez la victoire. » Le conſeil étoit admirable : mais Bénadad étoit un Roi timide & vain, qui n'avoit que du faſte & de l'orgueil. Et Dieu le livra encore entre les mains du Roi d'Iſraël : trop heureux de trouver de l'humanité dans ſon vainqueur. *III. Reg.* XX. 23.

IX. PROPOSITION. *Il faut avant toutes choſes connoître & meſurer ſes forces.*

» Qui eſt le Roi qui ayant à faire la guerre contre un Roi, ne ſonge » pas auparavant en lui-même s'il pourra marcher avec dix mille » hommes, à la rencontre de celui qui en a vingt mille ? Autrement, » pendant que ſon ennemi eſt encore éloigné, il envoie une ambaſſa- de pour lui demander la paix. » C'eſt ce que dit la Sageſſe éternelle. *Luc.* XIV. 31, 32.

Alors pour négocier la paix, on fait marcher devant les préſens, comme Jacob fit à Eſaü : & comme lui on les accompagne de paroles douces. Car il eſt écrit : » Que la parole vaut mieux que » le don. » *Gen.* XXXII. 3, 4, 5. XXXIII. 9, 10, 11. *Eccli.* XVIII. 16.

X. PROPOSITION. *Il y a des moyens de s'aſſûrer des Peuples vaincus, après la guerre achevée avec avantage.*

David non-ſeulement crut néceſſaire de mettre des garniſons dans les Villes de la Syrie, de Damas, & de l'Idumée qu'il avoit conquiſes : mais lorſque les Peuples étoient plus rebelles, il les déſarmoit encore, & faiſoit rompre les cuiſſes aux chevaux. *II. Reg.* VIII. 4, 5, 13, 14.

On puniſſoit rigoureuſement les violateurs des traités. Ainſi les Iſraëlites, non contens de détruire toutes les Villes de Moab, ils couvroient de pierres les meilleures terres, ils bouchoient les ſources, ils coupoient les arbres, & démoliſſoient les murailles. *IV. Reg. III.* 4, 5, 25.

Dans les guerres entrepriſes pour des attentats plus horribles, comme lorſque les Ammonites violerent avec une dériſion cruelle, dans les Ambaſſadeurs de David, les Loix les plus ſacrées parmi *II. Reg. XII.* 31.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. IX.

les hommes, on usa d'une plus terrible vengeance. Il voulut en faire un exemple, qui laissât éternellement dans tous ces Peuples, une impression de terreur, qui leur ôtât tout courage de combattre: leur faisant passer sur le corps dans toutes leurs Villes des chariots armés de couteaux.

On peut rabattre de cette rigueur, ce que l'esprit de douceur & de clémence inspire dans la Loi nouvelle. De peur qu'il ne nous soit dit comme à ces Disciples qui vouloient tout foudroyer: » Vous » ne songez pas de quel esprit vous êtes. »

Luc. IX. 55.

Un vainqueur Chrétien doit épargner le sang: & l'esprit de l'Evangile est là-dessus bien différent de celui de la Loi.

XI. PROPOSITION. *Il faut observer les commencemens & les fins des Regnes, par rapport aux révoltes.*

III. Reg. XI. 17, 18.

Lorsque l'Idumée fut assujettie par David, Adad, jeune Prince de la Race royale, trouva moyen de se retirer en Egypte, où il fut très-bien reçu de Pharaon. Comme il apprit la mort de David, & celle de Joab, arrivée au commencement du regne de Salomon:

Ibid. 21, 22.

croyant le Royaume affoibli par la perte d'un si grand Roi, & par celle d'un Général si renommé, il dit à Pharaon: » laissez-moi aller » dans ma terre. » C'étoit pour y réveiller ses amis, & jetter les semences d'une guerre, qu'on vit éclore en son tems.

III. Reg. I. 1, 2, 5, & seq.

L'extrême vieillesse de David donna lieu à des mouvemens qui menacerent l'Etat d'une guerre civile.

Adonias, fils aîné de David, après Absalon, faisoit revivre son Frere par sa bonne mine, par le bruit & l'ostentation de ses équipages, & par son ambition. Il avoit sur Absalon ce malheureux avantage, qu'il trouva David défaillant, qui avoit besoin, non d'être poussé, puisqu'il avoit sa vigueur entiere, mais d'être réveillé par ses serviteurs. Il avoit mis dans son parti Joab, qui commandoit les armées, & Abiathar Souverain Pontife, autrefois si fidéle à David, & beaucoup d'autres des serviteurs du Roi de la Tribu de Juda. Avec ce secours, il n'aspiroit à rien moins, qu'à envahir le Royaume du vivant du Roi, & contre la disposition qu'il en avoit déclarée, en désignant Salomon pour son successeur, & le faisant reconnoître par tous les Grands & par toute l'armée, comme celui que Dieu préféroit à ses autres Freres, pour le remplir de sagesse, & lui faire bâtir son Temple au milieu d'une paix profonde.

I. Paralip. XXVIII. 1, 2, & seq.

Adonias vouloit renverser un ordre si bien établi. Pour rassembler

le parti, & donner comme le ſignal à ſes amis de le faire reconnoître pour Roi: ce jeune Prince fit un ſacrifice ſolemnel, ſuivi d'un ſuperbe feſtin. Toute la Cour étoit attentive. L'on remarqua qu'il avoit prié les principaux de Juda, avec Joab & Abiathar, & à la réſerve de Salomon, tous les fils du Roi. Comme on n'y vit ni ce Prince, ni Sadoc Sacrificateur, ni Nathan, ni Banaïas, très-aſſûré à David, & qui commandoit les vieilles troupes, tous attachés au Roi & à Salomon, on pénétra le deſſein d'Adonias, & on découvrit le myſtère. En même tems Nathan & Bethſabée, Mere de Salomon, agirent avec grand concert auprès de David, en lui parlant coup ſur coup. Ils ouvrirent les yeux à ce Prince, qui juſqu'alors demeuroit tranquille, non par molleſſe, mais par confiance dans un pouvoir auſſi établi que le ſien, & dans une réſolution auſſi expliquée. Le Roi parla avec tant de fermeté & d'autorité; ſes ordres furent ſi précis, & ſi promptement exécutés, qu'avant la fin du feſtin d'Adonias, toute la Ville retentiſſoit de la joie du couronnement de Salomon. Joab, tout hardi qu'il étoit, & tout expérimenté, fut ſurpris: la choſe ſe trouva faite, & chacun s'en retourna honteux & tremblant. Le nouveau Roi parla à Adonias d'un ton de Maître: rien ne branla dans le Royaume, & la rébellion qui grondoit fut aſſoupie.

Elle ne revint qu'au commencement du regne de Roboam. Et c'eſt là un tems de foibleſſe, qu'il faut toujours obſerver avec plus de ſoin, ſi l'on veut bien aſſûrer le repos public.

XII. PROPOSITION. *Les Rois ſont toujours armés.*

Nous avons vû ſous David les Légions Celethi & Phelethi, que Banaïas commandoit, toujours ſur pied. *II. Reg. XV. 18, 19.*

Il avoit auſſi conſervé le corps de ſix cens vaillans combattans, commandés par Ethai Gethéen, & des autres qui étoient venus avec lui pendant ſa diſgrace. *III. Reg. I. 8, 10, 38. I. Par. XII. 1, & ſeq.*

Je ne parlerai point des autres troupes entretenues, ſi néceſſaires à un Etat. Ce ſont tous des corps immortels, qui en ſe renouvellant dans le même eſprit qu'il ont été formés, rendent éternelles leur fidélité & leur valeur.

On ornoit ces troupes choiſies d'une façon particuliere, pour les diſtinguer. Et c'eſt à quoi étoient deſtinées les deux cens piques garnies d'or, & les deux cens boucliers lourds & peſans, couverts de lames d'or, avec trois cens autres d'une autre figure, pareillement *III. Reg. X. 16, 17. II. Par. IX. 15, 16.*

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. IX.

couverts d'or très-affiné, & d'un grand poids, que Salomon gardoit dans ſes arſenaux.

Outre les Garniſons des places qu'on trouve par-tout dans les Livres des Rois, & des Chroniques : & outre les troupes qui étoient ſur pied, il y en avoit d'infinies ſous la main du Roi, avec des Chefs déſignés, & qui étoient prêts au premier ordre.

II. Paralip. XVII. 14, & ſeq. XXVI. 12, 13.

On ne ſçait en quel rang placer les gens de guerre, qui ſe relevoient au nombre de ving-quatre mille, à chaque premier jour du mois, avec douze Commandans.

I. Paralip. XXVII. 12, & ſeq.

Il n'eſt pas néceſſaire de marquer, que pour ne point charger l'Etat de dépenſes, on les aſſembloit ſelon le beſoin : dont on a beaucoup d'exemples.

Ainſi les Etats demeurent forts au-dehors contre l'ennemi, & au-dedans contre les méchans, & les Rebelles ; & la paix publique eſt aſſûrée.

Digitized by Google

LIVRE DIXIEME. ET DERNIER.

SUITE DES SECOURS DE LA ROYAUTÉ. Les Richeſſes, ou les Finances, les Conſeils, les Inconvéniens, & tentations qui accompagnent la Royauté, & les remédes qu'on y doit apporter.

ARTICLE PREMIER.

Des Richeſſes, ou des Finances. Du Commerce, & des Impôts.

I. PROPOSITION. *Il y a des dépenſes de néceſſité : il y en a de ſplendeur, & de dignité.*

QUI jamais fit la guerre à ſes dépens? » Quel ſoldat ne reçoit » pas ſa paye? *I. Cor. IX. 7.*

On peut ranger parmi ces dépenſes de néceſſité, toutes celles qu'il faut pour la guerre, comme la fortification des places, les arſenaux, les magazins & les munitions, dont il a été parlé.

Les dépenſes de magnificence & de dignité, ne ſont pas moins néceſſaires à leurs manieres, pour le ſoutien de la Majeſté, aux yeux des Peuples & des Etrangers.

Ce ſeroit une choſe infinie de raconter les magnificences de Salomon. *III. Reg. VI. VII. VIII. IX. II. Par. I. II. III. IV. V. VI. VII.*

Premierement dans le Temple, qui fut l'ornement comme la défenſe du Royaume & de la Ville. Rien ne l'égaloit dans toute la terre, non plus que le Dieu qu'on y ſervoit. Ce Temple porta juſqu'au Ciel & dans toute la poſtérité, la gloire de la Nation, & le nom de Salomon ſon Fondateur. *I. Paralip. XXIX. 23, 24, 25.*

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. X.

Treize ans entiers furent employés à bâtir le Palais du Roi dans Jéruſalem, avec les bois, les pierres, les marbres, & les matériaux les plus précieux; comme avec la plus belle & la plus riche architecture qu'on eût jamais vûe. On l'appelloit le Liban, à cauſe de la multitude de cédres qu'on y poſa en hautes colomnes, comme une forêt, dans de vaſtes & de longues galeries, & avec un ordre merveilleux.

III. Reg. VII. 12, & ſeq.

On y admiroit en particulier le Thrône Royal, où tout reſplendiſſoit d'or, avec la ſuperbe galerie où il étoit érigé. Le ſiége en étoit d'ivoire, revêtu de l'or le plus pur: les ſix dégrés par où l'on montoit au Thrône, & les eſcabeaux où poſoient les pieds, étoient du même métal: les ornemens qui l'environnoient étoient auſſi d'or maſſif.

III. Reg. X. 18, 19, 20. II. Par. IX. 17, 18, 19.

Auprès ſe voyoit l'endroit particulier de la galerie où ſe rendoit la juſtice, tout conſtruit d'un pareil ouvrage.

Salomon bâtit en même tems le Palais de la Reine, ſa femme, fille du Roi Pharaon: où tout étincelloit de pierreries; & où avec la magnificence, on voyoit reluire une propreté exquiſe.

III. Reg. III. I. IX. 24. II. Paralip. VIII. 11.

Ce Prince appella pour ces beaux ouvrages, tant de ſon Royaume que des pays étrangers, les ouvriers les plus renommés pour le deſſein, pour la ſculpture, pour l'architecture, dont les noms ſont conſacrés à jamais dans les regiſtres du Peuple de Dieu, c'eſt-à-dire, dans les ſaints Livres.

II. Par. II. 13, 14.

Ajoûtons les lieux deſtinés aux équipages, où les chevaux, les chariots, les attelages étoient innombrables.

III. Reg. IV. 26, X. 26. II. Par. I. 14. IX. 25.

Les tables, & les Officiers de la Maiſon du Roi, pour la chaſſe, pour les nourritures, pour tout le ſervice, dans leur nombre, comme dans leur ordre, répondoient à cette magnificence.

III. Reg. IV. 22, 23.

Le Roi étoit ſervi en vaiſſelle d'or. Tous les vaſes de la Maiſon du Liban étoient de fin or. Et le S. Eſprit ne dédaigne pas de deſcendre dans tout ce détail, parce qu'il ſervit dans ce tems de paix à faire admirer & craindre, au-dedans & au-dehors, la puiſſance d'un ſi grand Roi.

III. Reg. X. 21. II. Par. IX. 20.

Une grande Reine attirée par la réputation de tant de merveilles, vint les voir dans le plus ſuperbe appareil, & avec des chameaux chargés de toute ſorte de richeſſes. Mais quoiqu'accoutumée à la grandeur où elle étoit née, elle demeuroit éperdue à l'aſpect de tant de magnificence de la Cour de Salomon. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans ſon voyage, c'eſt qu'elle admira la ſageſſe du Roi, plus que toutes ſes autres grandeurs: & qu'il arriva ce qui arrive toujours

III. Reg. X. 1, 2, & ſeq. II. Par. IX. 1, 2, & ſeq.

Digitized by Google

toujours à l'approche des grands hommes, qu'elle reconnut dans Salomon un mérite qui surpassoit sa réputation.

POLITIQUE, &c. LIV. X.

Les présens qu'elle lui fit en or, en pierreries & en parfums les plus exquis, furent immenses, & demeurerent cependant beaucoup au-dessous de ceux que Salomon lui rendit. Par où le S. Esprit nous fait entendre qu'on doit trouver dans les grands Rois une grandeur d'ame qui surpasse tous leurs trésors: & que c'est là ce qui fait véritablement une ame royale. *II. Par. IX. 1, 2, & seq.*

Les grands ouvrages de Josaphat, d'Osias, d'Ezechias, & des autres grands Rois de Juda; les Villes, les acqueducs, les bains publics, & les autres choses qu'ils firent, non-seulement pour la sûreté & pour la commodité publique, mais encore pour l'ornement du Palais & du Royaume, sont marqués avec soin dans l'Ecriture. Elle n'oublie pas les meubles précieux qui paroient leur Palais, & ceux qu'ils y faisoient garder: non plus que les cabinets des parfums, les vaisseaux d'or & d'argent, tous les ouvrages exquis, & les curiosités qu'on y ramassoit. *IV. Reg. XX. 13, 20. II. Paralip XVII. XXVI. XXXII. 27, 28, 29.*

Dieu défendoit l'ostentation que la vanité inspire, & la folle enflure d'un cœur enivré de ses richesses: mais il vouloit cependant que la Cour des Rois fût éclatante & magnifique, pour imprimer aux Peuples un certain respect.

Et encore aujourd'hui au Sacre des Rois, comme on a déja vû, l'Eglise fait cette priere: » Puisse la dignité glorieuse, & la Majesté » du Palais, faire éclater aux yeux de tous la grande splendeur de la » Puissance royale, en sorte que la lumiere, semblable à celle d'un » éclair, en rayonne de tous côtés. » Toutes paroles choisies pour exprimer la magnificence d'une Cour Royale, qui est demandée à Dieu, comme un soutien nécessaire de la Royauté. *Cérémonial François, pag. 19, 35, 61.*

II. PROPOSITION. *Un Etat florissant est riche en or & en argent: & c'est un des fruits d'une longue paix.*

L'or abondoit tellement durant le regne de Salomon: » Qu'on » y comptoit l'argent pour rien, & qu'il étoit, (pour ainsi parler,) » aussi commun que les pierres: & les cédres aussi vulgaires que les » sycomores, qui croissent (fortuitement) dans la campagne. » *III. Reg. X. 21, 27. II. Par. IX. 20, 27.*

Comme c'étoit là le fruit d'une longue paix, le saint Esprit le remarque, pour faire aimer aux Princes la paix qui produit de si grandes choses.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. X.

III. PROPOSITION. *La premiere source de tant de richesses est le commerce, & la navigation.*

III. Reg. X. 22. II. Par. IX. 21.

» Car les navires du Roi alloient en Tharsis, & en pleine mer, » avec les sujets d'Hiram, Roi de Tyr: & rapportoient tous les trois » ans de l'or, de l'argent, & de l'ivoire, avec les animaux les plus » rares. »

III. Reg. IX. 26, 27, 28. X. 11. II. Paralip. VIII. 18.

Salomon avoit une flotte à Asiongaber, auprès d'Ailat, sur le bord de la mer Rouge: & Hiram, Roi de Tyr, y joignit la sienne, où étoient les Tyriens, Peuples les plus renommés de toute la terre pour la navigation & pour le commerce: qui rapportoient d'Ophir, (quel qu'ait été ce pays) pour le compte de Salomon, quatre cens vingt talents d'or, souvent même quatre cens cinquante avec les bois les plus précieux, & des pierreries.

La sagesse de Salomon paroît ici par deux endroits; l'un qu'après avoir connu la nécessité du commerce, pour enrichir son Royaume, il ait pris pour l'établir le tems d'une paix profonde, où l'Etat n'étoit point accablé des dépenses de la guerre; l'autre, que ses sujets n'étant point encore exercés dans le négoce, & dans l'art de naviger, il ait sçû s'associer les habiles Marchands, & les guides les plus assûrés dans la navigation qui fussent au monde, c'est-à-dire, les Tyriens, & faire avec eux des traités si avantageux & si sûrs.

III. Reg. XXI. 49. II. Par. XX. 36, 37.

Quand les Israëlites furent instruits par eux-mêmes dans les secrets du commerce, ils se passerent de ces alliés, & l'entreprise, quoique malheureuse, du Roi Josaphat, dont la flotte périt dans le port d'Asiongaber, fait voir que les Rois continuoient le commerce, & les voyages vers Ophir, sans qu'il y soit fait mention du secours des Tyriens.

IV. PROPOSITION. *Seconde source des richesses: le Domaine du Prince.*

I. Paralip. XXVII. 25, 26, 27, 28.

Du tems de David, il y avoit des trésors dans Jérusalem, & Azmoth, fils d'Adiel, en étoit le Garde. Pour les trésors qu'on gardoit dans les Villes, dans les Villages, & dans les châteaux ou dans les tours, Joathan, fils d'Ozias, en avoit la charge; Ezri, fils de Chelub, avoit soin de ceux qui étoient occupés au labourage & aux travaux de la campagne. Il y avoit un Gouverneur particulier pour ceux qui faisoient les vignes, & prenoient soin des celliers, & c'étoit Semeias, & Zabdias; Balanan étoit prépose pour la culture

Digitized by Google

des oliviers & des figuiers, & Joas veilloit sur les réservoirs d'huile. On voit par-là que le Prince avoit des fonds, & des Officiers préposés pour les régir.

POLITIQUE, &c. LIV. X.

On marque aussi les Villages qui étoient à lui, & le soin qu'il eût de les entourer de murailles; on faisoit des nourritures dans les pâturages de la Montagne de Saron, & sur les vallons qui y étoient destinés, l'Ecriture spécifie les bêtes à corne, les chameaux & les troupeaux de brebis; chaque ouvrage avoit son Préfet, » & tels » étoient les Gouverneurs ou Intendants qui avoient soin des biens » & des richesses du Roi David. »

III. Reg. IX. 19. I. Paralip. XXVII. 29, 30. Ibid. 31.

La même chose continue sous les autres Rois, & il est écrit d'Ozias: » Qu'il creusa beaucoup de citernes, parce qu'il nourrissoit » beaucoup de troupeaux dans les pâturages, & dans les vastes cam» pagnes; qu'il prenoit grand soin de la culture des vignes, & de » ceux qui y étoient employés dans les côteaux & sur le Carmel; & » qu'il étoit fort affectionné à l'agriculture.

II. Paralip. XXVI. 10.

Ces grands Rois connoissoient le prix des richesses naturelles, qui fournissent les nécessités de la vie, & enrichissent les Peuples plus que les mines d'or & d'argent.

Les Israëlites avoient appris dès leur origine ces utiles exercices, & il est écrit d'Abraham » qu'il étoit très-riche en or & en argent: „ ce qui, sans connoître les lieux où la nature resserre ces riches métaux, lui provenoit seulement des soins de la nourriture & des troupeaux. D'où est venue aussi la réputation de la vie pastorale, que ce Patriarche & ses descendans ont embrassée.

Gen. XIII. 2.

V. PROPOSITION. *Troisiéme source des richesses, les tributs imposés aux Rois, & aux Nations vaincues, qu'on appelloit des présens.*

Ainsi David imposa tribut aux Moabites, & à Damas, & y établit des garnisons pour leur faire payer ces présens.

I. Paralip. XVIII. 2, 6.

Salomon avoit soumis tous les Royaumes, depuis le fleuve de la terre des Philistins, jusqu'aux confins de l'Egypte, & tous les Rois de ces Pays lui offroient des présens, & lui devoient certains services.

III. Reg. IV. 21.

Le poids de l'or qu'on payoit tous les ans à Salomon étoit de six cens talents, outre ce qu'avoient accoutumé de payer les Ambassadeurs de diverses Nations, & les riches Marchands étrangers, & tous les Rois d'Arabie, & les Princes des autres terres, qui lui apportoient de l'or & de l'argent. C'est ainsi qu'on l'avoit chanté par avance sous le Roi David, que les Villes de Tyr, (c'est-à-dire,) les

III. Reg. X. 14, 15. II. Par. IX. 13, 14. Psal. XLIV. 13.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. X.

Villes opulentes,) & leurs plus riches Marchands apporteroient leurs préſens à la Cour de Salomon.

Tous les Rois des terres voiſines envoyoient chaque année leurs préſens à Salomon, qui conſiſtoient en vaſes d'or & d'argent, en riches habits, en armes, en parfums, en chevaux, & en mulets, c'eſt-à-dire, ce que chaque pays avoit de meilleur.

II. Par. IX. 23, 24.

II. Paralip. XXVI. 8.

Les Ammonites apportoient des préſens à Ozias, & ſon nom étoit célébre juſqu'aux confins de l'Egypte.

II. Paralip. XXVII. 11.

On comptoit parmi ces préſens, non-ſeulement l'or & l'argent, mais encore des troupeaux, & c'eſt ainſi que les Arabes payoient par an à Joſaphat ſept mille ſept cens béliers, & autant de boucs ou de chevreaux.

VI. PROPOSITION. *Quatriéme ſource des richeſſes, les impots que payoit le Peuple.*

Dans tous les Etats, le Peuple contribue aux charges publiques, c'eſt-à-dire, à ſa propre conſervation, & cette partie qu'il donne de ſes biens, lui en aſſûre le reſte, avec ſa liberté & ſon repos.

II. Reg. XX. 24.

III. Reg. IV. 6. XII. 18.

L'ordre des finances ſous les Rois David & Salomon, étoit qu'il y avoit un Surintendant prépoſé à tous les impots pour donner les ordres généraux.

II. Par. X. 18.

III. Reg. IV. 7, 8, & ſeq.

Ibid. 13.

Il y avoit pour le détail douze Intendants diſtribués par Cantons, & ceux-ci étoient chargés, chacun à ſon mois, des contributions néceſſaires à la dépenſe du Roi & de ſa Maiſon. Leur département étoit grand, puiſqu'un ſeul avoit à ſa charge ſoixante grandes Villes environnées de murailles, avec des ſerrures d'airain.

III. Reg. XI. 28.

On lit auſſi de Jéroboam » que Salomon qui le voyoit dans ſa jeuneſſe homme de courage, appliqué & induſtrieux, ou agiſſant, » (comme parle l'Original,) le prépoſa aux Tribus de la Maiſon de » Joſeph, » c'eſt-à-dire, des deux Tribus d'Ephraïm & de Manaſſés; ce qui montre en paſſant les qualités qu'un ſage Roi demandoit pour de telles fonctions, encore que ſa prudence ait été trompée dans le choix de la perſonne.

VII. PROPOSITION. *Le Prince doit modérer les impots, & ne point accabler le Peuple.*

Prov. XXX. 33.

» Qui preſſe trop la mammelle pour en tirer du lait en l'échauffant » & la tourmentant, tire du beurre; qui ſe mouche trop fortement, » fait venir le ſang; qui preſſe trop les hommes, excite des révoltes » & des ſéditions. » C'eſt la régle que donne Salomon.

Digitized by Google

L'exemple de Roboam apprend sur cela le devoir aux Rois.

Comme cette histoire est connue & qu'elle a déja été touchée ci-devant, nous ferons seulement quelques réflexions.

En premier lieu, sur les plaintes que le Peuple fit à Roboam contre Salomon qui avoit fait des levées extraordinaires; tout abondoit dans son regne, ainsi que nous avons vû. Cependant comme l'Histoire sainte ne dit rien contre ce reproche, & qu'il y passe au contraire pour avéré, il est à croire que sur la fin de sa vie abandonné à l'amour des femmes, sa foiblesse le portoit à des dépenses excessives, pour contenter leur avarice & leur ambition. *III. Reg. XII. 1, 2, 3, 4. II. Par. X. 2, 3, 4.*

C'est le malheur, ou plutôt l'aveuglement, où sont menés les plus sages Rois par ces déplorables excès.

En second lieu, la réponse dure & menaçante de Roboam poussa le Peuple à la révolte, dont l'effet le plus remarquable fut d'accabler à coups de pierre Aduram, chargé du soin des tributs, quoiqu'envoyé par le Roi, pour l'exécution de ses rigoureuses réponses; ce qui effraya tellement ce Prince, qu'il monta précipitamment sur son char, & s'enfuit vers Jérusalem, tant il se vit en péril. *III. Reg. XII. 18. II. Par. X. 18.*

En troisiéme lieu, la dureté de Roboam à refuser tout soulagement à son Peuple, & la menace obstinée d'en aggraver le joug jusqu'à un excès insupportable, a mis ce Prince au rang des insensés. » A Salomon succéda la folie de la Nation, dit le S. Esprit, » & Roboam destitué de prudence, qui aliéna le Peuple par le » conseil qu'il suivit. » Jusques-là que son propre fils & son successeur Abiam, l'appelle » ignorant, & d'un cœur lâche. » *Eccli. XLVII. 27, 28. II. Paralip. XIII. 7.*

En quatriéme lieu, cette réponse orgueilleuse & inhumaine est attribuée à un aveuglement permis de Dieu, & regardé comme un effet de cette justice qui met l'esprit de vertige dans les Conseils des Rois. » Le Roi n'acquiesça pas à la priere de son Peuple, parce que » le Seigneur s'étoit éloigné de lui, pour accomplir la parole d'A- » hias Silonite, » qui avoit prédit du vivant de Salomon la révolte des dix Tribus, & la division du Royaume; ainsi quand Dieu veut punir les Peres, il livre leurs enfans aux mauvais conseils, & châtie tout ensemble les uns & les autres. *I. Reg. XII. 15. II. Paralip. X. 15.*

En cinquiéme lieu, la suite est encore plus terrible. Dieu permit que le Peuple soulevé oubliât tout respect, en massacrant comme aux yeux du Roi, un de ses principaux Ministres, & renonçant tout ouvertement à l'obéissance.

En sixiéme lieu, ce n'est pas que ce massacre & cette révolte ne fussent des crimes. On sçait assez que Dieu ne permet dans les uns,

POLITIQUE, &c. LIV. X.

pour châtier ceux des autres ; le Peuple eut tort, Roboam eut tort, & Dieu punit l'énorme injuſtice d'un Roi, qui ſe faiſoit un honneur d'opprimer ſon Peuple, c'eſt-à-dire, ſes enfans.

III. Reg. XII. 16. II. Par. X. 16.

En ſeptiéme lieu, cette dureté de Roboam effaça par un ſeul trait le ſouvenir de David, & de toutes ſes bontés, auſſi-bien que celui de ſes conquêtes, & de ſes autres grandes actions. » Quel intérêt, » dit le Peuple d'Iſraël, prenons-nous à David, & que nous importe » ce que deviendra le fils d'Iſaï ? O David! pourvoyez à votre Mai- » ſon & à la Tribu de Juda. Pour nous, allons-nous-en chacun » chez nous, ſans nous ſoucier de David, ni de ſa race. » Jéruſalem, le Temple, la Religion, la Loi de Moyſe furent auſſi oubliés, & le Peuple ne fut plus ſenſible qu'à ſa vengeance.

III. Reg. XII. 23, 24. II. Paralip. XI. 24.

Enfin, en huitiéme lieu, quoique l'attentat du Peuple fût inexcuſable, Dieu ſembla vouloir enſuite autoriſer le nouveau Royaume, qui s'établit par ce ſoulévement, & il défendit à Roboam de faire la guerre aux Tribus révoltées, » parce que, dit-il, tout cela s'eſt fait » par ma volonté, par ma permiſſion expreſſe, & par un juſte con- » ſeil. » Jéroboam paroît devenir un Roi légitime, par un don que Dieu lui fit du nouveau Royaume. Ses ſucceſſeurs conſtamment furent de vrais Rois, que Dieu fit ſacrer par ſes Prophétes. Ce n'étoit pas qu'il aimât ces Princes, qui faiſoient regner toute ſorte d'idolâtries, & de méchantes actions ; mais il voulut laiſſer aux Rois un monument éternel, qui leur fît ſentir combien leur dureté envers leurs ſujets étoit odieuſe à Dieu & aux hommes.

VIII. PROPOSITION. *Conduite de Joſeph dans le tems de cette horrible famine, dont toute l'Egypte & le voiſinage furent affligés.*

Gen. LXVII. 13, 14, 15, & ſeq.

Joſeph en vendant du bled aux Egyptiens, mit tout l'argent de l'Egypte dans les coffres du Roi ; par ce moyen, il acquit auſſi pour le Prince tous leurs beſtiaux, & enfin toutes leurs terres, & même juſqu'à leurs perſonnes, qui furent miſes dans la ſervitude.

Loin de s'offenſer de cette conduite, toute rigoureuſe qu'elle paroiſſe, la gloire de Joſeph fut immortelle, ce ſage Miniſtre tourna tout au bien public ; il fournit au Peuple de quoi enſemencer leurs terres, que Pharaon leur rendit, il régla les impots qu'ils devoient au Roi, à la cinquiéme partie de leurs revenus, & fit honneur à la Religion, en exemptant de ce tribut les terres Sacerdotales. C'eſt ainſi qu'il accomplit tout le devoir d'un zélé Miniſtre envers le Roi, & envers le Peuple, & qu'il mérita le titre » de Sauveur du » monde.

Gen. XLI. 45.

Digitized by Google

IX. PROPOSITION. *Remarques sur les paroles de Jesus-Christ & de ses Apôtres, touchant les tributs.*

» Rendez à César ce qui est à César, & à Dieu ce qui est à Dieu, dit Jesus-Christ. Pour prononcer cette sentence, sans demander comment, & avec quel ordre se levoient les impots; il ne regarde que l'inscription du nom de César, gravé sur la monnoie publique. *Matth. XXII. 21.*

Son Apôtre prononce de même: » Rendez le tribut à qui vous » devez le tribut, & l'impôt à qui vous devez l'impôt, (en argent » ou en espéce, selon que la coutume l'établit,) l'honneur à qui vous » devez l'honneur, la crainte à qui vous devez la crainte. » *Rom. XIII. 7.*

S. Jean-Baptiste avoit dit aux Publicains, chargés de lever les droits de l'Empire: » N'exigez rien au-delà de ce qui vous est or- » donné. » *Luc. III. 13.*

La Religion n'entre point dans les manieres d'établir les impôts publics, que chaque Nation connoît; la seule régle divine & inviolable parmi tous les Peuples du monde, est de ne point accabler les Peuples, & de mesurer les impôts sur les besoins de l'Etat, & sur les charges publiques.

X. PROPOSITION. *Réflexions sur la doctrine précédente, & définition des véritables richesses.*

On doit conclure des passages que nous avons rapportés, que les véritables richesses sont celles que nous avons appellées naturelles, à cause qu'elles fournissent à la nature ses vrais besoins: la fécondité de la terre, & celle des animaux est une source inépuisable des vrais biens, l'or & l'argent ne sont venus qu'après, pour faciliter les échanges.

Il faut donc, à l'exemple des grands Rois que nous avons nommés, prendre un soin particulier de cultiver la terre, & d'entretenir les pâturages des animaux, avec l'art vraîment fructueux d'élever des troupeaux, conformément à cette parole: » Ne négligez point les » ouvrages, quoique laborieux, de la campagne, & le labourage » que le Très-Haut a créé; & encore: Prenez garde à vos bestiaux, » ayez soin de les bien connoître, considérez vos troupeaux. » *Eccli. VII. 16.* *Ibid. XXIV.* *& Prov. XXVII. 23.*

Le Prince qui veille à ces choses, rendra ses Peuples heureux, & son Etat florissant.

XI. PROPOSITION. *Les vraies richesses d'un Royaume sont les hommes.*

On est ravi quand on voit sous les bons Rois, la multitude in-

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. X.

croyable du Peuple par la grandeur étonnante des armées; au contraire, on eſt honteux pour Achab, & pour le Royaume d'Iſraël épuiſé de Peuple, quand on voit camper ſon armée, » comme deux » petits troupeaux de chévres, » pendant que l'armée Syrienne qu'elle avoit en tête, couvroit toute la face de la terre.

III. Reg. XX. 27.

Parmi le dénombrement des richeſſes immenſes de Salomon, il n'y a rien de plus beau que ces paroles: » Juda & Iſraël étoient » innombrables comme le ſable de la mer. »

III. Reg. IV. 20. Ibid. 29, 25.

Mais voici le comble de la félicité & de la richeſſe, » c'eſt que » tout ce Peuple innombrable mangeoit & buvoit du fruit de ſes » mains, & chacun ſous ſa vigne & ſon figuier, & étoit en joie, » car la joie rend les corps ſains & vigoureux, & fait profiter l'innocent repas que l'on prend avec ſa famille, loin de la crainte de l'ennemi, & béniſſant, comme l'auteur de tant de biens, le Prince qui aime la paix, encore qu'il ſoit en état de faire la guerre, & ne la craigne que par bonté & par juſtice. Un Peuple triſte & languiſſant perd courage, & n'eſt propre à rien, la terre même ſe reſſent de la nonchalance où il tombe, & les familles ſont foibles & déſolées.

XII. PROPOSITION. *Moyens certains d'augmenter le Peuple.*

C'eſt qu'il ſoit un peu à ſon aiſe, comme on vient de voir.

Sous un Prince ſage l'oiſiveté doit être odieuſe, & on ne la doit point laiſſer dans la joüiſſance de ſon injuſte repos; c'eſt elle qui corrompt les mœurs, & fait naître les brigandages; elle produit auſſi les mendians, autre race qu'il faut bannir d'un Royaume bien policé, & ſe ſouvenir de cette Loi: » Qu'il n'y ait point d'indigent, ni de » mendiant parmi vous: » on ne doit point les compter parmi les Citoyens, parce qu'ils ſont à charge à l'Etat, eux & leurs enfans; mais pour ôter la mendicité, il faut trouver des moyens contre l'indigence.

Deut. XV. 4.

Sur-tout, il faut avoir ſoin des mariages, rendre facile & heureuſe l'éducation des enfans, & s'oppoſer aux unions illicites; la fidélité, la ſainteté & le bonheur des mariages eſt un intérêt public, & une ſource de félicité pour les Etats.

Cette Loi eſt politique autant que morale & religieuſe: » Qu'il » n'y ait point de femmes de mauvaiſe vie parmi les Filles d'Iſraël, » ni de débauché parmi ſes enfans. » Soient maudites de Dieu & des hommes, les unions dont on ne veut point voir de fruit, & dont les vœux ſont d'être ſtériles; toutes les femmes de la famille d'Abimelech

Deut. XXIII. 17.

Gen. XX. 17, 18.

Digitized by Google

d'Abimelech le devinrent, par un exprès jugement de Dieu, à cauſe de Sara, femme d'Abraham. Au contraire, Dieu favoriſe & bénit les fruits des mariages légitimes. On voit croître ſes enfans autour de ſa table, comme de jeunes oliviers; une femme ravie d'être mere, eſt regardée avec complaiſance de celui qu'elle a rendu pere de ſi aimables enfans. On leur apprend que la modeſtie, la frugalité, & l'épargne conduite par la raiſon, eſt la principale partie de la richeſſe, & nourris dans une bonne maiſon, mais réglée, ils ſçavent mépriſer la vanité qu'ils n'ont point vûe chez leurs parens. *Pſ. CXXVII. 3.*

La Loi ſeconde leurs déſirs, quand elle réprime le luxe. Les premiers qu'elle ſoulevoit contre leurs enfans déréglés, étoient les peres & les meres, qu'elle contraignoit à les déférer au Magiſtrat, en lui diſant: » Voilà notre fils déſobéiſſant, qui ſans écouter nos » avis & nos corrections, paſſe ſa vie dans la bonne chère, dans le » déſordre, & dans la débauche; la peine de ce débauché incor- » rigible étoit d'être lapidé, & tout Iſraël ſaiſi de crainte, ſe reti- » roit du déſordre. » On n'en étoit pas quitte en diſant, Je ne fais tort à perſonne; on ſe trompe: dans les déréglemens qui empêchent, ou qui troublent les mariages, il faut éviter & punir, non-ſeulement le ſcandale, l'injure qu'on fait aux particuliers, mais encore celle qu'on fait au public, qui eſt plus grande & plus ſérieuſe qu'on ne penſe. *Deut. XXI. 18, 19, 20, 21.*

Concluons donc avec le plus ſage de tous les Rois: » La gloire » du Roi & ſa dignité, eſt la multitude du Peuple, ſa honte eſt de » le voir amoindri, & diminué par ſa faute. *Prov. XIV. 28.*

ARTICLE II.

Les Conſeils.

NOus en avons déja beaucoup parlé, & poſé les principes, ſurtout quand nous avons traité des moyens dont un Prince ſe doit ſervir pour acquérir les connoiſſances qui lui ſont néceſſaires pour bien gouverner; mais l'on approfondit ici encore davantage, ce qui regarde une matiere de cette importance, & l'on réunit ſous un même point de vûe, les préceptes & les exemples que l'Ecriture nous fournit, même quelques-uns de ceux qui ſe trouvent diſperſés dans cet Ouvrage, afin qu'après en avoir poſé les principes, on en puiſſe voir dans un même lieu l'application & le détail dans toute ſon étendue. *Ci-devant, liv. V. art. I. & II.*

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. X.

I. PROPOSITION. *Quels Miniſtres, ou Officiers, ſont remarqués auprès des anciens Rois.*

Sous David, Joab commandoit l'armée, Banaïas avoit la conduite des légions Céréthi & Phéléthi, qui étoient comme la garde du Prince, & ſembloient être détachées du commandement général des armées, ſous un Chef particulier, qui ne répondoit qu'au Roi; Aduram étoit chargé des tributs, ou finances; Joſaphat étoit Sécrétaire, & Garde des regiſtres; Sina, qu'on appelle ailleurs, Saraïa, eſt appellé Scribe, homme lettré auprès du Prince; Ira étoit Prêtre de David; Jonathan, oncle de David, ſon Conſeiller, homme intelligent, & lettré; il étoit avec Jahiel, Gouverneur des enfans du Roi; Achitophel fut le Conſeiller du Roi, & après lui Joïada, & Abiathar, & Chuſaï étoit l'ami du Roi.

2. *Reg.* VIII. 16, 17, 18. XX. 23, 24, 25, 26.

1. *Paralip.* XXVII. 32, 33, 34.

On marque auprès de Salomon, des perſonnes appellées gens de Lettres. Banaïas, commandant les troupes: Azarias, fils de Nathan, étoit à la tête de ceux qui aſſiſtoient auprès du Roi; Zabud étoit Prêtre, & l'ami du Roi; Ahiſar, (s'il étoit permis de traduire ainſi,) étoit grand Maître de ſa Maiſon; & Adoniram étoit chargé des Finances.

3. *Reg.* IV. 2, 3, 4, 5, 6.

On nomme auſſi les Grands Prêtres, ou les principaux d'entre les Prêtres, qui étoient alors, pour montrer, que leur ſacré miniſtère leur donnoit rang parmi les Officiers publics, & que ſous les Rois ils ſe mêloient des plus grandes affaires: témoin Sadoc, qui eut tant de part à celle, où il s'agiſſoit de donner un Succeſſeur au Royaume.

Ibid.

3. *Reg.* I. 8, 32, 44.

La dignité de leur Sacerdoce étoit ſi éminente, que cet éclat donnoit lieu à dire, » que les enfans de David étoient Prêtres, » quoiqu'ils ne puſſent pas l'être, n'étant pas de la race ſacerdotale, ni de la Tribu d'où les Prêtres étoient tirés; mais on leur donnoit ce grand nom, pour montrer la part qu'ils avoient dans les grandes affaires; ce qui ſemble être la même choſe, que ce que l'Ecriture remarque ailleurs: » Les enfans de David étoient les premiers ſous » la main du Roi, » c'eſt-à-dire, étoient les premiers à porter, & à exécuter ſes ordres.

2. *Reg.* VIII. 18.

1. *Paralip.* XVIII. 17.

Le ſoin qu'on prenoit à les élever dans les Lettres, paroît par la qualité d'homme lettré, qu'on donne à Jonathan leur Gouverneur.

Il eſt auſſi marqué ſous Ozias, que les troupes étoient commandées par Jehiel, & Maaſias, qui ſont appellés Scribes, Docteurs,

2. *Paralip.* XXVI. 11.

Digitized by Google

ou gens de Lettres ; pour montrer que les grands hommes ne dédaignoient pas de joindre la gloire du ſçavoir, à celle des armes.

POLITIQUE, &c. LIV. X.

Ce qu'on appelle Lettrés, étoient ceux qui étoient verſés dans les Loix, & qui dirigeoient les Conſeils du Prince à leur obſervance.

Le ſoin de la Religion ſe déclare non-ſeulement par la part qu'avoient les Grands Prêtres dans le miniſtère public, mais encore par l'office de Prêtre du Roi, qui ſemble être celui qui régloit dans la Maiſon du Prince les affaires de la Religion : tel étoit, comme on a vû, Ira ſous David, & Zabud ſous Salomon, dont il eſt encore appellé l'ami.

Cette qualité d'ami du Roi, qu'on a vûe dans le dénombrement des Miniſtres publics, appellés & caractériſés par un terme particulier, eſt remarquable, & faiſoit ſouvenir le Roi, qu'il n'étoit pas exemt des beſoins & des foibleſſes communes de la nature humaine, & qu'ainſi, outre ſes autres Miniſtres, qu'on appelloit ſes Conſeillers, à cauſe qu'ils lui donnoient leurs avis ſur les affaires, il devoit choiſir avec ſoin un ami, c'eſt-à-dire, un dépoſitaire de ſes peines ſecrettes, & de ſes autres ſentimens les plus intimes.

La charge de Sécrétaire & de Garde des Regiſtres publics ſemble originairement venir de Moyſe, à qui Dieu parla ainſi : » Ecrivez ceci dans un Livre (la défaite des Amalécites,) pour ſervir de monument éternel; car je détruirai de deſſous le ciel le nom » d'Amalec. » Comme s'il diſoit, Je veux que l'on ſe ſouvienne des faits mémorables; afin que le Gouvernement des hommes mortels conduit par l'expérience & les exemples des choſes paſſées, ait des conſeils immortels. *Exod. XVII. 14.*

C'eſt par le moyen de ces Regiſtres, qu'on ſe ſouvenoit de ceux qui avoient ſervi l'Etat; pour en marquer la reconnoiſſance envers leur famille.

Une des maximes les plus ſages du Peuple de Dieu étoit, que les ſervices rendus au Public ne fuſſent point oubliés. Ainſi dans le ſac de Jéricho, on publia cet ordre: » Que cette ville ſoit anathême, que » la ſeule Rahab vive, elle & toute ſa famille, parce qu'elle a ſauvé » nos Envoyés. » *Joſ. VI. 17.*

Lorſqu'on paſſa au fil de l'épée tous les habitans de Luza, on eut ſoin de ſauver avec toute ſa parenté, celui qui avoit montré le paſſage par où l'on y aborda. *Jud. I. 24, 25.*

Le Public ordinairement paſſe pour ingrat, & il étoit de l'intérêt de l'Etat de le purger de cette tache, afin qu'on fût invité à bien ſervir.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. XI.

Perſonne n'ignore comme Aſſuerus Roi de Perſe dans une inſomnie qui le travailloit, ſe fit lire les Archives, où il trouva le ſervice de Mardochée qui lui avoit ſauvé la vie, enregiſtré ſuivant la coûtume; & comme il fut excité par cette lecture à le reconnoître par une récompenſe éclatante, mais plus glorieuſe au Roi qu'à Mardochée même.

Eſther. VI. 1, 2, & ſeq.

Lorſqu'on informa Darius, Roi de Perſe, de la conduite des Juifs retournés dans leur pays, ſes Officiers les interrogérent pour en rendre compte au Roi, & lui racontérent ce que leurs Vieillards avoient répondu, touchant les Ordonnances de Cyrus dans la premiere année de ſon regne. Après quoi ils ajoûtoient ces paroles: » Maintenant, s'il plaît au Roi, il fera rechercher dans la Biblio- » théque royale, & dans les Regiſtres publics qui ſe trouveront à » Babylone, ce qui a été ordonné par Cyrus ſur la réédification » du Temple, & il nous expliquera ſes volontés. » Les Regiſtres ſe trouverent non point à Babylone, comme on avoit cru, mais dans Ecbatanes; tout y étoit conforme à la prétention des Juifs, qui auſſi fut autoriſée par le Roi.

1. Eſdr. V. 7, 17.

Ibid. I. 1, 2, & ſeq.

Tel étoit l'uſage des Regiſtres publics, & de la charge établie pour les garder. Elle conſervoit la mémoire des ſervices rendus, elle immortaliſoit les conſeils; & ces Archives des Rois en leur propoſant les exemples des ſiécles paſſés, étoient des conſeils toujours prêts à leur dire la vérité, & qui ne pouvoient être flatteurs.

Au reſte, on ne prétend pas propoſer pour régles invariables ces pratiques des anciens Royaumes, & ce dénombrement des Officiers de David & de Salomon, c'eſt aſſez qu'ils puiſſent donner des vûes aux grands Rois, dont la prudence ſe gouvernera ſelon les lieux & les tems.

II. PROPOSITION. *Les Conſeils des Rois de Perſe, par qui dirigés.*

Eſther. I. 13, 14.

» Le Roi conſulta les Sages qui étoient toujours auprès de ſa perſonne, qui ſçavoient les Loix, & le droit, & les coûtumes des An- » cêtres; & il faiſoit tout par leur Conſeil. » Les premiers & les plus intimes étoient les ſept Chefs, ou, ſi l'on veut traduire ainſi, les ſept Ducs, ou les Princes des Perſes & des Médes, qui voyoient le Roi. Car le reſte, même des Seigneurs, ne le voyoient guère.

III. PROPOSITION. *Réflexion ſur l'utilité des Regiſtres publics, joints aux Conſeils vivans.*

Eccl. I. 9, 10.

L'utilité des Regiſtres publics étoit appuyée ſur cette ſentence

du Sage : » Qu'eſt-ce qui a été ? ce qui ſera. Qu'eſt-ce qui a été fait ? » ce qui ſe fera encore. Il n'y a rien de nouveau ſous le Soleil ; & » perſonne ne peut dire, Cela eſt nouveau, car il a déja précédé » dans les ſiécles qui ont été avant nous, » & les grands événemens des choſes humaines ne ſont, pour ainſi parler, que ſe renouveller tous les jours ſur le grand théâtre du monde. Il ſemble qu'il n'y a qu'à conſulter le paſſé, comme un fidéle miroir de ce qui ſe paſſe à nos yeux.

D'autre côté le Sage ajoûte, que quelques Regiſtres qu'on tienne, il échappe des circonſtances qui changent les choſes, ce qui lui fait dire : » La mémoire des choſes paſſées ſe perd, la poſtérité oubliera » ce qui eſt arrivé auparavant. » Et il eſt rare de trouver des exemples qui quadrent juſte avec les événemens ſur leſquels il ſe faut déterminer. *Eccl. I. 11; 12.*

Il faut donc joindre les hiſtoires des tems paſſés avec le conſeil des Sages ; qui bien inſtruit des Coûtumes & du Droit ancien, comme on vient de dire, des Miniſtres des Rois de Perſe, en ſçachent faire l'application à ce qu'il faut régler de leurs jours.

De tels Miniſtres ſont des regiſtres vivans, qui toujours portés à conſerver les Antiquités, ne les changent qu'étant forcés par des néceſſités imprévûes & particulieres, avec un eſprit de profiter à la fois, & de l'expérience du paſſé, & des conjonctures du préſent. C'eſt pourquoi leurs conſeils ſages & ſtables produiſent des Loix, qui ont toute la fermeté, &, pour ainſi dire, l'immobilité, dont les choſes humaines ſont capables. » Si vous l'avez agréable, diſent » ces Miniſtres à Aſſuérus, qu'il parte un édit de devant le Roi, ſe- » lon la Loi des Perſes & des Médes, qu'il ne ſoit point permis de » changer ; & qui ſoit publié, pour être inviolable dans toute l'é- » tendue de votre Empire. » *Eſth. I. 19; 20.*

C'étoit l'eſprit de la Nation ; & tant les Rois que les Peuples tenoient pour maxime, cette immutabilité des decrets publics.

Les Grands qui vouloient perdre Daniel, vinrent dire au Roi : » N'avez-vous pas défendu de faire durant trente jours aucune priére » aux Dieux & aux hommes, ſous peine d'être jetté dans la foſſe » aux Lions ? Il eſt ainſi, répondit le Roi, & il a été prononcé par » un Edit, qui doit être inviolable à jamais. » *Dan. VI. 12.*

Quand après il voulut chercher une excuſe en faveur de Daniel, qui avoit prié trois fois le jour tourné vers Jeruſalem, on oſa lui dire : „ Sçachez, Prince, que c'eſt la Loi des Médes & des Perſes, „ qu'il n'eſt pas permis de changer les Ordonnances du Roi. „ *Ibid. 15.*

POLITIQUE, &c. LIV. X.

C'étoit en effet la Loi du pays ; mais on abuſe des meilleures choſes. La premiere condition de ces Loix, qu'on doit regarder comme ſacrées & inviolables, c'eſt qu'elles ſoient juſtes ; & on appercevoit du premier regard une impiété manifeſte, à vouloir faire la Loi à Dieu même, & à lui défendre de recevoir les vœux de ſes ſerviteurs. Le Roi de Perſe devoit donc connoître „ qu'il avoit été „ ſurpris dans cette Loi, „ comme il eſt expreſſément marqué, & que c'étoit là une cabale des Grands contre ſon ſervice, afin de perdre Daniel, le plus fidéle & le plus utile de tous ſes Miniſtres, dont le crédit leur donna de la jalouſie.

Dan. VI. 6.

IV. PROPOSITION. *Le Prince ſe doit faire ſoulager.*

C'eſt le conſeil que donna Jethro à Moyſe, qui par un zéle de la juſtice & une immenſe charité vouloit tout faire par lui-même. » Que faites-vous, lui dit-il, en tenant le Peuple du matin au ſoir à » attendre votre Audience ? Vous vous conſumez par un travail » inutile, vous & le Peuple qui vous environne ; vous entreprenez » un ouvrage qui paſſe vos forces. Réſervez-vous les grandes af- » faires, & choiſiſſez les plus ſages & les plus craignans Dieu, qui » jugent le Peuple à chaque moment, (qui expédient les affaires à » meſure qu'elles viennent,) & qui vous faſſent rapport de ce qu'il » y aura de plus important. „

Exod. XVIII. 14, & ſeq.

Remarquez trois ſortes d'affaires, celles que le Prince ſe réſerve expreſſément, & dont il doit prendre connoiſſance par lui-même. Celles de moindre importance, dont la multitude l'accableroit, & auſſi qu'il laiſſe expédier à ſes Officiers. Enfin celles dont il ordonne qu'on lui fera le rapport, ou pour les décider lui-même, ou pour les faire examiner avec plus de ſoin. Par ce moyen, tout s'expédie avec ordre & diſtinction.

V. PROPOSITION. *Les plus ſages ſont les plus dociles à croire conſeil.*

Moyſe nourri dès ſon enfance dans toute la ſageſſe des Egyptiens, & de plus inſpiré de Dieu dans le dégré le plus éminent de la Prophétie, non-ſeulement conſulte Jethro, & lui donne la liberté de lui reprocher dans l'immenſité de ſon travail une eſpéce de folie ; mais encore il reçoit ſon avis en bonne part, & il exécute de point en point tout ce qu'il lui conſeilloit : c'eſt ce qui vient d'être dit.

N'avons-nous pas auſſi déja vû avec quelle docilité David, trop accablé de douleur de la mort de ſon fils Abſalon, écouta les reproches amers de Joab, ſe rendit à ſon conſeil, & changea entiére-

Digitized by Google

ment de conduite ; & Salomon le plus ſage des Rois, ne demandoit-il pas à Dieu un cœur docile, en lui demandant la Sageſſe ? POLITIQUE, &c. LIV. X.

VI. PROPOSITION. *Le conſeil doit être choiſi avec diſcrétion.*

» Ayez pluſieurs hommes avec qui vous viviez en paix ; (à qui » vous donniez accès auprès de vous,) mais pour Conſeiller, choi- » ſiſſez-en un entre mille. » *Eccli. VI. 6.*

VII. PROPOSITION. *Le Conſeiller du Prince doit avoir paſſé par beaucoup d'épreuves.*

» Celui qui n'a point été éprouvé, que ſçait-il ? il ne ſçait rien ; » il ne ſe connoît pas lui-même, & comment démêlera-t-il les penſées des autres, qui eſt le ſujet des plus importantes délibérations. » Au » contraire celui qui eſt exercé, penſera beaucoup, continue le Sa- » ge, il ne fera rien légérement, & ne marchera point à l'étourdi. » *Eccli. XXXIV. 9. Ibid.*

C'eſt ce qui faiſoit dire au ſaint homme Job : » Où ſe trouvera la » Sageſſe ? On ne la trouvera pas dans la terre de ceux qui vivent » doucement, (& nonchalamment parmi les plaiſirs.) *Job. XXVIII. 12, 13.*

Et encore, » Elle eſt cachée aux yeux des hommes ; les oiſeaux » (les eſprits ſublimes qui ſemblent percer les nues) ne la connoiſ- » ſent pas. La mort, (l'extrême vieilleſſe) a dit : Nous en avons » ouï la renommée. » C'eſt à force d'expérience, en pâtiſſant beaucoup, qu'à la fin vous en acquérerez quelque petite lumiere. *Ibid. 21, 22.*

VIII. PROPOSITION. *Quelque ſoin que le Prince ait pris de choiſir & d'éprouver ſon Conſeil, il ne s'y doit point livrer.*

» Si vous avez un ami, acquérez-le avec épreuve, & ne vous li- » vrez point à lui avec trop de facilité. » *Eccli. VI. 7.*

Le caractère d'un Prince livré, le fait connoître & mépriſer.

Hérode (Agrippa, Roi de Judée) étoit irrité contre ceux de Tyr & de Sidon. » Ils le vinrent trouver d'un commun accord, & ayant » gagné Blaſte qui étoit chambellan du Roi, ils demandérent la » paix, parce que leur pays tiroit ſa ſubſiſtance des terres du Roi. » Hérode donc ayant pris jour pour leur parler, parut vêtu d'une » robe royale, & étant ſur ſon Thrône il les haranguoit, (dans » une Audience publique, ſelon la coûtume du tems,) & le Peuple » diſoit : C'eſt un Dieu qui parle & non pas un homme. » *Act. XII. 21, 22.*

On voit ici une Ambaſſade ſolemnelle, une Audience publique avec tout l'appareil de la Royauté, les acclamations de tout le Peuple pour le Prince qui croit avoir tout fait ; mais on ſçavoit le-

Digitized by Google

Politique, &c. Liv. X.

fond ; c'eſt enfin que les Tyriens avoient mis Blaſte dans leur intérêt qui étoit grand dans cette affaire ; & peut-être l'avoient-ils corrompu par leurs préſens. Quoi qu'il en ſoit, tout étoit fait avant le traité ſolemnel, & ſi l'on en fit l'honneur au Roi, tout le monde ſçavoit, & on ſe nommoit à l'oreille, le vrai auteur du ſuccès.

Le S. Eſprit n'a pas dédaigné de marquer en un mot, ce caractère d'Hérode Agrippa, pour apprendre aux Princes qui ne ſont que vains, l'eſtime qu'on fait d'eux, & comme on les repaît d'une fauſſe gloire.

IX. Proposition. *Les conſeils des jeunes gens qui ne ſont pas nourris aux affaires, ont une ſuite funeſte, ſur-tout dans un nouveau regne.*

Sur la plainte de Jéroboam faite à Roboam, fils & ſucceſſeur de Salomon, à la tête des dix Tribus, pour lui demander quelque diminution des impôts du Roi ſon pere. Ce Prince leur répondit :

3. *Reg.* XII. 5, 6, *& ſeq.* 2. *Par.* X. 8, 4, *& ſeq.*

» Venez dans trois jours ; & le Peuple s'étant retiré, il tint Conſeil » avec les vieux Conſeillers du Roi ſon pere, & leur dit : Quel con- » ſeil me donnez-vous ; & quelle réponſe ferai-je à ce Peuple ? Ils lui » dirent : Si (aujourd'hui & dans le commencement de votre » regne) vous déférez à leur priere ; & que vous leur diſiez des » paroles douces, ils vous ſerviront le reſte de vos jours. Roboam » mépriſa le conſeil de ces ſages Vieillards, & appella les jeunes » gens qui avoient été élevés auprès de lui, & qui le ſuivoient tou- » jours ; ils lui parlérent comme de jeunes gens nourris avec lui » dans les plaiſirs, & ils lui dirent : Répondez ainſi à ce Peuple : » Mon petit doigt eſt plus gros que tout le corps de mon Pere ; mon » Pere vous a impoſé un joug peſant, & moi je l'augmenterai ; mon » Pere vous a frappés avec des fouets, & moi je vous frapperai avec » des verges de fer. Roboam ſelon ce conſeil, lorſque Jéroboam » avec tout le Peuple revint à lui au troiſiéme jour, leur répondit » durement ; il leur répéta les mêmes paroles que les jeunes gens lui » avoient inſpirées, & rejetta le conſeil des Vieillards. Il ne déféra » donc point aux prieres de ſon Peuple ; parce que le Seigneur s'é- » toit retiré de lui, pour accomplir la prophétie d'Ahias le Silonite » ſur la diviſion du Royaume. Quand les dix Tribus eurent ouï cette » réponſe, ils ſe retirérent, en ſe diſant les uns aux autres : Quel in- » térêt avons-nous à la Maiſon de David ? & que nous importe de » conſerver l'héritage au fils d'Iſaï ? Retirons-nous chacun dans nos » Pavillons, & que David gouverne ſa Maiſon. »

Ce fut d'abord à Roboam une ſage précaution, de prendre un tems

Digitized by Google

tems pour demander conseil, & de se tourner vers les Ministres expérimentés, qui avoient servi sous Salomon; mais ce Prince ne trouva pas sa Puissance & sa Grandeur assez flattée par des conseils modérés. La jeunesse impétueuse & vive lui plût davantage, mais son erreur fut extrême. Ce que les sages Vieillards conseilloient le plus, c'étoient des paroles douces; mais au contraire, la fiere & imprudente jeunesse, au lieu qu'en conseillant des choses dures, elle devoit du moins en tempérer la rigueur par la douceur des expressions, joignit l'insulte au refus; & affecta de rendre les discours plus superbes & plus fâcheux que la chose même. C'est aussi ce qui perdit tout. Le Peuple qui avoit fait sa Requête avec quelque modestie, en demandant seulement » une légère diminution » du fardeau, fut poussé à bout par la dureté des menaces dont la » réponse fut accompagnée. » 3. *Reg.* XII. 4. 2. *Par.* X. 4.

Ces téméraires conseillers ne manquoient pas de prétexte. Il faut, disoient-ils, abattre d'abord un Peuple qui commence à lever la tête, sinon c'est le rendre plus insolent; mais ils se trompérent, faute d'avoir sçu connoître la secrette pente des dix Tribus à faire un Royaume à part, & à se désunir de celle de Juda, dont ils étoient jaloux. Les vieux conseillers, qui avoient vû si souvent du tems de David les tristes effets de cette jalousie, les vouloient remettre devant les yeux de Roboam, & les lui auroient pu faire entendre; & bien instruit de ces dangereuses dispositions, ils conseilloient une douce réponse. La jeunesse flatteuse & bouillante mépriſa ces tempéramens, & porta la jalousie des dix Tribus, jusqu'à leur faire dire avec amertume & raillerie: Quel intérêt avons-nous à la grandeur de Juda? David, contentez-vous de votre Tribu. Nous voulons un Roi tiré des nôtres.

La puissance veut être flattée, & regarde les ménagemens comme une foiblesse; mais outre cette raison, les jeunes gens nourris dans les plaisirs, (comme remarque le Texte sacré,) espéroient trouver dans les richesses du Roi, de quoi entretenir leur cupidité; & craignoient d'en voir la source tarie, par la diminution des impôts. Ainsi en flattant le nouveau Roi, ils songeoient à ce secret intérêt.

Le caractère de Roboam aidoit à l'erreur. » C'étoit un homme » ignorant, & d'un courage timide, incapable de résister aux Ré- » belles; comme son fils Abiam est contraint de l'avouer. Ignorant, qui ne sçavoit pas les maximes du Gouvernement, ni l'art de manier les esprits. Timide, & du naturel de ceux qui fiers & menaçans d'abord, lâchent le pied dans le péril; comme on a vû que fit 2. *Paralip.* XIII. 7.

Roboam, lorſqu'il prit la fuite au premier bruit. Un homme vraiment courageux, eſt capable de conſeils modérés; mais quand il eſt engagé, il ſe ſoutient mieux.

POLITIQUE, &c. LIV. X.

X. PROPOSITION. *Il faut ménager les hommes d'importance, & ne les pas mécontenter.*

2. *Reg.* II. 8, 9. Après la mort de Saül, lorſque tout le monde alloit à David, » Abner, fils de Ner (qui commandoit les armées ſous Saül,) prit » Isboſeth, fils de ce Roi, & le montra à l'armée de rang en rang, » le fit reconnoître Roi par les dix Tribus. » Un ſeul homme, par ſon grand crédit fit un ſi grand ouvrage.

2. *Reg.* III. 7, 8, 9, 10. Le même Abner maltraité par Isboſeth ſur un ſujet peu important, dit à ce Prince : » Suis-je à mépriſer, moi, qui ſeul fidéle à votre » Pere Saül, vous ai fait regner, & vous me traitez comme un mal» heureux, pour une femme? Vive le Seigneur; j'établirai le Thrô» ne de David; » il le fit, & Isboſeth fut abandonné.

Ibid. 11. Ce n'eſt pas ſeulement dans les regnes foibles, & ſous Isboſeth » qui craignoit Abner, & qui n'oſoit lui répondre, » qu'on a beſoin de tels ménagemens. Nous avons vû que David ménagea Joab, & la famille de Sarvia, quoiqu'elle lui fût à charge.

Quelquefois auſſi il faut prendre de vigoureuſes réſolutions, comme fit Salomon. Tout dépend de ſçavoir connoître les conjonctures, & de ne pas pouſſer toujours les braves gens ſans meſure, & à toute outrance.

XI. PROPOSITION. *Le fort du conſeil eſt de s'attacher à déconcerter l'ennemi, & à détruire ce qu'il a de plus ferme.*

Les conſeils ne ſont pas moins que le courage dans les grands périls.

2. *Reg.* XV. 31, 33, & *ſeq.* Ainſi dans la révolte d'Abſalon, où il s'agiſſoit du ſalut de tout le Royaume, David ne ſe ſoutint pas ſeulement par courage, mais il employa toute ſa prudence, comme on a déja remarqué ailleurs. Et pour aller à la ſource, il tourna tout ſon eſprit à détruire le conſeil d'Achitophel, où étoit toute la force du parti contraire. Pour s'y oppoſer utilement, il envoya Cuſaï qu'il munit des inſtructions & des ſecours néceſſaires; lui donnant Sadoc & Abiathar, comme des hommes de confiance pour agir ſous lui. Par ce moyen Cuſaï l'emporta ſur Achitophel, qui ſe voyant déconcerté, déſeſpéra du ſuccès, & ſe donna la mort.

2. *Reg.* XVII. 14, 23.

L'adreſſe de Cuſaï contre Achitophel paroît en ce que, ſans atta-

Digitized by Google

quer la réputation de sa prévoyance trop reconnue pour être affoiblie, il se contente de dire : „ Pour cette fois, Achitophel n'a pas „ donné un bon conseil. „ Ce qui ne l'accuse que d'un défaut passager, & comme par accident. 2. Reg. XVII. 7.

XII. PROPOSITION. *Il faut sçavoir pénétrer, & dissiper les cabales, sans leur donner le tems de se reconnoître.*

Pour cela on doit observer tout ce qui se passa dans la révolte d'Adonias, fils de David, qui, contre sa volonté, vouloit monter sur le Thrône destiné à Salomon. Cette histoire est déja rapportée ailleurs dans toute son étendue. Voici ce qu'on remarque seulement ici.

A la fin de la vie du Roi son Pere, Adonias fit un festin solemnel à la Famille royale, & à tous les Grands de sa cabale. Ce festin fut à Joab & à ceux de son intelligence, comme un signal de la rébellion; mais il ouvrit les yeux au Roi. Il prévint Adonias, & dans ce festin où ce jeune Prince avoit espéré de s'autoriser, on lui vint annoncer sa perte, & que Salomon étoit couronné. „ A ce moment „ l'effroi se répand dans le parti, la cabale est dissipée; chacun s'en „ retourne dans sa maison. „ Le coup est frappé, & la trahison s'en va avec l'espérance. 3. Reg. I. 1, 5, 9, 19, & seq.

La vigilance & la pénétration des fidéles Ministres de David, qui avertirent ce Prince à propos; la fermeté de ce Roi, & ses ordres exécutés avec promptitude, sauvérent l'Etat, & achevérent ce grand ouvrage, sans effusion de sang.

XIII. PROPOSITION. *Les conseils relévent le courage du Prince.*

„ Ezéchias menacé par le Roi d'Assyrie, tint conseil avec les „ Grands du Royaume, & avec les gens de courage; „ & ce concert produisit de grands ouvrages, & les généreuses résolutions qui relevérent les cœurs abattus, & qui firent dire à Isaïe : „ Ce Prince aura des pensées dignes d'un Prince. „ 2. Paralip. XXXII. 3, & seq. Isa. XXXII. 8.

Le Peuple doit ressentir cet effet, & Judith avoit raison de dire à Ozias, & aux Chefs qui défendoient Béthulie : „ Puisque vous „ êtes les Sénateurs, & que l'ame de vos Citoyens est en vos mains, „ élevez-leur le courage par vos discours. „ Jud. VIII. 21.

XIV. PROPOSITION. *Les bons succès sont souvent dûs à un sage Conseiller.* 4. Reg. XII. 1, 2. 2. Paralip. XXIV. 1, 2. Ibid. 17, 18, & seq.

„ Joas, Roi de Juda, regna quarante ans, il fit bien devant le Sei-

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. X.

„ gneur, tout le tems que Joïada vécut, & lui donna ſes conſeils: „ Après la mort de Joïada, les Grands du Royaume vinrent à ſes „ pieds, & gagné par leurs flatteries, il ſuivit leurs mauvais conſeils, „ qui à la fin le perdirent. „

XV. PROPOSITION. *La bonté eſt naturelle aux Rois: & ils n'ont rien tant à craindre que les mauvais conſeils.*

Eſth. XVI. 6. „ Les mauvais Miniſtres, diſoit le grand Roi Artaxerxès, (dans „ la lettre qu'il adreſſa aux Peuples de cent vingt-ſept Provinces „ ſoumiſes à ſon empire,) en impoſent par leurs menſonges artifi- „ cieux aux oreilles des Princes, qui ſont ſimples, & qui naturelle- „ ment bienfaiſans, jugent des autres hommes par eux-mêmes. „

XVI. PROPOSITION. *La ſage politique, même des Gentils & des Romains, eſt louée par le S. Eſprit.*

Nous en trouvons ces beaux traits dans le Livre des Machabées.

1. Mach. VIII. 3. „ Premiérement qu'ils ont aſſujetti l'Eſpagne, avec les mines d'or „ & d'argent dont elle abondoit, par leur conſeil & leur patience. „ Où l'on fait cette réflexion importante, que ſans jamais rien précipiter, ces ſages Romains tout belliqueux qu'ils étoient, croyoient avancer & affermir leurs conquêtes, plus encore par conſeil & par patience, que par la force des armes.

Ibid. 12. Le ſecond trait de la ſageſſe Romaine, loué par le S. Eſprit dans ce divin Livre, c'eſt que leur amitié étoit ſûre, & que non contens d'aſſûrer le repos de leurs Alliés par leur protection, qui ne leur manquoit jamais, ils ſçavoient les enrichir & les agrandir, comme ils firent le Roi d'Euménes, en augmentant ſon Royaume des Provinces qu'ils avoient conquiſes. Ce qui faiſoit deſirer leur amitié à tout le monde.

Ibid. 13. Le troiſiéme trait, c'eſt qu'ils gagnoient de proche en proche, ſoumettant premiérement les Royaumes voiſins: & ſe contentant pour les pays éloignés, de les remplir de leur gloire, & d'y envoyer de loin leur réputation, comme l'avant-couriere de leurs victoires.

Ibid. 15, 16. On remarque auſſi, que pour régler toutes leurs démarches, „ & „ faire des choſes dignes d'eux, ils tenoient conſeils tous les jours, „ ſans diviſion & ſans jalouſie, „ uniquement attentifs à la Patrie, & au bien commun.

Au reſte dans ces beaux tems de la République Romaine, au milieu de tant de grandeurs, on gardoit l'égalité & la modeſtie con-

Ibid. 14, 16. venable à un état populaire: „ Sans que perſonne voulût dominer

„ sur ses Citoyens ; sans pourpre, sans diadême, & sans aucun titre „ fastueux. On obéissoit au Magistrat annuel.„ (C'étoit à dire aux Consuls, dont chacun avoit son année,) avec autant de soumission & de ponctualité, qu'on eût fait dans les Monarchies les plus absolues.

Il ne reste plus qu'à remarquer, que quand ce bel ordre changea, le Peuple Romain vit tomber sa majesté, & sa puissance.

Tels sont les conseils qu'on peut prendre de la politique Romaine, pourvû qu'on sçache d'ailleurs mesurer tous ses pas par la régle de la Justice.

XVII. PROPOSITION. *La grande sagesse consiste à employer chacun selon ses talens.*

„ Je sçai que votre Frere Simon est un homme de conseil : écou- „ tez-le en tout, & il sera comme votre Pere. Judas Machabée est „ brave & courageux dès sa jeunesse, qu'il marche à la tête des ar- „ mées, & qu'il fasse la guerre pour le Peuple.„ *1. Mach. II, 65, 66.*

C'est ainsi que parla Mathatias, prêt à rendre les derniers soupirs : & il posa dans sa famille les fondemens de la Royauté, à laquelle elle étoit destinée bientôt après, sur tout le Peuple d'Israël.

Au reste, Simon étoit guerrier comme Judas : & la suite le fit bien paroître. Mais ce n'étoit pas au même dégré : & le S. Esprit nous enseigne à prendre les hommes par ce qu'ils ont de plus éminent.

XVIII. PROPOSITION. *Il faut prendre garde aux qualités personnelles, & aux intérêts cachés de ceux dont on prend conseil.*

» Ne traitez point de la Religion avec l'impie, ni de la justice » avec l'injustice, ni avec la femme jalouse, des affaires de sa rivale. » Ne consultez point les cœurs timides, sur la guerre : ni celui qui » trafique, sur le prix du transport des marchandises, (qu'il fera tou- » jours excessif :) ni sur la valeur des choses à vendre, celui qui a des- » sein de les acheter : ni les envieux de quelqu'un, sur la récompen- » se que vous devez à ses services. N'écoutez pas le cœur dur & » impitoyable, sur la largesse & sur les bienfaits, (qu'il voudra tou- » jours restreindre :) ni sur les régles de l'honnêteté & de la vertu, » celui dont les mœurs sont corrompues : ni les Ouvriers de la Cam- » pagne, sur le prix de leur travail journalier : ni celui que vous louez » pour un an, sur la fin de son ouvrage ; (qu'il voudra toujours tirer » en longueur & n'y mettre jamais de fin :) ni un serviteur paresseux, *Eccli. XXXVII. 12, 13, & seq. Il faut ici conférer l'Original Grec avec la Vulgate.*

» sur les ouvrages qu'il faut entreprendre. » N'appellez jamais de tels gens à aucun conseil.

POLITIQUE, &c. LIV. X.

L'abbrégé de tout ce sage discours est de découvrir l'aveuglement de ceux qui prennent des conseils intéressés & corrompus, ou même douteux & suspects, pour se déterminer dans les affaires importantes.

XIX. PROPOSITION. *La premiere qualité d'un sage Conseiller, c'est qu'il soit homme de bien.*

Eccli. XXXVII. 15. » Ayez toujours auprès de vous un homme saint: celui que vous » connoîtrez craignant Dieu & observateur de la Loi, dont l'ame » sera conforme à la vôtre. (Sensible à vos intérêts, & dans les mêmes dispositions pour la vertu.)

Ibid. 18. » L'ame d'un homme de bien: (sans fard, qui ne sçaura point vous » flatter) vous instruira de la vérité, plus que ne feront sept sentinelles, que vous aurez mis en garde sur une tour, ou sur quelque lieu éminent, pour tout découvrir, & vous rapporter des » nouvelles. »

ARTICLE III.

On propose au Prince divers caractères des Ministres, ou Conseillers, bons, mêlés de bien & de mal, & méchans.

I. PROPOSITION. *On commence par le caractère de Samuel.*

JE ne veux pas tant remarquer ce qu'un si grand caractère a de surnaturel & de prophétique, que ce qui le rapproche de nous, & des voies ordinaires.

Samuel a cela de grand & de singulier, qu'ayant durant vingt ans, & jusqu'à sa vieillesse, jugé le Peuple en Souverain, il se vit comme dégradé sans se plaindre. Le Peuple lui vient demander un Roi. On ne lui cache pas le sujet de cette demande. „ Vous êtes vieux, „ lui dit-on, & vos enfans ne marchent pas dans vos voies. Donnez-„ nous un Roi qui nous juge. „ Ainsi on lui reproche son grand âge, & le mécontentement qu'on avoit de ses enfans. Quoi de plus dur à un Pere, qui bien loin de l'espérance qu'il pouvoit avoir en récompense d'un si long & si sage Gouvernement, de voir ses enfans succéder à sa dignité, s'en voit dépouillé lui-même de son vivant?

1. Reg. VIII. 4, 5.

Digitized by Google

Il sentit l'affront: „ Ce discours déplut aux yeux de Samuel. Mais „ sans se plaindre ni murmurer, son recours fut de venir prier le „ Seigneur, qui lui ordonne d'acquiescer au désir du Peuple. „ Ce qui étoit le réduire à la vie privée.

Il ne lui reste qu'à se soumettre au Roi qu'il avoit établi, c'étoit Saül: & de lui rendre compte de sa conduite devant tout le Peuple: ce Peuple qu'il avoit vû durant tant d'années recevoir ses ordres souverains. „ J'ai toujours été sous vos yeux depuis ma jeunesse. „ Dites devant le Seigneur & devant son Christ, si j'ai pris le bœuf „ ou l'âne de quelqu'un. Si j'ai opprimé quelqu'un, ou si j'ai pris des „ présens de la main de qui que ce soit, & je le rendrai. On n'eut „ rien à lui reprocher. Et il ajoûta: Le Seigneur, & son Oint seront „ témoins contre vous de mon innocence, » & que ce n'est point pour mes crimes que vous m'avez dépossé. 1. Reg. VIII. 6, 7. 1. Reg. XII. 3, 4, 5.

Ce fut là toute sa plainte: & tant qu'il fut écouté, il n'abandonna pas tout-à-fait le soin des affaires. On voit le Peuple s'adresser à lui dans les conjonctures importantes, avec la même confiance que s'il ne l'avoit point offensé. 1. Reg. XIII. 12.

Loin de dégoûter ce Peuple du nouveau Roi qu'on avoit établi à son préjudice: il profita de toutes les conjonctures favorables, pour affermir son Thrône. Et le jour d'une glorieuse victoire de Saül sur les Philistins, il donna ce sage conseil: „ Venez: allons „ tous en Galgala, renouvellons le Royaume. Et on reconnut Saül „ devant le Seigneur, & on immola des victimes, & la joie fut gran- „ de dans tout Israël. „ Ibid. 14, 15.

Depuis ce tems il vécut en particulier, se contentant d'avertir le nouveau Roi de ses devoirs, de lui porter les ordres de Dieu, & de lui dénoncer ses jugemens. 1. Reg. XV.

Comme il vit ses conseils mépriſés, il n'eut plus qu'à se retirer dans sa Maison à Ramatha: où nuit & jour il pleuroit Saül devant Dieu, & ne cessoit d'intercéder pour ce Prince ingrat. „ Pourquoi „ pleures-tu Saül, que j'ai rejetté de devant ma face? lui dit le Sei- „ gneur. „ Va sacrer un autre Roi. Ce fut David. Il sembloit, que pour récompense du souverain Empire qu'il avoit perdu sur le Peuple, Dieu le voulût faire l'arbitre des Rois, & lui donner la puissance de les rétablir. 1. Reg. XVI. 1.

La Maison de ce Souverain dépossédé, fut un asyle à David, pendant que Saül le persécutoit. Saül ne respecta pas cet asyle, qui devoit être sacré. „ Il envoya courier sur courier, & messager sur mes- „ sager pour y prendre David, qui fut contraint de prendre la fuite; 1. Reg. XIX. 18, 19, & seq.

Digitized by Google

Politique, &c. Liv. X.

„ de quitter ce ſacré refuge, & bientôt après le Royaume. „ Et le ſecours de Samuel lui fut inutile.

Ainſi vécut Samuel retiré de ſa Maiſon, comme un Conſeiller fidéle, dont on mépriſoit les avis, & qui n'a plus qu'à prier Dieu pour ſon Roi. Une ſi belle retraite laiſſa au Peuple de Dieu un ſouvenir éternel d'une magnanimité, qui juſqu'alors n'avoit point d'exemple. Il y mourut plein de jours; & mérita „ que tout Iſraël s'aſ- „ ſembla à Ramatha, pour l'enſevelir, & faire le deuil de ſa mort „ en grande conſternation. „

1. *Reg.* XIV. 1. XXVIII. 3.

II. Proposition. *Le caractère de Néhémias: modéle des bons Gouverneurs.*

2. *Eſd.* I, II, III, IV.

Les Juifs rétabliſſoient leur Temple, & commençoient à relever Jéruſalem, ſous les favorables Edits des Rois de Perſe, dont ils étoient devenus Sujets par la conquête de Babylone: mais ils étoient traverſés par les continuelles hoſtilités des Samaritains, & de leurs autres voiſins, anciens ennemis de leur Nation: & même par les Miniſtres des Rois, avec une opiniâtreté invincible.

Ce fut dans ces conjonctures que Néhémias fut envoyé par Artaxerxès, Roi de Perſe, pour en être le Gouverneur. L'ambition ne l'éleva pas à cette haute charge, mais l'amour de ſes Citoyens: & il ne ſe prévalut des bonnes graces du Roi ſon maître, que pour avoir le moyen de les ſoulager.

Parti de Perſe dans cette penſée, il trouva que Jéruſalem déſolée & de tous côtés en ruine, n'étoit plus que le cadavre d'une grande Ville: où l'on ne connoiſſoit ni forts, ni remparts, ni portes, ni rues, ni maiſons.

2. *Eſdr.* V. 1, 2, 3.

Après avoir commencé de réparer ces ruines, plus par ſes exemples que par ſes ordres, la premiere choſe qu'il fit, fut de tenir une

Ibid. 7, 8.

grande aſſemblée, contre ceux qui opprimoient leurs Freres. „ Quoi, „ leur diſoit-il, vous exigez d'eux des uſures: pendant qu'ils ne ſon- „ gent qu'à engager leurs prés & leurs vignes; & même à vendre „ juſqu'à leurs enfans pour avoir du pain, & payer les tributs au Roi? „ Vous ſçavez, pourſuivit-il, que nous avons racheté nos Freres, „ qu'on avoit vendus aux Gentils: & vous vendrez les vôtres, pour „ nous obliger encore à les racheter? „ Il confondit par ce diſcours

Ibid. 10, 13.

tous les oppreſſeurs de leurs Freres. Et ſur-tout quand il ajoûta en ſecouant ſon ſein, comme s'il eût voulu s'épuiſer lui-même: „ Moi, „ & mes Freres, & mes Domeſtiques, avons prêté du bled & de „ l'argent aux Pauvres, & nous leur quittons cet emprunt. „

„ Les

» Les Gouverneurs qui m'ont précédé, & encore plus leurs Mi-
» nistres, (car c'est l'ordinaire) avoient accablé le Peuple qui n'en
» pouvoit plus. Mais moi au contraire, j'ai remis les droits attribués
» au Gouvernement. Il sçavoit qu'en certains états d'indigence ex-
trême de ceux qui nous doivent, exiger ce qui nous est dû légitime-
ment, c'est une espéce de vol. *II. Esdr. V 14, 15.*

» Sa table étoit ouverte aux Magistrats, & aux voisins survenus. *Ibid. 17, 18.*
» On y trouvoit des viandes choisies, & en abondance; & des vins
» de toutes les sortes. » Il avoit besoin dans la conjoncture de sou-
tenir sa dignité, & concilioit les esprits par cet éclat.

» J'ai, dit-il, vécu ainsi durant douze ans. J'ai rebâti la muraille *Ibid. 14, 16.*
» à mes dépens: personne n'étoit inutile dans ma Maison; & tous
» mes Domestiques travailloient aux ouvrages publics.

Voici encore qui est remarquable, & d'une exacte justice: » Je *Ibid. 16.*
» n'ai acheté aucune terre. » C'est un vol de se prévaloir de son auto-
rité, & de l'indigence publique, pour acheter ce qu'on veut, & à
tel prix qu'on y veut donner.

Ce qu'il y a de plus beau, c'est qu'il faisoit tout cela dans la seule
vûe de Dieu & de son devoir; & lui disoit avec confiance: » Sei- *Ibid. 19.*
» gneur, souvenez-vous de moi, selon tout le bien que j'ai fait à ce
» Peuple. »

» Il ne faut pas s'étonner s'il employoit son autorité à faire ob- *II. Esdr.*
» server exactement le Sabbat, les Ordonnances de la Loi, & tout *XIII.*
» le droit lévitique & sacerdotal. »

Venons aux vertus militaires, si nécessaires à ce grand emploi.

Pendant qu'on rebâtissoit la Ville avec diligence, pour la mettre
hors de péril: » Il fit partager les Citoyens, dont la moitié bâtissoit *II. Esdr. IV.*
» pendant que l'autre gardoit ceux qui travailloient, & repoussoient *16.*
» l'ennemi à main armée. » Mais dans l'ouvrage même, les travail-
leurs étoient prêts à prendre les armes. Tout le monde étoit armé,
& comme s'exprime l'Ecriture, » d'une main on tenoit l'épée, & *Ibid. 17.*
» on travailloit de l'autre. » Et comme ils étoient dispersés en divers
endroits, l'ordre étoit si bon, qu'on sçavoit où se rassembler au pre-
mier signal.

Comme on ne pouvoit abattre Néhémias par les armes, on tâ-
choit de l'engager dans des traités captieux avec l'ennemi. Sana- *II. Esdr. VI.*
ballat, & les autres Chefs avoient gagné plusieurs Magistrats, & *1, 2, & seq.*
l'environnoient de leurs émissaires, qui les vantoient auprès de lui.
On tâchoit de l'épouvanter par des Lettres qu'on faisoit courir, &
par de faux bruits. On lui faisoit craindre de secrettes machinations

POLITIQUE, &c. LIV. X.

contre sa vie : pour l'obliger à prendre la fuite, & on ne cessoit de lui proposer des conseils timides, qui auroient mis la terreur parmi le Peuple. » Renfermons-nous, disoient-ils, & tenons des Conseils » secrets au-dedans du Temple, à huis clos. » Mais il répondoit avec » une noble fierté, qui rassûroit tout le monde : » Mes pareils ne crai- » gnent rien, & ne sçavent ni se cacher, ni prendre la fuite. » Par tant de trames diverses, on ne tendoit qu'à le ralentir ou à l'amuser, si on ne pouvoit le vaincre ; mais il se trouva également au-dessus de la surprise, & de la violence.

II. Esdr. VI. 10. *Ibid. 11.*

La source de tant de biens étoit une solide piété ; un désintéressement parfait ; une attention toujours vive à ses devoirs ; & un courage intrépide.

III. PROPOSITION. *Le caractère de Joab mêlé de grandes vertus & de grands vices, sous David.*

II. Par. II. 19. David trouva dans sa famille, & en la personne de Joab, fils de sa sœur Sarvia, un appui de son Thrône.

Dès le commencement de son regne, il le jugea le plus digne de la charge de Général des armées. Mais il vouloit qu'il la méritât par quelque service signalé rendu à l'Etat : car il étoit indigne d'un si grand Roi, & peu glorieux à Joab, que David parût n'avoir eû égard qu'au sang, & à l'intérêt particulier. Lorsque ce Prince attaqua Jébus, qui fut depuis appellée Jérusalem ; & que David destinoit à être le siége de la Religion & de l'Empire : il fit cette solemnelle déclaration : » Celui qui aura le premier poussé le Jebuséen, & » forcé la muraille, sera le Chef de la Milice. (Ce fut le prix qu'il » proposa à la valeur.) Joab monta la premier, & il fut fait Chef des » armées. Ainsi fut prise la Citadelle de Sion, qui fut appellée la Cité » de David, à cause qu'il y établit sa demeure. »

II. Reg. V. 7, 8. *I. Par. XX. 4, 5, 6, 7.*

Ibid. 8. Après cette belle conquête, » David bâtit la Ville aux environs, » depuis le lieu appellé Mello, & Joab (qui avoit eû tant de part à » la victoire) acheva le reste. » Ainsi il se signala dans la construction des ouvrages publics, comme dans les combats, & tint auprès de David, la place que l'Histoire donne auprès d'Auguste, au grand Agrippa son Gendre.

II. Reg. XXIV. 2, 3. *I. Par. XXI. 2, 3.*

Quand David, pour son malheur, eut entrepris dans Juda & dans Israël le dénombrement des hommes capables de porter les armes, qui lui attira le fléau de Dieu, Joab à qui il en donna le commandement, fit en fidéle Ministre ce qu'il put pour l'en détourner, en lui disant : » Que le Seigneur augmente le Peuple du Roi mon Sei-

Digitized by Google

» gneur, juſqu'au centuple de ce qu'il eſt! Mais que prétend le Roi » mon Seigneur par un tel dénombrement? N'eſt-ce pas aſſez que » vous ſçachiez qu'ils ſont tous vos ſerviteurs. Que cherchez-vous » davantage, & pourquoi faire une choſe qui tournera en péché à » Iſraël? » Dieu ne vouloit pas qu'Iſraël, ni ſon Roi, mît ſa confiance dans la multitude de ſes combattans, qu'il falloit laiſſer multiplier à celui » qui avoit promis d'en égaler le nombre aux étoiles du Ciel, » & au ſable de la mer. » *I. Paralip. XXVII. 23.*

Le Roi perſiſta, » & Joab obéit quoiqu'à regret. Ainſi au bout de » neuf mois, il porta au Roi le dénombrement, » qui tout imparfait qu'il étoit, fit voir à David à diverſes repriſes, qu'il avoit quinze cens mille combattans ſous ſa puiſſance. *I. Par. XXI. 4, 6. II. Reg. XXIV. 8, 9. I. Par. XXI. 5.*

» Le cœur de David fut frappé, quand il vit le dénombrement. » Il ſentit ſa faute; & ſa vanité ne fut pas plutôt ſatisfaite, qu'elle ſe tourna en remords & en componction. En ſorte qu'il n'oſa faire inſérer le dénombrement dans les Regiſtres royaux. *II. Reg. XXIV. 10. I. Paralip. XXVII. 24.*

Que lui ſervit d'avoir vû ſur du papier tant de milliers de jeuneſſe prête à combattre, pendant que la peſte que Dieu envoya, ravageoit le Peuple, & en faiſoit des tas de morts? Joab avoit prévû ce malheur, & on a pu remarquer dans ſon diſcours avec toute la force que la choſe méritoit, tous les ménagemens poſſibles, & les plus douces inſinuations.

Nous avons déja vû en un autre endroit, & lorſque David, après la mort d'Abſalon, s'abandonna à la douleur, comme Joab lui fit connoître qu'il mettoit au déſeſpoir tous ſes ſerviteurs; qu'ils voyoient tous que David les auroit ſacrifié volontiers pour Abſalon; que l'armée étoit déja découragée; & qu'il alloit s'attirer des maux plus grands que tous ceux qu'il avoit jamais éprouvés. C'étoit parler à ſon Maître avec toute la liberté, que l'importance de la choſe, ſon zéle & ſes ſervices lui inſpiroient. Il alla juſqu'à une eſpéce de dureté: ſçachant bien que la douleur pouſſée à l'extrémité, veut être comme gourmandée, & abattue par une eſpéce de violence; autrement elle trouve toujours de quoi s'entretenir elle-même, & conſume l'eſprit comme le corps, par le plus mortel de tous les poiſons. *II. Reg. XIX. 1, 2, & ſeq.*

Au reſte, il aimoit la gloire de ſon Roi. Dans le ſiége important de la ville & des fortereſſes de Rabbath, il fit dire à David: » J'ai » combattu heureuſement, la ville eſt preſſée; aſſemblez le reſte des » troupes, & venez achever le ſiége, afin que la victoire ne ſoit » point attribuée à mon nom. » Ce n'étoit pas un trait d'habile cour- *II. Reg. XII. 27, 28.*

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. X.

tisan, David n'avoit pas besoin d'honneurs mendiés, & Joab sçavoit quand il falloit finir les conquêtes; mais c'étoit ici une action d'éclat, où il s'agissoit de venger sur les Ammonites un insigne outrage fait aux Ambassadeurs de David; & la conjoncture des tems demandoit qu'on en donnât la gloire au Prince.

Quand il fallut lui parler pour le retour d'Absalon, & entrer dans les affaires de la famille royale; Joab bien instruit qu'il y a des choses où il vaut mieux agir par d'autres que par soi-même, ménagea la délicatesse du Roi, & il employa auprès de David cette femme sage de Thecué; mais un Prince si intelligent reconnut bien-tôt la main de Joab, & lui dit: » J'ai accordé votre demande, faites re- » venir Absalon. Joab prosterné à terre répondit: Votre serviteur » connoît aujourd'hui qu'il a trouvé grace devant son Seigneur, » puisqu'il fait ce qu'il lui propose. » Il sentit la bonté du Roi dans cette occasion, où il s'agissoit de l'intérêt d'autrui, plus vivement que dans les graces, quoiqu'infinies, qu'il avoit reçues en sa personne.

II. Reg. XIV. 19, 21. 22.

Je passe les autres traits qui feroient connoître l'habileté de Joab, & ses sages ménagemens. Les vengeances particulieres, & ses ambitieuses jalousies lui firent perdre tant d'avantage, & au Roi l'utilité de tant de services.

Nous avons raconté ailleurs le honteux assassinat d'Abner, que David ne put punir sur un homme aussi nécessaire à l'Etat qu'étoit Joab, & dont il fut contraint de se disculper en public.

III. Reg. III. 27, 28, & seq.

Il se vit même forcé de destiner sa place à un autre, » & il choisit » Amasa qui en étoit digne; mais Joab le tua en traître, & ses amis » disoient: Voilà celui qui vouloit avoir la place de Joab. » Il mettoit sa gloire à se faire redouter, comme un homme que l'on n'attaquoit pas impunément.

II. Reg. XIX. 13. Ibid. XX. 9. 10, 11.

En un mot, il étoit de ceux qui veulent le bien, mais qui veulent le faire seuls sous le Roi. Dangereux caractère, s'il en fut jamais, puisque la jalousie des Ministres toujours prête à traverser les uns & les autres, & à tout immoler à leur ambition, est une source inépuisable de mauvais conseils; & n'est guère moins préjudiciable au service, que la rébellion.

C'est le désir de se maintenir, qui le fit entrer dans les intérêts d'Adonias, contre Salomon, & contre David.

On sçait les ordres secrets que ce Roi mourant fut obligé de laisser à son successeur, contre un Ministre qui s'étoit rendu si nécessaire, que les conjonctures ne lui permettoient pas de le punir. Il fallut

III. Reg. II. 5, 6.

Digitized by Google

enfin verser son sang, comme il avoit versé celui des autres. Trop complaisant pour David, il fut complice de la mort d'Urie, que ce Prince rendit porteur des ordres donnés pour sa perte à Joab même. Dieu le punit par David, dont il flatta la passion. C'est alors, plus que jamais, qu'il devoit le contredire, & faire sentir aux Rois, que c'est les servir que d'empêcher qu'ils ne trouvent des exécuteurs de leurs sanguinaires desseins.

II. Reg. XI. 14, 15, 17.

IV. PROPOSITION. *Holoferne, sous Nabuchodonosor, Roi de Ninive & d'Assyrie.*

» Judith lui parle en ces termes : » Vive Nabuchodonosor, Roi » de la terre ! & vive sa puissance qu'il a mise en vous, pour la cor- » rection de toute ame errante ! Non-seulement les hommes lui se- » ront soumis par votre vertu, mais encore les bêtes lui obéiront. » Car le bruit de votre sagesse s'est répandu par toutes les Nations » de l'Univers. On sçait par toute la terre que vous êtes le seul bon, » & le seul puissant dans tout son Royaume ; & le bon ordre que » vous y établissez se publie dans toutes les Provinces. » *Judith. XI. 5, 6.*

Il paroît par ces paroles qu'il n'étoit pas seulement chef des armes ; mais encore qu'il avoit la direction de toutes les affaires, & qu'il avoit la réputation de faire regner la justice, & de réprimer les injures & les violences.

Son zéle pour le Roi son maître éclate dans ses premieres paroles à Judith : » Soyez en repos & ne craignez rien ; je n'ai jamais nui à » ceux qui sont disposés à servir le Roi Nabuchodonosor. *Ibid. 11.*

Par-tout, il parle avec raison, avec dignité. Les ordres qu'il donne dans la guerre seront approuvés de tous les gens du métier ; & on ne trouve rien à désirer à ses précautions dans les marches, ni à sa prévoyance pour les recrûes, & la subsistance des troupes.

Il ne faut point attendre de religion des hommes ambitieux. » Si » votre Dieu accomplit la promesse que vous me faites, de me livrer » votre Peuple ; il sera mon Dieu comme le vôtre. » Le Dieu des ames superbes est toujours celui qui contente leur ambition. *Ibid. 21.*

» C'étoit un opprobre parmi les Assyriens, si une femme se mo- » quoit d'un homme, (en conservant sa pudeur.) Les gens de guer- re, par-dessus les autres, se piquent de ces malheureuses victoires ; & regardent un sexe infirme, comme la proie assûrée d'une profession si brillante. *Judith. XII. 11.*

Holoferne, possédé de cette passion insensée, parut hors de lui-même à la vûe de l'étonnante beauté de Judith, & la grace de ses

POLITIQUE, &c. LIV. X.

discours acheva sa perte. La raillerie s'en méla : » Quelle agréable » conquête que celle d'un pays qui nourrit un si beau sang ? Et quel » plus digne sujet de nos combats ? L'aveugle Assyrien se mit en » joie ; enivré d'amour plus que de vin, il ne songeoit qu'à contenter ses désirs.

Judith. X. 18.

On croit ses passions, (qui, dit-on, ne font tort à personne) innocentes ou indifférentes dans les hommes de commandement. C'est par-là que périt Holoferne, un si habile homme d'ailleurs. C'est par-là que se ruinerent les affaires de l'Assyrie, & d'un si grand Roi. Chacun en sçait l'événement, à la honte éternelle des grandes armées. Une femme les met en déroute par un seul coup de sa foible main, plus aisément que n'auroient fait cent mille combattans.

Si on vouloit raconter tous les malheurs, tous les désordres, tous les contre-tems que les histoires rapportent à ces passions, qu'on ne juge pas indignes des Héros, le récit en seroit trop long, & il vaut mieux marquer ici d'autres caractères.

V. PROPOSITION. *Aman, sous Assuérus, Roi de Perse.*

L'aventure est si célébre, & le caractère si connu, qu'il en faudra seulement toucher les principaux traits.

Esth. III. 1, 2. » Le Roi assuérus éleva Aman au-dessus de tous les Grands du » Royaume, & tous les serviteurs du Roi fléchissoient le genouil & » adoroient le favori, comme le Roi l'avoit commandé, excepté le » seul Mardochée. » Il étoit Juif, & sa Religion ne lui permettoit pas une adoration qui tenoit de l'honneur divin.

Esth. V. 10. 11. » Aman, enflé de sa faveur, appella sa femme & ses amis ; & » commença à leur vanter ses richesses, le grand nombre de ses en- » fans, & la gloire où le Roi l'avoit élevé. » Tout concouroit à sa » grandeur, & la nature même sembloit seconder les volontés du

Ibid. 12, 13. Roi ; & il ajoûta comme le comble de sa faveur : » La Reine même » n'a invité que moi seul au festin qu'elle donne au Roi, & demain » j'aurai cet honneur ; mais quoique j'aie tous ces avantages, je crois » n'avoir rien, quand je vois le Juif Mardochée, qui à la porte du » Roi ne branle pas de sa place à mon abord.

Ce qui flatte les ambitieux, c'est une image de toute-puissance, qui semble en faire des Dieux sur la terre. On ne peut voir sans chagrin l'endroit par où elle manque, & tout paroît manquer par ce seul endroit ; plus l'obstacle qu'on trouve à ses grandeurs paroît foible, plus l'ambition s'irrite de ne le pas vaincre ; & tout le repos de la vie en est troublé.

Digitized by Google

Par malheur pour le favori, il avoit une femme auſſi hautaine & auſſi ambitieuſe que lui. » Faites élever, lui dit-elle, une po- » tence de cinquante coudées, & faites-y pendre Mardochée. Ainſi » vous irez en joie au feſtin du Roi. » Une vengeance éclatante & prompte eſt aux ames ambitieuſes le plus délicat de tous les mêts: » Ce conſeil plût au favori, & il fit dreſſer le funébre ap- » pareil. POLITIQUE, &c. LIV. X. *Eſth. V. 14.*

» Mais il jugea peu digne de lui de mettre les mains ſur Mardo- » chée ſeul; & il réſolut de perdre à la fois toute la Nation; » Soit qu'il voulût couvrir une vengeance particuliere ſous un ordre plus général; ſoit qu'il s'en prît à la Religion, qui inſpiroit ce refus à Mardochée, ſoit qu'il ſe plût à donner à l'Univers une marque plus éclatante de ſon pouvoir, & que le ſupplice d'un ſeul particulier fût une trop légére pâture à ſa vanité. *Eſth. III. 6.*

» Le prétexte ne pouvoit pas être plus ſpécieux: Il y a un Peuple, » dit-il au Roi, diſperſé par tout votre Empire, qui trouble la paix » publique par ſes ſingularités. » (Perſonne ne s'intéreſſe à la con- ſervation d'une Nation ſi étrange.) Ils ſont en divers endroits, re- marque-t-il, (ſans pouvoir s'entre-ſecourir, & il eſt facile de les op- primer;) c'eſt une race déſobéiſſante à vos ordres, ajoûte cet arti- ficieux Miniſtre; (dont il faut réprimer l'inſolence.) On ne pouvoit pas propoſer à un Roi une vûe politique mieux colorée, la néceſſité & la facilité concouroient enſemble. Aman d'ailleurs qui ſçavoit que ſouvent les plus grands Rois, pour le malheur du genre-humain, au milieu de leur abondance, ne ſont pas inſenſibles à l'augmenta- tion de leurs tréſors, ajoûta pour concluſion: » Ordonnez qu'ils pé- » riſſent, & (par la confiſcation de leurs biens) je ferai entrer dix » mille talents dans vos coffres. *Ibid.* 8. *Ibid.* 9.

Le Roi étoit au-deſſus de la tentation d'avoir de l'argent, mais non au-deſſus de celle de le donner, pour enrichir un Miniſtre ſi agréable; & qui lui parut ſi affectionné aux intérêts de l'Etat, & de ſa Perſonne. » L'argent eſt à vous, dit-il, faites ce que vous voudrez » de ce Peuple, & il lui donna ſon anneau pour ſceller les ordres. *Ibid.* 10, 11.

Un favori heureux n'eſt plein que de lui-même. Aman n'imagine pas que le Roi puiſſe compter d'autres ſervices que les ſiens. Ainſi conſulté ſur les honneurs que le Roi avoit deſtiné à Mardochée, qui lui avoit ſauvé la vie, il procure les plus grands honneurs à ſon en- nemi, & à lui-même la plus honteuſe humiliation. Les Rois ſe plai- ſent ſouvent à donner les plus grands dégoûts à leurs favoris; ravis de ſe montrer maîtres. Il fallut qu'Aman marchât à pied devant Mar- *Eſth. VI. 1, 2, & ſeq.*

Digitized by Google

dochée, & qu'il fût le hérault de sa gloire dans toutes les places publiques. On vit dès-lors, & on lui prédit l'ascendant que Mardochée alloit prendre sur lui ; & sa perte s'approchoit.

POLITIQUE, &c. LIV. X.

Vint enfin le moment du festin fatal de la Reine, dont le favori s'étoit tant enorgueilli. Les hommes ne connoissent point leur destinée. Les ambitieux sont aisés à tromper, puisqu'ils aident eux-mêmes à la séduction, & qu'ils ne croient que trop aisément qu'on les favorise. Ce fut à ce festin, tant désiré par Aman, qu'il reçut le dernier coup par la juste plainte de cette Princesse. Le Roi ouvrit les yeux sur le conseil sanguinaire que lui avoit donné son Ministre, & il en eut horreur. Pour comble de disgrace, le Roi qui vit Aman aux pieds de la Reine, pour implorer sa clémence, s'alla encore mettre dans l'esprit qu'il entreprenoit sur son honneur ; chose qui n'avoit pas la moindre apparence en l'état où étoit Aman ; mais la confiance une fois blessée se porte aux sentimens les plus extrêmes. Aman périt, & déçu par sa propre gloire, il fut lui-même l'artisan de sa perte, jusqu'à avoir fabriqué la potence où il fut attaché, puisque ce fut celle qu'il avoit préparée à son ennemi.

Esth. VII. 1, 2, & seq.

ARTICLE IV.

Pour aider le Prince à bien connoître les hommes, on lui en montre en général quelques caractères tracés par le S. Esprit dans les Livres de la Sagesse.

I. PROPOSITION. *Qui sont ceux qu'il faut éloigner des emplois publics, & des Cours mêmes, s'il est possible.*

NOus avons remarqué ailleurs, qu'une des plus nécessaires connoissances du Prince étoit de connoître les hommes. Nous lui avons facilité cette connoissance, en réalisant dans plusieurs particuliers des caractères marqués en bien & en mal. Nous allons encore tirer des Livres de la Sagesse, des caractères généraux, qui feront connoître qui sont ceux qu'il faut éloigner des emplois publics, & des Cours mêmes, s'il se peut.

Il y en a qui ne trouvent rien de bon que ce qu'ils pensent, rien de juste que ce qu'ils veulent ; ils croient avoir renfermé dans leur esprit tout ce qu'il y a d'utile & de bon sens, sans vouloir rien écouter. C'est à ceux-là que Salomon dit : » Ne soyez point sage

Prov. III. 7.

» en

» en vous-même, & ailleurs: Le fol n'entend rien que ce qu'il a dans » ſa tête, & les paroles prudentes n'y ont point d'entrée; & enfin: » L'inſenſé croit toujours avoir raiſon, le ſage écoute conſeil. »

» Il y a auſſi l'innocent qui croit à toute parole; mais le ſage » (tient le milieu) & conſidère ſes pas. » C'eſt le parti que le Prince prudent doit toujours ſuivre. *Prov. XVIII. 2.*

» Le brouillon cauſe des procès, & le diſcoureur ſépare les » Princes, » en diſant indiſcrétement ce qui nuit, comme ce qui ſert. *Ibid. XII. 15. Ibid. XIV. 15.*

» L'homme a deux langues (a deux paroles;) le menteur & le brouillon affecte un langage ſimple; mais il pénétre dans le ſein. » Il y laiſſe des impreſſions, & fait des bleſſures profondes, par ſes rapports déguiſés. *Ibid. XVI. 28. Ibid. XVIII. 8. XXVI. 22.*

» Chaſſez le railleur & le moqueur, & la contention s'en ira avec » lui; les diſputes & les injures ceſſeront. » *Ibid. XXII. 10.*

Sur-tout craignez le flatteur, qui eſt le vice des Cours, & la peſte de la vie humaine: » Les morſures de l'ami (qui ne nous offenſe » qu'en diſant la vérité) valent mieux que les baiſers trompeurs d'un » ennemi (qui ſe cache ſous une belle apparence.) *Ibid. XXVII. 6.*

Le fanfaron; » celui qui ſe vante & s'exalte, fait des querelles. » » A chaque mot, on ſe ſent pouſſé à le contredire. *Ibid. XXVIII. 25.*

» L'homme qui ſe hâte de s'enrichir ne ſera point innocent; & ailleurs: » La pauvreté pouſſe au crime, & le déſir des richeſſes » aveugle. » Les fortunes précipitées ſont ſuſpectes. Le bien médiocre qu'on a de ſes peres, fait préſumer une bonne éducation. *Ibid. XXVIII. 20. Eccli. XXVII. 1.*

» L'impatient ne ſe ſauvera pas de la perte. Les affaires ſe gâtent entre ſes mains, par la précipitation & le contre-tems. *Prov. XIX. 19.*

Au contraire, l'eſprit pareſſeux & irréſolu veut & ne veut pas. Il ne ſçait jamais ſe déterminer, tout lui échappe des mains, parce que, ou il ne donne point aux affaires le tems de mûrir, ou ne connoît point les momens. Et parce qu'il a oüi dire qu'il ne faut rien précipiter, » & que celui dont le pied va vîte tombera. Il ſe » croit plus ſage (dans ſa lenteur) que ſept Sages qui prononcent des » ſentences, dont les paroles ſont autant d'Oracles. » *Ibid. XIII. 4. Ibid. XIX. 2. Ibid. XXVI. 16.*

Pour éviter ces inconvéniens, la déciſion du Sage eſt: » Que » toute affaire a ſon moment, & ſon occaſion. » Il ne faut ni la laiſſer échapper, ni trop aller au-devant; mais l'attendre, & veiller toujours. *Eccl. VIII. 6.*

Vous êtes toujours en joie, toujours content de vous-même? vous ne voyez rien, les choſes humaines ne portent pas ce perpé-

tuel transport. C'eſt ce qui fait dire à l'Eccléſiaſte: » Le cœur du
POLITIQUE, » Sage eſt celui où il y a de la triſteſſe; & le cœur de l'inſenſé eſt
&c. » celui qui eſt toujours dans la joie.
LIV. X.

» Ne ſoyez point trop juſte, ni plus ſage qu'il ne faut; de peur
Eccl. VII 5. » que vous ne deveniez comme un ſtupide, » ſans vie & ſans mou-
Eccl. VII. 17. vement. Etre trop ſcrupuleux, c'eſt une foibleſſe: vouloir aſſûrer les choſes humaines plus que leur nature ne le permet, c'en eſt une autre qui fait tomber non-ſeulement dans la léthargie & dans l'engourdiſſement, mais encore dans le déſeſpoir.

Il y a un vice contraire, de tout oſer ſans meſure, de ne faire
Ibid. 18. ſcrupule de rien, & le Sage le reprend auſſi-tôt après: » N'agiſſez » pas comme un impie; ne vous affermiſſez pas dans le crime, » comme s'il n'y avoit point de Loi, ni de Religion pour vous. »

Ceux qui ſongent à contenter tout le monde, & nagent comme incertains entre deux partis, ou qui ſe tournent tantôt vers l'un ou
Eccl. III. 28. tantôt vers l'autre, ſont ceux dont il eſt écrit: » Le cœur qui entre » en deux voies (& qui veut tromper tout le monde,) aura un mau- » vais ſuccès. » Il n'aura ni ami fidéle, ni alliance aſſûrée; & il mettra à la fin tout le monde contre lui.

Eccl. V. 11. C'eſt à de tels eſprits que le Sage dit: » Ne tournez point à tout » vent; n'entrez point en toute voie; & n'ayez point une langue » double. » Que vos démarches ſoient fermes; que votre conduite ſoit réguliere; & que la ſûreté ſoit dans vos paroles.

Ibid. 16. » N'ayez point la réputation d'un brouillon, & qu'on ne vous » confonde point par vos paroles. » Tels ſont ceux à qui on ne ceſſe de reprocher la légéreté de leurs paroles, qui ſe détruiſent les unes les autres.

Ceux qui s'ingèrent auprès des Rois, qui ſe veulent rendre néceſ-
Eccl. VII. 5. ſaires dans les Cours, ſont notés par cette Sentence: » Ne vous em- » preſſez pas à paroître ſage auprès des Rois, la ſageſſe ne ſe déclare » qu'à propos, » ces gens qui veulent toujours donner tous les bons
Ibid. XXXVII. 8. Conſeils, ſont ceux dont il eſt écrit: » Tout Conſeiller vante ſon » conſeil, & par-là le rend inutile & mépriſable. »

Ibid. XIV. 5, 6. » L'homme avare doit être en exécration, celui qui eſt mauvais » à lui-même, & qui ſe plaint tout ce qu'il goûte de ſes biens, à qui » ſera-t-il bon? Il n'y a rien de plus mauvais que celui qui s'envie » à lui-même ſon ſoulagement, & c'eſt la juſte punition de ſa ma- » lice. »

Prov. VI. 16, 17, 18, 19. Enfin, les caractéres les plus odieux ſont réunis, & marqués dans ces paroles; » Il y a ſix choſes que le Seigneur hait, dit le Sage, & » ſon ame déteſte la ſeptiéme; les yeux altiers, la langue amie du

menſonge, les mains qui répandent le ſang innocent, le cœur qui » forme de noirs deſſeins, les pieds légers pour courir au mal, le » faux témoin, enfin celui qui ſéme la diſcorde parmi ſes freres. »

II. PROPOSITION. *On propoſe trois conſeils du Sage contre trois mauvais caractères.*

» Ne vous oppoſez point à la vérité, & ſi vous vous êtes trompé, » humiliez-vous; » qui eſt le mortel qui ne ſe trompe jamais? Faites un bon uſage de vos fautes, & qu'elles vous éclairent pour une autre occaſion. *Eccli. IV. 30.*

» Ne rougiſſez pas d'avouer vos fautes, mais ne vous laiſſez pas » redreſſer par tout le monde, » comme ſont les hommes foibles, qui ſe déſeſpèrent, & perdent courage. *Ibid. 31.*

» Ne réſiſtez pas à celui dont la puiſſance eſt ſupérieure, & n'al- » lez pas contre le torrent, ou contre le courant du fleuve, qui en- » traîne tout. » Le téméraire croit tout poſſible, & rien ne l'arrête. *Ibid. 32.*

Voici encore trois caractères maudits par le Sage.

» Malheur au cœur double, qui marche en deux voies, & fait ſon fort du déguiſement & de l'inconſtance. *Eccli. II. 14.*

» Malheur au cœur lâche, (qui ſe laiſſe abattre au premier coup,) » faute de mettre ſa confiance en Dieu. » *Ibid. 15.*

» Malheur à celui qui perd la patience, » qui ſe laſſe de pourſuivre un bon deſſein. *Ibid. 16.*

III. PROPOSITION. *Le caractère de faux ami.*

C'eſt celui qu'il faut le plus obſerver, nous l'avons déja marqué, mais on ne peut trop le faire obſerver au Prince pour l'en éloigner; puiſque c'eſt la marque la plus aſſûrée d'une ame mal élevée, & d'un cœur corrompu.

» Tout ami dit: J'ai fait un ami, & ce lui eſt une grande joie; » mais il y a un ami qui n'eſt ami que de nom, n'eſt-ce pas de quoi » s'affliger juſqu'à la mort, quand on voit l'abus d'un nom ſi ſaint? » *Eccli. XXXVII. 1.*

» Cet ami de nom ſeulement, eſt l'ami ſelon le tems, & qui vous » abandonne dans l'affliction; » lorſque vous avez le plus de beſoin d'un tel ſecours. *Eccli. VI. 8.*

» Il y a l'ami, compagnon de table; » il ne cherche que ſon plai- ſir, & vous quitte dans l'adverſité. *Ibid. 10.*

» L'ami qui trahit le ſecret de ſon ami, eſt le déſeſpoir d'une ame » malheureuſe; » qui ne ſçait plus à qui ſe fier, & ne voit nulle reſſource à ſon malheur. *Eccli. XXVII. 24.*

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. X.

» Mais il y a encore un ami plus pernicieux, c'eſt celui qui va découvrir les haines cachées, & ce qu'on a dit dans la colère & dans » la diſpute. »

Eccli. VI. 9. Prov. XVIII. 1. » Il y a l'ami léger & volage, qui ne cherche qu'une occaſion, » un prétexte pour rompre avec ſon ami, c'eſt un homme digne d'un » éternel opprobre : » un homme qui fait paroître une fois en ſa vie un tel défaut, eſt caractériſé à jamais, & fait l'horreur éternelle de la ſociété humaine.

IV. PROPOSITION. *Le vrai uſage des amis, & des conſeils.*

» Le fer s'aiguiſe par le fer, & l'ami aiguiſe les vûes de ſon ami. »

Prov. XXVII. 17. Eccli. VI. XXXVII. 8. Le bon conſeil ne donne pas de l'eſprit à qui n'en a pas, mais il excite, il éveille celui qui en a. » Il faut avoir un conſeil en ſoi-» même, ſi l'on veut que le conſeil ſerve; » il y a même des cas où il ſe faut conſeiller ſoi-même, il faut ſe ſentir, & prendre ſur ſoi certaines choſes déciſives, où l'on ne peut vous conſeiller que foiblement.

Eccli. VI. 13. La régle que le Sage donne pour les amitiés eſt admirable; » Séparez-vous de votre ennemi, (ne lui donnez point votre con-» fiance,) mais prenez garde à l'ami, n'en épouſez point les paſ-» ſions. »

V. PROPOSITION. *L'amitié doit ſuppoſer la crainte de Dieu.*

Eccli. VI. 16. » Un bon ami eſt un reméde d'immortalité & de vie, celui qui » craint Dieu le trouvera; » la crainte de Dieu donne des principes; & la bonne Foi ſe maintient ſous ſes yeux qui percent tout.

VI. PROPOSITION. *Le caractère d'un homme d'Etat.*

Prov. XX. 5. » Le conſeil eſt dans le cœur de l'homme, comme une eau pro-» fonde; l'homme ſage l'épuiſera. » On ne le découvre point, tant » ſes conduites ſont profondes; mais il ſonde le cœur des autres, & » on diroit qu'il devine, tant ſes conjectures ſont ſûres.

Eccl. VIII. 5. Iſ. III. 3. » Il ne parle qu'à propos, car il ſçait le tems & la réponſe. » Iſaïe l'appelle, Architecte. Il fait des plans pour long-tems; il les ſuit, il ne bâtit pas au hazard.

L'égalité de ſa conduite eſt une marque de ſa ſageſſe, & le fait regarder comme un homme aſſûré dans toutes ſes démarches.

Eccli. XXVII. 12. » L'homme de bien dans ſa ſageſſe demeure comme le Soleil; le fol » change comme la Lune. » Le vrai Sage ne change point, on ne le trouve jamais en défaut; ni humeur, ni prévention ne l'altère.

Digitized by Google

VII. PROPOSITION. *La piété donne quelquefois du crédit, même auprès des méchans Rois.*

Eliſée diſoit à la Sunamite : „ Avez-vous quelque affaire ? & vou- » lez-vous que je parle au roi, ou au Chef de la Juſtice ? l'impie » Achab même, qui étoit ce Roi, l'appelloit, mon Pere. „ *IV. Reg. IV. 13.*

» Hérode craignoit S. Jean-Baptiſte, ſçachant que c'étoit un » homme ſaint & juſte ; & quoiqu'il le tînt en priſon, il l'écoutoit » volontiers, & faiſoit beaucoup de choſes à ſa conſidération. „ A la fin pourtant, on ſçait le traitement qu'il lui fit ; & Achab en prépa- roit un ſemblable à Eliſée : „ Que je ſois maudit de Dieu, dit ce „ Prince, ſi aujourd'hui la tête d'Eliſée eſt ſur ſes épaules. „ *Marc. VI. 20.* *IV. Reg. VI. 31.*

La religion ſe fait craindre à ceux-là mêmes qui ne la ſuivent pas, mais la terreur ſuperſtitieuſe qui eſt ſans amour, rend l'homme foible, timide, défiant, cruel, ſanguinaire, & tout ce que veut la paſſion.

VIII. PROPOSITION. *La faveur ne voit guère deux générations.*

Quels plus grands ſervices que ceux de Joſeph ? Il avoit gou- verné l'Egypte quatre-vingts ans avec une puiſſance abſolue, & avoit eu tout le tems de s'affermir, lui & les ſiens ; „ cependant il „ vint un nouveau Roi, qui ne connoiſſoit pas Joſeph. „ Le Prince oublia que l'Etat lui devoit, non-ſeulement ſa grandeur, mais en- core ſon ſalut, & il ne ſongea plus qu'à perdre ceux que ſon pré- déceſſeur avoit favoriſés. *Exod. I. 8, 9, 10.*

IX. PROPOSITION. *On voit auprès des anciens Rois un conſeil de Religion.*

S'il falloit parler ici du miniſtère prophétique, nous avons vû Samuel auprès de Saül, l'Interpréte des volontés de Dieu. Nathan qui reprit David de ſon péché, entroit dans les plus grandes affaires de l'Etat. *I. Reg. X, XI, XII, XIII., XV, XVI.*

Mais outre cela, nous connoiſſons un miniſtère plus ordinaire, puiſqu'Ira eſt nommé „ le Prêtre de David ; Zabud étoit celui de „ Salomon, & il eſt appellé l'ami du Roi ; „ marque certaine que le Prince l'appelloit à ſon Conſeil le plus intime, & ſans doute prin- cipalement en ce qui regardoit la Religion & la conſcience. *III. Reg. I. 10, 12, 23. 24.* *II. Reg. XX. 26.* *III. Reg. IV. 5.*

On peut rapporter en cet endroit le conſeil du Sage : „ Ayez tou- „ jours avec vous un homme ſaint, dont l'ame revienne à la vôtre, „ & qui voyant vos chûtes (ſecrettes) dans les ténébres, les pleure „ avec vous, & vous aide à vous redreſſer. „ *Eccli. XXXVII. 15, 16.*

POLITIQUE, &c. LIV. X.

ARTICLE VI.

De la conduite du Prince dans sa Famille, & du soin qu'il doit avoir de sa santé.

I. PROPOSITION. *La sagesse du Prince paroît à gouverner sa Famille, & à la tenir unie pour le bien de l'Etat.*

I. Paralip. XVIII. 17. NOus avons déja remarqué » que les fils de David étoient les » premiers sous la main du Roi, (pour exécuter ses ordres,») ils sont nommés dans les Septante, Aularques, c'est-à-dire, Princes de la Cour, pour la tenir toute unie aux intérêts de la Royauté.

II. Reg. VII. 12, 13, & seq. Pour mettre la paix dans sa famille, il régla la succession en faveur de Salomon, ainsi que Dieu l'avoit ordonné par la bouche du Pro-

III. Reg. I. 5. 6. & II. 15, 22. phéte Nathan; la régle étoit de la donner à l'aîné, si le Roi n'en ordonnoit autrement, & c'est encore la coutume des Rois d'Orient.

II. Reg. XIII. 21. L'indulgence de David, » qui ne voulut point contrister Amnon, » son fils aîné, celui qui viola Thamar sa sœur, est reprise dans » l'Ecriture. » Il souffrit aussi trop tranquillement les entreprises d'Absalon, qui étoit devenu l'aîné, & qui voulut envahir le Thrône. Mais Dieu le vouloit punir, & sa facilité suivie d'une rébellion si affreuse, laissa un terrible exemple à lui & à tous les Rois qui ne sçavent pas se rendre les Maîtres de leur Famille.

III. Reg. I. 6. 9, & seq. Ainsi, quoiqu'il eût encore une excessive indulgence pour Adonias, qui étoit l'aîné après Absalon, dès qu'il sçut qu'il en abusoit, jusqu'à prétendre au Royaume, contre sa disposition expresse & déclarée, & qu'il avoit dans ses intérêts contre Salomon les Princes ses freres, avec la plûpart des Grands du Royaume; il détruisit la cabale dans sa naissance, en faisant au lit de la mort sacrer son Fils Salomon, & donna la paix à l'Etat.

On sçait les derniers ordres qu'il laissa au Roi son Fils, pour le bien de la Religion & des Peuples, à ce moment, Dieu lui inspira ce divin Pseaume, dont le titre est pour Salomon, qui commence

Psal. LXXI. 1. & seq. par ces beaux mots: » O Dieu! donnez votre jugement au Roi, & » votre justice au Fils du Roi, » tout n'y respire que paix, abondance, bonheur des pauvres, soulagés sous la protection & la justice du nouveau Roi, qui en devoit abattre les oppresseurs; c'est l'héritage qu'il laisse à son fils & à tout son Peuple, en leur promettant un regne heureux.

Digitized by Google

Il y avoit déja long-tems qu'on lui avoit dédié le Pſeaume intitulé, » pour le bien-aimé, » où les enfans de Coré virent en eſprit le regne de Salomon, où fleuriroit la paix. Salomon y eſt exhorté, » à la vérité, à la douceur & à la Juſtice; » c'étoient les ſouhaits de David, & c'eſt par-là que ſon regne devoit figurer celui du Meſſie, qui étoit le vrai fils de David. *Pſ. XLIV. Ibid. 5.*

Pour ne rien omettre, la Reine, fille du Roi Pharaon, deſtinée à Salomon pour épouſe y eſt marquée; & ſous le nom de David on lui adreſſoit ces paroles: » Ecoutez, ma fille, & voyez, & oubliez » votre Peuple, & la Maiſon de votre Pere, » toute royale & toute éclatante qu'elle eſt, & épouſez les intérêts de la Famille où vous entrez. Vous en ſerez récompenſée » par l'amour du Roi, qui ſera » épris de vos beautés, » & vous trouvera encore plus belle & plus ornée au-dedans qu'au dehors. C'eſt ainſi qu'Iſraël inſtruiſoit ſes Reines, comme ſes Rois, par la bouche de David. *Ibid. 11.* *Ibid. 12.*

C'eſt cette Reine, ſi parfaite & ſi aimable, ſous la figure de qui Salomon a chanté l'époux & l'épouſe, & les délices de l'amour divin. Ce Roi magnifique la traita ſelon ſon mérite, & ſelon ſa naiſſance. Il lui bâtit un Palais ſuperbe, quoiqu'elle ſçût, que ſelon la coûtume de ces tems, il y eût pour la magnificence de la Cour » ſoixante Reines, & un nombre infini de femmes & de jeunes fil- » les; elle ſentit que ſeule elle avoit le cœur. Elle la Sulamite, l'uni- » que parfaite que les Reines & toutes les autres loüoient. „ Cette Reine, ſans s'enorgueillir de ces avantages, ſe laiſſoit conduire au ſage Roi, ſon époux, & entroit en ſon eſprit, en lui diſant: „ Je „ vous ménerai dans le cabinet de ma mere; là vous m'enſeignerez „ (par de douces inſinuations,) & encore: „ Ceux qui ſont droits „ vous aiment. „ On n'eſt digne de vous aimer, que lorſqu'on a le cœur droit; & vous aimer, c'eſt la droiture. *Cant. Cant. VI. 7.* *Ibid. 8.* *Cant. VIII. 2.* *Ibid. 1, 3.*

De ſemblables inſtructions avoient fait imiter à Bethſabée, mere de Salomon, la pénitence de David, & c'eſt dans cet eſprit qu'elle parloit en ces termes à ſon fils. „ Que vous dirai-je, mon bien-aimé „ de mes entrailles, & le cher objet de mes vœux, ô mon fils! ne „ donnez point aux femmes vos richeſſes; les Rois ſe perdent eux- „ mêmes en les voulant enrichir. Ne donnez point, ô Lamuel! (c'eſt „ ainſi qu'elle appelle Salomon.) Ne donnez point de vin aux Rois, „ parce qu'il n'y a point de ſecret où regne l'ivreſſe; de peur auſſi „ qu'ils n'oublient les jugemens droits, & ne changent la cauſe du „ pauvre. C'eſt après ces belles paroles qu'elle fait l'image im- „ mortelle de la femme forte, digne épouſe des Sénateurs de la „ terre. „ *Prov. XXXI. 2, 3, 4, 5.* *Ibid. 10, 23.*

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. X.

Salomon lui-même a rapporté ces paroles de sa mere, & les a voulu consacrer dans un Livre inspiré de Dieu, avec ce titre à la tête : „ Paroles du Roi Lamuel. „ C'est la vision dont sa mere l'a instruit. Il ne faut donc pas s'étonner, s'il a si souvent répété dans tout ce Livre : „ Ecoutez les enseignemens de votre pere, & ailleurs. „ J'ai été son fils tendre & bien-aimé, & l'unique de ma mere. Elle „ m'enseignoit & me disoit : Mon fils, aimez la sagesse ; & ailleurs : „ Conservez, mon fils, les préceptes de votre pere, & n'abandonnez pas les conseils de votre mere. Pour inspirer l'amour de la Sagesse, Salomon faisoit concourir dans ce divin Livre les préceptes de son pere & de sa mere ; les uns plus forts, les autres plus affectueux & plus tendres, & tous les deux, faisant dans le cœur des impressions profondes.

Prov. XXXI. 1. *Prov. I. 8.* *Prov. IV. 3.* *Ibid. VI. 20.*

S'il faut remonter plus haut : Job, qui étoit Prince en son pays, tenoit sa Famille unie ; il avoit sept fils & trois filles. „ Chacun de „ ses fils avoit son jour pour traiter toute la Famille dans sa maison. „ Les freres y convioient leurs sœurs. Le soin de Job étoit de les bénir tous quand le tout étoit passé, & d'offrir des holocaustes pour „ chacun d'eux ; de peur, disoit-il, que mes enfans (dans leur joie) „ n'aient peut-être offensé le Seigneur. Ainsi faisoit Job tous les „ jours de sa vie. „

Job. I. 2, 4, 5.

Les Princes comme les autres, tenoient leurs enfans, & jusqu'à leurs filles, toujours prêts à immoler leur vie pour le salut du pays.

„ La fille unique de Jephté, Juge souverain d'Israël, voyant arriver son pere qui déchiroit ses habits à sa vûe, lui parla en cette „ sorte : Mon pere, si vous avez ouvert votre bouche au Seigneur „ (par quelque vœu qui me soit fatal,) faites de moi tout ce que „ vous avez promis ; c'est assez pour nous que vous ayez remporté la „ victoire sur vos ennemis. „ Elle se trouva si bien préparée, qu'elle perdit la vie sans qu'il lui en coûtât un soupir, & laissa un deuil immortel à toutes les filles d'Israël.

Jud. XI. 35, 36, & seq.

Jonathas eût éprouvé le même sort ; & encore qu'il eût regret à la vie, il alloit être sacrifié, si le Peuple ne l'eût arraché des mains de son pere Saül.

I. Reg. XIV. 43, 44, 45.

II. PROPOSITION. *Quel soin le Prince doit avoir de sa santé.*

„ Asa fut malade à la trente-neuviéme année de son regne d'une „ violente douleur des pieds, & dans son infirmité, il ne mit pas tant „ sa confiance au Seigneur son Dieu, que dans l'art des Médecins, & „ il mourut deux ans après à la quarante-uniéme année de son regne.

II. Paralip. XVI. 12, 13.

Dieu

Dieu n'a pas condamné la Médecine dont il eſt l'Auteur. „ Ho- „norez, dit-il, le médecin à cauſe de la néceſſité; car c'eſt le Très- „haut qui l'a créé. La médecine vient de Dieu, & elle aura les pré- „ſens des Rois. La ſcience du Médecin le relévera, & les Grands „la loueront à l'envi. Le Seigneur a créé les médicamens; & l'hom- „me ſage ne s'en éloignera pas. Dieu les a faits pour être connus; „& le Très-haut en a donné la connoiſſance aux hommes, pour „découvrir ſes merveilles. „ Si vous trouvez que ces connoiſſances vont lentement, & qu'on n'invente pas aſſez de remédes pour vaincre tous les maux, il s'en faut prendre au fonds inépuiſable d'infirmités qui eſt en nous. Cependant le peu qu'on découvre doit aiguiſer l'induſtrie. *Eccli.* XXXVIII. 1, 2, *& ſeq.*

„ Dieu veut donc que l'on ſe ſerve de la médecine & de l'étude „des plantes, qui adouciſſent les maux par des onctions ſalutaires; „& ces heureuſes inventions croiſſent tous les jours par les nou- „velles découvertes que l'expérience nous fait faire. *Ibid.* 7.

Ce que le Seigneur défend, c'eſt d'y mettre ſa confiance, & non pas en Dieu, qui ſeul bénit les remédes, comme il les a faits, & en dirige l'uſage: „ Mon fils, ne négligez pas votre ſanté, & ne vous „mépriſez pas vous-même. Priez le Seigneur qui vous guérira. Eloi- „gnez-vous du péché (dont votre mal eſt le vengeur.) Multipliez „vos offrandes, & donnez lieu au Médecin; car c'eſt le Seigneur „qui l'a créé, (& qui vous le donne.) Qu'il ne vous quitte pas, „parce que ſon ſecours vous eſt néceſſaire. „ *Ibid.* 9, 10, 11, 12.

Gardez-vous bien de le mépriſer à la maniere de ceux, qui, parce qu'il n'eſt pas un Dieu qui ait la vie & la ſanté dans la main, en dédaignent le travail. „ Le tems viendra que vous aurez beſoin de ſon „ſecours. „ Et vous ſerez étonné de l'effet d'une main hardie & induſtrieuſe. *Ibid.* 13.

ARTICLE VI. ET DERNIER.

Les inconvéniens & tentations qui accompagnent la Royauté, & les remédes qu'on y doit apporter.

I. PROPOSITION. *On découvre les inconvéniens de la Puiſſance ſouveraine, & la cauſe des tentations attachées aux grandes fortunes.*

IL n'y a point de vérité que le S. Eſprit ait plus inculquée dans l'Hiſtoire du Peuple de Dieu, que celle des tentations attachées aux proſpérités & à la puiſſance.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. X.

« Il est écrit du saint Roi Josaphat : Que son Royaume s'étant « affermi en Juda, & sa gloire & ses richesses étant au comble, son « cœur prit une noble audace dans les voies du Seigneur, & il en- « treprit de détruire les hauts lieux & les bois sacrés » (où le Peuple « sacrifioit.) Ce qui avoit été vainement tenté par les pieux Rois qui l'avoient précédé.

II. Paralip. XVII. 5, 6.

C'est là, en effet, le sentiment véritable que la Puissance devroit inspirer; mais tous les Rois ne ressemblent pas à Josaphat.

II. Par. XI. 17. XII. 1.

« Le Royaume de Roboam, fils de Salomon, s'étant affermi (par « le retour de plusieurs des dix Tribus séparées, & par d'autres heu- « reux succès;) il abandonna la Loi du Seigneur, & tout Israël avec « lui. »

II. Paralip. XXV. 14.

Amasias victorieux d'Idumée en adora les Dieux. Tant les grands succès qui augmentent la puissance, déréglent le cœur.

II. Paralip. XXVI. 1, 16, & seq.

« Ozias, un si grand Roi & si religieux, enflé pour sa perte (par « ses grands succès & par sa puissance) » négligea son Dieu, & voulut offrir l'encens, menaçant les Prêtres, dont il usurpoit l'honneur.

IV. Reg. XX. 16, 17.

Le saint Roi Ezéchias se défendit-il du plaisir d'étaler sa gloire & ses richesses aux Ambassadeurs de Babylone, avec une ostentation que Dieu condamna par ces dures paroles d'Isaïe : « Le jour vien- « dra que tous ces thrésors seront transportés à Babylone, (à qui tu « les a montrés avec tant de complaisance) sans qu'il en demeure « ici la moindre parcelle. Tout alloit bien pour ce Prince, à la ré- « serve de la tentation arrivée à l'occasion de cette ambassade, & « Dieu la permit pour découvrir tous les sentimens de son cœur, & « l'orgueil qui s'y tenoit caché. »

II. Paralip. XXXII. 31.

Cette sentence fait trembler. Dieu ordonne la magnificence dans les Cours, comme nous l'avons démontré; Dieu a horreur de l'ostentation, & la foudroie sans la pardonner à ses serviteurs. Quelle attention ne doit pas avoir un Roi pieux? Quelle réflexion profonde ne doit-il pas faire sur la périlleuse délicatesse des tentations dont nous parlons?

August. Enar. in Ps. 137.

Saint Augustin se fondoit sur ces exemples, lorsqu'il a dit qu'il n'y a point de plus grande tentation, même pour les bons Rois, que celle de la puissance : *Quanto altior, tanto periculosior.*

I. Reg. XV. 2, 3, 9, 22, 23. Ibid. XIII. 8, 9, 13, 14. XVIII. XIX. XX. & seq.

Saül fut choisi de Dieu pour être Roi, sans qu'il y pensât; & nous avons vû ailleurs, dans le tems qu'on l'élisoit, qu'il se tenoit caché dans sa maison. Et néanmoins il succomba à la tentation de la puissance, en désobéissant aux ordres de Dieu, & épargnant

Digitized by Google

Amalec; en offrant le ſacrifice, ſans attendre Samuel, peut-être dans la jalouſie de regner en maître abſolu, pour ſecouer un joug importun; & enfin, en perſécutant à toute outrance dans tous les confins du Royaume, David le plus fidéle de ſes ſerviteurs.

Qu'arriva-t-il à David lui-même, & juſqu'à quel excès ſuccomba-t-il à la tentation de la puiſſance? encore fit-il pénitence, & couvrit-il ſon ignominie par ce bon exemple. Mais Dieu n'a pas voulu que nous euſſions une connoiſſance certaine d'une converſion ſemblable dans Salomon, ſon fils. Qui a été premiérement le plus ſage de tous les Rois, & enſuite dans ſa molleſſe le plus corrompu & le plus aveugle. La tentation de la puiſſance le plongea dans ces foibleſſes: il adora juſqu'aux Dieux des femmes qui lui avoient dépravé le cœur; & les énormes dépenſes qu'il lui fallut faire en contentant leur ambition, & en leur érigeant tant de Temples, jetterent un ſi bon Roi dans les oppreſſions qui donnerent lieu ſous ſon fils à la diviſion de la moitié du Royaume.

Aveuglé par la tentation de la puiſſance, Nabuchodonoſor ſe fit Dieu; & ne prépara que des fournaiſes ardentes à ceux qui refuſoient leurs adorations à ſa ſtatue. C'eſt lui qui, ſéduit par ſa propre grandeur, n'adora plus que lui-même. „ N'eſt-ce pas là, diſoit-il, „ cette grande Babylone, que j'ai faite par ma puiſſance, & pour la „ manifeſtation de ma gloire. „ Babylone qui voyoit le monde entier ſous ſa puiſſance, diſoit dans l'égarement de ſon orgueil: „ Je „ ſuis, & il n'y a que moi ſur la terre. Et encore; je ſuis Reine, la „ maîtreſſe éternelle de l'Univers, je ne ſerai jamais veuve ni ſeule; „ mon empire ne périra jamais. „

Dan. III.

Ibid. IV. 2, 26, 27.

Iſ. XLVII. 7, 8.

Un autre Roi diſoit en lui-même, plutôt par ſes ſentimens & par ſes œuvres, que par ſes paroles: „ Le fleuve eſt à moi, & je me ſuis „ fait moi-même; j'ai fait ce grand fleuve, qu'm'apporte tant de „ richeſſes. „ C'eſt ce que diſent les Rois ſuperbes, lorſqu'à l'exemple d'un Pharaon, Roi d'Egypte, ils ſe croient arbitres de leur ſort, & agiſſent comme indépendans des ordres du Ciel, qu'ils ont oubliés.

Ezech. XXIX. 3, 9.

Un Antiochus ébloüi de ſa puiſſance, qu'il croyoit ſans bornes, éleva ſa bouche contre le Ciel. „ Et attaquant le Très-haut par ſes „ blaſphêmes, il en voulut écraſer les Saints, & éteindre le ſacri- „ fice. „ On le voit paroître en ſon tems, comme un homme qui ne croit rien impoſſible à ſa puiſſance: „ Car il croyoit pouvoir voguer „ ſur la terre, & marcher ſur les flots de la mer. „ Ainſi ſon audace entreprenoit tout, & il vouloit que le monde n'eût point d'autre

Dan. VII. 25. VIII. 11, 12.

II. Mach. V. 21.

POLITIQUE, &c. LIV. X.

loi que ſes ordres. Cependant il étoit l'eſclave d'une femme qu'il appella Antiochide de ſon nom, » & vit des Peuples entiers ſe ré» volter contre lui (parce qu'ils étoient la proie d'une impudique) » à qui le Roi donnoit ſes Provinces. »

II. Mach. IV. 30.

Hérode ſur un Thrône auguſte, & revêtu des habits royaux, pendant qu'il parloit, ſe laiſſa flatter des acclamations du Peuple qui lui crioit: » Ce ſont les paroles d'un Dieu & non pas d'un homme, » & mérita d'être frappé en ce moment par un Ange, enſorte qu'il » mourut mangé des vers. » Comme ſi Dieu qu'il oublioit lui eût voulu dire, ainſi qu'à cet autre Roi: Diras-tu encore: » Je ſuis un » Dieu; toi qui es un homme & non pas un Dieu, ſous la main qui te » donne la mort, en t'envoyant une ſi étrange maladie.

Act. XII. 22, 23.

Ezech. XXVIII. 9, 23.

Voilà les effets funeſtes de la tentation, de la puiſſance. L'oubli de Dieu, l'aveuglement du cœur, & l'attachement à ſa volonté; d'où ſuivent les rafinemens d'orgueil & de jalouſie, & un empire des plaiſirs, qui n'a point de bornes.

Cela fut ainſi dès l'origine, & auſſi-tôt qu'il y eut des Puiſſances abſolues, on craignit tout de leurs paſſions. » Abram dit à Saraï ſa » femme: Vous êtes belle; quand les Egyptiens vous verront, ils » diront: C'eſt ſa femme, & ils me tueront pour vous avoir. Dites » que vous êtes ma ſœur, (comme elle l'étoit auſſi en un certain » ſens.) Pharaon fut bien-tôt inſtruit de la beauté de Saraï, & Abram » reçut un bon traitement pour l'amour d'elle, & on lui donna des » troupeaux & des eſclaves en abondance; & on enleva ſa femme » dans la maiſon de Pharaon. „ Il en arriva autant à Abraham, chez un autre Roi, c'eſt-à-dire, chez Abimélec, Roi de Gérare dans la Paleſtine, & on voit que depuis l'établiſſement de la puiſſance abſolue, il n'y a plus de barriere contre elle, ni d'hoſpitalité qui ne ſoit trompeuſe, ni de rempart aſſûré pour la pudeur, ni enfin de ſûreté pour la vie des hommes.

Gen. XII. 11, 12, & ſeq.

Ibid. XX. 11, 12.

Avouons donc de bonne foi qu'il n'y a point de tentation égale à celle de la puiſſance; ni rien de plus difficile que de ſe refuſer quelque choſe, quand les hommes vous accordent tout, & qu'ils ne ſongent qu'à prévenir, ou même à exciter vos déſirs.

II. PROPOSITION. *Quels remédes on peut apporter aux inconvéniens propoſés.*

Il y en a, qui touchés de ces inconvéniens, cherchent des barrieres à la Puiſſance royale. Ce qu'ils propoſent comme utile, non-ſeulement aux Peuples, mais encore aux Rois, dont l'Empire eſt plus durable quand il eſt réglé.

Digitized by Google

Je ne dois point entrer ici, ni dans ces reſtrictions, ni dans les diverſes conſtitutions des Empires & des Monarchies. Ce ſeroit m'éloigner de mon deſſein. Je remarquerai ſeulement ici: Premiérement, que Dieu qui ſçavoit ces abus de la ſouveraine Puiſſance, n'a pas laiſſé de l'établir en la perſonne de Saül, quoiqu'il ſçût qu'il en devoit abuſer autant qu'aucun Roi. Secondement, que ſi ces inconvéniens devoient contraindre le Gouvernement, juſqu'au point que l'on veut imaginer, il faudroit ôter juſqu'aux Juges choiſis tous les ans par le Peuple; puiſque la ſeule hiſtoire de Suzanne ſuffit pour montrer l'abus qu'ils ont fait de leur autorité.

Sans donc ſe donner un vain tourment à chercher dans la vie humaine des ſecours qui n'ayent pas d'inconvénient; & ſans examiner ceux que les hommes ont inventés dans les établiſſemens des Gouvernemens divers, il faut aller à des remédes plus généraux, & à ceux que Dieu lui-même a ordonnés aux Rois, contre la tentation de la puiſſance, dont la ſource eſt dans ce principe.

III. PROPOSITION. *Tout Empire doit être regardé ſous un autre Empire ſupérieur, & inévitable, qui eſt l'Empire de Dieu.*

» Ecoutez-moi, Rois, & entendez: Juges de la terre, apprenez *Sap. VI. 2,*
» votre devoir: prêtez l'oreille, vous qui contenez la multitude, & *3, 4, & ſeq.*
» qui vous plaiſez à vous voir environnés des troupes des Peuples.
» C'eſt le Seigneur qui vous a donné la puiſſance, & toute votre for-
» ce vient du Très-Haut, qui examinera vos œuvres, & ſondera vos
» penſées, parce qu'étant les Miniſtres de ſon Royaume, vous n'a-
» vez pas jugé droitement, & vous n'avez pas gardé la Loi de la
» Juſtice, & vous n'avez pas marché ſelon la volonté de Dieu. Il
» vous apparoîtra tout d'un coup, d'une maniere terrible: & ceux
» qui commandent ſeront jugés, par un jugement très-rigoureux &
» très-dur. Car les petits ſeront traités avec douceur; mais les puiſ-
» ſans ſeront puiſſamment tourmentés. Dieu ne fait point d'accep-
» tion de perſonne, ni il ne craint la grandeur de qui que ce ſoit:
» parce qu'il a fait le petit, comme le grand, & il a un ſoin égal des
» uns & des autres, les plus forts auront à porter un tourment plus
» fort. »

Il ne faut ni réflexion, ni commentaire. Les Rois, comme Miniſtres de Dieu qui en exercent l'Empire, ſont avec raiſon menacés pour une infidélité particuliere, d'une juſtice plus rigoureuſe, & de ſupplices plus exquis. Et celui-là eſt bien endormi, qui ne ſe réveille pas à ce tonnerre.

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. X.

IV. PROPOSITION. *Les Princes ne doivent jamais perdre de vûe la mort, où l'on voit l'empreinte de l'Empire inévitable de Dieu.*

Sap. VII. 1, 2, 3, 4, 5, 6. » Je suis un homme mortel comme les autres. (C'est ainsi que la » Sagesse éternelle fait parler Salomon.) Je suis fils de ce premier » homme, qui a été formé de terre, & j'ai été fait chair, (c'est-à- » dire l'infirmité même,) dans le ventre de ma mere, qui m'a porté » dix mois. J'ai été composé de sang, sorti d'une race humaine parmi » le trouble des sens, dans une espéce de sommeil. (Ma conception » n'a rien que de foible.) Ma naissance m'a jetté, & comme exposé » sur la terre : j'ai respiré le même air que tous les autres mortels, & » comme eux, j'ai commencé ma vie en pleurant : on m'a nourri » dans des langes avec de grands soins. Les Rois n'ont point un au- » tre commencement : tous les hommes ont entré dans la vie de la » même maniere, & ils la finissent aussi par un même sort. »

C'est la Loi établie de Dieu pour tous les mortels : il sçait égaler par-là toutes les conditions. La mortalité qui se fait sentir dans le commencement & dans la fin, confond le Prince & le Sujet, & la fragile distinction qui est entre deux, est trop superficielle & trop passagère, pour mériter d'être comptée.

V. PROPOSITION. *Dieu fait des exemples sur la terre : il punit par miséricorde.*

II. Reg. XII. 7, 8, & seq. Le Prophéte Nathan dit à David : » Vous êtes cet homme cou- » pable dont vous venez de prononcer la condamnation, [dans la » parabole de la brebis.] Et voici ce que dit le Seigneur : Je vous » ai fait Roi sur mon Peuple d'Israël : je vous ai donné la Maison de » votre Seigneur avec tous ses biens, pourquoi donc avez-vous mé- » prisé la parole du Seigneur, pour faire mal à ses yeux, en répan- » dant le sang d'Urie, en lui ôtant sa femme, & le tuant par l'épée » des enfans d'Ammon ? Pour cela l'épée ne se retirera point à ja- » mais de votre Maison, parce que vous m'avez méprisé. Et voici » ce que dit le Seigneur : Je susciterai le mal dans votre Maison, vos » femmes vous seront enlevées à vos yeux, vous les verrez entre » les mains de celui qui vous touchera de plus près (de votre pro- » pre fils) aux yeux du Soleil. Car vous l'avez fait en secret ; mais » moi j'accomplirai cette parole à la vûe de tout Israël, & à la vûe *Ibid. 14.* » du Soleil. Et parce que vous avez fait blasphémer le nom du » Seigneur par ses ennemis, l'enfant (qui vous est si cher) mourra » de mort. »

Digitized by Google

Tout s'accomplit de point en point. Abſalon fit éprouver à David tous les maux & tous les affronts que le Prophéte avoit prédit. David juſques-là toujours triomphant & les délices de ſon Peuple, fut contraint de prendre la fuite à pied avec tous les ſiens devant ſon fils rebelle; & pourſuivi dans ſa fuite à coup de pierres, il ſe vit réduit à ſouffrir les outrages de ſes ennemis, & ce qu'il y a de plus déplorable, à avoir beſoin de la pitié de ſes ſerviteurs. Le glaive vengeur le pourſuivit. Jetté de guerre civile en guerre civile, il ne ſe put rétablir que par des victoires ſanglantes, qui lui coûterent le ſang le plus cher. *II. Reg. XV. XVI. XVIII. XX.*

Voilà l'exemple que Dieu fit d'un Roi, qui étoit ſelon ſon cœur, & dont il vouloit rétablir la gloire par la pénitence.

VI. PROPOSITION. *Exemples des châtimens rigoureux. Saül, premier exemple.*

„Qui voulez-vous que j'évoque d'entre les morts, „ diſoit l'enchantereſſe, que Saül conſultoit à la veille d'une bataille. „ Evoquez-moi Samuel, répondit ce Prince. Qui voyez-vous? Je vois „ comme des Dieux, [quelque choſe d'auguſte & de divin] qui s'éléve de la terre, [& qui ſort du creux d'un tombeau.] Quelle en „eſt la forme? Un vieillard s'éléve enveloppé d'un manteau. Saül „ reconnut Samuel à cet habit, & ſe proſterna en terre. „ Soit que ce fût Samuel lui-même, Dieu le permettant ainſi pour confondre Saül par ſes propres déſirs, ou ſeulement ſa figure. Et Samuel lui dit: „ Pourquoi me troublez-vous dans le repos de la ſépulture? Et que „ ſert de m'interroger, puiſque le Seigneur vous a rejetté de devant „ ſa face, par votre déſobéiſſance? Dieu livrera Iſraël aux Philiſtins. „ Demain vous & vos enfans ſerez avec moi (parmi les morts,) & „ les Philiſtins tailleront en piéces l'armée d'Iſraël.„ *I. Reg. XXVIII. 11. & ſeq. Ibid. 15, 16, & ſeq.*

A cette courte & terrible ſentence le cœur de Saül fut épouvanté. Le lendemain les Philiſtins firent un horrible carnage de toute l'armée, comme il avoit été dit: Jonathas & les enfans de Saül qui y combattoient à ſes côtés y périrent. Ce Roi auſſi malheureux qu'impie, ſe tua lui-même de déſeſpoir, pour ne point tomber entre les mains de ſes ennemis, & paſſa ainſi de la mort temporelle à l'éternelle. *I. Reg. XXXI. 1, 2, 3, 4.*

VII. PROPOSITION. *Second exemple. Baltaſar, Roi de Babylone.*

Baltaſar fit un grand feſtin, „ & déja échauffé par le vin, il fit apporter les vaſes d'or & d'argent, que ſon Pere Nabuchodonoſor *Dan. V. 2, 3, & ſeq.*

Digitized by Google

» avoit enlevés du Temple de Jéruſalem. (Comme ſi le vin y eût été meilleur, & que la profanation y ajoûtât un nouveau goût.) » Le Roi donc, ſes femmes, ſes maîtreſſes, & les Grands de ſa Cour » buvoient de ce vin, & louoient leurs Dieux d'or & d'argent, d'airain & de fer, de bois & de pierre, quand tout d'un coup il parut » vis-à-vis d'un chandelier deux doigts (en l'air) comme d'une main » humaine, qui écrivoient ſur la muraille de la ſalle du banquet. A » ce ſpectacle de la main qui écrivoit, le viſage du Roi changea, » & ſes penſées ſe troubloient, ſes reins furent ſéparés, ſes genoux » branlerent, & ſe briſoient l'un contre l'autre. Il fit un grand cri: » toute la Cour fut effrayée, on appella les devins (ſelon la coutume.»)

Mais tous ces devins ne purent lire cette écriture; on fit venir Daniel, comme un homme qui avoit l'eſprit des Dieux, & ce fidéle
Dan. V. 18. interpréte fit cette réponſe: » O Roi! le Très-Haut avoit élevé » Nabuchodonoſor votre Pere, il fit en ſon tems tout ce qu'il voulut ſur la terre; quand ſon cœur s'enfla, & que ſon eſprit s'enorgueillit, il fut frappé, & ſa gloire fut éteinte; la raiſon lui fut ôtée, » & dépoſé de ſon Thrône, il ſe vit rangé parmi les bêtes, broutant l'herbe comme un bœuf, & battu par les eaux du Ciel, juſqu'à ce qu'il eût connu que le Très-Haut donnoit les Royaumes » à qui il vouloit. Vous donc, ô Roi Baltaſar, ſon fils, qui ſçavez » toutes ces choſes, vous n'en avez point profité, & ne vous êtes » point humilié devant le Seigneur; mais vous avez profané les » vaiſſeaux ſacrés de ſon Temple, & avez loué vos Dieux de bois » & de métal. C'eſt pour cela que le doigt de la main (qui a paru en » l'air,) vous eſt envoyé, & en voici l'écriture: *Mane*, le Seigneur » a compté les années de votre regne, & en a marqué la fin. *Thecel.* » Vous avez été mis dans la balance, & on ne vous a pas trouvé du » poids qu'il falloit. *Pharez.* Votre Royaume a été diviſé, & a été » donné aux Médes & aux Perſes.»

Ibid. 30, 31. » En cette nuit Baltaſar fut tué, & Darius le Méde fut mis ſur ſon » Thrône.»

VIII. PROPOSITION. *Troiſiéme exemple: Antiochus (ſurnommé l'Illuſtre,) Roi de Syrie.*

I. Mach. VI. 1, 2, & ſeq. » Antiochus marchoit dans les Provinces ſupérieures de la grande » Aſie, & il apprit les richeſſes d'Elymaïde, Ville de Perſe, & de » ſon Temple, où Alexandre, fils de Philippe, Roi de Macédoine, » qui avoit commencé l'Empire des Grecs, avoit dépoſé les riches » dépouilles

Digitized by Google

„ dépouilles de tant de Royaumes vaincus ; & il s'approcha de la „ Ville qu'il vouloit ſurprendre ; mais l'entrepriſe fut découverte, „ & battu par ſes ennemis, il revenoit en fuite avec honte. „

„ Plongé dans une profonde triſteſſe, il apprit auprès d'Ecbatanes, „ l'une des capitales de ſon royaume, la défaite de ſes Généraux „ (Nicanor & Lyſias,) qu'il avoit laiſſés en Judée pour la ſubjuguer ; „ & emporté de colère, il crut pouvoir réparer ſur les Juifs l'oppro- „ bre où l'avoient jetté ceux qui l'avoient contraint à prendre la fui- „ te, menaçant Jéruſalem dans ſon orgueil, de n'en faire plus qu'un „ ſépulchre de ſes Citoyens. » *II. Mach. IX. 1, 2, & ſeq.*

Pendant qu'il ne reſpiroit que feu & ſang contre les Juifs, pourſuivi par la vengeance divine, il précipitoit le cours de ſes chariots, & reçut en verſant de rudes coups : les nouvelles qui lui venoient coup ſur coup du mauvais ſuccès de ſes deſſeins en Judée, l'effrayerent & le mirent en trouble. Dans l'excès de la mélancolie où l'avoient jetté ſes eſpérances trompées, il tomba malade, ſa triſteſſe ſe renouvelloit dans une longue langueur, & il ſe ſentoit défaillir ; au milieu de ſes diſcours menaçans, Dieu le frappa d'une plaie cachée, qui lui cauſa d'inſupportables tourmens, „ ce qui étoit le juſte ſupplice de *Ibid. 6, 8.* „ ceux qu'il avoit inventés contre les autres ; celui qui croyoit pou- „ voir commander aux flots de la mer, & ſe croyoit au-deſſus des „ aſtres, porté ſur un brancart, rendoit témoignage de la puiſſance „ de Dieu, dont le bras l'atterroit ; il ſortoit des vers de ſon corps, „ l'armée n'en pouvoit ſouffrir la puanteur, qui lui devint inſuppora- „ ble à lui-même. „

Alors il appella ſes ſerviteurs les plus affidés, & leur dit : „ Je ne *I. Mach. VI. 10, 11, 12.* „ connois plus le ſommeil, je ſuis abyſmé dans la triſteſſe, moi dont „ les joies étoient ſi emportées ; le ſouvenir des maux que j'ai faits „ ſans raiſon dans Jéruſalem, & le pillage injuſte de tant de richeſ- „ ſes, ne me laiſſent pas de repos, & je meurs ſans conſolation dans „ une terre éloignée. „

Alors il commença à ſe réveiller comme d'un profond aſſoupiſſement, & dans le continuel accroiſſement de ſes maux, rentrant enfin en lui-même : „ Il eſt juſte, s'écria-t-il, d'être ſoumis à Dieu, *II. Mach. IX. 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17.* „ & qu'un mortel ne s'égale pas à ſa puiſſance, il imploroit la miſé- „ ricorde qui lui étoit refuſée ; il proteſtoit d'affranchir Jéruſalem „ qui avoit été l'objet de ſa haine ; il promettoit d'égaler aux Athé- „ niens les Juifs, qu'auparavant il vouloit donner en proie, grands „ & petits, aux oiſeaux, & aux bêtes raviſſantes ; il ne parloit que des „ beaux préſens qu'il deſtinoit au Temple ſaint, & promettoit de

Digitized by Google

„ſe faire Juif, & d'aller de Ville en Ville publier la gloire & la puiſ-„ſance de Dieu,„ mais il ne reçut point la miſéricorde qu'il vouloit acheter, & non fléchir; ni aucun fruit d'une converſion, que Dieu qui lit dans les cœurs, connoiſſoit trompeuſe & forcée.

II. Mach. IX. 28. „Ainſi mourut d'une mort miſérable, ſur des montagnes éloi-„gnées, cet homicide, & ce blaſphémateur, ainſi reçut-il le traite-„ment qu'il avoit fait à tant d'autres.„

C'eſt aſſez d'avoir rapporté ces triſtes exemples, & nous nous tairons du nombre infini qui reſte.

IX. PROPOSITION. *Le Prince doit reſpecter le genre-humain, & révérer le jugement de la poſtérité.*

Pendant que le Prince ſe voit le plus grand objet ſur la terre des regards du genre-humain, il en doit révérer l'attention, & conſidérer dans chacun des hommes qui le regardent, un témoin inévitable de ſes actions & de ſa conduite.

Sur-tout il doit reſpecter le jugement de la poſtérité, qui rend des arrêts ſuprêmes ſur la conduite des Rois. Le nom de Jéroboam marchera éternellement avec cette note infamante: „Jéroboam qui *IV. Reg. XIV. 24. XV. 9.* „pécha, & fit pécher Iſraël.„

Les louanges de David iront toujours avec cette reſtriction: ex-*III. Reg. XV. 5.* „cepté l'affaire d'Urie Héthéen.„ Encore pour David, ſa gloire eſt réparée par ſa pénitence; mais celle de Salomon n'étant point connue, il demeurera après tant d'éloges que lui donne l'Eccléſiaſtique, *Eccli. XLVII. 21, 22.* avec cette tache inhérente à ſon nom: „O Sage, tu t'es abaiſſé de-„vant les femmes, tu as mis une tache dans ta gloire! Tu as prophané „ton ſang, & ta folie a donné lieu au partage de ton Royaume, „rien n'a effacé cette tache.„

Et ſi l'on veut prendre l'Eccléſiaſte comme un ouvrage de la pé-*Eccl. VII. 26, 27.* nitence de Salomon, profitons-y du moins de cet aveu: „J'ai par-„couru dans mon eſprit toutes les occupations de la vie humaine, „l'impiété de l'inſenſé, & l'erreur des imprudens, & le fruit de mes „expériences a été de reconnoître que la femme étoit plus amère „que la mort.„

X. PROPOSITION. *Le Prince doit reſpecter les remords futurs de ſa conſcience.*

Combien de fois le cœur percé de componction, David a-t-il dit en lui-même? Urie étoit connu comme un des forts d'Iſraël, & des plus fidéles à ſon Roi; cependant je lui ai ôté l'honneur &

Digitized by Google

la vie : „ O Seigneur, délivrez-moi de son sang „ (qui me persécute.) La plaie que je lui ai faite par les traits des Ammonites, pendant qu'il combattoit dans les premiers rangs pour mon service, est toujours ouverte devant mes yeux, „ & mon péché est toujours contre moi. „ Que n'eût-il pas fait pour se délivrer de ce reproche sanglant ? *Ps. L. 16. Ibid. 5.*

Que la crainte d'un semblable sentiment arrête les mains sanguinaires, & prévienne la profonde plaie que fait dans les cœurs la victoire que remportent les basses & honteuses passions.

XI. PROPOSITION. *Réflexion que doit faire un Prince pieux sur les exemples que Dieu fait des plus grands Rois.*

Qui m'a dit si j'étois rébelle à la voix de Dieu, que sa justice ne me mettroit pas au nombre de ces malheureux, qu'il fait servir d'exemples aux autres ? Dieu craint-il ma puissance ? & quel mortel en est à couvert ?

Mais peut-être que c'est seulement sur des scélérats qu'il exerce ses vengeances ? Non, il imputa à David le dénombrement du Peuple, par où ce Prince paroissoit seulement prendre trop de confiance en ses forces, & sans autre miséricorde que de lui donner l'option de son supplice, il lui ordonna de choisir entre la famine, la guerre, & la peste. Nous venons de voir Ezéchias étaler ses richesses aux Babyloniens, ce qui n'étoit après tout qu'une ostentation, & cependant le Seigneur lui dit en punition par la bouche de son Prophéte Isaïe : *IV. Reg. XX. 17, 18.* „ Je transporterai ces richesses de tant de Rois à Babylone, & les enfans qui sortiront de toi seront esclaves dans le Palais de ses Rois. „

C'est des Rois les plus pieux que Dieu exige un détachement plus entier de leur grandeur ; c'est sur eux qu'il venge le plus durement, la confiance qu'ils mettent dans leur pouvoir, & l'attachement qu'ils ont à leurs richesses ; que ne fera-t-il donc pas dans la nouvelle Alliance, après l'exemple & la doctrine du Fils de Dieu, descendu du Ciel, pour anéantir toutes les grandeurs humaines ?

XII. PROPOSITION. *Réflexion particuliere à l'état du Christianisme.*

Il faut ici se souvenir que le fondement de toute la doctrine chrétienne, & la premiere béatitude que Jesus-Christ propose à l'homme, est établie dans ces paroles : „ Bienheureux les pauvres „ d'esprit, parce qu'à eux appartient le Royaume des Cieux. „ Expressément il ne dit pas : Bienheureux les pauvres, en effet, comme *Matth. VI. 3.*

Politique, &c. Liv. X.

si l'on ne pouvoit être sauvé dans les grandes fortunes. Mais il dit : » Bienheureux les Pauvres d'esprit, » c'est-à-dire, bienheureux ceux qui sçavent se détacher de leurs richesses, s'en dépouiller devant Dieu par une véritable humilité ; le Royaume du Ciel est à ce prix, & sans ce dépouillement intérieur, les Rois de la terre n'auront pas de part au véritable Royaume, qui sans doute est celui des Cieux.

Luc. I. 48. Rien ne convenoit davantage à Jesus-Christ, que de commencer par cette sentence le premier Sermon, où il vouloit, pour ainsi parler, donner le plan de sa doctrine. Jesus-Christ, c'est un Dieu abaissé, un Roi descendu de son Thrône, qui a voulu naître pauvre, d'une mere pauvre, à qui il inspire l'amour de la pauvreté & de la bassesse, dès qu'il l'a choisie pour sa mere : » Dieu, dit-elle, » a regardé la petitesse, la bassesse de sa servante. » Ce n'est pas seulement la vertu de cette mere admirable, qu'il a choisie pour son Fils, mais encore la petitesse de son état, c'est pourquoi elle ajoûte *Ibid.* 51, 52, 53. aussi-tôt après : » Il a dissipé ceux qui s'enorgueillissent dans leur » cœur, il a dépossé les Puissans de leur Thrône, & il a élevé les » petits & les humbles ; il a rempli de biens ceux qui ont faim : (ceux » qui sont dans le besoin, dans l'indigence,) & il a renvoyé les ri- » ches les mains vuides. »

La divine mere exprime par ce peu de mots, tout le dessein de l'Evangile. Un Roi comme Jesus-Christ qui n'a rien voulu garder de la grandeur extérieure de tant de Rois, ses ancêtres, n'a pu se proposer autre chose en venant au monde, que de rabaisser les Puissances à ses yeux, & d'élever les humbles de cœur aux plus hautes places de son Royaume.

XIII. Proposition. *On expose le soin d'un Roi pieux à supprimer tous les sentimens qu'inspire la grandeur.*

Ps. CXXX. 1, *& seq.* » Seigneur, disoit David, je n'ai point enflé mon cœur, je n'ai » point élevé mes yeux, je n'ai point marché dans les hauteurs, ni » dans des choses admirables au-dessus de moi. J'ai combattu les » pensées ambitieuses, & je ne me suis point laissé posséder à l'es- » prit de grandeur & de puissance. Si je n'ai pas eu des sentimens » humbles, & que j'aie élevé mon ame : (Seigneur ne me regar- » dez pas, (semblable à un enfant qu'on a sevré de la mammelle de » sa mere ; » ainsi mon ame a été sevrée (des douceurs de la gloire humaine, pour être capable d'un aliment plus solide & plus substantiel.) » Qu'Israël, (le vrai Israël de Dieu, c'est-à-dire, le Chré-

Digitized by Google

» tien, j'espère au Seigneur maintenant, & au siécle des siécles. »
Qu'il n'ait point d'autre sentiment, ni pour le passé, ni pour l'avenir.

C'est la vie de tout Chrétien, & des Rois, ainsi que des autres; car ils doivent comme les autres être vraîment pauvres d'esprit & de cœur, &, comme disoit S. Augustin, » préférer au Royaume » où ils sont seuls, celui où ils ne craignent point d'avoir des » égaux. »

Aug. De Civit. Dei, Lib. V. c. 24.

David rempli de l'esprit du nouveau Testament, sous lequel il étoit déja par la foi, a ramassé ces grands sentimens dans un des plus petits de ses Pseaumes, & il le donne pour entretien & pour exercice aux Rois pieux.

XIV. PROPOSITION. *Tous les jours, & dès le matin le Prince doit se rendre devant Dieu attentif à tous ses devoirs.*

» Ecoutez, Seigneur, mes paroles d'une oreille favorable, enten- *Psal. V. 1, &*
» dez le cri de mon cœur; soyez attentif à ma priere, mon Roi & *seq.*
» mon Dieu. Je vous ferai ma priere, & vous m'écouterez dès le
» matin. Je me présenterai à vous dès le matin, & je considérerai
» que vous êtes un Dieu qui haïssez l'iniquité; l'homme malin n'ap-
» prochera point de vous, les méchans ne subsisteront point sous
» vos yeux; vous haïssez tout homme qui fait mal, vous perdrez
» ceux qui profèrent le mensonge; le Seigneur a en abomination
» l'homme sanguinaire & le trompeur: pour moi, j'espère en la
» multitude de vos miséricordes; j'entrerai dans votre Maison, j'a-
» dorerai dans votre saint Temple en votre crainte; amenez-moi
» dans votre justice, applaniſſez vos voies devant moi, pour me
» délivrer de ceux qui me tendent des piéges; la vérité n'est point
» en leur bouche, leur cœur est plein de fraude pour me surpren-
» dre, leur bouche est un sépulchre ouvert (pour engloutir l'inno-
» cent.) Ils adouciſſent leurs langues (par des paroles flatteuses;)
» jugez-les, Seigneur, rendez leurs desseins inutiles, repoussez-les
» selon le nombre de leurs impiétés, parce qu'ils ont irrité votre co-
» lère; mais que ceux qui espèrent en vous se réjoüiſſent, ils vous
» loueront à jamais. Vous protégerez ceux qui aiment votre nom,
» vous habiterez en eux, ils se réjoüiront en vous, béniſſez le Juste;
» vous environnerez leur tête comme d'un bouclier, selon votre
» bonne volonté. »

On voit David, un si grand Roi, dès le matin, & dans le moment où l'esprit est le plus net, & les pensées les plus dégagées, & les

Digitized by Google

POLITIQUE, &c. LIV. X.

plus pures, se mettre en la présence de Dieu, entrer dans son Temple, faire son adoration & sa priere en considérant ses devoirs, sur ce fondement immuable, que Dieu est un Dieu qui hait l'iniquité, ce qui oblige ce Prince à la réprimer en lui-même, & dans les autres. C'est ainsi qu'on se renouvelle tous les jours, & qu'on évite l'oubli de Dieu, qui est le plus grand de tous les maux.

XV. ET DERNIERE PROPOSITION.

Modéle de la vie d'un Prince dans son particulier, & les résolutions qu'il y doit prendre.

Ps. C. 1, & seq.

» O Seigneur! Je célébrerai par mes chants votre miséricorde & » vos Jugemens, je vous chanterai des Pseaumes, & je m'instruirai » dans la voie parfaite & sans tache, quand vous approcherez de » moi. Je marchois dans mon innocence, & dans la simplicité » de mon cœur, au milieu de ma maison; je ne mettois dans mon » esprit aucune pensée injuste, je haïssois celui qui se détournoit de » vos voies; un mauvais cœur ne m'approchoit pas, je ne connois- » sois point le mal, je ne laissois aucun repos à celui qui médisoit » en secret de son prochain; les yeux superbes, & les cœurs avares » & insatiables n'avoient point de place à ma table, (& dans ma fa- » miliarité.) Mes yeux se tournoient vers les Fidéles de la terre, » pour vivre en leur compagnie, je me servois de celui dont les » voies étoient innocentes & irreprochables; le superbe n'habitoit » point dans ma Maison, le menteur ne plaisoit pas à mes yeux. » (Mon zéle s'allumoit dès le matin contre les méchans & les im- » pies,) je les faisois mourir dès le matin, (je méditois leur perte,) » afin de les exterminer tous de la Cité du Seigneur. »

C'est ainsi que parloit David, en Roi zélé pour la Religion & pour la Justice, & il apprenoit aux Rois par son exemple, quels Conseillers, quels Ministres, quels amis, & quels ennemis ils doivent avoir. Quel spectacle de voir le plus doux & le plus clément de tous les Princes, dès le matin au milieu du carnage spirituel des ennemis de Dieu, quand il les voyoit scandaleux, & incorrigibles? Mais quel plaisir de considérer dans ce Pseaume admirable son innocence, sa modération, son intégrité & sa justice, ceux qu'il approche de lui, ceux qu'il en éloigne, son attention sur lui-même, & son zéle contre les méchans?

Avec toutes ces précautions, il est tombé & d'une chûte ter-

Digitized by Google

ble, tant eſt grande la foibleſſe humaine, tant eſt dangereuſe la tentation de la puiſſance. Combien plus ſont expoſés ceux qui ſont toujours hors d'eux-mêmes, & ne rentrent jamais dans leur conſcience? C'eſt donc le grand reméde à la tentation dont nous parlons, & je ne puis mieux finir cet ouvrage qu'en mettant entre les mains des Rois pieux ces beaux Pſeaumes de David.

CONCLUSION.

En quoi conſiſte le vrai bonheur des Rois.

Apprenons-le de S. Auguſtin, parlant aux Empereurs Chrétiens, & en leur perſonne à tous les Princes & à tous les Rois de la terre. C'eſt le fruit & l'abbrégé de ce diſcours.

Aug. De Civit. Dei, Lib. V. c. 24.

» Les Empereurs Chrétiens ne nous paroiſſent pas heureux pour » avoir regné long-tems, ni pour avoir laiſſé l'Empire à leurs enfans » après une mort paiſible, ni pour avoir dompté, ou les ennemis de » l'Etat, ou les rébelles; ces choſes que Dieu donne aux hommes » dans cette vie malheureuſe, (ou pour leur faire ſentir ſa libéralité, ou pour leur ſervir de conſolation dans leurs miſères,) ont été » accordées, même aux idolâtres, qui n'ont aucune part au Royaume céleſte, où les Empereurs Chrétiens ſont appellés. Ainſi, » nous ne les eſtimons pas heureux pour avoir ces choſes qui leur » ſont communes avec les ennemis de Dieu, & il leur a fait beaucoup de grace, lorſque leur inſpirant de croire en lui, il les a » empêchés de mettre leur félicité dans des biens de cette nature. » Ils ſont donc véritablement heureux, s'ils gouvernent avec juſtice » les Peuples qui leur ſont ſoumis; s'ils ne s'enorgueilliſſent point » parmi les diſcours de leurs flatteurs, & au milieu des baſſeſſes de » leurs courtiſans; ſi leur élévation ne les empêche pas de ſe ſouvenir qu'ils ſont des hommes mortels; s'ils font ſervir leur puiſſance » à étendre le culte de Dieu, & à faire révérer cette Majeſté infinie; s'ils craignent Dieu, s'ils l'aiment, s'ils l'adorent; s'ils préférent au Royaume où ils ſont les ſeuls Maîtres, celui où ils ne craignent point d'avoir des égaux; s'ils ſont lents à punir, & au contraire prompts à pardonner; s'ils exercent la vengeance publique, » non pour ſe ſatisfaire eux-mêmes, mais pour le bien de l'Etat, qui » a beſoin néceſſairement de cette ſévérité; ſi le pardon qu'ils accordent, tend à l'amendement de ceux qui font mal, & non à » l'impunité des mauvaiſes actions; ſi lorſqu'ils ſont obligés d'uſer de

Digitized by Google

» quelque rigueur, ils prennent ſoin de l'adoucir autant qu'ils peu-
» vent par des bienfaits, & par des marques de bonté; ſi leurs paſ-
» ſions ſont d'autant plus réprimées, qu'elles peuvent être plus li-
» bres; s'ils aiment mieux ſe commander à eux-mêmes & à leurs
» mauvais déſirs, qu'aux Nations les plus indomptables & les plus
» fieres; & s'ils ſont portés à faire ces choſes, non par le ſentiment
» d'une vaine gloire, mais par l'amour de la félicité éternelle, of-
» frant tous les jours à Dieu pour leurs péchés un ſacrifice agréable
» de ſaintes prieres, de compaſſion ſincère des maux que ſouffrent
» les hommes, & d'humilité profonde devant la Majeſté du Roi des
» Rois. Les Empereurs qui vivent ainſi, ſont heureux en cette vie par
» eſpérance, & ils le ſeront un jour en effet, quand la gloire que
» nous attendons ſera arrivée. »

Digitized by Google

MAXIMES ET RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

I. Occaſion & deſſein de ce Traité : nouvelle Diſſertation en faveur de la Comédie.

LE Religieux à qui on avoit attribué la lettre ou diſſertation pour la défenſe de la Comédie, a ſatisfait au Public par un déſaveu auſſi humble que ſolemnel. L'autorité Eccléſiaſtique s'eſt fait reconnoître par ſes ſoins, la vérité a été vengée, la ſaine Doctrine eſt en ſûreté, & le Public n'a beſoin que d'inſtruction ſur une matiere qu'on avoit tâché d'embrouiller par des raiſons frivoles à la vérité, & qui ne ſeroient dignes que de mépris, s'il étoit permis de mépriſer le péril des ames infirmes ; mais qui enfin ébloüiſſent les gens du monde toujours aiſés à tromper ſur ce qui les flatte. On a tâché d'éluder l'autorité des Saints Peres, à qui on a oppoſé les Scholaſtiques, & on a cherché entre les uns & les autres je ne ſçai quelles conciliations, comme ſi la Comédie étoit enfin devenue ou meilleure, ou plus favorable avec le tems. Les grands noms de ſaint Thomas & des autres Saints ont été employés en ſa faveur ; on s'eſt ſervi de la Confeſſion pour atteſter ſon innocence. C'eſt un Prêtre, c'eſt un Confeſſeur qu'on introduit pour nous aſſûrer qu'il ne connoît pas les péchés que des Docteurs trop rigoureux attribuent à la Comédie ; on affoiblit les Cenſures & l'autorité des Rituels ; & enfin, on n'oublie rien dans un petit Livre, dont la lecture eſt facile, pour donner quelque couleur à une mauvaiſe cauſe. Il n'en faut pas davantage pour tromper les ſimples, & pour flatter la foibleſſe hu-

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

maine trop penchée par elle-même au relâchement. Des perſonnes de piété & de ſçavoir qui ſont en charge dans l'Egliſe, & qui connoiſſent les diſpoſitions des gens du monde, ont jugé qu'il ſeroit bon d'oppoſer à une diſſertation qui ſe faiſoit lire par ſa briéveté, des réflexions courtes, mais pleines des grands principes de la Religion; par leur conſeil je laiſſe partir cet Ecrit pour s'aller joindre aux autres diſcours qui ont déja paru ſur ce ſujet.

II. A quoi il faut réduire cette queſtion.

Il ſemble que pour ôter la prévention que le nom de S. Thomas pourroit jetter dans les eſprits, il faudroit commencer ces réflexions par la diſcuſſion des paſſages tirés de ce grand Auteur en faveur de la Comédie. Mais avant que d'engager les Lecteurs dans cet examen, je trouve plus à propos de les mener d'abord à la vérité par un tour plus court, c'eſt-à-dire, par des principes qui ne demandent ni diſcuſſion, ni lecture. Puiſqu'on demeure d'accord, & qu'en effet, on ne peut nier que l'intention de S. Thomas & des autres Saints qui ont toléré ou permis les Comédies, s'ils l'ont fait, n'ait été de reſtreindre leur approbation ou leur tolérance à celles qui ne ſont point oppoſées aux bonnes mœurs; c'eſt à ce point qu'il faut s'attacher, & je n'en veux pas davantage pour faire tomber de ce ſeul coup la diſſertation.

III. Si la Comédie d'aujourd'hui eſt auſſi honnête que le prétend l'Auteur de la Diſſertation. *Pag.* 38, 40, *&c.*

La premiere choſe que j'y reprens, c'eſt qu'un homme qui ſe dit Prêtre ait pu avancer que la Comédie, telle qu'*elle eſt aujourd'hui*, n'a rien de contraire aux bonnes mœurs, & qu'elle eſt même ſi *épurée à l'heure qu'il eſt ſur le Théâtre François, qu'il n'y a rien que l'oreille la plus chaſte ne pût entendre.* Il faudra donc que nous paſſions pour honnêtes les impiétés & les infamies dont ſont pleines les Comédies de Moliere, ou qu'on ne veuille pas ranger parmi les piéces d'aujourd'hui, celles d'un Auteur qui a expiré, pour ainſi dire, à nos yeux, & qui remplit encore à préſent tous les théâtres des équivoques les plus groſſieres, dont on ait jamais infecté les oreilles des Chrétiens.

Qui que vous ſoyez, Prêtre ou Religieux, quoi qu'il en ſoit, Chrétien qui avez appris de S. Paul que ces infamies ne doivent pas ſeulement être nommées parmi les Fidéles, ne m'obligez pas à répéter ces diſcours honteux: ſongez ſeulement ſi vous oſerez ſoutenir à la face du Ciel, des piéces où la vertu & la piété ſont toujours ridicules, la corruption toujours excuſée & toujours plaiſante; & la pudeur toujours offenſée, ou toujours en crainte d'être violée par les derniers attentats; je veux dire par les expreſſions les plus impudentes, à qui l'on ne donne que les enveloppes les plus minces. Son-

Digitized by Google

gez encore, si vous jugez digne du nom de Chrétien & de Prêtre, de trouver honnête la corruption réduite en maximes dans les Opera de Quinault, avec toutes les fausses tendresses & toutes ces trompeuses invitations à jouir du beau tems de la jeunesse, qui retentissent par-tout dans ses poësies. Pour moi, je l'ai vû cent fois déplorer ces égaremens; mais aujourd'hui on autorise ce qui a fait la matiere de sa pénitence & de ses justes regrets, quand il a songé sérieusement à son salut: & si le Théâtre François est aussi honnête que le prétend la dissertation, il faudra encore approuver que ces sentimens, dont la nature corrompue est si dangereusement flattée, soient animés d'un chant qui ne respire que la molesse.

Si Lully a excellé dans son art, il a dû proportionner, comme il a fait, les accens de ses chanteurs & de ses chanteuses à leurs récits & à leurs vers; & ses airs tant répétés dans le monde ne servent qu'à insinuer les passions les plus décevantes, en les rendant les plus agréables & les plus vives qu'on peut par le charme d'une musique, qui ne demeure si facilement imprimée dans la mémoire, qu'à cause qu'elle prend d'abord l'oreille & le cœur.

Il ne sert de rien de répondre, qu'on n'est occupé que du chant & du spectacle, sans songer aux sens des paroles, ni aux sentimens qu'elles expriment; car c'est là précisément le danger, que pendant qu'on est enchanté par la douceur de la mélodie, ou étourdi par le merveilleux du spectacle, ces sentimens s'insinuent sans qu'on y pense, & plaisent sans être apperçus; mais il n'est pas nécessaire de donner le secours du chant & de la musique à des inclinations déja trop puissantes par elles-mêmes; & si vous dites que la seule représentation des passions agréables dans les Tragédies d'un Corneille & d'un Racine, n'est pas dangereuse à la pudeur, vous démentez ce dernier, qui occupé de sujets plus dignes de lui, renonce à sa Bérénice, que je nomme, parce qu'elle vient la premiere à mon esprit; & vous, qui vous dites Prêtre, vous le ramenez à ses premieres erreurs.

IV. S'il est vrai que la représentation de passions agréables ne les excite que par accident. *Pag.* 46, 47.

Vous dites que ces représentations des passions agréables, *& les paroles de passions dont on se sert dans la Comédie*, ne les excite qu'indirectement, *par hazard, & par accident*, comme vous parlez; *& que ce n'est pas leur nature de les exciter*; mais au contraire, il n'y a rien de plus direct, de plus essentiel, de plus naturel à ces piéces, que ce qui fait le dessein formel de ceux qui les composent, de ceux qui les récitent, & de ceux qui les écoutent. Dites-moi, que veut un Corneille dans son Cid, sinon qu'on aime Chiméne, qu'on

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

l'adore avec Rodrigue, qu'on tremble avec lui, lorſqu'il eſt dans la crainte de la perdre, & qu'avec lui on s'eſtime heureux lorſqu'il eſpère de la poſſéder? Le premier principe ſur lequel agiſſent les Poëtes Tragiques & Comiques, c'eſt qu'il faut intéreſſer le Spectateur, & ſi l'Auteur ou l'Acteur d'une Tragédie ne le ſçait pas émouvoir & le tranſporter de la paſſion qu'il veut exprimer, où tombe-t-il, ſi ce n'eſt dans le froid, dans l'ennuyeux, dans le ridicule, ſelon les régles des maîtres de l'art? *Aut dormitabo, aut ridebo*, & le reſte. Ainſi tout le deſſein d'un Poëte, toute la fin de ſon travail, c'eſt qu'on ſoit, comme ſon Héros, épris des belles perſonnes, qu'on les ſerve comme des Divinités; en un mot, qu'on leur ſacrifie tout, ſi ce n'eſt peut-être la gloire, dont l'amour eſt plus dangereux que celui de la beauté même. C'eſt donc combattre les régles & les principes des maîtres, que de dire avec la diſſertation, que le Théâtre n'excite que *par hazard & par accident* les paſſions qu'il entreprend de traiter.

Hor. de art. Poët. verſu 205.

Pag. 47. On dit, & c'eſt encore une objection de notre Auteur; *que l'Hiſtoire*, qui eſt ſi grave & ſi ſérieuſe, *ſe ſert de paroles qui excitent les paſſions*, & qu'auſſi vive à ſa maniere que la Comédie, elle veut intéreſſer ſon Lecteur dans les actions bonnes & mauvaiſes qu'elle repréſente. Quelle erreur de ne ſçavoir pas diſtinguer entre l'art de repréſenter les mauvaiſes actions pour en inſpirer de l'horreur, & celui de peindre les paſſions agréables d'une maniere qui en faſſe goûter le plaiſir! Que s'il y a des hiſtoires qui dégénérant de la dignité d'un ſi beau nom, entrent, à l'exemple de la Comédie, dans le deſſein d'émouvoir les paſſions flatteuſes; qui ne voit qu'il les faut ranger avec les Romans & les autres Livres corrupteurs de la vie humaine?

Confeſſ. 3. 2. Si le but de la Comédie n'eſt pas de flatter ces paſſions, qu'on veut appeller délicates, mais dont le fond eſt ſi groſſier: d'où vient que l'âge où elles ſont les plus violentes, eſt auſſi celui où l'on eſt touché le plus vivement de leur expreſſion? Mais pourquoi en eſt-on ſi touché, ſi ce n'eſt, dit S. Auguſtin, qu'on y voit, qu'on y ſent l'image, l'attrait, la pâture de ſes paſſions? & cela, dit le même Saint, qu'eſt-ce autre choſe qu'une déplorable maladie de notre cœur? On ſe voit ſoi-même dans ceux qui nous paroiſſent comme tranſportés par de ſemblables objets; on devient bien-tôt un Acteur ſecret dans la Tragédie; on y joue ſa propre paſſion, & la fiction au-dehors eſt froide & ſans agrément, ſi elle ne trouve au-dedans une vérité qui lui réponde. C'eſt pourquoi ces plaiſirs languiſſent

Digitized by Google

dans un âge plus avancé, dans une vie plus sérieuse; si ce n'est qu'on se transporte par un souvenir agréable dans ses jeunes ans les plus beaux de la vie humaine, à ne consulter que les sens, & qu'on en réveille l'ardeur qui n'est jamais tout-à-fait éteinte.

Si les peintures immodestes raménent naturellement à l'esprit ce qu'elles expriment, & que pour cette raison on en condamne l'usage, parce qu'on ne les goûte jamais autant qu'une main habile l'a voulu, sans entrer dans l'esprit de l'ouvrier, & sans se mettre en quelque façon dans l'état qu'il a voulu peindre; combien plus sera-t-on touché des expressions du Théâtre, où tout paroît effectif: où ce ne sont point des traits morts & des couleurs séches qui agissent, mais des personnages vivans, de vrais yeux, ou ardens, ou tendres & plongés dans la passion, de vraies larmes dans les Acteurs, qui en attirent d'aussi véritables dans ceux qui regardent: enfin de vrais mouvemens, qui mettent en feu tout le parterre & toutes les loges; & tout cela, dites-vous, n'émeut qu'indirectement, & n'excite que par accident les passions?

Dites encore que les discours qui tendent directement à allumer de telles flammes, qui excitent la jeunesse à aimer, comme si elle n'étoit pas assez insensée, qui lui font envier le sort des oiseaux & des bêtes que rien ne trouble dans leurs passions, & se plaindre de la raison & de la pudeur si importunes & si contraignantes: dites que toutes ces choses & cent autres de cette nature, dont tous les Théâtres retentissent, n'excitent les passions que par accident, pendant que tout crie qu'elles sont faites pour les exciter, & que si elles manquent leur coup, les régles de l'art sont frustrées, les Auteurs & les Acteurs travaillent en vain.

Je vous prie, que fait un Acteur, lorsqu'il veut jouer naturellement une passion, que de rappeller autant qu'il peut celles qu'il a ressenties, & que s'il étoit Chrétien, il auroit tellement noyées dans les larmes de la pénitence, qu'elles ne reviendroient jamais à son esprit, ou n'y reviendroient qu'avec horreur; au lieu que pour les exprimer il faut qu'elles lui reviennent avec tous leurs agrémens empoisonnés & toutes leurs graces trompeuses?

Mais tout cela, dira-t-on, paroît sur les Théâtres comme une foiblesse. Je le veux; mais il y paroît comme une belle, comme une noble foiblesse, comme la foiblesse des Héros & des Héroïnes; enfin comme une foiblesse si artificieusement changée en vertu, qu'on l'admire, qu'on lui applaudit sur tous les Théâtres, & qu'elle doit faire une partie si essentielle des plaisirs publics, qu'on ne peut

Digitized by Google

souffrir de spectacle où non-seulement elle ne soit, mais encore où elle ne regne & n'anime toute l'action.

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

Dites que tout cet appareil n'entretient pas directement & par soi le feu de la convoitise, ou que la convoitise n'est pas mauvaise, & qu'il n'y a rien qui répugne à l'honnêteté & aux bonnes mœurs dans le soin de l'entretenir; ou que le feu n'échauffe qu'indirectement & que pendant qu'on choisit les plus tendres expressions pour représenter la passion dont brûle un amant insensé, ce n'est que *par accident*, que l'ardeur des mauvais désirs sort du milieu de ces flammes: dites que la pudeur d'une jeune fille n'est offensée que *par accident*, par tous les discours où une personne de son sexe parle de ses combats, où elle avoue sa défaite, & l'avoue à son vainqueur même, comme elle l'appelle. Ce qu'on ne voit point dans le monde, ce que celles qui succombent à cette foiblesse y cachent avec tant de soin, une jeune fille le viendra apprendre à la Comédie. Elle le verra, non plus dans les hommes à qui le monde permet tout, mais dans une fille qu'on montre comme modeste, comme pudique, comme vertueuse; en un mot dans une Héroïne; & cet aveu dont on rougit dans le secret, est jugé digne d'être révélé au public, & d'emporter, comme une nouvelle merveille, l'applaudissement de tout le Théâtre.

V. Si la Comédie d'aujourd'hui purifie l'amour sensuel, en le faisant aboutir au mariage.

Je crois qu'il est assez démontré, que la représentation des passions agréables porte naturellement au péché, quand ce ne seroit qu'en flattant & en nourrissant de dessein prémédité la concupiscence qui en est le principe. On répond que pour prévenir le péché, le Théâtre purifie l'amour; la scéne toujours honnête dans l'état où elle paroît aujourd'hui, ôte à cette passion ce qu'elle a de grossier & d'illicite: & ce n'est après tout qu'une innocente inclination pour la beauté, qui se termine au nœud conjugal. Du moins donc, selon ces principes, il faudra bannir du milieu des Chrétiens les prostitutions dont les Comédies Italiennes ont été remplies, même de nos jours, & qu'on voit encore toutes crûes dans les piéces de Moliere: on réprouvera les discours, où ce rigoureux Censeur des grands Canons, ce grave Réformateur des mines & des expressions de nos précieuses, étale cependant au plus grand jour les avantages d'une infame tolérance dans les maris, & sollicite les femmes à de honteuses vengeances contre leurs jaloux. Il a fait voir à notre siécle le fruit qu'on peut espérer de la morale du Théâtre qui n'attaque que le ridicule du monde, en lui laissant cependant toute sa corruption. La postérité sçaura peut-être la fin de ce Poëte Comédien, qui en jouant son

Digitized by Google

Malade imaginaire, ou ſon Médecin par force, reçut la derniere atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après, & paſſa des plaiſanteries du Théâtre, parmi leſquelles il rendit preſque le dernier ſoupir, au Tribunal de celui qui dit : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez.* Ceux qui ont laiſſé ſur la terre de plus riches monumens, n'en ſont pas plus à couvert de la juſtice de Dieu; ni les beaux vers, ni les beaux chants ne ſervent de rien devant lui, & il n'épargnera pas ceux, qui en quelque maniere que ce ſoit, auront entretenu la convoitiſe. Ainſi vous n'éviterez pas ſon jugement, qui que vous ſoyez, vous qui plaidez la cauſe de la Comédie, ſous prétexte qu'elle ſe termine ordinairement par le mariage. Car encore que vous ôtiez en apparence à l'amour profane ce groſſier & cet illicite dont on auroit honte, il en eſt inſéparable ſur le Théâtre. De quelque maniere que vous vouliez qu'on le tourne & qu'on le dore; dans le fond ce ſera toujours, quoi qu'on puiſſe dire, la concupiſcence de la chair, que S. Jean défend de rendre aimable, puiſqu'il défend de l'aimer. Le groſſier que vous en ôtez feroit horreur, ſi on le montroit; & l'adreſſe de le cacher ne fait qu'y attirer les volontés d'une maniere plus délicate, & qui n'en eſt que plus périlleuſe, lorſqu'elle paroît plus épurée. Croyez-vous, en vérité, que la ſubtile contagion d'un mal dangereux demande toujours un objet groſſier, ou que la flamme ſecrette d'un cœur trop diſpoſé à aimer en quelque maniere que ce puiſſe être, ſoit corrigée ou ralentie par l'idée du mariage, que vous lui mettez devant les yeux dans vos Héros & vos Héroïnes amoureuſes? Vous vous trompez. Il ne faudroit point nous réduire à la néceſſité d'expliquer des choſes auſquelles il ſeroit bon de ne pas penſer. Mais puiſqu'on croit tout ſauver par l'honnêteté nuptiale, il faut dire qu'elle eſt inutile en cette occaſion. La paſſion ne ſaiſit que ſon propre objet : la ſenſualité eſt ſeule excitée, & s'il ne falloit que le ſaint nom du mariage pour mettre à couvert les démonſtrations de l'amour conjugal, Iſaac & Rébecca n'auroient pas caché leurs jeux innocens & les témoignages mutuels de leurs pudiques tendreſſes. C'eſt pour vous dire, que le licite, loin d'empêcher ſon contraire, le provoque; en un mot, ce qui vient par réflexion, n'éteint pas ce que l'inſtinct produit; & vous pouvez dire, à coup ſûr, de tout ce qui excite le ſenſible dans les Comédies les plus honnêtes, qu'il attaque ſecrettement la pudeur. Que ce ſoit ou de plus loin ou de plus près, il n'importe; c'eſt toujours là que l'on tend, par la pente du cœur humain à la corruption; on commence par ſe livrer aux impreſſions

Luc. VI. 25.

Digitized by Google

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

de l'amour ſenſuel ; le reméde des réflexions ou du mariage vient trop tard, déja le foible du cœur eſt attaqué, s'il n'eſt vaincu, & l'union conjugale trop grave & trop ſérieuſe pour paſſionner un Spectateur qui ne cherche que le plaiſir, n'eſt que par façon & pour la forme dans la Comédie.

Je dirai de plus, quand il s'agit de remuer le ſenſible, le licite tourne à dégoût; l'illicite devient un attrait : ſi l'Eunuque de Térence avoit commencé par une demande réguliere de ſa Pamphile, ou quel que ſoit le nom de ſon idole, le Spectateur ſeroit-il tranſporté comme l'Auteur de la Comédie le vouloit? On prendroit moins de part à la joie de ce hardi jeune homme, ſi elle n'étoit imprévûe, ineſpérée, défendue, & emportée par la force. Si l'on ne propoſe pas dans nos Comédies des violences ſemblables à celles-là, on en fait imaginer d'autres, qui ne ſont pas moins dangereuſes ; & ce ſont celles qu'on fait ſur le cœur qu'on tâche à s'arracher mutuellement, ſans ſonger ſi l'on a droit d'en diſpoſer, ni ſi on n'en pouſſe pas les déſirs trop loin. Il faut toujours que les régles de la véritable vertu ſoient mépriſées par quelque endroit, pour donner au Spectateur le plaiſir qu'il cherche. Le licite & le régulier le feroit languir s'il étoit pur; en un mot, toute Comédie, ſelon l'idée de nos jours, veut inſpirer le plaiſir d'aimer ; on en regarde les perſonnages, non pas comme gens qui épouſent, mais comme amants, & c'eſt amant qu'on veut être, ſans ſonger à ce qu'on pourra devenir après.

VI. Ce que c'eſt que les mariages du Théâtre.

Mais il y a encore une autre raiſon plus grave & plus chrétienne, qui ne permet pas d'étaler la paſſion de l'amour, même par rapport au licite ; c'eſt, comme l'a remarqué en traitant la queſtion de la Comédie, un habile homme de nos jours; c'eſt, dis-je, que le mariage préſuppoſe la concupiſcence, qui, ſelon les régles de la foi, eſt un mal auquel il faut réſiſter : contre lequel par conſéquent il faut armer le Chrétien. C'eſt un mal, dit S. Auguſtin, dont l'impureté uſe mal, dont le mariage uſe bien, & dont la virginité & la continence ſont mieux de n'uſer point du tout. Qui étale, bien que ce ſoit pour le mariage, cette impreſſion de beauté ſenſible qui force à aimer; & qui tâche à la rendre agréable, veut rendre agréable la concupiſcence & la révolte des ſens. Car c'en eſt une manifeſte que de ne pouvoir, ni ne vouloir réſiſter à cet aſcendant auquel on aſſujettit dans les Comédies les ames qu'on appelle grandes. Ces doux & invincibles penchans de l'inclination, ainſi qu'on les repréſente, c'eſt ce qu'on veut faire ſentir & ce qu'on veut rendre aimable, c'eſt-à-dire, qu'on veut rendre aimable une ſervitude, qui eſt l'effet

De Nup. & Conc. l. 7. II. 21. cont. Jud. III. 21.

du

du péché, qui porte au péché; & on flatte une passion qu'on ne peut mettre sous le joug que par des combats, qui font gémir les fidéles, même au milieu des remédes. N'en disons pas davantage, les suites de cette Doctrine font frayeur: disons seulement que ces mariages, qui se rompent, ou qui se concluent dans les Comédies, sont bien éloignés de celui du jeune Tobie & de la jeune Sara: *Nous sommes*, disent-ils, *enfans des Saints, & il ne nous est pas permis de nous unir comme les Gentils.* Qu'un mariage de cette sorte, où les sens ne dominent pas, seroit froid sur nos Théâtres! Mais aussi que les mariages des Théâtres sont sensuels, & qu'ils paroissent scandaleux aux vrais Chrétiens! Ce qu'on y veut, c'en est le mal: ce qu'on y appelle les belles passions, sont la honte de la nature raisonnable: l'empire d'une fragile & fausse beauté, & cette tyrannie qu'on y étale sous les plus belles couleurs, flatte la vanité d'un sexe, dégrade la dignité de l'autre, & asservit l'un & l'autre au regne des sens.

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

Tob. VIII. 5.

L'endroit le plus dangereux de la dissertation est celui où l'Auteur tâche de prouver l'innocence du Théâtre par l'expérience. *Il y a*, dit-il, *trois moyens aisés de sçavoir ce qui se passe dans la Comédie, & je vous avoue que je me suis servi de tous les trois. Le premier est de s'en informer des personnes de poids & de probité, lesquelles avec l'horreur qu'elles ont du péché, ne laissent pas d'assister à ces sortes de Spectacles. Le second moyen est encore plus sûr; c'est de juger par les Confessions des Fidéles du mauvais effet que produisent les Comédies dans leur cœur: car il n'est point de plus grande accusation que celle qui vient de la bouche même du coupable. Le troisiéme enfin est la lecture des Comédies qui ne nous est pas défendue, comme en pourroit être la représentation: & je proteste que par aucun de ces chefs, je n'ai pu trouver dans la Comédie la moindre apparence des excès que les SS. Peres y condamnent avec tant de raison.* Voici un homme qui nous appelle à l'expérience, & non-seulement à la sienne, mais à celle des plus gens de bien & de presque tout le Public. *Mille gens*, dit-il, *d'une éminente vertu & d'une conscience fort délicate, pour ne pas dire scrupuleuse, ont été obligés de m'avouer qu'à l'heure qu'il est, la Comédie est si épurée sur le Théâtre François, qu'il n'y a rien que l'oreille la plus chaste ne pût entendre.*

VII. Paroles de l'Auteur, & l'avantage qu'il tire des Confessions. *Pag.* 38.

De cette sorte, si nous l'en croyons, la Confession même, où tous les péchés se découvrent, n'en découvre point dans les Théâtres; & il assûre avec une confiance qui fait trembler, *qu'il n'a jamais pu entrevoir cette prétendue malignité de la Comédie, ni les crimes dont on veut qu'elle soit la source.* Apparemment il ne songe pas à ceux des Chanteuses, des Comédiennes, & de leurs Amans, ni au précepte

VIII. Crimes publics & cachés dans la Comédie. Dispositions dangereuses & imperceptibles.

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

du Sage, où il eſt preſcrit d'éviter *les femmes dont la parure porte à la licence :* ornatu meretricio : *qui ſont préparées à perdre les ames*, ou, comme traduiſent les Septante, *qui enlévent les cœurs des jeunes gens, qui les engagent par les douceurs de leurs lévres :* par leurs entretiens, par leurs chants, par leurs récits : ils ſe jettent d'eux-mêmes dans leurs lacets, *comme un oiſeau dans les filets qu'on lui tend.* N'eſt-ce rien que d'armer des Chrétiennes contre les ames foibles, de leur donner de ces *fléches qui percent les cœurs*, de les immoler à l'incontinence publique d'une maniere plus dangereuſe qu'on ne feroit dans les lieux qu'on n'oſe nommer ? Quelle mere, je ne dis pas Chrétienne, mais tant ſoit peu honnête, n'aimeroit pas mieux voir ſa fille dans le tombeau que ſur le Théâtre ? Quoi l'a-t-elle élevée ſi tendrement & avec tant de précaution pour cet opprobre ? L'a-t-elle tenue nuit & jour, pour ainſi parler, ſous ſes aîles, avec tant de ſoin, pour la livrer au Public & en faire un écueil de la jeuneſſe ? Qui ne regarde pas ces malheureuſes Chrétiennes, ſi elles ſont encore dans une profeſſion ſi contraire aux vœux de leur baptême : qui dis-je, ne les regarde pas comme des eſclaves expoſées, en qui la pudeur eſt éteinte ? quand ce ne ſeroit que par tant de regards qu'elles attirent, elles que leur ſexe avoit conſacrées à la modeſtie ; dont l'infirmité naturelle demandoit la ſûre retraite d'une maiſon bien réglée : & voilà qu'elles s'étalent elles-mêmes en plein Théâtre avec tout l'attirail de la vanité, comme *ces Sirènes*, dont parle Iſaïe, qui font leur demeure *dans les Temples de la volupté* ; dont les regards ſont mortels, & qui reçoivent de tous côtés par les applaudiſſemens qu'on leur renvoie, le poiſon qu'elles répandent par leur chant. Mais n'eſt-ce rien aux Spectateurs de payer leur luxe, d'entretenir leur corruption, de leur expoſer leur cœur en proie, & d'aller apprendre d'elles tout ce qu'il ne faudroit jamais ſçavoir ? S'il n'y a rien là que d'honnête, rien qu'il faille porter à la Confeſſion, hélas quel aveuglement faut-il qu'il y ait parmi les Chrétiens ! & falloit-il prendre le nom de Prêtre pour achever d'ôter aux fidéles le peu de componction, qui reſte encore dans le monde pour tant de déſordres ? Vous ne trouvez pas, dites-vous, par les Confeſſions, que les riches qui vont à la Comédie ſoient plus ſujets aux grands crimes que les pauvres qui n'y vont pas. Vous n'avez encore qu'à dire, que le luxe, que la molleſſe, que l'oiſiveté, que les exceſſives délicateſſes de la table, & la curieuſe recherche du plaiſir en toutes choſes ne font aucun mal aux riches, parce que les pauvres dont l'état eſt éloigné de tous ces attraits, ne ſont pas moins cor-

tibles : la concupiſcence répandue dans tous les ſens.

Pag. 40.

Prov. VII. 10, 21, 23, 25.

Iſ. XIII. 22.

Pag. 401.

Digitized by Google

rompus par l'amour des voluptés. Ne sentez-vous pas qu'il y a des choses, qui sans avoir des effets marqués, mettent dans les ames de secrettes dispositions très-mauvaises, quoique leur malignité ne se déclare pas toujours d'abord? Tout ce qui nourrit les passions est de ce genre : on n'y trouveroit que trop de matiere à la Confession, si on cherchoit en soi-même les causes du mal. Qui sçauroit connoître ce que c'est en l'homme qu'un certain fonds de joie sensuelle, & je ne sçai quelle disposition inquiette & vague au plaisir des sens, qui ne tend à rien, & qui tend à tout, connoîtroit la source secrette des plus grands péchés. C'est ce que sentoit S. Augustin au commencement de sa jeunesse emportée, lorsqu'il disoit : *Je n'aimois pas encore, mais j'aimois à aimer* : il cherchoit, continue-t-il, quelque piége, où il prît, & où il fût pris : & il trouvoit ennuyeuse & insupportable une vie où il n'y eût point de ces lacets : *viam sine muscipulâ.* Tout en est semé dans le monde : il fut pris selon son souhait, & c'est alors qu'il fut enivré du plaisir de la Comédie, où il trouvoit *l'image de ses miseres, l'amorce & la nourriture de son feu.* Son exemple & sa Doctrine nous apprennent à quoi est propre la Comédie : combien elle sert à entretenir ces secrettes dispositions du cœur humain, soit qu'il ait déja enfanté l'amour sensuel, soit que ce mauvais fruit ne soit pas encore éclos.

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

Conf. III. 1.

Ibid. 2.

S. Jacques nous a expliqué ces deux états de notre cœur par ces paroles : *Chacun de nous est tenté par sa concupiscence, qui l'emporte & qui l'attire : ensuite quand la concupiscence a conçu, elle enfante le péché ; & quand le péché est consommé, il produit la mort.* Cet Apôtre distingue ici la conception d'avec l'enfantement du péché ; il distingue la disposition au péché d'avec le péché entiérement formé par un plein consentement de la volonté : c'est dans ce dernier état qu'*il engendre la mort*, selon S. Jacques, & qu'il devient tout-à-fait mortel. Mais de là il ne s'ensuit pas que les commencemens soient innocens : pour peu qu'on adhère à ces premieres complaisances des sens émus, on commence à ouvrir son cœur à la créature : pour peu qu'on les flatte par d'agréables représentations, on aide le mal à éclorre ; & un sage Confesseur qui sçauroit alors faire sentir à un Chrétien la premiere plaie de son cœur & les suites d'un péril qu'il aime, préviendroit de grands malheurs.

Jacq. 1. 14. 15.

Selon la Doctrine de S. Augustin, cette malignité de la concupiscence se répand dans l'homme tout entier. Elle court, pour ainsi parler, dans toutes les veines, & pénétre jusqu'à la moëlle des os. C'est une racine envenimée, qui étend ses branches par tous les sens :

Cont. Jul. IV. 14. Conf. X. 31, & seq.

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

l'ouïe, les yeux, & tout ce qui eſt capable de plaiſir en reſſent l'effet : les ſens ſe prêtent la main mutuellement : le plaiſir de l'un attire & fomente celui de l'autre, & il ſe fait de leur union un enchaînement, qui nous entraîne dans l'abyſme du mal. Il faut, dit S. Auguſtin, diſtinguer dans l'opération de nos ſens la néceſſité, l'utilité, la vivacité du ſentiment, & enfin l'attachement au plaiſir ſenſible : *libido ſentiendi.* De ces quatre qualités des ſens, les trois premieres ſont l'ouvrage du Créateur : la néceſſité du ſentiment ſe fait remarquer dans les objets qui frappent nos ſens à chaque moment : on en éprouve l'utilité, dit S. Auguſtin, particuliérement dans le goût qui facilite le choix des alimens & en prépare la digeſtion : la vivacité des ſens eſt la même choſe que la promptitude de leur action & la ſubtilité de leurs organes. Ces trois qualités ont Dieu pour Auteur : mais c'eſt au milieu de cet ouvrage de Dieu, que l'attache forcée au plaiſir ſenſible & ſon attrait indomtable, c'eſt-à-dire, la concupiſcence introduite par le péché, établit ſon ſiége. C'eſt celle-là, dit S. Auguſtin, qui eſt l'ennemie de la ſageſſe, la ſource de la corruption, la mort des vertus : les cinq ſens ſont cinq ouvertures par où elle prend ſon cours ſur les objets, & par où elle en reçoit les impreſſions : mais ce Pere a démontré qu'elle eſt la même par-tout, parce que c'eſt par-tout le même attrait du plaiſir, la même indocilité des ſens, la même captivité & la même attache du cœur aux objets ſenſibles. Par quelque endroit que vous la frappiez, tout s'en reſſent. Le ſpectacle ſaiſit les yeux, les tendres diſcours, les chants paſſionnés pénétrent le cœur par les oreilles. Quelquefois la corruption vient à grands flots : quelquefois elle s'inſinue comme goutte à goutte : à la fin on n'en eſt pas moins ſubmergé. On a le mal dans le ſang & dans les entrailles, avant qu'il éclate par la fiévre. En s'affoibliſſant peu à peu, on ſe met en un danger évident de tomber avant qu'on tombe, & ce grand affoibliſſement eſt déja un commencement de chûte.

Si l'on ne connoît de maux aux hommes que ceux qu'ils ſentent & qu'ils confeſſent, on eſt trop mauvais médecin de leurs maladies. Dans les ames comme dans les corps, il y en a qu'on ne ſent pas encore, parce qu'elles ne ſont pas déclarées, & d'autres qu'on ne ſent plus, parce qu'elles ont tourné en habitude ; ou bien qu'elles ſont extrêmes & tiennent déja quelque choſe de la mort, où l'on ne ſent rien. Lorſqu'on blâme les Comédies comme dangereuſes, les gens du monde diſent tous les jours avec l'Auteur de la diſſertation, qu'ils ne ſentent point ce danger. Pouſſez-les un peu plus

Digitized by Google

avant, ils vous en diront autant des nudités, & non-seulement de celles des tableaux, mais encore de celles des personnes. Ils insultent aux Prédicateurs qui en reprennent les femmes, jusqu'à dire que les dévôts se confessent eux-mêmes par-là, & trop foibles & trop sensibles: Pour eux, disent-ils, ils ne sentent rien, & je les en crois sur leur parole. Ils n'ont garde, tout gâtés qu'ils sont, d'appercevoir qu'ils se gâtent, ni de sentir le poids de l'eau, quand ils en ont par dessus la tête: & pour parler aussi à ceux qui commencent, on ne sent le cours d'une riviere que lorsqu'on s'y oppose: si on s'y laisse entraîner, on ne sent rien, si ce n'est peut-être un mouvement assez doux d'abord, où vous êtes porté sans peine, & vous ne sentez bien le mal qu'il vous fait, que tôt après quand vous vous noyez. N'en croyons donc pas les hommes sur leurs maux, ni sur leurs dangers, que leur corruption, que l'erreur de leur imagination blessée, que leur amour-propre leur cachent.

IX. Qu'il faut craindre en assistant aux Comédies, non-seulement le mal qu'on y fait, mais encore le scandale qu'on y donne.

Pour ce qui est de ces *gens de poids & de probité*, qui selon l'Auteur de la Dissertation fréquentent les Comédies *sans scrupule*, que je crains que leur probité ne soit de celles des sages du monde, qui ne sçavent s'ils sont Chrétiens ou non, & qui s'imaginent avoir rempli tous les devoirs de la vertu, lorsqu'ils vivent en gens d'honneur, sans tromper personne, pendant qu'ils se trompent eux-mêmes en donnant tout à leurs passions & à leurs plaisirs! Ce sont de tels sages & de tels prudens à qui Jesus-Christ déclare que *les secrets de son Royaume sont cachés & qu'ils sont seulement révélés aux humbles & aux petits*, qui tremblent aux moindres discours, qui viennent flatter leurs cupidités. Mais ce sont gens, dit l'Auteur, *d'une éminente vertu*, & il les compte par milliers. Qu'il est heureux d'en trouver tant sous sa main & que la voie étroite soit si fréquentée: *Mille gens*, dit-il, *d'une éminente vertu & d'une conscience fort délicate, pour ne pas dire scrupuleuse, approuvent la Comédie & la fréquentent sans peine.* Ce sont des ames invulnérables, qui peuvent passer des jours entiers à entendre des chants & des vers passionnés & tendres, sans en être émus; & des gens d'une *si éminente vertu* n'écoutent pas ce que dit S. Paul: *Que celui qui croit être ferme, craigne de tomber:* ils ignorent que quand ils seroient si forts & tellement à toute épreuve qu'ils n'auroient rien à craindre pour eux-mêmes, ils auroient encore à craindre le scandale qu'ils donnent aux autres, selon ce que dit ce même Apôtre: *Pourquoi scandalisez-vous votre Frere infirme? Ne perdez point par votre exemple celui pour qui Jesus-Christ est mort.* Ils ne sçavent même pas ce que prononce le même S. Paul: *Que ceux qui*

Page 38. Matth. XI. 25.

Pag. 38.

I. Cor. X. 12.

Rom. XIV. 21, & 15.

Rom. I. 32.

REFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

consentent à un mal, y participent. Des ames *si délicates & si scrupuleuses* ne sont point touchées de ces régles de la conscience. Que je crains encore une fois qu'ils ne soient de ces scrupuleux *qui coulent le moucheron & qui avalent le chameau*, ou que l'Auteur ne nous fasse des vertueux à sa mode, qui croient pouvoir être ensemble au monde & à Jesus-Christ.

Matth. XXIII. 24.

X. Différence des périls qu'on cherche, & de ceux qu'on ne peut éviter.

Il compare les dangers où l'on se met dans les Comédies, à ceux qu'on ne peut éviter *qu'en fuyant*, dit-il, *dans les déserts. On ne peut*, continue-t-il, *faire un pas, lire un livre, entrer dans une Eglise, enfin vivre dans le monde, sans rencontrer mille choses capables d'exciter les passions.* Sans doute la conséquence est fort bonne, tout est plein d'inévitables dangers; donc il en faut augmenter le nombre. Toutes les créatures sont un piége & une tentation à l'homme; donc il est permis d'inventer de nouvelles tentations & de nouveaux piéges pour prendre les ames. Il y a de mauvaises conversations, qu'on ne peut, comme dit S. Paul, *éviter sans sortir du monde*: il n'y a donc point de péché de chercher volontairement de mauvaises conversations, & cet Apôtre se sera trompé en nous faisant craindre *que les mauvais entretiens ne corrompent les bonnes mœurs*? Voilà votre conséquence! Tous les objets qui se présentent à nos yeux peuvent exciter nos passions: donc on peut se préparer des objets exquis & recherchés avec soin, pour les exciter & les rendre plus agréables en les déguisant: on peut conseiller de tels périls; & les Comédies qui en sont d'autant plus remplies, qu'elles sont mieux composées & mieux jouées, ne doivent pas être mises *parmi ces mauvais entretiens, par lesquels les bonnes mœurs sont corrompues.* Dites plûtôt, qui que vous soyez: Il y a tant dans le monde d'inévitables périls; donc il ne les faut pas multiplier. Dieu nous aide dans les tentations qui nous arrivent par nécessité; mais il abandonne aisément ceux qui les recherchent par choix: *& celui qui aime le péril*, il ne dit pas, celui qui y est par nécessité, mais *celui qui l'aime* & qui le cherche, *y périra.*

Pag. 46. Sap. XIV. 4.

I. Cor. V. 10.

I. Cor. XV. 33.

Eccl. III. 27.

XI. Si on a raison d'alléguer les Loix en faveur de la Comédie.

L'Auteur, pour ne rien omettre, appelle enfin les Loix à son secours; &, dit-il, si la Comédie étoit si mauvaise, on ne la tolereroit pas, on ne la fréquenteroit pas: sans songer que S. Thomas, dont il abuse, a décidé que les Loix humaines ne sont pas tenues à réprimer tous les maux, mais seulement ceux qui attaquent directement la société. L'Eglise même, dit S. Augustin, *n'exerce la sévérité de ses Censures que sur les pécheurs, dont le nombre n'est pas grand: Severitas exercenda est in peccata paucorum*; c'est pourquoi elle condamne les Comédiens, & croit par là défendre assez la Comédie:

Page 39. 1, 2. q. 39. 3. ad 3. q. 96. 2. c. Epist. ad Anr. 22. n. 5. Ol. 64.

Digitized by Google

la décision en est précise dans les Rituels, la pratique en est constante : on prive des Sacremens & à la vie & à la mort ceux qui jouent la Comédie, s'ils ne renoncent à leur art ; on les passe à la sainte Table, comme des pécheurs publics : on les exclut des Ordres sacrés, comme des personnes infâmes : par une suite infaillible la sépulture Ecclésiastique leur est déniée. Quant à ceux qui fréquentent les Comédies, comme il y en a de plus innocens les uns que les autres, & peut-être quelques-uns qu'il faut plûtôt instruire que blâmer, ils ne sont pas répréhensibles en même dégré, & il ne faut pas fulminer également contre tous. Mais de-là il ne s'ensuit pas qu'il faille autoriser les périls publics : si les hommes ne les apperçoivent pas, c'est aux Prêtres à les instruire, & non pas à les flatter : dès le tems de S. Chrysostôme les défenseurs des Spectacles *crioient que les renverser, c'étoit détruire les Loix* : mais ce Pere sans s'en émouvoir, disoit au contraire, que l'esprit des Loix étoit contraire aux Théâtres : nous avons maintenant à leur opposer quelque chose de plus fort, puisqu'il y a tant de Decrets publics contre la Comédie, que d'autres que moi ont rapportés : si la coutume l'emporte, si l'abus prévaut, ce qu'on en pourra conclure, c'est tout au plus que la Comédie doit être rangée parmi les maux dont un célébre Historien a dit qu'on les défend toujours, & qu'on les a toujours. Mais après tout, quand les Loix civiles autoriseroient la Comédie ; quand au lieu de flétrir, comme elles ont toujours fait, les Comédiens, elles leur auroient été favorables : tout ce que nous sommes de Prêtres, nous devrions imiter l'exemple des Chrysostôme & des Augustin ; pendant que les Loix du siécle, qui ne peuvent pas déraciner tous les maux, permettoient l'usure & le divorce, ces grands hommes disoient hautement, que si le monde permettoit ces crimes, ils n'en étoient pas moins réprouvés par la Loi de l'Evangile : que l'usure qu'on appelloit légitime, parce qu'elle étoit autorisée par les Loix Romaines, ne l'étoit pas selon celles de Jesus-Christ, & que les Loix de la Cité sainte & celles du monde étoient différentes.

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

Rit. de Paris, p. 108, 114.

Hom. 38. in Matt.

Chrysost. Hom. 57. in Matt. &c. Aug. Epist. 24. ad Maced. &c.

Je ne veux pas me jetter sur les passages des Peres, ni faire ici une longue dissertation sur un si ample sujet. Je dirai seulement, que c'est les lire trop négligemment, que d'assûrer, comme fait l'Auteur, qu'ils ne blâment dans les Spectacles de leur tems, que l'idolâtrie & les scandaleuses & manifestes impudicités. C'est être trop sourd à la vérité, de ne sentir pas que leurs raisons portent plus loin. Ils blâment dans les Jeux & dans les Théâtres l'inutilité, la

XII. De l'autorité des Peres.

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

prodigieuse dissipation, le trouble, la commotion de l'esprit peu convenable à un Chrétien, dont le cœur est le sanctuaire de la paix; ils y blâment les passions excitées, la vanité, la parure, les grands ornemens qu'ils mettent au rang des pompes que nous avons abjurées par le Baptême, le désir de voir & d'être vû, la malheureuse rencontre des yeux, qui se cherchent les uns les autres, la trop grande occupation à des choses vaines, les éclats de rire, qui font oublier & la présence de Dieu & le compte qu'il lui faut rendre de ses moindres actions & de ses moindres paroles; & enfin tout le sérieux de la vie chrétienne. Dites que les Peres ne blâment pas toutes ces choses, & tout cet amas de périls que les Théâtres réunissent: dites qu'ils n'y blâment pas même les choses honnêtes, qui enveloppent le mal, & lui servent d'introducteur: dites que S. Augustin n'a pas déploré dans les Comédies ce jeu des passions & l'expression contagieuse de nos maladies, & ces larmes que nous arrache l'image de nos passions si vivement réveillées, & toute cette illusion qu'il appelle une misérable folie. Parmi ces commotions, où consiste tout le plaisir de la Comédie, qui peut élever son cœur à Dieu? qui ose lui dire qu'il est là pour l'amour de lui, & pour lui plaire? qui ne craint pas dans ces folles joies & dans ces folles douleurs, d'étouffer en soi l'esprit de priere, & d'interrompre cet exercice, qui selon la parole de Jesus-Christ, doit être perpétuel dans un Chrétien, du moins en désir & dans la préparation du cœur? On trouvera dans les Peres toutes ces raisons & beaucoup d'autres. Que si on veut pénétrer les principes de leur morale, quelle sévère condamnation n'y lira-t-on pas de l'esprit qui méne aux Spectacles, où pour ne pas raconter ici tous les autres maux qui les accompagnent, l'on ne cherche qu'à s'étourdir & à s'oublier soi-même, pour calmer la persécution de cet inexorable ennui, qui fait le fond de la vie humaine, depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu?

Conf. III. 2.

Luc. XVIII. 1.

XIII. Si l'on peut excuser les Laïques qui assistent à la Comédie, sous le prétexte des Canons qui la défendent spécialement aux Ecclésiastiques.

Il est souvent défendu aux Clercs d'assister aux Spectacles, aux pompes, aux chants, aux réjoüissances publiques, & il seroit inutile d'en ramasser les réglemens qui sont infinis. Mais pour voir si le mal qu'on y remarque est seulement pour les Ecclésiastiques, ou en général pour tout le Peuple, il faut peser les raisons qu'on y emploie. Par exemple, nous lisons ce beau Canon dans le III. Concile de Tours, d'où il a été transféré dans les Capitulaires de nos Rois: *Ab omnibus quæcumque ad aurium & oculorum pertineat illecebras undè vigor animi emolliri posse credatur, quod de aliquibus generibus musicorum aliisque nonnullis rebus sentiri potest, Dei sacerdotes abstinere*

Canon mémorable du Conc. III. de Tours.

abſtinere debent : quia per aurium oculorumque illecebras turba vitiorum ad animum ingredi ſolet. C'eſt-à-dire, *Toutes les choſes où ſe trouvent les attraits des yeux & des oreilles, par où l'on croit que la vigueur de l'ame puiſſe être amollie, comme on le peut reſſentir dans certaines ſortes de muſique & autres choſes ſemblables, doivent être évitées par les Miniſtres de Dieu, parce que par tous ces attraits des oreilles & des yeux, une multitude de vices*, turba vitiorum, *a coutume d'entrer dans l'ame.* Ce Canon ne ſuppoſe pas dans les Spectacles qu'il blâme, des diſcours ou des actions licencieuſes, ni aucune incontinence marquée, il s'attache ſeulement à ce qui accompagne naturellement *ces attraits, ces plaiſirs des yeux & des oreilles : oculorum & aurium illecebras*, qui eſt une molleſſe dans les chants, & je ne ſçai quoi pour les yeux qui affoiblit inſenſiblement la vigueur de l'ame. Il ne pouvoit mieux exprimer l'effet de ces réjouiſſances, qu'en diſant qu'elles donnent entrée *à une troupe de vices*, ce n'eſt rien, pour ainſi dire, en particulier, & s'il y falloit remarquer préciſément ce qui eſt mauvais, ſouvent on auroit peine à le faire ; c'eſt le tout qui eſt dangereux ; c'eſt qu'on y trouve d'imperceptibles inſinuations, des ſentimens foibles & vicieux, qu'on y donne un ſecret appas à cette intime diſpoſition qui ramollit l'ame, & ouvre le cœur à tout le ſenſible, on ne ſçait pas bien ce qu'on veut ; mais enfin on veut vivre de la vie des ſens : & dans un Spectacle où l'on n'eſt aſſemblé que pour le plaiſir, on eſt diſpoſé du côté des acteurs à employer tout ce qui en donne, & du côté des ſpectateurs à le recevoir. Que dira-t-on donc des Spectacles, où de propos délibéré, tout eſt mêlé de vers & de chants paſſionnés, & enfin de tout ce qui peut amollir un cœur ? Cette diſpoſition eſt mauvaiſe dans tous les hommes ; l'attention qu'on doit avoir à s'en préſerver, ne regarde pas ſeulement les Eccléſiaſtiques, & l'Egliſe inſtruit tous les Chrétiens en leurs perſonnes.

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

Conc. Tur. Can. 8. Capitul. Bal. T. 2. add. 3. cap. 71.

On dira que c'eſt pouſſer les choſes trop avant, & que, ſelon ces principes, il faudroit trop ſupprimer de ces plaiſirs & publics & particuliers qu'on nomme innocens. N'entrons point dans ces diſcuſſions qui dépendent des circonſtances particulieres ; il ſuffit d'avoir obſervé ce qu'il y a de malignité ſpéciale dans les aſſemblées, où comme on veut contenter la multitude, dont la plus grande partie eſt livrée aux ſens, on ſe propoſe toujours d'en flatter les inclinations par quelques endroits, tout le Théâtre applaudit quand on les trouve ; on ſe fait comme un point d'honneur de ſentir ce qui doit toucher, & on croiroit troubler la fête, ſi on n'étoit en-

Digitized by Google

Réflexions sur la Comédie.

chanté avec toute la compagnie. Ainſi outre les autres inconvéniens des aſſemblées de plaiſir, on s'excite & on s'autoriſe, pour ainſi dire, les uns les autres, par le concours des acclamations & des applaudiſſemens, & l'air même qu'on y reſpire eſt plus malin.

Je n'ai pas beſoin, après cela, de réfuter les conſéquences qu'on tire en faveur du Peuple, des défenſes particulieres qu'on fait aux Clercs de certaines choſes. C'eſt une illuſion ſemblable à celle de certains Docteurs qui rapportent les Canons par où l'uſure eſt défendue aux Eccléſiaſtiques, comme s'ils portoient une permiſſion au reſte des Chrétiens de l'exercer. Pour réfuter cette erreur, il n'y a qu'à conſidérer où portent les preuves dont on s'appuie dans les défenſes particulieres que l'on fait aux Clercs. On trouvera, par exemple, dans les Canons de Nicée, dans la Décrétale de ſaint Léon, dans les autres Décrets de l'Egliſe, que les paſſages de l'Ecriture, ſur laquelle on fonde la prohibition de l'uſure pour les Eccléſiaſtiques, regardent également tous les Chrétiens; il faudra donc conclure dès-là, que l'on a voulu faire une obligation ſpéciale aux Clercs de ce qui étoit d'ailleurs établi par les régles communes de l'Evangile; vous ne vous tromperez pas, en tirant dans le même cas, une conſéquence ſemblable des Canons, où les Spectacles ſont défendus à tout l'Ordre Eccléſiaſtique, & le Canon du Concile de Tours que nous avons rapporté, vous en ſera un grand exemple.

Can. XVIII. Univ. Ep. per Camp. cap. 3.

XIV. Réponſe à l'objection, qu'il faut trouver du relâchement à l'eſprit humain : que celui qu'on lui veut donner par la repréſentation des paſſions, eſt réprouvé même par les Philoſophes : beaux principes de Platon.

On dit qu'il faut bien trouver un relâchement à l'eſprit humain, & peut-être un amuſement aux Cours & au Peuple. S. Chryſoſtôme répond que ſans courir au Théâtre, nous trouverons la nature ſi riche en ſpectacles divertiſſans, & que d'ailleurs la Religion, & même notre domeſtique, ſont capables de nous fournir tant d'occupations où l'eſprit ſe peut relâcher, qu'il ne faut pas ſe tourmenter pour en chercher davantage; enfin, que le Chrétien n'a pas tant beſoin de plaiſir, qu'il lui en faille procurer de ſi fréquens, & avec un ſi grand appareil. Mais ſi notre goût corrompu ne peut plus s'accommoder des choſes ſimples, & qu'il faille réveiller les hommes gâtés par quelques objets d'un mouvement plus extraordinaire, en laiſſant à d'autres la diſcuſſion du particulier, qui n'eſt point de ce ſujet, je ne craindrai point de prononcer, qu'en tout cas il faudroit trouver des relâchemens plus modeſtes, des divertiſſemens moins emportés; pour ceux-ci, ſans parler des Peres, il ne faut, pour les bien connoître, conſulter que les Philoſophes, *Nous ne recevons*, dit Platon, *ni la Tragédie, ni la Comédie dans*

Homil. 38. in Matth.

De Rep. lib. 3.

Digitized by Google

notre Ville. L'art même qui formoit un Comédien à faire tant de différens perſonnages, lui paroiſſoit introduire dans la vie humaine un caractère de légéreté indigne d'un homme, & directement oppoſé à la ſimplicité des mœurs. Quand il venoit à conſidérer que ces perſonnages qu'on repréſentoit ſur les Théâtres étoient la plûpart ou bas, ou même vicieux, il y trouvoit encore plus de mal & plus de péril pour les Comédiens, & il craignoit que *l'imitation ne les amenât inſenſiblement à la choſe même.* C'étoit ſaper le Théâtre par le fondement, & lui ôter juſqu'aux Acteurs, loin de lui laiſſer des ſpectateurs oiſifs. La raiſon de ce Philoſophe étoit qu'en contrefaiſant ou en imitant quelque choſe, on en prenoit l'eſprit & le naturel; on devenoit eſclave avec un eſclave, vicieux avec un homme vicieux, & ſur-tout en repréſentant les paſſions, il falloit former au-dedans celles dont on vouloit porter au-dehors l'expreſſion & le caractère. Le ſpectateur entroit auſſi dans le même eſprit, il louoit & admiroit un Comédien qui lui cauſoit ces émotions; ce qui, continue-t-il, n'eſt autre choſe que *d'arroſer de mauvaiſes herbes qu'il falloit laiſſer entièrement deſſécher.* Ainſi tout l'appareil du Théâtre ne tend qu'à faire des hommes paſſionnés, & à fortifier *cette partie brute & déraiſonnable*, qui eſt la ſource de toutes nos foibleſſes. Il concluoit donc à rejetter tout ce genre *de Poëſie voluptueuſe, qui*, diſoit-il, *eſt capable ſeule de corrompre les plus gens de bien.*

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

De Rep. lib. 3, 3.

Par ce moyen il pouſſoit la démonſtration juſqu'au premier principe, & ôtoit à la Comédie tout ce qui en fait le plaiſir, c'eſt-à-dire, le jeu des paſſions. On rejette en partie ſur les libertés & les indécences de l'ancien Théâtre les invectives des Peres contre les repréſentations & les jeux ſcéniques. On ſe trompe ſi on veut parler de la Tragédie, car ce qui nous reſte des anciens Payens en ce genre-là, (j'en rougis pour les Chrétiens,) eſt ſi fort au-deſſus de nous en gravité & en ſageſſe, que notre Théâtre n'en a pu ſouffrir la ſimplicité. J'apprens même que les Anglois ſe ſont élevés contre quelques-uns de nos Poëtes, qui à propos & hors de propos, ont voulu faire les héros galans, & leur font pouſſer à toute outrance des ſentimens tendres. Les Anciens du moins étoient bien éloignés de cette erreur, & ils renvoyoient à la Comédie une paſſion qui ne pouvoit ſoutenir la ſublimité & la grandeur du tragique, & toutefois ce tragique ſi ſérieux parmi eux, étoit rejetté par leurs Philoſophes. Platon ne pouvoit ſouffrir les lamentations des Théâtres, qui *excitoient*, dit-il, *& flattoient en nous cette partie foible &*

XV. La Tragédie ancienne, quoique plus grave que la nôtre, condamnée par les principes de ce Philoſophe.

De Rep. 3, 10.

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

plaintive, qui s'épanche en gémiſſemens & en pleurs. Et la raiſon qu'il en rend, c'eſt qu'il n'y a rien ſur la terre, ni dans les choſes humaines, dont la perte mérite d'être déplorée avec tant de larmes. Il ne trouve pas moins mauvais qu'on flatte cette autre partie plus emportée de notre ame, où regnent l'indignation & la colère, car on la fait trop émue pour de légers ſujets. La Tragédie a donc tort, & donne au genre humain de mauvais exemples, lorſqu'elle introduit les hommes, & même les héros ou affligés ou en colère, pour des biens ou des maux auſſi vains que ſont ceux de cette vie, n'y ayant rien, pourſuit-il, qui doive véritablement toucher les ames dont la nature eſt immortelle, que ce qui les regarde dans tous leurs états, c'eſt-à-dire, dans tous les ſiécles qu'elles ont à parcourir. Voilà ce que dit celui qui n'avoit pas ouï les ſaintes promeſſes de la vie future, & ne connoiſſoit les biens éternels que par des ſoupçons, ou par des idées confuſes, & néanmoins il ne ſouffre pas que la Tragédie faſſe paroître les hommes *ou heureux ou malheureux* par des biens ou des maux ſenſibles; *tout cela*, dit-il, *n'eſt que corruption*: & les Chrétiens ne comprendront pas combien ces émotions ſont contraires à la vertu?

De Rep. lib. 10.

XVI. Les Piéces comiques & riſibles rejettées par les principes du même Platon.

La Comédie n'eſt pas mieux traitée par Platon que la Tragédie. Si ce Philoſophe trouve ſi foible cet eſprit de lamentation & de plainte que la Tragédie vient émouvoir, il n'approuve pas davantage *cette pente aveugle & impétueuſe à ſe laiſſer emporter par l'envie de rire*, que la Comédie remue. Ainſi la Comédie & la Tragédie; le plaiſant de l'un, & le ſérieux de l'autre, ſont également proſcrits de ſa République, comme capables *d'entretenir & d'augmenter* ce qu'il y a en nous de déraiſonnable. D'ailleurs, les piéces comiques étant occupées des folies & des paſſions de la jeuneſſe, il y avoit une raiſon particuliere de les rejetter; *de peur*, diſoit-il, *qu'on ne tombât dans l'amour vulgaire*: c'eſt-à-dire, comme il l'expliquoit, dans celui des corps, qu'il oppoſe perpétuellement à l'amour de la vérité & de la vertu. Enfin, aucune repréſentation ne plaiſoit à ce Philoſophe, parce qu'il n'y en avoit point *qui n'excitât ou la colère, ou l'amour, ou quelqu'autre paſſion.*

De Rep. 10.

De Leg. 7.

De Rep. 10.

Ibid.

XVII. Que les femmes ne montoient pas ſur l'ancien Théâtre.

Au reſte, les piéces dramatiques des Anciens qu'on veut faire plus licencieuſes que les nôtres, & qui l'étoient en effet juſqu'aux derniers excès dans le comique, étoient exemtes du moins de cette indécence qu'on voit parmi nous, d'introduire des femmes ſur le Théâtre. Les Payens même croyoient qu'un ſexe conſacré à la pudeur, ne devoit pas ainſi ſe livrer au Public, & que c'étoit là une

Digitized by Google

espéce de prostitution. Ce fut aussi à Platon une des raisons de condamner le Théâtre en général ; parce que la coutume réguliérement ne permettant pas d'y produire les femmes, leurs personnages étoient représentés par des hommes qui devoient par conséquent, non-seulement prendre l'habit & la figure, mais encore exprimer les cris, les emportemens, & les foiblesses de ce sexe, ce que ce Philosophe trouvoit si indigne, qu'il ne lui eût fallu que cette raison pour condamner la Comédie.

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

De Rep. lib. 3.

XVIII. Sentimens d'Aristote.

Quoiqu'Aristote son Disciple aimât à le contredire, & qu'une Philosophie plus accommodante lui ait fait attribuer à la Tragédie une maniere qu'il n'explique pas, de purifier les passions en les excitant, (du moins la pitié & la crainte,) il ne laisse pas de trouver dans le Théâtre quelque chose de si dangereux, qu'il n'y admet point la jeunesse pour y voir ni les Comédies, ni même les Tragédies, quoiqu'elles fussent aussi sérieuses qu'on le vient de voir ; parce qu'il faut craindre, dit-il, les premieres impressions d'un âge tendre que les sujets tragiques auroient trop ému. Ce n'est pas qu'on y jouât alors, comme parmi nous, les passions des jeunes gens ; nous avons vû à quel rang on les reléguoit ; mais c'est en général, que des piéces d'un si grand mouvement remuoient trop les passions, & qu'elles représentoient des meurtres, des vengeances, des trahisons, & d'autres grands crimes dont ce Philosophe ne vouloit pas que la jeunesse entendît seulement parler, bien loin de les voir si vivement représentés, & comme réalisés sur le Théâtre.

Poët. 7.

Polit. 7. 17.

Je ne sçai pourquoi il ne vouloit pas étendre plus loin cette précaution. La jeunesse & même l'enfance durent long tems parmi les hommes ; ou plûtôt on ne s'en défait jamais entiérement ; quel fruit, après tout, peut-on se promettre de la pitié ou de la crainte qu'on inspire pour les malheurs des héros, si ce n'est de rendre à la fin le cœur humain plus sensible aux objets de ces passions ? Mais laissons, si l'on veut, à Aristote cette maniere mystérieuse de les purifier, dont ni lui, ni ses interprétes n'ont sçu encore donner de bonnes raisons ; il nous apprendra du moins qu'il est dangereux d'exciter les passions qui plaisent, ausquelles on peut étendre ce principe du même Philosophe, que l'*action suit de près le discours, & qu'on se laisse aisément gagner aux choses dont on aime l'expression* : maxime importante dans la vie, & qui donne l'exclusion aux sentimens agréables qui font maintenant le fond & le sujet favori de nos piéces de Théâtres.

Polit. 8. 4.

XIX. Autre prin.

Par un principe encore plus universel, Platon trouvoit tous les

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

arts qui n'ont pour objet que le plaiſir dangereux à la vie humaine; parce qu'ils vont le recueillant indifféremment des ſources bonnes & mauvaiſes, aux dépens de tout, & même de la vertu, ſi le plaiſir le demande. C'eſt encore un nouveau motif à ce Philoſophe pour bannir de ſa République les Poëtes comiques, tragiques, épiques, ſans épargner ce divin Homère, comme ils l'appelloient, dont les ſentences paroiſſoient alors inſpirées; cependant Platon les chaſſoit tous, à cauſe que ne ſongeant qu'à plaire, ils étalent également les bonnes & les mauvaiſes maximes, & que ſans ſe ſoucier de la vérité qui eſt ſimple & une, ils ne travaillent qu'à flatter le goût & la paſſion, dont la nature eſt compliquée & variable. C'eſt pourquoi *il y a*, dit-il, *une ancienne antipathie entre les Philoſophes & les Poëtes*: les premiers n'étant occupés que de la raiſon, pendant que les autres ne le ſont que du plaiſir. Il introduit donc les loix, qui, à la vérité, renvoient ces derniers avec un honneur apparent, & je ne ſçai quelle couronne ſur la tête; mais cependant avec une inflexible rigueur, en leur diſant: Nous ne pouvons endurer ce que vous criez ſur vos Théâtres, ni dans nos Villes écouter perſonne qui parle plus haut que nous. Que ſi telle eſt la ſévérité des Loix politiques, les Loix Chrétiennes ſouffriront-elles qu'on parle plus haut que l'Evangile? qu'on applaudiſſe de toute ſa force, & qu'on attire l'applaudiſſement de tout le Public à l'ambition, à la gloire, à la vengeance, au point d'honneur que Jeſus-Chriſt a proſcrit avec le monde? ou qu'on intéreſſe les hommes dans des paſſions qu'il veut éteindre? Saint Jean crie à tous les Fidéles & à tous les âges: *Je vous écris, peres, & à vous, vieillards; je vous écris, jeunes gens; je vous écris, enfans; Chrétiens, tant que vous êtes, n'aimez point le monde; car tout y eſt, ou concupiſcence de la chair, ou concupiſcence des yeux, ou orgueil de la vie.* Dans ces paroles, & le monde & le Théâtre qui en eſt l'image, ſont également réprouvés: c'eſt le monde avec tous ſes charmes & toutes ſes pompes, qu'on repréſente dans les Comédies. Ainſi, comme dans le monde, tout y eſt ſenſualité, curioſité, oſtentation, orgueil; & on y fait aimer toutes ces choſes, puiſqu'on ne ſonge qu'à y faire trouver du plaiſir.

cipe de Platon ſur cette matiere.

De Rep. lib. 2, 3, 10.

De Leg. 7.

De Rep. 10, fin.

De Rep. 3.

De Leg. 7.

I. Joan. II. 12.

XX. Silence de l'Ecriture ſur les Spectacles: Il n'y en avoit point

On demande, & cette remarque a trouvé place dans la diſſertation: Si la Comédie eſt ſi dangereuſe, pourquoi J. C. & les Apôtres n'ont rien dit d'un ſi grand péril & d'un ſi grand mal? Ceux qui voudroient tirer avantage de ce ſilence, n'auroient encore qu'à autoriſer les gladiateurs & toutes les autres horreurs des anciens Specta-

Digitized by Google

Réflexions sur la Comédie.

parmi les Juifs : comment ils sont condamnés dans les saintes Ecritures : passages de S. Jean & de S. Paul.

les, dont l'Ecriture ne parle, non plus que des Comédies. Les saints Peres qui ont essuyé de pareilles difficultés de la bouche des défenseurs des Spectacles, nous ont ouvert le chemin pour leur répondre, que les délectables représentations qui intéressent les hommes dans des inclinations vicieuses, sont proscrites avec elles dans l'Ecriture. Les immodesties des tableaux sont condamnées par tous les passages où sont rejettées en général les choses deshonnêtes : il en est de même des représentations du Théâtre. Saint Jean n'a rien oublié, lorsqu'il a dit : *N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde : celui qui aime le monde, l'amour du Pere n'est point en lui ; car tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie : laquelle* concupiscence *n'est point de Dieu, mais du monde.* Si la concupiscence n'est pas de Dieu, la délectable représentation qui en étale tous les attraits, n'est non plus de lui, mais du monde, & les Chrétiens n'y ont point de part.

Pag. 3. *I. Joan. II.* 15.

S. Paul aussi a tout compris dans ces paroles : *Au reste, mes Freres, tout ce qui est véritable, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint,* (selon le Grec, *tout ce que est chaste, tout ce qui est pur,*) *tout ce qui est aimable, tout ce qui est édifiant : s'il y a quelque vertu parmi les hommes, & quelque chose digne de loüange dans la discipline ; c'est ce que vous devez penser* : tout ce qui vous empêche d'y penser, & qui vous inspire des pensées contraires, ne doit point vous plaire, & doit vous être suspect. Dans ce bel amas de pensées que S. Paul propose à un Chrétien, qu'on trouve la place de la Comédie de nos jours, quelque vantée qu'elle soit par les gens du monde.

Phil. IV. 8.

Au reste, ce grand silence de J. C. sur les Comédies, me fait souvenir qu'il n'avoit pas besoin d'en parler à la Maison d'Israël pour laquelle il étoit venu, où ces plaisirs de tout tems n'avoient point de lieu. Les Juifs n'avoient de Spectacles pour se réjoüir que leurs Fêtes, leurs sacrifices, leurs saintes cérémonies : gens simples & naturels par leur institution primitive ; ils n'avoient jamais connu ces inventions de la Gréce ; & après ces loüanges de Balaam, *il n'y a point d'Idole dans Jacob, il n'y a point d'augure, il n'y a point de divinations* ; on pouvoit encore ajoûter : il n'y a point de Théâtres, il n'y a point de ces dangereuses représentations, ce Peuple innocent & simple trouve un assez agréable divertissement dans sa famille parmi ses enfans : c'est où il se vient délasser à l'exemple de ses Patriarches, après avoir cultivé ses terres, ou ramené ses troupeaux, & après les autres soins domestiques qui ont succédé à ces

Num. XXIII. 21, 23.

Digitized by Google

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

travaux, & il n'a pas besoin de tant de dépenses, ni de si grands efforts pour se relâcher.

C'étoit peut-être une des raisons du silence des Apôtres, qui accoûtumés à la simplicité de leurs Peres & de leurs Pays, n'étoient point sollicités à reprendre en termes exprès dans leurs écrits des pratiques qu'ils ne connoissoient pas dans leur Nation : il leur suffisoit d'établir les principes qui en donnoient du dégoût : les Chrétiens sçavoient assez que leur Religion étoit fondée sur la Judaïque, & qu'on ne souffroit point dans l'Eglise les plaisirs qui étoient bannis de la Synagogue : quoi qu'il en soit, c'est un grand exemple pour les Chrétiens, que celui qu'on voit dans les Juifs ; & c'est une honte au Peuple spirituel de flatter les sens par des joies que le Peuple charnel ne connoissoit pas.

XXI. Réflexion sur le Cantique des Cantiques, & sur le Chant de l'Eglise.

Il n'y avoit parmi les Juifs qu'un seul Poëme dramatique, & c'est le Cantique des Cantiques. Ce Cantique ne respire qu'un amour céleste, & cependant parce qu'il y est représenté sous la figure d'un amour humain, on défendoit la lecture de ce divin Poëme à la jeunesse : aujourd'hui on ne craint point de l'inviter à voir soupirer des Amans, pour le plaisir seulement de les voir s'aimer, & pour goûter les douceurs d'une folle passion. S. Augustin met en doute, s'il faut laisser dans les Eglises un chant harmonieux, ou s'il vaut mieux s'attacher à la sévère discipline de S. Athanase & de l'Eglise d'Alexandrie, dont la gravité souffroit à peine dans le chant, ou plûtôt dans la récitation des Pseaumes, de foibles inflexions, tant on craignoit dans l'Eglise de laisser affoiblir la vigueur de l'ame par la douceur du chant. Je ne rapporte pas cet exemple pour blâmer le parti qu'on a pris depuis, quoique bien tard, d'introduire les grandes musiques dans les Eglises pour ranimer les Fidéles tombés en langueur, ou relever à leurs yeux la magnificence du culte de Dieu, quand leur froideur a eu besoin de ce secours. Je ne veux donc point condamner cette pratique nouvelle par la simplicité de l'ancien chant, ni même par la gravité de celui qui fait encore le fond du service divin : je me plains qu'on ait si fort oublié ces saintes délicatesses des Peres, & que l'on pousse si loin les délices de la musique, que loin de les craindre dans les Cantiques de Sion, on cherche à se délecter de celles dont Babylone anime les siens. Le même S. Augustin reprenoit des gens qui étaloient beaucoup d'esprit à tourner agréablement des inutilités dans leurs Ecrits : *Et*, leur disoit-il, je vous prie, *qu'on ne rende point agréable ce qui est inutile : Ne faciant delectabilia quæ sunt inutilia* : maintenant on voudroit permettre de

Conf. X. 33.

rendre

rendre agréable ce qui eſt nuiſible, & un ſi mauvais deſſein dans la diſſertation n'a pas laiſſé de lui concilier quelque faveur dans le monde.

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

Il eſt tems de la dépouiller de l'autorité qu'elle a prétendu ſe donner par le grand nom de ſaint Thomas, & des autres Saints. Pour S. Thomas, on oppoſe deux articles de la queſtion de la modeſtie extérieure, & on dit qu'il n'y a rien de ſi exprès que ce qu'il enſeigne en faveur de la Comédie. Mais d'abord, il eſt bien certain que ce n'eſt pas ce qu'il a deſſein de traiter. La queſtion qu'il propoſe dans l'article ſecond eſt à ſçavoir s'il y a des choſes *plaiſantes, joyeuſes: ludicra, jocoſa*, qu'on puiſſe admettre dans la vie humaine, *tant en actions qu'en paroles: dictis ſeu factis:* en d'autres termes, s'il y a des jeux, des divertiſſemens, des récréations innocentes, & il aſſûre qu'il y en a, & même quelque vertu à bien uſer de ces jeux, ce qui n'eſt point révoqué en doute, & dans cet article, il n'y a pas un ſeul mot de la Comédie; mais il y parle en général des jeux néceſſaires à la récréation de l'eſprit, qu'il rapporte à une vertu qu'Ariſtote a nommée *eutrapelia*, par un terme qu'il nous faudra bien-tôt expliquer.

XXII. On vient à S. Thomas; Expoſition de la Doctrine de ce Saint.

Pag. 4, & ſuiv.

2. 2. q. 168. art. 2. & 3.

De mor. l. 4. c. 14.

Au troiſiéme article la queſtion qu'il examine eſt à ſçavoir, s'il peut y avoir de l'excès dans les divertiſſemens & dans les jeux: & il démontre qu'il peut y en avoir, ſans dire encore un ſeul mot de la Comédie au corps de l'article, en ſorte qu'il n'y a là aucun embarras.

Ce qui fait la difficulté, c'eſt que S. Thomas dans ce même article ſe fait une objection qui eſt la troiſiéme en ordre, où pour montrer qu'il ne peut y avoir d'excès dans les jeux, il propoſe l'art *des baladins*, hiſtrionum, *hiſtrions*, comme le traduiſent quelques-uns de nos Auteurs, qui ne trouvent point dans notre langue de terme aſſez propre pour exprimer ce mot latin; n'étant pas même certain qu'il faille entendre par-là les Comédiens. Quoi qu'il en ſoit, ſaint Thomas s'objecte à lui-même, que dans cet art, quel qu'il ſoit, & de quelque façon qu'on le tourne, on eſt dans l'excès du jeu, c'eſt-à-dire, du divertiſſement, puiſqu'on y paſſe la vie, & néanmoins la profeſſion n'en eſt pas blâmable. A quoi il répond, qu'en effet elle n'eſt pas blâmable, pourvû qu'elle garde les régles qu'il lui preſcrit, *qui ſont de ne rien dire & de ne rien faire d'illicite, ni rien qui ne convienne aux affaires & au tems:* & voilà tout ce que l'on tire de ce S. Docteur en faveur de la Comédie.

XXIII. Premiere & ſeconde réfle-

Mais afin que la concluſion ſoit légitime, il faudroit, en premier lieu, qu'il fût bien certain que ſous le nom d'*Hiſtrions*, S. Thomas

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

xion sur la Doctrine de S. Thomas.

eût entendu les Comédiens ; & cela, loin d'être certain, est très-faux ; puisque sous ce mot d'*Histrions*, il comprend manifestement un certain *joueur*, *joculator*, qui fut montré en esprit à S. Paphnuce, comme un homme qui l'égaloit en vertu. Or constamment, ce n'étoit pas un Comédien, mais un simple *joueur de flûte*, *qui gagnoit sa vie à cet exercice dans un village*, *in vico* : comme il paroît par l'endroit de la vie de ce saint Solitaire qui est cité par S. Thomas. Il n'y a donc rien dans ce passage qui favorise les Comédiens : au contraire, on peut remarquer que Dieu voulant faire voir à un grand saint, que dans les occupations les plus vulgaires, il s'élevoit des ames cachées, d'un rare mérite ; il ne choisit pas les Comédiens dont le nombre étoit alors si grand dans l'Empire, mais un homme qui gagnoit sa vie à jouer d'un instrument innocent : qui encore se trouva si humble qu'il se croyoit le dernier de tous les pécheurs, à cause, dit-il, que de la vie des voleurs, il avoit passé *à cet état honteux : fœdum artificium*, comme il l'appelloit : non qu'il y eût rien de vicieux, mais parce que la flûte étoit parmi les Anciens un des instrumens les plus mépriſés ; à quoi il faut ajoûter, qu'il quitta ce vil exercice aussi-tôt qu'il eut reçu les instructions de S. Paphnuce ; & c'est à quoi se réduit cette preuve si décisive, qu'on prétend tirer de S. Thomas à l'avantage de la Comédie.

Vit. Pat. Ruf. in Paph. cap. 16. hist. Lauſ. c. 63.

Secondement, lorsqu'il parle dans cet endroit du plaisir que ces *Histrions* donnoient au Peuple *en paroles & en actions*, il ne sort point de l'idée des discours facétieux, accompagnés de gestes plaisans ; ce qui est encore bien éloigné de la Comédie. On n'en voit guère en effet, & peut-être point dans le tems de ce S. Docteur. Dans son Livre sur les Sentences, il parle lui-même des *jeux du théâtre*, *comme de jeux qui furent autrefois*, *ludi qui in theatris agebantur* : & dans cet endroit non plus que dans tous les autres, où il traite des jeux de son tems, les Théâtres ne sont pas seulement nommés. Je ne les ai non plus trouvés dans S. Bonaventure son contemporain. Tant les Décrets de l'Eglise & le cri universel des saints Peres les avoient décréditées, & peut-être renversés entiérement. Ils se releverent quelque tems après sous une autre forme, dont il ne s'agit pas ici ; mais comme l'on ne voit pas que S. Thomas en ait fait aucune mention, l'on peut croire qu'ils n'étoient pas beaucoup en vigueur de son tems, où l'on ne voit guère que des récits ridicules d'histoires pieuses, ou en tout cas certains *jongleurs*, *joculatores*, qui divertissoient le Peuple, & qu'on prétend, à la fin, que S. Louis abolit, par la peine qu'il y a toujours à contenir de tels gens dans les régles de l'honnêteté.

In 4. dist. 16. q. 4. art. 2. cap.

Digitized by Google

Réflexions sur la Comédie.

Quoi qu'il en soit, en troisiéme lieu, il ne faut pas croire que S. Thomas ait été capable d'approuver les bouffonneries dans la bouche des Chrétiens, puisque parmi les conditions sous lesquelles il permet les réjoüissances, il exige entr'autres choses, *que la gravité n'y soit pas entiérement relâchée : ne gravitas animæ totaliter resolvatur.* Il faudroit donc, pour tirer de S. Thomas quelque avantage, faire voir par ce S. Docteur, que cette condition convienne aux bouffonneries poussées à l'extrémité dans nos Théâtres, où l'on en est comme enivré ; & prouver que quelque reste de gravité s'y conserve encore parmi ces excès ; mais S. Thomas est bien éloigné d'une doctrine si absurde, puisqu'au contraire dans son Commentaire sur ces paroles de S. Paul : *Qu'on n'entende point parmi vous de saleté, turpitudo : de paroles folles, stultiloquium, de bouffonneries, scurrilitas ;* il explique ainsi ces trois mots : *l'Apôtre*, dit-il, *exclut trois vices, tria vitia excludit : la saleté, turpitudinem ; qui se trouve in tactibus turpibus & amplexibus & osculis libidinosis*, car c'est ainsi qu'il l'explique : *les folles paroles, stultiloquium : c'est-à-dire*, continue-t-il, *celles qui provoquent au mal, verba provocantia ad malum : & enfin les bouffonneries, scurrilitatem, c'est-à-dire*, poursuit S. Thomas, *les paroles de plaisanterie, par lesquelles on veut plaire aux autres ;* & contre lesquelles il allégue ces paroles de J. C. en S. Matthieu : *On rendra compte à Dieu de toute parole oiseuse : id est, verbum joculatorium per quod volunt inde placere aliis, de omni verbo otioso, &c.*

XXIV. Troisiéme réflexion sur la Doctrine de S. Thomas : passage de ce saint Docteur contre les bouffonneries.

2. 2. q. 168. a. 2.

Eph. V. 4. Comm. in Ep. ad Eph. cap. 5. lect. 2.

Matth. XII. 36.

Il compte donc manifestement ces trois choses parmi les vices, *tria vitia*, & reconnoît un vice ou une malice particuliere dans les paroles, *par lesquelles on veut plaire aux autres* & les faire rire, distincte de celles des paroles qui portent au mal, ce qui bannit manifestement la bouffonnerie, ou, pour parler plus précisément, la plaisanterie du milieu des Chrétiens, comme une action légère, indécente, en tout cas oisive, selon S. Thomas, & indigne de la gravité des mœurs Chrétiennes.

XXV. Quatriéme, cinquiéme & sixiéme réflexions : passages exprès de S. Thomas, & conciliation de ses sentimens.

Ibid. art. 2. 6.

En quatriéme lieu, quand il seroit vrai, ce qui n'est pas, que saint Thomas, à l'endroit que l'on produit de sa Somme, ait voulu parler de la Comédie, soit qu'elle ait été ou n'ait pas été en vogue de son tems, il est constant que le divertissement qu'il approuve doit être revêtu de trois qualités, dont *la premiere & la principale est, qu'on ne recherche point cette délectation dans des actions ou des paroles malhonnêtes ou nuisibles ; la seconde, que la gravité n'y soit pas entiérement relâchée ; la troisiéme, qu'elle convienne à la personne, au tems & au lieu.* Pour donc prouver quelque chose, & pour satisfaire à la pre-

Digitized by Google

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

miere condition, d'abord il faudroit montrer, ou qu'il ne soit pas nuisible d'exciter les passions les plus dangereuses, ce qui est absurde; ou qu'elles ne soient pas excitées par les délectables représentations qu'on en fait dans les Comédies, ce qui répugne à l'expérience & à la fin même de ces représentations comme on a vû; ou enfin que S. Thomas ait été assez peu habile pour ne sentir pas qu'il n'y a rien de plus contagieux pour exciter les passions, particuliérement celle de l'amour, que les discours passionnés; ce qui seroit la derniere des absurdités, & la plus aisée à convaincre par les paroles de ce Saint, si la chose pouvoit recevoir le moindre doute. Voilà pour ce qui regarde la premiere condition. Nous avons parlé de la seconde qui regarde les bouffonneries, & la troisiéme paroîtra quand nous traiterons des circonstances du tems par rapport aux Fêtes & au Carême.

Cela posé, nous ferons encore une cinquiéme réflexion sur ces paroles de S. Thomas dans la troisiéme objection de l'article troisiéme. *Si les Histrions poussoient le jeu* & le divertissement *jusqu'à l'excès, ils seroient tous en état de péché; tous ceux aussi qui se serviroient de leur ministère, ou leur donneroient quelque chose, seroient dans le péché.* S. Thomas laisse passer ces propositions, qui, en effet, sont incontestables, & il n'excuse ces *Histrions* quels qu'ils soient, qu'en supposant que leur action, *de soi*, n'a rien de mauvais ni d'excessif, *secundùm se*. Si donc il se trouve dans le fait, quel que soit cet exercice *en soi-même*, que parmi nous il est revêtu de circonstances nuisibles, il faudra demeurer d'accord selon la régle de S. Thomas, que ceux qui y assistent, quoiqu'ils se vantent de n'en être point émus, & que peut-être ils ne le soient point sensiblement, ne laissent pas de participer au mal qui s'y fait, puisque bien certainement ils y contribuent.

Ibid.

Enfin, en sixiéme lieu, encore que S. Thomas, & spéculativement & en général, ait mis ici l'art des Baladins ou des Comédiens, où, en quelque sorte qu'on veuille traduire ce mot *histrio*, au rang des arts innocens, ailleurs, où il en regarde l'usage ordinaire, il le compte parmi les arts infâmes, & le gain qui en revient parmi les gains illicites & honteux; *tels que sont*, dit-il, *le gain qui provient de la prostitution, & du métier d'Histrion: quædam dicuntur malè acquisita, quia acquiruntur ex turpi causâ, sicut de meretricio & histrionatu & aliis hujusmodi.* Il n'apporte ni limitation, ni tempérament à ses expressions, ni à l'horreur qu'il attire à cet infâme exercice. On voit à quoi il compare ce métier qu'il excuse ailleurs. Comment

2. 2. q. 87. art 2. ad 2.

Digitized by Google

Réflexions sur la Comédie.

Concilier ces deux passages, si ce n'est en disant, que lorsqu'il l'excuse, ou si l'on veut qu'il l'approuve, il le regarde selon une idée générale, abstraite & métaphysique; mais que lorsqu'il le considère naturellement de la maniere dont on le pratique, il n'y a point d'opprobre dont il ne l'accable.

Voilà donc comment S. Thomas favorise la Comédie; les deux passages de sa Somme, dont les Défenseurs de cet infâme métier se font un rempart, sont renversés sur leur tête, puisqu'il paroît clairement, en premier lieu, qu'il n'est pas certain qu'il y ait parlé de la Comédie: en second lieu, que plûtôt il est certain qu'il n'en a pas voulu parler: en troisiéme lieu, sans difficulté & démonstrativement, que quand il auroit voulu donner quelque approbation à la Comédie, *en elle-même*, spéculativement & en général, la nôtre en particulier & dans la pratique est exclusе ici, selon ses principes, comme elle est ailleurs absolument déteſtée par ses paroles expresses. Que des ignorans viennent maintenant nous opposer S. Thomas, & faire d'un si grand Docteur un partisan de nos Comédies.

XXVI. Sentimens de S. Antonin.

Après S. Thomas, le Docteur qu'on nous oppose le plus, c'est S. Antonin; mais d'abord on le falsifie, en lui faisant dire ces paroles dans sa seconde partie: *La Comédie est un mélange de paroles & d'actions agréables pour son divertissement, ou pour celui d'autrui*, &c. On ajoûte ici dans le texte le terme de *Comédie* qui n'y est pas: Saint Antonin parle en général *des paroles ou des actions divertissantes & récréatives;* ce sont les mots de ce Saint qui n'emportent nullement l'idée de la Comédie, mais seulement celle ou d'une agréable conversation, ou en tout cas des jeux innocens, *tels que sont*, ajoûte-t-il, *la toupie pour les enfans, le jeu de paume, le jeu de palet, la course pour les jeunes gens, les échecs pour les hommes faits*, & ainsi du reste, sans encore dire un seul mot de la Comédie.

Diss. p. 21. Saint Anton. II. part. tit. 1. cap. 23. §. 1.

Il est vrai qu'en cet endroit de sa seconde partie, après un fort long discours où il condamne amplement le jeu de dés, il vient à d'autres matieres, par exemple, à plusieurs métiers, & enfin à celui des *Histrions*, qu'il approuve au même sens & aux mêmes conditions que S. Thomas, qu'il allégue sans s'expliquer davantage; de sorte qu'il n'y a rien ici autre chose à lui répondre que ce qu'on a dit sur S. Thomas.

Ibid. §. 14.

Dans sa troisiéme partie, il parle expressément des représentations qui étoient en vogue *de son tems*, cent cinquante ans environ après S. Thomas; *repræsentationes quæ fiunt hodie*: pour indiquer qu'elles étoient nouvelles & introduites depuis peu, & il déclare

III. part. tit. 8. cap. 4. §. 12.

Digitized by Google

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

qu'elles ſont défendues en certains cas, & en certaines circonſtances qu'il remarque : dont l'une eſt, *ſi on y repréſente des choſes malhonnêtes, turpia.* Nous pouvons tenir pour malhonnête tout ce qui flatte la concupiſcence de la chair; & ſi S. Antonin n'a pas prévû le cas de nos Comédies, ni les ſentimens de l'amour profane dont on fait le fond de ces Spectacles, c'eſt qu'en ce tems on ſongeoit à de toutes autres repréſentations, comme il paroît par les piéces qui nous en reſtent. Mais on peut voir l'eſprit de S. Antonin ſur ces dangereuſes tendreſſes de nos Théâtres, lorſqu'il réduit la muſique *à chanter ou les louanges de Dieu, ou les hiſtoires des Paladins,* * *ou d'autres choſes honnêtes, en tems & lieu convenable.* Un ſi ſaint homme n'appelleroit jamais honnêtes les chants paſſionnés, puiſque même ſa délicateſſe va ſi loin, qu'il ne permet pas d'entendre *le chant des femmes*; parce qu'il eſt *périlleux*, & comme il parle, *incitativum ad laſciviam.*

III. part. tit. 8. cap. 4. §. 12.

**Chevaliers Errans.*

Ibid.

On peut entendre par-là, ce qu'il auroit jugé de nos Opera, & s'il auroit cru moins dangereux de voir des Comédiennes jouer ſi paſſionnément le perſonnage d'amantes avec tous les malheureux avantages de leur ſexe. Que ſi on ajoûte à ces ſentimens de S. Antonin, les conditions qu'il exige dans les réjoüiſſances, qui ſont d'être *excluſes du tems de la pénitence & du Carême, de ne faire pas négliger l'Office Divin*, & encore avec tout cela d'être ſi rares & *en ſi petite quantité*, qu'elles tiennent dans la vie humaine, le même rang que le ſel dans nos nourritures ordinaires, non-ſeulement la diſſertation n'y ſera pas appuyée, mais encore elle y ſera condamnée en tous ſes chefs.

Ibid. & II. p. tit. 1. cap. 23. §. 14.

Ibid. §. 1. & 14.

XXVII. Profanation de la Sainteté des Fêtes & du jeûne, introduite par l'Auteur : ſes paroles ſur le jeûne.

Pag. 54.

En voici deux principaux, où elle attaque manifeſtement les plus ſaintes pratiques de l'Egliſe. L'un eſt celui où l'Auteur approuve que la Comédie partage avec Dieu & avec l'office divin les jours de Dimanche; & l'autre où il abandonne à ce divertiſſement même *le tems de Carême : encore*, continue-t-il, *que ce ſoit un tems conſacré à la pénitence, un tems de larmes & de douleurs pour les Chrétiens, un tems, où, pour me ſervir des termes de l'Ecriture, la muſique doit être importune, & auquel le Spectacle & la Comédie paroiſſent peu propres, & devroient, ce ſemble, être défendus.* Malgré toutes ces raiſons, qu'il ſemble n'avoir propoſées que pour paſſer par-deſſus, malgré le texte de l'Ecriture dont il les ſoutient, il autoriſe l'abus de jouer les Comédies durant ce ſaint tems.

XXVIII. Doctrine de l'Ecriture & de l'Egliſe ſur le jeûne.

C'eſt confondre toutes les idées que l'Ecriture & la Tradition nous donnent du jeûne. Le jour du jeûne eſt ſi bien un jour d'affliction, que l'Ecriture n'explique pas autrement le jeûne que par

Digitized by Google

ce terme : *Vous affligerez vos ames*, c'eſt-à-dire, vous jeûnerez. C'eſt pour entrer dans cet eſprit d'affliction, qu'on introduit cette pénible ſouſtraction de la nourriture ; pendant qu'on prenoit ſur le néceſſaire de la vie, on n'avoit garde de ſonger à donner dans le ſuperflu ; au contraire on joignoit au jeûne tout ce qu'il y a d'affligeant & de mortifiant, le ſac, la cendre, les pleurs ; parce que c'étoit *un tems d'expiation & de propitiation pour ſes péchés*, où il falloit être affligé & non pas ſe réjoüir. *Levit. XVI. 29. & ſeq. XXIII. 29. Num XXIX. 7. XXX. 14. Ibid.*

Le jeûne a encore un caractère particulier dans le Nouveau Teſtament, puiſqu'il eſt une expreſſion de la douleur de l'Egliſe dans le tems qu'elle aura perdu ſon époux : conformément à cette parole de Jeſus-Chriſt même : *Les amis de l'Epoux ne peuvent pas s'affliger pendant que l'Epoux eſt avec eux : il viendra un tems que l'Epoux leur ſera ôté, & alors ils jeûneront.* Il met enſemble l'affliction & le jeûne, & l'un & l'autre, ſelon lui, ſont le caractère des jours où l'Egliſe pleure la mort & l'abſence de Jeſus-Chriſt. Les SS. Peres expliquent auſſi que c'eſt pour cette raiſon, qu'approchant le tems de ſa Paſſion, & dans le deſſein de s'y préparer, on célébroit le jeûne le plus ſolemnel, qui eſt celui du Carême. Pendant ce tems conſacré à la pénitence, & à la mémoire de la Paſſion de Jeſus-Chriſt, toutes les réjoüiſſances ſont interdites ; de tout tems on s'eſt abſtenu d'y célébrer des mariages ; & pour peu qu'on ſoit verſé dans la diſcipline, on en ſçait toutes les raiſons. Il ne faut pas s'étonner que durant ce tems on défende ſpécialement les Spectacles, quand ils ſeroient innocens ; on voit bien que cette marque de la joie publique ne conviendroit pas avec le deuil ſolemnel de toute l'Egliſe : loin de permettre les plaiſirs & les réjoüiſſances profanes, elle s'abſtenoit des ſaintes réjoüiſſances, & il étoit défendu d'y célébrer les nativités des Saints, parce qu'on ne pouvoit les célébrer qu'avec une démonſtration de la joie publique. Cet eſprit ſe conſerve encore dans l'Egliſe, comme le ſçavent & l'expliquent ceux qui en entendent les rits. C'eſt encore dans le même eſprit qu'on ne jeûne point le Dimanche ni durant le tems d'entre Pâques & la Pentecôte, parce que ce ſont des jours deſtinés à une ſainte réjoüiſſance, où l'on chante l'*Alleluia*, qui eſt la figure du Cantique & de la joie du ſiécle futur. Si le jeûne ne convient pas au tems d'une ſainte joie, doit-on l'allier avec les rejoüiſſances profanes, quand d'ailleurs elles ſeroient permiſes ? convient-il d'entendre alors ou des bouffons dont les diſcours éteignent l'eſprit de componction, ou des Comédies qui vous rempliſſent la tête de plaiſirs vains & mondains, quand ils ſeroient innocens ? *Matth. IX. 15.* *Conc. Laod. can. 52.* *Ibid. can. 51.*

Digitized by Google

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

XXIX. Nouvel abus de la Doctrine de S. Thomas.

Malgré ces saintes traditions, & malgré encore le passage exprès que l'Auteur produit *pour exclure la musique des jours de deuil*, il permet les Comédies *dans tout le Carême*. Il ne mériteroit pas d'être seulement écouté, s'il ne nous donnoit encore une fois S. Thomas pour garant de ses erreurs. Après donc avoir proposé toutes les raisons qu'il a sçues pour bannir la Comédie du Carême : *Je répons à cela*, dit-il, *avec les propres paroles de S. Thomas*, & il cite un article de ce S. Docteur sur les Sentences, qui est le même que nous avons allégué pour un autre sujet.

Eccli. XXII. 6.

Diff. p. 54.

In. 4. dist. 16. q. 4. art. 2. in corp.

Mais d'abord, il est certain qu'il ne s'y agit point du Carême, dont il n'y a pas un mot dans tout cet endroit : mais quand on voudroit, comme il est juste, étendre au Carême jusqu'à un certain dégré, ce que propose ce saint Docteur en général sur l'état des pénitens, il n'y auroit rien qui ne fût contraire à la prétention de notre Auteur.

Ci-dessus, num. XXIII.

Saint Thomas traite ici trois questions, dont les deux premières appartiennent au sujet des jeux : dans l'une il parle des jeux en général ; dans l'autre il vient aux Spectacles. En parlant des jeux en général, & sans encore entrer dans ce qui regarde les Spectacles, il défend aux pénitens de s'abandonner dans leur particulier aux jeux réjoüissans, parce que *la pénitence demande des pleurs, & non pas des réjoüissances* ; & tout ce qu'il leur permet, *est d'user modérément de quelques jeux, en tant qu'ils relâchent l'esprit, & entretiennent la société entre ceux avec qui ils ont à vivre* ; ce qui ne dit rien encore, & se réduit, comme on voit, à bien peu de choses. Mais dans la seconde question où il s'agit en particulier des Spectacles, il décide nettement que les pénitens les doivent éviter ; *Spectacula vitanda Pœnitenti* ; & non-seulement ceux qui sont mauvais de leur nature, *dont ils doivent s'abstenir plus que les autres* ; mais encore ceux *qui sont utiles & nécessaires à la vie*, parmi lesquels il range la chasse.

Ibid. ad q. 1. c.

Ad. 2. q. ibid.

On sçait sur ce sujet la sévérité de l'ancienne discipline, dont il est bon en tout tems de se souvenir. Elle interdisoit aux pénitens tous les exercices qui dissipent l'esprit ; & cette régle étoit si bien établie, qu'encore au treisiéme siécle, S. Thomas, comme on voit, n'en relâche rien. Parmi les Sermons de S. Ambroise, on en trouve un de S. Césaire, Archevêque d'Arles, où il répéte trois & quatre fois, que celui *qui chasse pendant le Carême, horam quadraginta dierum curriculo, ne jeûne pas : encore*, poursuit-il, *qu'il pousse son jeûne jusqu'au soir*, selon la coutume constante de ce tems-là ; *il pouvoit bien avoir mangé plus tard ; mais cependant il n'aura point jeûné au Seigneur* :

Serm. 33.

Digitized by Google

Seigneur : potes videri tardiùs te refeciſſe, non tamen Domino jejunaſſe : ce Saint écrivoit à la fin du ſixiéme ſiécle. Dans le neuviéme, le grand Pape Nicolas I. impoſe encore aux Bulgares qui le conſultoient, la même obſervance, ſelon la tradition des ſiécles précédens. Cette ſévérité venoit de l'ancienne diſcipline des pénitens, qu'on étendoit, comme on voit, juſqu'au Carême, où toute l'Egliſe ſe mettoit en pénitence ; & de peur qu'on ne s'imagine que cette diſcipline des pénitens fut exceſſive ou déraiſonnable, S. Thomas, l'appuie de cette raiſon ; que ces Spectacles & ces exercices *empêchent la récollection des pénitens, & que leur état étant un état de peine, l'Egliſe a droit de leur retrancher par la pénitence, même des choſes utiles*, mais qui *ne leur ſont pas propres ;* ſans y apporter d'autre exception que *le cas de néceſſité : ubi neceſſitas expoſcit* ; comme ſeroit dans la chaſſe, s'il en falloit vivre ; tout cela conformément aux Canons, à la Doctrine des Saints, & au Maître des Sentences. Par toutes ces autorités, après avoir *modéré* les divertiſſemens qu'un pénitent peut ſe permettre en particulier pour le relâchement de l'eſprit & la ſociété, il lui défend tous les Spectacles publics & tous les exercices qui diſſipent : cependant le Diſſertateur trouve en cet endroit, qu'on peut entendre la Comédie *tout le Carême* (ce ſont ſes mots) ſans que cela répugne à l'eſprit de gémiſſement & de Pénitence, dont l'Egliſe y fait profeſſion publique ; & voilà ce qu'il appelle répondre *avec les propres paroles de S. Thomas.*

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

Ad conſ. Fulg. cap. 44.

Ibid. ad 2.

Marg. 4. diſt. 16.

Pag. 54.

Le même Saint parle encore de cette matiere dans la queſtion de la Somme, que nous avons déja tant citée, art. quatriéme, où il demande s'il peut y avoir quelque péché dans le défaut du jeu, c'eſt-à-dire en rejettant tout ce qui relâche ou divertit l'eſprit ; car c'eſt là, ce qu'il appelle jeu, & il ſe fait d'abord cette objection, qu'il ſemble qu'en cette matiere *on ne puiſſe pécher par défaut, puiſqu'on ne preſcrit point de péché au Pénitent, à qui pourtant on interdit tout jeu :* conformément à un paſſage d'un Livre qu'on attribuoit alors à S. Auguſtin, où il eſt porté *que le Pénitent ſe doit abſtenir des Jeux & des Spectacles du ſiécle, s'il veut obtenir la grace d'une entiere rémiſſion de ſes péchés.* Ce paſſage étoit dans le texte du Maître des Sentences, & la Doctrine en paſſoit pour indubitable, parce qu'elle étoit conforme à tous les Canons. S. Thomas répond auſſi *que les pleurs ſont ordonnées au Pénitent, & c'eſt pourquoi le jeu lui eſt interdit ; parce que la raiſon demande qu'il lui ſoit diminué.* C'eſt toute la reſtriction qu'il apporte ici, laquelle ne regarde point les jeux publics, puiſqu'il ne retranche rien de la défenſe des Spectacles, qu'il laiſſe par con-

2. 2. q. 168. art. 4.

Object. 1.

Lib. de ver. & falſ. pœnit. cap. 25.

Lib. 4. diſt. 16.

Digitized by Google

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

séquent en son entier, comme portée expressément par tous les Canons où il est parlé de la Pénitence, ainsi qu'il l'a reconnu dans le passage qu'on vient de voir sur les Sentences.

Qu'on ne fasse donc point ce tort à S. Thomas, de le faire Auteur d'un si visible relâchement de la discipline, c'est assez de l'avoir fait, sans qu'il y pensât, le Défenseur de la Comédie, sans encore lui faire dire, qu'on la peut jouer dans le Carême, quoiqu'il n'y ait pas un seul mot dans tous ses Ouvrages qui tende à cela de près ou de loin; & qu'au contraire il ait enseigné si expressément, que les Spectacles publics répugnent à l'esprit de Pénitence que l'Eglise veut renouveller dans le Carême.

XXX. Profanation du Dimanche: étrange explication du précepte de la sanctification des Fêtes. *Pag.* 55.

Pour ce qui regarde les Dimanches, notre Auteur commence par cette remarque: *Que les saints jours nous sont donnés non-seulement pour les sanctifier, & pour vaquer plus qu'aux autres au service de Dieu, mais encore pour prendre du repos à l'exemple de Dieu même:* d'où il conclut *que le plaisir étant le repos de l'homme*, selon S. Thomas, il peut prendre au jour de Dimanche celui de la Comédie, pourvû que ce soit après l'Office achevé; à quoi il tâche encore de tirer saint Thomas, qui premiérement ne dit rien de ce qu'il lui fait dire; & secondement quand il le diroit, on n'en pourroit rien conclure pour la Comédie, qui est le sujet dont il s'agit.

J'aurois tort de m'arrêter davantage à réfuter un Auteur qui n'entend pas ce qu'il lit; mais il faut d'autant moins souffrir ses profanations sur l'Ecriture & sur le repos de Dieu, qu'elles tendent à renverser le précepte de la sanctification du Sabbat. Il est donc vrai que nous lisons ces paroles dans l'Exode: *Vous travaillerez durant six jours; le septiéme vous cesserez votre travail, afin que votre bœuf & votre âne*, & en leur figure tous ceux dont le travail est continuel, *se reposent, & que le fils de votre esclave & l'étranger se relâchent.* Nous pouvons dire ici avec saint Paul: *Est-ce que Dieu a soin des bœufs? Numquid de bobus cura est Deo?* Non sans doute, il n'en a pas soin pour faire un précepte exprès de leur repos; mais sa bonté paternelle, qui *sauve les hommes & les animaux*, comme dit David, pourvoit au soulagement même des bêtes, afin que les hommes apprennent par cet exemple à ne point accabler leurs semblables de travaux; ou bien c'est que cette bonté s'étend jusqu'à prendre soin de nos corps, & jusqu'à les soulager dans un travail qui nous est commun avec les animaux; en sorte que ce repos du genre-humain est un second motif moins principal de l'institution du Sabbat. Conclure de-là que les jeux, & encore les jeux publics ayent été permis

Exode, XXIII. 12.

I. Cor. IX. 9.

Ps. XXXV. 7.

Digitized by Google

à l'ancien peuple, c'eſt tellement en ignorer la conſtitution & les coûtumes, qu'on ne doit répondre que par le mépris à de ſi pitoyables conſéquences. Le repos de l'ancien peuple conſiſtoit à ſe relâcher de ſon travail pour méditer la Loi de Dieu, & s'occuper de ſon ſervice. Rechercher ſon plaiſir, & encore un plaiſir d'une auſſi grande diſſipation que celui de la Comédie, quand on auroit ſongé alors à de ſemblables divertiſſemens, eût été une profanation manifeſte du ſaint jour. Iſaïe y eſt exprès, puiſque Dieu y reproche aux Juifs trois à quatre fois *d'avoir fait leur volonté*, d'avoir cherché leur plaiſir *en ſon ſaint jour*; d'avoir regardé *le Sabbat comme un jour de délices*, ou comme un jour *d'oſtentation & de gloire* humaine; il leur montre la délectation qu'il falloit chercher en ce jour: *Vous vous délecterez*, dit-il, *dans le Seigneur*. D'autres le tournent d'une autre maniere, mais qui va toujours à même fin, puiſqu'il demeure pour aſſûré que les délices & la gloire du Sabbat eſt de mettre ſon plaiſir en Dieu; & maintenant on nous vient donner le plaiſir de la Comédie, où les ſens ſont ſi émus, comme une imitation du repos de Dieu, & une partie du repos qu'il a établi. Mais laiſſons les raiſonnemens auſſi foibles que prophanes de cet Auteur; quiconque voudra défendre les Comédies du Dimanche par ſes raiſonnemens ou par d'autres, quels qu'ils ſoient, qu'il nous diſe quel privilége a le métier de la Comédie par-deſſus les autres, pour avoir droit d'occuper le jour du Seigneur, ou de s'en approprier une partie? eſt-ce un art plus libéral ou plus favorable que la peinture & que la ſculpture, pour ne point parler des autres ouvrages plus néceſſaires à la vie? Les Comédiens ne vivent-ils pas de ce travail odieux? & comment peut-on excuſer ceux qui les font travailler en leur donnant le ſalaire de leur ouvrage? En vérité, on pouſſe trop loin la licence: Les Commandemens de Dieu, & en particulier celui qui regarde la ſanctification des Fêtes, ſont trop oubliés, & bien-tôt le jour du Seigneur ſera moins à lui que tous les autres; tant on cherche d'explication pour l'abandonner à l'inutilité & au plaiſir.

Iſ. LVIII. 13.

Ibid. ℣. 14.

Après cela je ne daignerois répondre à la vaine excuſe qu'on fournit à la Comédie dans les jours de Fête, ſous prétexte qu'elle ne commence qu'après l'Office, &, comme dit notre Auteur, *lorſque les Egliſes ſont fermées*. Qui empêchera que par la même raiſon l'on ne permette les autres ouvrages, ſans doute plus favorables & plus néceſſaires? Qui a introduit ce retranchement du ſaint jour, & pourquoi n'aura-t-il pas ſes vingt-quatre heures comme les autres?

Pag. 53, 56.

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

J'avoue qu'il y a des jeux que l'Egliſe même ne défend abſolument que durant l'Office; mais la Comédie ne fut jamais de ce nombre. La diſcipline eſt conſtante ſur ce ſujet juſqu'aux derniers tems, & le Concile de Reims, ſur la fin du ſiécle paſſé, au titre des Fêtes, après avoir nommé au Chapitre III. certains jeux qu'on ne doit permettre tout au plus qu'après l'Office, met enſuite au Chapitre VI. dans un rang entiérement ſéparé *celui du théâtre, qui ſouille l'honnêteté & la ſainteté de l'Egliſe*, comme abſolument défendu dans les ſaints jours. S. Charles avoit prononcé de même: tous les Canons anciens & modernes parlent ainſi ſans reſtriction. Saint Thomas qu'on ne ceſſe de nous alléguer pour autoriſer la licence, exige, comme on a vû, pour une des conditions des divertiſſemens innocens, *que le tems en ſoit convenable*: pourquoi, ſi ce n'eſt pour nous faire entendre qu'il y en a qu'il faut exclure des ſaints jours, quand ils ſeroient permis d'ailleurs? Au reſte, on ne doit pas demander des paſſages exprès de ce ſaint Docteur, ou des autres, contre cet indigne partage qu'on fait des jours ſaints: ils n'avoient garde de reprendre dans leur tems ce qui étoit inoui, ni de prévoir une profanation du Dimanche, qui eſt ſi nouvelle que nos Peres l'ont vû commencer. Que ſert donc de nous alléguer un mauvais uſage, contre lequel tous les Canons réclament? Il ne faut pas croire que tout ce qu'on tolère à cauſe de la dureté des cœurs, devienne permis; ou que tout ce que la Police humaine eſt obligée d'épargner, paſſe de même au jugement de Dieu. Après tout, que ſert aux Comédiens & à ceux qui les écoutent, qu'on leur laiſſe libre le tems de l'Office? y aſſiſtent-ils davantage? ceux qui fréquentent les théâtres ſongent-ils ſeulement qu'il y a des Vêpres? en connoît-on beaucoup, qui affectionnés au Sermon & à l'Office de la Paroiſſe, après les avoir ouïs, aillent perdre à la Comédie, dans une ſi grande effuſion d'une joie mondaine, l'eſprit de recueillement & de componction, que la parole de Dieu & ſes loüanges auront excité? Diſons donc que les Comédies ne ſont pas faites pour ceux qui ſçavent ſanctifier les Fêtes dans le vrai eſprit du Chriſtianiſme, & aſſiſter ſérieuſement à l'Office de l'Egliſe.

2. 2. q. 168. art. 2.

Ci-deſſus, num. XXV.

XXXI. Réflexions ſur la vertu qu'Ariſtote & S. Thomas, après lui, ont appellée, *Eutrapelie*; Ari-

Après avoir purgé la Doctrine de S. Thomas des excès dont on la chargeoit, à la fin il faut avouer avec le reſpect qui eſt dû à un ſi grand homme, qu'il ſemble s'être un peu éloigné, je ne dirai pas des ſentimens dans le fond, mais plûtôt des expreſſions des anciens Peres ſur le ſujet des divertiſſemens. Cette diſcuſſion ne nous ſera pas inutile, puiſqu'elle nous fournira des principes pour juger des

Digitized by Google

pièces Comiques, & en général de tous les discours qui font rire. Je dirai donc avant toutes choses, que je ne sçai aucun des Anciens, qui bien éloigné de ranger les plaisanteries sous quelque acte de vertu, ne les ait regardées comme vicieuses, quoique non toujours criminelles, ni capables de damner les hommes. Le moindre mal qu'ils y trouvent, c'est leur inutilité qui les met au rang *des paroles oiseuses*, dont Jesus-Christ nous enseigne, *qu'il faudra rendre compte au jour du jugement*. Quelle que soit la sévérité qu'on verra dans les saints Docteurs, elle sera toujours au-dessous de celle de Jesus-Christ, qui soumet à un jugement si rigoureux, non pas les paroles mauvaises, mais les paroles inutiles. Il ne faudra donc pas s'étonner d'entendre blâmer aux Peres la plaisanterie. Pour la vertu d'*eutrapélie*, que saint Thomas a prise d'Aristote, il faut avouer qu'ils ne l'ont guère connue. Les Traducteurs ont tourné ce mot Grec *eutrapélie*, urbanité, politesse, *urbanitas*, selon l'esprit d'Aristote, on le peut traduire, plaisanterie, raillerie, & pour tout comprendre, agrément, ou vivacité de conversation, accompagné de discours plaisans, pour mieux dire, de mots qui font rire. Car c'est ainsi qu'il s'en explique en termes formels, quand il parle de cette vertu dans ses Morales. Elle est si mince que le même nom que lui donne ce Philosophe, saint Paul le donne à un vice qui est celui que notre Vulgate a traduit *scurrilitas*, qu'on peut tourner, selon les Peres, par un terme plus général, plaisanterie, art de faire rire; ou, si l'on veut, bouffonnerie: saint Paul l'appelle Εὐτραπελία, *eutrapelia*, & le joint aux paroles sales ou deshonnêtes, & aux paroles folles: *turpitudo, stultiloquium*. Ainsi donc, selon cet Apôtre, les trois mauvais caractères du discours, c'est d'être deshonnête, ou d'être fou, léger, inconsidéré; ou d'être plaisant & bouffon, si on le veut ainsi traduire: car tous ces mots ont des sens qu'il est malaisé d'expliquer par des paroles précises. Et remarquez que S. Paul nomme un tel discours de son plus beau nom: car il pouvoit l'appeller βωμολοχία (*bomolochia*) qui est le mot propre que donnent les Grecs, & qu'Aristote a donné lui-même à la *bouffonnerie: scurrilitas*. Mais S. Paul, après avoir pris la plaisanterie sous la plus belle apparence, & l'avoir nommée de son plus beau nom, la range parmi les vices: non qu'il soit peut-être entiérement défendu d'être quelquefois plaisant; mais c'est qu'il est malhonnête de l'être toujours, & comme de profession. S. Thomas qui n'étoit pas attentif au Grec, n'a pu faire cette réflexion sur l'expression de saint Paul; mais elle n'a

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

stote est combattu par S. Chrysostôme, sur un passage de S. Paul.

Matt. XII. 36.

De Mor. 4. 14.

Eph. I. V. 4.

Ibid.

Hom. 6. in Matth.

Hom. 17. ad Eph.

Mor. 4. 14.

REFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

pas échappé à S. Chryſoſtôme, qui a bien ſçu décider, que le terme d'*eutrapelos* ſignifie un homme qui ſe tourne aiſément de tous côtés: qui eſt auſſi l'étymologie qu'Ariſtote donne à ce mot: mais ce Philoſophe le prend en bonne part, au lieu que S. Chryſoſtôme regarde la mobilité de cet homme qui ſe revêt de toutes ſortes de formes pour divertir le monde, ou le faire rire, comme un caractère de légéreté, qui n'eſt pas digne d'un Chrétien.

Chryſoſt. ibid.

C'eſt ce qu'il répéte cent fois, & il le prouve par S. Paul, qui dit *que ces choſes ne conviennent pas*: car où la Vulgate a traduit, *ſcurrilitas quæ ad rem non pertinet*, en rapportant ces derniers mots à la ſeule plaiſanterie, le Grec porte que *toutes ces choſes*, dont l'Apôtre vient de parler, *ne conviennent pas*, & c'étoit ainſi que portoit anciennement la Vulgate, comme il paroît par S. Jérôme, qui y lit, *non pertinent*. Quoi qu'il en ſoit, S. Chryſoſtôme explique que ces trois ſortes de diſcours, le deshonnête, celui qui eſt fou, & celui qui eſt plaiſant, ou qui fait rire, *ne conviennent pas* à un Chrétien: & il explique: *qu'ils ne nous regardent point*: qu'ils ne ſont point de notre état, ni de la vocation du Chriſtianiſme. Il comprend ſous ces diſcours qui ne conviennent pas à un Chrétien, même à ceux qu'on appelloit parmi les Grecs & les Latins ἀστεῖα: *urbana*: par où ils expliquoient les plaiſanteries les plus polies. *Que vous ſervent*, dit-il, *ces politeſſes*: aſteia: *ſi ce n'eſt que vous faites rire?* & un peu après: *Toutes ces choſes qui ne nous ſont d'aucun uſage, & dont nous n'avons que faire, ne ſont point de notre état. Qu'il n'y ait donc point parmi nous de parole oiſeuſe*: où il fait une alluſion manifeſte à la Sentence de Jeſus Chriſt, qui défend *la parole oiſeuſe ou inutile*. Ce Pere fait voir les ſuites fâcheuſes de ces inutilités, & ne ceſſe de répéter, que les diſcours *qui font rire*, quelque polis qu'ils ſemblent d'ailleurs, *aſteia*, ſont indignes des Chrétiens, s'étonnant même, & déplorant *qu'on ait pu les attribuer à une vertu*. Il eſt clair qu'il en veut à Ariſtote, qui eſt le ſeul où l'on trouve cette vertu que S. Chryſoſtôme ne vouloit pas reconnoître. On a déja vû que c'eſt d'Ariſtote que ce Pere a pris l'étymologie de l'*eutrapélie*: ainſi en toutes manieres il le regardoit dans cette homélie; & ceux qui connoiſſent le génie de S. Chryſoſtôme, dont tous les diſcours ſont remplis d'une érudition cachée ſur les anciens Philoſophes, qu'il a coûtume de reprendre ſans les nommer, n'en douteront pas. Voilà donc ce qu'il a penſé de la vertu d'*eutrapélie*, peu connue des Chrétiens de ces premiers tems. Théophylacte & Oecumenius ne font que l'a-

Matth. XII. 36.

Ibid.

In Epiſt. ad Eph. 5.

bréger selon leur coûtume, & n'adouciſſent par aucun endroit la Doctrine de leur Maître.

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

XXXII. Paſſages de S. Ambroiſe & de S. Jérôme ſur les diſcours qui font rire.

Les Latins ne ſont pas moins ſévères. S. Thomas cite un paſſage de S. Ambroiſe, qu'il a peine à concilier avec Ariſtote. Il eſt tiré de ſon Livre des Offices, où ce Pere traite à peu près les mêmes matieres que Cicéron a traitées dans le Livre de même titre, où ayant trouvé les préceptes que donne cet Orateur, & les autres Philoſophes *du ſiécle*, *ſæculares viri*, ſur ce qu'on appelle *joca*, railleries & plaiſanteries, mots qui font rire: commence par obſerver qu'il *n'a rien à dire ſur cette partie des préceptes & de la Doctrine des gens du ſiécle*, *de jocandi diſciplinâ*, *c'eſt un lieu*, dit-il, *à paſſer pour nous*: *nobis prætereundâ*: & qui ne regarde pas les Chrétiens: parce qu'encore, continue-t-il, qu'il *y ait quelquefois des plaiſanteries honnêtes & agréables*: *licèt interdum joca honeſta ac ſuavia ſint*: *ils ſont contraires à la régle de l'Egliſe*: *ab Eccleſiaſticâ abhorrent regulâ*: à cauſe, dit-il, *que nous ne pouvons pratiquer ce que nous ne trouvons point dans les Ecritures*: *Quæ in Scripturis ſanctis non reperimus*, *ea quemadmodum uſurpare poſſumus?* En effet, il eſt bien certain qu'on ne voit dans les ſaints Livres aucune Approbation, ni aucun exemple autoriſé de ces diſcours qui font rire: enſorte que S. Ambroiſe, après avoir rapporté ces paroles de Notre-Seigneur: *Malheur à vous qui riez*, s'étonne que les Chrétiens puiſſent *chercher des ſujets de rire*: *& nos ridendi materiam quærimus*, *ut hîc ridentes illic fleamus?* où l'on pourroit remarquer qu'il défend plûtôt de les chercher avec ſoin, que de s'en laiſſer récréer, quand on les trouve: mais cependant il conclut *qu'il faut éviter non-ſeulement les plaiſanteries exceſſives*, *mais encore toute ſorte de plaiſanteries*: *non ſolùm profuſos*, *ſed omnes etiam jocos declinandos arbitror*: ce qui montre que l'honnêteté qu'il leur attribue eſt une honnêteté ſelon le monde, qui n'a aucune approbation dans les Ecritures, & qui dans le fond, comme il dit, eſt oppoſée à la régle.

De Offic. miniſt. 1. 23. *num.* 102.

S. Thomas pour adoucir ce paſſage ſi contraire à l'*eutrapélie* d'Ariſtote, dit que ce Pere a voulu exclure la plaiſanterie, non point de la converſation, mais ſeulement *de la Doctrine ſacrée*: *à Doctrinâ ſacrâ*: par où il entend toujours ou l'Ecriture, ou la Prédication, ou la Théologie; comme ſi ce n'étoit qu'en de tels ſujets que la plaiſanterie fût défendue: mais on a pû voir que ce n'eſt pas cette queſtion que S. Ambroiſe propoſe, & on ſçait d'ailleurs, que par des raiſons qui ne bleſſent pas le profond ſçavoir de S. Thomas, il ne faut

2. 2. q. 168. art. 2. ad 1.

Digitized by Google

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

pas toujours attendre de lui une si exacte interprétation des passages des saints Peres, sur-tout quand il entreprend de les accorder avec Aristote, dont il est certain, sans doute, qu'ils ne prenoient pas les idées.

On pourroit conjecturer avec un peu plus de vraisemblance, que S. Ambroise ne regardoit en ce lieu que les Ecclésiastiques, conformément au titre du Livre rétabli dans l'édition des Bénédictins en cette forme : *De officiis Ministrorum.* Mais les paroles de ce Pere sont générales : ses preuves portent également contre tous les Chrétiens, dont il explique par tout son Livre les devoirs communs. Il est vrai que de tems en tems, & deux ou trois fois, il fait remarquer aux Ministres de l'Autel, que ce qu'il propose à tous les fidéles, les oblige plus que tous les autres : mais cela, loin de décharger le reste des Chrétiens, les charge plûtôt ; & il est clair, tant par les paroles de S. Ambroise, qu'en général par l'analogie de la Doctrine des Saints, qu'ils rejettent sans restriction les plaisanteries.

Lib. 3. in Epist. ad Eph. cap. 5.

Si on trouve ces discours des saints Peres excessifs & trop rigoureux, S. Jérôme y apporte un tempérament sur l'Epître aux Ephésiens, où expliquant ces deux vices marqués par saint Paul : *Stultiloquium, scurrilitas*, il dit que le premier, c'est-à-dire, le discours insensé, *est un discours qui n'a aucun sens, ni rien qui soit digne d'un cœur humain ; mais que la plaisanterie*, scurrilitas, *se fait de dessein prémédité, lorsqu'on cherche pour faire rire des discours polis, ou rustiques, ou malhonnêtes, ou plaisans, vel urbana, vel rustica, vel turpia, vel facetа : qui est*, dit-il, *ce que nous appellons plaisanterie*, jocularitas : *mais celle-ci*, poursuit-il, *doit être bannie entiérement des discours des Saints*, c'est-à-dire, comme il l'explique, des Chrétiens, *à qui*, dit-il, *il convient plûtôt de pleurer que de rire.*

Il se fait pourtant ensuite cette objection, que *c'est une Doctrine qui paroît cruelle de n'avoir aucun égard à la fragilité humaine, & de damner les hommes pour des choses qu'on dira pour rire : cùm etiam per jocum nos dicta damnarent* : à quoi il répond, que si l'on n'est pas damné pour cela, *on n'aura point dans le Ciel le dégré de gloire, où l'on seroit parvenu si l'on n'avoit point de tels vices.* Ce sont donc des vices, des péchés du moins véniels ; ce qui est toujours bien éloigné d'Aristote, qui en a fait des actions de vertu ; qui range parmi *les vices*, & qui appelle *dureté & rusticité de ne sçavoir pas faire rire, & encore de blâmer ceux qui le peuvent faire.* Platon supposoit au contraire, *qu'un homme sage avoit honte de faire rire.* Aristote vouloit toujours

IV. Mor. 14.

De Rep. 10.

rafiner

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

raffiner sur lui, & accommoder les vertus aux opinions communes & à la coûtume.

Encore que les saints Peres n'approuvassent point qu'on fît rire, ils recevoient pourtant dans le discours *la douceur*, *les agrémens*, *les graces*, & un certain sel de sagesse dont parle S. Paul, qui fait que l'on plaît à ceux qui écoutent : que si S. Thomas par l'autorité d'Aristote, dont on avoit peine à se départir en son tems, semble peut-être pousser un peu plus avant dans sa Somme la liberté des plaisanteries; il y réduit néanmoins ces *sortes de délectations à être rares dans la vie; où*, dit-il, *selon Aristote, il faut peu de délectation, comme peu de sel dans les viandes, par maniere d'assaisonnement* : & il exclut tout *ce qui relâche entiérement la gravité*, comme on a vû dans sa Somme même; & dans son Commentaire sur saint Paul, où il paroît revenir plus préciſément aux expressions des saints Peres, il met avec eux la plaisanterie au nombre des vices repris par cet Apôtre.

Amb. ibid. Hier. ibid. Basil. Constitut. Mon. cap. 12. *Col. IV.* 6. 2. 2. *q.* 168. *art.* 4. *c.*

XXXIII. Passages de S. Basile sur le sérieux de la vie Chrétienne.

Il étoit ordinaire aux Peres de prendre à la lettre la parole de Notre Seigneur : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez.* S. Basile qui en a conclu qu'il n'est permis de rire *en aucune sorte* : οὐδέποτε, καθόλου : *quand ce ne seroit qu'à cause de la multitude de ceux qui outragent Dieu en mépriſant sa Loi*, tempère cette sentence par celle-ci de l'Ecclésiastique : *Le fol éclate en riant, mais le sage rit à peine à petit bruit*, & d'une bouche timide. Conformément à cette sentence, il permet avec Salomon d'*égayer un peu le visage par un modeste souris*; mais pour ce qui est de *ces grands éclats & de ces secousses du corps*, qui tiennent de la convulsion, selon lui, elles ne sont pas d'un homme *vertueux & qui se possède lui-même.* Ce qu'il inculque souvent comme une des obligations du Christianisme.

Reg. brev. int. 31. *Reg. fus. int.* 17. *Eccli.* 21, 23. *Constit. Mon.* 12. *Epist.* 411.

S'il faut pousser ces maximes à toute rigueur & dans tous les cas, ou s'il est permis quelquefois d'en adoucir la sévérité, nul homme ne doit entreprendre de le décider par son propre esprit. Dieu qui sçait la valeur des biens qu'il nous promet, & les secours qu'il nous donne pour y parvenir, sçait aussi à quel prix il les doit mettre. Il ne faut pas du moins que nos foiblesses nous empêchent de reconnoître la sainte rigueur de sa Loi, ni d'envisager le maintien austère de la vertu Chrétienne; au contraire il faut toujours voir la vérité toute entiere, afin de reconnoître de quoi nous avons à nous humilier, & où nous sommes obligés de tendre. On ne peut pousser plus loin l'obligation d'un Chrétien, que fait saint Basile sur cette parole de

Digitized by Google

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

Notre-Seigneur : *On rendra compte au jugement d'une parole inutile* : lorsque demandant ce que c'eſt que cette parole appellée par le Fils de Dieu à un ſi ſévère jugement ; *il répond, que toute parole qui ne ſe rapporte pas à l'utilité que nous devons rechercher en Notre-Seigneur, eſt de ce genre* : &, continue-t-il, *le péril de proférer de telles paroles eſt ſi grand, qu'un diſcours qui ſeroit bon de ſoi, mais qu'on ne rapporteroit pas à l'édification de la foi, n'eſt pas exempt de péril, ſous prétexte du bien qu'il contient ; mais que dès-là qu'il ne tend pas à édifier le prochain, il afflige le S. Eſprit* : ce qu'il prouve par un paſſage de l'Epître aux Ephéſiens. *Or*, conclut-il, *quel beſoin de dire ; quel mal c'eſt d'affliger le S. Eſprit ?*

Matt. XII. 36.

Reg. brev. int. 23.

Epiſt. 411. Conſtit. Mon. cap. 22.

Par-tout ailleurs il confirme la même Doctrine, & il ne faut pas s'imaginer qu'il ne parle que pour les Moines, puiſqu'au contraire, & ſes paroles & ſes preuves, & tout l'eſprit de ſes diſcours, démontrent qu'il veut propoſer les obligations communes du Chriſtianiſme, comme étant d'autant plus celles des Moines, qu'un Moine n'eſt autre choſe qu'un Chrétien qui s'eſt retiré du monde pour accomplir tous les devoirs de la Religion Chrétienne.

Que ſi l'on dit qu'en tout cas les défauts que reprend ici ſaint Baſile ſont des péchés véniels, & que pour cela on les appelle petits péchés ; ce pere ne ſouffrira pas ce diſcours à un Chrétien. *Il n'y a point*, dit-il, *de petit péché : le grand péché eſt toujours celui que nous commettons, parce que c'eſt celui-là qui nous ſurmonte, & le petit eſt celui que nous ſurmontons.* Et encore qu'il ſoit véritable en un ſens de comparaiſon, qu'il y a de petits péchés, le fidéle ne ſçait jamais avec certitude juſqu'à quel point ils ſont aggravés par le violent attachement d'un cœur qui s'y livre, & il doit toujours trembler à cette Sentence du Sage : *Qui mépriſe les petites choſes, tombe peu à peu.*

Reg. brev. int. 293.

Eccli. XIX. 1.

XXXIV. Conſéquence de la Doctrine précédente.

Par tous ces principes des ſaints Peres, ſans examiner le dégré de mal qu'il y a dans la Comédie, ce qui dépend des circonſtances particulieres, on voit qu'il la faut ranger parmi les choſes les plus dangereuſes, & en particulier on peut juger ſi les Peres ou les ſaints Docteurs qui les ont ſuivis, & ſaint Thomas, comme les autres avec les régles ſévères qu'on vient d'entendre de leur bouche, auroient pu ſouffrir les bouffonneries de nos Théâtres, ni qu'un Chrétien y fît le ridicule perſonnage de plaiſant. Auſſi on ne peut pas croire qu'il ſe trouve jamais un homme ſage qui n'accorde facilement, du moins qu'être bouffon de profeſſion, ne convient pas

Digitized by Google

à un homme grave, tel qu'eſt ſans doute un diſciple de Jeſus-Chriſt. Mais dès que vous aurez fait ce pas, S. Chryſoſtôme retombera ſur vous avec un étrange force, en vous diſant: C'eſt pour vous qu'un Chrétien ſe fait bouffon : c'eſt pour vous qu'il renonce à la dignité du nom qu'il porte : *ôtez les Auditeurs, vous ôterez les Acteurs* : s'il eſt ſi beau *d'être plaiſant ſur un Théâtre, que n'ouvrez-vous cette porte aux gens libres?* Nous dirions maintenant aux honnêtes gens. Quelle beauté dans un art où l'on ne peut exceller ſans honte? & le reſte.

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

Hom. 4. in Matth. 17. ad Eph.

S. Thomas, comme on a vû, marche ſur ſes pas; & s'il a un peu plus ſuivi les idées, ou, ſi vous voulez, les locutions d'Ariſtote; dans le fond, il ne s'eſt éloigné en rien de la régularité des ſaints Peres.

XXXV. Concluſion de tout ce Diſcours.

Cela poſé, il eſt inutile d'examiner les ſentimens des autres Docteurs. Après tout, j'avouerai ſans peine, qu'après s'être longtems élevé contre les Spectacles, & en particulier contre le Théâtre, il vint un tems dans l'Egliſe qu'on eſpéra de le pouvoir réduire à quelque choſe d'honnête ou de ſupportable, & par-là d'apporter quelque reméde à la manie du Peuple envers ces dangereux amuſemens. Mais on connut bien-tôt que le plaiſant & le facétieux touche de trop près aux licencieux, pour en être entiérement ſéparé. Ce n'eſt pas qu'en métaphyſique, cette ſéparation ſoit abſolument impoſſible, ou, comme parle l'Ecole, qu'elle implique contradiction : diſons plus, on voit en effet des repréſentations innocentes; qui ſera aſſez rigoureux pour condamner dans les Colléges celles d'une jeuneſſe réglée, à qui ſes Maîtres propoſent de tels exercices pour leur aider à former ou leur ſtyle, ou leur action, & en tout cas leur donner, ſur-tout à la fin de leur année, quelque honnête relâchement? Et néanmoins voici ce que dit ſur ce ſujet une ſçavante Compagnie, qui s'eſt dévouée avec tant de zéle & de ſuccès à l'inſtruction de la jeuneſſe : *Que les Tragédies & les Comédies, qui ne doivent être faites qu'en Latin, & dont l'uſage doit être très-rare, aient un ſujet ſaint & pieux : que les intermédes de ces Actes ſoient tous Latins, & n'aient rien qui s'éloigne de la bienſéance, & qu'on n'y introduiſe aucun perſonnage de femme, ni jamais l'habit de ce ſexe.* En paſſant, on trouve cent traits de cette ſageſſe dans les réglemens de ce vénérable inſtitut : & on voit en particulier ſur le ſujet des piéces de Théâtre qu'avec toutes les précautions qu'on y apporte pour éloigner tous les abus de ſemblables repréſentations, le meilleur eſt,

Rat. Stud. tit. reg. Reſt. art. 13.

Digitized by Google

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

après tout, qu'elles ſoient très-rares. Que ſi ſous les yeux & la diſcipline de Maîtres pieux, on a tant de peine à régler le Théâtre, que ſera-ce dans la licence d'une troupe de Comédiens, qui n'ont point de régle que celles de leur profit & du plaiſir des Spectateurs? Les perſonnages de femme qu'on exclut abſolument de la Comédie pour pluſieurs raiſons, & entre autres pour éviter les déguiſemens que nous avons vû condamnés, même par les Philoſophes, la réduiſent à ſi peu de ſujets, qui encore ſe trouveroient infiniment éloignés de l'eſprit des Comédies d'aujourd'hui; qu'elles tomberoient d'elles-mêmes, ſi on les renfermoit dans de telles régles. Qui ne voit donc que la Comédie ne ſe pourroit ſoutenir ſi elle ne mêloit le bien & le mal, plus portée encore au dernier, qui eſt plus du goût de la multitude? C'eſt auſſi pour cette raiſon que parmi tant de graves invectives des ſaints Peres contre les Théâtres, on ne trouve pas que jamais ils ſoient entré dans l'expédient de le réformer. Ils ſçavoient trop, que qui veut plaire, le veut à quelque prix que ce ſoit: de deux ſortes de piéces de Théâtre, dont les unes ſont graves, mais paſſionnées, & les autres ſimplement plaiſantes, ou même bouffonnes; il n'y en a point qu'on ait trouvé dignes des Chrétiens, & on a cru qu'il ſeroit plus court de les rejetter tout-à-fait, que de ſe travailler vainement à les réduire contre leur nature aux régles ſévères de la vertu. Le génie des piéces Comiques eſt de chercher la bouffonnerie: Céſar même ne trouvoit pas que Térence fût aſſez plaiſant: on veut plus d'emportement dans le riſible; & le goût qu'on avoit pour Ariſtophane & pour Plaute, montre aſſez à quelle licence dégénère naturellement la plaiſanterie. Térence, qui, à l'exemple de Ménandre, s'eſt modéré ſur le ridicule, n'en eſt pas plus chaſte pour cela; & on aura toujours une peine extrême à ſéparer le plaiſant d'avec l'illicite & le licencieux. C'eſt pourquoi on trouve ordinairement dans les Canons ces quatre mots unis enſemble: *Ludicra, joculiaria, turpia, obſcena*: *les diſcours plaiſans, les diſcours bouffons, les diſcours malhonnêtes, les diſcours ſales*: non que ces choſes ſoient toujours mêlées; mais à cauſe qu'elles ſe ſuivent ſi naturellement, & qu'elles ont tant d'affinité, que c'eſt une vaine entrepriſe de les vouloir ſéparer. C'eſt pourquoi il ne faut pas eſpérer de rien faire de régulier de la Comédie, parce que celles qui entreprennent de traiter les grandes paſſions, veulent remuer les plus dangereuſes, à cauſe qu'elles ſont auſſi les plus agréables, & que celles dont le deſſein eſt de faire

sire, qui pourroient être, ce semble, les moins vicieuses, outre l'indécence de ce caractère dans un Chrétien, attirent trop facilement le licencieux, que les gens du monde, quelque modérés qu'ils paroissent, aiment mieux ordinairement qu'on leur enveloppe, que de le supprimer entiérement.

On voit en effet par expérience, à quoi s'est enfin terminé toute la réforme de la Comédie qu'on a voulu introduire dans nos jours. Le licencieux grossier & manifeste est demeuré dans les farces, dont les piéces comiques tiennent beaucoup: on ne peut goûter sans amour les piéces sérieuses, & tout le fruit des précautions d'un grand Ministre, qui a daigné employer ses soins à purger le Théâtre, c'est qu'on y présente aux ames infirmes des appas plus cachés & plus dangereux.

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que l'Eglise ait improuvé en général tout ce genre de plaisirs: car encore qu'elle restreigne ordinairement les punitions canoniques qu'elle emploie pour les réprimer, à certaines personnes, comme aux Clercs; à certains lieux, comme aux Eglises; à certains jours, comme aux Fêtes; à cause que communément, ainsi que nous l'avons remarqué, par sa bonté & par sa prudence, elle épargne la multitude dans les censures publiques: néanmoins parmi ces défenses, elle jette toujours des traits piquans contre ces sortes de Spectacles, pour en détourner tous les Fidéles. S. Charles qu'on allégue comme un de ceux dont la charitable condescendance entra pour un peu de tems dans le dessein de corriger la Comédie, en perdit bien-tôt l'espérance; & dans les soins qu'il prit de mettre à couvert des corruptions du Théâtre, au moins le Carême & les saints jours, il ne cesse d'en inspirer un dégoût universel, en appellant la Comédie *un reste de Gentilité*: non qu'il y eût, à la lettre, dans les Spectacles de son tems des restes du Paganisme, mais parce que les passions qui ont formé les Dieux des Gentils, y regnent encore, & se font encore adorer par les Chrétiens. Quelquefois, à l'exemple des anciens Canons dont il a pris tout l'esprit, il se contente de les appeller *des Spectacles inutiles: ludicra & inania Spectacula*: ne jugeant pas que les Chrétiens, dont les affaires sont si graves, & doivent être jugées dans un Tribunal si redoutable, puissent trouver de la place dans leur vie pour de si longs amusemens; quand d'ailleurs ils ne seroient pas si remplis de tentations, soit grossieres, soit délicates, & par-là plus périlleuses; ni se passionner si violemment pour des choses vaines.

Act. pag. 4. inst. pract. edit. 1599. pag. 485.

Ibid. p. 6. &c.

Au reſte, il range toujours ces malheureux divertiſſemens *parmi les attraits & les pépinieres du vice*: *illecebras & ſeminaria vitiorum*; & s'il ne frappe pas ceux qui s'y attachent des Cenſures de l'Egliſe, il les abandonne au zéle & à la cenſure des Prédicateurs, à qui il ordonne de ne rien omettre pour inſpirer de l'horreur de ces jeux pernicieux, en ne *ceſſant de les déteſter comme les ſources des calamités publiques, & des vengeances divines. Il admoneſte les Princes & les Magiſtrats de chaſſer les Comédiens, les Baladins, les Joueurs de farce, & autres peſtes publiques, comme gens perdus & corrupteurs des bonnes mœurs, & de punir ceux qui les logent dans les hôtelleries.* Je ne finirois jamais ſi je voulois rapporter tous les titres, dont il les note. Voilà les ſaintes Maximes de la Religion Chrétienne ſur la Comédie. Ceux qui avoient eſpéré de lui trouver des approbations, ont pû voir par la clameur qui s'eſt élevée contre la diſſertation, & par la cenſure qu'elle a attirée à ceux qui ont avoué qu'ils en avoient ſuivi quelques ſentimens, combien l'Egliſe eſt éloignée de les ſupporter: & c'eſt encore une preuve contre cette ſcandaleuſe diſſertation, qu'encore qu'on l'attribue à un Théologien, on ne lui ait pu donner des Théologiens, mais de ſeuls Poëtes comiques pour approbateurs, ni la faire paroître autrement qu'à la tête, & à la faveur des Comédies.

Ibid. p. 40. *Conc. prov. I. pag. 86.* *Conc. III. pag. 316.* *Conc. VI. &c.*

Mais c'en eſt aſſez ſur ce ſujet, quoiqu'il y ait encore à montrer une voie plus excellente. Pour déraciner tout-à-fait le goût de la Comédie, il faudroit inſpirer celui de la lecture de l'Evangile, & celui de la priere. Attachons-nous comme S. Paul *à conſidérer* JESUS *l'Auteur & le conſommateur de notre Foi*: ce JESUS, qui ayant voulu prendre toutes nos foibleſſes *à cauſe de la reſſemblance, à la réſerve du péché*, a bien pris nos larmes, nos triſteſſes, nos douleurs, & juſqu'à nos frayeurs, mais il n'a pris ni nos joies, ni nos ris, & n'a pas voulu que ſes lévres, *où la grace étoit répandue*, fuſſent dilatées une ſeule fois par un mouvement, qui lui paroiſſoit accompagné d'une indécence indigne d'un Dieu fait homme. Je ne m'en étonne pas: car nos douleurs & nos triſteſſes ſont très-véritables, puiſqu'elles ſont de juſtes peines de notre péché: mais nous n'avons point ſur la terre depuis le péché, de vrai ſujet de nous réjoüir; ce qui a fait dire au Sage: *J'ai eſtimé les ris une erreur, & j'ai dit à la joie: Pourquoi me trompes-tu?* ou comme porte l'Original: *J'ai dit au ris, Tu es un fol, & à la joie, Pourquoi fais-tu ainſi?* pourquoi me tranſportes-tu comme un inſenſé, & pourquoi me viens-tu perſuader

Hebr. XII. 2. *Ibid. IV. 15.* *Pſ. XLIV. 3.* *Eccl. II. 2.*

Digitized by Google

que j'ai sujet de me réjoüir, quand je suis accablé de maux de tous côtés ? Ainsi le Verbe fait Chair, la vérité éternelle manifestée dans notre nature, en a pû prendre les peines qui sont réelles ; mais n'en a pas voulu prendre le ris & la joie qui ont trop d'affinité avec la déception & avec l'erreur.

Jesus-Christ n'est pas pour cela demeuré sans agrément : *tout le monde étoit en admiration des paroles de grace qui sortoient de sa bouche*, & non-seulement ses Apôtres lui disoient : *Maître, à qui irons-nous ! vous avez des paroles de vie éternelle* : mais encore ceux qui étoient venus pour se saisir de sa personne, répondoient aux Pharisiens, qui leur en avoient donné l'ordre : *Jamais homme n'a parlé comme cet homme.* Il parle néanmoins encore avec une toute autre douceur, lorsqu'il se fait entendre dans le cœur, & qu'il y fait sentir ce feu céleste dont David étoit transporté, en prononçant ces paroles : *Le feu s'allumera dans ma méditation.* C'est de-là que naît dans les ames pieuses, par la consolation du S. Esprit, l'effusion d'une joie divine ; un plaisir sublime que le monde ne peut entendre, par le mépris de celui qui flatte les sens ; un inaltérable repos dans la paix de la conscience, & dans la douce espérance de posséder Dieu : nul récit, nulle musique, nul chant ne tient devant ce plaisir : s'il faut pour nous émouvoir, des Spectacles, du sang répandu, de l'amour, que peut-on voir de plus beau ni de plus touchant que la mort sanglante de Jesus-Christ & de ses Martyrs ; que ses conquêtes par toute la terre, & le regne de sa vérité dans les cœurs ; que les fléches dont il les perce ; & que les chastes soupirs de son Eglise, & des ames qu'il a gagnées, & qui courent après ses parfums ? Il ne faudroit donc que goûter ces douceurs célestes, & cette manne cachée, pour fermer à jamais le Théâtre, & faire dire à toute ame vraîment chrétienne : *Les pécheurs*, ceux qui aiment le monde, *me racontent des fables*, des mensonges & des inventions de leur esprit : ou comme lisent les Septante, *ils me racontent, ils me proposent des plaisirs : mais il n'y a rien là qui ressemble à votre Loi* : elle seule remplit les cœurs d'une joie, qui fondée sur la vérité, dure toujours.

Joan. VI. 69.

Ibid. VII. 46.

Psalm. XXXVIII. 4.

Ps. CXVIII. 84.

Pour ceux qui voudroient de bonne foi qu'on réformât à fond la Comédie, pour, à l'exemple des sages Payens, y ménager à la faveur du plaisir des exemples & des instructions sérieuses pour les Rois & pour les Peuples : je ne puis blâmer leur intention ; mais qu'ils songent qu'après tout, le charme des sens est un mauvais intro-

Digitized by Google

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

ducteur des sentimens vertueux. Les Payens dont la vertu étoit imparfaite, grossiere, mondaine, superficielle, pouvoient l'insinuer par le Théâtre; mais il n'a ni l'autorité, ni la dignité, ni l'efficace qu'il faut pour inspirer les vertus convenables à des Chrétiens: Dieu renvoie les Rois à sa Loi, pour y apprendre leurs devoirs: *Qu'ils la lisent tous les jours de leur vie*: qu'ils la méditent nuit & jour comme un David: *Qu'ils s'endorment entre ses bras, & qu'ils s'entretiennent avec elle en s'éveillant*, comme un Salomon: pour les instructions du Théâtre, la touche en est trop légère, & il n'y a rien de moins sérieux, puisque l'homme y fait à la fois un jeu de ses vices, & un amusement de la vertu.

Deut. XV. 19. Ps. CXVIII. 55, 93, 96. Prov. VI. 22.

FIN DU SEPTIEME VOLUME.

71724115

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google